LACAN

Les formations de l'inconscient

1957-58

Table des séances

Leçon 1 06 Novembre 1957
Leçon 2 13 Novembre 1957
Leçon 3 20 Novembre 1957
Leçon 4 27 Novembre 1957

Leçon 5 04 Décembre 1957
Leçon 6 11 Décembre 1957
Leçon 7 18 Décembre 1957

Leçon 8 08 Janvier 1958
Leçon 9 15 Janvier 1958
Leçon 10 22 Janvier 1958
Leçon 11 29 Janvier 1958

Leçon 12 05 Février 1958
Leçon 13 12 Février 1958

Leçon 14 05 Mars 1958
Leçon 15 12 Mars 1958
Leçon 16 19 Mars 1958
Leçon 17 26 Mars 1958

Leçon 18 16 Avril 1958
Leçon 19 23 Avril 1958
Leçon 20 30 Avril 1958

Leçon 21 07 Mai 1958
Leçon 22 14 Mai 1958
Leçon 23 21 Mai 1958

Leçon 24 04 Juin 1958
Leçon 25 11 Juin 1958
Leçon 26 18 Juin 1958
Leçon 27 25 Juin 1958

Leçon 28 02 Juillet 1958

Sigmund Freud : Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten [Projekt Gutemberg]

Sigmund Freud : Der Untergang des Ödipuskomplexes [Gesammelte Werke]

Sigmund Freud : Ein Kind wird geschlagen [Projekt Gutemberg]

Sigmund Freud : Die Ichspaltung im Abwehrvorgang [Projekt Gutemberg]

Sigmund Freud : Über die weibliche Sexualität [Gesammelte Werke]

Sigmund Freud : Einige psychische Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds [G.W.]

Karen Horney : On the genesis of the castration complex in women.

Joan Rivière : Womanliness as a masquerade

Ernest Jones : The phallic phase

Ernest Jones : Early female sexuality

Edmund Glover : The therapeutic effect of inexact interpretation

Ce document de travail a pour sources principales :

- Les formations de l'inconscient, sur le site Gaogoa (au format texte).
- Les formations de l'inconscient, sur le site E.L.P. (sténotypie au format image).
- Les formations de l'inconscient, sur le site Lutecium (les six premières séances, au format texte).
- Les formations de l'inconscient, éditions Piranha 1981, format thèse universitaire.

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes.

Les schémas sont refaits.

N.B. :

- Ce qui s'inscrit entre crochets droits [ ] n'est pas de Jacques LACAN.

- Pour que s'affiche **«** l'algèbre lacanienne **»**, il faut installer la police de caractères dite « Lacan », disponible sur la page d'accueil du superbe site de Pascal GAONAC'H : Gaogoa.

Remerciements renouvelés aux auteur(es) des schémas optiques sur Wikipédia.

06 Novembre 1957 Table des séances

Nous avons pris cette année pour thème de notre séminaire *les formations de l'inconscient*.
Ceux d'entre vous…
et je crois que c'est le plus grand nombre
…qui étaient hier soir à notre séance scientifique, sont déjà au diapason.

À savoir qu'ils savent que les questions que nous allons poser concernent cette fois d'une façon directe, la fonction dans l'inconscient de ce que nous avons, aux cours des années précédentes, élaboré comme étant le rôle du signifiant.

Un certain nombre d'entre vous…
je m'exprime ainsi parce que
mes ambitions sont modestes
…j'espère, ont lu l'article qui est dans *le troisième numéro de La psychanalyse* que j'ai fait passer sous le titre de *L'instance de la lettre dans l'inconscient*.

Ceux qui auront eu ce courage seront bien placés, voir mieux placés que les autres, pour suivre ce dont il va s'agir.

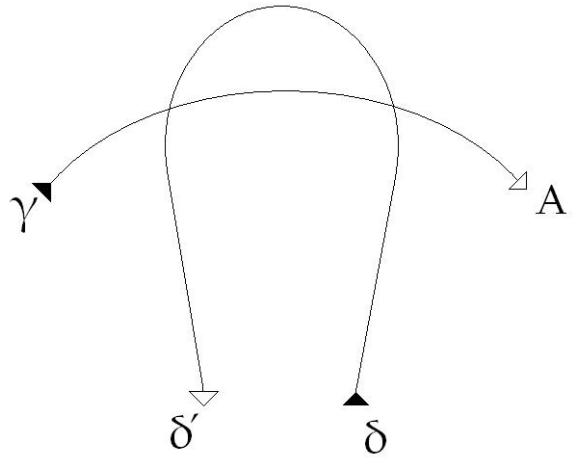
Au reste il semble que c'est une prétention modeste que je puis avoir, que vous…
qui vous donnez la peine d'écouter ce que je dis
…vous vous donniez aussi celle de *lire* ce que j'écris, puisqu'en somme c'est pour vous que je l'écris.

Ceux qui ne l'on pas fait, donc, feront tout de même mieux de s'y reporter, d'autant plus que je vais tout le temps m'y référer. Je suis forcé de supposer connu ce qui a déjà été énoncé.

Enfin pour ceux qui n'ont aucune de ces préparations, je vais vous dire ce à quoi je vais *me limiter aujourd'hui*, ce qui va faire l'objet de cette leçon d'introduction à notre propos.

Je vais vous rappeler dans un premier temps…
d'une façon forcément brève, forcément
allusive puisque je ne peux pas recommencer
…quelques point ponctuant en quelque sorte ce qui,
les années précédentes, amorce, annonce ce que
j'ai à vous dire sur *la fonction du signifiant dans l'inconscient*.

Ensuite…
ceci pour le repos de l'esprit de ceux que
ce bref rappel pourra laisser un peu essouflés
…je vous expliquerai ce que signifie ce schéma auquel
nous aurons à nous reporter dans toute la suite
de notre expérience théorique cette année.



Enfin je prendrai un exemple, le premier exemple
dont se sert FREUD dans son livre sur *Le trait d'esprit* [1],
non pas pour l'illustrer, mais pour l'amener
parce qu'il n'y a de *trait d'esprit* que *particulier*,
il n'y a pas de *trait d'esprit* dans l'espace, abstrait.

Et je commencerai de vous montrer à ce propos,
comment le *trait d'esprit* se trouve la meilleure entrée
pour notre objet, à savoir *les formations de l'inconscient*.
Non seulement c'est *la meilleure entrée*, mais je dirais
aussi que c'est la forme la plus éclatante sous
laquelle FREUD lui-même nous indique les rapports
de l'inconscient avec *le signifiant* et ses techniques.

1 Sigmund Freud, Le mot d'esprit et ses relations avec l'inconscient, Gallimard, Folio, 1992.

Je vous rappelle donc d'abord…
puisque ce sont là mes trois parties, et vous
savez donc à quoi vous en tenir sur ce que
je vais vous expliquer, ce qui vous permettra
du même coup de ménager votre effort mental
…que la première année de mon séminaire a consisté essentiellement à propos des *Écrits techniques de Freud*, à vous introduire la notion de *la fonction symbolique* comme seule capable de rendre compte de ce qu'on peut appeler « *la détermination dans le sens* », ceci étant la réalité que nous devons tenir comme *fondamentale de l'expérience freudienne*.

Ainsi, je vous rappelle…
« *la détermination dans le sens* » n'étant rien d'autre
en cette occasion qu'une définition de *la raison*
…je vous rappelle que cette *raison* se trouve au principe même de la possibilité de l'analyse, et que
c'est bien précisément parce que quelque chose a été noué à quelque chose de semblable à la parole, que le discours peut le dénouer.

À ce propos je vous ai marqué la distance qui sépare *cette parole*…
en tant quelle est remplie par l'être du sujet
…du *discours* qui bourdonne au-dessus des actes humains, eux-mêmes rendus impénétrables par l'imagination de ses motifs rendus irrationnels, précisément en tant qu'ils ne sont rationalisés que dans la perspective *moïque* de la méconnaissance.

Que le *moi* lui-même soit fonction de *la relation symbolique* et puisse en être affecté dans sa densité, dans ses fonctions de synthèse, toutes également faites d'un mirage, mais d'un mirage captivant…
ceci vous l'ai-je rappelé
également dans la première année
…est possible seulement à raison de la béance ouverte dans l'être humain par la présence biologique…
originelle chez lui
…de la mort, en fonction de ce que j'ai appelé « *la prématuration de la naissance* ».

Ceci est le point d'impact de *l'intrusion symbolique*, et voilà où nous en étions arrivés au joint de mon premier et de mon second séminaires.

Le second séminaire - vous rappellerai-je –
a mis en valeur ce facteur de l'insistance répétitive
comme venant de l'inconscient, insistance répétitive
que nous avons identifiée à *la structure d'une chaîne signifiante*.

Et c'est ce que j'ai essayé de vous faire entrevoir
en vous donnant un modèle sous la forme de *la syntaxe*
dite *des* $\alpha\,\beta\,\gamma\,\delta$, dont vous avez un exposé[2] qui,
malgré les critiques qu'il a reçu…
certaines motivées : il y a deux petits manques
qu'il conviendrait de corriger dans une édition
ultérieure
…me semble être un résumé sommaire sur le sujet
de cette *syntaxe*, qui doit pouvoir, et encore pour
longtemps, vous servir.

Je suis même persuadé qu'il se *bonifiera* en vieillissant,
et que vous y trouverez moins de difficultés
à vous y reporter dans quelques mois, voire à la fin
de cette année, que maintenant.

Ceci pour vous rappeler ce dont il s'agit dans cette
syntaxe dite $\alpha\,\beta\,\gamma\,\delta$, pour répondre aussi aux efforts
louables qu'ont faits certains *pour en réduire la portée*,
ce qui en tout cas pour eux est une occasion
de s'y éprouver.

Or c'est précisément tout ce que je cherche, de sorte
qu'en fin de compte quelque *impasse* qu'ils y aient trouvés,
c'est tout de même à cela que ça leur aura servi,
à cette gymnastique que nous aurons l'occasion
de retrouver dans ce que j'aurai lieu de leur montrer
cette année…

Je vous fais remarquer qu'assurément…
comme ceux qui se sont donné cette peine
me l'ont souligné, et écrit même
…chacun de ces termes des $\alpha\,\beta\,\gamma\,\delta$ sont marqués d'une
ambiguïté fondamentale, mais que c'est précisément
cette ambiguïté qui fait la valeur de l'exemple.

---

2 Le séminaire sur « La lettre volée » correspond à la séance du 26 avril 1955 du séminaire 1954-55 : Le moi dans la théorie de Freud..., fut publié dans une version réécrite datée de mi-mai, mi-août 1956, in La psychanalyse n° 2, 1957 pp. 15-44 précédé d'une « Introduction », pp. 1-14, puis dans les *Écrits*, Seuil, 1966, p.11 , où l' « introduction » est reléguée à la fin (p.44).

Nous sommes d'ailleurs ainsi entrés dans ces *groupements*, dans *la voie* de ce qui fait actuellement la spéculation de ce qu'on appelle *les recherches sur « les groupes et les ensembles »*, leur point de départ étant essentiellement fondé sur le principe de partir de *structures complexes* dans lesquelles les *structures simples* ne se présentent que par des *cas particuliers*.

Or précisément, je ne vous rappellerai pas comment sont engendrées les petites lettres, mais il est certain que nous aboutissons après les manipulations qui permettent de les définir, à quelque chose de fort simple, chacune de ces lettres étant définie par les relations entre eux des deux termes de deux *couples* :

- le couple du *symétrique* et du *dissymétrique*, du *dissymétrique* et du *symétrique*,
- et ensuite le couple du *semblable* au *dissemblable*, et du *dissemblable* au *semblable*.

Nous avons donc là ce *groupe minimum de quatre signifiants* qui ont pour propriété que chacun d'eux soit analysable en fonction de ses relations avec les trois autres, c'est-à-dire…

pour confirmer au passage les analyses de JAKOBSON, et d'ailleurs son propre dire quand je l'ai rencontré récemment

…*le groupe minimum de signifiants* nécessaires à ce que soient données les conditions premières, élémentaires de ce qu'on peut appeler *l'analyse linguistique*.
Or vous le verrez, cette *analyse linguistique a le rapport le plus étroit avec ce que nous appelons l'analyse tout court* :

- elles se confondent même,
- elles ne sont pas essentiellement, si nous y regardons de près, autre chose.

Dans la troisième année de mon séminaire, nous avons parlé de la psychose en tant qu'elle est fondée sur une carence signifiante primordiale, et nous avons montré ce qui survient de subduction du *réel* quand, entraîné par l'invocation vitale, il vient prendre sa place dans cette carence du signifiant dont on parlait hier soir sous le terme de *Verwerfung*, et qui - j'en conviens - n'est pas quelque chose qui soit sans présenter quelques difficultés.

C'est pour cela que nous aurons à y revenir cette année, mais je pense que ce que vous avez compris dans ce séminaire sur la psychose c'est que, sinon le dernier ressort, du moins le mécanisme essentiel de cette réduction de *l'Autre*, du *grand Autre*...
de *l'Autre* comme siège de la parole
...à l'*autre imaginaire*, cette *suppléance du symbolique par l'imaginaire*, et même comment nous pouvons concevoir l'effet de totale étrangeté du *réel* qui se produit dans les moments de rupture de ce dialogue du *délire*, par quoi seulement le psychosé peut soutenir en lui ce que nous appellerons une certaine intransitivité du sujet, chose qui nous paraît, quant à nous, toute naturelle :
« *Je pense, donc je suis* » disons-nous intransitivement.

Mais assurément c'est là *la difficulté* pour le psychosé, précisément dans la mesure de cette réduction de la duplicité de *l'Autre avec le grand A* et de *l'autre avec le petit a* :

- de *l'Autre* siège de la parole et garant de *la vérité*,

- et de *l'autre* duel, qui est celui en face de qui il se trouve comme étant sa propre image.

Cette disparition de cette dualité est précisément ce qui donne au psychosé tant de difficulté à se maintenir dans un réel humain, c'est-à-dire dans un réel *symbolique*.

Je rappellerai enfin que dans cette troisième année j'ai illustré cette dimension de ce que j'appelle *le dialogue* en tant qu'il permet au sujet de se soutenir, par l'exemple de *la première scène d'Athalie*, ni plus ni moins.

C'est un séminaire que j'aurai bien aimé reprendre pour l'écrire si j'en avais eu le temps.
Je pense néanmoins que vous n'avez pas oublié l'extraordinaire dialogue de cet ABNER qui s'avance ici comme le prototype du *faux-frère* et de *l'agent double*, qui vient en quelque sorte tâter le terrain dans la première annonce de : « *Oui, je viens dans son temple* », et qui fait résonner je ne sais quelle tentative de séduction : admirez comme c'est extraordinaire !

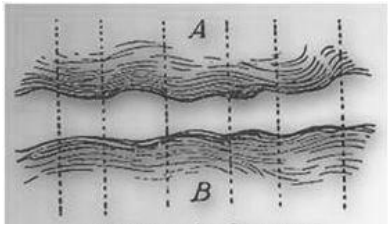
Il est vrai bien entendu, que la façon dont nous l'avons couronné nous fait oublier un peu toutes ces résonances, et je vous ai souligné comment le grand prêtre y allait de quelques signifiants essentiels :

- « *Et Dieu resté fidèle en toutes ses menaces* »,
- « *promesses du ciel* »,
- « *pourquoi renoncez-vous ?* ».

Le terme de *ciel* et quelques autres mots bien sentis ne sont très essentiellement rien d'autre que des signifiants purs.
Je vous en ai souligné le vide absolu.

Il *embroche* si je puis dire, son adversaire, au point de n'en faire plus désormais que ce dérisoire *ver de terre* qui est allé reprendre…
comme je vous le disais
…les rangs de la procession, et servir d'appât à ATHALIE qui finira dans ce petit jeu - comme vous le savez - par succomber.

Cette relation du signifiant avec le signifié, si visible, si sensible dans ce dialogue dramatique, est quelque chose à propos de quoi je vous ai parlé de référence au *schéma célèbre* de Ferdinand de SAUSSURE :



le courant, ou plus exactement *le double flot* parallèle…
c'est ainsi qu'il le représente
…du signifiant et du signifié comme étant distincts et voué à un perpétuel glissement l'un sur l'autre.

C'est à ce propos que je vous ai forgé les images de la technique du matelassier, du *point de capiton*, dont il faut bien qu'en quelque point le tissu de l'un s'attache au tissu de l'autre.

Pour que nous sachions à quoi nous en tenir au moins sur les limites possibles de ces glissements : les points de capiton laissent quelque élasticité dans les liens entre les deux termes.

C'est bien là-dessus que nous allons reprendre quand je vous aurai évoqué aussi la fonction de ma quatrième année de séminaire, quand je vous aurai dit qu'en somme parallèlement et symétriquement à ceci, et à quoi aboutissait le dialogue de JOAD et d'ABNER, il n'y a pas de véritable sujet qui tienne, sinon celui qui parle au nom de « *La parole* ».
Vous n'avez pas oublié *le plan* sur lequel parle JOAD :

« *Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche.* »

Il n'y a pas d'autre *objet* dans la référence à cet *Autre*.
Ceci est symbolique de ce qui existe *dans toute parole valable*.

De même dans la quatrième année de séminaire, j'ai voulu vous montrer qu'il n'y a pas d'objet, sinon métonymique, *l'objet du désir* étant *l'objet du désir de l'autre*, et le désir toujours *désir d'autre chose*, très précisément de ce qui manque à l'objet perdu primordialement, en tant que FREUD nous le montre comme étant toujours à retrouver.

De même il n'y a pas de sens, sinon métaphorique.
Le sens ne surgissant que de *la substitution d'un signifiant à un signifiant* dans la chaîne symbolique.
C'est très précisément ce qui est connoté dans le travail dont je vous parlais tout à l'heure, et auquel je vous invitais à vous référer, sur *L'instance de la lettre dans l'inconscient*.

Dans les *symboles* suivants…
respectivement de *la métaphore* et de *la métonymie*
…S est lié dans la combinaison de la chaîne à S_1, le tout par rapport à S_2 qui aboutit à ceci que S, dans sa fonction *métonymique*, est dans un certain rapport métonymique avec s dans la signification :

$$f(S...S_1)\ S_2 = S\ (-)\ s$$ [métonymie]

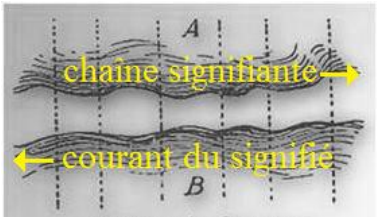
De même c'est dans la *substitution* de S_1 par rapport à S_2, rapport de *substitution* dans *la métaphore,* que nous avons ceci qui est symbolisé par le rapport de grand S à petit s_1, qui indique ici…

c'est *plus facile à dire* que dans le cas de *la métonymie* …la fonction de surgissement, de *création du sens*.

$$f(S / s_1)\, S_2 = S\,(+)\, s$$ [métaphore]

Voilà donc où nous en sommes.
Et maintenant nous allons aborder ce qui va faire l'objet de nos recherches cette année.
Pour l'aborder je vous ai d'abord construit un *schéma*, et je vais vous dire maintenant ce que, pour au moins aujourd'hui, il va nous servir à concocter.

Si nous devons trouver un moyen d'approcher *de plus près* les rapport de *la chaîne signifiante* à *la chaîne signifié*, c'est par cette grossière image du *point de capiton*. Mais il est évident, pour que ce soit valable, qu'il faudrait se demander où est *le matelassier*. Il est évidemment quelque part. La place où nous pourrions le mettre sur ce schéma serait tout de même un peu par trop enfantine.

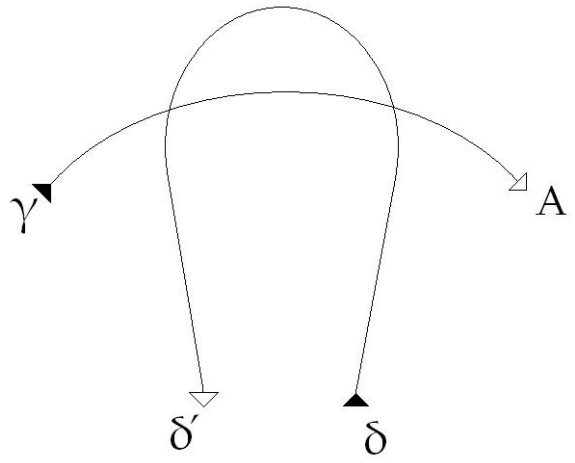


Il peut vous venir à la pensée que…

puisque l'essentiel des rapport de *la chaîne signifiante* par rapport au *courant du signifié* est quelque chose comme un *glissement* réciproque, et que malgré ce *glissement* il faut que nous saisissions où se passe la liaison, la cohérence entre ces deux courants

…il peut vous venir à la pensée que ce *glissement*, si *glissement* il y a, est forcément un *glissement relatif* :
le déplacement de chacun produit un déplacement de l'autre et aussi bien ce doit être par rapport à une sorte de présent idéal dans quelque chose comme l'entrecroisement en sens inverse des deux lignes, que nous devons trouver quelque schéma exemplaire.

Vous le voyez, c'est autour de quelque chose comme cela que nous pourrions grouper notre spéculation.

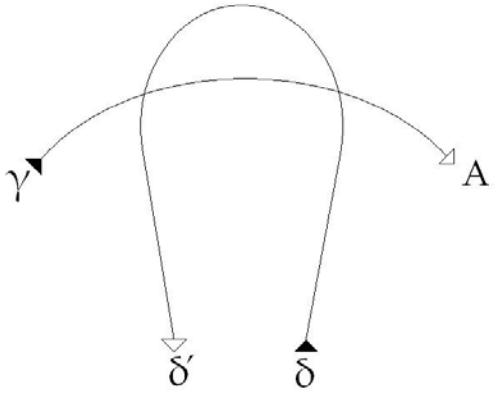


Cette notion du *présent* va être extrêmement importante, seulement un discours n'est pas un *événement ponctiforme* à la RUSSELL, si je puis dire.

Un discours est quelque chose qui a un *point*, une *matière*, une *texture*, et non seulement qui prend du *temps*…
qui a une dimension dans le *temps*, une épaisseur,
qui fait que nous ne pouvons absolument pas nous
contenter de présent instantané
…mais en plus dont toute notre expérience…
tout ce que nous avons dit et tout ce que
nous sommes capable de présentifier tout de suite
par l'expérience :
il est bien clair par exemple que si je commence
une phrase, vous n'en comprendrez le sens
que lorsque je l'aurai finie, parce qu'il est
quand même tout à fait nécessaire…
c'est la définition de la phrase
…que j'en ai dit le dernier mot pour que vous
compreniez où en est le premier
…nous montre dans l'exemple le plus tangible
ce qu'on peut appeler *l'action nachträglich du signifiant*,
c'est-à-dire ce que je vous dis sans cesse
dans le texte de l'expérience analytique elle-même,
comme nous étant donné sur une infiniment plus grande
échelle dans l'histoire du passé.

D'autre part il est clair…
c'est une façon de m'exprimer
…je pense que vous vous vous êtes aperçu de ceci,
en tout cas je resouligne dans mon article sur *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, d'une façon tout à fait précise…
et à laquelle provisoirement je vous prie de vous reporter
…cette chose que je vous ai exprimée sous cette forme de métaphore topologique si je puis dire :
il est impossible de représenter dans le même plan le signifiant, le signifié et le sujet .

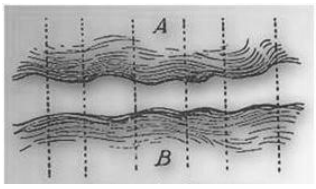
Ceci n'est pas mystérieux ni opaque, c'est démontré d'une façon très simple à propos de la référence au *cogito* cartésien. Je m'abstiendrai d'y revenir maintenant parce que nous allons tout simplement le retrouver sous une autre forme.
Ceci est simplement pour vous justifier que les deux lignes que nous allons manipuler maintenant et qui sont celles-ci :



- Le *bouchon* veut dire le début d'un parcours,
- et la *pointe* de la flèche est sa fin.

Vous reconnaissez *ma première ligne ici*, et *l'autre* qui vient crocher sur elle après l'avoir deux fois traversée.

Je signale simplement que vous ne sauriez confondre ce que représentent ici ces deux lignes, à savoir *le signifiant* et *le signifié*, avec ce qu'elles repésentent ici :



qui est *légèrement différent*, et vous allez voir pourquoi.

En effet nous nous plaçons entièrement *sur le plan du signifiant.* Les effets sur le signifié sont ailleurs, ils ne sont pas directement représentés dans ce schéma.

Il s'agit des deux états, des deux fonctions, que nous pouvons appréhender d'une suite signifiante.

Dans le premier temps de *cette première ligne* [$\gamma \rightarrow$ A], *nous avons la chaîne signifiante* en tant qu'elle reste entièrement perméable aux effets proprement *signifiants* de *la métaphore* et de *la métonymie*, ce qui implique l'*actualisation* possible des effets signifiants à tous les niveaux, à savoir particulièrement :

- jusqu'au niveau phonématique,
- jusqu'au niveau de l'élément phonologique,
- de ce qui fonde le calembour, le jeu de mots…

Bref, ce qui dans le signifiant est ce *quelque chose* avec quoi, nous analystes nous avons à jouer sans cesse, car je pense que sauf ceux qui arrivent ici pour la première fois, vous devez avoir à vous rappeler comment cela se passe dans *le jeu de mots* et *le calembour*. C'est précisément d'ailleurs par cela qu'aujourd'hui nous allons commencer à entrer dans le sujet de l'inconscient, par *le trait d'esprit* et le *Witz*.

L'autre ligne [$\delta \rightarrow \delta'$] *est celle du discours rationnel* dans lequel est déjà intégré un certain nombre de points de repère, de *choses* fixes, ces *choses* dans l'occasion ne pouvant strictement être saisies qu'au niveau de ce qu'on appelle « *les emplois du signifiant* », c'est-à-dire ce qui *concrètement* dans l'usage du discours, constitue des points fixes qui, comme vous le savez, sont très loin de répondre d'une façon univoque à une chose.

Il n'y a pas un seul *sémantème* qui corresponde à une seule chose mais à des choses la plupart du temps fort diverses. Nous nous arrêtons ici au niveau du *sémantème*, c'est-à-dire de ce qui est fixé et défini par un emploi.

Cette autre ligne est donc celle du discours courant, commun, tel qu'il est admis dans le code du discours, de ce que j'appellerais *le discours de la réalité* qui nous est commune.

C'est aussi *le niveau où se produit le moins de créations de sens*, puisque *le sens* est déjà en quelque sorte *donné*, et que la plupart du temps ce discours ne consiste qu'en un fin brassage de ce qu'on appelle *idéaux reçus*, que c'est très précisément au niveau de ce discours que se produit le fameux « *discours vide* » dont un certain nombre de mes remarques sur *la fonction de la parole et du langage* sont parties.

Vous le voyez donc bien :

- ceci est *le discours concret* du sujet individuel [δ→ δ′], de celui qui parle et qui se fait entendre. C'est ce discours que l'on peut *enregistrer* sur un disque.

- L'autre est ce que tout cela inclut comme *possibilités* de décomposition, de ré-interprétation, de résonance, d'effets métaphorique et métonymique.

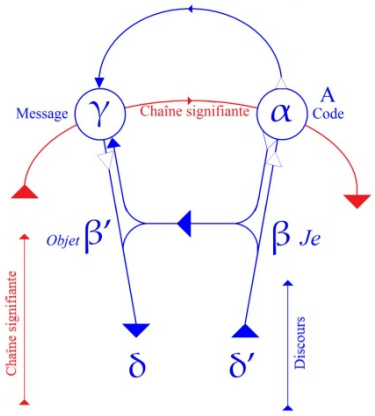
L'un va dans le *sens contraire* de l'autre…
pour la simple raison justement
qu'ils glissent l'un sur l'autre
…mais l'un recoupe l'autre, et ils se recoupent en deux points parfaitement reconnaissables.

Si nous partons du discours [δ→ δ′], le premier point où le discours rencontre l'autre chaîne que nous appellerons la chaîne proprement signifiante, c'est, du point de vue du signifiant, ce que je viens de vous expliquer, à savoir « *le faisceau des emplois* », autrement dit ce que nous appellerons « *le code* ».

Et il faut bien que le code soit quelque part pour qu'il puisse y avoir audition de ce discours. Ce *code* est très évidemment dans le *grand A* qui est là, c'est-à-dire dans *l'Autre en tant qu'il est le compagnon de langage*.

Cet Autre, il faut absolument qu'il existe, et je vous prie de noter à l'occasion qu'il n'y a absolument pas besoin de l'appeler de ce nom imbécile et délirant qui s'appelle la conscience collective. Un Autre c'est un Autre, il en suffit d'un seul pour qu'une langue soit vivante, il suffit même tellement d'un seul, que cet Autre à lui tout seul peut être aussi le premier temps.

Qu'il y en ait un qui reste et qui puisse se parler à lui-même sa langue, cela suffit pour qu'il y ait lui, et non seulement un Autre, mais même deux autres, en tout cas quelqu'un qui le comprenne. On peut continuer à faire des traits d'esprit dans une langue, quand on en est encore le seul possesseur.



Voilà donc la rencontre première au niveau de ce que nous avons appelé « *le code* ».
Et dans l'autre, la seconde rencontre qui achève la boucle, qui constitue à proprement parler le sens, qui le constitue à partir du code qu'elle a d'abord rencontré, c'est à ce point d'aboutissement.

Vous voyez deux flèches qui aboutissent…
et aujourd'hui je me dispenserai de vous dire quelle qu'elle est la seconde des flèches qui aboutit ici dans ce point γ
…c'est le résultat de cette conjonction du discours avec le signifiant comme support créateur de sens : c'est le message.

Ici le sens vient au jour la vérité qu'il y a à annoncer, si vérité il y a est là dans le message. La plupart du temps aucune vérité n'est annoncée, pour la simple raison que le discours ne passe absolument pas à travers la chaîne signifiante, qu'il est le pur et simple *ronron* de la répétition et du *moulin à paroles*, et qu'il passe quelque part *en court-circuit* β entre et β', et que le discours ne dit absolument rien, sinon de vous signaler que je suis un animal parlant.

C'est le discours commun de *ces mots pour ne rien dire*, grâce à quoi on s'assure qu'on n'a pas en face de soi affaire à simplement ce que l'homme est au naturel, à savoir une bête féroce.

Ces deux points, β et β', comme *nœud minimum du court-circuit du discours*, sont très facilement reconnaissables :

- c'est précisément l'objet au sens de *l'objet métonymique* dont je vous ai parlé l'année dernière,

- c'est d'autre part le « *Je* » en tant qu'il indique dans le discours lui-même, *la place de celui qui parle*.

Observez bien que dans ce schéma vous pouvez toucher d'une façon sensible à la fois ce qui lie et ce qui distingue la vérité parfaitement et immédiatement accessible à l'expérience linguistique, mais que l'expérience freudienne de l'analyse recoupe de la distinction au moins principielle qu'il y a entre :

- ce « *Je* », qui n'est rien d'autre que *la place de celui qui parle* dans la chaîne du discours, qui n'a même pas besoin d'ailleurs d'être désigné par un « *Je* »,

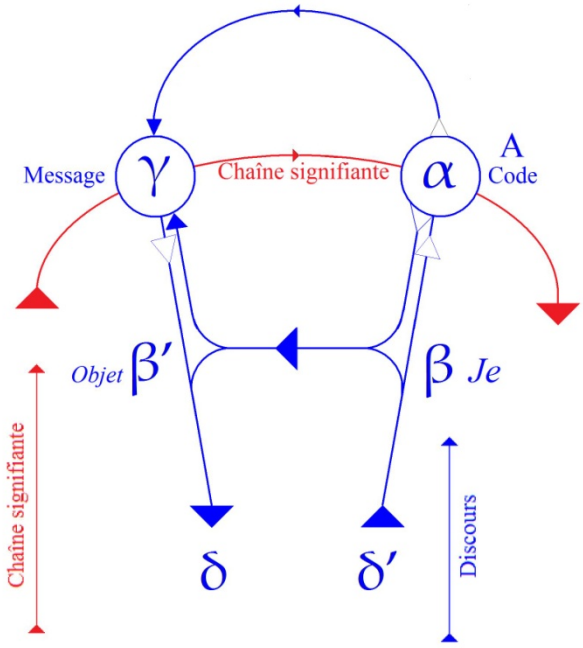
- et d'autre part le message, c'est-à-dire cette chose qui nécessite absolument au minimum l'appareil de ce schéma pour exister.

Il est totalement impossible de faire sortir un message quelconque, ni une parole d'une façon en quelque sorte irradiante et concentrique, de l'existence d'un sujet quelconque, s'il n'y a pas toute cette complexité.

Il n'y a pas de parole possible pour la bonne raison que la parole suppose précisément l'existence d'une chaîne signifiante, ce qui est une chose dont la genèse est loin d'être simple à obtenir…
nous avons passé un an pour y arriver
…et ce qui suppose l'existence d'*un réseau des emplois*, autrement dit de l'usage d'une langue.

Ce qui suppose en outre *tout ce mécanisme* qui fait que…
- quoi que vous disiez, en y pensant,
  ou en n'y pensant pas,
- quoi que vous formuliez,

…une fois que vous êtes entré dans *la roue du moulin à paroles*, votre discours en dit toujours plus que ce que *vous* n'en dites, et très évidemment en se fondant…
par le seul fait qu'il est parole
…sur l'existence quelque part de ce terme de référence qu'est le plan de *la vérité*, de *la vérité* en tant que distincte de la réalité, quelque chose qui fait entrer en jeu le surgissement possible de nouveaux sens introduits dans le monde, dans la réalité, y introduit littéralement, non pas les sens qui y sont, mais les sens qu'elle en fait surgir.



Vous avez là…
- irradiant du message d'une part,
- du « *Je* » d'autre part,

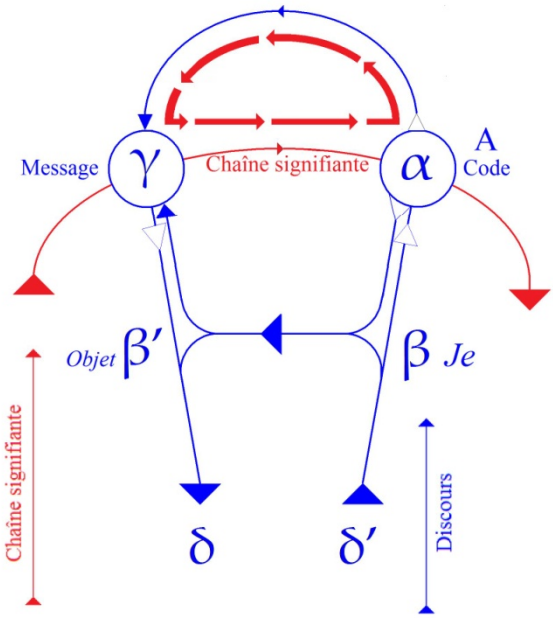
…le sens de ces petits ailerons que vous voyez là : deux sens divergents, l'un qui va du « *Je* » vers l'objet métonymique et vers l'Autre, à quoi correspond symétriquement, le message par la voie de retour du discours, la direction du message vers l'objet métonymique et vers l'Autre, tout cela provisoirement, je vous prie de le relever.

Sur le schéma, vous verrez que cela nous sera d'un grand usage, ce qui peut vous sembler aller de soi :

- la ligne qui va du « *Je* » vers l'Autre, [β→ α]
- et la ligne qui va du « *Je* » vers *l'objet métonymique* [β→ β′]

et vous verrez à quoi correspondent les deux autres lignes formidablement passionnantes et remplies d'intérêt, qui vont :

- *du message vers le code* [γ→ α], car précisément cette ligne de retour existe. Si elle n'existait pas il n'y aurait, comme *le schéma* lui-même vous l'indique, pas le moindre espoir de *création de sens*.
- C'est précisément dans l'inter-jeu entre le message et le code, et aussi dans *le retour du code au message* [α→ γ], que va jouer la dimension essentielle dans laquelle nous introduit de plain pied *le trait d'esprit*.



C'est là que pendant un certain nombre de leçons je pense, nous nous maintiendrons pour voir tout ce qui peut s'y passer *d'extraordinairement suggestif et indicatif*.

D'autre part cela nous donnera une occasion de plus de saisir la relation de dépendance où est l'objet métonymique, ce fameux objet qui n'est jamais *cet objet*, toujours situé ailleurs, qui est toujours autre chose, dont nous avons commencé à nous occuper l'année dernière.

Maintenant abordons ce *Witz*. Le *Witz*, qu'est-ce que cela veut dire ? On l'a traduit par le *trait d'esprit*, on a dit le *mot d'esprit*. Je passe tout de suite sur les raisons pour lesquelles je préfère *trait d'esprit*.

Le *Witz* veut tout de même aussi dire *l'esprit*.
L'esprit pour tout dire, a tout de suite été l'apport qui se présente à nous dans une extrême ambiguïté, car en fin de compte un *trait d'esprit* c'est l'objet, à l'occasion, de quelque *dépréciation*, c'est légèreté, manque de sérieux, fantaisie, caprice.

Quant à *l'esprit*, on s'arrête, on y regarde à deux fois avant de parler de la même façon de l'esprit.
Malgré tout, l'esprit, dans le sens d'*un homme spirituel*, n'a pas une excessivement bonne réputation, c'est tout de même bien autour de cela que gît le centre de gravité de la notion de l'esprit, et il convient de lui laisser toutes ses ambiguïtés, jusqu'à - y compris - l'*esprit* au sens large, cet *esprit* qui sert évidemment trop souvent de pavillon à des marchandises douteuses, *l'esprit du spiritualisme*.

Cet esprit, nous pouvons le centrer sur *le trait d'esprit*, c'est-à-dire sur quelque chose qui paraît en lui *le plus contingent, le plus caduc*, le plus offert à la critique.
C'est bien dans le génie de la psychanalyse de faire des choses comme cela, et c'est pour cela déjà que nous n'avons pas à nous étonner que ce soit en somme le seul point de l'œuvre de FREUD où soit mentionné à proprement parler ce qu'on décore ailleurs d'une grande majuscule, à savoir *Esprit*.
Néanmoins il n'en reste pas moins encore que cette parenté entre les deux pôles du terme *esprit* ait donné lieu depuis toujours aux querelles de la tablature.

À la vérité il serait amusant de vous évoquer…
par exemple dans la tradition anglaise où c'est le terme *Wit* qui est encore plus nettement ambigu que le *Witz*, et même que *l'esprit* en français
…les discussions sur le vrai, l'authentique esprit, le *bon esprit* pour tout dire, et puis sur le *mauvais esprit*, c'est-à-dire cet esprit avec lequel *les faiseurs de pirouettes* amusent le monde. Comment distinguer cela ?

Les difficultés dans lesquelles les critiques sont entrés, sont la seule chose à laquelle il faudrait bien qu'on se réfère.

Et cela continue encore après le XVIIIème siècle, avec ADDISON, POPE, etc. au début du XIXème siècle. Dans *l'école romantique anglaise*, la question du *Wit* n'a pas pu ne pas être au premier plan et à l'ordre du jour, et à cet égard les écrits de HAZLITT sont aussi quelque chose de bien *significatif*, et quelqu'un dont nous aurons l'occasion de parler, COLERIDGE, est encore bien celui qui a été le plus loin dans cette voie.

Je pourrais vous dire cela également *pour la tradition allemande*, et en particulier de la conjonction, de la promotion au premier plan de *l'esprit* et du christianisme littéraire qui a suivi une évolution strictement parallèle en Allemagne, où la question essentielle du *Witz* est au cœur de toute *spéculation romantique* allemande, c'est-à-dire de quelque chose qui, du point de vue historique et du point de vue aussi de la situation de *l'analyse*, aura de nouveau à retenir notre attention.

Ce qui est tout à fait frappant, c'est à quel point arrive la critique autour de la fonction du *Witz* ou du *Wit*, à laquelle je dois dire il n'y a rien qui corresponde dans ce lieu, et quoique, vous le savez, les seules personnes qui s'en soient sérieusement occupées étant uniquement chez nous les poètes, c'est-à-dire que dans cette période du XIXème siècle, la question, non seulement est vivante, mais est au cœur de BAUDELAIRE et de MALLARMÉ.
Mais d'ailleurs elle n'y a jamais été, même dans des essais, que du point de vue *critique*, je veux dire du point de vue d'une *formulation intellectuelle* du problème.

Le point décisif est ceci.
Le fait est que, quoi que ce soit que vous lisiez sur le sujet du problème du *Witz* ou du *Wit*, vous arrivez toujours à des impasses extrêmement sensibles, que seul le temps m'empêche de vous développer aujourd'hui - j'y reviendrai.

Il faut que j'efface cette partie de mon discours,
et qu'il témoigne…
    je vous le prouverai ultérieurement
…quel saut, quelle franche rupture, quelle différence
de qualité et de résultat est constitué par l'œuvre
de FREUD.

FREUD n'avait pas fait cette enquête à laquelle
je viens de vous faire allusion, celle de toute
la tradition européenne sur le sujet du *Witz*…
    j'ai laissé de côté encore une autre,
    la principale, la tradition espagnole, parce
    qu'elle est trop importante pour que nous n'ayons
    pas dans la suite à y revenir abondamment
…FREUD ne l'avait pas fait, il nous dit ses sources,
elles sont claires :
ce sont trois livres fort sensés, fort lisibles,
de ces braves professeurs allemands de petites
universités qui avaient le temps de réfléchir
paisiblement, et qui vous faisaient des choses pas
pédantes du tout, et qui s'appellent respectivement
K. FISCHER, Friedrich Theodor VISCHER et T. LIPPS,
professeur munichois qui a écrit certainement
la chose la meilleure des trois, et qui va fort loin,
pour tout dire qui va vraiment tendre les bras
à la rencontre de la recherche freudienne.

Simplement, si T. LIPPS n'avait pas été tellement
soucieux de la respectabilité de son *Witz*, s'il n'avait
pas voulu qu'il y en ait de faux et de vrais,
il aurait été certainement beaucoup plus loin.

C'est au contraire ce que n'a absolument pas retenu
FREUD. FREUD avait l'habitude de se commettre,
et c'est pour cela qu'il a vu beaucoup plus clair.
C'est aussi parce qu'il a vu les relations
structurales qu'il y a entre le *Witz* et l'inconscient.

Sur quel plan les a-t-il vues ?
Uniquement sur le plan qu'on peut appeler formel.
J'entends formel, non pas au sens de jolies formes,
des rondeurs de tout ce avec quoi on essaye de
vous replonger dans l'obscurantisme le plus noir.

Je parle de la forme au sens où on l'entend *par exemple* dans *la théorie littéraire*, parce qu'il y a encore une autre tradition dont je ne vous ai pas parlé, mais c'est aussi parce que j'aurai à y revenir souvent, tradition née récemment :
la tradition tchèque, le groupe qui a formulé *le formalisme* dont nous croyons ici que cette référence a un sens vague.

Pas du tout !
C'est simplement votre ignorance qui vous fait croire cela. *Le formalisme* est une *école critique* littéraire qui a un sens extrêmement précis, et que l'organisation d'État…
    qui se place là-bas du côté du *spoutnik*
…persécute depuis quelque temps déjà.

Enfin quoi qu'il en soit, c'est au niveau précisément de ce formalisme…
    c'est-à-dire d'une théorie structurale
    du signifiant comme tel
…que se place d'emblée FREUD, et le résultat n'est pas douteux, il est même *tout à fait convaincant* : c'est une clef qui va permettre d'aller beaucoup plus loin.

Je n'ai pas besoin de vous demander…
    après vous avoir demandé de lire
    de temps en temps mes articles
…de lire quand même…
    puisque je vous parle cette année du *Witz*
…le livre de FREUD, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten*[3].
Cela me paraît la moindre des choses.

Quand vous verrez l'économie de ce livre, vous verrez qu'il est fondé sur ceci que FREUD part de *la technique du mot d'esprit* et qu'il y revient toujours, et que c'est appuyé sur *la technique du mot d'esprit*.

Qu'est-ce que cela veut dire pour lui ?

Cela veut dire *technique verbale*, comme on dit et comme je vous dis plus précisément *technique du signifiant*.

3 Sigmund Freud : Le mot d'esprit et ses relations avec l'inconscient, op.cit.

C'est parce qu'il parle de la *technique du signifiant...*
et qu'il y revient sans cesse
…que véritablement il débrouille le problème.
Il y fait apparaître des plans, c'est-à-dire que :
tout d'un coup on voit avec la plus grande netteté ce qu'il faut savoir reconnaître et distinguer pour ne pas se perdre dans des confusions perpétuelles du *signifié* et des pensées qui ne permettent absolument pas de s'en sortir.

Tout d'un coup on voit :
- qu'il y a un problème de l'*esprit* par exemple,
- et qu'il y a un problème du *comique*,
- que ce n'est pas la même chose,
- de même que *le problème du comique* et *le problème du rire*.

Cela a beau de temps en temps *aller ensemble*, et même tous les trois s'embrouiller, ce n'est quand même pas non plus le même problème.

Le problème de l'esprit - pour s'éclairer - part chez FREUD de la technique signifiante.

C'est de là que nous allons partir avec lui,
et chose très curieuse, ceci qui se passe à un niveau dont assurément il n'est pas tout de suite indiqué que ce soit le niveau de l'inconscient,
c'est précisément de *là…*
et pour des raisons profondes qui tiennent à
la nature même de ce dont il s'agit dans le *Witz*
…c'est précisément en regardant là, que nous en verrons le plus sur ce qui n'est pas tout à fait là, qui est à côté, qui est l'inconscient,
et qui justement ne s'éclaire et ne se livre que quand on regarde un peu à côté.

Vous trouvez là d'ailleurs quelque chose que vous allez tout le temps trouver dans le *Witz*, *c'est la nature du Witz* qui est ainsi : quand vous regardez là, c'est ce qui vous permet de regarder où ça n'est pas.

Commençons avec FREUD par les clefs de la technique du signifiant.

FREUD *ne s'est pas cassé* pour trouver ses exemples :
presque tous les exemples qu'il nous donne…
et qui peuvent vous apparaître un peu
terre à terre et de valeur inégale
…sont pris à ses professeurs respectivement :
K. FISCHER, F. T. VISCHER et T. LIPPS, c'est pourquoi
je vous ai dit l'estime dans laquelle je les tenais.

Il y a une autre source quand même dont FREUD
est véritablement pénétré, c'est Heinrich HEINE.
C'est à elle qu'il prend le premier exemple qui est
ce mot merveilleux qui fleurit dans la bouche
de Hirsch HYACINTHE, collecteur juif de Hambourg,
besogneux et famélique, qu'il retrouve aux *Bains de Lucques*.

Si vous voulez faire une lecture pleine sur le *Witz*,
il faudrait que vous lisiez *Reisebilder*[4].
Il est stupéfiant qu'il ne soit pas un livre *classique*.

On trouve dans *Reisebilder*, un passage dans la partie
italienne, sur les *Bains de Lucques*, et c'est là qu'avec
ce personnage inénarrable de Hirsch HYACINTHE…
sur les propriétés duquel j'espère avoir
le temps de vous dire encore quelque chose
…et parlant avec lui, il obtient cette déclaration :
qu'il a eu l'honneur de soigner les cors aux pieds
du grand ROTHSCHILD, Nathan *le Sage*, et que pendant
ce temps il se disait, lui Hirsch HYACINTHE :
« *un homme important…*»
Car pendant qu'il lui rognait les cors, il pensait
que Nathan *le Sage* prévoyait tous les courtiers qu'il
enverrait aux rois, et que si lui, Hirsch HYACINTHE,
lui rognait *un peu trop le cor au pied*, il en résulterait
dans les hauteurs cette irritation qui ferait que
Nathan rognerait lui aussi un peu plus sur le cuir
des rois.

Et de fil en aiguille, il nous parle aussi d'un autre
ROTHSCHILD *qu'il a connu*, à savoir Salomon ROTHSCHILD.
Et qu'un jour où il s'annonçait comme Hirsch HYACINTHE,
il lui fut répondu dans un langage débonnaire :

4 Heinrich Heine : Reisebilder, Tome III, 2ème partie, chap. 8.

« *Moi aussi je suis le collecteur de la loterie,*
je ne veux pas que mon collègue entre dans la cuisine. »

Et, s'écrit Hirsch HYACINTHE :

« *Il m'a traité d'une façon tout à fait famillionnaire.* »

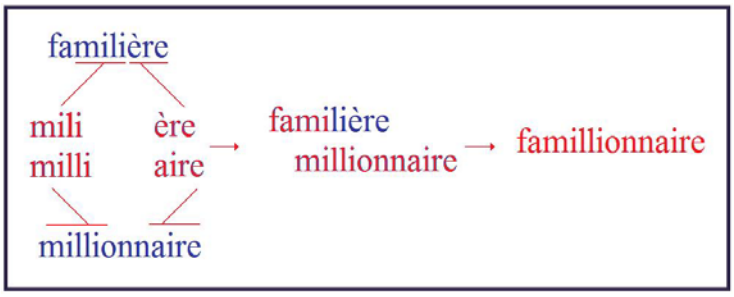
Voilà sur quoi s'arrête FREUD, qui est complété par ce très joli :
Qu'est-ce que c'est ?
Un néologisme, un lapsus, un trait d'esprit ?

C'est un trait d'esprit assurément, mais le fait que j'ai pu poser *les deux autres questions*, déjà nous introduit dans une ambiguïté du signifiant, dans l'inconscient.

En effet, qu'est-ce que FREUD va nous dire ?
Nous reconnaissons là-dedans *le mécanisme de la condensation* matérialisée dans le matériel du signifiant, une espèce d'« *emboutissage* »…
à l'aide de je ne sais quelle machine
…entre deux lignes de chaîne signifiante :

« *Salomon Rothschild m'a traité d'une façon tout à fait familière.* »

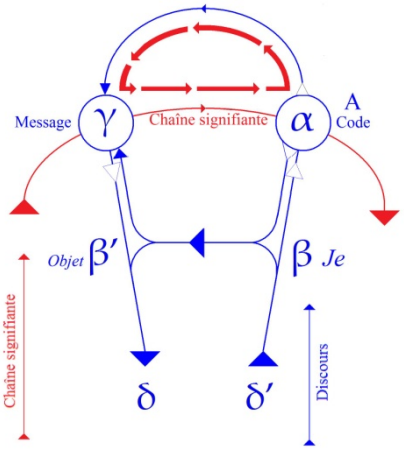
Et puis en-dessous, FREUD fait le schéma…
signifiant aussi



…il y a « *millionnaire* », et alors il y a :
- « *ère - aire* » des deux côtés,
- « *mili - milli* » aussi des deux côtés.

Ça *se condense*, et dans l'intervalle apparaît *famillionnaire*.

Essayons de voir un peu ce que cela donne sur *ce schéma*. Je suis forcé d'aller un peu vite, mais j'ai quand même là quelque chose à pointer.



Le discours, c'est évidemment ce qui part du « *Je* », ce qui va à *l'Autre*. On peut le schématiser là en allant vers *l'Autre*. On peut aussi, ce qui est plus correct, voir que tout discours partant de *l'Autre*…

quoi que nous en pensions

…part et vient, se réfléchit sur le « *Je* »

parce qu'il faut bien

qu'il soit pris dans l'affaire

…et il file vers le message.

Et cela veut simplement annoncer au second temps l'invocation de l'autre chaîne principielle du discours « *J'étais avec Salomon Rothschild, tout à fait familier* », retour à *l'Autre* au deuxième temps.

Cependant, de par la mystérieuse propriété des « *mil* » et des « *aire* » qui sont dans l'un et dans l'autre, quelque chose corrélativement…

n'oubliez pas que ces deux lignes sont quand même deux lignes qui n'ont d'intérêt que si les choses circulent en même temps sur cette ligne

…quelque chose s'émeut qui est l'ébranlement de la chaîne signifiante élémentaire comme telle, et qui va ici au premier temps de l'ébauche du message se réfléchir sur *l'objet métonymique* qui est « *mon millionnaire* », car l'objet métonymique schématisé de mon appartenance est ce dont il s'agit pour Hirsch HYACINTHE.

c'est « *son* » millionnaire qui en même temps n'est pas son millionnaire, parce que c'est bien plutôt le millionnaire qui le possède, de sorte que cela ne se passe pas.

C'est précisément parce que cela ne se passe pas que ce *millionnaire* vient se réfléchir au second temps, c'est-à-dire en même temps que l'autre.
La façon *familière* est arrivée là.

Dans le troisième temps *millionnaire* et *familière* viennent se rencontrer et se conjoindre au message, pour faire le *famillionnaire*. Cela peut vous sembler tout à fait puéril à trouver, et encore que c'est bien parce que c'est moi qui ai fait le schéma. Seulement quand cela aura collé comme ça pendant toute l'année, vous vous direz peut-être que le schéma sert à quelque chose.

Il a tout de même un intérêt, c'est que grâce à ce qu'il nous présente d'exigence topologique, il nous permet de mesurer nos pas quant à ce qui concerne le *signifiant*, à savoir que tel qu'il est fait, et de quelque façon que vous le parcouriez, il limite tous nos pas. Je veux dire que chaque fois qu'une chose consistera à faire un pas, il exigera que nous n'en fassions pas plus de trois élémentaires.

Vous allez vous apercevoir que c'est à cela que tendent les petits bouchons de départ et les pointes de flèches ainsi que les ailerons qui concernent les segments qui doivent toujours être dans une position seconde intermédiaire, les autres sont ou bien initiaux ou bien terminaux.

Donc en trois temps les deux chaînes :
- celle du discours,
- et celle du signifiant,

sont arrivées à converger au même point, *au point du message*.

Cela fait que Monsieur Hirsch HYACINTHE a été traité d'une façon tout à fait *famillionnaire*. Ce message est tout à fait *incongru* en ce sens qu'il n'est pas reçu, il n'est pas dans le code. Tout est là.

Le *message* en principe est fait pour être dans un certain rapport de distinction avec le *code*, mais là c'est sur le plan du signifiant lui-même que manifestement il est en violation du *code,* de la définition que je vous propose du *trait d'esprit*, en ce sens qu'il s'agit de savoir ce qui se passe, ce qui est la nature de ce qui s'y passe.

Et le trait d'esprit est constitué par ceci que le *message* qui se produit à un certain niveau de la production signifiante, contient *de par sa différence, de par sa distinction* d'avec le *code*, il prend de par cette distinction et cette différence, valeur de *message*. Le *message* gît dans sa différence même d'avec le *code*.

Comment cette différence est-elle sanctionnée ? C'est là *le deuxième plan* dont il s'agit.

Cette différence est sanctionnée comme *trait d'esprit* par l'Autre, et ceci est indispensable, et ceci est dans FREUD, car il y a deux choses dans le livre de FREUD sur le *trait d'esprit* : c'est *la promotion de la technique signifiante*, la référence expresse à l'Autre comme tiers, que je vous serine depuis des années, qui est absolument articulée dans FREUD par la deuxième partie tout spécialement de son ouvrage, mais forcément depuis le début, perpétuellement : par exemple FREUD nous promeut que la différence du *trait d'esprit* et du comique tient en ceci par exemple, que le comique est duel.

Comme je le dis, le comique est la relation duelle, mais il faut qu'il y ait le tiers Autre pour qu'il y ait le *trait d'esprit*, et en effet cette sanction du tiers Autre, qu'il soit supporté par un individu ou pas, est absolument essentielle.

L'Autre envoie la balle, c'est-à-dire le range dans le code en tant que *trait d'esprit,* il dit - dans le code - que *Ceci est un trait d'esprit*. C'est essentiel, de sorte que si personne ne le fait, il n'y a pas de trait d'esprit. Autrement dit, si *famillionnaire* est un *lapsus*, et si personne ne s'en aperçoit, ça ne fait pas un *trait d'esprit*.

Mais il faut que l'Autre le codifie comme *trait d'esprit*.

Et troisième élément de la définition : il est inscrit dans le code de par cette intervention de l'Autre, que ce *trait d'esprit* a une fonction qui a un rapport avec quelque chose de tout à fait situé profondément au niveau du sens, et qui est, je ne dis pas une vérité - je vous illustrerai à propos de cet exemple que ce n'est pas en tant que *famillionnaire* que nous faisons des allusions subtiles à propos de je ne sais quoi qui serait la psychologie du millionnaire et du parasite par exemple.

Bien sûr cela contribue beaucoup, à notre plaisir, et nous y reviendrons mais je vous pose dès aujourd'hui que le *trait d'esprit*, si nous voulons le chercher…
et avec FREUD, car FREUD nous conduira aussi loin que possible dans ce sens où est sa pointe, puisque de pointe il s'agit et pointe il y a
…son essence tient en quelque chose qui a rapport à quelque chose de tout à fait radical dans le sens de la vérité, à savoir ce que j'ai appelé ailleurs…
dans mon article sur *L'instance de la lettre*
…quelque chose qui tient essentiellement à *la vérité*, qui s'appelle « *la dimension d'alibi de la vérité* ».

À savoir que dans quelque point que nous puissions…
et en entraînant chez nous je ne sais quelle diplopie mentale
…vouloir serrer de près quel est le *trait d'esprit*, ce dont il s'agit, ce qui fait expressément le *trait d'esprit*, c'est de désigner et toujours à côté, et de n'être vu que précisément en regardant *ailleurs*.

C'est *là-dessus* que nous reprendrons la prochaine fois. Je vous laisse certainement sur quelque chose de suspendu, sur une énigme, mais je crois au moins avoir posé les termes mêmes auxquels je vous montrerai par la suite que nous devons nécessairement nous rallier.

Reprenons notre exposé au point où nous l'avions laissé la dernière fois, c'est-à-dire au moment où Hirsch HYACINTHE parlant à l'auteur de *Reisebilder* qu'il a rencontré aux bains de Lucques, lui dit :

> « *Aussi vrai que Dieu doit me donner tout ce qu'il y a de bien,*
> *j'étais assis tout à fait comme un égal, tout à fait famillionnairement.* »

Voilà donc d'où nous partons, du mot « *famillionnaire* » qui en somme a eu sa fortune. Il est connu par le point de départ que FREUD y prend.
C'est donc là que nous reprenons, et c'est là que je vais déjà essayer de vous montrer la façon dont FREUD aborde *le trait d'esprit*.
L'analyse est importante pour notre propos.

En effet, l'importance de ce point exemplaire est de nous manifester…
puisque hélas il en est besoin
…de façon non douteuse, *l'importance du signifiant dans* ce que nous pouvons appeler avec lui *les mécanismes de l'inconscient*.

Il est évidemment tout à fait surprenant de voir déjà que l'ensemble de ceux que leur discipline n'y prépare pas spécialement…
je veux dire les neurologistes
…à mesure qu'ils se collettent avec ce sujet délicat de l'aphasie, c'est-à-dire du déficit de la parole, font de jour en jour des progrès remarquables quant à ce qu'il s'agit, ce qu'on peut appeler *leur formation linguistique*, mais que les psychanalystes…
dont tout l'art et toute la technique
reposent sur l'usage de la parole
…n'en ont jusqu'ici pas tenu le moindre compte, alors que ce que FREUD nous montre, ce n'est pas simplement une espèce de référence humaniste manifestant sa culture ou ses lectures à ce qui est du domaine de la philologie, mais une référence absolument interne, organique.

Puisque…
    j'espère !
…vous avez depuis la dernière fois…
    pour au moins la plupart d'entre vous
…entrouvert *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, vous pouvez vous apercevoir que sa référence à la technique du mot d'esprit en tant que technique de langage, est très précisément ce autour de quoi *pivote* toujours son argumentation, et que si ce qui surgit de sens, de signification dans le mot d'esprit, est quelque chose qui lui paraît mériter d'être rapproché de l'inconscient, ce n'est…
    je martèlerai que tout ce que j'ai à dire
    sur le trait d'esprit s'y rapproche
…fondé que sur sa fonction même de plaisir qui pivote et tourne toujours et uniquement en raison des analogies de structure…
    qui ne se conçoivent que sur le plan linguistique
…des analogies de structure entre ce qui se passe dans le mot d'esprit…
    je veux dire le côté technique du mot d'esprit,
    disons le côté verbal du mot d'esprit
…et ce qui se passe sous des noms divers, que FREUD a découverts, ce qui est le mécanisme propre de l'inconscient, à savoir les mécanismes tels que *condensation*, *déplacement*.
Je me limite à ces deux là pour aujourd'hui.

Voilà donc où nous en sommes : Hirsch HYACINTHE parlant à Henri HEINE, où Hirsch HYACINTHE…
    fiction de Henri HEINE,
…raconte ce qui lui est arrivé.

Quelque chose s'est produit au départ…
    pour vous en tenir à ce
    segment que je viens d'isoler
…quelque chose de fort net, exhaussant en quelque sorte pour le mettre sur un plateau, l'exalter, ce qui va venir, cette invocation au témoin universel et aux relations personnelles du sujet à ce témoin, c'est-à-dire Dieu :

« *Aussi vrai que Dieu me doit tous les biens…* »

Ce qui est quelque chose d'incontestablement
à la fois significatif par son sens, et ironique
par ce que la réalité peut y montrer de défaillant,
mais à partir de là l'énonciation se fait :

« *...j'étais assis à côté de Salomon ROTHSCHILD, tout à fait comme un égal...* »

Voici le surgissement de l'objet : ce « *tout à fait* »,
la totalité, c'est que nous ne sommes pas tout à fait
sûrs que cette totalité soit véritablement fermée,
et en effet ceci se retrouve à bien des niveaux,
et je dirais même à tous les niveaux de l'usage
de cette notion de totalité.

Ici en effet il reprend sur ce « *tout à fait* », et il dit :

« *tout à fait...*
et ici se produit le phénomène, la chose
inattendue, le scandale de l'énonciation,
à savoir ce message inédit, ce quelque chose
dont nous ne savons pas même encore ce que c'est,
que nous ne pouvons pas encore nommer, et qui est
...famillionnaire. »

Quelque chose dont nous ne savons pas si c'est
un acte manqué ou un acte réussi, un dérapage
ou une création poétique.
Nous allons le voir.

Ce peut être tout à la fois, mais il convient
précisément de s'arrêter à la formation sur le strict
plan signifiant, du phénomène de ce qui va ensuite
être repris…
je vais vous le dire, et je l'ai
déjà annoncé la dernière fois
…dans une fonction signifiante qui lui est propre
en tant que signifiant échappant au *code*, c'est-à-dire
à tout ce qui jusque là a été accumulé de *formations du signifiant* dans ses fonctions de création de *signifié*.

Il y a là quelque chose de nouveau qui apparaît,
qui peut être noué au ressort même de ce qu'on peut
appeler le progrès de la langue, son changement.

Il convient d'abord de nous arrêter à ce quelque chose dans sa formation même, je veux dire au point où cela se situe par rapport au mécanisme formateur du signifiant.

Il convient de nous y arrêter pour pouvoir même valablement continuer sur ce qui va se montrer être *les sites* du phénomène, voire ses accompagnements, voire même à l'occasion *ses sources*, ses points d'appel.

Mais le phénomène essentiel, c'est ce nœud, ce point où apparaît ce signifiant nouveau, paradoxal, ce « *famillionnaire* » duquel FREUD part, et auquel il revient sans cesse, sur lequel il nous prie de nous arrêter, sur lequel, vous le verrez…
jusqu'à la fin de sa spéculation sur *le trait d'esprit*
…il ne manque pas de revenir comme désignant le phénomène essentiel, le phénomène technique qui spécifie *le mot d'esprit*, et qui nous permet de discerner :

- ce qui est le phénomène central,
- ce par quoi il nous enseigne sur le plan qui est notre plan propre, à savoir des rapports avec l'inconscient,
- et ce qui nous permet aussi du même coup d'éclairer d'une nouvelle perspective tout ce qui l'entoure, tout ce qui l'amène dans ce qu'on peut appeler les *tendenz…*
  puisque c'est le terme *tendenz*
  qui est employé dans cet ouvrage
  …de ce phénomène de rayonnement divers, *au comique, au rire…* phénomènes qui peuvent rayonner de lui.

Arrêtons-nous donc sur ce « *famillionnaire* ».

Il y a plusieurs façons de l'aborder.

C'est là le but, non seulement de ce schéma, mais de ce schéma pour autant qu'il vous est donné pour vous permettre d'inscrire les plans différents de l'élaboration signifiante, le mot élaboration étant choisi ici spécialement, puisque étant choisi expressément, puisque FREUD le rapporte spécialement.

Arrêtons-nous sur ceci et…
    pour ne pas trop vous surprendre
…commençons de nous apercevoir dans quel sens ceci se dirige.

Que se passe-t-il quand « *famillionnaire* » apparaît ?

On peut dire que :
- *quelque chose* s'y indique que nous sentons comme une visée qui va vers le sens,
- *quelque chose* tend à surgir de là qui est quelque chose d'ironique, voire de satirique,
- *quelque chose* aussi qui apparaît moins, mais qui se développe si on peut dire, dans les contre-coups du phénomène, dans ce qui va se propager dans le monde à la suite de là.

C'est une espèce de surgissement d'un objet, lui, qui va plutôt vers *le comique*, vers *l'absurde*, vers *le non-sens*.

C'est le « *famillionnaire* » en tant qu'il est la dérision du millionnaire, en tendant à prendre forme de figure, et il n'y aurait pas beaucoup à faire pour vous indiquer dans quelle direction en effet il tend à s'incarner.

D'ailleurs FREUD nous signale au passage que quelque part aussi, Henri HEINE redoublant son mot d'esprit, appellera le millionnaire le « *millionnarr* », ce qui en allemand veut dire le « *fou-fou millionnaire* », ou…
    comme nous pourrions le traduire d'ailleurs en français dans la suite et la ligne de substantivation du « *famillionnaire* » dont je vous parlais tout à l'heure
…le « *fat-millionnaire* » avec un trait d'union.

Ceci pour vous dire que voilà l'approche qui fait que nous ne restons pas inhumains. Ne nous y avançons pas beaucoup plus loin, parce qu'à vrai dire ce n'est pas le moment, c'est justement le genre de pas qu'il s'agit de ne pas précipiter, à savoir de ne pas trop vite comprendre parce que, en comprenant *trop vite*, on ne comprend absolument rien du tout.

Ceci n'explique toujours pas le phénomène qui vient de se passer devant lui, à savoir en quoi il se rattache à ce que nous pouvons appeler l'économie générale de la fonction de signifiant.

Là-dessus il faut quand même que *j'insiste* pour que vous tous vous preniez connaissance de ce que j'ai écrit dans ce que j'ai appelé *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, à savoir les exemples que j'ai donné dans ce texte des deux fonctions que j'appelle les fonctions essentielles du signifiant…

en tant qu'elles sont celles par où, si l'on peut dire, *le soc du signifiant creuse dans le réel ce qu'on appelle le signifié*, littéralement l'évoque, le fait surgir, le manie, l'engendre

…à savoir les fonctions de *la métaphore* et de *la métonymie*.

Il paraît qu'à certains c'est mon *style* disons, qui barre l'entrée de cet article.

Je le regrette.
D'abord je n'y peux rien, mon style est ce qu'il est. Je leur demande à cet endroit de faire un effort, mais je voudrais simplement ajouter que quelles que soient les déficiences qui puissent y intervenir de mon fait personnel, il y a aussi quand même dans les difficultés de ce style…

peut-être peuvent-ils l'entrevoir

…quelque chose qui doit répondre à l'objet même dont il s'agit.

S'il s'agit en effet, à propos des fonctions créatrices qu'exerce le signifiant sur le signifié, d'en parler d'une façon valable, à savoir non pas simplement de parler de la parole, mais de parler dans le fil de la parole si l'on peut dire, pour évoquer ses fonctions mêmes, peut-être la suite de mon exposé de cette année vous montrera qu'il y a des nécessités internes de style, la concision par exemple, l'allusion, voire la *pointe* qui sont peut-être des éléments essentiels tout à fait décisifs pour entrer dans un champ dont elles commandent non seulement les avenues, mais toute la texture.

Nous y reviendrons donc dans la suite à propos justement d'un certain style que nous n'hésiterons pas même d'appeler par son nom…
si ambigu qu'il puisse apparaître
…à savoir *le maniérisme*, et dont j'essayerai de vous *montrer* qu'il a derrière lui, non seulement *une grande tradition*, mais *une fonction irremplaçable*.

Ceci n'est qu'une *parenthèse* pour revenir à mon texte. Dans ce texte dont vous y verrez que ce que *j'appelle*, après d'autres…
c'est Roman JAKOBSON qui l'a inventée
…« *la fonction métaphorique et métonymique du langage* » est liée à quelque chose qui s'exprime très simplement dans le registre du signifiant, les caractéristiques du signifiant étant celles…
comme je l'ai déjà plusieurs fois énoncé
au cours des années précédentes
…de l'existence d'*une chaîne articulée*, et ajoutais-je dans cet article, tendant à former des groupements fermés, c'est-à-dire formés d'une série d'anneaux se prenant les uns dans les autres pour former les *chaînes*, lesquelles elles-mêmes se prennent dans d'autres *chaînes* à la façon d'anneaux, ce qui est un peu évoqué aussi par la forme générale de ce schéma, mais qui n'est pas directement présenté.

L'existence de ces chaînes dans leur double dimension implique ceci que les articulations ou liaisons du signifiant comportent deux dimensions :

- celle qu'on peut appeler de *la combinaison*, de la continuité, de la concaténation de la chaîne,
- et celle des possibilités de *substitution* toujours impliquées dans chaque élément de la chaîne.

Ce *deuxième élément* absolument essentiel est *cet élément* qui…
dans la définition linéaire que FREUD donnait
du rapport du signifiant et du signifié
…est ce qui est omis.

En d'autres termes, dans tout acte de langage *la dimension diachronique* est essentielle, *mais il y a une synchronie* impliquée, évoquée par la possibilité permanente de substitution inhérente à chacun des termes du signifiant.

En d'autres termes, ce sont les deux rapports que je vais vous indiquer :

f(S…S1) S2 = S (-) s : diachronie - métonymie

f(S / S1) S2 = S (+) s : synchronie - métaphore

L'une donnant le lien de la *combinaison* du lien du *signifiant*, et l'autre l'image du rapport de *substitution* toujours implicite dans toute articulation signifiante.

Il n'est pas besoin d'avoir d'*extraordinaires* possibilités d'intuition pour s'apercevoir qu'il doit au moins y avoir quelque rapport entre ce que nous venons de voir se produire et ce que FREUD nous schématise de la formation du « *famillionnaire* ».

C'est à savoir sur deux lignes différentes :

« *...j'étais assis... d'une façon tout à fait familière...* »

et en dessous :

« *millionnaire* ».

FREUD complète : qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

Cela peut vouloir dire qu'il y a quelque chose qui est tombé, qui est éludé, cela veut dire pour autant qu'on peut le permettre, ou que l'on peut le réaliser ou le réussir, un millionnaire, quelque chose est tombé dans l'articulation du sens, quelque chose est resté, le millionnaire. Quelque chose s'est produit qui a comprimé, embouti l'un dans l'autre, le « *familière* » et le « *millionnaire* » pour *produire le* « *famillionnaire* ».

Il y a donc là quelque chose qui est une sorte de cas particulier de la fonction de *substitution*, cas particulier dont il reste en quelque sorte des traces.

La *condensation*, si vous voulez est une forme particulière de ce qui peut se produire au niveau de la fonction de *substitution*.

Il serait bon que dès maintenant vous ayez
à la pensée le long développement que j'ai fait
autour d'une métaphore, celle autour de *la gerbe de Booz* :

« *Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse...* »

montrant comme quoi :

- c'est le fait que « *sa gerbe* » remplace le terme « *Booz* » qui constitue là *la métaphore*, et que grâce à cette métaphore quelque chose autour de la figure de BOOZ surgit qui est un sens, le sens de *l'avènement à sa paternité*, avec même tout ce qui autour peut rayonner et en rejaillir du fait qu'il y vient, mais…
  vous vous en souvenez bien
  …d'une façon invraisemblable, tardive, imprévue, providentielle, divine,

- que c'est précisément cette métaphore qui est là pour montrer cet avènement d'un nouveau sens autour du personnage de BOOZ qui en paraissait exclus, forclos,

- et que c'est aussi dans un rapport de *substitution* essentiellement que nous devons voir *le ressort créateur, la force créatrice, la force d'engendrement...*
  c'est le cas de le dire
  …de la métaphore.

Ceci est une *fonction* tout à fait *générale*, je dirais même :

- que c'est par là, que c'est par cette *possibilité* de substitution que se conçoit l'*engendrement* même…
  si on peut dire
  ...du monde, du sens,

- que toute l'histoire de la langue…
  à savoir les changements de fonction
  grâce auxquels une langue se constitue
  …que c'est là et pas ailleurs que nous avons à le saisir,

- que si jamais il y avait la possibilité pour nous de donner une espèce de modèle ou d'exemple de ce qui est la genèse de l'apparition d'une langue, dans ce monde inconstitué que le monde pourrait être avant qu'on parle, il nous faut supposer quelque chose d'irréductible et d'originel qui est assurément *le minimum de chaînes signifiantes*, mais un certain minimum sur lequel je n'insisterai pas aujourd'hui, encore qu'*il conviendrait d'en parler*.

Mais je vous ai déjà donné suffisamment d'indications là-dessus, sur ce certain minimum, étant donné que c'est par la voie de *la métaphore*…

à savoir du jeu de la substitution d'un signifiant à un autre, à une certaine place

…que se crée non seulement la possibilité de développement du signifiant, mais la possibilité de surgissement de sens toujours nouveaux, allant toujours à ratifier, à compliquer et à approfondir, à donner son sens de profondeur, à ce qui dans le *réel* n'est que pure opacité.

Je voulais chercher un exemple de ceci pour vous l'illustrer, ce qu'on peut appeler ce qui se passe dans l'évolution du sens, et combien toujours plus ou moins nous y retrouvons ce mécanisme de *la substitution*.

Comme d'habitude dans ces cas là j'attends *mes exemples* du hasard. Il n'a pas manqué bien entendu de m'être fourni dans mon entourage proche, par quelqu'un qui, en proie à une traduction, avait eu à chercher dans le dictionnaire le sens du mot « *atterré* », et qui était demeuré surpris à la pensée qu'il n'avait jamais bien compris le sens du mot « *atterré* », en s'apercevant que contrairement à ce que cette personne croyait, « *atterré* » n'a pas originairement et dans beaucoup de ses emplois, le sens de *frappé de terreur*, mais de *mis à terre*.

Dans BOSSUET, « *atterré* » veut littéralement dire « *mettre à terre* », et dans d'autres textes un tout petit peu postérieurs, nous voyons se préciser cet espèce de poids de terreur.
Quant à nous, nous dirons incontestablement que les puristes *contaminent*, *dévient*, le sens du mot « *atterré* ».

Il n'en reste pas moins qu'ici les puristes ont tout à fait tort, il n'y a aucune espèce de contamination, et même si tout d'un coup après vous avoir rappelé ce sens du mot étymologique, du mot « *atterré* », certains d'entre vous peuvent avoir l'illusion qu'« *atterrer* » ce n'est évidemment pas autre chose que *tourner vers la terre*, que *faire toucher terre*, ou que *mettre aussi bas que terre*, *consterner* en d'autres termes, il n'en reste pas moins que l'usage courant du mot implique cet arrière plan de terreur.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que si nous partons de quelque chose qui a un certain rapport avec le sens originaire par pure convention…
parce qu'il n'y a pas d'origine
nulle part du mot « *atterré* »
…mais que ce soit le mot « *abattu* », pour autant qu'il évoque en effet ce que le mot « *atterré* » - dans ce sens prétendu pur - pourrait nous évoquer.

Le mot « *atterré* » qui lui est substitué d'abord comme une métaphore qui n'a pas l'air d'en être une, parce que nous partons de cette hypothèse qu'originairement ils veulent dire la même chose : *jeter à terre* ou *contre terre*, c'est bien là ce que je vous prie de remarquer, c'est que ce n'est pas pour autant qu'« *atterré* » change en quoi que ce soit le sens d'« *abattu* », qu'il va être fécond, générateur d'un nouveau sens, à savoir ce que veut dire quelqu'un d'« *atterré* ».

En effet, c'est un nouveau sens, c'est une nuance, ce n'est pas la même chose qu'« *abattu* » et, si impliquant de terreur que ce soit, ce n'est pas non plus « *terrorisé* », c'est quelque chose de nouveau.

De cette nuance nouvelle de *terreur* que cela introduit dans *le sens psychologique* et déjà *métaphorique* qu'à le mot « *abattu* », parce que *psychologiquement* nous ne sommes ni « *atterrés* » ni « *abattus* », il y a quelque chose que nous ne pouvons pas dire tant qu'il n'y a pas de mots, et ces mots procèdent d'une métaphore, à savoir ce qui se passe quand un arbre est abattu, ou quand un lutteur est mis à terre, « *atterré* », deuxième métaphore.

Mais remarquez :

- que ce n'est pas du tout parce qu'originairement…
  c'est cela qui est l'intérêt de la chose
  …que le « *ter* » qui est dans *atterré* veut dire *terreur*,
  que la *terreur* est introduite,

- qu'en d'autres termes la métaphore n'est pas
  une injection de sens comme si c'était possible,
  comme si les sens étaient quelque part,
  où que ce soit, dans un réservoir.

Le mot « *atterré* » n'apporte pas le sens en tant qu'il a une signification, mais en tant que signifiant, c'est-à-dire qu'ayant le phonème « *ter* », il a le même phonème qui est dans « *terreur* » :
- c'est par la voie signifiante,
- c'est par la voie de l'équivoque,
- c'est par la voie de l'homonymie, c'est-à-dire
  de la chose la plus non-sens qui soit,

…qu'il vient engendrer cette nuance de sens, qu'il va introduire, qu'il va injecter dans le sens déjà métaphorique de « *abattu* », cette nuance de terreur.

En d'autres termes, c'est dans le rapport S/S'…
c'est-à-dire d'un signifiant à un signifiant
…que va s'engendrer un certain rapport S/s,
c'est à dire signifiant sur signifié.

Mais la distinction des deux est essentielle :
c'est dans le rapport de signifiant à signifiant,
dans quelque chose qui lie le signifiant d'ici
au signifiant qui est là…
- c'est-à-dire dans quelque chose qui est
  le rapport purement signifiant,
- c'est-à-dire *homonymique* de « *terre* » et de « *terreur* »

…que va pouvoir s'exercer l'action qui est l'engendrement de signification, à savoir nuancement par la terreur de ce qui déjà existait comme sens sur une base déjà métaphorique.

Ceci donc nous exemplifie ce qui se passe au niveau de la métaphore.

Je voudrais simplement vous indiquer quelque chose qui va vous montrer comment ceci rejoint par une amorce de sentier, quelque chose qui va tout à fait nous intéresser du point de vue de ce que nous voyons se passer dans l'inconscient… pour autant que, au niveau des phénomènes de création de sens normal, par la voie substitutive, par la voie métaphorique qui préside à l'évolution et à la création de la langue, mais en même temps à la création et à l'évolution du sens comme tel, je veux dire du sens en tant qu'il est non seulement perçu, mais que le sujet s'y inclut, c'est-à-dire en tant que le sujet enrichit notre vie.

Je veux simplement vous faire remarquer ceci : je vous ai déjà indiqué que la fonction essentielle de signifiant du crochet « *ter* », c'est-à-dire de quelque chose qu'il nous faut considérer comme purement signifiant, de la réserve homonymique avec laquelle travaille, que nous le voyons ou que nous ne le voyons pas, la métaphore.

Que se passe t-il aussi ? Je ne sais pas si vous allez tout de suite bien le saisir, mais vous le saisirez mieux quand vous verrez le développement.

Ce n'est qu'une amorce d'une voie essentielle. C'est que dans toute la mesure où s'affirme, où se constitue la nuance de signification « *atterré* », cette nuance, remarquez-le, implique une certaine domination et un certain apprivoisement de *la terreur*.

Cette *terreur* là est non seulement *nommée*, mais elle est tout de même *atténuée*, et c'est ce qui *permet de conserver* d'ailleurs, pour que vous continuiez à la maintenir dans votre esprit, l'ambiguïté du mot « *atterré* ».

Après tout, vous vous dites qu'« *atterré* » a en effet bien rapport avec la terre, que la terreur n'y est pas complète, que l'abattement au sens où il est pour vous sans ambiguïté, garde sa valeur prévalente, que ce n'est qu'une nuance, que pour tout dire la terreur est dans une demi-ombre à cette occasion.

En d'autres termes, c'est dans toute la mesure où la terreur n'est pas remarquée en face, est prise par le biais intermédiaire de la dépression, que ce qui se passe est complètement oublié jusqu'au moment où, je vous l'ai rappelé, le modèle est tout à fait, lui, en tant que tel, hors du circuit.

Autrement dit, dans tout la mesure où *la nuance* « *atterré* » s'est établie dans l'usage où elle est devenue sens et usage de sens, le signifiant lui est présentifié, disons le mot : *le signifiant est refoulé* à proprement parler.

Dans tous les cas, dès que s'est établi…
dans sa nuance actuelle
…l'usage du mot « *atterré* », le modèle, sauf recours au dictionnaire, au discours savant, n'est plus à votre disposition. À propos du mot « *atterré* » il est comme « *terre* », « *terra* », refoulé.

Je vais là un tout petit peu trop en avant, parce que c'est un mode de pensée auquel vous n'êtes pas encore très habitués, mais je crois que cela nous évitera un retour. Vous allez voir à quel point ce que je vous appelle là l'amorce des choses, est confirmé par l'analyse des phénomènes.

Revenons à notre « *famillionnaire* », *au point* donc *de jonction* ou *de condensation métaphorique* où nous l'avons vu se former.

À ce niveau là, séparer la chose de son contexte, à savoir du fait que c'est Hirsch HYACINTHE, c'est-à-dire l'esprit de Henri HEINE qui l'a *engendré*, nous irons le chercher ultérieurement beaucoup plus loin dans sa genèse, dans les antécédents de Henri HEINE avec la famille ROTHSCHILD.

Il faudrait même relire toute l'histoire de la famille ROTHSCHILD pour être bien sûr de ne pas faire d'erreur, mais ce n'est pas là que nous en sommes.

Nous en sommes pour l'instant à « *famillionnaire* ». Isolons-le un instant. Rétrécissons tant que nous le pouvons le champ de vision de la caméra autour de ce « *famillionnaire* ».

Après tout il pourrait être né ailleurs que dans l'imagination de Henri HEINE :

- peut-être que Henri HEINE l'a fabriqué à un autre moment qu'au moment où il était devant son papier blanc et la plume en main,
- peut-être que c'est un soir d'une de ses déambulations parisiennes que nous évoquerons, que cela lui est venu comme ça.
- Il y a même toutes les chances pour que ce soit à un moment de fatigue, de crépuscule.
- Pour tout dire, ce famillionnaire pourrait être aussi un *lapsus*, c'est même tout à fait *concevable*.

J'ai déjà fait état d'un *lapsus* que j'avais recueilli fleurissant sur la bouche d'un de mes patients…

j'en ai d'autres, mais je reviens à celui-là parce qu'il faut toujours revenir sur les mêmes choses jusqu'à ce que ce soit bien usé, et après, on passe à autre chose

…c'est le patient qui, au cours du racontage de son histoire sur mon divan, ou de ses associations, évoquait le temps où avec sa femme…

qu'il avait fini par épouser
par devant Monsieur le Maire

…il ne faisait que vivre « *maritablement* ».

Vous avez tous déjà vu que cela peut s'écrire *maritalement,* ce qui veut dire qu'on n'est pas marié, et en dessous quelque chose dans lequel se conjoint parfaitement la situation des mariés et des non-mariés : *misérablement* ». Cela fait « *maritablement* ».

Ce n'est pas dit, c'est beaucoup mieux que dit.
Vous voyez là à quel point le message dépasse, non pas celui que j'appellerais le messager, car c'est vraiment le messager des dieux qui parle par la bouche de cet innocent, mais dépasse le support de la parole.
Le contexte, comme dirait FREUD, exclut tout à fait que mon patient ait fait un mot d'esprit, et en effet, vous ne le connaîtriez pas si je n'en avais pas été à cette occasion l'Autre avec un grand A c'est-à-dire *l'auditeur*, et *l'auditeur* non seulement *attentif* mais *l'auditeur entendant*, au sens vrai du terme.

Il n'en reste pas moins que mis à sa place, justement dans l'Autre, c'est un mot d'esprit particulièrement sensationnel et brillant.

Ce rapprochement entre *le trait d'esprit* et *le lapsus*,
FREUD nous en donne dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* [5]
d'innombrables exemples…
et à l'occasion il le souligne lui-même
…et justement montre qu'il s'agit de quelque chose qui est tellement voisin du *mot d'esprit*, qu'il est forcé lui-même de dire…
et nous sommes forcés de l'en croire sur parole
…que le contexte exclut que le ou que la patiente ait fait cette création au titre de *mot d'esprit*.

Quelque part dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, FREUD donne l'exemple de cette femme qui, parlant de la situation réciproque des hommes et des femmes, dit :

« *Pour qu'une femme intéresse les hommes, il faut qu'elle soit jolie...*

Ce qui n'est pas donné à tout le monde, implique-t-elle dans sa phrase.

...mais pour un homme, il suffit qu'il ait ses cinq membres droits. » [Ch.5, Lapsus]

Ce n'est pas toujours pleinement traduisible de telles expressions, je suis souvent obligé de faire une transposition complète, c'est-à-dire de recréer le mot en français.

Là il faudrait presque employer le terme « *tout raide* ». Le mot « *droit* » n'est pas d'un usage courant, tellement peu courant qu'il ne l'est pas non plus en allemand.

Il faut que FREUD fasse une glose entre les quatre membres et les cinq membres, tout juste pour expliquer la genèse de la chose qui vous donne pourtant la tendance un tant soit peu grivoise qui n'est pas douteuse.

5 Sigmund Freud : Psychopathologie de la vie quotidienne, Petite bibliothèque Payot, 2004.

Ce que FREUD en tout cas nous montre, c'est que le mot ne va pas tellement directement au but, pas plus en allemand qu'en français où on le traduit par cinq membres droits, et que d'autre part il donne ceci pour textuel que le contexte exclut que la femme apparaisse aussi crue. C'est bel et bien un *lapsus*, mais vous voyez comme ça ressemble à un *mot d'esprit*.

Donc nous le voyons :

- cela peut être un *mot d'esprit*,

- cela peut être un *lapsus*, je dirais même plus :

- cela peut être purement et simplement une sottise, une naïveté linguistique.

Après tout quand je qualifie cela chez mon patient qui était un homme particulièrement sympathique, ce n'était même pas chez lui véritablement un *lapsus*, le mot « *maritablement* » faisait bel et bien partie pour lui de son lexique, il ne croyait pas du tout dire quelque chose d'extraordinaire.

Il y a des gens comme cela qui se promènent dans l'existence, qui ont des situations quelquefois très élevées, et qui sortent des mots dans ce genre. Un producteur de cinéma célèbre en produisait comme cela, paraît-il, au kilomètre toute la journée. Il disait par exemple en concluant quelques unes de ses phrases impérieuses :

« *Et puis c'est comme ça, c'est signé qua non.* »

Ce n'était pas un *lapsus*, c'était simplement un fait d'ignorance et de sottise.

Je veux simplement vous montrer qu'il convient de nous arrêter un peu au niveau de cette formation, et puisque nous avons en somme parlé de *lapsus*…
qui de tout cela est ce qui
nous touche au plus près
…voyons un peu ce qui se passe au niveau des *lapsus*.

De même que nous avons parlé de « *maritablement* », revenons sur le *lapsus* par lequel nous sommes passés à plusieurs reprises pour souligner justement cette fonction essentielle du *signifiant*, le *lapsus*, si je puis dire, originel, à la base de la théorie freudienne, celui qui inaugure la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, après avoir été d'ailleurs la première chose publiée en tirage premier, qui est *l'oubli du nom*.

Au premier abord, ce n'est pas la même chose un *oubli* et les choses dont je viens de vous parler, mais si ce que je suis en train de vous expliquer a sa *portée*, à savoir si c'est bel et bien le mécanisme, le métabolisme du signifiant qui est au principe et au ressort des *formations de l'inconscient*, nous devons les y retrouver toutes, et ce qui se distingue à l'extérieur doit retrouver son unité à l'intérieur.

Alors maintenant au lieu d'avoir « *famillionnaire* », nous avons le contraire :
nous avons quelque chose qui nous manque.

Qu'est-ce que nous montre l'analyse que fait FREUD de l'oubli du nom, du nom propre, étranger ?

Ceci ce sont des amorces de choses sur lesquelles je reviendrai, et auxquelles je donnerai leur développement plus tard, mais je dois vous signaler au passage la particularité de ce cas tel que FREUD nous le présente.

Le nom propre est un nom étranger.
Nous lisons la *Psychopathologie de la vie quotidienne* comme nous lisons le journal, et nous en savons tellement que nous pensons que cela ne mérite pas que nous nous arrêtions à des choses qui ont pourtant été les pas de FREUD, or chacun de ces pas mérite d'être retenu, parce que chacun de ces pas est *porteur d'enseignements* et riche de conséquences.

Je vous signale donc à ce propos…
parce que nous aurons à y revenir
…qu'à propos d'un nom, et d'un nom propre,
nous sommes au niveau du message.

C'est quelque chose dont nous aurons à retrouver la portée par la suite. Je ne peux pas tout vous dire à la fois, comme « *les psychanalystes d'aujourd'hui* » qui sont si savants qu'ils disent tout à la fois, qui parlent du « *je* » et du *moi* comme de choses qui n'ont aucune complexité, et qui mélangent tout.

Ce qui est important, c'est que nous nous arrêtions à ce qui se passe. Que ce soit aussi *un nom étranger*, ceci est autre chose que le fait que ce soit *un nom propre*. C'est un nom étranger pour autant que ses éléments sont étrangers à la langue de FREUD, à savoir que « *Signor* » n'est pas un mot de la langue allemande.

Mais si FREUD le signale, c'est bien justement que nous sommes là dans une autre dimension que celle du nom propre comme tel, qui, si l'on peut dire, ne serait absolument pas propre et particulier, n'aurait pas de patrie.

Ils sont tous plus ou moins rattachés à des signes cabalistiques, et FREUD nous souligne que ce n'est pas sans importance. Il ne nous dit pas pourquoi, mais le fait qu'il l'a isolé dans un chapitre initial, prouve qu'il pense que c'est un point particulièrement sensible de la réalité qu'il aborde.

Il y a une autre chose que FREUD met aussi en valeur… et tout de suite
…et sur laquelle nous sommes habitués à ne pas nous arrêter, c'est ce qui lui a paru remarquable dans l'oubli des noms tels qu'il commence par les évoquer pour aborder la *Psychopathologie de la vie quotidienne* :

- c'est que cet oubli n'est pas un oubli absolu, un trou, une béance,
- c'est qu'il se présente autre chose à la place, d'autres noms.

C'est là que débute ce qui est le commencement de toute science, c'est-à-dire l'étonnement.
On ne saurait vraiment s'étonner que de ce que l'on a déjà commencé un tant soit peu de recevoir, sinon on ne s'y arrête pas du tout parce qu'on ne voit rien.

Mais FREUD précisément prévenu par son expérience des névrosés, voit là quelque chose, voit que dans le fait qu'il se produit des substitutions, quelque chose mérite qu'on s'y arrête.

Là il faut que je précipite un peu mon pas, et que je vous fasse remarquer toute l'économie de l'analyse qui va être faite de cet oubli du nom, de ce *lapsus* au sens où nous donnerions au mot *lapsus* que le nom est tombé.

Tout va se centrer autour de ce qu'on peut appeler une approximation métonymique.
Pourquoi ?
Parce que ce qui va d'abord ressurgir, ce sont des noms de remplacement : BOTTICELLI, BOLTRAFFIO.

Comment FREUD nous montre-t-il qu'il les comprend d'une façon métonymique ?

Nous allons le saisir en ceci, et c'est pour cela que je fais ce détour par l'analyse d'un oubli, c'est que la présence de ces noms, leur surgissement à la place du SIGNORELLI oublié, se situe au niveau d'une formation, elle non plus de substitution, mais de *combinaison*.

Il n'y a aucun rapport perceptible dans l'analyse que FREUD ferait du cas entre SIGNORELLI, BOLTRAFFIO et BOTTICELLI, que des rapports indirects liés uniquement à ces phénomènes de signifiant.

BOTTICELLI nous dit-il, et je me tiens d'abord à ce qu'il nous dit.

Je dois dire que c'est une des démonstrations les plus claires que FREUD ait jamais donné de mécanismes d'analyse d'un phénomène de formation et de *déformation* lié à l'inconscient.

Cela ne laisse absolument rien à désirer comme *clarté*. Je suis forcé pour la clarté de mon exposé de vous le présenter de façon indirecte en disant :
c'est ce que FREUD dit.

Ce que FREUD dit s'impose dans sa rigueur, en tout cas ce qu'il dit est de cet ordre, c'est à savoir que BOTTICELLI est là parce que c'est le reste dans sa dernière moitié, et « ELLI » de SIGNORELLI décompléte par le fait que le « SIGNOR » est oublié. « Bo » est *le reste*, le décompléte de Bosnie Herzégovine, pour autant que le « Herr » est refoulé.

De même pour Boltraffio, c'est le même refoulement du « Herr » qui explique que Boltraffio associe le « Bo » de Herzégovine à Travoï qui est une localité immédiatement antécédente des aventures de ce voyage, celle où il a appris le suicide de l'un de ses patients pour raison d'impuissance sexuelle.

C'est-à-dire le même terme que celui qui a été évoqué dans la conversation qui précédait immédiatement avec la personne qui est dans le train entre Raguse et Herzégovine, et qui lui évoque ces Turcs, ces musulmans qui sont des gens si sympathiques qui, lorsque le médecin n'a pas réussi à les guérir, leur disent :

« *Herr ! (monsieur) Nous savons que vous avez fait tout ce que vous avez pu, néanmoins...* »

Le « Herr », le poids propre, l'accent significatif, à savoir ce quelque chose qui est à la limite du disible, ce « *Herr* » *absolu* qui est *la mort*, cette mort comme dit LA ROCHEFOUCAULD :

« *...qu'on ne saurait plus comme le soleil regarder en face.* »

et qu'effectivement FREUD, pas plus que d'autres, ne peut plus regarder en face. Alors, qu'elle lui soit présentifiée par sa fonction de médecin d'une part, par une certaine liaison aussi manifestement présente, elle, d'autre part, a un *accent tout personnel*.

Cette liaison à ce moment là d'une façon indubitable dans le texte, justement entre la mort et quelque chose qui a un rapport très étroit avec la puissance sexuelle, n'est très probablement pas uniquement dans *l'objet*, c'est-à-dire dans ce qui lui présentifie le suicide de son patient.

Cela va certainement plus loin.
Qu'est-ce que cela veut dire ?
Cela signifie que tout ce que nous trouvons sont *les ruines métonymiques -* à propos d'une pure et simple combinaison de signifiants : Bosnie, Herzégovine, sont *les ruines métonymiques de l'objet* dont il s'agit qui est derrière les différents éléments particuliers qui sont venus jouer là, et dans un passé immédiat qui est derrière cela : le « *Herr* » *absolu*, *la mort*.

C'est pour autant que le « Herr » *absolu* passe ailleurs, s'efface, recule, est repoussé, est à très proprement parler *unterdrückt*, qu'il y a deux mots avec lesquels FREUD joue d'une façon ambiguë.

Cet « *unterdrückt* » je vous l'ai déjà traduit comme *tombé dans les dessous*, pour autant que le « Herr » ici, au niveau de l'objet métonymique, a filé par là, et pour une très bonne raison, c'est qu'il risquait d'être un peu *trop présent* à la suite de ces conversations, que comme « ersatz », nous retrouvons les débris, *les ruines de l'objet métonymique*, à savoir ce « Bo » qui vient là se composer avec l'autre ruine du nom qui est à ce moment là refoulé - à savoir « ELLI » - pour ne pas apparaître dans *l'autre nom de substitution* qui est donné.

Ceci c'est la trace, c'est l'indice que nous avons du niveau métonymique qui nous permet de retrouver la chaîne du phénomène dans le discours, dans ce qui peut être encore présentifié dans ce point où, dans l'analyse, est situé ce que nous appelons *l'association libre*, pour autant que cette *association libre* nous permet de pister le phénomène inconscient.

Mais ce n'est pas tout, il n'en reste pas moins que ni le SIGNORELLI, ni le « SIGNOR », n'ont jamais été…
là où nous trouvons les traces
…les fragments de l'objet métonymique brisé.
Puisqu'il est *métonymique* il est déjà brisé.
Tout ce qui se passe dans l'ordre du langage est *toujours déjà* accompli. Si l'objet métonymique se brise déjà si bien, c'est parce que déjà en tant qu'objet métonymique il n'est qu'un fragment de la réalité qu'il représente.

Si le « SIGNOR », lui, n'est pas évocable, si c'est lui qui fait que FREUD ne peut pas retrouver le nom de SIGNORELLI, c'est qu'il est dans le coup.

Il est dans le coup bien évidemment d'une façon indirecte parce que pour FREUD le « Herr » qui a été effectivement *prononcé* dans un moment particulièrement significatif de la fonction qu'il peut prendre comme « *Herr absolu* », comme *représentant* de cette mort qui est à cette occasion *unterdrücktt*, c'est que le « Herr » peut simplement se traduire par « SIGNOR ».

C'est ici que nous retrouvons le niveau substitutif, car la *substitution* est l'articulation, le moyen signifiant où s'instaure l'acte de *la métaphore*.

Mais cela ne veut pas dire que *la substitution soit la métaphore*.

Si je vous apprends ici à procéder dans tous ces chemins d'une façon articulée ce n'est pas précisément pour que vous vous livriez tout le temps à des abus de langage.

Je vous dis que la *métaphore* se produit dans le niveau de *la substitution*, cela veut dire que *la substitution* est une possibilité d'articulation du signifiant, et que la *métaphore* s'y exerce avec sa fonction de création de signifié à cette place où *la substitution* peut se produire.

Ce sont deux choses différentes.
De même la métonymie et la combinaison sont deux choses différentes.

Je vous le précise au passage parce que c'est dans ces non-distinctions que s'introduit ce qu'on appelle un abus de langage qui est typiquement caractérisé par ceci que, dans ce qu'on peut définir en termes logico-mathématiques comme un *ensemble* ou un *sous-ensemble*, quand il n'y a qu'*un seul élément*, il ne faut pas confondre *l'ensemble* en question, ou *le sous-ensemble*, avec *cet élément particulier*.

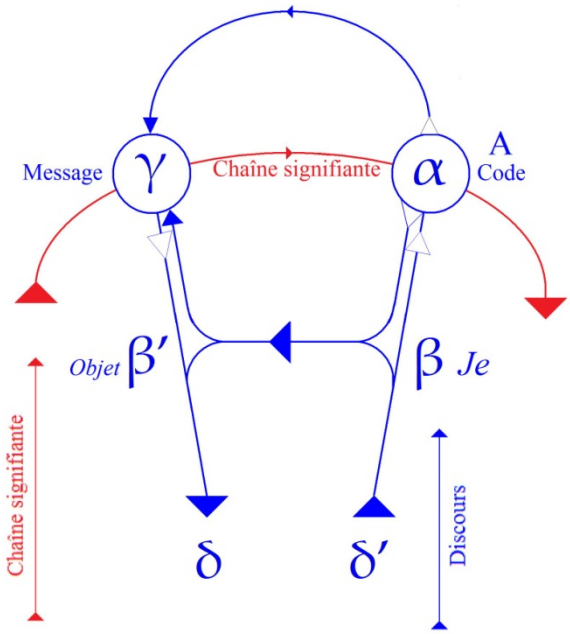
Ceci peut servir aux personnes qui ont fait *la critique* de mes histoires de l'année dernière.

Revenons donc à ce qui se passe au niveau de « SIGNOR » et de « Herr » :
simplement quelque chose d'aussi simple que cela, c'est évidemment ce qui se passe dans toute *traduction* : la liaison substitutive dont il s'agit est une substitution qu'on appelle hétéronymie.

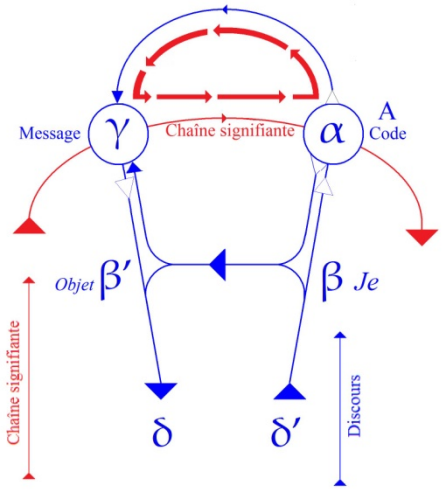
La traduction d'un terme dans une langue étrangère sur le plan de l'acte *substitutif*, dans la comparaison nécessitée par l'existence au niveau du phénomène de langage de plusieurs systèmes linguistiques, s'appelle « substitution hétéronyme ».

Vous allez me dire que cette substitution hétéronyme n'est pas une métaphore. Je suis d'accord, je n'ai besoin que d'une chose, c'est qu'elle soit *une substitution*.

Je ne fais que suivre ce que vous êtes forcé d'admettre en lisant le texte.
En d'autres termes, je veux vous faire tirer de votre savoir précisément ceci : que vous le sachiez.
Bien plus, je n'innove pas, tout ceci vous devez l'admettre si vous admettez le texte de FREUD.



Je n'ai pas besoin de plus pour vous dire que
- si le « Herr » a filé par là [γ→ β],
- le « SIGNOR », comme la direction des flèches l'indique - a filé par là [γ→ α] .



Non seulement il a filé par là, mais nous pouvons admettre, jusqu'à ce que j'y sois revenu, que c'est là qu'il se met à tourner, c'est-à-dire qu'il est renvoyé comme une balle entre *le code* et *le message*, qu'il tourne en rond dans ce qu'on peut appeler…

> rappelez-vous ce que je vous ai laissé entrevoir autrefois comme possibilité du mécanisme de l'oubli, et du même coup de *la remémoration analytique*

…comme étant quelque chose que nous devons concevoir comme extrêmement apparenté aux *mémoires d'une machine*, de ce qui est dans *la mémoire d'une machine*, c'est-à-dire de ce qui tourne en rond jusqu'à ce que ça reparaisse, jusqu'à ce qu'on en ait besoin, et qui est forcé de tourner en rond pour constituer une mémoire.

On ne peut pas réaliser autrement la mémoire d'une machine, c'est quelque chose dont nous trouvons très curieusement *l'application* dans ce fait que si « SIGNOR » nous pouvons le concevoir comme *tournant indéfiniment* jusqu'à ce qu'il soit retrouvé *entre le code et le message*, vous voyez là du même coup la nuance que nous pouvons établir entre l'*unterdrückt* d'une part, et le *Verdrängt* de l'autre, car si l'*unterdrückt* ici n'a besoin de se faire qu'une fois pour toutes, et dans des conditions auxquelles l'être ne peut pas descendre, c'est-à-dire au niveau de sa condition mortelle, d'un autre côté il est clair que c'est d'autre chose qu'il s'agit, c'est-à-dire que si ceci est maintenu dans le circuit sans pouvoir y rentrer pendant un certain temps, il faut bien que nous admettions ce que FREUD admet, l'existence d'une force spéciale qui l'y contient et qui l'y maintient, c'est-à-dire à proprement parler d'une *Verdrängung*.

Néanmoins, après avoir indiqué là où je veux en venir sur ce point précis et particulier, je vous indique que bien qu'en effet il n'y ait là que *substitution*, il y a aussi *métaphore*. Chaque fois qu'il y a *substitution*, il y a *effet* ou induction *métaphorique*.

Ce n'est pas tout à fait la même chose pour quelqu'un qui est de langue allemande, de dire « SIGNOR » ou de dire « Herr », je dirai même plus :
c'est tout à fait différent que nos patients qui sont bilingues ou qui simplement savent *une langue étrangère*, et ayant à un moment donné quelque chose à dire, nous le disent dans une autre langue.

Ça leur est toujours, soyez-en certains, beaucoup plus commode. Ce n'est jamais sans raison qu'un patient passe d'un registre dans un autre. S'il est vraiment polyglotte, ça a un sens. S'il connaît imparfaitement la langue à laquelle il se réfère, ça n'a naturellement pas le même sens. S'il est bilingue de naissance, ça n'a pas non plus le même sens.

Mais *dans tous les cas* ça en a un, et en tout cas ici, provisoirement, dans la substitution de « SIGNOR » à « Herr » il n'y avait pas métaphore mais simplement substitution hétéronyme.

Je reviens là-dessus pour vous dire que, dans cette occasion, « SIGNOR », au contraire pour tout le reste du *contexte* auquel il s'attache, à savoir SIGNORELLI :

- c'est-à-dire précisément la fresque d'Orvieto,
- c'est-à-dire, comme FREUD le dit lui-même, l'évocation des choses dernières historiquement, représente précisément la plus belle des élaborations qui soit de cette réalité impossible à affronter qu'est la mort.

C'est très précisément en nous racontant mille *fictions*…
en prenant *fiction* ici dans le sens le plus véridique
…sur le sujet des fins dernières que nous *métaphorisons*, que nous apprivoisons, que nous faisons rentrer dans ce langage cette confrontation à la mort.

Il est donc bien clair que le « SIGNOR » ici, en tant qu'il est attaché au contexte de SIGNORELLI, est ce quelque chose qui représente bien *une métaphore*. Voici donc ce à quoi nous arrivons.

Nous arrivons à ceci que nous approchons de quelque chose qui nous permet de réappliquer point par point, puisque nous leur trouvons une topique commune, le phénomène du *Witz*, la production positive du « *famillionnaire* » au point où il s'est produit, et un phénomène de lapsus, de trou.

Je pourrais en prendre un autre et vous refaire la *démonstration*, je pourrais vous donner comme devoir de vous référer à l'exemple suivant donné par FREUD à propos de la phrase latine évoquée par un de ses interlocuteurs : « *Exoriar(e) ex nostris ossibus ultor !* ».[6]

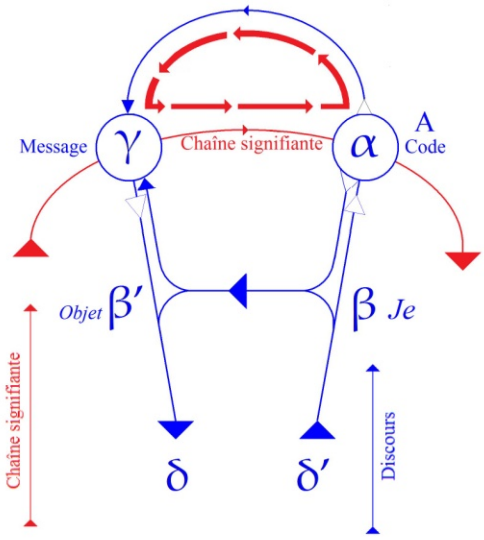
En rangeant un peu les mots parce que le *ex* est entre *nostris* et *ossibus*, et laissant tomber le second mot indispensable à la scansion, *aliquis*, c'est pourquoi il ne peut pas faire surgir *aliquis*.

Vous ne pourriez vraiment le comprendre qu'à le reporter à cette même grille, à cette même ossature, avec ses deux niveaux :

- son niveau combinatoire avec ce point élu où se produit *l'objet métonymique* comme tel,

- et son niveau substitutif avec ce point élu où il se produit à la rencontre des deux chaînes, du discours d'une part, et d'autre part de la chaîne signifiante à l'état pur, au niveau élémentaire, et qui constitue le message.

6 Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor (Virgile Énéide, IV 625) in Psychopathologie de la vie quotidienne Ch.2, op. cit.



Nous l'avons vu, le « SIGNOR » est refoulé ici dans le circuit message-code, le « Herr » est *unterdrückt* au niveau du *discours*, car c'est le discours qui a précédé, qui a capté ce « Herr », et ce que vous retrouvez, ce qui vous permet de vous remettre sur les traces du signifiant perdu, ce sont *les ruines métonymiques de l'objet*.

Voilà ce que nous livre l'analyse de l'exemple de l'oubli du nom dans FREUD.

Dès lors va nous apparaître plus clairement ce que nous pouvons penser du « *famillionnaire* ». Le « *famillionnaire* » est quelque chose qui - nous l'avons vu - en lui-même a quelque chose d'*ambigu* et tout à fait du même ordre que celui de la production d'un *symptôme*.

S'il est reportable, superposable, à ce qui se passe dans l'économie signifiante de la production d'un symptôme de langage, l'oubli d'un nom, nous devons trouver à son niveau ce qui complète, ce que je vous ai fait entendre tout à l'heure de sa double fonction :

- sa fonction de visée du côté du sens,

- sa fonction néologique bouleversante, troublante du côté de quelque chose que l'on peut appeler une dissolution de l'objet, à savoir, non plus :

« *Il m'a admis à ses côtés comme un égal, d'une façon tout à fait famillionnaire.* »

Mais ce quelque chose d'où surgit ce que nous pouvons appeler le « *famillionnaire* » pour autant que…

> personnage fantastique et dérisoire

…il s'apparente à une de ces *créations* comme une certaine poésie fantastique qui nous permet d'imaginer quelque chose d'intermédiaire entre le « *fourmilionnaire* » et le « *mille-pattes* », qui serait quand même aussi une sorte de type humain tel qu'il s'en imagine, qui passent, vivent et croissent dans les interstices des choses, un *Myrmeleon* ou quelque chose d'analogue, mais sans même aller aussi loin, quelque chose qui peut passer dans la langue à la façon dont, depuis quelque temps, une « *respectueuse* » veut dire une putain.

Ces sortes de créations sont quelque chose qui a sa valeur propre en nous introduisant dans quelque chose jusqu'alors d'inexploré.

Elles font surgir ce quelque chose que nous pourrions appeler un « *être verbal* », mais un « *être verbal* » c'est aussi bien un *être* tout court, et qui tend de plus en plus à s'incarner.

Aussi bien le « *famillionnaire* » est quelque chose qui joue, me semble-t-il, ou qui a joué assez de rôles, non pas simplement dans l'imagination des poètes, mais dans l'histoire.

Je n'ai pas besoin de vous évoquer que bien des choses iraient encore plus près que ce « *famillionnaire* ».

GIDE, dans *Prométhée mal enchaîné*, fait tourner toute son histoire autour de ce qui n'en est pas véritablement le dieu, mais la machine, le banquier, ZEUS qu'il appelle le « *Miglionnaire* »…

> dont je vous montrerai dans FREUD quelle est la fonction essentielle dans la création du mot d'esprit

…sans qu'on sache s'il faut prononcer le « *Miglionnaire* » de GIDE à l'italienne ou à la française, je crois pour ma part qu'il doit être prononcé à l'italienne.

Bref, si nous nous penchons sur « *famillionnaire* », nous voyons alors dans la direction que je vous indique, qui n'est pas atteinte au niveau du texte de HEINE à ce moment-là, que HEINE ne lui donne pas du tout sa liberté, son indépendance à l'état de substantif : si même tout à l'heure je l'ai traduit par « *...tout à fait famillionnairement.* » c'est bien pour vous indiquer que nous restons là au niveau de l'adverbe.

Puisque – même - on peut jouer sur les mots, solliciter la langue à propos de « *la manière d'être* », et en coupant les choses entre les deux vous voyez la différence qu'il y a entre « *la manière d'être* » et ce que j'étais en train de vous indiquer comme direction, à savoir « *une sorte d'être* ».

Nous ne sommes pas allés jusque là, mais vous voyez que les deux sont continus. HEINE reste au niveau de « *la manière d'être* », et lui-même a pris soin…
en traduisant son propre terme
…de le traduire justement, non pas d'une façon tout à fait « *famillionnaire* », mais comme je l'ai fait tout à l'heure : « *...tout à fait famillionnairement* ».

Qu'est-ce que ce « *...tout à fait famillionnairement* » supporte ?

Quelque chose qui est…
sans que nous aboutissions
d'aucune façon à cet être de poésie
…quelque chose d'extraordinairement riche, *fourmillant*, pullulant à la façon dont justement les choses se passent au niveau de la décomposition métonymique.

Ici la création d'Henri HEINE mérite d'être remise dans son texte…
dans le texte des *Bains de Lucques*
…dans le texte de cette familiarité effective dans laquelle vit ce Hirsch HYACINTHE avec le baron Christophoro DI GUMPELINO, devenu un homme fort à la mode qui se répand en toutes sortes de courtoisies et d'assiduités auprès des belles dames, et à laquelle s'ajoute la familiarité fabuleuse, étonnante, de Hirsch HYACINTHE accroché *à ses trousses*.

La fonction de parasite, de serviteur, de domestique, de commissionnaire de ce personnage, nous évoque tout d'un coup une autre décomposition possible du mot « *famillionnaire* », sans compter que derrière ce mot je ne veux pas faire allusion à la fonction désolante et déchirante des femmes dans la vie de ce banquier caricatural que nous sort à cette occasion HEINE mais assurément le côté affamant du succès, la faim qui n'est plus le *auri sacra fames*[7], mais la faim de satisfaire quelque chose qui, jusqu'à ce moment d'accession aux plus hautes sphères de sa vie, lui a été refusé.

Cela nous permettrait de tracer encore d'une autre façon la décomposition possible, la signification possible de ce mot « *fat-millionnaire* ».

Le « *fat-millionnaire* » c'est à la fois Hirsch HYACINTHE et le marquis de Cristoforo DI GUMPELINO et c'est bien autre chose, parce que derrière cela il y a toutes les relations de la vie de Henri HEINE, et aussi ses relations avec les ROTHSCHILD, singulièrement « *famillionnaires* ».

L'important c'est que vous voyez dans ce mot d'esprit lui-même ces deux versants de *la création métaphorique* :

- dans un sens, dans le sens du sens, dans le sens où ce mot *porte*, *émeut*, est riche de signification psychologique, et sur le moment fait mouche et nous retient par son talent à la limite de la création poétique,

- et comme - d'autre part - dans une sorte d'envers qui n'est pas, lui, forcément tout de suite aperçu, le mot, par la vertu de combinaisons que nous pourrions étendre ici indéfiniment, fourmille de tout ce qui autour d'un objet pullule de besoins dans cette occasion.

J'ai fait allusion à *fames*, il y aurait aussi *fama*, à savoir le besoin d'éclat et de renommée qui talonne le personnage du maître de Hirsch Hyacinthe.

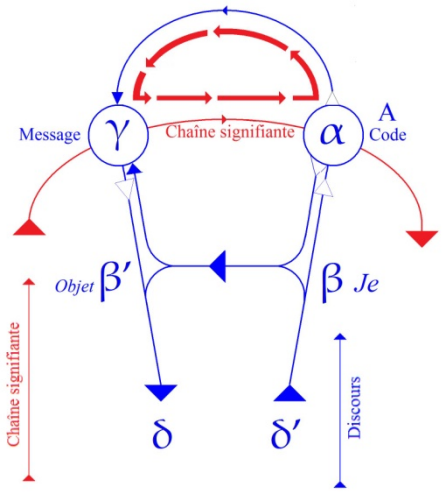
---

7 auri sacra fames : Virgile (Énéide, III, 57), « Soif sacrée de l'or »

Il y aurait aussi l'*infamie* foncière de cette *familiarité* servile qui aboutit, dans la scène de ces *Bains de Lucques*, au fait que Hirsch HYACINTHE donne précisément à son maître une de ces purges dont il a le secret, et qui le plonge dans les affres de la colique au moment précis où enfin il reçoit le billet de la dame aimée qui lui permettrait dans une autre circonstance, de parvenir au comble de ses vœux.

Cette énorme scène *bouffonne* donne, si l'on peut dire, « *les dessous* » de cette familiarité infâme, et est quelque chose qui donne vraiment son poids, son sens, ses attaches, son endroit et son envers, son côté *métaphorique* et son côté *métonymique*, à cette formation du mot d'esprit, et qui n'en est pourtant pas l'essence, car maintenant que nous en avons vu les deux faces, les tenants et les aboutissants, la création de sens de « *famillionnaire* » implique aussi *un déchet et quelque chose qui est refoulé*.

C'est forcément quelque chose qui est du côté de Henri HEINE, quelque chose qui va se mettre…
comme le « SIGNOR » de tout à l'heure
…à tourner entre le code et le message.



Quand d'autre part, nous avons aussi du côté de *la chose métonymique* [β′] toutes ces chutes de sens qui sont toutes les étincelles, toutes les éclaboussures qui se produisent autour de la création du mot « *famillionnaire* », et qui constituent son rayonnement, son poids, ce qui en fait pour nous la valeur littéraire.

Il n'en reste pas moins que la seule chose qui importe est le centre du phénomène, à savoir ce qui s'est produit au niveau de la création signifiante, que ce qui fait que cela est un *trait d'esprit* justement, cela et non pas tout ce qui est là qui se produit autour.

Ce qui nous met sur la voie de sa fonction en tant que centre de gravité de tout ce phénomène, ce qui fait son accent et son poids, doit être recherché au centre même du phénomène, c'est-à-dire au niveau de la conjonction des signifiants d'une part, au niveau d'autre part, je vous l'ai déjà indiqué, de la sanction qui est donnée par l'Autre à cette création elle-même :
par ceci que c'est l'Autre qui donne à cette création signifiante *valeur de signifiant* en elle-même, *valeur de signifiant* par rapport au phénomène de la création signifiante.
C'est en cela qu'est la distinction du *trait d'esprit* par rapport à ce qui est pur et simple phénomène, relation de symptôme par exemple.

C'est dans le passage à la fonction seconde que gît le trait d'esprit lui-même.

Mais d'autre part s'il n'y avait pas tout cela que je viens de vous dire aujourd'hui…
c'est-à-dire ce qui se passe au niveau de la conjonction signifiante qui est son phénomène essentiel, et de ce qu'elle développe comme tel, pour autant qu'elle participe des dimensions essentielles du *signifiant*, à savoir *la métaphore et la métonymie*
…il n'y aurait aucune sanction possible, *aucune autre distinction possible* du trait d'esprit.

Par exemple :
- *par rapport au comique* il n'y en aurait *aucune de possible*,
- ou par rapport à *la plaisanterie*,
- ou par rapport à un phénomène brut de *rire*.

Pour comprendre ce dont il s'agit dans *le trait d'esprit* en tant que phénomène de signifiant, il faut que nous ayons isolé ses faces, ses particularités, ses attaches, ses tenants et ses aboutissants, au niveau du signifiant.

Et le fait que le S, quelque chose qui est au niveau si élevé de l'élaboration signifiante, FREUD l'ait arrêté pour y voir un exemple particulier des formations de l'inconscient, c'est aussi cela qui nous retient, c'est aussi cela dont vous devez commencer d'entrevoir l'importance, quand je vous ai montré à ce propos comment il nous permet d'avancer d'une façon rigoureuse dans un phénomène lui-même psychopathologique comme tel, à savoir le *lapsus*.

20 Novembre 1957

Table des séances

Nous voici donc entrés par la porte du trait d'esprit dont nous avons la dernière fois commencé d'analyser l'exemple *princeps*, celui qu'a emboîté FREUD sous la forme du mot d'esprit « *famillionnaire* » imputé en même temps à Hirsch HYACINTHE, c'est-à-dire à cette création poétique pleine de signification.

Aussi bien n'est-ce pas par hasard que c'est sur ce fond de création poétique que FREUD se trouve avoir choisi son exemple *princeps* et que nous avons nous-mêmes trouvé…

comme il arrive d'ailleurs à l'accoutumée

…que cet exemple *princeps* se trouvait être particulièrement apte à représenter, à démontrer ce que nous voulons ici démontrer.

Sans doute vous l'avez vu, ceci nous entraîne dans l'analyse du phénomène psychologique dont il est question à propos du trait d'esprit, au niveau d'une articulation signifiante qui, sans aucun doute si cela vous intéresse, du moins je l'espère pour une grande part d'entre vous, n'est pas moins l'objet, vous l'imaginez facilement, de quelque chose qui peut paraître déroutant.

Je veux dire que sans aucun doute ce quelque chose qui surprend, déroute l'esprit, est aussi bien *le nerf* de cette reprise, que je veux faire ici avec vous, de l'expérience analytique, et concerne la place, et je dirai presque, jusqu'à un certain point, *l'existence* du sujet, comme quelqu'un m'en posait la question et qui était certes loin d'être quelqu'un de peu averti…

ni de peu averti de la question, ni de peu averti

non plus de ce que je tente d'y apporter

…quelqu'un m'a posé la question :

« *Mais alors que devient ce sujet, où est-il ?* »

La réponse est facile quand il s'agit de philosophes, puisque c'était un philosophe qui me posait cette question à la Société de Philosophie où je parlais.

J'étais tenté de répondre, mais sur ce point je pourrais volontiers vous retourner cette question, et vous dire que précisément je laisse la parole aux philosophes. Il ne s'agit pas après tout que tout le travail me soit réservé.

Cette question de l'élaboration de la notion de sujet demande assurément à être révisée à partir de l'expérience freudienne.

Si quelque chose doit y être modifié, ce n'est pas non plus quelque chose qui doive nous surprendre.

En d'autres termes, si FREUD a apporté quelque chose d'essentiel, est-ce bien à quoi nous pouvions nous attendre, que de voir les esprits…
et particulièrement ceux des psychanalystes
…adhérer, je dirais d'autant plus fortement à une notions du sujet, celle qui s'incarne dans telle façon de penser simplement le *moi*,

- qui n'est qu'un retour à ce que nous pourrions appeler les confusions grammaticales sur la question du sujet,
- l'identification du *moi* avec un pouvoir de synthèse qu'assurément aucune donnée dans l'expérience ne permet de soutenir.

On peut même dire qu'il n'y a pas eu besoin d'arriver à l'expérience freudienne, il n'y a pas besoin d'y recourir, pour qu'une simple inspection sincère de ce qu'est notre vie à chacun, nous permette d'entrevoir que cette puissance de synthèse *soi-disant* est plus que tenue en échec, et qu'à vrai dire, sauf fiction il n'y a vraiment rien qui soit d'expérience plus commune que ce que nous pourrons appeler non seulement l'incohérence de nos motifs, mais je dirais même plus :
le sentiment de leur profonde immotivation, de leur aliénation fondamentale.

Que si FREUD nous apporte une notion d'un sujet qui fonctionne au-delà, ce sujet en nous si difficile à saisir, s'il nous en montre les ressorts et l'action, c'est là quelque chose qui assurément depuis toujours aurait dû retenir l'attention, que ce sujet…

> en tant qu'il introduit *une unité cachée, une unité secrète* dans ce qui nous apparaît au niveau de l'expérience la plus commune, notre profonde division, notre profond morcellement, notre profonde aliénation par rapport à nos propres motifs

…que ce sujet soit autre.

Est-il simplement une espèce de double, de sujet « *mauvais moi* », comme l'ont dit certains, d'autant qu'il recèle en effet bien des surprenantes tendances, ou simplement « *autre moi* », ou, comme on pourrait croire encore que je dis : « *plus vrai moi* » ?

Est-ce bien de cela dont il s'agit ?
Est-ce simplement une doublure, purement et simplement un autre que nous pouvons concevoir structuré comme le *moi* de l'expérience ?
Voilà la question, voilà aussi pourquoi nous l'abordons cette année au niveau et sous le titre des *Formations de l'inconscient*.

Assurément la question - déjà présente - offre une réponse : il n'est pas structuré de la même façon. Dans ce moi de l'expérience quelque chose en lui se présente qui a ses lois propres. Il y a pour tout dire une organisation de ces *formations* qui non seulement a un style, mais une structure particulière.

Cette structure, FREUD l'aborde et la démonte :
au niveau des névroses,

- au niveau des *symptômes*,
- au niveau des *rêves*,
- au niveau des *actes manqués*,
- au niveau du *trait d'esprit*.

Il la reconnaît unique et homogène.
Tout le nerf de ce qu'il nous expose au niveau du *trait d'esprit*…
et c'est bien pour cela que
je l'ai choisi comme porte d'entrée
…repose sur ceci…
c'est son argument fondamental
…faire du trait d'esprit une manifestation de l'inconscient.

C'est vous dire qu'il est *structuré*, qu'il est *organisé* selon les mêmes lois que celles que nous avons trouvées dans le rêve.

Ces lois *il les rappelle*, *il les énumère*, *il les articule*, *il les reconnaît* dans la structure du *trait d'esprit* :

- ce sont les lois de la *condensation*,

- ce sont les lois du *déplacement*.

Essentiellement et avant tout quelque chose d'autre y adhère :
il y reconnaît aussi ce que j'ai appelé dans *la fin de mon article*, pour traduire, « *Égards aux nécessités de la mise en scène* ».
Il l'amène aussi comme un tiers-élément.

Mais peu importe d'ailleurs de les nommer,
le nerf de ce qu'il apporte, *la clef* de son analyse est cette reconnaissance de lois structurales communes :
à ceci se reconnaît qu'un processus - comme il s'exprime - a été attiré dans l'inconscient.

C'est ce qui est structuré selon les lois, structuré selon ces types. C'est de cela qu'il s'agit quand il s'agit de l'inconscient.

Que se passe-t-il ?

Il se passe au niveau de ce que je vous enseigne, que nous sommes en état maintenant…
c'est-à-dire après FREUD
…de reconnaître cet événement d'autant plus démonstratif qu'il a vraiment tout pour surprendre.

Que ces lois…
cette structure de l'inconscient, ce à quoi
se reconnaît un phénomène comme appartenant
aux *formations de l'inconscient*
…soient strictement identifiables, recouvrent…
et je dirai même plus :
recouvrent d'une façon exhaustive
…ce que l'analyse linguistique nous permet de repérer comme étant les modes de formation essentiels du sens en tant que ce sens est engendré par les combinaisons du signifiant.

Le terme de *signifiant* prend un sens plein à partir d'un certain moment de l'évolution de *la linguistique*, celui où est isolée la notion d'élément signifiant très liée dans l'histoire concrète au dégagement de la notion de « *phonème* ».

Bien entendu uniquement localisée à cette notion, la notion de *signifiant…*
pour autant qu'elle nous permet
de prendre le langage au niveau
d'un certain registre *élémentaire*
…nous pouvons la définir doublement :

- comme *chaîne* d'une part, diachronique,

- et comme possibilité à l'intérieur de cette *chaîne*, possibilité permanente de *substitution* dans le sens synchronique.

Cette prise à un niveau fondamental, élémentaire des fonctions du signifiant, est la reconnaissance…
au niveau de cette fonction
…d'une puissance originale qui est précisément celle où nous pouvons localiser :

- un certain engendrement de quelque chose qui s'appelle le sens,

- et quelque chose qui en soi est très riche d'implications psychologiques.

Et qui reçoit une sorte de complémentation…
sans même avoir besoin de pousser plus loin
soi-même sa voie, sa recherche,
de creuser plus loin son sillon
…dans ce que FREUD lui-même nous a déjà préparé
à *ce point de jonction du champ de la linguistique avec le champ propre de l'analyse*.

Il s'agit de nous montrer que ces « *effets psychologiques* »,
que ces « *effets d'engendrement du sens* » ne sont rien d'autre,
ne se recouvrent exactement qu'avec ce que FREUD
nous a montré comme étant *les formations de l'inconscient*.

Autrement dit, nous pouvons saisir *ce quelque chose*
qui reste jusque là élidé dans ce qu'on peut appeler
la place de l'homme, c'est très précisément ceci :
le rapport étroit qu'il y a entre le fait que pour
lui existent des *objets* d'une hétérogénéité, d'une
diversité, d'une variabilité vraiment surprenantes,
par rapport aux objets biologiques.

Car ce que nous pouvons attendre comme étant le
correspondant de son existence de l'organisme vivant…
ce *quelque chose de singulier* que présente un certain *style*,
une certaine diversité surabondante, luxuriante,
et en même temps insaisissabilité comme telle,
comme objet biologique, du *monde des objets humains*
…c'est *quelque chose* qui se trouve dans cette conjoncture,
devoir être étroitement et indissolublement relaté
à la soumission, à la subduction de l'être humain
par le phénomène du *langage*.

Bien sûr ceci n'avait pas manqué d'apparaître,
mais jusqu'à un certain point et d'une certaine façon
masqué, masqué pour autant que ce qui est saisissable
au niveau du discours, et du discours concret,
se présente toujours par rapport à cet *engendrement du sens*
dans une position d'ambiguïté, ce langage en effet
étant tourné déjà vers les objets qui incluent
en eux-mêmes quelque chose de la création qu'ils ont
reçue du langage même, et quelque chose qui déjà a pu
faire l'objet précisément de toute une tradition,
voire d'une rhétorique philosophique, celle qui pose
la question dans le sens le plus général de
la critique du jugement : qu'est-ce que vaut ce *langage* ?

Qu'est-ce que représentent ces connexions par rapport aux connexions auxquelles elles paraissent aboutir…
qu'elles se posent même refléter
…qui sont les connexions du réel ?

C'est bien là tout ce à quoi aboutit en effet une tradition de critique, une tradition *philosophique* dont nous pouvons définir la pointe et le sommet par KANT.

Et déjà d'une certaine façon, qu'on puisse *interpréter*, *penser* la critique de KANT comme la plus profonde *mise en cause de toute espèce de réel…*
pour autant qu'il est soumis aux *catégories a priori*
non seulement *de l'esthétique*, mais aussi *de la logique*
…c'est bien quelque chose qui représente un point pivot au niveau duquel la méditation humaine repart pour retrouver *ce quelque chose* qui n'était point aperçu dans cette façon :

- de poser la question au niveau du discours, au niveau du discours logique, au niveau de la correspondance entre une certaine syntaxe du cercle intentionnel en tant qu'il se ferme dans toute phrase,

- de le reprendre en dessous et en travers de ce livre de la critique du discours logique,

- de reprendre l'action de la parole dans cette chaîne créatrice où elle est toujours susceptible d'*engendrer de nouveaux sens :*
par la voie de la métaphore de la façon la plus *évidente*,

par la voie de la métonymie d'une façon qui, elle, est restée…
je vous expliquerai pourquoi
quand il en sera temps
…jusqu'à une époque toute récente toujours profondément masquée.

Cette introduction est déjà assez difficile pour que je revienne à mon exemple « *famillionnaire* », et que nous nous efforcions ici de la compléter.

Nous en sommes arrivés à la notion qu'au cours d'un discours précisément intentionnel où le sujet se présente comme voulant dire quelque chose, quelque chose se produit qui dépasse son vouloir : quelque chose qui se présente comme un accident, comme un paradoxe, comme un scandale.

Cette *néoformation* se présente avec des traits non pas du tout négatifs d'une sorte d'achoppement, d'acte manqué, comme elle pourrait l'être…

après tout, je vous en ai montré des équivalents, des choses qui y ressemblent singulièrement, dans l'ordre du pur et simple *lapsus*

…mais au contraire se trouve…

dans les conditions où cet accident se produit

…être enregistrée, être valorisée au rang de phénomène significatif, précisément *d'engendrement d'un sens* au niveau de la *néoformation signifiante*, d'une sorte de collapsus de signifiants qui se trouvent là - comme dit FREUD - *comprimés* l'un avec l'autre, *emboutis* l'un dans l'autre, et que cette signification crée, et je vous en ai montré les nuances et l'énigme, entre quoi et quoi, entre cette évocation de « *manière d'être* » proprement métaphorique :

« *Il me traitait d'une façon tout à fait famillionnaire* »

…cette évocation de « *manière d'être* », cet « *être verbal* » tout près de prendre cette animation singulière dont j'ai essayé déjà d'agiter devant vous le fantôme avec le « *famillionnaire* » :

- le « *famillionnaire* » en tant qu'il fait son entrée dans le monde, comme représentatif de quelque chose qui pour nous est très susceptible de prendre une réalité et un poids infiniment plus constants que ceux plus effacés du millionnaire,

- mais dont je vous ai montré aussi combien il a quelque chose dans l'existence d'assez animateur pour représenter vraiment un personnage caractéristique d'une époque historique et je vous ai indiqué qu'il n'y avait pas que HEINE à l'avoir inventé, je vous ai parlé du *Prométhée mal enchaîné* de GIDE et de son *miglionnaire*.

Il serait plein d'intérêt de nous arrêter un instant à la création gidienne du *Prométhée mal enchaîné*.

Le millionnaire du *Prométhée mal enchaîné* c'est *Zeus le banquier*, et rien n'est plus surprenant que l'élaboration de ce personnage. Je ne sais pas pourquoi, dans le souvenir que nous laisse l'œuvre de GIDE, éclipsée peut-être par l'éclat inouï de *Paludes* dont il fait pourtant une sorte de correspondance et de double, c'est le même personnage dont il s'agit dans les deux.

Il y a beaucoup de traits qui sont là pour le recouper : le millionnaire dans tous les cas est quelqu'un qui se trouve avoir des comportements singuliers avec ses semblables, puisque c'est de là que nous voyons sortir l'idée de l'acte gratuit.

Zeus le banquier, dans l'incapacité où il est d'avoir, avec n'importe quel autre, un véritable authentique échange…

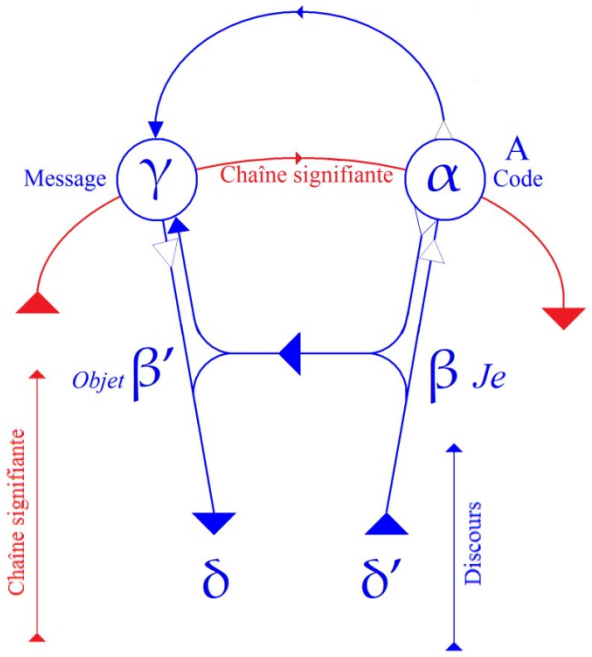
> pour autant qu'il est ici *identifié*, si l'on peut dire à *la puissance absolue*, à ce côté « *pur signifiant* » qu'il y a dans l'argent, mettant en cause, si l'on peut dire, l'existence de toute espèce d'échange significatif possible

…ne trouve rien d'autre pour sortir de sa solitude que de procéder de la façon suivante, comme s'exprime GIDE :

- de sortir dans la rue avec d'une main une enveloppe portant - ce qui à l'époque avait sa valeur - un billet de cinq cents francs, et dans l'autre main une gifle, si l'on peut s'exprimer ainsi,

- de laisser tomber l'enveloppe, et au sujet qui la lui ramasse obligeamment, de lui proposer d'écrire un nom sur l'enveloppe, moyennant quoi il lui donne une gifle, et ce n'est pas pour rien qu'il est ZEUS, une gifle formidable qui le laisse étourdi et blessé, puis de s'esquiver et d'envoyer le contenu de l'enveloppe à la personne dont le nom a été ainsi écrit par celui qu'il vient de si rudement traiter.

Ainsi se trouve-t-il dans une posture de n'avoir lui-même rien choisi, d'avoir compensé, si l'on peut dire, un maléfice gratuit par un don qui ne lui doit à lui-même absolument rien, tant son choix est de restaurer, si l'on peut dire, par son action, le circuit de l'échange, lequel ne peut s'introduire lui-même d'aucune façon et sous aucun biais, d'y participer de cette façon par effraction si l'on peut dire, d'engendrer une sorte de dette à laquelle il ne participe en rien et dont toute la suite d'ailleurs va se développer dans la suite du roman par le fait que les deux personnages n'arriveront plus jamais eux-mêmes à conjoindre, si l'on peut dire, ce qu'ils se doivent l'un à l'autre : l'un en deviendra presque *borgne* et l'autre en *mourra*. C'est toute l'histoire du roman, et il semble qu'à un certain degré c'est une histoire profondément *instructive* et *morale*, utilisable au niveau de ce que nous essayons de montrer.



Voici donc notre Henri HEINE qui se trouve en posture d'avoir créé ce personnage comme fond, mais dans ce personnage, d'avoir fait surgir avec ce signifiant du « *famillionnaire* » la double dimension :

- de la *création métaphorique*,
- et d'autre part une sorte *d'objet métonymique* nouveau,

…le « *famillionnaire* » dont nous pouvons en somme situer la position ici [en γ] et ici [en β′].

Je vous ai montré la dernière fois que pour concevoir l'existence de la création signifiante qui s'appelle le « *famillionnaire* », nous pouvions ici [en β′] retrouver…
encore qu'ici bien entendu l'attention
ne soit pas attirée de ce côté
…tous *les débris*, tous *les déchets* ordinaires à la réflexion d'une création métaphorique sur un objet.

C'est à savoir tous les dessous signifiants, toutes les parcelles signifiantes dans lesquelles nous pouvons briser le terme « *famillionnaire* » : *femme*, *fames*, *fama*, *l'infamie*, enfin tout ce que vous voudrez, *le famulus*, tout ce que Hirsch HYACINTHE est effectivement pour son patron caricatural, Cristoforo DI GUMPELINO.

Et ici à cette *place* [en β′] nous devons systématiquement chercher…
chaque fois que nous avons affaire
à une *formation de l'inconscient* comme telle
…ce que j'ai appelé les *débris de l'objet métonymique* qui assurément…
pour des raisons qui sont
tout à fait claires à l'expérience
…se révèlent naturellement particulièrement *importants* quand la *création métaphorique*, si l'on peut dire, n'est pas réussie.

Je veux dire quand elle n'a abouti à rien, comme dans le cas que je vous ai montré, de l'oubli d'un nom : quand le nom SIGNORELLI est oublié, pour retrouver la trace de ce creux, de ce trou que nous trouvons au niveau de la métaphore, des *débris métonymiques* prennent là toute leur importance.

Le fait qu'au niveau de *la disparition* du terme « Herr », c'est quelque chose qui fait partie de tout le contexte *métonymique* dans lequel ce « Herr » s'est isolé, à savoir le contexte « Bosnie Herzégovine », qui nous permet de le restituer, prend ici toute son *importance*.

Nous revenons à notre « *famillionnaire* ».

Notre « *famillionnaire* » s'est donc produit *au niveau du message*.

Je vous ai fait remarquer que là nous devons nous trouver au niveau du « *famillionnaire* » avec les correspondances métonymiques de la formation paradoxale qui s'est produite au niveau de *l'oubli du nom*, dans le cas SIGNORELLI.

Nous devons aussi trouver quelque chose qui réponde à l'escamotage ou à la disparition du « SIGNOR » dans le cas de l'oubli du nom, nous devons le trouver aussi au niveau du trait d'esprit.

C'est là que nous en sommes restés.
Comment pouvons-nous concevoir, réfléchir sur ce qui se passe au niveau du « *famillionnaire* » pour autant que la métaphore, ici spirituelle, est réussie ?
II doit y avoir jusqu'à un certain point *quelque chose* qui corresponde, qui marque en quelque sorte *le résidu*, disons *le déchet de la création métaphorique*.

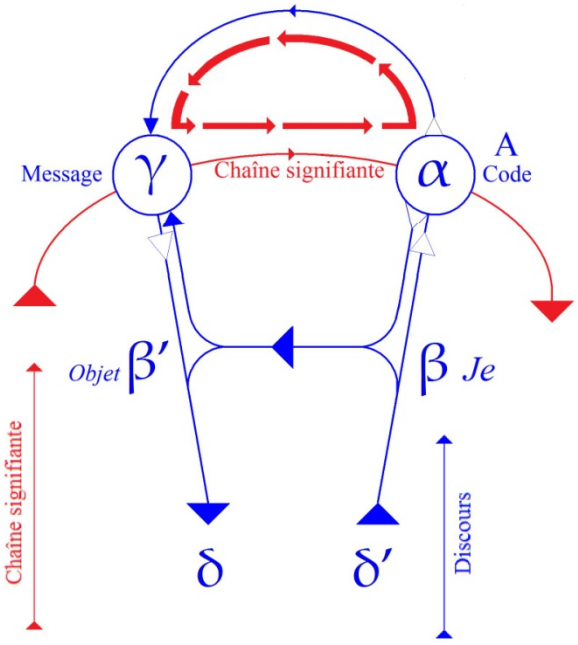
Un enfant le dirait tout de suite.
Si nous ne sommes pas fascinés par le côté *entificateur* qui toujours nous fait manier le phénomène du langage comme s'il s'agissait d'un objet, nous apprendrons tout simplement à dire des choses évidentes, à la façon dont les mathématiciens procèdent quand ils manient leurs petits symboles en x, a et b, c'est-à-dire sans penser à rien, sans penser à ce qu'ils signifient puisque c'est justement ce que nous cherchons, c'est ce qui se passe au niveau du signifiant. Pour savoir ce que cela signifie, ne cherchons pas ce que cela signifie.

Il est tout à fait clair que :

- ce qui est *rejeté*,
- ce qui manque au niveau de la métaphore, *le reste,*
- ce qui *sort*,
- ce qui reste comme *résidu de la création métaphorique*,

…c'est le mot « *familier* ».

Si le mot « *familier* » n'est pas venu, et si « *famillionnaire* » est venu à sa place, le mot « *familier* » nous devons le considérer comme étant passé quelque part, comme ayant le même sort que celui que je vous désignais la dernière fois comme étant réservé au « SIGNOR » de SIGNORELLI, c'est-à-dire allant poursuivre son *petit circuit circulaire* quelque part dans la mémoire inconsciente :



C'est le mot « *familier* ».

Nous ne serons pas du tout étonnés qu'il en soit ainsi, pour la simple raison que ce mot « *familier* » est justement ce qui, dans l'occasion, correspond bien effectivement au mécanisme du *refoulement* au sens le plus habituel, au sens de celui dont nous avons *l'expérience* au niveau de quelque chose qui correspond :

- à une expérience passée,
- à une expérience disons personnelle,
- à une expérience historique antérieure,

et remontant fort loin où, bien entendu, ce ne serait plus l'être à ce moment de Hirsch Hyacinthe lui-même, mais celui de son créateur, à savoir Henri HEINE.

Si dans la création poétique de Henri HEINE le mot « *famillionnaire* » a fleuri d'une façon aussi heureuse, peu nous importe de savoir dans quelles circonstances il l'a trouvé.

Il l'a peut-être trouvé au cours d'une de ses promenades dans une nuit parisienne qu'il devait achever solitaire, après les rencontres qu'il avait, dans les années de 1830 environ, avec le baron James ROTHSCHILD qui le traitait comme un égal, et d'une façon tout à fait « *famillionnaire* ».

C'est peut-être à ce moment-là qu'il l'a inventé, plutôt que de le faire tomber de sa plume quand il était à sa table. Mais peu importe, il a fait cette réussite aussi heureuse, c'est bien.

Ici je ne vais pas plus loin que FREUD.
Passé le tiers du livre environ, après l'analyse de « *famillionnaire* », vous voyez FREUD reprendre l'exemple au niveau de ce qu'il appelle « *les tendances de l'esprit* », et identifier dans cette création, dans la formation de ce trait d'esprit, qualifier d'ingénieuse invention cette création de HEINE.

C'est quelque chose qui a son répondant dans son passé, dans ses relations personnelles de famille.
Il lui est bien familier, « *famillionnaire* », parce que ce n'est rien d'autre…
derrière Salomon de ROTHSCHILD qui est
celui qu'il a mis en cause dans sa fiction
…qu'un autre « *famillionnaire* » qui est de sa famille, le nommé Salomon HEINE, son oncle.

Lequel a joué dans sa vie le rôle le plus opprimant…
ceci tout au long de son existence
…le traitant extrêmement mal, ne lui refusant pas simplement ce qu'il pouvait attendre de lui sur quelque plan *concret* que ce soit, mais bien plus : se trouvant être en posture d'être « *l'homme qui a refusé* », qui a fait *obstacle* dans la vie de HEINE à la réalisation de *son amour majeur*, de l'amour qu'il avait pour sa cousine qu'il n'a très précisément pas pu épouser pour cette raison essentiellement *famillionnaire* que l'oncle était un *millionnaire* et *que lui ne l'était pas*.

Donc en somme HEINE a toujours considéré comme une trahison ce qui n'a été que la conséquence de cette impasse familiale si profondément marquée de *millionnarité*.

Disons que ce familier qui se trouve être là ce qui a la fonction signifiante majeure dans le refoulement corrélatif de la création spirituelle, c'est *le signifiant* qui dans le cas de HEINE poète, artiste du langage, nous montre d'une façon évidente la sous-jacence d'une signification personnelle par rapport à la création ici spirituelle ou poétique.

Cette sous-jacence est liée au *mot*, et non pas à tout ce que peut avoir de confusément accumulé *la signification* permanente dans la vie de HEINE, d'une insatisfaction et d'une position très singulièrement mise *en porte à faux* vis-à-vis des femmes en général.

Si ce quelque chose intervient ici, c'est par le signifiant « *familier* » comme tel. Il n'y a aucun autre moyen, dans l'exemple indiqué de rejoindre l'action, l'incidence de l'inconscient, si ce n'est en montrant ici la signification étroitement liée à la présence du terme signifiant « *familier* » comme tel.

Bien entendu de telles remarques sont faites pour nous montrer que lorsque nous sommes entrés dans cette voie de lier à la combinaison signifiante toute l'économie de ce qui est enregistré *dans l'inconscient*, ceci bien entendu nous mène loin, et dans une régression que nous pouvons considérer, non pas comme *ad infinitum*, mais jusqu'à l'origine du langage.

Il faut que nous considérions *toutes les significations* humaines comme ayant été à quelque moment métaphoriquement engendrées par des conjonctions signifiantes.
Et je dois dire que des considérations comme celle-là ne sont certainement pas dépourvues d'intérêt.
Nous avons toujours beaucoup à apprendre de l'examen de cette histoire du signifiant.

Cette remarque que je vous fais incidemment est faite simplement pour vous en donner ici une illustration pendant que j'y pense, à propos de cette *identification* du terme « *famille* » comme étant ce qui est au niveau de la formation métaphorique refoulé, car après tout…

sauf à avoir lu FREUD ou à avoir simplement
un tout petit peu d'homogénéité entre la façon
dont vous pensez pendant que vous êtes en analyse
et la façon dont vous lisez un texte
…vous ne pensez pas à « *famille* » dans le terme
de « *famillionnaire* » comme tel.

Dans le terme de « *atterré* » dont je vous faisais
l'analyse la dernière fois, plus la réalisation
du terme « *atterré* » est faite, plus elle va dans le sens
de *terreur*, et plus la *terre* est évitée, qui pourtant
est l'élément actif dans l'introduction signifiante
du terme métaphorique « *atterré* ».

De même ici, plus vous allez loin dans le sens
de « *famillionnaire* », plus vous pensez au « *famillionnaire* »…
c'est-à-dire au millionnaire devenu, devenu
transcendant si l'on peut dire, devenu quelque
chose qui existe dans l'être, et non plus
purement et simplement cette sorte de signe
…et plus la « *famille* » elle-même tend à être refoulée
comme terme agissant dans la création du mot
« *famillionnaire* », éludée.

Mais si un instant vous vous remettez à vous *intéresser*
à ce terme de « *famille* »…
comme je l'ai fait
…au niveau du signifiant, c'est-à-dire en ouvrant
le *dictionnaire Littré* dont Monsieur CHASSÉ[8] nous dit que
c'était là que MALLARMÉ prenait toutes ses idées…

Le plus fort c'est qu'il a raison, mais d'avoir
raison dans un certain contexte, je dirai même qu'il
y est pris aussi, non moins que ses interlocuteurs.

Il a le sentiment qu'il enfonce là une porte.
Bien sûr *il enfonce cette porte parce qu'elle n'est pas ouverte*.

Si en effet chacun pensait à ce qu'est la poésie,
il n'y aurait véritablement rien de surprenant
à s'apercevoir que MALLARMÉ devait s'intéresser
vivement au signifiant.

8 Charles Chassé : Les clés de Mallarmé, Aubier Montaigne, 1954.

Simplement comme personne n'a jamais véritablement même abordé *ce qu'est véritablement la poésie*, c'est-à-dire qu'on balance entre je ne sais quelle théorie vague et vaseuse sur la comparaison, ou au contraire la référence à je ne sais quels termes musicaux, c'est là que l'on veut expliquer l'absence prétendue de sens dans MALLARMÉ, sans s'apercevoir du tout qu'il doit y avoir une façon de définir la poésie en fonction des rapports au signifiant, qu'il y a une formule peut-être un peu plus rigoureuse, et qu'à partir du moment où l'on donne cette formule, il est beaucoup moins surprenant que dans ses sonnets les plus obscurs, MALLARMÉ soit mis en cause.

Ceci dit, je pense que personne ne fera un jour la découverte que je prenais aussi toutes mes idées dans *le dictionnaire Littré* !

Ce n'est pas parce que je l'ouvre que c'est là la question. Je l'ouvre donc et je peux vous informer de ceci…

que je suppose que certains d'entre vous peuvent connaître, mais qui a tout de même son intérêt

…c'est que le terme « *familial* » en 1881 est un *néologisme*.

Une consultation attentive de quelques bons auteurs, qui se sont penchés sur ce problème depuis, m'a permis de dater en 1865 *l'apparition du mot* « *familial* ».

Cela veut dire qu'on n'avait pas l'adjectif « *familial* » avant cette année-là.

Pourquoi ne l'avait-on pas ?

Voilà une chose fort intéressante.

En fin de compte la définition qu'en donne LITTRÉ est quelque chose qui se rapporte à la famille, au niveau dit-il, de la science politique.

Pour tout dire le mot « *familial* » est beaucoup plus lié à un contexte comme celui par exemple d'« allocations familiales » qu'à n'importe quoi.

C'est pour autant que la famille a été, à un moment donné, prise…
    qu'on a pu l'aborder
…comme objet au niveau d'une réalité politique intéressante, c'est-à-dire pour autant précisément qu'elle n'était plus tout à fait dans *le même rapport*, dans la même fonction structurante avec le sujet…
    elle avait été toujours jusqu'à une certaine
    époque, c'est-à-dire en quelque sorte incluse,
    prise dans les bases et les fondements mêmes
    du discours du sujet, sans même qu'on songe
    à l'isoler pour autant
…qu'elle a été tirée du niveau d'objet résistant, d'objet devenu propos d'un maniement technique particulier, qu'une chose aussi simple que l'adjectif corrélatif au terme famille, vient au jour.

Ce en quoi vous ne pouvez pas manquer de vous apercevoir que ce n'est peut-être pas non plus quelque chose d'indifférent au niveau de l'usage même du signifiant « *famille* ».

Quoi qu'il en soit, une telle remarque est faite aussi pour nous faire considérer que nous ne devons pas considérer ce que je viens de vous dire…
    de la mise dans le circuit du *refoulé* et du terme
    « *famille* » au niveau du temps de Henri HEINE
…comme ayant absolument une valeur identique à celle qu'il peut avoir dans notre temps, puisque le seul fait que le terme « *familial* » non seulement n'est pas utilisable dans le même contexte, mais même n'existe pas au temps de HEINE, suffit à changer, si l'on peut dire, l'axe de la fonction signifiante lié au terme « *famille* ».

C'est une nuance que l'on peut considérer à cette occasion comme non négligeable.

C'est grâce d'ailleurs à une série de négligences de cette espèce que nous pouvons nous imaginer que nous comprenons les textes antiques comme les comprenaient les contemporains.

Néanmoins tout nous annonce qu'il y a toutes les chances pour qu'une lecture naïve d'HOMÈRE ne corresponde absolument en rien au sens véritable d'HOMÈRE, et que ce n'est certainement pas pour rien que des gens se consacrent à une exhaustion attentive du vocabulaire homérique comme tel, dans l'espoir de remettre approximativement en place la dimension de signification dont il s'agit dans ces poèmes.

Mais le fait qu'ils conservent leur sens…
    malgré que selon toute probabilité une bonne partie de ce qu'on appelle improprement le monde mental, le monde des significations des héros homériques nous échappe complètement, et très probablement doive nous échapper d'une façon plus ou moins définitive
…c'est tout de même, sur ce plan, la distance du signifiant au signifié qui nous permet de comprendre qu'une concaténation particulièrement bien faite, c'est cela qui caractérise précisément la poésie : des signifiants auxquels nous puissions encore et probablement *indéfiniment* jusqu'à la fin des siècles donner des sens plausibles. [Cf. remarque - Sém. Le Synthôme - sur l'œuvre de Joyce]

Nous voici donc à notre « *famillionnaire* », et je crois avoir fait à peu près le tour de ce qu'on peut dire du phénomène de la création du trait d'esprit dans son registre et dans son ordre propre.

Ceci, peut-être va nous permettre de serrer de plus près la formule que nous pouvons donner de *l'oubli du nom* dont je vous ai parlé la semaine dernière.

Qu'est-ce que *l'oubli du nom* ?

Dans cette occasion c'est que le sujet a posé devant l'Autre…
    et à l'Autre lui-même en tant qu'Autre
…la question :

« *Qui a peint la fresque d'Orvieto ?* »

Et il ne trouve rien.

Je veux vous faire remarquer à cette occasion l'importance qu'a le souci que j'ai de vous donner une formulation correcte, sous prétexte que l'analyse découvre que s'il n'évoque pas le nom du peintre d'Orvieto, c'est parce que « SIGNOR » manque que vous pouvez penser que c'est « SIGNOR » qui est oublié.

Ce n'est pas vrai.

D'abord parce que ce n'est pas « SIGNOR » qu'il *cherche*, c'est SIGNORELLI qui est oublié, et « SIGNOR » est le déchet signifiant refoulé de quelque chose qui se passe à la place où l'on ne retrouve pas SIGNORELLI.

Entendez bien le caractère tout à fait rigoureux de ce que je vous dis. Ce n'est absolument pas la même chose de se rappeler SIGNORELLI ou « SIGNOR ».

Quant vous avez fait avec SIGNORELLI l'unité que cela comporte, c'est-à-dire que vous en avez fait le nom propre d'un auteur, la désignation d'un nom particulier, vous n'y pensez plus au « SIGNOR ».

Si le « SIGNOR » a été dégagé du SIGNORELLI, isolé dans le SIGNORELLI, c'est par rapport à l'action de décomposition propre à la métaphore, et pour autant que SIGNORELLI a été pris dans le jeu métaphorique qui a abouti à l'oubli du nom, celui que nous permet de reconstituer l'analyse.

Ce que nous permet de reconstituer l'analyse, c'est la correspondance de « SIGNOR » avec « Herr » dans une création métaphorique qui vise le sens qu'il y a au-delà de « Herr », le sens qu'a pris « Herr » dans la conversation avec le personnage qui accompagne à ce moment-là FREUD dans son petit voyage vers les bouches de Cattaro, et qui fait que « Herr » est devenu le symbole de ce devant quoi échoue sa maîtrise de médecin, du maître absolu, c'est-à-dire le mal qu'il ne guérit pas, le personnage qui se suicide malgré ses soins, et pour tout dire la mort et l'impuissance qui le menace lui personnellement, FREUD.

C'est dans la création métaphorique que s'est produit ce *brisement* de SIGNORELLI, qui a permis au « SIGNOR », qu'on retrouve en effet comme élément, de passer quelque part.

Il ne faut pas dire que c'est « SIGNOR » qui est *oublié*, c'est SIGNORELLI qui est *oublié*, et « SIGNOR » est quelque chose que nous trouvons au niveau du *déchet métaphorique* en tant que *le refoulé est ce déchet signifiant*.

« SIGNOR » est *refoulé* mais il n'est pas oublié, il n'a pas à être oublié puisqu'*il n'existait pas avant*.

S'il a pu si facilement se fragmenter d'ailleurs, et se détacher de SIGNORELLI, c'est parce que SIGNORELLI est justement un mot d'un langage étranger à FREUD, et qu'il est tout à fait frappant, remarquable…

> et d'expérience que vous pouvez facilement faire, pour peu que vous ayez l'expérience d'une langue étrangère

…que vous discernez beaucoup plus facilement les éléments composants du signifiant dans une langue étrangère que dans la vôtre propre.

Si vous commencez à apprendre une langue, vous vous apercevez, entre les mots, d'éléments de composition, de relations de composition que vous omettez tout à fait dans votre langue.

Dans votre langue vous ne pensez pas les mots en les décomposant en radical et suffixe, alors que vous le faites de la façon la plus spontanée quand vous apprenez une langue étrangère.

C'est pour cela qu'un mot étranger est plus facilement fragmentable et usable [utilisable ?] dans ses éléments et ses décompositions signifiantes que ne l'est n'importe quel mot de votre propre langue.

Ce n'est là qu'un élément adjuvant du processus qui peut aussi se produire avec les mots de votre propre langue, mais si FREUD a commencé par cet examen de l'oubli d'un nom étranger, c'est parce qu'il est particulièrement accessible et démonstratif.

Alors qu'y a-t-il au niveau de la place où vous ne trouvez pas le nom de SIGNORELLI ?

Cela veut dire précisément qu'il y a eu tentative à cette place d'une création métaphorique. *L'oubli du nom*, ce qui se présente comme *oubli du nom*, c'est ce qui s'apprécie à la place de « *famillionnaire* ». Il n'y aurait rien eu du tout si Henri HEINE avait dit : il m'a reçu tout à fait comme un égal, tout à fait *...ts ...ts ...ts...*

C'est exactement ce qui se passe au niveau où FREUD cherche son nom de SIGNORELLI. C'est quelque chose qui ne sort pas, qui n'est pas créé, c'est là qu'il cherche SIGNORELLI, il le cherche là indûment.

Pourquoi ?
Parce qu'au niveau où il doit chercher SIGNORELLI, du fait de la conversation antécédente, est attendue et appelée une métaphore qui concerne ce *quelque chose* qui est destiné à faire *médiation* entre ce dont il s'agit dans le cours de la conversation que FREUD a à ce moment-là et ce qu'il en refuse, à savoir la mort.

C'est justement ce dont il s'agit quand il tourne sa pensée vers la fresque d'Orvieto, à savoir ce que lui-même appelle « *les choses dernières* », l'élaboration si l'on peut dire *eschatologique* qui est la seule façon dont il peut aborder cette sorte de terme *abhorrique*, de terme *impensable* si l'on peut dire, de ses pensées, ce quelque chose en quoi il doit tout de même bien s'arrêter.

La mort existe qui limite son être d'homme, qui limite aussi son action de médecin, et qui donne aussi une borne absolument irréfutable à toutes ses pensées.

C'est pour autant qu'aucune métaphore ne lui vient dans la voie de l'élaboration de ces choses comme étant les choses dernières, que FREUD se refuse à toute eschatologie, si ce n'est sous la forme d'une admiration pour la fresque peinte d'Orvieto, que rien ne vient, et qu'à la place où il en cherche l'auteur…

car en fin de compte c'est de l'auteur
qu'il s'agit, de nommer l'auteur

…il ne se produit rien, parce qu'*aucune métaphore ne réussit*, aucun équivalent n'est donnable à ce moment-là au SIGNORELLI, parce que le SIGNORELLI a pris une nécessité, est appelé à ce moment-là dans une bien autre forme signifiante que celle de son simple nom qui à ce moment-là est tout de même sollicité d'entrer en jeu à la façon dont dans « *atterré* », joue sa fonction de radical « *ter* », c'est-à-dire qu'il se brise et qu'il s'élide.

L'existence quelque part du terme « SIGNOR » est la conséquence de la métaphore non réussie que FREUD appelle à ce moment-là à son aide.

C'est pour cela que vous voyez les mêmes effets que je vous ai marqués comme devant exister au niveau de *l'objet métonymique*, à savoir à ce moment-là de *l'objet* dont il s'agit, de *l'objet* représenté, peint sur *les choses dernières*.

FREUD le dit :

> « *Non seulement je ne retrouvais pas le nom de SIGNORELLI, mais je ne me suis jamais si bien souvenu, je n'ai jamais à ce moment-là si bien visualisé la fresque d'Orvieto, moi - dit-il - qui ne suis pas...*

Et on le sait par toutes sortes d'autres traits,
par la forme de ses rêves en particulier.

> *...moi qui ne suis pas tellement imaginatif.* »

Si FREUD a pu faire toutes ces trouvailles, c'est très probablement dans le sens où il était beaucoup plus ouvert, beaucoup plus perméable au jeu *symbolique* qu'au jeu *imaginaire*.

Et il note lui-même cette intensification de l'image au niveau du souvenir, cette réminiscence plus *intense* de l'objet dont il s'agit, à savoir de la peinture, et jusqu'au visage de SIGNORELLI lui-même qui est là dans la posture où apparaissent dans les tableaux de cette époque, les donateurs, quelquefois l'auteur. Il y a SIGNORELLI dans le tableau, et FREUD le *visualise*.

Il n'y a donc pas une sorte d'oubli pur et simple, massif si l'on peut dire, de l'objet.
Au contraire il y a une relation entre la *reviviscence*, l'*intensification* de certains de ces éléments, et la perte d'autres éléments, d'éléments signifiants au niveau *symbolique*, et nous trouvons à ce moment-là le signe de ce qui se passe au niveau de *l'objet métonymique*, en même temps que nous pouvons donc formuler ce qui se passe dans cette formule de l'oubli du nom, à peu près comme ceci :

$$\frac{S(?)}{S'\ \cancel{(SIGNOR)}} \cdot \frac{S'\ \cancel{(SIGNOR)}}{s'\,(\mathrm{Herr})}$$

Nous retrouvons là la formule de la métaphore en tant qu'elle s'exerce par un mécanisme de substitution d'un signifiant S à un autre signifiant S' :

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \longrightarrow S\left(\frac{1}{s'}\right)$$

Que se passe-t-il comme conséquence de cette *substitution* du signifiant S à un autre signifiant S' ?
Il se produit ceci qu'au niveau de S' il se produit un changement de sens, à savoir que le sens de S', disons s' devient le nouveau sens que nous appellerons s petit s : s_s, pour autant qu'il corresponde à ce grand S.

Mais à la vérité, pour ne pas laisser subsister d'ambiguïté dans votre esprit, à savoir vous pouvez croire qu'il s'agit là de cette topologie, que petit s est le sens de grand S et qu'il faut que le S soit entré en relation avec S' pour que le petit s puisse produire à ce titre seulement, ce que j'appelle s''.

C'est la création de ce sens qui est la fin, le fonctionnement de la métaphore.

La métaphore est toujours réussie pour autant :

- que ceci étant exécuté,

- que *le sens* étant réalisé,

- que *le sens* étant entré en fonction dans le sujet,

…S et S'…
exactement comme dans une formule
de multiplication de fraction
…se simplifient et s'annulent.

C'est pour autant que « *atterré* » finit par signifier
ce qu'il est vraiment pour nous dans la pratique…
à savoir plus ou moins touché de terreur
…que le « *ter* » qui a servi d'intermédiaire entre
« *atterré* » et « *abattu* » d'une part…
ce qui à proprement parler est la distinction
la plus absolue, il n'y a aucune raison
pour qu'« *atterré* » remplace « *abattu* »
…mais que le « *ter* » qui est ici pour avoir servi
à titre homonymique a apporté cette terreur,
que le « *ter* » dans les deux cas peut se simplifier.

C'est un phénomène du même ordre qui se produit
au niveau de l'oubli du nom.

Si vous voulez bien comprendre que ce dont il s'agit,
ce n'est pas d'une perte du nom de SIGNORELLI,
c'est d'un X…
que je vous introduis ici parce que nous allons
apprendre à le reconnaître et à nous en servir
…cet X c'est cet appel de la création significative
dont nous retrouverons la place dans l'économie
d'autres formations inconscientes.

Pour vous le dire tout de suite, c'est ce qui se
passe au niveau de ce qu'on appelle « *le désir du rêve* ».

Je vous montrerai comment nous le retrouvons,
mais là nous le voyons d'une façon simple à la place
où FREUD devrait retrouver SIGNORELLI.

Il ne trouve rien, non pas simplement parce que
SIGNORELLI est disparu, mais parce qu'à ce niveau-là
il faut qu'il crée quelque chose qui satisfasse à ce
qui est la question pour lui, à savoir *les choses dernières*,
et pour autant que cet X est présent, quelque chose
qui est la formation métaphorique tend à se produire,
et nous pouvons le voir à ceci que *le terme* « SIGNOR »
apparaît au niveau de *deux termes signifiants opposés*,
de deux fois la valeur S', et que c'est à ce titre
qu'il subit le refoulement en tant que « SIGNOR »,
qu'au niveau du X *rien ne s'est produit*, et c'est pour cela
qu'il ne trouve pas le nom, et que le « Herr » joue
le rôle de la place qu'il tient :

- comme *objet métonymique*,

- comme objet qui ne peut pas être *nommé*,

- comme objet qui n'est nommé que par quelque chose
  qui est dans ses connexions.

La mort c'est le « Herr » *absolu*.
Mais quand on parle du « Herr » on ne parle pas de
la mort parce qu'on ne peut pas parler de *la mort*, parce
que *la mort* est très précisément à la fois la limite,
et probablement aussi l'origine *d'où part toute parole*.

Voilà donc à quoi nous mène la comparaison,
la mise en relation terme à terme de la formation
du *trait d'esprit* avec cette formation inconsciente dont
vous voyez maintenant mieux apparaître la forme
en tant qu'elle est *apparemment* négative.

Elle n'est pas négative.
Oublier un nom, ce n'est pas simplement une négation,
c'est un manque, mais un manque…
    nous avons toujours tendance à aller trop vite
…de ce nom.

Ce n'est pas parce que ce nom n'est pas attrapé
que c'est le manque :
c'est le manque de ce nom…
qui fait que cherchant *le nom*, ce *manque à la place* où ce nom devrait exercer cette fonction, où il ne peut plus l'exercer car un nouveau sens est requis
…qui exige une nouvelle création métaphorique.

C'est pour cela que le SIGNORELLI n'est pas retrouvé,
mais que par contre *les fragments* sont trouvés quelque part
là où ils doivent être retrouvés dans l'analyse,
là où ils jouent la fonction du *deuxième terme de la métaphore*,
à savoir du terme élidé dans la métaphore.

Ceci peut vous paraître *chinois*, mais qu'importe si
simplement vous vous laissez conduire *comme il apparaît*.

Que tout *chinois…*
dans un cas particulier
…que cela puisse vous sembler, ceci est tout à fait
riche de conséquences en ceci :
c'est que…
si vous vous en souvenez quand
il faudra vous en souvenir
…cela vous permettra d'éclairer ce qui se passe dans
l'analyse de telle ou telle formation inconsciente,
de vous en rendre compte d'une façon satisfaisante,
et par contre de vous apercevoir *qu'en élidant*, qu'en n'en
tenant pas compte, vous êtes amenés à ce qu'on
appelle les *entifications* ou des *identifications* tout à fait
grossières, sommaires, sinon génératrices d'erreurs,
du moins venant confluer et tendant à soutenir
les erreurs d'identifications verbales qui jouent
un rôle si important dans la construction
d'une certaine *psychologie de la mollesse* précisément.

Revenons encore à notre *trait d'esprit*,
et à ce qu'il faut en penser.

Je voudrais vous introduire à une autre sorte
de distinction qui revient en quelque sorte
sur ce par quoi j'ai commencé,
à savoir sur *la question du sujet*.

La question du sujet, qu'est-ce que cela veut dire ?

Si ce que je vous ai dit tout à l'heure est vrai, si c'est pour autant que toujours la pensée se ramène à faire du sujet celui qui se désigne comme tel dans le discours, je vous ferais remarquer :

- que ce qui le distingue,
- que ce qui l'isole,
- que ce qui l'oppose,

…c'est quelque chose que nous pourrons définir comme l'opposition de :

- ce que j'appellerais « *le dire du présent* » [énoncé],

- avec « *le présent du dire* » [énonciation].

Ceci a l'air d'un jeu de mots, *ce n'est pas du tout un jeu de mots*.

« *Dire du présent* », cela veut dire que ce qui se dit « *Je* » dans le discours…

d'ailleurs en commun avec une série d'autres particules, avec « *Herr* » nous pourrions mettre « *ici* », « *maintenant* » et d'autres mots tabous dans notre vocabulaire psychanalytique

…est ce quelque chose qui sert à *repérer* dans le discours la présence du parleur, mais qui le repère dans son actualité de parleur.

Il suffit d'avoir la moindre épreuve ou expérience du langage, pour voir que bien entendu *le présent du langage…*

à savoir ce qu'il y a présentement dans *le discours*

…est une chose complètement différente de ce repérage du *présent dans le discours* : ce qui se passe au niveau du *message* c'est cela *le présent du discours*.

Cela peut être lu dans toutes sortes de modes, dans toutes sortes de registres, cela n'a aucune relation de principe avec le présent en tant qu'il est désigné dans le discours comme *présent* de celui qui le supporte, à savoir quelque chose de tout à fait variable et pour lequel d'ailleurs les mots n'ont vraiment qu'une valeur de particule.

« *Je* » n'a pas plus de *valeur* ici que dans « *ici ou maintenant* ».

La preuve en est que *lorsque vous me parlez* d'« *ici ou maintenant* », et que c'est vous mon interlocuteur qui en parlez, vous ne parlez pas du même « *ici ou maintenant* », vous parlez de l'« *ici ou maintenant* » dont je parle, moi.
En tout cas votre « *Je* » n'est certainement pas le même que le mien.

Ce sont des mots très simples destinés à fixer quelque part le « *Je* » dans le discours.

Mais « *le présent du discours* » lui-même, c'est quelque chose de tout à fait autre, et je vais tout de suite vous en donner une illustration au niveau du *trait d'esprit* le plus court que je connaisse, qui va d'ailleurs nous introduire en même temps à une autre dimension que la dimension métaphorique.

Il y en a une autre.

Si *la dimension métaphorique* est celle qui correspond à *la condensation*, je vous ai parlé tout à l'heure du *déplacement*, il doit bien être quelque part, il est dans *la dimension métonymique*.

Si je ne l'ai pas encore abordée, c'est parce qu'elle est beaucoup plus difficile à saisir, mais justement *ce trait d'esprit* nous sera particulièrement favorable à nous la faire sentir, et je vais l'introduire aujourd'hui.

La dimension métonymique, pour autant qu'elle peut entrer dans *le trait d'esprit*, est celle qui est de contexte et d'emploi de combinaisons dans la chaîne, de combinaisons horizontales.

C'est donc quelque chose qui va s'exercer en associant les éléments déjà conservés dans *le trésor*, si l'on peut dire, *des métonymies*.

c'est pour autant qu'un mot peut être lié de façon différente dans deux contextes différents…
ce qui lui donnera *deux sens* complètement différents …qu'en étant repris d'une certaine façon, nous nous exerçons à proprement parler dans le sens *métonymique*.

Je vous en donnerai l'exemple - *princeps* lui aussi - la prochaine fois sous la forme de ce *trait d'esprit* que je peux vous annoncer pour que vous y méditiez avant que j'en parle. C'est celui qui se passe quand Henri HEINE est avec le poète Frédéric SOULIÉ dans un salon, et quand celui-ci lui dit, encore à propos d'un personnage *cousu d'or* qui tenait beaucoup de place à l'époque, comme vous le voyez, et dont il dit parce qu'il est très entouré - c'est SOULIÉ qui parle - :

- « *Vous voyez mon cher ami, le culte du « Veau d'or » n'est pas terminé.* »
- « *Oh...* - répond Henri HEINE après avoir regardé le personnage – *pour un veau il me paraît avoir passé l'âge.* »

Voilà l'exemple du *mot d'esprit métonymique*.
J'y insisterai, je le *décortiquerai* la prochaine fois.

C'est pour autant que le mot « *veau* » est pris dans deux contextes métonymiques différents…
et uniquement à ce titre
…que c'est un *trait d'esprit*, car cela *n'ajoute* véritablement *rien* à la signification du *trait d'esprit* que de lui donner son sens, à savoir ce personnage est un bétail.
C'est drôle de dire cela, mais c'est un *trait d'esprit* pour autant que d'une réplique à l'autre, « *veau* » a été pris dans *deux contextes différents* et exercés comme tels.

Si vous n'en êtes pas convaincus, nous y reviendrons la prochaine fois, ceci pour revenir au *trait d'esprit* par lequel je veux une fois encore vous faire sentir ce dont il s'agit quand je dis que le *trait d'esprit* s'exerce au niveau du jeu du signifiant, et qu'on peut le démontrer dans une forme ultra courte.

Une jeune fille en puissance…
à laquelle nous pourrons donner toutes les qualités de *la véritable éducation*, celle qui consiste à ne pas employer *les gros mots* mais à les connaître
…à sa *première surprise-partie* est invitée par un godelureau qui lui dit au bout d'un moment d'ennui et de silence, dans une danse au reste imparfaite :

« *Vous avez vu mademoiselle que je suis comte.* »
« *Ah! te...* » répond-elle simplement.

Ceci n'est pas une histoire…
je pense que vous l'avez lue dans les petits *recueils spéciaux* et que vous avez pu la recueillir de la bouche de son auteur qui était assez content je dois dire
…mais elle n'en présente pas moins des caractères particulièrement exemplaires, car ce que vous voyez là c'est justement l'incarnation par essence de ce que j'ai appelé « *le présent du discours* ».

Il n'y a pas de « *Je* », le « *Je* » ne se nomme pas.

Il n'y a rien de plus exemplaire du « *présent du dire* »…
en tant qu'opposé au « *dire du présent* »
…que l'exclamation pure et simple.

L'exclamation c'est le type même de « *la présence du discours* » tant que celui qui le tient, *efface* tout à fait *son présent* : son présent est, si je puis dire, tout entier rappelé dans « *le présent du discours* ».

Néanmoins, à ce niveau de création, le sujet fait preuve de cette présence d'esprit, car une chose comme celle-là n'est pas *préméditée*, ça vient comme ça, et c'est à cela que l'on reconnaît qu'une personne a de l'esprit.

Elle ajoute cette simple modification au code qui consiste à y ajouter ce petit « *te* » qui prend toute sa valeur du *contexte*, si j'ose m'exprimer ainsi, à savoir que le *comte* ne la *contente* pas, à ceci près que le *comte*, s'il est comme je vous le dis, aussi peu *contentant*, peut ne s'apercevoir de rien.

Le *mot d'esprit* est complètement gratuit.

Néanmoins vous voyez là le mécanisme élémentaire du *trait d'esprit*, à savoir que la légère transgression du code est prise par elle-même en tant que nouvelle valeur permettant d'engendrer instantanément le sens dont on a besoin.
Ce sens quel est-il ?

II peut vous paraître qu'il n'est pas douteux, mais après tout la jeune fille bien élevée n'a pas dit à son comte qu'il était ce qu'il était moins un « *te* », elle ne lui a rien dit de pareil.

Le *sens* qui est à créer est justement ceci qui se situe quelque part en suspens entre le *moi* et *l'Autre*.

C'est une indication qu'il y a quelque chose, qui au moins pour l'instant, laisse à désirer. D'autre part vous voyez bien que ce texte n'est nullement transposable : si le personnage avait dit qu'il était *marquis*, la création n'était pas possible.

Il est bien évident que selon *la bonne vieille* formule qui faisait la joie de nos pères au siècle dernier :

- « *Comment vas-tu ?* » demandait-on,
- et on répondait : « *Et toile à matelas ?* ».

Il valait mieux ne pas répondre « *Et toile à édredon ?* ». Vous me direz que c'était un temps où l'on avait des plaisirs simples.

Ce « *Ah! te...* » vous le saisissez là sous la forme la plus courte, sous une forme incontestablement phonématique, puisque c'est la plus courte composition que l'on puisse donner à un *phonème*.

Il faut qu'il y ait deux traits distinctifs, la plus courte formule du *phonème* était celle-ci : T, E

- une consonne appuyée sur une voyelle,
- ou une voyelle appuyée sur une consonne, mais une consonne appuyée sur une voyelle étant la formule classique.

Ici c'est une consonne appuyée sur une voyelle, et ceci suffit amplement à constituer son message ayant valeur de message, pour autant que référence paradoxale à l'actuel emploi des mots et dirigeant comme tel la pensée de l'Autre vers quelque chose qui est essentiellement saisie instantané du sens, c'est cela qui s'appelle être spirituel, c'est cela aussi qui, pour vous, amorce l'élément proprement *combinatoire* sur lequel s'appuie toute *métonymie*.

Car si je vous ai aussi aujourd'hui beaucoup parlé
de la *métaphore*, c'est sur le plan, une fois de plus,
du repérage du mécanisme substitutif qui est
un mécanisme à quatre termes…
les quatre termes qui sont dans la formule
que je vous ai donnée dans *L'instance de la lettre :*

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \longrightarrow S\left(\frac{1}{s'}\right)$$

…et dont vous voyez quelquefois si singulièrement
ce qui est l'opération…
au moins dans la forme
…l'opération essentielle de l'intelligence,
c'est-à-dire formuler *le corrélatif* de l'établissement,
avec un X, *d'une proportion*.

Quand vous faites des tests d'intelligence,
ce n'est pas autre chose que cela.
Seulement ça ne suffit quand même pas à dire que
l'homme se distingue des animaux par son intelligence
d'une façon toute brute.

Il se distingue *peut-être* de l'animal par *son intelligence*,
mais peut-être dans ce fait…
qu'il se distingue par son intelligence
…l'introduction de formulations signifiantes
y est-elle essentielle, primordiale.

En d'autres termes d'ailleurs, pour mieux encore
formuler les choses, pour mettre à sa place la
question de la prétendue intelligence des hommes
comme étant la source de sa « *réalité plus X* », il faudrait
commencer à se demander : « intelligence de quoi ? »

Qu'y a-t-il à comprendre ?
Est-ce que avec le *réel*, c'est tellement de *comprendre*
qu'il s'agit ?

Si c'est purement et simplement d'un rapport au *réel* qu'il s'agit, notre discours doit arriver sûrement à le restituer dans son existence de *réel*, c'est-à-dire ne doit aboutir à proprement parler à rien.

C'est ce que fait d'ailleurs en général le discours. Si nous aboutissons à autre chose, si on peut même parler d'une histoire ayant une fin dans un certain savoir, c'est pour autant que le discours y a apporté une transformation essentielle.

C'est bien de cela qu'il s'agit, et peut-être tout simplement de ces quatre petits termes liés d'une certaine façon qui s'appellent *rapports de proportion*.

Ces *rapports de proportion*, nous avons une fois de plus tendance a les *entifier* c'est-à-dire à croire que nous les prenons dans les objets.

Mais où sont, dans les objets, ces rapports de proportion, si nous ne les introduisons pas à l'aide de nos petits signifiants ?

Il reste que, pour que tout jeu métaphorique soit possible, il faut qu'il se fonde sur quelque chose où il y ait quelque chose à substituer sur ce qui est la base, c'est-à-dire la chaîne signifiante :

- la chaîne signifiante en tant que base,

- en tant que principe de la combinaison,

- en tant que lieu de la métonymie.

C'est ce que nous essayerons d'aborder la prochaine fois.

27 Novembre 1957

Table des séances

Nous avons laissé les choses la dernière fois au point où dans l'analyse du trait d'esprit, par un premier abord je vous avais montré un de ses aspects, une de ses formes dans ce que j'appelle ici *la fonction métaphorique*.

Nous allons en prendre un *deuxième* aspect qui est celui ici introduit sous le registre de *la fonction métonymique*.

En somme vous pourriez vous étonner de cette façon de procéder qui est de partir de l'exemple pour développer successivement des rapports fonctionnels qui semblent de ce fait ne pas être reliés à ce dont il s'agit…
    d'abord tout au moins
…par un rapport général.

Ceci tient à une nécessité propre de ce dont il s'agit, dont vous verrez que nous aurons l'occasion en outre de montrer l'élément sensible.

Disons que concernant tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient, en tant qu'*il est structuré par le langage*, nous nous trouvons devant ce *phénomène* que ce n'est pas simplement le genre ou la classe particulière mais aussi l'exemple particulier qui nous permet de saisir les propriétés les plus significatives.

Il y a là une sorte d'inversion de notre perspective analytique habituelle, j'entends « *analytique* » non pas au sens psychanalytique, mais au sens de l'analyse des fonctions mentales.

Il y a là, si je puis dire, quelque chose qui pourrait s'appeler « *échec du concept* » au sens abstrait du terme, ou plus exactement nécessité de passer par une autre forme que celle de la saisie conceptuelle.

C'est à cela que je faisais allusion un jour
en parlant du *maniérisme*, et je dirais que ce trait
qui est bien tout à fait dirigé vers notre champ,
le terrain sur lequel nous nous déplaçons, c'est…
plutôt que par l'usage du concept
…par l'usage du *concetto* que nous sommes dans ce champ
obligés de procéder.

Ceci en raison précisément du domaine où se déplacent
les structurations dont il s'agit.

Le terme « *prélogique* » est tout à fait de nature
à engendrer une confusion, et je vous conseillerais
de le rayer d'avance de vos catégories, étant donné
ce qu'on en a fait, c'est-à-dire *une propriété psychologique*.

Il s'agit plutôt de *propriétés structurales du langage* en tant
qu'elles sont antécédentes à toute question
que nous pouvons poser au langage sur la légitimité
de ce que lui – langage - nous propose comme visée.

Comme vous le savez, ce n'est rien d'autre que ce qui
en soi a fait l'objet de l'interrogation anxieuse
des philosophes, grâce à quoi nous sommes arrivés
à une sorte de compromis qui est à peu près ceci :
que si le langage nous montre que nous ne pouvons
guère en dire trop, si ce n'est qu'il est être de
langage, assurément c'est pour autant dans cette
visée que va se réaliser pour nous un « *pour nous* »
qui s'appellera objectivité.

C'est sans doute une façon rapide de résumer
pour vous toute l'aventure qui va de *la logique formelle*
à *la logique transcendantale*. [Husserl]

Mais c'est simplement pour situer, pour vous dire
dès à présent, que c'est dans un autre champ que nous
nous plaçons, et pour vous indiquer que FREUD ne nous
dit pas, lorsqu'il nous parle de l'inconscient,
que cet inconscient est structuré *d'une certaine façon*.

Il nous le dit d'une façon qui à la fois est *discours* et *verbal*, pour autant que les lois qu'il avance, *les lois de composition*, d'articulation, de cet inconscient, reflètent, recoupent exactement certaines des *lois de composition* les plus fondamentales du discours.

Que d'autre part dans ce mode d'articulation de l'inconscient toutes sortes d'éléments nous manquent qui sont aussi ceux qui dans notre discours commun sont impliqués :

- *le lien de causalité* nous dira-t-il à propos du rêve,
- *la négation*, et tout de suite après pour se reprendre et nous montrer qu'elle s'exprime de quelque façon que ce soit dans le rêve.

C'est cela, c'est ce champ déjà exploré…
en tant qu'il est déjà cerné, défini, circonscrit, voire même labouré par FREUD
…c'est là que nous essayons de revenir pour essayer de formuler…
allons plus loin : de formaliser
…de plus près ce que nous avons appelé à l'instant ces *lois structurantes primordiales du langage*, pour autant que s'il y a quelque chose que l'expérience freudienne nous apporte, c'est que nous sommes…
par ces lois structurantes
…déterminés à ce qu'on appelle, à tort ou à raison : la condition de *signifié* de l'image la plus profonde de nous-mêmes, disons simplement ce quelque chose en nous au-delà de nos prises auto-conceptuelles :

- cette *idée* que nous pouvons nous faire *de nous-mêmes*,

- sur laquelle nous nous appuyons,

- à laquelle nous nous raccrochons tant bien que mal, et à laquelle nous nous pressons quelquefois un peu trop prématurément de faire un sort,

- ce terme de synthèse, de totalité de la personne.

Tous termes, ne l'oublions pas, qui sont, précisément par l'expérience freudienne, objets de contestation.

En effet FREUD nous apprend…
et je dois tout de même ici
le remettre en frontispice signé
…quelque chose que nous pouvons appeler la distance, voire la béance qui existe de *la structuration du désir* à *la structuration de nos besoins*.

Car si précisément l'expérience freudienne vient enfin se référer à une métapsychologie des besoins, assurément il n'y a rien d'évident, ceci peut même être dit d'une façon tout à fait inattendue par rapport à une première évidence.

C'est bien en fonction de ce cheminement, de détours auxquels l'expérience…
telle qu'elle a été instituée
et définie par FREUD
…nous force, et qui nous montre :

- à quel point la structure des désirs est déterminée par autre chose que les besoins,

- combien les besoins ne nous parviennent en quelque sorte que réfractés, brisés, morcelés, structurés précisément par tous ces mécanismes qui s'appellent *condensation*, qui s'appellent *déplacement*, qui s'appellent selon les formes, les manifestations de la vie psychique où ils se reflètent, qui supposent différents autres intermédiaires et mécanismes, et où nous reconnaissons précisément un certain nombre de lois qui sont celles auxquelles nous allons aboutir après cette année de séminaire, et que nous appellerons *les lois du signifiant*.

Ces lois sont ici les lois dominantes, et dans *le trait d'esprit* nous apprenons un certain usage : « jeu de l'esprit ? » avec le point d'interrogation que nécessite ici l'introduction du terme comme tel.

Qu'est-ce que l'*esprit* ?
Qu'est-ce que l'*ingenium* ?
Qu'est-ce qu'*ingenio* en espagnol, puisque j'ai fait la référence au *concetto* ?

Qu'est-ce que c'est que ce *je ne sais quoi* qui est *autre chose que la fonction du jugement*, et qui ici intervient ?

Nous ne pourrons le situer que quand nous aurons poursuivi les procédés à proprement parler et d'ailleurs élucidé au niveau de ces procédés : de quoi s'agit-il, quels sont ces procédés, quelle est leur visée fondamentale ?

Déjà nous avons vu à propos de *l'ambiguïté* d'un *trait d'esprit* avec *le lapsus*, de ce qui sort d'ambiguïté fondamentale qui en est en quelque sorte constitutive, qui fait que ce qui se produit et qui peut, selon les cas, être tourné vers une sorte d'accident psychologique, de *lapsus* devant lequel nous resterions perplexes sans l'analyse freudienne, ou au contraire repris, ré-assumé, par une certaine audition de l'Autre, par une façon de l'homologuer, au niveau d'une valeur signifiante propre…

> celle précisément dans l'occasion qu'a pris le terme néologique, paradoxal, scandaleux, « *famillionnaire* »

…une fonction signifiante propre qui est de désigner quelque chose qui n'est pas seulement ceci ou cela, mais une sorte d'au-delà d'un certain rapport qui ici échoue, et cet au-delà n'est pas uniquement lié aux impasses du rapport du sujet avec le protecteur millionnaire mais avec ce quelque chose, qui est ici signifié de fondamental :
comme quoi quelque chose dans les rapports humains, constament introduit ce mode d'impasse essentielle qui fait ou qui repose sur ceci que nul désir en somme ne peut, par l'Autre, être reçu, être admis, sinon par *toutes sortes de truchements* :

- qui le réfractent,

- qui en font autre chose que ce qu'il est,

- qui en font *un objet d'échange*, et pour tout dire,

- qui soumettent et d'ores et déjà, à l'origine, le processus de la demande à une sorte de nécessité du *refus*.

Je m'explique et en quelque sorte…
puisque nous parlons du trait d'esprit
…je me permettrai…
pour introduire le niveau véritable où se pose
cette question de la traduction de la demande
en quelque chose qui porte effet
…de l'introduire par une histoire, elle-même sinon spirituelle, dont je dirai que la perspective, le registre est loin de devoir se limiter au petit rire spasmodique.

C'est l'histoire que sans doute vous connaissez tous, l'histoire dite du *masochiste* et du *sadique* :

- « *Fais-moi mal !* »
  dit le premier au second, lequel répond sévèrement
- « *Non !* »

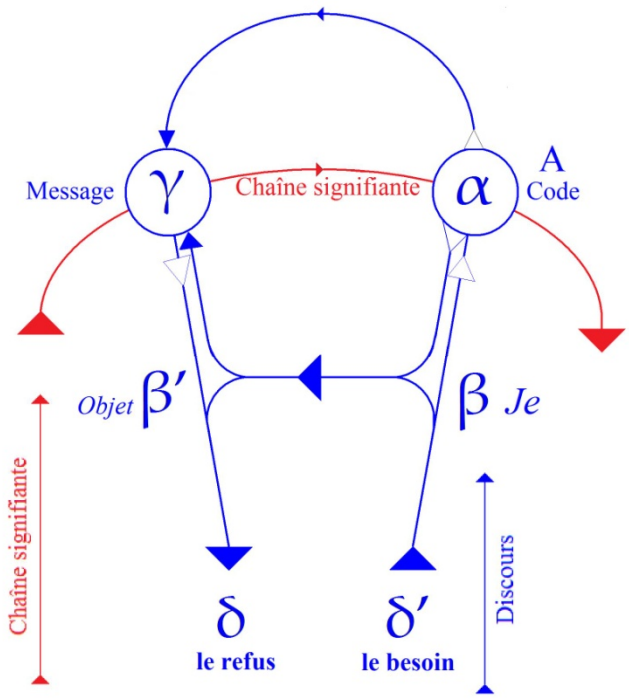
Je vois que cela ne vous fait pas rire. Peu importe… Quelques-uns rient tout de même. Cette histoire d'ailleurs *en fin de compte* n'est pas pour vous faire rire.

Je vous prie simplement de remarquer que dans cette histoire quelque chose nous est *suggéré* qui se développe à un niveau qui n'a plus rien de spirituel, qui est très exactement celui-ci : qu'y a-t-il de mieux fait pour s'entendre que le *masochiste* et le *sadique* ?

Oui, mais vous le voyez par cette histoire : à condition qu'ils ne parlent pas.

Ce n'est pas par méchanceté que le *sadique* répond non, c'est en fonction de sa vertu de *sadique* : s'il répond, il est forcé de répondre, dès qu'on a parlé, au niveau de la parole.

C'est donc pour autant que nous sommes passés au niveau de la parole que ce quelque chose qui doit aboutir, à condition de ne rien dire, à la plus profonde entente, arrive à précisément ce que j'ai appelé tout à l'heure « *la dialectique du refus* », « *la dialectique du refus* » pour autant qu'elle est essentielle à soutenir dans son essence de demande ce qui se manifeste par la voie de la parole.



En d'autres termes, si vous le voyez, c'est ici que se manifeste, je ne dirai pas dans *le cercle du discours*, mais en quelque sorte sur le point de branchement de l'aiguillage où, de la part du sujet, est lancé ce quelque chose qui se boucle sur soi et qui est une phrase articulée, *un anneau du discours*.

Si c'est ici que nous situons dans ce point δ′ *le besoin*, *le besoin* rencontre par une sorte de nécessité de l'Autre cette sorte de réponse que nous appelons pour l'instant *refus*, c'est-à-dire trahit cette symétrie essentielle entre ces deux éléments du circuit, la boucle fermée, la boucle ouverte qui fait que pour *circuiter* directement de son *besoin* vers *l'objet de son désir*, c'est-à-dire suivant ce trajet, ce qui se présente ici comme *demande* aboutit ici au « *Non !* ».

Sans doute ceci mérite-t-il que nous entrions de plus près dans ce quelque chose qui ici ne se présente que comme une sorte de *paradoxe* que notre schéma simplement sert à situer.

C'est bien ici que nous reprenons la chaîne de nos propositions sur les différentes phases du *trait d'esprit*, et qu'aujourd'hui j'introduis ce que nous avons appelé une de ses manifestations métonymiques.

J'en ai fixé tout de suite pour vous l'*idée*, l'*exemple*, sous cette forme dont vous pouvez voir toute la différence par rapport à ce qui est l'histoire du « *famillionnaire* ».

C'est l'histoire du dialogue d'Henri HEINE avec le *poète* Frédéric SOULIÉ, à peu près son contemporain, dialogue rapporté dans le livre de Kuno FISCHER[9] qui, je pense, est assez connu à l'époque : « *Regardez...*

> dit Frédéric SOULIÉ à celui qui n'était que de peu son aîné et dont il était admirateur

« *Regardez comme le XIXème siècle adore le Veau d'or !* »

Ceci à propos de l'attroupement qui se forme autour d'un vieux Monsieur chargé sans doute en effet de tous les reflets de sa puissance financière.

À quoi Henri HEINE, d'un oeil dédaigneux regardant l'objet sur lequel on attire son attention, répond :

« *Oui, mais celui-là me semble en avoir passé l'âge.* »

Que signifie ce *mot d'esprit* ?
Où en est le sel et le ressort ?

Vous savez que FREUD nous a tout de suite mis *d'emblée* à propos du *mot d'esprit* sur ce plan : nous chercherons *le trait d'esprit* là où il est, à savoir dans son texte. Rien n'est plus saisissant de la part de cet homme auquel on a attribué tous les *au-delà*, si l'on peut dire, de l'« *hypothèse psychologique* », que la façon dont au contraire c'est toujours du point opposé de la matérialité du signifiant qu'il part, le traitant comme un donné existant pour lui-même, et d'autre part nous n'en avons manifestement l'exemple que dans son analyse du *trait d'esprit*.

Non seulement c'est de la technique à chaque fois qu'il part, mais c'est à ces éléments techniques qu'il se confie pour en trouver le ressort.

---

9 Kuno Fischer, Sur le mot d'esprit. Heidelberg, 2ème édition.

Que fait-il aussitôt ?
Ce qu'il appelle « *tentative de réduction* ».

C'est ainsi qu'au niveau du *trait d'esprit* « *famillionnaire* » il nous montre que, à le traduire dans ce qu'on peut appeler son *sens* développé, tout ce qui est du *trait d'esprit* s'évanouit, montrant ainsi en quelque sorte que c'est dans *le rapport d'ambiguïté fondamentale propre à la métaphore* :

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \longrightarrow S\left(\frac{1}{s'}\right)$$

C'est-à-dire que c'est dans le fait qu'un signifiant… c'est-à-dire que la fonction prend un signifiant en tant qu'il est substitué à un autre, *latent dans la chaîne* que c'est dans ce rapport d'ambiguïté sur une sorte de similarité ou de simultanéité positionnelle que gît ce dont il s'agit.

Si nous décomposons ce dont il s'agit et si nous le lisons à la suite, c'est-à-dire si nous disons : « *familier autant qu'on peut l'être avec un millionnaire* » tout ce qui est du *trait d'esprit* disparaît. Ainsi FREUD a-t-il abordé *le trait d'esprit* au niveau d'une de *ces manifestations métaphoriques*.

Ici il se trouve devant quelque chose dont on peut pressentir la différence, mais un instant…
car FREUD n'est pas quelqu'un à nous ménager les détours de son approche par rapport au phénomène
…il hésite à qualifier cette nouvelle variété *d'esprit de la pensée* [Gedanken Witz] comme opposée à *l'esprit des mots* [Wort Witz].

Mais bien vite il s'aperçoit que cette distinction est tout à fait insuffisante, qu'assurément ici c'est à ce qu'on appellerait la « *forme* », nommément à *l'articulation signifiante*, qu'il convient de se fier et c'est de nouveau à la réduction technique qu'il va essayer de soumettre l'exemple en question, pour lui faire répondre de ce qui y est sous-jacent, à cette forme contestable donnée par le consentement subjectif, que c'est là le *trait d'esprit*.

Et nous allons voir que là, il rencontre quelque chose qui est différent.

D'abord, lui semble-t-il, il doit bien y avoir quelque chose qui est de l'ordre métaphorique.
Je vous le répète :
il nous fait suivre toutes *les approches* de sa pensée.
C'est pour cela qu'il s'arrête un instant à la *protase*, c'est-à-dire à ce qu'a apporté le personnage qui parle à Henri HEINE nommément Frédéric SOULIÉ.
D'ailleurs il ne fait là que suivre Kuno FISCHER qui, en effet, reste à ce niveau.

Il y a dans ce « *veau d'or* » quelque chose de *métaphorique*, assurément le « *veau d'or* » a une sorte de *double valeur* :

- il est d'une part le symbole de l'intrigue
- et d'autre part *le symbole* du règne *du pouvoir de l'argent*.

Est-ce à dire que ce Monsieur reçoit tous les hommages, sans doute parce qu'il est riche ?
Ne trouvons-nous pas là quelque chose qui en quelque sorte réduit et fait disparaître ce qui est le ressort de ce dont il s'agit ?

Mais FREUD s'avise rapidement qu'après tout ce n'est là que quelque chose de tout à fait *fallacieux*. Ceci dans le détail d'ailleurs mérite bien plus qu'on regarde de près pour trouver la richesse de cet exemple.

Il est bien certain qu'il y a déjà impliqué, dans ces données premières de la mise en jeu du « *veau d'or* », quelque chose qui est la matière. Sans approfondir de toutes les façons comment s'institue l'usage verbal d'un terme incontestablement métaphorique, il faut voir que si déjà le « *veau d'or* » est quelque chose qui en lui-même a le plus grand rapport avec *cette relation du signifiant à l'image*, qui est le versant effectivement sur lequel s'installe l'idolâtre, en fin de compte c'est bien par rapport à une perspective qui exige, si l'on peut dire…

dans la reconnaissance de celui qui s'annonce comme « *Je suis ce que je suis* » :
nommément le Dieu des Juifs

…que quelque chose de particulièrement exigeant
se refuse à tout ce qui se pose comme l'origine même
du signifiant, la nomination par excellence de toute
hypostasie imagée, car bien entendu nous en sommes
plus loin que l'idolâtrie qui est *purement et simplement*
l'adoration d'une statue.

C'est bien aussi quelque chose qui cherche son *au-delà*,
et c'est précisément pour autant que ce mode de
chercher cet *au-delà essentiel* est refusé dans une certaine
perspective, que ce « *veau d'or* » prend sa valeur,
et ce n'est que par quelque chose qui est déjà
un glissement que ce « *veau d'or* » prend usage *métaphorique*.

Que ce qu'il y a dans la perspective religieuse
de ce qu'on peut appeler dans l'idolâtrie
une « *régression topique* », une substitution de l'*imaginaire*
au *symbolique*, prend ici secondairement valeur *métaphorique*
pour exprimer quelque chose d'autre, quelque chose
qui peut aussi se référer au niveau du signifiant,
à savoir ce que d'autres avant moi ont appelé
« *la valeur fétiche de l'or* », à savoir quelque chose aussi
qui nous fait toucher à une certaine *concaténation signifiante*.

Ce n'est pas pour rien que je l'évoque ici, puisque
c'est précisément cette fonction *fétiche* que nous allons
tout de suite être amenés à toucher.

Ce n'est concevable, ce n'est référable que dans
la dimension justement de *la métonymie*.

Nous voilà donc sur quelque chose déjà chargé
de toutes les intrications, de tous les emmêlements
de la fonction *symbolique - imaginaire* à propos du « *veau d'or* ».

Et est-ce là que gît ou non…
car ici FREUD le remarque, ce n'est
pas du tout le lieu où il se situe
…le mot d'esprit ?

Le mot d'esprit, comme il s'en avise,
est dans la riposte de Henri HEINE.

Et la riposte de Henri HEINE consiste précisément à annuler, si l'on peut dire, à *subvertir* toutes les références où ce « *veau d'or* » est son expression métaphorique, se soutient, pour en faire quelque chose d'autre qui est purement et simplement là pour désigner celui qui est ramené tout d'un coup à *sa qualité*, et ce n'est pas par hasard, où sans doute à partir d'un certain moment il mérite d'être *le veau* qui vaut tant la livre, si je puis m'exprimer ainsi.

Ce *veau* est pris pour ce qu'il est tout d'un coup, un être vivant, et pour tout dire quelqu'un qu'il réduit…
ici sur le marché institué par ce règne de l'or
…à n'être que lui-même, que vendu comme bétail, une tête de veau, et à propos de celle-ci de dire : assurément il n'est plus dans les limites de *la définition* que donnait LITTRÉ, à savoir - ce veau - dans sa première année, que je crois même un puriste de boucherie définirait comme celui qui n'a pas encore cessé de téter sa mère, purisme dont je me suis laissé dire qu'il n'était respecté qu'en France.

« *Pour un veau, il a passé l'âge !* »

Que ce veau ne soit pas ici un veau, c'est un veau un peu âgé, il n'y a aucune espèce de façon de le réduire - ceci reste un trait d'esprit - avec l'arrière-plan du « *veau d'or* » ou pas.

Donc FREUD ici saisit une différence de l'*inanalysable* à l'*analysable*, et pourtant tous les deux sont des *traits d'esprit*. Qu'est-ce donc à dire, sinon que sans doute c'est à deux dimensions différentes de quelque chose qui est ce que nous essayons de serrer de près que l'expérience du trait d'esprit se réfère.

Et que ce qui se présente comme étant *en quelque sorte…*
comme FREUD nous le dit lui-même
…quelque chose qui paraît *escamotage*, *tour de passe-passe*, faute de pensée, c'est le trait commun de toute une autre catégorie de l'esprit, en somme comme on dirait vulgairement, prendre un mot dans un autre sens que celui dans lequel il nous est apporté.

C'est le même *trait* qui est donné aussi dans une autre histoire, celle qui se rapporte à ce « *premier vol de l'aigle* » dont on a fait un mot à propos d'une opération assez large qui fut celle de la confiscation des biens des D'ORLÉANS par NAPOLÉON III quand il monta sur le trône :

« *C'est le premier vol de l'aigle* » dit-il.

Chacun de se ravir sur cette ambiguïté.
Nul besoin d'insister.

Voilà encore quelque chose dont, à vrai dire, nulle question ici de par1er d'esprit de la pensée, c'est bien en effet un *esprit des mots*, mais tout à fait de la même *catégorie* que celui qui nous est ici présenté, d'un mot pris en apparence dans un autre sens.

Il est amusant d'ailleurs à l'occasion de sonder *les sous-jacences* de tels mots, et si FREUD prend soin…
puisque le mot nous est rapporté en français
…de souligner pour ceux qui ne connaissent pas la langue française, l'ambiguïté :

- du « *vol* » comme action, mode moteur des oiseaux,
- avec le « *vol* » au sens de soustraction, de rapt, de viol de la propriété,

il serait bon de rappeler à ce propos que ce qu'ici FREUD élide, je ne dis pas ignore, c'est que l'un des sens a été historiquement emprunté à l'autre, et que c'est d'un usage de *vol* que le terme de *volerie*, vers le XIIIème siècle ou le XIVème siècle, est passé du fait que le faucon vole la caille, à l'usage de cette faute contre l'une des lois essentielles de la propriété qui s'appelle le vol.

Ce n'est pas un accident en français, je ne dis pas que cela se produise dans toutes les langues, mais cela s'était déjà produit en latin où *volare* avait pris le même sens à partir de la même origine, montrant d'ailleurs ici à cette occasion quelque chose qui n'est pas non plus sans rapport avec ce dans quoi nous nous déplaçons, à savoir ce que j'appellerais « *les modes d'expression euphémiques* » de ce qui, dans la parole, doit finalement représenter le viol de la parole précisément, ou le viol du contrat.

Dans l'occasion ce n'est pas pour rien que le mot *vol* est ici emprunté à un tout autre registre, à savoir au registre d'un *rapt* qui n'a rien à faire avec ce que nous appelons proprement et juridiquement le *vol*.

Mais restons-en là et reprenons ce pour quoi ici j'introduis le terme de « *métonymique* », et je crois justement devoir…

au-delà de ces ambiguïtés elles-mêmes,
si fuyantes, du sens

…chercher comme référence autre chose pour définir

- ce second registre dans lequel se situe *le trait d'esprit*,

- cette autre chose qui va nous permettre d'en unifier le ressort, le mécanisme, avec sa première espèce, de trouver le facteur commun,

- le ressort commun dont tout dans FREUD nous indique la voie, sans tout à fait bien entendu en achever la formule.

À quoi cela servirait-il que je vous parle de FREUD, si précisément nous n'essayons pas de tirer le maximum de profit de ce qu'il nous apporte ?

À nous *de pousser un peu plus loin*, je veux dire *de donner cette formalisation* nécessaire dont l'expérience nous dira :

- si c'est une formalisation qui convient,
- si c'est une formalisation conforme,
- si c'est bien dans cette direction-là que s'organisent les phénomènes.

Question de toutes façons riche de conséquences, car assurément pour toute notre façon de traiter, au sens le plus large, c'est-à-dire non pas simplement de traiter la thérapeutique, mais de concevoir *les modes de l'inconscient*, le fait qu'il y ait *une certaine structure*, et que cette structure soit *la structure signifiante* en tant qu'elle reprend, qu'elle tranche, qu'elle impose sa grille à tout ce qui est le besoin humain, est tout de même quelque chose d'absolument décisif et essentiel que nous voyons là donc *au pied de la métonymie*.

Cette *métonymie*, je l'ai déjà plusieurs fois introduite, et nommément dans cet article qui s'appelle *L'instance de la lettre dans l'inconscient*.

Je vous en ai donné un exemple exprès pris au niveau vulgaire de cette expérience qui peut vous ressortir de vos souvenirs de vos études secondaires, à savoir de votre grammaire.

La *métonymie* est ce qu'on appelait à ce moment-là, dans cette espèce de perspective d'une sorte de QUINTILIEN sous-estimé, car il est bien clair que ce n'est pas l'étude des *figures de rhétorique* qui a pu vous étouffer, on n'en a jamais jusqu'ici fait grand état.

Au point où nous en sommes de notre conception des formes du discours, cette *métonymie*, j'en ai pris cet exemple : « *trente voiles* » au lieu de « *trente navires* », marquant à ce propos que ces « *trente voiles* » ne sont pas purement et simplement ce qu'on vous dit à ce propos, à savoir « *prise de la partie pour le tout* », à savoir *référence au réel*, car assurément il y a bien plus de trente voiles.

Il est rare que les navires n'aient qu'*une seule* voile, mais puisqu'il y a là un arrière-plan littéraire, vous savez qu'on trouve ces « *trente voiles* » dans un certain monologue du *Cid*.

C'est simplement un point de référence ou d'annonce pour l'avenir.

Nous voici avec ces « *trente voiles* », et nous ne savons qu'en faire, parce qu'après tout, ou bien elles sont trente et il n'y a pas trente navires, ou bien il y a trente navires et elles sont plus de trente.

Or cela veut dire *trente navires*, et il est bien certain que…

> en indiquant que c'est dans *la correspondance mot pour mot* de ce dont il s'agit qu'il faut chercher la direction de ce qu'on appelle ici *la fonction métonymique*

…je ne fais là simplement que proposer devant vous une sorte d'aspect problématique de la chose.

Mais il convient que nous entrions plus dans le vif de la différence qu'il y a avec *la métaphore*, car après tout vous pourriez me dire que c'est *une métaphore*.

Pourquoi ça n'en est pas une ?
C'est bien là la question.

D'ailleurs il y a déjà un certain temps que j'apprends périodiquement qu'un certain nombre d'entre vous…
    aux détours de leur vie quotidienne
…sont tout d'un coup frappés par la rencontre de quelque chose dont ils ne savent plus du tout comment le classer, dans *la métaphore* ou dans *la métonymie*.

Cela entraîne des désordres quelquefois démesurés dans leur organisme, et une sorte de tangage quelquefois un peu trop fort, avec en somme cette métaphore de bâbord et cette métonymie de tribord dont certains ont éprouvé quelques vertiges.

Essayons donc de serrer de plus près ce dont il s'agit, car après tout on m'a aussi dit à propos de BOOZ, que « *sa gerbe n'était pas avare ni haineuse* » pourrait bien être une métonymie.

Je crois avoir bien montré dans mon article ce qu'était cette « *gerbe* », et combien cette « *gerbe* » est bien autre chose qu'un élément de sa possession : c'est quelque chose qui…
    en tant que cela se *substitue* au père précisément
…fait surgir toute la dimension de *fécondité biologique* qui était ici sous-jacente à l'esprit du poème, et que ce n'est pas pour rien qu'à l'horizon,
    et même plus qu'à l'horizon : au firmament
…va surgir aussi le fil aigu de *la faucille céleste* qui évoque les arrière-plans de la castration.

Revenons donc à nos « *trente voiles* », et demandons-nous en fin de compte…
    pour qu'une bonne fois ce soit ici affirmé
…ce que signifie ce que j'appelle *fonction* ou référence *métonymique*.

Je crois avoir suffisamment dit…
ce qui n'est pas sans laisser quelques énigmes
…que c'était essentiellement *dans la substitution le ressort structural de la métaphore*, dans cette fonction apportée à un *signifiant* S, en tant que ce signifiant est substitué à un autre dans une chaîne signifiante.

La métonymie est ceci :
fonction que prend un *signifiant* - également S - en tant que ce signifiant est…
dans la contiguïté de la chaîne signifiante
…en rapport avec un autre signifiant :

$$f(S...S_1)\ S_2 = S\ (-)\ s$$

la fonction donnée à cette « *voile* » en tant que *dans* une *chaîne signifiante…*
et non pas dans une *substitution signifiante*
…est en rapport avec le navire.
J'ai donc *transféré le sens* de la façon la plus claire.

Et c'est pour ceci que les *représentations d'apparence formelle*, pour autant que ces formules peuvent naturellement prêter à exigence supplémentaire de votre part… quelqu'un me rappelait récemment que j'avais dit un jour que ce que je cherchais à faire à votre usage ici, pour cerner les choses dont il s'agit dans notre propos, c'était de forger « *une logique en caoutchouc* »…
C'est moi qui l'ai dit… C'est bien en effet de *quelque chose comme cela* qu'il s'agit, c'est d'une structuration topique qui quelquefois forcément laisse des béances parce qu'elle est constituée par des ambiguïtés.

Mais laissez-moi vous dire en passant que nous n'y échapperons pas…
si toutefois nous parvenons à pousser
assez loin cette structuration topique
…nous n'échapperons pas à un reste d'exigence supplémentaire, si tant est que votre idéal soit dans cette occasion celui d'une certaine *formalisation* univoque, car *certaines ambiguïtés sont irréductibles au niveau de la structure du langage* telle que nous essayons de la définir.

Laissez-moi également vous dire en passant que la notion de « *métalangage* » est très souvent employée de la façon la plus inadéquate, pour autant qu'elle méconnaît ceci, que :

- ou le métalangage a des exigences formelles qui sont telles qu'elles déplacent tout le phénomène de structuration où il doit se situer,
- ou bien le métalangage lui-même doit conserver les ambiguïtés du langage, autrement dit « *qu'il n'y a pas de métalangage* », il y a des formalisations, soit au niveau de la logique, soit au niveau de cette structure signifiante dont j'essaye de vous dégager le niveau autonome.

« *Il n'y a pas de métalangage* » au sens où il voudrait dire par exemple *mathématisation complète du phénomène du langage*, et ceci précisément parce qu'il n'y a pas moyen ici de formaliser au-delà de ce qui est donné comme structure primitive du langage.

Néanmoins cette formalisation est non seulement exigible, mais elle est nécessaire.
Elle est nécessaire par exemple ici, parce qu'après tout vous devez voir que cette notion de *substitution d'un signifiant à un autre* :

- c'est une substitution dans quelque chose dont la place doit déjà être définie,

- c'est *une substitution positionnelle*...

Et *la position* elle-même *exige la chaîne signifiante*, à savoir *une succession combinatoire*.
Je ne dis pas qu'elle en exige tous les traits, je veux dire que cette succession combinatoire est caractérisée par des éléments par exemple que j'appellerais intransitivité, alternance, répétition.

Si nous nous portons à ce niveau originel minimal de la constitution d'une chaîne signifiante, nous serons portés loin de notre sujet d'aujourd'hui.
Il y a des exigences minimales, et je ne vous dis pas que je prétends en avoir fait jusqu'ici tout à fait le tour.

Je vous en ai tout de même déjà donné assez pour vous proposer quelque chose qui permet de supposer, si l'on peut dire, une certaine réflexion, et de partir à ce propos de cette particularité de l'exemple qui, dans ce domaine, est quelque chose dont nous devons tirer, pour des raisons sans doute absolument essentielles, tous nos enseignements.

C'est bien ainsi que nous allons une fois de plus procéder et remarquer à propos de cet exemple, que même si ceci a l'air d'un *jeu de mots,* ces « *voiles* »…
étant donné la fonction qu'elles jouent à cette occasion

- nous *voilent* tout autant qu'elles nous *désignent*,
- que ces « *voiles* » sont là *quelque chose* qui n'entre pas…
  avec leur plein droit de voiles
  …qui n'entre pas à toutes voiles dans l'usage que nous en faisons.

Ces « *voiles* » ne mollissent guère.
Ces « *voiles* » sont *quelque chose* de réduit dans leur portée et dans leur signe, ce *quelque chose* qu'on peut retrouver, non pas seulement dans les « *trente voiles* », mais dans le « *village de trente âmes* » où il vous apparaît très vite que :

- ces âmes sont là pour des *ombres* de ce qu'elles représentent,

- qu'elles sont plus *légères* même que le terme suggérant une trop grande présence d'habitants,

- que ces âmes…
  selon un titre de roman célèbre
  …peuvent être aussi bien des *âmes mortes*, bien plus encore que des êtres, des *âmes qui ne sont pas là*.

De même que « *trente feux* » est aussi un usage du terme et assurément représente une certaine dégradation ou minimisation du sens. Je veux dire que ces « *feux* » sont aussi bien des feux éteints, que ce sont des feux à propos desquels vous direz certainement qu'*il n'y a pas de fumée sans feu* et que ce n'est pas pour rien que ces feux sont dans un usage qui dit *métonymiquement* ce à quoi ils viennent suppléer.

Sans aucun doute vous direz que, là, c'est à une référence de sens qu'en fin de compte je m'en remets pour faire la différence.

Je ne le crois pas et je vous ferai remarquer :

- que ce dont je suis parti c'est que *la métonymie* est *la structure fondamentale* dans laquelle peut se produire ce quelque chose de nouveau et de créatif qui est *la métaphore,*

- que même si quelque chose d'origine *métonymique* est placé en position de *substitution*, comme c'est le cas dans les trente voiles, c'est quelque chose d'*autre* dans sa nature que *la métaphore*, que pour tout dire *il n'y aurait pas de métaphore s'il n'y avait pas de métonymie*.

Je veux dire que *la chaîne* par rapport à laquelle, et dans laquelle, sont définies les places, les positions où se produit le phénomène de la métaphore, est à ce propos dans une sorte de glissement ou d'équivoque.

« *Il n'y aurait pas de métaphore s'il n'y avait pas de métonymie.* », me venait en écho et non pas du tout par hasard parce que cela a le plus grand rapport avec l'exclamation, l'invocation comique que j'arrive à mettre dans la bouche du PÈRE UBU :

« *Il n'y aurait pas de métaphore s'il n'y avait pas de métonymie.* »

De même :

« *Vive la Pologne, parce que sans la Pologne* - disait aussi le père Ubu – *il n'y aurait pas de Polonais !* »

Pourquoi ceci est-il un trait d'esprit ? C'est précisément au vif de notre sujet.

C'est un trait d'esprit, et c'est drôle précisément en tant que cela est la référence comme telle à *la fonction métonymique*, car on ferait fausse route si on croyait qu'il y avait là une drôlerie concernant par exemple le rôle que les Polonais ont pu jouer dans les malheurs de la Pologne qui ne sont que trop connus.

La chose est aussi drôle si je dis :

« *Vive la France, Monsieur, car sans la France il n'y aurait pas de Français !* »

De même si je dis :

« *Vive le christianisme, parce que sans le christianisme il n'y aurait pas de chrétiens ! Et même vive le Christ !* »

C'est toujours aussi drôle et on peut légitimement se demander pourquoi.

Je vous souligne qu'ici la dimension métonymique n'est absolument pas méconnaissable, que toute espèce de rapport de dérivation d'usage du suffixe, ou affixe, ou désinence, dans les langues flexionnelles, est proprement l'utilisation à *des fins significatives* de la dimension de *la chaîne*.

Ici il n'y a aucune espèce de *mot*… et je dirai même que toutes les références le recoupent - l'expérience de l'aphasique par exemple, nous montre précisément qu'il y a deux cas d'aphasie, et que très précisément quand nous sommes au niveau des troubles qu'on peut appeler troubles de la contiguïté, c'est-à-dire de la chaîne, c'est bien précisément ceux que le sujet a le plus grand mal à distinguer : c'est le rapport du *mot* à l'adjectif, de « *bienfait* » avec « *bienfaisant* », ou avec « *bien faire* » et avec « *bienfaisance* », c'est dans l'autre dimension métonymique que se produit quelque chose.

C'est précisément cet *éclair* qui, à cette occasion, nous fait considérer comme quelque chose non seulement de *comique*, mais même d'assez *bouffon*, cette référence.

Je vous fais remarquer qu'il est important ici, en effet, de s'appliquer à ce qu'on peut appeler « *propriété de la chaîne signifiante* », et de saisir…

j'ai essayé de trouver quelques termes de référence qui vous permettent de la saisir au point où nous allons le pouvoir

…ce que je veux désigner par cet « *effet de la chaîne signifiante* », *effet essentiel* inhérent à sa nature de *chaîne signifiante* concernant ce qu'on peut appeler *le sens*.

N'oubliez pas que l'année dernière, c'est dans une référence analogique…

qui pouvait vous paraître métaphorique mais dont j'ai bien souligné qu'elle ne l'était pas, qu'elle prétendait devoir être prise au pied de la lettre de la chaîne métonymique

…que j'ai placé, indiqué, situé ce qui est l'essence de toute espèce de déplacement fétichiste du désir, autrement dit de fixation du désir quelque part avant, après ou à côté, de toutes façons à la porte de son objet naturel, autrement dit de l'institution de ce phénomène absolument fondamental qu'on peut appeler la radicale perversion des désirs humains.

Ici je voudrais indiquer une autre *dimension*, celle que j'appellerais dans *la chaîne métonymique* « *le glissement du sens* ». Et déjà je vous ai indiqué le rapport de ceci avec sa technique, l'usage, le procédé littéraire que l'on a coutume de désigner sous le terme de « *réalisme* ».

Il n'est pas conçu dans ce domaine que l'on puisse aller à toutes sortes d'expériences :
je me suis soumis à celle de prendre un roman de l'époque *réaliste*, de le relire pour en quelque sorte voir les traits qui pourraient vous faire saisir ce quelque chose d'original dont la référence à la dimension du sens peut être reliée à l'usage métonymique comme tel de la chaîne signifiante,
et aussi bien me suis-je référé à un roman au hasard parmi les romans de l'époque *réaliste*, à savoir un roman de MAUPASSANT, *Bel Ami*.

D'abord c'est une lecture très agréable.
Faites-la une fois.
Et y étant entré, j'ai été bien surpris dans cette espèce [dans ce genre] d'y trouver ce quelque chose, exactement, que je cherche ici à désigner de *glissement*.

« *Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges DUROY sortit du restaurant. Comme il portait beau, par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familier, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier.* »

Le roman commence ainsi.

Ça n'a l'air de rien, mais ensuite ça s'en va *de moment en moment, de rencontre en rencontre*, et vous assistez de la façon la plus claire, la plus évidente à cette sorte de glissement.

Si nous survolons toute la marche du roman, nous voyons ce quelque chose qui fait qu'un être assez *élémentaire* je dirai, au point où il en est réduit au début du roman…

car cette *pièce de cent sous*
est la dernière qu'il a sur lui

…réduit à des besoins tout à fait directs : la préoccupation immédiate de l'amour et de la faim, est progressivement pris par la suite des hasards, bons ou mauvais, mais bons en général…

car il est non seulement joli garçon,
mais encore il a de la chance

…est pris dans un cercle de systèmes, de manifestations de l'échange, de la subversion métonymique de ces données primitives qui, dès qu'elles sont satisfaites, sont aliénées pour lui dans une série de situations.

Or jamais il ne s'agit de quoi que ce soit où il puisse ni s'y retrouver, ni se reposer, et qui le porte de succès en succès, à une à peu près totale aliénation de ce qui est sa propre personne.

Ceci n'est rien dans le détail, je veux dire dans la façon dont on vise à ne jamais aller au-delà de ce qui se passe dans la suite des événements et de leur notation en termes aussi concrets qu'il est possible.

Le romancier à tout instant nous montre une sorte de *diplopie* qui constamment nous met, non seulement le sujet du roman, mais tout ce qui l'entoure, dans une position toujours double à l'endroit de ce qui peut être l'objet fût-ce le plus immédiat.

Je prends l'exemple de ce repas au restaurant, qui commence d'être un des moments premiers de l'élévation à la fortune de ce personnage :

« *Les huîtres d'Ostende furent apportées, mignonnes et grasses, semblables à de petites oreilles enfermées en des coquilles, et fondant entre le palais et la langue ainsi que des bonbons salés.*

Puis, après le potage, on servit une truite rose comme de la chair de jeune fille…
Et les convives commencèrent à causer.

Ce fut le moment des sous-entendus adroits, des voiles levés par des mots, comme on lève des jupes, le moment des ruses de langage, des audaces habiles et déguisées, de toutes les hypocrisies impudiques, de la phrase qui montre des images dévêtues avec des expressions couvertes, qui fait passer dans l'oeil et dans l'esprit la vision rapide de tout ce qu'on ne peut pas dire, et permet aux gens du monde une sorte d'amour subtil et mystérieux, une sorte de contact impur des pensées par l'évocation simultanée, troublante et sensuelle comme une étreinte, de toutes les choses secrètes, honteuses et désirées de l'enlacement. On avait apporté le rôti, des perdreaux... »

Je peux vous faire remarquer que ce rôti, les perdreaux, la terrine de volaille, et tout le reste :

« *Ils avaient mangé de tout cela sans y goûter, sans s'en douter, uniquement préoccupés de ce qu'ils disaient, plongés dans un bain d'amour.* »

Cet alibi perpétuel qui fait que vous ne savez pas après tout si c'est la chair de la jeune fille ou la truite qui est sur la table…
et ceci dans une perspective qui est celle de la description réaliste comme on dit, dont il s'agit
…est une chose qui se dispense, non seulement de toute référence abyssale à quelque sens qu'il soit…
« trans-sens » de quelque façon que ce soit, ni poétique, ni moral, ni autre
…est quelque chose qui suffisamment, me semble-t-il, éclaire ce que j'indique quand je dis que c'est dans une perspective de perpétuel glissement du sens que tout discours qui vise à apporter la réalité est forcé de se tenir et que ce qui fait son mérite, ce qui fait qu'il n'y a pas de réalisme littéraire, c'est précisément que dans cet effort de serrer de près la réalité en l'énonçant dans le discours, le discours ne réussit à rien d'autre qu'à montrer ce que l'introduction du discours ajoute de désorganisant, de pervers à cette réalité.

Si quelque chose ici vous paraît encore rester dans un mode trop impressionniste, je voudrais essayer de faire tout de même l'expérience auprès de vous de quelque chose d'autre.

Vous le voyez, nous essayons de nous tenir, non pas au niveau où *le discours répond du réel*, où simplement il prétend le connoter, le suivre par rapport à ce *réel*, mais à une fonction d'*annalyste* avec deux « n ». Voyez ce que cela donne. J'ai pris un auteur sans doute méritoire, qui s'appelait Félix FÉNÉON…
et dont je n'ai pas le temps de vous faire ici la présentation
…et sa série de *Nouvelles en trois lignes* qu'il donnait au *Matin*.

Sans aucun doute ce n'est pas pour rien qu'elles ont été recueillies, sans doute s'y manifeste-t-il un *particulier talent*. Tâchons de voir lequel. Ce sont des *nouvelles en trois lignes* que l'on peut prendre *au hasard* d'abord, après nous en prendrons peut-être de plus *significatives* :

- « *Pour avoir un peu lapidé les gendarmes, trois dames pieuses… sont mises à l'amende par les juges de Toulens-Comblebourg.* »

- « *Paul, instituteur à l'île Saint-Denis, sonnait, pour la rentrée des écoliers, la cloche…* »

- « *À Clichy un élégant jeune homme s'est jeté sous un fiacre caoutchouté, puis indemne, sous un camion qui le broya.* »

- « *Une jeune femme était assise par terre à Choisy-le-Roi. Seul mot d'identité que son amnésie lui permit de dire : modèle.* »

- « *Le cadavre du sexagénaire…, se balançait à un arbre à Arcueil avec cette pancarte : trop vieux pour travailler.* »

- « *Au sujet du mystère de Luzarches, le juge d'instruction du Puy a interrogé la détenue… Mais elle est folle.* »

- « *Derrière un cercueil, MANGIN de Verdun-Chevigny. Il n'atteignit pas ce jour-là le cimetière, la mort le surprit en route.* »

- « *Le valet… installa à Neuilly chez son maître absent une femme amusante, puis disparut emportant tout, sauf elle.* »

- « *Feignant de chercher dans ce magot des pièces rares, deux escroqueuses en ont pris pour mille francs de vulgaire. Mademoiselle… Ivry.* »

- « *Plage… Finistère, deux baigneuses se noyaient. Un baigneur s'élança, de sorte que Monsieur Etienné dut sauver trois personnes.* »

Qu'est-ce qui fait rire ?

Voilà vraiment des faits connotés avec une rigueur impersonnelle dont je dirai que tout l'art consiste simplement à leur extrême réduction :
ceci est dit avec le moins de mots possible.

S'il y a quelque chose de comique, par exemple pour prendre celui qui est au haut de la page, ce qui se passe quand nous entendons :

- « *Derrière un cercueil, Mangin de Verdun-Chevigny. Il n'atteignit pas ce jour-là le cimetière, la mort le surprit en route.* »

C'est quelque chose qui ne touche absolument en rien ce cheminement qui est le nôtre à tous vers le cimetière, quelle que soit la méthode diverse dont on puisse effectuer ce cheminement.

Il n'y a absolument rien de semblable, et je dirai jusqu'à un certain point que ceci n'apparaîtrait pas si les choses étaient dites plus longuement, je veux dire si tout cela était noyé dans un flot de paroles.

Ce que j'ai appelé ici « *glissement du sens* »...
à savoir ce quelque chose qui fait que nous ne savons littéralement pas où nous arrêter à aucun moment de cette phrase telle que nous la recevons dans sa rigueur, pour lui donner son centre de gravité, son point d'équilibre
…c'est tout l'art de cette rédaction de ces nouvelles en trois lignes.

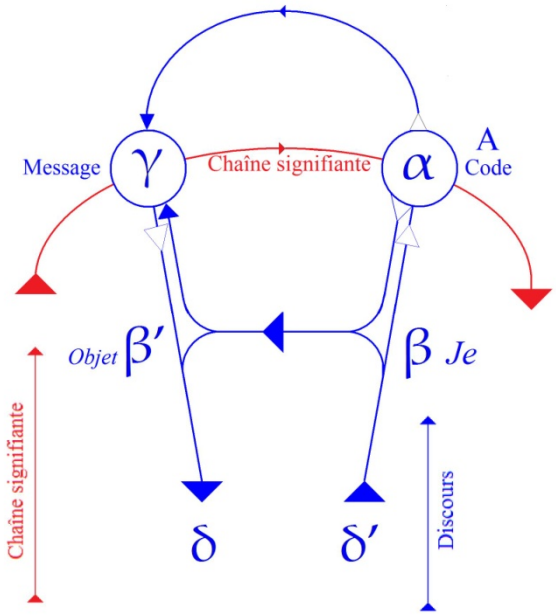
C'est précisément ce que j'appellerais ici leur décentrement. Il n'y a là aucune moralité :
un soigneux effacement de tout ce qui peut avoir un caractère exemplaire, ce qu'on appellera dans cette occasion « *l'art de détachement* » de ce style.

Néanmoins ce qui est raconté est tout de même bien quelque chose, une suite d'événements, et je dirai même plus, c'est l'autre mérite dont il s'agit, c'est de nous en donner des coordonnées tout à fait rigoureuses.

C'est donc bien là ce quelque chose que je vise, que j'essaye de vous faire sentir en vous montrant dans quelle mesure le discours dans sa dimension horizontale, dans sa dimension de chaîne, est proprement le lieu « *patinoire* », qui est tout autant utile à étudier que les « *figures du patinage* » sur lequel se passe ce glissement de sens, à la bande, légère sans doute, infime, qui peut peut-être…

tellement elle est réduite

…nous paraître nulle, mais qui de toute façon se présente et s'annonce dans l'ordre du *trait d'esprit* comme ce que nous pourrions appeler une dimension dérisoire, dégradante, désorganisante.



C'est dans cette dimension que le style du *trait d'esprit*, qui est celui du « *vol de l'aigle* », se situe et se place, à la rencontre du *discours* avec *la chaîne signifiante* qui ici se trouve être…

au niveau du « *famillionnaire* » au rendez-vous en γ

…et qui se produit ici simplement un peu plus loin.

Ici Frédéric SOULIÉ a apporté quelque chose qui évidemment va vers le « *Je* », puisque *la perspective* c'est Henri HEINE, c'est *le mot d'esprit*, et il l'appelle en témoignage.

Il y a toujours au début du *trait d'esprit* cette *perspective*, cet appel à l'Autre comme lieu de la vérification.

« *Aussi vrai...*

commençait Hirsch HYACINTHE

...« *Aussi vrai que Dieu me doit tous les bonheurs.* »

Et Dieu ici, dans sa référence, peut aussi être *ironique*. Elle est fondamentale ici.

SOULIÉ invoque Henri HEINE beaucoup plus prestigieux que lui…

sans vous faire l'histoire de Frédéric SOULIÉ, pourtant l'article que lui consacre le *Larousse* est bien joli

…SOULIÉ lui dit :

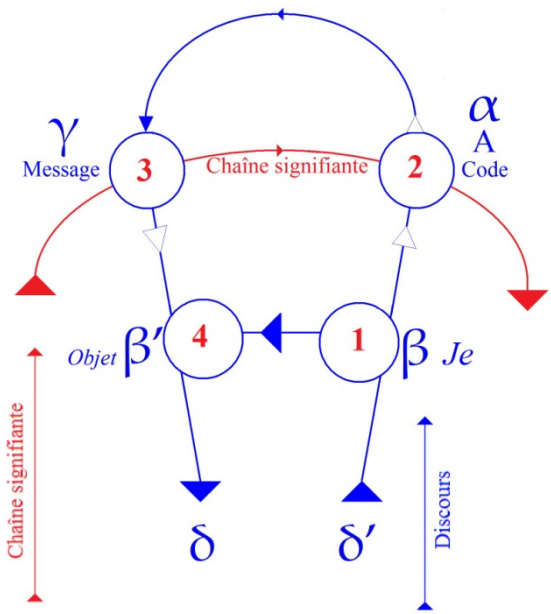
- « *Ne voyez-vous pas, mon cher maître...*

quelque chose comme cela

...n'est-ce pas bien amusant de voir ce XIXème siècle...

Ici c'est l'appel, l'invocation, le tirage du côté du « *Je* » de Henri HEINE, de celui qui est *le point pivot* présent dans cette affaire

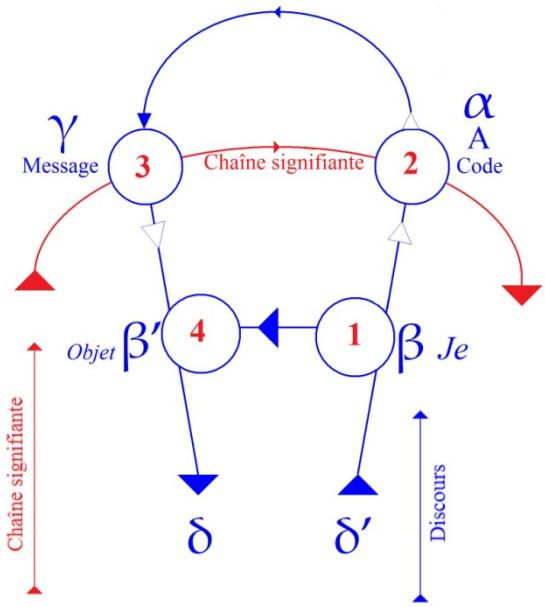
...de voir ce XIXème siècle adorer encore le Veau d'or ? »



Nous sommes donc passés par ici [2→1], puis nous sommes revenus ici [1→2] à propos du « *Veau d'or* », au lieu des *emplois* et de *la métonymie*, car en fin de compte ce « *Veau d'or* » est *une métaphore*, mais usée, passée dans le langage.

Nous en avons montré tout à l'heure incidemment les sources, les origines, le mode de production, mais en fin de compte c'est *un lieu commun*.

Et il envoie son *lieu commun* ici [2→3], au lieu du *message*, par le chemin $\alpha \rightarrow \gamma$ classique.



Ici [3] nous avons deux personnages, et vous savez bien que ces deux personnages peuvent aussi bien n'en être qu'un seul, puisque l'Autre, du seul fait qu'il existe la dimension de la parole, est chez chacun.

Et aussi bien, comme FREUD le remarque, s'il n'y avait déjà pas eu présent dans l'esprit de SOULIÉ ce *quelque chose* qui en somme lui fait qualifier de « *Veau d'or* » le personnage, c'est bien que ce n'est plus un usage qui pour nous, nous paraît admis, mais je l'ai trouvé dans LITTRÉ…

> LITTRÉ donc nous dit qu'on appelle un « *Veau d'or* » un Monsieur qui est cousu d'or et qui, à cause de cela, est l'objet de l'admiration universelle

…il n'y a pas d'ambiguïté, et en allemand non plus.

À ce moment-là, c'est-à-dire ici [3→2] entre γ et α : *renvoi du message au code*, c'est-à-dire sur la ligne de *la chaîne signifiante*, et en quelque sorte *métonymiquement*, le terme est repris dans quelque chose qui n'est pas le plan dans lequel il a été envoyé, est repris d'une façon qui assurément laisse ici apercevoir pleinement le sens :

- de *chute du sens*,
- de *réduction du sens*,
- de *dévalorisation du sens*.

Et pour tout dire, c'est ceci dont il s'agit…
    et ceci qu'à la fin de cette leçon
    d'aujourd'hui, je veux introduire
…c'est que *la métonymie* est à proprement parler le lieu où nous devons situer ce quelque chose de primordial, ce quelque chose de *primordial* et *d'essentiel* dans le langage humain en tant que nous allons en prendre ici, à l'opposé, la dimension du sens, c'est-à-dire…
    dans *la diversité de ces objets* déjà constitués par
    le langage où s'introduit le champ magnétique
    du besoin de chacun avec ses contradictions
…la réponse que j'ai tout à l'heure introduite, ce quelque chose d'autre qui est ceci…
    qui va peut-être pouvoir paraître paradoxal
…qui est la dimension de *la valeur*.

Et cette dimension de *la valeur* est proprement quelque chose qui a sa dimension du sens par rapport à elle. Elle se repose et s'impose :
- comme étant en contraste,
- comme étant un autre versant,
- comme étant un autre registre.

Si certains d'entre vous sont assez familiers… je ne dis pas du *Capital* tout entier…
    qui a lu *Le Capital !*
…mais du premier livre du *Capital* que tout le monde en général a lu, je vous prie de vous reporter à la page où MARX…
    au niveau de la formulation de ce qu'on appelle
    la théorie de « *la forme particulière de la valeur de la marchandise* »
…dans une note, se révèle être *un précurseur du stade du miroir*.

À cette page, MARX fait cette remarque…

> surabondante dans ce prodigieux premier livre qui montre lui, chose rare, quelqu'un qui tient un discours philosophique articulé

…et il fait cette proposition :
qu'avant toute espèce d'étude des rapports quantitatifs de la valeur, il convient de poser :

- que rien ne peut s'instaurer sinon sous la forme d'abord de l'institution de cette sorte d'*équivalence fondamentale* qui n'est pas simplement dans tant d'autres de toiles égales mais dans la moitié du nombre de vêtements,

- qu'il y a déjà quelque chose qui doit se structurer dans l'équivalence toile-vêtement, à savoir que des vêtements peuvent représenter la valeur de la toile, c'est-à-dire que ce n'est donc pas en tant que vêtement, qu'il est quelque chose que vous pouvez porter,

- qu'il y a quelque chose de nécessaire au départ même de l'analyse dans le fait que le vêtement peut devenir le signifiant de la valeur de la toile,

- qu'en d'autres termes, l'équivalence qui s'appelle *valeur* tient proprement à l'abandon de la part d'un ou de deux des deux termes, d'une partie également très importante de leur sens.

C'est dans cette dimension que se situe l'effet de sens de *la ligne métonymique* [3 → 2], ce qui nous permettra dans la suite de trouver :

- à quoi sert cette mise en jeu de l'*effet de sens* dans les deux registres de *la métaphore* et de *la métonymie,*

- en quoi ils se rapportent, du fait de cette commune mise en jeu, à une dimension, à une perspective qui est celle essentielle qui nous permet de rejoindre le plan de l'inconscient.

C'est ce qui rend nécessaire que nous fassions appel précisément, et d'une façon centrée autour de cela, à la dimension de l'Autre en tant qu'il est le lieu, le récepteur, le point pivot nécessaire de cet exercice.

C'est ce que nous ferons la prochaine fois.

Arrivé à la partie synthétique de son ouvrage
sur *le mot d'esprit*...
la deuxième partie
…FREUD se pose la question de l'origine du plaisir,
du plaisir que provoque le mot d'esprit.

Bien entendu, il est de plus en plus nécessaire…
je le rappelle à ceux d'entre vous
qui s'en croiraient dispensés
…que vous ayez au moins fait une lecture du texte
du *Mot d'esprit*. C'est la seule façon que vous ayez de
connaître cet ouvrage, en dehors du cas…
qui ne serait pas de votre gré je crois
…que je vous lise ce texte moi-même.

Ici je vais en extraire des morceaux, mais cela fait
sensiblement baisser le niveau de l'attention.
C'est le seul moyen de vous rendre compte
que les formules que je vous apporte…
que je vais essayer de vous apporter
…suivent fréquemment la ligne, je veux dire
au plus près, les questions que se pose FREUD.

Les questions que se pose FREUD, il se les pose
par une démarche souvent sinueuse, il se réfère à des
thèmes diversement reçus, psychologiques et autres.
Ceux auxquels il se réfère implicitement par la façon
dont il se sert des thèmes reçus, sont *aussi* importants…
plus importants encore
…que ceux qui lui servent de référence.

Ceux qui lui servent de référence sont ceux qu'il a
en commun avec ses lecteurs. La façon dont il s'en
sert fait apparaître…
il faut vraiment n'avoir pas ouvert
le texte pour ne pas s'en rendre compte
…une *dimension* qui n'a jamais été - jusqu'à lui-même -
suggérée. Cette dimension est précisément celle
du rôle *du signifiant*.

Je voudrais aller droit au sujet de ce qui nous occupe aujourd'hui, à savoir quelle est…
se demande FREUD
…la source du plaisir.

« *Quel est la source du plaisir ?* » nous dit-il.

Elle est essentiellement ce que…
dans un langage trop répandu de nos jours et dont se serviraient certains quand ils décriraient…
…la source du plaisir est à chercher essentiellement dans son côté *formel*.

Ce n'est heureusement pas comme cela que FREUD *s'exprime*, *il s'exprime* d'une façon encore plus précise :

« *La source du plaisir dans le mot d'esprit* - va-t-il jusqu'à dire - *c'est simplement la plaisanterie.* »

C'est cela la véritable source du plaisir.

Néanmoins bien entendu, le plaisir que nous prenons au cours de l'exercice du *mot d'esprit* est centré ailleurs.

Ne nous apercevons-nous pas de la direction de cette source, et tout au long de son analyse, de cette sorte d'ambiguïté qui est inhérente à l'exercice même du mot d'esprit qui fait que nous ne nous apercevons pas d'où nous vient le plaisir et qu'il faut tout l'effort de son analyse pour nous l'avoir montré ?

C'est un élément, *une démarche* absolument essentielle.

Conformément à un système de référence qui va apparaître de plus en plus marqué jusqu'à la fin de l'ouvrage, cette source du plaisir, il l'a rapportée à une période ludique de l'activité infantile, à savoir que c'est quelque chose qui se rapporte à *ces premiers jeux avec les mots* qui en somme nous reporte directement à l'acquisition du langage en tant que pur *signifiant*, car c'est à proprement parler au jeu *verbal*, à l'exercice que nous dirions presque purement…
pour ne pas dire émetteur
…purement émetteur de la forme verbale qui va apporter - primitif et essentiel - le plaisir.

Est-ce donc purement et simplement d'une sorte
de retour à un exercice du signifiant comme tel,
à une période d'avant le contrôle, que la critique,
que la raison va obliger…
    progressivement par le fait de l'éducation
    de tous les apprentissages de la réalité
…va forcer le sujet à apporter ce contrôle et cette
critique à cet usage du signifiant ?
Est-ce donc dans cette différence que va consister
le principal ressort de l'exercice du plaisir dans
le mot d'esprit ?

Assurément la chose parait très simple, si c'est à
tout ceci que se résumait ce que nous apporte FREUD.
Bien entendu ceci est loin d'être ce à quoi *il se limite*.
il nous dit que *là est la source du plaisir*, mais il nous montre
aussi *dans quelle voie* ce plaisir est utilisé :
ce plaisir sert en quelque sorte à une opération
de libération de ces voies anciennes…
    en tant qu'elles sont encore là *en puissance virtuelle*,
    existant, *soutenant* en quelque sorte encore *quelque chose*
…et, par le fait de passer par ces voies,
leur donnait un privilège par rapport à celles qui
ont été amenées au premier plan du contrôle de la
pensée du sujet par son progrès vers l'état adulte.

Faire retrouver ce privilège à ces voies,
c'est quelque chose qui nous fait rentrer d'emblée…
    et c'est en ceci qu'intervient toute l'analyse
    antérieure qu'il a faite du ressort
    et du mécanisme du mot d'esprit
...dans des voies structurantes qui sont celles même *de l'inconscient*.

En d'autres termes, *les deux faces* du mot d'esprit - c'est
lui-même qui s'exprime ainsi - sont d'une part :

- cette face d'exercice du signifiant avec cette
  liberté qui porte au maximum toute sa possibilité
  d'ambiguïté fondamentale et même pour tout dire,
  son caractère primitif par rapport au sens,
  l'essentielle polyvalence qu'il a par rapport
  au sens, la fonction créatrice qu'il a par
  rapport au sens, l'accent d'arbitraire qu'il
  apporte dans le sens. C'est l'une de ses faces.

- L'autre, c'est le fait que cet exercice par lui-même nous introduit, nous dirige, évoque tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient.

Et ceci est suffisamment indiqué au regard de FREUD par le fait que *les structures que révèle le mot d'esprit*, la façon dont fonctionne sa constitution, sa cristallisation, ne sont autres que *les mêmes qu'il a découvertes* lui-même, dans ses premières appréhensions de l'inconscient, à savoir :

- *au niveau du rêve*,

- *au niveau des actes manqués*, *ou réussis, comme vous voudrez l'entendre,*

- *au niveau des symptômes* mêmes.

C'est à ceci que nous avons essayé de donner *une formule* plus serrée, plus précise, du moment que *sous la forme*, sous la rubrique *de métaphore et de métonymie*, nous retrouvons dans leurs formes les plus générales…

dans les formes qui sont équivalentes pour tout exercice du langage, et aussi pour ce que nous en retrouverons de structurant dans l'inconscient

…ces formes sont les formes les plus générales dans lesquelles donc *la condensation, le déplacement, les autres mécanismes* que FREUD met en valeur dans *les structures de l'inconscient*, ne sont en quelque sorte que ses applications.

Cette commune mesure de l'inconscient avec ce que nous lui conférons…

non pas simplement par les voies des habitudes mentales, mais par ce qu'il y a effectivement de dynamique dans le rapport avec le désir

…cette commune mesure de l'inconscient et de la structure de la parole en tant qu'elle est commandée par les lois du signifiant, c'est ceci que nous essayons d'approcher de plus en plus près, « *d'exemplarifier* », de rendre exemplaire par notre recours à l'ouvrage de FREUD sur le mot d'esprit.

C'est ce que nous allons essayer de regarder de plus près aujourd'hui.

Si nous mettons l'accent sur ce qu'on pourrait appeler « *l'autonomie des lois du signifiant* », si nous disons…

par rapport au mécanisme de la création du sens

…qu'elles sont premières, ceci ne nous dispense pas, bien entendu, de nous poser la question de comment nous devons concevoir, non seulement l'apparition du sens, mais pour parodier une formule qui a été assez maladroitement produite dans l'école *logico-positiviste*, nous dirions « *le sens du sens* », non pas que ceci *ait un sens*.

Mais que voulons-nous dire quand il s'agit de sens ?

Et aussi bien FREUD, dans ce chapitre sur *le mécanisme du plaisir*, l'évoque, s'y réfère sans cesse, et n'est pas sans faire état de cette formule si souvent répandue à propos de l'exercice du *mot d'esprit* : « *sens dans le non-sens* », comme l'ont dit depuis longtemps les auteurs par une sorte de formule qui fait en quelque sorte état des deux faces apparentes du plaisir, la façon :

- dont il frappe d'abord par le *non-sens*,

- dont d'autre part il nous attache et *nous récompense* par l'apparition de je ne sais quel *sens secret…*

  d'ailleurs toujours tellement difficile à définir si nous partons de cette perspective

  …dans ce non-sens même, ou bien dans le passage frayé par un non-sens qui a cet instant nous étourdit, nous sidère.

Ceci est plus près peut-être du mécanisme, et FREUD assurément est aussi beaucoup plus près de lui concéder plus de propriétés, c'est à savoir que le non-sens a le rôle, là un instant, de nous leurrer assez longtemps pour qu'un sens…

inaperçu jusque là, ou d'ailleurs très vite aussi passé, fugitif, un sens en éclair, de la même nature que la sidération qui nous a un instant retenu sur le non-sens

…nous frappe à travers cette saisie du mot d'esprit.

En fait si on regarde les choses de plus près, on voit que FREUD va jusqu'à répudier ce terme de *non-sens*.

Et c'est là aussi que je voudrais que nous nous arrêtions aujourd'hui, car aussi bien c'est bien le propre de ces approximations, qui permettent précisément d'éviter le dernier terme, le dernier ressort du mécanisme en jeu, que de s'arrêter à des formules qui sans aucun doute ont leur apparence, leur séduction psychologique, mais qui ne sont pas à proprement parler, celles qui conviennent.

Je vais vous proposer de partir de quelque chose qui ne sera pas un recours à *l'enfant* dont sans aucun doute nous savons en effet qu'il peut prendre quelque *plaisir* à ces jeux verbaux, et qu'on peut se référer en effet à quelque chose de cet ordre pour donner sens et poids à une sorte de psychogenèse du *mécanisme de l'esprit*, mais dont après tout si vous y pensez autrement que par une espèce de satisfaction d'une *routine* qui est *établie* par le fait que se référer à *quelque chose* comme cette activité ludique primitive, lointaine, à laquelle après tout on peut accorder toutes les grâces, il n'est peut-être pas non plus quelque chose qui doive tellement nous satisfaire puisqu'aussi bien il n'est pas sûr que le plaisir de l'esprit auquel l'enfant ne participe que de très loin, soit quelque chose qui doive être exhaustivement expliqué par un recours à la fantaisie.

Mais je voudrais arriver à quelque chose qui fasse le *nœud* entre cet usage du signifiant et ce que nous pouvons appeler une satisfaction ou un plaisir.

C'est moi ici, qui reviendrai à cette référence qui semble élémentaire, que si nous recourons à l'enfant il faut tout de même que nous n'oublions pas que le signifiant au début est fait pour servir à quelque chose, il est fait pour exprimer *une demande*.

Arrêtons-nous donc un instant au *ressort de la demande*. C'est ce quelque chose d'un besoin qui passe au moyen d'un signifiant qui est adressé à l'Autre.

Déjà la dernière fois je vous ai fait remarquer que cette référence méritait que nous essayions d'en sonder les temps.

Les temps en sont si peu sondés que j'y ai fait allusion quelque part dans l'un de mes articles.

Un *personnage* éminemment représentatif de la hiérarchie psychanalytique a fait tout un article d'une douzaine de pages environ, pour s'émerveiller des vertus de ce qu'il appelle le « *wording* », mot qui en anglais correspond à ce que, plus maladroitement en français, nous appelons « *passage au verbal* » ou « *verbalisation* ». Il est évidemment plus élégant *en anglais* qu'il ne l'est *en français*.

Il s'émerveille qu'une patiente *singulièrement* braquée par une intervention qu'il avait faite en lui disant quelque chose qui voulait dire à peu près « *Vous avez de singulières, ou même de fortes demandes.* »...

ce qui en anglais a en plus un accent
plus insistant encore qu'en français

...en ait été littéralement bouleversée comme d'une *accusation*, comme d'une *dénonciation*, alors que quand il avait repris *le même terme* quelques moments plus tard en se servant de *needs*, c'est-à-dire *besoins*, il avait trouvé quelqu'un de tout *docile* à accepter son interprétation.

Le caractère de montage qui est donné par l'auteur en question à cette découverte, nous montre bien à quel point *l'art du wording* est encore à l'intérieur de *l'analyse* ou du moins d'*un certain cercle de l'analyse*, à l'état primitif.

Car à la vérité tout est là : la demande est quelque chose qui par soi-même est si relative à l'Autre, que le fait que ce soit l'Autre qui l'accuse, il se trouve tout de suite en posture d'*accuser* le sujet lui-même, de le repousser, alors qu'en évoquant le besoin il authentifie ce besoin, il l'assume, il l'homologue, il l'amène à lui, il commence déjà à *le reconnaître*, ce qui est une satisfaction essentielle.

Le mécanisme de la demande naturellement...

et le fait que l'Autre par nature s'y oppose,
ou encore on pourrait dire, que *la demande* par nature
exige qu'on s'y oppose *pour être soutenue comme demande*

...est lié justement à l'introduction dans la communication du langage, et illustré à chaque instant par *le mode sous lequel l'Autre accède à la demande*.

Réfléchissons bien.
C'est dans la mesure où la dimension du langage vient là pour être remodelée, mais aussi pour verser dans le complexe signifiant - à l'infini - *le système des besoins*, que la demande est essentiellement quelque chose de sa nature qui se pose comme pouvant être exorbitante.

Ce n'est pas pour rien que les enfants « *demandent la lune* ». Ils « *demandent la lune* » parce qu'il est de la nature d'un besoin qui s'exprime par l'intermédiaire du système signifiant, de « *demander la lune* ».

Aussi bien d'ailleurs nous n'hésitons pas *à la leur promettre.*
Aussi bien d'ailleurs sommes-nous tout près *de l'avoir !*

En fin de compte nous ne l'avons pas encore la lune, et ce qui est essentiel c'est tout de même de s'apercevoir de ceci, de le mettre en relief : après tout *dans cette demande* de satisfaction d'un besoin, qu'est-ce qui se passe purement et simplement ?

Nous répondons à la demande.
Nous donnons à notre prochain ce qu'il nous demande.

Par quel trou de souris faut-il qu'il passe ?
Par quelle réduction de ses prétentions faut-il qu'il se réduise lui-même pour que *la demande* soit entérinée ?

C'est ce que met suffisamment en valeur le phénomène du besoin quand il apparaît nu.

Je dirai même que pour y accéder en tant que besoin, il faut que nous nous référions au-delà du sujet à je ne sais quel Autre :

- qui s'appelle le CHRIST, qui s'identifie au pauvre pour ceux qui pratiquent la charité chrétienne

- mais même pour les autres, pour l'homme du désir, pour le Don JUAN de MOLIÈRE : il donne *bien entendu* au mendiant ce qu'il lui *demande*, et ce n'est pas pour rien qu'il ajoute « *pour l'amour de l'humanité* ».

C'est à un Autre…
au-delà de celui qui est en face de vous
…en fin de compte, que la réponse à la demande,
l'accord de la demande, est déféré.

Et l'histoire…
qui est une des histoires sur lesquelles
FREUD fait pivoter son analyse du *mot d'esprit*
…l'histoire dite « *du saumon mayonnaise* », est la plus belle histoire qui en donne ici l'illustration.

Un personnage s'indigne, après avoir à un quémandeur donné quelque argent…
dont il a besoin pour faire face à je ne sais
quelles dettes, à ses échéances
…de le voir donner à l'objet de la générosité,
un emploi autre que celui qui répond en quelque sorte déjà à quelque autre esprit limité.

C'est une véritable *histoire drôle*, quand le retrouvant le lendemain dans un restaurant en train de s'offrir…
ce qui est considéré comme
le signe de la dépense somptuaire
…du « *saumon à la mayonnaise* », avec ce petit accent viennois que peut donner le ton de l'histoire, il lui dit :

> « *Comment !*
> *Est-ce pour cela que je t'ai donné de l'argent ?*
> *Pour t'offrir du saumon mayonnaise !* »

À quoi l'autre entre dans le *mot d'esprit* et répond :

> « *Mais alors je ne comprends pas !*
> *Quand je n'ai pas d'argent je ne peux pas avoir de saumon mayonnaise.*
> *Quand j'en ai je ne peux pas non plus en prendre !*
> *Quand donc mangerais-je du saumon mayonnaise ?* »

Toute espèce d'exemple du *mot d'esprit* est encore plus significatif par le domaine même où il se déplace, est encore plus significatif par sa particularité qui semble être le quelque chose de spécial dans l'histoire qui ne peut être généralisé.

C'est par cette particularité que nous arrivons au plus vif ressort du domaine auquel nous nous plaçons, et la pertinence de cette histoire n'est pas moindre que celle de n'importe quelle autre histoire qui toujours nous met au cœur même du problème, au rapport entre le signifiant et le désir, et au fait que le désir est profondément changé d'accent, subverti, rendu ambigu lui-même par son passage par les voies du signifiant.

Entendons bien tout ce que cela veut dire.

C'est toujours au nom d'un certain registre…
qui fait intervenir l'Autre de
l'au-delà de celui qui demande
…que toute satisfaction est accordée,
et ceci précisément pervertit profondément le système de la demande et de la réponse à la demande.

- « *Vêtir ceux qui sont nus.* »
- « *Nourrir ceux qui ont faim.* »
- « *Visiter les malades.* »

…je n'ai pas besoin de vous rappeler des sept, huit ou neuf oeuvres de miséricorde, il est assez frappant dans leurs termes même que « *Vêtir ceux qui sont nus.* »,
on pourrait dire…
si la demande était quelque chose qui
devait être soutenu dans sa pointe directe
…pourquoi pas « habiller »…
je veux dire chez Christian DIOR
…ceux ou celles qui sont nus ?

Cela arrive de temps en temps, mais en général c'est qu'on a commencé par les déshabiller soi-même.

De même « *Nourrir ceux qui ont faim.* » :
pourquoi pas « leur soûler la gueule » ?
Ça ne se fait pas, ça leur ferait mal, ils ont l'habitude de *la sobriété*, il ne faut pas les déranger.

Quant à « *Visiter les malades.* », je rappellerai le *mot* de Sacha GUITRY :

« *Faire une visite fait toujours plaisir.*
Si ce n'est pas quand on arrive, c'est au moins quand on s'en va ! »

Le rapport de thématique de *la demande* est au cœur
de ce qui fait aujourd'hui notre propos.

Essayons donc de schématiser ce qui se passe
dans ce temps d'arrêt qui en quelque sorte décale
par une sorte de voie singulière « *en baïonnette* »…
si on peut s'exprimer ainsi
…la communication de la demande à son accès.

Ce n'est donc pas à quelque chose d'autre que *mythique*…
mais quelque chose de profondément vrai
…que je vous prie de vous reporter pour faire usage
de ce petit schéma, et de la façon suivante :
supposons la chose tout de même qui doit bien exister
quelque part, ne serait-ce que dans notre *schéma*,
une demande qui passe, car en fin de compte tout est là.

Si FREUD a introduit une nouvelle dimension
dans notre considération de l'Homme, c'est que,
je ne dirai pas que quelque chose passe quand même,
mais que ce quelque chose qui est destiné à passer,
le désir qui devrait passer, laisse quelque part,
non seulement des *traces*, mais un circuit insistant.

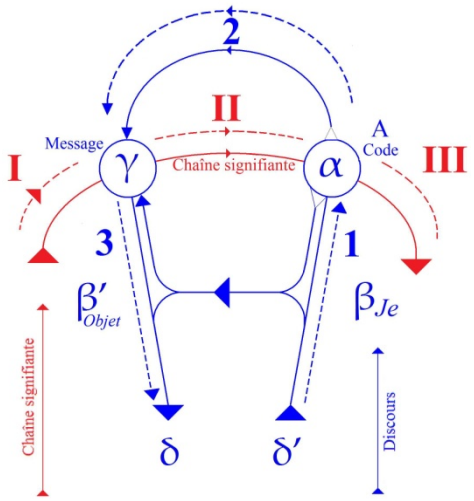
Partons donc sur le *schéma* de quelque chose
qui représenterait *la demande qui passe*.

Mettons… puisqu'enfance il y a : nous pouvons très
bien y faire se réfugier *la demande qui passe*.

Cet enfant, qui articule quelque chose dont il n'est
encore pour lui qu'articulation incertaine,
mais articulation à laquelle il prend plaisir,
à laquelle se réfère FREUD.

Il dirige sa demande : disons qu'elle part…
heureusement elle n'est pas encore entrée en jeu
…quelque chose se dessine qui part de ce point
que nous appellerons Δ ou grand D : *demande*.

Et ceci, qu'est-ce que cela nous décrit ?
Cela nous décrit *la fonction du besoin* : *quelque chose s'exprime*
qui part du *sujet* et qui termine *la ligne de son besoin* .



C'est précisément ce qui détermine la courbe
de ce que nous avons isolé ici comme « *le discours* »
et ceci est fait à l'aide de la mobilisation
de quelque chose qui est préexistant.

Je n'ai pas inventé la ligne du « *discours* », *la mise en jeu*
du stock…
très réduit à ce moment
...du stock du signifiant, pour autant que corrélativement
il *articule quelque chose*.

Voyez les choses :
si vous voulez monter ensemble sur les deux plans :

- de *l'intention* [1→ 2→ 3], si confuse que vous la supposiez, du jeune sujet en tant qu'il dirige l'appel,

- *le signifiant* [I→ II→ III], si désordonné aussi que vous puissiez en supposer l'usage, pour autant qu'il est mobilisé dans cet effort, dans cet appel, progresse en même temps, et ce quelque chose a un sens d'accroissement que je vous ai déjà marqué : l'utilité pour comprendre l'*effet rétroactif* de la phrase qui se boucle juste à la fin du *deuxième temps*.

Remarquez que *ces deux lignes ne sont pas encore entrecroisées*, en
d'autres termes que celui qui dit quelque chose, dit
à la fois plus et moins que ce qu'il croit dire.
La référence ici au *caractère tâtonnant* du premier usage
de la langue de l'enfant trouve son plein emploi.

Si en d'autres termes progresse parallèlement
sur les deux lignes l'achèvement de ce quelque chose
qui là s'appellera *la demande*, c'est quand même à la fin
du *second temps* que le signifiant se bouclera sur quelque
chose qui ici achève…
    d'une façon aussi *approximative* que vous le voudrez
…*le sens de la demande*, ce qui constitue *le message*, le quelque
chose que l'Autre…
    disons la mère pour de temps en temps
    admettre l'existence de bonnes mères
…évoque à proprement parler, qui coexiste avec
l'achèvement du message.

L'un et l'autre se déterminent en même temps :
  - l'un comme message,
  - l'autre comme Autre.
Et dans un *troisième temps* de cette double courbe,
nous verrons quelque chose qui ici s'achève, et aussi
ici quelque chose dont nous allons au moins à titre
hypothétique indiquer comment nous pouvons
les nommer, les situer dans cette structuration de
la demande qui est celle que nous essayons de mettre
tout à fait à la base, au fondement de l'exercice
premier du signifiant dans l'expression du *désir*.

Je vous demanderai, au moins provisoirement,
d'admettre comme la référence la plus utile pour ce
que nous allons essayer de développer ultérieurement,
d'admettre dans *le troisième temps* ce cas idéal où *la demande* en
quelque sorte rencontre exactement ce qui la *prolonge*,
à savoir *l'Autre* qui la reprend à propos de son *message*.

Je crois que ce que nous devons ici considérer c'est
quelque chose qui ne peut pas exactement se confondre
ici avec la satisfaction, car il y a dans
l'intervention, dans l'exercice même de tout
signifiant à propos de la manifestation du besoin,
ce quelque chose qui le transforme et qui déjà lui
apporte, de par l'appoint du signifiant, ce minimum
de transformations, de métaphores pour tout dire,
qui fait que ce qui est signifié est quelque chose
d'au-delà du besoin brut, de remodelé par l'usage
du signifiant.

C'est ici pour tout dire que commence à s'exercer, à intervenir, à entrer dans la création du signifié, quelque chose qui n'est pas pure et simple traduction du besoin, mais reprise, ré-assomption, remodelage du besoin, de création d'un désir qui est autre que le besoin, qui est un besoin plus un signifiant.

Comme le disait LÉNINE :

> « *Le socialisme est quelque chose qui probablement est très sympathique, mais la communauté parfaite a en plus l'électrisation.* »

Ici il y a *en plus* le *signifiant* dans l'expression du besoin. Et de l'autre côté ici, dans le troisième temps, il y a assurément quelque chose qui correspond à cette apparition miraculeuse.

Nous l'avons supposée miraculeuse, pleinement satisfaisante, de la satisfaction par l'Autre de quelque chose, ce quelque chose qui est là créé.

C'est ce quelque chose qui ici normalement aboutit à ce que FREUD nous présente comme *le plaisir* de l'exercice *du signifiant*, pour tout dire de l'exercice de la chaîne signifiante comme tel, dans ce cas idéal de réussite, dans le cas où l'Autre vient ici dans le prolongement même de l'exercice du signifiant.

Ce qui prolonge l'effort du signifiant comme tel, c'est cette résolution ici en un plaisir propre, authentique, le plaisir de cet usage du signifiant. Vous le voyez sur ces quelques lignes limites.

Je vous prie un instant d'admettre à titre d'hypothèse à proprement parler, l'hypothèse qui restera sous-jacente à tout ce que nous allons essayer de concevoir comme ce qui se produit dans les cas communs, dans les cas d'*exercice réel du signifiant*.

Pour l'usage de la demande c'est quelque chose qui sera sous-tendu par cette référence primitive à ce que nous pourrions appeler le plein succès, ou le premier succès, ou le succès mythique, ou la forme archaïque primordiale de l'exercice du signifiant.

Ce *passage* plein, ce *passage* avec succès de *la demande* comme telle dans *le réel*, pour autant qu'il crée en même temps *le message* et *l'Autre*, aboutit à :

- ce remaniement du signifié d'une part, qui est introduit par l'usage du signifiant comme tel,

- et d'autre part *prolonge directement l'exercice du signifiant dans un plaisir authentique*.

L'un et l'autre se balancent :

- il y a d'une part cet exercice que nous retrouvons en effet, avec FREUD, tout à fait à l'origine du jeu verbal comme tel, qui est un plaisir toujours prêt à surgir.

- Et bien entendu, combien toujours…
  par tout ce que nous allons voir maintenant
  de ce qui se passe pour s'y opposer
  …combien masquée est d'autre part cette nouveauté qui apparait…
  non pas simplement dans *la réponse à la demande*
  mais dans *la demande verbale* elle-même
  …apparaît ce quelque chose qui complexifie, qui transforme le besoin, qui le met sur le plan de ce que nous appellerons à partir de là, *le désir*.

Le désir étant :

- ce *quelque chose* qui est défini par un décalage essentiel par rapport à tout ce qui est purement et simplement de *la direction imaginaire du besoin*,

- qui est ce *quelque chose* qui l'introduit par soi-même dans un ordre autre, *l'ordre symbolique*, avec tout ce qu'il peut apporter ici de perturbation.

Pour tout dire nous voyons ici surgir à propos de ce mythe premier auquel je vous prie de vous référer, parce qu'il faut que nous y appuyions là-dessus dans toute la suite, faute de rendre incompréhensible, tout ce qui nous sera par FREUD articulé à propos du mécanisme propre du plaisir du *mot d'esprit*.

Je souligne que cette nouveauté qui apparaît dans le signifié par l'introduction du signifiant c'est ce *quelque chose* que nous retrouvons partout, comme une dimension essentielle accentuée par FREUD à tous les détours, dans ce qui est manifestation de l'inconscient.

FREUD nous dit parfois que *quelque chose* nous apparaît au niveau des *formations de l'inconscient* qui s'appelle *surprise*.

C'est quelque chose qu'il convient de prendre, non pas comme un accident de cette découverte mais comme une dimension essentielle de son essence.

Il y a quelque chose d'originaire dans le phénomène de la surprise :

- qu'il se produise à l'intérieur d'une formation de l'inconscient pour autant qu'en elle-même elle choque le sujet par son caractère surprenant,

- mais aussi bien si au moment où pour le sujet vous en faites le dévoilement, vous provoquez chez lui ce sentiment de la surprise.

FREUD l'indique dans toutes sortes de points :

- soit dans *La science des rêves*,

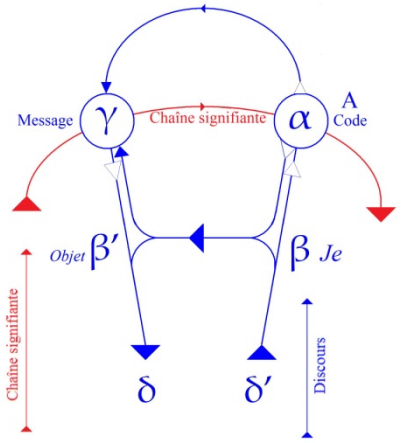
- soit dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*,

- soit encore et à tout instant dans *le texte du Mot d'esprit*.

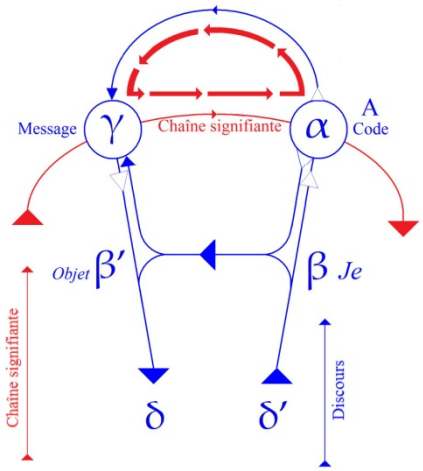
Cette dimension de la surprise est elle-même consubstantielle à ce qu'il en est du désir pour autant qu'il est passé au niveau de l'inconscient.

Cette dimension, c'est ce que le désir emporte avec lui d'une condition d'émergence qui lui est propre en tant que désir, c'est proprement celle par laquelle il est même susceptible d'entrer dans l'inconscient, car tout désir n'est pas susceptible d'entrer dans l'inconscient.

Seuls entrent dans l'inconscient ces désirs qui…
    pour avoir été symbolisés
…peuvent, en entrant dans l'inconscient, conserver sous leur forme symbolique…
    sous la forme de cette trace indestructible
    dont FREUD reprend encore l'exemple dans le *Witz*
…des désirs qui ne s'usent pas, qui n'ont pas le caractère d'*impermanence* propre à toute insatisfaction, mais qui, au contraire, sont supportés par *cette structure symbolique* qui les maintient à un certain niveau de circulation du signifiant, celui que je vous ai désigné comme devant être - dans ce schéma - situé dans ce circuit entre *le message* et *l'Autre* :



C'est-à-dire occupant une fonction, une place qui, selon les cas, selon les incidences où il se produit, fait que ce sont par les mêmes voies que nous devons concevoir le circuit tournant de l'inconscient en tant qu'il est là toujours prêt à reparaître.



C'est dans l'action de *la métaphore* :

- en tant que c'est pour autant qu'à certains circuits originaux *quelque chose* vient frapper dans le circuit courant, banal, reçu, de *la métonymie*, que se produit le surgissement du sens nouveau,

- en tant enfin que dans le *trait d'esprit* c'est à *ciel ouvert* que se produit cette balle renvoyée entre *message* et *Autre* qui va produire l'effet original du *trait d'esprit*.

Rentrons maintenant dans plus de détails pour essayer de le saisir et de le concevoir.

Si nous ne sommes plus à *ce niveau primordial*, à *ce niveau mythique* de première instauration dans sa forme propre de *la demande*, comment les choses se font-elles ?

Reportons-nous à *ce thème absolument fondamental*, tout au long des histoires de trait d'esprit on ne voit que cela, on ne voit que *des quémandeurs à qui on accorde des choses* :

- soit qu'*on leur accorde* ce qu'ils ne demandent pas,

- soit que, leur ayant accordé ce qu'ils demandent, ils en fassent un autre usage,

- soit qu'ils se comportent vis-à-vis de celui qui le leur a accordé avec une toute spéciale insolence, reproduisant, si l'on peut dire, dans le rapport du *demandeur* au sollicité, cette dimension bénie de l'ingratitude.

Sinon il serait vraiment insupportable d'accéder à aucune demande, car observez, comme nous l'a fait remarquer avec beaucoup de pertinence notre ami MANNONI dans un excellent ouvrage, que le mécanisme normal de la demande à laquelle on accède est de provoquer des demandes toujours renouvelées, car en fin de compte qu'est-ce que c'est que cette demande, pour autant qu'elle rencontre son auditeur, l'oreille à laquelle elle est destinée ?

Ici faisons un petit peu d'étymologie.
Quoique ce ne soit pas dans l'usage du signifiant que réside forcément la dimension essentielle à laquelle on doive se référer, un peu d'étymologie est pourtant bien là pour nous éclairer.

Cette *demande* si marquée des thèmes de l'exigence dans la pratique concrète, dans l'usage, dans l'emploi du terme…
et plus encore en anglo-saxon qu'en d'autres langues, mais aussi bien dans d'autres langues
…originairement c'est *demandare*, c'est *se confier*, c'est…
sur le plan d'une *communauté* de registre et *de langage*
…*d'une remise de tout soi, de tous ses besoins à un autre*.

Le matériel signifiant de la demande est emprunté sans doute pour prendre un autre accent qui lui est tout spécialement imposé par l'exercice effectif de la demande.

Mais ici le fait de l'origine des matériaux employés métaphoriquement…
vous le voyez par le progrès de la langue
…est bien pour nous instruire de ce dont il s'agit dans ce fameux complexe de dépendance que j'évoquai tout à l'heure avec, selon les termes de MANNONI, un effet que *celui qui demande* peut penser qu'effectivement l'autre a vraiment accédé à une de ses demandes, il n'y a en effet plus de limite :
il peut, il doit, il est normal qu'il lui confie tous ses besoins.

Tout ce que j'évoquais à l'instant des bienfaits de l'ingratitude met un terme aux choses, met un terme à ce qui ne saurait s'arrêter.

Mais aussi bien *le quémandeur* n'a pas l'habitude de par l'expérience de présenter ainsi *sa demande* toute nue.

La demande n'a rien de confiant, il sait trop bien à quoi il a affaire dans l'esprit de l'autre, et c'est en cela qu'il déguise sa demande.

C'est-à-dire qu'il demande quelque chose dont il a besoin au nom d'autre chose dont il a quelquefois besoin aussi, mais qui sera plus facilement admis comme prétexte à la demande.

Au besoin cette autre chose, s'il ne l'a pas, il l'inventera purement et simplement, et surtout il tiendra compte, dans la formulation de sa demande, de ce qui est le système de l'Autre, celui auquel je faisais allusion tout à l'heure :

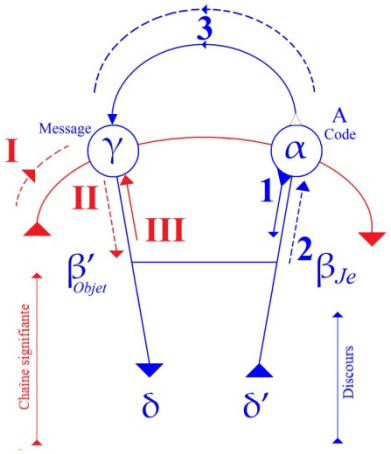
- il s'adressera d'une certaine façon à *la dame d'œuvre*,
- d'une autre façon au *banquier*, tous personnages qui se profilent d'une façon si amusante,
- d'une autre façon au *marieur*,
- d'une autre façon à ceux-ci ou à ceux-là.

C'est-à-dire que non seulement son désir sera pris et remanié dans le système du signifiant, mais dans le système du signifiant tel qu'il est instauré, institué dans l'Autre, c'est-à-dire selon le code de l'Autre, et simplement sa demande commencera à se formuler à partir de l'Autre pour d'abord se réfléchir sur ce quelque chose qui depuis longtemps est passé à l'état actif dans son discours : sur le « *Je* » qui ici et là profère la demande pour la réfléchir sur *l'Autre*, et aller par ce circuit s'achever en *message*.

Qu'est-ce à dire ?

Ceci c'est l'appel, l'intention, c'est le circuit du besoin secondaire dont vous voyez qu'il n'y a pas tellement besoin encore de lui donner trop l'accent de la raison, sinon celui du contrôle, contrôle par le système de l'Autre qui bien entendu implique déjà toutes sortes de facteurs que nous sommes uniquement pour l'occasion fondés à qualifier de rationnels.

Disons que s'il est rationnel d'en tenir compte, il n'est pas pour autant impliqué dans leur structure qu'ils soient effectivement rationnels.
Que se passe-t-il sur la chaîne du signifiant selon *ces trois temps* que nous voyons ici se décrire ?



C'est quelque chose qui de nouveau mobilise tout l'appareil, toute la disposition, tout le matériel pour arriver ici d'abord à quelque chose, mais à quelque chose qui ne passe pas d'emblée vers *l'Autre*, qui vient ici se *réfléchir* [γ → β'→ γ] à ce *quelque chose* qui, au *deuxième temps*, a correspondu à l'appel à *l'Autre*, c'est-à-dire à cet *objet* pour autant :

- qu'il est *l'objet* admissible par *l'Autre*,
- qu'il est *l'objet* de ce que veut bien désirer *l'Autre*,
- qu'il est *l'objet métonymique*.

Et c'est de :

- réfléchir sur cet objet,
- venir au *troisième temps* converger vers le *message*,

que nous nous trouvons donc ici…

non pas dans cet heureux état de satisfaction que nous avions obtenu au bout des trois temps de la première mythique représentation de la demande et de son succès avec sa nouveauté surprenante, et son plaisir par lui-même satisfaisant

…nous nous trouvons arrêtés sur un *message* qui porte en lui-même ce caractère d'ambiguïté d'être la rencontre d'une formulation aliénée dès son départ…

en tant *qu'elle part de* *l'Autre*, et de ce côté *va aboutir à quelque chose qui est* en quelque sorte *désir de l'Autre*, en tant que c'est de *l'Autre* lui-même qu'a été évoqué l'appel, et d'autre part *dans son appareil signifiant même*

…d'introduire toutes sortes d'éléments « *conventionnels* », qui sont à proprement parler ce que nous appellerons le caractère de « *communauté* », ou de déplacement à proprement parler des objets, pour autant que les objets sont profondément remaniés *par le monde de l'Autre*.

Et nous avons vu que *le discord entre ces deux points d'aboutissement de la flèche au troisième temps* est quelque chose de si frappant que c'est cela même qui peut aboutir à ce que nous appelons *lapsus*, *trébuchement de paroles*, par les deux voies.

Il n'est pas certain que ce soit une signification *univoque* qui soit formée, elle est tellement peu *univoque* que le caractère fondamental *de maldonne* et *de méconnaissance* du langage en est une dimension essentielle.

C'est sur l'ambiguïté de cette formation de *message* que va travailler *le mot d'esprit*, c'est à partir de *ce point*, à des titres divers, que peut être formé *le mot d'esprit*.

Je ne tracerai pas aujourd'hui encore la diversité des formes sous lesquelles ce message peut être repris tel qu'il est constitué sous sa forme ambiguë essentielle, sous sa forme ambiguë quant à la structure pour suivre un traitement qui a, selon ce que nous a dit FREUD, le but de restaurer finalement le cheminement idéal qui doit aboutir à la surprise d'une nouveauté d'une part, et au plaisir du jeu du signifiant d'autre part. C'est l'objet du *mot d'esprit*.

L'objet du mot d'esprit est de nous réévoquer cette dimension par laquelle le désir, sinon rattrape ce qui s'est passé, du moins indique tout ce qu'il a perdu en cours de route dans ce chemin, à savoir :

- ce qu'il a laissé au niveau de *la chaîne métonymique* d'une part, *de déchets*,
- et d'autre part *ce qu'il ne réalise pas pleinement au niveau de la métaphore*, si nous appelons *métaphore naturelle* ce qui s'est passé tout à l'heure dans cette pure et simple, idéale, transition du *désir* en tant qu'il se forme dans le sujet vers *l'Autre* qui le reprend et qui y accède.

Nous nous trouvons ici à un stade plus évolué, au stade où déjà sont intervenues dans la psychologie du sujet ces deux choses qui s'appellent :

- le « *Je* » d'une part,
- et d'autre part l'objet profondément transformé qu'est *l'objet métonymique*.

Nous nous trouvons devant la métaphore…
non pas « *naturelle* », mais l'exercice courant de *la métaphore*, qu'elle réussisse ou bien qu'elle échoue
…dans cette ambiguïté du message dont il s'agit ou non maintenant de faire un sort dans les conditions qui restent à l'état naturel.

Nous avons toute une partie de ce *désir* qui va continuer de circuler sous la forme de *déchets* du signifiant dans l'inconscient.

Dans le cas du *trait d'esprit*, par *une sorte de forçage...*
- d'*ombre heureuse*,
- de succès étonnant et *purement véhiculé par le signifiant*,
- de reflets de la satisfaction ancienne,

…quelque chose va passer qui a très exactement pour effet de reproduire ce plaisir premier de la demande satisfaite, en même temps qu'elle accède à une nouveauté originale.

C'est ce quelque chose que *le trait d'esprit* de par *son essence*, réalise, et réalise comment ?

Qu'avons nous vu jusqu'ici ?
Nous avons dit en somme que ce dont il s'agit pour cela, c'est que ce *schéma* peut nous servir à apercevoir ce quelque chose qui est l'achèvement de la courbe première de cette *chaîne signifiante* et qui est aussi quelque chose qui prolonge ce qui passe du besoin intentionnel dans le discours.

Comment cela ? Par *le trait d'esprit*.
Mais comment *le trait d'esprit* va-t-il venir au jour ?

Ici nous retrouvons les dimensions du *sens* et du *non-sens*, mais je crois devons les serrer de plus près.

Si quelque chose a été visé de ce que je vous ai la dernière fois donné comme indication de *la fonction métonymique*, c'est à proprement parler ce qui dans le déroulement de *la chaîne signifiante* se produit : d'égalisation, de nivellement, d'équivalence, donc d'autant d'effacements qu'une réduction du sens.

Ce n'est pas dire que ce soit le non-sens,
c'est quelque chose qui du seul fait que j'avais pris
la référence marxiste…
que nous mettons en fonction deux objets
de besoin, de façon telle que l'un devienne
la mesure de la valeur de l'autre, efface de lui
ce qui est précisément l'ordre du besoin, et de
ce fait l'introduit dans l'ordre de la valeur
…du point de vue du sens et par une espèce de
néologisme qui présente aussi bien une ambiguïté,
peut être appelé « *le dé-sens* ».

Appelons-le aujourd'hui simplement le « *peu de sens* ».

Aussi bien verrez-vous…
une fois que vous aurez cette clef
…la signification de *la chaine métonymique*, de ce « *peu de sens* ».

C'est là très précisément ce sur quoi la plupart
des *mots d'esprit* jouent.

Il convient que le *mot d'esprit* mette en valeur,
fasse sortir, non pas le caractère de *non-sens*…
nous ne sommes pas, dans le *mot d'esprit*, de ces âmes
nobles qui - tout de suite après leur grand
désert de laquelle - nous auront révélés
les grands mystères de l'absurdité générale :
le discours de « *la belle âme* », s'il n'a pas réussi
à anoblir nos sentiments, a récemment *anobli*
sa dignité d'écrivain[10]
…mais pour autant ce discours sur le *non-sens* n'en est
pas moins le discours le plus vain que nous ayons
jamais pu entendre.

Il n'y a absolument pas jeu du *non-sens*, mais chaque
fois que l'équivoque est introduite, qu'il s'agisse
de l'histoire du veau…
de ce veau sur lequel moi-même je m'amusais
la dernière fois à en faire presque la réponse
de Henri HEINE

10 Référence probable à Albert Camus qui vient de recevoir en 1957 le « Prix Nobel », et à son roman « L'étranger ».

…disons que ce veau après tout ne vaut guère,
à la date à laquelle on en parle, et aussi bien tout
ce que vous pourrez trouver dans les jeux de mots,
plus spécialement ceux qu'on appelle les jeux de mots
de la pensée, consiste à *jouer sur cette minceur des mots à soutenir un sens plein* .

C'est ce *peu de sens* qui comme tel est repris, et par où
quelque chose passe qui réduit à sa portée ce message
en tant qu'il est à la fois, réussite, échec, mais
force nécessaire de toute formulation de la demande,
et qui vient interroger l'Autre à propos de ce *peu de sens*
ici, et la dimension de l'Autre, essentielle.

C'est pourquoi FREUD s'arrête…
    comme à quelque chose de tout à fait primordial
…à la nature même du *mot d'esprit*, du trait d'esprit
c'est qu'il n'y a pas de *trait d'esprit solitaire*, *le trait d'esprit*
est *solidaire* de quelque chose, quoique nous l'ayons
nous-mêmes forgé, inventé…
    si tant est que nous inventions *le trait d'esprit*
    et que ce ne soit pas lui qui nous invente
…nous éprouvons le besoin de le proposer à l'Autre,
c'est l'Autre qui est chargé de l'authentifier.

Quel est cet Autre ?
Pourquoi cet Autre ?
Quel est ce besoin de l'Autre ?

Je ne sais pas si aujourd'hui nous aurons assez de
temps pour le définir, pour lui donner sa structure
et ses limites, mais nous dirons simplement ceci,
au point où nous en sommes :
que ce qui est communiqué dans *le trait d'esprit* à l'Autre
c'est ce qui joue essentiellement d'une façon déjà
singulièrement rusée et dont il convient de soutenir
devant nos yeux le caractère dont il s'agit.

Ce dont il s'agit toujours…
    ce n'est pas de provoquer cette invocation
    pathétique de je ne sais quelle « *absurdité fondamentale* »
    à laquelle je faisais allusion tout à l'heure
    en me référant à l'œuvre de l'une des grandes
    « *têtes molles* » de cette époque

…c'est ceci qu'il s'agit de suggérer, c'est cette dimension de « *peu de sens* » :

- en *interrogeant* en quelque sorte *la valeur* comme telle,
- en la sommant si l'on peut dire de réaliser sa dimension de valeur,
- en la sommant de se dévoiler comme vraie valeur, ce qui est, remarquez-le bien, une *ruse du langage*, car plus elle se dévoilera comme vraie valeur, plus elle se dévoilera comme étant supportée par ce que j'appelle le « *peu de sens* ».

Elle ne peut répondre que dans le sens de « *peu de sens* », et c'est là qu'est la nature du message propre du *trait d'esprit*, c'est-à-dire ce en quoi ici, au niveau du *message*, je reprends avec *l'Autre* ce chemin interrompu de *la métonymie*, et je lui porte cette interrogation : « *qu'est-ce que tout cela veut dire ?* »

Le trait d'esprit ne s'achève qu'au-delà de ceci, c'est-à-dire pour autant que l'Autre accuse le coup, répond au *trait d'esprit*, l'authentifie comme *trait d'esprit*, c'est-à-dire perçoit ce que dans ce véhicule comme tel de la question sur le « *peu de sens* », ce qu'il y a là de *demande de sens*, c'est-à-dire d'évocation d'un sens au-delà de ce quelque chose qui est inachevé, qui dans tout cela est resté en route, marqué par le signe de l'Autre marquant surtout de sa profonde ambiguïté toute formulation du désir, le liant comme tel et à proprement parler, aux nécessités et aux ambiguïtés du signifiant comme tel, à *l'homonymie* à proprement parler, entendez à *l'homophonie*.

Pour autant que l'Autre répond à cela, c'est-à-dire sur le circuit supérieur, celui qui va de A au *message*, il authentifie quoi ?

Ce qu'il y a là-dedans dirons-nous de *non-sens*. Là aussi j'insiste.

Je ne crois pas qu'il faille maintenir ce terme de *non-sens* qui n'a de sens que dans la perspective de la raison, de la critique, c'est-à-dire que ceci précisément dans ce circuit est évité.

Je vous propose la formule du « *pas de sens* »,
du « *pas de sens* » comme on dit le « *pas de vis* »,
le « *pas de quatre* », le « *pas de Suze* », le « *Pas de Calais* ».

Ce « *pas de sens* » est à proprement parler ce qui est réalisé dans *la métaphore*, car dans *la métaphore* c'est l'intention du sujet, c'est le besoin du sujet qui…

- au-delà de l'usage *métonymique*,
- au-delà de ce qui se trouve dans *la commune mesure*,
- dans les *valeurs reçues* à se satisfaire,

…introduit justement ce « *pas de sens* », ce quelque chose qui, reprenant un élément à la place où il est, en lui substituant un autre, je dirai presque n'importe lequel, introduit toujours cet *au-delà du besoin*, par rapport à tout désir formulé, qui est à l'origine de *la métaphore*.

Qu'est-ce que fait là *le trait d'esprit* ?
Il n'indique rien de plus que la dimension même :

- le pas comme tel à proprement parler,
- le pas si je puis dire dans sa force,
- le pas vidé de toute espèce de besoin,

…qui ici exprimerait tout de même ce qui dans *le trait d'esprit*, peut manifester ce qui, en moi, est latent de mon désir, et bien entendu quelque chose qui puisse trouver écho dans l'Autre, mais pas forcément.

L'important est que cette dimension du « *pas de sens* » soit reprise, authentifiée.
C'est à cela que correspond un déplacement.

Ce n'est pas au-delà de l'*objet* que se produit la nouveauté en même temps que le « *pas de sens* », en même temps que pour les deux sujets :

- celui qui parle,
- et celui qui parle à l'Autre, qui le lui communique comme trait d'esprit.

il a parcouru ce segment de la dimension métonymique, il a fait recevoir le peu de sens comme tel.

L'Autre a authentifié le « *pas de sens* », et le plaisir s'achève pour le sujet.

C'est pour autant qu'il est arrivé à surprendre l'Autre avec son *trait d'esprit*, que lui récolte le plaisir qui est bien le même plaisir primitif que le sujet mythique, archaïque, infantile, primordial…
que je vous évoquais tout à l'heure,
…avait recueilli du premier usage du signifiant.

Je vous laisserai sur cette démarche.
J'espère qu'elle ne vous a pas paru trop *artificielle*, ni trop pédante. Je m'excuse auprès de ceux à qui cette sorte de petit exercice de trapèze donne mal à la tête : je crois quand même qu'il est nécessaire.

Non pas que je ne vous crois pas en esprit capables de saisir ces choses, mais je ne pense pas que ce que j'appelle votre bon sens soit quelque chose de tellement adultéré par les études *médicales*, *psychologiques*, *analytiques* et autres auxquelles vous vous êtes livrés, que vous ne puissiez me suivre dans ces chemins par de simples allusions.

Néanmoins les lois de mon enseignement ne rendent pas non plus hors de saison que nous disjoignons d'une façon quelconque ces étapes, ces temps essentiels du progrès de la subjectivité, dans le trait d'esprit.

Subjectivité, c'est là le mot auquel je viens maintenant, car jusqu'à présent, et aujourd'hui encore, en maniant avec vous les cheminements du signifiant, *quelque chose* au milieu de tout cela *manque…*
Manque non pas sans raison, vous le verrez :
ce n'est pas pour rien qu'au milieu de tout cela nous ne voyons aujourd'hui apparaître que des *sujets* quasiment absents, des sortes de supports pour renvoyer la balle du signifiant.

Et pourtant quoi de plus essentiel à la dimension du *trait d'esprit*, que la subjectivité ?
Quand je dis subjectivité, je dis que nulle part n'est saisissable l'objet du *trait d'esprit*, puisque même ce qu'il désigne au-delà de ce qu'il formule…
son caractère *d'allusion essentielle*, *d'allusion interne*
…est quelque chose qui ici ne fait allusion à rien, si ce n'est à la nécessité du « *pas de sens* ».

Et pourtant dans cette absence totale d'objet, en fin de compte quelque chose soutient *le trait d'esprit* qui est *le plus vécu du vécu*, *le plus assumé de l'assumé*, ce *quelque chose* qui en fait à proprement parler une chose tellement subjective, comme le dit quelque part FREUD, *cette conditionnalité subjective essentielle*, le mot souverain est là qui surgit entre les lignes.

« *N'est trait d'esprit...*

dit-il avec ce *caractère acéré des formules* qu'on ne trouve presque dans aucun auteur littéraire, je n'ai jamais vu cela sous la plume de personne

« *N'est trait d'esprit que ce que je reconnais moi-même comme trait d'esprit.* »

Et pourtant j'ai besoin de l'Autre, car tout son chapitre qui suit…

celui dont je viens de vous parler aujourd'hui, à savoir du *mécanisme du plaisir*, et qu'il appelle « *les motifs de l'esprit*, *les tendances sociales mises en valeur par l'esprit* ». On l'a traduit en français par « *les mobiles* », je n'ai jamais compris pourquoi on traduisait « *motif* » par « *mobile* » en français

…a pour référence essentielle cet Autre.

Il n'y a pas de plaisir du *trait d'esprit* sans cet Autre, cet Autre aussi en tant que sujet, sans ces rapports des deux sujets, de celui qu'il appelle la première personne du *trait d'esprit*, celui qui l'a fait, et celui auquel dit-il, il est absolument nécessaire qu'on le communique, l'ordre de l'Autre que ceci suggère, et pour tout dire dès maintenant le fait que cet Autre est à proprement parler…

et ceci avec des traits caractéristiques qui ne sont saisissables *nulle part ailleurs* avec un tel relief

…que, à ce niveau-là, cet Autre est ici ce que j'appelle l'Autre avec un grand A.

C'est ce que j'espère vous montrer la prochaine fois.

11 Décembre 1957

Table des séances

J'ai à vous dire aujourd'hui des choses *très importantes*.
Nous avons laissé les choses la dernière fois
sur la fonction du sujet dans *le trait d'esprit*.

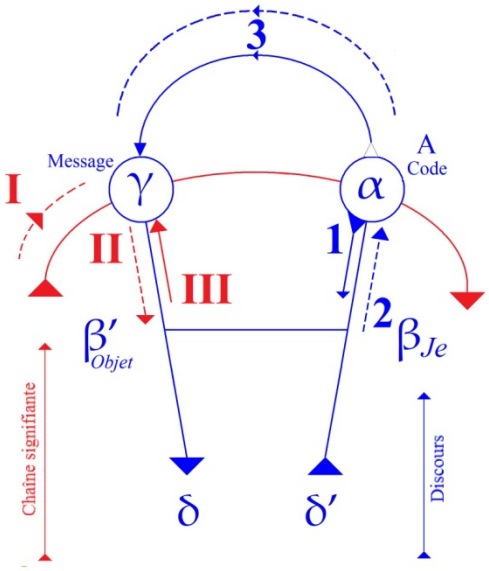
Je pense que le poids de mon *sujet*...
    sous prétexte qu'ici nous nous en servons
...n'est pas pour autant devenu pour vous quelque chose
avec lequel on s'essuie les pieds. Quand on se sert
du mot « *sujet* », cela comporte en général de vives
réactions très personnelles, quelquefois émotives,
chez ceux qui tiennent avant tout à l'objectivité.

D'autre part nous étions arrivés à cette sorte
de point de concours qui est situé ici
et que nous appelons A...
    autrement dit l'Autre en tant que *lieu du code*,
    lieu où parvient *le message* constitué par *le mot d'esprit*
...par cette voie qui dans notre schéma peut être
franchie à ce niveau-là, du message à l'Autre,
et qui est la voie de la simple succession de
la *chaîne signifiante* en tant que fondement de ce qui
se produit au niveau du discours, c'est-à-dire
par cette voie où, dans le texte de la phrase,
se manifeste ce quelque chose d'essentiel qui émane,
qui est ce que nous avons appelé le « *peu de sens* ».

Cette homologation du « *peu de sens* » de la phrase...
    toujours plus ou moins manifeste dans *le trait d'esprit*
...par l'Autre, c'est ce que nous avons indiqué
la dernière fois, et sans nous y arrêter,
nous contentant de dire que de l'Autre, ce qui est
ici transmis, est relancé dans un double agissement
qui retourne au niveau du message, ce qui homologue
le message, ce qui constitue le trait d'esprit,
ceci pour autant que l'Autre a reçu ce qui se
présente comme un « *peu de sens* », il le transforme
en ce que nous avons appelé nous-mêmes d'une façon
équivoque, ambiguë, le « *pas de sens* ».

Ce que nous avons souligné par là, ce n'est pas l'absence de sens, ni le *non-sens*, mais quelque chose qui est *un pas* dans l'aperçu de ce que le sens montre de son procédé, de ce qu'il a toujours de *métaphorique*, d'allusif, de ce en quoi le besoin à partir du moment où il est passé par la dialectique de la demande introduite par l'existence du signifiant, ce besoin n'est en quelque sorte jamais rejoint.

C'est par une série de pas semblables à ceux par lesquels ACHILLE ne rejoint jamais la tortue, que tout ce qui est du langage procède et tend à recréer ce sens plein, ce sens ailleurs, ce sens pourtant jamais atteint.



Voilà le schéma auquel nous sommes arrivés dans le dernier quart d'heure de notre discours de la dernière fois, qui paraît-il était un peu « *fatigué* », comme certains me l'ont dit.

Mes phrases n'étaient pas terminées *aux dires de quelqu'un*. Pourtant à la lecture de mon texte je n'ai pas trouvé qu'elles manquaient de queue.

C'est parce que j'essaye de me propulser pas à pas dans quelque chose de difficilement communicable, qu'il faut bien que ces trébuchements se produisent. Je m'excuse s'ils se renouvellent aujourd'hui.

Nous sommes au point où il nous faut nous interroger
sur la fonction de cet Autre, pour tout dire
sur l'essence de cet Autre dans ce franchissement
que nous appelons…
    nous l'avons suffisamment indiqué
sous le titre du « *pas de sens* ».

ce « *pas de sens* » en tant qu'il est en quelque sorte
le partiel regain de cette plénitude idéale de
la demande purement et simplement réalisée
d'où nous sommes partis, comme du point de départ
de notre dialectique.

Ce « *pas de sens* », par quelle *transmutation*, *transsubstantiation*,
opération subtile de communion si l'on peut dire,
peut-il être assumé par l'Autre ?
Quel est cet Autre ?

Pour tout dire voilà quelque chose qui nous est
suffisamment indiqué par la problématique que FREUD
lui-même souligne quand il nous parle du *mot d'esprit*,
avec ce pouvoir de suspension de la question qui fait
qu'incontestablement plus je lis…
    et je ne m'en prive pas
…les diverses tentatives qui ont été faites au cours
des âges pour serrer de près cette question mystère
du *mot d'esprit*, je ne vois véritablement…
    à quelque auteur que je m'adresse, et même à
    remonter à *la période féconde*, à la période romantique
…aucun auteur qui ait seulement rassemblé
les éléments premiers, matériels de la question.

Une chose comme celle-ci par exemple…
    à laquelle FREUD s'arrête ici,
    on peut dire doublement
…que d'une part, dit-il avec ce ton souverain qui est
le sien et qui tranche tellement sur l'ordinaire
timidité rougissante des discours scientifiques :

« *N'est de l'esprit que ce que je reconnais comme tel.* »

C'est ce qu'il appelle cette « *irréductible conditionnalité subjective de l'esprit* », et le sujet est bien là celui qui parle,
dit FREUD lui-même.

Et d'autre part, mettant en valeur qu'en possession de quelque chose qui est à proprement parler de l'ordre de *l'esprit*, je n'ai qu'une hâte, je ne puis même recueillir pleinement le plaisir du *mot d'esprit*, de *l'histoire*, que si j'en ai fait si l'on peut dire l'épreuve sur l'Autre, bien plus :
que si j'en ai en quelque sorte transmis le contexte.

Il ne me serait pas difficile de faire apparaître cette perspective, cette sorte de jeu de glaces par lequel, quand je raconte une *histoire*, si j'y cherche vraiment l'achèvement, le repos, l'accord de mon plaisir dans le consentement de l'Autre, il reste à l'horizon que cet Autre racontera à son tour cette *histoire*, et la transmettra à d'autres, *et ainsi de suite...*

Ces espèces de deux bouts de la chaîne :

« *N'a d'esprit que ce que moi-même je ressens comme tel.* »

mais d'autre part :

« *Il n'y a rien de suffisant dans mon propre consentement à cet endroit, que le plaisir du trait d'esprit ne s'achève dans l'Autre et par l'Autre.* »

Disons…
si nous faisons très attention à ce que nous disons, je veux dire si nous ne voyons là nulle espèce de simplification qui pourrait être impliquée dans ce terme
…que *l'esprit doit être communiqué*, à condition que nous laissions à ce terme de communication une ouverture dont nous ne savons pas ce qui viendra la remplir.

Nous nous trouvons donc dans l'observation de FREUD, devant ce *quelque chose* d'essentiel que nous connaissons déjà, à savoir la question de « *ce qu'est cet Autre* » qui est en quelque sorte le corrélatif du sujet.

Ici nous trouvons cette corrélation affirmée dans une exigence, dans un véritable besoin inscrit dans le phénomène.

Mais la forme de ce rapport du sujet à l'Autre, nous la connaissons déjà.
Nous la connaissons déjà depuis qu'ici nous avons insisté sur le mode nécessaire sous lequel notre réflexion nous propose le terme de subjectivité.

J'ai fait allusion à cette sorte d'objection qui pourrait venir à des esprits formés à une certaine discipline, et essayant, sous prétexte que *la psychanalyse* se présente comme *science*, d'introduire l'exigence que nous ne parlions jamais que de *choses objectivables*, à savoir sur lesquelles puisse se faire *l'accord de l'expérience*, et qui par le seul fait de parler du sujet, devient une chose subjective et qui n'est pas *scientifique*, impliquant par là dans la notion du sujet, *cette chose*, qui à un certain niveau y est, à savoir :

- *cet en-deça de l'objet* qui permet en quelque sorte de lui mettre son support,

- *cet au-delà* aussi bien que *derrière l'objet*, ce qui nous présente *cette sorte d'inconnaissable substance*,

- bref *ce quelque chose de réfractaire à l'objectivation* dont en quelque sorte votre éducation, votre formation psychologique vous apportent tout l'armement.

Naturellement ceci débouche sur des *modes d'objections* encore beaucoup plus vulgaires, je veux dire l'identification du terme du subjectif avec les effets déformants du sentiment sur l'expérience d'un autre, n'y introduisant d'ailleurs pas moins je ne sais quel mirage transparent qui le fonde dans cette sorte d'immanence de la conscience à soi, où l'on se fie un peu trop vite pour y résumer le thème du *cogito* cartésien. Bref, toute une série de broussailles qui ne sont là que pour s'interposer entre nous et ce que nous désignons quand nous mettons en jeu la subjectivité dans notre expérience.

De notre expérience d'*analystes*, elle est inéliminable, et d'une façon, par une voie qui passe tout à fait ailleurs que par la voie où l'on pourrait lui dresser des obstacles.

La subjectivité, c'est pour l'analyste…
pour celui qui procède par
la voie d'un certain « *dialogue* »
…ce qu'il doit faire entrer en ligne de compte dans ses calculs quand il a affaire à cet Autre qui peut faire entrer dans les siens sa propre erreur, et non chercher à la provoquer comme telle.

Voilà une formule que je vous propose, et qui est assurément quelque chose de sensible. La moindre référence à *la partie d'échecs*, ou même au *jeu de pair et impair*, suffit à l'assurer.

Disons qu'à en poser ainsi les termes, *la subjectivité* émerge, ou semble émerger…
j'ai déjà souligné tout cela ailleurs,
il n'est pas utile que je le reprenne ici
…à l'*état duel*, c'est-à-dire dès qu'il y a lutte, ou camouflage dans la lutte ou la parade.

Néanmoins, assurément encore nous semblions en voir ici jouer en quelque sorte le reflet.

J'ai illustré ceci par des termes, que je n'ai pas besoin de reprendre, je pense, de l'approche et des phénomènes d'érection fascinatoire dans la lutte inter-animale, voire de la parade inter-sexuelle.

Nous y voyons assurément une sorte de *coaptation naturelle*, dont précisément, ce caractère de réciproque *approche*, d'une conduite qui doit converger dans l'étreinte, donc au niveau moteur, au niveau qu'on appelle « *behaviouriste* », dans cet aspect tout à fait frappant de cet animal qui semble exécuter une danse.

C'est bien ce qui laisse aussi quelque chose d'ambigu à la notion d'intersubjectivité dans ce cas.

La fascination réciproque peut être conçue comme simplement soumise à la régulation d'un cycle isolable dans le processus instinctuel, ce qui après le stade appétitif permet d'achever la consommation de la fin instinctuelle qui est à proprement parler recherchée.

Nous pouvons le réduire à un mécanisme inné,
à un mécanisme de relais inné qui…
    sans le problème de *la fonction de cette captation imaginaire*
…finit par se réduire dans l'obscurité générale
de toute la téléologie vivante et qui…
    après être un instant surgi de l'opposition
    si l'on peut dire des deux sujets
…peut, à un effort d'objectivation de nouveau
s'évanouir, s'effacer.

Il en est tout autrement dès que nous introduisons
dans le problème les résistances quelconques,
sous une forme quelconque, d'une chaîne signifiante.
La chaîne signifiante comme telle introduit en ceci
une hétérogénéité essentielle, entendez « *hétérogénéité* »
avec l'accent mis sur le ἕτερος [hétéros] qui signifie *inspiré*
en grec, et dont en latin l'acception propre est
celle du *reste*, du *résidu*.

Il y a un *reste* dès que nous faisons entrer *en jeu le signifiant*,
dès que c'est par l'intermédiaire d'une *chaîne signifiante*
que l'un à l'autre s'adressent et se rapportent.

Une subjectivité d'un autre ordre s'instaure
qui se réfère au *lieu de la vérité* comme telle, et qui rend
ma conduite non plus leurrante mais provocatrice,
avec ce A qui y est inclus, c'est-à-dire ce A qui
même pour le mensonge, doit faire appel à *la vérité* et qui
peut faire de la vérité elle-même quelque chose qui
ne semble pas être du registre de *la vérité*.

Souvenez-vous de cet exemple :

« *Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie quand tu vas vraiment à Cracovie ?* »

Ceci peut faire de *la vérité* elle-même *le besoin du mensonge*, qui
bien plus loin encore fait dépendre la qualification
de ma bonne foi au moment où j'abats les cartes,
c'est-à- dire qui me met sous la coupe de *l'appréciation* de
l'Autre, pour autant qu'il pense surprendre mon jeu
alors que précisément je suis en train de le lui
montrer, et qui soumet la *discrimination* de la bravade et
de la tromperie à la merci de *la mauvaise foi* de l'Autre.

Ces dimensions essentielles sont de simples expériences de l'expérience quotidienne.
Mais, encore qu'elles soient tissées dans notre expérience quotidienne, nous n'en sommes pas moins portés à les élider, à les éluder, et pourquoi ?

Pour la raison que tant que l'expérience analytique et la position freudienne ne nous auront pas montré cette *hétéro-dimension du signifiant* jouer à elle toute seule, tant que nous ne l'aurons pas touchée, réalisée, cette *hétéro-dimension*, nous pourrons « *croire* », et nous ne manquerons pas de « *croire* »…

> et toute la pensée freudienne est imprégnée de cette croyance fondée sur quelque chose qui marque *l'hétérogénéité de la fonction signifiante*, à savoir ce caractère radical de la relation du sujet à l'Autre en tant qu'il parle, elle a été masquée jusqu'à FREUD

…par le fait que nous tenons pour admis en quelque sorte que le sujet parle, si l'on peut dire, selon sa conscience, bonne ou mauvaise, ce qui veut dire que nous pensons que le sujet ne parle jamais sans une certaine *intention* de signification.

L'*intention* est derrière son *mensonge* ou sa *sincérité*, peu importe, mais cette *intention* est dérisoire, c'est-à-dire que si elle est tenue pour échouée…

> je veux dire qu'en croyant me la dire, le sujet dit la vérité, ou qu'il se leurre, même dans son effort vers l'aveu

…il n'en reste pas moins que l'*intention* était jusqu'à présent confondue dans cette occasion avec la dimension de la conscience, parce qu'elle nous semblait, cette conscience, inhérente à ce que le sujet avait à dire en tant que signification.

Le moins que jusqu'ici on ait tenu pour affirmable, c'est que le sujet avait à dire toujours une signification, et de ce fait la dimension de la conscience lui paraissait inhérente.

Les obstacles, les objections au thème de l'inconscient freudien trouvent là toujours leur dernier ressort.

Comment prévoir des *Traumgedanken* telles que FREUD nous les présente, à savoir ce quelque chose qui en somme pour l'appréhension, l'intuition courante, se présente comme « *des pensées qui ne sont pas des pensées* » ?

C'est pour cela qu'une véritable « *dés-exorcisation* » est nécessaire au niveau de ce thème de la pensée.

Assurément le thème du *cogito cartésien* garde toute *sa force*, mais sa nocivité…
si je puis dire en cette occasion
…tient à ce qu'il est toujours infléchi.

Je veux dire que ce « *Je pense donc je suis* », il est difficile de le saisir à la pointe de son ressort*, et il n'est peut-être d'ailleurs qu'un trait d'esprit*. Mais laissons-le sur ce plan, nous n'en sommes pas à manifester les rapports de la philosophie avec le *trait d'esprit*.

Le *cogito* cartésien est effectivement expérimenté dans la conscience de chacun de nous, non pas comme un « *Je pense donc je suis* », mais comme un « *Je suis comme je pense* », et bien entendu ceci suppose derrière un « *Je pense comme je respire : naturellement* ».

Je crois qu'il suffit d'avoir la moindre expérience réfléchie de ce qui supporte l'activité mentale de ceux qui nous entourent…
et puisque nous sommes des savants, parlons
de ceux qui sont attelés aux *grandes œuvres scientifiques*
…pour que nous puissions très vite nous faire la notion que sans doute il n'y a en moyenne pas beaucoup plus de *pensées en action* dans l'ensemble de ce corps cogitant que dans celui de n'importe quelle industrieuse femme de ménage en proie aux nécessités les plus immédiates de l'existence.

Le terme, la dimension de « *la pensée* » n'a absolument rien à faire en soi avec *l'importance du discours* véhiculé. Bien plus, plus ce discours est cohérent et *consistant*, plus il semble prêter à toutes les formes de l'absence quant à ce qui peut être raisonnablement défini comme une question posée par le sujet à son existence en tant que sujet.

En fin de compte nous revoici affrontés à ceci :

- qu'en nous un sujet pense, pense selon des lois qui se trouvent être à proprement parler les mêmes que les lois de l'organisation de la chaîne signifiante,

- que ce signifiant en action qui s'appelle en nous l'inconscient, et désigné comme tel par FREUD, et tellement *originalisé*, séparé de tout ce qui est en jeu de la tendance, que FREUD sous mille *formes* nous répète qu'il s'agit d'une « *autre scène psychique* ».

Le terme est répété à tout instant dans la *Traumdeutung*, et à la vérité il est emprunté par FREUD à FECHNER.

J'ai souligné la singularité du contexte fechnérien qui est loin d'être quelque chose que nous puissions réduire à l'observation du *parallélisme psycho-physique*, et même aux étranges extrapolations auxquelles FECHNER se livre du fait de l'existence, par lui affirmée, du domaine de la conscIence.

Le fait que FREUD emprunte à sa lecture approfondie de FECHNER ce terme d'« *autre scène psychique* » est quelque chose qui toujours est mis par lui en corrélation avec l'hétérogénéité stricte des lois concernant l'inconscient, par rapport à tout ce qui peut se rapporter au domaine du préconscient, c'est-à-dire au domaine *du compréhensible*, au domaine *de la signification*.

Cet Autre dont il s'agit, et que FREUD retrouve, qu'il appelle aussi référence de la « *scène psychique* » à propos du *trait d'esprit* :

- c'est celui dont nous avons à poser aujourd'hui la question,

- c'est celui que FREUD nous ramène sans cesse à propos des voies et du procédé même du *mot d'esprit*.

> « *Il n'y a pas pour nous* - dit-il - *possibilité d'émergence de ce mot d'esprit, sans une certaine surprise.* »

Et en allemand c'est encore plus frappant :

- ce quelque chose qui rend le sujet en quelque sorte étranger au contenu immédiat de la phrase,

- ce quelque chose qui se présente à l'occasion par le moyen du *non-sens* apparent, du *non-sens* entendu par rapport à la signification dont on peut dire un instant « *je ne comprends pas* », « *je suis dérouté* »,

- cette rupture de l'assentiment du sujet par rapport à ce qu'il assume :
  « *il n'y a pas de contenu en quelque sorte véritable à cette phrase* ».

Ceci est la première étape, nous dit FREUD,
de la préparation naturelle du *mot d'esprit*,
et c'est à l'intérieur de cela que va se produire
ce quelque chose qui, pour le sujet, va constituer
justement cette sorte de générateur de plaisir,
de « *plaisirogène* » qui est le caractère du *mot d'esprit*.

Que se passe-t-il à ce niveau ?

Quel est en quelque sorte cet ordre de l'Autre
qui est invoqué dans le sujet ?

Puisque aussi bien il y a quelque chose d'immédiat
en lui que l'on tourne par le moyen du *mot d'esprit*,
la technique de ce mouvement tournant doit nous
renseigner sur ce qui est visé, sur ce qui doit être
atteint comme mode de l'Autre chez le sujet.

C'est à ceci que nous allons nous arrêter
aujourd'hui, et pour l'introduire…
    jusqu'ici je ne me suis jamais référé
    qu'aux histoires rapportées par FREUD lui-même,
    ou à peu de choses près
…je vais l'introduire maintenant par une histoire
qui n'est pas non plus spécialement choisie.

Quand j'ai résolu d'aborder cette année devant vous
la question du *Witz* ou du *Wit*, j'ai commencé une petite
enquête.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que je l'ai commencée en interrogeant un poète, et un poète qui précisément introduit dans sa prose…
    comme aussi bien à l'occasion
    dans des formes plus poétiques
…d'une façon toute particulière cette dimension d'un certain esprit spécialement danseur qui habite en quelque sorte son œuvre, et qu'il fait jouer quand il parle à l'occasion…
    car il est aussi mathématicien
…de mathématiques.

Pour tout dire j'ai nommé ici Raymond QUENEAU.

Et tandis que nous échangions là-dessus nos premiers propos, il m'a raconté une histoire.
Comme toujours, il n'y a pas qu'à l'intérieur de l'expérience analytique que les choses vous viennent comme une bague au doigt.

J'avais passé toute une année à vous parler de la fonction signifiante du cheval dans *le trait d'esprit*, voici ce cheval qui va rentrer d'une façon bien étrange dans notre champ d'attention.

L'histoire que QUENEAU m'a racontée, vous ne la connaissez pas : il l'a prise exactement comme exemple de ce qu'on peut appeler les histoires spirituelles longues, opposées aux histoires courtes.

C'est toute une première classification, à la vérité nous le verrons, qui conditionne, comme le dit quelque part Jean-Paul RICHTER, le corps et l'âme de l'esprit, à laquelle on peut opposer la phrase du monologue d'HAMLET qui dit que si la concision est prodiguée par le mot d'esprit, elle n'est que son corps et que sa parure.

Les deux choses sont vraies parce que les deux auteurs savaient de quoi ils parlaient.

Vous allez voir en effet si ce terme d'histoire longue convient à l'histoire de QUENEAU, car *le trait d'esprit* passe quelque part.

Voilà donc l'histoire. C'est une histoire *d'examen, de baccalauréat* si vous voulez : *il y a le candidat, il y a l'examinateur*.

- *Parlez-moi* - dit l'examinateur - *de la bataille de Marengo.*

Le candidat s'arrête un instant, l'air rêveur :

- *La bataille de Marengo ? Des morts ! C'est affreux… Des blessés ! C'était épouvantable…*

- *Mais* - dit l'examinateur - *ne pourriez-vous me dire sur cette bataille quelque chose de plus particulier ?*

Le candidat réfléchit un instant, puis répond :

- *Un cheval dressé sur ses pattes de derrière, et qui hennissait...*

L'examinateur surpris, veut le sonder un peu plus loin et lui dit :

- *Monsieur, dans ces conditions voulez-vous me parler de la bataille de Fontenoy ?*

- *La bataille de Fontenoy ? Des morts partout ! Des blessés tant et plus. Une horreur...*

L'examinateur intéressé, dit :

- *Mais Monsieur, pourriez-vous me dire quelque indication plus particulière sur cette bataille de Fontenoy ?*

- *Ouh !* - dit le candidat - *un cheval dressé sur ses pattes de derrière, et qui hennissait.*

L'examinateur, pour manœuvrer, demande au candidat de lui parler de la bataille de Trafalgar. Il répond :

- *Des morts ! Un charnier… Des blessés ! Par centaines.*

- *Mais enfin Monsieur, vous ne pouvez rien me dire de plus particulier sur cette bataille ?*

- *Un cheval...*

- *Pardon, Monsieur ! Je dois vous faire observer que la bataille de Trafalgar est une bataille navale.*

- *Hou ! Hou !* - dit le candidat - *arrière cocotte !*

Cette histoire a sa valeur à mes yeux parce qu'elle permet de décomposer, je crois, ce dont il s'agit dans *le trait d'esprit*.

Je crois que tout le caractère à proprement parler spirituel de l'histoire, est dans sa pointe.

Cette histoire n'a aucune raison de finir, de s'achever, si elle est simplement constituée par l'espèce de jeu ou de joute dans laquelle s'opposent les deux interlocuteurs. Aussi loin que vous la poussiez d'ailleurs, *l'effet* est produit immédiatement.

C'est une histoire dont nous rions parce qu'elle est comique… elle est comique, je ne veux même pas entrer plus loin dans ce comique, parce qu'à la vérité on a dit tellement de choses énormes sur le comique et particulièrement obscures depuis que Monsieur BERGSON a fait un livre sur le rire dont on peut simplement dire que c'est lisible.

Le comique, en quoi cela consiste-t-il ?

Limitons-nous pour l'instant à dire que le comique est lié à une *situation duelle*.

C'est en tant que *le candidat* est devant *l'examinateur* que cette joute…
où bien évidemment les armes
sont radicalement différentes
…se poursuit, ce quelque chose s'engendre qui tend à provoquer chez nous ce qu'on appelle un « *vif amusement* ».

Est-ce à proprement parler l'ignorance du sujet qui nous fait rire ?

Je n'en suis pas sûr.

Bien évidemment le fait qu'il y apporte ces vérités premières sur ce qu'on peut appeler une bataille, et qu'on ne dira jamais, au moins quand on passe un examen d'histoire, est quelque chose qui mérite bien qu'on s'y arrête un instant.

Mais nous ne pouvons même pas nous y engager,
car à la vérité cela nous porterait sur des questions portant sur la nature du comique, et je ne sais si nous aurons l'occasion d'y entrer, si ce n'est pour compléter l'examen du *livre de* FREUD qui effectivement se termine par un chapitre sur le comique dans lequel il est frappant de voir tout d'un coup FREUD être à cent pieds au-dessous de sa perspicacité habituelle.

Et nous nous posons plutôt la question de savoir pourquoi FREUD, pas plus que le plus mauvais auteur axé sur le comique le plus élémentaire, sur la notion du comique, l'a en quelque sorte refusé.

Cela servira sans doute à avoir plus d'indulgence pour nos collègues psychanalystes qui eux aussi manquent de tout sens du comique :
il semble que ce soit *exclu de l'exercice de la profession*.

Il s'agit donc, semble-t-il…
pour autant que nous participons
à un effet vivement comique
…de quelque chose qui est bien plus la préparation sur la guerre, et c'est sur cela que doit être porté le coup final, ce qui est avant cette histoire, à proprement parler spirituelle.

Je vous prie bien d'observer ceci :
que même si vous n'êtes pas tellement sensibles…
tel ou tel d'entre vous
…à ce qui constitue *l'esprit* de cette histoire,
l'esprit tout de même est recelé, gît dans un point :

- à savoir cette *subite sortie des limites de l'épure*,

- à savoir quand le candidat fait quelque chose qui est à proprement parler presque invraisemblable si nous nous sommes mis un instant dans la ligne qui situerait cette histoire dans une espèce de réalité vécue quelconque.

Ceci pour le sujet paraît tout d'un coup s'étendre, s'étirer avec des rênes sur cette sorte d'image qui, là, prend presque toute sa valeur quasi phobique.

Instant en tout cas homogène…
nous semble-t-il, dans un éclair
…à ce qui peut être apporté de toutes sortes d'expériences infantiles qui font précisément de *la phobie*, jusqu'à toutes sortes d'excès de *la vie imaginée…*
où nous pénétrons d'ailleurs si difficilement
…une même chose.

Il n'est pas rare après tout, que nous voyions, rapporté dans toute l'anamnèse de la vie d'un sujet, l'attrait à proprement parler du grand cheval, du même cheval qui descend des tapisseries, debout, l'entrée de ce cheval dans un dortoir où le sujet est là avec cinquante camarades.

Cette subite émergence du fantasme signifiant du cheval est ce quelque chose qui fait de cette histoire, l'histoire…
appelez-la comme vous voudrez
…cocasse ou *poétique*, assurément en tout cas méritant en l'occasion le titre de *spirituelle*.

Si simplement, comme dit FREUD, cette souveraineté en la matière est la vôtre, du même coup on peut bien la qualifier d'*histoire drôle*.

Qu'elle converge par son contenu à quelque chose qui est apparenté à une forme constatée, repérée au niveau des phénomènes de l'inconscient, n'est dès lors pas pour nous surprendre, c'est ce qui fait le prix d'ailleurs de cette histoire, c'est que son aspect soit aussi net.

Mais est-ce à dire *que cela suffise à en faire un trait d'esprit* ?

Voici en quelque sorte décomposés ces deux temps que j'appellerai :
- *sa préparation,*
- et *sa pointe finale*.

Allons-nous nous en tenir là ?

Nous pourrions nous en tenir là au niveau de ce qu'on peut appeler d'analyse freudienne.

Je ne pense pas que n'importe quelle autre histoire ferait plus de difficulté pour mettre en valeur ces deux temps, ces deux aspects du phénomène, mais là ils sont particulièrement dégagés.

En fin de compte je crois que ce qui fait le caractère non pas simplement *poétique* ou *cocasse* de la chose, mais proprement *spirituel*, est quelque chose qui suit précisément ce chemin rétrograde, ou rétroactif, de ce que ici nous désignons dans notre schéma par le « *pas de sens* ».

C'est que toute *fuyante*, *insaisissable* que soit *la pointe* de cette histoire, elle se dirige tout de même vers quelque chose.

C'est un peu forcer les choses, sans doute, que de l'articuler, mais pour en montrer la direction il faudra bien tout de même l'articuler.

C'est que, cette particularité à laquelle le sujet revient avec quelque chose qui pourrait dans un autre contexte n'être plus de *l'esprit* mais de *l'humour*, à savoir *ce cheval dressé sur ses pattes de derrière et qui hennissait*, mais c'est peut-être bien là en effet le vrai sel de l'histoire !

Effectivement de tout ce que nous avons intégré *d'histoire*
- dans notre expérience,
- dans notre formation,
- dans notre culture,

disons bien que c'est là l'image la plus essentielle et que nous ne pouvons pas faire trois pas dans un musée, voir des tableaux de batailles, sans voir *ce cheval debout sur ses pattes de derrière et qui hennissait*.

Depuis qu'il est entré dans l'histoire de la guerre avec, comme vous le savez, un certain éclat, c'est une date dans l'histoire effectivement que le moment où il y a eu des gens debout sur ce cheval, ou chevauchant cet animal qu'on nous représente debout sur ses pattes de derrière et hennissant.

Ceci a comporté véritablement à l'époque…
c'est-à-dire *quelque part entre* INACHUS II et INACHUS III,
lors de l'arrivée des Achéens sur chevaux
…un progrès énorme…
c'est-à-dire que ces gens avaient tout d'un coup,
par rapport au cheval attelé à des chars
une supériorité tactique extraordinaire
…jusqu'à la guerre de 1914 où ce cheval disparaît
derrière d'autres instruments qui l'ont rendu
pratiquement hors d'usage.

Donc de l'époque achéenne à la guerre de 1914,
ce cheval est effectivement *quelque chose* d'absolument
essentiel à ces rapports, ou à ce *commerce inter-humain*
qui s'appelle la guerre.

Et le fait qu'il en soit aussi l'image centrale
de certaines conceptions de l'histoire…
que nous pouvons précisément appeler *l'histoire-bataille*
…est quelque chose que nous sommes précisément déjà
assez bien portés…
pour autant que cette période est révolue
…à percevoir comme un phénomène à proprement parler
dont le caractère signifiant a été décanté à mesure
que progressait l'histoire.

En fin de compte toute une histoire se résume
à cette image qui nous apparaît futile à la lumière
de cette histoire, et l'indication de sens est bien
quelque chose qui comporte qu'après tout il n'y a pas
tellement besoin de se tourmenter à propos de
la bataille, ni de Marignan, ni de Fontenoy,
peut-être un peu plus justement à propos de
la bataille de Trafalgar.

Bien entendu tout ceci n'est pas dans l'histoire.
Il ne s'agit pas de nous enseigner à ce propos
une sagesse quelconque concernant l'enseignement de
l'histoire, mais l'histoire pointe, se dirige vers…
elle n'enseigne pas : elle indique dans quel sens
ce « *pas de sens* » dans l'occasion est dans le sens
d'une *réduction de la valeur*, d'une « *dés-exorcisation* »
de quelque chose de fascinant.

Dans quel sens cette histoire agit, et dans quel sens elle nous satisfait, elle nous fait plaisir ?

Précisément à propos de cette marge d'introduction du signifiant dans nos significations qui fait que nous en restons serfs d'un certain point, que quelque chose nous échappe après tout au-delà de ce que cette chaîne du signifiant tient pour nous de liaison avec ce quelque chose qui peut aussi bien être dit tout à fait au début de l'histoire : à savoir « *Des morts ! des blessés !* » et le fait même que cette sorte de *monodie* répétée puisse nous faire rire, indique aussi assez bien *à quel point nous est refusé l'accès de la réalité*, pour autant que nous la pénétrons *par* un certain biais qui est à proprement parler *le biais du signifiant*.

Cette histoire doit nous servir simplement à cette occasion de repère. FREUD souligne qu'il y a toujours en jeu, dès qu'il s'agit de *la transmission du mot d'esprit*, de *la satisfaction* qu'il peut apporter *trois personnes*. Le comique peut se contenter d'un *jeu à deux*, *dans le mot d'esprit il y en a trois*.

Cet *Autre,* qui est *le deuxième*, est situé en des endroits différents :

- il est tantôt ici le second dans l'histoire, sans que l'on sache et sans que l'on ait même besoin de savoir si c'est l'écolier ou l'examinateur.

- Il est aussi bien *vous*, pendant que je vous le raconte, c'est-à-dire que pendant cette première partie, vous vous laissez un peu *mener en bateau*, je veux dire dans une direction qui exige vos sympathies diverses, soit pour *le candidat*, soit pour *l'examinateur* qui d'une certaine façon vous fascine ou vous met dans une attitude d'opposition par rapport à quelque chose auquel vous voyez que dans cette histoire ici, ce n'est pas tellement notre opposition qui est recherchée, simplement une certaine captivation dans ce jeu où *le candidat* en fin de compte tout de suite est aux prises avec *l'examinateur*, et où celui-ci va surprendre *le candidat*.

Et bien entendu c'est ébauché dans d'autres histoires autrement tendancieuses, dans ces histoires de type grivois ou sexuel.

Vous verrez :
- qu'il ne s'agit pas tellement de détourner ce qu'il y a en vous de résistance ou de répugnance dans un certain sens,
- qu'au contraire de commencer à le mettre *en action*.

En effet, bien loin d'éteindre ce qui en vous peut faire objection…
une *bonne histoire* déjà vous indique que si elle va être *grivoise*, déjà quelque chose dans son début vous indiquera que nous allons être sur ce terrain
…là vous vous préparez, soit à *consentir*, soit *à résister*, mais assurément quelque chose en vous s'oppose sur le plan duel, se laisse prendre à ce côté de *prestige* et de *parade* qui annonce *le registre* et l'ordre de l'histoire.

Néanmoins *quelque chose surviendra d'inattendu*, ce qui est toujours sur le plan du langage, bien entendu.
Dans cette histoire, le côté *jeu de mots*, à proprement parler, est beaucoup plus loin poussé :
il est presque ici tellement *décomposé* que nous voyons :
- d'une part un signifiant pur, le cheval dans l'occasion,
- et d'autre part nous voyons aussi sous la forme d'un cliché qu'il est beaucoup plus difficile de retrouver ici, l'élément, à proprement parler, jeu de signifiants,

…mais néanmoins il est évident qu'il n'y a rien d'autre que cela dans cette histoire.

C'est *au-delà*, c'est pour autant que quelque chose vous surprend qui sera l'équivoque fondamentale, la façon dont dans l'histoire il y a un passage d'un sens à un autre par l'intermédiaire d'un support signifiant…
les exemples que j'ai donnés antérieurement sont là suffisamment pour l'indiquer
…que ce *trou* fera atteindre l'étape où c'est comme *mot d'esprit* que vous frappe ce qui vous est communiqué.

Et vous êtes toujours frappé ailleurs que dans l'endroit où d'abord a été en quelque sorte *attirée*, *leurrée* votre attention, votre assentiment, votre opposition.

Quels que soient les effets, que ce soient :
- des effets de non-sens,
- des effets de comique,
- des effets de participation grivoise à quelque chose de sexuellement excitant,

…disons que ce n'est jamais qu'*une préparation*,
que *quelque chose…*
par où on peut dire que ce qu'il y a d'*imaginaire*, de *réfléchi*, d'à proprement parler sympathisant dans la communication, la mise en jeu d'une certaine tendance où le sujet est la seconde personne
…peut se répartir en deux rôles opposés.
Ceci n'est que le support, la préparation de l'*histoire*.

De même tout ce qui attire l'attention du sujet, tout ce qui est éveillé au niveau de la conscience, n'est que la base destinée à permettre à *quelque chose de passer sur un autre plan*, plan qui se présente lui-même à proprement parler toujours comme plus ou moins énigmatique, surprenant pour tout dire, et c'est en cela que nous nous trouvons sur cet autre plan au niveau de l'inconscient.

Donc nous semble-t-il, nous pouvons nous poser le problème…
puisqu'il s'agit toujours de *quelque chose* qui est purement lié au mécanisme comme tel *du langage*
…sur ce plan…
- où l'Autre cherche et est cherché,
- où l'Autre est rejoint,
- où l'Autre est visé,
- où l'Autre est atteint dans le trait d'esprit.

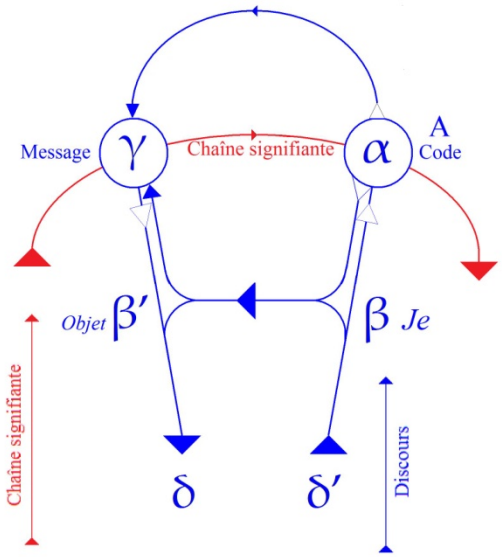
…comment pouvons-nous définir cet Autre ?

Après tout si nous nous arrêtons un instant à *ce schéma*, nous allons nous en servir pour dire des vérités premières et des choses très simples.

Ce schéma ne comporte…
même une fois que l'on fait quelque chose qui est *une grille* ou *une trame* où doivent se repérer essentiellement *les éléments signifiants* comme tels
…quand nous prenons les divers modes ou les diverses formes dans lesquelles peut se classifier *le trait d'esprit*, nous nous trouvons amenés à des classifications comme celle-ci :

- *le jeu de mots*,
- *le calembour* à proprement parler,
- *le jeu de mots* par transposition ou *déplacement de sens*,
- *le trait d'esprit* par transposition ou *déplacement de sens*,
- *le trait d'esprit* par ce qu'on appelle *la petite modification* dans un mot qui suffit à éclairer quelque chose et à *faire surgir une dimension inattendue…*

Enfin… quels que soient les éléments classificatoires que nous introduisons, nous avons tendu avec FREUD à les réduire à des termes qui s'inscrivent dans le registre du signifiant.



Est-ce à dire qu'en fin de compte *une machine*, située quelque part en α [Autre] ou en M [Message]…
c'est-à-dire recevant des deux côtés par exemple la mesure de décomposer les voies d'accès par où se forme le terme « *famillionnaire* » dans le premier exemple que nous avons pris, ou au contraire dans l'autre exemple celui du « *Veau d'or* », le passage du « *Veau d'or* » au veau de boucherie

…est en quelque sorte capable d'authentifier, d'entériner comme telle…
si nous la supposons suffisamment complexe
pour faire l'analyse exhaustive complète
des éléments de signifiant
…si elle est capable d'accuser le coup et de dire « *ceci est un trait d'esprit* », c'est-à-dire que pour une certaine façon l'égal du message par rapport au code est juste ce qui convient pour que nous soyons dans les limites, au moins possibles, de quelque chose qui s'appelle un *trait d'esprit*.

Bien entendu cette imagination n'est là que produite d'une façon purement humoristique.
Il n'en est pas question, la chose va de soi.
Qu'est-ce à dire ?

Est-ce que cela suffit à ce que nous disions qu'il faut en somme que nous ayons en face de nous *un homme* ?
Bien sûr, cela peut aller de soi, et nous en serons très contents.

Si nous nous disons cela, cela correspond à peu près en masse à l'expérience, mais justement parce que, pour nous, le terme de « *l'inconscient* » existant avec son énigme : « *l'homme* », c'est justement la sorte de réponse qu'il nous faut décomposer.

Nous commencerons par dire qu'il nous faut en face de nous *un sujet réel*.

Ceci indique que puisque c'est dans cette direction de sens que gît le rôle du *trait d'esprit*, ce sens…
nous l'avons déjà indiqué et affirmé
…ne peut être conçu que par rapport à l'interaction d'un signifiant et d'un besoin.

Autrement dit, pour une machine, l'absence de cette dimension du besoin est ce qui fait objection et obstacle à ce que d'aucune façon *elle entérine le mot d'esprit*.

Nous voyons donc bien que c'est situé au niveau de la question, mais pouvons-nous dire pour autant que *ce quelqu'un de réel* doit avoir avec nous *des besoins homogènes* ?

Ce n'est pas quelque chose qui est forcément indiqué dès le départ de notre démarche puisqu'en somme dans *le trait d'esprit* ce besoin ne sera nulle part désigné et que, ce que *le trait d'esprit* désigne, ce vers quoi il porte, est quelque chose qui est une *distance* précisément entre le besoin et *ce quelque chose* qui est mis en jeu dans un certain discours, et qui de ce fait-même nous met à une distance d'une série infinie de réactions par rapport à ce qui est à proprement parler le besoin.

Voilà donc une première définition.

Il faut que ce sujet soit un sujet réel.
Dieu, animal ou homme ?
Pour tout dire nous n'en savons rien.

Et ce que je dis est tellement vrai, que toutes les histoires de surnaturel qui n'existent pas non plus pour rien dans *le folklore humain* ne laissent pas du tout exclu que l'on puisse faire de l'esprit avec « *une fée* » ou avec « *un diable* », avec quelqu'un qui est en quelque sorte posé comme ayant des rapports tout à fait différents, dans son réel, que ceux qui précisent les besoins humains.

Assurément vous me diriez que ces êtres plus ou moins verbaux de pensée, sont tout de même plus ou moins tissés d'images humaines.
Je n'en disconviens pas !
C'est même bien de cela qu'il s'agit !

Car en somme nous nous trouvons entre ces *deux termes* :

- d'abord d'avoir affaire à un sujet réel, c'est-à-dire à un vivant,

- d'autre part d'être un vivant qui *entend le langage*, et même bien plus, qui possède un stock de ce qui s'échange verbalement des usages, des emplois, des locutions, des termes, sans quoi bien entendu il ne serait pas question que nous entrions avec lui, d'aucune façon, *en communication par le langage*.

Qu'est-ce que le trait d'esprit nous suggère
et nous fait en quelque sorte toucher ?

C'est que ce sont les images, telles qu'elles sont dans l'économie humaine, c'est-à-dire avec cet état de déconnexion, avec cette apparente liberté qui permet entre elles toutes ces coalescences, ces échanges, ces condensations, ces déplacements, cette jonglerie que nous voyons au principe de tant de manifestations qui font à la fois la richesse et l'hétérogénéité du monde humain par rapport au réel biologique, que nous prenons dans la perspective analytique très souvent comme système de référence.

Que dans cette liberté des images il y a *quelque chose…*
que nous ne voulions le considérer comme primitif, c'est-à-dire comme conditionné par une certaine lésion première de l'interrelation de l'homme et de son entourage
…cette *chose* que nous avons tenté de désigner dans la prématuration de la naissance, dans ce rapport essentiel qui fait que c'est à travers *l'image de l'autre* que l'homme trouve l'*unification* même de ses mouvements les plus élémentaires.

Que ce soit *là* ou que ce soit *ailleurs* que cela parte, ce qu'il y a de certain, c'est que *ces images…*
dans leur état d'anarchie caractéristique dans l'ordre humain, dans l'espèce humaine
…sont agies, sont prises, sont utilisées *par le maniement signifiant*, et que c'est à ce titre qu'*elles passent* dans ce qui est en jeu *dans le trait d'esprit*.

Ce qui est en jeu dans le trait d'esprit, ce sont ces *images* en tant qu'elles sont devenues *des éléments signifiants* plus ou moins usuels, plus ou moins *entérinés* dans ce que j'ai appelé *le trésor métonymique*, dans ce *que l'Autre est supposé connaître* de la multiplicité de leurs combinaisons possibles, d'ailleurs tout à fait abrégées, élidées, purifiées disons même quant à la signification.

C'est de *toutes les implications métaphoriques* qui sont en quelque sorte d'ores et déjà empilées et comprimées dans le langage, qu'il s'agit.

C'est du langage pour tout ce qu'il porte en lui
dans ses temps de création significative,
mais à l'état non actif, latent.

C'est cela qui va être recherché.
C'est cela que *j'invoque* dans *le trait d'esprit*, que je cherche
à éveiller dans l'Autre, dont je confie en quelque
sorte à l'autre le support, et pour tout dire
je ne m'adresse à lui que pour autant que ce que
je fais entrer en jeu dans mon *trait d'esprit* est quelque
chose que je suppose déjà reposer en lui :
ce *trésor métonymique* il l'a.

Pour prendre un des exemples que prend FREUD à propos
d'un « *homme d'esprit* » célèbre de la société de Vienne,
à propos d'un *mauvais écrivain* qui inonde les journaux
de Vienne de ses productions sur les histoires
de Napoléon et de ses descendants.

Le personnage dont FREUD nous parle a une
particularité physique, celle d'être roux.
On peut traduire le mot allemand en français
en disant que ce personnage dit des fadaises
et qu'il est roux :
ce « *rouquin filandreux* » a-t-on traduit dans la traduction
française, qui s'étire tout au long des histoires des
napoléonides.

Et FREUD de s'arrêter et de dire :
nous voyons la décomposition possible en deux plans :
c'est d'une part ce qui fait le sel de cette *histoire*,
c'est la référence au « *fil rouge* » qui traverse tout
le journal.

Métaphore elle-même poétique, que - comme vous le
savez - GOETHE a emprunté à ce *fil rouge* qui permet
de reconnaître le moindre petit bout de cordage…
fût-il dérobé, et surtout s'il est dérobé
…des vaisseaux de sa majesté britannique au temps où
la marine à voiles faisait un grand usage des *cordages*,
et qui fait que grâce à ce *fil rouge* quelque chose
authentifie absolument une certaine espèce de *matériel*
à une certaine appartenance.

C'est bien de même cette métaphore plus célèbre pour les sujets germanophones qu'elle ne peut l'être pour nous-mêmes, mais je suppose qu'assez d'entre vous ont…

au moins par cette citation

…eu en fait, vent…

peut-être même sans le savoir

…de ce passage des *Affinités électives* de GOETHE qui fait que vous comprenez ce dont il s'agit, que dans le jeu, entre ce *fil rouge* et ce personnage filandreux qui dit des fadeurs, est logée cette réplique plus ou moins dans le style de l'époque.

Cela peut faire beaucoup rire à un certain moment, dans un certain contexte…

et c'est là que je veux en venir d'ailleurs

…dans un certain contexte que l'on peut appeler à tort ou à raison « *culturel* », qui fait qu'une chose passe pour une pointe réussie, pour *un trait d'esprit*.

Ce que FREUD à l'occasion nous dit, c'est qu'à l'abri du *trait d'esprit* quelque chose s'est satisfait, qui est cette *tendance agressive* du sujet qui ne se manifesterait pas autrement.

Il ne se serait pas permis de parler aussi grossièrement d'un confrère en littérature si, à l'abri du *trait d'esprit*, la chose n'était pas possible.

Bien sûr ce n'est qu'une des faces de la question, mais il est clair qu'il y a une très grande différence entre le fait de proférer purement et simplement une injure, et le fait de s'exprimer dans ce registre.

S'exprimer dans ce registre, c'est faire appel chez l'Autre à toutes sortes de choses qui sont supposées être pour lui de son usage, de *son code* le plus courant.

C'est exprès pour vous donner la perspective, que j'ai pris cet exemple emprunté à un moment *spécial* de l'histoire de la société de Vienne.

C'est pour autant que ce *fil rouge* est quelque chose
qui est immédiatement accessible à tout le monde…
    et je dirai jusqu'à une certaine façon flatte
    en chacun ce quelque chose qui est là comme
    un symbole commun, un désir de reconnaissance,
    tout le monde sait de quoi il s'agit
…et en évoquant ce *fil rouge* quelque chose d'autre
est indiqué, dans la direction du *mot d'esprit*,
qui met en cause pas simplement le personnage,
mais aussi bien une certaine *valeur* très *particulièrement*,
et très *questionnable*, qui peut être définie en ceci :
les gens qui sont essayistes…
    ou qui prennent l'histoire
    sous un certain angle anecdotique
…ce sont les mêmes aussi qui ont l'habitude
d'y mettre comme thème de fond quelque chose où
n'apparaît que trop :

- l'insuffisance de l'auteur,

- la pauvreté de ses catégories,

- voire la fatigue de sa plume.

Bref un certain style de production à la limite
de l'histoire, et précisément de cette production
qui encombre les revues [sic].

C'est quelque chose qui est assez caractérisé,
assez indiqué dans ce *mot d'esprit*, pour nous montrer
les mêmes caractères de *direction*, de *sens* qui n'achèvent
pas son terme, mais qui est précisément ce qui
pourtant est visé dans *le mot d'esprit* qui lui donne
sa portée et sa valeur.

Nous voici donc en position de dire…
    à l'opposé de ce fait que le vivant
    doit être le vivant réel
…que cet Autre est essentiellement *un lieu symbolique*,
il est justement *celui du trésor*, disons *de ces phrases*…
    ou voire même *de ces « idées reçues »*
…sans lesquelles *le trait d'esprit* ne peut pas prendre
sa valeur et sa portée.

Mais observons qu'en même temps ce n'est pas *en lui…*
quoique ce soit précisément
accentué comme signification
…que c'est visé.

Quelque chose au contraire se passe au niveau de ce *trésor commun de catégories*, et que le caractère que nous pouvons appeler « *abstrait* » de ce *trésor commun* : je fais allusion très précisément à l'élément de transmission qui fait qu'il y a là quelque chose qui est supra-individuel d'une certaine façon, qui se relie par une communauté absolument indésirable avec tout ce qui séparait, depuis l'origine de la culture le caractère singulièrement immortel, si l'on peut dire, de ce à quoi on s'adresse quand on vise *le sujet* au niveau des *équivoques du signifiant.*

C'est quelque chose qui est vraiment l'autre terme, l'autre pôle, des pôles entre lesquels se pose la question de savoir qui est l'Autre.

Cet Autre, il nous faut bien sûr :

- qu'il soit réel, que ce soit un être vivant, de chair, encore que ce ne soit tout de même pas sa chair que je provoque,

- que d'autre part il y a là quelque chose aussi de quasi « *anonyme* » dans ce à quoi je me réfère pour l'atteindre et pour susciter son plaisir en même temps que le mien.

Quel est le ressort qui est là entre les deux, entre ce réel et entre ce symbolique : la fonction de l'Autre, qui est à proprement parler mise en jeu.

Assurément il y en a assez pour nous dire que cet Autre, c'est bien l'Autre comme *lieu du signifiant*.

Mais de ce *lieu du signifiant* je ne fais surgir qu'une *direction de sens*, qu'un « *pas de sens* », où est véritablement, et au dernier terme, le ressort de ce qui est actif.

Je crois que nous pouvons dire qu'ici assurément
le trait d'esprit se présente comme « *une auberge espagnole* »,
ou plus exactement…
    comme il faut y apporter son manger,
    on y trouve le vin
…là c'est plutôt le contraire :
c'est moi qui dois apporter le *vin de la parole*
car je ne le trouverai pas, même si je consomme…
    d'une façon plus ou moins bouffonne et comique
…mon adversaire.

Mais ce *vin de la parole*, il est toujours présent, toujours là dans tout ce que je dis, je veux dire que d'habitude *le trait d'esprit* est là ambiant dans tout ce que je suis en train de raconter dès lors que je parle, et je parle forcément dans le double registre de *la métonymie* et de *la métaphore*.

Ce « *peu de sens* » et ce « *pas de sens* » sont tout le temps en train de s'entrecroiser à la façon dont ces mille navettes, dont quelque part FREUD fait référence dans la *Traumdeutung* se croisent et se décroisent.

Ce vin de la parole, je dirai que d'habitude *il se répand dans le sable.*
Ce qui se passe dans cette *communion* toute spéciale entre le « *peu de sens* » et le « *pas de sens* », qui se produit entre moi et l'Autre à propos du *trait d'esprit*,
c'est bien en effet quelque chose comme *une communion*…
    et concernant notre opposition, sans doute, elle,
    plus spécifiquement *humanisante* qu'aucune autre,
    mais si elle est *humanisante* c'est précisément que
    nous partons d'un niveau *des deux côtés très inhumain*
…c'est cette *communion* où j'indique *l'Autre*.

Je vous dirai que j'ai d'autant plus besoin de son concours que c'en est lui-même *le vase*, ou le GRAAL, et c'est justement parce que ce GRAAL est vide, je veux dire que je ne m'adresse en lui à rien qui soit spécifié, je veux dire qui nous unisse à ce moment-là dans une *communion* quelle qu'elle soit, vers un accord de désir ou de jugement quelconque, mais que c'est uniquement *une forme*.

Et une forme constituée par quoi ?

Constituée par la chose dont il s'agit toujours à propos du *trait d'esprit*, et qui dans FREUD s'appelle *les inhibitions*.

Ce n'est pas pour rien que dans la préparation de mon *trait d'esprit*, j'évoque quelque chose qui tend chez l'Autre à le solidifier dans une certaine direction.

Ce n'est encore qu'une *coque* par rapport à quelque chose de plus profond qui est justement lié à ce *stock des métonymies* sans lequel assurément je ne peux pas dans cet ordre absolument rien communiquer à l'Autre.

En d'autres termes, pour que mon *trait d'esprit* fasse rire l'Autre, il faut…

> comme quelque part le dit BERGSON et c'est la seule chose bonne qu'il y ait dans *Le rire*

…qu'il soit *de la paroisse*. Qu'est-ce que cela veut dire ? Le terme même de « *paroisse* » ne sera pas peu pour nous aider à progresser dans la compréhension de ce dont il s'agit.

Je ne sais si vous connaissez l'origine du mot *paroisse*. C'est bien singulier, mais depuis que les étymologues se sont penchés dessus, ils n'ont jamais pu savoir par quel miracle une chose qui était au départ παροίκια [paroïkia]…

> à savoir les gens qui ne sont pas de la maison, je veux dire la maison de la terre, qui sont d'un autre monde, qui ont leur racine dans un autre monde, les chrétiens nommément, car le terme est apparu avec le christianisme[11]

…s'est, si l'on peut dire, métaphorisée par un autre terme qui a inscrit son élément signifiant dans un *khi* qui se retrouve dans la *parrocchia* italienne, à savoir le πάροχος [parokos] en grec, c'est-à-dire le pourvoyeur, l'intendant à qui les fonctionnaires de l'Empire savaient devoir s'adresser pour qu'on leur procure à peu près tout ce qu'un fonctionnaire de l'Empire pouvait désirer, et dans les temps si bénis de la paix romaine, cela pouvait aller très loin.

11 Cf. éthymologie de « paroisse » sur T.L.F.

Nous voici donc au niveau désigné par ce terme ambigu « de *la paroisse* », qui met bien en valeur la limitation du champ où agit un *trait d'esprit*.

Vous voyez bien que tous *les traits d'esprit* ne font pas le même effet partout et tout le temps, puisque celui du *fil rouge* ne vous a fait qu'un faible effet à côté de « *l'histoire du candidat* » de tout à l'heure.

Tels que vous êtes ici constitués comme *public*, il était tout à fait naturel qu'une chose aussi « de *la paroisse* » que le baccalauréat ou n'importe quel examen, soit bien de nature à servir de contenant à ce qui avait à être véhiculé, à savoir une direction de sens.

Sans doute, pour autant qu'elle n'en atteint aucun, cette direction n'est que la distance qui reste toujours entre tout sens réalisé et ce que je pourrais appeler un idéal plein-sens.

J'ajouterai un *jeu de mots* de plus.

La façon dont se constitue cet Autre au niveau du *trait d'esprit*, c'est ce que nous connaissons par l'usage de FREUD, qui l'appelle *censure*, et qui porte sur *le sens*.

L'Autre se constitue comme un filtre qui met ordre et obstacle à ce qui peut être reçu ou simplement entendu. Il y a des choses qui ne peuvent pas être entendues, ou qui habituellement ne sont plus jamais entendues, et que le mot d'esprit cherche à faire entendre quelque part, en écho. Pour les faire entendre *en écho*, il se sert justement de ce qui y fait obstacle, comme de je ne sais quelle *concavité réflectrice*.

C'est déjà à cette *métaphore* que j'étais arrivé tout à l'heure, à l'intérieur de laquelle quelque chose résiste, quelque chose qui est entièrement fait d'une série de *cristallisations imaginaires* chez le sujet.

Nous ne sommes pas surpris de voir les choses se produire à ce niveau.

Le *petit autre*, pour appeler les choses par leur nom, participe à la possibilité du *trait d'esprit*, mais c'est à l'intérieur de la résistance du sujet…

que pour une fois, et c'est pour nous fort instructif, je cherche plutôt à susciter

…que va se faire entendre quelque chose qui retentit beaucoup plus loin, et qui fait que le *trait d'esprit* va directement résonner dans l'inconscient.

18 Décembre 1957 Table des séances

La dernière fois je vous ai parlé du GRAAL.
C'est vous le GRAAL, que je solidifie par toutes sortes de mises en éveil de vos contradictions, aux fins de VOUS faire authentifier *en esprit...*
si j'ose m'exprimer ainsi
...que je vous envoie le message, et dont l'essentiel consisterait dans ses défauts mêmes.

Comme il convient toujours de revenir un peu sur ce qui est même le mieux compris, je vais tâcher en quelque sorte de matérialiser sur le tableau ce que je vous ai dit la dernière fois.

Ce que je vous ai dit la dernière fois concernait l'Autre, ce sacré Autre qui en somme viendra *compléter*, *combler* d'une certaine façon dans la comunication du *witz*, *ce quelque chose, cette béance* qui constitue *l'insolubilité du désir*.

D'une certaine façon le « *witz* » restitue sa *Jouissance* à *la demande*, essentiellement insatisfaite, sous le double aspect - identique d'ailleurs - de *la surprise* et du *plaisir* :
le plaisir de la surprise et la surprise du plaisir.

J'ai insisté la dernière fois sur le procédé :
- d'immobilisation de l'Autre [préparation],
- de formation de ce que j'ai appelé « *le Graal vide* »,

ce qui se représente dans FREUD dans ce qu'il appelle « *la façade* » du *mot d'esprit* :

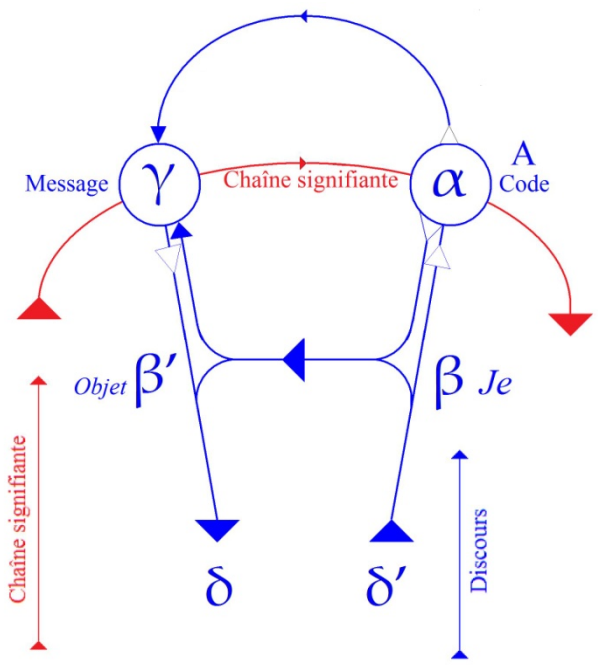
- *ce quelque chose* qui *détourne* en quelque sortel'attention de l'autre du chemin par où va passer *le mot d'esprit*,

- *ce quelque chose* qui en somme fixe l'inhibition quelque part précisément pour laisser libre ailleurs le chemin par où va passer la parole spirituelle.

Voici donc à peu près comment les choses *se schématiseraient*.

Le chemin qui se trace de la parole, ici condensée en message qui s'adresse ici à l'Autre, message dont l'achoppement, la béance, le défaut est authentifié par l'Autre comme *mot d'esprit*, mais par là restituant essentiellement au sujet lui-même, et constituant le complément indispensable pour le sujet du désir propre du *mot d'esprit*.

Voici donc le schéma qui nous sert habituellement :



- Voici *l'Autre*,
- en γ *le message*,
- ici le « *je* »,
- ici *l'objet métonymique*.

Mais si l'Autre nous est indispensable…
ceci bien entendu, ce sont des points franchis que nous allons supposer connus de vous
…si *l'Autre* est indispensable au bouclage que constitue le discours en tant qu'il arrive au *message* en état de satisfaire, au moins symboliquement, le caractère fondamentalement insoluble de la demande comme telle.

Si donc ce circuit qui est l'authentification par l'Autre de cette allusion en somme au fait :

- que rien de *la demande…*
  dès lors que l'homme est entré
  dans le monde *symbolique*
  …ne peut être atteint, sinon par une sorte de succession infinie de « *pas de sens* »,

- que l'homme - nouvel *Achille à la poursuite d'une autre tortue* - est voué…
  par la prise de son désir
  dans le mécanisme du langage
  …à cette *infinie approche* jamais satisfaite, liée à l'intégration au mécanisme même du désir, de *quelque chose* que nous appellerons simplement *la discursivité,*

…donc si cet Autre est là comme essentiel au dernier pas *symboliquement* satisfaisant…
constituant un moment instantané,
le *mot d'esprit* quand il passe
…il convient quand même que nous nous souvenions que cet Autre, lui aussi, existe.

Il *existe* à la manière de celui que nous appelons *le sujet*, qui est quelque part circulant comme *le furet*.

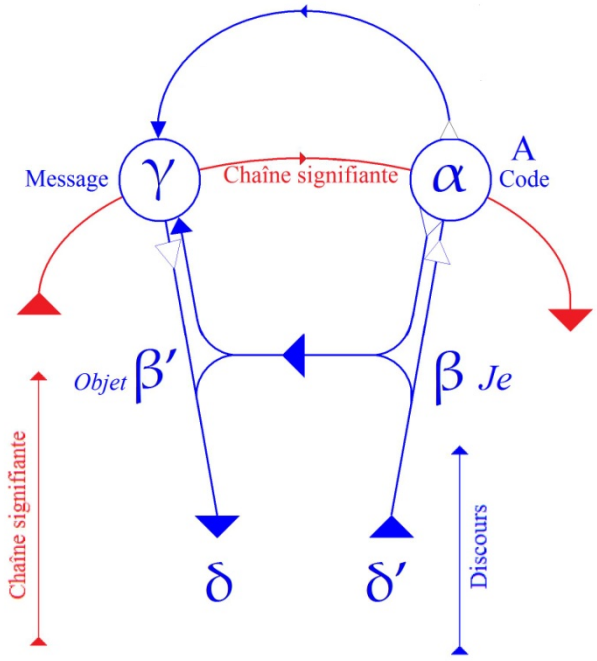
Ne vous imaginez pas que le sujet soit au départ du besoin : le besoin, ce n'est pas encore le sujet. Où est-il ?

Peut-être en dirons-nous plus long aujourd'hui.

Le sujet, c'est tout le système, et peut-être quelque chose qui s'achève dans ce système.
L'Autre il est pareil, il est construit de la même façon, et c'est bien pour cela que *l'Autre* peut prendre le relais de mon discours.

Je vais rencontrer quelques conditions spéciales qui ne doivent tout de même pas manquer…
si mon schéma peut servir à quelque chose
…d'y être représentables.

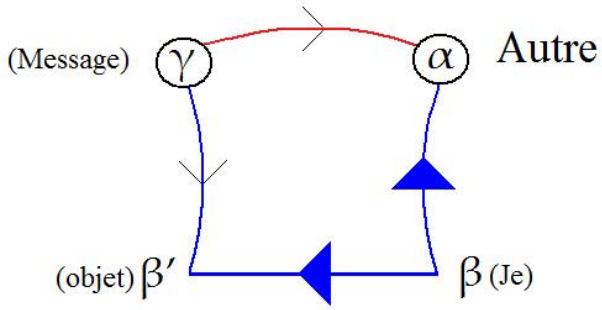
Ces conditions sont celles que nous avons dites la dernière fois.



Notons maintenant ce qui marque les vecteurs ou les directions sur ces segments.

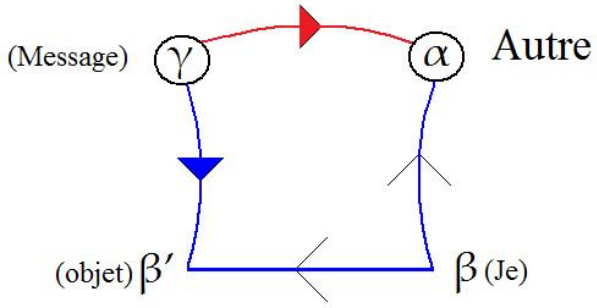
Voici, partant du « *je* » :

- vers *l'objet* [β → β']
- et vers *l'Autre* [β → α],



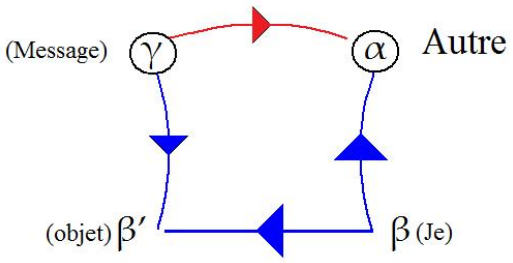
partant du *message* :

- vers *l'Autre* [γ → α]
- et vers *l'objet* [γ → β']

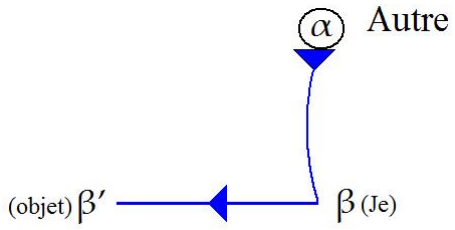


Car bien entendu il y a *un très grand rapport de symétrie* entre :

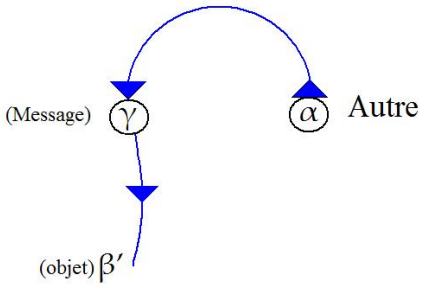
- ce *message* [$\gamma \rightarrow \alpha$],
- et ce « *je* » [$\beta \rightarrow \beta'$],



et le même [rapport de symétrie] encore, *centrifuge* :

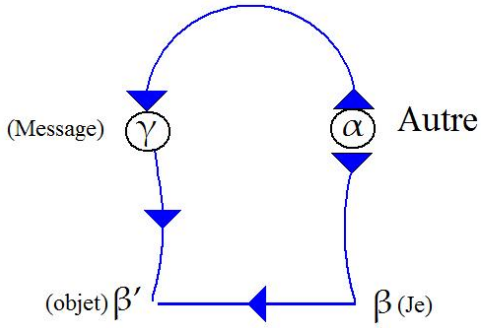


et le même, *centripète* :



entre :

- *l'Autre* en tant que tel, en tant que *lieu du trésor des métonymies*,
- et puis cet *objet métonymique* lui-même, en tant qu'il est constitué dans le *système des métonymies*.



Qu'est-ce que j'ai fait…
vous ai-je expliqué la dernière fois
…dans ce que je peux appeler la « *préparation* »
du *mot d'esprit* ?

Cette « *préparation* » dont quelquefois la meilleure est celle de n'en pas faire… mais il est clair qu'il n'est pas mauvais d'en faire.
Nous n'avons qu'à nous souvenir de ce qui s'est passé quand je n'en ai pas fait :
il est arrivé que quelquefois vous êtes restés « *le bec dans l'eau* », pour des choses aussi simples que le « *Ah ! te…* » que je vous ai raconté un jour, [Cf. séance du 20 Nov.] qui semble avoir laissé certains déconcertés.

Si j'avais fait une « *préparation* » sur les attitudes réciproques du « *petit comte* » et de « *la jeune fille bien élevée* », vous auriez peut-être été [assez] émoustillés pour qu'à ce moment le « *Ah ! te…* » ait plus facilement franchi quelque chose.

Comme vous y mettiez beaucoup d'*attention*, une partie d'entre vous ont mis un certain temps à comprendre.

Par contre, l'histoire du cheval de la dernière fois vous a beaucoup plus facilement fait rigoler, parce qu'elle comporte une longue « *préparation* », et pendant que vous étiez en train de bien vous *esbaudir* sur les propos de l'examiné qui vous paraissaient marqués de la puissante insolence qui réside au fond de l'ignorance, vous vous êtes trouvés en somme assez prêts à voir entrer le cheval volant qui termine l'histoire, qui lui donne vraiment son sel.

Ce que je produis chez *l'Autre* avec cette « *préparation* » c'est assurément quelque chose que nous appellons dans FREUD *Hemmung*, *inhibition* : quelque chose qui est simplement *cette opposition…*
qui est la base fondamentale de la relation *duelle*
…à tout ce que je pouvais devant vous, comme objet, vous opposer comme objections. C'est bien naturel : vous vous mettez en état d'en supporter le choc, l'approche, la pression.

Quelque chose s'organise qu'on appelle habituellement *défense* [ici inhibition], qui est la force la plus élémentaire. Et c'est bien ce dont il s'agit dans *ces sortes de préludes* qui peuvent aussi bien être faits de mille façons.

Quelquefois le « *non sens* » joue le rôle de ce prélude, il est provocation qui attire le regard mental dans une certaine direction.

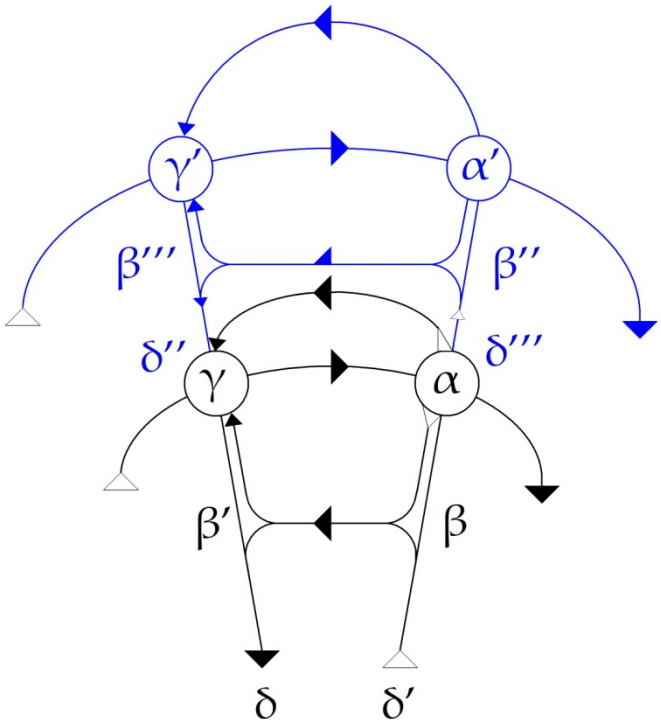
C'est un leurre, cette sorte de corrida :
- quelquefois c'est « *le comique* »,
- quelquefois c'est « *l'obscène* ».

En fait, ce à quoi il s'agit d'accommoder *l'Autre* c'est en quelque sorte…
en sens contraire [à] la métonymie de mon discours
…une certaine fixation de *l'Autre* en tant que lui-même discourant sur *un certain objet métonymique*.

Et d'une certaine façon, nous dirons : *n'importe lequel*. Il n'est pas du tout obligé que cela ait le moindre rapport avec mes inhibitions propres. Peu importe ! Tout est bon pourvu *qu'un certain objet à ce moment-là occupe l'Autre*. C'est cela que je vous ai expliqué la dernière fois en vous parlant de cette sorte de « *solidification imaginaire* », qui est la position première pour *le passage du mot d'esprit*.

En somme ce que vous voyez, *ceci c'est l'homologue au niveau de l'Autre*…
que nous prenons ici comme sujet, c'est pour cela
que je vous fais *un autre système* que je dessine *en bleu*
…c'est l'homologue de la ligne que nous appelons d'habitude $\beta \rightarrow \beta'$, rapport du « *je* » à *l'objet métonymique*…
ce que nous appellerons *le premier sujet*
…et pour indiquer ici donc *la superposition* du système de l'autre sujet par rapport au système du premier.

Vous voyez donc que ce dont il s'agit, pour que le relais soit donné de *l'Autre* vers le *message* qui authentifie le *mot d'esprit* comme tel, il s'agit que le relais soit pris dans son propre *système de signifiants*, c'est-à-dire que, si je puis dire, le problème [lui] soit renvoyé : c'est-à-dire lui-même, dans son système, authentifie comme *mot d'esprit* le *message*.



En d'autres termes mon $\gamma \rightarrow \alpha$ suppose inscrit *un parallèlisme* suffisant avec un $\gamma' \rightarrow \alpha'$…

ce qui est exactement porté sur le schéma

…cette nécessité inhérente au *mot d'esprit* qui lui donne cette sorte de perspective qui théoriquement se reproduit à l'infini :

- que *la bonne histoire* est faite pour être racontée,
- qu'elle n'est complète que quand elle est racontée et que lorsque les autres en ont ri,
- et que même le plaisir de la raconter inclut le fait que les autres à leur tour pourront sur d'autres la mettre à l'épreuve.

S'il n'y a aucun rapport nécessaire entre ce que je dois évoquer chez *l'Autre* de *captivation métonymique* pour laisser le passage libre à *la parole spirituelle*, il y a par contre nécessairement un rapport…

ceci est rendu suffisamment évident par ce schéma entre la chaîne signifiante telle qu'elle doit s'*organiser* chez *l'Autre*, celle qui va ici de δ''' en δ'', de même qu'ici cela va de δ' en δ

…il doit y avoir un rapport, et c'est cela que j'ai exprimé la dernière fois en disant que « *l'Autre doit être de la paroisse* ».

Il ne doit pas *simplement, en gros,* comprendre le français…
quoique ce soit déjà une première façon
d'être de la paroisse
…si je fais un mot d'esprit en français, il y a bien d'autres choses supposées connues auxquelles il doit participer, *pour que tel ou tel mot d'esprit passe et réussisse*.

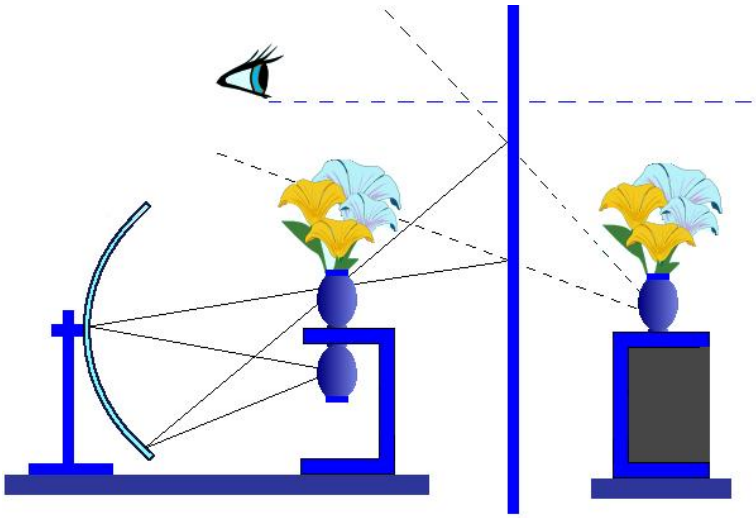
Voilà donc en somme représentées sur le schéma deux conditions que nous pourrions à peu près écrire ainsi : que si vous voulez, quelque chose qui serait ici le $\beta'' \rightarrow \beta'''$ à savoir une certaine inhibition provoquée chez l'Autre. Là, je fais un signe fait de deux petites flèches en sens inverse l'une de l'autre, qui sont égales et de sens opposé à ma métonymie, c'est-à-dire à $\gamma \rightarrow \alpha$.

Par contre, il y a une sorte de *parallélisme* entre $\gamma \rightarrow \alpha$ et $\gamma' \rightarrow \alpha'$, ce qui peut s'exprimer de cette façon là : que $\gamma \rightarrow \alpha$ peut trouver son homologation.
Nous avons exprimé cela en mettant un *esprit rude* [?] entre parenthèses dans le $\gamma' \rightarrow \alpha'$, c'est-à-dire que *l'Autre l'homologue comme tel*, l'homologue comme *message*, l'authentifie comme *mot d'esprit*.

Voilà qui au moins a l'avantage de fixer les idées, de vous visualiser…
puisque c'est un des organes mentaux
les plus familiers à l'intellectuel
…de vous visualiser ce que je veux dire quand je vous ai parlé la dernière fois des *deux conditions subjectives* pour le succès du *mot d'esprit*, à savoir ce qu'il exige de l'*autre imaginaire,* pour qu'à l'intérieur de cette « *coupe* » que présente l'*autre imaginaire*, *l'Autre symbolique* l'entende.

Je laisse aux esprits ingénieux de rapprocher ceci de ce que - chose curieuse - j'ai pu dire autrefois dans une *métaphore*…
et je devais bien avoir une raison pour cela,
pour me servir presque des mêmes schémas formels
…quand autrefois je me suis servi de l'image du « *miroir concave* » à propos du narcissisme.

C'était *alors* surtout *des images imaginaires* que je m'occupais, et des conditions d'apparition de *l'unité imaginaire* dans une certaine *réflexion* organique, à travers quelque chose dont les tendances formelles le font…



Nous ne nous engagerons pas dans un rapprochement qui d'ailleurs, de toute façon ne saurait être que forcé, encore qu'il puisse être suggestif.

Nous allons faire maintenant un petit usage de plus de ce schéma, car quel que soit l'intérêt de ce que je vous rappelle ainsi, le sens de ce que j'ai dit la dernière fois, si cela ne devait pas nous porter plus loin, ce serait assez court.

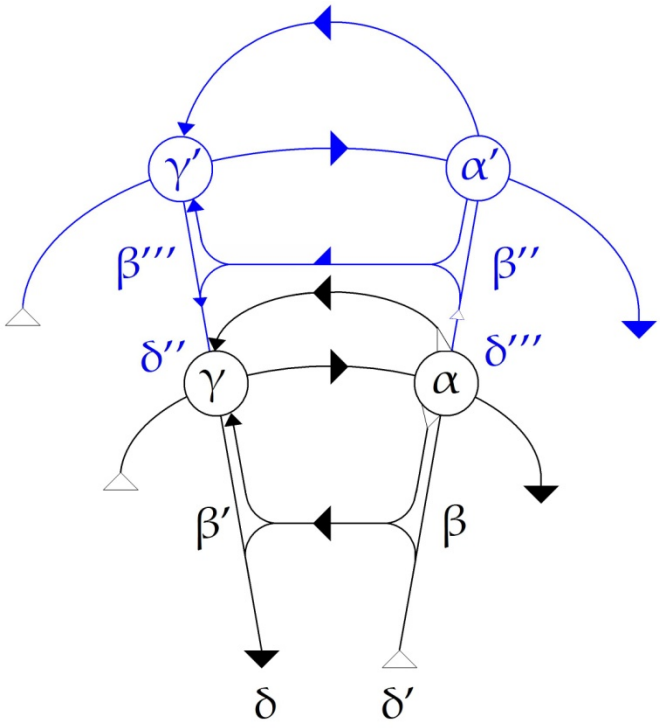
Je voudrais qu'*une fois au moins* vous voyiez bien ceci, que le schéma initial dont nous nous servons depuis le début de l'année se transforme donc en ceci…

par le fait que nous développons
la formule de l'Autre comme sujet

…se transforme en ceci que nous avons :

- $\gamma \rightarrow \alpha$ pour le sujet,
- ici $\beta \rightarrow \beta'$ [relation à l'objet métonymique],

Et au-delà se reproduit cette disposition $\beta'' \rightarrow \beta'''$, qui fait que l'Autre lui aussi a une relation à *l'objet métonymique*, se trouve en posture de voir se reproduire à l'échelon suivant la nécessité du $\gamma \rightarrow \alpha$ qui devient ici $\gamma' \rightarrow \alpha'$, et ainsi de suite indéfiniment.



La dernière boucle, celle par laquelle passe essentiellement le retour du *besoin* vers quelque chose qui est cette satisfaction indéfiniment différée, est quelque chose qui doit faire en quelque sorte tout le circuit des Autres, avant de revenir chez le sujet, ici à son point terminal.

Nous allons avoir d'ailleurs tout à l'heure à réutiliser ce schéma.

Pour l'instant arrêtons-nous à quelque chose qui est un cas particulier et que FREUD précisément envisage tout de suite après qu'il ait donné cette analyse des mécanismes du *mot d'esprit*, dont ceci n'est que le commentaire.

Il parle de *ce qu'il appelle* « *les mobiles sociaux du mot d'esprit* », et de là il va au *problème du comique*.

C'est ce que nous allons essayer d'aborder aujourd'hui, non pas de l'épuiser car FREUD dit expressément lui-même qu'il ne l'aborde que sous l'angle du *mot d'esprit*, qu'autrement il y a là un domaine infiniment trop vaste pour qu'il puisse même songer à s'y engager, au moins à partir de son expérience.

Il est tout à fait frappant que pour s'introduire à l'analyse du comique il mette au premier plan, comme étant ce qui dans le comique est le plus proche du *mot d'esprit* …

avec la sûreté de l'orientation
et de touche qui est celle de FREUD

…ce qui est le plus proche du *mot d'esprit* et qu'il nous présente comme tel, c'est très précisément ce qui au premier abord pourrait paraître le plus éloigné du *spirituel*, c'est justement *le naïf*.

Le *naïf*, nous dit-il, est réalisé par quelque chose qui est fondé sur l'ignorance, et tout naturellement il en donne des exemples empruntés aux enfants :

la scène…

que je vous ai, je crois, déjà évoqué ici

…des enfants qui, à l'usage des adultes, ont monté toute une petite historiette fort jolie,
et qui consiste en ce qu'un couple se sépare,
le mari allant chercher fortune, et revenant au bout de quelques années…

ayant réussi en effet à trouver la richesse

…mais que la femme accueille en lui disant :

« *Tu vois, je me suis conduite magnifiquement,*
moi non plus je n'ai pas perdu mon temps pendant ton absence. »

Et elle ouvre le rideau sur une rangée de *dix poupées*.
C'est toujours une petite scène de marionnettes.

Mais naturellement les enfants sont *étonnés*, peut-être simplement *surpris*…

ils en savent peut-être plus long
qu'on ne croit dans l'occasion

…mais en tout cas ils sont surpris par le rire qui éclate chez les adultes qui sont venus assister à cette petite scène.

Voilà le type de *la drôlerie*, ou de *la bonne histoire*, ou du *mot d'esprit « naïf »* tel que FREUD nous le présente.

Il nous le donne sous une forme encore plus proche techniquement de ce que nous appelons *les procédés du langage* dans l'histoire de la petite fille qui propose pour son frère qui a un peu mal au ventre, une *Bubizin*[12] .
La petite fille a entendu parler *pour elle* d'une *Medizin*...
et comme Madi veut dire en allemand petite fille, et Bubi petit garçon
...elle pense que s'il y a des *Mädi-zin* pour les *petites filles*, il doit y avoir aussi des *Bubi-zin* pour les *petits garçons*.
[Ein 3½jähriges Mädchen warnt seinen Bruder: »Du, iß nicht soviel von dieser Speise, sonst wirst du krank werden und mußt Bubizin nehmen.« »Bubizin?« fragt die Mutter, »was ist denn das?« »Wie ich krank war«, rechtfertigt sich das Kind, »habe ich ja auch Medizin nehmen müssen.« Das Kind ist der Meinung, daß das vom Arzt verschriebene Mittel Mädi-zin heißt, wenn es für das Mädi bestimmt ist, und schließt, daß es Bubi-zin heißen wird, wenn das Bubi es nehmen soll. Dies ist nun gemacht wie ein Wortwitz, der mit der Technik des Gleichklangs arbeitet, und könnte sich ja auch als wirklicher Witz zugetragen haben, in welchem Falle wir ihm halb widerwillig ein Lächeln geschenkt hätten. Als Beispiel einer Naivität scheint es uns ganz ausgezeichnet und macht uns laut lachen.]
Voilà encore une chose qui, à condition qu'on en ait la clef, c'est-à-dire qu'on comprenne l'allemand peut être facilement transformée en « *histoire drôle* », ou peut être présentée sur le plan du *spirituel*.

À la vérité, encore que bien entendu cette référence à l'enfant ne soit pas hors de saison, le trait, nous ne dirons même pas de l'ignorance, de ce *quelque chose* que FREUD définit *très spécialement en ceci* :

- qui en fait le caractère facilement supplétif dans le mécanisme du *mot d'esprit*,
- qui tient à ce qu'en somme : « *il y a quelque chose* - dit-il - *qui nous plaît là-dedans* »,
- et qui est précisément ce qui joue le même rôle *que ce que j'ai appelé tout à l'heure « fascination » ou « captivation métonymique »*.

...c'est que nous sentons chez celui qui parle, et dont il s'agit, qu'il n'y a pas du tout d'*inhibition*.

Et c'est cela, cette absence d'*inhibition* chez l'autre, qui nous permet à nous de faire passer chez *l'autre*...
chez celui à qui nous le racontons et qui est déjà lui-même fasciné par cette absence d'*inhibition*
... de faire passer l'essentiel du *mot d'esprit*, à savoir cet *au-delà qu'il évoque*, et qui ici, chez l'enfant, dans les cas que nous venons d'évoquer, ne consiste pas essentiellement dans leur drôlerie, mais dans l'évocation de ce « *temps de l'enfance* » où *le rapport au langage* est quelque chose de si proche qu'il nous évoque par là directement ce rapport du langage au désir qui est ce qui - dans *le mot d'esprit* - en constitue *la satisfaction propre*.

12 Cf. Sigmund Freud : Le mot d'esprit... op. cit., p.161.

Nous allons prendre un *autre exemple* emprunté à l'adulte, et je crois déjà l'avoir cité à un moment donné.

Un de mes patients qui ne se distinguait pas par ce qu'on appelle d'ordinaire des circonvolutions très poussées et qui racontant une de ces histoires un peu tristes, comme il lui en arrivait assez souvent, expliquait qu'il avait donné rendez-vous à une petite femme rencontrée dans ses pérégrinations, et que ladite femme lui avait tout simplement…
comme cela lui arrivait souvent
…posé ce qu'on appelle « *un lapin* ».

Il concluait son histoire en disant :

« *J'ai bien compris, une fois de plus, que c'était là une femme de non-recevoir.* »

Il ne faisait pas *un mot d'esprit*, il disait quelque chose de fort innocent, qui pourtant a bien son caractère piquant, et satisfait chez nous quelque chose qui va bien au-delà de l'appréhension comique du personnage dans sa déception, qui à l'occasion si elle évoque chez nous - et c'est tout à fait douteux – un sentiment de supériorité, assurément est bien inférieure dans cette note.

Puisque dans cette note je fais allusion à un des mécanismes qu'on a souvent promu, mis en avant, prétendument du mécanisme du comique, c'est à savoir celui qui consiste à nous sentir supérieur à l'autre.

Ceci est tout à fait critiquable, rien n'étant…
encore que ce soit un fort grand esprit
qui ait essayé d'ébaucher le mécanisme
comique dans ce sens, à savoir LIPPS
…il est tout à fait réfutable que ce soit là le plaisir essentiel du comique.

S'il y a quelqu'un dans l'occasion qui garde toute sa supériorité, c'est bien notre personnage, qui trouve dans cette occasion matière à motiver une déception qui est tout à fait bien loin d'entamer une confiance en lui-même, inébranlable.

Si quelque supériorité donc, s'ébauche à propos de cette histoire, c'est bien plutôt une sorte de *leurre*, c'est-à-dire que pour un temps tout vous engageait un instant dans *ce mirage* que constitue la façon dont vous vous le posez lui-même, ou dont vous vous posez celui qui raconte l'histoire, par rapport au texte du désir ou de la déception, mais ce qui se passe va bien au-delà.

C'est que justement, *derrière ce terme* de « *femme de non-recevoir* », ce qui se dessine, c'est le caractère *fondamentalement décevant* en lui-même de toute approche, bien *au-delà* du fait que telle ou telle approche particulière soit satisfaite.

En d'autres termes ce qui nous amuse aussi là, c'est la satisfaction que trouve le sujet qui a laissé échapper ce mot innocent dans sa déception, à savoir qu'il la trouve suffisamment expliquée par une locution qu'il croit être la locution reçue, la métonymie *toute faite* pour de pareilles occasions.

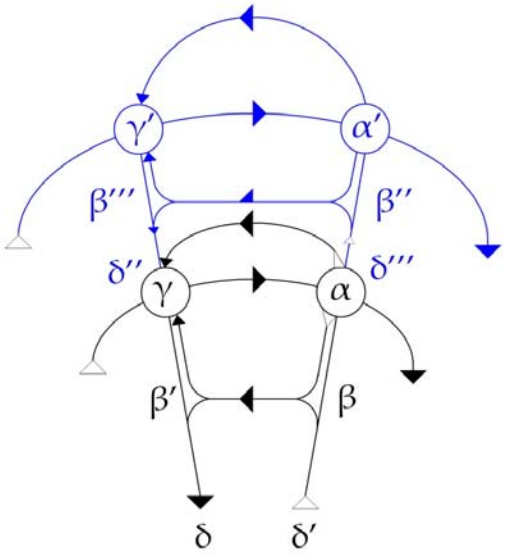
En d'autres termes qu'il retrouve dans le chapeau haut de forme sous la forme d'un lapin de peluche…

> qu'il croit être le lapin bien vivant de l'explication valable, et qui - en fait, lui - est bel et bien *imaginaire*

…ce lapin qui constitue cette déception même qu'il sera toujours prêt à voir se reproduire, inébranlé et constant, sans autrement s'en affecter, chaque fois qu'il s'approchera de *l'objet de son mirage*.

Ici donc, ce que vous voyez c'est qu'en somme *le trait d'esprit de l'ignorant ou du naïf*, de celui dans l'occasion pour faire mon *mot d'esprit* qui cette fois-ci *est toujours entier*, si l'on peut dire, au niveau de l'Autre.
Je n'ai plus besoin de provoquer chez l'Autre rien qui constitue cette coupe solide, elle m'est déjà toute donnée parcelui qu'en élevant à la dignité d'histoire drôle, celui de la bouche duquel je recueille le mot précieux dont la communication va constituer un *mot d'esprit*, celui que j'élève en quelque sorte à *la dignité de maître-mot* par mon histoire.

Le mécanisme est en somme que toute la dialectique du *mot d'esprit naïf* tient en ceci, que toute la dialectique du *mot d'esprit naïf* tient dans la partie bleue du schéma :



Et que ce que chez l'*Autre* il s'agit de provoquer dans l'ordre *imaginaire* pour que le *mot d'esprit* dans sa forme ordinaire passe et soit reçu ici, est en quelque sorte tout constitué par sa naïveté, son ignorance, son infatuation elle-même, et il suffit simplement de l'aborder aujourd'hui pour la faire homologuer par le tiers, le grand Autre, auquel je la communique comme telle, pour la faire passer *au rang et au titre de mot d'esprit*.

Naturellement ici pourtant, par la promotion de l'*autre imaginaire* comme tel, dans cette analyse des métonymies…

> dans la satisfaction qu'il trouve pure et simple dans le langage, et qui lui sert à ne même pas s'apercevoir à quel point son désir est leurré

…ceci nous introduit…

> *et c'est pourquoi FREUD le met au joint du mot d'esprit et du comique*

…ceci nous introduit à la dimension du comique comme tel et nous en fait poser la question.

Ici nous ne sommes pas au bout de nos peines, car à la vérité, sur ce sujet du comique, on n'a pas manqué d'introduire quelques considérations, quelques théories toutes plus ou moins insatisfaisantes, et ce n'est certainement pas une question vaine que celle de nous poser, que celle de *savoir pourquoi ces théories sont insatisfaisantes, et aussi pourquoi elles ont été promues.*

Assurément il faut là que nous franchissions toutes sortes de formes sous lesquelles *ces théories* se sont présentées pour revenir dessus. Il n'y a pas moyen de *les épeler*, *leur addition, leur succession, leur historique,* comme on dit, ne nous mènera, *je crois*, sur la trace de *rien de fondamental*.

La question du comique est *en tous cas,* disons le, éludée chaque fois qu'on tente de l'aborder…
    je ne dis pas de la résoudre
…sur le plan seulement psychologique.
« *L'esprit* » comme « *le comique* » sont évidemment sur le plan psychologique faciles à réunir sous cette catégorie du risible, ou de ce qui provoque le rire.

Bien entendu, vous ne pouvez pas manquer d'être frappés, que jusqu'à présent…
    tout en concluant le fait que le mot d'esprit
    est plus ou moins bien accueilli, *encaissé*
    par le fait que vous le sanctionnez d'un rire
    discret ou tout au moins d'un sourire
…je n'ai pas abordé cette question du rire.

La question du rire est loin d'être résolue.
Bien entendu, tout un chacun s'accommode d'en faire une caractéristique essentielle de ce qui se passe dans le « *spirituel* », et aussi bien dans le « *comique* », mais quand il s'agit d'en faire en quelque sorte le ressort du caractère *expressif* si l'on peut dire à cette occasion, du rire, quand il s'agit même simplement de connoter à quelle émotion pourrait répondre ce phénomène dont il est possible de dire…
    encore que ce ne soit pas absolument certain
...qu'il soit le propre de l'homme, on commence à entrer dans *des choses* qui, d'une façon générale, sont *extrêmement fâcheuses*.

Je veux dire que même ceux dont on sent bien qu'ils essayent d'approcher, qu'ils frôlent d'une certaine façon analogique, métaphorique, un certain rapport du rire avec ce dont il s'agit dans l'appréhension qui lui correspond, le mieux qu'on puisse dire, c'est que ceux qui là-dessus ont dit les choses qui paraissent les plus tenables, les plus prudentes, ne font guère que noter ce quelque chose qui serait analogue dans le phénomène lui-même du rire.

À savoir ce qu'il peut laisser quelque part de traces *oscillatoires*, au sens que c'est un mouvement *spasmodique* avec une certaine oscillation mentale qui serait celle du passage, par exemple, dit KANT, de quelque chose qui est *une tension*, à sa réduction, *à un rien* : l'oscillation entre une tension éveillée et sa brusque chute devant un rien, une absence de quelque chose qui serait censé, après son éveil de tension, devoir lui résister.

Voilà un exemple où le brusque passage d'un concept à sa contradiction se fait jour chez un psychologue, l'un des derniers du siècle, Léon DUMONT, dont DUMAS fait état dans son article sur la psychologie[13].

C'est un article à la DUMAS, très fin, très subtil et pour lequel *cet homme heureux* ne s'est pas fatigué, mais qui vaut bien la peine d'être lu, car quand même, sans se fatiguer, il apporte de très jolis éléments.

Bref. Le rire, bien entendu, dépasse lui-même très largement la question aussi bien *du spirituel* que *du comique*.

Il n'est pas rare de voir rappelé qu'il y a dans le rire quelque chose qui est par exemple la simple communication du rire, *le rire du rire*, le rire de quelque chose qui est lié au fait qu'il ne faut pas rire.

Le *fou rire* des enfants dans certaines conditions est tout de même quelque chose qui mérite aussi de retenir l'attention.

Il y a aussi un rire de l'angoisse, et même de la menace imminente, le rire gêné de la victime qui se sent menacée soudain de quelque chose qui dépasse tout à fait, même les limites de son attente, le rire du désespoir. Il y a des rires même du deuil brusquement appris.

Allons-nous traiter de toutes ces formes du rire ? Ce n'est pas notre sujet.

---

13 Georges Dumas : La psychologie et la physiologie du rire, Journal de Psychologie Normale et Pathologique, 1921.

Je veux simplement ponctuer ici…
puisque aussi bien ce n'est pas mon objet
de vous faire une théorie du rire
…qu'en tout cas rien n'est plus éloigné de devoir nous satisfaire que la théorie bergsonienne du mécanique surgissant au milieu de cette espèce de mythe de *l'harmonie vitale,* de ce quelque chose dont… pour les reprendre à cette occasion d'une façon particulièrement schématique
…la prétendue éternelle nouveauté, création permanente de l'élan vital, pour être reprise là d'une façon particulièrement condensée.

Dans ce discours sur le rire, BERGSON montre assez, met assez en évidence le caractère à proprement parler […]

Formuler qu'une des caractéristiques du mécanique en tant qu'opposé au vital, c'est son caractère répétitif…
comme si la vie ne nous présentait aucun phénomène de répétition, comme si nous ne pissions pas tous les jours de la même façon, comme si nous ne nous endormions pas tous les jours de la même façon, comme si on réinventait l'amour chaque fois qu'on baise !
…il y a là véritablement quelque chose d'incroyable dans cette espèce d'explication par le mécanique elle-même, une explication qui, tout au long du livre, se manifeste elle-même comme une explication mécanique.

Je veux dire que c'est l'explication elle-même qui retombe dans une lamentable stéréotypie qui laisse absolument échapper ce qui est essentiel dans le phénomène.
Si c'était véritablement la mécanique qui fut à l'origine du rire, où irions-nous ?

Où se situeraient les si subtiles remarques de KLEIST[14] sur les marionnettes qui vont tout à fait à l'encontre de ce prétendu *caractère risible et déchu* du *mécanique* ?

14 Heinrich Von Kleist : « Sur le théâtre de marionnettes », éd. Sillage, 2010.

Car il souligne si finement que c'est un *idéal de grâce* qui est en réalité réalisé par ces petites machines qui, d'être simplement agitées par quelques bouts de fil, réalisent par elles-mêmes une espèce d'élégance du tracé de leurs mouvements liée à la constance du centre de gravité de leur courbe…

> pour peu simplement qu'elles soient un petit peu bien construites, je veux dire suivant les exemples stricts que constituent les caractéristiques des articulations humaines

…et qu'en fin de compte, souligne-t-il que *la grâce de nul danseur* ne peut atteindre à ce qui peut être réalisé par une marionnette simplement agitée avec doigté.

Laissons de côté la théorie bergsonienne, à cette occasion, pour simplement faire remarquer à quel point elle peut laisser complètement de côté ce qui est donné par les premières appréhensions les plus élémentaires du mécanisme du rire.

Je veux dire avant même qu'il soit impliqué dans rien qui soit aussi élaboré que le rapport du *spirituel* ou le rapport du *comique*, je veux dire dans le fait que le rire touche à tout ce qui est *imitation, doublage, phénomène de sosie, masque*, et si nous regardons de plus près, *non seulement* au phénomène du *masque* mais à celui du *démasquage*, et ceci selon des moments qui méritent qu'on s'y arrête.

Vous vous approchez d'un enfant, avec la figure recouverte d'un masque : *il rit d'une façon tendue*, gênée. Vous vous approchez de lui un peu plus : quelque chose commence qui est une manifestation d'angoisse. Vous enlevez le masque : *l'enfant rit*. Mais si vous avez sous ce masque un autre masque, *il ne rit pas du tout.*

Je ne veux là qu'indiquer combien tout au moins ceci demande une étude qui ne peut être qu'une étude expérimentale, mais qui ne peut l'être que si nous commençons d'avoir une certaine idée du sens dans lequel elle doit être dirigée et dont tout…

> en tout cas dans ce phénomène comme dans d'autres que je pourrais ici mettre à l'appui de mon affirmation, ce n'est pas mon intention ici d'y mettre l'accent

…dont tout nous montre qu'il y a en tout cas
un rapport très intense, très serré, entre
les phénomènes du rire et la fonction chez l'homme,
de *l'imaginaire* :
nommément le caractère captivant de *l'image*, captivant
au-delà des mécanismes instinctuels qui en répondent…
soit à la lutte, soit à la parade, à la parade
sexuelle ou à la parade combative
…et qui y ajoutent chez l'homme cet *accent supplémentaire*
qui fait que *l'image de l'autre* est très profondément liée à
cette tension dont je parlais tout à l'heure.

Cette tension toujours évoquée par l'objet auquel est
porté attention, attention qui consiste à le mettre
à une certaine distance du désir ou de l'hostilité,

- à ce quelque chose qui chez l'homme est au
  fondement et à la base même de *la formation du moi*,

- de cette ambiguïté qui fait que son unité est
  hors de lui-même, que c'est par rapport à son
  semblable qu'il s'érige et trouve cette unité
  de défense qui est celle de son être en tant
  qu'être narcissique.

C'est dans ce champ là que doit se situer
le phénomène du rire.

Et pour vous indiquer ce que je veux dire, je dirai
que c'est dans ce champ là que se produisent *ces chutes de tension* auxquelles les auteurs qui se sont intéressés
plus spécialement à ce phénomène attribuent le
déclenchement occasionnel, instantané du rire.
Si quelqu'un nous fait rire quand il tombe simplement
par terre, c'est en fonction :

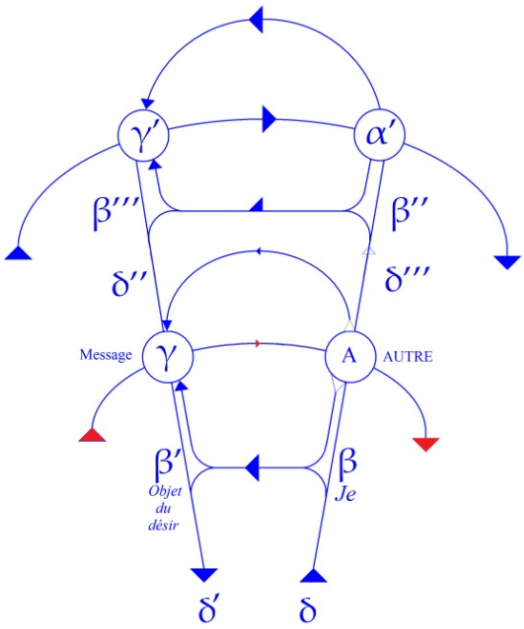
- de l'image plus ou moins tendue, plus ou moins
  pompeuse à laquelle même nous ne faisions pas
  tellement attention auparavant,
- de ces phénomènes de stature et de prestige
  qui sont en quelque sorte la monnaie courante
  de notre expérience vécue, mais au point que
  nous n'en percevons même pas le relief.

C'est pour autant, pour tout dire, que *le personnage imaginaire* continue sa démarche plus ou moins apprêtée dans notre imagination, alors que ce qui le supporte de réel est là, planté et répandu par terre.

C'est dans cette mesure que le rire éclate : c'est toujours par quelque chose qui est une libération de l'image. Entendez cette libération dans les deux sens ambigus du terme :

- que quelque chose est libéré de *la contrainte de l'image*,
- et que l'image aussi va se promener toute seule.

Il y a quelque chose de comique dans le canard auquel vous avez coupé la tête et qui fait encore quelques pas dans la basse-cour. C'est encore quelque chose de cet ordre, et c'est bien pour cela aussi que le comique va entrer quelque part en connexion avec le risible, c'est au niveau de la direction *Je → objet* : $\beta \rightarrow \beta'$, ou $\beta'' \rightarrow \beta'''$.



C'est certainement dans la mesure où *l'imaginaire* est intéressé quelque part dans ce rapport au *symbolique* que nous allons voir se retrouver à un niveau plus élevé…
qui nous intéresse infiniment plus
que l'ensemble des phénomènes du plaisir
…le rire en tant qu'il connote, qu'il accompagne le comique.

Pour introduire aujourd'hui la notion du comique, je voudrais partir d'un exemple.

Quand Henri HEINE dans l'histoire du « *Veau d'or* », rétorque à SOULIÉ, dans un mot qui est destiné à trouver la communication justement spirituelle quand il parle du « *Veau d'or* » à propos du banquier.

C'est presque déjà un mot d'esprit, une métaphore tout au moins, qui rencontre chez Henri HEINE cette réponse : « *Pour un veau, il me semble avoir un peu passé l'âge.* »

Observez que si Henri Heine avait dit cela au pied de la lettre, cela voudrait dire simplement qu'il n'aurait rien compris, qu'il serait comme mon ignorant de tout à l'heure, comme celui qui racontait « *la femme de non-recevoir* ».

La rétorsion que lui fait Henri HEINE serait comique, d'une certaine façon, et c'est ce qui constitue les dessous de ce mot d'esprit, elle est aussi un peu comme cela, je veux dire qu'elle renvoie un peu SOULIÉ à son jardin, qu'elle le met dans ses petits souliers, si j'ose m'exprimer ainsi.

Après tout, SOULIÉ n'a pas dit quelque chose de tellement drôle, et Henri HEINE, en lui damant le pion, en montrant que ça peut s'arranger autrement, en dressant un autre objet métonymique que le premier veau, entre et joue sur le plan de l'opposition comique.

L'opposition comique, en somme, est liée à ceci, qu'il est impossible de ne pas s'apercevoir d'abord d'une différence absolument essentielle.

C'est que le comique, si nous le saisissons là à l'état fugitif, à l'occasion du trait d'esprit, dans un trait, dans un mot, dans une passe d'armes, c'est quand même quelque chose qui va bien au-delà, je veux dire qui met en cause, non pas purement et simplement notre rencontre, quelque chose en éclair dans lequel il n'y a pas besoin d'une très longue étreinte pour que ça passe avec un trait d'esprit.

Je m'adresse à vous tous, quelle que soit votre position actuelle, sans que je sache d'où vous venez, ni même qui vous êtes. Pour qu'il y ait entre nous des relations comiques il faut quelque chose qui nous implique beaucoup plus chacun de l'un à l'autre personnellement.

Si bien que vous voyez, là, s'ébaucher dans la relation de Soulié et d'Henri Heine quelque chose qui intéresse un mécanisme de séduction.

Il y a quelque chose qui est quand même un peu rebuté du côté de SOULIÉ par la réponse d'Henri HEINE. Bref, pour qu'il y ait possibilité de parler de la relation du comique, il faut que nous placions cette relation de la demande à sa satisfaction, non plus dans un moment instantané, mais dans quelque chose qui lui donne sa stabilité et sa constance, sa voie dans son rapport à un autre déterminé.

Car ce que nous avons analysé dans les sous-jacences du mot d'esprit comme étant cette structure essentielle de la demande en tant qu'elle est reprise par l'autre et doit être essentiellement *insatisfaite*, il y a quand même une solution qui est la solution fondamentale, celle que tous les êtres humains cherchent depuis le début de leur vie jusqu'à la fin de leur existence.

Puisque tout dépend de l'Autre, en somme,
la solution, c'est d'avoir un Autre tout à soi.

C'est ce qu'on appelle l'amour.
Dans cette dialectique du désir il s'agit d'avoir un Autre tout à soi.

Le champ de la parole pleine tel qu'autrefois je vous l'ai évoqué est désigné, défini sur ce schéma par les conditions mêmes dans lesquelles nous venons de voir que peut et doit se réaliser quelque chose qui soit équivalent à la satisfaction du désir, l'indication qu'il ne peut justement être satisfait que dans *l'au-delà de la parole*.

C'est le lien qui unit l'*Autre* avec ce *Je*, son *objet métonymique* et le *message*.

C'est cela l'aire et la superficie où doit se tenir le quelque chose qui soit parole pleine : c'est à savoir que le message *essentiel*, *caractéristique*, qui la constitue, cette parole pleine, celle que je vous ai imagée par le :

- « *Tu es mon maître* »,

- ou le « *Tu es ma femme* »,

…se dessine en effet ainsi : *tu*, *toi*, *l'autre*, *es (t)* *ma femme*.

C'est sous cette forme, vous disais-je, que l'homme donne l'exemple de la parole pleine dans laquelle il s'engage comme sujet, se fonde comme l'homme de celle à laquelle il parle et le lui annonce sous cette forme, et lui dit : « *Tu es ma femme* ».

Je vous ai montré aussi le caractère étrangement paradoxal de ce « *Tu es ma femme* ».

C'est que tout repose sur quelque chose qui doit fermer le circuit.

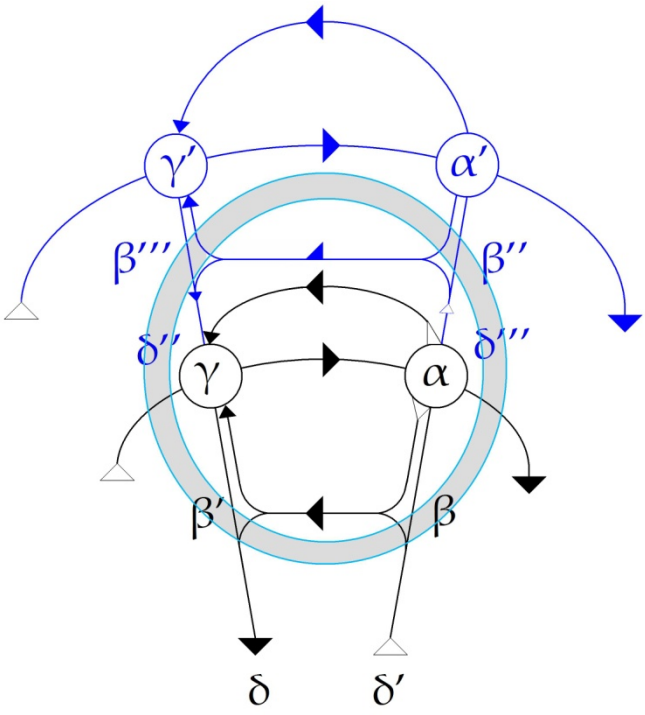
C'est que la métonymie que cela comporte, le passage de l'Autre à cet objet unique qui est constitué par la phrase, demande tout de même que la métonymie soit reçue, que quelque chose passe ensuite du γ à α, à savoir que le « *tu* » dont il s'agit, ne réponde pas par exemple, purement et simplement :

« *Mais non, pas du tout !* »

Même s'il ne répond pas « *Mais non, pas du tout !* », quelque chose d'autre se produit beaucoup plus communément, c'est qu'en raison même du fait que nulle préparation aussi habile que le mot d'esprit, ne vient à faire confondre cette ligne $\beta''' \rightarrow \beta''$ avec la métonymie $\gamma \rightarrow \alpha$.

C'est-à-dire que ces deux lignes restent parfaitement indépendantes, c'est à savoir que le sujet dont il s'agit conserve, lui, bel et bien son système d'objets métonymiques.

Nous verrons se produire la contradiction qui s'établit dans le « *cercle* » $\beta \rightarrow \beta' \rightarrow \beta''' \rightarrow \beta'' \rightarrow \ldots$



…à savoir que chacun, comme on dit, ayant sa petite idée, cette parole fondatrice se heurtera à ce que j'appellerai…

puisque nous sommes là en présence d'un *carré* …le problème non pas de la quadrature du cercle, mais de la « *circulature* » des métonymies bel et bien distinctes, même dans le *conjugo* le plus idéal :

« *Il y a de bons mariages, il n'y en a pas de délicieux* » a dit La ROCHEFOUCAULD.

Or, le problème de l'Autre et de l'amour est au centre du comique. Pour le savoir il convient d'abord de se souvenir que si on veut se renseigner sur le comique, il ne serait peut-être pas mauvais par exemple de lire des comédies.

La comédie a une histoire, la comédie a même une origine sur laquelle on s'est beaucoup penché, et l'origine de la comédie est liée de la façon la plus étroite au rapport qu'on peut appeler le rapport du *Ça* au langage.

Le *Ça* dont nous parlons à l'occasion, qu'est-ce que c'est?

Bien entendu, ce n'est pas purement et simplement le besoin radical originel, ce besoin qui est à la racine de *l'individualisation comme organisme*.

Ce *Ça* ne se saisit qu'au-delà de toute l'élaboration du désir dans le réseau du langage, ce *Ça* c'est quelque chose qui ne se réalise en fin de compte qu'à la limite.

Ici, le désir humain n'est pas pris d'abord dans ce système de langage qui l'atermoie indéfiniment : nulle place pour que ce *Ça* se constitue et se nomme.

Il est pourtant, au-delà de toute cette élaboration du langage, ce qui représente la réalisation de ce besoin premier, la forme, et qui chez l'homme tout au moins, n'a aucune chance même de se connaître.

Nous ne savons pas ce qu'est le *Ça* d'un animal, et il y a bien peu de chances que nous le sachions jamais, mais ce que nous savons, c'est que le *Ça* de l'homme est entièrement engagé dans cette dialectique du langage :
c'est lui qui véhicule et conserve l'existence première de la tendance.

D'où sort la comédie ?

On nous dit de ce banquet où l'homme, en somme, dit oui dans une espèce d'orgie…
laissons à ce mot tout son vague
…de ce même repas qui est constitué par les offrandes aux dieux, c'est-à-dire aux immortels du langage.

Le fait qu'en fin de compte *tout processus d'élaboration du désir dans le langage se ramène à* - et se rassemble dans - la consommation d'un banquet, dans le fait qu'après tout, ce détour *c'est en fin de compte pour revenir à la jouissance, et à la plus élémentaire*.
Voilà par quoi la comédie fait son entrée dans ce qu'on peut considérer avec HEGEL comme étant « *la face esthétique de la religion* »[15].

Qu'est-ce que nous montre l'ancienne comédie ?

Il conviendrait que vous mettiez un peu, de temps en temps, votre nez dans ARISTOPHANE. C'est toujours le moment où le *Ça* reprend à son profit, chausse les bottes à son usage le plus élémentaire du langage.

C'est entendu :
dans *Les Nuées,* ARISTOPHANE se moque d'EURIPIDE et de SOCRATE, de SOCRATE *particulièrement*.
Sous quelle forme nous le montre-t-il ?

Il nous le montre sous cette forme que toute cette belle dialectique va servir :

- à un vieillard à essayer de satisfaire ses envies par toutes sortes de trucs, à échapper à ses créanciers, à trouver le moyen de se faire donner de l'argent,

- ou à un jeune homme, également, à échapper à ses engagements, à tous ses devoirs, à railler ses ascendants, etc.

Ce retour du *besoin* sous sa forme la plus élémentaire, ce surgissement au premier plan de ce qui est entré à l'origine dans la dialectique du langage, à savoir tout spécialement tous les besoins du sexe et tous les besoins cachés en général, voilà ce que vous voyez, sur la scène aristophanesque, se produire au premier plan, et cela va loin.

---

15 Cf. G.W.F. Hegel, Esthétique, Introduction, Chap. 1, Section 1, §. 3 : « L'art ou du moins sa destination suprême est pour nous une chose du passé… »

Et tout spécialement, je recommande à votre attention les pièces concernant les femmes et la façon dont cette sorte de retour au caractère de besoin élémentaire qui est sous-jacent à tout le processus. Quel rôle spécialement est ici donné aux femmes, pour autant que c'est par leur intermédiaire que par exemple, ARISTOPHANE nous invite, pour le moment de communion imaginaire que représente la comédie, à nous apercevoir de ce quelque chose qui ne peut s'apercevoir que rétroactivement, que si l'État existe, et la cité :

- c'est pour qu'on en profite,

- c'est pour qu'un *repas de cocagne*, auquel d'ailleurs personne ne croit, soit établi sur l'ἀγορά [agora],

- c'est pour qu'en somme on revienne à s'étonner de bons sens contrariés par l'émulation perverse de la cité soumise à tous les tiraillements d'un processus dialectique,

- pour qu'on revienne par l'intermédiaire des *femmes*…
  les seules qui sachent vraiment
  de quoi l'homme a besoin
  …on revienne par l'intermédiaire des femmes au bon sens, et naturellement tout cela prend les formes les plus exubérantes.

Ce n'est piquant que par ce que cela nous révèle de la violence de certaines images. Cela nous fait aussi même assez bien imaginer un monde où les femmes n'étaient peut-être pas tout à fait ce que nous imaginons à travers les auteurs qui nous font une Antiquité policée.

Les femmes, m'a-t-il semblé, devaient être…
je parle des femmes réelles,
pas de la *Vénus de Milo*
…devaient avoir dans l'Antiquité beaucoup de poils et ne devaient pas sentir bon, si l'on en croit l'insistance qui est mise sur la fonction du rasoir et sur certains parfums.

Quoi qu'il en soit, dans ce *crépuscule aristophanesque*, spécialement celui qui concerne cette vaste insurrection des femmes, il y a quelques images qui sont fort belles et qui ne manquent pas de frapper.

Ne serait-ce que celle qui tout d'un coup s'exprime dans cette phrase d'une des femmes devant ses compagnes qui sont toutes en train, non seulement de s'être costumées en hommes, mais de s'attacher des barbes du côté de la *toute puissance*…
il s'agit simplement de savoir
de quelle barbe il s'agit
…qui se met à rire tout d'un coup et leur dit :

« *Comme c'est drôle, on dirait une assemblée de seiches grillées avec des barbes !* »[16]

Cette vision de pénombre est aussi quelque chose qui nous paraît assez de nature à nous suggérer tout le soubassement des rapports dans la société antique.

Vers quoi va évoluer cette comédie ?

Vers la nouvelle comédie, et la nouvelle comédie, qu'est-ce que c'est ?

La nouvelle comédie est quelque chose qui nous montre les gens engagés en général de la façon la plus fascinée et la plus butée sur quelque *objet métonymique*.

Tous *les types humains* s'y rencontrent là, *quels qu'ils soient*.

Il y a le luxurieux, les personnages qui sont les mêmes que ceux que l'on voit se retrouver dans la comédie italienne :
ce sont des personnages définis par un certain rapport avec un objet, et autour desquels pivote toute la nouvelle comédie…
celle qui va de MENANDRE jusqu'à nos jours
…autour de quelque chose qui se substitue à cette éruption du sexe, qui est l'amour.

---

16 Aristophane : L'assemblée des femmes, vers 126-127.

Alors là, l'amour nommé comme tel :

- l'amour que nous appellerons l'amour naïf,
- l'amour ingénu : l'amour qui unit deux jeunes gens en général assez falots, et qui forme le pivot de l'intrigue.

Et quand je dis *pivot*, c'est bien parce que l'amour joue ce rôle, non pas d'être en lui-même comique, mais d'être l'*axe* autour duquel tourne tout le comique de la situation jusqu'à une époque qu'on peut très nettement caractériser par l'apparition du *romantisme*, et que nous laisserons aujourd'hui de côté.
L'amour est un sentiment comique.

Le sommet de la comédie est parfaitement *localisable*, *définissable* :
la comédie dans son sens propre…
au sens où je le promeus ici devant vous
…trouve son sommet dans un chef-d'œuvre unique, celui qui est en quelque sorte la charnière d'un passage de la présentation des rapports entre le *Ça* et le *langage*…
sous la forme d'une prise de possession par le Ça, du langage
…à l'introduction de la dialectique comme telle des rapports de l'homme au langage, qui se fait sous une forme aveugle, fermée.

Dans le romantisme, c'est très important en ce sens que le romantisme, sans le savoir, se trouve être une introduction confuse à cette dialectique du signifiant comme telle dont en somme *la psychanalyse* se trouve être *la forme articulée*.

Mais dans la ligne de la comédie, disons classique, le sommet est donné au moment où la comédie dont je parle…
qui est de MOLIÈRE et qui s'appelle *L'école des femmes*
…pose le problème d'une façon absolument schématique, puisque d'amour il s'agit, mais que l'amour est là en tant qu'instrument de *la satisfaction*.

MOLIÈRE nous propose le problème d'une façon qui donne sa grille dans la limpidité absolument comparable à un théorème d'EUCLIDE.

Un monsieur qui s'appelle ARNOLPHE, qui n'a même pas besoin pour que la chose soit rigoureuse d'être un monsieur avec une seule idée…
il se trouve que c'est mieux comme cela,
mais à la façon dont la métonymie sert
dans le trait d'esprit à nous fasciner
…est un monsieur qu'en effet, dès le début, nous voyons entrer avec ce que nous pourrions appeler l'obsession de n'être pas « *cornard* ».

C'est sa passion principale, c'est une passion comme une autre, toutes les passions s'équivalent, toutes les passions sont également métonymiques.

C'est le principe de la comédie de les poser comme telles, c'est-à-dire de centrer l'attention sur un *Ça* qui croit entièrement à son objet métonymique.

Dire d'ailleurs qu'il y croit, cela ne veut absolument pas dire qu'il y soit lié, car c'est aussi une des caractéristiques de la comédie que le *Ça* du sujet comique, quel qu'il soit, en sort toujours absolument intact.

Tout ce qui s'est passé pendant la comédie est passé sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard, quels que soient les paroxysmes auxquels il soit parvenu dans la comédie.

L'École des femmes se termine par un « *Ouf* ! » d'ARNOLPHE, et pourtant, Dieu sait par où il passe !
C'est là que je veux essayer de vous rappeler brièvement ce dont il s'agit.

ARNOLPHE a donc prononcé pour une petite fille :
« *Je l'ai remarquée pour son air doux et posé. Je l'aimais à l'âge de quatre ans* . »[17]

Il a donc choisi sa petite bonne femme,
et il a d'ores et déjà posé le « *Tu es ma femme* ».
C'est même pour cela qu'il entre dans une telle agitation quand il voit que *ce cher ange* va lui être ravi.

17 Acte I, scène 1 : « … Un air doux et posé, parmi d'autres enfans, M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans ; »

C'est qu'au point où il en est, dit-il, elle est déjà ma femme, et il l'a déjà instaurée socialement comme telle, à laquelle il dit : « *Tu es ma femme* ».

Et il a résolu élégamment la question.
C'est un homme…
lui dit son partenaire, le nommé CHRYSALDE
…« *qui a des lumières* ».

C'est dit quelque part, et en effet il a tellement de lumières qu'il s'est formulé ceci :
il n'a pas besoin d'être le personnage monomane dont nous parlions au début.
Ôtez-lui cette monomanie : c'est un éducateur.

Toujours *les vieillards* se sont occupés de *l'éducation des filles* et ont même pour cela posé des principes.
Là, il a trouvé un très heureux principe :
il a lui-même dit qu'il ordonnait les soins par où elle devrait être conservée dans cet état d'être complètement idiote, dit-il.

« *Et vous ne sauriez croire - dit-il à son ami - jusqu'où cela va, ne voilà-t-il pas que l'autre jour elle m'a demandé si l'on ne faisait pas les enfants par l'oreille.* »

C'est cela qui aurait dû lui *mettre la puce à la même oreille*, car si en effet la fille avait eu une conception physiologique plus saine des choses, peut-être aurait-elle été moins dangereuse.

« *Tu es ma femme* », parole pleine, est la *métonymie*.

Tout ce qu'il fait lire à la petite AGNÈS, à savoir les devoirs du mariage, est bel et bien congrûment expliqué.

« *Elle est complètement idiote* », dit-il, et il croit pouvoir fonder là-dessus, comme tous les éducateurs, l'assurance de sa construction.

Qu'est-ce que nous montre tout le développement de l'histoire ?

Cela pourrait s'appeler « *Comment l'esprit vient aux filles* ».

L'esprit vient aux filles en ceci, la singularité du personnage d'AGNÈS semble avoir proposé une véritable énigme aux psychologues et aux critiques :
est-ce une femme, une nymphomane, une coquette, une ceci, une cela ?

Absolument pas !
C'est un être auquel on a appris à parler et qui articule.
Elle est prise au mot du personnage, complètement falot d'ailleurs, qu'est le personnage du petit jeune homme, d'HORACE, qui entre en jeu dans la question quand, dans la scène majeure où ARNOLPHE va lui proposer de s'arracher la moitié des cheveux, elle lui répond tranquillement :

« *Horace, avec deux mots, en ferait plus que vous.* »

Elle ponctue ce qui est ponctué tout au long de la pièce, c'est-à-dire que ce qui est venu à AGNÈS avec la rencontre du personnage en question, c'est précisément ceci, que le personnage dit des choses qui sont spirituelles et douces à entendre à ravir.

Ce qu'il dit, elle est bien incapable de nous le dire et de se le dire à elle-même, mais c'est *par la parole*...
c'est-à-dire par ce quelque chose qui rompt tout le système de *la parole apprise*, de *la parole éducative*
...qu'elle est captivée, et cette sorte d'ignorance est une des dimensions que déjà MOLIÈRE a simplement liées à ceci :
que précisément pour elle, il n'y a rien d'autre que ce système de la parole.

Quand ARNOLPHE lui explique qu'il lui a embrassé les mains, les bras. Elle demande : « *Y a-t-il autre chose ?* »
Elle est très intéressée.

C'est une « Déesse Raison », cette AGNÈS.
Aussi bien le terme de *raisonnement*, « *raisonneuse* » est-il ce qui vient à un moment donné suffoquer ARNOLPHE, quand il essaye de lui reprocher son ingratitude, son manque de sentiment du devoir, la trahison qu'elle exerce à son égard.

Elle lui répond avec pertinence :

« *Mais qu'est-ce que je vous dois ?*
Si c'est uniquement de m'avoir rendue bête,
vos frais vous seront remboursés ! »

Et le mot « *raisonneur* » et « *raisonneuse* » est ce qui vient dans la bouche d'ARNOLPHE.

En d'autres termes, nous nous trouvons, au départ, devant le raisonneur en face de l'ingénue, et ce qui constitue le ressort comique, c'est que nous voyons surgir, dès que l'esprit est venu à la fille, la raisonneuse en présence du personnage qui lui, devient l'ingénu car à ce moment-là, dans les mots qui ne laissent aucune *ambiguïté*, il dit qu'il l'aime, et il le lui dit de toutes les façons, et il le lui dit au point que la culmination de sa déclaration consiste à lui dire à peu près ceci :

« *Tu feras très exactement tout ce que tu voudras...*
c'est-à-dire
...tu auras HORACE si tu le veux à l'occasion. »

C'est-à-dire que le personnage renverse jusqu'au principe de son système, c'est-à-dire qu'en fin de compte il préfère encore être « *cornard* »…
ce qui était son départ principal
dans toute l'affaire
…plutôt que de perdre l'objet de son amour.

L'amour…
c'est là le point auquel je dis que se
situe le sommet de la comédie classique
…l'amour est ici…
et il est très curieux de voir à quel point nous
ne le percevons plus qu'à travers toutes sortes
de *paroles* qui l'étouffent, de *paroles* romantiques
…l'amour est un ressort essentiellement comique.

C'est précisément en ceci qu' ARNOLPHE est un véritable amoureux, beaucoup plus authentiquement amoureux que le dénommé HORACE qui ici, est vacillant perpétuellement.

L'amour est comique, précisément en ceci que c'est l'amour le plus authentiquement amour qui se déclare et qui se manifeste.

Il faut tout ce changement de perspective qui s'est produit autour du terme de « *l'amour* », pour que nous ne puissions plus si facilement le concevoir.
Car c'est un fait : plus la pièce est jouée,
plus ARNOLPHE est joué dans sa note d'ARNOLPHE,
et plus les gens sont fléchissants et se disent

« *ce MOLIÈRE si noble et si profond, quand on vient d'en rire, on devrait en pleurer...* »,

C'est-à-dire que tout le changement de perspective romantique fait que les gens ne trouvent presque plus compatible le comique avec l'expression authentique et absolument submergeante de l'amour comme tel.

Voici donc le schéma de l'histoire.
Il faut tout de même que je donne ce qui la boucle.

Ce qui la boucle est ceci, que grâce à la sottise du personnage tiers…
à savoir du personnage d'HORACE, qui à l'occasion se comporte tout à fait comme un benêt, allant jusqu'à remettre celle qu'il vient d'enlever entre les mains de son légitime successeur sans même avoir pu l'identifier jusque là comme le jaloux dont AGNÈS souffre la tyrannie
…c'est à celui-là même qu'il se confie.

Peu importe, ce personnage est tout à fait *secondaire*.
Il est là pour quoi ?

Pour que le problème soit posé en ces termes,
à savoir qu'ARNOLPHE, à tout instant est mis au fait, heure par heure, minute par minute, de ce qui se passe dans la réalité :

- par celui-là même qui est son rival,

- et d'autre part, d'une façon également entièrement authentique par sa pupille elle-même, la nommée AGNÈS qui ne lui dissimule rien.

Effectivement comme il le souhaite, elle est complètement idiote, uniquement en ce sens :

- qu'elle n'a absolument rien à cacher,
- qu'elle dit tout,
- qu'elle le dit simplement de la façon la plus pertinente.

Mais qu'à partir du moment où elle est dans le monde de *la parole*, ceci est ouvert…

quelle que soit la puissance
de la formation éducative

…*son désir est au-delà*…

son *désir* est du côté pas simplement de HORACE auquel nous ne doutons pas qu'elle fasse subir dans l'avenir tout le sort qu'ARNOLPHE redoutait tellement

…mais simplement du fait qu'elle est dans le domaine de *la parole*, elle sait que *son désir est au-delà* de cette parole.

Elle est *charmée par les mots*, elle est *charmée par l'esprit*.

C'est en tant que quelque chose est au-delà de cette actualité métonymique qu'on essaye de lui imposer, qu'elle s'échappe, que tout en disant toujours à ARNOLPHE la vérité, néanmoins tout ce qu'elle fait est tout à fait équivalent au fait de le tromper.

HORACE lui-même le perçoit, quand il raconte l'histoire du grès et de la pierre, à savoir cette fille qui lui jette sa petite pierre par la fenêtre en lui disant :

> « *Allez-vous-en, je ne veux plus entendre vos discours, et voici ma réponse.* »

Ce qui a l'air de vouloir dire :
« *Voici la pierre que je vous jette* », mais qui est aussi le véhicule d'une *petite lettre*
…est quelque chose qui en effet…

HORACE le souligne très bien

…pour une fille qu'on a voulu jusque-là maintenir dans la plus extrême ignorance, est une *ambiguïté* pas mal trouvée. C'est l'amorce de ces doubles sens, de tout ce jeu dont on peut à l'avenir espérer au mieux.

Voici donc ce point sur lequel je voulais vous laisser aujourd'hui.

Le *Ça* est par nature au-delà de cette prise du désir dans le langage.

Le rapport à l'Autre est essentiel pour autant que le chemin du désir passe *nécessairement* par l'Autre, non pas en tant que l'Autre est *l'objet unique*, mais en tant que l'Autre est le répondant du langage, et par lui-même le soumet à toute sa dialectique.

J'ai l'impression que le trimestre dernier…
j'en ai eu des retentissements
…je vous ai un peu essoufflés. Je ne m'en suis pas rendu compte, sinon je ne l'aurai pas fait.

J'ai aussi l'impression de m'être répété, d'avoir piétiné. Cela n'a d'ailleurs pas empêché, peut-être, que certaines des choses que je voulais vous faire entendre sont restées en chemin.

Cela vaut peut-être un petit retour en arrière, disons un regard sur la façon dont j'ai abordé les choses cette année.

Ce que j'essaye de vous montrer à propos du *trait d'esprit*…
dont j'ai dégagé un certain *schéma* dont l'utilité
peut-être peut ne pas vous *apparaître* tout de suite
…c'est son unité :
- comment les choses s'emboîtent,
- comment elles *s'engrènent* avec le schéma précédent.

En fin de compte, il s'agit de quelque chose que vous devez percevoir comme une constante dans ce que je vous enseigne. Encore conviendrait-il que cette constante ne soit pas simplement quelque chose comme un petit drapeau à l'horizon, sur lequel vous vous orientiez. Il faut que vous compreniez où cela vous emmène, dans quels détours cela vous emmène.

Cette constante, c'est la remarque que je crois absolument fondamentale pour comprendre ce qu'il y a dans FREUD, celle de l'importance du langage, nous l'avons dit, d'abord, et ensuite de la parole.

Et plus nous nous approchons de notre objet, plus nous nous apercevons où est la différence de l'importance du signifiant dans l'économie du désir, disons encore dans la formation, l'information du signifié.

Vous avez pu vous en apercevoir hier soir,
à entendre ce que nous a apporté d'intéressant
à notre séance scientifique Madame PANKOW.

Il se trouve qu'en Amérique les gens se soucient
de la même chose que ce que je vous explique ici.
Ils essayent d'introduire l'essentiel : …
    dans la détermination de ces troubles
    psychiques, de ces troubles économiques
…le fait de *la communication* et de ce qu'ils appellent
le message, à l'occasion.

Vous avez pu entendre Madame PANKOW vous parler
de quelqu'un qui est loin d'être *né de la dernière pluie*,
à savoir Monsieur Gregory BATESON, anthropologue
et ethnographe, qui a apporté quelque chose qui nous
fait réfléchir *un peu plus loin que le bout de notre nez* concernant
l'action thérapeutique.

Il essaye de formuler quelque chose qui est *au principe*
de la genèse du trouble *psychotique* dans quelque chose
qui s'établit entre la mère et l'enfant.

Et qui n'est pas simplement l'effet de tension,
de rétention, de défense, de ratification,
de frustration
    au sens élémentaire que je précise :
    de relation interhumaine…
…comme si c'était quelque chose qui se passait
au bout d'un élastique.

Il essaye de mettre dès le *principe*, la *notion de communication*…
en tant qu'elle est centrée,
    non pas simplement sur un contact, sur un
    rapport, sur un entourage, mais sur *une signification*
…de la mettre *au principe* de ce qui s'est passé
d'originairement discordant, déchirant, dans ce qui
lie l'enfant dans ses relations avec la mère.

Et quand il désigne, quand il dénote, comme étant
l'élément discordant essentiel de cette relation,
le fait que la communication se soit présentée
sous une forme de « *double relation* » [double bind].

Comme vous l'a très bien dit hier soir Mme PANKOW en vous disant que dans le même message qui est celui où l'enfant a déchiffré le comportement de sa mère, dans le même message il y a *deux éléments* qui ne sont pas définis l'un par rapport à l'autre, en ce sens simplement que l'un se présente comme la défense du sujet par rapport à ce que veut dire l'autre, ce qui est la notion commune que nous avons de ce qui se passe au niveau du mécanisme de la défense.

Quand vous analysez vous pouvez dire :

« *Ce que le sujet dit pour méconnaître qu'il y a quelque part de signification en lui.* »

Il s'annonce à lui-même, de même qu'il vous annonce la couleur à côté. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il s'agit de quelque chose qui concerne l'Autre, et qui est reçu par l'Autre de telle façon que, s'il répond sur un point, il sait de ce fait même qu'il va se trouver coincé dans l'autre.

Comme nous l'a dit hier Mme PANKOW :

- si je réponds à la déclaration d'amour que me fait ma mère, je vais provoquer son retrait,

- et si je ne l'entends pas comme telle, c'est-à-dire si je ne lui réponds pas, je vais la perdre.

Vous voyez donc que nous voilà introduits dans cette dialectique du double sens, en ceci déjà qu'il intéresse un élément tiers.

Ce n'est pas l'un derrière l'autre…
c'est-à-dire quelque chose qui est au-delà du sens, un sens qui aurait ce privilège d'être le plus authentique
…c'est deux messages simultanés, dans la même émission si l'on peut dire, deux *significations* qui créent dans le sujet une position telle qu'il est en *impasse*. Ceci vous prouve que même en Amérique on est en énorme progrès.

Est-ce que cela veut dire que ce soit complètement suffisant ? Mme PANKOW hier soir a très bien souligné ce que cette *tentative* avait de « *au ras du sol* », d'*empirique*.

Bien entendu, il ne s'agit pas du tout d'empirisme : si en Amérique il n'y avait pas à côté des travaux qui sont très importants, qui sont faits sur le plan de ce qu'on appelle *la stratégie des jeux*, ils n'auraient même pas songé à introduire cela dans l'analyse, qui est tout de même là une reconstruction de quelque chose qui est supposé s'être passé à l'origine, qui détermine cette position profondément déchirée, en porte à faux, du sujet vis-à-vis de – justement – ce qu'a de *constituant* le message pour le sujet.

Si cette position n'implique pas que le message est quelque chose de *constituant* pour le sujet, on voit mal comment on pourrait lui donner, à cette double relation primitive, des effets aussi grands.

Alors, la question qui se pose est celle de savoir quelle sera la situation, quel sera le procès de la communication en tant qu'il n'arrive pas à être constituant pour le sujet.

C'est un autre repère qu'il faut rechercher. Jusqu'à présent, quand vous *lisez* et quand vous *entendez* ce que veut dire M. BATESON, vous voyez que tout, en somme, est centré, sur le *double message* sans doute, *mais sur le double message en tant que double signification*.

C'est précisément là que le système pèche, et justement en quoi ?

En ceci, c'est qu'il n'y a que cette façon de *concevoir* les choses, de les *présenter*, qui néglige justement ce que le *signifiant* a de constituant dans la *signification*.

Hier soir, j'avais pris une note au passage…
qui me manque maintenant
…que j'avais recueillie dans le propos même de Mme PANKOW, et qui se ramène à peu près à ceci :

« *Il n'y a pas* - disait-elle - *de parole qui fonderait la parole en tant qu'acte.* »

Et ceci est bien dans la voie de ce que j'approche maintenant : parmi ces paroles, il faut qu'il y en ait une qui « *fonde la parole en tant qu'acte dans le sujet* ».

C'est dans ce sens qu'elle manifestait son exigence, son sentiment de l'insuffisance du système.
C'est en cela que Mme PANKOW manifestait une exigence de stabilisation de tout le système :
du fait qu'à l'intérieur de la parole il y ait, quelque part, quelque chose qui fonde la parole en tant que vraie.

Elle s'adressait donc dans ce sens à un recours à la perspective de la personnalité.
C'est bien ce qu'elle avait apporté hier, et c'est bien quelque chose qui tout au moins a le mérite de témoigner une certaine exigence correspondant à quelque chose qui, dans le système, nous laisse incertains, ne nous permet pas une déduction, une construction suffisante.

Je ne crois absolument pas que ce soit ainsi que l'on puisse le formuler. Cette *référence personnaliste*, je ne la crois psychologiquement fondée qu'en ce sens que nous ne pouvons pas ne pas pressentir que dans cette impasse que créent les significations…

en tant qu'elle est supposée déclencher *un déconcert* profond du sujet lorsqu'il est *un schizophrène*

…nous ne pouvons pas ne pas sentir qu'il y a quelque chose qui doit être au principe de ce déficit.

Il n'est pas simplement l'expérience maintenue, prise, imprimée, de ces impasses des significations, mais aussi quelque chose qui est *le manque de quelque chose qui fonde la signification elle-même* et qui est *le signifiant*.

Et quelque chose de plus encore, qui est justement ce qu'aujourd'hui je vais aborder, c'est-à-dire quelque chose qui se fonde, non pas simplement comme personnalité…

comme quelque chose qui fonde la parole en tant qu'acte, comme Mme PANKOW le disait hier soir

…mais quelque chose qui se pose comme ce qui donne autorité à la *Loi*.

Nous appelons ici *loi*, justement, ce qui s'articule proprement *au niveau du signifiant*, c'est à dire *le texte de la Loi*.

Ce n'est pas pareil de dire qu'il y a une personne qui doit être là pour soutenir, si l'on peut dire, l'authenticité de la parole, et de dire qu'il y a quelque chose qui autorise *le texte de la Loi*.

Parce que ce quelque chose qui autorise *le texte de la Loi* est quelque chose qui se suffit d'être lui-même au niveau du signifiant, c'est-à-dire le *Nom du Père*, ce que j'appelle le *Nom du Père*, c'est-à-dire *le père symbolique*.

C'est quelque chose qui subsiste au niveau du *signifiant*.
C'est quelque chose qui…
dans l'Autre en tant qu'il est le siège de la *Loi*
…représente cet Autre dans l'Autre, ce signifiant qui donne support à la *Loi*, qui promulgue la *Loi*.

C'est précisément ce qu'exprime le mythe nécessaire à la pensée de FREUD, le mythe de l'œdipe.

Ce pour quoi…
regardez-y de très près
…il est nécessaire qu'il procure lui-même sous cette forme mythique l'origine de la *Loi* :
c'est, pour qu'il ait quelque chose qui fasse que la *Loi* est fondée dans le Père, il faut qu'il y ait meurtre du père.

Les deux choses sont étroitement liées, c'est-à-dire que *le Père* en tant qu'il promulgue la *Loi* est *le Père mort*, c'est-à-dire *le symbole du père*.
Le père mort, c'est le *Nom du Père* qui est là, construit sur le continu.

Ceci est tout à fait essentiel.
Je vais vous rappeler à l'occasion pourquoi.
Autour de quoi ai-je centré tout ce que je vous ai appris il y a deux ans sur la psychose[18] ?
Autour de quelque chose que j'ai appelé la *Verwerfung*.

18 Séminaire 1955-56 : Les structures freudiennes des psychoses, ou Les Psychoses, Paris, Seuil, 1981.

J'ai essayé de vous la faire sentir comme quelque chose qui est autre que la *Verdrängung*, c'est-à-dire le fait que la chaîne signifiante continue…
que vous le sachiez ou pas
…à se dérouler, à s'ordonner dans l'Autre, ce qui est essentiellement la découverte freudienne.

Mais je vous ai dit que la *Verwerfung* était quelque chose qui n'était pas simplement au-delà de votre accès, c'est-à-dire dans l'Autre en tant que refoulé et en tant que signifiant. C'est cela qui est la *Verdrängung*, c'est la chaîne signifiante.

La preuve en est qu'elle continue à agir sans que vous lui donniez la moindre signification, elle détermine la moindre signification sans que vous la connaissiez comme chaîne signifiante.

Je vous ai dit aussi qu'il y a autre chose qui dans cette occasion est *Verwerfung*. Il peut y avoir dans *la chaîne des signifiants* un signifiant ou une lettre qui manque, qui toujours manque dans la typographie…
car il s'agit d'un espace typographique : l'espace du signifiant, l'espace de l'inconscient est un espace typographique. Il faut tâcher de définir l'espace typographique comme quelque chose se constituant dans une ligne, dans des petits carrés. Il y a des lois topologiques de l'espace typographique
…il y a *quelque chose qui manque* dans cette *chaîne des signifiants*.

Vous devez comprendre l'importance du *manque* du signifiant particulier dont je viens de parler, qui est le *Nom du Père*, en tant justement qu'il fonde comme tel le fait qu'il y a *Loi*, c'est-à-dire articulation dans un certain *ordre du signifiant*…
complexe d'Œdipe, ou loi de l'œdipe, ou loi d'interdiction de la mère par exemple
…le signifiant qui signifie que, à l'intérieur de ce signifiant, le signifiant existe.

C'est cela le *Nom du Père*.
Et comme vous le voyez, à l'intérieur de l'Autre, c'est un *signifiant essentiel*.

C'est autour de cela que j'ai essayé de vous centrer ce qui se passe dans la psychose, à savoir comment le sujet doit suppléer au manque de ce signifiant essentiel qui est le *Nom du Père*.

Et c'est autour de cela que j'ai essayé de vous ordonner tout ce que j'ai appelé *la réaction en chaîne*, ou la débandade, qui se produit dans la psychose.

Que dois-je faire ici ?

Dois-je m'engager tout de suite dans ce rappel de ce que je vous ai dit à propos du Président SCHREBER ?

Ou bien faut-il que je vous montre d'une façon encore plus précise ce que j'articule, ce que je viens là simplement d'annoncer en vous montrant dans le détail quel rapport vous articuler *au niveau du schéma de cette année...*
qui *à ma grande surprise* n'intéresse pas tout le monde,
mais qui intéresse tout de même quelques-uns
...au niveau du schéma de cette année, d'essayer de vous articuler ce que je viens d'essayer de vous indiquer ?

N'oubliez pas que ce schéma a été construit pour vous représenter ce qui se passe au niveau de quelque chose qui mérite le nom de technique, la technique du *mot d'esprit*, qui est quelque chose de particulier, de bien singulier puisque manifestement cela peut être fabriqué de la façon la plus inintentionnelle du monde par le sujet.

Que - comme je vous l'ai montré - le *mot d'esprit* n'est quelquefois que *l'envers d'un lapsus*, et dont l'expérience montre que beaucoup de *mots d'esprit* naissent de cette façon-là : on s'aperçoit après-coup que l'on a eu de l'esprit. C'est parti tout seul.

D'abord, cela pourrait dans certains cas être pris pour exactement le contraire, un signe de naïveté.

J'ai fait allusion la dernière fois au *mot d'esprit* naïf.

Ce *mot d'esprit*, avec son résultat qui est cette satisfaction qui lui est particulière, c'est autour de cela que j'ai essayé le trimestre dernier de vous organiser ce schéma pour tâcher de repérer comment nous pourrions concevoir l'origine de cette satisfaction spéciale qu'il donne.

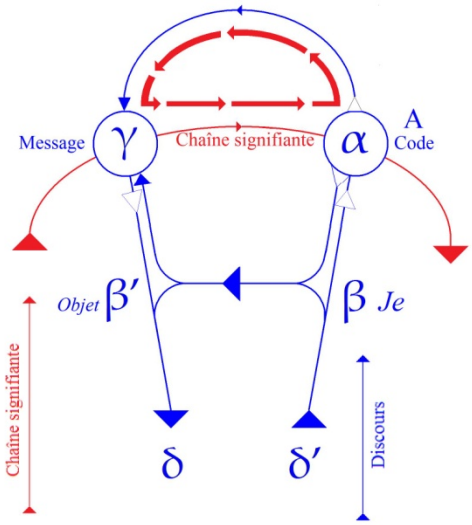
Cela ne nous a fait remonter à rien d'autre qu'à la dialectique de la demande à partir de l'*ego*.

Rappelez-vous le schéma de ce que je pourrais appeler l'*idéal primordial symbolique*, qui est tout à fait inexistant au moment de la demande satisfaite en tant qu'il est représenté par la simultanéité de l'intention…
    pour autant qu'elle va se manifester en message
…et de l'arrivée de ce message comme tel à l'Autre, je veux dire le fait que le signifiant…
    puisque cette chaîne est la chaîne signifiante
…parvient dans l'Autre.

Il voit comme tel s'il y a parfaite identité, simultanéité, superposition exacte entre :
- la manifestation de l'intention, en tant qu'elle est celle de l'*ego*,
- et le fait que le signifiant est, comme tel, entériné dans l'Autre : ce quelque chose qui est au principe de la possibilité même de la satisfaction de la parole.

Nous supposons donc…
    c'est cela que j'appelle *le moment primordial idéal*
…que si ce moment existe, il doit être constitué par cette simultanéité, cette co-extensivité exacte *du désir* en tant qu'il se manifeste, et *du signifiant* en tant qu'il le porte et le comporte.

Si ce moment existe, la suite…
    c'est-à-dire quelque chose ici,
    qui va succéder au message
…est quelque chose qui va succéder à son passage dans l'Autre, qui va correspondre à ce qui est nécessaire, et à ce qui est réalisé dans l'Autre et dans le sujet pour qu'il y ait satisfaction.



Ceci très précisément est le point de départ *nécessaire* pour que vous compreniez que cela n'arrive jamais. C'est à savoir qu'il est de la nature et de l'effet du signifiant que ce qui arrive ici [M] se présente comme signifié, c'est-à-dire comme quelque chose qui est fait de la transformation, de la réfraction de son désir par son passage par le signifiant.

Et pourquoi ?
Parce que c'est pour cela que ces deux lignes sont entrecroisées : c'est pour vous faire sentir le fait que le désir s'exprime et passe par le signifiant, c'est-à-dire qu'il croise la ligne signifiante, et qu'au niveau de ce croisement du désir avec la ligne signifiante il rencontre quoi ?

Il rencontre l'Autre…
nous verrons tout à l'heure, puisqu'il faudra y revenir, ce que c'est dans ce *schéma* que cet Autre
…il rencontre l'Autre
je ne vous ai pas dit comme *personne*
…il rencontre *l'Autre comme trésor du signifiant*, comme *siège du code*.

En d'autres termes, c'est là que se passe la réfraction du désir par le signifiant.

Le désir arrive donc comme *signifié*, *autre* que ce qu'il était au départ, *et voilà pourquoi*, non pas « *votre fille est muette* », mais pourquoi *votre désir est toujours cocu*.

C'est parce que dans l'intervalle, ce dont il s'agit vous montre que c'est plutôt vous qui l'êtes, cocu. Vous-même êtes trahi en ceci que votre désir a couché avec le signifiant. C'est essentiel.

Je ne sais pas comment il faut que j'articule mieux les choses pour vous les faire comprendre.
Ceci tient au fait que le désir en tant qu'émanation, pointe d'un moment de cet *ego* radical, du seul fait que c'est ce chemin-là. C'est là la signification du schéma, il est là pour vous visualiser ce concept que le passage à travers *la chaîne du signifiant* introduit dans la dialectique du désir, par soi même ce *changement essentiel*.

Alors il est bien clair que pour la satisfaction du *désir* tout dépend de ce qui se passe en ce point-là [A], d'abord défini comme lieu du code, comme ce quelque chose d'essentiel qui, déjà par lui-même, *dès l'origine*, *ab origine*, du seul fait de sa structure de signifiant, apporte cette modification essentielle du désir au niveau de son franchissement de signifiant.

Là, tout le reste est impliqué puisqu'il n'y a pas seulement le code, il y a bien autre chose. Je me situe là au niveau le plus radical, mais bien entendu il y a *la Loi*, il y a *les interdictions*, il y a *le surmoi*, etc.

Mais pour comprendre comment ils sont édifiés, ces divers niveaux, il faut comprendre que déjà au niveau le plus radical, en tant qu'il y a un Autre dès que vous parlez à quelqu'un, qu'il y a un Autre en lui en tant que *sujet du code*, déjà nous nous trouvons soumis à cette dialectique de *cocufication du désir*.

Donc tout dépend, s'avère-t-il, de ce qui se passe à ce point de *croisement*, à ce niveau de *franchissement*.
Il s'avère que toute satisfaction possible du désir humain va donc dépendre de l'accord :

- *du système signifiant* en tant qu'il est articulé *dans la parole du sujet* et - Monsieur de LA PALICE vous le dirait :

- *du système du signifiant* en tant que *reposant dans le code*, soit au niveau de l'Autre en tant que *lieu et siège du code*.

Un petit enfant entendant cela serait convaincu, et je ne prétends pas que ce soit un pas de plus que ce que je viens de vous expliquer nous fasse faire. Encore faut-il l'articuler.

C'est là que nous allons approcher le joint que je veux vous faire entre ce *schéma* et ce que je vous ai annoncé tout à l'heure d'essentiel concernant la question importante du *Nom du Père*.

Vous allez voir se préparer, se dessiner…
et non pas *s'engendrer* ou surtout *s'engendrer lui-même*
…le saut qu'il doit faire pour arriver.
Car tout se passe au niveau de la discontinuité : le propre du *signifiant* étant justement d'être *discontinu*.

Qu'est-ce que la technique du *mot d'esprit* nous apporte par l'expérience ?

C'est ce que j'ai essayé de vous faire sentir de toutes les manières. C'est quelque chose qui, tout en ne comportant aucune satisfaction particulière immédiate, consiste en ceci : qu'il se passe quelque chose dans l'Autre qui est équivalent, qui représente, qui symbolise, ce qu'on pourrait appeler la condition nécessaire à toute satisfaction, à savoir que *vous êtes justement entendu au-delà de ce que vous dites* puisqu'en aucun cas ce que vous dites ne peut vraiment vous faire entendre.

Le *trait d'esprit* comme tel se développe dans la dimension de la *métaphore*, c'est-à-dire que c'est *au-delà du signifiant* en tant que par lui vous cherchez à signifier quelque chose, et que malgré tout *vous signifiez toujours autre chose*.

C'est justement dans quelque chose qui va se présenter comme *trébuchement du signifiant* que vous êtes satisfait simplement de ceci :
qu'à ce signe l'Autre reconnaît cette dimension au-delà où doit se signifier ce qui est en cause, et que vous ne pouvez pas comme telle signifier.
C'est cela cette dimension que nous révèle le trait d'esprit, et elle est importante :

elle fonde dans l'expérience ce *schéma* par la nécessité où nous avons été de le construire, de nous rendre compte de ce qui se passe dans *le trait d'esprit*, c'est à savoir que ce quelque chose qui supplée… au point de nous donner une sorte de bonheur …à l'échec de la communication du désir par la voie du signifiant, est quelque chose qui dans *le trait d'esprit* se réalise de la façon suivante : c'est que l'Autre entérine un message comme achoppé, comme échoué, et par cet achoppement même *reconnaissant la dimension au-delà* dans laquelle se situe le vrai désir, *c'est-à-dire ce qui n'arrive pas*, à cause du signifiant, *à être signifié*.

Vous voyez que la dimension de l'Autre s'étend un tant soit peu, car il n'est plus seulement là, le siège du code, là il intervient comme sujet, entérinant un message dans le code, le compliquant, c'est-à-dire qu'il est déjà là au niveau de celui qui constitue la *Loi* comme telle puisqu'il est capable d'y ajouter ce *trait*, ce message, comme supplémentaire, c'est-à-dire comme lui-même désignant l'*au-delà du message*.

C'est pour cela que j'ai commencé cette année, quand il s'est agi des formations de l'inconscient, à vous parler du *trait d'esprit*.

Tâchons de voir de plus près, dans une situation moins exceptionnelle que celle du trait d'esprit, cet Autre en tant que nous cherchons à découvrir dans sa dimension la nécessité de ce signifiant en tant qu'il fonde le signifiant, c'est-à-dire en tant qu'il est le signifiant qui instaure la légitimité de la *Loi* ou du code.

Pour reprendre notre dialectique du désir, nous n'allons pas tout le temps nous exprimer quand nous nous adressons à l'autre par la voie du *trait d'esprit*. Si nous pouvions le faire, nous serions plus heureux d'une certaine façon. C'est, pendant un court temps du discours que je vous adresse, ce que j'essaye de faire. Je n'y parviens pas toujours.

C'est de votre faute ou c'est de la mienne, mais c'est absolument indiscernable, à ce point de vue là.

Mais enfin, sur le plan *terre à terre* de ce qui se passe quand je m'adresse à l'autre, il y a une dimension qui nous permet de le fonder de la façon la plus élémentaire au niveau de la conjonction du désir et de ce signifiant de l'Autre.

C'est un mot qui est absolument *merveilleux* en français, sur toutes les équivoques qui permettent d'être faites, et sur combien de calembours que moi-même je rougis d'en faire usage ici, sinon de la façon la plus discrète.

Dès que j'aurai dit ce mot, vous vous en souviendrez tout de suite, à quelle sorte d'évocation je me rapporte. C'est le mot « *tu* ».

Ce « *tu* » est absolument essentiel dans ce que j'ai appelé à plusieurs reprises *la parole pleine*, la parole en tant qu'elle fonde quelque chose dans l'histoire, le « *tu* » de « *Tu es mon maître* », ou « *Tu es ma femme* ».

Ce « *tu* », c'est le signifiant de l'appel à l'Autre, cet Autre dont je vous ai montré…
et je le rappelle à ceux qui ont bien voulu suivre *toute la chaîne* de mes séminaires sur *la psychose*
…l'usage que j'en ai fait, la démonstration que j'ai essayé de faire vivre devant vous autour de cette distance :

- de « *Tu es celui qui me suivras* »,

- à « *Tu es celui qui me suivra* ».

En d'autres termes, ce que *déjà à ce moment-là* j'approchais pour vous, ce à quoi j'ai essayé de vous exercer, c'est précisément ce à quoi je vais faire allusion maintenant, et auquel j'avais déjà donné son nom.

Il y a dans ces deux termes, avec leur différence…
et *plus* dans l'un que dans l'autre, et même *complètement* dans l'un et *pas du tout* dans l'autre
…*un appel*.

Dans le « *Tu es celui qui me suivras* », il y a quelque chose qui n'est pas dans le « *Tu es celui qui me suivra* », et ceci s'appelle *l'invocation*.

Si je dis « *Tu es celui qui me suivras* », je vous invoque, je vous décerne, je décerne d'être celui qui me suivra, je suscite en toi le « *oui…* » qui dit :

- « *...je suis à toi* »,
- « *...je me voue à toi* »,
- « *...je suis celui qui te suivra* ».

Mais si je dis « *Tu es celui qui me suivra* », je ne fais rien de pareil, j'annonce, je constate, j'objective, et même à l'occasion, je repousse. Cela peut vouloir dire :

« *Tu es celui qui me suivra toujours, et j'en ai ma claque* ».

C'est même, de la façon la plus ordinaire, la plus conséquente dont cette phrase est prononcée, *un refus*.

L'*invocation* est quelque chose qui exige bien entendu une tout autre dimension, à savoir justement que je fasse dépendre mon désir de ton être, en ce sens que je l'appelle à entrer dans la voie de ce désir…
quel qu'il puisse être
…d'une façon inconditionnelle.

C'est ce processus de l'invocation, en ce sens qu'il veut dire que je fais appel à la voix, c'est-à-dire à ce qui supporte la parole : non pas à la parole, mais au sujet, justement en tant qu'il la porte, et c'est pour cela qu'à ce niveau je suis au niveau que j'ai appelé tout à l'heure, en parlant de Mme PANKOW, le niveau *personnaliste*.

C'est bien pourquoi les *personnalistes* vous en mettent et vous en remettent du « *tu, tu, tu...* » à longueur de journée.
Monsieur Martin BUBER par exemple…
dont Mme PANKOW a prononcé le nom au passage
…est en effet dans ce registre un nom éminent.

Bien entendu, il y a là un niveau phénoménologique essentiel, et nous ne pouvons pas ne pas y passer.

Il ne faut pas non plus uniquement céder à son mirage, à savoir se prosterner, car c'est un peu là qu'effectivement nous rencontrons ce danger au niveau de cette attitude *personnaliste* qui donne assez volontiers dans la prosternation mystique.

Et pourquoi pas ?
Nous ne refusons aucune attitude à personne,
nous demandons simplement le droit de les comprendre.

Ce qui ne nous est pas d'ailleurs refusé du côté *personnaliste*, mais ce qui nous est refusé du côté *scientiste*, parce que si vous commencez à attacher une *authenticité* à la structure subjective de ce que vous dit *le mystique*, le *scientiste* considère aussi que vous tombez dans une complaisance ridicule alors qu'il me semble que toute structure subjective, quelle qu'elle soit, dans la mesure où nous pouvons suivre ce qu'elle articule, est strictement équivalente, du point de vue de l'analyse subjective, à toute autre.

À savoir que seuls les crétins imbéciles du type de Monsieur BLONDEL (le psychiatre) peuvent porter comme objection…

au nom d'une prétendue « *conscience morbide* » ineffable, vécue, de l'autre

…quelque chose qui se présente comme non pas ineffable, mais articulé.

Cela doit être comme tel refusé, ceci au nom de la confusion qui vient de ceci :

- qu'on croit que ce qui s'articule est justement ce qui est au-delà,
- alors qu'il n'en est rien : c'est ce qui est au-delà qui l'articule.

En d'autres termes, il n'y a pas à parler d'ineffable quant à ce sujet, qu'il soit délirant ou mystique.

Nous sommes au niveau de la structure subjective, de quelque chose comme tel qui ne peut pas se présenter d'une autre façon que cela se présente et qui, comme tel par conséquent, se présente avec son entière valeur à son niveau de crédibilité.

S'il y a de l'ineffable, soit dans le délirant, soit dans le mystique, par définition il n'en parle pas, puisque c'est ineffable !

Alors nous n'avons pas à juger ce qu'il articule, à savoir sa *parole*, sur ce dont il ne peut pas parler.

S'il est supposable…
    et nous le supposons bien volontiers
…qu'il y a de l'ineffable, jamais *au nom de* l'ineffable nous ne refusons de saisir ce qu'il démontre comme structure dans une *parole*, quelle qu'elle soit.

Nous pouvons nous y perdre, alors nous y renonçons. Mais si nous ne nous y perdons pas, l'ordre qu'elle démontre et qu'elle dévoile est à prendre comme tel, et nous nous apercevons en général qu'il est infiniment plus fécond de la prendre comme telle et d'essayer d'y articuler l'ordre qu'elle pose, à condition d'avoir de justes repères.

C'est à quoi nous nous efforçons ici :
nous partons de l'idée qu'elle [sa parole] était essentiellement faite pour *représenter le signifié*.

Nous sommes noyés tout de suite, parce que nous retombons aux oppositions précédentes, à savoir que le signifié nous ne le connaissons pas.

Ce « *tu* » dont il s'agit, c'est celui que nous invoquons, mais en l'invoquant, c'est tout de même cette impénétrabilité personnelle subjective qui bien entendu sera intéressée, mais ce n'est pas à ce niveau-là que nous cherchons à l'atteindre.

Nous cherchons à lui donner ce qui est en cause dans toute *invocation*.

Le mot *invocation* a un usage historique, c'est ce qui se produisait dans une certaine *cérémonie* chez les *Anciens…*
    qui avaient plus de sagesse
    que nous sur certains points
…qu'ils pratiquaient avant le combat.

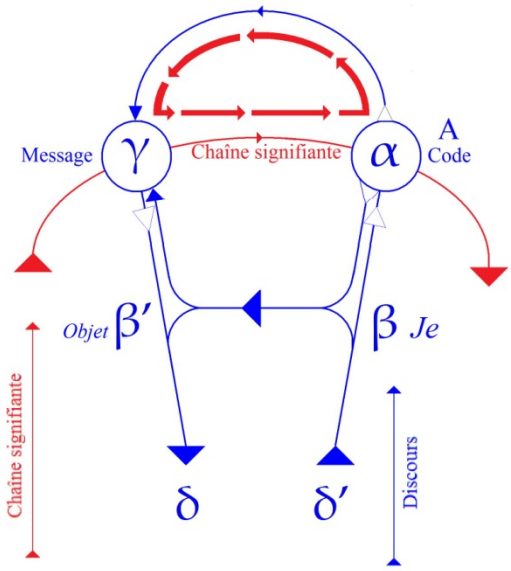
Cela consistait à faire ce qu'il fallait…
ils le savaient eux probablement
…pour mettre de son côté les dieux des autres.

C'est exactement ce que veut dire invocation, et c'est en cela que réside le rapport essentiel auquel je vous ramène maintenant, de cette étape seconde nécessaire, de l'*appel* pour que le désir et la demande soient satisfaits.

Il ne suffit pas simplement de lui dire « *tu, tu, tu…* » et d'obtenir une participation de la palpite.
Il s'agit justement de lui donner la même *voix* que nous désirons qu'il ait, d'évoquer cette *voix* qui est justement dans *le trait d'esprit* présente, au moins comme sa propre dimension.

Le *trait d'esprit* est une provocation qui ne réussit pas, au grand tour de force, au grand miracle de l'*invocation*.
C'est au niveau de la parole, et en tant qu'il s'agit que cette voix s'articule conformément à notre désir, que l'invocation se place.

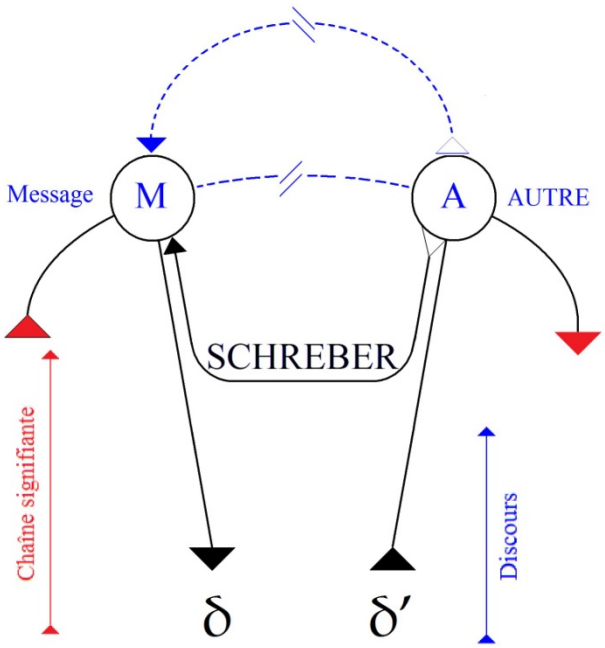
Nous retrouvons alors à ce niveau, ceci qui est que toute satisfaction de la demande, en tant qu'elle dépend de l'Autre, va donc être suspendue à ce qui se passe ici, c'est-à-dire dans ce *va-et-vient tournant* du *message au code* et du *code au message* qui permet, par l'Autre, à mon message d'être authentifié dans le code.



Nous revenons au point précédent, c'est-à-dire à ce qui constitue l'essence de l'intérêt que nos portons ensemble cette année au *trait d'esprit*.

Je vous ferai simplement remarquer au passage que si vous aviez eu *ce schéma*, c'est-à-dire que si j'avais pu, non pas vous le donner, mais vous le forger à ce moment là, en d'autres termes, que si nous étions venus ensemble au même moment au même *trait d'esprit*, j'aurais pu sur ce schéma vous imager ce qui se passe essentiellement chez le Président SCHREBER, pour autant qu'il est devenu la proie, le sujet absolument dépendant de ses voix.

Si vous observez attentivement le schéma qui est derrière moi :



Et si vous supposez simplement que soit *verworfen* tout ce qui peut dans l'Autre répondre de quelque façon que ce soit à ce niveau que j'appelle le niveau du *Nom du Père*, qui incarne, spécifie, particularise…

Je ne sais… particularise quoi ?

…ce que je viens de vous dessiner, qui doit dans l'Autre représenter l'Autre en tant que donnant portée à la Loi.

Si vous supposez que c'est absent…
ce qui est la définition que
je vous ai donnée de la *Verwerfung*
…le *Nom du Père*, vous vous apercevez que les deux liaisons [en pointillés] que j'ai ici encadrées, à savoir aller et retour du message au code et du code au message, sont par là même détruites et impossibles, et que ceci vous permet de reporter sur ce schéma *les deux types fondamentaux de phénomènes de voix* qui apparaissent *en substitution* de ce défaut, de ce manque, en tant précisément qu'il a été une fois évoqué.

C'est là le point bascule, le virage qui précipite le sujet dans la psychose…
et je laisse de côté pour l'instant
en quoi et à quel moment et pourquoi
…c'est à la suite, c'est dans le creux, c'est dans le vide fait par ceci que justement ce qui est appelé à un moment au niveau du « *tu es* », et du *Nom du Père*…
que ce *Nom du Père* en tant qu'il :
- est capable d'entériner le message,
- est garant

…que se produit ce que vous pouvez alors voir sur ce schéma, c'est à savoir que se produit comme *autonome* et, en raison de ce fait, que la *Loi* comme telle se présente comme *autonome*.

Je commençais cette *année là* mon discours sur *la psychose*[19] à propos d'une phrase que je vous avais dite dans une de mes présentations de malades, et dans laquelle on saisissait très bien à quel moment la phrase marmonnée par la patiente : « *Je viens de chez le charcutier* », basculait…
par la suite de ces appositions qui
n'étaient plus assumables par le sujet
…avec le mot « *truie* », qui n'était plus, au-delà, par le sujet intégrable et…
de son propre mouvement,
par sa propre inertie de signifiant
…basculait de l'autre côté, tiré de la réplique dans l'Autre.

19 Séminaire 1955-56 : Les psychoses…, séance du 07 Décembre 1955.

C'était là pure et simple phénoménologie élémentaire.
Il s'agit de voir pourquoi…
    et d'ailleurs après tout, on s'en passe
…ce dont il s'agit, par l'exclusion de ce qui se passe entre le message et l'Autre, va avoir pour résultat les deux grandes catégories de *voix* et d'*hallucinations* qu'a SCHREBER, à savoir l'émission ici au niveau de l'Autre, des signifiants de *la langue fondamentale* .

C'est-à-dire de ce qui se présente comme tel, donc comme des *éléments cassés et originaux du code*, articulables uniquement les uns par rapport aux autres car cette *langue fondamentale* est tellement organisée, que littéralement elle couvre le monde de son réseau de signifiants sans que rien d'autre soit là sûr et certain, sinon qu'il s'agit de *la signification essentielle totale*.

Chacun de ces mots a son poids propre, son accent, sa pesée de signifiant. Le sujet les articule les uns par rapport aux autres. Chaque fois qu'ils sont isolés, *la dimension* proprement *énigmatique de la signification…*
    pour autant qu'elle est infiniment moins
    évidente que la certitude qu'elle comporte
…est quelque chose de tout à fait frappant.

En d'autres termes, l'Autre n'émet, si je puis dire qu'*au-delà* du code sans aucune possibilité d'y intégrer ce *quelque chose* qui peut venir de par ici, c'est-à-dire de l'endroit où le sujet articule son message.

Et d'un autre côté…
    surtout pour peu que vous
    remettiez ici les petites flèches
…va venir ce quelque chose qui ne sera en aucun cas authentification du message…
    c'est-à-dire retour de l'Autre en tant que
    support du code sur le message pour l'intégrer,
    l'authentifier dans le code avec quelque
    intention que ce soit
…mais qui bien sûr, viendra aussi de l'Autre, comme tout *message* puisqu'il n'y a pas moyen qu'un *message* ne parte sinon de l'Autre, même quand il part de nous en reflet de l'Autre puisqu'il est fait avec une langue qui est la langue de l'Autre.

Ce *message* donc partira de l'Autre ici, et quittera ce repère pour s'articuler dans cette sorte de propos :

- « *Et maintenant je veux vous donner...* »,
- « *Nommément je veux ceci pour moi...* »,
- « *Et maintenant cela doit pourtant...* »

Qu'est-ce qui manque à tout cela ?

La *pensée principale* qui s'exprime au niveau de la langue fondamentale, les voix elles-mêmes qui connaissent toute la théorie, les voix elles-mêmes qui disent aussi : « *Il nous manque la réflexion.* ».

Cela veut dire que de l'Autre partent en effet des messages de l'autre catégorie de messages. C'est à proprement parler un message qui, comme tel, n'est pas possible à entériner, un message qui se manifeste aussi dans la dimension pure et brisée du signifiant :

- *quelque chose* qui ne comporte sa signification qu'au-delà de soi-même,
- *quelque chose* qui du fait de ne pas pouvoir participer à cette *authentification* par le « *tu* », se présente comme quelque chose qui n'a pas d'autres objets que de présenter comme absente cette position du « *tu* » *où la signification s'authentifie*, car bien entendu le sujet s'efforce de compléter cette *signification*.

Il les donne donc, les compléments de ses phrases : « *Je ne veux pas maintenant* », disent les voix. Ça se situe ailleurs. Il se dit ailleurs que lui, SCHREBER, ne peut pas avouer qu'il est *une putain*, *eine Hure*. Tout n'est pas prononcé. Le *message* reste ici rompu en tant que c'est précisément qu'il ne peut pas passer par la voix du tout, il ne peut arriver au niveau du *message* qu'en tant que *message interrompu*.

Je pense vous avoir suffisamment indiqué que la dimension essentielle qui se développe et qui s'impose dans l'Autre en tant qu'il est le lieu de repos, le trésor du signifiant, comporte…

pour qu'il puisse exercer pleinement sa fonction d'Autre

…ceci : que dans le passage du signifiant, il y ait ce signifiant de l'autre en tant qu'Autre. Pourquoi ?

Je veux dire en tant que l'autre a justement lui aussi au-delà de lui cet Autre, en tant qu'il est capable de donner fondement à la *Loi*.
Mais c'est une dimension qui est de l'ordre du signifiant bien entendu, qui s'incarne dans des personnes qui oui ou non supporteront cette autorité.

Mais le fait, par exemple, qu'à l'occasion les personnes manquent, qu'il y ait carence paternelle…
en ce sens par exemple que le père soit trop con …est quelque chose qui en soi-même n'est pas la chose essentielle. *Ce qui est essentiel c'est que le sujet*, par quelque côté que ce soit, *ait acquis la dimension du Nom du Père*.

Bien entendu, ce qui se passe effectivement, ce que vous pouvez relever dans les biographies, c'est que le père précisément est souvent là pour faire la vaisselle dans la cuisine avec le tablier de sa femme. Ce n'est pas du tout cela qui suffit à déterminer une schizophrénie.

Je vais vous poser le petit schéma par lequel je veux introduire pour la prochaine fois ceci :
c'est ce qui va nous permettre de faire le joint entre cette distinction qui peut paraître un peu scolastique du *Nom du Père* et du *Père réel* :

- du *Nom du Père* en tant qu'il peut, à l'occasion, manquer,
- et du père qui n'a pas l'air d'avoir tellement besoin d'être là pour qu'il ne manque pas.

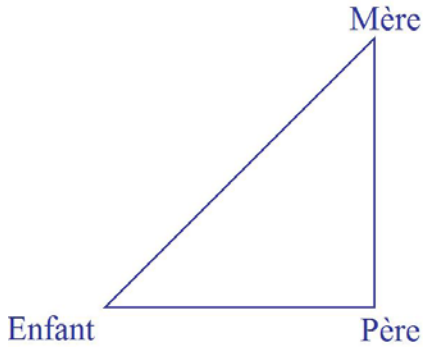
Je vais donc introduire ce qui fera *l'objet* de ma leçon la prochaine fois, à savoir ce que j'intitule dès aujourd'hui, *la métaphore paternelle*. C'est à savoir que bien entendu *un nom n'est jamais qu'un signifiant comme les autres*.

Il est bien important de l'avoir, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'on y accède, pas plus qu'à *la satisfaction du désir* en principe cocu, dont je vous parlais tout à l'heure. C'est pourquoi dans l'*acte*, le fameux *acte de la parole* dont nous parlait hier Mme PANKOW, c'est dans cette dimension que nous appelons *métaphorique* que va se réaliser *concrètement*, *psychologiquement*, l'évocation dont je parlais tout à l'heure.

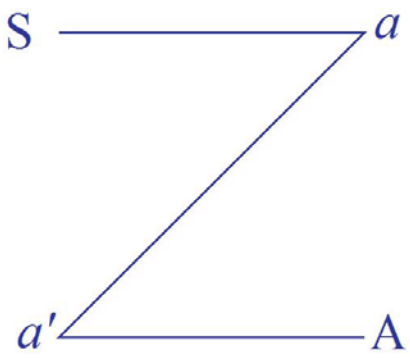
En d'autres termes, le *Nom du Père* il faut l'avoir, mais il faut aussi savoir s'en servir, et c'est de cela, c'est par là que le sort et l'issue de toute l'affaire peuvent dépendre beaucoup des paroles réelles qui se passent autour du sujet, nommément dans son enfance.

Mais l'essence de *la métaphore paternelle* que je vous annonce aujourd'hui…

nous en parlerons *la prochaine fois* plus longuement …consiste en un triangle :



Et nous avons le schéma :



Et tout ce qui se réalise dans le S dépend de ce qui se pose de signifiants dans le A.
Le A, s'il est vraiment le lieu du signifiant, doit porter quelque reflet de ce *signifiant essentiel*, que je vous représente là, dans ce zigzag, ce que j'ai appelé ailleurs…

dans mon article sur *L'instance de la lettre.*[20]
…le *schéma L*.

20 Jacques Lacan : L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud, in Écrits, Paris, Le Seuil, 1966.
Pour le schéma L cf. « La lettre volée », Écrits p.53, ou « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » Écrits p.531 (schéma p.548).

Il faut que quelque chose au moins s'y distingue,
qui distingue au moins ces quatre points cardinaux.
Nous en avons trois, qui sont donnés par les trois
termes subjectifs du *complexe d'Œdipe* en tant que *signifiant*,
à chaque sommet du triangle.

Et c'est là-dessus que je reviendrai la prochaine
fois. Je vous prie pour l'instant…
    simplement histoire de vous mettre en appétit
…d'admettre ce que je vous dis.

Le quatrième terme, c'est en effet le S.
Mais comme c'est lui, et que lui…
    non seulement je vous l'accorde,
    mais c'est de là qu'on part
…est en effet ineffablement stupide :

- il n'a pas son signifiant dans les trois sommets
  du *triangle œdipien*,
- il est en dehors,
- il dépend de ce qui va se passer dans le jeu,
- il est « *le mort* » *dans la partie*.

C'est même parce que *la partie* est structurée comme cela…
    je veux dire qu'elle ne se poursuit pas seulement
    comme partie particulière mais comme partie
    s'instituant en règle
…que le sujet va se trouver dépendre des trois pôles
qui s'appellent l'*idéal du moi*, le *surmoi* et la *réalité*.

Mais pour comprendre cette transformation de
la première triade dans l'autre il faut voir
que tout *mort* qu'il soit, le sujet…
    puisque sujet il y a
…en est dans cette partie pour ses frais,
c'est-à-dire qu'à ce point inconstitué où il est,
il va falloir qu'il y participe, sinon avec ses sous…
    il n'en a peut-être pas encore
…du moins :
- avec sa peau,
- avec ses images,
- avec tout ce qui s'ensuit,
- avec sa structure imaginaire.

Et le quatrième terme, le S, va se représenter dans quelque chose qui s'oppose dans le ternaire au *signifiant de l'œdipe*, c'est-à-dire dans quelque chose qui, pour que ça colle, doit être aussi ternaire.

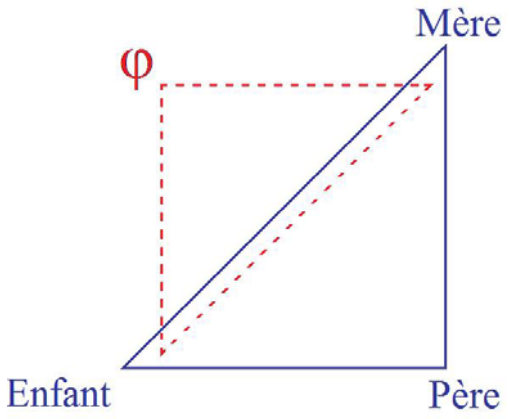
Car bien entendu, dans le stock et dans le bagage des *images*…
ouvrez pour le savoir les livres de
M. JUNG et de son école : vous verrez
…il y en a à n'en plus finir.

Ça bourgeonne et ça végète de partout, et il y a :
- le serpent,
- le dragon,
- les langues,
- l'œil flambant,
- la plante verte,
- le pot de fleurs,
- la concierge…

Tout cela ce sont des *images*, véritablement toutes *fondamentales* et incontestablement bourrées de *signification*.

Seulement on n'a strictement rien à en faire, si vous vous baladez à ce niveau, sinon de vous perdre avec votre lumignon dans *la forêt végétante des archétypes primitifs*.

Et pour y comprendre quelque chose, il faut savoir que pour ce qui nous intéresse…
à savoir la dialectique intersubjective
…c'est pour autant qu'il y a *trois images* sélectionnées…
j'articule un peu fort ma pensée pour
prendre dans tout cela le rôle de guide
…ce qui n'est très précisément pas difficile à comprendre puisque nous avons quelque chose déjà d'absolument tout préparé, et tout préparé en quelque sorte à être non seulement l'homologue, mais à se confondre avec la base du triangle « *mère, père, enfant* » : c'est le rapport du corps morcelé…
du même coup enveloppé par pas mal de ces
images dont nous parlions tout à l'heure
…avec la fonction unifiante de *l'image totale* du corps, autrement dit du rapport du *moi* et de l'*image spéculaire*.



Cela nous donne déjà la base du triangle imaginaire.
L'autre point…
c'est là précisément que nous allons
voir l'effet de *la métaphore paternelle*
…l'autre point…
je vous l'ai dit dans mon séminaire de l'année
dernière sur *La relation d'objet*, mais vous allez le voir
maintenant prendre sa place dans ce dans quoi
nous entrons cette année, c'est-à-dire pour
Les formations de l'inconscient
…ce point, je pense que vous l'avez reconnu du seul
fait de le voir ici *en tiers* avec la mère et l'enfant.

Mais vous le voyez dans une autre relation
que d'ailleurs je ne vous ai pas du tout masquée
l'année dernière, puisque c'est là-dessus que nous
avons terminé, à savoir dans la relation avec
le *Nom du Père*, c'est-à-dire ce qui avait fait surgir
la naissance du *fantasme du cheval* chez notre petit Hans.

Ce troisième point, je le nomme enfin, je pense que
vous l'avez tous sur les lèvres, ça n'est pas autre
chose que *le phallus*. Et c'est pourquoi *le phallus* occupe une
place d'objet si centrale dans l'économie freudienne.

Ce qui à soi tout seul suffit à nous montrer que
La psychanalyse d'aujourd'hui s'en éloigne de plus en plus,
et que précisément, ce *phallus*, en tant que fonction
fondamentale à laquelle s'identifie imaginairement
le sujet, est complètement éludé, pour être réduit
à la notion d'objet partiel qui n'est absolument pas,
dans l'économie de FREUD, sa fonction originale.

Ce *phallus* nous ramènera du même coup à ce quelque chose qui n'a pas été tout à fait compris…
du moins à ce que j'ai cru entendre
à la fin de mon discours de la dernière fois
…c'est-à-dire à la comédie.

Je vous laisserai sur ce thème aujourd'hui.

Je voulais simplement, pour terminer, vous montrer *dans quelle direction* et *dans quelle voie* ce discours complexe par lequel j'essaie de rassembler toutes les choses que nous avons dites, se raccorde et tient ensemble.

15 Janvier 1958 Table des séances

Je vous ai annoncé que je vous parlerai aujourd'hui de ce à quoi, par exception, j'ai donné un titre, et qui s'appelle *la métaphore paternelle*.

Il n'y a pas très longtemps, un petit peu inquiet j'imagine, de la tournure que j'allais donner aux choses, on m'a demandé :

« *De quoi comptez-vous nous parler à la suite de l'année ?* »

Et j'ai répondu :

« *Je compte aborder des questions de structure.* »

Comme cela, je ne me suis pas compromis.

Néanmoins, c'est bien de ça *pourtant* que j'entends vous parler cette année à propos des *formations de l'inconscient* : des *questions de structure*, c'est-à-dire…
pour appeler les choses simplement
…des *questions* qui essayent de *mettre les choses en place*, *les choses* dont vous parlez tous les jours et dans lesquelles également vous vous embrouillez tous les jours d'une façon qui finit par ne même plus vous gêner.

La *métaphore paternelle* donc, c'est quelque chose qui va concerner l'examen de *la fonction du père*, si vous voulez, comme on dirait, en termes de relations interhumaines et justement des complications que vous rencontrez…
je veux dire tous les jours
…dans la façon que vous pouvez avoir d'en faire usage, d'en faire usage comme d'un concept, de quelque chose même qui a pris une certaine tournure familière depuis le temps que vous en parlez.
Et il s'agit de savoir justement si vous en parlez sous la forme d'un discours bien cohérent.

Cette *fonction du père* a sa place dans l'histoire de l'analyse, même une place assez large. Elle est au cœur de la question, inutile de le dire, de l'œdipe. Par conséquent, dans l'histoire de l'analyse c'est autour de la place donnée au *complexe d'Œdipe* que vous la voyez présentifiée.

FREUD l'a introduite tout au début. Le complexe d'Œdipe apparaît avec *La Science des rêves* [21]. Ce que révèle là l'inconscient, au début, c'est d'abord et avant tout le *complexe d'Œdipe*.

L'importance de la révélation de l'inconscient c'est l'amnésie infantile portant sur quoi ? Sur le fait des *désirs* infantiles pour la mère et sur le fait que ces *désirs* sont refoulés, c'est-à-dire que non seulement ils ont été réprimés, mais qu'il a été *oublié* que ces *désirs* sont primordiaux, oublié non seulement qu'ils sont primordiaux mais qu'ils sont toujours là. Il ne faut pas oublier que c'est de là qu'est partie l'analyse et que c'est autour de cela que se sont posées un certain nombre de questions introduites par la clinique.

J'ai essayé de vous ordonner un certain nombre de directions des questions qui avaient été posées dans l'histoire de l'analyse à propos de l'œdipe.

La première constitue une date : c'est quand la question s'est soulevée de savoir si justement ce complexe d'Œdipe, qui avait d'abord été promu comme fondamental dans la névrose sur laquelle l'œuvre de FREUD avait montré d'une façon patente la pensée de son auteur en faisant du *complexe d'Œdipe* quelque chose d'*universel*, c'est-à-dire qui n'est pas, non seulement *chez le névrosé* mais aussi *chez le normal*, et pour une bonne raison : c'est que ce *complexe d'Œdipe*, c'est lui justement qui, s'il pèche dans la névrose, il pèche en fonction du fait qu'il est essentiel dans une fonction de normalisation, que c'est un accident de l'œdipe qui provoque la névrose.

---

21 Sigmund FREUD : Die Traumdeutung ; Traductions françaises : L'interprétation des rêves, PUF, 1926, 1967, 2000.

Cette première question, autour de laquelle je peux centrer un des pôle de l'histoire de l'analyse concernant le *complexe d'Œdipe*, c'est celle-ci : y a-t-il des *névroses sans Œdipe* ?

Il semblait en effet :

- que certaines observations se présentaient d'une façon telle que le conflit, le drame œdipien n'avait pas joué le rôle essentiel,

- que par exemple, le rapport exclusif de l'enfant à la mère était ce qui était donné dans l'analyse comme devant être admis par le fait de l'*expérience*, à savoir qu'il pouvait y avoir des sujets qui présentaient des névroses où on ne trouvait pas du tout d'Œdipe. « *Névrose sans Œdipe* »[22], c'est le titre d'un article de Charles ODIER.

Cette notion de la *névrose sans Œdipe*, vous savez que dans l'histoire elle est essentiellement corrélative aux questions posées sur le sujet de ce qu'on a appellé le *surmoi maternel* :

- le *surmoi* est-il uniquement, comme FREUD déjà, au moment où il s'était posé cette question de la *Névrose sans Œdipe*, l'avait formulé à ce moment-là, à savoir le *surmoi* est-t-il d'origine *paternelle* ?

- on posait la question : est-ce qu'il n'y a pas, derrière le *sur-moi paternel*, ce *surmoi maternel* encore plus exigeant, encore plus opprimant, encore plus ravageant, encore plus insistant, dans la névrose, que le *surmoi paternel* ?

Je ne veux pas m'étendre là longuement, nous avons un long chemin à parcourir.
L'autre centre autour duquel donne ceci, c'est le centre de l'œdipe, je veux dire les cas d'exception et le rapport entre le surmoi paternel et le surmoi maternel.

---

22 Charles ODIER : « Une névrose sans complexe d'Œdipe ? » in Revue Française de Psychanalyse, Tome 6, N°3/4, 1933, pp. 298-343.

Il y avait alors la question ouverte de savoir
si tout un champ de notre pathologie…
de *la pathologie* qui vient *sous notre juridiction*, qui
nous est offerte, à notre traitement, à nos soins
…ne pouvait pas être référé…
indépendamment de la question : si le *complexe d'Œdipe*
est là ou s'il manque chez un sujet
…à ce que nous appellerons *le champ pré-œdipien*.

S'il y a œdipe, si cet œdipe est considéré
comme représentant une phase, s'il y a maturité
à un certain moment essentiel d'évolution du sujet,
il est toujours là, cet œdipe.

Ce que FREUD avait lui-même avancé très vite,
dans les premiers moments de son œuvre,
cinq ans après *La Science des rêves…*
je veux dire tout ce qui retourne
des *Trois essais sur la sexualité* [23]
…était de nature à nous faire entendre que ce qui
se passe avant l'œdipe a aussi son importance.

Bien sûr, dans FREUD ça prend son importance pour
autant que ça prend son importance à travers l'œdipe.
Mais déjà, ou plus exactement jamais, jamais à cette
époque-là, la notion de la *rétroaction*, d'une *Nachträglichkeit*,
d'œdipe…
sur laquelle vous savez qu'ici *j'attire* tout le temps
et d'une façon assez insistante *votre attention*
…jamais n'a été mise en valeur.

C'est quelque chose qui semble échapper à la pensée
des exigences du *passé temporel de la pensée*. Du moment qu'il y
avait des choses qui étaient avant l'œdipe…
et si certaines parties de notre champ
se rapportaient spécialement à ce qui
s'était passé dans notre champ d'expérience
…dans ce champ de développement du sujet, il y avait
donc bien une question qui se posait à propos des
étapes pré-œdipiennes comme telles et de leurs
relations, avec quoi ?

23 Sigmund FREUD, Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, Trois essais sur la théorie de la sexualité, 1905.

Vous le savez : d'une part la perversion. C'est l'état primaire, si je puis dire, l'état laissé en friche pour certains de la notion de la perversion.

Dieu merci, nous n'en sommes plus tout à fait là, mais pendant un certain temps quand même…
    et au début c'était légitime puisque
    ce n'est qu'une approximation de la question,
    ça l'est moins maintenant
…la perversion était essentiellement considérée comme quelque chose dont l'étiologie, la cause, était d'être spécifiquement rapportée au champ pré-œdipien.

C'était en raison d'une fixation anormale que la perversion prenait son conditionnement, sa racine.

C'est pour cela d'ailleurs, que la perversion n'était donc que la névrose inversée, ou plus exactement…
    la névrose ne s'étant pas inversée,
    la névrose restait latente
…ce qui dans la névrose s'était inversé,
dans la perversion se voyait au jour :
l'inconscient était là à ciel ouvert,
ce qui concernait la perversion n'avait pas été refoulé comme n'étant pas passé par l'œdipe. C'est une conception à laquelle personne ne s'arrête plus.

Cela ne veut pas dire pour autant que nous soyons plus avancés, mais je vous signale, je pointe qu'autour, donc, de la question du champ pré-œdipien se placent :
- d'une part *la question de la perversion*,
- et d'autre part *la question de la psychose*.

Toutes les choses peuvent s'éclairer pour nous maintenant de diverses façons.

Pour l'instant il s'agit simplement de vous situer dans quelle zone, dans quel angle d'intérêt peuvent se poser les questions autour de l'œdipe.

Il s'agit toujours - *dans la perversion, comme dans la psychose* - de *la fonction imaginaire*, des rapports imaginaires.

Même sans être spécialement introduit au maniement que nous en faisons ici pour tout un chacun, chacun verra qu'il s'agit des rapports *imaginaires*...
précisément en ce sens que ce qui concerne l'*image* tout spécialement
...autant dans *la perversion* que dans *la psychose*, et bien entendu sous des angles différents :

- autre chose est une invasion plus ou moins endophasique, faite de paroles plus ou moins auditivées [dans la psychose],

- autre chose est le caractère encombrant, *parasitaire,* d'*une image* dans une perversion.

Mais il s'agit bien là, dans un cas comme dans l'autre, de manifestations pathologiques dans lesquelles c'est par l'*image* qu'est profondément troublé le champ de la réalité.
Et ceci nous est attesté par l'histoire de l'analyse.

C'est donc dans un certain rapport avec l'œdipe comme tel puisque c'est spécialement au champ pré-œdipien que l'expérience et le souci de la cohérence, la façon dont la théorie se fabrique, se tient debout.

Ce serait précisément en raison de cela qu'en somme *le champ de la réalité*, pour autant qu'il est *perturbé*...
dans certains cas profondément
...par l'invasion de l'imaginaire...
il semble que c'est un terme qui, là, rend plus service que le terme « *fantasme* », car il serait inapproprié pour parler également des psychoses et des perversions
...vous avez en ce sens, dans le sens de l'exploration du champ pré-œdipien, toute une direction d'analyse qui s'est engagée, au point même de dire que c'est dans ce sens là que se sont faits tous les progrès essentiels depuis FREUD.

Et je vous signale que ce paradoxe, je veux dire le caractère, dans ce que nous abordons aujourd'hui, essentiel du paradoxe est constitué par le témoignage de l'œuvre de Mme Mélanie KLEIN.

Dans une œuvre, comme dans toute production en paroles, il y a deux plans :

- il y a *ce qu'elle dit*, ce qu'elle formule dans son discours comme tel,

- et *ce qu'elle veut dire*, parce que dans leur sens, séparant le « *veut* » et le « *dire* », il y a *son intention*.

Et puis, il semble que nous ne serions pas analystes, tel que j'essaye de faire entendre les choses ici, si nous ne savions pas qu'elle en dit quelquefois un petit peu plus au-delà. C'est même d'habitude en cela que consiste *notre approche* :
c'est de voir *ce qu'elle dit au-delà de ce qu'elle veut dire*.

L'œuvre de Mélanie KLEIN dit des choses qui ont d'ailleurs toute leur importance, qui ont quelquefois d'ailleurs, rien que par leur texte, leur contradiction interne, de ce seul fait qu'elles peuvent être sujettes à certaines critiques qui ont été faites.

Puis il y a aussi *ce qu'elle dit sans vouloir le dire...*
Et une des choses les plus frappantes à cet endroit, c'est que cette femme qui nous a apporté des vues si profondes, si éclairantes sur ce qui se passe, non seulement dans le temps pré-œdipien, mais sur les enfants qu'elle examine, qu'elle analyse à une étape présumée préœdipienne…

> je veux dire, par une première approximation de la théorie et dans toute la mesure où elle aborde chez ces enfants des thèmes tels qu'il [l'œdipe] est aussi bien en arrière, forcément, qu'au moment où elle les aborde, puisque c'est souvent en verbaux ou pré-verbaux dans l'histoire qu'elle les aborde, presque à l'apparition de la parole, enfin à peu après

…il est tout à fait frappant que ce soit dans la mesure même où elle remonte plus au temps de l'histoire prétendue pré-œdipienne qu'elle y voit toujours et tout le temps une permanence de la *rogation* œdipienne.

Si vous lisez cet article[24] d'elle concernant précisément l'œdipe, vous verrez avec surprise qu'elle admet…

et elle nous montre même par des témoignages sans équivoque, de son expérience des dessins d'enfant, *extrêmement précieux,*

…où c'est justement à l'étape dite de la formation des mauvais objets, à l'étape où c'est à l'intérieur du corps de la mère…

qui semble, à l'entendre, jouer le rôle prédominant dans l'évolution de la première relation objectale chez l'enfant

…où l'enfant est tout entier centré sur cet intérieur du corps de la mère et même, à une étape antérieure à la phase dite paranoïde…

la phase très précise qui est liée à l'apparition du corps de la mère comme dans sa totalité

…c'est à une phase déjà antérieure que, se fondant sur *des dessins*, sur *des dires*, sur toute une reconstruction de la psychologie de l'enfant à cette étape, Madame Mélanie KLEIN nous atteste *les mauvais objets* présents dans le corps de la mère, parmi lesquels, comme vous le savez, il y a tous les rivaux, les corps des *frères*, des *sœurs*, passés, présents et à venir, et il y a très précisément *le père* représenté sous la forme de son *pénis*.

C'est bien là quelque chose qui mérite de nous *arrêter* au moment des rapports de *la fonction imaginaire*, dans les premières étapes où peuvent se rattacher *les fonctions* proprement *schizophréniques, psychotiques en général*, et l'œdipe.

C'est qu'il est curieux d'aboutir à cette *contradiction* dans une *intention* qui est celle de Madame Mélanie KLEIN d'aller d'abord explorer les états préœdipiens : plus elle remonte, plus elle se trouve sur le plan imaginaire, plus elle constate la précocité…

précocité, si nous nous en tenons à une notion purement historique de l'œdipe, *bien difficile à expliquer*

…la précocité de l'apparition du *terme ternaire paternel*, et ceci *dès les premières phases imaginaires* de l'enfant.

---

24 Mélanie KLEIN : « Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces» (1945) in Essais de psychanalyse, Payot, 1968, The Œdipus complexe in the light of early anxieties in Contributions to psycho-analysis, 1921-1945.

C'est en cela que je dis que l'œuvre en dit plus qu'elle n'en veut dire.

Voilà donc deux termes, deux pôles déjà définis de cette évolution de l'intérêt autour de l'œdipe :

- ce qui concernait d'abord, nous l'avons dit, la question du *surmoi* et des *névroses sans œdipe*,

- et ensuite, ce qui centre la question de l'œdipe autour de l'acquisition ou des *perturbations* plus exactement qui se produisent *dans le champ de la réalité*.

Troisième temps...
qui ne mérite pas moins de remarques
et qui va ouvrir notre suivant chapitre
...c'est le rapport du *complexe d'Œdipe* avec quelque chose qui n'est pas la même chose : avec la *génitalisation*, comme on s'exprime.

Le *complexe d'Œdipe...*
ne l'oublions pas, au milieu de tellement d'explorations, de questions, de discussions, ceci est presque passé dans l'histoire au deuxième plan mais reste toujours implicite dans toutes les cliniques
...le *complexe d'Œdipe* a une fonction normative, non pas simplement dans la structure morale du sujet ni dans ses rapports, mais dans *l'assomption* de son sexe.

C'est-à-dire quelque chose qui dans l'analyse...
comme vous le savez
...reste toujours dans une certaine ambiguïté.

Il y a la fonction proprement *génitale*, et cette fonction fait bien évidemment l'objet d'une maturation, d'une maturation comme telle.

Elle est impliquée comme *fondamentale* dans l'analyse d'une première phase, première ascension de *maturation* qui, elle, est proprement organique et se produit dans l'enfance.

La question de la liaison de cette première poussée sexuelle…

à laquelle, vous le savez, on a cherché son support *organique*, j'entends *anatomique*, dans la double poussée, par exemple, et qui se produit au niveau des testicules dans la formation des *spermatozoïdes*

…la question de la relation entre ceci et l'existence dans l'espèce humaine du *complexe d'Œdipe* est restée une *question phylogénétique* sur laquelle beaucoup d'obscurité plane, au point que personne ne se risquerait plus à faire des articles sur le sujet même. Mais enfin, ça n'en a pas moins été dans l'histoire de l'analyse.

La question donc, de la génitalisation est double :

- elle est celle, d'une part, qui comporte une évolution, une maturation,

- et d'autre part, comporte dans l'œdipe quelque chose qui se réalise, qui est l'assomption par le sujet de son propre sexe, pour appeler les choses par leur nom, qui est le fait que *l'homme* assume le *type viril*, que *la femme* assume un certain *type féminin*, se reconnaît comme femme, s'identifie à ses fonctions de femme.

La virilité et la féminisation, voilà les deux termes qui sont essentiellement la fonction de l'œdipe.
Je dois dire que nous nous trouvons ici au niveau où l'œdipe est directement lié à la fonction de *l'idéal du moi*.
Il n'y a pas d'autre sens.

Voici donc *les trois chapitres* dans lesquels vous pourrez classer tout ce qui s'est produit comme discussions autour de l'œdipe, et du même coup autour de *la fonction du père*, car c'est une seule et même chose.

Il n'y a pas de question :

- s'il n'y a pas de père, il n'y a pas d'Œdipe.

- Et inversement, parler d'Œdipe c'est introduire comme essentielle *la fonction du père*.

Donc…
pour ceux qui prennent des notes
…sur le sujet historique de l'évolution du *complexe d'Œdipe*
tout tourne autour de trois chapitres :
- par rapport au *surmoi*,
- par rapport à *la réalité*,
- par rapport à *l'idéal du moi*.

L'*idéal du moi*, en toutes occasions portant *la génitalisation* en tant qu'elle est assumée, qu'elle devient élément de *l'idéal du moi*.

La *réalité*, tête de chapitre, implique les rapports de l'œdipe avec les affections qui comportent un *bouleversement* du rapport à la réalité : *perversion* et *psychose*.

Maintenant, essayons d'aller un peu plus loin :
il est clair qu'ici, dans *le troisième chapitre…*
à savoir autour de ce qui concerne la fonction de l'œdipe en tant qu'elle retentit directement sur cette assomption du sexe, toute la question du complexe de castration dans ce qu'elle a de pas tellement élucidé
…c'est là que nous allons nous avancer.

Quoi qu'il en soit donc, ces rapports *massifs*, *globaux*, soulignés par l'histoire étant pour tout un chacun suffisamment présents, on va donc se demander :

- *Alors, et le père ?*
- *Qu'est-ce qu'il faisait, le père, pendant ce temps-là ?*
- *En quoi est-ce que le père est impliqué dans le coup ?*

Il s'agit d'une *observation réelle* à propos de chaque sujet. La question de *l'absence* ou de *la présence* du père, du caractère bénéfique ou maléfique du père est, vous le savez, une question qui n'est certainement pas *voilée*.

Nous avons même vu apparaître récemment le terme de « *carence paternelle* », ce n'était pas s'attaquer à un mince sujet.

La question de savoir ce qu'on a pu dire là dessus et si ça tenait debout est une autre question.

Mais enfin, cette « *carence paternelle* »…
qu'on l'appelle ainsi, ou
qu'on ne l'appelle pas ainsi
…est en quelque sorte un sujet à l'ordre du jour, précisément et *surtout* dans une évolution de l'analyse qui devient de plus en plus *environnementaliste*, comme on s'exprime élégamment.

C'est-à-dire, il s'agit de quoi ?
Naturellement, tous les analystes ne tombent pas dans ce travers, Dieu merci !
Beaucoup d'analystes auxquels vous apporterez des renseignements biographiques aussi intéressants que de leur dire :

« *Mais les parents ne s'entendaient pas, il y avait mésentente conjugale, ça explique tout !* »

vous répondront, même ceux avec qui nous ne sommes pas toujours d'accord vous diront :

« *Et puis après ! Cela ne prouve absolument rien,*
nous ne devons nous attendre à aucune espèce d'effet particulier. »

En quoi ils auront raison.

Ceci dit, quand on cherche, on s'intéresse à quoi, concernant le père ?

Quand on veut parler de carence paternelle,
ça se groupera sur *le registre* en quelque sorte *biographique* :

- Le père était-il là ou n'était-il pas là ?
- Est-ce qu'il voyageait, est-ce qu'il s'*absentait* ?
  Est-ce qu'il revenait souvent ?

Questions qui représentent l'absence du père :
est-ce qu'un Œdipe peut se constituer de façon normale quand il n'y a pas de père, par exemple ?

Ce sont des *questions* assurément qui sont en elles-mêmes très intéressantes, et je dirai plus, c'est par là que se sont introduits, en somme, les premiers paradoxes, ceux qui ont fait se poser les questions qui ont suivi.

On s'est aperçu que ce n'était pas si simple, qu'un Œdipe pouvait très bien se constituer même quand le père n'était pas là.

Au début même, on croyait toujours que c'était par quelque excès, si l'on peut dire, présence par excès du père, qu'étaient engendrés tous les drames au temps où l'image du père terrifique était considérée comme l'élément lésionnel. Dans la névrose, on s'est très vite aperçu que c'était encore plus grave quand il était trop gentil !

On a fait ces écoles avec lenteur, et c'est à l'intérieur de cela d'abord que je vous parle à peu près de la question où les choses en sont maintenant, et c'est à l'intérieur de cela que je vais essayer de remettre un peu d'ordre pour voir où sont *les paradoxes*.

Nous en sommes maintenant à l'autre bout, à nous interroger sur les « *carence paternelle* » :

- il y a ce qu'on appelle les pères faibles, les pères soumis, les pères matés, les pères châtrés par leur femme,

- enfin les pères infirmes, les pères aveugles, les pères bancroches, tout ce que vous voudrez.

Il faudrait quand même essayer de s'apercevoir de ce qui se dégage d'une telle situation. Nous essayons de trouver des formules minimales qui nous permettent de progresser.

D'abord la question de sa présence ou de son absence, je veux dire concrète.

Si nous nous plaçons justement au niveau où se placent ces recherches, c'est-à-dire au niveau de la réalité…

c'est ce qu'on appelle l'environnement, en tant qu'élément d'environnement, si l'on peut dire

…on peut dire qu'il est tout à fait possible, concevable, réalisé, touchable par l'expérience, qu'il soit là, même quand il n'est pas là.

Ce qui déjà, devrait nous inciter à une certaine prudence concernant la fonction du père, dans le maniement du point de vue purement et simplement environnementaliste.

Des *complexes d'Œdipe* tout à fait normaux…
normaux dans les deux sens :
- normaux en tant que normalisants, d'une part,
- et aussi normaux en tant qu'ils dénormalisent, je veux dire par leur *effet névrosant*, par exemple

…s'établissent d'une façon exactement homogène aux autres cas, même dans les cas où *le père n'est pas là*, je veux dire quand l'enfant a été laissé seul avec sa mère.

Première chose qui doit attirer notre attention.
En ce qui concerne la carence, je voudrais simplement vous faire remarquer que quand le père est *carent…*
Dans la mesure où on parle de carence on ne sait jamais en quoi, parce que :
- si dans certains cas on dit qu'il est trop gentil, cela semblerait vouloir dire qu'il faut qu'il soit méchant !
- D'autre part, le fait que, manifestement, il puisse être trop méchant implique qu'il vaudrait peut-être mieux de temps en temps être gentil !

En fin de compte, depuis longtemps on a fait le tour de ce petit manège. On a entrevu le problème de sa carence non pas d'une façon directe, concernant directement le sujet, l'enfant dont il s'agit mais…
comme c'était évident depuis le premier abord
…c'est en tant que *membre du trio fondamental, ternaire, de la famille*, c'est-à-dire en tant que tenant sa *place* dans la famille, qu'on pouvait commencer à dire des choses un peu plus efficaces concernant la *carence*. Mais on n'est pas arrivé pour autant à les formuler mieux.

Je ne veux pas m'étendre longuement là-dessus, mais nous en avons déjà parlé l'année dernière à propos du petit Hans :
nous avons vu les difficultés que nous avions du seul point de vue environnementaliste à bien préciser en quoi consistait cette carence d'un personnage tout à fait loin d'être carent.

Nous allons pouvoir aller plus loin, en ce sens que le personnage était tout à fait loin d'être carent dans sa famille :

- il était là, près de sa femme,

- il tenait son rôle, il discutait,

- il se faisait un tant soit peu envoyer sur les roses par sa femme, mais enfin il s'occupait beaucoup de l'enfant,

- il n'était pas absent, et tellement peu absent qu'il faisait même analyser son enfant. C'est le meilleur point de vue qu'on puisse attendre d'un père, dans ce sens là tout au moins.

Je crois que cette question de la carence du père, nous allons y venir, nous y reviendrons, mais on entre ici dans un monde tellement mouvant qu'il faut essayer de faire la distinction qui nous permette de voir en quoi la recherche pèche.

La recherche pèche, non pas à cause de ce qu'elle trouve, mais à cause de ce qu'elle cherche.
Je crois que la faute d'orientation est celle-ci : c'est qu'on confond deux choses, qui ont un rapport mais qui ne se confondent pas, c'est le rapport avec *le père en tant que normatif* avec *le père en tant que normal.*

Bien entendu, le père peut être dénormativant en tant que lui-même n'est pas normal, mais là, c'est rejeter la question au niveau de la structure névrotique, psychotique, du père.

Donc, la question du *père normal* est une question, la question de sa *position normale* dans la famille en est une autre, et cette autre question ne se confond pas encore…
c'est le troisième point que
je vous avance, qui est important
…ne se confond pas avec une définition exacte de son *rôle normativant*.

Parce que je vous dis ceci :
- parler de *sa carence dans la famille,*
- n'est pas parler de *sa carence dans le complexe*.

Parce que, pour parler de *sa carence dans le complexe*, il faut introduire une autre dimension que la dimension réaliste, si je puis dire, celle qui est définie par le mode caractérologique, biographique ou autre, de sa présence dans la famille. Voilà la direction où nous allons faire le pas suivant.

Venons en maintenant aux remarques, aux rappels qui peuvent nous permettre d'introduire plus correctement la question du rôle du père. Si c'est *sa place dans le complexe* dans laquelle nous pouvons trouver la direction où nous avancer, la direction pour poser une formulation correcte, interrogeons maintenant le complexe et commençons par le rappeler par le commencement, par le *b.a.ba.*

Au début, vous ai-je dit : le père terrible.
Tout de même, l'image résume quelque chose de beaucoup plus complexe, comme le nom l'indique.
Le père intervient sur plusieurs plans.
Il interdit la mère, d'abord.

C'est là le fondement, le principe du complexe d'Œdipe, c'est là que le père est lié à la loi primordiale, loi d'interdiction de l'inceste.
C'est le père, nous rappelle-t-on, qui est chargé de représenter cette interdiction.

Il a quelquefois à la manifester d'une façon directe, si l'enfant se laisse aller à ses expansions, à ses manifestations, à ses penchants. Mais c'est bien au-delà, qu'il exerce ce rôle : c'est par toute sa présence, par ses effets dans l'inconscient qu'il exerce cette interdiction de la mère.

Vous attendez que je dise « *sous menace de castration* ».
C'est vrai. C'est vrai, il faut le dire,
mais ce n'est pas si simple.

C'est entendu, la castration entre dans un rôle évidemment manifeste, et qui sera d'ailleurs de plus en plus confirmé.

Le lien de la castration à la Loi est essentiel, mais voyons comment ça nous est présenté cliniquement, comment d'abord le *complexe d'Œdipe* se présente à nous. Je suis obligé de vous le rappeler parce que cela doit évoquer en vous toutes sortes d'*évocations textuelles*.

Le rapport - prenons d'abord le garçon - entre l'enfant et le père est commandé, c'est entendu, par la crainte de la castration.

Cette crainte de la castration, quelle est-elle ?

Comment, par quel bout l'abordons-nous ?

D'abord, dans la première expérience du *complexe d'Œdipe*, sous la forme - de quoi ? - d'une rétorsion.

Je veux dire que c'est à l'intérieur du rapport *agressif*...
en tant que cette agression part de l'enfant,
du garçon, en tant que son objet privilégié,
la mère, lui est interdite
…c'est en tant que l'agression se dirige vers le père que l'enfant…
donc sur le *plan imaginaire*, dans le rapport duel …pour autant qu'il projette *imaginairement* dans le père les *intentions agressives*, équivalentes ou renforcées par rapport aux siennes, mais dont le départ est dans ses propres tendances agressives.

Bref, la crainte éprouvée devant le père est nettement centrifuge, je veux dire qu'elle a son centre dans le sujet.
Ceci est conforme à la fois à l'expérience et à l'histoire de l'analyse.

C'est sous cet angle que très vite, l'expérience nous a appris que devait être mesurée l'incidence de la crainte éprouvée dans l'œdipe à l'endroit du père.

La castration donc, pour autant que :

- d'une part elle soit profondément liée à *l'articulation symbolique* de l'interdiction de l'inceste,

- et d'autre part, et au premier plan dans toute notre expérience, bien plus encore, naturellement, chez ceux qui en sont les objets privilégiés, à savoir les névrosés, est quelque chose qui se manifeste sur le *plan imaginaire* où elle a là, un départ qui n'est pas un départ du type du *commandement*, à savoir comme le dit la Loi de MANU :

> « *Celui qui couchera avec sa mère se coupera les génitoires et les tenant dans sa main...*
> *droite* ou *gauche,* je ne me souviens plus très bien
> *...s'en ira droit vers l'Ouest jusqu'à ce que la mort s'ensuive.* »

Ça, c'est la *Loi*. Mais cette *loi* n'est pas spécialement parvenue aux oreilles de nos névrosés comme telle. Elle est même en général plutôt laissée dans l'ombre. Il y a d'autres moyens d'en sortir d'ailleurs, mais je n'ai pas le temps de m'y étendre aujourd'hui.

Donc, c'est lié à l'*agression imaginaire* du sujet, la façon dont la névrose s'incarne : cette menace castrative, elle, est une rétorsion. Pour autant que JUPITER est tout à fait capable de châtrer CHRONOS, nos petits JUPITER craignent que CHRONOS commence lui-même par faire le travail.

Et puis, il y a autre chose que nous apporte dès l'abord l'examen du *complexe d'Œdipe*, je veux dire la façon dont il est articulé, présenté par l'expérience, par la théorie, par FREUD.

C'est la délicate question de *l'œdipe inversé*.

Je ne sais pas si cela vous paraît aller de soi, mais lisez l'article de FREUD ou n'importe quel article de n'importe quel auteur : chaque fois qu'est abordée la question de l'œdipe, on est toujours frappé du rôle extrêmement mouvant, nuancé, déconcertant, que joue la fonction de *l'œdipe inversé*.

Cet *Œdipe inversé* n'est jamais absent de la fonction de l'œdipe, je veux dire que la composante d'*amour pour le père* ne peut pas être éludée, c'est que c'est elle qui donne la fin du *complexe d'Œdipe*, le déclin du *complexe d'Œdipe*.

Que c'est dans une dialectique qui reste très ambiguë de *l'amour* et de *l'identification*, à savoir de *l'identification* comme prenant sa racine dans *l'amour*, tout en n'étant pas la même chose. Ce n'est pas la même chose, néanmoins les *deux termes* sont étroitement liés et absolument *indissociables*.

Lisez l'article que FREUD[25] a écrit sur *le déclin du complexe*, dans l'explication qu'il donne de l'identification terminale qui en est la solution : c'est pour autant que le père est aimé que le sujet s'identifie à lui et qu'il trouve la solution, le terme de l'œdipe :

- d'une part dans cette composition du refoulement amnésique,

- et d'autre part, cette acquisition en lui de ce terme idéal grâce à quoi il devient père.

Il peut devenir lui aussi quelqu'un qui…
    je ne dis pas d'ores et déjà et immédiatement
…est un petit mâle, qui si je puis dire, a déjà ses titres en poche, l'affaire en réserve.
Quand le temps viendra, si les choses vont bien…
    si les petits cochons ne le mangent pas
…au moment de la puberté, il a son pénis tout prêt avec son certificat : « *Papa est là pour me l'avoir, à la bonne date, conféré.* »

Cela ne se passe pas comme ça si la névrose éclate parce qu'il y a quelque chose justement de pas régulier
sur le titre en question.

Seulement *l'œdipe inversé* n'est pas non plus si simple : c'est par cette voie…
    et par cette voie de l'amour

25 Sigmund Freud : Der Untergang des Ödipuskomplex, « Le déclin du complexe d'Œdipe », in La vie sexuelle (1924), Puf 1968.

…que peut se produire la position à proprement parler d'inversion, c'est à savoir que le sujet se trouve aussi par la même voie, à l'occasion donnée non pas d'une identification bénéfique, mais d'une brave et bonne petite *position passivée* sur le plan inconscient, qui fera aussi sa réapparition à la bonne date, c'est-à-dire qui le mettra dans cette espèce de *bissectrice d'angle*, *squeeze-panic*, qui fera qu'il se trouvera pris dans une position qu'il a découverte tout seul et qui est bien avantageuse.

Ce père qui est redoutable, qui a interdit tellement de choses mais qui est bien gentil ailleurs, c'est de se mettre à la bonne place pour avoir ses faveurs, c'est-à-dire se faire aimer de lui.

Mais comme se faire aimer de lui consiste bien apparemment, consiste à passer d'abord au rang de *femme* et qu'on garde toujours son petit amour-propre viril…
c'est ce que FREUD nous explique : se faire aimer du père comporte le danger de la castration
…d'où cette forme d'homosexualité inconsciente qui met le sujet dans cette position essentiellement conflictuelle, aux *retentissements multiples* et qui est :

- d'une part, du retour toujours de la position homosexuelle à l'égard du père,

- et d'autre part, de sa suspension, c'est-à-dire son refoulement en raison de la menace de castration qu'elle comporte.

Tout cela n'est pas simplet, simplet…
Or ce que nous essayons de faire, c'est d'aborder quelque chose qui nous permette de le concevoir d'une façon plus rigoureuse, ce qui comportera que nous pourrons dans la suite, à chaque observation et à chaque cas particulier, mieux et plus rigoureusement poser nos questions.

Donc, résumé…
Comme tout à l'heure le résumé va consister à introduire un certain nombre de *distinctions* qui, je crois, sont le prélude du centrage du point qui ne va pas.

Tout à l'heure déjà nous avions approché ceci : que c'était là, autour de *l'idéal du moi*, que la question n'avait pas été posée.

Ici, tâchons aussi de faire la réduction que nous venons de rappeler et d'aborder. Je vous propose *ceci* : *d'ores et déjà*, je crois que ce n'est pas trop s'avancer de dire que le père arrive ici tout de même en position de gêneur, pas simplement encombrant par son volume, mais en position de gêneur parce qu'il interdit.

Il interdit quoi ?
Reprenons et distinguons :
il interdit d'abord *la satisfaction réelle de la pulsion*.
Si nous devons faire entrer en jeu l'apparition de la pulsion génitale, que ce ne soit pas là, puisqu'elle paraît bien intervenir avant.

Mais il est clair aussi que quelque chose s'articule autour du fait qu'il interdit au petit enfant de faire l'usage de son pénis au moment où ledit pénis commence à manifester ce que nous appellerons des velléités. C'est le rapport d'interdit du père à l'endroit de la pulsion réelle.

Faisons tout de suite une remarque à ce niveau-là : pourquoi le père ?
L'expérience prouve que la mère le fait aussi bien.
Rappelez-vous l'observation du petit Hans.
La mère lui dit : « *Rentre ça, ça ne se fait pas.* »
Et même, c'est le plus souvent la mère qui dit :

« *Si tu continues à faire comme ça, on appellera le docteur qui te la coupera.* »

Donc, signalons bien ce qui se passe : c'est que le père, pour autant qu'il interdit au niveau de la pulsion réelle, n'est pas tellement essentiel.

Alors, si vous vous souvenez de mon tableau de l'année dernière - vous voyez que ça finit toujours par servir - reprenons ce que je vous ai apporté, le tableau à trois étages : *castration, frustration, privation.*

Agent	Manque	Objet
Père *réel*	Castration *symbolique*	Phallus *imaginaire*
Mère *symbolique*	Frustration *imaginaire*	Sein *réel*
Père *imaginaire*	Privation *réelle*	Phallus *symbolique*

De quoi s'agit-il ? J'attire votre attention :
il s'agit donc de l'intervention réelle du père,
concernant quoi ?
Une *menace imaginaire*. Car il est bien clair qu'il arrive
assez rarement qu'on le lui coupe réellement.
Donc nous trouvons bien ce qui se passe justement
au niveau de la menace de castration.

Je vous fais remarquer que *la castration* est un *acte symbolique*
dont l'agent est quelqu'un de *réel*...
le père ou la mère qui lui dit : « *On va te le couper* »
...et dont l'objet est un *objet imaginaire*.
Si l'enfant se sent coupé, c'est qu'il l'imagine.

Or - je vous le fais remarquer - c'est paradoxal.
Parce que vous pourriez me dire :

« *Ça, c'est proprement le niveau de la castration, et vous dites que le père n'est pas tellement utile.* »

C'est bien ce que je dis. Mais oui !

D'autre part, qu'est-ce qu'il interdit, le père ?
Eh bien, le point d'où nous sommes partis, à savoir :
la mère, comme objet, elle est à lui, elle n'est pas
à l'enfant. C'est sur ce plan que s'établit, à une
étape au moins, chez le garçon comme chez la fille,
cette rivalité avec le père qui engendre à elle seule
une agression. C'est que le père frustre bel et bien
l'enfant de la mère.

Voilà une autre *étape*, un autre *étage* si vous voulez : je vous fais remarquer qu'ici le père intervient alors comme *ayant droit* et pas comme *personnage réel*, à savoir que même s'il n'est pas là, s'il appelle la mère au téléphone par exemple, le résultat est le même. C'est le *père*, ici en tant que *symbolique*, qui intervient dans une *frustration*, *acte imaginaire* concernant là *un objet* bien *réel*, qui est la mère en tant que l'enfant en a besoin.

Puis il y a le troisième terme qui intervient dans cette articulation du *complexe d'Œdipe*, qui est le père en tant qu'il se fait préférer à la mère, car cette dimension, vous êtes absolument forcés de la faire intervenir dans la fonction terminale, dans celle qui aboutit à la formation de *l'idéal du moi*.

C'est pour autant que le père devient…
par quelque côté que ce soit,
le côté de la force ou de la faiblesse
…un objet préférable à la mère, que va pouvoir s'établir l'identification terminale.

La question du *complexe d'Œdipe inversé* et de sa fonction s'établit à ce niveau. Je dirai plus : c'est même ici que se centre la question tout à fait importante de la différence de l'effet du complexe sur le garçon et sur la fille.

Il est bien évident qu'à ce niveau-là, ça va tout seul pour ce qui est de la fille, et c'est pour cela qu'on dit que la fonction « *complexe de castration* » est dissymétrique pour le garçon et pour la fille :

- pour la fille, c'est à l'entrée que cette question a de l'importance et qu'à la fin elle facilite la solution, parce que le père n'a pas de peine à se faire préférer à la mère comme *porteur du phallus*.

- Pour le garçon, c'est une autre affaire, et vous le voyez, c'est toujours là que reste ouverte la béance.

C'est à savoir que pour se faire préférer à la mère en tant que c'est par là que se produit l'issue du *complexe d'Œdipe*, eh bien nous nous trouvons devant la même difficulté de l'instauration du *complexe d'Œdipe inversé*, et il nous semble bien donc que pour le garçon le *complexe d'Œdipe* doit être toujours et en tout cas tout ce qu'il y a de moins normativant, alors qu'il est tout de même impliqué qu'il l'est le plus puisque c'est par cette identification au père qu'en fin de compte nous est dit être assumée la virilité.

En fin de compte, le problème est de savoir comment ça se fait que ce père qui est essentiellement interdicteur n'aboutisse pas ici à ce qui est la conclusion très nette du troisième plan, à savoir que c'est en tant que se produit l'identification idéale…

que le père devient *l'idéal du moi*

…que se produit quelque chose.

Quelque chose qui est quoi ?

Qui en tout cas, tend à être pour le garçon comme pour la fille…

mais pour la fille, ce qu'il y a de bien c'est qu'elle reconnaisse qu'elle n'a pas de *phallus*, alors que pour le garçon, ce serait une issue absolument désastreuse, et ça l'est quelquefois

…en d'autres termes, ce que nous arrivons à centrer comme le moment d'issue normativant de l'œdipe, produit à un point et dans une relation telle :

$I \rightarrow R \rightarrow S$ [l'agent I (Imaginaire : le père), le manque R (Réel : la privation), l'objet S (Symbolique : le phallus).]

Agent	**Manque**	**Objet**
Père *réel*	Castration *symbolique*	Phallus *imaginaire*
Père *symbolique*	Frustration *imaginaire*	Mère *réelle*
Père *imaginaire*	Privation *réelle*	Phallus *symbolique*

C'est-à-dire que l'enfant reconnaît n'avoir pas *choisi*, il n'a pas vraiment *choisi* ce qu'il a, je vous l'ai dit.

Ce qui se passe au niveau de l'*identification idéale*, niveau où le père se fait préférer à la mère…
point essentiel et point de sortie de l'œdipe
…c'est quelque chose qui doit littéralement aboutir à *la privation* alors que tout ceci est tout à fait admissible et tout à fait conformisant.

Encore que ce n'est jamais réalisé complètement chez la femme comme issue de l'œdipe, car il lui reste toujours ce petit arrière-goût - ce qui s'appelle le *Penisneid* - qui prouve donc que ça ne marche pas vraiment rigoureusement.

Mais dans le cas où ça doit marcher, si nous nous en tenons à ce schéma, le garçon, lui, devrait être toujours châtré. Il y a donc quelque chose qui cloche, qui manque dans notre explication.

Essayons maintenant d'introduire la solution.
La solution est celle-ci :
c'est que le père, je ne dis pas dans la famille…
dans la famille il est tout ce qu'il veut,
il est une ombre, il est un banquier, il est tout ce qu'il doit être, il l'est ou il ne l'est pas,
cela a toute son importance à l'occasion,
mais ça peut aussi bien n'en avoir aucune
…toute la question est de savoir ce qu'il est dans le *complexe d'Œdipe*.

Eh bien, *le père n'est pas un objet réel* : même s'il doit intervenir en tant qu'*objet réel* pour donner corps à la castration, *il n'est pas un objet réel*.

Alors qu'est-ce qu'il est ?

Il n'est pas uniquement non plus cet objet idéal, parce que du côté de cet objet il ne peut arriver que des accidents. Or quand même, le *complexe d'Œdipe* n'est pas uniquement une *catastrophe* puisque c'est le fondement et la base de notre relation à la culture, comme on dit.

Alors naturellement, vous allez me dire :
« *Le père, c'est le père symbolique, vous l'avez déjà dit.* »
Mais si je n'avais que cela à vous répéter…
Je vous l'ai déjà assez dit pour ne pas vous l'apporter aujourd'hui. Ce que je vous apporte aujourd'hui, et ce qui justement permet d'apporter un peu plus de précision à cette notion de *père symbolique*, c'est ceci : *le père est une métaphore*.

Une *métaphore*, qu'est-ce que c'est ?
Disons-le tout de suite pour le mettre sur le tableau, ce qui va nous permettre de rectifier les conséquences scabreuses du tableau.
Une *métaphore*, je vous l'ai déjà expliqué, c'est *un signifiant qui vient à la place d'un autre signifiant*. Je dis :

« *Le père, dans le complexe d'Œdipe…*
même si cela doit ahurir les oreilles
de certains, je dis exactement :
…le père est un signifiant substitué à un autre signifiant. »

Et là est le ressort, et l'unique ressort essentiel du père en tant qu'il intervient dans le *complexe d'Œdipe*. Et si ce n'est pas à ce niveau que vous cherchez les carences paternelles, vous ne les trouverez nulle part ailleurs.

La fonction du père dans le *complexe d'Œdipe*, est d'être un signifiant substitué au signifiant, c'est-à-dire au premier signifiant introduit dans la *symbolisation*, le signifiant maternel.

C'est pour autant que le père vient…
selon la formule que je vous ai expliquée
une fois être celle de la métaphore
…vient à la place de la mère : S à la place de S', qui est la mère déjà liée à quelque chose qui était *x*, c'est-à-dire quelque chose qui était le *signifié* dans le rapport de l'enfant à la mère :

$$\boxed{\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \longrightarrow S\left(\frac{1}{s}\right)}$$

C'est cette mère qui va, qui vient, parce que je suis un petit être déjà pris dans *le symbolique*.
C'est parce que j'ai appris à *symboliser* qu'on peut dire qu'elle va, qu'elle vient.
Autrement, je la sens ou je ne la sens pas. Enfin, le monde varie avec son arrivée et puis peut s'évanouir.

La question est : où est le signifié ?
Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ?
Je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est bien clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut, il y a autre chose qui la travaille.
Ce qui la travaille, c'est le *X*, c'est le signifié.

En somme, pour vous résumer mon séminaire de l'année dernière, la question n'est pas dans *les relations d'objet* : mettre cela au centre de *la relation d'objet*, c'est *pure bêtise*.
L'enfant est, lui, *l'objet partiel*.

C'est parce que d'abord *il est l'objet partiel* qu'il est amené à se demander : « *Qu'est-ce que ça veut dire qu'elle aille et qu'elle vienne ?* »
Ce signifié des *allées et venues* de la mère c'est le *phallus*.
L'enfant, avec plus ou moins d'astuce, plus ou moins de chance, peut arriver très tôt à se faire *phallus* une fois qu'il a compris.

Mais *la voie imaginaire* n'est pas la voie normale, c'est d'ailleurs pour cela qu'elle entraîne ce qu'on appelle des fixations, et puis elle n'est pas normale parce qu'en fin de compte, comme je vous le dirai, elle n'est jamais pure, elle n'est pas complètement accessible, elle laisse toujours quelque chose d'approximatif et d'insondable, voire de duel, qui fait tout le polymorphisme de la perversion.

Mais par *la voie symbolique*, c'est-à-dire par *la voie métaphorique*...
je pose ça d'abord, je vous expliquerai comment ensuite, parce que nous ne pouvons pas aller plus vite, *mais je vous pose tout de suite*, puisque nous arrivons à peu près au terme de notre entretien d'aujourd'hui, *le schéma qui va nous servir de guide* :
...c'est *en tant que le père se substitue à la mère comme signifiant* que va se produire ce résultat ordinaire de *la métaphore*, celui qui est exprimé dans la formule au tableau.

Je ne vous dis pas que je vous présente la solution ici sous une forme déjà transparente, parce que je vous la présente dans son dernier terme, dans son résultat, pour vous montrer où nous allons.

Nous allons voir maintenant *comment on y va* et *à quoi ça sert* d'y être allé, c'est-à-dire tout ce que ça résout.

Alors, on a le choix entre deux choses :

- ou que je vous laisse là, avec dans la main cette affirmation brute : l'intervention du père, je la pose…
  et je prétends que par là *tout peut être résolu*
  …comme étant ceci : *substitution d'un signifiant à un autre signifiant*, et vous allez voir s'éclairer toute la question des impasses de l'œdipe,

- ou bien je commence un tout petit peu à vous expliquer la chose.

Je vais vous introduire la chose, je vais vous faire une remarque qui - j'espère - va vous laisser tout de même l'objet pour vos rêves cette semaine, puisque la prochaine fois, pour vous parler de *la métaphore* et de son effet, il faudra que je vous dise, que je vous rappelle, où elle se situe, c'est-à-dire *dans l'inconscient*.

Je voudrais vous faire remarquer ceci :
c'est qu'il y a une chose vraiment *bien surprenante*, c'est que l'on n'ait pas découvert l'inconscient plus tôt.

Parce que bien entendu, il était là depuis toujours, et d'ailleurs il est toujours là.
Il a fallu savoir ce qui se passe *à l'intérieur* pour savoir que *le lieu existait*.

Mais je voudrais vous donner simplement quelque chose à la façon dont…
vous qui vous en allez à travers le monde
sous la forme, j'espère, d'apôtres de ma parole
…vous pourriez l'introduire, la question de *l'inconscient,* à des gens qui n'en ont jamais entendu parler.

Vous leur diriez :

« *Comme il est étonnant que depuis que le monde est monde, aucun de ces gens qui s'intitulent philosophes n'ait jamais songé à produire...*

au moins dans la période classique, maintenant nous sommes un peu égaillés mais il y a encore du chemin à faire

...cette dimension essentielle qui est celle dont je vous ai parlé sous le nom de ce qu'on peut appeler : autre chose ! »

Je vous l'ai déjà dit, *le désir d'autre chose*, on devrait tout de même sentir que c'est souvent là, *le désir d'autre chose*, non pas peut-être comme vous le ressentez pour l'instant, le désir d'aller manger une saucisse plutôt que de m'écouter, mais en tout état de cause et de quoi qu'il s'agisse, *le désir d'autre chose* comme tel.

Or cette dimension n'est pas uniquement, simplement, présente dans le désir. Je voudrais simplement vous évoquer qu'elle est présente dans bien d'autres états qui sont absolument constants, permanents.

La veille, par exemple.
Ce qui s'appelle la veille.
On ne pense pas assez à ça.
Veiller, vous me direz…

Quoi ? Veiller, c'est la chose, vous savez, que FREUD fait dans *Le Président Schreber* [26].

C'est bien le type de chose qui nous révèle à quel point FREUD vivait dans cet *autre chose* : il nous parle *avant le lever du jour*, si vous vous y êtes reportés, je vous ai parlé du jour, de *la paix du soir*, et de quelques autres petits trucs comme ça qui vous sont plus ou moins parvenus, c'était tout entièr centré autour de cette indication :
avant le lever du jour, est-ce que c'est à proprement parler le soleil qui va apparaître ?

C'est autre chose qui est latent :
le moment de veille qui est attendu.

---

26 Sigmund FREUD : Psychoanalytische Bemerkungen zu einem autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa - le Président Schreber - in Cinq psychanalyses, PUF, 1970.

Et puis, la claustration. C'est tout de même une dimension tout à fait essentielle : dès qu'un homme arrive quelque part, dans la forêt vierge ou dans le désert, il commence par s'enfermer.

Au besoin, comme on dit, il emporterait deux fenêtres pour se faire des courants d'air entre elles, même s'il n'avait que ça.

Cette claustration, c'est aussi une dimension tout à fait essentielle : il s'agit d'établir un intérieur, et puis ce n'est pas simplement une notion d'*intérieur* et d'*extérieur*, c'est la notion de l'*autre*, ce qui est *autre* comme tel, ce qui n'est pas l'endroit où on est bien calfeutré.

Et je dirai plus : si vous exploriez d'une façon un peu plus profonde cette phénoménologie, comme on dirait, *de la claustration*, vous vous apercevriez à quel point c'est absurde de limiter la fonction de la peur à ce qu'on appelle une relation avec un danger réel.

La liaison étroite de la peur avec la sécurité devrait vous être manifestée de la façon la plus claire par la phénoménologie de la phobie.

Vous vous apercevriez que chez le phobique, ses moments d'angoisse, c'est quand il s'aperçoit qu'il a perdu sa peur, au moment où vous commencez un peu à lui lever sa phobie. C'est à ce moment-là qu'il se dit :

« *Oh ! la ! la ! Ça ne va pas, je ne sais plus quels sont les endroits où il faut que je m'arrête. En perdant ma peur, j'ai perdu ma sécurité.* »

Enfin tout ce que j'ai dit l'année dernière sur le petit Hans.

Il y a un moment auquel vous ne pensez pas assez, j'en suis persuadé, parce que vous y vivez comme dans votre air natal, si je puis dire, ça s'appelle l'*ennui*.

Vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à quel point l'*ennui* est typiquement quelque chose qui arrive même à se formuler de la façon la plus claire : qu'on voudrait *autre chose*.

On veut bien manger de la m… mais *pas toujours la même*. Ça, ce sont des espèces d'alibis, d'alibis formulés, déjà symbolisés de ceci, qui est ce rapport essentiel avec *autre chose*.
Je voudrais terminer là-dessus. Vous pourriez croire que tout d'un coup je tombe dans le romantisme et dans le vague à l'âme, vous voyez ça : le désir, la claustration, la veille… j'allais presque vous dire la prière pendant que j'y étais ! Pourquoi pas ? L'ennui, où est-ce qu'il va, où est-ce qu'il glisse ?

Mais non. Ce sur quoi je voudrais attirer votre attention c'est sur ces diverses manifestations de la présence de l'*autre chose* en tant que - réfléchissez-y - elles sont institutionnalisées.

Vous pouvez faire un classement de toutes les formations humaines en tant qu'elles installent les hommes où qu'ils aillent et partout.
Ce qu'on appelle les *formations collectives* d'après la satisfaction qu'elles donnent à ces différents modes de la relation à *autre chose*.

Dès que l'homme arrive quelque part, il *fait des bêtises*, c'est-à-dire l'endroit où est véritablement le désir. Dès qu'il arrive quelque part, il attend *quelque chose* : un meilleur monde, un monde futur.

Il est là, il veille, il attend la révolution, mais surtout…
    et surtout dès qu'il arrive quelque part
…il est excessivement important que toutes ses occupations suent l'ennui.

En d'autres termes, une occupation ne commence à devenir sérieuse que quand ce qui la constitue, c'est-à-dire en général la régularité, est devenu parfaitement ennuyeux.

Et en particulier, songez à tout ce qui, dans votre pratique analytique, est très exactement fait pour que vous vous y ennuyiez. Tout est là.

Une grande partie tout au moins des prescriptions, ce qu'on appelle *règles techniques à observer par l'analyste*, ne sont pas dans leur fond autre chose que de donner à cette occupation toutes les garanties de ce qu'on appelle son standard professionnel.

Si vous regardez bien au fond des choses, vous vous apercevrez que c'est dans la mesure où elles créent, entretiennent et maintiennent, comme au cœur, la fonction de l'ennui.

Ceci est en quelque sorte une petite introduction qui ne vous fait pas entrer à proprement parler dans ce que je vous dirai la prochaine fois.

Je reprendrai la prochaine fois les choses pour vous montrer justement que c'est au niveau de cet Autre comme tel que se situe la dialectique du signifiant et comment c'est de là qu'elle aborde la fonction, l'incidence, la pression précise, l'effet inducteur du *Nom du Père* également comme tel.

Sigmund Freud : Der Untergang des Ödipuskomplexes

[Cf. Trad. fr. en fin d'article]

[Retour texte]
[Retour texte 22-01]

(1924)

[Erstveröffentlichung: *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, Bd. 10 (3), 1924, S. 245-52. — *Gesammelte Werke*, Bd. 10, S. 395-402.]

Immer mehr enthüllt der Ödipuskomplex seine Bedeutung als das zentrale Phänomen der frühkindlichen Sexualperiode. Dann geht er unter, er erliegt der Verdrängung, wie wir sagen, und ihm folgt die Latenzzeit. Es ist aber noch nicht klar geworden, woran er zugrunde geht; die Analysen scheinen zu lehren: an den vorfallenden schmerzhaften Enttäuschungen. Das KLEINe Mädchen, das sich für die bevorzugte Geliebte des Vaters halten will, muß einmal eine harte Züchtigung durch den Vater erleben und sieht sich aus allen Himmeln gestürzt. Der Knabe, der die Mutter als sein Eigentum betrachtet, macht die Erfahrung, daß sie Liebe und Sorgfalt von ihm weg auf einen neu Angekommenen richtet. Die Überlegung vertieft den Wert dieser Einwirkungen, indem sie betont, daß solche peinliche Erfahrungen, die dem Inhalt des Komplexes widerstreiten, unvermeidlich sind. Auch wo nicht besondere Ereignisse, wie die als Proben erwähnten, vorfallen, muß das Ausbleiben der erhofften Befriedigung, die fortgesetzte Versagung des gewünschten Kindes, es dahin bringen, daß sich der KLEINe Verliebte von seiner hoffnungslosen Neigung abwendet. Der Ödipuskomplex ginge so zugrunde an seinem Mißerfolg, dem Ergebnis seiner inneren Unmöglichkeit.

Eine andere Auffassung wird sagen, der Ödipuskomplex muß fallen, weil die Zeit für seine Auflösung gekommen ist, wie die Milchzähne ausfallen, wenn die definitiven nachrücken. Wenn der Ödipuskomplex auch von den meisten Menschenkindern individuell durchlebt wird, so ist er doch ein durch die Heredität bestimmtes, von ihr angelegtes Phänomen, welches programmgemäß vergehen muß, wenn die nächste vorherbestimmte Entwicklungsphase einsetzt. Es ist dann ziemlich gleichgültig, auf welche Anlässe hin das geschieht oder ob solche überhaupt nicht ausfindig zu machen sind.

Beiden Auffassungen kann man ihr Recht nicht abstreiten. Sie vertragen sich aber auch miteinander; es bleibt Raum für die ontogenetische neben der weiter schauenden phylogenetischen. Auch dem ganzen Individuum ist es ja schon bei seiner Geburt bestimmt zu sterben, und seine Organanlage enthält vielleicht bereits den Hinweis, woran. Doch bleibt es von Interesse zu verfolgen, wie dies mitgebrachte Programm ausgeführt wird, in welcher Weise zufällige Schädlichkeiten die Disposition ausnützen.

Unser Sinn ist neuerlich für die Wahrnehmung geschärft worden, daß die Sexualentwicklung des Kindes bis zu einer Phase fortschreitet, in der das Genitale bereits die führende Rolle übernommen hat. Aber dies Genitale ist allein das männliche, genauer bezeichnet, der Penis, das weibliche ist unentdeckt geblieben. Diese phallische Phase, gleichzeitig die des Ödipuskomplexes, entwickelt sich nicht weiter zur endgültigen Genitalorganisation, sondern sie versinkt und wird von der Latenzzeit abgelöst. Ihr Ausgang vollzieht sich aber in typischer Weise und in Anlehnung an regelmäßig wiederkehrende Geschehnisse.

Wenn das (männliche) Kind sein Interesse dem Genitale zugewendet hat, so verrät es dies auch durch ausgiebige manuelle Beschäftigung mit demselben und muß dann die Erfahrung machen, daß die Erwachsenen mit diesem Tun nicht einverstanden sind. Es tritt mehr oder minder deutlich, mehr oder weniger brutal, die Drohung auf, daß man ihn dieses von ihm hochgeschätzten Teiles berauben werde. Meist sind es Frauen, von denen die Kastrationsdrohung ausgeht, häufig suchen sie ihre Autorität dadurch zu verstärken, daß sie sich auf den Vater oder den Doktor berufen, der nach ihrer Versicherung die Strafe vollziehen wird. In einer Anzahl von Fällen nehmen die Frauen selbst eine symbolische Milderung der Androhung vor, indem sie nicht die Beseitigung des eigentlich passiven Genitales, sondern die der aktiv sündigenden Hand ankündigen. Ganz besonders häufig geschieht es, daß das Knäblein nicht

darum von der Kastrationsdrohung betroffen wird, weil es mit der Hand am Penis spielt, sondern weil es allnächtlich sein Lager näßt und nicht rein zu bekommen ist. Die Pflegepersonen benehmen sich so, als wäre diese nächtliche Inkontinenz Folge von und Beweis für allzueifrige Beschäftigung mit dem Penis, und haben wahrscheinlich recht darin. Jedenfalls ist das andauernde Bettnässen der Pollution des Erwachsenen gleichzustellen, ein Ausdruck der nämlichen Genitalerregung, welche das Kind um diese Zeit zur Masturbation gedrängt hat.

Die Behauptung ist nun, daß die phallische Genitalorganisation des Kindes an dieser Kastrationsdrohung zugrunde geht. Allerdings nicht sofort und nicht ohne daß weitere Einwirkungen dazukommen. Denn der Knabe schenkt der Drohung zunächst keinen Glauben und keinen Gehorsam. Die Psychoanalyse hat neuerlichen Wert auf zweierlei Erfahrungen gelegt, die keinem Kinde erspart bleiben und durch die es auf den Verlust wertgeschätzter Körperteile vorbereitet sein sollte, auf die zunächst zeitweilige, später einmal endgültige Entziehung der Mutterbrust und auf die täglich erforderte Abtrennung des Darminhaltes. Aber man merkt nichts davon, daß diese Erfahrungen beim Anlaß der Kastrationsdrohung zur Wirkung kommen würden. Erst nachdem eine neue Erfahrung gemacht worden ist, beginnt das Kind mit der Möglichkeit einer Kastration zu rechnen, auch dann nur zögernd, widerwillig und nicht ohne das Bemühen,, die Tragweite der eigenen Beobachtung zu verKLEINern.

Die Beobachtung, welche den Unglauben des Kindes endlich bricht, ist die des weiblichen Genitales. Irgend einmal bekommt das auf seinen Penisbesitz stolze Kind die Genitalregion eines KLEINen Mädchens zu Gesicht und muß sich von dem Mangel eines Penis bei einem ihm so ähnlichen Wesen überzeugen. Damit ist auch der eigene Penisverlust vorstellbar geworden, die Kastrationsdrohung gelangt nachträglich zur Wirkung.

Wir dürfen nicht so kurzsichtig sein wie die mit der Kastration drohende Pflegeperson und sollen nicht übersehen, daß sich das Sexualleben des Kindes um diese Zeit keineswegs in der Masturbation erschöpft. Es steht nachweisbar in der ödipuseinstellung zu seinen Eltern, die Masturbation ist nur die genitale Abfuhr der zum Komplex gehörigen Sexualerregung und wird dieser Beziehung ihre Bedeutung für alle späteren Zeiten verdanken. Der Ödipuskomplex bot dem Kinde zwei Möglichkeiten der Befriedigung, eine aktive und eine passive. Es konnte sich in männlicher Weise an die Stelle des Vaters setzen und wie er mit der Mutter verkehren, wobei der Vater bald als Hindernis empfunden wurde, oder es wollte die Mutter ersetzen und sich vom Vater lieben lassen, wobei die Mutter überflüssig wurde. Worin der befriedigende Liebesverkehr bestehe, darüber mochte das Kind nur sehr unbestimmte Vorstellungen haben; gewiß spielte aber der Penis dabei eine Rolle, denn dies bezeugten seine Organgefühle. Zum Zweifel am Penis des Weibes war noch kein Anlaß. Die Annahme der Kastrationsmöglichkeit, die Einsicht, daß das Weib kastriert sei, machte nun beiden Möglichkeiten der Befriedigung aus dem Ödipuskomplex ein Ende. Beide brachten ja den Verlust des Penis mit sich, die eine, männliche, als Straffolge, die andere, weibliche, als Voraussetzung. Wenn die Liebesbefriedigung auf dem Boden des Ödipuskomplexes den Penis kosten soll, so muß es zum Konflikt zwischen dem narzißtischen Interesse an diesem Körperteile und der libidinösen Besetzung der elterlichen Objekte kommen. In diesem Konflikt siegt normalerweise die erstere Macht; das Ich des Kindes wendet sich vom Ödipuskomplex ab.

Ich habe an anderer Stelle ausgeführt, in welcher Weise dies vor sich geht. Die Objektbesetzungen werden aufgegeben und durch Identifizierung ersetzt. Die ins Ich introjizierte Vater- oder Elternautorität bildet dort den Kern des Über-Ichs, welches vom Vater die Strenge entlehnt, sein Inzestverbot perpetuiert und so das Ich gegen die Wiederkehr der libidinösen Objektbesetzung versichert. Die dem Ödipuskomplex zugehörigen libidinösen Strebungen werden zum Teil desexualisiert und sublimiert, was wahrscheinlich bei jeder Umsetzung in Identifizierung geschieht, zum Teil zielgehemmt und in zärtliche Regungen verwandelt. Der ganze Prozeß hat einerseits das Genitale gerettet, die Gefahr des Verlustes von ihm abgewendet, anderseits es lahmgelegt, seine Funktion aufgehoben. Mit ihm setzt die Latenzzeit ein, die nun die Sexualentwicklung des Kindes unterbricht.

Ich sehe keinen Grund, der Abwendung des Ichs vom Ödipuskomplex den Namen einer »Verdrängung« zu versagen, obwohl spätere Verdrängungen meist unter der Beteiligung des Über-Ichs zustande kommen werden, welches hier erst gebildet wird. Aber der beschriebene Prozeß ist mehr als eine Verdrängung, er kommt, wenn ideal vollzogen, einer Zerstörung und Aufhebung des Komplexes gleich. Es liegt nahe anzunehmen, daß wir hier auf die niemals ganz scharfe Grenzscheide zwischen Normalem und Pathologischem gestoßen sind. Wenn das Ich wirklich nicht viel mehr als eine Verdrängung des Komplexes erreicht hat, dann bleibt dieser im Es unbewußt bestehen und wird später seine pathogene Wirkung äußern.

Solche Zusammenhänge zwischen phallischer Organisation, Ödipuskomplex, Kastrationsdrohung, Über-Ichbildung und Latenzperiode läßt die analytische Beobachtung erkennen oder erraten. Sie rechtfertigen den Satz, daß der Ödipuskomplex an der Kastrationsdrohung zugrunde geht. Aber damit ist das Problem nicht erledigt, es bleibt Raum für eine theoretische Spekulation, welche das gewonnene Resultat umwerfen oder in ein neues Licht rücken kann. Ehe wir aber diesen Weg beschreiten, müssen wir uns einer Frage zuwenden, welche sich während unserer

bisherigen Erörterungen erhoben hat und so lange zur Seite gedrängt wurde. Der beschriebene Vorgang bezieht sich, wie ausdrücklich gesagt, nur auf das männliche Kind. Wie vollzieht sich die entsprechende Entwicklung beim KLEINen Mädchen?

Unser Material wird hier — unverständlicherweise — weit dunkler und lückenhafter. Auch das weibliche Geschlecht entwickelt einen Ödipuskomplex, ein Über-Ich und eine Latenzzeit. Kann man ihm auch eine phallische Organisation und einen Kastrationskomplex zusprechen? Die Antwort lautet bejahend, aber es kann nicht dasselbe sein wie beim Knaben. Die feministische Forderung nach Gleichberechtigung der Geschlechter trägt hier nicht weit, der morphologische Unterschied muß sich in Verschiedenheiten der psychischen Entwicklung äußern. Die Anatomie ist das Schicksal, um ein Wort Napoleons zu variieren. Die Klitoris des Mädchens benimmt sich zunächst ganz wie ein Penis, aber das Kind nimmt durch die Vergleichung mit einem männlichen Gespielen wahr, daß es »zu kurz gekommen« ist, und empfindet diese Tatsache als Benachteiligung und Grund zur Minderwertigkeit. Es tröstet sich noch eine Weile mit der Erwartung, später, wenn es heranwächst, ein ebenso großes Anhängsel wie ein Bub zu bekommen. Hier zweigt dann der Männlichkeitskomplex des Weibes ab. Seinen aktuellen Mangel versteht das weibliche Kind aber nicht als Geschlechtscharakter, sondern erklärt ihn durch die Annahme, daß es früher einmal ein ebenso großes Glied besessen und dann durch Kastration verloren hat. Es scheint diesen Schluß nicht von sich auf andere, erwachsene Frauen auszudehnen, sondern diesen, ganz im Sinne der phallischen Phase, ein großes und vollständiges, also männliches Genitale zuzumuten. Es ergibt sich also der wesentliche Unterschied, daß das Mädchen die Kastration als vollzogene Tatsache akzeptiert, während sich der Knabe vor der Möglichkeit ihrer Vollziehung fürchtet.

Mit der Ausschaltung der Kastrationsangst entfällt auch ein mächtiges Motiv zur Aufrichtung des Über-Ichs und zum Abbruch der infantilen Genitalorganisation. Diese Veränderungen scheinen weit eher als beim Knaben Erfolg der Erziehung, der äußeren Einschüchterung zu sein, die mit dem Verlust des Geliebtwerdens droht. Der Ödipuskomplex des Mädchens ist weit eindeutiger als der des KLEINen Penisträgers, er geht nach meiner Erfahrung nur selten über die Substituierung der Mutter und die feminine Einstellung zum Vater hinaus. Der Verzicht auf den Penis wird nicht ohne einen Versuch der Entschädigung vertragen. Das Mädchen gleitet — man möchte sagen: längs einer symbolischen Gleichung — vom Penis auf das Kind hinüber, sein Ödipuskomplex gipfelt in dem lange festgehaltenen Wunsch, vom Vater ein Kind als Geschenk zu erhalten, ihm ein Kind zu gebären. Man hat den Eindruck, daß der Ödipuskomplex dann langsam verlassen wird, weil dieser Wunsch sich nie erfüllt. Die beiden Wünsche nach dem Besitz eines Penis und eines Kindes bleiben im Unbewußten stark besetzt erhalten und helfen dazu, das weibliche Wesen für seine spätere geschlechtliche Rolle bereitzumachen. Die geringere Stärke des sadistischen Beitrages zum Sexualtrieb, die man wohl mit der Verkümmerung des Penis zusammenbringen darf, erleichtert die Verwandlung der direkt sexuellen Strebungen in zielgehemmte zärtliche. Im ganzen muß man aber zugestehen, daß unsere Einsichten in diese Entwicklungsvorgänge beim Mädchen unbefriedigend, lücken- und schattenhaft sind.

Ich zweifle nicht daran, daß die hier beschriebenen zeitlichen und kausalen Beziehungen zwischen Ödipuskomplex, Sexualeinschüchterung (Kastrationsdrohung), Über-Ichbildung und Eintritt der Latenzzeit von typischer Art sind; ich will aber nicht behaupten, daß dieser Typus der einzig mögliche ist. Abänderungen in der Zeitfolge und in der Verkettung dieser Vorgänge müssen für die Entwicklung des Individuums sehr bedeutungsvoll werden.

Seit der Veröffentlichung von O. Ranks interessanter Studie über das *Trauma der Geburt* kann man auch das Resultat dieser KLEINen Untersuchung, der Ödipuskomplex des Knaben gehe an der Kastrationsangst zugrunde, nicht ohne weitere Diskussion hinnehmen. Es erscheint mir aber vorzeitig, heute in diese Diskussion einzugehen, vielleicht auch unzweckmäßig, die Kritik oder Würdigung der Rankschen Auffassung an solcher Stelle zu beginnen.

Sigmund Freud : Le déclin du complexe d'Œdipe

(1923)

De plus en plus, le complexe d'Œdipe dévoile son importance comme phénomène central de la période sexuelle de la première enfance. Puis il disparaît; il succombe au refoulement comme nous disons et le temps de latence lui succède. Mais on ne sait pas encore clairement pour quelle raison il périt; les analyses semblent nous apprendre que c'est à l'occasion de la survenue de déceptions douloureuses.
La petite fille qui veut se considérer comme celle que son père aime le plus subit inévitablement un jour ou l'autre une dure punition de la part de son père et se voit chasser de tous les paradis. Le garçon qui considère sa mère comme sa propriété fait l'expérience que celle-ci détourne de lui son amour et sa sollicitude pour les porter sur un nouveau venu.
La réflexion approfondit la valeur de ces influences en ce qu'elle souligne que de telles expériences pénibles qui s'opposent au contenu du complexe sont inévitables. Quand bien même ne surviendraient pas des événements comme ceux que nous avons mentionnés à titre d'exemple, inévitablement l'absence de la satisfaction espérée, l'incessante frustration de l'enfant désiré conduiraient le petit amoureux à se détourner de son penchant sans espoir. Ainsi le complexe d'Œdipe sombrerait du fait de son échec, résultat de son impossibilité interne.
On pourrait aussi concevoir que le complexe d'Œdipe doit tomber parce que le temps de sa dissolution est venu tout comme les dents de lait tombent quand poussent les dents définitives. Même si le complexe d'Œdipe est vécu individuellement par le plus grand nombre des êtres humains, il n'en reste pas moins qu'il est un phénomène déterminé par l'hérédité, établi par elle et qui conformément au programme doit passer lorsque commence la phase de développement prédéterminée qui lui succède. Il est alors assez indifférent que cela arrive à telle ou telle occasion ou qu'on n arrive pas du tout à découvrir à quelle occasion.
On ne peut contester à ces deux conceptions leur bon droit. Qui plus est, elles s'accommodent l'une de l'autre; il y a place pour la conception ontogénétique à côté de la conception phylogénétique, aux perspectives plus larges. L'individu tout entier, lui aussi, est bien, dès sa naissance, destiné à mourir, et sa constitution organique contient peut-être déjà l'indication de ce dont il mourra. Il n'en reste pas moins intéressant de suivre la façon dont ce programme inné est exécuté, et la manière dont les coups du sort tirent parti de la disposition.
Récemment nous sommes devenus capables de mieux percevoir que le développement sexuel de l'enfant progresse jusqu'à une phase dans laquelle l'organe génital a déjà pris le rôle conducteur. Mais cet organe génital est seulement l'organe masculin, plus précisément le pénis, tandis que l'organe féminin n'a pas encore été découvert. Cette phase phallique, qui est en même temps celle du complexe d'Œdipe, ne continue pas de se développer jusqu'à l'organisation génitale définitive, mais elle est engloutie, et relayée par le temps de latence. Toutefois son départ s'accomplit d'une manière typique et en s'étayant sur des événements qui reviennent régulièrement.
Lorsque l'enfant (masculin) a tourné son intérêt vers son organe génital, il trahit alors cet intérêt en le manipulant généreusement et doit ensuite faire l'expérience que les adultes ne sont pas d'accord avec ces agissements. Une menace survient plus ou moins clairement, plus ou moins brutalement : on lui dérobera cette partie à laquelle il donne tant de prix. La plupart du temps c'est des femmes qu'émane la menace de castration; il est fréquent qu'elles cherchent à renforcer leur autorité en en appelant au père ou au docteur, qui, assurent-elles, exécutera la punition. Dans un certain nombre de cas les femmes elles-mêmes apportent un adoucissement symbolique à la menace, en annonçant la suppression non pas de l'organe génital, en vérité passif, mais de la main, qui pèche activement.
Il arrive très souvent que le petit garçon subisse la menace de castration, non pas parce que de sa main il joue avec son pénis, mais parce que chaque nuit il mouille son lit et qu'on n arrive pas à le rendre propre. Les personnes qui prennent soin de lui se comportent comme si cette incontinence nocturne était la suite et la preuve d'une manipulation par trop empressée de son pénis, ce en quoi elles ont vraisemblablement raison. En tout cas, la persistance de l'habitude de mouiller son lit est à assimiler à la pollution de l'adulte, comme expression de la même excitation génitale qui, à cette époque, a poussé l'enfant à la masturbation.
Nous affirmons alors que l'organisation génitale phallique de l'enfant périt lors de cette menace de castration. Du reste, elle ne sombre pas tout de suite et non sans que s'y ajoutent d'autres influences. Car l'enfant tout d'abord n'accorde à la menace aucune croyance ni aucune obéissance.
La psychanalyse a donné une nouvelle valeur à deux sortes d'expériences qui ne sont épargnées à aucun enfant et qui devraient le préparer à la perte de parties corporelles très prisées : au retrait d'abord temporaire puis un jour définitif du sein maternel et à la séparation quotidiennement exigée du contenu de l'intestin. Mais rien ne permet d'affirmer que ces expériences entreraient en vigueur à l'occasion de la menace de castration. Ce n'est que lorsqu'une nouvelle expérience a été faite que l'enfant commence à compter avec la possibilité d'une castration, mais là encore en hésitant, à contrecœur et non sans s'efforcer de réduire la portée de sa propre observation.
L'observation qui finit par briser l'incroyance de l'enfant est celle de l'organe génital féminin. Il arrive un beau jour que l'enfant, fier de sa possession d'un pénis, a devant les yeux la région génitale d'une petite fille et est forcé de se convaincre du manque d'un pénis chez un être si semblable à lui. De ce fait la perte de son propre pénis est devenue elle aussi une chose qu'on peut se représenter, la menace de castration parvient après coup à faire effet.

Il ne faut pas que nous soyons aussi bornés que les personnes qui, chargées du soin de l'enfant, le menacent de castration, et il ne doit pas nous échapper que la vie sexuelle de l'enfant, à cette époque, ne s'épuise nullement dans la masturbation. On peut démontrer que cette vie sexuelle consiste dans l'attitude oedipienne à l'égard des parents et que la masturbation n'est que la décharge génitale de l'excitation sexuelle appartenant au complexe et qu'elle devra à cette relation l'importance qu'elle aura au cours de toutes les époques ultérieures.
Le complexe d'Œdipe offrait à l'enfant deux possibilités de satisfaction, l'une active et l'autre passive. Il pouvait, sur le mode masculin, se mettre à la place du père et, comme lui, avoir commerce avec la mère, auquel cas le père était bientôt ressenti comme un obstacle, ou bien il voulait remplacer la mère et se faire aimer par le père, auquel cas la mère devenait superflue. Quant à savoir en quoi consiste le commerce amoureux apportant satisfaction, l'enfant ne pouvait en avoir que des représentations très imprécises; mais ce qui était sur c'est que le pénis jouait un rôle là-dedans comme en témoignaient ses sensations d'organe.
Il n'avait pas encore eu l'occasion de douter de l'existence du pénis chez la femme. L'acceptation de la possibilité de la castration, l'idée que la femme est castrée, mettait alors un terme aux deux possibilités de la satisfaction dans le cadre du complexe d'Œdipe. Toutes deux comprenaient, en effet, la perte du pénis l'une, la masculine, comme conséquence de la punition; l'autre, la féminine, comme présupposition.
Si la satisfaction amoureuse, sur le terrain du complexe d'Œdipe, doit coûter le pénis, alors on en vient nécessairement au conflit entre l'intérêt narcissique pour cette partie du corps et l'investissement libidinal des objets parentaux. Dans ce conflit, c'est normalement la première de ces forces qui l'emporte; le moi de l'enfant se détourne du complexe d'Œdipe.
Dans un autre texte, j'ai expliqué en détail de quelle façon cela se passe. Les investissements d'objet sont abandonnés et remplacés par une identification. L'autorité du père ou des parents, introjectée dans le moi, y forme le noyau du surmoi, lequel emprunte au père la rigueur, perpétue son interdit de l'inceste et ainsi, assure le moi contre le retour de l'investissement libidinal de l'objet. Les tendances libidinales appartenant au complexe d'Œdipe sont en partie désexualisées et sublimées, ce qui vraisemblablement arrive lors de toute transformation en identification, et en partie inhibées quant au but et changées en motions de tendresse.
Le procès dans son ensemble a, d'un côté, sauvé l'organe génital, il a détourné de lui le danger de le perdre et, d'un autre côté, Il l'a paralysé, il a supprimé son fonctionnement. Avec lui, commence le temps de latence qui vient interrompre le développement sexuel de l'enfant.
Je ne vois aucune raison de refuser le nom de " refoulement au fait que le moi se détourne du complexe d'Œdipe bien que des refoulements ultérieurs se produisent la plupart du temps avec le concours du surmoi, lequel n'est ici qu'en formation. Mais le procès que nous avons décrit est plus qu'un refoulement, il équivaut, si les choses s'accomplissent de manière idéale, à une destruction et à une suppression du complexe. Nous sommes portés à admettre que nous sommes tombés, ici, sur la ligne frontière, jamais tout à fait tranchée, entre le normal et le pathologique. Si vraiment le moi n'est pas parvenu à beaucoup plus qu'à un refoulement du complexe, alors, ce dernier subsiste, inconscient, dans le ça et il manifestera plus tard son effet pathogène.
L'observation analytique permet de connaître ou de deviner de telles connexions entre organisation phallique, complexe d'Œdipe, menace de castration, formation du surmoi et période de latence. Elles justifient la thèse selon laquelle le complexe d'Œdipe sombre du fait de la menace de castration. Mais le problème n'est pas réglé pour autant; il y a encore place pour une spéculation théorique qui renverse le résultat acquis ou le place sous un nouveau jour.
Mais avant de nous engager dans cette voie nous devons nous tourner vers une question qui a été soulevée pendant nos discussions précédentes et depuis lors a été laissée de côté. Le processus que nous avons décrit se rapporte seulement, comme nous l'avons dit explicitement, a l'enfant masculin. Comment s'accomplit le développement correspondant chez la petite fille?
Ici, notre matériel devient - d'une façon incompréhensible - beaucoup plus obscur et lacunaire. Le sexe féminin lui aussi connaît un complexe d'Œdipe, un surmoi et un temps de latence. Peut-on lui attribuer aussi une organisation phallique et un complexe de castration ? La réponse est affirmative mais ce ne peut pas être la même chose que chez le garçon. La réclamation féministe d'une égalité de droits entre les sexes n'a pas ici une grande portée, la différence morphologique devant se manifester dans des différences dans le développement psychique.
Pour transposer un mot de Napoléon : l'anatomie c'est le destin. Le clitoris de la fille se comporte d'abord tout à fait comme un pénis, mais l'enfant faisant la comparaison avec un camarade de jeux masculin le perçoit comme "un peu court" et ressent ce fait comme un préjudice et une cause d'infériorité. Elle se console encore un moment avec l'espoir d'obtenir, plus tard, en grandissant, un appendice aussi grand que celui d'un garçon. C'est ici que se branche le complexe de masculinité de la femme.
L'enfant ne comprend pas que son manque actuel de pénis est un caractère sexuel, mais elle l'explique par l'hypothèse qu'elle a possédé autrefois un membre tout aussi grand, et qu'elle l'a perdu par castration. Elle ne paraît pas étendre cette conclusion à d'autres, à des femmes adultes, mais elle suppose plutôt que celles-ci possèdent un grand organe génital complet, tout à fait dans le sens de la phase phallique, pour tout dire un organe masculin. Il s'ensuit donc cette différence essentielle : la fille accepte la castration comme un fait déjà accompli, tandis que ce qui cause la crainte du garçon est la possibilité de son accomplissement.
S'il faut mettre hors de cause l'angoisse de castration, c'est aussi un motif puissant d'édification du surmoi et de démolition de l'organisation génitale infantile qui fait défaut. Ces modifications paraissent être bien plus que chez le

garçon un résultat de l'éducation, de l'intimidation extérieure qui menace de la perte de l'amour. Le complexe d'Œdipe de la fille est bien plus univoque que celui du petit porteur de pénis; d'après mon expérience, il va rarement au-delà de la substitution à la mère et de la position féminine à l'égard du père.
Le renoncement au pénis n'est pas supporté sans une tentative de compensation. La fille glisse - on devrait dire le long d'une équation symbolique - du pénis à l'enfant, son complexe d'Œdipe culmine dans le désir longtemps retenu de recevoir en cadeau du père un enfant, de mettre au monde un enfant pour lui. On a l'impression que le complexe d'Œdipe est alors lentement abandonné parce que ce désir n'est jamais accompli. Les deux désirs visant à la possession et d'un pénis et d'un enfant demeurent fortement investis dans l'inconscient et aident à préparer l'être féminin pour son futur rôle sexuel.
La force réduite de l'apport sadique à la pulsion sexuelle, que l'on peut bien rapprocher du rabougrissement du pénis, facilite la transformation des tendances directement sexuelles en tendances tendres inhibées quant au but. Mais dans l'ensemble il faut avouer que notre intelligence des processus de développement chez la fille est peu satisfaisante, pleine de lacunes et d'ombres.
Je ne doute pas que les relations temporelles et causales que nous décrivons ici entre complexe d'Œdipe, intimidation sexuelle (menace de castration) formation du surmoi et entrée en scène du temps de latence soient d'une espèce typique; mais je ne veux pas affirmer que ce type est le seul possible. Des changements dans la suite temporelle et dans l'enchaînement de ces processus devront être très lourds de signification pour le développement de l'individu. Depuis la publication de l'intéressante étude d'O. Rank sur *Le traumatisme de la naissance,* on ne peut même pas accepter sans autre discussion le résultat de cette petite recherche, à savoir que le complexe d'Œdipe du garçon périt du fait de l'angoisse de castration. Mais il me semble prématuré d'entrer maintenant dans cette discussion, et peut-être inopportun d'entreprendre ici la critique ou l'éloge de la conception de Rank. (source : Megapsy.com)

22 Janvier 1958 Table des séances

Nous allons continuer notre examen de ce que nous avons appelé *la métaphore paternelle*.

Nous en sommes arrivés au point où j'ai affirmé que c'était dans cette structure…
que nous avons ici promue comme étant
la structure de *la métaphore*
…que résidaient toutes possibilités d'articuler clairement le *complexe d'Œdipe* et son ressort, à savoir le *complexe de castration*.

À ceux qui pourraient s'étonner que nous arrivions si tard à articuler une question si centrale dans la théorie et dans la pratique analytique, nous répondrons qu'il était impossible de le faire sans vous avoir prouvé sur divers terrains…
tant théoriques que pratiques
…ce qu'ont d'insuffisant les formules dont on se sert couramment dans l'analyse, et surtout sans vous avoir montré en quoi on peut donner des formules plus satisfaisantes, si je puis dire, pour commencer à articuler les problèmes, d'abord en vous habituant à penser en termes, par exemple, de *sujet*.

Qu'est-ce qu'un *sujet* ?

Est-ce que c'est quelque chose qui se confond purement et simplement avec la réalité devant vous quand vous dites : *le sujet* ?

Ou bien est-ce qu'à partir du moment où vous le faites parler cela implique nécessairement autre chose ?

Je veux dire :

- est-ce que la parole est oui ou non quelque chose qui flotte au-dessus de lui comme une émanation,

- ou si elle développe par elle-même, si elle impose par elle-même une structure telle que celle que j'ai longuement commentée, à laquelle je vous ai habitués, et qui dit que *dès lors* qu'il y a sujet parlant, il ne saurait être question de réduire pour lui la question de ses relations en tant qu'il parle à un *autre*, tout simplement ?

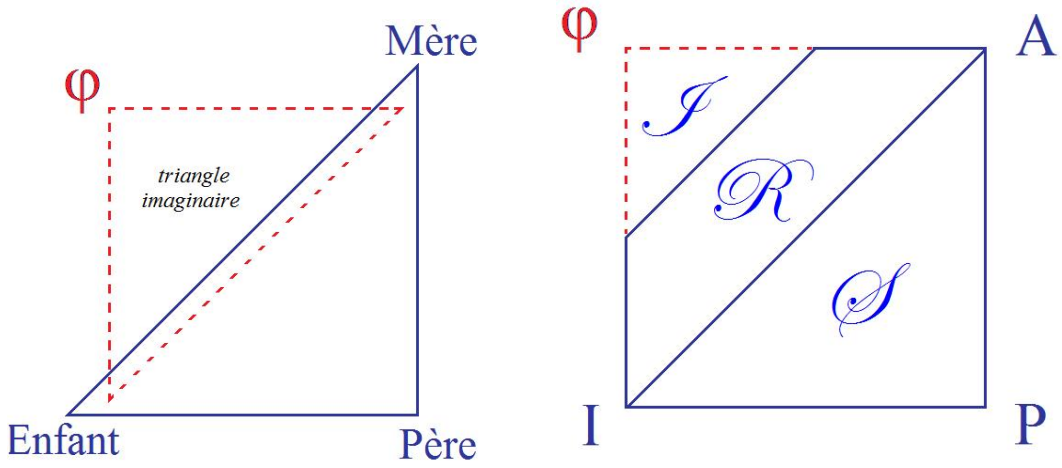
Il y en a toujours un troisième, ce grand *Autre* dont nous parlons et qui est constituant de la position du sujet en tant qu'il parle, c'est-à-dire aussi bien du sujet en tant que vous l'analysez.

Ce qui n'est pas simplement une nécessité théorique en plus :
cela apporte toutes sortes de facilités quand il s'agit de comprendre où se situent les effets auxquels vous avez affaire, je veux dire ce qui se passe quand vous rencontrez chez le patient, chez le *sujet*, l'exigence, les désirs, un fantasme, ce qui n'est pas la même chose, et aussi bien quelque chose qui paraît être en somme le plus incertain, le plus difficile à saisir, à définir : une réalité.

Nous allons avoir l'occasion de le voir au point où nous nous avançons maintenant, pour expliquer comment le terme de *métaphore paternelle*, c'est à savoir que dans ce qui a été constitué d'une symbolisation primordiale entre l'enfant et la mère, c'est proprement *la substitution du père en tant que symbole, en tant que signifiant, à la place de la mère*.

Et nous verrons ce que veut dire cet « *à la place* » qui constitue le point pivot, le nerf moteur, si je puis dire, l'essentiel du progrès constitué par le *complexe d'Œdipe*. Rappelons que c'est de cela qu'il s'agit.

Rappelons les termes que j'ai avancés devant vous l'année dernière concernant les rapports de l'enfant et de la mère.



Mais rappelons aussi et d'abord, en face de
ce *triangle imaginaire*...
que je vous ai appris l'année dernière à manier
en ce qui concerne *les rapports de l'enfant et de la mère*
...rappelons en face de cela que d'admettre comme
fondamental le triangle : *enfant, père, mère*, c'est apporter
quelque chose, qui est réel sans doute, mais qui déjà
pose dans le *réel*...
j'entends comme institué
...un *rapport symbolique* : le rapport *enfant, père, mère*, et si
je puis dire, *objectivement* - pour vous faire comprendre :
en tant que nous pouvons nous en faire un objet,
le regarder.

Les premiers rapports de réalité se dessinent entre
la mère et l'enfant. C'est là que l'enfant va
éprouver les premières réalités de son contact avec
le milieu vivant : le triangle, en tant qu'il a cette
réalité du seul fait que nous fassions entrer...
pour commencer à dessiner *objectivement* la situation
...que nous y fassions entrer le père.

Le père n'y est pas encore entré pour l'enfant.

Le père, d'autre part pour nous, il *est*, il est réel.

Mais n'oublions pas que pour nous il n'est réel
qu'en tant que les institutions lui confèrent,
je ne dirai même pas son rôle et sa fonction de père...
ce n'est pas une question sociologique
...mais lui confèrent son *Nom de Père*.

Je veux dire qu'il faut admettre ceci :
que le père, par exemple, est le véritable agent de la procréation, ce qui n'est en aucun cas une vérité d'expérience, car au temps où les analystes discutaient encore de choses sérieuses, il est arrivé qu'on fasse remarquer que dans telle ou telle tribu primitive la procréation était attribuée à je ne sais quoi, une fontaine, une pierre ou la rencontre d'un esprit dans des lieux écartés…

À quoi Monsieur JONES avait…
    avec beaucoup de pertinence d'ailleurs
…apporté cette remarque :
qu'il est tout à fait impensable que des *êtres intelligents…*
    et à tout être humain nous supposons
    son minimum de cette intelligence
…ignorent cette vérité d'expérience.

Il est bien clair que, sauf exception, mais exception *exceptionnelle,* une femme n'enfante pas si elle n'a pas eu un coït, et encore dans un délai très précis.
Mais en faisant cette remarque…
    qui je vous le répète, est *particulièrement pertinente*
…Monsieur Ernest JONES laissait simplement de côté tout ce qui est important dans la question.

Car ce qui est important dans la question, ce n'est pas que les gens sachent parfaitement qu'une femme ne peut enfanter que quand elle a eu un coït, c'est qu'ils sanctionnent dans un signifiant, que celui avec qui elle a eu le coït est *le père*.

Car autrement, tel qu'est constitué de sa nature *l'ordre du symbole*, le signifiant, absolument rien n'obvie à ce que, néanmoins, le quelque chose qui est responsable de la procréation ne continue à être maintenu dans le système symbolique comme identique à n'importe quoi… ce que nous avons dit tout à l'heure, à savoir :

- une pierre,

- une fontaine,

- ou la rencontre d'un esprit dans un lieu écarté.

La position du père comme *symbolique* est quelque chose qui ne dépend pas du fait que les gens aient plus ou moins reconnu la nécessité d'une certaine *consécution des événements* aussi différents qu'*un coït* et *un enfantement*.

La position du *Nom du Père* comme tel…
qualification du père comme procréateur
…c'est une affaire qui se situe au niveau *symbolique*, et qui peut être reliée selon les formes culturelles, car ceci ne dépend pas de la forme culturelle : c'est une nécessité de *la chaîne signifiante* comme telle.

Du fait que vous instituez un *ordre symbolique*, *quelque chose répond* ou non à cette *fonction* définie par le *Nom du Père*, et à l'intérieur de cette fonction, vous y mettez des significations qui peuvent être différentes selon les cas, mais qui en aucun cas ne dépendent d'une autre nécessité que de la nécessité de la fonction du père qu'occupe le *Nom du Père* dans *la chaîne signifiante*.

Je crois avoir déjà assez insisté là-dessus.
Voilà donc ce que nous pouvons appeler *le triangle symbolique* en tant qu'il est institué dans le *réel* à partir du moment où il y a une *chaîne signifiante*, où il y a articulation d'une *parole*.

Je dis qu'il y a une relation entre ce *ternaire symbolique* et le ternaire que nous avons ici amené l'année dernière sous la forme du *ternaire imaginaire* qui est lui, de la relation de l'enfant à la mère en tant que l'enfant se trouve dépendre du désir de la mère, de la première symbolisation de la mère comme telle, et rien d'autre que cela :

- à savoir qu'il détache sa dépendance effective de son désir, du pur et simple vécu de cette dépendance,

- à savoir que par cette symbolisation quelque chose est institué, qui est subjectivé à un niveau premier, primitif.

Cette subjectivation consiste simplement à la poser comme cet être primordial qui peut *être là*, ou *n'être pas là*.

Donc le désir, le désir de lui, de cet être, est essentiel. Ce qui fait que ce que le sujet désire, ce n'est pas simplement l'appétition de ses soins…
de son contact, voire de sa présence
…c'est l'appétition de son désir.

Dans cette première *symbolisation*, le désir de l'enfant s'affirme, amorce toutes complications ultérieures de la *symbolisation* en ceci qu'*il est désir du désir de la mère* et que de ce fait quelque chose s'ouvre par quoi virtuellement ce que la mère désire objectivement elle-même en tant qu'être qui vit dans *le monde du symbole*, dans un monde où le *symbole* est présent, dans *un monde parlant*, et même si elle n'y vit que tout à fait partiellement…
si elle est elle-même, comme il arrive,
un être mal adapté à ce monde du symbole
ou qui en a refusé certains éléments
…elle ouvre quand même à l'enfant, à partir de cette *symbolisation primordiale*, cette dimension :
ce que, même sur *le plan imaginaire*, la mère peut, comme on dit, désirer d'autre sur *le plan imaginaire*.

C'est ainsi qu'entre d'une façon encore confuse et toute virtuelle ce *désir d'autre chose* dont je parlais l'autre jour, mais non pas d'une façon en quelque sorte substantielle et telle que nous puissions le reconnaître, comme nous l'avons fait dans le dernier séminaire, dans toute sa généralité, mais d'une façon concrète il y a chez elle *le désir d'autre chose* que de *satisfaire…*
à moi qui commence à palpiter à la vie
…mon désir.

Et dans cette voie, il y a à la fois *accès* et *pas accès*.

Comment concevoir qu'en quelque sorte…
dans ce rapport de mirage par quoi l'être premier
lit ou devance la satisfaction de ses désirs
dans les mouvements ébauchés de l'autre,
dans cette adaptation duelle de l'image à l'image
qui se fait en toutes relations inter-animales
…comment concevoir que puisse être lu…
comme dans un miroir, comme s'exprime l'Écriture
…ce que le sujet désire d'autre ?

Assurément, c'est à la fois difficilement pensable
et trop difficilement effectué, car c'est bien là
tout le drame de ce qui arrive à ce certain niveau
d'aiguillage du niveau primitif qui s'appelle
les perversions.

C'est difficilement effectué…
en ce sens que c'est effectué d'une façon fautive
…mais c'est effectué tout de même.
C'est effectué, certainement pas sans l'intervention
d'un peu plus que la symbolisation ne suffit à *constituer*…
la *symbolisation primordiale* de cette mère qui « *va et vient* » :
- qu'on appelle quand elle n'est pas là,
- et que, comme telle, quand elle est là,
on repousse pour pouvoir la rappeler,
…il faut qu'il y ait *quelque chose de plus*.

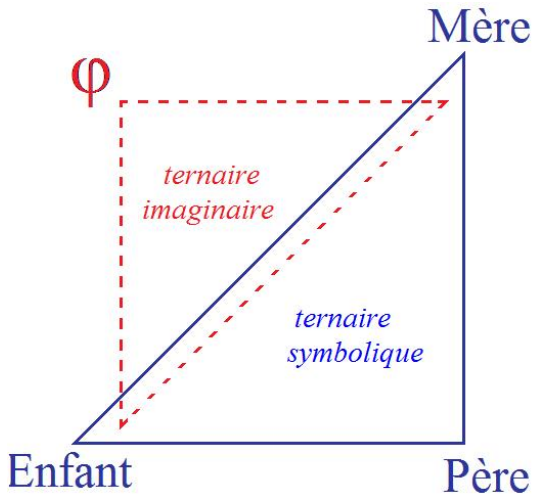
Ce *quelque chose de plus* c'est précisément l'existence
derrière elle de tout *cet ordre symbolique* dont elle dépend et qui…
comme il est toujours plus ou moins là
…permet ce certain accès à cet objet - son désir -
qui est déjà un objet tellement spécialisé, tellement
marqué de la nécessité instaurée par *le système symbolique*
qu'il est absolument impensable autrement,
dans sa prévalence, et qui s'appelle *le phallus*.
Ce *phallus* autour duquel j'ai fait tourner toute notre
dialectique de la relation d'objet l'année dernière.

Pourquoi ?
Pourquoi cet objet privilégié, si ce n'est pas
pour quelque chose qui le nécessite là, à sa place,
en tant qu'il est privilégié dans l'*ordre symbolique* ?

C'est dans cela que nous voulons entrer maintenant
plus en détail, et que nous allons voir comment…
non pas simplement par un simple rapport de *symétrie*,
celui qui s'explique dans ce dessin et qui fait :

- qu'ici [φ] *le phallus* est au point sommet du ternaire
imaginaire,

- de même qu'ici « *Père* » est au point sommet du
ternaire symbolique



…comment il se fait qu'il y ait entre les deux, cette liaison, et comment il se fait que je puisse vous avancer déjà que cette liaison est *d'ordre métaphorique.* Eh bien, c'est justement ce qui nous entraîne à l'intérieur de la dialectique du *complexe d'Œdipe*.

C'est dans le *complexe d'Œdipe* que nous pouvons nous en rendre compte. Je veux dire essayer *d'articuler pas à pas*. Et c'est ce que FREUD fait *et que d'autres ont fait après lui* :…

et c'est ce qui, là-dedans, n'est pas toujours tout à fait *clair* ni tout à fait clairement *symbolisé*

…essayer de pousser pour vous plus loin, non pas simplement *pour la satisfaction de notre esprit*, mais parce que :

- si nous articulons pas à pas cette genèse qui fait que *la position du signifiant du père dans le symbole est fondatrice de la position du phallus dans le plan imaginaire*,

- si cela exige une, deux, trois étapes, aux temps si l'on peut dire *logiques* de *la constitution de ce phallus dans le plan imaginaire* comme objet privilégié prévalent,

- si ces temps sont clairement distingués et si de leur distinction résulte que nous pouvons nous orienter mieux, interroger mieux, et le malade dans l'examen, et le sens de la clinique, et la conduite de la cure,

…alors ceci justifiera nos efforts.

Et il nous semble qu'étant donné les difficultés que nous rencontrons, précisément dans la clinique, dans l'interrogatoire, dans l'examen et dans la manœuvre thérapeutique, ces efforts sont d'ores et déjà, et d'avance, justifiés.

Observons ce désir de l'Autre qui est le désir de la mère, qui comporte cet au-delà.
Nous disons que *pour atteindre cet au-delà…*

et déjà rien que pour atteindre cet au-delà de la mère, désir de la mère comme tel

…une médiation est nécessaire, et que cette médiation est précisément donnée par *la position du père dans l'ordre symbolique*.

Plutôt que de procéder dogmatiquement nous-mêmes, interrogeons-nous sur la façon dont, pour nous, la question dans le concret se pose.
Nous voyons qu'il y a des états, des cas, des étapes aussi dans des états très différents, où l'enfant s'identifie au *phallus*.

Ça a été tout l'objet du chemin que nous avons parcouru l'année dernière :
nous avons montré dans le fétichisme une perversion exemplaire en ce sens que là, l'enfant a un certain rapport avec cet objet de l'au-delà du désir de la mère en ayant remarqué la prévalence et la valeur d'excellence, si l'on peut dire, qui s'y attache par la voie, en somme, d'une *identification imaginaire* à la mère.

Nous avons vu, indiqué aussi, que dans d'autres formes de perversion, et notamment le travestisme, c'est dans la position contraire que l'enfant va assumer la difficulté de *la relation imaginaire à la mère*, à savoir que lui-même s'identifie, dit-on, à *la mère phallée*.

Je crois que, plus correctement, il faut dire que c'est proprement au *phallus* qu'il s'identifie, en tant que ce *phallus* est caché sous les vêtements de la mère.

Je vous rappelle ceci pour vous montrer que cette relation de l'enfant au *phallus* est essentielle tant que le *phallus* est objet du désir de la mère.

Aussi bien l'expérience nous prouve-t-elle que cet élément joue un rôle actif essentiel dans les rapports que l'enfant a avec le couple parental.

Déjà la dernière fois nous l'avons rappelé sur le plan théorique dans l'exposé du *déclin du complexe d'Œdipe* par rapport à *l'œdipe* que l'on appelle *inversé*.

FREUD nous souligne les cas où pour s'identifier à la mère…
je veux dire dans la mesure
où il s'identifie à la mère
…l'enfant, ayant adopté cette position à la fois significative et prometteuse, redoute la conséquence, donc la privation qui en résultera pour lui - si c'est un garçon - de son organe viril.

C'est *une voie d'indication*, mais qui va beaucoup plus loin. L'expérience nous prouve que le père…
considéré en tant qu'il prive la mère de
cet *objet* - nommément de *l'objet phallique* - *de son désir*
…joue un rôle tout à fait essentiel dans, je ne dirai pas les perversions, mais dans toute névrose, et je dirai dans tout le cours, fut-il le plus aisé, le plus normal, du *complexe d'Œdipe*.

Vous trouverez, à l'expérience, dans l'analyse, que le sujet a pris position d'une certaine façon à un moment de son enfance sur ce point, sur ce point du rôle du père dans le fait que *la mère n'a pas le phallus*.

Ce moment n'est jamais élidé.
Ce moment qui est celui qui dans notre rappel de la dernière fois laissait ouverte la question de l'issue favorable ou défavorable de l'œdipe, suspendue autour des trois plans, de *la castration*, de *la frustration* et de *la privation* exercées par le père.

C'était au niveau tiers, celui qui à la fois nous posait la question, parce qu'il est celui auquel il est le plus difficile de comprendre quelque chose, et celui dans lequel pourtant on nous dit qu'est toute la clé de l'œdipe, à savoir son issue, à savoir finalement l'identification de l'enfant au père.

Ce niveau, c'est celui du père qui prive quelqu'un de ce qu'il n'a pas, en fin de compte, c'est-à-dire le prive de quelque chose qui n'a d'existence que pour autant que vous le faites surgir à l'existence *en tant que symbole*.

Il est bien clair que le père ne châtre pas la mère de quelque chose qu'elle n'a pas. Pour qu'il soit posé qu'elle ne l'ait pas, il faut que déjà ce dont il s'agit soit projeté sur *le plan symbolique en tant que symbole*.

Mais c'est une *privation* bel et bien, et toute *privation réelle* est quelque chose qui nécessite la *symbolisation* de ce qui est patent et privé.

C'est donc sur le plan de *la privation* de la mère qu'une question…
à un moment donné de l'évolution de l'œdipe
…se pose pour le sujet : d'accepter, d'enregistrer, de *symboliser* lui-même, de *rendre signifiante* cette *privation réelle* dont la mère s'avère être l'objet.

Cette *privation*, le sujet enfantin *l'assume* ou ne *l'assume pas*, l'accepte ou la refuse. Ce point est essentiel : vous le retrouverez à tous les carrefours chaque fois que votre expérience vous amènera en un certain point que nous essayons maintenant de définir comme nodal dans l'œdipe.

Appelons-le *point nodal*, puisque cela vient de me venir. Je n'y tiens pas essentiellement, je veux dire par là qu'il ne coïncide pas, loin de là, avec ce moment dont nous cherchons la clé, qui est le déclin de l'œdipe, son résultat, son fruit, dans le sujet.

Mais il y a un moment où le père entre en fonction comme privateur de la mère c'est-à-dire se profile derrière ce rapport de la mère à l'objet de son désir comme quelque chose, si vous voulez, qui « châtre », mais je ne le mets là qu'entre guillemets, parce que ce qui est châtré, dans l'occasion, ce n'est pas le sujet, c'est la mère.

Ce point n'est pas très nouveau.
Ce qui est nouveau, c'est de le pointer précisément, c'est de tourner vos regards vers ce point en tant qu'il nous permet de comprendre, de là, *ce qui précède…*
sur quoi nous avons déjà quelques lumières
…et *ce qui va suivre*.

L'expérience…
en tout cas, n'en doutez pas, et vous pourrez le contrôler, le confirmer, chaque fois que vous aurez l'occasion de le voir
…l'expérience prouve que dans la mesure où le sujet ne franchit pas ce *point nodal*, c'est-à-dire n'accepte pas cette *privation du phallus* sur la mère opérée par le père, on observe que c'est *dans la règle…*
je souligne ce « *dans la règle* » parce que là, il n'a pas simplement une importance de corrélation ordinaire, mais de *corrélation fondée dans la structure*
…c'est dans toute la mesure où l'enfant *maintient* pour lui-même une certaine forme d'*identification…*

- à cet objet de la mère,
- à cet objet que je vous représente depuis l'origine, pour employer le mot qui surgit là, comme *objet rival* si l'on peut dire,

…que - de quelque façon - toujours, qu'il s'agisse *de phobie, de névrose ou de perversion*, vous toucherez un lien.

C'est un point de repère :
il n'y a peut-être pas de meilleur mot autour de quoi vous pourrez regrouper les éléments de l'observation à partir de cette question que vous vous poserez dans le cas particulier :

- quelle est la configuration spéciale de *ce rapport à la mère, au père et au phallus* qui fait que l'enfant n'accepte pas que la mère soit privée par le père de quelque chose qui est l'objet de son désir ?

- Et dans quelle mesure, dans quel cas, faut-il pointer qu'en corrélation avec cette relation, lui, l'enfant, *maintient son identification au phallus* ?

Il y a des degrés, bien entendu. Cette relation n'est pas la même *dans la névrose* ou *dans la psychose* que *dans la perversion*.

Mais cette configuration est nodale, vous le voyez.
À ce niveau, la question qui se pose est :

« *Être ou ne pas être… To be or not to be… le phallus ?* »

Sur *le plan imaginaire*, il s'agit pour le sujet d'*être* ou de *n'être pas le phallus* et *la phase* qui est à traverser est ceci : le sujet choisira à un moment.

Quand je dis « *choisira* », mettez ce *choisira* aussi entre guillemets, car bien entendu, le sujet est là aussi passif qu'il est actif, pour la bonne raison que ce n'est pas lui qui tire les ficelles du symbolique : *la phrase* a été commencée avant lui, a été commencée précisément par ses parents.

Ce à quoi je vais vous amener c'est précisément au rapport de chacun de ses parents à cette *phrase* commencée et à la façon dont il convient que *la phrase* soit soutenue par une certaine position réciproque de ses parents par rapport à cette *phrase*.

Mais disons…
parce qu'il faut bien s'exprimer
…qu'il y a là, si vous voulez *au neutre*, *une alternative* :
« *Être ou n'être pas ce phallus* ».

Vous sentez bien qu'il y a un pas considérable à franchir pour comprendre simplement ce dont il s'agit entre cet « *Être ou n'être pas ce phallus* » et ce dont il s'agit à un moment quelconque…
il faut tout de même bien *l'attendre* et *le trouver*
…qui est complètement différent qui est « *en avoir ou pas* »…
comme on dit aussi, pour se fonder
sur une autre citation littéraire
…autrement dit : avoir ou ne pas avoir le pénis.

Ce n'est pas la même chose :
il faut que quelque chose ait été franchi entre l'un et l'autre, et ne l'oublions pas : ce dont il s'agit dans le complexe de castration c'est ce quelque chose qui n'est jamais articulé, qui se fait presque complètement mystérieux.

Car nous savons que c'est du *complexe de castration*
que dépendent ces deux faits :
- que d'un côté, le garçon devienne un homme,
- de l'autre côté la fille devienne une femme.

Mais cette question d'en avoir ou de ne pas en avoir est réglée…
même pour celui qui, à la fin, est en droit de l'avoir, c'est-à-dire l'homme
…par l'intermédiaire de quelque chose qui s'appelle *complexe de castration*, par conséquent qui suppose que pour l'avoir, il faut qu'il y ait un moment où il ne l'ait pas eu.

C'est-à-dire qu'on ne l'appellerait pas *complexe de castration* si d'une certaine façon ça ne mettait pas au premier plan ceci :
que pour l'avoir, il faut d'abord qu'il ait été posé qu'on peut ne pas l'avoir, que cette possibilité d'être castré est essentielle dans l'assomption du fait de l'avoir, le *phallus*.

C'est là ce pas qui est à franchir.
C'est là que doit intervenir à quelque moment, efficacement, réellement, effectivement, le père.

Car vous voyez que jusqu'à présent j'ai pu…
le fil même de mon discours l'indiquait
…j'ai pu ne vous parler des choses qu'*à partir du sujet* :
il accepte ou il n'accepte pas.
Dans la mesure où il n'accepte pas ça l'entraîne, homme ou femme, à *être le phallus* [de la mère].

Mais maintenant pour le pas suivant, il est essentiel de faire intervenir effectivement le père.

Je ne dis pas qu'il n'intervient pas déjà effectivement avant, mais que mon discours jusqu'à présent a pu le laisser au deuxième plan, voire s'en passer alors qu'à partir de maintenant…
où il s'agit de *l'avoir* ou de *ne pas l'avoir*
…nous sommes forcés de faire entrer en ligne de compte, « Lui ».

« Lui », il faut d'abord - je vous le souligne - qu'il soit, en dehors du sujet, constitué comme *symbole*. Car s'il n'est pas en dehors du sujet constitué comme *symbole*, personne ne va pouvoir intervenir réellement comme revêtu de ce *symbole*.

Mais c'est comme *personnage réel* en tant que *revêtu de ce symbole* qu'il va intervenir maintenant effectivement à l'étape suivante. C'est là que se situent dans l'instance du *Père réel* les *différentes phases* sous lesquelles nous avons évoqué la dernière fois le *Père réel*, pour autant qu'il peut porter une interdiction.

Nous avons fait remarquer que pour ce qui est, par exemple, d'interdire les premières manifestations de l'instinct sexuel…

> qui commence à venir à sa première maturité chez le sujet les premières fois où le sujet fait état de son instrument, voire l'exhibe, en offre à la mère les bons offices

…nous n'avons nul besoin pour ceci du père.

Je dirai même plus sur ce point : ce qui se passe habituellement…

> qui est quelque chose d'encore très proche de *l'identification imaginaire*, à savoir que le sujet se montre à la mère, lui fait des offres

…la plupart du temps ce qui se passe, c'est quelque chose qui, comme nous l'avons vu l'année dernière à propos du petit Hans, se passe sur le plan de la comparaison, de la dépréciation imaginaire.

La mère suffit bien à montrer à l'enfant combien ce qu'il lui offre, *c'est insuffisant*, elle suffit aussi à faire l'interdiction de l'usage du nouvel instrument.

Le père entre en jeu, c'est bien certain, comme porteur de la Loi, comme interdicteur de l'objet qui est la mère.

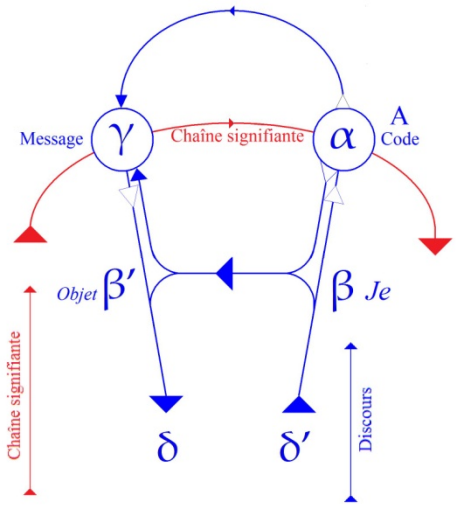
Ceci, nous le savons, est fondamental, mais c'est tout à fait en dehors de la question telle qu'elle est effectivement mise en jeu avec l'enfant.

Nous savons que *la fonction du père* - le *Nom du Père* - est liée à *l'interdiction de l'inceste*, mais personne n'a jamais songé à mettre au premier plan du *complexe de castration* le fait que le père, effectivement *promulgue la Loi de l'interdiction de l'inceste*.

On le dit quelquefois, mais *jamais ce n'est articulé par le père,* si je puis dire, *en tant que législateur ex cathedra* : il fait obstacle entre l'enfant et la mère, il est le porteur de la Loi, si je puis dire *en droit*, mais dans le fait, *il intervient autrement*, et je dirai que *c'est autrement aussi que se manifestent ses manques à intervenir*.

C'est cela que nous serrons de près.
En d'autres termes *le père* en tant qu'il est le porteur - culturellement - de la Loi, *le père* en tant qu'il est *investi par le signifiant du père*, intervient dans le *complexe d'Œdipe* d'une façon plus concrète, plus échelonnée si je puis dire, et qu'il s'agit maintenant d'articuler et qui est ce que nous voulons articuler aujourd'hui.

Et c'est ici qu'il s'avère que la *non-utilité* du *petit schéma* que je vous ai commenté pendant le premier trimestre…
pour *la plus grande lassitude*, semble-t-il, de certains
…ne semble pas pourtant devoir être complètement *inutile*.



Je vous rappelle ce à quoi il faut toujours revenir : que c'est parce que et en tant que *l'intention…*
je veux dire *le désir passé à l'état de demande chez le sujet*
…a traversé quelque chose qui *d'ores et déjà* est constitué : à savoir que pour ce à quoi il s'adresse…
nommément son *objet*, son *objet primordial* : la mère
…le désir est quelque chose qui s'articule.

Et en quelque manière, tout son progrès,
toute son entrée dans ce monde-ci…
ce *bas-monde* qui n'est pas simplement *un monde,* au sens qu'on peut y trouver à saturer ses besoins,
mais *un monde où règne la parole*
…c'est qu'il soumet le désir de chacun à la loi du désir de l'Autre, mais de ce seul fait, et en tant :

- qu'il franchit plus ou moins heureusement cette ligne de *la chaîne signifiante*, en tant qu'elle est là *latente* et déjà *structurante,*

- que la demande du jeune sujet, de la première épreuve qu'il fait de sa relation au premier Autre, *la mère* en tant qu'il l'a déjà *symbolisée*.

C'est en tant qu'il l'a déjà *symbolisée*, qu'il s'adresse à elle d'une façon qui peut être plus ou moins vagissante, mais qui est déjà articulée car cette première *symbolisation* est liée aux premières *articulations*.

C'est donc en tant que cette intention, cette demande a traversé *la chaîne signifiante* qu'elle peut se faire valoir auprès de l'objet maternel.

Dans cette mesure l'enfant, qui a constitué sa mère comme sujet par fondement de la première *symbolisation* elle-même, se trouve entièrement soumis à ce que nous pouvons appeler, mais uniquement par anticipation, *la Loi*, mais ce n'est qu'*une métaphore* :
je veux dire qu'*il faut déplier la métaphore* qu'il y a dans ce terme, *la Loi*, pour donner sa vraie position à ce terme au moment où je l'emploie.

La loi de la mère, c'est bien entendu le fait que la mère est un être parlant, et cela suffit à légitimer que je dise *la loi de la mère*.

Néanmoins cette *loi* est si je puis dire, une *loi incontrôlée*. Cette loi est aussi bien, en tout cas pour le sujet, simplement le fait qu'il y a loi, c'est-à-dire que quelque chose de son désir est complètement dépendant de quelque chose qui, sans aucun doute, déjà *s'articule*, à savoir, comme tel, est de l'ordre de *la Loi*.

Mais cette loi est tout entière dans le sujet qui la supporte, à savoir dans le bon ou le mauvais vouloir de la mère, la bonne ou la mauvaise mère. Et c'est ce qui fait que je vous propose ce *terme nouveau* qui, vous allez voir, *n'est pas si nouveau que ça*, il suffit de le pousser un petit peu pour lui faire retrouver quelque chose que la langue n'a pas trouvé par hasard.

Le *principe* que nous avançons ici, c'est *qu'il n'y a pas de sujet s'il n'y a pas de signifiant qui le fonde*. C'est dans la mesure où il y a eu ces premières symbolisations constituées par le couple signifiant…
le premier sujet et la mère
…qu'il faut savoir ce que ceci veut dire par rapport à des termes : *réalité ou pas réalité* au début de la vie de l'enfant, *auto-érotisme ou pas auto-érotisme*.

Vous verrez les choses se clarifier singulièrement à partir du moment où vous poserez des questions par rapport à ce sujet, l'enfant, celui d'où émane la demande, celui où se forme le désir.
Et toute l'analyse est une dialectique du désir.

L'enfant s'ébauche… s'ébauche comme « *assujet* ».
C'est un « *assujet* » parce qu'il s'éprouve et se sent d'abord comme profondément *assujetti au caprice* de ce dont il dépend, même si ce caprice est un caprice articulé.

Ce que je vous avance est *nécessité dans toute notre expérience*.
Par exemple, je prends *le premier exemple* qui me vient à l'esprit : vous avez pu voir l'année dernière que ce petit Hans qui trouve une issue si *atypique* à son œdipe…
c'est-à-dire justement qui ne trouve pas l'issue que nous allons essayer maintenant de désigner, qui ne trouve qu'une suppléance, à qui il faut *ce cheval à tout faire* pour se servir de tout ce qui va manquer pour lui dans ce moment de *franchissement* qui est l'étape proprement de *l'assomption du symbolique* comme *complexe d'Œdipe* où je vous mène aujourd'hui
…qui supplée donc par ce cheval qui est à la fois *le père, le phallus, la petite sœur*, tout ce qu'on veut, mais qui est essentiellement quelque chose qui, justement, correspond à ce que je vais vous montrer maintenant.

Rappelez-vous comment il en sort et comment c'est symbolisé dans le dernier rêve.

Ce qu'il appelle à la place du père, à savoir cet *être imaginaire* et tout puissant qui s'appelle *le plombier*. Ce *plombier* est là, justement, pour *désassujettir quelque chose*.

Car l'angoisse du petit Hans, c'est essentiellement, je vous l'ai dit, l'angoisse de cet assujettissement, pour autant que…
    littéralement, à partir d'un certain moment
…il réalise qu'à être ainsi assujetti, on ne sait pas où ça peut le mener.

Vous vous rappelez ce schéma, le schéma de la voiture qui s'en va, qui incarne le centre de sa peur : c'est justement à partir de ce moment-là que le petit Hans instaure dans sa vie un certain nombre de *centres de peur*, ces *centres de peur* autour desquels pivotera précisément le rétablissement de sa sécurité.

La peur…
    soit quelque chose qui a sa source dans le réel
…la peur est un élément de la sécurisation de l'enfant pour autant que c'est grâce à ces peurs qu'il donne à l'Autre, à cet assujettissement angoissant qu'il réalise au moment où apparaît le manque de ce domaine externe, de cet autre plan où il est nécessaire que quelque chose apparaisse pour qu'il ne soit pas purement et simplement un *assujet*.

C'est là que nous en arrivons.

C'est donc ici que se situe la remarque que cet Autre à laquelle il s'adresse, c'est-à-dire nommément *la mère*, a un certain *rapport*…
    ceci encore, tout le monde le dit,
    tout le monde l'a dit
…un certain rapport qui est *rapport au père*.

Et chacun s'est aperçu que de ces rapports au père dépendent bien des choses, l'expérience nous a prouvé que le père, comme on dit, ne joue pas son rôle.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que la dernière fois je vous ai parlé de toutes les formes de carence paternelle concrètement désignées en termes de relations interhumaines.

L'expérience impose en effet qu'il en est ainsi, mais *rien n'articule* suffisamment que ce dont il s'agit ce n'est pas tellement des rapports de la mère avec le père, au sens vague où il s'agit de quelque chose qui est de l'ordre d'une espèce de *rivalité de prestige* entre les deux, laquelle vient converger sur le sujet de l'enfant.

Sans aucun doute, ce *schéma de convergence* n'est pas faux…
la duplicité des deux instances est plus qu'exigible, sans cela il ne pourrait pas y avoir justement ce ternaire
…mais cela ne suffit pas.

Et ce qui se passe entre l'un et l'autre…
tout le monde l'admet
…est bien essentiel.

Et ici nous arrivons à ce qui s'appelle *les liens d'amour et de respect*, la position de la mère.

Et nous retombons dans l'ornière de *l'analyse sociologique environnementale* autour de quoi tels ou tels feront tourner tout entière l'analyse du cas du petit Hans…
à savoir si la mère était assez gentille, affectueuse avec le père, etc.
…sans articuler ce qui est essentiel.

Il ne s'agit pas tellement des rapports personnels entre le père et la mère, et de savoir si l'un et l'autre font le poids ou ne le font pas.

Il s'agit proprement d'un moment qui doit être vécu comme tel et qui concerne *les rapports*, non pas simplement de la personne de la mère avec la personne du père, mais *de la mère avec la parole du père*, avec le père en tant que ce qu'il dit n'est pas absolument équivalent à rien.

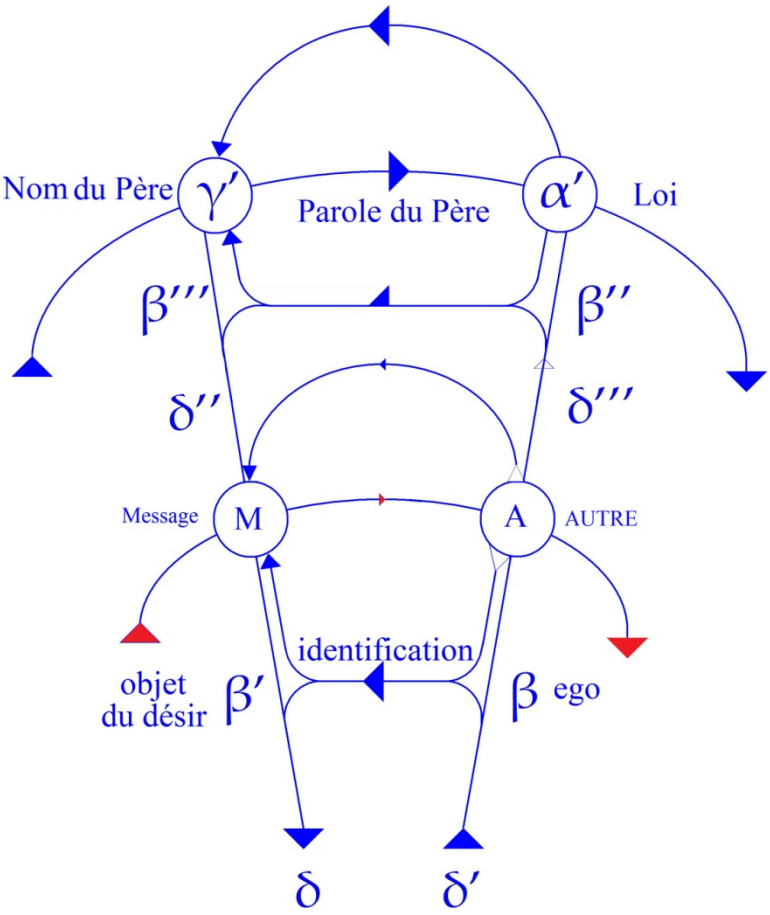
La fonction dans laquelle :

1) le *Nom du Père* intervient, seul signifiant du père,

2) *la parole articulée du père*,

3) *la Loi* en tant que le père est dans un rapport plus ou moins intime avec elle,

…cela est aussi très important.



En d'autres termes, le rapport dans lequel la mère fonde le père comme médiateur de quelque chose qui est au-delà de sa loi à elle et de son caprice, et qui est purement et simplement *la Loi* comme telle, le père donc en tant que *Nom du Père*, c'est-à-dire en tant que tout le développement de la doctrine freudienne nous l'annonce et le promeut, à savoir comme étroitement lié à cette énonciation de *la Loi*.

C'est là ce qui est essentiel, et c'est en cela qu'il est accepté ou qu'il n'est pas accepté par l'enfant comme *celui qui prive* - ou qui ne prive pas - *la mère de l'objet de son désir*.

En d'autres termes, nous devons, pour comprendre le *complexe d'Œdipe*, considérer *trois temps* que je vais essayer de vous schématiser à l'aide de notre petit diagramme du premier trimestre.

Premier temps.

Ce que l'enfant cherche, c'est à savoir - désir de désir - pouvoir satisfaire au désir de sa mère, c'est-à-dire « *to be or not to be l'objet du désir de la mère* », et dans la mesure où il introduit sa *demande* et où ici, il va y avoir quelque chose qui en est le fruit, le résultat, et sur le chemin duquel se pose ce point qui correspond à ce qui est *ego*, et qui est ici son autre *ego*, ce à quoi il s'identifie, *ce quelque chose d'autre* qu'il va chercher à être là, à savoir l'objet satisfaisant pour la mère.

Dès qu'il commencera à remuer quelque chose au bas de son ventre, il commencera à le lui montrer, pour savoir « *si je suis bien capable de quelque chose* », avec *les déceptions* qui s'ensuivent, il le cherche, et il le trouve.

Pour autant et dans la mesure où la mère est interrogée par la demande de l'enfant, elle est aussi quelque chose, elle, qui est *à la poursuite de son propre désir*, et quelque part par là s'en situent les constituants.

Dans *le premier temps* et la première étape, il s'agit de ceci : c'est qu'en quelque sorte en miroir le sujet s'identifie à ce qui est l'objet du désir de la mère.

Et c'est l'étape, si je puis dire, *phallique primitive*, celle où *la métaphore paternelle* agit en soi, pour autant que déjà, dans le monde, la primauté du *phallus* est instaurée par l'existence *du symbole*, *du discours* et *de la Loi*. Mais l'enfant lui, n'en attrape que le résultat.

Pour plaire à la mère, si vous me permettez d'aller vite et d'employer des mots imagés, il faut et il suffit d'être le *phallus* et à cette étape beaucoup de choses s'arrêtent dans un certain sens.
C'est dans la mesure où *le message* ici se réalise d'une façon satisfaisante qu'un certain nombre de troubles et de perturbations peuvent se fonder, parmi lesquels ces *identifications* que nous avons qualifiées de *perverses*.

Deuxième temps.

Je vous ai dit que *sur le plan imaginaire*, le père bel et bien intervient comme *privateur de la mère*, c'est-à-dire que ce qui est ici adressé à l'autre comme demande est renvoyé à une cour supérieure, si je puis m'exprimer ainsi, et *relayé* comme il convient car toujours, par certains côtés, ce dont nous interrogeons l'autre…
pour autant qu'il le parcourt tout entier
…rencontre bien chez l'autre cet *Autre de l'autre*,
à savoir sa propre *Loi*.

Et c'est à ce niveau que se produit quelque chose qui fait que ce qui revient à l'enfant est purement et simplement *la Loi du père* en tant qu'elle est *imaginairement*, par le sujet, conçue comme privant la mère.

C'est le stade, si je puis dire, nodal et négatif par quoi ce quelque chose qui détache le sujet de son identification le rattache en même temps à la première apparition de *la Loi* sous la forme de ce fait : que la mère est là-dessus dépendante, dépendante d'un objet, d'un objet qui n'est plus simplement l'objet de son désir, mais un objet que l'autre a ou n'a pas.

Dans la liaison étroite, de ce renvoi de la mère à une *Loi* qui n'est pas la sienne, avec le fait que dans la réalité l'objet de son désir est possédé souverainement par ce même Autre à la Loi duquel elle renvoie, on a la clé de la relation de l'œdipe, et ce qui fait le caractère si essentiel, si décisif de cette relation de la mère en tant que je vous prie de l'isoler comme *relation,* non pas au père, mais *à la parole du père*.

Rappelez-vous le petit Hans l'année dernière :

- *le père* est tout ce qu'il y a de plus *gentil*,
- il est tout ce qu'il y a de plus *présent*,
- il est tout ce qu'il y a de plus *intelligent*,
- il est tout ce qu'il y a de plus *amical* pour Hans.

Il ne paraît pas avoir été du tout un imbécile,
il a mené le petit Hans à FREUD, ce qui à l'époque,
était faire preuve quand même d'un esprit éclairé.

Le père est néanmoins totalement inopérant, pour
autant qu'il y a une chose qui est tout à fait *claire*,
c'est que quelles que soient les relations entre
ces deux personnages parentaux, ce que dit le père,
c'est exactement comme s'il flûtait, j'entends auprès de la mère.

La mère, remarquez-le, par rapport au petit Hans,
est à la fois interdictrice, c'est-à-dire joue
le rôle castrateur qu'on pourrait voir attribuer
au père - mais sur le plan réel - elle lui dit :

« *Te sers pas de ça, c'est dégoûtant !* »

Ce qui n'empêche pas que, sur le plan pratique,
elle admet tout à fait le petit Hans dans son intimité,
c'est-à-dire qu'elle lui permet, l'encourage à tenir
cette *fonction* de *l'objet imaginaire* pour lequel *effectivement*,
le petit Hans lui rend les plus grands services.

Il *incarne* bel et bien pour elle *son phallus* et le petit Hans
comme tel est maintenu dans la position d'*assujet*.
Il est assujetti, et c'est toute la source de son angoisse
et de sa phobie.

C'est pour autant et essentiellement pour autant que
déjà la position du père est mise en question par
le fait que ça n'est pas sa parole qui fait la loi
à la mère, que le problème est introduit.

Mais ce n'est pas tout :
il semble que dans le cas du petit Hans, ce qui va
arriver maintenant, c'est-à-dire le *troisième temps*.

ce *troisième temps* est essentiel et aussi fait défaut. C'est pour cela que je vous ai souligné l'an dernier que l'issue du *complexe d'Œdipe* dans le cas du petit Hans est une issue faussée, que le petit Hans, bien qu'il en soit sorti grâce à sa phobie, aura une *vie amoureuse* qui sera complètement marquée d'un certain style, du style *imaginaire* sur lequel je vous en indiquais *les prolongements* à propos du cas de Léonard DE VINCI[27].

Cette *troisième étape* est celle-ci, et elle est aussi importante que la seconde car c'est de celle-ci que dépend la sortie du *complexe d'Œdipe*.

Ce dont le père a témoigné qu'il le donnait, en tant, et en tant seulement qu'il est le porteur de la Loi, c'est que c'est de lui que dépend la possession par le sujet, paternel ou non, de ce *phallus*.

C'est pour autant que cette étape a été traversée, qu'au second temps, ce que le père…
si je puis dire en tant que *supporter de la Loi*
… ce que le père a promis, il faut qu'il le tienne.

Il peut donner ou refuser en tant qu'il l'a, mais le fait qu'il l'a, le *phallus*, lui, il faut qu'à un moment donné il en fasse preuve.

C'est pour autant qu'il intervient au troisième temps comme *celui qui a le phallus*…
et non pas qui l'est
…que peut se produire quelque chose qui réinstaure l'instance du *phallus* comme *objet désiré de la mère* et non plus seulement comme objet dont le père peut priver.

Le père tout puissant, c'est celui qui prive. C'est d'ailleurs à ce stade que se sont arrêtées jusqu'à un certain moment *les analyses du complexe de l'œdipe*. Au temps où on pensait que tous les ravages du *complexe d'Œdipe* dépendaient de l'omnipotence du père, on ne pensait qu'à ce temps, à ceci près qu'on ne soulignait pas que la castration qui s'y exerce, c'était *la privation de la mère*, et non pas de l'enfant.

27 Cf. séminaire 1956-57 : La relation d'objet.. dernière séance.

Le troisième temps est ceci :
c'est pour autant que le père peut donner à la mère
ce qu'elle désire, peut le donner parce qu'il l'a…
et ici intervient le fait précisément
de la puissance au sens génital du mot,
disons que le père est un père *potent*
…que dans ce *troisième temps*, se produit la restitution
si vous voulez de la relation de la mère au père
sur le plan réel, la relation comme telle de l'autre
qu'est le père avec l'*ego* de la mère et l'objet de
son désir et ce à quoi peut s'identifier, au niveau
inférieur où l'enfant est en position de demandeur,
que l'*identification* peut se faire à cette *instance paternelle*
qui a été ici réalisée dans ces trois temps :

1) Sous la forme voilée où, en tant que non encore apparu mais père existant dans la réalité mondaine - je veux dire dans le monde, du fait que, dans le monde règne *la loi du symbole* - déjà la question du *phallus* est posée quelque part *ailleurs* : dans la mère où l'enfant doit la repérer.

2) De sa présence privatrice, en tant qu'il est celui qui supporte *la Loi*, et ceci se fait non plus d'une façon voilée mais d'une façon médiée par la mère, qui est celle qui le pose comme celui qui lui fait *la Loi.*

3) Le père en tant qu'il est révélé :
il est révélé en tant que lui, il l'a,
et *la sortie du complexe d'Œdipe est* une sortie favorable pour autant que *l'identification au père* se fait à ce *troisième temps*, au temps où il intervient *en tant que celui qui l'a*.

C'est une identification qui s'appelle idéal du moi et qui vient à ce niveau dans *le triangle symbolique* précisément là, au pôle où est l'enfant et dans la mesure où c'est au *pôle maternel* que tout ce qui va être ensuite réalité commence à se constituer, et c'est *au niveau du père* que tout ce qui va être dans la suite *surmoi* commence à se constituer.

C'est en tant que le père intervient comme réel
et comme père potent dans un troisième temps…
celui qui succède à la privation ou à la
castration qui porte sur la mère, sur la mère
imaginée au niveau du sujet dans sa propre
position imaginaire à elle de dépendance
…c'est en tant qu'il intervient au troisième temps
comme celui qui, lui, l'a, qu'il est intériorisé
comme *idéal du moi* dans le sujet et que, si je puis dire,
ne l'oublions pas, à ce moment-là *le complexe d'Œdipe décline*.

Qu'est-ce que ça veut dire ?
Cela ne veut pas dire qu'à ce moment-là l'enfant va
entrer en exercice de tous ses pouvoirs sexuels,
vous le savez bien. Bien au contraire,
il ne les exerce pas du tout.

La sortie du *complexe d'Œdipe* consiste en ceci :
en effet, on peut dire qu'apparemment il est déchu
de l'exercice de ces fonctions qui avaient commencé
à s'éveiller.

Néanmoins…
si tout ce que FREUD a articulé a un sens
…ça veut dire qu'il a en poche tous les titres
à s'en servir dans le futur.

La *métaphore paternelle* joue là un rôle qui est bien celui
auquel nous pouvions nous attendre de la part
d'une *métaphore* :
c'est d'aboutir à l'institution de quelque chose qui
est de l'ordre du signifiant, qui est là en réserve.

La signification s'en développera plus tard.
L'enfant a tous les droits à être un homme, et ce qui
sera plus tard contesté de ses droits au moment
de la puberté, c'est pour autant qu'il y aura quelque
chose qui n'aura pas complètement rempli *cette identification métaphorique* à l'image du père, pour autant qu'elle se
sera constituée, mais à travers ces trois temps.

Je vous fais remarquer à cette occasion que cela veut
dire qu'en tant qu'il est viril, un homme est
toujours plus ou moins sa propre métaphore.

C'est même ce qui met sur le terme de virilité
cette espèce d'ombre de ridicule dont il faut
quand même faire état.

Je vous ferai aussi remarquer que l'issue
du *complexe d'Œdipe* est différente, comme chacun sait,
pour la femme, car pour elle, cette troisième étape…
comme FREUD le souligne :
lisez son article sur *Le déclin de l'œdipe*
…pour elle, c'est beaucoup plus simple :
elle n'a pas à faire cette identification ni à garder
ce titre à la virilité.

Elle, elle sait où il est, elle sait où elle doit
aller le prendre : c'est du côté du père, vers celui
qui l'a, et cela aussi vous indique en quoi ce qu'on
appelle une féminité, une vraie féminité a toujours
un peu aussi une dimension d'alibi.

Les vraies femmes, ça a toujours quelque chose
d'un peu égaré, c'est une suggestion que je veux
vous faire uniquement pour vous appuyer la dimension
concrète dans laquelle se situe ce développement.

Pour revenir et conclure, en justifiant mon terme
de *métaphore*, ce n'est aujourd'hui, vous le sentez bien,
qu'un diagramme.

Nous reviendrons sur chacune de ces étapes et nous
verrons ce qui s'y attache.
Observez bien que ce dont il s'agit ici :
c'est, au niveau le plus fondamental, exactement
la même chose que ce qui s'appelle…
au terrain maniable et commun
…dans l'étude de la langue, *métaphore*.

Car la *métaphore* avec la formule que je vous ai donnée :

$$f\left(\frac{S}{S_1}\right) S_2 - S(+)\, s$$

Ça ne veut rien dire que ceci :

$$\frac{S, S', S''\ldots}{s,\ s',\ s''\ldots}$$

que des deux chaînes des S, S' et des S'', qui sont des signifiants, par rapport à tout ce qui circule de signifiés *ambulants* s, s', s''… parce qu'ils sont toujours en train de glisser, l'épinglage dont je parle, ou encore *le point de capiton, n'est qu'une affaire mythique*, car jamais personne n'a pu épingler une *signification* à un *signifiant*.

Mais par contre, ce qu'on peut faire, c'est épingler *un signifiant* à *un signifiant* et voir ce que ça fait.

Mais dans ce cas, il se produit toujours quelque chose de nouveau qui est quelquefois aussi inattendu qu'une réaction chimique :
à savoir le surgissement d'une *nouvelle signification*.

Pour autant que *Le Père* est *dans le signifiant* - dans l'Autre - le signifiant qui représente simplement ceci : *l'existence du lien de la chaîne signifiante* comme telle en ce qu'il se place, si je puis dire, au-dessus de la chaîne signifiante, dans une position métaphorique.

$$\frac{\mathbf{S}}{\frac{S, S', S''\ldots}{s,\ s',\ s''\ldots}}$$

C'est pour autant que la mère fait du père celui qui sanctionne par sa présence l'existence comme telle du lieu de *la Loi*, c'est pour autant qu'elle fait cela, et uniquement dans cette mesure…

et ceci laisse donc une immense latitude aux modes et moyens dans lesquels ça peut se réaliser, et c'est pourquoi aussi c'est compatible

…c'est dans cette mesure que le *troisième temps* du *complexe d'Œdipe* peut être franchi, c'est-à-dire dans l'étape de l'identification dans laquelle il s'agit :

- pour le garçon de s'identifier au père en tant que possesseur du pénis,

- pour la fille de reconnaître l'homme en tant que celui qui le possède.

Nous verrons la suite la prochaine fois.

Je vous parle de la *métaphore paternelle*.
J'espère que vous vous êtes aperçus que je vous parle du *complexe de castration*. C'est important, parce que ce n'est pas parce que je parle de la *métaphore paternelle* que je vous parle de l'œdipe. Si c'était centré sur l'œdipe, ça comporterait énormément de questions.
Je ne peux pas tout dire à la fois.

Le *schéma* que je vous ai apporté, en particulier la dernière fois, comme constituant ce que j'ai essayé de vous faire comprendre sous le titre des *trois temps du complexe d'Œdipe*, c'est quelque chose dont je vous souligne à tout instant que c'est constitué ailleurs que dans l'aventure du *sujet* :
dans la façon dont le *sujet* a à s'introduire dans ce quelque chose qui est constitué ailleurs, et auquel peuvent s'intéresser à divers titres les psychologues, c'est-à-dire ceux qui projettent les relations individuelles dans ce qu'on appelle le champ *inter-humain*, ou *inter-psychologique*, ou *social*, ou les tensions de groupe. Ils peuvent essayer d'inscrire cela sur leur schéma, s'ils le peuvent.

De même les sociologues, j'en ai suffisamment indiqué pour dire que même pour eux, il faudra bien qu'ils tiennent compte d'autre chose, et en particulier de *rapports structuraux* qui là-dessus font notre commune mesure, pour la simple raison que c'est la racine dernière de l'existence, même sociale…
car elle est socialement injustifiable, je veux dire n'est fondable sur aucune finalité sociale
…de l'existence, même sociale du *complexe d'Œdipe*.

Mais pour nous, nous nous trouvons dans cette position de voir comment un sujet a à s'introduire dans cette relation qui est celle du *complexe d'Œdipe*.

Ce n'est pas moi qui me suis aperçu, qui ai inventé, ni qui ai commencé à doctriner, qu'il [le sujet] ne s'y introduit pas sans qu'y joue un rôle de tout premier plan l'organe sexuel mâle, centre, pivot, objet de tout ce qui se rapporte à cet ordre d'événements…
il faut le dire, *bien confus, bien mal discernés*
…qu'on appelle le *complexe de castration*.

On ne continue pas moins dans les observations ou ailleurs, à en faire mention, il faut le dire, dans des termes [tels] qu'on ne s'étonne que d'une chose, c'est qu'ils n'entraînent pas, chez ceux qui en sont les auditeurs ou les lecteurs, plus d'insatisfaction.

J'essaie, dans cette sorte de *fulmination psychanalytique*, de vous donner une lettre qui ne s'embrume pas, je veux dire de distinguer par des concepts les divers niveaux de ce dont il s'agit dans le *complexe de castration*.

Ce *complexe de castration* qu'on fera intervenir également au niveau *d'une perversion* que j'appellerai *primaire*, *sur le plan imaginaire*, ou *d'une perversion* dont nous allons peut-être parler un peu, un peu plus aujourd'hui, mais aussi intimement liée *à l'achèvement du complexe d'Œdipe* que *l'homosexualité*.

Pour essayer d'y voir clair je vais quand même *reprendre…*
puisque c'est assez nouveau
…la façon dont je vous ai articulé la dernière fois le *complexe d'Œdipe*, avec pour centre ce phénomène lié à la *fonction particulière d'objet* qu'y joue l'organe sexuel mâle.

Je crois qu'il y a lieu de reprendre ces pas, pour bien les éclairer, et aussi à ce propos j'essaierai de vous montrer, comme je vous l'ai annoncé, comment cela apporte au moins quelques lumières sur des phénomènes bien connus, mais mal situés, de l'homosexualité par exemple.

Il faut partir de ces schémas directement extraits du suc de l'expérience. À partir du moment où vous essayez de faire des *temps*, ce n'est pas forcément des *temps chronologiques*, mais quand même ça doit y recourir, parce que les temps chronologiques aussi ne peuvent se dérouler que dans une certaine succession.

Vous avez donc, vous ai-je dit, dans un premier temps *la relation de l'enfant*, non pas comme on le dit « à la mère », mais *au désir de la mère*.

Désir de désir, j'ai eu l'occasion de me rendre compte que ce n'était pas une formule si usuelle, et que certains avaient une certaine peine à s'accommoder à cette notion : que c'est différent
- de désirer quelque chose,
- ou de désirer le désir du sujet.

Ce qu'il faut comprendre, c'est bien entendu que ce désir de ce désir assurément implique qu'on ait affaire à quelque chose :
au premier objet primordial, c'est la mère en effet.
Je veux dire qu'on l'ait constituée de telle sorte que son désir soit quelque chose qui puisse être assurément un *autre désir*, dans *le désir de l'enfant* nommément.

Où se place la dialectique de cette première étape où vous voyez que l'enfant est particulièrement isolé, démuni de tout autre chose que du désir de cet autre qu'il a déjà constitué comme étant l'Autre, qui peut être *présent* ou *absent* ?

Essayons de serrer aujourd'hui de bien près quelle est la relation avec ce dont il s'agit, ce qui s'introduit là, à savoir l'objet du désir de la mère.

Ce qui est en somme à franchir, c'est ceci :
c'est quelque chose que nous allons appeler « D », à savoir le désir de la mère.
Et de voir comment ce *désir* qui est *désiré par l'enfant...*
appelons le D provisoirement
…va pouvoir rejoindre ce quelque chose qui est constitué au niveau de la mère de façon infiniment plus élaborée.

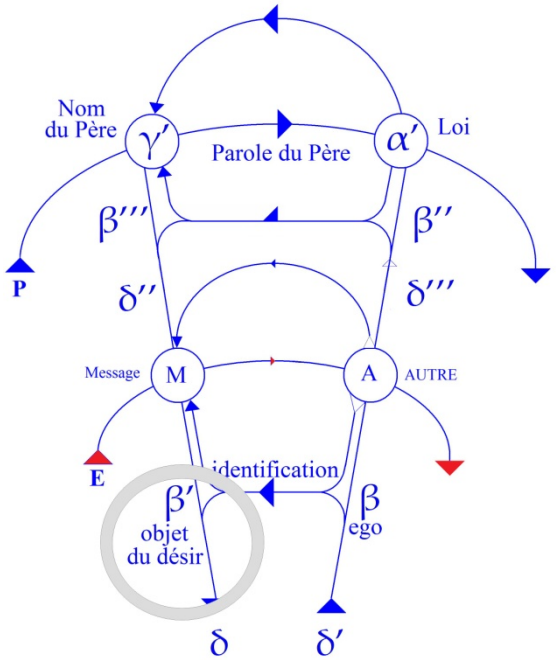
La mère est un peu plus avancée dans l'existence que l'enfant qui est l'objet de son désir.
Cet objet, nous avons posé qu'en tant que pivot de toute la dialectique subjective, il est le *phallus*, le *phallus* en tant que désiré par la mère.

Ce qui suppose d'ailleurs des états différents
au point de vue de *la structure* de ce rapport de la mère
au *phallus* puisque, derrière ce *phallus*…
en tant que pour la mère il est un objet joint à
un rôle primordial dans sa *structuration subjective*
…il peut être…
c'est même ce qui fera toute
la complication de la suite
…dans différents états en tant qu'objet.

Mais pour l'instant contentons-nous de le prendre.
Nous pensons que nous ne pouvons introduire de l'*ordre*…
à savoir une perspective juste et normale
dans tout ce qui est phénomène analytique
…qu'en partant de *la structure* et de *la circulation signifiante*.

Nous avons toujours des repères stables et sûrs,
parce que ce sont des repères structuraux, liés à
ce qu'on pourrait appeler les voies de *construction signifiante*.

C'est cela qui nous sert à nous conduire,
et c'est pour cela qu'ici nous n'avons pas autrement
à nous embarrasser de ce qu'est ce *phallus* pour la mère…
la mère actuelle dans un cas déterminé. Peut-être
y a-t-il là des choses et nous y viendrons
…mais à nous fier simplement à notre *petit schéma habituel*,
ce phallus se situe ici [β′], c'est un *objet métonymique*.



Dans le *signifiant*, nous pouvons nous contenter de le situer comme cela. C'est *un objet métonymique* essentiellement en ceci qu'il est de toute façon *ce qui…*
à cause de l'existence de la chaîne signifiante
…va circuler, comme le furet, partout dans le signifié.

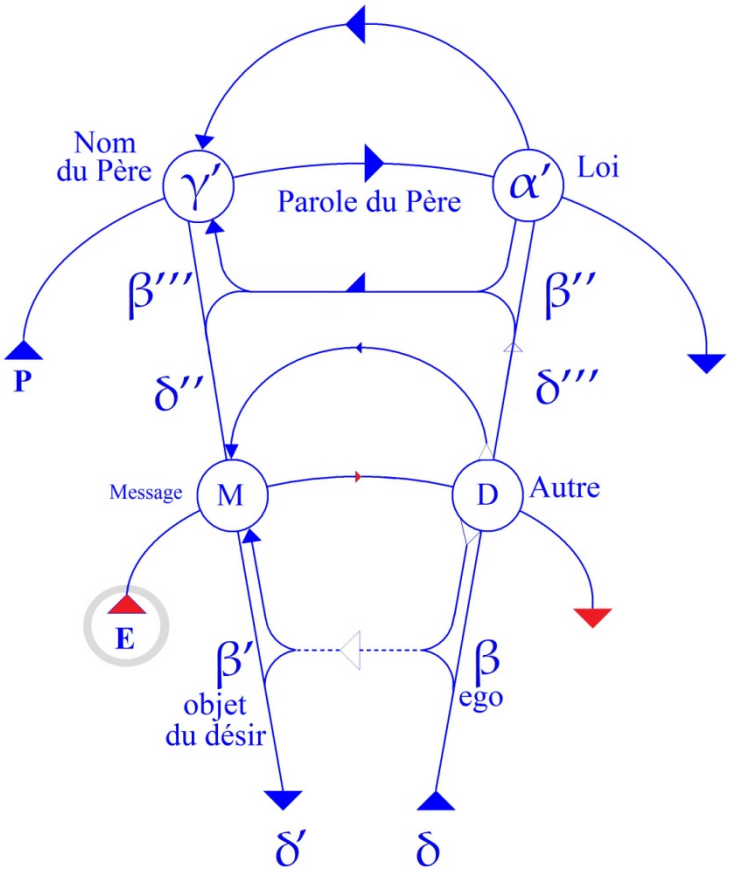
Il est *dans le signifié* ce qui résulte de *l'existence du signifiant*.
Il se trouve…
l'expérience nous le montre
…que ce *signifié* prend un rôle majeur et en quelque sorte d'*objet universel* pour le sujet.

C'est bien cela le surprenant, c'est cela qui fait le scandale de ceux qui voudraient que la situation concernant l'objet sexuel soit symétrique :
de même que l'homme a à découvrir, puis à adapter à une série d'aventures l'usage de son instrument,
[ils voudraient] qu'il en fut de même pour la femme,
à savoir que ce fut le *Penisneid* qui soit au centre de toute la dialectique. Il n'en est rien,
et c'est précisément ce qu'a découvert l'analyse.

De même, nous pouvons dire que c'est en effet la meilleure sanction :
qu'il y a *un champ de l'Homme* qui est le champ de l'analyse et qui n'est pas simplement celui de la découverte d'un *développement instinctuel* plus ou moins rigoureux mais dans l'ensemble superposé à l'anatomie,
c'est-à-dire à l'existence réelle des individus.

Comment peut-on concevoir que ce dont il s'agit…
C'est à savoir l'enfant qui a le désir
d'être l'objet du désir de sa mère
…arrive à satisfaction ? Il n'y a évidemment pas d'autre moyen que de venir *à la place de cet objet de son désir* [β′].

Qu'est-ce que cela veut dire ?
Voilà l'enfant [E] dont nous avons eu à maintes reprises à le représenter sous la forme de ce *schéma* :
la relation de sa demande à ce quelque chose qui n'est pas seulement en lui, mais qui est d'abord une rencontre essentiellement dans son premier rôle,
à savoir *l'existence de l'articulation signifiante* [A] comme telle.



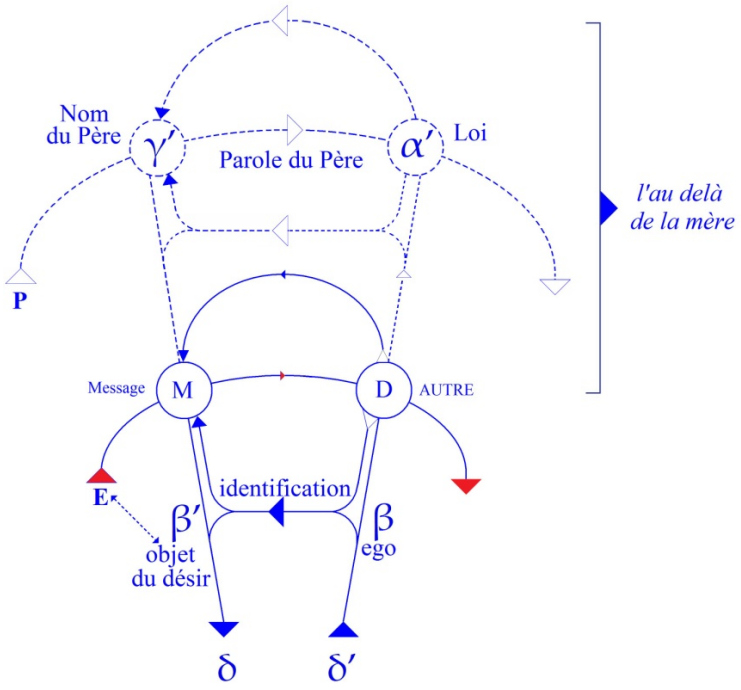
Ici [β] il n'y a encore rien, tout au moins *en principe*.
Je veux dire que si *la constitution du sujet* comme « *je* »…
je parle du discours
…n'est pas encore du tout forcément différenciée,
elle est impliquée déjà *dès la première modulation signifiante*.

Le « *je* » n'est pas forcé de se désigner comme tel
dans le discours pour être *le support* de ce discours :
- dans une *interjection*, dans un *commandement* : « *Viens !* »,
- dans un *appel* : « *Vous !* »,

…il y a un « *je* », mais latent.

Qu'il soit *latent*, c'est ce que nous exprimerons ici
[$\beta \rightarrow \beta'$] en mettant simplement une ligne de pointillés,
de même que *l'objet métonymique* n'est pas encore constitué
pour l'enfant.

Ici [D] est le *désir attendu de la mère*, et là [M] ce qui va
être le résultat de cette rencontre de l'appel
de l'enfant avec l'existence de la mère comme *Autre*,
à savoir un *message*.



Il est clair que pour que l'enfant parvienne à ceci, qui est de *coïncider avec l'objet du désir de la mère*…

c'est-à-dire quelque chose que nous pouvons déjà à ce niveau-là représenter comme ce qui est immédiatement à sa portée à atteindre [β′] avec…

mettons en pointillés, mais pour des raisons différentes - parce que ça lui est complètement inaccessible

…ce qui est *l'au-delà de la mère*

…il faut et il suffit :

- que ce « *je* » qui est là dans ce discours de l'enfant vienne ici se constituer au niveau de cet *Autre* qu'est la mère,

- que ce « *je* » *de la mère* devienne *l'Autre* de l'enfant, et que ce qui circule ici au niveau de la mère en tant qu'elle articule elle-même *l'objet de son désir*, vienne ici remplir sa *fonction de message* pour l'enfant.

C'est à savoir en fin de compte :

- que l'enfant renonce momentanément à quoi que ce soit - il n'y a pas de peine - qui soit sa propre parole, parce que sa propre parole est encore à ce moment-là plutôt en formation,

- que l'enfant - pour tout dire - reçoive…
  sous forme d'un *message* qui se produit ici [M],
  qui est le *message tout brut du désir de la mère*
  …reçoive ici [E → β′]…
  au *niveau métonymique* par rapport à ce que dit *la mère*
  …reçoive absolument - *au niveau métonymique* -
  son *identification à l'objet de la mère*. [Tu es mon…]

Ceci est extrêmement théorique, mais si ceci n'est pas saisi au départ, il est tout à fait impossible de concevoir ce qui doit se passer par la suite, c'est-à-dire précisément l'entrée en jeu, l'introduction de cet *au-delà de la mère* qui est constitué par son rapport à un autre discours qui doit être en l'occasion celui du père.

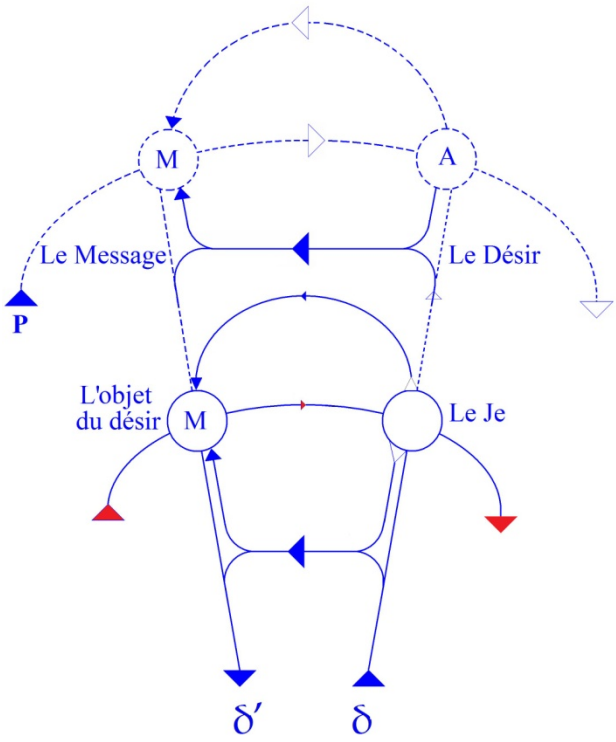
Donc c'est pour autant que l'enfant assume…
et il doit assumer, mais il ne l'assume
d'un autre côté que d'une façon en quelque sorte
brute dans la réalité de ce discours
…assume d'abord *le désir de la mère*, qu'il est ouvert à ceci : de pouvoir venir lui *se mettre à la place de la métonymie de la mère*, c'est-à-dire de devenir ce que je vous ai appelé l'autre jour son *assujet*.

Vous avez vu en quelque sorte sur quel déplacement ceci est fondé : précisément dans ce quelque chose qu'on nous appellera à cette occasion *identification primitive*, et qui consiste justement en cette sorte d'échange qui fait :

- que le « *je* » du sujet est venu *à la place de la mère* en tant qu'*Autre*,

- cependant que le « *je* » de la mère est devenu son *Autre* à lui.

C'est bien ce qui s'est passé dans cette sorte de « *remontée d'un cran dans la petite échelle* » de notre schéma, qui vient d'être opérée dans ce second temps :



Le point central, le point pivot, le point médiateur…
ou plus exactement *le moment où le père apparaît comme médié par la mère* dans le *complexe d'Œdipe*
…est très précisément celui où maintenant il se fait sentir comme interdicteur.

J'ai dit que là, il est *médié* : il est *médié* parce que c'est en tant qu'interdicteur qu'il va apparaître.
Où ? Dans le discours de la mère.

Je vous fais remarquer ici…
de même que tout à l'heure ce discours
de la mère était saisi à l'état brut
dans cette première étape du *complexe d'Œdipe*
…ici, dire qu'il est *médié*, ça ne veut pas dire que nous faisons encore intervenir ce que le sujet même de la mère, fait de la parole du père.

Cela veut dire que cette parole du père intervient effectivement dans ce qui résulte sous la forme du discours de la mère.
Il apparaît donc à ce moment-là moins voilé que dans la première étape, mais il n'est pas complètement révélé : c'est ce que veut dire cet usage du terme « *médié* » en cette occasion.

En d'autres termes, à cette étape il intervient ici [M] au titre du message pour la mère. « Lui » *il a la parole ici*, et ce qu'il dit, c'est une interdiction, c'est un « *ne pas…* » qui se transmet ici [message], au niveau où l'enfant reçoit *le message attendu* de la mère.

C'est un message sur un message, et cette forme particulière de message sur un message…
dont je vais vous dire, *à ma très grande surprise*, que *les linguistes* ne la distinguent pas comme telle, en quoi on voit qu'il y a bien intérêt à ce que nous fassions notre jonction avec *les linguistes*
…message sur un message, c'est le *message d'interdiction*.

Ce n'est pas simplement pour l'enfant, et déjà à cette époque « *Tu ne coucheras pas avec ta mère* », c'est aussi pour la mère « *Tu ne réintégreras pas…*
et ce sont toutes les formes bien connues de ce qu'on appelle l'instinct maternel qui rencontrent ici un obstacle
…« *Tu ne réintégreras pas ton produit* ».

Chacun sait que la forme primitive de l'instinct maternel se manifeste chez certains animaux peut-être plus encore chez les hommes, en réintégrant…
comme nous le disons élégamment
…oralement ce qui est sorti par un autre côté.
C'est très précisément de cela qu'il s'agit.

Cette interdiction parvient ici [M] comme telle, de même qu'on peut dire ici [A], que quelque chose se manifeste, qui est précisément *le père* en tant qu'Autre. Et en principe, c'est de là qu'existe la *potentialité*, la virtualité, en fin de compte salutaire, qui tient à ce que, de ce fait, l'enfant est profondément mis en question, ébranlé dans sa position d'*assujet*.

En d'autres termes, c'est pour autant :
- que l'objet du désir de la mère est mis en question par l'interdiction paternelle,
- que l'interdiction paternelle empêche que le cercle se referme complètement sur lui, à savoir qu'il devienne purement et simplement *objet* du désir de la mère,

- que tout le processus qui normalement devrait s'arrêter là…
  à savoir la relation symbolique à l'Autre
  …a déjà cette triplicité implicite qu'il y a dans le rapport de l'enfant à la mère, puisque ce n'est pas elle qu'il désire, mais son désir.
  Il y a déjà cette ternarité :
  c'est déjà un rapport symbolique.

Néanmoins tout est remis en question, du désir de ce désir, à partir du moment où son premier bouclage, sa première réussite, à savoir la trouvaille de l'objet du désir de la mère échappe complètement par l'interdiction paternelle, et laisse *le désir du désir* de la mère chez l'enfant le bec dans l'eau.

Cette deuxième étape, un peu moins faite de potentialité que la première…
elle, tout à fait sensible et perceptible mais essentiellement *instantanée*, si on peut dire *transitoire*
…est pourtant capitale, car en fin de compte, c'est elle qui est le cœur de ce qu'on peut appeler le moment privatif du *complexe d'Œdipe*.

C'est pour autant que l'enfant est débusqué lui-même…
et pour son plus grand bien, de cette *position idéale* dont lui et la mère pourraient se satisfaire, de cette *fonction* de son *objet métonymique*
…c'est pour autant qu'il est là débusqué, que peut s'établir la troisième relation, l'étape suivante : celle, féconde, où il devient autre chose.
Il devient cette autre chose dont je vous ai parlé la dernière fois, celle qui comporte l'identification au père et le titre virtuel à avoir ce que le père a.

Si je vous ai fait la dernière fois une espèce de brossage rapide des *trois temps de l'œdipe*, c'est pour n'avoir pas à le recommencer aujourd'hui, ou plus exactement pour avoir tout le temps aujourd'hui de le reprendre pas à pas.

Arrêtons-nous un instant là, et ensuite nous arriverons à l'homosexualité. C'est presque une parenthèse, néanmoins c'est important.

La façon dont le père intervient à ce moment-là dans la dialectique de l'œdipe, est extrêmement importante à considérer, parce que c'est là…

Et vous pourrez y voir plus clair dans le dernier article que j'ai donné pour le prochain numéro de *La Psychanalyse*[28], qui donne un résumé de ce que j'ai dit l'année où nous avons parlé *des Structures freudiennes de la psychose*. Le niveau de publication que cela représente ne m'a pas permis de donner *ce schéma là*, qui aurait nécessité beaucoup trop d'explications dans cet article… Mais quand vous aurez lu cet article - j'espère dans pas trop longtemps - vous pourrez reprendre dans vos notes ce que je vais vous montrer maintenant et qui consiste en ceci

…que pour autant que le *Nom du Père*…

- le père en tant que *fonction symbolique*,
- le père au niveau de ce qui se passe ici entre *message* et *code*, et *code* et *message*

…est précisément *Verworfen* [forclos], c'est qu'*il n'y a même pas* ici ce que j'ai représenté en pointillés, à savoir ce par quoi le père intervient en tant que *Loi*, mais d'une façon pure et simple, brute, en tant que message du « *ne pas…* » sur *le message* de la mère à l'enfant, en tant que tout brut aussi, source d'un code qui est au-delà de la mère.

Vous pouvez…

sur ce schéma de conduction des signifiants

…voir…

sensible et parfaitement repérable

…ceci qui se passe, quand pour avoir été sollicité à un détour vital essentiel, de faire répondre le *Nom du Père* à sa place, c'est-à-dire là où il ne peut pas répondre parce qu'il n'y est jamais venu, le Président SCHREBER voit à sa place surgir très précisément cette *structure* réalisée par l'intervention massive, réelle du père au-delà de la mère, mais non absolument supportée par lui en tant que fauteur de la Loi, qui fait que le Président SCHREBER entend au point majeur fécond de sa psychose… quoi ?

---

28 Jacques Lacan : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » in La Psychanalyse N°4, Puf,1959.

Très exactement deux sortes fondamentales d'*hallucinations* qui ne sont jamais, bien entendu, isolées comme telles dans les manuels classiques.

Pour comprendre quelque chose à l'*hallucination*, il vaut mieux lire l'œuvre…
remarquable sans doute, et exceptionnelle
…d'un psychotique comme le Président SCHREBER, que de lire tous les meilleurs auteurs psychiatres qui ont abordé le problème de l'*hallucination* avec, toute préparée dans leur poche, la fameuse échelle scolaire apprise en classe de philosophie :
sensation, perception, perception sans objet…
et d'autres balivernes.

Alors que le Président SCHREBER lui-même distingue très bien deux ordres de choses :

- les voix qui parlent dans « *la langue fondamentale* » et dont le propre, en parlant cette « *langue fondamentale* », est d'en apprendre au sujet *le code* par cette parole même. C'est à savoir que tout ce qui concerne, tout ce qui est des messages qu'il reçoit en langue fondamentale est en même temps fait de mots qui, *néologiques* ou pas - ils le sont à leur façon - consistent à apprendre au sujet ce qu'ils sont dans un nouveau code, celui qui lui répète littéralement un nouveau monde, un univers signifiant. En d'autres termes, il y a une série d'hallucinations qui sont des messages sur un néo-code, donc quelque chose qui se présente comme venant de l'Autre…
c'est tout ce qu'il y a
de plus terriblement hallucinatoire
…et sous forme de message sur le code constitué comme tel dans cet Autre.

- Et d'autre part, autre forme de messages qui se présentent essentiellement comme des messages interrompus,vous vous rappelez ces *petits bouts de phrases* :
« *Il doit nommément…* », « *Maintenant je veux…* », etc.

Autant dire des débuts d'ordres, et très précisément, dans certains cas, même de véritables principes :
« *Finir une chose quand on l'a commencée…* » et ainsi de suite.

Bref, ces messages qui se présentent essentiellement
en tant que purs messages, *ordres*, ou *ordres interrompus*,
en tant que pures forces d'induction dans le sujet,
également parfaitement localisables des deux côtés
dissociés - message et code – où l'intervention du
discours du père se résout quand ce quelque chose
est aboli dès l'origine et n'a jamais d'aucune façon
été intégré à la vie du sujet, ce qui est très
précisément ce qui fait la cohérence, l'*auto-sanction*
du discours du père, à savoir ce en quoi, ayant fini
son discours, *il revient sur lui*, il sanctionne comme *Loi*.

Pour l'étape suivante…
    qui suppose dans les conditions normales
    que le père puisse entrer en jeu
…nous avons dit la dernière fois de quoi
il s'agissait : à savoir que c'est pour autant que
le père va intervenir pour donner…
    en tant *qu'il l'a*, ce qui est en cause dans *la privation*
    phallique et qui est intervenu comme *terme central* de
    l'évolution de l'œdipe, des *trois temps de l'œdipe*
…c'est pour autant qu'il va apparaître effectivement
comme acte de don, non plus *dans les actes* de la mère,
et donc encore demi-voilé, mais *dans le discours*.

La mère elle-même…
    en tant que le message du père
    devient le message de la mère
…devient le message qui permet et qui autorise,
qui va produire ce quelque chose dont vous voyez bien
que mon schéma de la dernière fois ne veut rien dire
d'autre que ceci, que pour autant que ce message
du père s'incarne comme tel, il peut produire quelque
chose qui est la remontée d'un cran du schéma,
à savoir que le sujet peut *recevoir du message du père*
ce qu'il a tenté [de recevoir] *du message de la mère*.

Mais là, par le truchement, par l'intermédiaire
du don ou de la permission donnée à la mère,
c'est-à-dire que ce *qu'il a* en fin de compte…
    et c'est effectivement réalisé
    par la phase du déclin de l'œdipe
…il a ceci :
qu'il lui est permis d'avoir un pénis pour plus tard.

C'est vraiment, nous l'avons dit la dernière fois, « *le titre en poche* ». C'est aussi, pour évoquer une citation historique et amusante :
une femme dont le mari voulait être sûr qu'elle lui était fidèle, lui avait donné le certificat par écrit qu'elle lui était fidèle. À la suite de quoi elle s'était répandue à travers le monde en disant :

« *Ah, le beau billet qu'a La Châtre !* »

Eh bien, ce LA CHÂTRE et notre petit *châtré* sont bien du même ordre : ils ont aussi à la fin de l'œdipe ce beau billet qui n'est pas rien, puisque c'est sur ce beau billet que reposera par la suite le fait qu'ils puissent assumer tranquillement…
c'est-à-dire dans le cas le plus heureux
…d'avoir un pénis, autrement dit d'être quelqu'un d'identique à son père.

Mais c'est précisément dans cette *étape* en somme *ambiguë…*
dont vous voyez bien que les deux versants
en quelque sorte toujours susceptibles
de se reverser l'un dans l'autre
…qu'il y a quelque chose en quelque sorte d'abstrait, de pourtant dialectique dans ce rapport qu'il y a entre les deux temps dont je viens de vous parler, celui où le père intervient comme *interdictif et privateur*, et celui d'autre part où il intervient comme *permissif* et *donateur*, mais donateur au niveau de la mère.

Il peut se passer d'autres choses.
Pour voir ce qu'il peut se passer, il faut maintenant nous placer au niveau de la mère.

Au niveau de la mère, il faut nous reposer la question du paradoxe que représente ce caractère central de *l'objet phallique*, de *l'objet imaginaire* comme tel.

La mère est une femme que nous supposons arrivée à la plénitude de ses capacités de voracité féminine, et il est bien clair que l'objection qui est faite, et tout à fait d'une façon valable, à cette *fonction imaginaire du phallus*, c'est la mère, et ceci :

« *Mais le phallus n'est pas purement et simplement cela, ce bel objet imaginaire, il y a déjà quelque temps qu'elle l'a gobé* ». En d'autres termes, que *le phallus* au niveau de *la mère* n'est pas uniquement un *objet phallique*.

Il est aussi, parfaitement bien, quelque chose qui a rempli sa fonction alors, au niveau instinctuel, au niveau de sa fonction d'instrument normal de l'instinct.

Il est, en d'autres termes, considérable par la mère comme l'*injet*, si je puis m'exprimer ainsi par un mot qui ne veut pas simplement dire qu'elle se l'y introduit, mais qu'on l'y introduit, mais que ce « *in* » aussi signale ce rapport de cet objet à sa fonction au niveau instinctuel.

C'est un objet qui a sa fonction instinctuelle. C'est parce que l'homme doit traverser toute la forêt du *signifiant* pour rejoindre ces objets instinctivement valables et primitifs, que nous avons affaire à toute cette dialectique du *complexe d'Œdipe*.

N'empêche que - quand même ! - il y atteint de temps en temps, Dieu merci !

Sinon depuis longtemps les choses se seraient éteintes, faute de combattants,
vu la trop grande difficulté de rejoindre *l'objet réel*.

Voilà une des possibilités du côté de la mère.

Les autres, il faudrait tâcher…
pour pouvoir distinguer de là
…de voir ce que veut dire pour elle ce quelque chose qui consiste alors dans son rapport au *phallus* en tant que, comme à tout sujet humain, il lui tient le plus à cœur.

Nous pouvons très facilement distinguer à côté de cette fonction l'*injet*, la fonction d'*adjet*, c'est-à-dire l'appartenance *imaginaire* de quelque chose qui lui est ou non conféré comme ayant la permission de le désirer comme tel au niveau où nous sommes parvenus.

C'est-à-dire comme quelque chose qui, au niveau *imaginaire*, lui est donné ou ne lui est pas donné, lui *manque*, et alors, intervenant

- comme *manque*,
- comme quelque chose dont elle a été privée,
- comme l'objet de ce *penisneid*, de cette privation toujours ressentie dont nous connaissons l'incidence dans la psychologie féminine, ou au contraire comme ce quelque chose qui lui est quand même alors donné de là où il est.

Et vous voyez bien que c'est une autre fonction, que c'est autre chose…
encore qu'elle puisse se confondre avec celle de l'*injet* primitif dont il s'agit, et qui peut entrer à lui tout seul en ligne de compte d'une façon si je puis dire en quelque sorte très symbolique
…et pour autant que la femme comme telle :

- si elle a toutes les difficultés que comporte le fait de devoir s'introduire dans la dialectique du symbole pour arriver à s'intégrer à la famille humaine,

- a d'autre part tous les accès…
  c'est absolument certain
  …à ce quelque chose de primitif et d'instinctuel qui l'établit dans un rapport direct à ce qui est *l'objet*, non plus là, *de son désir*, mais *de son besoin*.

Maintenant, parlons des homosexuels, ceci étant bien élucidé.
Les homosexuels, on en parle.
Les homosexuels, on les soigne.
Les homosexuels, on ne les guérit pas.
Et ce qu'il y a de plus *formidable*, c'est qu'*on ne les guérit pas*, malgré qu'ils soient absolument guérissables.

Car il y a quelque chose qui se dégage de la façon la plus claire des observations, c'est que ce qui s'appelle homosexualité masculine est très proprement une inversion quant à l'objet, qui se motive, qui se structure au niveau d'un Œdipe plein et achevé.

À savoir au niveau d'un œdipe parvenu à cette troisième étape dont nous avons parlé à l'instant, ou plus exactement à quelque chose qui, dans cette troisième étape, tout en la réalisant, la modifie assez sensiblement pour qu'on puisse dire que l'homosexuel mâle…

l'autre aussi, mais aujourd'hui nous allons nous limiter au mâle pour des raisons de clarté

…l'homosexuel mâle a réalisé pleinement son œdipe.

Et vous me direz :

« *Nous le savons bien : il l'a réalisé sous une forme inversée.* »

Si cela vous suffit de le dire sous cette forme, vous pouvez toujours *en rester là*, je ne vous force pas à me suivre, mais je considère que nous avons le droit d'avoir des exigences plus grandes que celles qui consistent à dire :

« *Votre fille est muette, c'est parce que l'œdipe est inversé.* »

Nous avons à chercher dans la structure même de ce que nous montre la clinique à propos des homosexuels si nous ne pouvons pas beaucoup mieux comprendre *en quel point* précis cet achèvement de l'œdipe se situe :

- sa position avec toutes ses caractéristiques,
- le fait qu'il tienne *extrêmement* à cette position… au sens où l'homosexuel, pour si peu qu'on lui en offre le biais et la facilité, tient extrêmement à sa position d'homosexuel, que ses rapports avec l'objet féminin sont bien loin d'être abolis, mais au contraire très profondément structurés.

C'est précisément cette difficulté d'ébranlement de sa position mais encore bien plus ce pourquoi l'analyse échoue en général alors, [cette position] débusquée, non pas en raison d'une impossibilité interne à sa position, mais du fait précisément que toutes sortes de conditions sont exigibles, de cheminement dans les détours par où sa position lui est devenue essentiellement précieuse et primordiale.

Je crois que seules cette conception et cette façon de schématiser le problème permettent de les pointer. Il y a un certain nombre de traits qu'on peut voir chez l'homosexuel.

On l'a dit d'abord :
un rapport profond et perpétuel à la mère.
La mère, on nous la qualifie, d'après la moyenne des cas, comme quelqu'un qui, dans le couple parental, a une fonction directrice, a une fonction éminente, qui s'est plus occupée de l'enfant que le père…
    c'est déjà autre chose cela
…qui se serait occupée de l'enfant, nous dit-on, d'une façon très castratrice, qui aurait pris un très, très grand soin, minutieux, trop prolongé, de son éducation.

On ne semble pas se douter que dans tout cela, tout ne va pas dans le même sens.
Il faut ajouter quelques petits chaînons supplémentaires pour penser que l'effet d'une intervention tellement castratrice, par exemple, serait chez l'enfant cette *survalorisation* de l'objet…
    spécialement sous cette forme générale
    où il se présente chez l'homosexuel
…qu'aucun partenaire susceptible de l'intéresser ne saurait en être privé.

Je ne veux pas vous faire languir, ni avoir l'air de vous poser des devinettes. Je crois que la clef du problème concernant l'homosexuel, est celle-ci : l'homosexuel en tant qu'homosexuel, à savoir dans toutes ses nuances, accorde cette valeur prévalente à l'objet pénis, en fait une caractéristique absolument exigible du partenaire sexuel, en tant que sous une forme quelconque c'est la mère qui, au sens où je vous ai appris à le distinguer, *fait la loi* au père.

Je vous ai dit que le père intervenait dans cette dialectique du désir - dans l'œdipe - pour autant que le père fait la loi à la mère.
Ici, quelque chose qui peut être de diverses formes se résume toujours à ceci, que c'est la mère qui se trouve à un moment décisif avoir fait la loi au père.

Cela veut dire quoi ?
Vous allez le voir, cela veut dire *très précisément ceci* :
qu'au moment où, de par l'intervention du père,
aurait dû se passer la phase de *dissolution* concernant
le rapport du sujet à l'objet du désir de la mère,
c'est-à-dire au fait que la possibilité pour lui
de s'identifier au *phallus* fut complètement passée,
coupée à la racine par le fait de l'intervention
interdictive du père, à ce moment-là, c'est dans
la structure de la mère qu'il trouve le renfort,
le support, le quelque chose qui fait que cette crise
ne se passe pas.

À savoir, si vous voulez, qu'au moment idéal,
au temps dialectique où la mère devrait être prise
comme privée de cet *adjet* comme tel, c'est-à-dire que
le sujet ne sache plus littéralement de ce côté-là
à quel saint se vouer, à ce moment-là il trouve
sa sécurité.

Cela tient le coup parfaitement, du fait qu'il *éprouve*
qu'en fait c'est la mère qui est *la clef* de la situation,
qu'elle, elle ne se laisse ni priver, ni déposséder.

En d'autres termes, que le père peut toujours bien
dire ce qu'il veut, que pour une raison quelconque
ça ne leur fera ni chaud ni froid.
Cela ne veut pas dire que le père n'est pas *entré en jeu*.

FREUD, depuis très longtemps…
je vous prie de vous *reporter* aux *Trois essais sur la sexualité*
…a dit : « *Il n'est pas rare…* », et quand il dit « *il n'est pas rare* »,
il ne s'exprime pas au hasard :
ce n'est pas parce qu'*il est mou* qu'il dit « *il n'est pas rare* »,
c'est parce qu'il l'a vu fréquemment.
Reprenons donc :

> « *Il est fréquent - c'est une des possibilités - qu'une inversion soit déterminée par la chute d'un père trop interdicteur.* »

Il y a là-dedans les deux temps : l'interdiction,
mais aussi que cette interdiction a échoué.
En d'autres termes : que c'est la mère qui finalement
là, a fait *la Loi*.

Ceci explique aussi que dans de tout autres cas, où la marque de ce père interdicteur est brisée, le résultat soit exactement *le même*, et en particulier que dans des cas où le père aime trop la mère, où il apparaît par son amour comme trop dépendant de la mère, le résultat soit exactement le même.

Je ne suis pas en train de vous dire que le résultat est toujours le même, mais que *dans certains cas il est le même*. Ce dont il s'agit, ce n'est pas de différencier ce que cela fait quand du fait que le père aime trop la mère, ça fait un autre résultat qu'une homosexualité.

Simplement je fais remarquer au passage que je ne me réfugie pas du tout dans la constitution pour cette occasion, parce qu'il y a des différences qui sont à établir, par exemple sur un effet du type *névrose obsessionnelle*, et nous le verrons à une autre occasion, mais pour l'instant je veux simplement grouper des causes différentes qui peuvent avoir un effet commun, à savoir que dans les cas où le père est trop amoureux de la mère, il se trouve en fait dans la même position d'être celui à qui la mère fait la loi.

Il y a encore des cas…
et c'est là l'intérêt de prendre *cette perspective*,
c'est de voir comment cela *peut rassembler des cas différents*
…des cas où le père - le sujet vous en témoigne - est toujours resté comme une espèce de personnage très à distance, dont les messages ne parvenaient que *par l'intermédiaire de la mère*. C'est ce dont témoigne le sujet.

Mais en réalité, l'analyse montre qu'il est loin d'être absent, à savoir en particulier que derrière la relation tensionnelle, très souvent marquée de toutes sortes d'accusations, de plaintes, de manifestations agressives comme on s'exprime, concernant la mère, qui constituent le texte de l'analyse d'un homosexuel, on s'aperçoit que la présence du père comme rival, c'est-à-dire dans le sens, non *pas du tout de l'œdipe inversé*, mais de *l'œdipe normal*, se découvre, et de la façon la plus claire, et dans ce cas-là on se contente de dire que l'agressivité contre le père a été transférée à la mère.

On n'a tout de même pas quelque chose qui soit *bien clair*, mais on a quand même l'avantage de dire quelque chose qui, au moins, colle aux faits.

Ce qu'il s'agit de *savoir*, c'est *pourquoi* il en est ainsi. Il en est ainsi parce que dans position critique où le père a été effectivement une menace pour l'enfant, l'enfant a trouvé sa solution.

Mais remarquez que sur ce schéma, cela apparaît être la même que celle qui consiste dans l'identification représentée par l'homologie, la similitude de ces deux triangles.

Il a considéré que la façon de tenir le coup…
- *parce que* c'était la bonne,
- *parce que* la mère, elle, ne se laissait pas ébranler,

…c'était de s'identifier à la mère.

Aussi bien c'est très précisément en tant qu'étant dans la position de la mère, mais ainsi définie, qu'il va se trouver :

- d'une part, pour autant qu'il s'adresse à un partenaire qui est alors le substitut du personnage paternel, à savoir comme il apparaît très fréquemment dans les fantasmes, les rêves, des homosexuels, que le rapport avec lui va consister à le désarmer, à le mater, voire d'une façon tout à fait claire chez certains homosexuels, à le rendre incapable, lui, le personnage substitut du père, de se faire valoir auprès d'une femme ou des femmes,

- que d'autre part, cette phase qu'a l'exigence de l'homosexuel de rencontrer chez son partenaire l'organe pénien, correspond bien précisément à ceci, que dans la position primitive, celle qu'occupe la mère qui, elle, fait la loi au père, ce qui est justement mis en question…
  non pas résolu, mais mis en question
  …c'est à savoir si vraiment le père *en a ou n'en a pas*.

Et c'est très précisément cela qui est demandé par l'homosexuel à son partenaire, bien avant tout autre chose, et d'une façon prévalante par rapport à autre chose.

C'est avant tout…
    après cela on verra ce qu'on aura à en faire
…mais avant tout montrer *qu'il en a*.

J'irai même plus loin, j'irai jusqu'à vous indiquer ici que la valeur de dépendance que représente pour l'enfant l'amour excessif du père pour la mère, consiste précisément en ceci…
    dont vous pouvez vous souvenir
    et dont vous vous souvenez j'espère
…choisi à votre intention, c'est à savoir :
qu'« *aimer, c'est toujours donner ce qu'on n'a pas, et non pas donner ce qu'on a* ».

Je ne reviendrai pas sur les raisons pour lesquelles je vous ai donné cette formule, mais soyez-en *certains*, et prenez-la comme une formule clef, comme une petite rampe dont, à la toucher de la main, elle vous mènera…
    même si vous n'y comprenez rien, et c'est
    beaucoup mieux que vous n'y compreniez rien
…elle vous mènera au bon étage.

Aimer, c'est donner à quelqu'un, qui, lui, a ou n'a pas ce qui est en cause, mais assurément c'est donner ce qu'on n'a pas.

Donner par contre…
    c'est aussi donner
…mais c'est *donner ce qu'on a*. C'est la différence.

En tout cas, c'est pour autant que le père se montre véritablement aimant à l'endroit de la mère qu'il est soupçonné d'être suspect de n'en avoir pas.

Et c'est sous cet angle que *le mécanisme* entre en jeu. C'est d'ailleurs bien pourquoi cette remarque que je vous fais : jamais *les vérités* ne sont complètement obscures ni inconnues, quand elles ne sont pas articulées, elles sont à tout le moins pressenties.

Je ne sais pas jusqu'à quel point vous avez remarqué que ce thème brûlant n'est jamais abordé par les analystes, encore qu'il soit au moins aussi intéressant de savoir si le père aimait la mère, que si la mère aimait le père.

On pose toujours la question dans ce sens : l'enfant a eu une mère phallique castratrice, et tout ce que vous voudrez, et elle avait vis-à-vis du père une attitude autoritaire : manque d'amour, de respect, etc.

Mais il est *très curieux* de voir que nous ne soulignons jamais *la relation du père à la mère*.
C'est précisément dans la mesure où nous ne savons pas trop qu'en penser et où, somme toute, il ne nous apparaît pas pouvoir dire rien de bien normatif concernant ce sujet.

Aussi laissons-nous bien soigneusement de côté, tout au moins jusqu'à aujourd'hui, cet aspect du problème. J'aurai très probablement à y revenir.

Autre conséquence :
il y a quelque chose aussi qui apparaît très fréquemment, et qui n'est pas un des moindres paradoxes de l'analyse des homosexuels, c'est quelque chose qui au premier abord, semble bien paradoxal par rapport à cette exigence du pénis chez le partenaire.

Il apparaît de la façon la plus claire qu'il y a une chose dont ils ont *une peur bleue*, et on nous dit que c'est de voir l'organe de la femme parce que cela leur suggère des idées de castration.

C'est peut-être vrai, mais pas de la façon que l'on pense, parce que ce qui les arrête devant l'organe de la femme, c'est précisément qu'il est censé dans beaucoup de cas…
on le rencontre
…avoir ingéré le *phallus* du père, que ce qui est redouté et craint dans la pénétration, c'est précisément la rencontre avec ce *phallus*.

Il y a des rêves, dont je vous citerai certains, qui sont bien enregistrés dans la littérature, et aussi bien dans ma pratique, où il apparaît de la façon la plus claire qu'au tournant où on peut arriver à articuler ce qu'il en est du rapport avec la femme, c'est ceci : que ce qui émerge à l'occasion dans la rencontre possible avec un vagin féminin, c'est *très précisément un phallus* qui se développe en somme comme tel, et qui représente ce quelque chose d'insurmontable devant lequel le sujet doit non seulement s'arrêter, mais rencontrer toutes les craintes, et qui donne au danger du vagin un tout autre sens que celui qu'on a cru devoir mettre sous la rubrique du *vagin denté*, qui existe aussi mais qui […] au regard du vagin en tant qu'il contient le *phallus* hostile, le *phallus paternel*, le *phallus* à la fois *fantasmatique*, présent et absorbé par la mère, dont la mère elle-même détient la puissance véritable, est là *précisément dans l'organe féminin*, ceci articulant suffisamment toute la complexité des rapports de l'homosexuel avec les différents termes qui en quelque sorte […].

Et c'est précisément parce que c'est là, si l'on peut dire, une situation stable, pas du tout duelle, une situation pleine de sécurité, une situation à trois pieds, et qu'elle n'est jamais envisagée que soutenue, si je puis dire, sous l'aspect d'une relation duelle, que jamais dans le labyrinthe des positions de l'homosexuel…
et par conséquent par la faute de l'analyste
…la situation ne vient jamais à être *entièrement élucidée*.

En d'autres termes, c'est pour *méconnaître que la situation…*
qui bien entendu, tout en ayant les rapports
les plus étroits avec la mère
…n'a son importance que par rapport au père, à la façon de ce *qui devrait être le message de la Loi,* est exactement tout le *contraire*, c'est-à-dire ce quelque chose qui, ingéré ou pas, est en définitive entre les mains de la mère, dont la mère a la clef, mais d'une façon, vous le voyez, beaucoup plus complexe que simplement par cette notion globale et massive qu'elle est la mère pourvue d'un *phallus* et que l'homosexuel se trouve être identifié à la mère.

Non pas du tout en tant qu'elle est purement et simplement ce quelque chose qui a ou n'a pas d'*adjet*, mais quelqu'un qui détient les clefs de cette situation particulière qui est celle qui est au débouché de l'œdipe.

À savoir ce point où se juge de savoir lequel des deux, en fin de compte, détient la puissance, non pas n'importe quelle puissance, mais très précisément la puissance de l'amour et pour autant que les liens complexes de l'édification de l'œdipe, tels qu'ils vous sont présentés ici, vous permettent de comprendre comment ce rapport à la puissance de *la Loi* correspond, retentit métaphoriquement avec le rapport à l'objet fantasmatique qu'est le *phallus* en tant qu'objet auquel doit se faire à un moment l'identification du sujet comme tel.

Je poursuivrai la prochaine fois sur quelque chose qui ici s'impose comme une petite annexe, à savoir le commentaire de ce qu'on a appelé « *les états de passivité du phallus* » - le terme est de LOEWENSTEIN - pour motiver certains troubles de la puissance sexuelle.
Cela s'insère ici trop naturellement pour que je ne le fasse pas.

Puis je reprendrai d'une façon générale, comment nous pouvons à travers ces différents avatars du même *objet*…

> depuis le principe, à savoir sa fonction comme *objet imaginaire* de la mère, jusqu'au moment où il est assumé par le sujet

…comment nous pouvons ébaucher la classification définitive des différentes formes où il intervient.

C'est ce que nous ferons la prochaine fois, c'est-à-dire le 5 du mois suivant.

Et la fois suivante, le 12, après laquelle je vous quitterai pendant quinze jours, nous conclurons sur ceci qui concernera proprement alors, d'une façon qui vous intéressera peut-être moins directement mais à laquelle je tiens beaucoup, le rapport du *sujet* au *phallus*.
J'ai terminé mon dernier trimestre sur ce que

je vous ai apporté concernant la comédie.
Cela n'a pas été très bien ingéré, quand je vous ai dit que l'essentiel de la comédie c'était quand le sujet reprenait toute l'affaire dialectique en main et disait :

« *Après tout, toute cette affaire dramatique, la tragédie, les conflits entre le père et la mère, tout cela ne vaut pas l'amour, et maintenant amusons-nous, entrons dans l'orgie, faisons cesser tous ces conflits.* »

Tout de même, tout cela est fait pour l'homme, pour le sujet. J'ai été très étonné d'avoir surpris quelques personnes qui se sont scandalisées.
Je vais vous faire une confidence : c'est dans HEGEL.

Par contre, ce que je pourrai apporter de nouveau, et qui me paraît beaucoup plus démonstratif que tout ce qui a pu être élaboré par les diverses *phénoménologies de l'esprit*, c'est qu'à prendre cette voie, on retrouve une surprenante confirmation de ce que nous sommes en train d'avancer, à savoir le caractère crucial pour le sujet et pour son développement de *l'identification imaginaire au phallus*.

Et c'est là donc que ce dernier jour de cette période je vous donne rendez-vous pour vous montrer :
- à quel point cela s'applique,
- à quel point c'est démonstratif,
- à quel point c'est sensationnel,

…pour donner une clef, un terme unique, une explication univoque à la fonction de la comédie.

Précisément, ce *phallus* en tant que fonction fondamentale à laquelle s'identifie imaginairement le sujet est complètement éludé pour être réduit à la notion d'objet partiel, qui n'est absolument pas dans l'économie de FREUD sa fonction originale.

Ce *phallus* nous ramènera du même coup à ce quelque chose qui n'a pas été tout à fait compris…
du moins à ce que j'ai cru entendre
…à la fin de mon discours de la dernière fois, c'est-à-dire à la comédie.
Je vous laisserai sur ce thème aujourd'hui.

Je voulais simplement pour terminer, vous montrer dans quelle direction et dans quelle voie ce discours complexe, par lequel j'essaye de rassembler toutes les choses que nous avons dites, se raccorde et tient ensemble.

La symbolisation préoccupe le monde.
Un article est paru en Mai-Juin 1956, sous le titre de *Symbolism and Its Relationship to the Primary and Secondary Processes*, de Charles RYCROFT[29], où il essaye de donner un sens actuel au point où nous en sommes de *l'analyse du symbolisme*.

Ceux d'entre vous qui lisent l'anglais auraient évidemment avantage à lire un tel article, puisque cela leur montrera les difficultés qui se présentent depuis toujours à propos du sens à donner dans l'analyse au mot *symbolisme*, et je veux dire, pas simplement au mot mais à l'usage qu'on en fait, à l'idée qu'on se fait du processus du symbolisme.

Il est vrai que depuis 1911, où Monsieur JONES a fait là-dessus le premier travail d'ensemble important, la question est passée par diverses phases et elle a rencontré, et elle rencontre encore, de très grandes difficultés dans ce qui constitue actuellement *la position* la plus articulée *sur ce sujet*, c'est-à-dire celle qui sort des considérations de Madame Mélanie KLEIN sur *Le rôle du symbole dans la formation du moi*.

Ceci a le rapport le plus étroit avec ce que je suis en train de vous expliquer, et je voudrais essayer de vous faire sentir l'importance du point de vue que je suis en train d'essayer de vous faire comprendre pour mettre un petit peu de clarté dans des directions obscures.

Je ne sais pas par quel bout je vais le prendre aujourd'hui. Je n'ai pas de plan quant à la façon dont je vais vous présenter les choses.

29 Charles Rycroft : Symbolism and Its Relationship to the Primary and Secondary Processes, 1956, International Journal of Psycho-Analysis ; Cf. aussi le même article in : Imagination and Reality. Hogarth Press, London, 1968.

Je voudrais…
puisque c'est une espèce d'*antépénultième* séance que je vous ai annoncée, au séminaire prochain très précisément axée sur *le phallus et la comédie* …je voudrais simplement aujourd'hui marquer une espèce de point d'arrêt en vous montrant quelques directions importantes dans lesquelles ce que je vous ai exposé au début de ce trimestre concernant le *complexe de castration* permet de mettre des *points d'interrogation*. Je vais alors commencer par prendre les thèses comme elles viennent.

Aujourd'hui sur ce sujet, on ne peut pas toujours mettre un ordre strict dans quelque chose qui doit être avant tout considéré aujourd'hui comme une espèce de point carrefour.

Dans ce titre de Charles RYCROFT, vous venez de voir apparaître le *procès primaire* et *secondaire*. C'est quelque chose dont je n'ai jamais parlé devant vous et même, il y a quelque temps, certains s'en sont étonnés. Ils sont tombés sur *ce procès primaire et secondaire* à propos d'une définition de vocabulaire, et se sont trouvés un petit peu surpris.

Le *procès primaire* et *secondaire* date du temps de la *Traumdeutung*, et c'est quelque chose qui n'est pas complètement identique, mais qui recouvre les notions opposées de *principe de plaisir* et *principe de réalité*.
Principe de plaisir et *principe de réalité*, j'y ai plus d'une fois fait allusion devant vous, toujours pour vous faire remarquer que l'usage qu'on en fait est incomplet si on ne les met pas en rapport l'un avec l'autre, c'est-à-dire si on ne sent pas leur liaison, leur *opposition*, comme étant constitutives de la position de chacun de ces termes.

Je voudrais tout de suite aborder le vif de ce que je viens de faire remarquer : la notion de *principe du plaisir* en tant qu'élément principe du *procès primaire*, quand on la prend d'une façon isolée aboutit à ceci, et c'est de là que Charles RYCROFT croit devoir partir pour définir le procès primaire.

Il croit devoir écarter toutes ses caractéristiques structurales…

mettre au second plan le fait qu'y domine l'un des éléments constructifs que sont effectivement la condensation, le déplacement, etc… : tout ce que FREUD a commencé d'aborder quand il a défini l'inconscient

…et il le caractérise fondamentalement par ce que FREUD apporte dans l'élaboration terminale de cette théorie à propos de la *Traumdeutung*, à savoir que le *principe du plaisir* est constitué *essentiellement* par ceci : qu'il y a un mécanisme et qu'originairement et principiellement…

que vous entendiez la chose du point de vue de l'étape historique ou du point de vue d'une sous-jacence, d'un fondement sur lequel quelque chose d'autre a eu à se développer, une espèce de base, de profondeur psychique, ou même que vous l'entendiez dans une sorte de rapport logique

…c'est de là que l'on doit partir.

Il y aurait, disons chez le sujet humain…

il ne saurait évidemment s'agir semble-t-il d'*autre chose*, mais le point n'est pas trop défini

…il y aurait, en réponse à l'incitation pulsionnelle, toujours la possibilité virtuelle…

et en quelque sorte comme *constitutive* du principe de la position du sujet à l'endroit du monde

…tendance à la satisfaction hallucinatoire du désir.

Je pense que ceci ne vous surprend pas : exprimée abondamment chez tous les auteurs, cette *référence à ceci* qu'en raison d'une expérience primitive et sur un modèle qui est celui de la réflexion, à toute incitation interne du sujet correspond…

avant qu'il y corresponde quelque chose qui est le cycle instinctuel, le mouvement - fut-il incoordonné - de l'appétit, puis de la recherche, puis du repérage dans la réalité de ce qui satisfait le besoin par le fait des traces mnésiques de *ce* qui a déjà répondu au désir, qui apporte la satisfaction

…la satisfaction, purement et simplement, qui tend à se reproduire *sur le plan hallucinatoire*.

Ceci, qui est devenu presque consubstantiel à nos conceptions analytiques, au besoin nous en faisons usage, je dirai : presque d'une façon implicite, chaque fois que nous parlons du *principe du plaisir*.
Ne vous paraît-il pas dans une certaine mesure que c'est quelque chose d'assez exorbitant pour mériter un éclaircissement, parce qu'enfin, s'il est dans la nature du cycle des processus psychiques de se créer à soi-même sa satisfaction, je pourrais dire : pourquoi les gens ne se satisfont-ils pas ?

Bien sûr, c'est que le besoin continue d'insister, parce que la satisfaction fantasmatique ne saurait remplir tous les besoins. Mais nous ne savons que trop que dans l'ordre sexuel, dans tous les cas assurément, elle est éminemment susceptible de faire face au besoin, s'il s'agit de besoin pulsionnel.

Pour la faim, c'est autre chose, et après tout il se dessine à l'horizon que c'est bien de cela…
    c'est du *caractère* très possiblement *illusoire de l'objet sexuel*,
…qu'en fin de compte ici il s'agit. Cette conception existe et, d'une certaine façon, est motivée en effet par la possibilité de se soutenir, au moins à un certain niveau, au niveau de *la satisfaction sexuelle*.

C'est quelque chose qui a imprégné si profondément toute la pensée analytique, que dans la mesure où cette relation du besoin à sa satisfaction…
    à savoir : les primitives, les primordiales, gratifications ou satisfactions, ou frustrations aussi, qui sont considérées comme décisives à l'origine de la vie du sujet, à savoir dans les rapports du sujet avec sa mère
…est venue au premier plan…
    à savoir que c'est, dans son ensemble, dans une dialectique du besoin et de sa satisfaction que la psychanalyse est entrée de plus en plus à mesure qu'elle s'est intéressée de plus en plus aux stades primitifs du développement du sujet, à savoir la relation de l'enfant avec la mère
…on est arrivé à quelque chose dont je voudrais bien vous pointer le caractère significatif, et en même temps d'ailleurs, le caractère nécessaire.

C’est ceci dans la perspective kleinienne,
qui est celle que je désigne pour l'instant…
à savoir où tout l'apprentissage de
la réalité par le sujet est en quelque sorte
primordialement préparé et sous-tendu par
la constitution essentiellement *hallucinatoire et fantasmatique* des premiers objets classifiés en *bons* et *mauvais objets* pour autant qu'ils fixent en quelque sorte une première relation tout à fait primordiale qui va donner, pour la suite de la vie du sujet, les types principaux des modes de rapport du sujet avec la réalité
…on arrive à une sorte de composition du monde du sujet qui est fait d'une espèce de rapport fondamentalement irréel du sujet avec des objets qui ne sont que le reflet de ses pulsions fondamentales.

C'est autour de *l'agressivité fondamentale* par exemple du sujet que tout va s'ordonner en une série de projections de besoins du sujet.

Ce monde de la *phantasy*, telle qu'elle est usitée dans l'école kleinienne, est fondamental, et c'est à la surface de cela, que par une série d'expériences plus ou moins heureuses…
il est souhaitable qu'elles soient
assez heureuses pour cela
…que le monde de l'expérience va permettre un certain repérage raisonnable de ce qui dans ces objets est, comme on dit, objectivement définissable comme répondant à une certaine réalité, la trame d'*irréalité* restant en quelque sorte absolument fondamentale.

C'est, si je puis dire, cette sorte de construction…
que l'on peut vraiment appeler
construction psychotique du sujet
…qui fait qu'en somme un sujet normal c’est - dans cette perspective - une psychose qui a bien tourné, une psychose en quelque sorte heureusement harmonisée avec l'expérience.

Et ceci n'est pas une *reconstruction*.

L'auteur dont je vais parler maintenant :
Monsieur WINNICOTT, l'exprime strictement ainsi dans un des textes qu'il a écrits sur l'utilisation de la régression dans la thérapeutique analytique.

L'homogénéité fondamentale de *la psychose* avec le *rapport normal au monde* y est absolument affirmée comme telle. Ceci n'empêche pas que de très grandes difficultés surgissent de cette perspective, ne serait-ce que d'arriver à concevoir quelle est…
puisque la *phantasy* n'est en quelque sorte que la trame sous-jacente au monde de la réalité
…de voir quelle peut être *la fonction de la phantasy* reconnue comme telle par le sujet à l'état adulte et achevée et réussie dans la constitution de son monde réel.

C'est aussi bien le problème qui se présente à tout kleinien qui se respecte, c'est-à-dire à tout kleinien avoué, et aussi bien on peut dire actuellement à presque tout analyste, pour autant que le registre dans lequel il inscrit le rapport du sujet au monde devient de plus en plus exclusivement celui d'une série d'apprentissages du monde, faits sur la base d'une série d'expériences plus ou moins réussies de la frustration.

Je vous prie de vous reporter au texte de Monsieur WINNICOTT…
qui se trouve dans le *volume 26* de l'*International Journal of Psychoanalysis* et qui s'appelle : *Primitive Emotional Development* [30]
…pour arriver à motiver le surgissement, à concevoir ce monde de la *phantasy* en tant qu'il est vécu consciemment par le sujet et qu'il équilibre sa réalité, comme l'expérience le prouve.

Et il faut le constater dans son texte même…
pour ceux que ceci intéresse
…il s'appuie sur une remarque dont vous allez voir qu'on sent bien la nécessité, tant elle aboutit à un paradoxe tout à fait curieux.

---

30 Donald Woods Winnicott : Primitive Emotional Development (1945). International Journal of Psychoanalysis, vol. 26, pp.137-143. Traduit In D.W.Winnicott : De la pédiatrie à la psychanalyse, Payot, 1969, ou PB Payot p.33 : le développement affectif primaire.

Le surgissement du *principe de réalité*, autrement dit
de *la reconnaissance de la réalité* à partir des relations
primordiales de l'enfant avec l'objet maternel…
    objet de sa satisfaction
    et aussi de son insatisfaction
…ne laisse nullement apercevoir comment de là
peut surgir le monde de la *phantasy* sous sa forme,
si l'on peut dire, *adulte*, si ce n'est par un artifice
dont s'avise Monsieur WINNICOTT, ce qui permet
certainement un développement assez cohérent
de la théorie, mais dont je veux simplement
vous faire apercevoir le paradoxe.

C'est ceci :
il fait remarquer que si fondamentalement
la satisfaction du besoin *hallucinatoire* est dans la discordance
de cette satisfaction avec ce que la mère apporte
à l'enfant, c'est dans cette discordance que va
s'ouvrir la béance dans laquelle l'enfant
peut constituer d'une certaine façon une première
reconnaissance de l'objet, l'objet qui se trouve,
malgré les apparences si l'on peut dire, décevoir.

Alors pour expliquer comment peut naître en somme ce
quelque chose à quoi se résume pour le psychanalyste
moderne tout ce qui est du monde de la *phantasy* et
de l'imagination, à savoir ce qui en anglais
s'appelle le *playing*, il fait remarquer ceci :
supposons que l'objet maternel arrive pour remplir
juste à point nommé… à peine l'enfant a-t-il commencé
à réagir pour avoir le sein, que la mère le lui *apporte*.

Ici Monsieur WINNICOTT s'arrête à juste titre et pose
le problème suivant : qu'est-ce qui permet dans ces
conditions à l'enfant de distinguer *l'hallucination*,
la satisfaction hallucinatoire de son désir, de *la réalité* ?

En d'autres termes, avec ce point de départ
nous aboutissons strictement à exprimer l'équation
suivante : c'est qu'à l'origine, l'hallucination est
absolument impossible à distinguer du désir complet.
Est-ce qu'il ne vous semble pas que le paradoxe
de cette confusion ne peut tout de même pas manquer
d'être frappant ?

Dans une perspective qui rigoureusement caractérise le *processus primaire* comme devant être naturellement *satisfait d'une façon hallucinatoire*, nous aboutissons à ceci :

- que plus *la réalité* est satisfaisante, si l'on peut dire, moins elle constitue *une épreuve* de la réalité,
- et que l'origine de la pensée d'omnipotence chez l'enfant est essentiellement fondée sur tout ce qui peut avoir réussi dans la réalité.

Ceci peut se tenir d'une certaine manière, mais avouez que cela présente en soi-même quelque aspect paradoxal, et que la nécessité même d'avoir à recourir à quelque chose d'aussi paradoxal pour expliquer, en somme, un point pivot du développement du sujet est quelque chose qui prête à réflexion, voire à question.

Je vais tout de suite à l'opposé de ce qui semble pouvoir être présenté en face de cette conception dont vous ne méconnaissez pas, je pense, que toute paradoxale déjà qu'elle soit…
    et franchement paradoxale
…elle doit aussi avoir quelques conséquences.

Elle a certainement toutes sortes de conséquences. Je vous les ai déjà signalées l'année dernière quand j'ai fait allusion à ce même article de Monsieur WINNICOTT, c'est à savoir qu'il n'y a pas d'autre effet, dans la suite de son anthropologie, que de lui faire classer dans le même ordre que les aspects fantasmatiques de la pensée, à peu près tout ce qu'on peut appeler spéculation libre.

Je vous l'ai déjà dit l'année dernière : il y a là une assimilation complète de la vie fantasmatique avec tout ce qui est de l'ordre, pourtant extraordinairement élaboré spéculativement, à savoir de tout ce qu'on peut appeler *les convictions*, à peu près quelles qu'elles soient : *politiques*, *religieuses* ou autres. Ce qui est bien une sorte de point de vue que l'on voit s'insérer dans une sorte d'humour anglo-saxon, dans une certaine perspective de respect mutuel, de tolérance, et aussi de retrait.

Il y a une série de choses dont on ne parle qu'*entre guillemets* ou dont on ne parle pas entre gens bien élevés, et ce sont pourtant des choses qui comptent *quelque peu* puisqu'elles font partie du discours intérieur, qu'on est loin de pouvoir réduire au […].

Mais laissons les aboutissements de la chose. Je veux simplement vous montrer ce qu'en face de cela une autre conception peut poser.

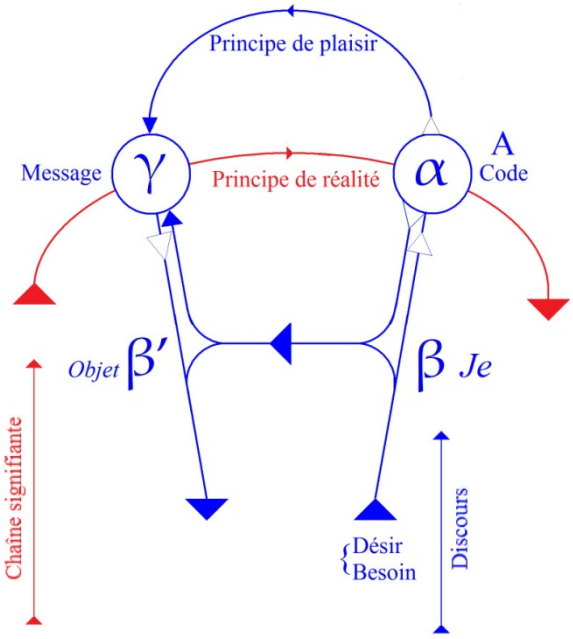
D'abord, est-il si clair que l'on puisse purement et simplement appeler *satisfaction* ce qui se produit au niveau *hallucinatoire*, c'est-à-dire dans les différents registres où nous pouvons incarner en quelque sorte cette thèse fondamentale de *la satisfaction hallucinatoire du besoin primordial du sujet au niveau du processus primaire* ?

Là-dessus, j'ai plusieurs fois introduit le problème. On dit : « *Voyez le rêve* », et on se rapporte toujours au rêve de l'enfant. C'est FREUD lui-même qui nous indique là-dessus la voie dans la perspective qu'il avait explorée, à savoir de nous indiquer le caractère fondamental du désir dans le rêve. Il a été amené à nous donner purement et simplement l'exemple du rêve de l'enfant comme type de la *satisfaction hallucinatoire*.

De là, chacun sait que la porte est vite ouverte. Les psychiatres depuis longtemps avaient cherché à se faire une idée des rapports perturbés du sujet avec la réalité dans le désir. Par exemple en le rapportant à des *structures analogues* à celles du rêve. La perspective que nous introduisons ici ne nous permet pas d'apporter là une *modification* essentielle.

Je crois qu'il est très important, au point où nous en sommes et en présence même des impasses et des difficultés que suscite cette conception d'une relation purement *imaginaire* du sujet avec le monde comme étant au principe même du développement de son rapport à la réalité, d'y opposer ceci, dont je vous montrais la place dans le *petit schéma* dont je ne cesserai pas de me servir et qui est celui-ci.

Je le reprends dans sa forme la plus simple,
dont je rappelle…
    dussé-je paraître le seriner un petit peu
…ce dont il s'agit :
c'est à savoir ici quelque chose qu'on peut appeler le besoin, mais que j'appelle d'ores et déjà le *désir* parce qu'il n'y a pas d'état originel, ni pur, du besoin et que dès l'origine, le besoin est motivé sur le plan du *désir*, c'est-à-dire de quelque chose qui chez l'homme est destiné à avoir un certain rapport avec le *signifiant*.



Et que c'est dans la traversée par cette intention désirante de ce qui se pose pour le sujet comme la chaîne signifiante :

- soit que la chaîne signifiante ait déjà imposé ses nécessités dans sa subjectivité,

- soit que tout à l'origine, il ne la rencontre que sous la forme de ceci : qu'elle est constituée d'ores et déjà chez la mère,qu'elle lui impose déjà chez la mère sa nécessité et sa barrière.

Et vous savez qu'ici il la rencontre d'abord sous la forme de l'Autre, et qu'elle aboutit à cette barrière sous la forme du message où dans ce *schéma*, naturellement, il ne s'agit que d'en voir la projection et où se situe sur ce *schéma* ce *principe de plaisir*.

À savoir ce quelque chose qui, dans certains cas, sous certaines incidences, donne un trait primitif *sous la forme du rêve* disons le plus primitif, le plus confus même, celui que nous pouvons voir chez le chien : on voit qu'un chien de temps en temps, quand il est en sommeil, remue les pattes, il doit donc rêver et il a peut-être une *satisfaction hallucinatoire* de son désir.

Comment pouvons-nous les concevoir ?

De même, comment pouvons-nous les situer, et justement chez l'homme ?

Je vous propose ceci :

> pour qu'au moins ça existe comme un terme de possibilité dans votre esprit
> et qu'à l'occasion vous vous rendiez compte que ça s'applique d'une façon plus satisfaisante.

…ce qui est *réponse hallucinatoire* au besoin n'est pas le surgissement d'une réalité fantasmatique au bout du circuit inauguré par l'exigence du besoin :

- c'est l'apparition, au bout de cette exigence, de ce mouvement qui commence à être *suscité* dans le sujet vers *quelque chose* qui doit en effet désigner pour lui quelque linéament,

- c'est l'apparition au bout de cela de *quelque chose* qui bien entendu, n'est pas sans rapport avec ce besoin qu'il a :
  un rapport avec ce qu'on appelle l'objet mais qui fondamentalement dès je dirai l'origine, a ce caractère d'être quelque chose qui a un rapport tel avec cet objet que cela mérite d'être appelé *un signifiant*.

Je veux dire quelque chose qui a essentiellement un rapport fondamental avec l'*absence* de cet objet, qui a déjà un caractère d'élément discret de *signe*.

Et FREUD lui-même ne peut pas faire autrement quand il articule ce mécanisme, cette naissance des structures inconscientes…

consultez la lettre déjà citée par moi : la *lettre 52 à Fliess*, au moment où commence pour lui à se formuler un modèle de l'appareil psychique qui permette de rendre compte précisément du *processus primaire*

…il faut qu'il admettre à l'origine que ce type d'inscription mnésique qui va répondre hallucinatoirement à la manifestation du besoin n'est rien d'autre que ceci : *un signe*.

C'est-à-dire quelque chose qui ne se caractérise pas seulement par un certain rapport avec l'image dans la théorie des instincts et de cette sorte de leurre qui peut suffire à éveiller le besoin et non pas à le remplir, mais quelque chose qui en tant qu'*image*, se situe déjà *dans un certain rapport avec d'autres signifiants* :

- avec le *signifiant* par exemple qui lui est directement *opposé*, qui signifie son *absence*,

- avec quelque chose qui est déjà organisé comme *signifiant*, déjà structuré dans ce rapport proprement fondamental qui est *le rapport symbolique* pour autant qu'il apparaît dans cette conjonction d'un jeu de *la présence* avec *l'absence*, de *l'absence* avec la *présence*, jeu lui-même lié ordinairement à une articulation vocale qui constitue déjà l'apparition d'éléments discrets de *signifiants*.

En fait, ce que nous avons comme expérience, ce que même on produit au niveau des règles les plus simples de l'enfant, n'est pas une satisfaction.

En quelque sorte, quand il s'agit de la faim toute simple, du besoin de la faim, c'est quelque chose qui se présente déjà avec un caractère d'excès, si je puis dire, d'exorbitant.
C'est justement ce qu'on a déjà défendu à l'enfant, tel le rêve de la petite Anna FREUD :
« *cerises, fraises, framboises, flan…* »

Tout ce qui est déjà entré dans une caractéristique proprement *signifiante* puisque c'est déjà *ce qui a été interdit...*

et non pas simplement ce qui répond à un besoin, au besoin de toute satisfaction de la faim

…qui consiste à se présenter sous le mode de festin des choses qui passent les limites justement de ce qui est l'objet naturel de la satisfaction du besoin. Ce trait tout à fait essentiel se *retrouve* absolument à tous les niveaux, à quelque niveau que vous preniez ce qui se présente, comme *satisfaction hallucinatoire*.

Et alors à l'inverse, que vous preniez les choses à l'autre bout… quand vous avez affaire à un délire où vous pouvez être tenté, faute de mieux, pendant un temps, avant FREUD, je dirai de chercher aussi quelque chose qui soit la correspondance d'une espèce de *désir* du sujet, vous y arrivez par quelques aperçus, quelques *flash* de biais, comme celui-là où quelque chose peut sembler représenter la satisfaction du désir.

Mais n'est-il pas évident que le phénomène majeur le plus frappant, le plus massif, le plus envahissant de tous les phénomènes du *délire* ne soit pas n'importe quel phénomène, ne soit pas n'importe quelle chose qui se rapporte à une espèce de *rêverie de satisfaction de désir* ?

C'est quelque chose d'aussi arrêté que l'*hallucination verbale* et avant toute autre chose…

- avant de savoir si cette *hallucination verbale* se passe à tel ou tel niveau,
- s'il y a là chez le sujet quelque chose comme une espèce de *reflet interne* sous forme d'*hallucination psychomotrice* qui est excessivement importante à constater,
- s'il y a *projection* ou autre

…n'apparaît-il pas dès l'abord que *dans la structuration de ce qui se présente comme hallucination*, ce qui domine d'abord et ce qui même devrait servir de *premier élément de classification* :

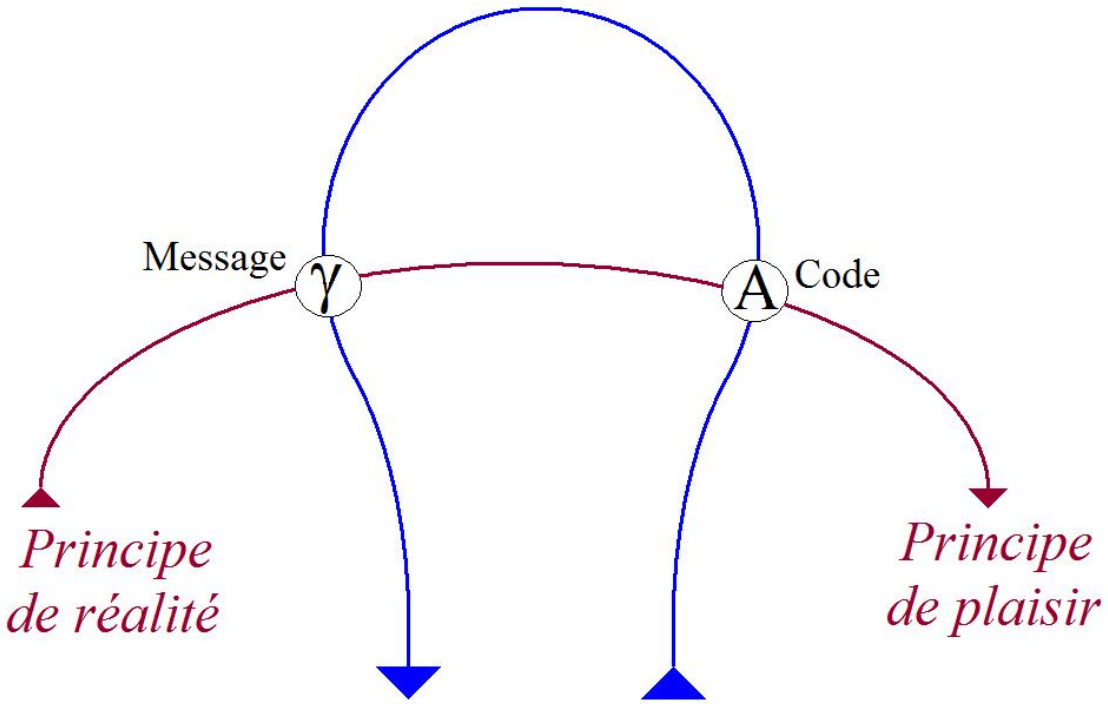
- c'est *sa structure dans le signifiant*,
- c'est que ce sont des *phénomènes structurés au niveau du signifiant*,
- c'est que *l'organisation même de ces hallucinations* ne peut, même un instant, se penser sans voir que la première chose qu'il y a à apporter dans ce phénomène c'est que c'est *un phénomène de signifiant*.

Voici donc une chose qui doit toujours nous rappeler que s'il est vrai qu'on puisse aborder sous cet angle la caractérisation de ce qu'on peut appeler *le principe du plaisir*, à savoir *la satisfaction* fondamentalement *irréelle du désir*, la différenciation, la caractéristique que *la satisfaction hallucinatoire du désir existe*, c'est qu'elle est *absolument* originelle, qu'elle se propose *dans le domaine du signifiant* et qu'elle implique comme tel un certain *lieu de l'Autre*…

qui n'est d'ailleurs pas forcément un autre
mais un certain lieu de l'Autre

…pour autant qu'il est nécessité par la position de cette *instance du signifiant*.

Vous remarquerez que dans une telle perspective, celle de ce petit schéma-ci :



c'est donc là que nous voyons entrer en jeu dans cette espèce de partie externe en fin de compte du circuit qui est constitué par la partie de droite du schéma, à savoir, *le besoin*, qui ici est quelque chose qui se manifeste sous la forme d'une sorte *de fin ou de queue de la chaîne signifiante*, quelque chose qui bien entendu n'existe qu'*à la limite*, et où pourtant vous reconnaîtrez toujours, chaque fois que quelque chose parvient à ce niveau-là du *schéma*, la caractéristique du *plaisir* comme y étant attachée.

Si c'est à un *plaisir* qu'aboutit le *trait d'esprit*, c'est très précisément pour autant que le *trait d'esprit* nécessite que quelque chose se réalise au niveau de l'Autre, qui a cette sorte de fin virtuelle vers une sorte d'*au-delà du sens* et qui pourtant est quelque chose qui en soi comporte une certaine satisfaction.

Si donc c'est dans cette partie externe du circuit que le *principe du plaisir* trouve en quelque sorte à se schématiser, ici de même, c'est dans cette partie-là que le *principe de réalité* est.
Il n'est pas concevable autrement, pour ce qui est du sujet humain pour autant que nous avons affaire à lui dans notre expérience.
Il n'y a pas d'autre appréhension ni définition possible du *principe de réalité* pour le sujet humain :

- pour autant qu'il a à y entrer au niveau du processus secondaire,
- pour autant que *le signifiant* à l'origine de sa chaîne entre effectivement en jeu dans le réel humain comme une réalité originale.

Il y a du langage, ça parle dans le monde, et à cause de cela il y a toute une série de choses, d'objets qui sont *signifiés*, qui ne le seraient absolument pas autrement, je veux dire s'il n'y avait pas en jeu, s'il n'y avait pas dans le monde, *du signifiant*.

Et l'introduction du sujet à quelque réalité que ce soit n'est absolument pas pensable par une pure et simple expérience de *quoi que ce soit* dont il s'agisse : d'une frustration, d'une discordance, d'un heurt, d'une brûlure, de tout ce que vous voudrez.

Il n'y a pas *épellement* pas à pas d'un *Umwelt* par l'homme, qui serait ainsi exploré d'une façon aussi immédiate et si l'on peut dire, tâtonnante, à ceci près que pour l'animal *l'instinct* vient à son secours, Dieu merci ! Parce que s'il fallait que l'animal *reconstruise le monde*, il n'aurait pas assez de toute sa vie pour le faire.

Alors pourquoi vouloir que l'homme, qui lui a des instincts fort peu adaptés, fasse cette expérience du monde, en quelque sorte avec ses mains ?

Le fait *qu'il y ait du signifiant* est absolument essentiel, et le principal truchement de son expérience de la réalité devient même presque réduit à une banalité, à une niaiserie que de le dire à ce niveau.

Il intervient quand même par la voix.

C'est bien manifeste naturellement de l'enseignement qu'il reçoit, de ce que lui apprend la parole de l'adulte, mais la marge importante que FREUD conquiert sur cet élément d'expérience est ceci : c'est que d'ores et déjà, avant même que l'apprentissage du langage soit élaboré sur le plan moteur, sur le plan auditif et sur le plan qu'il comprenne ce qu'on lui raconte, il y a déjà…

> dès l'origine, dès ses premiers rapports avec l'objet, dès son premier rapport avec l'objet maternel pour autant qu'il est cet objet primordial, primitif, celui dont dépend sa première survivance, subsistance dans le monde

…cet objet déjà est introduit comme tel au processus de symbolisation, joue déjà un rôle qui introduit dans le monde l'existence du *signifiant*, ceci à un stade ultra précoce.

Dites-vous le bien :
dès que l'enfant commence simplement à pouvoir opposer deux phonèmes, ce sont déjà deux vocables, et avec deux, celui qui les prononce et celui auquel ils sont adressés…

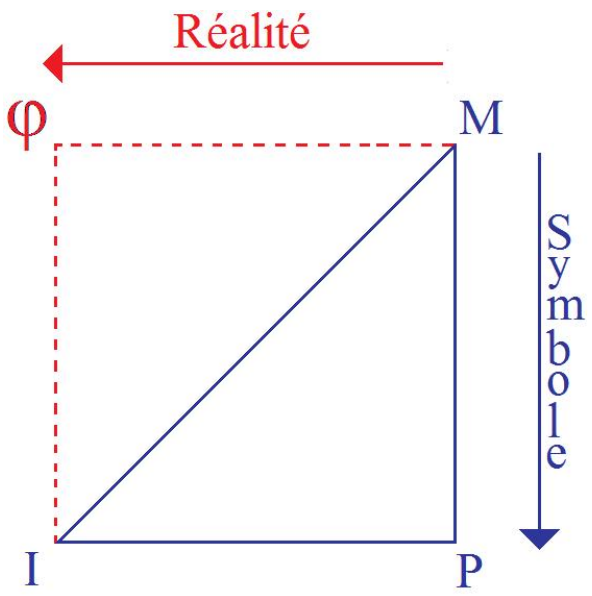
> c'est-à-dire l'objet, c'est-à-dire sa mère

…il y a déjà assez des quatre éléments pour contenir virtuellement en soi, *toute la combinatoire* d'où va surgir l'organisation du signifiant[31].

Je vais maintenant passer à un *nouveau* et *autre petit schéma*, qui d'ailleurs a déjà été ici ébauché et qui va vous montrer quelles vont en être les conséquences, en même temps que vous vous rappellerez ce que, dans la dernière leçon, j'ai essayé de vous faire sentir.

---

31 Lacan y revient à de nombreuses reprises : il suffit de quatre éléments (ici, deux phonèmes plus l'enfant et l'Autre comme signifiants) pour fonder toute la combinatoire d'un langage. (Cf. La lettre volée : $\alpha,\beta,\gamma,\delta$).



Nous avons dit que primordialement nous avions le rapport de l'enfant avec la mère, et il est vrai que c'est dans cet axe [I→M] que se constitue le premier rapport de *réalité*, je veux dire cette *réalité* est indéductible, et dans l'expérience ne peut être que reconstruite à l'aide de perpétuels *tours de passe-passe*, si on fait dépendre sa constitution uniquement des rapports du *désir* de l'enfant avec *l'objet* en tant qu'il satisfait ou ne satisfait pas son désir.

Si on peut, à la grande limite, trouver quelque chose qui réponde à cela dans un certain nombre de cas de psychoses précoces, c'est toujours en fin de compte, à la phase dite dépressive du développement de l'enfant qu'on se reporte chaque fois que l'on fait intervenir cette *dialectique*.

Il s'agit en réalité…
pour autant que cette *dialectique* comporte un développement ultérieur infiniment *plus complexe*
…de quelque chose de tout différent, à savoir que le rapport n'est pas simplement à l'origine : du désir de l'enfant à l'objet qui le satisfait ou qui ne le satisfait pas, mais…
grâce à quelque chose qui est un *minimum d'épaisseur*, d'irréalité, que donne *la première symbolisation*
…un repérage, si vous voulez déjà *triangulaire* de l'enfant :

- non pas par rapport à ce qui va apporter satisfaction à son besoin,
- mais par rapport au *désir du sujet maternel qu'il a en face de lui*.

C'est ceci, et uniquement pour autant que quelque chose est déjà inauguré dans cette dimension ici représentée selon l'axe qu'on appelle l'axe des ordonnées en analyse mathématique : nous avons la dimension du *symbole*.

Et à cause de ceci peut se concevoir que l'enfant, dans toute la mesure où il a à se repérer à l'endroit de ces deux pôles…

> et c'est d'ailleurs bien autour de cela que tâtonne Madame Mélanie KLEIN, sans pouvoir en donner la formule :
> c'est que c'est en effet autour d'un double pôle de la mère, elle l'appelle *la bonne* et *la mauvaise mère*

…que l'enfant commence à prendre sa position.

Ce n'est pas l'objet qu'il situe, c'est lui d'abord qu'il situe, et alors il va se situer en toutes sortes de points qui sont par là pour essayer de rejoindre ce qui est objet du désir de la mère, pour essayer, lui, de répondre au désir de la mère.

C'est cela l'élément essentiel, et ceci pourrait durer extrêmement longtemps.
Il n'y a, à la vérité, à partir de ce moment-là, aucune espèce de dialectique possible.

C'est ici qu'il nous faut nécessairement faire intervenir qu'il est tout à fait *impossible* de considérer le rapport de l'enfant à la mère, d'abord parce qu'il est impossible de le penser et de n'en rien déduire.

Mais il est également *impossible*, d'après l'expérience, de concevoir que l'enfant est dans ce *monde ambigu* que nous présentent les analystes kleiniens par exemple, dans lequel il n'y a de réalité que celle de la mère, et qui leur permet de dire que le monde primitif de l'enfant est à la fois suspendu à cet objet et entièrement auto-érotique, pour autant que l'enfant ne veut faire aucune différence là, entre un intérieur et un extérieur pour un objet auquel il est si étroitement lié qu'il forme littéralement avec lui un cercle fermé.

En fait, chacun sait…
il n'y a qu'à voir vivre un petit enfant
…que le petit enfant n'est pas *auto-érotique* du tout,
à savoir *qu'il s'intéresse* normalement, *comme tout petit animal…*
et un petit animal somme toute
plus spécialement intelligent que les autres
…*qu'il s'intéresse* à toutes sortes d'autres choses
dans la réalité.

Évidemment, pas à n'importe lesquelles,
mais il y en a une quand même à laquelle
nous attachons une certaine importance et qui…
puisque ici l'axe des abscisses
c'est l'axe de la réalité
…se présente tout à fait *à la limite de cette réalité*.
Ce n'est pas un fantasme, c'est une perception.

Je laisse de côté ceci, qui est énorme dans
la théorie kleinienne… Je veux dire que chez elle…
car c'est une femme de génie
…on peut tout lui passer, mais chez les élèves, tout
particulièrement informés en matière de psychologie,
chez quelqu'un comme Suzanne ISAACS, qui était une
psychologue, c'est impardonnable : à la suite de
Mme Mélanie Klein, elle n'en est pas moins arrivée
à articuler une théorie de la perception telle
qu'il n'y a aucun moyen de distinguer la perception
d'une introjection au sens analytique du terme !

Je ne peux pas au passage vous signaler toutes les
impasses du système kleinien, j'essaye de vous donner
un modèle qui vous permette d'articuler plus
clairement ce qui se passe.

Que se passe-t-il au niveau du stade du miroir ?

C'est que le stade du miroir, à savoir la rencontre
du sujet avec quelque chose qui est proprement une
réalité et en même temps qui ne l'est pas,
à savoir une image virtuelle jouant un rôle
tout à fait décisif dans une certaine cristallisation
du sujet que j'appelle *Urbild*, et qui se produit…
je le mets en parallèle avec le rapport
qui se produit entre l'enfant et la mère.

En gros, c'est bien de cela qu'il s'agit :
l'enfant conquiert là le point d'appui de cette chose
à la limite de la réalité qui se présente,
si l'on peut dire, pour lui d'une façon perceptive.

Ce qui peut d'autre part s'appeler une image,
au sens que ce mot a…
pour autant que *l'image* a cette propriété dans *la réalité*
…d'être ce signal captivant qui s'isole dans la
réalité, qui attire de la part du sujet cette capture
d'une certaine libido, d'un certain instinct, grâce à
quoi il y a en effet un certain nombre de repères,
de points perceptibles dans le monde, autour de quoi
l'être vivant organise à peu près ses conduites.

Pour l'être humain, il semble bien en fin de compte
que ce soit là le seul repère qui subsiste.
Il joue là son rôle, et *il joue son rôle* pour autant que
justement il est à proprement parler *leurrant* et *illusoire*.

C'est en cela qu'il vient au secours d'une activité
qui, d'ores et déjà, est pour le sujet…
en tant qu'il a à satisfaire le désir de l'autre
…une activité qui déjà se propose dans la visée
d'illusionner lui-même le désir de l'autre.

L'enfant, pour autant que maintenant il va se
constituer[…]

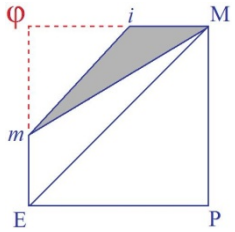
Comme toute l'activité jubilatoire de l'enfant devant
son miroir est à la fois à ce moment là de se
conquérir comme *quelque chose qui* à la fois *existe* et *n'existe pas*
et par rapport à quoi il repère à la fois ses propres
mouvements et aussi l'*image* de ceux qui l'accompagnent
devant ce miroir, c'est autour de cette possibilité
qui lui est ouverte…
par une certaine expérience privilégiée dans la
réalité qui a justement ce privilège d'une
réalité virtuelle, irréalisée et saisie comme
telle
…que l'enfant va pouvoir conquérir ce quelque chose
autour de quoi va littéralement se construire toute
possibilité de réalité humaine.

Ce n'est pas encore que le *phallus*…
pour autant qu'il est cet *objet imaginaire*
auquel l'enfant a à s'identifier pour
satisfaire au désir de la mère
…puisse d'ores et déjà se situer à sa place,
mais la possibilité d'une telle situation est
grandement enrichie par cette cristallisation du *moi*
dans un certain repérage, lui, qui ouvre toute
la possibilité de l'*imaginaire*.

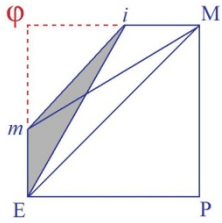
Et à quoi, en somme, assistons-nous ? Nous assistons
à quelque chose qui est un double mouvement par quoi
l'expérience de la réalité a introduit :

- sous la forme de *l'image du corps* [*i*], un élément
  illusoire et leurrant comme fondement essentiel
  du repérage du sujet par rapport à la réalité.
- Et dans toute cette mesure…
  dans la mesure de cet espace, de cette marge
  qui est offerte à l'enfant par cette expérience
  …la possibilité…
  dans une direction contraire

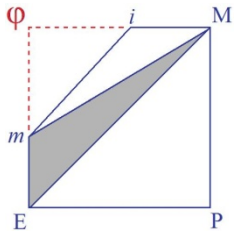
…pour *ses premières identifications du moi* d'entrer *dans un autre champ*
qui est défini comme homologue et inverse de celui
qui est constitué par le triangle m *i* M :



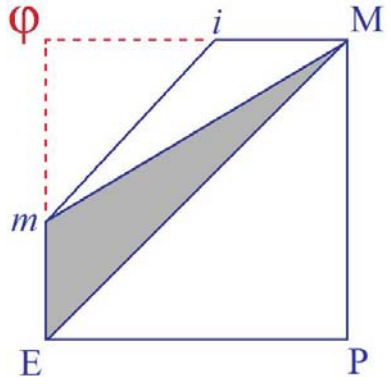
qui est celui-ci, celui entre m *i* E qui est le sujet
en tant qu'il a à s'identifier, à se définir,
à se conquérir, à se subjectiver :



et aussi le pôle de la mère M E *m* :

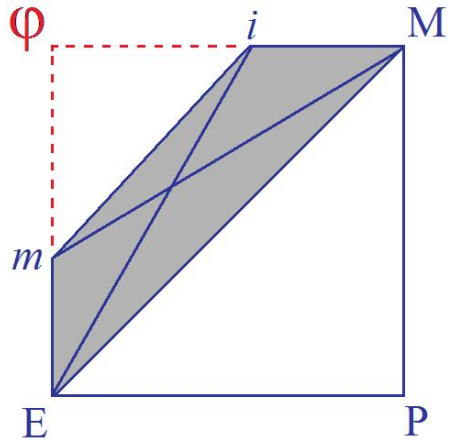


Et qu'est-ce que ce triangle-là ?



Et qu'est-ce que ce champ ?
Et comment ce trajet qui, à partir de l'*Urbild* du *moi*,
va permettre à l'enfant de se conquérir,
de s'identifier, de progresser, comment pouvons-nous
le définir ?
En quoi est-il constitué ?

Il est à proprement parler constitué en ceci, que cet
Urbild du *moi*, cette première conquête ou maîtrise du soi
que l'enfant fait dans son expérience à partir du
moment où il a dédoublé le pôle réel par rapport
auquel il a à se situer, le fait entrer dans ce
trapèze E *m i* M :



en tant qu'il s'identifie à des éléments multipliés
de signifiants dans la réalité, je veux dire :
où par toutes ces identification successives
il est lui-même, il prend lui-même la fonction,
le rôle d'une *série de signifiants*, entendez de *hiéroglyphes*,
de types, de formes et de présentations qui vont
ponctuer sa réalité d'un certain nombre de repères
qui en font d'ores et déjà *une réalité truffée de signifiants*.

En d'autres termes, ce qui va constituer ici la limite, c'est cette formation qui s'appelle *idéal du moi*...
vous allez voir pourquoi il est important
que je vous la situe comme cela
...c'est-à-dire ce à quoi le sujet *s'identifie* en allant *dans la direction du symbolique*, en partant du repérage *imaginaire* et en quelque sorte lui, préformé instinctuellement de lui-même à son propre corps, et pour autant que lui va s'engager dans une série *d'identifications signifiantes dans la direction* définie comme telle, comme *opposée à l'imaginaire*, à savoir comme utilisant *l'imaginaire comme signifiant*.

Et *l'identification* qui s'appelle *idéal du moi* se fait au niveau paternel. Pourquoi ? Précisément en ceci qu'au niveau paternel le détachement est plus grand par rapport à *la relation imaginaire* qu'au niveau de la relation à la mère.

Cette petite édification de *schémas* les uns sur les autres, ces petits danseurs se chevauchant, les jambes de l'un sur les épaules de l'autre, c'est bien de cela qu'il s'agit : c'est pour autant que le troisième de ce petit échafaudage, à savoir le père pour autant qu'il intervient pour interdire, c'est-à-dire pour faire passer ce qui est justement l'objet du désir de la mère au rang proprement *symbolique*, à savoir que c'est non seulement un objet *imaginaire*, mais qu'il est en plus détruit, interdit.

C'est pour autant qu'il intervient comme personnage réel, comme « *je* » pour jouer cette fonction, que ce « *je* » va devenir *quelque chose* d'éminemment *signifiant* et permettre d'être le noyau de l'identification en fin de compte dernière, suprême résultat du *complexe d'Œdipe* qui fait que c'est au père que se rapporte la formation dite *idéal du moi*.

Et ces oppositions de l'*idéal du moi* par rapport à *l'objet du désir de la mère* sont exprimées sur ce *schéma* en ceci : que si l'identification virtuelle et idéale du sujet au *phallus,* en tant qu'il est *l'objet du désir de la mère,* se situe là au sommet du premier triangle de la relation avec la mère, il s'y situe virtuellement : à la fois toujours possible et toujours menacé.

Si menacé qu'effectivement *il faut* qu'il soit détruit à un moment donné par l'intervention du *principe symbolique pur*, représenté par le *Nom du Père* qui est là à l'état de présence voilée, mais une présence qui se dévoile…
se dévoile non pas progressivement
…se dévoile par une intervention d'abord décisive en tant qu'il est l'élément interdicteur et que justement cette espèce de recherche tâtonnante du sujet qui devrait aboutir…
et qui aboutit dans certains cas
…à cette relation exclusive du sujet avec la mère, non pas à une pure et simple dépendance, mais à ce quelque chose qui se manifeste dans toutes sortes de perversions par une certaine relation essentielle au *phallus*, soit que le sujet l'assume *sous diverses formes* :

- soit qu'il en fasse son fétiche,
- soit que nous soyons là au niveau de ce que l'on peut appeler *la racine primitive de la relation perverse à la mère.*

C'est pour autant que dans cette identification à partir du *moi* le sujet…
qui peut dans une certaine phase faire en effet *un mouvement d'approchement*, *d'identification de son moi avec le phallus*
…essentiellement est porté dans l'autre direction, c'est-à-dire constitue un certain rapport qui lui, est marqué par les points termes qui sont là exprimés dans un certain rapport avec l'image du corps propre, c'est-à-dire à *l'imaginaire* pur et simple, à savoir *la mère*.

D'autre part, comme terme réel, son *moi* en tant qu'il est susceptible…
non pas simplement de se reconnaître,
mais s'étant reconnu
…de se faire lui-même *élément signifiant* et non plus simplement *élément imaginaire* dans son rapport avec la mère [alors] peuvent se produire ces successives *identifications* dont FREUD dans sa théorie du *moi* nous articule de la façon la plus ferme, c'est là l'objet de sa théorie du *moi,* C'est de nous montrer que le *moi* est fait d'une série d'identifications - reportez-vous au schéma - d'une série d'identifications à un objet qui est au-delà de l'objet immédiat, qui est le père en tant qu'il est au-delà de la mère.

Ce schéma est essentiel à conserver parce qu'aussi il vous démontre que pour que ceci se produise correctement, complètement, et dans la bonne direction, il doit y avoir un certain rapport entre sa direction, sa rectitude, ses accidents, et le développement alors toujours croissant de *la présence du père dans la dialectique* du rapport de l'enfant *avec la mère*.

Ce *schéma*, *avec son double mouvement de bascule*, à savoir que la réalité est conquise par le sujet humain pour autant qu'elle arrive à une certaine de ces limites sous la forme virtuelle de *l'image du corps,* et que d'une façon correspondante, c'est pour autant que le sujet introduit dans son champ d'expérience *les éléments irréels du signifiant*, qu'il arrive à élargir à la mesure où il l'est pour le sujet humain, le champ de cette expérience.

Ceci est d'une utilisation constante et sans vous y référer vous vous trouverez perpétuellement glisser dans une série de confusions qui consistent *à prendre* littéralement des *vessies pour des lanternes* et une *idéalisation* pour une *identification*, une *illusion* pour une *image*, toutes sortes de choses qui sont loin d'être *équivalentes* et auxquelles nous aurons à revenir par la suite, et en nous référant à ce schéma.

Il est bien clair par exemple que la conception que nous pouvons nous faire du phénomène du *délire* est quelque chose qui devrait facilement s'indiquer par la structure mise, promue, manifestée dans *ce schéma*, pour autant que nous voyons toujours dans *le délire* quelque chose qui assurément mérite *le terme de* *régressif*, mais *non pas à la façon d'une espèce de reproduction d'un état antérieur*, ce qui serait vraiment tout à fait abusif.

Confondre avec ce phénomène la notion que l'enfant vit dans un monde de délire par exemple…
qui semble être impliqué par *la conception kleinienne.*
…est l'une des choses les plus difficilement admissibles qui soient, pour la bonne raison que cette *phase psychotique*, si elle est nécessitée par les prémisses de l'articulation kleinienne, nous n'avons aucune espèce d'expérience chez l'enfant de quoi que ce soit qui représente *un état psychotique transitoire*.

Par contre, on conçoit fort bien sur le plan d'une régression, qui est structurale et non pas génétique, que le schéma permet d'illustrer…
précisément par un mouvement inverse à celui qui est décrit ici par les deux flèches
…l'invasion dans le monde des objets, de *l'image du corps* qui est si manifeste…
je parle des délires du type schréberien
…et inversement ici, ce quelque chose qui rassemble autour du moi tous les phénomènes du signifiant, au point que le sujet n'est plus en quelque sorte supporté en tant que *moi* que par cette trame continue d'hallucinations verbales signifiantes qui constitue à ce moment là une sorte de repli vers une position initiale de la genèse de son monde, de la réalité.

Voyons en somme quelle a été aujourd'hui notre visée. Notre visée est de situer définitivement le sens de la question que nous posons à propos de l'objet.

La question de l'objet, pour nous analystes, est fondamentalement celle-ci : …
parce que nous en avons constamment l'expérience, nous n'avons que cela à faire, de nous en occuper
…quelle est la source et la genèse de *l'objet illusoire* ?

Il s'agit de savoir si nous pouvons nous faire une conception suffisante de cet *objet* en tant qu'*illusoire*, simplement en nous référant aux catégories de l'*imaginaire*. Je vous réponds non, cela est impossible.

Parce que *l'objet illusoire*…
et ceci parce qu'on le connaît depuis excessivement longtemps depuis qu'il y a *des gens qui pensent* et *des philosophes* qui essayent d'exprimer ce qui est de l'expérience de tout le monde
…chacun sait que l'objet illusoire, il y a longtemps qu'on en parlait, *c'est le voile de Maya*.

C'est ce pourquoi il apparaît qu'un besoin tel que celui qui s'appelle le besoin sexuel manifestement réalise des buts qui sont au-delà, si l'on peut dire, de quoi que ce soit qui soit à l'intérieur du sujet.

On n'a pas attendu FREUD : déjà Monsieur SCHOPENHAUER et bien d'autres avant lui y ont vu cette *ruse de la nature* qui fait que le sujet croit embrasser telle femme et qu'il est purement et simplement soumis aux nécessités de l'espèce.

Ce côté du *caractère* fondamentalement *imaginaire* de l'objet, tout spécialement en tant qu'il est objet du besoin sexuel, était reconnu depuis longtemps et ne nous a pas fait faire *un pas* dans la direction de ce problème, qui est pourtant le problème essentiel.

Pourquoi ce même besoin…
qui serait soi-disant fait de ce qui,
grossièrement, apparemment paraît bien être dans
la nature réalisé par le caractère de leurre
du fait que le sujet n'est sensible qu'à l'image
de la femelle de son espèce - ceci en gros
…pourquoi cela ne nous fait pas faire un pas dans le sens que pour l'homme, un petit soulier de femme peut très précisément être ce qui provoque chez lui ce surgissement d'énergie soi-disant destinée à la reproduction de l'espèce ? Le problème est là.

Le problème est là, et le problème n'est soluble que pour autant que vous vous apercevez que l'objet dont il s'agit, en tant qu'il est *objet illusoire*, ne joue sa fonction chez le sujet humain, non pas en tant qu'*image si leurrante*…
si bien organisée naturellement
comme leurre que vous le supposiez
…mais en tant qu'élément signifiant dans une chaîne signifiante. J'y reviendrai.

Nous sommes au bout aujourd'hui d'une leçon peut-être tout spécialement abstraite.
Je vous en demande bien pardon, mais si nous ne posons pas ces termes, nous ne pourrons jamais arriver à comprendre :
- ce qui est ici et ce qui est là,
- ce que je dis et ce que je ne dis pas,
- ce que je dis pour contredire d'autres
  et ce que d'autres disent tout innocemment
  sans s'apercevoir de leurs contradictions.

Il faut bien en passer par là, par la fonction que joue tel ou tel objet, fétiche ou pas, mais même simplement toute instrumentation d'une perversion.

Il faut vraiment avoir la tête je ne sais où pour se contenter de termes comme *masochisme* ou *sadisme* par exemple, ce qui fournit naturellement toutes sortes de considérations admirables sur les étapes, les instincts, sur le fait qu'il y a je ne sais quel besoin moteur agressif nécessité par le fait de pouvoir arriver simplement au but de *l'étreinte génitale*.

Mais enfin, pourquoi est-ce que dans ce *sadisme* et dans ce *masochisme* le fait d'être battu…
il y a d'autres moyens d'exercer
le *sadisme* et le *masochisme*
…le fait d'être battu très précisément *avec une badine*, ou quoi que ce soit d'analogue, joue un rôle essentiel ?

Et minimiser l'importance dans la sexualité humaine de cet instrument là spécialement, qu'on appelle couramment le fouet, d'une façon plus ou moins élidée, symbolique, généralisée, c'est quand même quelque chose qui mérite quelque considération.

Monsieur Aldous HUXLEY nous dépeint le monde futur où tout sera si bien organisé quant à l'instinct [« 1984 »] de reproduction qu'on mettra purement et simplement les *petits fœtus en bouteille* après avoir choisi ceux qui seront destinés à leur avoir fourni les meilleurs germes. Tout va très bien, et le monde devient quelque chose de si particulièrement satisfaisant que Monsieur Aldous HUXLEY, en raison de ses préférences personnelles, le déclare fondamentalement ennuyeux.

Nous ne prenons pas parti, mais ce qui est *intéressant*, c'est qu'un auteur qui se livre à ces sortes d'anticipations, auxquelles nous n'attachons aucune espèce d'importance quant à nous, fait renaître le monde que lui connaît, et nous aussi, par l'intermédiaire d'une fille qui manifeste son besoin d'être fouettée. Il lui semble sans aucun doute qu'il y a là quelque chose qui est étroitement lié au caractère d'humanité du monde.

C'est simplement ce que je veux vous signaler.
Je veux vous signaler que ce qui est accessible
à un romancier…
    et à quelqu'un qui sans aucun doute
    a l'expérience de la vie sexuelle
…est tout de même aussi quelque chose qui pour nous,
analystes, devrait nous arrêter : à savoir
que si tout le tournant par exemple de l'histoire
de la perversion dans l'analyse…
    à savoir le moment où on est sorti de la notion
    que *la perversion est* purement et simplement la pulsion
    qui émerge, c'est-à-dire *le contraire de la névrose*
…on a attendu le signal du chef d'orchestre,
c'est-à-dire le moment où FREUD a écrit *On bat un enfant*.

Et que c'est autour de cette étude absolument
d'une sublimité totale…
    parce qu'évidemment tout ce qui a été dit après
    n'est que *la petite monnaie* de ce qu'il y a là-dedans
…c'est autour de l'analyse de ce fantasme de fouet
que FREUD a véritablement à ce moment-là fait entrer
la perversion dans sa véritable dialectique analytique :
là où elle apparaît être, non pas la manifestation
d'une pulsion pure et simple, mais être attachée à
un contexte dialectique aussi subtil, aussi composé,
aussi riche en compromis, aussi ambigu qu'*une névrose*.

C'est à partir précisément de quelque chose qui va,
non pas classer la perversion dans une catégorie de
l'instinct de nos tendances, mais dans quelque chose
qui l'articule précisément dans son détail,
dans son matériel et - disons le mot - dans *son signifiant*.

Chaque fois d'ailleurs que vous avez affaire à
une *perversion*, il y a quelque chose qui correspond à
une sorte de méconnaissance de ce que vous avez
devant vous si vous ne voyez pas combien *la perversion* est
attachée d'une façon fondamentale à une espèce de
trame d'affabulation qui d'ailleurs est essentiellement
susceptible de se transformer, de se modifier,
de se développer, de s'enrichir.

C'est même toute l'histoire de la perversion.

Le fait que la perversion, d'autre part, se lie, dans certains cas de la façon la plus étroite…
je veux dire cliniquement, dans l'expérience …à l'apparition, à la disparition, à tout le mouvement compensatoire d'une phobie qui, elle, montre évidemment le terme de l'endroit et de l'envers, mais dans un bien autre sens, au sens où deux systèmes articulés se composent et se compensent, et alternent l'un avec l'autre.

C'est aussi quelque chose qui est bien fait pour nous faire articuler la pulsion dans un tout autre domaine que celui pur et simple de la tendance.
C'est là-dessus, c'est sur l'accent de signifiant auquel répondent les éléments, le matériel de la perversion elle-même, que j'attire votre attention en particulier, puisqu'il s'agit pour l'instant de signifier ce dont il s'agit quant à l'objet.

Qu'est-ce que veut dire tout ceci ?
C'est que nous avons un objet, *objet primordial* qui reste sans aucun doute dominer la suite de la vie du sujet.
Nous avons aussi, sans aucun doute et certainement, certains éléments *imaginaires* qui jouent le rôle cristallisant, et particulièrement tout ce qui comporte le matériel de l'appareil corporel : les membres et la référence du sujet à la domination de ses membres, l'image totale.

Mais le fait que l'objet est pris dans une fonction qui est celle du signifiant et qui fait que, dans ce rapport constitué par l'existence d'une *chaîne signifiante* telle que nous la symbolisons par une série de S, S', S" et qu'il y ait en dessous, cette série de *significations* qui fait que, de même que la chaîne supérieure progresse dans un certain sens, le quelque chose qui dans les significations, ou en dessous, progresse en sens contraire, c'est une signification qui toujours glisse, file et se dérobe, qui fait qu'en fin de compte le rapport foncier de l'homme à toute *signification*, du fait de l'existence du signifiant, est un objet d'un type spécial.

Cet objet, je l'appelle *objet métonymique*.

Je vous dis que son principe en tant que le sujet a un rapport avec lui, c'est pour autant que le sujet, lui, s'identifie imaginairement d'une façon tout à fait radicale, non pas à telle ou telle de ses fonctions d'objet qui répondrait à telle ou telle tendance partielle, comme on dit, mais qu'il y a quelque chose qui nécessite qu'il y ait là, quelque part, un pôle.

À savoir dans *l'imaginaire* quelque chose qui représente *ce qui toujours se dérobe*, à savoir ce qui s'induit d'un certain courant de fuite de l'objet dans *l'imaginaire*, du fait de l'existence du signifiant.

Cet objet-là, il a un nom, il est pivot, il est central dans toute la dialectique des perversions, des névroses et même purement et simplement de tout développement subjectif.

Il s'appelle le *phallus*, et c'est cela que j'aurai à vous illustrer la prochaine fois.

[Au tableau les références de trois articles]

Ernest JONES : *« The phallic phase », International journal of psychoanalysis, XIV, 1933, in Papers on psychoanalysis,Baillière-Tindall and Cox 1950, pp.452-484.*
Die phallische phase Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse XIX 1933 Heft 3 (1933)
Traduction française : « La phase phallique », in La Psychanalyse, N°7,1964, p.271-312, ou « Le stade phallique » in Théorie et pratique de la psychanalyse, Payot, Paris, 1969.

Hanns SACHS : *« Zur Genese der Perversionen », Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse, 1923,IX.*

Otto RANK : *« Perversion und Neurose », Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse, 1922, VIII, Heft 4, pp.397-420. Trad. anglaise, « Perversion and Neurosis », International Journal of Psychoanalysis, 1923,IV.*

Ceci est en rapport avec l'article initial de FREUD sur le développement théorique de *la pensée analytique* sur les névroses dans ce qui a suivi *On bat un enfant* [32].

Cet article est le signal donné par FREUD à un retournement ou à un pas en avant de sa propre pensée, et du même coup à tout ce qui a suivi concernant l'étude de la perversion.

Vous verrez que si l'on regarde de près ce qui se passe à ce moment-là, la meilleure formule qu'on puisse en donner est celle qui permet seulement de donner le registre dont j'essaye ici de vous montrer l'instance essentielle dans la formation des symptômes, c'est-à-dire l'intervention de la notion de signifiant.

Il apparaît clairement - dès que FREUD l'a montré - que dans *la perversion* *l'instinct, la pulsion* n'ont absolument nul droit à êtres promus ou déclarés comme plus nus, si on peut dire, dans *la perversion* que dans *la névrose*.

32 Sigmund Freud : « Ein Kind wird geschlagen. Beitrag zur Kenntnis der Enrstehung sexueller perversionen », Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse, 1919, V, traduction française : « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », in Névrose, Psychose et perversion, Paris, PUF, 12ème éd., 2002.

Tout l'article de Hanns SACHS…
qui est si remarquable sur
la genèse des perversions
…est pour montrer que dans toutes les *formations* dites *perverses* quelles qu'elles soient il y a exactement la même *structure* de *compromis*, d'*élision*, de dialectique *du refoulé et du retour du refoulé*, qu'il y a dans la névrose.

C'est là l'essentiel de l'article dont il donne des exemples absolument convaincants. Il y a toujours dans la perversion quelque chose que le sujet ne *veut* pas reconnaître, avec ce que ce « *veut* » comporte dans notre langage : quelque chose qui se conçoit comme étant là articulé, et néanmoins, non seulement foncièrement méconnu par le sujet, mais refoulé pour des raisons en somme d'articulation essentielles.

C'est là le ressort du mécanisme analytique, qui ferait que si le sujet le reconnaît, il serait forcé en même temps de reconnaître une série d'autres choses, lesquelles lui sont proprement intolérables.

Ce qui est la ressource du refoulement : le refoulement ne pouvant se concevoir qu'en tant que lié à une chaîne signifiante articulée.

Chaque fois que vous avez refoulement dans la *névrose*, c'est pour autant que le sujet ne veut pas reconnaître quelque chose qui nécessiterait…
et ce terme « *nécessiterait* » comporte toujours un élément d'articulation signifiante qui n'est absolument pas concevable autrement que dans une cohérence de discours […]

Pour la perversion, c'est exactement la même chose. Voilà ce dont en 1923, à la suite de *l'article* de FREUD, tous les psychanalystes s'aperçoivent : que la perversion essentiellement, si on la regarde de près, comporte exactement les mêmes mécanismes d'*élision* de quelque chose qui lui est foncier, qui fait partie des rapports du sujet avec un certain nombre de *termes essentiels* qui sont les *termes* bel et bien *fondamentaux* que nous trouvons dans l'analyse des névroses, qui sont les *termes œdipiens*.

S'il y a une *différence* dans quelque chose quand même, cette *différence* mérite d'être serrée d'extrêmement près. Elle ne saurait en aucun cas se contenter d'*une opposition* aussi *sommaire* que celle qui dirait que :

- dans la névrose la pulsion est évitée,
- et que dans la perversion elle s'avoue nue.

Elle apparaît, *la pulsion*, mais *elle n'apparaît jamais que partiellement*. Elle apparaît dans quelque chose, qui par rapport à l'instinct est tout à fait frappant - apparaît comme étant un élément détaché, *un signe*, à proprement parler, et allons jusqu'à dire *un signifiant* de l'instinct.

C'est pourquoi la dernière fois en vous quittant, j'insistais par exemple sur l'élément instrumental qu'il y a par exemple dans toute une série de *fantasmes* dits *pervers*, pour nous *limiter* pour l'instant à ceux-là, parce qu'il convient de partir du concret et non pas d'une certaine idée générale que nous pouvons avoir de ce qu'on appelle « *l'économie instinctuelle* » d'une tension agressive ou pas, *de ses réflexions, de ses retours, de ses réfractions*.

Ce n'est pas toujours cela qui nous rendra compte de la prévalence de certains éléments dont le caractère vraiment, non seulement émergeant, mais à proprement parler isolé dans la forme prévalente, insistante, prédominante que prennent ces *perversions* sous la forme des fantasmes, c'est-à-dire sous la forme de ce par quoi elles comportent *une satisfaction imaginaire*.

Pourquoi ces éléments qui ont cette place *privilégiée*…
j'ai parlé l'autre fois de la chaussure,
j'ai parlé également aussi bien du fouet
…nous ne pouvons pas les rattacher purement et simplement à quelque chose qui surgirait d'une sorte d'économie biologique pure et simple de l'instinct ?

Le caractère prévalant de ces éléments qui s'isolent, de ces éléments instrumentaux qui prennent là une forme trop évidemment *symbolique* pour que ça puisse être un instinct méconnu, dès qu'on approche la réalité du vécu de la perversion, et cette constance à travers les transformations au cours de la vie du sujet, montre l'évolution de la perversion.

Cette *constance d'un terme* qui, lui, se retrouve toujours…
point sur lequel insiste également Hanns SACHS
…est une chose bien de nature à souligner encore pour nous la nécessité d'admettre comme un élément dernier, irréductible, un élément dont nous devons voir la place dans l'économie subjective, mais un élément qui doit être retenu comme primordial, comme essentiel de cet élément signifiant dans la *perversion*.

Aussi bien, est-ce à partir d'*un fantasme* isolé par FREUD dans un ensemble de huit malades…
six filles et deux garçons avec des *formes névrotiques*
assez nuancées, pas toutes d'ailleurs *des névroses*,
mais une part assez importante statistiquement
…c'est à partir de *l'étude systématique* et combien *soigneuse…*
suivie avec un pas à pas, un scrupule qui est
justement ce qui distingue entre toutes,
ces investigations de FREUD lui-même
quand c'est lui qui les fait
…c'est à travers ces sujets, si divers soient-ils, par la recherche des transformations de l'économie à travers les étapes…
qui sont *les étapes du complexe d'Œdipe*
…d'un certain fantasme : ce fantasme « *On bat un enfant* », que FREUD commence d'articuler pleinement ce qui se développera par la suite comme étant le moment d'investigation propre des perversions dans sa pensée, et j'y insiste, qui nous montrera toujours plus *l'importance* dans cette économie *de quelque chose qui est* à proprement parler et comme tel, *le jeu du signifiant*.

Je ne puis d'ailleurs, en passant, que *pointer une chose* : je ne sais pas si vous avez remarqué que les derniers écrits de FREUD, l'un de ses derniers articles : *Constructions dans l'analyse*, montre l'importance centrale de la notion du rapport du *sujet* au *signifiant* comme étant absolument fondamentale pour concevoir tout ce que nous pouvons rassembler…
et c'est un des derniers articles que FREUD aient écrits
…de ce que représente en fin de compte le mécanisme de la remémoration comme tel dans l'analyse, qui est essentiellement lié comme tel à la chaîne signifiante.

C'est tout à fait avéré dans cet article,
et le dernier article de FREUD que nous ayons…
celui qui, dans *Collected Papers* était traduit sous
le titre de *Splitting of the ego*, que je traduis par :
Division ou éclatement du moi dans le mécanisme du symptôme analytique,
Celui dont on peut dire : sur lequel FREUD
est resté, la plume lui tombant des mains
…cet article inachevé…
c'est la dernière œuvre qu'il nous lègue
…lie étroitement tout ce qui est de *l'économie de l'ego*…
avec cette dialectique de la reconnaissance
perverse, si l'on peut dire, d'un certain thème
auquel le sujet se trouve confronté
…lie étroitement, en un nœud indissoluble, *la fonction de l'ego*
et *la relation imaginaire* comme telle dans les rapports du
sujet à la réalité, et en tant que cette *relation imaginaire*
est utilisée et intégrée au mécanisme du signifiant.

Prenons maintenant le fantasme « *On bat un enfant* ».
Freud s'arrête sur le sujet de ce que signifie ce
fantasme dans lequel paraît absorbée, sinon l'*entièreté*,
du moins une partie importante des satisfactions
libidinales du sujet.

Il insiste : il l'a vu en grande majorité chez
des sujets féminins, en moindre chez des sujets
masculins, il ne s'agit pas de n'importe quel
fantasme sadique ou pervers, il s'agit de ceux qui
culminent et se fixent sous cette forme dont le sujet
donne d'abord le thème d'une façon très réticente.

Il semble qu'une assez grande charge de culpabilité
se lie pour le sujet à la communication même de
ce thème qui, une fois qu'il l'a révélé, donné,
ne peut pas pour lui s'articuler différemment
ni autrement que par « *On bat un enfant* ».

« *On bat* », cela veut dire que pour le sujet,
ce n'est pas lui qui bat, il est là en spectateur.

FREUD commence par analyser la chose comme elle se
passe dans l'imagination des filles, chez des sujets
féminins qui ont eu à lui révéler cela.

Il s'agit d'un personnage qui, à le considérer dans ses caractères d'ensemble, peut être considéré comme étant de la série de la lignée du personnage qui a l'autorité. Ce n'est pas *le père*.

C'est à l'occasion un instituteur, un personnage tout puissant, un roi, un tyran. Quelquefois, c'est très romancé : on reconnaît, non pas *le père*, mais quelque chose qui en est en quelque sorte *l'équivalence* pour nous.

Nous aurons très facilement à le situer - et ceci nous permet vraiment de le situer d'emblée dans la forme achevée du fantasme -, à ne pas nous contenter de cette sorte d'homologie avec le père, de ne pas l'assimiler au père, de le placer dans un certain point qui est cet au-delà du père, de le situer quelque part dans cette catégorie du *Nom du Père* que nous prenons soin de distinguer des incidences du *Père réel*.

Il s'agit de plusieurs enfants, d'une espèce de groupe, de foule, et ce sont toujours des garçons. Voilà qui en soulève des problèmes ! Et certes assez nombreux pour que je ne puisse même pas songer à les couvrir aujourd'hui. Je vous prie simplement de vous reporter à cet article de FREUD […] lui-même, paru dans la vieille *Revue Française de Psychanalyse, tome 6, n° 3 et 4*.

Que ce soit finalement toujours des garçons qui soient battus, c'est-à-dire des sujets d'un sexe opposé à celui du sujet du fantasme, voilà quelque chose sur quoi on peut spéculer indéfiniment, essayer de le rapporter en quelque sorte d'emblée à des thèmes comme celui de *la rivalité des sexes*, par exemple.

C'est là-dessus que FREUD achèvera son article pour montrer les apparentes justifications de la profonde incompatibilité des théories, comme par exemple celle d'ADLER, pour expliquer un résultat pareil.

Ce n'est certainement pas là-dessus que nous allons ici nous introduire, l'argumentation de FREUD étant amplement suffisante, et ce n'est pas cela qui fait notre intérêt essentiel.

Ce qui fait notre intérêt, c'est la façon dont FREUD procède pour aborder le problème. Il nous donne le résultat de ses analyses, et il commence par parler de ce qui se passe chez la fille pour les nécessités de l'exposition, pour n'avoir pas perpétuellement à faire des ouvertures doubles, des alternatives : ceci chez la fille, ceci chez le garçon.
Puis ensuite il prend…
ce pourquoi il a d'ailleurs moins de matériel
…ce qui se passe chez le garçon.

Que nous dit-il ?
Il constate des constances.
Ces constances il nous les rapporte.
Ce qui lui paraît essentiel, c'est *l'avatar de ce fantasme…*
je veux dire les transformations que l'investigation analytique, les antécédents aussi que l'investigation analytique permettent de donner à ce fantasme, pour tout dire l'histoire de ce fantasme, les sous-jacences de ce fantasme
…et là il y reconnaît un certain nombre d'états dans lesquels :

- quelque chose change,

- quelque chose reste constant.

Il s'agit de tirer de ceci enseignement, de voir ce que pour nous, peut représenter cette sorte de résultat de cette investigation minutieuse, qui porte la même marque de précision et d'insistance, de retour, de travail de son matériel, jusqu'à ce qu'il ait vraiment détaché ce qui lui apparaît les articulations irréductibles, qui fait l'originalité d'à peu près tout ce qu'a écrit FREUD.

Mais nous, spécialement, ce que nous voyons dans les *Cinq Grandes Psychanalyses…*
dans cet admirable *Homme aux loups* où il revient sans cesse sur ce même thème qui est de rechercher strictement la part de ce qu'on peut appeler l'origine *symbolique* et l'origine *réelle* de ce qui est la chaîne primitive dans l'histoire du sujet
…c'est cela même.

Là de même, il nous détache *trois étapes*, trois temps : une *première étape*, nous dit-il, qu'on trouve toujours dans cette occasion chez les filles, qui est ceci : l'enfant qui est battu, à un moment donné de l'analyse, dévoile dans tous les cas, nous dit-il, son existence et son vrai visage :
C'est un germain, c'est-à-dire un frère ou une sœur. Donc c'est un petit frère ou une petite sœur que le père bat. La signification de ceci, nous dit FREUD, se place très nettement sur deux plans.

Quelle est la signification, nous dit-il, de *ce fantasme* ? Il est tout à fait frappant de voir sous la plume de FREUD sortir à ce moment cette affirmation qu'il y a là quelque chose dont nous ne pouvons dire s'il s'agit de *quelque chose de sexuel*, de *quelque chose de sadique*.

C'est, nous dit-il…
évoquant là comme il le fait, une référence littéraire, celle d'une réponse d'une des sorcières dans *Macbeth* à BANQUO[33]
…c'est quelque chose qui est fait de la même matière dont tous les deux, le sexuel et le sadique, sortent.

Nous nous trouvons bien là dans ce que…
dans un article qui paraîtra peu après :
Le problème économique du masochisme
…FREUD nous définit comme vraiment lié à *cette étape première* où il faut que nous concevions qu'il y a *quelque part…*
ceci est absolument nécessité par le point où nous en sommes, nous sommes en 1923, c'est-à-dire après l'Au-delà du principe du plaisir
…comme ce point où nous devons penser qu'il y a primitivement, au moins pour une part importante, fusion des instincts, liaison des instincts *libidinaux*, des instincts *de vie* avec les instincts de mort et que cette fusion est quelque chose dont nous devons admettre l'état primitif, de sorte que nous sommes amenés à concevoir l'évolution instinctuelle comme comportant une part plus ou moins précoce de *défusion* de cet instinct.

---

33 Shakespeare Macbeth acte I, scène 3 : réponses des Sorcières à Banquo.
Première Sorcière : Moindre que Macbeth et plus grand.
Deuxième Sorcière : Moins heureux, et cependant beaucoup plus heureux.
Troisième Sorcière : Tu engendreras des rois, quoique tu ne le sois pas.

Que c'est à la précocité de la *défusion* de cet instinct, de l'isolement par exemple de l'instinct de mort que nous devons attribuer certaines prévalences ou certains arrêts dans l'évolution du sujet.

Mais en même temps FREUD souligne que c'est au niveau archaïque que se situe la signification de ce fantasme primitif. C'est pour autant que du père, de la part du père…

il ne se trouve pas d'étape plus élevée du fantasme, je veux dire étape archaïque antérieure

…c'est pour autant que de la part du père est refusée, déniée à cet enfant…

au petit frère ou à la petite sœur qui subit, dans le fantasme, les sévices de la part du père

…c'est pour autant qu'il y a *dénonciation de la relation d'amour*, humiliation, que ce sujet est visé, dans ce fantasme, dans son existence de sujet qu'il est l'objet de sévices et que ces sévices consistent à le dénier comme sujet, à réduire à rien son existence comme désirante, à le réduire à quelque chose qui, en tant que sujet, tend à l'abolir.

C'est cela le sens du fantasme primitif : *Mon père ne l'aime pas*, et c'est cela qui fait plaisir au sujet, le fait que l'autre n'est pas aimé, c'est-à-dire n'est pas établi dans la relation, elle, proprement symbolique. C'est par ce nerf, par ce biais que l'intervention du père ici prend sa valeur pour le sujet, première, essentielle, celle dont va dépendre toute la suite.

Le deuxième temps, nous dit freud…

et ceci n'est pas moins important à considérer que l'articulation du premier temps, ce premier temps est retrouvé dans l'analyse, l'autre, nous dit-il, n'y est jamais

...doit être reconstruit.

Ce sur quoi je mets l'accent et ce sur quoi je vous prie de vous arrêter, c'est sur les énormités de la déduction freudienne, de l'assertion de FREUD, parce que c'est cela qui est l'important.

Ce n'est pas simplement de nous laisser conduire, de le suivre les yeux plus ou moins bandés, c'est de nous apercevoir de *la portée* de ce qu'il dit : *ce deuxième temps, il doit être reconstruit*. Ne nous arrêtons pas pour l'instant à savoir si c'est légitime ou pas. Il est très important pour nous de nous apercevoir de ce que fait FREUD, et de ce qu'il nous dit de faire, grâce à quoi toute sa construction à lui peut se continuer.

Ce deuxième temps est ceci :
le fantasme qui est né ainsi dans ce rapport *triangulaire*, qui je vous le répète, doit être considéré comme archaïque, primitif et pourtant n'est pas entre *le sujet* et la mère et l'enfant, mais entre *le sujet* - l'enfant petit frère ou petite sœur - et le père.

Nous sommes *avant l'œdipe, et pourtant le père est là*. Le deuxième temps est lié à la relation de l'œdipe comme telle, je dis pour la petite fille, et a ce sens d'une relation privilégiée de la petite fille avec son père.

C'est elle qui est battue, et autour de cela : la convergence du matériel analytique qui nécessite de reconstruire cet état du fantasme, mais ce fantasme n'est jamais *sorti*, nous dit FREUD, dans le souvenir.

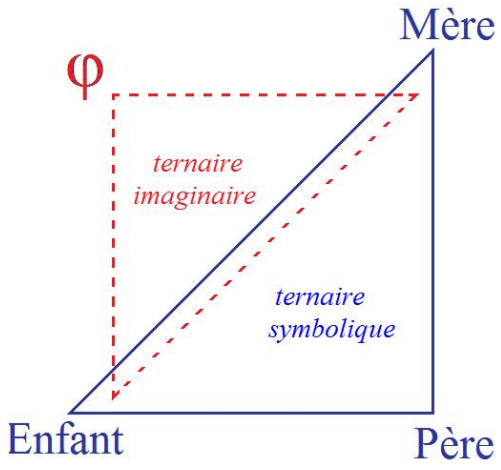
Par contre le temps, chez la petite fille, du désir d'être l'objet du désir de son père, avec ce que ceci comporte de culpabilité, Freud admet que ce peut être le retour coupable de ce désir œdipien qui nécessite qu'elle se fasse elle-même, dans ce fantasme uniquement reconstruit, l'objet du châtiment.

FREUD parle aussi à ce propos de *régression*, c'est-à-dire que pour autant que ce message ne peut être retrouvé dans la mémoire du sujet, pour autant qu'il est refoulé, un mécanisme corrélatif qu'il appelle à ce propos *régression*, peut faire que ce soit à cette relation antérieure que le sujet recourt pour exprimer dans un fantasme qui n'est jamais mis au jour, cette relation que le sujet a à ce moment-là avec le père, relation franchement libidinale, déjà structurée sur le mode œdipien.

Dans un *troisième temps*, et après la sortie de l'œdipe, il ne restera rien d'autre que ce schéma général où une nouvelle transformation se sera introduite qui est double :
la figure du père est dépassée, transposée, renvoyée à la forme générale du personnage qui peut battre, qui est en posture de battre, personnage omnipotent et despotique, et le sujet lui-même sera là présenté sous la forme de ces enfants multipliés qui ne sont même plus de son propre sexe, qui sont une espèce de série neutre d'enfants.

Quelque chose qui est en quelque sorte maintenu, fixé, mémorisé pourrait-on dire, dans cette forme dernière du fantasme, est ce quelque chose qui va rester par la suite pour le sujet investi de cette propriété de constituer l'image privilégiée sur laquelle ce que le sujet pourra éprouver à proprement parler de satisfactions génitales trouvera son appui, son support.

Voilà, semble-t-il, quelque chose qui tout de même mérite notre arrêt et notre réflexion.
Qu'est-ce que dans le schéma, les termes dont j'ai essayé de vous apprendre ici le premier usage peuvent venir représenter ?



Je reprends mon *triangle imaginaire* et mon *triangle symbolique*.
Toute la première dialectique de la *symbolisation* du rapport de l'enfant à la mère est essentiellement faite pour ce qui est signifiable, c'est-à-dire pour ce qui nous intéresse.

Il y a d'autres choses au-delà :
il y a l'objet en effet que peut présenter la mère comme étant la porteuse du sein, et celle qui peut apporter certaines satisfactions immédiates à l'*enfant*.

Mais s'il n'y avait que cela, il n'y aurait aucune espèce de développement ni de dialectique de rapport du sujet à la mère, ni aucune *ouverture* dans l'édifice.

Dans la suite, le rapport du sujet à la mère n'est pas simplement fait d'un rapport de satisfaction ou de frustration :

- il est fait de cette découverte de ce qui est *l'objet du désir de la mère*, il est essentiel à toute compréhension, et toute la suite de ce que je vous dirai, sera faite pour le démontrer.

- Il est fait d'abord d'une reconnaissance de ce qui est le désir de la mère.

C'est pour autant que…
d'une façon qui pour toute l'histoire analytique, pour la théorie comme pour la pratique
…il fait problème de savoir pourquoi, en ce point privilégié de ce qui fait *l'objet du désir de la mère*…
c'est-à-dire le monde du signifié tel qu'il se présente à partir du sujet, de celui qui a à se constituer dans son aventure humaine, de ce petit enfant dont nous parlions, de la découverte qu'il a à faire
…c'est de la fonction privilégiée dans ce qui pour la mère *signifie son désir*, de la fonction privilégiée du *phallus*.

Quand vous lirez l'article de JONES sur la *Phallic phase*, vous verrez les difficultés insondables qui naissent de cette affirmation de FREUD, que *pour les deux sexes* il y a comme une étape absolument originale, essentielle de ce qui est étroitement lié à leur *développement sexuel*, cette étape où, pour l'un comme pour l'autre sexe, le thème de l'autre comme autre désirant, est absolument lié à la possession du *phallus*.

C'est cela qui ne peut pas littéralement être compris *dans un certain registre*, par à peu près tous les gens qui entourent FREUD, encore qu'ils se contorsionnent pour le faire entrer quand même, parce que les faits le leur imposent dans leur articulation de *quelque chose*, de l'histoire de ce qui se passe chez le sujet.

C'est faute de comprendre que ce que FREUD pose là, c'est un *signifiant pivot* autour duquel *tourne toute la dialectique* de ce que le sujet doit conquérir de lui-même, de son propre être, moyennant quoi, faute de comprendre qu'il s'agit là d'un *signifiant* et pas d'autre chose, les commentateurs s'exténuent à retrouver…

sous forme de mille traces qui, bien entendu, correspondent à leurs expériences diverses

…quelque chose qui en est l'équivalent, à savoir la réalité contre laquelle quelque part le sujet se défend sous la forme de cette croyance au *phallus*, et bien entendu, à ce propos recueillent un tas de faits extrêmement valables, mais n'en font jamais qu'*un cas* ou qu'*un cheminement particulier* qui n'explique toujours pas pourquoi cet élément privilégié, spécial, est pris comme centre et pivot de la défense.

Si vous lisez particulièrement ce que JONES donne comme la fonction de cette croyance au *phallus* dans le développement du garçon, vous vous apercevrez que ce qu'il fait à ce sujet, c'est très spécialement ce qui se passe au niveau du développement de l'*homosexuel* : c'est-à-dire que loin d'être *le développement général*.

Il s'agit ici de la forme en effet la plus générale, et cette forme la plus générale n'est concevable que pour autant que l'on donne à ce *phallus* la fonction… Permettez-moi une formule qui va vous paraître bien audacieuse, mais nous n'aurons jamais à y revenir si vous voulez bien *l'admettre pour l'instant*, sous sa forme ramassée, pour son usage opérationnel

Je vous ai dit qu'en quelque sorte à l'intérieur du système signifiant, le *Nom du Père* a la fonction de l'ensemble du système signifiant, celui qui signifie, qui autorise le système signifiant à exister, qui en fait la loi.

Je vous dirai que fréquemment dans le *système signifiant*, nous devons considérer que le *phallus* entre en jeu à partir du moment où le sujet a à *symboliser* comme tel…
dans cette opposition du *signifiant* au *signifié*
…le *signifié*, je veux dire la *signification*.

Ce qui importe au sujet, ce qu'il désire, le désir en tant que désiré, le désiré du sujet, quand le névrosé ou le pervers a à le symboliser, en dernière analyse, c'est littéralement à l'aide du *phallus*.
Le *signifiant* du *signifié en général,* c'est le *phallus*.

Ceci est essentiel :

- *si vous partez de là*, vous comprendrez beaucoup de choses,

- *si vous ne partez pas de là* vous en comprendrez beaucoup *moins*, et vous serez forcés de faire des détours considérables pour comprendre des choses excessivement simples.

Ce *phallus*, c'est d'ores et déjà *ce qui entre en jeu* comme tel dès le premier abord du sujet avec *le désir de la mère*.
Ce *phallus* est voilé et restera voilé jusqu'à la fin des siècles pour une simple raison :
c'est qu'il est un signifiant dernier dans le rapport du signifiant au signifié.

Il y a en effet peu de chance qu'en fin de compte il ne se dévoile autrement que sous *sa nature de signifiant*, c'est-à-dire qu'il ne se révèle vraiment jamais, lui, qu'en tant que signifiant, il signifie.

Néanmoins nous arrivons à ceci :
pensez à ce qui se passe dans ce cas…
qui est proprement celui envisagé par FREUD
et que nous n'avons pas envisagé jusqu'ici
…si à cette place intervient quelque chose de beaucoup moins facile à articuler, à *symboliser* que quoi que ce soit d'*imaginaire*…
c'est-à-dire à cette phase première qui
est bien celle que nous désigne FREUD
…un sujet réel.

Le désir de la mère ici n'est plus simplement l'objet d'une recherche énigmatique où le sujet a, au cours de son développement, à tracer ce signe, *le phallus*, pour ensuite bien entendu, que ce *phallus* entre dans la danse du *symbolique*, c'est-à-dire soit ensuite *l'objet* précis *de la castration*, puis lui soit rendu sous une autre forme, c'est-à-dire fasse ce que d'abord il est question qu'il soit.

Il l'est, mais nous sommes tout à l'origine ici, nous sommes au moment où il est confronté avec la place *imaginaire* où se situe *le désir de la mère*, et cette place est occupée.

Nous ne pouvons pas parler de tout à la fois, et d'ailleurs il était très heureux que nous ne pensions pas tout de suite à cela.

Si nous y avions pensé tout de suite, à ce rôle dont nous savons tous qu'il est d'importance décisive dans le déclenchement des névroses…

> il suffit d'avoir la moindre expérience dans l'analyse pour savoir combien l'apparition d'un petit frère ou d'une petite sœur a un rôle vraiment carrefour dans l'évolution de quelque névrose que ce soit

…seulement, si nous nous arrêtons d'abord là, cela a chez nous exactement le même effet dans notre pensée que ça en a pour le sujet dans sa névrose, c'est-à-dire que si nous nous arrêtons tout de suite dans ce rapport de réalité, cela nous masque complètement la fonction de ce rapport.

À savoir que c'est pour autant que ce rapport vient à la place de ce qui nécessite un tout autre développement, un développement de *symbolisation*, et que cela le complique et nécessite une solution tout à fait différente.

C'est pour cela que cette relation au *frère* ou à *la petite sœur*, au rival quelconque, prend sa valeur décisive. Or ici, que voyons-nous dans le cas de la solution fantasmatique liée au fantasme, dans cette occasion dit *masochiste* ?

Nous voyons quelque chose dont FREUD nous a articulé
la nature : *ce sujet est aboli sur le plan symbolique*.
C'est en tant qu'il est un rien du tout…
qu'il est quelque chose à quoi on refuse
toute considération en tant que sujet
…que l'enfant trouve dans ce cas particulier
le fantasme de fustigation. C'est à ce titre,
et pour autant que l'enfant va réussir cette solution
du problème à ce niveau.

Nous n'avons qu'à nous limiter au cas où c'est comme
cela, mais à comprendre ce qui se passe dans le cas
où c'est comme cela.

C'est effectivement d'un acte *symbolique* qu'il s'agit,
et FREUD le souligne bien :
ce qui se passe chez cet enfant arrive chez le sujet
lui-même, qui se croit quelqu'un dans la famille.
Une seule taloche, nous dit Freud, suffit souvent
à le précipiter du faîte de sa toute puissance.

Il s'agit bien d'un *acte symbolique*, et je dirai que
la forme même qui entre en jeu dans le fantasme,
à savoir le fouet, la baguette, a quelque chose qui
porte en soi le caractère et la nature de je ne sais
quelle chose qui, sur le plan *symbolique*, s'exprime
par *une raie*, par quelque chose *qui barre le sujet*.

C'est avant d'être quoi que ce soit d'autre…
une […], une […] quelconques, quelque chose qui
puisse s'attribuer à un rapport en quelque sorte
physique du sujet avec celui qui souffre
…c'est avant tout de quelque chose *qui le raye,qui le barre,*
qui l'abolit, que quelque chose de *signifiant* intervient.

Ceci est si vrai que lorsque l'enfant, plus tard…
tout cela est dans l'article de FREUD,
je le suis ligne par ligne
…rencontre effectivement l'acte de battre, à savoir
quand à l'école il voit devant lui un enfant battu…
dit FREUD, et ceci simplement sur le texte
de son expérience des mêmes sujets desquels
il a extrait l'histoire de ce fantasme
…il ne trouve pas cela drôle du tout.

Je veux dire que cela lui inspire quelque chose de l'ordre de l'*imagination*...
c'est mal traduit en français
...c'est-à-dire une *aversion*, un *détournement de la tête*.

[Da die Phantasievorstellung, ein Kind wird geschlagen, regelmäßig mit hoher Lust besetzt war und in einen Akt lustvoller autoerotischer Befriedigung auslief, könnte man erwarten, daß auch das Zuschauen, wie ein anderes Kind in der Schule geschlagen wurde, eine Quelle ähnlichen Genusses gewesen sei. Allein dies war nie der Fall. Das Miterleben realer Schlageszenen in der Schule rief beim zuschauenden Kinde ein eigentümlich aufgeregtes, wahrscheinlich gemischtes Gefühl hervor, an dem die Ablehnung einen großen Anteil hatte.]

Le sujet est forcé de le supporter, mais il n'y est pour rien, il s'en tient à distance.
Le sujet est bien loin de participer à ce qui se passe réellement quand il est confronté avec une scène effective de fustigation.

Et aussi bien dans les fantasmes...
FREUD y vient aussi et l'indique très précisément
...le plaisir même de ce fantasme est manifestement lié à son caractère peu sérieux, inopérant :
que ça n'attente pas à l'intégrité, si on peut dire, *réelle*, ni *physique* du sujet. C'est bien son caractère *symbolique* comme tel qui est *érotisé*, et ceci dès l'origine.

Le deuxième temps...
et ceci a son importance pour la valorisation de *ce schéma* que je vous ai introduit la dernière fois
...est ceci : ce *fantasme*, dans le deuxième temps va prendre une tout autre valeur, et c'est bien cela qui est l'énigme, qui est toute l'énigme.
C'est l'essence du masochisme.
c'est dans le changement de sens de ce *fantasme* comme tel, à savoir comment :
ce *quelque chose* qui a servi à dénier l'amour,
est ce *quelque chose* même qui va servir à le *signifier*.

Quand il s'agit du sujet, il n'y a pas moyen de sortir de cette impasse, et je ne vous dis pas que ce soit là quelque chose qui soit facile à saisir comme expliqué, comme déplié.

Il faut que nous nous tenions d'abord au fait, à savoir que *c'est comme cela*, et après cela que nous tâchions de comprendre *pourquoi cela peut être comme cela*.

En d'autres termes, pourquoi l'introduction de ce signifiant radical qui se divise en deux choses :

- un message : « *l'enfant battu* », le sujet reçoit la nouvelle, le petit rival est un enfant battu, c'est-à-dire un rien du tout, quelque chose sur lequel on peut s'asseoir

- et puis - de cela - *un signifiant* qu'il faut bien isoler comme tel, à savoir : *avec quoi on fait cela*.

Le caractère fondamental dans cette existence effective du fantasme masochiste chez le sujet existant est, non pas je ne sais quelle espèce de reconstruction, *modèle idéal de l'évolution des instincts*.

Le caractère fondamental est l'existence du fouet, c'est quelque chose qui en soi mérite de retenir notre attention pour que nous fassions de cela quelque chose qui est un signifiant, qui est quelque chose qui dans la série de nos hiéroglyphes, mérite d'avoir une place privilégiée pour une simple raison, d'abord c'est que si vous remarquez les hiéroglyphes, vous verrez qu'il a une place privilégiée : celui qui tient le fouet a été depuis toujours le directeur, le *governator*, le maître.

Et il s'agit de *cela*, il s'agit de ne pas le perdre de vue, que *ceci* existe, et que nous avons affaire *à ceci*. Ceci, au deuxième temps, manifeste donc dans sa duplicité également le message, mais un message « *Mon père me bat* » qui ne parvient pas au sujet.

C'est comme cela qu'il faut entendre ce que dit FREUD à ce moment-là, *le message* qui à un moment a voulu dire :

« *Le rival n'existe pas, il n'est rien du tout* »

c'est le même qui veut dire :

« *Toi tu existes, et même tu es aimé* ».

C'est ce qui sert à ce moment-là, sous la forme, disons régressive ou refoulée, mais peu importe, c'est tout de même cela qui sert de message, mais de message qui ne parvient pas.

Il convient de nous arrêter sur ce temps énigmatique, parce que, comme nous le dit FREUD : *c'est toute l'essence du masochisme*.

Et à partir du moment où FREUD a abordé, attaqué fondamentalement le problème du *masochisme* comme tel…
c'est-à-dire l'*Au-delà du principe du plaisir*,
…à partir du moment où il a cherché quelle était la valeur radicale du *masochisme*, de ce *masochisme* qu'il rencontre comme une opposition et un ennemi radical, il a été forcé de le poser en divers termes, et nous trouvons là quelque chose où ce n'est certainement pas pour rien que trois ans après avoir fait l'*Au-delà du principe du plaisir*, il dit *que là est toute l'essence du masochisme*.

Cela vaut la peine que nous nous y arrêtions. Même si nous y allions justement en faisant des pas, il faut commencer par *voir le paradoxe*, et par *voir où il est*.

Nous avons donc là le message, celui qui ne parvient pas à la place du sujet, et la seule chose qui reste comme un signe par contre, c'est *le matériel du signifiant*, cet objet, le fouet, lui, reste.

Il reste comme un signe jusqu'à la fin et au point…
restant comme un signe
…de devenir le pivot, je dirai presque le modèle du rapport avec le désir de l'autre, puisque ensuite le fantasme dernier, celui qui reste…
dont le caractère de généralité nous est assez bien indiqué par la démultiplication indéfinie à ce moment-là des sujets
…veut dire ceci, à savoir :
mon rapport avec l'*autre*, les autres, les petits autres, avec le *petit a*, mon rapport avec ceux-là, pour autant que ce rapport est un rapport libidinal, est lié à ceci, que les êtres humains sont comme tels tous sous la férule, que pour l'être humain entrer dans le monde du désir c'est bel et bien et tout d'abord subir de la part de ce quelque chose qui existe *au-delà*…
que nous l'appelions le père, ici, n'a plus d'importance, peu importe
…c'est *la Loi*.

Voilà ce que chez un sujet déterminé…
    sans doute entrant dans l'affaire
    par des voies particulières
…comment une certaine ligne d'évolution se définit,
et quelle est *la fonction du fantasme terminal* :
de *manifester un rapport essentiel du sujet au signifiant*.

Et maintenant allons un peu plus loin et rappelons-nous ce que FREUD nous apporte concernant le *masochisme*.

Rappelons-nous en quoi consiste ce qu'introduit de nouveau l'*Au-delà du principe du plaisir* dans l'évolution de la pensée freudienne.

Il repose essentiellement sur cette remarque : que si nous considérons le mode de résistance ou d'inertie du sujet à une certaine intervention curative, normative, normalisante, nous sommes amenés à articuler d'une façon absolue *le principe du plaisir* comme cette *tendance de tout ce qui est la vie à retourner à l'inanimé*.
Le dernier ressort de l'évolution libidinale, c'est de retourner au repos des pierres.

Voilà ce que FREUD…
    pour le plus grand scandale d'ailleurs
    de tous ceux pour qui la notion de *libido*
    avait fait jusque là la loi de leur pensée
…apporte, et qui se présente à la fois comme paradoxalement nouveau…
    voire scandaleux quand c'est exprimé
    comme je viens de le faire
…ne se présentant d'ailleurs que comme une espèce d'extension de ce qui avait été donné comme la loi même du *principe du plaisir*, à savoir le plaisir étant caractérisé par le retour à zéro de la tension.

Il n'y a en effet pas de plus radical retour à zéro que la mort. Simplement vous pouvez remarquer en même temps qu'ici c'est cette formulation que nous donnons au principe dernier du plaisir.

Nous sommes tout de même forcés de l'appeler un *au-delà du principe du plaisir*, pour le distinguer.

C'est là un des problèmes les plus singuliers de sa vie et de sa personne :
FREUD avait une relation à la femme, sur laquelle sans doute peut-être un jour nous aurons l'occasion de revenir, une tendance assez déplorable à recevoir [des avis, conseils, suggestions ?] de la constellation féminine qu'il a eue en somme autour de lui, dans les continuatrices ou les aides de sa pensée, constellation qui d'ailleurs est bien conforme à son existence elle-même, donc très *privée* de femmes ou *s'en privant*.

On ne connaît guère à FREUD que deux femmes : la sienne et puis cette belle-sœur [Minna Bernays] qui vivait dans l'ombre du couple. On n'a vraiment pas trace d'autre chose qui soit une *relation* proprement *amoureuse*.

Par contre il suffit qu'une personne comme Barbara LOW propose un terme, j'ose le dire, aussi médiocrement adapté que le terme de *Nirvana principle*, pour que FREUD lui donne sa sanction.

Le rapport qu'il y a entre le *Nirvana* et cette notion de retour à la nature inanimée est un tant soit peu approximatif, et FREUD s'en est contenté.
Contentons-nous en aussi…

Si le *Nirvana principle* est donc la règle et la loi même de l'évolution vitale comme telle, FREUD le reconnaît, il doit y avoir donc quelque part un truc pour que, de temps en temps au moins, ce ne soit pas *la chute du plaisir* qui fasse plaisir, mais au contraire *sa montée*.

C'est donc là qu'il s'exprime.
Il dit cela : « *Nous ne sommes absolument pas fichus de dire pourquoi.* »
Ce doit être quelque chose dans le genre d'un rythme temporaire, d'une espèce de convenance des termes.

Il laisse apparaître à l'horizon des possibilités de recourir à des explications qui, si elles pouvaient être données, ne seraient certainement pas vagues, mais en tout cas très loin de notre portée, enfin, c'est plutôt dans le sens de la musique, de l'harmonie des sphères et des pulsations.

En tout cas, il faut remarquer qu'il faut *tout de même…*
à partir du moment où nous avons admis que
le *principe du plaisir* c'est de retourner à la mort
…que le plaisir effectif, celui auquel nous avons affaire concrètement, nécessite donc un autre ordre d'explications qui ne peut être que dans quelque truc de la vie, à savoir de faire croire aux sujets, si on peut dire, que c'est bien pour leur plaisir qu'ils sont là, c'est-à-dire que l'on retourne dans la plus grande banalité philosophique, à savoir que *le voile de Maya* ne nous conserve en vie que grâce au fait qu'il nous leurre.

Et puis alors, au-delà, la possibilité…
pour atteindre soit ce plaisir, soit des plaisirs
…de faire toutes sortes de détours par *le principe de réalité*.

Ceci c'est l'*Au-delà du principe du plaisir*, et il ne faut à FREUD rien moins que cela pour modifier, justifier de l'existence de ce qu'il appelle *la réaction thérapeutique négative*.

Mais tout de même ici nous devons quand même nous arrêter un instant, parce qu'enfin *la réaction thérapeutique négative* ne se produit pas au niveau d'une espèce de réaction d'atonie du sujet, elle se manifeste par toutes sortes de choses extraordinairement gênantes, encombrantes et articulées, de crises qu'il nous fait à nous et à son entourage.

Autrement dit, ce processus paraît être encore un des meilleurs sorts, pour ce qui est advenu à l'être. Ce sur quoi s'est terminé le drame œdipien, c'est quelque chose d'articulé.

Je dirai qu'au moment où ŒDIPE finit par l'articuler comme le terme et la fin de sa tragédie, de nous donner le sens où vient en fin de compte culminer toute l'aventure tragique, c'est quand même quelque chose qui, bien loin de l'abolir, l'éternise, pour la simple raison que si ŒDIPE ne pouvait pas arriver à le prononcer, il ne serait pas ce *héros suprême* qu'il est, et *c'est* justement *en tant qu'il l'articule* finalement *qu'il est ce héros*, c'est-à-dire *en tant qu'il se pérennise* pour tout dire.

Ce dont il s'agit dans ce que FREUD nous découvre comme l'*Au-delà du principe du plaisir*, c'est qu'il y a peut-être en effet ce terme dernier de l'aspiration au repos et à la mort éternelle.

Mais je vous ferai remarquer…
et cela a été tout le sens de
ma seconde année de séminaire
…que ce en quoi nous avons affaire à cela,
c'est en tant que cela se fait reconnaître :
que cela s'articule dans les dernières résistances
auxquelles nous avons affaire chez ces sujets
plus ou moins caractérisés par le fait d'avoir été
des enfants non désirés :

- dans cette irrésistible pente au suicide,
- dans ce caractère tout à fait spécifique
  de la réaction thérapeutique négative.

Du fait que c'est à mesure même que mieux pour eux s'articule ce qui doit les faire s'approcher de *leur histoire de sujet*, que de plus en plus ils refusent d'entrer dans le jeu, ils veulent littéralement en sortir. Ils n'acceptent pas d'être ce qu'ils sont, ils ne veulent pas de cette chaîne signifiante dans laquelle ils n'ont été admis par leur mère qu'à regret.

Mais ceci est quelque chose qui n'est là, pour nous analystes, qu'en tant qu'exactement comme ce qu'il est dans le reste :
C'est là comme, non pas seulement *désir de reconnaissance*, mais *reconnaissance d'un désir*, quelque chose qui s'articule.

Le signifiant en est la dimension essentielle,
et plus le sujet s'affirme à l'aide du signifiant
comme voulant en sortir, plus il rentre et s'intègre
à cette chaîne signifiante et devient lui-même
un signe de cette chaîne signifiante.

S'il s'abolit, il est plus *signe* que jamais,
pour la simple raison que c'est précisément à partir
du moment où le sujet est mort qu'il devient un *signe*
éternel pour les autres, et les suicidés plus que
d'autres.

C'est bien pour cela que le suicide a, à la fois cette « *beauté horrifique* » qui le fait si terriblement condamner par les hommes, et cette beauté contagieuse qui fait que les épidémies de suicide sont quelque chose qui dans l'expérience est tout ce qu'il y a de plus donné et de plus réel.

Une fois de plus donc, dans l'*Au-delà du principe du plaisir*, ce sur quoi FREUD met l'accent, c'est sur le désir de reconnaissance comme tel, comme faisant le fond de ce qui fait notre relation au sujet.

Et après tout, y a-t-il même autre chose que cela dans ce que FREUD appelle l'*Au-delà du principe du plaisir*, à savoir ce rapport fondamental du sujet à la chaîne signifiante ?

Parce que si vous réfléchissez bien, au point où nous en sommes cette idée court à une prétendue inertie de la nature inanimée pour nous donner le modèle de ce à quoi aspirait la vie. Je veux dire qu'en fait de modèle de ce à quoi aspirerait la vie, et c'est quelque chose qui doit légèrement nous faire sourire. Je veux dire qu'en fait de modèle de retour au néant, *rien n'est moins assuré*.

Et FREUD lui-même, d'ailleurs, à l'occasion…
dans une toute petite parenthèse que je vous prierai de retrouver dans *Le problème économique du masochisme* quand il réévoque son propre *Au-delà du principe du plaisir*
…nous l'indique :
pour autant que la nature inanimée, c'est ce quelque chose qui est effectivement concevable comme le retour au plus bas niveau de la tension et du repos.

En effet, au point où nous en sommes, nous en savons un petit peu quelque chose :
cette prétendue vue…
qui serait la réduction au rien de ce quelque chose qui se serait levé et qui serait la vie
…rien ne nous indique que là-dedans aussi, si on peut dire, ça ne remue pas et que *la douleur d'être* qui est là au fond, *je ne la fais pas surgir, je ne l'extrapole pas*.

Elle est indiquée par FREUD comme étant ce quelque chose qu'il faut considérer comme le résidu dernier de la liaison de Θάνατος [Tanathos] avec Ἔρως [Éros].

Sans aucun doute Θάνατος [Tanathos] trouve à se libérer par l'agressivité motrice du sujet vis-à-vis de ce qui l'entoure.

La nature est là, mais il y a quelque chose qui reste bien lié à son intérieur, cette *douleur d'être* est quelque chose qui lui paraît vraiment fondamental, comme liée à l'existence même de l'être vivant.

Rien ne nous prouve que cette *douleur d'être* est quelque chose qui s'arrête aux vivants, d'après tout ce que nous savons d'une nature qui est autrement *fermentante, croupissante, bouillonnante, animée*, voire *explosive*, que nous pouvions jusqu'à présent l'imaginer.

Mais le rapport du sujet au signifiant, en tant qu'il est prié de se constituer dans le signifiant et que, de temps en temps, il s'y refuse, il dit : « *Non, je ne serai pas un élément de la chaîne* », cela par contre, est quelque chose que nous touchons du doigt, et qui est bel et bien le fond, mais *le fond*, *l'envers*, là, ici, est exactement la même chose que *l'endroit*.

Car *qu'est-ce qu'il fait* à chaque instant où il se refuse en quelque sorte *à payer une dette* qu'il n'a pas contractée ?

Il ne fait rien d'autre que la perpétuer ! À savoir, par ses successifs refus de faire rebondir la chaîne de *celle* [la dette] d'être toujours plus lié à cette chaîne signifiante.

C'est bel et bien à travers la nécessité éternelle de répéter le même refus que FREUD nous montre le rôle dernier de tout ce qui, de l'inconscient, se manifeste sous la forme de *la reproduction symptomatique*.

Nous voyons donc là, et il ne faut rien de moins que cela pour comprendre ce en quoi, à partir du moment où le signifiant est introduit, sa valeur est fondamentalement double.

Je veux dire comment *le sujet* peut, en tant que lui-même, se sentir affecté comme désir, parce qu'après tout, là c'est *lui*, ce n'est pas *l'Autre*, *l'Autre* avec le fouet, et il est aboli, mais « *lui* » au contact du fouet *imaginaire* et bien entendu *signifiant*, il se sent, comme désir, rebuté par ce qui comme tel le consacre et le valorise en le profanant.

Même, il y a toujours dans le fantasme *masochique* ce côté *dégradant*, ce côté *profanatoire* qui en même temps indique la dimension de la reconnaissance.
Et ce mode de relation avec le *sujet interdit*, relation avec le *sujet paternel*, c'est bien ce qui fait le fond de la partie méconnue du fantasme du sujet.

Observons que ceci va avoir ce côté radicalement à double sens du signifiant, à partir du moment où il s'introduit, et ici encore facilité à l'accès du sujet par ceci que je n'ai pas fait entrer en ligne de compte ni mis en jeu jusqu'à présent dans le schéma pour ménager vos petites têtes.

Parce que la dernière fois il y a eu des *complications* effroyables à partir du moment où j'ai introduit la ligne parallèle $i \rightarrow m$, à savoir l'existence…
à un moment donné quelconque
…de *l'image propre du corps* avec *le moi* du sujet.

Il est pourtant bien certain que nous ne pouvons pas le méconnaître, c'est à savoir que bien entendu ce rival ici n'est pas intervenu purement et simplement dans une relation triangulaire :
l'obstacle radical à la mère, de ce quelque chose qui dans le texte…
les Confessions de Saint AUGUSTIN
…provoque chez le jeune nourrisson, voyant son frère de lait au sein de la mère, cette pâleur mortelle dont nous parle Saint AUGUSTIN.

Il y a en effet quelque chose de radical, de véritablement tuant pour le sujet, qui est bien exprimé dans ce passage, mais il y a aussi le terme d'*identification à l'autre*.

En d'autres termes, le caractère fondamentalement ambigu qui lie le sujet à toute image de l'*autre,* forme là l'introduction toute naturelle pour *le sujet*.

Cette introduction à la place du rival, à la même place où ensuite, à lui…
    en tant que c'est lui qui est là
…à partir de ce moment-là le même message parviendra avec un sens tout à fait opposé pour autant simplement qu'il est le message.

Ce que nous verrons alors c'est ceci, qui nous fait comprendre mieux ce dont il s'agit :
c'est que c'est pour autant qu'une partie de la relation vient entrer en liaison avec le *moi* du sujet comme tel, que peuvent prendre leur organisation et leur structure, les fantasmes consécutifs.

Je veux dire que ce n'est pas pour rien que c'est ici, dans cette dimension-là…
    celle qui est toute la gamme des intermédiaires
    où se constitue la réalité entre l'objet maternel
    primitif et l'image du sujet
…que viennent se situer tous ces autres en tant qu'ils sont le support de l'objet significatif, c'est-à-dire du fouet.

À ce moment-là le fantasme dans sa signification…
    je veux dire le fantasme en tant qu'enfant battu,
    en tant qu'il devient à partir de ce moment-là
    la relation à l'*Autre*, avec l'*Autre* dont il s'agit
    d'être aimé en tant qu'en somme lui-même
    n'est pas reconnu comme tel
…se situe quelque part par là dans *la dimension symbolique* entre le père et la mère, entre lesquels d'ailleurs il oscille effectivement.

Je vous ai fait parcourir aujourd'hui un chemin qui n'était pas moins difficile que le chemin que je vous ai fait parcourir la dernière fois. Attendez pour en contrôler la valeur et la validité ce que je pourrai vous en dire par la suite.

Pour terminer sur quelque chose qui peut introduire une petite note suggestive dans les applications de ces termes, je vous ferai remarquer ceci : c'est qu'il va comme une chose courante dans l'analyse que la relation de l'homme à la femme…
et de la femme à l'homme spécialement
…est une relation dont on dit, sans plus, qu'elle comporte de la part de la femme un certain *masochisme*.

Ceci représente un de ces types d'erreur de perspective caractéristique auquel nous conduit tout le temps je ne sais quel glissement dans une sorte de confusion ou d'ornière de notre expérience. Ce n'est pas parce que les masochistes manifestent dans leurs rapports à leur partenaire certains signes ou fantasmes d'une position typiquement féminine, qu'inversement la relation de la femme à l'homme est une relation masochiste. Je veux dire par là que la notion des rapports de la femme à l'homme comme étant de quelqu'un qui reçoit des coups, c'est quelque chose qui peut bien être une perspective de sujet masculin, pour autant que *la position féminine* l'intéresse.

Mais ce n'est pas parce que le sujet masculin, dans certaines perspectives…
que ce soit les siennes ou que ce soit
celles de son expérience clinique
…aperçoit une certaine liaison entre la prise de position féminine et quelque chose qui a *plus ou moins* de rapport avec le signifiant de la position du *sujet*, pour qu'effectivement ce soit là une position radicalement et constitutivement féminine.

Je vous fais cette remarque au passage : à propos de ce qu'on appelle et de ce par quoi FREUD, dans cet article sur *le problème économique du masochisme*, introduit lui-même sous le terme de *masochisme féminin*, il est extrêmement important de faire une correction semblable.

Je n'ai pas du tout eu le temps d'approcher ce que j'avais à vous dire à propos *des rapports du phallus et de la comédie*. Je le regrette, mais je le remettrai à notre prochaine rencontre.

Sigmund FREUD : Ein Kind wird geschlagen

(Beitrag zur Kenntnis der Entstehung sexueller Perversionen)

(1919)

I

Die Phantasievorstellung: »ein Kind wird geschlagen« wird mit überraschender Häufigkeit von Personen eingestanden, die wegen einer Hysterie oder einer Zwangsneurose die analytische Behandlung aufgesucht haben. Es ist recht wahrscheinlich, daß sie noch öfter bei anderen vorkommt, die nicht durch manifeste Erkrankung zu diesem Entschluß genötigt worden sind.

An diese Phantasie sind Lustgefühle geknüpft, wegen welcher sie ungezählte Male reproduziert worden ist oder noch immer reproduziert wird. Auf der Höhe der vorgestellten Situation setzt sich fast regelmäßig eine onanistische Befriedigung (an den Genitalien also) durch, anfangs mit Willen der Person, aber ebenso späterhin mit Zwangscharakter gegen ihr Widerstreben.

Das Eingeständnis dieser Phantasie erfolgt nur zögernd, die Erinnerung an ihr erstes Auftreten ist unsicher, der analytischen Behandlung des Gegenstandes tritt ein unzweideutiger Widerstand entgegen, Schämen und Schuldbewußtsein regen sich hiebei vielleicht kräftiger als bei ähnlichen Mitteilungen über die erinnerten Anfänge des Sexuallebens.

Es läßt sich endlich feststellen, daß die ersten Phantasien dieser Art sehr frühzeitig gepflegt worden sind, gewiß vor dem Schulbesuch, schon im fünften und sechsten Jahr. Wenn das Kind in der Schule mitangesehen hat, wie andere Kinder vom Lehrer geschlagen wurden, so hat dies Erleben die Phantasien wieder hervorgerufen, wenn sie eingeschlafen waren, hat sie verstärkt, wenn sie noch bestanden, und ihren Inhalt in merklicher Weise modifiziert. Es wurden von da an »unbestimmt viele« Kinder geschlagen. Der Einfluß der Schule war so deutlich, daß die betreffenden Patienten zunächst versucht waren, ihre Schlagephantasien ausschließlich auf diese Eindrücke der Schulzeit, nach dem sechsten Jahr, zurückzuführen. Allein dies ließ sich niemals halten; sie waren schon vorher vorhanden gewesen.

Hörte das Schlagen der Kinder in höheren Schulklassen auf, so wurde dessen Einfluß durch die Einwirkung der bald zu Bedeutung kommenden Lektüre mehr als nur ersetzt. In dem Milieu meiner Patienten waren es fast immer die nämlichen, der Jugend zugänglichen Bücher, aus deren Inhalt sich die Schlagephantasien neue Anregungen holten: die sogenannte *Bibliothèque rose, Onkel Toms Hütte* und dergleichen. Im Wetteifer mit diesen Dichtungen begann die eigene Phantasietätigkeit des Kindes, einen Reichtum von Situationen und Institutionen zu erfinden, in denen Kinder wegen ihrer Schlimmheit und ihrer Unarten geschlagen oder in anderer Weise bestraft und gezüchtigt werden.

Da die Phantasievorstellung, ein Kind wird geschlagen, regelmäßig mit hoher Lust besetzt war und in einen Akt lustvoller autoerotischer Befriedigung auslief, könnte man erwarten, daß auch das Zuschauen, wie ein anderes Kind in der Schule geschlagen wurde, eine Quelle ähnlichen Genusses gewesen sei. Allein dies war nie der Fall. Das Miterleben realer Schlageszenen in der Schule rief beim zuschauenden Kinde ein eigentümlich aufgeregtes, wahrscheinlich gemischtes Gefühl hervor, an dem die Ablehnung einen großen Anteil hatte. In einigen Fällen wurde das reale Erleben der Schlageszenen als unerträglich empfunden. Übrigens wurde auch in den raffinierten Phantasien späterer Jahre an der Bedingung festgehalten, daß den gezüchtigten Kindern kein ernsthafter Schaden zugefügt werde.

Man mußte die Frage aufwerfen, welche Beziehung zwischen der Bedeutung der Schlagephantasien und der Rolle bestehen möge, die reale körperliche Züchtigungen in der häuslichen Erziehung des Kindes gespielt hätten. Die nächstliegende Vermutung, es werde sich hiebei eine umgekehrte Relation ergeben, ließ sich infolge der Einseitigkeit des Materials nicht erweisen. Die Personen, die den Stoff für diese Analysen hergaben, waren in ihrer Kindheit sehr selten geschlagen, waren jedenfalls nicht mit Hilfe von Prügeln erzogen worden. Jedes dieser Kinder hatte natürlich doch irgendeinmal die überlegene Körperkraft seiner Eltern oder Erzieher zu spüren bekommen; daß es an Schlägereien zwischen den Kindern selbst in keiner Kinderstube gefehlt, bedarf keiner ausdrücklichen Hervorhebung.

Bei jenen frühzeitigen und simplen Phantasien, die nicht offenkundig auf den Einfluß von Schuleindrücken oder Szenen aus der Lektüre hinwiesen, wollte die Forschung gern mehr erfahren. Wer war das geschlagene Kind? Das phantasierende selbst oder ein fremdes? War es immer dasselbe Kind oder beliebig oft ein anderes? Wer war es, der das Kind schlug? Ein Erwachsener? Und wer dann? Oder phantasierte das Kind, daß es selbst ein anderes schlüge? Auf alle diese Fragen kam keine aufklärende Auskunft, immer nur die eine scheue Antwort: »Ich weiß nichts mehr darüber; ein Kind wird geschlagen.«

Erkundigungen nach dem Geschlecht des geschlagenen Kindes hatten mehr Erfolg, brachten aber auch kein Verständnis. Manchmal wurde geantwortet: »Immer nur Buben«, oder: »Nur Mädel«; öfter hieß es: »Das weiß ich nicht«, oder: »Das ist gleichgültig.« Das, worauf es dem Fragenden ankam, eine konstante Beziehung zwischen dem Geschlecht des phantasierenden

und dem des geschlagenen Kindes, stellte sich niemals heraus. Gelegentlich einmal kam noch ein charakteristisches Detail aus dem Inhalt der Phantasie zum Vorschein: »Das kleine Kind wird auf den nackten Popo geschlagen.«

Unter diesen Umständen konnte man vorerst nicht einmal entscheiden, ob die an der Schlagephantasie haftende Lust als eine sadistische oder als eine masochistische zu bezeichnen sei.

II

Die Auffassung einer solchen, im frühen Kindesalter vielleicht bei zufälligen Anlässen auftauchenden und zur autoerotischen Befriedigung festgehaltenen Phantasie kann nach unseren bisherigen Einsichten nur lauten, daß es sich hiebei um einen primären Zug von Perversion handle. Eine der Komponenten der Sexualfunktion sei den anderen in der Entwicklung vorangeeilt, habe sich vorzeitig selbständig gemacht, sich fixiert und dadurch den späteren Entwicklungsvorgängen entzogen, damit aber ein Zeugnis für eine besondere, anormale Konstitution der Person gegeben. Wir wissen, daß eine solche infantile Perversion nicht fürs Leben zu verbleiben braucht, sie kann noch später der Verdrängung verfallen, durch eine Reaktionsbildung ersetzt oder durch eine Sublimierung umgewandelt werden. (Vielleicht ist es aber so, daß die Sublimierung aus einem besonderen Prozeß hervorgeht, welcher durch die Verdrängung hintangehalten würde.) Wenn aber diese Vorgänge ausbleiben, dann erhält sich die Perversion im reifen Leben, und wo wir beim Erwachsenen eine sexuelle Abirrung –; Perversion, Fetischismus, Inversion –; vorfinden, da erwarten wir mit Recht, ein solches fixierendes Ereignis der Kinderzeit durch anamnestische Erforschung aufzudecken. Ja lange vor der Zeit der Psychoanalyse haben Beobachter wie Binet die sonderbaren sexuellen Abirrungen der Reifezeit auf solche Eindrücke, gerade der nämlichen Kinderjahre von fünf oder sechs an, zurückführen können. Man war hiebei allerdings auf eine Schranke unseres Verständnisses gestoßen, denn den fixierenden Eindrücken fehlte jede traumatische Kraft, sie waren zumeist banal und für andere Individuen nicht aufregend; man konnte nicht sagen, warum sich das Sexualstreben gerade an sie fixiert hatte. Aber man konnte ihre Bedeutung darin suchen, daß sie eben der voreiligen und sprungbereiten Sexualkomponente den, wenn auch zufälligen Anlaß zur Anheftung geboten hatten, und man mußte ja darauf vorbereitet sein, daß die Kette der Kausalverknüpfung irgendwo ein vorläufiges Ende finden werde. Gerade die mitgebrachte Konstitution schien allen Anforderungen an einen solchen Haltepunkt zu entsprechen.

Wenn die frühzeitig losgerissene Sexualkomponente die sadistische ist, so bilden wir auf Grund anderswo gewonnener Einsicht die Erwartung, daß durch spätere Verdrängung derselben eine Disposition zur Zwangsneurose geschaffen werde. Man kann nicht sagen, daß dieser Erwartung durch das Ergebnis der Untersuchung widersprochen wird. Unter den sechs Fällen, auf deren eingehendem Studium diese kleine Mitteilung aufgebaut ist (vier Frauen, zwei Männer), befanden sich Fälle von Zwangsneurose, ein allerschwerster, lebenszerstörender, und ein mittelschwerer, der Beeinflussung gut zugänglicher, ferner ein dritter, der wenigstens einzelne deutliche Züge der Zwangsneurose aufwies. Ein vierter Fall war freilich eine glatte Hysterie mit Schmerzen und Hemmungen, und ein fünfter, der die Analyse bloß wegen Unschlüssigkeiten im Leben aufsuchte, wäre von grober klinischer Diagnostik überhaupt nicht klassifiziert oder als »Psychasthenie« abgetan worden. Man darf in dieser Statistik keine Enttäuschung erblicken, denn erstens wissen wir, daß nicht jegliche Disposition sich zur Affektion weiterentwickeln muß, und zweitens darf es uns genügen zu erklären, was vorhanden ist, und dürfen wir uns der Aufgabe, auch verstehen zu lassen, warum etwas nicht zustande gekommen ist, im allgemeinen entziehen.

So weit und nicht weiter würden uns unsere gegenwärtigen Einsichten ins Verständnis der Schlagephantasien eindringen lassen. Eine Ahnung, daß das Problem hiemit nicht erledigt ist, regt sich allerdings beim analysierenden Arzte, wenn er sich eingestehen muß, daß diese Phantasien meist abseits vom übrigen Inhalt der Neurose bleiben und keinen rechten Platz in deren Gefüge einnehmen; aber man pflegt, wie ich aus eigener Erfahrung weiß, über solche Eindrücke gern hinwegzugehen.

III

Strenggenommen –; und warum sollte man dies nicht so streng als möglich nehmen? –; verdient die Anerkennung als korrekte Psychoanalyse nur die analytische Bemühung, der es gelungen ist, die Amnesie zu beheben, welche dem Erwachsenen die Kenntnis seines Kinderlebens vom Anfang an (das heißt etwa vom zweiten bis zum fünften Jahr) verhüllt. Man kann das unter Analytikern nicht laut genug sagen und nicht oft genug wiederholen. Die Motive, sich über diese Mahnung hinwegzusetzen, sind ja begreiflich. Man möchte brauchbare Erfolge in kürzerer Zeit und mit geringerer Mühe erzielen. Aber gegenwärtig ist die theoretische Erkenntnis noch ungleich wichtiger für jeden von uns als der therapeutische Erfolg, und wer die Kindheitsanalyse vernachlässigt, muß notwendig den folgenschwersten Irrtümern verfallen. Eine Unterschätzung des Einflusses späterer Erlebnisse wird durch diese Betonung der Wichtigkeit der frühesten nicht bedingt; aber die späteren Lebenseindrücke sprechen in der Analyse laut genug durch den Mund des Kranken, für das Anrecht der Kindheit muß erst der Arzt die Stimme erheben.

Die Kinderzeit zwischen zwei und vier oder fünf Jahren ist diejenige, in welcher die mitgebrachten libidinösen Faktoren von den Erlebnissen zuerst geweckt und an gewisse Komplexe gebunden werden. Die hier behandelten Schlagephantasien zeigen sich erst zu Ende oder nach Ablauf dieser Zeit. Es könnte also wohl sein, daß sie eine Vorgeschichte haben, eine Entwicklung durchmachen, einem Endausgang, nicht einer Anfangsäußerung entsprechen.

Diese Vermutung wird durch die Analyse bestätigt. Die konsequente Anwendung derselben lehrt, daß die Schlagephantasien eine gar nicht einfache Entwicklungsgeschichte haben, in deren Verlauf sich das meiste an ihnen mehr als einmal ändert: ihre Beziehung zur phantasierenden Person, ihr Objekt, Inhalt und ihre Bedeutung.

Zur leichteren Verfolgung dieser Wandlungen in den Schlagephantasien werde ich mir nun gestatten, meine Beschreibungen auf die weiblichen Personen einzuschränken, die ohnedies (vier gegen zwei) die Mehrheit meines Materials ausmachen. An die Schlagephantasien der Männer knüpft außerdem ein anderes Thema an, das ich in dieser Mitteilung beiseite lassen will. Ich werde mich dabei bemühen, nicht mehr zu schematisieren, als zur Darstellung eines durchschnittlichen Sachverhaltes unvermeidlich ist. Mag dann weitere Beobachtung auch eine größere Mannigfaltigkeit der Verhältnisse ergeben, so bin ich doch sicher, ein typisches Vorkommnis, und zwar nicht von seltener Art, erfaßt zu haben.

Die erste Phase der Schlagephantasien bei Mädchen also muß einer sehr frühen Kinderzeit angehören. Einiges an ihnen bleibt in merkwürdiger Weise unbestimmbar, als ob es gleichgültig wäre. Die kärgliche Auskunft, die man von den Patienten bei der ersten Mitteilung erhalten hat: »Ein Kind wird geschlagen«, erscheint für diese Phantasie gerechtfertigt. Allein anderes ist mit Sicherheit bestimmbar und dann allemal im gleichen Sinne. Das geschlagene Kind ist nämlich nie das phantasierende, regelmäßig ein anderes Kind, zumeist ein Geschwisterchen, wo ein solches vorhanden ist. Da dies Bruder oder Schwester sein kann, kann sich hier auch keine konstante Beziehung zwischen dem Geschlecht des phantasierenden und dem des geschlagenen Kindes ergeben. Die Phantasie ist also sicherlich keine masochistische; man möchte sie sadistisch nennen, allein man darf nicht außer acht lassen, daß das phantasierende Kind auch niemals selbst das schlagende ist. Wer in Wirklichkeit die schlagende Person ist, bleibt zunächst unklar. Es läßt sich nur feststellen: kein anderes Kind, sondern ein Erwachsener. Diese unbestimmte erwachsene Person wird dann späterhin klar und eindeutig als der *Vater* (des Mädchens) kenntlich.

Diese erste Phase der Schlagephantasie wird also voll wiedergegeben durch den Satz: » *Der Vater schlägt das Kind.*« Ich verrate viel von dem später aufzuzeigenden Inhalt, wenn ich anstatt dessen sage: »Der Vater schlägt *das mir verhaßte* Kind.« Man kann übrigens schwankend werden, ob man dieser Vorstufe der späteren Schlagephantasie auch schon den Charakter einer »Phantasie« zuerkennen soll. Es handelt sich vielleicht eher um Erinnerungen an solche Vorgänge, die man mitangesehen hat, an Wünsche, die bei verschiedenen Anlässen aufgetreten sind, aber diese Zweifel haben keine Wichtigkeit.

Zwischen dieser ersten und der nächsten Phase haben sich große Umwandlungen vollzogen. Die schlagende Person ist zwar die nämliche, die des Vaters, geblieben, aber das geschlagene Kind ist ein anderes geworden, es ist regelmäßig die des phantasierenden Kindes selbst, die Phantasie ist in hohem Grade lustbetont und hat sich mit einem bedeutsamen Inhalt erfüllt, dessen Ableitung uns später beschäftigen wird. Ihr Wortlaut ist jetzt also: » *Ich werde vom Vater geschlagen.*« Sie hat unzweifelhaft masochistischen Charakter.

Diese zweite Phase ist die wichtigste und folgenschwerste von allen. Aber man kann in gewissem Sinne von ihr sagen, sie habe niemals eine reale Existenz gehabt. Sie wird in keinem Falle erinnert, sie hat es nie zum Bewußtwerden gebracht. Sie ist eine Konstruktion der Analyse, aber darum nicht minder eine Notwendigkeit.

Die dritte Phase ähnelt wiederum der ersten. Sie hat den aus der Mitteilung der Patientin bekannten Wortlaut. Die schlagende Person ist niemals die des Vaters, sie wird entweder wie in der ersten Phase unbestimmt gelassen oder in typischer Weise durch einen Vatervertreter (Lehrer) besetzt. Die eigene Person des phantasierenden Kindes kommt in der Schlagephantasie nicht mehr zum Vorschein. Auf eindringliches Befragen äußern die Patienten nur: »Ich schaue wahrscheinlich zu.« Anstatt des einen geschlagenen Kindes sind jetzt meistens viele Kinder vorhanden. Überwiegend häufig sind es (in den Phantasien der Mädchen) Buben, die geschlagen werden, aber auch nicht individuell bekannte. Die ursprüngliche einfache und monotone Situation des Geschlagenwerdens kann die mannigfaltigsten Abänderungen und Ausschmückungen erfahren, das Schlagen selbst durch Strafen und Demütigungen anderer Art ersetzt werden. Der wesentliche Charakter aber, der auch die einfachsten Phantasien dieser Phase von denen der ersten unterscheidet und der die Beziehung zur mittleren Phase herstellt, ist der folgende: die Phantasie ist jetzt der Träger einer starken, unzweideutig sexuellen Erregung und vermittelt als solcher die onanistische Befriedigung. Gerade das ist aber das Rätselhafte; auf welchem Wege ist die nunmehr sadistische Phantasie, daß fremde und unbekannte Buben geschlagen werden, zu dem von da an dauernden Besitz der libidinösen Strebung des kleinen Mädchens gekommen?

Wir verhehlen uns auch nicht, daß Zusammenhang und Aufeinanderfolge der drei Phasen der Schlagephantasie wie alle ihre anderen Eigentümlichkeiten bisher ganz unverständlich geblieben sind.

IV

Führt man die Analyse durch jene frühen Zeiten, in die die Schlagephantasie verlegt und aus denen sie erinnert wird, so zeigt sie das Kind in die Erregungen seines Elternkomplexes verstrickt.

Das kleine Mädchen ist zärtlich an den Vater fixiert, der wahrscheinlich alles getan hat, um seine Liebe zu gewinnen, und legt dabei den Keim zu einer Haß- und Konkurrenzeinstellung gegen die Mutter, die neben einer Strömung von zärtlicher Anhänglichkeit bestehen bleibt und der vorbehalten sein kann, mit den Jahren immer stärker und deutlicher bewußt zu werden oder den Anstoß zu einer übergroßen reaktiven Liebesbindung an sie zu geben. Aber nicht an das Verhältnis zur Mutter knüpft die Schlagephantasie an. Es gibt in der Kinderstube noch andere Kinder, um ganz wenige Jahre älter oder jünger, die man aus allen anderen Gründen, hauptsächlich aber darum nicht mag, weil man die Liebe der Eltern mit ihnen teilen soll, und die man darum mit der ganzen wilden Energie, die dem Gefühlsleben dieser Jahre eigen ist, von sich stößt. Ist es ein jüngeres Geschwisterchen (wie in drei von meinen vier Fällen), so verachtet man es, außerdem daß man es haßt, und muß doch zusehen, wie es jenen Anteil von Zärtlichkeit an sich zieht, den die verblendeten Eltern jedesmal für das Jüngste bereit haben. Man versteht bald, daß Geschlagenwerden, auch wenn es nicht sehr wehe tut, eine Absage der Liebe und eine Demütigung bedeutet. So

manches Kind, das sich für sicher thronend in der unerschütterlichen Liebe seiner Eltern hielt, ist durch einen einzigen Schlag aus allen Himmeln seiner eingebildeten Allmacht gestürzt worden. Also ist es eine behagliche Vorstellung, daß der Vater dieses verhaßte Kind schlägt, ganz unabhängig davon, ob man gerade ihn schlagen gesehen hat. Es heißt: »Der Vater liebt dieses andere Kind nicht, *er liebt nur mich*.«

Dies ist also Inhalt und Bedeutung der Schlagephantasie in ihrer ersten Phase. Die Phantasie befriedigt offenbar die Eifersucht des Kindes und hängt von seinem Liebesleben ab, aber sie wird auch von dessen egoistischen Interessen kräftig gestützt. Es bleibt also zweifelhaft, ob man sie als eine rein »sexuelle« bezeichnen darf; auch eine »sadistische« getraut man sich nicht, sie zu nennen. Man weiß ja, daß gegen den Ursprung hin alle die Kennzeichen zu verschwimmen pflegen, auf welche wir unsere Unterscheidungen aufzubauen gewohnt sind. Also vielleicht ähnlich wie die Verheißung der drei Schicksalsschwestern an Banquo lautete: nicht sicher sexuell, nicht selbst sadistisch, aber doch der Stoff, aus dem später beides werden soll. Keinesfalls aber liegt ein Grund zur Vermutung vor, daß schon diese erste Phase der Phantasie einer Erregung dient, welche sich unter Inanspruchnahme der Genitalien Abfuhr in einem onanistischen Akt zu verschaffen lernt.

In dieser vorzeitigen Objektwahl der inzestuösen Liebe erreicht das Sexualleben des Kindes offenbar die Stufe der genitalen Organisation. Es ist dies für den Knaben leichter nachzuweisen, aber auch fürs kleine Mädchen nicht zu bezweifeln. Etwas wie eine Ahnung der späteren definitiven und normalen Sexualziele beherrscht das libidinöse Streben des Kindes; man mag sich füglich verwundern, woher es kommt, darf es aber als Beweis dafür nehmen, daß die Genitalien ihre Rolle beim Erregungsvorgang bereits angetreten haben. Der Wunsch, mit der Mutter ein Kind zu haben, fehlt nie beim Knaben, der Wunsch, vom Vater ein Kind zu bekommen, ist beim Mädchen konstant, und dies bei völliger Unfähigkeit, sich Klarheit über den Weg zu schaffen, der zur Erfüllung dieser Wünsche führen kann. Daß die Genitalien etwas damit zu tun haben, scheint beim Kinde festzustehen, wenngleich seine grübelnde Tätigkeit das Wesen der zwischen den Eltern vorausgesetzten Intimität in andersartigen Beziehungen suchen mag, zum Beispiel im Beisammenschlafen, in gemeinsamer Harnentleerung und dergleichen, und solcher Inhalt eher in Wortvorstellungen erfaßt werden kann als das Dunkle, das mit dem Genitalen zusammenhängt.

Allein es kömmt die Zeit, zu der diese frühe Blüte vom Frost geschädigt wird; keine dieser inzestuösen Verliebtheiten kann dem Verhängnis der Verdrängung entgehen. Sie verfallen ihr entweder bei nachweisbaren äußeren Anlässen, die eine Enttäuschung hervorrufen, bei unerwarteten Kränkungen, bei der unerwünschten Geburt eines neuen Geschwisterchens, die als Treulosigkeit empfunden wird usw., oder ohne solche Veranlassungen, von innen heraus, vielleicht nur infolge des Ausbleibens der zu lange ersehnten Erfüllung. Es ist unverkennbar, daß die Veranlassungen nicht die wirkenden Ursachen sind, sondern daß es diesen Liebesbeziehungen bestimmt ist, irgend einmal unterzugehen, wir können nicht sagen, woran. Am wahrscheinlichsten ist es, daß sie vergehen, weil ihre Zeit um ist, weil die Kinder in eine neue Entwicklungsphase eintreten, in welcher sie genötigt sind, die Verdrängung der inzestuösen Objektwahl aus der Menschheitsgeschichte zu wiederholen, wie sie vorher gedrängt waren, solche Objektwahl vorzunehmen. (Siehe das Schicksal in der Ödipusmythe.) Was als psychisches Ergebnis der inzestuösen Liebesregungen unbewußt vorhanden ist, wird vom Bewußtsein der neuen Phase nicht mehr übernommen, was davon bereits bewußt geworden war, wieder herausgedrängt. Gleichzeitig mit diesem Verdrängungsvorgang erscheint ein Schuldbewußtsein, auch dieses unbekannter Herkunft, aber ganz unzweifelhaft an jene Inzestwünsche geknüpft und durch deren Fortdauer im Unbewußten gerechtfertigt [Fußnote]Siehe die Fortführung in ›Der Untergang des Ödipuskomplexes‹ (1924 *d*)..

Die Phantasie der inzestuösen Liebeszeit hatte gesagt: »Er (der Vater) liebt nur mich, nicht das andere Kind, denn dieses schlägt er ja.« Das Schuldbewußtsein weiß keine härtere Strafe zu finden als die Umkehrung dieses Triumphes: »Nein, er liebt dich nicht, denn er schlägt dich.« So würde die Phantasie der zweiten Phase, selbst vom Vater geschlagen zu werden, zum direkten Ausdruck des Schuldbewußtseins, dem nun die Liebe zum Vater unterliegt. Sie ist also masochistisch geworden; meines Wissens ist es immer so, jedesmal ist das Schuldbewußtsein das Moment, welches den Sadismus zum Masochismus umwandelt. Dies ist aber gewiß nicht der ganze Inhalt des Masochismus. Das Schuldbewußtsein kann nicht allein das Feld behauptet haben; der Liebesregung muß auch ihr Anteil werden. Erinnern wir uns daran, daß es sich um Kinder handelt, bei denen die sadistische Komponente aus konstitutionellen Gründen vorzeitig und isoliert hervortreten konnte. Wir brauchen diesen Gesichtspunkt nicht aufzugeben. Bei eben diesen Kindern ist ein Rückgreifen auf die prägenitale, sadistisch-anale Organisation des Sexuallebens besonders erleichtert. Wenn die kaum erreichte genitale Organisation von der Verdrängung betroffen wird, so tritt nicht nur die eine Folge auf, daß jegliche psychische Vertretung der inzestuösen Liebe unbewußt wird oder bleibt, sondern es kommt noch als andere Folge hinzu, daß die Genitalorganisation selbst eine regressive Erniedrigung erfährt. Das: »Der Vater liebt mich«, war im genitalen Sinne gemeint; durch die Regression verwandelt es sich in: »Der Vater schlägt mich (ich werde vom Vater geschlagen).« Dies Geschlagenwerden ist nun ein Zusammentreffen von Schuldbewußtsein und Erotik; *es ist nicht nur die Strafe für die verpönte genitale Beziehung, sondern auch der regressive Ersatz für sie*, und aus dieser letzteren Quelle bezieht es die libidinöse Erregung, die ihm von nun anhaften und in onanistischen Akten Abfuhr finden wird. Dies ist aber erst das Wesen des Masochismus.

Die Phantasie der zweiten Phase, selbst vom Vater geschlagen zu werden, bleibt in der Regel unbewußt, wahrscheinlich infolge der Intensität der Verdrängung. Ich kann nicht angeben, warum sie doch in einem meiner sechs Fälle (einem männlichen) bewußt erinnert wurde. Dieser jetzt erwachsene Mann hatte es klar im Gedächtnis bewahrt, daß er die Vorstellung, von der Mutter geschlagen zu werden, zu onanistischen Zwecken zu gebrauchen pflegte; allerdings ersetzte er die eigene Mutter bald durch die Mütter von Schulkollegen oder andere, ihr irgendwie ähnliche Frauen. Es ist nicht zu vergessen, daß bei der Verwandlung der inzestuösen Phantasie des Knaben in die entsprechende masochistische eine Umkehrung mehr vor sich geht als im Falle des Mädchens, nämlich die Ersetzung von Aktivität durch Passivität, und dies Mehr von Entstellung mag die Phantasie vor dem Unbewußtbleiben als Erfolg der Verdrängung schützen. Dem Schuldbewußtsein hätte so die Regression an Stelle der Verdrängung genügt; in den weiblichen Fällen wäre das, vielleicht an sich anspruchsvollere, Schuldbewußtsein erst durch das Zusammenwirken beider begütigt worden.

In zweien meiner vier weiblichen Fälle hatte sich über der masochistischen Schlagephantasie ein kunstvoller, für das Leben der Betreffenden sehr bedeutsamer Überbau von Tagträumen entwickelt, dem die Funktion zufiel, das Gefühl der befriedigten Erregung auch bei Verzicht auf den onanistischen Akt möglich zu machen. In einem dieser Fälle durfte der Inhalt, vom Vater geschlagen zu werden, sich wieder ins Bewußtsein wagen, wenn das eigene Ich durch leichte Verkleidung unkenntlich gemacht war. Der Held dieser Geschichten wurde regelmäßig vom Vater geschlagen, später nur gestraft, gedemütigt usw.

Ich wiederhole aber, in der Regel bleibt die Phantasie unbewußt und muß erst in der Analyse rekonstruiert werden. Dies läßt vielleicht den Patienten recht geben, die sich erinnern wollen, die Onanie sei bei ihnen früher aufgetreten als die –; gleich zu besprechende –; Schlagephantasie der dritten Phase; letztere habe sich erst später hinzugesellt, etwa unter dem Eindruck von Schulszenen. Sooft wir diesen Angaben Glauben schenkten, waren wir immer geneigt anzunehmen, die Onanie sei zunächst unter der Herrschaft unbewußter Phantasien gestanden, die später durch bewußte ersetzt wurden.

Als solchen Ersatz fassen wir dann die bekannte Schlagephantasie der dritten Phase auf, die endgültige Gestaltung derselben, in der das phantasierende Kind höchstens noch als Zuschauer vorkommt, der Vater in der Person eines Lehrers oder sonstigen Vorgesetzten erhalten ist. Die Phantasie, die nun jener der ersten Phase ähnlich ist, scheint sich wieder ins Sadistische gewendet zu haben. Es macht den Eindruck, als wäre in dem Satze: »Der Vater schlägt das andere Kind, er liebt nur mich«, der Akzent auf den ersten Teil zurückgewichen, nachdem der zweite der Verdrängung erlegen ist. Allein nur die Form dieser Phantasie ist sadistisch, die Befriedigung, die aus ihr gewonnen wird, ist eine masochistische, ihre Bedeutung liegt darin, daß sie die libidinöse Besetzung des verdrängten Anteils übernommen hat und mit dieser auch das am Inhalt haftende Schuldbewußtsein. Alle die vielen unbestimmten Kinder, die vom Lehrer geschlagen werden, sind doch nur Ersetzungen der eigenen Person.

Hier zeigt sich auch zum erstenmal etwas wie eine Konstanz des Geschlechtes bei den der Phantasie dienenden Personen. Die geschlagenen Kinder sind fast durchwegs Knaben, in den Phantasien der Knaben ebensowohl wie in denen der Mädchen. Dieser Zug erklärt sich greifbarerweise nicht aus einer etwaigen Konkurrenz der Geschlechter, denn sonst müßten ja in den Phantasien der Knaben vielmehr Mädchen geschlagen werden; er hat auch nichts mit dem Geschlecht des gehaßten Kindes der ersten Phase zu tun, sondern er weist auf einen komplizierenden Vorgang bei den Mädchen hin. Wenn sie sich von der genital gemeinten inzestuösen Liebe zum Vater abwenden, brechen sie überhaupt leicht mit ihrer weiblichen Rolle, beleben ihren »Männlichkeitskomplex« (van Ophuijsen) und wollen von da an nur Buben sein. Daher sind auch ihre Prügelknaben, die sie vertreten, Buben. In beiden Fällen von Tagträumen –; der eine erhob sich beinahe zum Niveau einer Dichtung –; waren die Helden immer nur junge Männer, ja Frauen kamen in diesen Schöpfungen überhaupt nicht vor und fanden erst nach vielen Jahren in Nebenrollen Aufnahme.

V

Ich hoffe, ich habe meine analytischen Erfahrungen detailliert genug vorgetragen, und bitte nur noch in Betracht zu ziehen, daß die oft erwähnten sechs Fälle nicht mein Material erschöpfen, sondern daß ich auch wie andere Analytiker über eine weit größere Anzahl von minder gut untersuchten Fällen verfüge. Diese Beobachtungen können nach mehreren Richtungen verwertet werden, zur Aufklärung über die Genese der Perversionen überhaupt, im besonderen des Masochismus, und zur Würdigung der Rolle, welche der Geschlechtsunterschied in der Dynamik der Neurose spielt.

Das augenfälligste Ergebnis einer solchen Diskussion betrifft die Entstehung der Perversionen. An der Auffassung, die bei ihnen die konstitutionelle Verstärkung oder Voreiligkeit einer Sexualkomponente in den Vordergrund rückt, wird zwar nicht gerüttelt, aber damit ist nicht alles gesagt. Die Perversion steht nicht mehr isoliert im Sexualleben des Kindes, sondern sie wird in den Zusammenhang der uns bekannten typischen –; um nicht zu sagen: normalen –; Entwicklungsvorgänge aufgenommen. Sie wird in Beziehung zur inzestuösen Objektliebe des Kindes, zum Ödipuskomplex desselben, gebracht, tritt auf dem Boden dieses Komplexes zuerst hervor, und nachdem er zusammengebrochen ist, bleibt sie, oft allein, von ihm übrig, als Erbe seiner libidinösen Ladung und belastet mit dem an ihm haftenden Schuldbewußtsein. Die abnorme Sexualkonstitution hat schließlich ihre Stärke darin gezeigt, daß sie den Ödipuskomplex in eine besondere Richtung gedrängt und ihn zu einer ungewöhnlichen Resterscheinung gezwungen hat.

Die kindliche Perversion kann, wie bekannt, das Fundament für die Ausbildung einer gleichsinnigen, durchs Leben bestehenden Perversion werden, die das ganze Sexualleben des Menschen aufzehrt, oder sie kann abgebrochen werden und im Hintergrunde einer normalen Sexualentwicklung erhalten bleiben, der sie dann doch immer einen gewissen Energiebetrag entzieht. Der erstere Fall ist der bereits in voranalytischen Zeiten erkannte, aber die Kluft zwischen beiden wird durch die analytische Untersuchung solcher ausgewachsener Perversionen nahezu ausgefüllt. Man findet nämlich häufig genug bei diesen Perversen, daß auch sie, gewöhnlich in der Pubertätszeit, einen Ansatz zur normalen Sexualtätigkeit gebildet haben. Aber der war nicht kräftig genug, wurde vor den ersten, nie ausbleibenden Hindernissen aufgegeben, und dann griff die Person endgültig auf die infantile Fixierung zurück.

Es wäre natürlich wichtig zu wissen, ob man die Entstehung der infantilen Perversionen aus dem Ödipuskomplex ganz allgemein behaupten darf. Das kann ja ohne weitere Untersuchungen nicht entschieden werden, aber unmöglich erschiene es nicht. Wenn wir der Anamnesen gedenken, die von den Perversionen Erwachsener gewonnen wurden, so merken wir doch, daß der maßgebende Eindruck, das »erste Erlebnis«, all dieser Perversen, Fetischisten und dergleichen fast niemals in Zeiten früher als das sechste Jahr verlegt wird. Um diese Zeit ist die Herrschaft des Ödipuskomplexes aber bereits abgelaufen; das erinnerte, in so rätselhafter Weise wirksame Erlebnis könnte sehr wohl die Erbschaft desselben vertreten haben. Die Beziehungen zwischen ihm und dem nun verdrängten Komplex müssen dunkle bleiben, solange nicht die Analyse in die Zeit hinter dem ersten »pathogenen«

Eindruck Licht getragen hat. Man erwäge nun, wie wenig Wert zum Beispiel die Behauptung einer angeborenen Homosexualität hat, die sich auf die Mitteilung stützt, die betreffende Person habe schon vom achten oder vom sechsten Jahre an nur Zuneigung zum gleichen Geschlecht verspürt.

Wenn aber die Ableitung der Perversionen aus dem Ödipuskomplex allgemein durchführbar ist, dann hat unsere Würdigung desselben eine neue Bekräftigung erfahren. Wir meinen ja, der Ödipuskomplex sei der eigentliche Kern der Neurose, die infantile Sexualität, die in ihm gipfelt, die wirkliche Bedingung der Neurose, und was von ihm im Unbewußten erübrigt, stelle die Disposition zur späteren neurotischen Erkrankung des Erwachsenen dar. Die Schlagephantasie und andere analoge perverse Fixierungen wären dann auch nur Niederschläge des Ödipuskomplexes, gleichsam Narben nach dem abgelaufenen Prozeß, geradeso wie die berüchtigte »Minderwertigkeit« einer solchen narzißtischen Narbe entspricht. Ich muß in dieser Auffassung Marcinowski, der sie kürzlich in glücklicher Weise vertreten hat (›Erotische Quellen der Minderwertigkeitsgefühle‹, 1918), uneingeschränkt beistimmen. Dieser Kleinheitswahn der Neurotiker ist bekanntlich auch nur ein partieller und mit der Existenz von Selbstüberschätzung aus anderen Quellen vollkommen verträglich. Über die Herkunft des Ödipuskomplexes selbst und über das den Menschen wahrscheinlich allein unter allen Tieren zugemessene Schicksal, das Sexualleben zweimal beginnen zu müssen, zuerst wie alle anderen Geschöpfe von früher Kindheit an und dann nach langer Unterbrechung in der Pubertätszeit von neuem, über all das, was mit seinem »archaischen Erbe« zusammenhängt, habe ich mich an anderer Stelle geäußert, und darauf gedenke ich hier nicht einzugehen.

Zur Genese des Masochismus liefert die Diskussion unserer Schlagephantasien nur spärliche Beiträge. Es scheint sich zunächst zu bestätigen, daß der Masochismus keine primäre Triebäußerung ist, sondern aus einer Rückwendung des Sadismus gegen die eigene Person, also durch Regression vom Objekt aufs Ich entsteht. (Vgl. ›Triebe und Triebschicksale‹.) Triebe mit passivem Ziele sind, zumal beim Weibe, von Anfang zuzugeben, aber die Passivität ist noch nicht das Ganze des Masochismus; es gehört noch der Unlustcharakter dazu, der bei einer Trieberfüllung so befremdlich ist. Die Umwandlung des Sadismus in Masochismus scheint durch den Einfluß des am Verdrängungsakt beteiligten Schuldbewußtseins zu geschehen. Die Verdrängung äußert sich also hier in dreierlei Wirkungen; sie macht die Erfolge der Genitalorganisation unbewußt, nötigt diese selbst zur Regression auf die frühere sadistisch-anale Stufe und verwandelt deren Sadismus in den passiven, in gewissem Sinne wiederum narzißtischen Masochismus. Der mittlere dieser drei Erfolge wird durch die in diesen Fällen anzunehmende Schwäche der Genitalorganisation ermöglicht; der dritte wird notwendig, weil das Schuldbewußtsein am Sadismus ähnlichen Anstoß nimmt wie an der genital gefaßten inzestuösen Objektwahl. Woher das Schuldbewußtsein selbst stammt, sagen wiederum die Analysen nicht. Es scheint von der neuen Phase, in die das Kind eintritt, mitgebracht zu werden, und wenn es von da an verbleibt, einer ähnlichen Narbenbildung, wie es das Minderwertigkeitsgefühl ist, zu entsprechen. Nach unserer bisher noch unsicheren Orientierung in der Struktur des Ichs würden wir es jener Instanz zuteilen, die sich als kritisches Gewissen dem übrigen Ich entgegenstellt, im Traum das Silbererische funktionale Phänomen erzeugt und sich im Beachtungswahn vom Ich ablöst.

Im Vorbeigehen wollen wir auch zur Kenntnis nehmen, daß die Analyse der hier behandelten kindlichen Perversion auch ein altes Rätsel lösen hilft, welches allerdings die außerhalb der Analyse Stehenden immer mehr gequält hat als die Analytiker selbst. Aber noch kürzlich hat selbst E. Bleuler als merkwürdig und unerklärlich anerkannt, daß von den Neurotikern die Onanie zum Mittelpunkt ihres Schuldbewußtseins gemacht werde. Wir haben von jeher angenommen, daß dies Schuldbewußtsein die frühkindliche und nicht die Pubertätsonanie meine und daß es zum größten Teil nicht auf den onanistischen Akt, sondern auf die ihm zugrunde liegende, wenn auch unbewußte Phantasie –; aus dem Ödipuskomplex also –; zu beziehen sei.

Ich habe bereits ausgeführt, welche Bedeutung die dritte, scheinbar sadistische Phase der Schlagephantasie als Träger der zur Onanie drängenden Erregung [zu] gewinnen und zu welcher teils gleichsinnig fortsetzenden, teils kompensatorisch aufhebenden Phantasietätigkeit sie anzuregen pflegt. Doch ist die zweite, unbewußte und masochistische Phase, die Phantasie, selbst vom Vater geschlagen zu werden, die ungleich wichtigere. Nicht nur, daß sie ja durch Vermittlung der sie ersetzenden fortwirkt; es sind auch Wirkungen auf den Charakter nachzuweisen, welche sich unmittelbar von ihrer unbewußten Fassung ableiten. Menschen, die eine solche Phantasie bei sich tragen, entwickeln eine besondere Empfindlichkeit und Reizbarkeit gegen Personen, die sie in die Vaterreihe einfügen können; sie lassen sich leicht von ihnen kränken und bringen so die Verwirklichung der phantasierten Situation, daß sie vom Vater geschlagen werden, zu ihrem Leid und Schaden zustande. Ich würde nicht verwundert sein, wenn es einmal gelänge, dieselbe Phantasie als Grundlage des paranoischen Querulantenwahns nachzuweisen.

VI

Die Beschreibung der infantilen Schlagephantasien wäre völlig unübersichtlich geraten, wenn ich sie nicht, von wenigen Beziehungen abgesehen, auf die Verhältnisse bei weiblichen Personen eingeschränkt hätte. Ich wiederhole kurz die Ergebnisse: Die Schlagephantasie der kleinen Mädchen macht drei Phasen durch, von denen die erste und letzte als bewußt erinnert werden, die mittlere unbewußt bleibt. Die beiden bewußten scheinen sadistisch, die mittlere, unbewußte, ist unzweifelhaft masochistischer Natur; ihr Inhalt ist, vom Vater geschlagen zu werden, an ihr hängt die libidinöse Ladung und das Schuldbewußtsein. Das geschlagene Kind ist in den beiden ersteren Phantasien stets ein anderes, in der mittleren Phase nur die eigene Person, in der dritten, bewußten Phase sind es weit überwiegend nur Knaben, die geschlagen werden. Die schlagende Person ist von Anfang an der Vater, später ein Stellvertreter aus der Vaterreihe. Die unbewußte Phantasie der mittleren Phase hatte ursprünglich genitale Bedeutung, ist durch Verdrängung und Regression aus dem inzestuösen Wunsch, vom Vater geliebt zu werden, hervorgegangen. In anscheinend lockerem Zusammenhange schließt sich an, daß die Mädchen zwischen der zweiten und dritten Phase ihr Geschlecht wechseln, indem sie sich zu Knaben phantasieren.

In der Kenntnis der Schlagephantasien der Knaben bin ich, vielleicht nur durch die Ungunst des Materials, weniger weit gekommen. Ich habe begreiflicherweise volle Analogie der Verhältnisse bei Knaben und Mädchen erwartet, wobei an die Stelle des Vaters in der Phantasie die Mutter hätte treten müssen. Die Erwartung schien sich auch zu bestätigen, denn die für entsprechend gehaltene Phantasie des Knaben hatte zum Inhalt, von der Mutter (später von einer Ersatzperson) geschlagen zu werden. Allein diese Phantasie, in welcher die eigene Person als Objekt festgehalten war, unterschied sich von der zweiten Phase bei Mädchen dadurch, daß sie bewußt werden konnte. Wollte man sie aber darum eher der dritten Phase beim Mädchen gleichstellen, so blieb als neuer Unterschied, daß die eigene Person des Knaben nicht durch viele, unbestimmte, fremde, am wenigsten durch viele Mädchen ersetzt war. Die Erwartung eines vollen Parallelismus hatte sich also getäuscht.

Mein männliches Material umfaßte nur wenige Fälle mit infantiler Schlagephantasie ohne sonstige grobe Schädigung der Sexualtätigkeit, dagegen eine größere Anzahl von Personen, die als richtige Masochisten im Sinne der sexuellen Perversion bezeichnet werden mußten. Es waren entweder solche, die ihre Sexualbefriedigung ausschließlich in Onanie bei masochistischen Phantasien fanden, oder denen es gelungen war, Masochismus und Genitalbetätigung so zu verkoppeln, daß sie bei masochistischen Veranstaltungen und unter ebensolchen Bedingungen Erektion und Ejakulation erzielten oder zur Ausführung eines normalen Koitus befähigt wurden. Dazu kam der seltenere Fall, daß ein Masochist in seinem perversen Tun durch unerträglich stark auftretende Zwangsvorstellungen gestört wurde. Befriedigte Perverse haben nun selten Grund, die Analyse aufzusuchen; für die drei angeführten Gruppen von Masochisten können sich aber starke Motive ergeben, die sie zum Analytiker führen. Der masochistische Onanist findet sich absolut impotent, wenn er endlich doch den Koitus mit dem Weibe versucht, und wer bisher mit Hilfe einer masochistischen Vorstellung oder Veranstaltung den Koitus zustande gebracht hat, kann plötzlich die Entdeckung machen, daß dies ihm bequeme Bündnis versagt hat, indem das Genitale auf den masochistischen Anreiz nicht mehr reagiert. Wir sind gewohnt, den psychisch Impotenten, die sich in unsere Behandlung begeben, zuversichtlich Herstellung zu versprechen, aber wir sollten auch in dieser Prognose zurückhaltender sein, solange uns die Dynamik der Störung unbekannt ist. Es ist eine böse Überraschung, wenn uns die Analyse als Ursache der »bloß psychischen« Impotenz eine exquisite, vielleicht längst eingewurzelte, masochistische Einstellung enthüllt.

Bei diesen masochistischen Männern macht man nun eine Entdeckung, welche uns mahnt, die Analogie mit den Verhältnissen beim Weibe vorerst nicht weiter zu verfolgen, sondern den Sachverhalt selbständig zu beurteilen. Es stellt sich nämlich heraus, daß sie in den masochistischen Phantasien wie bei den Veranstaltungen zur Realisierung derselben sich regelmäßig in die Rolle von Weibern versetzen, daß also ihr Masochismus mit einer *femininen* Einstellung zusammenfällt. Dies ist aus den Einzelheiten der Phantasien leicht nachzuweisen; viele Patienten wissen es aber auch und äußern es als eine subjektive Gewißheit. Daran wird nichts geändert, wenn der spielerische Aufputz der masochistischen Szene an der Fiktion eines unartigen Knaben, Pagen oder Lehrlings, der gestraft werden soll, festhält. Die züchtigenden Personen sind aber in den Phantasien wie in den Veranstaltungen jedesmal Frauen. Das ist verwirrend genug; man möchte auch wissen, ob schon der Masochismus der *infantilen* Schlagephantasie auf solcher femininen Einstellung beruht [Fußnote]Weiteres darüber in ›Das ökonomische Problem des Masochismus‹ (1924 *c*)..

Lassen wir darum die schwer aufzuklärenden Verhältnisse des Masochismus der Erwachsenen beiseite und wenden uns zu den infantilen Schlagephantasien beim männlichen Geschlecht. Hier gestattet uns die Analyse der frühesten Kinderzeit wiederum, einen überraschenden Fund zu machen: Die bewußte oder bewußtseinsfähige Phantasie des Inhalts, von der Mutter geschlagen zu werden, ist nicht primär. Sie hat ein Vorstadium, das regelmäßig unbewußt ist und das den Inhalt hat: » *Ich werde vom Vater geschlagen.*« Dieses Vorstadium entspricht also wirklich der zweiten Phase der Phantasie beim Mädchen. Die bekannte und bewußte Phantasie: Ich werde von der Mutter geschlagen, steht an der Stelle der dritten Phase beim Mädchen, in der, wie erwähnt, unbekannte Knaben die geschlagenen Objekte sind. Ein der ersten Phase beim Mädchen vergleichbares Vorstadium sadistischer Natur konnte ich beim Knaben nicht nachweisen, aber ich will hier keine endgültige Ablehnung aussprechen, denn ich sehe die Möglichkeit komplizierterer Typen wohl ein.

Das Geschlagenwerden der männlichen Phantasie, wie ich sie kurz und hoffentlich nicht mißverständlich nennen werde, ist gleichfalls ein durch Regression erniedrigtes Geliebtwerden im genitalen Sinne. Die unbewußte männliche Phantasie hat also ursprünglich nicht gelautet: »Ich werde vom Vater geschlagen«, wie wir es vorhin vorläufig hinstellten, sondern vielmehr: » *Ich werde vom Vater geliebt.*« Sie ist durch die bekannten Prozesse umgewandelt worden in die bewußte Phantasie: » *Ich werde von der Mutter geschlagen.*« Die Schlagephantasie des Knaben ist also von Anfang an eine passive, wirklich aus der femininen Einstellung zum Vater hervorgegangen. Sie entspricht auch ebenso wie die weibliche (die des Mädchens) dem Ödipuskomplex, nur ist der von uns erwartete Parallelismus zwischen beiden gegen eine Gemeinsamkeit anderer Art aufzugeben: *In beiden Fällen leitet sich die Schlagephantasie von der inzestuösen Bindung an den Vater ab.*

Es wird der Übersichtlichkeit dienen, wenn ich hier die anderen Übereinstimmungen und Verschiedenheiten zwischen den Schlagephantasien der beiden Geschlechter anfüge. Beim Mädchen geht die unbewußte masochistische Phantasie von der normalen Ödipuseinstellung aus; beim Knaben von der verkehrten, die den Vater zum Liebesobjekt nimmt. Beim Mädchen hat die Phantasie eine Vorstufe (die erste Phase), in welcher das Schlagen in seiner indifferenten Bedeutung auftritt und eine eifersüchtig gehaßte Person betrifft; beides entfällt beim Knaben, doch könnte gerade diese Differenz durch glücklichere Beobachtung beseitigt werden. Beim Übergang zur ersetzenden bewußten Phantasie hält das Mädchen die Person des Vaters und somit das Geschlecht der schlagenden Person fest; es ändert aber die geschlagene Person und ihr Geschlecht, so daß am Ende ein Mann männliche Kinder schlägt; der Knabe ändert im Gegenteil Person und Geschlecht des Schlagenden, indem er Vater durch Mutter ersetzt, und behält seine Person bei, so daß am Ende der Schlagende und die geschlagene Person verschiedenen Geschlechts sind. Beim Mädchen wird die ursprünglich masochistische (passive) Situation durch die Verdrängung in eine sadistische umgewandelt, deren sexueller Charakter sehr verwischt ist, beim Knaben bleibt sie masochistisch und bewahrt infolge der Geschlechtsdifferenz zwischen schlagender und geschlagener Person mehr Ähnlichkeit mit der ursprünglichen, genital gemeinten Phantasie. Der Knabe entzieht sich durch die Verdrängung und Umarbeitung der unbewußten Phantasie seiner

Homosexualität; das Merkwürdige an seiner späteren bewußten Phantasie ist, daß sie feminine Einstellung ohne homosexuelle Objektwahl zum Inhalt hat. Das Mädchen dagegen entläuft bei dem gleichen Vorgang dem Anspruch des Liebeslebens überhaupt, phantasiert sich zum Manne, ohne selbst männlich aktiv zu werden, und wohnt dem Akt, welcher einen sexuellen ersetzt, nur mehr als Zuschauer bei.

Wir sind berechtigt anzunehmen, daß durch die Verdrängung der ursprünglichen unbewußten Phantasie nicht allzuviel geändert wird. Alles fürs Bewußtsein Verdrängte und Ersetzte bleibt im Unbewußten erhalten und wirkungsfähig. Anders ist es mit dem Effekt der Regression auf eine frühere Stufe der Sexualorganisation. Von dieser dürfen wir glauben, daß sie auch die Verhältnisse im Unbewußten ändert, so daß nach der Verdrängung im Unbewußten bei beiden Geschlechtern zwar nicht die (passive) Phantasie, vom Vater geliebt zu werden, aber doch die masochistische, von ihm geschlagen zu werden, bestehen bleibt. Es fehlt auch nicht an Anzeichen dafür, daß die Verdrängung ihre Absicht nur sehr unvollkommen erreicht hat. Der Knabe, der ja der homosexuellen Objektwahl entfliehen wollte und sein Geschlecht nicht gewandelt hat, fühlt sich doch in seinen bewußten Phantasien als Weib und stattet die schlagenden Frauen mit männlichen Attributen und Eigenschaften aus. Das Mädchen, das selbst sein Geschlecht aufgegeben und im ganzen gründlichere Verdrängungsarbeit geleistet hat, wird doch den Vater nicht los, getraut sich nicht selbst zu schlagen, und weil es selbst zum Buben geworden ist, läßt es hauptsächlich Buben geschlagen werden.

Ich weiß, daß die hier beschriebenen Unterschiede im Verhalten der Schlagephantasie bei beiden Geschlechtern nicht genügend aufgeklärt sind, unterlasse aber den Versuch, diese Komplikationen durch Verfolgung ihrer Abhängigkeit von anderen Momenten zu entwirren, weil ich selbst das Material der Beobachtung nicht für erschöpfend halte. Soweit es aber vorliegt, möchte ich es zur Prüfung zweier Theorien benützen, die, einander entgegengesetzt, beide die Beziehung der Verdrängung zum Geschlechtscharakter behandeln und dieselbe, jede in ihrem Sinne, als eine sehr innige darstellen. Ich schicke voraus, daß ich beide immer für unzutreffend und irreführend gehalten habe.

Die erste dieser Theorien ist anonym; sie wurde mir vor vielen Jahren von einem damals befreundeten Kollegen vorgetragen. Ihre großzügige Einfachheit wirkt so bestechend, daß man sich nur verwundert fragen muß, warum sie sich seither in der Literatur nur durch vereinzelte Andeutungen vertreten findet. Sie lehnt sich an die bisexuelle Konstitution der menschlichen Individuen und behauptet, bei jedem einzelnen sei der Kampf der Geschlechtscharaktere das Motiv der Verdrängung. Das stärker ausgebildete, in der Person vorherrschende Geschlecht habe die seelische Vertretung des unterlegenen Geschlechtes ins Unbewußte verdrängt. Der Kern des Unbewußten, das Verdrängte, sei also bei jedem Menschen das in ihm vorhandene Gegengeschlechtliche. Das kann einen greifbaren Sinn wohl nur dann geben, wenn wir das Geschlecht eines Menschen durch die Ausbildung seiner Genitalien bestimmt sein lassen, sonst wird ja das stärkere Geschlecht eines Menschen unsicher, und wir laufen Gefahr, das, was uns als Anhaltspunkt bei der Untersuchung dienen soll, selbst wieder aus deren Ergebnis abzuleiten. Kurz zusammengefaßt: Beim Manne ist das unbewußte Verdrängte auf weibliche Triebregungen zurückzuführen; umgekehrt so beim Weibe.

Die zweite Theorie ist neuerer Herkunft; sie stimmt mit der ersten darin überein, daß sie wiederum den Kampf der beiden Geschlechter als entscheidend für die Verdrängung hinstellt. Im übrigen muß sie mit der ersteren in Gegensatz geraten; sie beruft sich auch nicht auf biologische, sondern auf soziologische Stützen. Diese von Alf. Adler ausgesprochene Theorie des »männlichen Protestes« hat zum Inhalt, daß jedes Individuum sich sträubt, auf der minderwertigen »weiblichen Linie« zu verbleiben, und zur allein befriedigenden männlichen Linie hindrängt. Aus diesem männlichen Protest erklärt Adler ganz allgemein die Charakter- wie die Neurosenbildung. Leider sind die beiden doch gewiß auseinanderzuhaltenden Vorgänge bei Adler so wenig scharf geschieden und wird die Tatsache der Verdrängung überhaupt so wenig gewürdigt, daß man sich der Gefahr eines Mißverständnisses aussetzt, wenn man die Lehre vom männlichen Protest auf die Verdrängung anzuwenden versucht. Ich meine, dieser Versuch müßte ergeben, daß der männliche Protest, das Abrückenwollen von der weiblichen Linie, in allen Fällen das Motiv der Verdrängung ist. Das Verdrängende wäre also stets eine männliche, das Verdrängte eine weibliche Triebregung. Aber auch das Symptom wäre Ergebnis einer weiblichen Regung, denn wir können den Charakter des Symptoms, daß es ein Ersatz des Verdrängten sei, der sich der Verdrängung zum Trotze durchgesetzt hat, nicht aufgeben.

Erproben wir nun die beiden Theorien, denen sozusagen die Sexualisierung des Verdrängungsvorganges gemeinsam ist, an dem Beispiel der hier studierten Schlagephantasie. Die ursprüngliche Phantasie: »Ich werde vom Vater geschlagen«, entspricht beim Knaben einer femininen Einstellung, ist also eine Äußerung seiner gegengeschlechtlichen Anlage. Wenn sie der Verdrängung unterliegt, so scheint die erstere Theorie recht behalten zu sollen, die ja die Regel aufgestellt hat, das Gegengeschlechtliche deckt sich mit dem Verdrängten. Es entspricht freilich unseren Erwartungen wenig, wenn das, was sich nach erfolgter Verdrängung herausstellt, die bewußte Phantasie, doch wiederum die feminine Einstellung, nur diesmal zur Mutter, aufweist. Aber wir wollen nicht auf Zweifel eingehen, wo die Entscheidung so nahe bevorsteht. Die ursprüngliche Phantasie der Mädchen: »Ich werde vom Vater geschlagen (das heißt: geliebt)«, entspricht doch gewiß als feminine Einstellung dem bei ihnen vorherrschenden, manifesten Geschlecht, sie sollte also der Theorie zufolge der Verdrängung entgehen, brauchte nicht unbewußt zu werden. In Wirklichkeit wird sie es doch und erfährt eine Ersetzung durch eine bewußte Phantasie, welche den manifesten Geschlechtscharakter verleugnet. Diese Theorie ist also für das Verständnis der Schlagephantasien unbrauchbar und durch sie widerlegt. Man könnte einwenden, es seien eben weibische Knaben und männische Mädchen, bei denen diese Schlagephantasien vorkommen und die diese Schicksale erfahren, oder es sei ein Zug von Weiblichkeit beim Knaben und von Männlichkeit beim Mädchen dafür verantwortlich zu machen, beim Knaben für die Entstehung der passiven Phantasie, beim Mädchen für deren Verdrängung. Wir würden dieser Auffassung wahrscheinlich zustimmen, aber die behauptete Beziehung zwischen manifestem Geschlechtscharakter und Auswahl des zur Verdrängung Bestimmten wären darum nicht minder unhaltbar. Wir sehen im Grunde nur, daß bei

männlichen und weiblichen Individuen sowohl männliche wie weibliche Triebregungen vorkommen und ebenso durch Verdrängung unbewußt werden können.

Sehr viel besser scheint sich die Theorie des männlichen Protestes gegen die Probe an den Schlagephantasien zu behaupten. Beim Knaben wie beim Mädchen entspricht die Schlagephantasie einer femininen Einstellung, also einem Verweilen auf der weiblichen Linie, und beide Geschlechter beeilen sich, durch Verdrängung der Phantasie von dieser Einstellung loszukommen. Allerdings scheint der männliche Protest nur beim Mädchen vollen Erfolg zu erzielen, hier stellt sich ein geradezu ideales Beispiel für das Wirken des männlichen Protestes her. Beim Knaben ist der Erfolg nicht voll befriedigend, die weibliche Linie wird nicht aufgegeben, der Knabe ist in seiner bewußten masochistischen Phantasie gewiß nicht »oben«. Es entspricht also der aus der Theorie abgeleiteten Erwartung, wenn wir in dieser Phantasie ein Symptom erkennen, das durch Mißglücken des männlichen Protestes entstanden ist. Es stört uns freilich, daß die aus der Verdrängung hervorgegangene Phantasie des Mädchens ebenfalls Wert und Bedeutung eines Symptoms hat. Hier, wo der männliche Protest seine Absicht voll durchgesetzt hat, müßte doch die Bedingung für die Symptombildung entfallen sein.

Ehe wir noch aus dieser Schwierigkeit die Vermutung schöpfen, daß die ganze Betrachtungsweise des männlichen Protestes den Problemen der Neurosen und Perversionen unangemessen und in ihrer Anwendung auf sie unfruchtbar sei, werden wir unseren Blick von den passiven Schlagephantasien weg zu anderen Triebäußerungen des kindlichen Sexuallebens richten, die gleichfalls der Verdrängung unterliegen. Es kann doch niemand daran zweifeln, daß es auch Wünsche und Phantasien gibt, die von vornherein die männliche Linie einhalten und Ausdruck männlicher Triebregungen sind, z. B. sadistische Impulse oder die aus dem normalen Ödipuskomplex hervorgehenden Gelüste des Knaben gegen seine Mutter. Es ist ebensowenig zweifelhaft, daß auch diese von der Verdrängung befallen werden; wenn der männliche Protest die Verdrängung der passiven, später masochistischen Phantasien gut erklärt haben sollte, so wird er eben dadurch für den entgegengesetzten Fall der aktiven Phantasien völlig unbrauchbar. Das heißt: die Lehre vom männlichen Protest ist mit der Tatsache der Verdrängung überhaupt unvereinbar. Nur wer bereit ist, alle psychologischen Erwerbungen von sich zu werfen, die seit der ersten kathartischen Kur Breuers und durch sie gemacht worden sind, kann erwarten, daß dem Prinzip des männlichen Protestes in der Aufklärung der Neurosen und Perversionen eine Bedeutung zukommen wird.

Die auf Beobachtung gestützte psychoanalytische Theorie hält fest daran, daß die Motive der Verdrängung nicht sexualisiert werden dürfen. Den Kern des seelisch Unbewußten bildet die archaische Erbschaft des Menschen, und dem Verdrängungsprozeß verfällt, was immer davon beim Fortschritt zu späteren Entwicklungsphasen als unbrauchbar, als mit dem Neuen unvereinbar und ihm schädlich zurückgelassen werden soll. Diese Auswahl gelingt bei einer Gruppe von Trieben besser als bei der anderen. Letztere, die Sexualtriebe, vermögen es, kraft besonderer Verhältnisse, die schon oftmals aufgezeigt worden sind, die Absicht der Verdrängung zu vereiteln und sich die Vertretung durch störende Ersatzbildungen zu erzwingen. Daher ist die der Verdrängung unterliegende infantile Sexualität die Haupttriebkraft der Symptombildung, und das wesentliche Stück ihres Inhalts, der Ödipuskomplex, der Kernkomplex der Neurose. Ich hoffe, in dieser Mitteilung die Erwartung regegemacht zu haben, daß auch die sexuellen Abirrungen des kindlichen wie des reifen Alters von dem nämlichen Komplex abzweigen.

Ich befinde mich einen Moment lang in der interessanten Lage, nicht zu wissen, ob das, was ich mitteilen will, als längst bekannt und selbstverständlich oder als völlig neu und befremdend gewertet werden soll. Ich glaube aber eher das letztere.
Es ist mir endlich aufgefallen, daß das jugendliche Ich der Person, die man Jahrzehnte später als analytischen Patienten kennenlernt, sich in bestimmten Situationen der Bedrängnis in merkwürdiger Weise benommen hat. Die Bedingung hiefür kann man allgemein und eher unbestimmt angeben, wenn man sagt, es geschieht unter der Einwirkung eines psychischen Traumas. Ich ziehe es vor, einen scharf umschriebenen Einzelfall hervorzuheben, der gewiß nicht alle Möglichkeiten der Verursachung deckt. Das Ich des Kindes befinde sich also im Dienste eines mächtigen Triebanspruchs, den zu befriedigen es gewohnt ist, und wird plötzlich durch ein Erlebnis geschreckt, das ihn lehrt, die Fortsetzung dieser Befriedigung werde eine schwer erträgliche reale Gefahr zur Folge haben. Es soll sich nun entscheiden: entweder die reale Gefahr anerkennen, sich vor ihr beugen und auf die Triebbefriedigung verzichten, oder die Realität verleugnen, sich glauben machen, daß kein Grund zum Fürchten besteht, damit es an der Befriedigung festhalten kann. Es ist also ein Konflikt zwischen dem Anspruch des Triebes und dem Einspruch der Realität. Das Kind tut aber keines von beiden, oder vielmehr, es tut gleichzeitig beides, was auf dasselbe hinauskommt. Es antwortet auf den Konflikt mit zwei entgegengesetzten Reaktionen, beide giltig und wirksam. Einerseits weist es mit Hilfe bestimmter Mechanismen die Realität ab und läßt sich nichts verbieten, anderseits anerkennt es im gleichen Atem die Gefahr der Realität, nimmt die Angst vor ihr als Leidenssymptom auf sich und sucht sich später ihrer zu erwehren. Man muß zugeben, das ist eine sehr geschickte Lösung der Schwierigkeit. Beide streitende Parteien haben ihr Teil bekommen; der Trieb darf seine Befriedigung behalten, der Realität ist der gebührende Respekt gezollt worden. Aber umsonst ist bekanntlich nur der Tod. Der Erfolg wurde erreicht auf Kosten eines Einrisses im Ich, der nie wieder verheilen, aber sich mit der Zeit vergrößern wird. Die beiden entgegengesetzten Reaktionen auf den Konflikt bleiben als Kern einer Ichspaltung bestehen. Der ganze Vorgang erscheint uns so sonderbar, weil wir die Synthese der Ichvorgänge für etwas Selbstverständliches halten. Aber wir haben offenbar darin unrecht. Die so außerordentlich wichtige synthetische Funktion des Ichs hat ihre besonderen Bedingungen und unterliegt einer ganzen Reihe von Störungen.

Es kann nur von Vorteil sein, wenn ich in diese schematische Darstellung die Daten einer besonderen Krankengeschichte einsetze. Ein Knabe hat im Alter zwischen drei und vier Jahren das weibliche Genitale kennengelernt durch Verführung von Seiten eines älteren Mädchens. Nach Abbruch dieser Beziehungen setzt er die so empfangene sexuelle Anregung in eifriger manueller Onanie fort, wird aber bald von der energischen Kinderpflegerin ertappt und mit der Kastration bedroht, deren Ausführung, wie gewöhnlich, dem Vater zugeschoben wird. Die Bedingungen für eine ungeheure Schreckwirkung sind in diesem Falle gegeben. Die Kastrationsdrohung für sich allein muß nicht viel Eindruck machen, das Kind verweigert ihr den Glauben, es kann sich nicht leicht vorstellen, daß eine Trennung von dem so hoch eingeschätzten Körperteil möglich ist. Beim Anblick des weiblichen Genitales hätte sich das Kind von einer solchen Möglichkeit überzeugen können, aber das Kind hatte damals den Schluß nicht gezogen, weil die Abneigung dagegen zu groß und kein Motiv vorhanden war, das ihn erzwang. Im Gegenteile, was sich etwa an Unbehagen regte, wurde durch die Auskunft beschwichtigt, was da fehlt, wird noch kommen, es –; das Glied –; wird ihr später wachsen. Wer genug kleine Knaben beobachtet hat, kann sich an eine solche Äußerung beim Anblick des Genitales der kleinen Schwester erinnern. Anders aber, wenn beide Momente zusammengetroffen sind. Dann weckt die Drohung die Erinnerung an die für harmlos gehaltene Wahrnehmung und findet in ihr die gefürchtete Bestätigung. Der Knabe glaubt jetzt zu verstehen, warum das Genitale des Mädchens keinen Penis zeigte, und wagt es nicht mehr zu bezweifeln, daß seinem eigenen Genitale das gleiche widerfahren kann. Er muß fortan an die Realität der Kastrationsgefahr glauben.
Die gewöhnliche, die als normal geltende Folge des Kastrationsschrecks ist nun, daß der Knabe der Drohung nachgibt, im vollen oder wenigstens im partiellen Gehorsam –; indem er nicht mehr die Hand ans Genitale führt –;, entweder sofort oder nach längerem Kampf, also auf die Befriedigung des Triebes ganz oder teilweise verzichtet. Wir sind aber darauf vorbereitet, daß unser Patient sich anders zu helfen wußte. Er schuf sich einen Ersatz für den vermißten Penis des Weibes, einen Fetisch. Damit hatte er zwar die Realität verleugnet, aber seinen eigenen Penis gerettet. Wenn er nicht anerkennen mußte, daß das Weib ihren Penis verloren hatte, so büßte die ihm erteilte Drohung ihre Glaubwürdigkeit ein, dann brauchte er auch für seinen Penis nicht zu fürchten, konnte ungestört seine Masturbation fortsetzen. Dieser Akt unseres Patienten imponiert uns als eine Abwendung von der Realität, als ein Vorgang, den wir gern der Psychose vorbehalten möchten. Er ist auch nicht viel anders, aber wir wollen doch unser Urteil suspendieren, denn bei näherer Betrachtung entdecken wir einen nicht unwichtigen Unterschied. Der Knabe hat nicht einfach seiner Wahrnehmung widersprochen, einen Penis dorthin halluziniert, wo keiner zu sehen war, sondern er hat nur eine Wertverschiebung vorgenommen, die Penisbedeutung einem anderen Körperteil übertragen, wobei ihm –; in hier nicht anzuführender Weise –; der Mechanismus der Regression zu Hilfe kam. Freilich betraf diese Verschiebung nur den Körper des Weibes, für den eigenen Penis änderte sich nichts.

Diese, man möchte sagen, kniffige Behandlung der Realität entscheidet über das praktische Benehmen des Knaben. Er betreibt seine Masturbation weiter, als ob sie seinem Penis keine Gefahr bringen könnte, aber gleichzeitig entwickelt er in vollem Widerspruch zu seiner anscheinenden Tapferkeit oder Unbekümmertheit ein Symptom, welches beweist, daß er diese Gefahr doch anerkennt. Es ist ihm angedroht worden, daß der Vater ihn kastrieren wird, und unmittelbar nachher, gleichzeitig mit der Schöpfung des Fetisch, tritt bei ihm eine intensive Angst vor der Bestrafung durch den Vater auf, die ihn lange beschäftigen wird, die er nur mit dem ganzen Aufwand seiner Männlichkeit bewältigen und überkompensieren kann. Auch diese Angst vor dem Vater schweigt von der Kastration. Mit Hilfe der Regression auf eine orale Phase erscheint sie als Angst, vom Vater gefressen zu werden. Es ist unmöglich, hier nicht eines urtümlichen Stücks der griechischen Mythologie zu gedenken, das berichtet, wie der alte Vatergott Kronos seine Kinder verschlingt und auch den jüngsten Sohn Zeus verschlingen will und wie der durch die List der Mutter gerettete Zeus später den Vater entmannt. Um aber zu unserem Fall zurückzukehren, fügen wir hinzu, daß er noch ein anderes, wenn auch geringfügiges Symptom produzierte, das er bis auf den heutigen Tag festgehalten hat, eine ängstliche Empfindlichkeit seiner beiden kleinen Zehen gegen Berührung, als ob in dem sonstigen Hin und Her von Verleugnung und Anerkennung der Kastration doch noch ein deutlicherer Ausdruck zukäme. . .

05 Mars 1958 Table des séances

Chers amis, pour reprendre notre discours interrompu depuis trois semaines, je partirai de ce que nous rappelions hier soir avec justesse :
que notre discours doit être un discours *scientifique*.

Ceci dit, il apparaît que pour aboutir à cette fin, les voies ne sont pas si faciles quand il s'agit de notre objet.

J'ai simplement hier soir pointé l'originalité du moment que constitue dans l'examen des phénomènes de l'homme la mise au premier plan, l'arrêt constitué par toute la discipline freudienne sur cet élément privilégié qui s'appelle le *désir*.

Je vous ai fait remarquer que jusqu'à FREUD, cet élément en lui-même a toujours été réduit, et par quelque côté, élidé précocement.

Et c'est ce qui permet de dire que jusqu'à FREUD, toute étude de l'économie humaine est plus ou moins partie d'un souci de morale, d'éthique, au sens où il s'agit moins d'étudier le *désir* que d'ores et déjà le réduire et le discipliner.

Or c'est aux effets du *désir* au sens très large…
le désir n'est pas l'un des effets à côté
… aux *effets du désir* que nous avons affaire dans *la psychanalyse*.

Ceci, c'est le sens de tout ce qu'ici je m'efforce de vous rappeler, de ce qui se manifeste dans ces phénomènes du *désir* humain, à savoir sa foncière *subduction*, pour ne pas dire *subversion* par un certain rapport qui est *le rapport du désir au signifiant*.

Aujourd'hui, ce n'est pas tellement cela que je vous rappellerai une fois de plus…
encore que nous devions *y revenir* pour *en repartir*
…mais je vous montrerai ce que signifie dans une perspective rigoureuse, celle qui maintient l'*originalité* de la condition du *désir* de l'homme, ce que représente pour lui ce quelque chose qui toujours pour vous est plus ou moins impliqué dans le maniement que vous faites de cette notion du *désir* et qui mérite d'en être distingué.

Je dirai plus :
qui ne peut commencer d'être articulé qu'à partir du moment où, ici, nous sommes suffisamment inculqués de la notion de complexité dans laquelle se constituent ce *désir* et cette notion dont je parle, qui va être l'autre pôle du discours d'aujourd'hui, elle s'appelle *la jouissance*.

Reprenons brièvement ce qui constitue comme telle cette déviation-aliénation du *désir* dans le signifiant. Nous essayerons d'aboutir à ce qui peut constituer, dans cette perspective, ce terme en quoi consiste le fait que le sujet humain, dans son monde, s'empare des conditions mêmes qui lui sont imposées, comme si ces conditions étaient faites pour lui, et qu'il s'en satisfasse.
Ceci, je vous l'indique déjà, nous fera déboucher…
j'espère y arriver aujourd'hui
…sur ce que je vous ai déjà indiqué au début de l'année en prenant les choses dans la perspective du *trait d'esprit*, sur la nature de la comédie.

Rappelons brièvement ceci :

- que le *désir* est installé essentiellement dans un rapport à *la chaîne signifiante*,

- que le *désir* se pose et se propose d'abord dans l'évolution du sujet humain comme *demande*,

- que la frustration dans FREUD est *Versagung*, c'est-à-dire *refus*, plus exactement encore *dédit*.

Si haut que nous remontions avec les kleiniens, dans la genèse, observez que cette exploration, qui assurément était un progrès…

> celle qui nous mène de la plupart des problèmes d'évolution du sujet névrotique à la satisfaction dite sadique-orale

…observez simplement que cette satisfaction s'opère en fantasme, et d'ores et déjà, et d'emblée en rétorsion de la satisfaction fantasmée.

On nous dit : tout part du besoin de morsure, quelquefois agressif, du petit enfant par rapport au corps de la mère. N'oublions tout de même pas que *tout ceci ne consiste jamais en morsure réelle*, que ce sont là *fantasmes* et que rien de cette déduction ne peut même nous faire faire un pas, si ce n'est pour nous montrer que *la crainte de la morsure* en retour est là le nerf essentiel de ce dont il s'agit, de ce qu'il s'agit de démontrer.

Aussi bien, m'entretenant hier soir avec l'un d'entre vous qui essaye de reprendre après Susan ISAACS[34] *quelques définitions valables des termes de fantasme,* à très juste titre il me disait son embarras total à en faire une quelconque déduction qui soit fondée purement et simplement sur *la relation imaginaire* entre les sujets.

Il est absolument impossible de distinguer d'une façon valable *les fantasmes inconscients* de cette création formelle qu'est le jeu de l'imagination si nous ne voyons pas que d'ores et déjà *le fantasme inconscient* est dominé, *structuré par* les conditions *du signifiant*.

Les *objets primordiaux*, bons et mauvais, les objets primitifs à partir desquels se refait toute la déduction analytique, constituent une sorte de *batterie* dans laquelle se dessinent plusieurs séries *de substitutifs* d'ores et déjà promis à l'équivalence : *le lait*, *le sein*, deviennent ultérieurement, qui, *le sperme*, qui, *le pénis*.
D'ores et déjà, les objets sont, si je puis m'exprimer ainsi, signifiantisés.

---

34 Susan Isaacs: "On the nature and function of phantasy", International Journal of Psychoanalysis 29; republié (1952) in Melanie Klein, Paula Heimann, Susan Isaacs and Joan Riviere : "Developments in Psycho-Analysis". London, Hogarth.

Ce qui se produit de la relation avec l'objet le plus primordial, l'objet maternel, s'opère d'emblée et d'ores et déjà sur des *signes*, sur ce que nous pourrions appeler…

pour imager ce que nous voulons dire

… « *la monnaie du désir de l'Autre* ».

Et ce que je vous ai indiqué la dernière fois, en regardant d'aussi près qu'il est nécessaire pour le bien voir, cette œuvre que FREUD considère comme décisive [On bat un enfant], je vous ai souligné qu'elle a marqué le pas inaugural dans la compréhension par les analystes, compréhension véritable, authentique, du problème de la perversion.

Ce que nous avons fait donc la dernière fois était de nature à vous faire apercevoir que dans ces signes mêmes une division peut s'opérer.

Tous ces signes sont plus compliqués, plus exactement l'ensemble des signes n'est pas réductible à ce que nous pourrions appeler ce que je vous ai déjà indiqué comme étant des titres, des sortes de valeurs fiduciaires : avoir ceci ou cela.

Ils ne sont pas purement et simplement valeurs représentatives, monnaie d'échange comme nous venons de le dire à l'instant, et en quelque sorte signes en tant que constitués comme tels.

Il y en a parmi ces *signes* qui sont des *signes* constituants, je veux dire par où *la création de la valeur* est assurée, je veux dire par où ce quelque chose de réel qui est engagé à chaque instant dans cette économie est frappé de cette barre qui en fait un signe.

Cette barre…

constituée la dernière fois par ce signe-bâton

de la cravache ou du n'importe quoi qui frappe

…est ce quelque chose par où, même un effet désagréable devient distinction et instauration de la relation même par où la demande peut être reconnue comme telle.

Ce par quoi ce qui a été d'abord moyen d'annuler la réalité rivale du frère devient secondairement ce quelque chose par quoi le sujet lui-même se trouve distingué, par où lui-même est reconnu comme quelque chose qui peut être ou reconnu ou jeté au néant. Ce quelque chose qui d'ores et déjà se présente donc comme la surface sur laquelle peut s'inscrire tout ce qui peut être donné par la suite : une sorte de *chèque*, si je puis dire, tiré *en blanc*, sur lequel tous les dons sont possibles.

Et vous voyez bien que puisque tous les dons sont possibles, c'est qu'aussi bien il ne s'agit même pas de ce qui peut ou non être donné, parce que là il s'agit bien de cette relation de l'amour dont je vous dis qu'elle est constituée par ce que le sujet lui, donne essentiellement : c'est-à-dire *ce qu'il n'a pas*. Tout le possible de cette introduction à l'ordre de l'amour suppose ce signe fondamental par le sujet, qui peut être, ou annulé, ou reconnu comme tel.

Je vous ai demandé pendant cet intervalle de faire quelques lectures. J'espère que vous les avez faites, je veux dire que vous vous êtes un petit peu au moins occupés de *La phase phallique* d'Ernest JONES, et du développement précoce de la sexualité féminine.

Je ne veux…
puisque je dois avancer aujourd'hui
…que vous ponctuer à propos d'un exemple qui est un exemple tout à fait localisé… Je l'ai retrouvé en voyant ce qui avait été dit pour un certain anniversaire commémorant le cinquantième de JONES, et qui coïncidait avec l'époque où cette *Phase phallique* venait au premier plan de l'intérêt des psychanalystes anglais.

Et dans ce numéro j'ai relu une fois de plus avec beaucoup d'intérêt cet article de Joan RIVIERE, dans *International Journal of Psychoanalysis, vol X,* intitulé « *La féminité comme mascarade* »[35].

35 Joan Rivière : « Womanliness as a masquerade », International Journal of Psychoanalysis, 10, 1929 ; ou « La féminité en tant que mascarade », La Psychanalyse, n° 7, p. 257-270 ou « La féminité en tant que mascarade » in Féminité Mascarade, Seuil, Champ Freudien, 1994.

Poursuivant l'analyse d'un cas spécifié qui n'est pas le cas général de *l'assomption de la féminité*, Joan RIVIÈRE montre comment…

dans un cas qu'elle situe par rapport à
diverses branches, et cheminements possibles
dans l'accession à la féminité

…comment un de ces cas démontrait pour elle, se présentait comme ayant une féminité d'autant plus remarquable dans son *assomption* apparemment absolument complète que c'était précisément *chez un de ces sujets* dont toute la vie par ailleurs peut sembler être…

à l'époque beaucoup plus encore qu'à la nôtre

…l'assomption de toutes les fonctions masculines.

Autrement dit, il s'agit de quelqu'un qui avait une vie professionnelle parfaitement indépendante, élaborée, libre, et qui néanmoins…

ce qui - je le répète - tranchait
plus à cette époque qu'à la nôtre

…se manifestait par une sorte *d'assomption corrélative, et au maximum,* à tous les degrés, *de ce qu'on pouvait appeler ses fonctions féminines*.

Ceci, non seulement sous la forme apparente, *publique*, des fonctions de maîtresse de maison, dans ses rapports avec son époux…

en tant que montrant partout la supériorité des
qualités qui sont, dans notre état social censées
être de façon univoque les caractéristiques
sociales de ce qui est la charge de la femme

…mais particulièrement dans un autre registre, *tout spécialement sur le plan sexuel*, quelque chose d'entièrement satisfaisant dans ses relations à l'homme, autrement dit dans la jouissance de la relation.

Or cette analyse met en valeur, sous cette apparente et entière satisfaction de la position féminine, quelque chose de *très caché* qui n'en constitue pas moins la base, quelque chose qui sans aucun doute est ce qu'on trouve après qu'on y ait été incité tout de même par quelque menue, mais infiniment *menue discordance* apparaissant à la surface de cet état en principe complètement satisfaisant.

Ce quelque chose de caché, il est intéressant de le montrer, parce que vous savez l'importance, *l'accent* que notre expérience a pu mettre sur le *Penisneid*, revendication du pénis, dans beaucoup de troubles du développement de la sexualité féminine.

Ici ce qui est caché, c'est bien tout le contraire : c'est à savoir ce *phallus*, comme on l'appelle.

Je ne peux pas vous refaire l'histoire de cette femme, ce n'est pas notre objet aujourd'hui, mais la source de la satisfaction fondamentale qui supporte ce qui apparemment fleurit dans cette libido heureuse, c'est la satisfaction cachée de sa suprématie sur les personnages parentaux.

C'est le terme même dont se sert Madame Joan RIVIÈRE, et ceci est par elle considéré comme étant *à la source même* de ce qui se présente avec un caractère qui n'est pas tellement assuré dans l'évolution de la sexualité féminine pour ne pas être remarqué dans ce cas.

La source du *caractère satisfaisant de l'orgasme* lui-même, est la preuve que précisément à partir de la détection de ce ressort caché de la personnalité chez le sujet…
même si c'est seulement d'une façon transitoire
…obtient cet effet de perturber profondément ce qui avait été acquis ou présenté chez le sujet comme relation achevée, mûre et heureuse, ayant entraîné même, pour un temps, la disparition de cette *heureuse issue* de l'acte sexuel.

Ce devant quoi nous nous trouvons en présence, souligne Madame Joan RIVIÈRE, est ceci : c'est que c'est en fonction du besoin chez le sujet d'éviter de la part des hommes la rétorsion de cette subreptice soustraction à l'autre de la source et du symbole même de leur puissance qui, à mesure qu'apparaît l'analyse, qu'avance l'analyse, apparaît de plus en plus évidemment guidé et dominé, est donné le sens de la relation du sujet avec les personnes de l'un et l'autre sexe.

C'est dans la mesure où ceci doit être pour en éviter le châtiment, la rétorsion de la part des hommes qui sont ici visés, que le sujet…

dans une scansion très fine qui apparaît d'autant mieux que l'analyse avance mais qui était déjà perceptible pourtant dans ces petits traits anomaliques de l'analyse

…à chaque fois en somme que le sujet a fait preuve de sa puissance phalliquement constituée, se précipite dans une série de démarches, soit de séduction, soit même de procédures sacrificielles : tout faire pour les autres, et justement, *en apparence*, adoptant là les formes les plus élevées du dévouement féminin comme quelque chose qui consiste à dire :

« *Mais voyez, je ne l'ai pas ce phallus, je suis femme, et pure femme...* ».

Et à se masquer, spécialement dans les démarches qui suivent immédiatement auprès des hommes, dans ces *démarches professionnelles* par exemple, dans lesquelles elle se montre éminemment qualifiée, adoptant soudain par une sorte de dérobade l'attitude de quelqu'un d'excessivement *modeste*, voire *anxieux* sur la qualité de ce qu'il a fait, et en réalité jouant « *tout un jeu de coquetterie* » - comme s'exprime Madame Joan RIVIÈRE - qui à ce moment-là, lui sert non pas tant à rassurer qu'à tromper dans son esprit ceux qui pourraient souvent s'offenser de ce quelquechose qui, chez elle, se présente essentiellement et fondamentalement :

- comme *agression*,
- comme besoin et *jouissance de la suprématie* comme telle,
- comme profondément structuré sur toute une histoire qui est celle de la rivalité avec la mère d'abord, avec le père ensuite.

Bref, à propos d'un exemple comme celui-là…

aussi paradoxal qu'il paraisse

…nous voyons donc bien que ce dont il s'agit dans une analyse, dans la compréhension *d'une structure subjective* : c'est toujours de quelque chose qui nous montre le sujet engagé dans un procès de *reconnaissance* comme tel.

Mais de reconnaissance de quoi ?

Comprenons-le bien : puisque de ce *besoin de reconnaissance* le sujet est inconscient, c'est bien pourquoi il nous faut quelque part situer cet Autre, nécessité par tout rapport de reconnaissance, le situer dans *une altérité* d'une qualité que nous n'avons pas connue jusqu'à présent, ni jusqu'à FREUD :

- celle qui en fait la pure et simple *place de signifiant* par quoi *l'être se divise* d'avec sa propre existence,

- qui fait du sort du sujet humain quelque chose d'essentiellement lié à son rapport avec ce *signe* : d'*être ce qui est fait de ce signe*, d'être l'objet de toutes sortes de passions qui présentifient dans ce procès même la mort en ce que c'est dans son lien à ce signe que le sujet est assez détaché de lui-même pour pouvoir avoir ce rapport…
  semble-t-il unique dans la création
  …à sa propre existence et qui est la dernière forme de ce que *dans l'analyse* nous appelons *le masochisme*, à savoir ce quelque chose par quoi le sujet appréhende *la douleur d'exister*, *cette division où le sujet se trouve constitué* dès l'abord en tant qu'existence.

Pourquoi ? Parce qu'*ailleurs*, *son être a à se faire représenter dans le signe*, et le signe lui-même est dans un tiers endroit.

C'est là ce qui, dès le niveau de l'inconscient, structure *le sujet* dans cette décomposition de lui-même sans laquelle il nous est impossible de fonder d'aucune façon valable ce qui s'appelle l'*inconscient*.

Prenez le moindre rêve qui soit, vous verrez…
à condition que vous l'analysiez correctement,
à vous reporter à la *Traumdeutung*
…que ce n'est pas dans ce qui se *présente* dans le rêve comme signifiant articulé…
même le premier déchiffrage étant fait
…que s'incarne l'inconscient.

À tous les propos FREUD y revient et le souligne : il y a des rêves, dit-il, hypocrites.
Ils n'en sont pas moins la représentation d'un désir, ne serait-ce que le désir de tromper l'analyste.

Rappelez-vous ce que je vous ai souligné de ce passage, pleinement articulé dans l'analyse d'un cas d'homosexualité féminine.

Mais ce discours inconscient lui-même…
mais qui n'est pas *le dernier mot* de l'inconscient
…est supporté par ce qui est vraiment le dernier ressort de l'inconscient :
il ne peut pas être articulé autrement que comme *désir de reconnaissance* du sujet…
fut-ce à travers un mensonge d'ores et déjà articulé au niveau des mécanismes qui échappent à la conscience
…*désir de reconnaissance* qui soutient en cette occasion le mensonge lui même, qui peut se présenter, dans une fausse perspective, comme mensonge de l'inconscient.

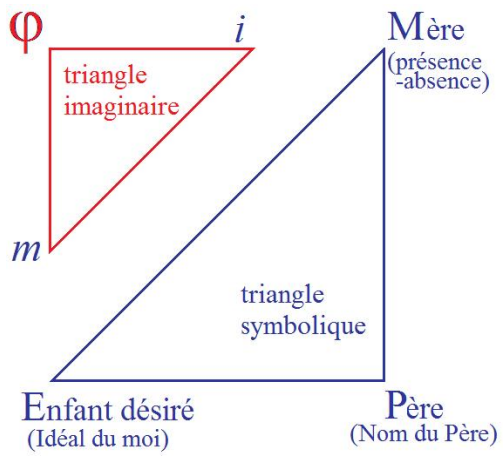
Ceci vous donne le sens et la clef de la nécessité où nous nous trouvons de poser…
à l'origine de toute analyse du phénomène subjectif complet tel qu'il nous est livré par l'expérience analytique
…ce schéma autour duquel j'essaye de faire progresser le cheminement authentique de l'expérience des formations de l'inconscient.

Et il est celui que j'ai promu devant vous récemment sous cette forme que je peux aujourd'hui vous présenter en somme d'une façon plus simple.
C'est bien entendu toujours les formes les plus simples qui doivent être amenées en dernier.

Ici, qu'avons-nous dans ce « *triangle à trois pôles* » qui constitue la position du sujet ?
Le sujet en tant que dans son rapport avec une triade de termes qui sont les fondations signifiantes de tout son progrès ?

Nommément la mère en tant qu'elle est le premier objet symbolisé, que son *absence* ou sa *présence* vont devenir pour le sujet le signe du désir auquel va s'accrocher son propre désir, autrement dit ce qui va faire ou non de lui, non pas simplement un enfant satisfait ou non, mais un enfant désiré ou non.

Ceci ne constitue pas une construction arbitraire. Reconnaissez que je mets là en place quelque chose que notre expérience *pas à pas* nous a appris à découvrir. Nous avons su par l'expérience ce que comporte de conséquences en cascade, de déstructuration presque infinie, le fait pour un sujet, avant sa naissance, d'avoir été d'ores et déjà *un enfant non désiré*. *Ce terme est essentiel*. Il est plus essentiel que d'avoir été à tel ou tel moment un enfant plus ou moins satisfait.



Le terme *enfant désiré* est celui qui *répond* à la constitution de la mère en tant que siège du désir.
À ceci répond toute cette dialectique du rapport de l'enfant au *désir de la mère* que j'ai essayé de vous montrer et qui se résume, qui se concentre en ceci, dans le fait primordial du *symbole de l'enfant désiré*, et ici le terme du père [Nom du père], pour autant qu'il est dans le signifiant, *ce signifiant* par quoi le signifiant lui-même est posé comme tel.

Et c'est pour cela que le père est essentiellement créateur, je dirai même créateur absolu, celui qui crée avec rien : c'est pour autant que le signifiant, dans sa dimension originale, en lui-même, peut contenir le signifiant, qu'il se définit comme le surgissement de ce signifiant.

C'est par rapport à cela que *quelque chose* d'*essentiellement* confus, indéterminé, non détaché de son existence et pourtant fait pour se détacher d'elle…
le sujet en tant qu'il *doit être signifié*
…a à se repérer.

Si des identifications sont possibles, c'est dans la mesure toujours où quelque chose pour le sujet se structure dans ce rapport *triadique* constitué au niveau du signifiant.

Et s'il peut arriver à l'intérieur de son vécu à donner tel ou tel sens à ce quelque chose qui lui est donné par sa physiologie humaine particulière, c'est dans ce rapport que ceci se constitue.
Or je n'ai pas à revenir sur le fait de l'homologie des termes, de ce qui constitue au niveau du *signifié*, du côté où est le sujet par rapport à ces trois termes symboliques. Cette homologie, en partie je l'ai démontrée…
    je ne fais que cela en fin de compte ici
…Je vous demande jusqu'à toujours plus ample informé, plus ample démonstration, de me suivre là-dessus.

C'est dans le rapport à *sa propre image* que le sujet retrouve la duplicité du désir maternel par rapport à lui comme enfant désiré, qui n'est que symbolique. Il l'éprouve, il l'expérimente dans ce rapport à *l'image de lui-même* à laquelle peuvent venir se superposer tant de choses, ce quelque chose qui par un exemple s'illustre. Je vais le faire tout de suite.

Hier soir j'ai fait allusion au fait d'avoir regardé d'assez près l'histoire de l'enfance de GIDE telle que Jean DELAY[36] nous l'expose d'une *façon* véritablement *exhaustive* dans la *pathographie* qu'il nous a livrée de ce cas.

Il est tout à fait clair que GIDE, *l'enfant disgracié…*
    comme l'a dit quelque part l'auteur à la vue photographique devant laquelle le personnage s'est senti frémir
…que GIDE, *l'enfant disgracié*, l'enfant livré dans son érotisme, auto-érotisme primitif, aux images les plus inconstituées puisque, nous dit-il, il trouvait son orgasme dans son identification à des situations en quelque sorte catastrophiques, il trouvait très précisément sa jouissance dans la lecture de quelques termes, à la lecture de Madame de SÉGUR par exemple…

36 Jean Delay : « La jeunesse d'André Gide », Gallimard, NRF, 1957.

> dont véritablement les livres sont fondamentaux de toute l'ambiguïté du sadisme primordial, mais où le sadisme n'est peut-être pas le plus élaboré

…où il a pris la forme de l'enfant battu, d'une servante qui laisse tomber quelque chose dans un grand patatras de destruction de ce qu'elle tient entre les mains.

D'où l'identification à ce personnage de GRIBOUILLE dans un conte d'ANDERSEN[37], qui s'en va au fil de l'eau et finit par arriver à un lointain rivage, transformé en un rat mort, c'est-à-dire dans les formes les moins humainement constituées de cette *douleur de l'existence*.

Assurément, nous ne pouvons rien, là, appréhender d'autre, sinon ce quelque chose d'abyssal qui est constitué dans ce rapport premier avec une mère dont nous savons à la fois qu'elle avait de très hautes et très remarquables qualités, et ce *je ne sais quoi* de totalement élidé dans sa sexualité, dans sa vie féminine, qui met assurément en sa présence l'enfant, dans ses années de départ, dans une position totalement *insituée*.

Le point tournant, le point où la vie du jeune GIDE reprend, si l'on peut dire, sens et constitution humaine, est dans ce moment d'*identification* crucial…

> qui nous est donné aussi clairement qu'il est possible de l'être dans son souvenir et qui laisse d'une façon non douteuse sa marque sur toute son existence, puisque aussi bien il en a conservé le point pivot et l'objet à travers toute son existence

…dans cette *identification* à sa jeune cousine dont il ne suffit pas de donner le terme sous cette forme vague.

Identification, c'est certain, il nous le dit.

Quand ?

---

37 Lapsus de Lacan, Gribouille est un personnage du roman de George Sand : « Histoire du véritable Gribouille » (1851), puis du roman de la comtesse De Ségur : « La sœur de gribouille » (1862).

Dans ce moment, dont on ne s'arrête pas assez à son caractère singulier, où il retrouve sa cousine en pleurs au deuxième étage de cette maison où il s'est précipité, non pas tant attiré par elle que par son flair, par son amour du clandestin qui sévit dans cette maison.

Après avoir traversé le premier étage où la mère de cette cousine, sa tante, il la voit,
ou plus exactement l'entrevoit plus ou moins au bras d'un amant, il trouve sa cousine en pleurs.

Et là, somme d'ivresse, d'enthousiasme, d'amour, de détresse et de dévotion, il se consacre à protéger cette enfant, nous dit-il plus tard.
N'oublions pas qu'il était son aîné :
à cette époque GIDE avait treize ans, et Madeleine en avait seize.

Il se produit à ce moment ce quelque chose dont nous ne pouvons absolument pas comprendre le sens :

- si nous ne le posons pas dans cette relation tierce où le jeune André se trouve, non pas seulement avec sa cousine, mais avec celle qui, à l'étage au-dessous, est en train d'évaporer les chaleurs de fièvre,

- et si nous ne nous souvenons pas de cet *antécédent* qu'André GIDE nous livre dans *La porte étroite*, à savoir d'une tentative de séduction opérée par la dite mère de sa cousine.

Ce qui se produit alors, c'est quelque chose qui est quoi ?
Il est devenu l'*enfant désiré*, André GIDE, au moment de cette séduction…
dont il s'est d'ailleurs enfui avec horreur parce qu'en effet rien ne vient y apporter cet élément de médiation, cet élément d'approche qui fait de cela autre chose qu'un trauma
…il s'est trouvé pour la première fois pourtant en position d'*enfant désiré*.

Ce moment produit l'issue de cette situation nouvelle qui, d'un certain côté, va être pour lui salvatrice mais qui va néanmoins le fixer dans une position profondément divisée, eu égard au mode d'activité tardive, et je le répète sans médiation, dans lequel se produit cette rencontre.

Que va-t-il garder dans la constitution de *ce terme symbolique* qui jusqu'alors lui manquait ?

Il ne gardera rien d'autre que la place de l'*enfant désiré* qu'il va pouvoir enfin occuper par l'intermédiaire de sa cousine.

À cette place où il y avait un trou, il y a maintenant une place, mais rien de plus, car à cette place, bien sûr il se refuse : il ne peut accepter le désir dont il est l'objet.

Mais par contre son *moi incontestablement* ne cesse pas :

- de s'identifier, et ceci à jamais, sans le savoir, au *sujet du désir* duquel il est maintenant dépendant, c'est-à-dire lui,

- de devenir amoureux à jamais, et jusqu'à la fin de son existence, de devenir amoureux de ce petit garçon qu'il a été un instant entre les bras de sa tante, de cette tante qui lui a caressé le cou, les épaules et la poitrine.

Et nous verrons que toute sa vie est dans ce dont nous pouvons faire état, à savoir de ce qu'il nous a avoué, à savoir que dès son voyage de noces…
chacun s'en époustoufle et s'en scandalise
…et presque devant sa femme, il pense au *suppliciant délice,* comme il s'exprime, du *caressage des bras et des épaules* des jeunes garçons qu'il rencontre dans le train.

C'est là une page désormais célèbre qui fait partie de la littérature, dans laquelle GIDE montre ce qui, pour lui, reste le point privilégié de toute fixation de son désir.

En d'autres termes, ce qui…
au niveau de ce qui devient pour lui son *idéal du moi*
…a été soustrait ici, à savoir le désir dont il est l'objet et qu'il ne peut supporter, il l'assume pour lui-même, il devient à jamais et éternellement amoureux de ce même petit garçon caressé qu'il n'a pas voulu, lui, être.

En d'autres termes, nous saisissons là ceci : que ce terme de l'*enfant désiré* :

- où il faut que s'élabore quelque chose,

- où il faut qu'il rejoigne ce *signifiant* qui primordialement constitue le sujet dans son être,

…il faut que ce *moi*, ce point X où il est, le rejoigne d'une façon quelconque, que se constitue ici cet *idéal du moi* qui marque tout développement psychologique d'un sujet.

Cet *idéal du moi* est marqué :

1) du signe du signifiant,

2) de savoir d'où il peut partir, à savoir par progression à partir du *moi,* ou au contraire, sans que le *moi* puisse faire autre chose que de subir par une série d'accidents, livré aux aventures à partir du signifiant lui-même.

Autrement dit, de reconnaître que ce qui se produit à l'insu du sujet par la seule succession d'*accidents*, que ce qui lui permet de subsister dans sa position signifiante d'enfant plus ou moins désiré, ce quelque chose est là qui nous montre que *c'est à la même place…*
selon que cela se produit par la voie consciente ou par la voie inconsciente
…c'est à la même place que se produit ce que nous appelons dans un cas, *idéal du moi*, et dans l'autre cas, *perversion*.

La perversion d'André GIDE ne tient pas tellement dans le fait qu'il ne peut désirer que des petits garçons, que le petit garçon qu'il avait été.

La perversion d'André GIDE consiste en ceci :
c'est que là, il ne peut se constituer qu'à
perpétuellement se dire, se soumettre…
    dans cette correspondance qui pour lui
    est le cœur de son œuvre
…qu'à être celui qui se fait valoir à la place
occupée par sa cousine, celui dont toutes les pensées
sont tournées vers elle, celui *qui lui donne* littéralement
à chaque instant *tout ce qu'il n'a pas…*
    mais rien que cela
…qui se constitue comme personnalité :

- dans elle,

- par elle,

- et par rapport à elle.

Ce qui le met par rapport à elle dans cette sorte de
dépendance mortelle qui le fait s'écrier quelque part :

> « *Vous ne pouvez savoir ce que c'est que l'amour d'un uraniste !*
> *C'est quelque chose comme un amour embaumé.* »

Cette entière projection de ce qui est sa propre
essence dans ce qui est la base, et en effet le cœur
et la racine, chez lui de son existence d'*homme littéraire…*
    d'homme tout entier dans le signifiant et
    dans ses rapports et dans ce qu'il communique
…c'est par là qu'il est *saisifié* dans sa relation
inter-humaine et que pour lui cette femme non désirée
peut être en effet l'objet du *suprême amour*, qui lui est
essentiellement lié, et quand cet objet avec lequel
il a rempli ce trou de *l'amour sans désir*, quand cet objet
vient à disparaître, il pousse ce misérable cri dont
j'ai indiqué hier soir dans ce que je vous disais
la parenté avec le cri *comique* par excellence…
    Ma cassette ! ma chère cassette!
…la cassette de l'Avare.

Toutes les passions, en tant qu'elles sont aliénation
du désir dans un objet, sont sur le même pied.

Bien sûr, la cassette de l'Avare nous fait plus facilement rire…

au moins si nous avons en nous quelque accent d'humanité, ce qui n'est pas le cas universel

…que la disparition de la correspondance de GIDE avec sa femme. Évidemment, ce devrait être pour nous tous une chose ayant son prix pour toujours.

Il n'en reste pas moins que fondamentalement, c'est la même chose, et que le cri de GIDE lors de la disparition de cette correspondance est le même cri que celui de *la comédie*, que celui de l'*avare* HARPAGON. Cette comédie dont il s'agit, qu'est-ce que c'est ? La comédie est quelque chose qui nous atteint par mille propos dispersés. La comédie n'est pas *le comique*.

Tout comique doit pouvoir :

- si nous donnons de *la comédie* une théorie correcte, si nous croyons qu'au moins pendant un temps, la comédie a été la production devant la communauté, la communauté en tant qu'elle représente un groupe d'hommes, c'est-à-dire comme constituant au-dessus d'elle l'existence d'un homme comme tel
- si la comédie a été ce qu'elle semble avoir été à un moment où la représentation du rapport de l'homme à la femme était l'objet de quelque chose qui avait une valeur cérémonielle, de quelque chose qui fait que je ne suis pas le premier à comparer le théâtre à la messe…

    tous ceux qui se sont approchés de la question du théâtre ont marqué qu'assurément, seul à notre époque, le drame de la messe représente essentiellement ce qui, *à un moment* de l'histoire, a représenté le développement complet des fonctions du théâtre

- si d'une part donc, au temps de la grande époque du théâtre grec la tragédie représente ce rapport de l'homme à la parole en tant qu'il le prend dans sa fatalité et dans une fatalité conflictuelle, alors, pour autant que *la chaîne symbolique* est le lien de l'homme à *la loi signifiante*, elle n'est pas la même au niveau de la famille et au niveau de la communauté. Ceci est l'essence de la tragédie.

La comédie représente ceci, et c'est non sans lien avec la tragédie, puisque vous le savez, une comédie complétait toujours la trilogie tragique, nous ne pouvons pas la considérer indépendamment, et cette comédie, je vous montrerai que nous en trouvons la trace et l'ombre jusque dans le commentaire marginal du drame chrétien lui-même.

Bien sûr, pas à notre époque du christianisme *constipé*, où on n'oserait pas accompagner les cérémonies de *ces robustes farces* qui sont constituées par ce qu'on appelait le *Risus pascalis*, mais laissons ceci de côté…

La comédie se présente comme le moment où le sujet et l'homme tentent de prendre ce rapport à la parole comme étant, non plus son engagement, son déguisement dans ces nécessités contraires, mais comme étant après tout, non seulement son affaire, mais *ce quelque chose* dans lequel il a à s'articuler lui-même comme celui

- qui en profite,
- qui en jouit,
- qui le consomme,
- et qui, pour tout dire, est celui qui, de cette communion, est destiné à absorber la substance et la matière.

La comédie, peut-on dire, est quelque chose comme la représentation de la fin du repas *communionnaire* à partir duquel la tragédie elle-même a été évoquée.

C'est l'homme en fin de compte, qui consomme tout ce qui a été là présentifié de *sa substance* et de *sa chair commune*, et il s'agit de savoir ce que cela va donner.

Ce que cela va donner, pour le comprendre je crois qu'il n'y a absolument pas d'autre moyen que de vous reporter à l'ancienne comédie…

dont toutes les comédies qui ont suivi ne sont qu'une sorte de dégradation où les traits sont toujours reconnaissables

…aux comédies d'ARISTOPHANE, à ces comédies :

- comme *L'Assemblée des femmes*,
- comme *Lysistrata*,
- comme les *Thesmophories*.

Il faut vous y reporter pour voir où cela nous mène, et bien sûr c'est à celles-là que je me reportais quand je commençais de vous indiquer dans quel sens la comédie manifeste par une sorte de nécessité interne ce rapport du sujet à partir du moment où c'est son propre *signifié*, à savoir le fruit du résultat de ce *rapport de signifiant*, qui doit venir effectivement sur la scène de la comédie, pleinement développé.

C'est ce terme qui désigne lui-même, nécessairement en tant qu'il est signifié…

> c'est-à-dire en tant qu'il recueille, qu'il assume, qu'il jouit de la relation à un fait qui, lui, est fondamentalement dans un certain rapport avec l'ordre signifiant

…l'apparition de ce signifié qui s'appelle le *phallus*.

Il se trouve que *depuis* que je vous ai apporté ce terme, je n'ai eu qu'à ouvrir ce quelque chose dans les jours qui ont suivi l'esquisse rapide que je vous avais donnée de *L'école des femmes* de MOLIÈRE, comme représentant ce rapport comique essentiel, quelque chose que je crois pouvoir considérer comme une très singulière résurgence d'un chef-d'œuvre véritablement extraordinaire de la comédie, si ce que je crois lire dans la comédie d'ARISTOPHANE est *juste*, et qui n'est rien d'autre que *Le balcon* de Jean GENÊT.

Qu'est-ce que *Le balcon* de Jean GENÊT ?

Vous savez que d'assez vives oppositions ont été formées à ce qu'il nous soit présenté.

Nous n'avons bien entendu pas à nous étonner d'une pareille chose dans un état du théâtre où on peut dire que sa substance et son intérêt consistent principalement en ce que sur la scène les acteurs se fassent valoir à des titres divers, ce qui bien entendu comble d'aise et de chatouillement ceux qui sont là pour s'identifier à cette sorte d'*exhibition* :
il faut bien l'appeler par son nom.

Si le théâtre est autre chose assurément, je crois qu'une pièce comme celle qui nous est articulée par Jean GENÊT est bien faite pour nous le faire sentir, mais il n'est pas certain non plus que le public soit en état de l'entendre. Il me paraît néanmoins difficile de ne pas en voir l'intérêt dramatique, ce que je vais essayer de vous exposer.

Voyez-vous, GENÊT parle de quelque chose qui veut dire à peu près ceci : …

je ne dis pas qu'*il sait ce qu'il fait*, cela n'a aucune espèce d'importance qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, CORNEILLE ne savait probablement pas non plus ce qu'il écrivait en tant que CORNEILLE, n'empêche qu'il l'a fait avec une grande rigueur

- si les fonctions humaines en tant qu'elles se rapportent au *symbolique*, à savoir le pouvoir de celui qui, comme on dit, lie et délie…
  à savoir ce qui a été conféré par le Christ
  à *la postérité de Saint-Pierre et à tous les épiscopes*

  …lie et délie l'ordre du péché, de la faute,

- si le pouvoir de celui qui condamne, qui juge et qui châtie, à savoir celui du juge,
- si le pouvoir de celui qui assume le commandement dans ce grand phénomène qui dépasse infiniment celui de la guerre, et qui donc, est le chef de guerre, plus communément le général,
- si tous ces personnages représentent donc des fonctions par rapport auxquelles le sujet se trouve en quelque sorte comme aliéné par rapport à cette parole dont il se trouve le support en une fonction qui dépasse de beaucoup sa particularité,
- si ces personnages vont être tout d'un coup soumis à la loi de la comédie, c'est-à-dire si nous nous mettons à nous représenter ce que c'est que de jouir de ces positions,

…position d'irrespect sans doute que de poser la question ainsi, mais *l'irrespect de la comédie* n'est pas quelque chose auquel il faille s'arrêter sans essayer de savoir ce qui en résulte un peu plus loin.

Bien sûr, c'est toujours dans quelque période de *crise*, c'est au suprême moment de la détresse d'Athènes…

de par précisément l'aberration d'*une série de mauvais choix* et d'*une soumission à la loi* de la cité qui paraît littéralement l'entraîner à sa perte

…qu'ARISTOPHANE essaye ce réveil qui consiste à dire qu'après tout, on s'épuise dans cette guerre sans issue, qu'il n'y a rien de tel que de rester chez soi bien au chaud et de retrouver sa femme.

Ce n'est pas là quelque chose qui est à proprement parler posé comme une morale, c'est une reprise du rapport essentiel de l'homme à son état qui est suggérée, sans que nous ayons à savoir d'ailleurs si les conséquences en sont plus ou moins salubres.

Ici nous voyons donc l'évêque, le juge et le général, devant nous promus à partir de cette question : qu'est-ce que cela peut bien être que de jouir de son état d'évêque, de juge ou de général ?

Et alors ceci vous explique *l'artifice* par lequel ce *Balcon* n'est autre que ce qu'on appelle « *une maison d'illusion* ».

C'est à savoir que si effectivement ce qui se produit au niveau des différentes formes de l'*idéal du moi* que j'ai situé ici, est quelque part quelque chose qui effectivement n'est pas comme on le croit, l'effet d'une supplication au sens où ce serait la neutralisation progressive de fonctions enracinées dans l'intérieur, mais bien au contraire quelque chose qui est toujours plus ou moins accompagné d'une *érotisation du rapport symbolique*, l'assimilation peut être faite de celui qui, dans sa position et dans sa fonction d'évêque, de juge ou de général, jouit de son état avec ce quelque chose que tous les tenanciers de maisons d'illusion connaissent, à savoir le petit vieux qui vient se satisfaire d'une position strictement calculée qui le mettra pour un instant dans la plus étrange diversité de position assumée par rapport à une partenaire complice qui voudra bien assurer le rôle d'être en l'occasion sa répondante.

C'est ainsi que nous voyons quelqu'un qui est employé dans quelque établissement de crédit, qui vient là se revêtir des ornements sacerdotaux pour obtenir d'une prostituée complaisante une confession, dont bien entendu, elle n'est qu'un *simulacre*, et dont il lui faut bien que par quelque degré la vérité s'approche, autrement dit que quelque chose dans l'intention de sa complice lui permette d'y voir cette relation à une jouissance coupable à laquelle il lui faut au moins *croire* qu'elle participe…

et ce n'est pas la moindre singularité de l'art, du lyrisme avec lequel le poète Jean GENÊT sait devant nous poursuivre ce dialogue du personnage assurément grotesque au-delà de toute expression, grotesque à des dimensions grandies encore : il le fait monter sur des patins pour que sa position caricaturale en soit encore exhaussée

…et dans laquelle nous voyons le sujet pervers assurément se complaire à chercher sa satisfaction dans ce quelque chose à quoi il se met en rapport, avec une image, avec une image pourtant en tant qu'elle est le reflet de quelque chose d'essentiellement signifiant.

Autrement dit, en trois grandes scènes GENÊT nous présentifie, nous incarne sur le plan de la perversion ce qui, à partir de ce moment-là prend son nom, à savoir ce que dans un langage dru nous pouvons aux jours de grand désordre appeler : « *tout le bordel dans lequel nous vivons* », en tant que c'est, comme toute société, toujours plus ou moins en état de dégradation.

Car la société ne saurait se définir autrement que par un état plus ou moins avancé de dégradation de la culture : tout le bordel…

à savoir toute cette confusion qui s'établit dans les rapports pourtant sacrés et fondamentaux de l'homme et de la parole

…tout le bordel est là représenté à sa place, et nous savons de quoi il retourne.

De quoi donc s'agit-il ?

Il s'agit bien de quelque chose qui nous incarne le rapport du sujet aux fonctions de la loi dans leurs formes diverses et dans leurs formes les plus sacrées comme étant elles-mêmes quelque chose qui se poursuit par une série de dégradations où le saut est pour un instant fait, à savoir que ce n'est pas autre chose que l'évêque lui-même, le juge et le général que nous voyons ici en posture de spécialistes, comme on s'exprime en termes de perversion, et qui mettent en cause le rapport du sujet avec la fonction de la parole.

Que se passe-t-il ?

Il se passe ceci, que ce rapport, si c'est un rapport adultéré, si c'est un rapport où chacun a échoué et où personne ne se retrouve, il n'en reste pas moins que ce rapport *continue de se soutenir*.

Si dégradé qu'il soit…
là, à être présenté devant nous
…il n'en *reste* pas moins, ce rapport, à savoir *subsister* purement et simplement, si ce n'est comme dépendance et reconnaissance légitime de ce rapport, tout au moins comme quelque chose qui est lié à ceci, qu'il existe à ce qu'on appelle son ordre.

Or, ce rapport au *maintien de l'ordre*, à quoi se réduit-il si une société est venue à son plus extrême *désordre* ?

Il se réduit à quelque chose qui s'appelle *la police*.

Cette sorte de recours dernier, de dernier droit, de dernier argument de l'ordre qui s'appelle le *maintien de l'ordre*, qui se crée à l'aide de l'instauration…
comme étant *le centre* en fin de compte *de la communauté*
…de ce qui se présente également à son origine…
à savoir les « *trois piques croisées* » et *au centre du campus*
…cette réduction de tout ce qui est l'ordre, à son maintien, ceci est incarnée dans le personnage pivot, central, du drame de GENÊT, à savoir *le Préfet de police*.

L'hypothèse est celle-ci, et elle est vraiment très jolie : c'est que *le Préfet de police* …

à savoir celui qui sait essentiellement que sur lui repose ce *maintien de l'ordre* et qu'il est en quelque sorte le terme dernier, le résidu de tout *pouvoir*

… *le Préfet de police,* son *image* ne s'est pas encore élevée à une suffisante noblesse pour qu'aucun des petits vieux qui viennent dans le bordel, demandent à avoir les ornements, *les attributs, le rôle et la fonction du Préfet de police*.

Il y en a qui savent jouer au juge, et qui, devant une petite prostituée, pour qu'elle s'avoue voleuse rentrent d'ailleurs en lui pour obtenir cet aveu, car « *Comment serais-je juge si tu n'étais pas voleuse ?* », dit le juge. Mais je vous passe ce que dit le général à sa jument. Par contre personne n'a demandé à être *le Préfet de police*.

Ceci, bien entendu, est pure hypothèse : nous n'avons pas assez d'expérience des bordels pour savoir si effectivement depuis longtemps *le Préfet de police* s'est élevé à la dignité des personnages dans la peau desquels on peut jouir.

Mais *le Préfet de police* …

car là *le Préfet de police* est le bon ami de la tenancière de tout le bordel : je ne cherche pas du tout ici à faire de la théorie, pas plus que je n'ai dit qu'il s'agissait de choses concrètes

… *le Préfet de police* vient et interroge anxieusement : « *Y en a-t-il un qui a demandé à être le Préfet de police ?* ».

Et ceci n'arrive jamais.

De même qu'il n'y a pas d'uniforme de *Préfet de police*. Nous avons vu s'étaler l'habit, la toque du juge, le képi du général…

sans compter le pantalon de ce dernier

…mais il n'y a personne qui soit entré dans la peau du *Préfet de police* pour faire l'amour.

C'est ceci qui est le pivot du drame.

Or sachez que tout ce qui se passe à l'intérieur du bordel se passe pendant qu'autour *la révolution* fait rage.

Tout ce qui se passe…
    et je vous en passe : vous aurez beaucoup
    de plaisir de découverte à lire cette comédie
…tout ce qui se passe à l'intérieur…
    et c'est loin d'être aussi schématique
    que ce que je vous dis, il y a des cris,
    il y a des coups, enfin on s'amuse
…est accompagné du *crépitement des mitraillettes à l'extérieur*.

La ville est en révolution, et bien entendu toutes ces dames s'attendent à périr en beauté, massacrées par les brunes et vertueuses ouvrières qui sont ici censées représenter l'homme entier, l'homme réel, celui qui ne doute pas que son désir peut arriver à l'avènement, à savoir à se faire valoir comme tel et d'une façon harmonieuse.
La conscience prolétarienne a toujours cru au succès de la morale, elle a tort ou elle a raison, *qu'importe…*

Ce qui importe c'est que Jean GENÊT nous montre l'issue de l'aventure…
    je suis forcé d'aller un peu vite
…en ceci que *le Préfet de police*, lui, ne doute pas, parce que c'est sa fonction. Comme c'est sa fonction…
    c'est à cause de cela que la pièce
    se déroule comme elle se déroule
… *le Préfet de police* ne doute pas, qu'après comme avant la révolution, ce sera toujours le bordel.

Il sait que la révolution en ce sens est un jeu, et en effet, en un tour de main que je vous passe…
    car il y a encore là une fort belle scène où le diplomate de race vient éclairer l'aimable groupe qui se trouve ici au centre de la maison d'illusion sur ce qui se passe au palais royal,
    à savoir là, dans son état de plus grande *légitimité* :
        la reine brode, et ne brode pas…
        la reine ronfle, elle ronfle et ne ronfle pas
    …la reine brode un petit mouchoir :
    il s'agit de savoir ce qu'il y aura au milieu,
    à savoir *un cygne*, un cygne dont on ne sait pas
    encore s'il ira *sur la mer, sur un étang ou sur une tasse de thé*
…je vous passe donc ce qui concerne l'évanouissement dernier du symbole.

Mais ce qui se produit est que celle qui se fait *la voix, la parole de la révolution*, à savoir une des prostituées qui a été enlevée par un vertueux plombier et qui se trouve à remplir le rôle de la femme en *bonnet phrygien* sur les barricades avec ceci de plus qu'elle est une sorte de Jeanne d'Arc, à savoir qu'elle saura…

> elle la connaît dans les coins, la dialectique
> masculine parce qu'elle a été là où on l'entend
> se développer dans toutes ses phases

…elle saura leur parler et leur répondre, la dite Chantal, puisqu'on l'appelle ainsi dans cette pièce.

Et elle est escamotée en un tour de main, c'est-à-dire qu'elle reçoit une balle dans la peau et qu'immédiatement après le pouvoir apparaît incarné par la maîtresse de la maison en question, Irma, la tenancière du bordel, qui assume, et avec quelle supériorité, les fonctions de la reine.
N'est-elle pas, elle aussi, quelqu'un qui est passé au pur état de *symbole*, puisque, comme il l'exprime quelque part : « *chez elle rien n'est vrai sinon ses bijoux* » ?

Et à partir de ce moment, nous arrivons à ce quelque chose qui est l'*enrégimentement* des personnages…

> des pervers que nous avons vu s'exhiber
> pendant tout le premier acte

…au rôle bel et bien authentique, intégral, à *l'assomption des fonctions réciproques* qu'ils incarnaient dans leurs petits ébats diversement amoureux.

À ce moment là un dialogue d'une assez grande verdeur politique s'établit entre le personnage du *Préfet de police* qui a besoin d'eux naturellement pour représenter ce qui doit se substituer à *l'ordre précédemment bousculé*, et pour leur faire assumer des fonctions…

> ce qu'ils ne font pas d'ailleurs sans répugnance,
> car ils comprennent fort bien qu'autre chose est
> de jouir bien au chaud et à l'abri des murailles
> d'une de ces maisons dont on ne réfléchit pas
> assez que c'est l'endroit même où l'ordre est
> le plus minutieusement préservé

…à savoir pour les mettre à la merci des coups de vent, voire des responsabilités que ces fonctions réellement assumées comportent.

Ici nous sommes évidemment dans la franche farce, mais c'est le thème, c'est la conclusion de cette farce de haut goût sur laquelle je voudrais à la fin mettre l'accent.

C'est à savoir qu'au milieu de tout ce dialogue, *le Préfet de police* continue à garder son souci :

- « *Y en a-t-il eu un qui est venu pour demander à être le préfet de police ?* »

- « *Y en a-t-il eu un qui a reconnu assez ma grandeur ?* »

Il faut reconnaître que là peut-être, un instant au moins, sa place imaginaire dans cette rencontre a une satisfaction difficile à obtenir.

Que se passe-t-il ?
Il se passe d'abord ceci : c'est que…
découragé d'attendre indéfiniment l'événement qui doit être pour lui la sanction de son accession à l'ordre des fonctions *respectées*, puisque *profanées*
…le préfet de police d'abord consulte…

ce qu'il est maintenant parvenu à démontrer : que lui seul est l'ordre et le pivot de tout, à savoir qu'en fin de compte ceci veut dire qu'il n'y a rien d'autre en dernier terme que la poigne, et ici nous trouvons quelque chose qui ne manque pas de signification pour autant que la découverte de l'*idéal du moi* a été à peu près chez FREUD coïncidante avec l'inauguration de ce type de personnage qui offre à la communauté politique une identification unique et facile, à savoir : *le dictateur*

…le préfet de police consulte ceux qui l'entourent sur le sujet de l'opportunité d'une sorte d'uniforme et aussi bien de symbole qui serait celui de sa fonction, et non sans timidité, pour le cas.

À la vérité, il a un peu choqué les oreilles de ses auditeurs : il propose un *phallus*.

Est-ce que l'Église n'y verrait pas quelque *objection* ?
Et il s'incline vers l'évêque qui en effet un instant hoche du bonnet et marque quelque hésitation, mais suggère qu'après tout, si on faisait la colombe du Saint-Esprit la chose serait plus acceptable.

De même le général propose que ledit chiffre soit peint aux couleurs nationales, et quelques autres suggestions de cette espèce laissent à penser que bien entendu on va arriver assez vite à ce qu'on appelle dans l'occasion un *Concordat*.

C'est à ce moment là que le coup de théâtre éclate. Une des filles, dont je vous ai passé le rôle dans cette pièce vraiment fourmillante de significations, apparaît sur la scène et la parole encore coupée par l'émotion de ce qui vient de lui arriver, et qui n'est rien de moins que ceci :

le personnage…
    qui était l'ami - et cela
    se trouve bien significatif
…du sauveur de la prostituée parvenue à l'état de *symbole révolutionnaire*, le personnage donc du plombier…
    on le connaît dans la maison
…est venu la trouver et lui a demandé tout ce qu'il fallait pour ressembler au personnage du *préfet de police*.

Emotion générale.
Striction de la gorge.
Nous sommes au bout de nos peines.

Tout y a été, jusques et y compris la perruque du *préfet de police* qui sursaute : « *Comment saviez-vous ?* ». On lui dit :

« *Il n'y a que vous à croire que tout le monde ignorait que vous portiez perruque.* »

Et le personnage, une fois revêtu de tous les attributs de celui dont la figure est véritablement la figure héroïque du drame, fait ce geste…
    que la prostituée fait
…de lui jeter à la figure, après l'avoir tranché, ce avec quoi, dit-elle pudiquement, il ne dépucellera jamais personne.

À ce moment *le Préfet de police*, qui était tout près d'arriver au sommet de son contentement, a tout de même ce geste rapide de contrôler qu'il le lui reste encore.

Il le lui reste en effet, et son passage à l'état de *symbole*, sous la forme de l'uniforme phallique proposé, est désormais devenu inutile.

En effet, à partir de ce moment il est tout à fait clair que celui qui représente le désir simple…
le désir pur et simple, ce besoin qu'a l'homme de rejoindre, d'une façon qui puisse être authentiquement et directement assumée, sa propre existence, sa propre pensée, une valeur qui ne soit pas purement distincte de sa chair
…il est clair que c'est pour autant que ce sujet qui est là représentant l'homme…
celui qui a combattu pour que quelque chose que nous avons appelé jusqu'à présent le bordel retrouve son assiette, sa norme et sa réduction à quelque chose qui puisse être accepté comme pleinement humain
…que celui-là ne s'y réintègre, que celui-là ne s'y offre une fois l'épreuve passée, qu'à la condition précisément de se castrer.

C'est-à-dire de faire que le *phallus* soit quelque chose qui soit de nouveau réduit à l'état de signifiant, à ce quelque chose que peut ou non donner ou retirer, conférer ou ne pas conférer, celui qui à ce moment-là se confond…
et de la façon la plus explicite, c'est-à-dire que c'est là-dessus que se termine la comédie
…se confond et rejoint l'image du *Créateur du signifiant*, du « *Notre Père* », du « *Notre Père qui êtes aux cieux…* ».

C'est là-dessus que…
d'une façon dont assurément nous pouvons à notre gré porter l'accent comme blasphématoire ou comme à proprement parler comique
…la comédie se termine.

Je reprendrai et je me référerai à ces termes.

Vous verrez comment pour nous il pourra nous servir pour la suite de repère dans cette question essentielle du *désir* et de la *jouissance* dont aujourd'hui j'ai voulu vous donner le premier *gramme*.

Joan RIVIERE : Womanliness as a masquerade (1929) [Retour texte 05-03]

Every direction in which psycho-analytic research has pointed seems in its turn to have attracted the interest of Ernest Jones, and now that of recent years investigation has slowly spread to the development of the sexual life of women, we find as a matter of course one by him among the most important contributions to the subject. As always, he throws great light on his material, with his peculiar gift both clarifying the knowledge we had already and also adding to it fresh observations of his own.

In his paper on The Early Development of Female Sexuality[1] he sketches out a rough scheme of types of female development, which he first divides into heterosexual and homosexual, subsequently subdividing the latter homosexual group into two types. He acknowledges the roughly schematic nature of his classification and postulates a number of intermediate types. It is with one of these intermediate types that I am to-day concerned. In daily life types of men and women are constantly met with who, while mainly heterosexual in their development, plainly. display strong features of. the other sex. This has been judged to be an expression of the bisexuality inherent ia us all; and analysis has shown that what appears as homosexual or heterosexual character-traits, or sexual manifestations, is the end-result of the interplay of conflicts and hot necessarily evidence of a radical or fundamental tendency. The difference between homosexual and heterosexual development results from differences in the degree of anxiety, with the corresponding effect this has on development. Ferenczi pointed out a similar reaction in behaviour,[2] namely, that homosexual men exaggerate their heterosexuality as a ' defence' against their homosexuality. I shall attempt to show that women who wish for masculinity may put on a mask of womanliness to avert anxiety and the retribution feared from men.

It is with a particular type of intellectual woman that I have to deal. Not long ago intellectual pursuits for women were associated almost exclusively with an overtly masculine type of woman, who in

[1] This JOURNAL, Vol. VIII, 1927.
[2] The Nosology of Male Homosexuality, *Contributions to Psycho-Analysis* (1916).

pronounced cases made no secret of her wish or claim to be a man. This has now changed. Of all the women engaged in professional work to-day, it would be hard to say whether the greater number are more feminine than masculine in their mode of life and character. In University life, in scientific professions and in business, one constantly meets women who seem to fulfil every criterion of complete feminine development. They are excellent wives and mothers, capable housewives ; they maintain social life and assist culture; they have no lack of feminine interests, e.g. in their personal appearance, and when called upon they can still find time to play the part of devoted and disinterested mother-substitutes among a wide circle of relatives and friends. At the same time they fulfil the duties of their profession at least as well as the average man. It is really a puzzle to know how to classify this type psychologically.

Some time ago, in the course of an analysis of a woman of this kind, I came upon some interesting discoveries. She conformed in almost every particular to the description just given ; her excellent relations with her husband included a very intimate affectionate attachment between them and full and frequent sexual enjoyment; she prided herself on her proficiency as a housewife. She had followed her profession with marked success all her life. She had a high degree of adaptation to reality, and managed to sustain good and appropriate relations with almost everyone .with whom she came in contact.

Certain reactions in her life showed, however,'that her stability was not as flawless as it appeared; one of these will illustrate my theme. She was an American woman engaged in work of a propagandist nature, which consisted principally in speaking and writing. All her life a certain degree of anxiety, sometimes very severe, was experienced after every public performance, such as speaking to an audience. In spite of her unquestionable success and ability, both intellectual and practical, and her capacity for managing an audience and dealing with discussions, etc., she would be excited and apprehensive all night after, with misgivings whether she had done anything inappropriate, and obsessed by a need for reassurance. This need for reassurance led her compulsively on any such occasion to seek some attention or complimentary notice from a man or men at the close of the proceedings in which she had taken part or been the principal figure; and it soon became evident that the men chosen for the purpose were always immistakeable father-figures, although often not persons whose judgement on her performance would in reality carry much weight. There

were clearly two types of reassurance sought from these father-figures : first, direct reassurance of the nature of compliments about her performance ; secondly, and more important, indirect reassurance of the nature of sexual attentions from these men. To speak broadly, analysis of her behaviour after her performance showed that she was attempting to obtain sexual advances from the particular type of men by means of flirting and coquetting with them in a more or less veiled manner. The extraordinary incongruity of this attitude with her highly impersonal and objective attitude during her intellectual performance, which it succeeded so rapidly in time, was a problem. Analysis showed that the CEdipus situation of rivalry with the mother was extremely acute and had never been satisfactorily solved. 1 shall come back to this later. But beside the conflict in regard to the mother, the rivalry with

the father was also very great. Her intellectual work, which took the form of speaking and writing, was based on an evident identification with her father, who had first been a literary man and later had taken to political life ; her adolescence had been characterized by conscious "revolt against him, with rivalry and contempt of him. Dreams and phantasies of this nature, castrating the husband, were frequently uncovered by analysis. She had quite conscious feelings of rivalry and claims to superiority over many of the ' father-figures ' whose favour she would then woo after her own performances ! She bitterly resented any assumption that she was not equal to them, and (in private) would reject the idea of being subject to their judgement or criticism. In this she corresponded clearly to one type Ernest Jones has sketched: his first group of homosexual women who, while taking no interest in other women, wish for ' recognition ' of their masculinity from men and claim to be the equals of men, or in other words, to be men themselves. Her resentment, however, was not openly expressed; publicly she acknowledged her condition of womanhood.

Analysis, then revealed that the explanation of her compulsive ogling and coquetting—which actually she was herself hardly aware of till analysis made it manifest—was as follows : it was an unconscious attempt to ward off the anxiety which would ensue on account of the reprisals she anticipated from the father-figures after her intellectual performance. The exhibition in public of her intellectual proficiency, which was in itself carried through successfully, signified an exhibition of.herself in possession of the father's penis, having castrated him. The display once over, she was seized by horrible dread of the retribution the father would then exact. Obviously it was a step towards propitiating the avenger to endeavour to offer herself to him sexually. This phantasy, it then appeared, had been very common in her childhood and youth, which had been spent in the Southern States of America; if a negro came to attack her, she planned to defend herself by making him kiss her and make love to her (ultimately so that she could then deliver him over to justice). But there was a further determinant of the obsessive behaviour. In a dream which had a rather similar content to this childhood phantasy, she was in terror alone in the house ; then a negro came in and found her washing clothes, with her sleeves rolled up and arms exposed. She resisted him, with the secret intention of attracting him sexually, and he began to admire her arms and to caress them and her breasts. The meaning was that she had killed father and mother and obtained everything for herself (alone in the house), became terrified of their retribution {expected shots through the window), and defended herself by taking on a menial r61e (washing clothes) and by *washing off* dirt, and sweat, guilt and blood, everything she had obtained by the deed, and ' disguising herself' as merely a castrated woman. In that guise the man found no stolen property on her which he need attack her to recover and, further, found her attractive as an object of love. Thus the aim of the compulsion was not merely to secure reassurance by evoking friendly feelings towards her in the man ; it was chiefly to make sure of safety by masquerading as guiltless and innocent. It was a compulsive reversal of her intellectual performance; and the two together formed the * double-action * of an obsessive act, just as her life as a whole consisted alternately of masculine and feminine activities.

Before this dream she had had dreams of people putting masks on their faces in order to avert disaster. One of these dreams was of a high tower on a hill being pushed over and falling down on the inhabitants of a village below, but the people put on masks and escaped injury !

Womanliness therefore could be assumed and worn as a mask, both, to hide the possession of masculinity and to avert the reprisals expected if she was found to possess it—-much as a thief will turn out his pockets and ask to be searched to prove that he has not the stolen goods. The reader may now ask how I define womanliness or where I draw the line between genuine womanliness and the ' masquerade '. My suggestion is not, however, that there is any such difference ; whether radical or superficial, they are the same thing. The capacity for womanliness was there in this woman—and one might even say it exists in the most

completely homosexual woman—but owing to her conflicts it did not represent her main development, and was used far more as a device for avoiding anxiety than as a primary mode of sexual enjoyment.

I will give some brief particulars to illustrate this. She had married late', at twenty-nine; she had had great anxiety about defloration, and had had the hymen stretched or slit before the wedding by a woman doctor. Her attitude to sexual intercourse before marriage was a set deteixoination to obtain and experience the enjoyment and pleasure which she knew some women have in it, and the orgasm. She was afraid of impotence in exactly the same way as a man. This was partly a determination to surpass certain mother-figures who were frigid, but on deeper levels it was a determination not to be beaten by the man.[3] In effect, sexual enjoyment was full and frequent, with complete orgasm ; but the fact emerged that the gratification it brought was of the nature of a reassurance and restitution of something lost, and not ultimately pure enjoyment. The man's love gave.her back her self-esteem. During analysis, while the hostile castrating impulses towards the husband were in process of coming to light, the desire for intercourse very much abated, and she became for periods relatively frigid.. The mask of womanliness was being peeled away, and she was revealed either as castrated, (lifeless, incapable of pleasure), or as wishing to castrate (therefore afraid to receive the penis or welcome it by gratification). Once, while for a period her husband had had a love-affair with another woman, she had detected a very intense identification with him in regard "to the rival woman. It is striking that she had had no homosexual experiences (since before puberty with a younger sister); but it appeared during analysis that this lack was compensated for by frequent homosexual dreams with intense orgasm.

In every-day life one may observe the mask of femininity talcing curious forms. One capable housewife of my acquaintance is a woman. of great ability, and can herself attend to typically masculine matters. But when, e.g. any builder or upholsterer, is called in, she has a compulsion to hide all her technical knowledge from him and. show

deference to the workman, making her suggestions in an innocent and artless manner, as if they were ' lucky guesses '. She has confessed to me that even with the butcher and baker, whom, she rules in reality with a

[3] I have found this attitude in several women analysands and the self-ordained defloration in nearly all of them (five cases). In the light of Freud's ' Taboo of Virginity ', this latter symptomatic act is instructive.

rod of iron, she cannot openly take up a firm straightforward stand; she feels herself as it were ' acting a part', she puts on the semblance of a rather uneducated, foolish and bewildered woman, yet in the end always mating her point. In all other relations in life this woman is a gracious, cultured lady, competent and well-informed, and can manage her affairs by sensible rational behaviour without any subterfuges. This woman is now aged fifty, but she tells me that as a young woman she had great anxiety in dealings with men such as porters, waiters, cabmen, tradesmen, or any other potentially hostile father-figures, such as doctors, builders and lawyers; moreover, she often quarrelled with such men and had altercations with them, accusing them of defrauding her and so forth.

Another case from every-day observation is that of a clever woman, wife and mother, a University lecturer in an abstruse subject which seldom attracts women. When lecturing, not to students but to colleagues, she chooses particularly feminine clothes; Her behaviour on these occasions is also marked by an inappropriate feature : she becomes flippant' and joking, so much so that it has caused comment and rebuke. She has to treat the situation of displaying her masculinity to men as a ' game ‘, as something *not real,* as a ' joke '. She cannot treat herself and her subject seriously, cannot seriously contemplate herself as on equal terms with men ; moreover, the flippant attitude enables some of her sadism to escape, hence the offence it causes.

Many other instances could be quoted, and I have met with a similar mechanism in the analysis of manifest homosexual men. In one such man with severe inhibition and anxiety, homosexual activities really took second place, the source of greatest sexual gratification being actually masturbation under special conditions, namely, while looking at himself in a mirror dressed in a particular way. The excitation was produced by the sight of himself with hair parted in the centre, wearing a bow tie. These extraordinary ' fetishes' turned out to represent a *disguise of himself* as his sister; the hair and bow were taken from her. His conscious attitude was a desire to *be* a woman, but his manifest relations with men had never been stable. Unconsciously the homosexual relation proved to be entirely sadistic and based on masculine rivalry. Phantasies of sadism and ' *possession of a penis*' could be indulged only while' reassurance against anxiety was being obtained from the mirror that he was safely ' disguised as a woman'.

To return to the case I first described. Underneath her apparently satisfactory heterosexuality it is clear that this woman displayed well-known manifestations of .the castration complex. Horney was the first among others to point out the sources of that complex in the CEdipus situation ; my belief is that the fact that womanliness may be assumed as a mask may contribute further in this direction to the analysis of female development. With that in view I will now sketch the early libido-development in this case.

But before this I must give some account of her relations with women. She was conscious of rivalry of almost any woman who had either good looks or intellectual pretensions. She was conscious of L flashes of hatred against almost any woman with, whom she had much to do, but where permanent or close relations with women were concerned she was none the less able to establish a very satisfactory footing. Unconsciously she did this almost entirely by means of feeling herself superior in some way to them {her relations with her inferiors were uniformly excellent}. Her proficiency as a housewife largely had its root in this. By it she surpassed her mother, won her approval and proved her superiority among rival ' feminine' women. Her intellectual attainments undoubtedly had in part the same object. They too proved her superiority to her mother; it seemed probable that since she reached womanhood her rivalry with women had been more acute in regard to intellectual things than in regard to beauty, since she could usually take refuge in her superior brains where beauty was concerned.

The analysis showed that the origin of all these reactions, both to men and to women, lay in the reaction to the parents during the oral-biting sadistic, phase. These reactions took the form of the phantasies sketched by Melanie Klein [4] in her Congress paper, 1927. In consequence of disappointment or frustration during sucking or weaning, coupled with experiences during the primal scene which is interpreted in oral terms, extremely intense sadism develops towards both parents.[5] The desire to bite off the nipple shifts, and desires to destroy, penetrate and disembowel the mother and devour her and the contents of her body succeed it. These contents include the father's penis, her faeces and her children—all her possessions and love-objects, imagined as

[4] Early Stages of the CEdipus Conflict', this JOURNAL, Vol. IX, 1928.

[5] Ernest Jones, op cit., p. 469, regards an intensification of the oral sadistic stage as the central feature of homosexual development in women.

within her body.[6] The desire to bite off the nipple is also shifted, as' we know, on to the desire to castrate the .father by biting off his penis. Both parents are. rivals in this stage, both possess desired objects; the sadism is directed against both and the revenge of both is feared. [1] But, as always with girls, the mother is the more hated, and consequently the more feared. She will execute the punishment that fits the crime-destroy the girl's body, her beauty, her children, her capacity for having children, mutilate her, devour her, torture her and kill her. In this appalling predicament the girl's only safety lies in placating the mother and atoning for her crime. She must retire'from . rivalry,

with the mother, and if she can, endeavour to restore to her what she has stolen. As we know, she identifies herself with the father; and then she uses the masculinity she thus obtains by *putting it at the service of the mother*. She becomes the father, and takes his place ; so she can ' restore' him to the mother. This position was very clear in many typical situations in my patient's life. She delighted in using her great practical ability to aid or assist weaker and more helpless women, and could maintain this attitude successfully so long as rivalry did not emerge too strongly. But this restitution could be made on one condition only; it must procure her a lavish return in the form . of gratitude and ' recognition '. The recognition desired was supposed by her to be owing for her self-sacrifices; more unconsciously what she claimed was-recognition of her *supremacy* in *having* the penis to give back. If her supremacy were not acknowledged, then rivalry became at once acute; if gratitude and recognition were withheld, her sadism broke out in full force and she would be subject (in private) to paroxysms of oral-sadistic fury, exactly like a raging infant..

In regard to' the father, resentment against him arose in two ways: .(1) during the primal scene he took from the mother the milk, etc., which the child missed; (2) at the same time he gave to the mother the penis or children instead of to her. Therefore all that he had or. took should be taken from him by her; he was castrated and reduced to nothingness, like the mother. Fear of him, though never so acute as of the motherj remained'; partly, too, because his vengeance for the death and-destruction of the mother was expected. So he too must be placated and appeased. This was done by masquerading in a feminine guise for him, thus showing him her' love ' and guiltlessness

As it was not essential to my argument, I have omitted all reference to the further development of the relation to children.

towards him. It is significant that this woman's mask, though transparent to other women, was successful with men, and served its purpose very well. Many men were attracted in this way, and gave her reassurance by showing her favour. Closer examination showed that these men were of the type who themselves fear the ultra-womanly woman. They prefer a woman who herself, has male attributes, for to them her claims on them are less.

At the primal scene the talisman which both parents possess and which she lacks is the father's penis; hence her rage, also her dread and helplessness.[7] By depriving the father of it and possessing it herself she obtains the talisman—the invincible sword, the ' organ of sadism.'; he becomes powerless and helpless (her gentle husband), but she still guards herself from attack by wearing towards him the mask of womanly subservience, and under that screen, performing many of his masculine functions herself—' for him'—(her practical ability and management). Likewise with the mother: having robbed her of the penis, destroyed her and reduced her to pitiful inferiority, she triumphs overher,.but again secretly.; outwardly she acknowledges and admires the virtues of.' feminine' women. But the task of guarding herself against the woman's retribution is harder than with the man; her efforts to placate and make reparation by restoring and using the penis in the mother's service were never enough; this device was worked to death, and sometimes it almost worked her to death.

It appeared, therefore, that this woman had saved herself from the intolerable anxiety resulting from her sadistic fury against both parents by creating in phantasy a situation in which she became supreme and no harm could be done to her. The essence of the phantasy was her *supremacy* over the parent-objects; by it her sadism was gratified, she triumphed over them. By this same supremacy she also succeeded in averting their revenges ; the means she adopted for this were reaction-formations and concealment of her hostility. Thus she could gratify her id-impulses, her narcissistic ego and her super-ego at one and the same time. The phantasy was the.main-spring of her whole life and character, and she came within a narrow margin of carrying it through to complete perfection. But its weak point was the megalomanic character, under all the disguises, of the necessity for supremacy. When this supremacy was seriously disturbed during

[7] Cf. M. N. Searl, ' Danger Situations of the Immature Ego', Oxford Congress, 1929.

analysis, she fell into an abyss of anxiety, rage and abject depression ; before the analysis, into illness.

I should like to say a word about Ernest Jones' type of homosexual woman whose aim. is to obtain ' recognition ' of her masculinity from men. The question arises whether the need for recognition in this type is connected with the mechanism of the same need, operating differently (recognition for services performed), in the case I have described. In my case direct recognition of the possession of the penis was not claimed openly; it was claimed for the reaction-formations, though only the possession of the penis made them possible. Indirectly, therefore, recognition was none the less claimed for the penis. This indirectness was due to apprehension lest her possession of a penis *should be '* recognized ', in other words ' found out'. One can see that with less anxiety my patient too would have openly claimed recognition from men for her possession of a penis, and in private she did in fact, like Ernest Jones' cases, bitterly resent any lack of this direct recognition. It is clear that in his cases the primary sadism obtains more gratification; the father has been castrated, and shall even acknowledge his defeat. But how then is the anxiety averted by these women ? In regard to the mother, this is done of course by denying her existence. To judge from indications in analyses I have carried but, I conclude that, first, as Jones implies, this claim is simply a displacement of the original sadistic claim that the desired object, nipple, milk, penis, should be instantly surrendered; secondarily, the need for recognition is largely a need for absolution. Now the mother has been relegated to limbo ; no relations with her are possible. Her existence appears to be denied, though in truth it is only too much feared. So the guilt of having triumphed over both can only be absolved by the father; if he sanctions her possession of the penis by

acknowledging it, she is safe. By *giving* her recognition, .he *gives* her the penis and to her instead of to the mother; then she has it, and she may have it, and all is well. ' Recognition ' is always in part reassurance, sanction, love; further, it renders her supreme again. Little as he may know it, to her the man has admitted his defeat. Thus in its content such a woman's phantasy-relation to the father is similar to the normal CEdipus one ; the difference, is that it "rests on a basis of sadism. The mother she has indeed killed, but she is thereby excluded from enjoying much that the mother had, and what she does obtain from the father * she has still in great measure to extort and extract.
These conclusions compel one once more to face the question;
what is the essential nature of fully-developed femininity ? What is *das ewig Weibliche?* The conception of womanliness as a mask, behind which man suspects some hidden danger, throws a little light on the enigma. Fully-developed heterosexual womanhood is founded, as Helene Deutsch and Ernest Jones have stated, on the oral-sucking stage. The sole gratification of a primary order in it is that of receiving the (nipple, milk) penis, semen, child from the father. For the rest it depends upon reaction-formations. The acceptance of ' castration ', ' the humility, the admiration of men, come partly from the over-estimation of the object on the oral-sucking plane ; but chiefly from the renunciation {lesser intensity) of sadistic castration-wishes deriving from the later oral-biting level. ' I must not take, I must not even ask; it must be *given* me '. The capacity for self-sacrifice, devotion, self-abnegation expresses efforts to restore and make good, whether to mother or to father figures, what has been taken from them. It is also what Radd has called a ' narcissistic insurance * of the highest value.
It becomes clear how the attainment of full heterosexuality coincides with that of genitality. And once more we see, as Abraham first stated, that genitality implies attainment of a *post-ambivalent* state. Both the ' normal' woman and the homosexual desire the father's penis and rebel against frustration {or castration); but one of the differences between them lies in the difference in the degree of sadism and of the power of dealing both with it and with the anxiety it gives rise to in the two types of women.

Ernest Jones : The phallic phase[1]

IF one studies closely the many important contributions made in the past ten years, particularly by women analysts, to the admittedly obscure problems relating to the early development of female sexuality one perceives an unmistakable disharmony among the various writers, and this is beginning to show also in the field of male sexuality. Most of these writers have been laudably concerned to lay stress on the points of agreement with their colleagues, so that the tendency to divergence of opinion has not always come to full expression. It is my purpose here to investigate it unreservedly in the hope of crystallising it. If there is confusion it is desirable to clear it up; if there is a divergence of opinion we should, by defining it, be able to set ourselves interesting questions for further research. For this purpose I will select the theme of the phallic phase. It is fairly circumscribed, but we shall see that it ramifies into most of the deeper and unsolved problems. In a paper read before the Innsbruck Congress in 1927,[2] I put forward the suggestion that the phallic phase in the development of female sexuality represented a secondary solution of psychical conflict, of a defensive nature, rather than a simple and direct developmental process; last year Professor Freud[3] declared this suggestion to be quite untenable. Already at that time I had in mind similar doubts about the phallic phase in the male also, but did not discuss them since my paper was concerned purely with female sexuality; recently Dr. Horney[4] has voiced scepticism about the validity of the concept of the male phallic phase, and I will take this opportunity to comment on the arguments she has advanced.

[1] Read in brief before the Twelfth International Psycho-Analytical Congress, Wiesbaden, September 4, 1932, and in full before the British Psycho-Analytical Society, October 19 and November *2,* 1932. Published in the *International Journal of Psycho-Analysis,* vol. xiv., 1933.
[2] Chapter xxv.
[3] Freud,' Female Sexuality,' *International Journal of Psycho-Analysis,* 1932, vol. xiii., p. 297.
[4] Karen Horney, ' The Dread of Women,' *International Journal of Psycho-Analysis,* 1932, vol. xiii., p. 353.

I will first remind you that in Freud's[1] description of the phallic phase the essential feature common to both sexes was the belief that only one kind of genital organ exists in the world—a male one. According to Freud, the reason for this belief is simply that the female organ has at this age not yet been discovered by either sex: human beings are thus divided, not into those possessing a male organ and those possessing a female organ, but into those who possess a penis and those who do not: there is the penis-possessing class and the castrated class. A boy begins by believing that everyone belongs to the former class, and only as his fears get aroused does he begin to suspect the existence of the latter class. A girl takes the same view, save that here one should use the corresponding phrase, ' clitoris-possessing class '; and only after comparing her own with the male genital does she form a conception of a mutilated class, to which she belongs. Both sexes strive against accepting the belief in the second class, and both for the same reason—namely, from a wish to disbelieve in the supposed reality of castration. This picture as sketched by Freud is familiar to you all, and the readily available facts of observation from which it is drawn have been confirmed over and over again. The interpretation of the facts, however, is of course another matter and is not so easy.

I would now call your attention to a consideration which is implied in Freud's account, but which needs further emphasis for the sake of clarity. It is that there would appear to be two distinct stages in the phallic phase. Freud would, I know, apply the same term, ' phallic phase,' to both, and so has not explicitly subdivided them. The first of the two—let us call it the *proto-phallic* phase—would be marked by innocence or ignorance—at least in consciousness— where there is no conflict over the matter in question, it being confidently assumed by the child that the rest of the world is built like itself and has a satisfactory male organ—penis or clitoris, as the case may be. In the second or *deutero-phallic* phase there is a dawning suspicion that the world is divided into two classes: not male and female in the proper sense, but penis-possessing and castrated (though actually the two classifications overlap pretty closely). The deutero-phallic phase would appear to be more neurotic than the proto-phallic—at least in this particular context. For it is associated with anxiety, conflict, striving against accepting what is felt to be

[1] Freud, ' The Infantile Genital Organisation of the Libido,' ' Collected Papers' (International Psycho-Analytical Library, 1924), vol. II., p.245

reality—*i.e.,* castration—and over-compensatory emphasis on the narcissistic value of the penis on the boy's side with a mingled hope and despair on the girl's.

It is plain that the difference between the two phases is marked by the idea of castration, which according to Freud is bound up in both sexes with actual observation of the anatomical sex differences. As is well known, he is of opinion[1] that the fear or thought of being castrated has a weakening effect on the masculine impulses with both sexes. He considers that with the boy it drives him away from the mother and strengthens the phallic and homosexual attitude—*i.e.,* that the boy surrenders some of his incestuous heterosexuality to save his penis; whereas with the girl it has the more fortunate opposite effect of impelling her into a feminine, heterosexual attitude. According to this view, therefore, the castration complex weakens the boy's CEdipus relationship and strengthens the girl's; it drives the boy

into the deutero-phallic phase, while—after a temporary protest on that level—it drives the girl *out of* the deutero-phallic phase.
As the development of the boy is supposed to be better understood, and is perhaps the simpler of the two, I will begin with it. We are all familiar with the narcissistic quality of the phallic phase here, which Freud says reaches its maximum about the age of four, though it is certainly manifest long before this;[2] I am speaking particularly of the deutero-phallic phase. There are two outstanding differences between it and the earlier stages: (i) It is less sadistic, the main relic of this being a tendency to omnipotence phantasies; and (2) it is more self-centred, the chief allo-erotic attribute still remaining being its exhibitionistic aspect. It is thus less aggressive and less related to other people, notably to women. How has this change been brought about ? It would seem to be change in the direction of phantasy and away from the real world of contact with other human beings. If so, this would in itself justify a suspicion that there is a flight element present, and that we have not to do simply with a natural evolution towards greater reality and a more developed adjustment.

[1] Freud,' Some Psychological Consequences of the Anatomical Distinction between the Sexes,' *International Journal of Psycho-Analysis,* 1927, vol. viii., pp. 133, 141.

When this paper was read before the British Psycho-Analytical Society three child analysts (Melanie Klein, Melitta Schmideberg and Nina Searl) gave it as their experience that traces of the *deutero-phallic* phase can be detected before the end of the first year.
This suspicion is very evidently borne out in one set of circumstances—namely, when the phallic phase persists into adult life. In applying the psycho-analytic microscope to investigate a difficult problem we may make use of the familiar magnification afforded by neurosis and perversion. Elucidation of the operative factors there gives us pointers to direct our attention in examining the so-called normal; as will be remembered, this was the path Freud followed *to* reach in general the infantile sexuality of the normal. Now with these adult cases it is quite easy to ascertain the presence of secondary factors in the sexual life, factors particularly of fear and guilt. The type I have specially in mind is that of the man, frequently hypochondriacal, who is concerned with the size and quality of his penis (or its symbolic substitutes) and who shows only feeble impulses towards women, with in particular a notably weak, or even nonexistent, impulse towards penetration; narcissism, exhibitionism (or undue modesty), masturbation and a varying degree of homosexuality are common accompanying features. In analysis it is easily seen that all these inhibitions are repressions or defences motivated by deep anxiety; the nature of the anxiety I shall discuss presently.
Having our eyes sharpened by such experiences to the secondary nature of narcissistic phallicism, we may now turn to similar attitudes in boyhood—I am again referring to the deutero-phallic phase and in pronounced examples—and I maintain that we find there ample evidence to come to a similar conclusion. To begin with, the picture is essentially the same. There is the narcissistic concentration on the penis, with doubts or uncertainties about its size and quality. Under the heading of ' Secondary Reinforcement of Penis-Pride,' Melanie Klein[1] has in her recent book discussed at length the value of the penis to the boy in mastering deep anxieties from various sources, and she maintains that the narcissistic exaggeration of phallicism— *i.e.*, the phallic phase, although she does not use that term in this connection—is due to the need of coping with specially large amounts of anxiety.
It is noteworthy how much of the boy's sexual curiosity of this period, to which Freud[2] called special attention in his original paper on the subject, is taken up, not with interest in females, but with co mparisons between himself and other males. This is in accord with

[1] Melanie Klein,' The Psycho-Analysis of Children ' (International Psycho-Analytical Library, 1932), p. 341.
[2] Freud,' The Infantile,' etc., *op. cit.,* p. 246.

the striking absence of the impulse towards penetration, an impulse which would logically lead to curiosity and search for its complement. Karen Horney[1] has rightly called special attention to this feature of inhibited penetration, and as the impulse to penetrate is without doubt the main characteristic of penis functioning it is surely remarkable that just where the idea of the penis dominates the picture its own most salient characteristic should be absent. I do not for a moment believe that this is because the characteristic in question has not yet been developed, a retardation due perhaps to simple ignorance of a vaginal counterpart. On the contrary, in earlier stages—as child analysts in particular have shown—there is ample evidence of sadistic penetrating tendencies in the phantasies, games and other activities of the male infant. And I quite agree with Karen Horney[2] in her conclusion that ' the undiscovered vagina is a denied vagina.' I cannot resist comparing this supposed ignorance of the vagina with the current ethnological myth that savages are ignorant of the connection between coitus and fertilisation. In both cases they know, but do not know that they know. In other words, there is knowledge, but it is *unconscious knowledge*—revealed in countless symbolic ways. The conscious ignorance is like the ' innocence ' of young women—which still persists even in these enlightened days; it is merely unsanctioned or dreaded knowledge, and it therefore remains unconscious.
Actual analysis in adult life of the memories of the phallic stage yields results that coincide with the state of affairs where the phallic stage has persisted into adult life, as mentioned above, and also with the results obtained from child analysis[3] during the phallic stage itself. They are, as Freud first pointed out, that the narcissistic concentration on the penis goes hand in hand with dread of the female genital. It is also generally agreed that the former is secondary to

the latter, or at all events to the fear of castration. It is not hard to see, further, that these two fears—of the female genital and of castration—stand in a specially close relationship to each other, and that no solution of the present group of problems can be satisfactory which does not throw light on both.
Freud himself does not use the word ' anxiety ' in regard to the female genital, but speaks of ' horror ' *(Abscheu)* of it.

[1] Karen Horney, ' The Dread,' etc., *op. cit.,* pp. 353, 354.
[2] *Ibid.,* p. 358.
[3] See in particular Melanie Klein, ' The Psycho-Analysis of Children.'

The word ' horror ' is descriptive, but it implies an earlier dread of castration, and therefore demands an explanation of this in its turn. Some passages of Freud's read as if the horror of the female were a simple phobia protecting the boy from the thought of castrated beings, as it would from the sight of a one-legged man, but I feel sure he would admit a more specific relationship than this between the idea of castration and the particular castrated organ of the female; the two ideas must be innately connected. I think he implies that this horror is an associative reminder of what awful things—*i.e.,* castration— happen to people (like women) who have feminine wishes or get treated as women. It is certainly plain, as we have long known, that the boy here equates copulation with castration of one partner; and he evidently fears lest he might be that unfortunate partner. In this connection we may remember that to the neurotic phallic boy the idea of the female being castrated involves not merely a cutting off, but an opening being made into a hole, the well-known ' wound theory ' of the vulva. Now in our everyday practice we should find it hard to understand such a fear except in terms of a repressed wish to play the feminine part in copulation, evidently with the father. Otherwise castration and copulation would not be equated. A fear of this wish being put into effect would certainly explain the fear of being castrated, for by definition it is identical with this, and also the ' horror ' of the female genital—*i.e.,* a place where such wishes had been gratified. But that the boy equates copulation with castration seems to imply a previous knowledge of penetration. And it is not easy on this hypothesis to give adequate weight to the well-known connection between the castration fear and rivalry with the father over possession of the mother— *i.e.*, to the Œdipus complex. But we can at least see that the feminine wish must be a nodal point in the whole problem.
There would seem to be two views on the significance of the phallic phase, and I shall now attempt to ascertain in what respect they are opposed to each other and how far they may be brought into harmony. We may call them the simple and the complex view respectively. On the one hand, the boy, in a state of sex ignorance, may be supposed to have always assumed that the mother has a natural penis of her own until actual experience of the female genital, together with ideas of his own concerning castration (particularly his equating of copulation with castration), makes him reluctandy suspect that she has been castrated. This would accord with his known wish to believe that the mother has a penis. This simple viewi rather skims over the evidently prior questions of where the boy gets his ideas of copulation and castration from, but it does not follow that these could not be answered on this basis; that is a matter to be held in suspension for the moment. On the other hand, the boy may be supposed to have had from very early times an uncon- scious knowledge that the mother has an opening—and not only the mouth and anus—into which he could penetrate. The thought of doing so, however, for reasons we shall discuss in a moment, brings the fear of castration, and it is as a defence against this that he obliterates his impulse to penetrate, together with all idea of a vagina, replacing these respectively by phallic narcissism and) insistence on his mother's similar possession of a penis. The second of these views implies a less simple—and avowedly a more remote— explanation of the boy's insistence on the mother's having a penis. It is, in effect, that he dreads her having a female organ more than he does her having a male one, the reason being that the former brings the thought and danger of penetrating into it. If there were only male organs in the world there would be no jealous conflict and no fear of castration; the idea of the vulva must precede that of castration. If there were no dangerous cavity to penetrate into there would be no fear of castration. This is, of course, on the assumption that the conflict and danger arise from his having the same wishes as his father, to penetrate into the same cavity; and this I believe— in conjunction with Melanie Klein and other child analysts—to be true of the earliest period, and not simply of that after the conscious discovery of the cavity in question.
We come now to the vexed question of the source of castration fears. Various authors hold different views on this question. Some of them are perhaps differences in accent only; others point to opposing conceptions. Karen Horney,[1] who has recently discussed the matter in relation to the boy's dread of the female genital, has very definite views on the matter. Speaking of the dread of the vulva she says:' Freud's account fails to explain this anxiety.
A boy's castration-anxiety in relation to hisfather is not an adequate reasonfor his dread of a being whom this punishment has already overtaken. Besides the dread of the father there must be a further dread, the object of which is the woman or female genital.' She even maintains the exceptional opinion that this dread of the vulva is not only

[1] Karen Horney, ' The Dread of Women,' *op. cit.,* p. 351.

earlier than that of the father's penis—whether external or concealed in the vagina—but deeper and more important than it; in fact much of the dread of the father's penis is artificially put forward to hide the intense dread of the vulva.[1] This is certainly a very debatable conclusion, although we must admit the technical difficulty of quantitatively

estimating the amount of anxiety derived from various sources. We listen with curiosity to her explanation of this intense anxiety in regard to the mother. She mentions Melanie Klein's view of the boy's talion dread born in relation to his sadistic impulses toward's the mother's body, but the most important source of his dread of the vulva she would derive from the boy's fear of his self-esteem being wounded by knowing that his penis is not large enough to satisfy the mother, the mother's denial of his wishes being interpreted in this sense; the talion dread of castration by the mother is later and less important that the fear of ridicule.[2] One often gets, it is true, a vivid clinical picture of how strong this motive can be, but I doubt whether Dr. Horney has carried the analysis of it far enough. In my experience the deep shame in question, which can certainly express itself as impotence, is not simply due to the fear of ridicule as an ultimate fact; both the shame and the fear of ridicule proceed from a deeper complex—the adoption of a feminine attitude towards the father's penis that is incorporated in the mother's body. Karen Horney also calls attention to this feminine attitude, and even ascribes to it the main source of castration fear, but for her it is a secondary consequence of the dread of ridicule. We are here again brought back to the question of femininity and perceive that to answer it satisfactorily is probably to resolve the whole problem.

I will now try to reconstruct and comment on Karen Horney's argument about the connection between the dread of the vulva and the fear of castration. At the start the boy's masculinity and femininity are relatively free. Karen Horney quotes Freud's well-known views on primal bisexuality in support of her belief that the feminine wishes are primary. There perhaps are such primary feminine wishes, but I am convinced that conflict arises only when they are developed or exploited as a means of dealing with a dreaded father's penis. However, Karen Horney thinks that before this happens the boy has reacted to his mother's denial of his wishes and, as described above, feels shame and a deep sense of inadequacy in consequence.

[1] *Ibid.,* pp. 3J2, 356.
[2] *Ibid.,* p. 357.

As a result of this he can, according to her, no longer express his feminine wishes freely. There is a gap in the argument here. In the first place we are to assume that the boy at once equates his phallic inadequacy with femaleness, but it is not explained how the equation is brought about. At all events, he is now ashamed of his earlier feminine wishes, and dreads these being gratified because it would signify castration at the hands of the father—in fact, this is the essential cause of these castration fears. Surely there is another big gap in the argument here. How does the father suddenly appear on the scene ? The essential point in the argument, and one on which I would join issue with Dr. Horney, would appear to be that the boy's sense of failure due to his mother's refusal leads him to fall back from his masculine wishes to feminine ones, which he then applies to the father but dreads to have gratified because of the admission they imply of his masculine inferiority (as well as the equivalence of castration). This is rather reminiscent of Adler's early views on the masculine protest. My experience leads me, on the contrary, to see the crucial turning-point in the CEdipus complex itself, in the dreaded rivalry with the father. It is to cope with this situation that the boy falls back on a feminine attitude with its risk of castration. Whereas Dr. Horney regards the feminine attitude as a primary one which the boy comes to repress because of the fear of ridicule of his masculine inferiority, this fear being the active dynamic agent, I should consider that the sense of inferiority itself, and the accompanying shame, are both secondary to the feminine attitude *and to the motive for this.* This whole group of ideas is strongest in men with a ' small penis ' complex, often accompanied by impotence, and it is with them that one gets the clearest insight into the genesis. What such a man is really ashamed of is not that his penis is ' small,' but the reason *why* it is ' small.'

On the other hand I fully agree with Karen Horney and other workers, notably Melanie Klein,[1] in the view that the boy's reaction to the crucial situation of the CEdipus complex is greatly influenced by his earlier relationship with his mother. But this is a much more complicated matter than wounded vanity; far grimmer factors are at work. Melanie Klein lays stress on the fear of the mother's retaliation for the boy's sadistic impulses against her body; and this independendy of any thought of the father or his penis, though she

[1] Melanie Klein, ' Early Stages of the Œdipus Conflict,' *International Journal of Psycho-Analysis,* vol. ix., 1928, p. 167.

would agree that the latter heightens the boy's sadism and thus complicates the picture. As she has pointed out in detail,[1] however, these sadistic impulses have themselves an elaborate history. We have to begin with the alimentary level to appreciate the nature of the forces at work. Privations on this level—especially perhaps oral privations—are undoubtedly of the greatest importance in rendering harder the task of coping with the parents on the genital level, but we want to know exactly why this should be so. I could relate cases of a number of male patients whose failure to achieve manhood—in relation to either men or women—was stricdy to be correlated with their attitude of needing first to acquire something from women, something which of course they never actually could acquire. Why should imperfect access to the nipple give a boy the sense of imperfect possession of his own penis ? I am quite convinced that the two things are intimately related, although the logical connection between them is certainly not obvious.

I do not know to what extent a boy in the first year of life feels sure his mother has a genital organ like his own, on grounds of natural identification, but my impression is that any such idea has no serious interest for him until it gets involved in other associations. The first of these would appear to be the symbolic equivalency of nipple and penis. Here the mother's penis is mainly a more satisfying and nourishing nipple, its size alone being an evident advantage in this respect. Now how precisely does a bilateral organ, the breast, get changed into a medial one, the penis ? When this happens does it mean that the boy, perhaps from his experiences or phantasies of the primal scene, has already come across the idea of the father's penis, or is it possible that even before this his early masturbatory experiences—so often associated with oral ones— together with the commonly expressed oral attitude towards his own penis, alone suffice for the identification ? I am inclined to the latter opinion, but it is hard to get unequivocal data on the matter. Whichever of these alternatives is true, however, the attitude towards the mythical maternal penis must from the very first be ambivalent. On the one side there is the conception of a visible, and therefore accessible, friendly and nourishing organ which can be received and sucked. But on the other side the sadism stimulated by oral frustration—the very factor that first created the conception—must by projection create the idea of a sinister, hostile and dangerous organ

[1] Numerous publications in the *International Journal of Psycho-Analysis.*

which has to be destroyed by swallowing before the boy can feel safe. This ambivalence, beginning in regard to the mother's nipple (and nipple-penis), is greatly intensified when the father's penis becomes involved in the association. And it does so, I feel convinced, very early in life—certainly by the second year. This may be quite irrespective of actual experiences, even of the father's very existence, and is generated mainly by the boy's own libidinal sensations in his penis with their inevitable accompaniment of penetrative impulses. The ambivalent attitude is intensified on both sides. On the one hand the tendency to imitate the father gets related to the idea of acquiring strength from him, first of all orally, and on the other hand we get the well-known OEdipus rivalry and hostility, which also is first dealt with in terms of oral annihilation.

These considerations relating to the oral level begin to throw light on the riddle I propounded earlier—namely, why so many men feel unable to put something into a woman unless they have first got something out of her; why they cannot penetrate; or—put more broadly—why they need to pass through a satisfactory ' feminine ' stage before they can feel at home in a masculine one. I pointed out earlier on that in the feminine wishes of the boy must lie the secret of the whole problem. The first clue is that this feminine stage is an alimentary one, primarily oral. Satisfaction of wishes in this stage has to precede masculine development; failure in this respect results in fixation on the woman at an oral or anal level, a fxation which, although originating in anxiety, may become intensely eroticised in perverse forms.

I shall now try to proceed further in the answering of our riddle, and for the sake of simplicity shall consider separately the boy's difficulties with the mother and father respectively. But I must preface this by laying stress on its artificiality. When we consider the parents as two distinct beings, to be viewed separately one from the other, we are doing something that the infant is not yet capable of and something that does not greatly concern the infant in his (or her) most secret phantasies. We are artificially dissecting the elements of a concept (the ' combined parent concept,' as Melanie Klein well terms it) which to the infant are still closely interwoven.

The findings of child analysis lead us to ascribe ever-increasing importance to the phantasies and emotions attaching to this concept, and I am very inclined to think that the expression ' pre- Œdipal phase ' used recently by Freud and other writers must correspond extensively with the phase of life dominated by the ' combined parent' concept.

At all events, let us consider first the relation to the mother alone. Leaving the father's penis quite out of account, we are concerned with the riddle of how the boy's acquiring something from the mother is related to his secure possession of the use of his own penis. I believe this connection between the oral and the phallic lies in the sadism common to both. The oral frustration evokes sadism, and the penetrating penis is used in phantasy as a sadistic weapon to reach the oral aims desired, to open a way to the milk, faxes, nipple, babies and so on, all of which the infant wants to swallow. The patients I alluded to earlier as having a perverse oral fixation on women were all highly sadistic. The equation tooth=penis is familiar enough, and it must begin in this sadistic pregenital stage of development. The sadistic penis has also important anal connections—*e.g.,* the common phantasy of fetching a baby out of the bowel by the penis. The penis itself thus comes to be associated with the acquiring attitude, and thwarting of the latter to be identified with thwarting of the former—*i.e.,* not being able to get milk, etc., is equivalent to not being able to use the penis. The thwarting leads further to retaliation fears of the mother damaging the weapons themselves. This I have even found on occasion equated with the earliest frustration. The mother's withholding of the nipple gave her the character of a nipple or penis hoarder, who would surely keep permanently any penis brought near her, and the boy's sadism can in such cases manifest itself—as a sort of double bluff—by a sadistic policy of withholding from the woman whatever she may desire—*e.g.,* by being impotent.

Though this conflict with the mother no doubt lays the basis for later difficulties, my experience seems to teach me that greater importance is to be attached in the genesis of castration fear to the conflict with the father. But I have at once to add a very important proviso. In the boy's imagination the mother's genital is for so long inseparable from the idea of the father's penis dwelling there that one would get a very false perspective if one confined one's attention

to his relationship to his actual' external' father; this is perhaps the real difference between Freud's pre-CEdipal stage and the Œdipus complex proper. It is the hidden indwelling penis that accounts for a very great part of the trouble, the penis that has entered the mother's body or been swallowed by her—the dragon or dragons that haunt cloacal regions. Some boys attempt to deal with it on directly phallic lines, to use their penis in their phantasy for penetrating the vagina and crushing the father's penis there, or even—as I have many times found—by pursuing this phantasy to the length of penetrating into the father's body itself-*i.e.,* sodomy. One sees again, by the way, how this illustrates the close interchangeability of the father and mother *imagines;* the boy can suck either or penetrate into either. What we are more concerned with here, however, is the important tendency to deal with the father's penis on feminine lines. It would be better to say ' on apparently feminine lines,' for true feminine lines would be far more positive. Essentially I mean ' on oral- and anal-sadistic lines,' and I believe it is the annihilation attitude derived from this level that affords the clue to the various apparently feminine attitudes: the annihilation is performed by the mouth and anus, by teeth, fasces and—on the phallic level—urine. Over and again I have found this hostile and destructive tendency to lie behind not merely the obviously ambivalent attitude on all femininity in men, but behind the affectionate desire to please. After all, apparently complacent yielding is the best imaginable mask for hostile intentions. The ultimate aim of most of this femininity is to get possession of, and destroy, the dreaded object. Until this is done the boy is not safe; he cannot really attend to women, let alone penetrate into them. He also projects his oral and anal destructive attitude, which relates to his father's penis, on to the cavity that is supposed to contain it. This projection is facilitated by association with the earlier sadistic impulses, oral and phallic, against the mother's body, with their talion consequences. Destruction of the father's penis further means robbing the penis-loving mother of her possession. To penetrate into this cavity would therefore be as destructive to his own penis as he knows penetration of his father's penis into his mouth would be to it. We thus obtain a simple formula for the OEdipus complex: my (so-called feminine—*i.e.,* oral destructive) wishes against my father's penis are so strong that if I penetrate into the mother's vagina with them still in my heart the same fate will happen to me—*i.e.,* if I have intercourse with my mother my father will castrate me. Penetration is equated with destruction, or—to recur to the more familiar phrase used earlier— copulation is equated with castration. But—and this is the vital point—what is at stake is not castration of the mother, but of the boy or else his father.

After having considered the various sources of castration anxiety, and the problem of femininity in the male, I now return to the original question of why the boy in the phallic phase needs to imagine that his mother really has a penis, and I will couple with it the further question—not often raised—of whose penis it really is. The answer is given in the preceding considerations, and to avoid repetition I will simply express it as a statement. *The presence of a visible penis in the mother would signify at once a reassurance in respect of the early oral needs, with a denial of any need for dangerous sadism to deal with privation, and above all a reassurance that no castration has taken place, that neither his father nor himself is in danger of it.* This conclusion also answers the question of whose penis it is the mother must have.[1] It is her own only in very small part, the part derived from the boy's earliest oral needs. To a much greater extent it is the father's penis; though it may also in a sense be said to be the boy's own, inasmuch as his fate is bound up with it through the mutual castration danger to both his father and himself.

The reason why actual sight of the female genital organ signalises the passage from the proto- to the deutero-phallic phase has also to be given. Like the experiences of puberty, it makes manifest what had previously belonged solely to the life of phantasy. It gives an actuality to the fear of castration. It does this, however, not by conveying the idea that the father has castrated the mother—this is only a mask of rationalisation in consciousness—but by arousing the possibility that a dangerous repressed wish may be gratified in reality—namely, the wish to have intercourse with the mother and to destroy the father's penis. In spite of various suggestions to the contrary, the CEdipus complex provides the key to the problem of the phallic phase, as it has done to so many others.

We have travelled far from the conception that the boy, previously ignorant of the sex difference, is horrified to find that a man has violently created one by castrating his mate and turning her into a woman, a castrated creature. Even apart from actual analysis of the early childhood years, the proposition that the boy has no intuition of the sex difference is on logical grounds alone hard to hold. We have seen that the (deutero-) phallic phase depends on the fear of castration, and that this in its turn implies the danger of

[1] Melanie Klein, ' The Psycho-Analysis of Children ' *(pp. cit.,* p. 333), answers this question categorically: '
" The woman with a penis " always means, I should say, the woman with the father's penis,'

penetration; it would appear to follow from this alone that intuition of a penetrable cavity is an early underlying assumption in the whole complex reaction. When Freud says that the boy renounces his incest wishes towards his mother in order to save his penis, this implies that the penis was the offending carrier of those wishes (in the proto-phallic phase). Now what could these penis wishes that endanger its existence have been if not to perform the natural function of the penis—penetration ? And this inference is amply substantiated by actual research.

I may now summarise the conclusions reached. The main one is that *the typical phallic stage in the boy is a neurotic compromise rather than a natural evolution in sexual development.* It varies, of course, in intensity, probably with the intensity of the castration fears, but it can be called inevitable only in so far as castration fears—*i.e.,* infantile neuroses— are

inevitable; and how far these are inevitable we shall know only when we have further experience of child analysis. At all events the mere need to renounce incest wishes does not make it inevitable; it is not the external situation that engenders the phallic phase, but —perhaps avoidable—complications in the boy's inner development. To avoid the imagined and self-created dangers of the CEdipus situation the boy in the phallic phase abandons the masculine attitude of penetration, with all interest in the inside of the mother's body, and comes to insist on the assured existence of his own and his 'mother's' external penis. This is tantamount to Freud's ' passing of the CEdipus complex,' the renunciation of the mother to save the penis, but it is not a direct stage in evolution; on the contrary, the boy has later to retrace his steps in order to evolve, he has to claim again what he had renounced—his masculine impulses to reach the vagina; he has to revert from the temporary neurotic deutero-phallic phase to the original and normal proto-phallic phase. Thus the typical phallic phase—*i.e*, the deutero-phallic phase—in my opinion, represents a neurotic obstacle to development rather than a natural stage in the course of it.[1]

[1] It may be of interest to note the respects in which the conclusions here put forward agree with or differ from those of the two authors, Freud and Karen Horney, with whose views there has been most occasion to debate. In agreement with Freud is the fundamental view that the passage from the proto- to the deutero-phallic phase is due to fear of castration at the hands of the father, and that this essentially arises in the CEdipus situation. Freud would, I think, also hold that the feminine wishes behind so much of the castration fear are generated as a means of dealing with the loved and dreaded father: he would possibly lay more stress on the idea of libidinally placating him, whereas I have directed more attention to the hostile and destructive impulses behind the feminine attitude. On the other hand I cannot subscribe to the view of sex ignorance on which Freud repeatedly insists—though in one passage on primal scenes and primal phantasies *(Ges. Sch.,* Bd. xi., S. n) he appears to keep the question open— and I regard the idea of the castrated mother as essentially a mother whose man has been castrated. Nor do I consider the deutero-phallic phase as a natural stage in development. With Karen Horney there is agreement in her scepticism about sex ignorance, in her doubts about the normality of the (deutero-) phallic phase, and in her opinion that the boy's reaction to the CEdipus situation is greatly influenced by his previous relation to his mother. But I think she is mistaken in her account of the connection between these two last matters, and consider that the boy's fear of his feminine wishes—which we all appear to hold lie behind the castration fear—arise not in shame at his literal masculine inferiority in his relation to his mother, but in the dangers of his alimentary sadism when this operates in the Œdipus situation.

Turning now to the corresponding problem in girls, we may begin by noting that the distinction mentioned earlier between the proto- and the deutero-phallic phase is if anything more prominent with girls than with boys. So much so that when I made the suggestion that the phallic phase in girls represents a secondary solution of conflict I was under the impression that by the phallic phase was meant what I now see to be only the second half of it, a misapprehension Professor Freud corrected in recent correspondence; incidentally, his condemnation of my suggestion[1] was partly based on the same misunderstanding, since on his part he naturally thought I was referring to the whole phase. In extenuation I may remark that in his original paper Freud gave no account of the phallic phase in girls, on the score of its extreme obscurity, and that his definition— a phase in which it is believed that the sex difference is between penis-possessing and castrated beings—strictly applies only to the deutero-phallic phase, the penis being supposed to be unknown in the first one.

The difference between the two halves of the phase in Freud's conception is similar to that pointed out earlier with boys. According to him, a clitoris supremacy sets in at a certain age when the girl is ignorant of the difference between the clitoris and the penis and so is in a state of contented bliss in the matter; this I am calling for the moment the proto-phallic phase of girls, which corresponds with that of boys when they are similarly supposed to be ignorant of the sex difference. In the deutero-phallic phase, the one I had suggested was a secondary defensive reaction, the girl is aware of the difference and, like the boy, either admits it reluctantly—and in this case resent-

[1] Freud,' Female Sexuality,' *op. cit.,* p. 297.

fully—or tries to deny it. In the denial, however, unlike the state of affairs alleged to exist with boys, there is implied some real knowledge of the difference, for the girl does not maintain the previous belief—that both sexes have a satisfactory clitoris—but wishes that she now had a different organ from before—viz., a real penis. With homosexual women, who reveal implicitly in their behaviour and explicitly in their dreams the belief that they really have a penis, this wish goes on to imaginary fulfilment, but even with the more normal girl during her deutero-phallic phase the same belief that she has a penis alternates with the wish to have one.

As with boys, the two halves of the phase are divided by the castration idea, by the idea that women are nothing but castrated beings—there being no such thing as a true female organ. The boy's wish in the deutero-phallic stage is to restore the security of the proto-phallic one which has been disturbed by the supposed discovery of castration: to revert to the original identity of the sexes. The girl's wish in the deutero-phallic stage is similarly to restore the undisturbed proto-phallic one, and even to intensify its phallic character; thus to revert to the original identity of the sexes. This I take to be a more explicit statement of Freud's conception.

Two distinct views appear to be held in respect of female sexual development, and to bring out the contrast between them I will exaggerate them in the following over-simple statement. According to one, the girl's sexuality is essentially male to start with (at least as soon as she is weaned), and she is driven into femaleness by failure of the

male attitude (disappointment in the clitoris). According to the other, it is essentially female to start with, and she is—more or less temporarily—driven into a phallic maleness by failure of the female attitude.
This is avowedly an imperfect statement, which does not do justice to either view, but it may serve to point a discussion. I will call the two A and B respectively and add a few obvious modifications which will make them more exact and also diminish the grossness of the difference between them. The supporters of A would, of course, admit an early bisexuality, though they maintain that the male (clitoris) attitude predominates; they would also agree to the so-called regressive (anxiety) factors in the deutero-phallic phase, though they hold these to be less important than the libidinal impulse to maintain the original maleness. On the other side the supporters of B would also admit an early bisexuality, an early clitoris maleness in addition to the more pronounced femaleness: or—to put it more cautiously without begging any question—the co-existence of active and passive aims which tend to get associated with particular genital areas. They would also admit that there is often litde apparent love for the father, who is regarded mainly as a rival, in the early stage of mother fixation; and in die deutero-phallic phase they would agree that direct auto-erotic, and therefore libidinal, penis envy plays an important part together with the anxiety factors in driving the girl from femaleness into the phallic maleness. Again, there is general agreement that the experience of seeing a penis powerfully influences the transition from the proto- to the deutero-phallic phase, though not about the reasons why it does so. Further, both views agree that in the deutero-phallic phase the girl desires a penis,[1] and blames the mother for her lack of it, though whose penis she desires and why she desires it are questions not so readily answered.

Nevertheless, in spite of these modifications, there remain differences of opinion in regard to both halves of the phase, and by no means in respect of accent only. In investigating the corresponding obscurity of male sexual development it proved useful to lay stress on the correlation between the problems of castration fear and dread of the vulva. Here I would similarly bring into prominence a correlation between the problem of the girl's desire to own a penis and her hate of her mother, since I feel sure that to explain either of these is to explain the other. And I will anticipate my conclusions to the extent of remarking that it may prove possible to combine in a single formula the male equation of problems with the female one.
In attempting to elucidate the contrasting views described above I will avail myself of two clues, both provided by Freud. The first of them is contained in his remark[2] that the girl's earliest attachment to her mother' has in analysis seemed to me so elusive, lost in a past so dim and shadowy, so hard to resuscitate that it seemed as if it had undergone some specially inexorable repression.' We must all agree

[1] Incidentally, I may comment here on the unfortunate ambiguity of such phrases as ' to desire a penis,' ' the wish for a penis.' In fact three meanings of such phrases are to be discerned in connection with infantile female sexuality: (i) The wish to acquire a penis, usually by swallowing, and to retain it within the body, often converting it there into a baby; (2) the wish to possess a penis in the clitoritic region: for this purpose it may be acquired in more than one way; (3) the adult wish to enjoy a penis in coitus. I shall try to make it clear in each case which meaning is intended.
[2] Freud,' Female Sexuality,' *op. cit.,* p. 282.

when he points out that the ultimate solution of all these problems lies in a finer analysis of the girl's very earliest period of attachment to the mother, and it is highly probable that the differences of opinion in respect of the later stage of development are mainly, and perhaps altogether, due to different assumptions concerning the earlier stage. To give an example of this: Freud,[1] in criticising Karen Horney, describes her view as being that the girl, from fear of advancing to femininity, *regresses* in the deutero-phallic stage. So sure is he that the earlier (clitoris) stage can only be a phallic one. But this is just one of the questions at issue; to anyone taking the opposite view the process just mentioned would not be a regression, but a neurotic new-formation. And it is a question to be discussed. We should not take it too much for granted that the use of the clitoris is altogether the same thing psychologically as the use of the penis simply because they are physio-genetically homologous. Sheer accessibility may also play its part. The clitoris is after all a part of the female genitals. Clinically the correspondence between clitoris masturbation and a male attitude is very far indeed from being invariable. I have known, on the one hand, a case where the clitoris could not function because of a congenital malformation, but where the vulval masturbation was distinctly male in type (prone posture, etc.). On the other hand, cases where clitoris masturbation in the adult accompanies the most pronouncedly feminine heterosexual phantasies are an everyday experience, and Melanie Klein[2] states that this combination is characteristic of the earliest infancy. In my Innsbruck paper I expressed the opinion that vaginal excitation played a more important part in the earliest childhood than was recognised—in contra-distinction from Freud's[3] opinion that it begins only at puberty—a view that had been previously expressed by several women analysts, Melanie Klein[4] (1924), Josine Miiller[5] (1925), and Karen Horney[6] (1926). This opinion I had reached first from the

[1] Freud,' Female Sexuality,' *op. cit.,* p. 296.
[1] Melanie Klein, ' The Psycho-Analysis of Children,' *op. cit.,* p. 288.
[3] Freud, ' Female Sexuality,' *op. cit.,* p. 283.
[4] Melanie Klein, ' From the Analysis of an Obsessional Neurosis in a Six-year-old Child,' First German Psycho-Analytical Assembly, Wiirzburg, October 11, 1924.

[5] Josine Miiller, ' A Contribution to the Problem of Libidinal Development of the Genital Phase in Girls,' *International Journal of Psycho-Analysis,* 1932, vol. xiii., p. 361.
[6] Karen Horney, ' The Flight from Womanhood,' *International Journal of Psycho-Analysis,* 1926, vol. vii., p. 334. She has comprehensively sustained this opinion in a paper published in the *International Journal of Psycho-Analysis,* vol. xiv., p. 57.

same class of material as Josine Miiller quotes—namely, women who show strong masculine propensities in conjunction with vaginal anaesthesia. What is important about this early vaginal functioning, so deeply repressed, is the extraordinary amount of anxiety that goes with it (far more than with clitoritic functioning), a matter to which we shall have to recur. Actual vaginal masturbation is often considered by physicians to be commoner than clitoris masturbation in the first four or five years of life, whereas it certainly is not so during the latency period—a fact in itself suggesting a change from feminine to more masculine attitudes. Apart, however, from actual vaginal functioning there is extensive evidence of feminine phantasies and wishes in early childhood to be obtained from both adult and early analyses: phantasies relating to the mouth, vulva, womb, anus and the receptive attitude of the body in general. For all these reasons I feel that the question of the alleged clitoritic and therefore masculine primacy of the female infant may well be kept in suspense until we know more about the sexuality of this very early stage.
A cognate example of misunderstanding due to differing primary assumptions arises in connection with the problem of the intensity and of the direction (aim) characteristic of the deutero-phallic phase. Freud, who holds that both intensity and direction are to be explained in terms of the proto-phallic masculine phase, and that the trauma of seeing the penis only reinforces this, criticises Karen Horney for believing that the direction alone is given by the proto-phallic phase, the intensity being derived from later (anxiety) factors.[1] In so far, however, as Karen Horney is a supporter of view B—and I cannot of course say just how far this is so—she would maintain the exact converse of the view Freud ascribes to her; she would agree with him that the intensity of the deutero-phallic phase is derived from the earlier one (though with displacement) and differ from him only in holding that its direction is not so derived, being in the main determined by secondary factors. All this again depends on whether the earlier phase is regarded as predominantly masculine and auto-erotic or pedominantly feminine and allo-erotic.
Freud[2] would appear to hold that the question is settled by the very fact that many young girls have a long and exclusive mother attachment. He calls this a pre-Œdipal stage of development, one where the father plays very little part and that a negative one (rivalry).

[1] Freud, * Female Sexuality,' *op. cit.,* p. 296.
[2] *Ibid.*

These facts of observation are not to be doubted—I can myself quote an extreme case where the exclusive mother attachment was prolonged till near puberty, at which age an equally exclusive transference to the father took place. But they do not in themselves exclude a positive (Edipus complex in the girl's unconscious imagination: they prove only that, if this does exist, it has not yet learned to express itself in relation to the actual father. In my experience of typical cases of this kind, however, and in that of child analysts, particularly of Melanie Klein, Melitta Schmideberg and Nina Searl, analysis shows that the girls had from very early times definite impulses towards an imaginary penis, one incorporated into the mother but derived from the father, together with elaborate phantasies on the subject of parental coitus. I would again remind you at this point of the stress laid in the earlier part of the paper on the ' combined parent concept,' the picture of parents fused in coitus.
We are here led to consider the second of the clues to which I referred just now. It concerns the young girl's theories of coitus, which play a highly important part in her sexual development. They should be helpful in the present connection, since—as Freud has long ago shown—the sexual theories of a child are a mirror of its particular sexual constitution. A few years ago Professor Freud wrote to me that of the two points of which he felt most sure in the obscurity of female sexual development one was that the young girl's first idea of coitus was an oral one—*i.e.,* of fellatio.[1] Here, as usual, he put his finger on a central point. But it is probable that the matter is more complex: at all events, this central consideration has several corollaries that are worth pursuing. In the first place, it is hardly likely that a purely oral conception would develop if the first thought of coitus occurred years after the infant's own oral experiences; and detailed analysis of this early period, especially by child analysts, confirms what one might expect—namely, that the experiences and the conception are closely related not only genetically, but also chronologically. Melanie Klein[2] attributes great importance to the stimulus given to the child's desires by the inevitable imperfections and dissatisfactions of the suckling period, and would connect the

[1] I may also quote the other point, since any pronouncement from such a source must command interest.
It was that the girl gives up masturbation because of her dissatisfaction with the clitoris (in comparison with the penis).
[a] Melanie Klein, ' The Psycho-Analysis of Children,' *op. cit.,* p. 326.

weaning time both with the deepest sources of hostility to the mother and with a dawning idea of a penis-like object as a more satisfying kind of nipple. That nipple wishes are transferred to the idea of the penis, and that the two objects are extensively identified in the imagination, is fairly familiar ground, but it is hard to say when this transference begins to be applied to the father in person. It is, I think, certain that for a relatively long time they

apply more to the mother than to the father—*i.e.,* that the girl seeks for a penis in her mother. By the second year of life this vague aspiration is getting more definite and is getting connected with the idea of the mother's penis having been derived from the father in the supposed act of fellatio between the parents.
In the next place, the fellatic idea can hardly be confined to the notion of purposeless sucking. The child well knows that one sucks for a purpose—to get something. Milk (or semen) and (nipple-) penis are thus things to swallow, and by the familar symbolic equations, as well partly from the child's own alimentary experiences, we reach also the ideas of excrement and baby—equally obtained from this primordial sucking act. According to Freud,[1] the child's love and sexuality are essentially devoid of aim *(ziellos),* and for this very reason are doomed to disappointment. The contrary view is that in the unconscious there are very definite aims, and the disappointment is due to their not being reached.
I wish to make clear at this point that the wishes here referred to are in my opinion essentially allo-erotic. The girl infant has not yet had the occasion to develop auto-erotic envy at the sight of a boy's penis; the desire to possess one herself, for the reasons so clearly stated by Karen Horney,[2] comes later. At the early stage the wish to take the penis into the body, through the mouth, and make a (fascal) baby out of it is, though still on an alimentary level, nevertheless akin to the allo-erotism of the adult woman. Freud[3] holds that when the girl's wish to own a penis is disappointed it is replaced by a substitute—the wish to have a child. I would, however, agree rather with Melanie Klein's[4] view that the penis-child equation is more innate, and that the girl's wish to have a child—like the normal woman's wish—is a direct continuance of

[1] Freud, ' Female Sexuality,' *op. cit.,* p. 286.
[2] Karen Homey, ' On the Genesis of the Castration Complex in Women,' *International Journal of Psycho-Analysis,* 1924, vol. v., pp. 52-54.
[3] Freud, ' Some Psychological Consequences,' etc., *op. cit.,* p. 140.
[4] Melanie Klein, ' The Psycho-Analysis of Children,' *op. cit.,* p. 309.

her allo-erotic desire for a penis; she wants to enjoy taking the penis into the body and to make a child from it, rather than to have a child because she cannot have a penis of her own.
The purely libidinal nature of the wishes manifests itself in many ways, of which I will mention only one. The insertion of the nipple into the mouth is followed by the anal-erotic pleasure at the passage of faeces, and the cleansing process associated with this is often felt by the girl to be a sexual experience with the mother (or nurse). The point of this observation is that the mother's hand or finger is equated to a penis and is often the seduction that leads to masturbation.

*****

Now if the mother gets all this—just what the girl longs for— from the father, then a situation of normal OEdipus rivalry must surely exist, and in exact proportion to the girl's own dissatisfaction. The accompanying hostility is in direct line with that felt previously towards the mother in the suckling period, being of the same order; and it reinforces it. The mother has got something the girl wants and will not give it to her. In this something the idea of the father's penis soon comes to crystallise more and more definitely, and the mother has obtained it from the father in successful competition with the girl, as well as the baby she can make from it. This is in disagreement with Freud's[1] formidable statement that the concept of the CEdipus complex is strictly applicable only to male children and ' it is only in male children that there occurs the fateful conjunction of love for the one parent and hatred of the other as rival.' We seem compelled here to be *plus royaliste que le roi.*
Freud's fellatio account of coitus, however, from which we started, yields no explanation for the important observation on which he insists,[2] that the girl infant feels rivalry for her father. The fellatio conception of coitus, in fact, would seem to be only one half of the story. One finds also the complementary idea that the father not only gives to the mother, but receives from her; that in short she suckles him. And it is here that the direct rivalry with the father is so strong, for the mother is giving him just what the girl wants (nipple and milk); other sources of rivalry, hate and resentment in respect of the father, I shall mention presently. When this ' mammalingus ' conception, as it may be called, gets sadistically

[1] Freud,' Female Sexuality,' *op. at.,* p. 284.
[2] *Thid,* p. 282

cathected, then we have the familiar feminist idea of the man who ' uses ' the woman, exhausts her, drains her, exploits her, and so on.
The girl infant doubtless identifies herself with both sides in these conceptions, but in the nature of the case her wanting, receiving desires must be more prominent than the giving ones; there is at that age so much that she wants and so little that she has to give.
What then of the phallic activity against the mother recorded by Helene Deutsch, Jeanne Lampl-de Groot, Melanie Klein, and other women analysts ? We must not forget how early the child apprehends the penis not simply as an instrument of love, but also as a weapon of destruction. In the girl's sadistic furor against the mother's body, due

largely to her inability to suffer thwarting, she clutches at all weapons, mouth, hands, feet; and in this connection the sadistic value of the penis, and the power it gives of directing destructive urine, is perhaps not the least of its uses which she envies the boy. We know that thwarting stimulates sadism, and, to judge from their phantasies as well as actual conduct, it would seem very difficult to overestimate the quantity of sadism present in infants. On talion grounds this leads to corresponding fear, and again it seems difficult to overestimate the depth and intensity of fear in infants. We must regard the sexual development of both boys and girls as influenced at all points by the need to cope with fear, and I must agree with Melanie Klein's[1] scepticism about the success of Freud's[2] avowed endeavour to depict sexual development without reference to the super-ego—*i.e.,* to the factors of guilt and fear.

At this point I am constrained to express the doubt whether Freud does not attach too much significance to the girl's concern about her external organs (clitoris-penis) at, the expense of her terrible **fears** about the inside of her body. I feel sure that to her the inside is a much stronger source of anxiety and that she often parades concern about the outside as a defensive attitude, a conclusion the truth of which Melanie Klein[3] has demonstrated in great detail in her penetrating investigations of the earliest years of female development. Josine Miiller[4] has happily remarked that the anatomical fact of the girl's having two genital organs—the internal vagina (and womb) and the external clitoris—enables her to displace eroto-

[1] Melanie Klein, * The Psycho-Analysis of Children,' *op. tit.,* p. 323.
[2] Freud, ' Female Sexuality,' *op. tit.,* p. 294.
[3] Melanie Klein, ' The Psycho-Analysis of Children,' *op. tit.,* pp. 269 *et seq.*
[4] Josine Muller, *op. cit.,* p. 363.

genicity from the internal to the external one when the former is threatened. After all, the central dread of the guilty girl—even in consciousness—is that she will never be able to bear children—*i.e.,* that her internal organs have been damaged. We are reminded of Helene Deutsch's[1] triad of equivalent female fears: castration, defloration and parturition—though the first of these needs careful definition—and of the characteristic adult fears of' internal diseases,' particularly of cancer of the womb.

The early dread of the mother, just as the hate of her, is transferred to the father, and both dread and hate are often curiously concentrated on the idea of the penis itself. Just as the boy projects his sadism on to the female organs, and then exploits these dangerous organs as a means of destroying his father homosexually, so does the girl project her sadism on to the male organ, and very largely with a similar outcome. It is one of the oddest experiences to find a woman who has devoted herself to a penis-acquiring career (homosexually) having at the same time fear, disgust and hatred of any real penis. In such cases one gets a vista of the dread and horror that gets developed in regard to the penis, the most destructive of all lethal weapons, and how terrifying can be the idea of its penetrating into the inside of the body.[2] This particular projection is so important that one must ask how much of the girl's fear is the result of her sadistic wishes to bite away (and swallow) the penis, tearing it from the mother, or later the father, with the consequent dread lest the dangerous—because sadistically conceived—penis penetrates her; it is hard to say, but this may possibly be the very centre of the matter.

As the girl grows she often transfers her resentment from the mother to the father when she more clearly understands that he it is who really owns (and withholds) the penis. Freud[3] quotes this curious transference of hostility, resentment and dissatisfaction from the mother to the father as a proof that it cannot arise from rivalry with the mother, but we have just seen that another explanation is at least possible. It is fully intelligible that there should be resentment at the thwarting of the allo-erotic penis desire, which the father's presence stimulates, and that this applies first to the mother and then to the father. An additional tributary flows into the

[1] Helene Deutsch,' The Significance of Masochism in the Mental Life of Women,' *International Journal of Psycho-Analysis,* 1930, vol. xi., p. 48.
[2] Hence, amongst other things, the frequency of beating phantasies where penetration is obviated.
[3] Freud,' Female Sexuality,' *op. (it.,* pp. 281, 286.

resentment against the father for his thwarting the libidinal desire —namely, that this thwarting has also the effect of exposing the girl to her dread of the mother. For where there is a dread of punishment for a wish, then gratification of this wish may be the strongest safeguard against the anxiety, or at least is commonly believed by the unconscious to be so; and anyone, therefore, who denies this gratification commits a double crime—he refuses at the same time both libidinal pleasure and security.

We have to bear in mind all this background, which is doubtless only an extract of the true complexity, when we attempt to reconstruct the development of the deutero-phallic phase. At this point the girl becomes *consciously* aware of a real penis attached to male beings, and she characteristically reacts to it by wishing to possess one herself. Why exactly does she have this wish ? What does she want the penis for? That is a crucial question, and the answer to it must also provide the answer to the equally crucial question of the source of the girl's hostility to her mother. Here we get a fairly clear-cut issue between views A and B, one which should prove stimulating to further research.

The answer to both questions given by view A undoubtedly has the merit of being simpler than that given by view B. According to it the girl wishes to possess the penis she sees because that is the sort of thing she has always prized, because she sees it in her wildest dreams of an efficient clitoris being realised in the «th degree.

There is no serious internal conflict in the matter, only resentment, particularly against her mother, whom she holds responsible for the disappointment that inevitably ensues. Envy of the penis is the principal reason for turning from the mother. The actual value of the clitoris-penis would appear to be essentially auto-erotic, the best exposition of which was given years ago by Karen Horney.[1] The wish is almost entirely libidinal, and is in the same direction as the girl's earlier tendencies. When this wish is disappointed, the girl falls back on a feminine incestuous allo-erotic attitude, but as a second best. Any so-called defence there may be against femininity, or rather objection to it, is dictated not so much by any deep fear of it in itself, but by the desire to retain the masculine clitoris-penis position, which it imperils; in other words, by the same objection boys would have were they offered the alternative—namely, because it is tantamount to castration.

[1] Karen Horney, ' On the Genesis,' etc., *loc. cit.*

This view, which in a word explains both the hate of the mother and the strength of the deutero-phallic phase by one main factor—the auto-erotic desire to possess a clitoris-penis—is both simple and consistent. The question is, however, whether it is also comprehensive—*i.e.,* whether its underlying assumptions in the pro to-phallic phase take into due account all the ascertainable factors.

The answer given by view B is that the girl originally desired the penis allo-erotically, but is driven into an auto-erotic position (in the deutero-phallic phase) in the same way that boys are—from fear of the supposed dangers attaching to the allo-erotic desires. I may here cite a few authors who illustrate sharply the contrasting views. On the one hand Helene Deutsch,[1] in accord with Freud, writes: My view is that the CEdipus complex in girls is inaugurated by the castration-complex.' On the other hand Karen Horney[2] speaks of these typical motives for flight into the male role—motives whose origin is the CEdipus complex,' and Melanie Klein[3] asserts ' in my view the girl's defence against her feminine attitude springs less from her masculine tendencies than from her fear of her mother.'

The masculine form of auto-erotism is thus here the second best; it is adopted because femininity—the real thing desired—brings danger and intolerable anxiety. The deepest source of resentment against the mother is the imperfect oral satisfaction, which leads the girl to seek a more potent nipple—a penis—in an allo-erotic and later in a hetero-erotic direction; the libidinal attitude towards the nipple here expresses itself as feminine phantasies associated with vulval—either vaginal or clitoric—masturbation, alone or with the nurse in cleansing operations. She is homosexually attached to the mother at this stage, but it is only from her that she can hope to obtain the desired penis satisfaction, by guile or force. This is all the easier because after all the mother is still at this early age the main source of (allo-erotic) libidinal gratification. And she is dependent on her mother not only for affection and gratification, but also for the satisfying of all her vital needs. Life would be impossible without the mother and the mother's love. There are therefore the strongest possible motives for the girl's intense attachment to her mother.

Nevertheless in the unconscious there is another side to the

[1] Helene Deutsch, ' The Significance,' etc., *op. cit.,* p. 53.
[2] Karen Horney, ' The Flight,' etc., *op. cit.,* p. 337.
[3] Melanie Klein,' *Tht* Psycho-Analysis of Children,' *op. cit.,* p. 324

picture, and a much grimmer one. The sadistic impulse to assault and rob the mother leads to intense dread of retaliation, which often develops—as was explained earlier—into dread of the penetrating penis; and this is revived when she comes across a real penis attached, not to the mother, but to the father or brother. Here she is actually no worse off than before—she still has a clitoris, and the mother has taken nothing away from her. She blames her, however, for not having given her more—a penis—but behind this reproach that the mother has insufficiently attended to her auto-erotic desires lies die deeper and stronger one that she has thwarted the true, feminine needs of her receptive and acquisitive nature and has threatened to destroy her body if she persists in them. View B would therefore appear to give more adequate reasons for hostility to the mother than does view A. Both agree about the pregenital thwarting at the mother's hands, but they differ in their estimate of the thwarting on the genital level. There, according to the one view, A, the mother deprives the girl of nothing, but there is resentment at not being given more;' according to the other view, B, the mother both thwarts the feminine aims (towards the penis) and also threatens to mutilate the body—*i.e.,* to destroy the real feminine penis-receiving and child-bearing organs—unless the girl renounces those aims. Small wonder that she does renounce them, always to some extent, and often altogether.

The deutero-phallic phase is her reaction to this situation, her defence against the danger of the CEdipus complex.[1] Her desire in it to possess a penis of ser own saves her threatened libido by deflecting it into the saferhauto-erotic direction, just as it is saved when deflected into perversio.n This shifting on to the auto-erotic (and therefore more ego-syntonic) plane, with its consequent neurotic intensification, meets in its turn with disappointment. There are very few girls who do not deceive themselves—to some extent throughout life—about the source of their inferiority feelings. The real source, as always with inferiority feelings, is internal forbiddenness because of guilt and fear, and this applies to the allo-erotic wishes far more than to the auto-erotic ones.

[1] This view, maintained in my Innsbruck Congress paper, was, I think, first put forward by Karen Horney (' On the Genesis,' etc., *op. cit.,* p. 50), and has been elaborately developed by Melanie Klein, ' The Psycho-Analysis of Children,' *op. cit.,* pp. 171, etc.

But there are additional advantages in this phallic position, hence its great strength. It is a complete refutation of the feared mother's attack on her femininity, because it denies its very existence and therefore all reason for any such attack. And there are also still more irrational unconscious phantasies. The ambivalence towards the mother can be dealt with. On the one hand the girl is now armed with the most powerful weapon of attack, and therefore of protection; Joan Riviere[1] has called special attention to this motive. On the other hand, by the important mechanism of restitution, one to which Melanie Klein has devoted important studies in this connection, she can compensate for her dangerous wishes to rob the mother of a penis: she now has a penis to restore to the deprived mother, a process which plays an extensive part in female homosexuality. Further, she no longer runs any risk of being sadistically assaulted by the man's dangerous penis. Freud[2] asks whence, if there were any flight from femininity, could it derive its source except from masculine strivings. We have seen that there may be much deeper sources of emotional energy in the girl than masculine strivings, though these can often prove a well-disguised outlet for them.
There will, I think, be general agreement on one point at least— namely, that the girl's desire for a penis is bound up with her hate of the mother. The two problems are inherently related, but it is over the nature of this relationship that there is the sharpest division of opinion. Whereas Freud holds that the hate is a resentment at the girl's not being granted a penis of her own, the view presented here, one which has been well sustained by Melanie Klein,[3] is that the hate is essentially a rivalry over the father's penis. In the one view the deutero-phallic phase is a natural reaction to an unfortunate anatomical fact, and when it leads to disappointment the girl falls back on hetero-erotic incest. In the other view the girl develops at a very early age hetero-erotic incest, with CEdipus hate of the mother, and the deutero-phallic phase is an escape from the intolerable dangers of that situation; it thus has exactly the same significance as the corresponding phenomenon with the boy.

I should like now in summing up to institute a general comparison between these problems in boys and girls respectively.

[1] Joan Riviere, ' Womanliness as a Masquerade,' *International Journal of Psycho~ Analysis,* 1929, vol. x., p. 305.
[2] Freud, ' Female Sexuality,' *op. cit.,* p. 297.
[3] Melanie Klein, ' The Psycho-Analysis of Children,' *op. cit.,* p. 270.

With both the idea of functioning in the hetero-erotic direction appropriate to their nature (penetrating with boys, being penetrated with girls) is absent—? renounced—in the deutero-phallic phase. And with both there is an equally strong denial—? repudiation—of the vagina: every effort is made towards the fiction that both sexes have a penis. There must surely be a common explanation for this central feature of the deutero-phallic phase in both sexes, and both the views here discussed provide one. According to the first, it is the discovery of the sex difference—with its unwelcome implication; according to the second it is a deep dread of the vagina, derived from anxiety about the ideas of parental coitus associated with it, a dread which is often re-activated by seeing the genital organ of the opposite sex.
Probably the central difference between the two views, the one from which other differences emanate and where therefore our research must be specially directed, is over the varying importance attached by different analysts to the early unconscious phantasy of the father's penis incorporated in the mother. That the phantasy in question occurs has been well known to analysts for more than twenty years, but—as a result especially of Melanie Klein's notable researches—we may have to recognise it as a never-failing feature of infantile life and to learn that the sadism and anxiety surrounding it play a domi nating part in the sexual development of both boys and girls. This generalisation could profitably be extended to all the phantasies described by Melanie Klein and other child analysts in connection with what she has called the ' combined parent' concept, one which I suggested earlier is closely associated with Freud's. pre-OEdipal stage of development.
Not only is the main characteristic of the deutero-phallic phase— the suppression of hetero-erotic functioning—essentially the same with boys and girls, but so also is the motive for it. The renunciation is effected in both cases for the sake of bodily integrity, to save the sexual organs (external with the boy, internal with the girl). The girl will not risk having her vagina or womb damaged any more than the boy will his penis. Both sexes have the strongest motives for denying all ideas of coitus—*i.e.,* of penetration—and they therefore keep their minds set on the outside of the body.[1]

[1] I am not suggesting that this is the only motive force at work. As Joan Riviere pointed out in the discussion when this paper was read before the British Society, it falls into line with the general tendency towards exteriorisation in the growing child's search to establish contact with the outer world.

In the two sections of this paper I used as a starting-point a pair of related problems: with boys the fear of castration and the dread of the vulva, with girls the desire to own a penis and the hate of the mother. It is now possible to show that the essential nature of these two apparently unlike pairs is common to both sexes. The common features are the avoidance of penetration and fear of injury from the parent of the same sex. The boy fears castration at the hands of

his father if he penetrates into the vagina; the girl fears mutilation at the hands of the mother if she allows herself to have a penetrable vagina. That the danger is often associated, by projection, with the parent of the opposite sex, in the manner I have described above, is a secondary manifestation; its real source is hostility towards the rival parent of the same sex. We have in fact the typical OEdipus formula: incestuous coitus brings with it fear of mutilation by the rival parent. And this is as true of the girl as of the boy, in spite of the more extensive homosexual disguise she is compelled to adopt.

To return to the concept of the phallic phase. If the view here advanced is valid, then the term proto-phallic I suggested earlier applies to the boy only. It is unnecessary, since it really means simply genital; it can even be misleading, since it predisposes one to think of the boy's early genital functions in a purely phallic—*i.e.,* auto-erotic—sense to the exclusion of the allo-erotism that exists from the earliest times—in the first year of life itself. For the girls the term will be still more misleading in the eyes of those whcrhpld that the earliest stage of their development is essentially feminine. As to the sex ignorance said to characterise the proto-phallic phase, this isno doubt true of consciousness, but there is extensive evidence to show that it is not true of the unconscious; and the unconscious is an important part of the personality.

I now come to what I call the deutero-phallic phase, the one generally meant when one uses simply the term 'phallic phase.' View A we have discussed above tends to regard the deutero-phallic phase as a natural development, in both sexes, out of a proto-phallic phase, its direction being much the same in the two. View B lays more stress on the extent to which the deutero-phallic phase is a deflection from the earlier one, comprising in important respects even a reversal of the direction of the latter. This may perhaps be most sharply expressed by saying that *the previous heterosexual allo-erotism of the early phase is in the deutero-phallic one—in both sexes— largely transmuted into a substitutive homosexual auto-erotism. This latter phase would thus—in both sexes—be not so much a pure libidinal development as a neurotic compromise between libido and anxiety,* between the natural libidinal impulses and the wish to avoid mutilation. Strictly speaking, it is not a neurosis proper, inasmuch as the libidinal gratification still open is a conscious one, not unconscious as it is in neurosis. It is rather a sexual aberration and might well be given the name of the *phallicperversion.* It is closely akin to sexual inversion, manifestly so with girls. This connection is so close that—although it is not strictly germane to the purpose of my paper—I will venture to apply to the problem of inversion some considerations that arise from the present theme. It would seem as if inversion is in essence hostility to the rival parent that has been libidinised by the special technique of appropriating the dangerous organs of the opposite sex, organs that have been made dangerous by sadistic projection. We saw earlier to what an extent the genital sadism was derived from the earlier oral sadism, so it may well be that the oral sadism I suggested on an earlier occasion[1] was the specific root of female homosexuality is that of male homosexuality also.[2]

To avoid any possible misunderstanding I would remind you that the phallic phase, or phallic perversion, is not to be regarded as a definitely fixed entity. We should think of it, as of all similar processes, in dynamic and economic terms. It shows, in other words, every possible variation. It varies in different individuals from slight indications to the most pronounced perversion. And in the same individual it varies in intensity from one period to another according to the current changes in stimulation of the underlying agencies.

Nor do I commit myself to the view that the phallic phase is necessarily pathological, though it obviously may become so through exaggeration or fixation. It is a deviation from the direct path of development, and it is a response to anxiety, but nevertheless, for all we know, research may show that the earliest infantile anxiety is inevitable and that the phallic defence is the only one possible at that age. Nothing but further experience in analysis at early ages can answer such questions. Further, the conclusions here come to do not deny the biological, psychological and social value of the homosexual constituent in human nature; there we come back to our one and only gauge—the degree of free and harmonious functioning in the mental economy.

[1] *op. cit.*

[2] Melanie Klein *(pp. cit.,* p. 326) traces this to an ' oral-sucking fixation.'

I will allow myself now to single out the *conclusions* which seem to me to be the most significant.

The first is that the typical (deutero-) phallic phase is a perversion subserving, as do all perversions, the function of salvaging some possibility of libidinal gratification until the time comes—if it ever comes—when fear of mutilation can be dealt with and the temporarily renounced hetero-erotic development be once more resumed. The inversion that acts as a defence against the fear depends on the sadism that gave rise to the fear.

Then we would seem to have warrant for recognising more than ever the value of what perhaps has been Freud's greatest discovery —the Œdipus complex. I can find no reason to doubt that for girls, no less than for boys, the Œdipus situation, in its reality and phantasy, is the most fateful psychical event in life.

Lastly I think we should do well to remind ourselves of a piece of wisdom whose source is more ancient than Plato: ' In the beginning . . . male and female created He them.'

12 Mars 1958 Table des séances

Vous savez ce que nous essayons de faire ici :
c'est à savoir, dans *ces difficultés* et dans *ces impasses*,
dans *ces contradictions* qui sont le tissu de votre pratique…
c'est le moindre présupposé de notre
travail que vous vous en aperceviez
…d'essayer de vous ramener toujours au point :
- où *ces impasses* et *ces difficultés* puissent à la fois vous apparaître dans leur véritable portée,
- et où de fait, vous les éludez en vous reportant à ces *théories partielles*, voire ces *escamotages*, ces *glissements de sens* dans les termes mêmes que vous employez, qui sont aussi le lieu de tous les alibis.

Nous avons la dernière fois parlé *du désir* et *de la jouissance*.

Je voudrais vous montrer aujourd'hui, dans un progrès dans le texte même de ce que sur un point apporte FREUD par son observation, les difficultés que cela pose à ceux qui suivent, et la façon dont…
en essayant de serrer de plus près les choses,
à partir d'ailleurs de *certaines exigences préconçues*
…quelque chose se dégage qui va plus loin dans le sens de la difficulté, et comment, peut-être, nous pouvons faire un troisième pas.

Il s'agit nommément de FREUD, à propos de *la position phallique* chez la femme, ou plus exactement de ce qu'il appelle *la phase phallique*.

Je rappelle ce sur quoi nous sommes arrivés, ce sur quoi nous avons mis l'accent, ce que veut dire ce que dans nos trois ou quatre dernières séances nous avons commencé d'articuler ce désir qui, comme tel et nommément, est mis au cœur de la médiation de l'expérience analytique, nous l'avons ici formulé comme…
de *ramasser*, de *concentrer* ce que nous avons dit,
…comme une « *demande signifiée* ».

Voici deux termes qui n'en font qu'un, également :
- « *je demande* »
- et « *je vous signifie ma demande* », comme on dit :
  « *je vous signifie un ordre* », « *je vous signifie un arrêt* ».

Cette demande donc implique :
- l'*autre*, celui de qui il est exigé,
- mais aussi celui pour qui cette *demande*
  a un sens, un *Autre* qui, entre autres dimensions,
  a celle d'être *le lieu* où ce signifiant a sa portée.

Ceci nous le savons déjà, le deuxième terme :
« *demande signifiée* »...
    au sens où je vous signifie quelque chose,
    je vous signifie ma volonté
…c'est là qu'est le point important auquel nous avons songé spécialement.

Maintenant ce *signifié* implique dans le sujet *l'action structurante de signifiants* constitués par rapport au besoin, par rapport à ce désir, dans une altération essentielle :
par rapport au besoin, cette altération est constituée par l'entrée du *désir* dans *la demande*.

Je m'arrête un instant pour faire une parenthèse.
Nous avons jusqu'à présent…
    et pour une raison de temps et d'économie
…laissé de côté cette année…
    où pourtant nous parlons des *formations de l'inconscient*
...*le rêve*.

Vous savez l'essentiel de l'affirmation de FREUD concernant le rêve, c'est que : *le rêve exprime un désir*.
Mais en fin de compte, nous n'avons même pas commencé à nous demander ce que c'est que ce désir du rêve, si ce désir dont nous parlons…
    et il y en a plus d'un dans le rêve
…ce sont *les désirs du jour* qui en donnent l'occasion, le matériel, et chacun sait que ce qui nous importe, c'est le désir inconscient.

Ce désir inconscient, pourquoi en somme FREUD l'a-t-il reconnu dans le rêve ?

Au nom de quoi ?
En quoi est-il reconnu ?
Il n'y a *apparemment* manifestement rien dans le rêve, qui corresponde à ce par quoi un désir se manifeste grammaticalement.

Il n'y a aucun *texte de rêve*, si ce n'est *apparemment*, c'est-à-dire devant être *traduit dans une articulation plus profonde*. Mais au niveau de cette articulation qui est masquée, qui est latente, qu'est-ce qui distingue, qu'est-ce qui met l'accent sur ce qu'articule le rêve ? Bien sûr, rien, *apparemment*.

Observez qu'en fin de compte, dans le rêve, ce que FREUD reconnaît comme désir :

- c'est bien par ce que je vous dis, à savoir par l'altération du besoin que ceci se signale,
- c'est en tant que ce qui au fond est masqué, articulé dans quelque chose qui le transforme.

Qui le transforme en quoi ?
En ceci : que cela passe par un certain nombre de *modes*, d'*images* qui sont là en tant que *signifiants*.

Cela nécessite donc l'entrée en jeu de toute une structure qui sans doute est *la structure du sujet*, pour autant que doivent y opérer un certain nombre d'instances. Mais cette *structure du sujet*, nous ne la reconnaissons qu'à travers ce fait que ce qui passe dans le rêve est soumis aux modes et *aux transformations du signifiant*, *aux structures de la métaphore et de la métonymie, de la condensation et du déplacement.*

Ici, ce qui donne la loi de l'expression du désir dans le rêve, c'est bien *la loi du signifiant* : c'est à travers une exégèse de ce qui est particulièrement articulé dans un rêve que nous décelons ce quelque chose qui est quoi, en fin de compte ?

Quelque chose que nous supposons vouloir faire reconnaître, quelque chose qui participe à une aventure primordiale, qui est là inscrit et qui s'articule si nous le reportons toujours à quelque chose d'originel qui s'est passé dans l'enfance et qui a été refoulé.

C'est à cela que nous donnons en fin de compte *la primauté de sens* dans ce qui s'articule dans le rêve : c'est que quelque chose là, se présente qui est tout à fait dernier quant à *la structuration du désir du sujet*.

Nous pouvons dès maintenant l'articuler : c'est le désir, l'aventure primordiale de ce qui s'est passé autour d'un désir qui est *le désir infantile*, son désir essentiel qui est *le désir du désir de l'Autre*, ou *le désir d'être désiré*.

C'est ce qui s'est *marqué*, *inscrit* dans le sujet autour de cette aventure, qui reste là, permanent, sous-jacent, et qui donne le dernier mot de ce qui dans le rêve nous intéresse en tant qu'un désir inconscient, qui s'exprime à travers quoi ?

À travers le masque de ce qui occasionnellement aura donné au rêve son matériel, avec quelque chose qui ici nous est signifié à travers les conditions particulières qu'impose toujours au *désir* *la loi du signifiant*.

Ce que j'essaye ici de vous enseigner, c'est à substituer à tout ce qui dans la théorie est plus ou moins confus parce que toujours partiel…
à savoir à la mécanique, à l'économie
des gratifications, des soins,
des fixations, des agressions
…cette notion fondamentale de la dépendance primordiale du sujet par rapport au désir de l'Autre, de ce qui s'est structuré toujours *par l'intermédiaire* de ce mécanisme qui fait que le désir du sujet est déjà en tant que tel, modelé par les conditions de la demande, inscrit au fur et à mesure de l'histoire du sujet dans sa structure :
les péripéties, les avatars de la constitution de ce désir, en tant qu'il est soumis à la loi du désir de l'Autre, fait si l'on peut dire, du plus profond désir du sujet, de celui qui reste suspendu dans l'inconscient, la somme, l'intégrale, dirions-nous, de ce grand D, de ce désir de l'Autre.

C'est seulement cela qui peut donner un sens
à l'évolution que vous connaissez de l'analyse,
ce qui a fini par mettre tellement d'accent sur
ce rapport primordial à la mère au point de paraître
éluder toute la dialectique ultérieure,
voire la dialectique œdipienne.

Il y a quelque chose qui va à la fois dans un sens
juste et qui le formule à côté : ce n'est pas
seulement la frustration en tant que telle,
à savoir un plus ou moins de réel qui est donné
ou qui n'a pas été donné au sujet, qui est le point
important, c'est ce en quoi le sujet a visé, a repéré
ce désir de l'Autre qui est le désir de la mère.

Et par rapport à ce désir, c'est lui faire
reconnaître ou passer, s'être offert à devenir…
par rapport à quelque chose
qui est un *X* de désir chez la mère
- à devenir, ou non, celui qui répond,
- à devenir, ou non, l'être désiré.

Ceci est essentiel car à le négliger tout en
l'approchant, à pénétrer aussi près que possible
par des voies d'abord aussi proches que possible
d'accès de ce qui se passe chez l'enfant…
vous le savez, Mélanie KLEIN
a découvert beaucoup de choses
…mais à le formuler simplement si l'on peut dire
dans l'affrontement, la confrontation du sujet,
de l'enfant, au personnage maternel, elle aboutit
à cette sorte de relation vraiment spéculaire,
en miroir, qui fait que le corps, si l'on peut dire…
car c'est déjà très frappant,
c'est au premier plan
…le corps maternel devient en quelque sorte l'*enceinte* et
l'*habitacle* de ce qui peut s'y localiser, s'y projeter *des*
pulsions de l'enfant, *ces pulsions* étant elles-mêmes motivées
par l'agression d'une déception fondamentale.

Et en fin de compte, dans cette dialectique rien
ne peut nous sortir d'un mécanisme de projection
illusoire, d'une construction du monde à partir
d'une sorte d'autogenèse de fantasmes primordiaux.

La genèse de l'extérieur en tant que lieu du « *mauvais* » reste purement artificielle et soumet en quelque sorte toute l'accession ultérieure à la réalité à une pure dialectique de fantaisie.

Il faut introduire, pour compléter cette dialectique kleinienne, cette notion que l'extérieur pour le sujet est donné d'abord :

- non pas comme quelque chose qui se projette de l'intérieur du sujet, de ses pulsions,
- mais comme *la place, le lieu où se situe le désir de l'Autre*, et où le sujet a à aller le rencontrer.

Ceci est essentiel, et c'est la seule voie par où nous pouvons trouver la solution aux *apories* qu'engendre cette voie kleinienne qui s'est montrée si féconde par beaucoup d'endroits, mais qui aboutit à faire s'évanouir, à éluder complètement, ou à reconstruire…

d'une façon en quelque sorte implicite quand elle-même ne s'en aperçoit pas, mais d'une façon également illicite parce que non motivée

…que la dialectique primordiale du désir telle que FREUD l'a découverte, dialectique freudienne, est dans *un rapport tiers*, fait intervenir un *au-delà de la mère*, voire, à travers elle, la présence du personnage désiré ou rival, mais du *personnage tiers* qu'est le père.

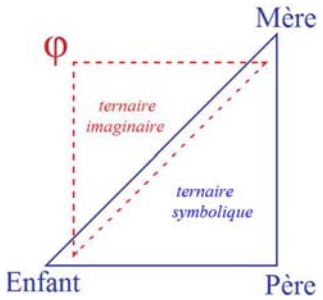
En fin de compte, c'est ici que se justifie le schéma que j'essayais de vous donner en vous disant qu'il faut poser la *triade symbolique fondamentale*…

à savoir la mère, l'enfant et le père

…en tant que *l'absence* ou *la présence de la mère* offre à l'enfant…

ici posé comme *terme symbolique*, ce n'est pas le sujet simplement de par l'introduction de *la dimension signifiante*

…offre à l'enfant, par la seule *introduction du signifiant*, du *terme symbolique*, le fait que *l'enfant sera ou non un enfant demandé*.



Et ce troisième terme, essentiel, qui est en quelque sorte ce qui permet tout cela ou l'interdit, ce qui se pose au-delà de cette *absence* ou *présence* de la mère en tant que *sens*, *présence signifiante*, ce qui lui permet ou non de se manifester, c'est par rapport à cela que dès que *l'ordre signifiant* entre en jeu, le sujet a à se situer.

Le sujet, lui, il tend sa vie concrète et réelle, bien sûr dans quelque chose qui d'ores et déjà comporte des désirs au sens *imaginaire*…

- au sens de la capture,
- au sens où des images le fascinent,
- au sens où par rapport à ces images il a à se sentir comme *moi*, comme *centre*, comme maître ou comme dominé

…ce *rapport imaginaire* où, vous le savez, chez l'homme joue avec un accent primordial *l'image de soi*, *l'image du corps* qui vient en quelque sorte tout dominer.

Bien sûr cette électivité de l'image chez l'homme est quelque chose de profondément lié au fait qu'il est ouvert à cette *dialectique du signifiant* dont nous parlions.

Là, la réduction, si l'on peut dire, de l'image captivante à cette image centrale fondamentale de l'image du corps n'est pas sans lien avec ce rapport fondamental du sujet à *la triade signifiante*.

Mais ce rapport à *la triade signifiante* introduit *ce troisième terme* pour le sujet, ce *troisième terme* par quoi le sujet…

au-delà de ce rapport duel,
de ce rapport de captivation à l'image

…*le sujet*, si je puis dire, *demande à être signifié*.

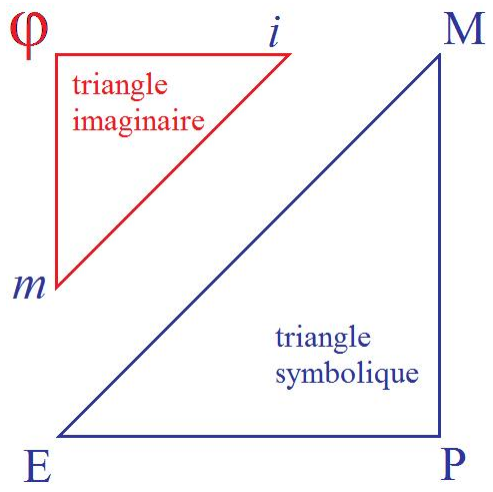
C'est pour cela qu'il y a aussi sur *le plan de l'imaginaire* trois pôles, comme dans la constitution minimale du *champ symbolique* au-delà de *moi* et de *mon image*.

De par le fait que j'ai à entrer dans les conditions du signifiant, il y a un point, quelque chose qui doit marquer que mon désir doit être *signifié* pour autant qu'il passe nécessairement par une *demande* que je signifie sur *le plan symbolique*.

Il y a, en d'autres termes, l'exigence d'un *symbole général* de cette marge qui me sépare toujours de mon désir, qui fait mon désir être toujours marqué de cette altération par l'entrée dans le signifiant.

Il y a un *symbole général* de cette marge, de ce manque fondamental nécessaire à introduire mon désir dans le signifiant, à en faire le désir auquel j'ai affaire dans la dialectique analytique.

Ce *symbole* est ce par quoi le *signifié* est désigné en tant qu'il est toujours, *signifié altéré*, voire *signifié à côté*. C'est cela que nous constatons dans le schéma que je vous donne :



Ceci est dans le sujet au niveau de l'*imaginaire* :
- ici son *image* (*i*),
- ici le point (*m*) où se constitue le *moi*,
- ici je vous situe la lettre φ,
  en tant qu'elle est le *phallus*.

Il est impossible de déduire la fonction constituante du *phallus*…
en tant que signifiant dans toute la dialectique de l'introduction du sujet à son existence pure et simple et à sa position sexuelle
…si nous n'en faisons pas ceci :
qu'il est *le signifiant fondamental par quoi le désir du sujet a à se faire reconnaître* comme tel, qu'il s'agisse de l'homme ou qu'il s'agisse de la femme.

Cela se traduit en ce que, quel que soit le désir, il faut qu'il ait dans le sujet cette référence que c'est le désir du sujet sans doute, mais en tant que le sujet lui-même a reçu sa signification, que le sujet, dans son pouvoir de sujet, doit tenir ce pouvoir d'un signe, et que ce signe, il ne l'obtient qu'à se mutiler de quelque chose par le manque duquel tout sera à valoir.

Ce n'est pas une chose déduite.

C'est donné par l'expérience analytique.
Ceci est l'essentiel de la découverte de FREUD.

Ceci est ce qui fait que FREUD[38], écrivant en 1931 *Über die weibliche Sexualität*, nous affirme ce quelque chose…

- qui sans doute au premier abord *est problématique*,
- qui sans doute *est insuffisant*,
- qui sans doute *demande une élaboration*

…qui appelle les réponses de toutes les *psychanalystes* :

- d'abord féminines :
  Hélène DEUTSCH, Karen HORNEY et bien d'autres,
  et Mélanie KLEIN, et Josine MÜLLER,

- et là-dessus, résumant tout cela et l'articulant d'une façon qui semble plus ou moins compatible avec l'articulation de FREUD, JONES répond.

C'est ce que nous allons examiner aujourd'hui.
Prenons *la question* au point où elle est le plus *paradoxale*.

Le paradoxe se présente d'abord, si l'on peut dire, sur le plan d'une sorte d'observation naturelle.
C'est en naturaliste que FREUD nous dit :

« *Ce que me montre mon expérience, c'est que chez la femme aussi, et pas seulement chez l'homme, ce phallus est au centre du développement libidinal.* »

38 Sigmund FREUD : « Sur la sexualité féminine », in La vie sexuelle, Puf 1969.

S'agissant de l'homme il nous a montré, conformément à la formule générale que j'essayais de vous donner à l'instant :

- que l'introduction dans la dialectique va lui permettre de prendre place, de prendre rang dans cette transmission des types humains qui lui permettra de devenir à son tour le père,

- que rien ne se réalisera sans ce que j'ai appelé à l'instant cette « *mutilation fondamentale* » grâce à quoi *le phallus* va devenir *le signifiant du pouvoir*, *le signifiant*, *le sceptre*, mais aussi ce quelque chose grâce à quoi cette virilité pourra être assumée.

Bien sûr, jusque-là nous avons compris FREUD. Mais il va plus loin et il nous montre comment au centre de *la dialectique féminine* le même *phallus* se produit.

Ici quelque chose paraît s'ouvrir béant, pour autant que jusqu'à présent c'est en termes de *lutte*, de *rivalité biologique* que nous avons pu, à la rigueur, comprendre l'introduction de l'homme par *le complexe de castration* dans son accession à la qualité d'homme.

Chez la femme, cela assurément présente un paradoxe, et FREUD d'abord nous le dit purement et simplement comme un fait d'observation : ce qui paraît coïncider la aussi avec quelque chose qui se présenterait donc comme tout ce qui est observé, comme faisant partie de la nature, comme naturel.

C'est bien ainsi en effet qu'il paraît nous présenter les choses quand il nous dit que la fille, comme le garçon, d'abord désire la mère.

Disons les choses comme elles sont écrites :

- il n'y a qu'une seule façon de désirer,

- la fille se croit d'abord pourvue d'un *phallus*,

- comme elle croit aussi sa mère pourvue d'un *phallus*.

Et c'est ce que cela veut dire que l'évolution *naturelle* des pulsions :

- fait que, de transfert en transfert à travers les phases instinctuelles, c'est à quelque chose qui a la forme du sein par l'intermédiaire d'un certain nombre d'autres formes
- aboutit à ce fantasme phallique par où, en fin de compte, c'est en position masculine que la fille se présente par rapport à la mère et que quelque chose de complexe, de plus complexe pour elle que pour le garçon, doit intervenir pour qu'elle reconnaisse sa position féminine.

Elle est supposée…
mais par rien qui soit dans le principe
…elle est supposée, dans l'articulation de FREUD, *manquer* au départ cette reconnaissance de *la position féminine*.

Ce n'est pas là un mince paradoxe que de nous proposer quelque chose qui va autant à l'envers de la nature, qui après tout nous suggérerait une sorte de symétrie par rapport à la position du garçon, et quelqu'un a parlé du vagin comme bouche vaginale…

Nous avons des observations qui nous permettent d'affirmer même…
et je dirai à l'encontre des données freudiennes
…qu'il y a des expériences vécues primitives dont nous pouvons retrouver la trace primordiale chez le jeune sujet, et qui montrent…
contrairement à l'affirmation de cette méconnaissance primitive
…que quelque chose peut être mu par contrecoup chez le sujet, au moins, semble-t-il, au moment de l'opération du nourrissage.

Je veux dire chez la petite fille encore à la mamelle qui montre quelque émotion, sans doute vague, mais dont il n'est pas absolument immotivé de la rapporter à une émotion corporelle profonde qu'il nous est sans doute à travers les souvenirs difficile de localiser mais qui permettrait en somme l'équation, par une série de transmissions, de la bouche du nourrissage à la bouche vaginale.

De même que par ailleurs, à l'état achevé, développé de la féminité, cette fonction d'organe absorbant ou même suceur est quelque chose de repérable dans l'expérience, qui fournirait en quelque sorte la continuité par où, s'il ne s'agissait que d'une migration, si l'on peut dire, de la pulsion érogène, nous verrions tracée la voie royale de l'évolution de la féminité au niveau biologique.

Et c'est bien là ce quelque chose en effet dont JONES se fait l'avocat et le théoricien quand il pense qu'il est impossible pour toutes sortes *de raisons de principe* d'admettre que l'évolution de la sexualité chez la femme serait quelque chose de voué à ce détour et à cet artificialisme dont FREUD fait l'hypothèse.

Il nous propose donc une théorie qui s'oppose en quelque sorte point par point à ce que FREUD, lui, nous articule comme une donnée de l'observation, nous proposant la phase phallique de la petite fille comme reposant sur *une pulsion* dont il nous explique et dont il nous démontre les appuis naturels dans deux éléments :

- le premier étant celui – admis - de bisexualité biologique primordiale, mais il faut bien le dire, purement théorique, lointaine, et dont on peut très bien dire avec JONES qu'après tout elle est assez loin de notre accès.

- Mais il y a autre chose : la présence d'une amorce de l'organe phallique, l'organe clitoridien des premiers plaisirs, lié chez la petite fille à la masturbation clitoridienne et qui peut donner en quelque sorte l'amorce du fantasme phallique qui joue le rôle décisif que nous dit FREUD.

Et c'est bien ce que FREUD fait :

- la phase phallique est une *phase phallique clitoridienne*,

- le *pénis fantasmatique* est une exagération du petit pénis que donne effectivement l'anatomie féminine.

C'est dans la déception…
et telle qu'elle est la sortie engendrée par cette déception pourtant - pour FREUD - fondée dans un mécanisme naturel
…qu'il nous donne le ressort de l'entrée de la petite fille dans sa position féminine.

Et c'est à ce moment, nous dit-il, que le *complexe d'Œdipe* joue le rôle *normatif* qu'il doit jouer essentiellement, mais il le joue chez la petite fille à l'inverse de chez le garçon :
le *complexe d'Œdipe* lui donne l'accès à ce pénis qui lui manque par l'intermédiaire de l'appréhension du pénis du mâle :

- soit qu'elle le découvre chez quelque compagnon,

- soit qu'elle le situe ou qu'elle le découvre également chez le père.

C'est par l'intermédiaire du désappointement…
de la désillusion de quelque chose chez elle, par rapport à cette étape fantasmatique de la phase phallique
…que la petite fille est introduite dans le *complexe d'Œdipe*, comme l'a théorisé une des premières analystes à suivre FREUD sur ce terrain, Madame LAMPL DE GROOT.

Elle l'a très justement remarqué, la petite fille entre dans le complexe par la phase inversée du *complexe d'Œdipe* :

- elle se présente d'abord dans le *complexe d'Œdipe* dans une relation à la mère,

- et c'est dans l'échec de cette relation à la mère qu'elle trouve la relation au père, avec ce qui par la suite se trouvera ainsi normativé par l'équivalence de ce pénis qu'elle ne possédera jamais, avec l'enfant qu'elle pourra en effet avoir, qu'elle pourra donner à sa place.

Observons ici un certain nombre de repères par rapport à ce que je vous ai enseigné à distinguer : ce *Penisneid qui* se trouve être ici l'articulation essentielle de *l'entrée de la femme dans la dialectique œdipienne*, ce *Penisneid* comme tel et donc comme *la castration chez l'homme*, se trouve au cœur de cette *dialectique* qui, sans doute, à travers les critiques que je vais vous formuler par la suite…

celles qu'a apportées JONES

…va être remis en question.

Et bien entendu, il paraît du dehors, quand on commence à aborder la théorie analytique, qu'elle se présente comme quelque chose d'artificiel.

Arrêtons-nous un instant d'abord pour souligner, ce qu'il convient de faire : quelle ambiguïté du terme tel qu'il est employé à travers les divers temps de cette *évolution œdipienne* chez la fille !

La discussion de JONES le pointe d'ailleurs : le *Penisneid*, qu'est-ce que c'est ?

Il est trois modes au travers de cette entrée et de cette sortie du complexe d'Œdipe qui nous sont montrés par FREUD autour de la phase phallique :

- Il y a *Penisneid* au sens du *fantasme*, à savoir ce vœu, ce souhait longtemps conservé, quelquefois conservé toute la vie…

  et FREUD insiste assez sur le caractère irréductible de ce fantasme quand c'est lui qui se maintient au premier plan

  …ce fantasme que le clitoris soit un pénis. C'est un premier sens du *Penisneid*.

- Il y a un autre sens : celui du *Penisneid* tel qu'il intervient quand ce qui est désiré c'est le pénis du père, c'est-à-dire ce moment où le sujet voit dans la réalité le pénis là où il est, le point où aller en chercher la possession. Non seulement l'œdipe est la situation interdite, mais impossibilité physiologique dont la situation, le développement de la situation l'a frustrée.

- Puis il y a la fonction de cette évolution en tant qu'elle fait surgir chez la petite fille le fantasme d'avoir un enfant du père, c'est-à-dire d'avoir ce pénis sous une forme symbolique.

Rappelez-vous maintenant qu'à propos du *complexe de castration* je vous ai appris à distinguer entre *castration, frustration* et *privation*. De ces trois formes, lesquelles correspondent respectivement à chacun de ces trois termes ?

Je vous l'ai dit :

- *Une frustration* est quelque chose d'*imaginaire* portant sur un *objet* bien *réel*. C'est bien en cela que *le fait que la petite fille ne reçoive pas le pénis du père est une frustration*.

- *Une privation* est quelque chose de tout à fait *réel*, et qui ne porte que sur un *objet symbolique*, à savoir que quand la petite fille n'a pas d'enfant du père, en fin de compte il n'a jamais été question qu'elle en ait. Elle est bien incapable d'en avoir. L'enfant d'ailleurs n'est là que comme *symbole*, et *symbole* précisément de ce dont elle est réellement frustrée, et c'est bien en effet à titre de *privation* que *ce désir de l'enfant du père* intervient à un moment de l'évolution.

- Reste donc ce qui correspond à *la castration*, à savoir ce qui *symboliquement* ampute le sujet de quelque chose d'*imaginaire* et, dans l'occasion *un fantasme* correspond bien.

Agent	**Manque**	**Objet**
Père *réel*	Castration *symbolique*	Phallus *imaginaire*
Père *symbolique*	Frustration *imaginaire*	Pénis *réel*
Père *imaginaire*	Privation *réelle*	Phallus *symbolique*

Et FREUD est dans la juste ligne ici quand il nous dit que la position de la petite fille par rapport à son clitoris, c'est qu'à un moment donné elle doit renoncer à ce clitoris qu'elle conservait à titre d'espoir, à savoir que tôt ou tard il deviendrait quelque chose d'aussi important qu'un pénis.

C'est bien à ce niveau que structurellement se trouve *le correspondant de la castration*, si vous vous rappelez ce que j'ai crû devoir articuler quand je vous ai parlé de *la castration*, au point électif où elle se manifeste, c'est-à-dire chez le garçon.

On peut discuter qu'effectivement tout chez la fille tourne autour de la pulsion clitoridienne.

On peut sonder les détours de l'aventure œdipienne, comme vous allez le voir maintenant à travers la critique de JONES.

Mais nous ne pouvons pas au départ ne pas remarquer la rigueur, au point de vue structurel, du point que FREUD nous désigne en tant que *correspondant de la castration*, c'est bien quelque chose qui doit se trouver au niveau de ce qui se passe, de ce qui peut se passer comme relation à un *fantasme* et en tant que cette relation à un *fantasme* prend valeur signifiante. C'est *à ce point là* que doit se trouver *le point symétrique*.

Il s'agit maintenant de comprendre *comment* cela se produit. Ce n'est pas, bien entendu, parce que ce point-là est utilisé, que c'est ce point-là qui nous donne toute *la clef de l'affaire*.

La critique de JONES nous *la* donne apparemment dans FREUD, pour autant que FREUD a l'air de nous montrer là une histoire d'anomalie pulsionnelle, et c'est bien ce qui va révolter, faire s'insurger un certain nombre de sujets, précisément au titre de préconceptions biologiques.

Mais vous allez voir ce que, dans l'articulation même de leurs objections, ils arriveront à dire.

Ils sont forcés par la nature des choses d'articuler un certain nombre de points, de traits qui sont justement ceux qui vont nous permettre de faire le pas en avant :

- de bien comprendre ce dont il s'agit,
- d'aller au-delà de *la théorie de la pulsion naturelle*,
- de voir effectivement que le *phallus* intervient bel et bien dans ce que je vous ai dit d'abord ici, dans ce que je peux appeler les prémisses de la leçon d'aujourd'hui et qui n'est rien d'autre que le rappel de ce que nous venons par d'autres voies de cerner,

…à savoir que *le phallus* intervient ici en tant que *signifiant*.

Mais venons-en maintenant à la réponse, à l'articulation de JONES.
Il y a trois articles importants de Jones là-dessus : l'un qui s'appelle *Early female sexuality*[39], écrit en 1935, et dont nous allons parler aujourd'hui, qui avait été précédé de l'article sur *The phallic phase*[40], lu devant le XIIème Congrès International de Wiesbaden en 1932, et enfin *Early development of female sexuality*[41], lu devant le Xème Congrès en septembre 1927.

C'est à celui-là que FREUD dans son article de 1931 fait allusion quand il réfute en quelques lignes… et je dois dire très dédaigneusement …les positions prises par JONES.

Ce dernier, dans *The Phallic Phase*, essaye de répondre et d'articuler sa position, en somme contre FREUD, tout en s'efforçant de rester le plus près possible de sa lettre.

L'article, sur lequel je vais m'appuyer aujourd'hui, *Early female sexuality*, est extrêmement significatif de ce que nous voulons démontrer.

Il est aussi le point le plus avancé de l'articulation de JONES.

---

39 Ernest Jones : « Sexualité féminine primitive » in Théorie et pratique de la psychanalyse, Payot, 1969, pp.442-452.
40 Ernest Jones : « Le stade phallique » in Théorie et pratique de la psychanalyse, Payot, 1969, pp.412-441.
41 Ernest Jones : « Le développement précoce de la sexualité féminine » in Théorie et pratique de la psychanalyse, Payot, 1969.

Il se situe en 1935, quatre ans après l'article de FREUD sur la sexualité féminine.
Il a été prononcé à la demande de FEDERN, qui était à ce moment là vice-président ou président de la Société viennoise, et c'est à Vienne qu'il a été apporté pour proposer au cercle viennois ce que JONES a formulé tout uniment comme étant le point de vue des Londoniens, c'est-à-dire ce qui d'ores et déjà se trouve centré autour de l'expérience kleinienne.

JONES nous dit qu'il convient d'aborder par l'*expérience* qui est la seule à s'opposer, celle des Londoniens.
Et il fait ses oppositions d'une façon tellement plus tranchée que l'exposition y gagne en pureté, en clarté, en support à la discussion.
Il fait un certain nombre de remarques, et il y a tout intérêt à s'y arrêter, en se reportant le plus possible au texte.

Il fait remarquer d'abord que l'expérience nous montre qu'il est difficile, quand on s'approche de l'enfant, de saisir cette prétendue position masculine qui serait celle de la petite fille à la phase phallique par rapport à sa mère. Plus on remonte vers l'origine, plus nous nous trouvons confrontés à quelque chose qui, là, est critique.

Je m'excuse si, en suivant ce texte, nous allons nous trouver devant un certain nombre d'objets qui, par rapport à la ligne que j'essaye ici de vous dessiner, paraissent dans des positions quelquefois un peu latérales mais qui valent d'être relevées pour ce qu'elles révèlent.

Les suppositions de JONES, je vous le dis tout de suite, sont essentiellement dirigées vers quelque chose qu'il articule en clair à la fin de l'article : une femme est-elle un être *born…*
c'est-à-dire né comme telle, comme femme
…ou est-elle un être *made*, fabriqué comme femme ?

Et c'est là qu'il situe son interrogation, c'est là qu'il s'insurge contre la position freudienne.

Il y a deux termes qui vont être en quelque sorte le point vers lequel s'avance son cheminement :

- quelque chose qui est issu d'une sorte de résumé des faits qui, dans l'expérience concrète auprès de l'enfant, permet soit d'objecter, soit quelquefois aussi de confirmer, mais dans tous les cas de corriger la conception freudienne.

- Mais ce qui anime toute sa démonstration c'est ceci qu'il pose à la fin comme une *question*, une espèce de « *oui ou non* » qui pour lui exclurait de façon absolument rédhibitoire même un choix possible :
  il ne peut pas y avoir dans sa perspective une position telle que la moitié de l'humanité soit faite d'êtres qui en quelque sorte seraient *made*, c'est-à-dire fabriqués dans le défilé œdipien.

Il ne semble pas remarquer que le défilé œdipien, en fin de compte, ne fabrique pas moins…
s'il s'agit de cela
...des hommes .

Néanmoins, le fait justement que *les femmes* y entrent, là, avec un bagage en somme qui n'est pas le leur, lui paraît constituer une différence suffisante avec le garçon, pour qu'il revendique quelque chose qui, dans sa substance, va consister à dire :
c'est vrai que nous observons chez la femme, chez la petite fille à un certain moment de son évolution, quelque chose qui représente cette mise au premier plan, cette exigence, ce désir qui se manifeste sous la forme ambiguë du *Penisneid* et qui pour nous est si problématique.

Mais qu'est-ce que c'est ?

C'est en cela que va consister tout ce qu'il va nous dire :
- c'est une formation de défense,
- c'est un détour,
- c'est quelque chose, explique-t-il, de comparable à une phobie.

Et la sortie de *la phase phallique*, c'est essentiellement quelque chose qui doit se concevoir comme guérison d'une phobie qui serait en somme une phobie très généralement répandue, une phobie normale, mais essentiellement du même ordre et du même mécanisme.

Il y a là quelque chose…
vous le voyez, puisqu'en somme je prends le parti de sauter au cœur de sa démonstration …il y a là quelque chose qui pour nous est tout de même extraordinairement propice à notre réflexion, pour autant que vous vous souvenez peut-être encore de la façon dont j'ai essayé de vous articuler la fonction de la phobie.

Si effectivement c'est bien ainsi que la relation de la petite fille au *phallus* doit être conçue, assurément nous nous rapprochons bien de la conception que j'essaye de vous donner, à savoir que c'est au titre d'un élément signifiant privilégié qu'intervient la relation dans l'œdipe de la petite fille au *phallus*.

Est-ce à dire que nous allons nous rallier là-dessus à la position de JONES ?
Sûrement pas !

Si vous vous souvenez de la différence que j'ai faite entre phobie et fétiche, nous dirons qu'ici le *phallus* joue plutôt le rôle de *fétiche* que le rôle d'*objet phobique*, mais ceci, nous y reviendrons ultérieurement.

Reprenons l'entrée de JONES dans sa critique, son articulation, et disons d'où il part, d'où cette phobie va se constituer.

Cette phobie pour lui, est une construction de défense contre quelque chose, contre un danger engendré par les pulsions primitives de l'enfant.

De l'enfant, qu'il suit là au niveau de la petite fille, mais qui se trouve à ce niveau dans la même position et qui a le même sort que le petit garçon.

Mais il s'agit ici de la petite fille, et il remarque donc qu'originellement le rapport de l'enfant…
et c'est là-dessus que je me suis arrêté tout à l'heure en vous disant que nous rencontrerions des choses tout à fait singulières
…à la mère est une position masculine primitive.

Il dit :

« *Her mother she regards not as a man regards a woman, as a creature whose wishes to receive something it is a pleasure to fulfil.* »

Elle est loin d'être comme un homme l'est à l'égard d'une femme, « *comme un homme considère une femme* », c'est-à-dire comme une créature dont accepter ou recevoir les désirs, comme un être dont accéder à ses désirs et dont c'est un plaisir que de les combler[42].

Il faut reconnaître qu'amener à ce niveau une position aussi élaborée des rapports de l'homme et de la femme est pour le moins paradoxal.

Il est bien certain que quand FREUD parle de la position masculine de la petite fille, il ne fait d'aucune façon état de cet effet le plus achevé…
si tant est qu'il soit vraiment atteint
…de la civilisation, où l'homme est là pour combler tous les désirs de la femme.

Mais sous la plume de quelqu'un qui s'avance dans ce domaine avec des prétentions aussi naturalistes au départ, nous ne pouvons pas manquer de relever ceci comme témoignant d'une des difficultés du terrain, pour qu'il arrive à achopper à ce point dans sa démonstration, et ceci est tout au début de sa démonstration, à savoir pour y opposer bien plutôt la position de l'enfant et non sans aucun doute à juste titre, non pas donc comme un homme ici, mais il s'agit de la mère telle que la considère l'enfant :

« *A person who has been successful in filling herself with just the things the child wants so badly…* »

42 La traduction Payot, 1969 donnait : « Elle ne considère pas sa mère de la même façon qu'un homme considère une femme, c'est-à-dire comme un être dont on a plaisir à satisfaire les désirs de recevoir ; »

Vous avez reconnu là le pot de lait de la mère, comme [la voit] l'enfant tel que le décrit Mélanie KLEIN, à savoir - je traduis JONES :

- « *comme une personne qui a réussi...* », [a person who has been successful].

Ce *successful* a toute sa portée parce qu'il implique dans le sujet maternel ce quelque chose…
et JONES ne s'en aperçoit pas
…il implique qu'à calquer les choses sur le texte de ce qu'on trouve dans l'enfant, c'est bien un être désirant dont il s'agit : la mère, puisqu'elle a été assez heureuse pour :

« *réussir à se remplir elle-même, avec juste les choses que l'enfant désire si vachement* [43]... »

[successful in filling herself with just the things the child wants so badly...]

À savoir ce matériel réjouissant des deux espèces de choses, solides et liquides.

On ne peut méconnaître ce que Mélanie KLEIN nous montre à propos de ce qu'elle appelle dans ses *Contributions* [44] « *l'œdipe ultra précoce de l'enfant* », rien que de nous représenter l'expérience primitive de l'enfant.

Cette expérience primitive, sans doute y accède-t-on *à la lorgnette*, mais elle, elle le fait en s'approchant le plus près possible de la place et en analysant les enfants de trois ou quatre ans.

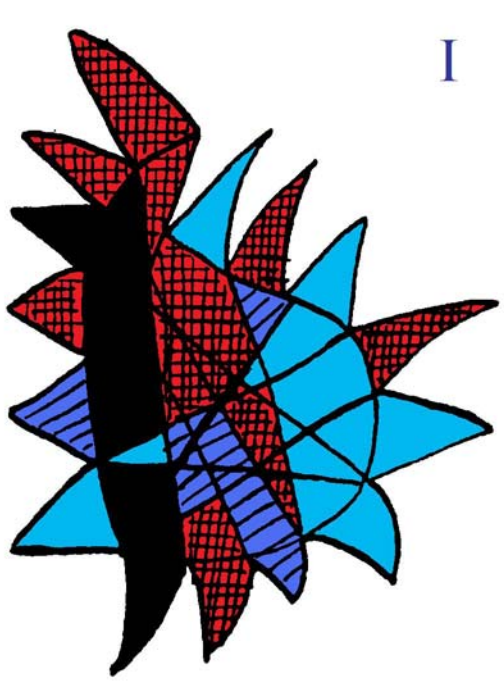
Et nous découvrons déjà chez eux un rapport à l'objet qui est structuré sous cette forme que j'ai appelée « *l'empire du corps maternel* ».

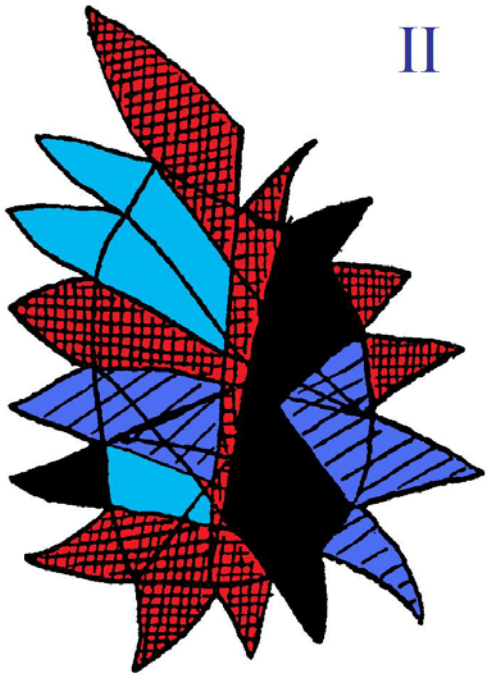
Ce champ de « *l'empire maternel* », avec ce qu'il comporte à l'intérieur…
que j'ai appelé par référence à
l'histoire chinoise, *les royaumes combattants*
…l'enfant en donne des dessins qu'elle nous montre.

---

43 La traduction Payot 1969 donnait : « elle la considère plutôt comme la personne qui a réussi à la remplir avec justement les choses qu'elle désire tant : une nourriture à la fois solide et liquide. »

44 Mélanie KLEIN : « Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces » in « Essais de psychanalyse », Paris, Payot, 1968.





Car il est alors capable de dessiner en faisant figurer à l'intérieur tout ce qu'elle repère comme signifiants : les frères, les sœurs, les excréments, tout ce qui cohabite dans ce corps maternel, mais avec en plus ce qu'elle nous permet de distinguer et ce qu'effectivement la dialectique du traitement permet d'articuler comme étant *le phallus paternel* à savoir ce *quelque chose* qui *d'ores et déjà* serait *introduit là* comme un élément à la fois particulièrement nocif et particulièrement rival par rapport aux exigences de possession de cet enfant à l'égard du contenu de ce corps.

Il nous paraît également très difficile de voir là autre chose que des données qui accusent, qui approfondissent pour nous le caractère problématique de ces relations soi-disant naturelles : est-ce qu'au contraire nous ne les voyons pas d'ores et déjà structurées par ce que j'ai appelé la dernière fois toute *une batterie signifiante*, montrant un rapport déjà établi avec elles et articulée d'une façon qu'aucune relation biologique naturelle ne puisse vraiment motiver ?

Ainsi Mélanie KLEIN introduit-elle
dans la dialectique de l'enfant…
à savoir dans ce qui fait l'entrée en scène
du *phallus* au niveau de cette expérience primitive
…cette référence qui est vraiment donnée par elle
comme en quelque sorte lue dans ce que l'enfant *offre*.

Le propos n'en reste pas moins *assez stupéfiant*,
l'introduction *du pénis comme étant un sein* plus accessible, plus
commode et en quelque sorte plus parfait, voilà ce
qu'il faudrait admettre comme *un donné de l'expérience*.

Bien sûr, si cela est donné, cela est valable.
Mais il n'en reste pas moins que ce n'est nullement
quelque chose, si l'on peut dire, qui aille de soi,
que c'est quelque chose qui précisément en soi
nous permet de poser la question de savoir ce qui
peut rendre ce pénis effectivement, plus accessible,
plus commode, plus jouissant que le sein primordial.

C'est bien là la question de ce que signifie ce
pénis, à savoir de l'implication d'ores et déjà…
par l'intermédiaire de quoi, c'est cela
bien entendu qui va être mis en question
…de l'introduction déjà de l'enfant dans
une dialectique signifiante.

Aussi bien d'ailleurs toute la suite de *la démonstration*
de JONES ne fera-t-elle que poser d'une façon
toujours plus pressante cette question, pour autant
qu'il nous explique que la petite fille,
après donc l'avoir eu, possiblement…
il ne tranche pas, mais c'est exigé par
les données mêmes de son départ, et il tranche
tout de même là-dedans pour simplement nous dire
que le *phallus* ne peut intervenir que comme moyen
et alibi d'une sorte de défense
…il suppose donc qu'à l'origine, c'est par rapport
à une certaine appréhension primitive de son organe
propre, de son organe féminin, que la petite fille
se trouve libidinalement intéressée.
Mais il va tâcher de nous expliquer pourquoi il faut
que cette appréhension de son vagin, elle la refoule.

Il nous dit bien sûr que c'est de nature à évoquer, dans le rapport de l'enfant féminin à son propre sexe, une anxiété plus grande que n'évoque chez le petit garçon le rapport avec son sexe, parce que l'organe est plus intérieur, plus diffus, plus profondément la source propre de ses premiers mouvements.

Le clitoris ne jouera donc, articule-t-il…

Je suis sûr qu'il l'articule pour vous montrer les nécessités impliquées dans ce qu'il formule d'une façon relativement naïve, à savoir que le clitoris, pour autant qu'il est extérieur, ne sert qu'à ce qu'on projette sur lui les angoisses.

Il est d'ailleurs plus facilement objet à réassurance de la part du sujet, qui pourra en éprouver, par ses propres manipulations, voire à la rigueur par la vue, le fait qu'il est toujours là.

C'est ce que veut dire JONES.

Et il manifestera que dans la suite ce sera toujours vers des objets plus extérieurs, à savoir vers son apparence, vers son habillement, que la femme par la suite de son évolution portera ce qu'il appelle le besoin de réassurance. Autrement dit quelque chose dans l'angoisse est déplacé, ce qui permet de la tempérer en faisant porter son objet sur quelque chose qui n'est pas le point, tout spécialement pour cela même méconnu, de son origine.

Vous le voyez bien, ce dont il s'agit c'est que nous trouvons là une fois de plus la nécessité impliquée que ce soit bien à titre, dit JONES, de quelque chose d'extériorisable, de représentable, que vienne au premier plan le *phallus* à titre d'élément, de terme limite, de point où s'arrête l'anxiété, et bien entendu, c'est là sa dialectique.

Nous allons voir si elle est suffisante.

C'est par cette dialectique qu'il admet que la phase phallique doit être présentée comme une position phobique, comme quelque chose qui, à l'enfant, permette en quelque sorte d'éloigner, en la centrant sur quelque chose d'accessible, les craintes et les angoisses de rétorsion que ses propres désirs oraux ou sadiques auront portées sur l'intérieur du corps de la mère et qui lui apparaîtront aussitôt comme un danger capable de la menacer elle-même à l'intérieur de son propre corps.

Telle est la genèse que donne JONES de ce qu'il appelle la position phallique en tant que phobie.

C'est en tant assurément qu'organe fantasmé, mais accessible, extériorisé :

- que le *phallus* entre en jeu,

- que par la suite d'ailleurs, il est capable de redisparaître de la scène parce que les craintes liées à l'hostilité pourront être tempérées, reportées également ailleurs, sur d'autres objets que la mère par exemple,

- que l'érogénéité et l'anxiété, en tant qu'elles sont liées aux organes profonds, pourront, par le procès même d'un certain nombre d'exercices masturbatoires, également se déplacer et qu'en fin de compte, dit-il, la relation à l'objet féminin deviendra moins partielle, qu'elle pourra se déplacer sur d'autres objets,

- que dans la suite l'angoisse en somme innommable, l'angoisse originelle liée à l'organe féminin… ce qui est, chez l'enfant, en fin de compte chez l'enfant fille, le correspondant des angoisses de castration chez le garçon

…pourra par la suite virer à la peur d'être abandonnée qui, aux dires de JONES, deviendra plus caractéristique de la psychologie féminine.

Ce donc devant quoi nous nous trouvons est ceci.

Pour le résoudre, voyez la position de FREUD,
position d'observateur qui se présente donc comme
observation naturelle :
la liaison à la phase phallique est de nature
pulsionnelle, l'entrée dans la féminité se produit
à partir d'une libido qui de sa nature…
    disons pour mettre les choses à leur point exact
    et non point dans la critique un peu caricaturale
    qu'en fait JONES
…est active et qui aboutira à la position féminine
dans la mesure où cette position déçue arrivera
par une série de transformations et d'équivalences
à faire que le sujet demande et accepte de bien
d'autres que du personnage paternel ce quelque chose
qui viendra combler son désir.

En fin de compte, le présupposé…
    d'ailleurs pleinement articulé par FREUD
…est que l'exigence enfantine primordiale est,
comme il dit, *sans but*.

Ce qu'elle exige, c'est *tout*, et c'est par
le développement de cette exigence, par ailleurs
impossible à satisfaire, que l'enfant entre peu à peu
dans une position plus normative.

Il y a là assurément quelque chose qui, pour
problématique qu'il soit, comporte cette ouverture
qui va nous permettre d'articuler le problème dans
les termes de désir et de demande qui sont ceux sur
lesquels j'essaye ici, moi, de vous mettre l'accent.

À cela, JONES répond :
voilà une histoire naturelle, une observation
de naturaliste qui n'est pas si naturelle que cela
et moi je vais vous la rendre plus naturelle.

Il le dit formellement.

L'histoire de la phobie phallique n'est qu'un détour
dans le passage d'une position d'ores et déjà
primordialement déterminée.

La femme est *born*, elle est *née* comme telle, dans une position qui d'ores et déjà est celle de la position de bouche, d'une bouche absorbante, d'une bouche suceuse qu'elle va retrouver après la réduction De sa phobie, qui n'est qu'un simple détour par rapport à sa position primitive.

Ce que vous appelez *pulsion phallique* est purement et simplement artificialisme d'une phobie décrite, évoquée chez l'enfant par son hostilité et son agression à l'endroit de la mère.

Il n'y a là…
    dans un cycle essentiellement instinctuel
…qu'un pur détour et la femme rentrera ensuite de son plein droit dans sa position, qui est *une position vaginale*.

Pour répondre à cela, j'essaye de vous articuler que le *phallus* est absolument inconcevable dans la dynamique, la mécanique kleinienne, sinon impliqué d'ores et déjà comme étant *le signifiant du manque*, *le signifiant* de cette distance de la demande du sujet à son désir qui fait que pour que ce désir soit rejoint, une certaine déduction doit être faite de cette entrée nécessaire dans le cycle signifiant.

Et si la femme doit passer par ce signifiant, si paradoxal soit-il, c'est pour autant que ce dont il s'agit pour elle n'est pas purement et simplement de réaliser une sorte de donnée primitive, une position purement et simplement formelle, mais d'entrer dans une dialectique…
    écartée chez l'homme par le fait de l'existence
    de signifiants, par tous les interdits
    qui constituent la relation de l'œdipe
…qui va la faire entrer dans le cycle des échanges de l'alliance et de la parenté, c'est-à-dire la faire devenir elle-même cet objet d'échange.

Le fait que ce qui nous est démontré effectivement par toute analyse correcte de ce qui structure à la base cette relation œdipienne, c'est que la femme doit se proposer, ou plus exactement s'accepter elle-même comme un élément de ce cycle des *échanges*.

Ce fait est quelque chose qui a en soi quelque chose d'infiniment plus énorme du point de vue naturel que tout ce que nous avons pu remarquer jusqu'à présent d'anomalies dans son évolution instinctive et qui, à ce titre, justifie bien en effet que nous devions en trouver *au niveau imaginaire*, au niveau du désir, une sorte de représentant dans les voies détournées par où elle-même doit y entrer.

Ce qui ponctue chez elle ce fait de devoir…
comme l'homme d'ailleurs
…s'inscrire dans le monde du signifiant,
c'est ce besoin envers un désir, envers quelque chose qui, en tant que signifié, devra rester toujours à une certaine distance, à une certaine marge de quoi que ce soit qui puisse se rapporter à un besoin naturel, pour autant que, précisément, pour être introduit dans cette dialectique, quelque chose de cette relation naturelle doit être amputé, doit être sacrifié. Et à quelle fin ?
Pour que précisément cela devienne l'élément *signifiant* même de cette introduction dans la *demande*.

Mais quelque chose est assez… je ne dirai pas *surprenant*, mais va nous montrer le retour de cette nécessité que je viens de vous dire, observée avec toute la brutalité de cette remarque *sociologique* fondée sur tout ce que nous savons et plus récemment articulée : la nécessité pour une partie - *une moitié* effectivement - de l'humanité de devenir *le signifiant de l'échange*.

C'est bien ainsi que LÉVI-STRAUSS l'articule dans *Les structures élémentaires de la parenté* et par quoi les femmes entrent dans cette combinatoire : par les lois diversement agencées dans *les structures élémentaires…*
assurément beaucoup plus simplement
mais avec des effets bien plus complexes
…dans *les structures complexes de la parenté* […]
Ce que nous observons dans la dialectique de l'entrée de l'enfant dans ce système du signifiant, c'est en quelque sorte l'envers de ce passage de la femme comme objet signifiant dans ce que nous pouvons appeler, avec des guillemets, « *la dialectique sociale* ».

Car, bien entendu, le terme *social* doit être ici mis avec tout l'accent qui le montre dépendant justement de la structure signifiante et combinatoire.

Ce que nous voyons à l'envers est ce résultat :
pour que l'enfant entre dans cette dialectique signifiante, qu'est-ce que nous observons ?

Très précisément ceci :
qu'il n'y a aucun autre désir dont il dépende plus étroitement et plus directement que du désir *de quoi* ?
De *la femme*. Du *désir de la femme* en tant qu'il est précisément signifié par ce qui lui manque, et par le *phallus*.

Ce que je vous ai montré, c'est que tout ce que nous rencontrons comme achoppement, comme accident, dans l'évolution de l'enfant…
    et ce, jusqu'au plus radical de
    ces achoppements et de ces accidents
…est lié à ceci :
que l'enfant ne se trouve pas *seul* en face de la mère, mais en face de la mère et de quelque chose qui est justement *le signifiant de ce désir*, à savoir le *phallus*.

Nous nous trouvons ici devant quelque chose qui sera l'objet de ma leçon de la prochaine fois.
C'est que, de deux choses l'une :

- ou bien l'enfant entre dans la dialectique, c'est-à-dire qu'il se fait lui-même objet dans ce courant des échanges, c'est-à-dire à un moment donné renonce à son père et à sa mère, c'est-à-dire aux objets primitifs de son désir,

- ou alors, c'est dans toute la mesure où il garde ces objets, c'est-à-dire où il maintient ce quelque chose qui est pour lui beaucoup plus que leur valeur…
    car la valeur justement est ce qui peut s'échanger et ce qui existe à partir du moment où il les réduit à de purs signifiants
  …dans toute la mesure où il tient à ces objets en tant qu'objets de son désir…

c'est ici, toujours, en tant que *l'attachement œdipien* est conservé, c'est-à-dire où *le complexe d'Œdipe*, où la relation infantile aux objets parentaux ne passe pas

…c'est dans cette mesure où il ne passe pas…
et strictement dans cette mesure

…que nous voyons se produire quoi ?
Sous une forme très générale, disons ces inversions ou ces perversions du désir qui montrent qu'à l'intérieur de la relation imaginaire aux objets œdipiens il n'y a pas de normativation possible.

Il n'y a pas de normativation possible très précisément en ceci, qu'il y a toujours…
en tiers, par rapport même à la relation la plus primitive, à la relation de l'enfant à la mère

…ce *phallus* en tant qu'*objet du désir de la mère*, c'est-à-dire ce qui met l'enfant devant cette sorte de barrière infranchissable à la satisfaction de son propre désir qui est, lui, d'être le désir exclusif de la mère.

C'est ce qui le pousse donc à une série de solutions qui seront toujours de réduction ou d'identification de cette triade.

Du fait qu'il faut que la mère soit phallique :

- ou que le *phallus* soit mis à la place de la mère elle-même, *et c'est le fétichisme*,
- ou que lui-même réunisse en lui, en quelque sorte d'une façon intime, cette jonction du *phallus* et de la mère sans laquelle rien pour lui ne peut être satisfait, *et c'est le transvestisme*.

Bref, c'est précisément dans la mesure où l'enfant…
c'est-à-dire l'être pour autant qu'il entre avec des besoins naturels dans cette dialectique

…ne renonce pas à son objet, que son désir ne trouve pas à se satisfaire. Et ce désir, il ne trouve à se satisfaire qu'en renonçant en partie. Ce qui est essentiellement ce que j'ai articulé d'abord en vous disant qu'il doit devenir *demande*, c'est-à-dire *signifié*, signifié par l'intervention et l'existence du signifiant, c'est-à-dire en partie désir aliéné.

Sigmund FREUD : Über die weibliche Sexualität (1931) [Retour texte 12-03]

[Erstveröffentlichung: *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, Bd. 17 (3), 1931, S. 317-32. — *Gesammelte Werke*, Bd. 14, S. 517-37.]

I

In der Phase des normalen Ödipuskomplexes finden wir das Kind an den gegengeschlechtlichen Elternteil zärtlich gebunden, während im Verhältnis zum gleichgeschlechtlichen die Feindseligkeit vorwiegt. Es macht uns keine Schwierigkeiten, dieses Ergebnis für den Knaben abzuleiten. Die Mutter war sein erstes Liebesobjekt; sie bleibt es, mit der Verstärkung seiner verliebten Strebungen und der tieferen Einsicht in die Beziehung zwischen Vater und Mutter muß der Vater zum Rivalen werden. Anders für das kleine Mädchen. Ihr erstes Objekt war doch auch die Mutter; wie findet sie den Weg zum Vater? Wie, wann und warum macht sie sich von der Mutter los? Wir haben längst verstanden, die Entwicklung der weiblichen Sexualität werde durch die Aufgabe kompliziert, die ursprünglich leitende genitale Zone, die Klitoris, gegen eine neue, die Vagina, aufzugeben. Nun erscheint uns eine zweite solche Wandlung, der Umtausch des ursprünglichen Mutterobjekts gegen den Vater, nicht weniger charakteristisch und bedeutungsvoll für die Entwicklung des Weibes. In welcher Art die beiden Aufgaben miteinander verknüpft sind, können wir noch nicht erkennen.

Frauen mit starker Vaterbindung sind bekanntlich sehr häufig; sie brauchen auch keineswegs neurotisch zu sein. An solchen Frauen habe ich die Beobachtungen gemacht, über die ich hier berichte und die mich zu einer gewissen Auffassung der weiblichen Sexualität veranlaßt haben. Zwei Tatsachen sind mir da vor allem aufgefallen. Die erste war: wo eine besonders intensive Vaterbindung bestand, da hatte es nach dem Zeugnis der Analyse vorher eine Phase von ausschließlicher Mutterbindung gegeben von gleicher Intensität und Leidenschaftlichkeit. Die zweite Phase hatte bis auf den Wechsel des Objekts dem Liebesleben kaum einen neuen Zug hinzugefügt. Die primäre Mutterbeziehung war sehr reich und vielseitig ausgebaut gewesen.

Die zweite Tatsache lehrte, daß man auch die Zeitdauer dieser Mutterbindung stark unterschätzt hatte. Sie reichte in mehreren Fällen bis weit ins vierte, in einem bis ins fünfte Jahr, nahm also den bei weitem längeren Anteil der sexuellen Frühblüte ein. Ja, man mußte die Möglichkeit gelten lassen, daß eine Anzahl von weiblichen Wesen in der ursprünglichen Mutterbindung steckenbleibt und es niemals zu einer richtigen Wendung zum Manne bringt.

Die präödipale Phase des Weibes rückt hiemit zu einer Bedeutung auf, die wir ihr bisher nicht zugeschrieben haben.

Da sie für alle Fixierungen und Verdrängungen Raum hat, auf die wir die Entstehung der Neurosen zurückführen, scheint es erforderlich, die Allgemeinheit des Satzes, der Ödipuskomplex sei der Kern der Neurose, zurückzunehmen. Aber wer ein Sträuben gegen diese Korrektur verspürt, ist nicht genötigt, sie zu machen. Einerseits kann man dem Ödipuskomplex den weiteren Inhalt geben, daß er alle Beziehungen des Kindes zu beiden Eltern umfaßt, anderseits kann man den neuen Erfahrungen auch Rechnung tragen, indem man sagt, das Weib gelange zur normalen positiven Ödipussituation erst, nachdem es eine vom negativen Komplex beherrschte Vorzeit überwunden. Wirklich ist während dieser Phase der Vater für das Mädchen nicht viel anderes als ein lästiger Rivale, wenngleich die Feindseligkeit gegen ihn nie die für den Knaben charakteristische Höhe erreicht. Alle Erwartungen eines glatten Parallelismus zwischen männlicher und weiblicher Sexualentwicklung haben wir ja längst aufgegeben.

Die Einsicht in die präödipale Vorzeit des Mädchens wirkt als Überraschung, ähnlich wie auf anderem Gebiet die Aufdeckung der minoisch-mykenischen Kultur hinter der griechischen.

Alles auf dem Gebiet dieser ersten Mutterbindung erschien mir so schwer analytisch zu erfassen, so altersgrau, schattenhaft, kaum wiederbelebbar, als ob es einer besonders unerbittlichen Verdrängung erlegen wäre. Vielleicht kam dieser Eindruck aber davon, daß die Frauen in der Analyse bei mir an der nämlichen Vaterbindung festhalten konnten, zu der sie sich aus der in Rede stehenden Vorzeit geflüchtet hatten. Es scheint wirklich, daß weibliche Analytiker, wie Jeanne Lampl de Groot und Helene Deutsch, diese Tatbestände leichter und deutlicher wahrnehmen konnten, weil ihnen bei ihren Gewährspersonen die Übertragung auf einen geeigneten Muttererersatz zu Hilfe kam. Ich habe es auch nicht dahin gebracht, einen Fall vollkommen zu durchschauen, beschränke mich daher auf die Mitteilung der allgemeinsten Ergebnisse und führe nur wenige Proben aus meinen neuen Einsichten an. Dahin gehört, daß diese Phase der Mutterbindung eine besonders intime Beziehung zur Ätiologie der Hysterie vermuten läßt, was nicht überraschen kann, wenn man erwägt, daß beide, die Phase wie die Neurose, zu den besonderen Charakteren der Weiblichkeit gehören, ferner auch, daß man in dieser Mutterabhängigkeit den Keim der späteren Paranoia des Weibes findet.[1)] Denn dies scheint die überraschende, aber regelmäßig angetroffene Angst, von der Mutter umgebracht (aufgefressen?) zu werden, wohl zu sein. Es liegt nahe anzunehmen, daß diese Angst einer Feindseligkeit entspricht, die sich im Kind gegen die Mutter infolge der vielfachen Einschränkungen der Erziehung und Körperpflege entwickelt, und daß der Mechanismus der Projektion durch die Frühzeit der psychischen Organisation begünstigt wird.

II

Ich habe die beiden Tatsachen vorangestellt, die mir als neu aufgefallen sind, daß die starke Vaterabhängigkeit des Weibes nur das Erbe einer ebenso starken Mutterbindung antritt und daß diese frühere Phase durch eine unerwartet lange Zeitdauer angehalten hat. Nun will ich zurückgreifen, um diese Ergebnisse in das uns bekanntgewordene Bild der weiblichen Sexualentwicklung einzureihen, wobei Wiederholungen nicht zu vermeiden sein werden. Die fortlaufende Vergleichung mit den Verhältnissen beim Manne kann unserer Darstellung nur förderlich sein.

Zunächst ist unverkennbar, daß die für die menschliche Anlage behauptete Bisexualität beim Weib viel deutlicher hervortritt als beim Mann. Der Mann hat doch nur eine leitende Geschlechtszone, ein Geschlechtsorgan, während das Weib deren zwei besitzt: die eigentlich weibliche Vagina und die dem männlichen Glied analoge Klitoris. Wir halten uns für berechtigt anzunehmen, daß die Vagina durch lange Jahre so gut wie nicht vorhanden ist, vielleicht erst zur Zeit der Pubertät Empfindungen liefert. In letzter Zeit mehren sich allerdings die Stimmen der Beobachter, die vaginale Regungen auch in diese frühen Jahre verlegen. Das Wesentliche, was also an Genitalität in der Kindheit vorgeht, muß sich beim Weibe an der Klitoris abspielen. Das

Geschlechtsleben des Weibes zerfällt regelmäßig in zwei Phasen, von denen die erste männlichen Charakter hat; erst die zweite ist die spezifisch weibliche. In der weiblichen Entwicklung gibt es so einen Prozeß der Überführung der einen Phase in die andere, dem beim Manne nichts analog ist. Eine weitere Komplikation entsteht daraus, daß sich die Funktion der virilen Klitoris in das spätere weibliche Geschlechtsleben fortsetzt in einer sehr wechselnden und gewiß nicht befriedigend verstandenen Weise. Natürlich wissen wir nicht, wie sich diese Besonderheiten des Weibes biologisch begründen; noch weniger können wir ihnen teleologische Absicht unterlegen.

Parallel dieser ersten großen Differenz läuft die andere auf dem Gebiet der Objektfindung. Beim Manne wird die Mutter zum ersten Liebesobjekt infolge des Einflusses von Nahrungszufuhr und Körperpflege, und sie bleibt es, bis sie durch ein ihr wesensähnliches oder von ihr abgeleitetes ersetzt wird. Auch beim Weib muß die Mutter das erste Objekt sein. Die Urbedingungen der Objektwahl sind ja für alle Kinder gleich. Aber am Ende der Entwicklung soll der Mann-Vater das neue Liebesobjekt geworden sein, d. h. dem Geschlechtswechsel des Weibes muß ein Wechsel im Geschlecht des Objekts entsprechen. Als neue Aufgaben der Forschung entstehen hier die Fragen, auf welchen Wegen diese Wandlung vor sich geht, wie gründlich oder unvollkommen sie vollzogen wird, welche verschiedenen Möglichkeiten sich bei dieser Entwicklung ergeben.

Wir haben auch bereits erkannt, daß eine weitere Differenz der Geschlechter sich auf das Verhältnis zum Ödipuskomplex bezieht. Unser Eindruck ist hier, daß unsere Aussagen über den Ödipuskomplex in voller Strenge nur für das männliche Kind passen und daß wir recht daran haben, den Namen Elektrakomplex abzulehnen, der die Analogie im Verhalten beider Geschlechter betonen will. Die schicksalhafte Beziehung von gleichzeitiger Liebe zu dem einen und Rivalitätshaß gegen den anderen Elternteil stellt sich nur für das männliche Kind her. Bei diesem ist es dann die Entdeckung der Kastrationsmöglichkeit, wie sie durch den Anblick des weiblichen Genitales erwiesen wird, die die Umbildung des Ödipuskomplexes erzwingt, die Schaffung des Über-Ichs herbeiführt und so all die Vorgänge einleitet, die auf die Einreihung des Einzelwesens in die Kulturgemeinschaft abzielen. Nach der Verinnerlichung der Vaterinstanz zum Über-Ich ist die weitere Aufgabe zu lösen, dies letztere von den Personen abzulösen, die es ursprünglich seelisch vertreten hat. Auf diesem merkwürdigen Entwicklungsweg ist gerade das narzißtische Genitalinteresse, das an der Erhaltung des Penis, zur Einschränkung der infantilen Sexualität gewendet worden.

Beim Manne erübrigt vom Einfluß des Kastrationskomplexes auch ein Maß von Geringschätzung für das als kastriert erkannte Weib. Aus dieser entwickelt sich im Extrem eine Hemmung der Objektwahl und bei Unterstützung durch organische Faktoren ausschließliche Homosexualität. Ganz andere sind die Wirkungen des Kastrationskomplexes beim Weib. Das Weib anerkennt die Tatsache seiner Kastration und damit auch die Überlegenheit des Mannes und seine eigene Minderwertigkeit, aber es sträubt sich auch gegen diesen unliebsamen Sachverhalt. Aus dieser zwiespältigen Einstellung leiten sich drei Entwicklungsrichtungen ab. Die erste führt zur allgemeinen Abwendung von der Sexualität. Das kleine Weib, durch den Vergleich mit dem Knaben geschreckt, wird mit seiner Klitoris unzufrieden, verzichtet auf seine phallische Betätigung und damit auf die Sexualität überhaupt wie auf ein gutes Stück seiner Männlichkeit auf anderen Gebieten. Die zweite Richtung hält in trotziger Selbstbehauptung an der bedrohten Männlichkeit fest; die Hoffnung, noch einmal einen Penis zu bekommen, bleibt bis in unglaublich späte Zeiten aufrecht, wird zum Lebenszweck erhoben, und die Phantasie, trotz alledem ein Mann zu sein, bleibt oft gestaltend für lange Lebensperioden. Auch dieser »Männlichkeitskomplex« des Weibes kann in manifest homosexuelle Objektwahl ausgehen. Erst eine dritte, recht umwegige Entwicklung mündet in die normal weibliche Endgestaltung aus, die den Vater als Objekt nimmt und so die weibliche Form des Ödipuskomplexes findet. Der Ödipuskomplex ist also beim Weib das Endergebnis einer längeren Entwicklung, er wird durch den Einfluß der Kastration nicht zerstört, sondern durch ihn geschaffen, er entgeht den starken feindlichen Einflüssen, die beim Mann zerstörend auf ihn einwirken, ja er wird allzuhäufig vom Weib überhaupt nicht überwunden. Darum sind auch die kulturellen Ergebnisse seines Zerfalls geringfügiger und weniger belangreich. Man geht wahrscheinlich nicht fehl, wenn man aussagt, daß dieser Unterschied in der gegenseitigen Beziehung von Ödipus- und Kastrationskomplex den Charakter des Weibes als soziales Wesen prägt.[2)]

Die Phase der ausschließlichen Mutterbindung, die *präödipal* genannt werden kann, beansprucht also beim Weib eine weitaus größere Bedeutung, als ihr beim Mann zukommen kann. Viele Erscheinungen des weiblichen Sexuallebens, die früher dem Verständnis nicht recht zugänglich waren, finden in der Zurückführung auf sie ihre volle Aufklärung. Wir haben z. B. längst bemerkt, daß viele Frauen, die ihren Mann nach dem Vatervorbild gewählt oder ihn an die Vaterstelle gesetzt haben, doch in der Ehe an ihm ihr schlechtes Verhältnis zur Mutter wiederholen. Er sollte die Vaterbeziehung erben, und in Wirklichkeit erbt er die Mutterbeziehung. Das versteht man leicht als einen naheliegenden Fall von Regression. Die Mutterbeziehung war die ursprüngliche, auf sie war die Vaterbindung aufgebaut, und nun kommt in der Ehe das Ursprüngliche aus der Verdrängung zum Vorschein. Die Überschrei-bung affektiver Bindungen vom Mutter- auf das Vaterobjekt bildete ja den Hauptinhalt der zum Weibtum führenden Entwicklung. Wenn wir bei so vielen Frauen den Eindruck bekommen, daß ihre Reifezeit vom Kampf mit dem Ehemann ausgefüllt wird, wie ihre Jugend im Kampf mit der Mutter verbracht wurde, so werden wir im Licht der vorstehenden Bemerkungen den Schluß ziehen, daß deren feindselige Einstellung zur Mutter nicht eine Folge der Rivalität des Ödipuskomplexes ist, sondern aus der Phase vorher stammt und in der Ödipussituation nur Verstärkung und Verwendung erfahren hat. So wird es auch durch direkte analytische Untersuchung bestätigt. Unser Interesse muß sich den Mechanismen zuwenden, die bei der Abwendung von dem so intensiv und ausschließlich geliebten Mutterobjekt wirksam geworden sind. Wir sind darauf vorbereitet, nicht ein einziges solches Moment, sondern eine ganze Reihe von solchen Momenten zu finden, die zum gleichen Endziel zusammenwirken.

Unter ihnen treten einige hervor, die durch die Verhältnisse der infantilen Sexualität überhaupt bedingt sind, also in gleicher Weise für das Liebesleben des Knaben gelten. In erster Linie ist hier die Eifersucht auf andere Personen zu nennen, auf Geschwister, Rivalen, neben denen auch der Vater Platz findet. Die kindliche Liebe ist maßlos, verlangt Ausschließlichkeit, gibt sich nicht mit Anteilen zufrieden. Ein zweiter Charakter ist aber, daß diese Liebe auch eigentlich ziellos, einer vollen Befriedigung unfähig ist, und wesentlich darum ist sie dazu verurteilt, in Enttäuschung auszugehen und einer feindlichen Einstellung Platz zu machen. In späteren Lebenszeiten kann das Ausbleiben einer Endbefriedigung einen anderen Ausgang begünstigen. Dies Moment mag wie bei den zielgehemmten Liebesbeziehungen die ungestörte Fortdauer der Libidobesetzung versichern, aber im Drang der Entwicklungsvorgänge ereignet es sich regelmäßig, daß die Libido die unbefriedigende Position verläßt, um eine neue aufzusuchen.

Ein anderes weit mehr spezifisches Motiv zur Abwendung von der Mutter ergibt sich aus der Wirkung des Kastrationskomplexes auf das penislose Geschöpf. Irgendeinmal macht das kleine Mädchen die Entdeckung seiner organischen Minderwertigkeit, natürlich früher und leichter, wenn es Brüder hat oder andere Knaben in der Nähe sind. Wir haben schon gehört, welche drei

Richtungen sich dann voneinander scheiden: *a)* die zur Einstellung des ganzen Sexuallebens; *b)* die zur trotzigen Überbetonung der Männlichkeit; *c)* die Ansätze zur endgültigen Weiblichkeit. Genauere Zeitangaben zu machen und typische Verlaufsweisen festzulegen ist hier nicht leicht. Schon der Zeitpunkt der Entdeckung der Kastration ist wechselnd, manche andere Momente scheinen inkonstant und vom Zufall abhängig. Der Zustand der eigenen phallischen Betätigung kommt in Betracht, ebenso ob diese entdeckt wird oder nicht und welches Maß von Verhinderung nach der Entdeckung erlebt wird.
Die eigene phallische Betätigung, Masturbation an der Klitoris, wird vom kleinen Mädchen meist spontan gefunden, ist gewiß zunächst phantasielos. Dem Einfluß der Körperpflege an ihrer Erweckung wird durch die so häufige Phantasie Rechnung getragen, die Mutter, Amme oder Kinderfrau zur Verführerin macht. Ob die Onanie der Mädchen seltener und von Anfang an weniger energisch ist als die der Knaben, bleibt dahingestellt; es wäre wohl möglich. Auch wirkliche Verführung ist häufig genug, sie geht entweder von anderen Kindern oder von Pflegepersonen aus, die das Kind beschwichtigen, einschläfern oder von sich abhängig machen wollen. Wo Verführung einwirkt, stört sie regelmäßig den natürlichen Ablauf der Entwicklungsvorgänge; oft hinterläßt sie weitgehende und andauernde Konsequenzen.
Das Verbot der Masturbation wird, wie wir gehört haben, zum Anlaß, sie aufzugeben, aber auch zum Motiv der Auflehnung gegen die verbietende Person, also die Mutter oder den Mutterersatz, der später regelmäßig mit ihr verschmilzt. Die trotzige Behauptung der Masturbation scheint den Weg zur Männlichkeit zu eröffnen. Auch wo es dem Kind nicht gelungen ist, die Masturbation zu unterdrückten, zeigt sich die Wirkung des anscheinend machtlosen Verbots in seinem späteren Bestreben, sich mit allen Opfern von der ihm verleideten Befriedigung frei zu machen. Noch die Objektwahl des reifen Mädchens kann von dieser festgehaltenen Absicht beeinflußt werden. Der Groll wegen der Behinderung in der freien sexuellen Betätigung spielt eine große Rolle in der Ablösung von der Mutter. Dasselbe Motiv wird auch nach der Pubertät wieder zur Wirkung kommen, wenn die Mutter ihre Pflicht erkennt, die Keuschheit der Tochter zu behüten. Wir werden natürlich nicht daran vergessen, daß die Mutter der Masturbation des Knaben in gleicher Weise entgegentritt und somit auch ihm ein starkes Motiv zur Auflehnung schafft.
Wenn das kleine Mädchen durch den Anblick eines männlichen Genitales seinen eigenen Defekt erfährt, nimmt sie die unerwünschte Belehrung nicht ohne Zögern und ohne Sträuben an. Wie wir gehört haben, wird die Erwartung, auch einmal ein solches Genitale zu bekommen, hartnäckig festgehalten, und der Wunsch danach überlebt die Hoffnung noch um lange Zeit. In allen Fällen hält das Kind die Kastration zunächst nur für ein individuelles Mißgeschick, erst später dehnt es dieselbe auch auf einzelne Kinder, endlich auf einzelne Erwachsene aus. Mit der Einsicht in die Allgemeinheit dieses negativen Charakters stellt sich eine große Entwertung der Weiblichkeit, also auch der Mutter, her.
Es ist sehr wohl möglich, daß die vorstehende Schilderung, wie sich das kleine Mädchen gegen den Eindruck der Kastration und das Verbot der Onanie verhält, dem Leser einen verworrenen und widerspruchsvollen Eindruck macht. Das ist nicht ganz die Schuld des Autors. In Wirklichkeit ist eine allgemein zutreffende Darstellung kaum möglich. Bei verschiedenen Individuen findet man die verschiedensten Reaktionen, bei demselben Individuum bestehen die entgegengesetzten Einstellungen nebeneinander. Mit dem ersten Eingreifen des Verbots ist der Konflikt da, der von nun an die Entwicklung der Sexualfunktion begleiten wird. Es bedeutet auch eine besondere Erschwerung der Einsicht, daß man so große Mühe hat, die seelischen Vorgänge dieser ersten Phase von späteren zu unterscheiden, durch die sie überdeckt und für die Erinnerung entstellt werden. So wird z. B. später einmal die Tatsache der Kastration als Strafe für die onanistische Betätigung aufgefaßt, deren Ausführung aber dem Vater zugeschoben, was beides gewiß nicht ursprünglich sein kann. Auch der Knabe befürchtet die Kastration regelmäßig von Seiten des Vaters, obwohl auch bei ihm die Drohung zumeist von der Mutter ausgeht.
Wie dem auch sein mag, am Ende dieser ersten Phase der Mutterbindung taucht als das stärkste Motiv zur Abwendung von der Mutter der Vorwurf auf, daß sie dem Kind kein richtiges Genitale mitgegeben, d. h. es als Weib geboren hat. Nicht ohne Überraschung vernimmt man einen anderen Vorwurf, der etwas weniger weit zurückgreift: die Mutter hat dem Kind zu wenig Milch gegeben, es nicht lange genug genährt. Das mag in unseren kulturellen Verhältnissen recht oft zutreffen, aber gewiß nicht so oft, als es in der Analyse behauptet wird. Es scheint vielmehr, als sei diese Anklage ein Ausdruck der allgemeinen Unzufriedenheit der Kinder, die unter den kulturellen Bedingungen der Monogamie nach sechs bis neun Monaten der Mutterbrust entwöhnt werden, während die primitive Mutter sich zwei bis drei Jahre lang ausschließlich ihrem Kinde widmet, als wären unsere Kinder für immer ungesättigt geblieben, als hätten sie nie lang genug an der Mutterbrust gesogen. Ich bin aber nicht sicher, ob man nicht bei der Analyse von Kindern, die so lange gesäugt worden sind wie die Kinder der Primitiven, auf dieselbe Klage stoßen würde. So groß ist die Gier der kindlichen Libido! Überblickt man die ganze Reihe der Motivierungen, welche die Analyse für die Abwendung von der Mutter aufdeckt, daß sie es unterlassen hat, das Mädchen mit dem einzig richtigen Genitale auszustatten, daß sie es ungenügend ernährt hat, es gezwungen hat, die Mutterliebe mit anderen zu teilen, daß sie nie alle Liebeserwartungen erfüllt, und endlich, daß sie die eigene Sexualbetätigung zuerst angeregt und dann verboten hat, so scheinen sie alle zur Rechtfertigung der endlichen Feindseligkeit unzureichend. Die einen von ihnen sind unvermeidliche Abfolgen aus der Natur der infantilen Sexualität, die anderen nehmen sich aus wie später zurechtgemachte Rationalisierungen der unverstandenen Gefühlswandlung. Vielleicht geht es eher so zu, daß die Mutterbindung zugrunde gehen muß, gerade darum, weil sie die erste und so intensiv ist, ähnlich wie man es so oft an den ersten, in stärkster Verliebtheit geschlossenen Ehen der jungen Frauen beobachten kann. Hier wie dort würde die Liebeseinstellung an den unausweichlichen Enttäuschungen und an der Anhäufung der Anlässe zur Aggression scheitern. Zweite Ehen gehen in der Regel weit besser aus. Wir können nicht so weit gehen zu behaupten, daß die Ambivalenz der Gefühlsbesetzungen ein allgemeingültiges psychologisches Gesetz ist, daß es überhaupt unmöglich ist, große Liebe für eine Person zu empfinden, ohne daß sich ein vielleicht ebenso großer Haß hinzugesellt oder umgekehrt. Dem Normalen und Erwachsenen gelingt es ohne Zweifel, beide Einstellungen voneinander zu sondern, sein Liebesobjekt nicht zu hassen und seinen Feind nicht auch lieben zu müssen. Aber das scheint das Ergebnis späterer Entwicklungen. In den ersten Phasen des Liebeslebens ist offenbar die Ambivalenz das Regelrechte. Bei vielen Menschen bleibt dieser archaische Zug über das ganze Leben erhalten, für die Zwangsneurotiker ist es charakteristisch, daß in ihren Objektbeziehungen Liebe und Haß einander die Waage halten. Auch für die Primitiven dürfen wir das Vorwiegen der Ambivalenz behaupten. Die intensive Bindung des kleinen Mädchens an seine Mutter müßte also eine stark ambivalente sein und unter der Mithilfe der anderen Momente gerade durch diese Ambivalenz zur Abwendung von ihr gedrängt werden, also wiederum infolge eines allgemeinen Charakters der infantilen Sexualität.
Gegen diesen Erklärungsversuch erhebt sich sofort die Frage: Wie wird es aber den Knaben möglich, ihre gewiß nicht weniger intensive Mutterbindung unangefochten festzuhalten? Ebenso rasch ist die Antwort bereit: Weil es ihnen ermöglicht ist, ihre

Ambivalenz gegen die Mutter zu erledigen, indem sie all ihre feindseligen Gefühle beim Vater unterbringen. Aber erstens soll man diese Antwort nicht geben, ehe man die präödipale Phase der Knaben eingehend studiert hat, und zweitens ist es wahrscheinlich überhaupt vorsichtiger, sich einzugestehen, daß man diese Vorgänge, die man eben kennengelernt hat, noch gar nicht gut durchschaut.

III

Eine weitere Frage lautet: Was verlangt das kleine Mädchen von der Mutter? Welcher Art sind seine Sexualziele in jener Zeit der ausschließlichen Mutterbindung? Die Antwort, die man aus dem analytischen Material entnimmt, stimmt ganz mit unseren Erwartungen überein. Die Sexualziele des Mädchens bei der Mutter sind aktiver wie passiver Natur, und sie werden durch die Libidophasen bestimmt, die das Kind durchläuft. Das Verhältnis der Aktivität zur Passivität verdient hier unser besonderes Interesse. Es ist leicht zu beobachten, daß auf jedem Gebiet des seelischen Erlebens, nicht nur auf dem der Sexualität, ein passiv empfangener Eindruck beim Kind die Tendenz zu einer aktiven Reaktion hervorruft. Es versucht, das selbst zu machen, was vorhin an oder mit ihm gemacht worden ist. Es ist das ein Stück der Bewältigungsarbeit an der Außenwelt, die ihm auferlegt ist, und kann selbst dazu führen, daß es sich um die Wiederholung solcher Eindrücke bemüht, die es wegen ihres peinlichen Inhalts zu vermeiden Anlaß hätte. Auch das Kinderspiel wird in den Dienst dieser Absicht gestellt, ein passives Erlebnis durch eine aktive Handlung zu ergänzen und es gleichsam auf diese Art aufzuheben. Wenn der Doktor dem sich sträubenden Kind den Mund geöffnet hat, um ihm in den Hals zu schauen, so wird nach seinem Fortgehen das Kind den Doktor spielen und die gewalttätige Prozedur an einem kleinen Geschwisterchen wiederholen, das ebenso hilflos gegen es ist, wie es selbst gegen den Doktor war. Eine Auflehnung gegen die Passivität und eine Bevorzugung der aktiven Rolle ist dabei unverkennbar. Nicht bei allen Kindern wird diese Schwenkung von der Passivität zur Aktivität gleich regelmäßig und energisch ausfallen, bei manchen mag sie ausbleiben. Aus diesem Verhalten des Kindes mag man einen Schluß auf die relative Stärke der Männlichkeit und Weiblichkeit ziehen, die das Kind in seiner Sexualität an den Tag legen wird.

Die ersten sexuellen und sexuell mitbetonten Erlebnisse des Kindes bei der Mutter sind natürlich passiver Natur. Es wird von ihr gesäugt, gefüttert, gereinigt, gekleidet und zu allen Verrichtungen angewiesen. Ein Teil der Libido des Kindes bleibt an diesen Erfahrungen haften und genießt die mit ihnen verbundenen Befriedigungen, ein anderer Teil versudit sich an ihrer Umwendung zur Aktivität. An der Mutterbrust wird zuerst das Gesäugtwerden durch das aktive Saugen abgelöst. In den anderen Beziehungen begnügt sich das Kind entweder mit der Selbständigkeit, d. h. mit dem Erfolg, daß es selbst ausführt, was bisher mit ihm geschehen ist, oder mit aktiver Wiederholung seiner passiven Erlebnisse im Spiel, oder es macht wirklich die Mutter zum Objekt, gegen das es als tätiges Subjekt auftritt. Das letztere, was auf dem Gebiet der eigentlichen Betätigung vor sich geht, erschien mir lange Zeit hindurch unglaublich, bis die Erfahrung jeden Zweifel daran widerlegte.

Man hört selten davon, daß das kleine Mädchen die Mutter waschen, ankleiden oder zur Verrichtung ihrer exkrementeilen Bedürfnisse mahnen will. Es sagt zwar gelegentlich: jetzt wollen wir spielen, daß ich die Mutter bin und du das Kind — aber zumeist erfüllt es sich diese aktiven Wünsche in indirekter Weise im Spiel mit der Puppe, in dem es selbst die Mutter darstellt wie die Puppe das Kind. Die Bevorzugung des Spiels mit der Puppe beim Mädchen im Gegensatz zum Knaben wird gewöhnlich als Zeichen der früh erwachten Weiblichkeit aufgefaßt. Nicht mit Unrecht, allein man soll nicht übersehen, daß es die *Aktivität* der Weiblichkeit ist, die sich hier äußert, und daß diese Vorliebe des Mädchens wahrscheinlich die Ausschließlichkeit der Bindung an die Mutter bei voller Vernachlässigung des Vaterobjekts bezeugt.

Die so überraschende sexuelle Aktivität des Mädchens gegen die Mutter äußert sich der Zeitfolge nach in oralen, sadistischen und endlich selbst phallischen, auf die Mutter gerichteten Strebungen. Die Einzelheiten sind hier schwer zu berichten, denn es handelt sich häufig um dunkle Triebregungen, die das Kind nicht psychisch erfassen konnte zur Zeit, da sie vorfielen, die darum erst eine nachträgliche Interpretation erfahren haben und dann in der Analyse in Ausdrucksweisen auftreten, die ihnen ursprünglich gewiß nicht zukamen. Mitunter begegnen sie uns als Übertragungen auf das spätere Vaterobjekt, wo sie nicht hingehören und das Verständnis empfindlich stören. Die aggressiven oralen und sadistischen Wünsche findet man in der Form, in welche sie durch frühzeitige Verdrängung genötigt werden, als Angst, von der Mutter umgebracht zu werden, die ihrerseits den Todeswunsch gegen die Mutter, wenn er bewußt wird, rechtfertigt. Wie oft diese Angst vor der Mutter sich an eine unbewußte Feindseligkeit der Mutter anlehnt, die das Kind errät, läßt sich nicht angeben. (Die Angst, gefressen zu werden, habe ich bisher nur bei Männern gefunden, sie wird auf den Vater bezogen, ist aber wahrscheinlich das Verwandlungsprodukt der auf die Mutter gerichteten oralen Aggression. Man will die Mutter auffressen, von der man sich genährt hat; beim Vater fehlt für diesen Wunsch der nächste Anlaß.)

Die weiblichen Personen mit starker Mutterbindung, an denen ich die präödipale Phase studieren konnte, haben übereinstimmend berichtet, daß sie den Klystieren und Darmeingießungen, die die Mutter bei ihnen vornahm, größten Widerstand entgegenzusetzen und mit Angst und Wutgeschrei darauf zu reagieren pflegten. Dies kann wohl ein sehr häufiges oder selbst regelmäßiges Verhalten der Kinder sein. Die Einsicht in die Begründung dieses besonders heftigen Sträubens gewann ich erst durch eine Bemerkung von Ruth Mack Brunswick, die sich gleichzeitig mit den nämlichen Problemen beschäftigte, sie möchte den Wutausbruch nach dem Klysma dem Orgasmus nach genitaler Reizung vergleichen. Die Angst dabei wäre als Umsetzung der regegemachten Aggressionslust zu verstehen. Ich meine, daß es wirklich so ist und daß auf der sadistisch-analen Stufe die intensive passive Reizung der Darmzone durch einen Ausbruch von Aggressionslust beantwortet wird, die sich direkt als Wut oder infolge ihrer Unterdrücktung als Angst kundgibt. Diese Reaktion scheint in späteren Jahren zu versiegen.

Unter den passiven Regungen der phallischen Phase hebt sich hervor, daß das Mädchen regelmäßig die Mutter als Verführerin beschuldigt, weil sie die ersten oder doch die stärksten genitalen Empfindungen bei den Vornahmen der Reinigung und Körperpflege durch die Mutter (oder die sie vertretende Pflegeperson) verspüren mußte. Daß das Kind diese Empfindungen gerne mag und die Mutter auffordert, sie durch wiederholte Berührung und Reibung zu verstärken, ist mir oft von Müttern als Beobachtung an ihren zwei- bis dreijährigen Töchterchen mitgeteilt worden. Ich mache die Tatsache, daß die Mutter dem Kind so unvermeidlich die phallische Phase eröffnet, dafür verantwortlich, daß in den Phantasien späterer Jahre so regelmäßig der Vater als der sexuelle Verführer erscheint. Mit der Abwendung von der Mutter ist auch die Einführung ins Geschlechtsleben auf den Vater überschrieben worden.

In der phallischen Phase kommen endlich auch intensive *aktive* Wunschregungen gegen die Mutter zustande. Die Sexualbetätigung dieser Zeit gipfelt in der Masturbation an der Klitoris, dabei wird wahrscheinlich die Mutter vorgestellt, aber ob es das Kind zur Vorstellung eines Sexualziels bringt und welches dies Ziel ist, ist aus meiner Erfahrung nicht zu erraten. Erst wenn alle Interessen des Kindes durch die Ankunft eines Geschwisterchens einen neuen Antrieb erhalten haben, läßt sich ein solches Ziel klar erkennen. Das kleine Mädchen will der Mutter dies neue Kind gemacht haben, ganz so wie der Knabe, und auch seine Reaktion auf dies Ereignis und sein Benehmen gegen das Kind ist dasselbe. Das klingt ja absurd genug, aber vielleicht nur darum, weil es uns so ungewohnt klingt.
Die Abwendung von der Mutter ist ein höchst bedeutsamer Schritt auf dem Entwicklungsweg des Mädchens, sie ist mehr als ein bloßer Objektwechsel. Wir haben ihren Hergang und die Häufung ihrer vorgeblichen Motivierungen bereits beschrieben, nun fügen wir hinzu, daß Hand in Hand mit ihr ein starkes Absinken der aktiven und ein Anstieg der passiven Sexualregungen zu beobachten ist. Gewiß sind die aktiven Strebungen stärker von der Versagung betroffen worden, sie haben sich als durchaus unausführbar erwiesen und werden darum auch leichter von der Libido verlassen, aber auch auf Seite der passiven Strebungen hat es an Enttäuschungen nicht gefehlt. Häufig wird mit der Abwendung von der Mutter auch die klitoridische Masturbation eingestellt, oft genug wird mit der Verdrängung der bisherigen Männlichkeit des kleinen Mädchens ein gutes Stück ihres Sexualstrebens überhaupt dauernd geschädigt. Der Übergang zum Vaterobjekt wird mit Hilfe der passiven Strebungen vollzogen, soweit diese dem Umsturz entgangen sind. Der Weg zur Entwicklung der Weiblichkeit ist nun dem Mädchen freigegeben, insoferne er nicht durch die Reste der überwundenen präödipalen Mutterbindung eingeengt ist.

Überblickt man nun das hier beschriebene Stück der weiblichen Sexualentwicklung, so kann man ein bestimmtes Urteil über das Ganze der Weiblichkeit nicht zurückdrängen. Man hat die nämlichen libidinösen Kräfte wirksam gefunden wie beim männlichen Kind, konnte sich überzeugen, daß sie eine Zeitlang hier wie dort dieselben Wege einschlagen und zu den gleichen Ergebnissen kommen.
Es sind dann biologische Faktoren, die sie von ihren anfänglichen Zielen ablenken und selbst aktive, in jedem Sinne männliche Strebungen in die Bahnen der Weiblichkeit leiten. Da wir die Zurückführung der Sexualerregung auf die Wirkung bestimmter chemischer Stoffe nicht abweisen können, liegt zuerst die Erwartung nahe, daß uns die Biochemie eines Tages einen Stoff darstellen wird, dessen Gegenwart die männliche, und einen, der die weibliche Sexualerregung hervorruft. Aber diese Hoffnung scheint nicht weniger naiv als die andere, heute glücklich überwundene, unter dem Mikroskop die Erreger von Hysterie, Zwangsneurose, Melancholie usw. gesondert aufzufinden.
Es muß auch in der Sexualchemie etwas komplizierter zugehen. Für die Psychologie ist es aber gleichgültig, ob es einen einzigen sexuell erregenden Stoff im Körper gibt oder deren zwei oder eine Unzahl davon. Die Psychoanalyse lehrt uns, mit einer einzigen Libido auszukommen, die allerdings aktive und passive Ziele, also Befriedigungsarten, kennt. In diesem Gegensatz, vor allem in der Existenz von Libidostrebungen mit passiven Zielen, ist der Rest des Problems enthalten.

IV

Wenn man die analytische Literatur unseres Gegenstandes einsieht, überzeugt man sich, daß alles, was ich hier ausgeführt habe, dort bereits gegeben ist. Es wäre unnötig gewesen, diese Arbeit zu veröffentlichen, wenn nicht auf einem so schwer zugänglichen Gebiet jeder Bericht über eigene Erfahrungen und persönliche Auffassungen wertvoll sein könnte. Auch habe ich manches schärfer gefaßt und sorgfältiger isoliert. In einigen der anderen Abhandlungen wird die Darstellung unübersichtlich infolge der gleichzeitigen Erörterung der Probleme des Über-Ichs und des Schuldgefühls. Dem bin ich ausgewichen, ich habe bei der Beschreibung der verschiedenen Ausgänge dieser Entwicklungsphase auch nicht die Komplikationen behandelt, die sich ergeben, wenn das Kind infolge der Enttäuschung am Vater zur aufgelassenen Mutterbindung zurückkehrt oder nun im Laufe des Lebens wiederholt von einer Einstellung zur anderen herüberwechselt. Aber gerade weil meine Arbeit nur ein Beitrag ist unter anderen, darf ich mir eine eingehende Würdigung der Literatur ersparen und kann mich darauf beschränken, bedeutsamere Übereinstimmungen mit einigen und wichtigere Abweichungen von anderen dieser Arbeiten hervorzuheben.
In die eigentlich noch unübertroffene Schilderung Abrahams der ›Äußerungsformen des weiblichen Kastrationskomplexes‹ (1921) möchte man gerne das Moment der anfänglich ausschließlichen Mutterbindung eingefügt wissen. Der wichtigen Arbeit von Jeanne[3)] Lampl-de Groot (1927) muß ich in den wesentlichen Punkten zustimmen. Hier wird die volle Identität der präödipalen Phase bei Knaben und Mädchen erkannt, die sexuelle (phallische) Aktivität des Mädchens gegen die Mutter behauptet und durch Beobachtungen erwiesen. Die Abwendung von der Mutter wird auf den Einfluß der zur Kenntnis genommenen Kastration zurückgeführt, die das Kind dazu nötigt, das Sexualobjekt und damit auch oft die Onanie aufzugeben, für die ganze Entwicklung die Formel geprägt, daß das Mädchen eine Phase des »negativen« Ödipuskomplexes durchmacht, ehe sie in den positiven eintreten kann. Eine Unzulänglichkeit dieser Arbeit finde ich darin, daß sie die Abwendung von der Mutter als bloßen Objektwechsel darstellt und nicht darauf eingeht, daß sie sich unter den deutlichsten Zeichen von Feindseligkeit vollzieht. Diese Feindseligkeit findet volle Würdigung in der letzten Arbeit von Helene Deutsch (1930), woselbst auch die phallische Aktivität des Mädchens und die Intensität seiner Mutterbindung anerkannt werden. H. Deutsch gibt auch an, daß die Wendung zum Vater auf dem Weg der (bereits bei der Mutter rege gewordenen) passiven Strebungen geschieht. In ihrem früher (1925) veröffentlichten Buch *Psychoanalyse der weiblichen Sexualfunktionen* hatte die Autorin sich von der Anwendung des Ödipusschemas auch auf die präödipale Phase noch nicht frei gemacht und darum die phallische Aktivität des Mädchens als Identifizierung mit dem Vater gedeutet.
Fenichel (1930) betont mit Recht die Schwierigkeit zu erkennen, was von dem in der Analyse erhobenen Material unveränderter Inhalt der präödipalen Phase und was daran regressiv (oder anders) entstellt ist. Er anerkennt die phallische Aktivität des Mädchens nach Jeanne Lampl-de Groot nicht, verwahrt sich auch gegen die von Melanie Klein (1928) vorgenommene »Vorverlegung« des Ödipuskomplexes, dessen Beginn sie schon in den Anfang des zweiten Lebensjahres versetzt. Diese Zeitbestimmung, die notwendigerweise auch die Auffassung aller anderen Verhältnisse der Entwicklung verändert, deckt sich in der Tat nicht mit den Ergebnissen der Analyse an Erwachsenen und ist besonders unvereinbar mit meinen Befunden von der langen Andauer der präödipalen Mutterbindung der Mädchen. Einen Weg zur Milderung dieses Widerspruches weist die Bemerkung, daß wir auf diesem Gebiet noch nicht zu unterscheiden vermögen, was durch biologische Gesetze starr festgelegt

und was unter dem Einfluß akzidentellen Erlebens beweglich und veränderlich ist. Wie es von der Wirkung der Verführung längst bekannt ist, können auch andere Momente, der Zeitpunkt der Geburt von Geschwistern, der Zeitpunkt der Entdeckung des Geschlechtsunterschieds, die direkte Beobachtung des Geschlechtsverkehrs, das werbende oder abweisende Benehmen der Eltern u. a., eine Beschleunigung und Reifung der kindlichen Sexualentwicklung herbeiführen.

Bei manchen Autoren zeigt sich die Neigung, die Bedeutung der ersten ursprünglichsten Libidoregungen des Kindes zugunsten späterer Entwicklungsvorgänge herabzudrücken, so daß jenen — extrem ausgedrückt — die Rolle verbliebe, nur gewisse Richtungen anzugeben, während die Intensitäten, welche diese Wege einschlagen, von späteren Regressionen und Reaktionsbildungen bestritten werden. So z. B. wenn K. Horney (1926) meint, daß der primäre Penisneid des Mädchens von uns weit überschätzt wird, während die Intensität des später entfalteten Männlichkeitsstrebens einem sekundären Penisneid zuzuschreiben ist, der zur Abwehr der weiblichen Regungen, speziell der weiblichen Bindung an den Vater, gebraucht wird. Das entspricht nicht meinen Eindrücken. So sicher die Tatsache späterer Verstärkungen durch Regression und Reaktionsbildung ist, so schwierig es auch sein mag, die relative Abschätzung der zusammenströmenden Libidokomponenten vorzunehmen, so meine ich doch, wir sollen nicht übersehen, daß jenen ersten Libidoregungen eine Intensität eigen ist, die allen späteren überlegen bleibt, eigentlich inkommensurabel genannt werden darf. Es ist gewiß richtig, daß zwischen der Vaterbindung und dem Männlichkeitskomplex eine Gegensätzlichkeit besteht — es ist der allgemeine Gegensatz zwischen Aktivität und Passivität, Männlichkeit und Weiblichkeit —, aber es gibt uns kein Recht anzunehmen, nur das eine sei primär, das andere verdanke seine Stärke nur der Abwehr. Und wenn die Abwehr gegen die Weiblichkeit so energisch ausfällt, woher kann sie sonst ihre Kraft beziehen als aus dem Männlichkeitsstreben, das seinen ersten Ausdruck im Penisneid des Kindes gefunden hat und darum nach ihm benannt zu werden verdient?

Ein ähnlicher Einwand ergibt sich gegen die Auffassung von JONES (1928), nach der das phallische Stadium bei Mädchen eher eine sekundäre Schutzreaktion sein soll als ein wirkliches Entwicklungsstadium. Das entspricht weder den dynamischen noch den zeitlichen Verhältnissen.

---

1) In dem bekannten Fall von Ruth Mack Brunswick (›Die Analyse eines Eifersuchtswahnes‹, 1928) geht die Affektion direkt aus der präödipalen (Schwester-) Fixierung hervor.

2) Man kann vorhersehen, daß die Feministen unter den Männern, aber auch unsere weiblichen Analytiker mit diesen Ausführungen nicht einverstanden sein werden. Sie dürften kaum die Einwendung zurückhalten, solche Lehren stammen aus dem »Männlichkeitskomplex« des Mannes und sollen dazu dienen, seiner angeborenen Neigung zur Herabsetzung und Unterdrücktung des Weibes eine theoretische Rechtfertigung zu schaffen. Allein eine solche psychoanalytische Argumentation mahnt in diesem Falle, wie so häufig, an den berühmten »Stock mit zwei Enden« Dostojewskis. Die Gegner werden es ihrerseits begreiflich finden, daß das Geschlecht der Frauen nicht annehmen will, was der heiß begehrten Gleichstellung mit dem Manne zu widersprechen scheint. Die agonale Verwendung der Analyse führt offenbar nicht zur Entscheidung. —

3) Nach dem Wunsch der Autorin korrigiere ich so ihren Namen, der in der *Zeitschrift* als A. L. de Gr. angeführt ist.

Ernest Jones : Early female sexuality[1]

[Retour texte 12-03]

THIS lecture is intended to be the first of a series of exchange lectures between Vienna and London which your Vice-President, Dr. Federn, has proposed for a special purpose. For some years now it has been apparent that many analysts in London do not see eye to eye with their colleagues in Vienna on a number of important topics: among these I might instance the early development of sexuality, especially in the female, the genesis of the super-ego and its relation to the (Edipus complex, the technique of child analysis and the conception of a death instinct. I use the phrase ' many analysts' without attempting *to* enumerate these, but it is evident that there is some danger of local views becoming unified to such an extent as to enable people to speak of a Vienna school or London school as if they represented different tendencies of a possibly divergent order. This, I am convinced, is in no wise true. The differences are of just that kind that go with imperfect contact, which in the present case are strongly contributed to by geographical and linguistic factors. The political and economic disturbances of the past few years have not brought London and Vienna nearer to each other. Many English analysts do not read the *Zeitschrift,* and still fewer Vienna analysts read the *Journal.* And I have not as yet succeeded in making the interchange of translations between the two as free as I could wish. It is true that German work has much freer access to the *Journal* than English work has to the *Zeitschrift,* but this one-way avenue, far from perfect as it is, is not at all a satisfactory solution. The fact is that new work and ideas in London have not yet, in our opinion, been adequately considered in Vienna. Dr. Federn has had the happy thought of remedying the present difficuty by arranging a direct personal contact and discussion. In my opinion also this is the most promising way to proceed. In the first place, I have the impression that nowadays far more psychoanalysis is learnt through the spoken than through the written word. The habit of reading has certainly declined among analysts in the

[1] Read before the Vienna Psycho-Analytical Society, April 24, 1935. Published in the *Internationale Zeitschrift fur Psychoanalyse,* Bd. xxi., and in the *International Journal of Psycho-Analysis,* vol. xvi.

past twenty years and correspondingly the habit of writing has taken on a more narcissistic bent. In the second place, this method enables speakers to be chosen who have prominently identified themselves with one or another point of view or method of investigation.

That I should have selected the present theme to discuss with you is natural. Already at the Innsbruck Congress eight years ago[1]1 supported a view of female sexual development that did not altogether coincide with the one generally accepted, and at the Wiesbaden Congress three years ago[2] I amplified my conclusions and also extended them to the problems of male development. Put colloquially, my essential point was that there was more femininity in the young girl than analysts generally admit, and that the masculine phase through which she may pass is more complex in its motivation than is commonly thought; this phase seemed to me a reaction to her dread of femininity as well as something primary. Many women analysts have supported this view. It was Karen Homey who first, in her vigorous fashion, protested that the development of the young girl had been observed too exclusively through male eyes and, although her later views seem to me to be more than questionable, I would pay a tribute to the fresh stimulus she gave to the investigation of these problems. Since then child analysts, particularly Melanie Klein, have been able to get to closer quarters with them and to report direct observations of inestimable value.

Let me now review the themes of chief interest and note separately the points of agreement and of difference. To begin at the beginning. The assumption of inborn bisexuality seems to me a very probable one, in favour of which many biological facts can be quoted. But it is an assumption that is very hard to prove, so I do not think we should take it absolutely for granted and fall back on it whenever we encounter clinical difficulties.

Coming to the beginnings of individual life, we shall agree that at least in the first year, and probably later, the mother plays a much greater part in the girl's life than does the father. Of this phase Freud says,' Everything connected with this first mother-attachment has in analysis seemed to me so elusive, lost in a past so dim and shadowy, so hard to resuscitate that it seemed as if it had undergone some specially inexorable repression.' What we evidently need, therefore, is a finer analysis of the girl's earliest period of attachment to the mother, and that, in my opinion, is what the ' early analyses '

[1] See Chapter XXV. [2] See Chapter XXVI.

of young children are giving us. It is highly probable that the differences of opinion in respect of the later stage of development are mainly, and perhaps altogether, due to different assumptions concerning the earlier stage.

We begin, therefore, with the most difficult point, the crux of all the problems. Is this first stage a concentration on a single object, the mother ? And is it a masculine attitude, as clitoritic masturbation would seem to indicate ? Roughly speaking, this would appear to be Freud's view. In that case the girl has in her development to change both her sexual attitude and the sex of her love-object, and the well-known difficulties she experiences in her development would be explained by the complexity of these tasks.

In London, on the contrary, as the result partly of the experience of Melanie Klein's early analyses, but also of our findings in adults, we hold quite a different view of this early stage. We consider that the girl's attitude is already more feminine than masculine, being typically receptive and acquisitive. She is concerned more with the inside of her body than the outside. Her mother she regards not as a man regards a woman, as a creature whose wishes to receive something it is a pleasure to fulfil. She regards her rather as a person who has been successful in filling herself with just the things the child wants so badly, pleasant material of both a solid and liquid kind. Her endeavour is to get this out of the mother, and the various obstacles interposed by the delays and numerous other imperfections of feeding stimulate the aggressive components of her desires. The dissatisfaction with the nipple and the wish for a more adequate penis-like object to suck arises early and is repeated at a later period in the familiar clitoris dissatisfaction and penis-envy. The first wish for a kind of penis is thus induced by oral frustration. At this suckling stage we are still concerned with interest in a part-object, much less with father-love. The part-object is still felt to belong to the mother's body. But the father comes into account as the source whence she obtained it by the oral form of coitus which Freud has shown to be the child's initial conception of this act; indeed, in so far as the girl holds as well the converse of this theory, a mamma-lingus as well as a fellatio theory of coitus, the father is regarded as a rival for the mother's milk. In the second half of the first year, and regularly by the end of it, the personality of the father plays an increasingly important part. True feminine love for him, together with the desire for access to his sexual organ, begins to conflict with his evident relationship to the mother. In the second year we can definitely speak of an Œdipus complex. It differs from the later more familiar form in being more deeply repressed and unconscious; also the ' combined parent imago ' plays a greater part in it.

The girl's sadistic attitude towards the contents of the mother's body is recorded in innumerable phantasies of cutting, robbing and burning that body. The oral sadism soon extends to urethral and anal sadism, and it would seem that the destructive conception of excrement is even more pronounced with girls than with boys. There are two definite reasons why the girl's task of coping with this sadism, and the anxiety it gives rise to, is a good deal harder than the boys. In the first place her anxiety essentially relates to the inside of the body and has no external organ on which to concentrate as the boy's has. There is only the clitoris, which is inferior as a source of reassurance in the respects first emphasised by Karen Horney when she contrasted the boy's freedom in seeing, touching and urinating with his external organ. In later years the girl displaces much of her anxiety to the whole exterior of the body, including her clothes, and obtains reassurance from its integrity and general satisfactoriness, but this plays a much smaller part with the young child. In the second place, the boy has another personal lightning-conductor for his sadism and hate—namely, his sexual rival, the father. The girl, on the contrary, has as her sexual rival and the object of her sadism the same person, the mother, on whom the infant is completely dependent for both libidinal and all other needs of life. To destroy this object would be fatal, so the sadism, with its accompanying anxiety, is pent up and turned inwards far more than with the boy. In a word, the girl has for two reasons less opportunity to exteriorise her sadism. This explains the remarkable attachment to the mother and dependence on her, to which Freud has called special attention in a recent paper. We think that these considerations also yield an explanation of what he termed the obscurity and 'inexorable repression ' so characteristic of this stage of development.
What I have just been relating of the earliest stage, say the first year of life, seems to be very differently conceived of in Vienna and London, and I am convinced that practically all the differences of opinion in respect of the later stages of development go back to these fundamental ones. Let me next try to show how this is so.

Fortunately we all agree about the importance of the oral stage, and that the oral stage is the prototype of the later fernininity is also a widely accepted tenet, though perhaps less so. Helene Deutsch in this connection has pointed to the sucking nature of the vaginal function. The question of early vaginal sensibility is admittedly obscure, but several women analysts, the latest being Dr. Payne and Dr. Brierley, have produced, if not absolutely conclusive, at least highly significant evidence of its occurrence together with breast feeding. It is, however, hard to discriminate between it and vulval sensations on the one hand, and on the other hand the general retentive sensations and phantasies relating to the anus, womb and the inside of the body generally. One can at all events hardly sustain any longer the view that the vaginal attitude does not develop before puberty. The impressive facts of adult vaginal anaesthesia or even dyspareunia, with the suggestion of what they are the negative of, seem to me definitely to refute the idea of the vagina being an indifferent or merely undeveloped organ. They prove rather the erotic cathexis of the vagina and the deep fear of this. The obscurity of the organ in childhood I should attribute to three causes: (i) Phantasies relating to it, those concerning the wish for a penis and baby, are the ones most directly in conflict with the rival mother, and for obvious reasons the girl cannot display her hostility against her mother as much as the boy can against his father. (2) The vagina is the seat of the deepest anxieties, so an extensive displacement outwards takes place, both of its erotogenicity and the accompanying anxieties. It is felt, like the mouth, to be an evil and dangerous organ which must therefore be kept hidden. (3) It has no physical function before menstruation and is relatively inaccessible, facts which prevent it being used as a reality and libidinal reassurance in the way that a penis or even a clitoris can be.
We now come to the penis-clitoris question, and here the sharpest differences of opinion obtain. This is shown most clearly by considering the connection between the question and the relation to the parents. If for brevity you will allow me purposely to exaggerate the differences of opinion, one might say that according to one view the girl hates

her mother because she has disappointed her wish that her clitoris were a penis, whereas according to the other view the reason that the girl wishes that her clitoris were a penis is that she feels hatred for her mother which she cannot express. Similarly according to one view the girl comes to love her father because she is disappointed in her clitoris, whereas according to the other view she wishes to change her clitoris for a penis because of the obstacles in the way of loving her father. You will agree that we have here very decided differences of opinion, even allowing for my over-sharp way of presenting them.

I have elsewhere pointed to the confusion arising from the three senses in which the phrase ' penis-wish ' is used in this connection, and will try to avoid it by defining the sense I mean. At the moment we are talking of the wish that the clitoris were a penis, and I trust that this is unambiguous. We are all familiar with the dissatisfaction and resentment connected with this wish and the part it plays in the girl's psychology. But the fact that so many girls envy boys need not blind us to the feminine attributes, her coquetry, etc., and the important fact of the existence of dolls. Now the problem here is the motivation of this wish. We agree that a part of it arises from the simple auto-erotic envy most fully described by Karen Horney: the freedom the boy enjoys in seeing and touching and his use of the organ in micturition. According to one view, however, this is the main motive for the wish, whereas for other authors it accounts for only the smaller part. Far more important, in my opinion, are what may be called the secondary motives for the penis-wish. These, in a word, are concerned with the girl child's various endeavours to cope with her sadism directed against the parents, especially the mother. At the risk of repetition I would again mention and lay stress on what we regard as the fundamental expression of this sadism, the wish to tear a way into the mother's body and devour the father's penis she believes to be incorporated there. What Melanie Klein happily terms the ' combined parent concept' here corresponds approximately to what in Vienna is often called the pre-Œdipal stage, but we would extend the term Œdipus complex to include this stage also. The sadism so characteristic of this stage gives rise to the girl's corresponding •anxiety lest the inside of her own body be similarly robbed and destroyed.
Let me now enumerate the ways in which the phantasy of possessing a penis attempts to allay this terrible sadism and its accompanying anxiety. I should start by saying that the value the idea of the penis has for the girl is essentially bound up with its capacity to excrete and direct the flow of urine. Helene Deutsch and Karen Horney have called special attention to this association between penis-envy and urethral sadism, while Melanie Klein and, lately, Marjorie Brierley have dealt extensively with the intimate connection between oral sadism and urethral sadism. According to the 'isopathic principle ' which I expounded before the Oxford Congress, the most successful way of dealing with this repressed urethral sadism would be by finding a way in which it can be expressed in reality and thus provide the reassurance of its not being deadly. This is what the boy can do with his urinary games, thanks to the reassurance afforded by the visibly intact penis.

The girl's idea of the penis is, of course, an ambivalent one. On the one hand, it is good, friendly, nourishing, and the fluid emanating from it is equated to milk. On the other hand, it is evil and destructive, its fluid having a corroding power. The use to which the girl puts her imaginary penis in her phantasies is therefore a double one. In so far as it is evil, sadistic and destructive it is a weapon that can be used to attack the mother in the way she fancies her father does, and thus obtain what she wants from the mother's body. In so far as it is good and beneficent it can be used to restore to the mother the penis the girl thinks she has robbed her of; this is especially so when the girl thinks her father whom she has castrated is impotent to satisfy the mother, an attitude very common in homosexuality. It can also be used to neutralise and thus make good again the bad internalised penis, the one the girl has swallowed and by her sadism turned into a harmful and self-destructive organ inside her own body; a visible and intact penis would be the best reassurance against the inaccessible internal anxieties. Thirdly, it can be used to effect restitution to the castrated father by first identifying herself with him and then developing an intact penis by way of compensation. Behind the girl's wish that her clitoris were a penis, therefore, is the most complex network of phantasies. The aim of them is partly libidinal, but for the most part defensive—consisting of various disparate attempts to get her sadism under control and to allay the desperate anxiety it has engendered. Freud asks in connection with this phallic phase why there should be any flight from femininity unless it were due to primary natural masculine strivings. In answer I should agree with Melanie Klein's conclusion that the girl's repression of femininity springs more from her hatred and fear of her mother than from her own masculine attitude. It goes hand in hand with an excessive fixation on the mother, one which often seriously hampers the girl's development. There is, in our opinion, such a thing as a primary natural wish for a penis on the girl's patt, but this we regard not as a masculine striving in clitoris terms, but the normal feminine desire to incorporate a man's penis inside her body—first of all by an oral route, later by a vaginal one.
This wish seems to us to lead on directly to the wish for a baby, the normal wish to take in a penis and convert it into a child. This again is in contradiction to Freud's view that the girl's wish for the child is mainly compensatory for her disappointment in not having a penis of her own. I could agree with Freud's description if it referred not to what we may call the clitoris-penis of the phallic phase, but to the original orally incorporated penis. I think there is no doubt that the disappointment at not being able to receive this penis (not the clitoris one) is largely compensated for by concentration on babies, usually in the form of dolls. We are familiar with the same phenomenon in the excessive

maternalism of some women who, for either internal or external reasons, are deprived of sexual enjoyment. But this is not what Freud means.
I should like to say a word about the girl's attitude towards the father. She transfers to him the guilt and fear she developed towards the mother when sadistically robbing her of the penis. After all it is the father's penis as well as the mother's that she devoured, so he also is injured. There is much more envy and jealousy of the mother than of the father, and much of the latter that we observe clinically is really displaced from the former. But once there is great anxiety about the evil internalised penis, harmful because of the sadistic way by which it was obtained, the homoeopathic principle again comes into play. Then the girl, as we so commonly find with homosexuals, is impelled to bite the man's penis off so as to obtain reassurance for the anxiety of the original phantasies. If, on the other hand, the relation to the mother is predominantly a good and affectionate one, that to the father will develop on less sadistic lines and will become satisfactory.
We come now to the passing of the phallic phase and the development of a manifest femininity. Here also we must expect divided opinions, since it is easy to see that the view taken of this stage in development must be profoundly influenced by that of the earlier ones. In the first place, just as I am more sceptical about the existence of the phallic phase as a stage in development, so am I more sceptical than the Viennese seem to be about the idea of its passing. It would seem to be more accurate to use the expression ' phallic position' to describe the phenomena in question. We are concerned with an emotional attitude[2] rather than a stage in libidinal development. This attitude is maintained by certain forces or needs, diminishes whenever these are weaker, but persists just so long as they persist —often throughout life. The ' phallic position' is not seldom quite as pronounced at the age of six, ten or thirty as at the age of two or three. What Viennese analysts describe as the passing of the phallic phase is rather the period in which they recognise the femininity of the girl which many London analysts think they can recognise earlier in its more repressed state. There remains, it is true, the question why the femininity is often less repressed, and therefore more visible, as the girl grows, and this question I propose to deal with next.

You may remember the distinction I drew in my Wiesbaden paper between the proto-phallic and the deutero-phallic phases, the separation between them being marked by the conscious discovery of the sex difference. This discovery often results in envy and imitation, which are the main characteristics of the deutero-phallic phase. One very important observation about which there is general agreement is that the passing of this phase—or rather the plainer evidence of femininity—is apt to be accompanied by unmistakable hostility and resentment against the mother. Freud in his explanation has coupled these two events together not only chronologically but intrinsically. The reasons he gives for the girl's emerging from the phallic phase can be summarised in one word—disappointment. The girl comes to realise that her wish to have a penis of her own is doomed to disappointment, and so she wisely resigns herself to seeking other sources of pleasure that will console her. In doing so she exchanges both her own sex, from male to female, and that of her love-object, from mother to father. The passing of the deutero-phallic phase, therefore, ushers in the CEdipus complex with its rivalry with the mother. This accords with the undoubted observation that the normal CEdipus situation is more visible after the phallic phase has weakened. As Jeanne Lampl-de Groot concisely puts it, the girl has to traverse an inverted CEdipus situation before arriving at the normal one.

[1] Cp. ' libido position/ and the psychotic ' positions' in Melanie Klein's Lucerne paper.
[2] Not so much one of definite ideas.

In London, on the other hand, we regard the deutero-phallic phase as essentially a defence against the *already existing* CEdipus complex. To us, therefore, the problem of why the defensive phallic phase comes to an end puts itself quite diflFerently, being not altogether unlike the problem of why an infantile phobia ever disappears.
The answer I should give resembles Freud's in so far as both could be given in terms of ' adaptation to reality.' But the way in which the impressions of reality work does not seem to me at all the same as they do to Freud. Fundamentally they strengthen ego development at the expense of phantasy. The phantasy of the penis as a defence is given up because (1) it is recognised as a phantasy and therefore not an adequate protection, (2) there is less anxiety and therefore less need for defence, and (3) other defences are available.
Let me now consider these reasons in order. We know that there are definite limits to the power of hallucinatory wish-fulfilments, at least in the normal person, a fact which Freud has often illustrated by the case of hunger. This is true whether the wish is for the satisfaction of a body need—*e.g.,* a libidinal one—or for a protection against anxiety. In this case the phantasied protection is found not to work well just because it does not give the reassurance of external reality, which is what the girl needs and is what she is beginning to find elsewhere.
In the second place, her anxiety has diminished as her ego has got stronger. She is better able to see her mother as a real and usually affectionate person rather than as the imaginary ogre of her phantasy. She is also no longer so dependent on her mother as she was in the first two or three years of life. She can therefore afford to display more sadism against her and other persons of the environment instead of locking it up and developing internal anxiety. This is the well-recognised stage when the environment finds the growing girl ' difficult' and hard to manage.
Thirdly, the girl is now learning to exteriorize both her libido and her anxiety. She has passed the stage of part-object love and is more interested in her father or brother as a whole.

This replaces the early part-object incorporated in the mother. Her anxiety is much less internal and is taking the form of the characteristic dread of desertion, one that often lasts through life.
The young girl is now much bolder in her claims, and dares for the first time to be the open rival of her mother. The resentment she displays against her has not only the meaning Freud attaches to it, of reproach that her clitoris is not a penis, but is also the bursting through of the older animosity long pent up. It is not merely the reproach that her mother gave her only a clitoris, it is the reproach that her mother had always kept the breast and the father's penis in her possession and not allowed the girl to incorporate them into her body to her heart's desire. The sight of a boy's penis is not the sole traumatic event that changes her life; it is only the last link in a long chain. Nor do I think that if a girl never experienced this trauma she would be masculine, which would seem to follow from the view that this is what drives her into femininity.

I may now sum up my contentions in a few sentences. The main facts to be explained are the young girl's desire for a penis and her resentment against her mother. The central difference between the two points of view, which for present purposes I have exaggeratedly called the London and Vienna ones, seems to me to turn on the question of the early CEdipus complex, ushered in by oral dissatisfaction. Being unable to cope with the anxiety this engenders, she more or less temporarily takes flight in the ' phallic phase ' and then later resumes her normal development. This view seems to me more in accord with the ascertainable facts, and also intrinsically more probable, than one which would regard her femininity to be the result of an external experience (viewing a penis). To my mind, on the contrary, her femininity develops progressively from the promptings of an instinctual constitution. In short, I do not see a woman—in the way feminists do—as *un homme manque,* as a permanently disappointed creature struggling to console herself with secondary substitutes alien to her true nature. The ultimate question is whether a woman is born or made.

Put more generally, I think the Viennese would reproach us with estimating the early phantasy life too highly at the expense of external reality. And we should answer that there is no serious danger of any analysts neglecting external reality, whereas it is always possible for them to underestimate Freud's doctrine of the importance of psychical reality.

Je voudrais aujourd'hui commencer d'introduire
la question des identifications.

Pour ceux qui n'étaient pas là la dernière fois,
et aussi pour ceux qui y étaient, je rappelle le sens
de ce qui a été dit :
j'ai essayé de ramener l'attention sur les *difficultés*
que pose la notion de la phase phallique,
et de montrer que si on éprouve quelque peine à faire
entrer le *phallus* dans une rationalité biologique,
ce que FREUD a dégagé de l'expérience prend tout de
suite plus de clarté si nous posons que le *phallus*
est pris dans une certaine fonction subjective
qui doit remplir un certain rôle, que j'appelle
un rôle de signifiant.

Et bien entendu, il ne tombe pas du ciel, ce *phallus*
en tant que *signifiant*.

D'un autre côté, il faut bien qu'il ait dans son
origine…
qui est *une origine imaginaire*
…quelque propriété, quelque aptitude à remplir cette
fonction signifiante qui n'est pas n'importe laquelle,
qui est une *fonction de signifiant* plus spécialement adaptée
qu'une autre à ce qui se passe, en somme,
dans l'accrochage du sujet humain dans l'ensemble
du mécanisme signifiant.

C'est en quelque sorte un *signifiant carrefour*, un signifiant
vers lequel converge plus ou moins ce qui se passe
dans la mise en prise du sujet humain dans le système
signifiant pour autant qu'il faut que son désir passe
par ce système pour se faire reconnaître et qu'il en
est profondément modifié. C'est une donnée *expérimentale*.

Il ressort de cela que ce *phallus*, nous le rencontrons
littéralement à tout bout de champ de notre *expérience*,
de notre expérience du conflit, du drame œdipien.

Nous le rencontrons à son entrée dans le drame œdipien et aux issues du drame œdipien, et même, d'une certaine façon problématique, débordant ce drame œdipien puisque aussi bien on ne peut manquer d'être frappé du problème que pose la présence de ce *phallus*…

et du *phallus* paternel nommément

…dans les fantasmes kleiniens primitifs, pour autant que justement c'est sa présence qui pose la question de savoir dans quel registre allons-nous, ces fantasmes kleiniens, les insérer ?

Dans le registre que Mélanie KLEIN elle-même a proposé, c'est-à-dire dans l'hypothèse d'une sorte d'œdipe ultra précoce ?

Ou au contraire, en admettant le fonctionnement imaginaire primitif que nous allons classer comme pré-œdipien ?

La question peut être laissée en suspens, au moins provisoirement.

Pour éclairer cette fonction qui se présente ici d'une façon tout à fait générale…

justement parce qu'elle se *présente* essentiellement

comme une *fonction de signifiant*, comme une *fonction symbolique*

…nous devons…

avant même de pousser nos *formules* au dernier terme

…voir dans quelle économie signifiante ce *phallus* est impliqué, autrement dit, examiner ce *quelque chose* que l'exploration de FREUD a articulé sous cette forme : à la sortie de l'œdipe, après le refoulement du désir de l'œdipe, le sujet sort nouveau.

Et pourvu de quoi ?

La réponse est : d'un *idéal du moi*.

Dans l'œdipe normal, le refoulement qui résulte du franchissement, du *passing*, de l'au-delà de l'œdipe, de la sortie de l'œdipe, a pour effet que dans le sujet s'est constitué quelque chose qui est vis-à-vis de lui dans un rapport à proprement parler ambigu.

Là-dessus, il convient que nous procédions encore pas à pas, parce qu'on va toujours trop vite.

Il y a une chose en tout cas qui se dégage d'une façon univoque…
    j'entends : d'une seule voix
…de ce que FREUD aborde, et là-dessus tous les auteurs ne peuvent pas ne pas poser comme formule minimale que *c'est une identification distincte de l'identification du moi*, si tant est qu'ici, c'est dans un certain rapport du sujet à l'image du semblable que nous pouvons voir se dégager la structure qui s'appelle le *moi*.

Celle de l'*idéal du moi* pose un problème qui lui est propre : il ne se propose pas…
    c'est presque une lapalissade de le dire
…comme un *moi idéal*.

J'ai souvent souligné que les deux termes sont distincts chez FREUD dans son article même sur le narcissisme, et là-dessus, regardons bien avec une loupe :
nous nous apercevrons que dans le texte c'est très difficile à distinguer.

Ce n'est pas exact d'abord, mais le serait-ce même, que nous devrions par convention nous apercevoir qu'il n'y a aucune synonymie entre ce qui est attribué dans les textes de FREUD pris dans l'expérience à la fonction de l'*idéal du moi*, et le sens que nous pouvons donner à l'*image du moi*, si exaltée que nous la supposions quand nous en faisons une *image idéale*, ce à quoi le sujet s'identifie comme étant :
- composition de réussite de lui-même,
- modèle, si l'on peut dire, de lui-même,

ce dans quoi le sujet se confond, se rassure lui-même de son entièreté.

Par exemple, ce qui est menacé, ce qui est atteint quand nous faisons allusion aux nécessités de réassurance narcissique, aux craintes d'atteintes narcissiques au corps propre, ce quelque chose, nous pouvons le mettre au registre de ce *moi idéal*.

L'*idéal du moi*, nous le savons…
puisqu'il intervient dans des fonctions
qui sont souvent des fonctions dépressives,
voire agressives à l'égard du sujet
…FREUD le fait intervenir dans des *formes diverses de dépression*.

Vous savez qu'il a tendance, à la fin du *chapitre* qui,
dans *Psychologie des masses et analyse du moi* s'appelle :
« *Un degré de développement du moi : l'Idéal du moi* »…
c'est précisément *la première fois* qu'il introduit d'une
façon décisive et articulée cette *notion d'idéal du moi*
…qu'il a tendance donc à mettre toutes *les dépressions*
au chef et au registre, non pas de l'*idéal du moi*,
mais de quelque rapport *vacillant*, de quelque rapport
conflictuel entre le *moi* et l'*idéal du moi*.

Admettons qu'on peut prendre tout ce qui se passera
sous ce registre dépressif…
ou au contraire sous celui des *relations d'exaltation*
…sous l'angle, si l'on peut dire, d'une hostilité
ouverte entre les deux instances…
de quelque instance que parte la déclaration des
hostilités, que ce soit le *moi* qui s'insurge ou
que l'*idéal du moi* devienne trop sévère
…avec ce que comporte de conséquences et de
contrecoups tout déséquilibre de ce rapport excessif.

Donc, cet *idéal du moi*, en tout cas, est quelque chose
qui nous propose son problème.

On nous dit : l'*idéal du moi* sort d'une *identification*,
d'une identification tardive liée à la relation
en tout cas tierce qui est celle de l'œdipe,
une relation où se mêlent d'une façon complexe
les relations de *désir* avec des relations de *rivalité*,
d'agression, d'hostilité.

Quelque chose se joue, et l'issue du conflit
est l'objet d'une balance.

S'il est incertain, le débouché du conflit se propose
en tout cas comme ayant entraîné une transformation
subjective.

Et l'introduction…
    l'introjection dit-on
…à l'intérieur d'une certaine structure de ce quelque chose qui, par rapport au sujet, se trouve être désormais une partie de lui-même tout en ayant néanmoins conservé une certaine relation avec un objet extérieur, les deux choses y sont.

Et ici nous touchons du doigt ce que l'analyse nous apprend :
que ne peuvent pas être séparées intra-subjectivité et inter-subjectivité.

C'est-à-dire qu'à l'intérieur du sujet, dans des fonctions qu'il emmène partout avec lui-même, et quelles que soient les modifications qui interviennent dans son entourage et son milieu, ce qui est acquis comme *idéal du moi* est bien *quelque chose* qui est dans le sujet à la façon dont l'exilé emmène sa patrie à la semelle de ses souliers : son *idéal du moi* lui appartient bien, il est quelque chose d'acquis.

Ce n'est pas un objet, c'est quelque chose qui est en plus dans le sujet.

Je veux dire que lorsqu'on insiste sur la notion qu'*intra-subjectivité* et *inter-subjectivité* doivent rester liées dans tout cheminement analytique correct et qu'on parle des relations entre les instances dont il s'agit, il est prouvé par les usages courants…
    par les moindres nécessités du langage
…que lorsque nous parlons *des rapports entre moi et idéal du moi*, on dit bien ordinairement dans l'analyse qu'ils peuvent être :
- *bons* ou *mauvais*,
- *conflictuels* ou *accordés*,

…mais on laisse entre parenthèses ou on n'achève pas de formuler ce qui doit être formulé :
c'est que *ces rapports sont structurés, articulés comme des rapports intersubjectifs*.

À l'intérieur du sujet se reproduit…
    et bien entendu, vous le voyez bien, ne peut se reproduire qu'à partir d'une *organisation signifiante*
…le même mode de rapports qui existe entre des sujets.

Nous ne pouvons pas penser…
encore que nous le disions,
que cela puisse aller en le disant
…que le *surmoi* est effectivement quelque chose de sévère qui guette le *moi* au tournant pour lui faire d'atroces misères.

Ce n'est pas *une personne*.
Il fonctionne à l'intérieur du sujet comme *un sujet* qui se comporte *par rapport à un autre sujet*, et justement en ceci qu'il y a un rapport entre les sujets qui n'implique pas pour autant l'existence de la personne.

Il suffit des conditions introduites par l'existence, par le fonctionnement comme tel du signifiant, pour que des rapports intersubjectifs puissent s'établir.

C'est à cette *intersubjectivité*, *à l'intérieur* donc de la personne vivante, que nous avons affaire dans l'analyse.
C'est dans cette *intersubjectivité* que nous devons nous faire une idée de ce qu'est cette fonction de l'*idéal du moi*.

Vous le savez, vous n'irez pas la trouver, cette fonction, dans un dictionnaire, et on ne vous en donnera pas une réponse univoque. Vous y trouverez les plus grands embarras.

Cette fonction n'est pas assurément confondue avec celle du *surmoi*. Elle est venue presque ensemble, certes, dans la terminologie, mais elle s'en est, de ce fait même, distinguée.

Et elle est également en partie confondue, elle peut avoir les mêmes instances, néanmoins elle est davantage orientée vers quelque chose qui dans *le désir* du sujet, joue une fonction *typifiante* qui, peut-être, paraît bien liée à l'assomption du type sexuel, ni plus ni moins, en tant qu'il est impliqué dans toute *une économie*, disons même à l'occasion *sociale*, dans l'assomption des *fonctions masculines et féminines*, non pas simplement en tant qu'elles aboutissent à l'acte nécessaire pour que reproduction s'ensuive, mais également pour *tout un mode de relations entre l'homme et la femme*.

Quel est l'intérêt des *acquis de l'analyse* sur ce sujet ?

C'est d'avoir pu pénétrer dans quelque chose qui ne se montre en quelque sorte qu'à la surface et, par ces résultats, d'y avoir pénétré par le biais des cas où le résultat est manqué.

Et c'est précisément la méthode bien connue, dite *psychopathologique*, qui consiste à nous décomposer, à nous désarticuler une fonction en la saisissant là où elle s'est trouvée insensiblement décalée, déviée, là où, de ce fait même, ce qui s'insère d'habitude plus ou moins normalement dans un *complément d'entourage*, nous apparaît avec ses racines, et ses arêtes.

Je voudrais…

> avec l'expérience que nous avons prise de l'incidence en partie manquée - ou que nous supposons provisoirement manquée - de *l'identification* d'un certain type de sujet avec ce qu'on peut appeler leur type régulier, leur type satisfaisant : nous allons voir là comment nous choisissons, parce qu'il faut bien choisir

…je voudrais prendre un cas particulier.

Prenons le cas des femmes, de ce qu'on a appelé le *masculinity complex*, le *complexe de masculinité*, de la façon dont on l'articule avec l'existence de la phase phallique.

Nous pouvons le faire parce que, de l'existence de cette phase phallique, je vous ai montré d'abord le côté problématique.

Y a-t-il là quelque chose d'instinctuel ?

Une sorte de vice du développement instinctuel, celui qui fait qu'en quelque sorte, nous dirait-on, l'existence du clitoris serait à elle seule la responsable, la cause de ce qui traduirait au bout de la chaîne l'existence du complexe de masculinité ?

D'ores et déjà nous sommes préparés à comprendre que ça ne doit pas être aussi simple et qu'aussi bien, si on y regarde de près, dans FREUD *ce n'est pas aussi simple*.

Et en tout cas, le débat qui a suivi est fait pour nous montrer que ce n'est pas aussi simple, même si ce débat était mal inspiré, à savoir s'il partait en quelque sorte de *pétitions de principe*, à savoir que ce ne pouvait pas être comme cela.

Il ne reste pas moins non questionnable qu'il a vu :

- que ce n'était pas comme cela,

- que ce n'était pas purement et simplement de la question d'un détour exigé dans le développement féminin par une anomalie naturelle ou simplement par la fameuse bisexualité qu'il s'agit,

- que c'est assurément plus complexe,

- que nous ne sommes pas pour autant capables tout de suite et simplement de formuler ce que c'est, mais qu'assurément ce que nous voyons, c'est que dans la vicissitude de ce qui se présente comme *complexe de masculinité* chez la femme il y a quelque chose qui nous montre d'ores et déjà une connexion de cet élément phallique, un jeu, un usage de cet élément phallique qui, en tous les cas, mérite d'être retenu, puisque aussi bien ce pour quoi un élément peut être mis en usage est tout de même de nature à nous éclairer sur ce qu'il est, cet élément, dans son fond.

Que nous disent donc les analystes…
spécialement les analystes féminins
…qui ont abordé le sujet ?

Nous ne dirons pas aujourd'hui *tout ce qu'ils nous disent*.

Je me rapporte tout spécialement à deux de ces analystes qui sont à l'arrière-plan de la discussion *jonesienne* du problème, Hélène DEUTSCH et Karen HORNEY.

Ceux d'entre vous qui lisent l'anglais pourront se reporter, d'une part, à un article d'Hélène DEUTSCH qui s'appelle *The significance of masochism in the mental life of women* [IJP, 1930, XI] et d'autre part à un article de Karen HORNEY.

Prenons Karen HORNEY[45]. Que nous dit-elle ?

Karen HORNEY…
quoi qu'on puisse penser des *formulations*
des derniers termes auxquels elle a abouti
dans la théorie comme dans la technique
…a été sur le plan clinique, dès le début et jusqu'au milieu de sa carrière, incontestablement *une créatrice* qui a vu des choses qui gardent toute leur valeur.

Quoi qu'elle ait pu en déduire de plus ou moins affaibli concernant la situation anthropologique de la psychanalyse, il n'en reste pas moins que ses découvertes gardent toute leur valeur.

Que met elle *en valeur* dans cet *article sur le complexe de castration* ?

Ce qu'elle met en valeur peut se résumer en ceci : elle remarque la liaison, l'analogie clinique, de formation chez la femme de tout ce qui s'ordonne autour de l'idée de la castration avec tout ce que cela comporte de résonances, de traces cliniques dans ce que le sujet en analyse articule à proprement parler de revendications de l'organe comme de quelque chose qui lui manque.

Elle montre par une série d'exemples cliniques…
et il convient que vous vous reportiez à ce texte
…qu'il n'y a pas de différence de nature :
les cas sont dans la continuité insensible de ceux qui se présentent comme certains types d'*homosexualité féminine* où ce à quoi s'identifie le sujet dans une certaine position à l'endroit de son partenaire, c'est à l'image paternelle.

Les temps sont composés de la même façon, les *fantasmes*, les *rêves*, les *inhibitions*, les *symptômes* sont les mêmes. Il semble qu'il s'agisse d'une forme, on ne peut même pas dire atténuée de l'autre, simplement elle a ou n'a pas dépassé une certaine frontière, laquelle elle-même reste incertaine.

45 Karen Horney : « On the genesis of the castration complex in women », International journal of psychoanalysis, 1924, V.

Le point sur lequel, à ce propos, Karen HORNEY se trouve mettre l'accent est celui-ci : ce qui se passe pour ces cas-là nous incite à concentrer notre attention sur un certain moment du *complexe d'Œdipe*...

qui n'est pas le premier,

qui n'est même pas au milieu,

...qui est très loin *vers la fin* puisqu'il suppose déjà atteint ce moment où non seulement *la relation au père est constituée*, mais où elle est si bien constituée qu'elle se forme chez le sujet petite fille sous l'aspect d'un désir exprès du pénis paternel, de quelque chose, nous dit-on et nous souligne-t-on à très juste titre, qui implique donc *une reconnaissance de cette réalité du pénis* :

- non pas même fantasmatique,
- non pas même en général,
- non pas dans cette demi lumière ambiguë qui nous fait à tout instant nous demander ce que c'est que le *phallus* sur ce plan-là, sur le plan de la question : est-il *imaginaire* ou ne l'est-il pas ?

Et bien entendu, dans sa fonction centrale il implique cette existence *imaginaire*, ce *phallus* dont à diverses phases du développement de cette relation le sujet féminin peut, envers et contre tout, maintenir qu'il le possède, tout en sachant fort bien qu'il ne le possède pas.

Il le possède simplement en tant qu'image :

- soit qu'il l'ait eu dans ce qu'il articule,
- soit qu'il *doive* l'avoir, comme c'est fréquent.

Il s'agit bien là d'autre chose, nous dit-on : il s'agit d'un pénis réalisé comme réel, comme étant, comme tel, attendu.

Je ne pourrais même pas avancer cela si déjà je ne vous avais pas...

en modulant en trois temps le *complexe d'Œdipe*

...fait remarquer que c'est sous des modes divers qu'il arrive en chacun de ces trois temps, et que le père en tant que possédant le pénis réel est quelque chose qui intervient au troisième temps, je vous l'ai dit, spécialement chez le garçon. Voici les choses parfaitement situées donc chez la petite fille.

Que se passe-t-il d'après ce qu'on nous dit ?

On nous dit que dans les cas dont il s'agit, c'est de la privation de ce qui est là attendu que va résulter ce phénomène…

qui n'est pas inventé par Karen HORNEY, qui est dans le texte de FREUD tout le temps *mis en action*

…qui est cette transformation, ce virage, cette mutation qui fait que ce qui était amour est transformé en *identification* :

- que c'est dans la mesure où le père déçoit une attente donc orientée d'une certaine façon, qui comporte déjà une maturation avancée de la situation,

- que c'est dans la mesure où, par rapport à cette exigence du sujet parvenu en somme, on pourrait le dire « *à l'acmé de la situation œdipienne* », si justement sa fonction ne consistait pas en ceci qu'elle doit être dépassée, c'est-à-dire que c'est dans son dépassement que le sujet doit trouver cette *identification* satisfaisante, celle à son propre sexe

que c'est dans cette mesure donc qu'il se produit ce quelque chose qui reste et qui est articulé comme tel, comme un problème, comme posant un mystère.

Dans FREUD lui-même, il est souligné que ce jeu que nous admettons comme étant la possibilité par excellence de la transformation de *l'amour* en *identification* est quelque chose qui ne va pas tout seul.

Pourtant, cela nous l'admettons dans ce cas pour la première raison que nous constatons : que c'est à ce moment qu'il s'agit de l'articuler, de donner une formule qui nous permette de concevoir ce qu'est cette *identification* en tant que liée à un moment de *privation*.

C'est pourquoi je voudrais essayer de vous donner quelques formules, parce que je considère qu'elles sont utiles pour distinguer ce qui est cela, d'avec ce qui n'est pas cela.

En d'autres termes, essayer d'introduire cet élément essentiel de dialectique, d'articulation signifiante que je ne vous donne pas là pour le plaisir, si je puis dire, et par le goût de nous retrouver dans les paroles, mais au contraire pour que l'usage que nous faisons d'habitude des *paroles* et des *signifiants* ne soit pas un usage semblable à celui qui s'appelle « *prendre des vessies pour des lanternes* », c'est-à-dire des choses insuffisamment articulées pour des choses suffisamment éclairantes.

C'est en les bien *articulant* que nous pourrons mesurer effectivement ce qui se passe, et distinguer ce qui se passe *dans un cas* de ce qui se passe *dans un autre*. Que se passe-t-il quand le sujet en question, le sujet féminin a pris une certaine position d'*identification* au père ?

La situation, si vous voulez, est la suivante : voilà ici le père, quelque chose ici au niveau de l'enfant a été attendu, enfin le résultat paradoxal, singulier, c'est que sous un certain angle et d'une certaine façon, on nous dit que l'enfant devient, en tant qu'*idéal du moi*, ce père.

Il ne devient pas réellement bien sûr le père. Et toujours, là, une femme dans ce cas peut vraiment parler de ses relations à son père : il suffit de *l'écouter* de la façon la plus ouverte *dire* « *Je tousse comme lui* » par exemple. C'est bien de quelque chose qui est une *identification* qu'il s'agit.

Alors essayons de voir ce qui se passe, essayons de voir pas à pas l'économie de la transformation : la *petite fille* n'est pas pour autant transformée en *homme*.

Ce que nous trouvons comme signes, comme stigmates De cette *identification*, ce sont des choses qui s'expriment en partie, qui peuvent sortir comme celles-là, qui peuvent même être remarquées par le sujet, dont le sujet peut se targuer jusqu'à un certain point.

Qu'est-ce que c'est ? Alors là ce n'est pas douteux : ce sont *des éléments signifiants*.

Si une femme dit :
- « *Je tousse comme mon père* »
- ou « *Je me pousse du ventre ou du corps comme lui* »,

ce sont quand même là des éléments signifiants
dont il s'agit, dirons-nous provisoirement.

Plus exactement, pour dégager ce dont il s'agit,
provisoirement nous les désignerons d'*un terme spécial*...
parce que ce ne sont pas des signifiants
mis en jeu dans une chaîne signifiante
…nous les appellerons « *les insignes du père* ».

L'attitude *psychologique* montre ici à la surface ceci :
c'est que le sujet en somme…
pour appeler les choses par leur nom
…se présente sous le masque qu'il pose sur ce quelque
chose qui est le côté partiellement indifférencié
qu'il y a dans tout sujet comme tel :
il se pose *les insignes de la masculinité*.

Il convient peut-être de se poser…
avec la lenteur qui est toujours
ce qui doit ici nous garder de l'erreur
…la question de ce que devient dans la démarche,
le désir d'où tout cela est parti ?
Le désir, après tout, n'était pas un *désir viril*, lui.
Que devient le désir, pour autant que le sujet a pris
ici, à ce niveau, *les insignes du père* ?

Ces insignes vont être employés vis-à-vis de qui ?
Vis-à-vis de quelque chose de tiers, vis-à-vis
de quelque chose dont on nous dira que cela prend…
parce que l'expérience nous le montre
…la place de ce qui, à la primitive évolution
du *complexe d'Œdipe*, était à cette tierce place :
c'est-à-dire la mère.

L'analyse même d'un cas comme celui-là nous montrera
qu'à partir du moment de l'identification,
c'est-à-dire à partir du moment où le sujet se revêt
des insignes de ce à quoi il est identifié, il y a
une transformation du sujet dans un certain sens qui,
lui, est de l'ordre d'un passage à l'état de *signifiant*
de quelque chose qui est cela, *les insignes*.

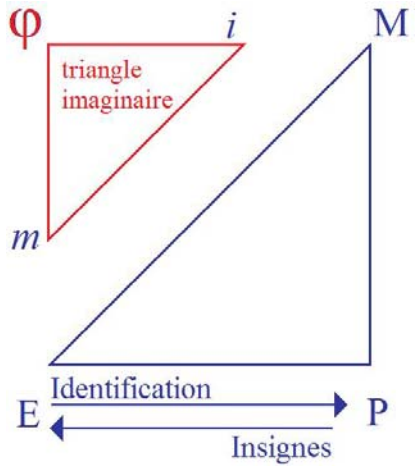
Mais le désir qui entre en jeu n'est plus le même que si c'était ce qui était attendu dans ce rapport au père, si c'était ce quelque chose que nous pouvions supposer au point où les choses en sont parvenues, *à ce point* où nous en sommes à ce moment-là dans le *complexe d'Œdipe*, à savoir quelque chose d'extrêmement proche d'une position génitale passive, d'un désir passionné, d'un appel proprement féminin.

Or il est bien clair que ce n'est plus le même qui est là après la transformation.
Nous laissons pour l'instant la question de savoir ce qui est arrivé à ce désir.

Tout à l'heure nous avons dit *privation*.
Cela vaut que nous y revenions, car aussi bien on pourrait dire *frustration*.
Pourquoi *privation* plutôt que *frustration* ?
J'indique ici que le fil reste pendant.

Quoi qu'il en soit, ce qui va s'établir…
pour autant que le sujet qui ici [E] est venu aussi là [P], pour autant qu'il a un *idéal du moi*, que *quelque chose* peut s'être passé *à l'intérieur de lui-même* qui est structuré comme dans *l'intersubjectivité*
…c'est que ce sujet va exercer un certain désir.

Qui est quoi ?



Sur ce schéma, ce qui apparaît ce sont les relations du père à la mère.

Il est bien clair que ce que nous trouvons dans une analyse, dans l'analyse d'un sujet comme celui-là au moment où nous l'analysons, ce n'est pas *le double*, la reproduction de ce qui se passait entre le père et la mère, et cela pour toutes sortes de raisons, ne serait-ce que parce que le sujet n'y a accédé que tout à fait imparfaitement.

L'expérience montre au contraire que ce qui va venir dans la relation, c'est tout *le passé*, toute *la vicissitude* des relations extrêmement complexes qui jusque-là ont modulé les rapports de l'enfant avec la mère.

C'est-à-dire tout ce qui s'est passé depuis *l'origine*, depuis les frustrations, les déceptions liées à ce qui existe forcément de contretemps, d'à-coups dans les relations de l'enfant à la mère, avec tout ce qu'ils entraînent d'une relation extraordinairement compliquée, faisant intervenir nommément avec un accent tout particulier les relations agressives…

les relations agressives dans
leur forme la plus originelle

…des relations aussi de rivalité.

Toutes les incidences par exemple de la survenue d'éléments étrangers au *trio*, à savoir de tous les frères ou sœurs qui ont pu intervenir plus ou moins inopportunément dans l'évolution du sujet et dans ses relations avec sa mère. Tout cela portera sa trace et son reflet pour tempérer ou pour renforcer ce qui se présentera alors comme revendication des insignes de la masculinité.

C'est cela qui va se projeter dans les relations du jeune sujet avec son objet, qui seront dès lors commandées à partir de ce point de l'*identification* où le sujet revêt *les insignes* de ce à quoi il est identifié en tant qu'il est devenu, ou que se joue chez lui, le rôle et la fonction d'*idéal du moi*.

Bien entendu, c'est une façon d'imaginer les places dont je parle, mais cela suppose évidemment, si vous voulez le comprendre, une sorte d'allées et venues.

Ces insignes, le sujet les ramène avec lui après le mouvement d'oscillation dont il s'agit. Il se retrouve constitué d'une certaine façon et avec un nouveau désir.

Cette formule, ce mécanisme de la transformation, comporte donc trois temps, à savoir :

- l'intervention au départ d'un élément qui doit être d'abord libidinal [la mère].

- Deuxièmement, l'existence - à côté - d'un troisième terme avec lequel le sujet est dans un rapport qui permet la distinction de ce troisième terme, ce qui exige en tout cas que dans le passé de la relation avec ce troisième terme [le père] soit intervenu cet élément radicalement différenciateur qui s'appelle la concurrence.

- Et troisièmement une sorte d'échange se produit : ce qui a été l'objet de la relation libidinale devient autre chose, est transformé pour le sujet en fonction signifiante, et son désir passe alors sur un autre plan, sur le plan du désir établi précédemment avec le troisième terme.

Dans l'opération, l'autre désir, celui qui vient se substituer au désir refoulé, ressort le même dans son fond, et tout de même transformé : c'est cela qui constitue le processus de l'identification.

Il faut qu'il y ait d'abord l'élément libidinal pointant un certain objet en tant qu'objet. Cet objet devient dans le sujet un signifiant pour occuper la place qui s'appellera dès lors *idéal du moi*.

Le désir, d'autre part, subit ce quelque chose qui comporte un *ersatz*, c'est un autre désir qui vient à la place du premier.

Cet autre désir n'est pas un désir qui vient de rien, il n'est pas néant : il existait avant, il concernait le troisième terme, et il sort de là transformé.

Voilà le schéma que je vous prie de retenir dans votre esprit, parce que c'est en quelque sorte le schéma minimum de tout procès d'identification au sens propre, d'identification au niveau secondaire, d'identification en tant qu'elle fonde l'*idéal du moi*.

Il ne manque jamais aucun de ces trois termes. Et *le chassé-croisé*, si l'on peut dire, qui résulte de la transformation, d'une part d'un objet *trans-signifiant*, et d'autre part de la prise de place que ce *signifiant* réalise à ce moment-là dans le sujet…

et qui constitue à proprement parler l' *identification*

…est ce quelque chose que nous trouvons à la base de ce qui constitue un *idéal du moi*.

Et cela s'accompagne toujours aussi de ce que nous pouvons appeler *transfert du désir*, à savoir qu'un autre désir survient d'ailleurs, qui est en rapport avec un troisième terme qui n'avait rien à faire avec la relation libidinale première mise en cause, et que ce désir qui vient se substituer au premier est…

dans cette substitution et *par* cette substitution,

…transformé.

C'est tout à fait essentiel.

Nous pouvons encore l'expliquer, mais autrement. Disons, pour reprendre notre schéma sous la forme où nous le présentons habituellement, que l'enfant, dans un premier rapport avec l'objet primordial…

ceci est la formule générale

…se trouve prendre la *position symétrique* de celle *du père*.

Il entre en rivalité. Il se situe *à l'opposé*, par rapport à la relation primitive à l'objet, en un point X.

C'est pour autant que là il devient quelque chose qui peut se revêtir des *insignes* de ce avec quoi il entre en rivalité, qu'il retrouve ensuite sa place là où il est forcément, c'est-à-dire à l'opposé de ce point X où les choses se sont passées et là où il vient se constituer sous cette nouvelle forme qui s'appelle *idéal du moi*. Il retient quelque chose de ce passage sous la forme la plus générale.

Il s'agit là de quelque chose où vous voyez bien qu'il ne s'agit plus ni de père, ni de mère : il s'agit de rapport avec l'objet. Et la mère c'est l'objet primitif, l'objet par excellence.

Ce qu'il retient dans ce cas…
> dans cette allée et venue qui l'a fait, par rapport à l'objet, entrer en rivalité avec un troisième terme

…c'est quelque chose qui se caractérise par ce qu'on peut appeler le facteur commun qui résulte de l'existence des signifiants, du fait que dans le psychisme humain, pour autant que les hommes ont affaire au *monde du signifiant* et que ce sont eux, les signifiants, qui sont la condition nécessaire, le défilé par où il faut qu'en passe leur désir.

Dans cette allée et venue, il y a toujours quelque chose qui impliquera ce facteur commun
- à l'incidence du signifiant dans *le désir*,
- à ce qui le signifie,
- à ce qui en fait nécessairement *un désir signifié*.

Ce facteur commun, c'est précisément le *phallus*. C'est parce qu'il en fait toujours partie, qu'il est le *plus petit commun dénominateur* de ce facteur commun, que nous le trouvons toujours là, dans tous les cas, qu'il s'agisse de l'homme ou de la femme. En d'autres termes, c'est pour cela que nous plaçons ici au point x, le *phallus*, le petit φ.

Ce qui en résulte, c'est qu'il se place toujours par rapport au *moi*…
> c'est-à-dire en tiers par rapport à ce qui s'est établi là d'un sujet avec lui-même, et toujours plus ou moins fragilement constitué par rapport en somme à l'identification primitive, en effet toujours plus ou moins idéale, que le sujet s'est fait de lui avec une image toujours plus ou moins contestée

…qui n'a [le moi] rien à faire avec ce rapport de fond qu'il a avec ce à quoi il a adressé ses demandes, c'est-à-dire l'objet.

L'*idéal du moi* se constitue dans cette allée et venue toujours à l'opposé, si l'on peut dire, de ce point virtuel où se produit la mise en concurrence, le *contest* du troisième terme. C'est à son opposé qu'il y a toujours un certain rapport avec ce facteur commun métonymique qu'est le *phallus*, qui se retrouve partout.

Et bien entendu, *ce qui se passe* au niveau de l'*idéal du moi* consiste essentiellement à l'avoir au minimum, ce facteur commun et, bien entendu, composé d'une façon qui ne le laisse pas voir, ou qui ne le laisse voir que comme quelque chose qui nous file toujours entre les doigts, ce quelque chose qui court au fond de toute espèce d'assomption signifiante.

Il y a ceci : c'est que ce signifiant, dans tous les cas, mord sur le signifié. L'*idéal du moi* se constitue dans ce rapport avec le père, il implique toujours le *phallus*. Ici, c'est le père le troisième terme. Il implique toujours le *phallus*. Il l'implique toujours et uniquement pour autant que ce *phallus* est le facteur commun, le facteur pivot de cette instance du *signifiant*.

Que nous dit par exemple encore Hélène DEUTSCH ? Karen HORNEY nous a montré la continuité du complexe de castration avec l'homosexualité féminine. Hélène DEUTSCH nous parlera d'autre chose.

Elle aussi nous dira que la phase phallique joue bien le rôle que nous dit FREUD, à ceci près que ce qui lui importe, c'est de s'apercevoir aussi de sa vicissitude ultérieure.

Cette vicissitude, elle la verra en ceci :
c'est que l'adoption, dit-elle, de *la position masochique...*
essentielle, constitutive,
dit-elle, à la position féminine
…se base sur ce plan que c'est pour autant que la jouissance clitoridienne se trouve, à la petite fille interdite, que celle-ci tirera sa satisfaction d'une position qui ne sera donc plus et uniquement une *position passive*, mais une *position de jouissance*, assurée…
dans cette privation même qui lui est imposée
…de la jouissance clitoridienne.

Il y a là quelque *paradoxe*, mais un *paradoxe* qu'Hélène DEUTSCH soutient, de quelque chose qui va chez elle jusqu'à des *préceptes techniques*, des *constats d'expérience* qui vont fort loin dans leur *paradoxe*.

Je veux dire que je vous rapporte là les données de l'expérience d'une analyste, soumises comme telles sans aucun doute à un certain choix du matériel, mais qui valent la peine qu'on s'y arrête.

Pour Hélène DEUTSCH, la question de la satisfaction féminine est quelque chose qui se présente d'une façon assez complexe pour qu'elle considère qu'une femme, dans sa nature de femme, et féminine, peut trouver une satisfaction…

> assez accomplie en tous cas pour que rien n'apparaisse qui se présente comme névrotique ou atypique dans son comportement, dans son adaptation à ses fonctions de femme

…sans que se présente pour elle, sous nulle forme bien marquée, la satisfaction proprement génitale.

Je le répète, c'est la position de Madame DEUTSCH. À savoir qu'en somme l'accomplissement de la satisfaction de la position féminine peut tout entière se trouver sur le plan de sa *relation maternelle*, sur tout ce qui tient dans toutes ses étapes à *l'accomplissement de la fonction de reproduction*, à savoir dans les satisfactions propres de l'état de grossesse, du nourrissage et du maintien de la position maternelle.

La maturation de la satisfaction liée à l'acte génital lui-même, de l'orgasme lui-même, pour l'appeler par son nom, étant quelque chose qui est assez lié à cette dialectique de la privation phallique pour qu'Hélène DEUTSCH formule que chez des sujets elle a rencontré d'une façon plus ou moins avancée, d'une façon plus ou moins poussée, cette implication dans la dialectique phallique.

À savoir que c'est par rapport à l'homme, par rapport à un certain degré d'identification masculine que s'est constitué un équilibre forcément, lui, conflictuel donc précaire, de la personnalité.

Une réduction trop poussée de cette relation complexe, un avancement à un degré poussé trop loin de l'analyse, est de nature à frustrer le sujet de ce qu'il a, jusque là, plus ou moins heureusement réalisé de la jouissance sur le plan génital.

Cette considération va jusqu'à comporter pour Hélène DEUTSCH l'indication de laisser en quelque sorte au sujet [le bénéfice] de ses *identifications* plus ou moins réussies sur ce plan et en tout cas acquises, et de ne pas…

par une analyse trop avancée

…réduire, si l'on peut dire, décomposer, analyser ces *identifications*, sauf à le mettre en posture de perte par rapport à ce que ces analyses révèlent être le fond, la structure de la jouissance acquise :

- en tant qu'il serait lié, cet acquis, sur le plan de *la jouissance génitale*, à quelque chose qui est justement le passé du sujet par rapport à ses *identifications*,

- en tant que la jouissance peut consister dans *la frustration masochique* d'une certaine position qui a été un moment conquise et qui, pour que la *frustration* soit maintenue, nécessite du même coup le maintien des positions d'où cette *frustration* peut s'exercer.

En d'autres termes, dans certaines conditions, la réduction d'identifications qui sont proprement des identifications masculines peut constituer un danger pour ce qui a été par le sujet conquis sur le plan de la jouissance dans la dialectique même de cette identification.

Cela vaut ce que ça vaut.

La question est simplement ici que cela ait pu être avancé, que cela a été avancé assurément par quelqu'un qui n'est point sans expérience et qui, ne serait-ce que par ses réflexions, se manifeste assurément comme quelqu'un qui réfléchit sur son métier et sur les conséquences de ce qu'elle fait.

Par contre, c'est à ce titre, et à ce seul titre, que cela mérite d'être maintenu dans la question.

Je vous le répète, et pour résumer la position de Madame DEUTSCH, c'est qu'en somme dans les relations inter-humaines telles qu'elles se présentent effectivement…

je ne dis pas que cela se présente de la même façon chez les *rouges-gorges* et chez les *mantes religieuses*

…dans l'espèce humaine, il semblerait que le centre de gravité, l'élément de satisfaction majeur de la position féminine se trouverait dans l'au-delà de la relation génitale comme telle.

En quelque sorte, tout ce qui pourrait y être trouvé par la femme se lierait essentiellement à une dialectique dont nous n'avons pas à être surpris qu'elle intervienne là.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que ce quelque chose qui est aussi bien manifesté dans la position de l'homme vis-à-vis de l'acte génital…

à savoir l'importance extrême de ce qu'on appelle le plaisir préliminaire

…est là ce qui donne, peut-être simplement d'une façon plus accentuée, les matériaux libidinaux à mettre en cause.

Mais que ces matériaux libidinaux entrent en jeu effectivement à partir de leur prise dans l'histoire du sujet dans une certaine dialectique signifiante impliquant l'intrusion de l'*identification* possible au troisième objet…

qui en l'occasion est le père

…et que donc tout ce qui vient…

sous le titre de revendication phallique et d'identification au père

…compliquer la relation de la femme à son objet n'est simplement que l'élaboration signifiante de ce à quoi se trouvent empruntées les satisfactions qui se produisent proprement dans l'acte génital…

à savoir ce que j'ai appelé
à l'instant plaisir préliminaire
…l'orgasme lui-même, comme tel…
je veux dire en tant qu'il serait
identifié au sommet de l'acte lui-même
…posant effectivement à l'expérience le problème chez la femme de quelque chose qui mérite en effet d'être posé, étant donné tout ce que nous savons physiologiquement de l'absence d'une organisation nerveuse directement faite pour provoquer la volupté dans le vagin.

Cela nous amène à essayer de formuler cette question de la relation de l'*idéal du moi* à une certaine vicissitude du désir, et à la formuler comme ceci : nous avons donc…
aussi bien chez le garçon que
chez la fille, à un moment donné
…une relation à un certain objet quel qu'il soit, à un objet d'ores et déjà constitué dans sa réalité d'objet. Et cet objet va devenir quelque chose qui est l'*idéal du moi*. Il va le devenir par ses *insignes*.

Pourquoi *le désir* dont il s'agit dans cette relation à l'objet a-t-il été appelé dans cette occasion *privation* ? Il a été appelé ainsi parce que ce qui constitue sa caractéristique est non pas, comme on le dit, qu'il concerne un objet réel…
il faut, bien entendu, que le père dans le moment où il intervient, dans le premier exemple que j'ai donné, dans l'évolution chez la fille, soit en effet un être assez réel dans sa constitution physiologique pour que le *phallus* soit passé à un stade d'évolution qui va au-delà de la fonction purement *imaginaire* qu'il peut conserver longtemps dans le *Penisneid*, cela c'est certain
…mais qu'il vise quelque chose qui peut être demandé.

Il ne peut s'instaurer à proprement parler de dialectique de *privation* que quand il s'agit de quelque chose que le sujet peut *symboliser*. C'est pour autant que le pénis paternel peut être *symbolisé*, peut être demandé, que se produit ce qui se passe au niveau de l'*identification* dont il s'agit aujourd'hui.

Il y a là quelque chose qui est tout à fait distinct de ce qui intervient au niveau de l'interdit qui se constitue pour autant par exemple que *la jouissance phallique...*
la jouissance clitoridienne pour l'appeler par son nom
...est peut-être, *à un moment donné* de l'évolution, *interdite*.

Ce qui est interdit rejette le sujet dans quelque chose où il ne trouve plus en rien à se signifier.

C'est ce qui en fait à proprement parler le caractère douloureux, et c'est pour autant que le *moi* peut, de la part de l'*idéal du moi* par exemple, à l'occasion se trouver dans cette position de rejet que s'établit l'état à proprement parler mélancolique.

Nous reviendrons sur la nature de ce rejet, mais entendez d'ores et déjà ici que ce à quoi je fais allusion peut être mis en relation avec le terme même qui est dans notre vocabulaire ce que j'ai mis en relation avec ce rejet, à savoir le terme de *Verwerfung*.

C'est pour autant que de la part de l'*idéal du moi* le sujet peut se trouver lui-même dans sa réalité vivante, dans cette position d'exclusion de toute signification possible, que s'établit l'état dépressif comme tel.

Mais ce dont il s'agit dans la formation de l'*idéal du moi* est un processus tout opposé, il consiste en ceci : que cet objet qui se trouve confronté à quelque chose que nous avons appelé *privation...*
pour autant :

- qu'il est un désir négatif,

- que c'est quelque chose qui peut être demandé, que c'est sur le plan de la demande que le sujet se voit refuser ce désir, cette liaison entre le désir en tant que refusé et l'objet

...c'est cela qui est au départ la constitution de cet objet comme un certain signifiant qui prend une certaine place, qui se substitue au sujet, qui devient une métaphore du sujet.

Ce qui se produit dans l'*identification* à l'objet du désir, dans le cas où la fille s'identifie à son père, c'est bien ceci :
ce père qu'elle a désiré et qui lui a refusé le désir de sa demande, devient quelque chose qui est *à sa place*.

Le caractère *métaphorique* de la formation de l'*idéal du moi* est un élément essentiel, et de même que dans la métaphore, ce qui en résulte c'est la modification de quelque chose :

- qui n'a rien à faire avec le désir,
- qui est intéressé dans la constitution de l'objet, qui est un désir qui est ailleurs à ce moment-là : le désir qui avait lié la petite fille à sa mère, appelons-le petit d par rapport au grand D.

Toute l'aventure précédente de la petite fille avec sa mère vient ici prendre place dans la question et subit *les conséquences de cette métaphore*. Il devient lié.

Nous retrouvons là *la formule de la métaphore* que je vous ai donnée, pour autant que c'est, vous le savez :

$$f\left(\frac{S}{S_1}\right) S_2 - S(+)\, s$$

c'est-à-dire quelque chose qui résulte d'un changement de signification.

Après la *métaphore*, ce changement de signification c'est quelque chose qui se produit dans les relations jusque-là établies par l'histoire du sujet, puisqu'en somme nous sommes toujours sur le premier exemple de la petite fille avec la mère.

Ce qui dès lors modèlera ses relations avec son *objet*, ce sera cette histoire, cette histoire modifiée par l'instauration de cette fonction nouvelle en lui, qui s'appelle *idéal du moi*.

THE

INTERNATIONAL JOURNAL

OF

PSYCHO-ANALYSIS

DIRECTED BY

SIGM. FREUD

OFFICIAL ORGAN

OF THE

INTERNATIONAL PSYCHO-ANALYTICAL ASSOCIATION

EDITED BY

ERNEST JONES

WITH THE ASSISTANCE OF

K. ABRAHAM
BERLIN

G. BOSE
CALCUTTA

A. A. BRILL
NEW YORK

D. BRYAN
LONDON

J. VAN EMDEN
THE HAGUE

S. FERENCZI
BUDAPEST

J. G. FLÜGEL
LONDON

H. W. FRINK
NEW YORK

E. OBERHOLZER
ZURICH

C. P. OBERNDORF
NEW YORK

O. RANK
VIENNA

VOLUME V.

1924

On the genesis of the castration complex in women[1] by Karen HORNEY, Berlin [Retour 19-03]

Whilst our knowledge of the forms which the castration complex may assume in women has become more and more comprehensive,[2] our insight into the nature of the complex as a whole has made no corresponding advance. The very abundance of the material collected which is now familiar to us brings to our minds more strongly than ever the remarkable character of the whole phenomenon, so that the phenomenon in. itself becomes a problem. A survey of th.e forms assumed by the castration complex in women that have hitherto been observed and of the inferences tacitly drawn from them shows that, so far, the prevailing conception is based on a certain fundamental notion which may be, briefly formulated as follows (I quote in part *verbatim* from Abraham's work on the subject): Many females, both children and adults, suffer either temporarily or permanently from the fact of their sex. The manifestations in the mental life of women which spring from the objection to being a woman are traceable to their covering a penis when they were little girls. The unwelcome idea of being fundamentally lacking in this respect gives rise to passive castration phantasies, while active phantasies spring from a revengeful attitude against the favoured male.
In this formulation we have it assumed as an axiomatic fact that females feel at a disadvantage in this respect of their genital organs, without this being regarded as constituting a problem in itself— possibly because to masculine narcissism this has seemed too self-evident to need explanation. Nevertheless, the conclusion so far

[1] Paper delivered at the Seventh International Psycho-Analytical Congress, Berlin, Sept. 1922.
[1] Cf. in particular Abraham,' Manifestations of the Female Castration Complex' (1921), I JPA, Vol. III, p. 1.

drawn from the investigations—amounting as it does to an assertion that one-half of the human race is discontented with the sex assigned to it and can overcome this discontent only in favourable circumstances—is decidedly unsatisfying, not only to feminine narcissism but also to biological' science. The question arises, therefore: Is it really the case that the forms of the castration complex met with in women, pregnant with consequences as they are, not only for the development of neurosis but also for the character-formation and destiny of women who for all practical purposes are normal, are based solely on a dissatisfaction with the fact of womanhood—a dissatisfaction due to her coveting a penis ? Or is this possibly but a pretext (at any rate, for the most part) put forward by other forces, the dynamic power of which we know already from our study of the formation of neurosis ?
I think that this problem can be attacked from several sides. Here I merely wish to put forward from the purely ontogenetic standpoint, in the hope that they may contribute to a solution, certain considerations which have gradually forced themselves upon me in the course of a practice extending over many years, amongst patients the great majority of whom were women and in whom on the whole the castration complex was very marked.
According to the prevailing conception the castration complex in females is entirely centred in the ' penis-envy' complex; in fact the term ' masculinity-complex ' is used as practically synonymous. The first question which then presents itself is: How is it that we can observe this penis-envy occurring as an almost invariable typical phenomenon, even when the subject has not a masculine way of life, where there is no favoured brother to make envy of this sort comprehensible and where no ' accidental disasters ' [3] in the woman's experience have caused the masculine r61e to seem the more desirable ? The important point here seems to be the fact of raising the question; once it has been put answers suggest themselves almost spontaneously from the material with which we are sufficiently familiar. For supposing we take as our starting-point the form in which 'penis-envy' probably most frequently directly manifests itself, namely, in the desire to urinate like a man, a -critical sifting of the material soon shows that this desire is made up of three component

* Cf.Freud, 'Tabu der Virginitat', *Sammlung klehier Schriften,* Vierte Folge..
parts, of which sometimes one and sometimes another is the more important.
The part about which I can speak most briefly is that of *urethral erotism* itself, for sufficient stress has already been laid on this factor, being as it is the most obvious one. If we want to appraise in all its intensity the envy springing from this source we must above all make ourselves realize the narcissistic overestimation [4] in which the excretory processes are held by children. Phantasies of omnipotence, especially such as are of a sadistic character, are as a matter of fact more easily associated with the jet of urine passed by the male. As an instance of this idea—and it is only one instance amongst many— I can quote something I was told of a class in a boys' school: when two boys, they said, urinate to make a cross the person of whom they think at the moment will die.
Now even though it is certain that a strong feeling of being at a disadvantage must arise in little girls in connection with urethral erotism, yet it is exaggerating the part played by this factor if, as has hitherto been done in many quarters, we straightway attribute to it every symptom and every phantasy of which the content is the desire to urinate like a man. On the contrary, the motive force which originates and maintains this wish is often to be found in quite other instinct-components—above all in active and passive scopto-philia. This connection is due to the circumstance that it is just in the act of urinating that a boy can display his genital and look at himself and is even permitted to do so, and that he can thus in a certain sense satisfy his sexual curiosity, at least as far as his own body is concerned, every time he passes urine.
This factor, which is rooted -in the scoptophilic instinct, was particularly evident in a patient of mine in whom the desire to urinate like a male dominated the whole clinical picture for a time. During this period she seldom came to' the analysis without declaring that she had seen a man urinating in the street, and once she exclaimed quite spontaneously: ' If I might ask a gift of Providence it would be to be able just for once to urinate like a man.' Her associations completed this thought beyond all possibility of doubt: ' For then I should know how I really am made.' The fact that men can see themselves when urinating, while women cannot, was in this patient.

* Cf. Abraham, ' Zur narzisstischen Uberwertung der Excretions-vorgange in Traum und Neurose', *Internationale Zeitschrift,* 1920.

whose development was to a great extent arrested at a pregenital stage, actually one of the principal roots of her very marked ' penis-envy.'
Just as woman, because her genital organs are hidden, is ever the great riddle for man> so man is an object of lively jealousy for woman precisely on account of the ready visibility of his organ.

The close connection between urethral erotism and the scoptophilic instinct was- obvious in yet another patient, a woman whom I will call Y. She practised masturbation in a very peculiar way which stood for urinating like her father. In the obsessional neurosis from which this patient suffered, the chief agent was the scoptophilic instinct; she had the most acute feelings of anxiety consequent on the idea of being seen by others whilst thus practising masturbation. She was therefore giving expression to the far-back wish of the little girl: I wish I had a genital too, which I could show, like father, every time I pass urine.

I think, moreover, that this factor plays a leading part in every case of exaggerated embarrassment and prudery in girls, and I further conjecture that the difference in the dress of men and women, at least in our civilized races, may be traced to this very circumstance that the girl cannot exhibit her genital organs and that therefore in respect of her exhibitionistic tendencies she regresses to a stage at which this desire to display herself still applied to her whole body. This puts us on the track of the reason of why a woman wears a low neck, while a man wears a dress-coat. I think too that this connection explains to some extent the criterion which is always mentioned first when the points of difference between men and women are under discussion—namely, the greater subjectivity of women as compared with the. greater objectivity of men. The explanation would be that the man's impulse to investigate finds satisfaction in the examination of his own body and may, or must, subsequently be directed to external objects; while the woman, on the other hand, can arrive at no clear knowledge about her own person, and therefore finds it far harder to become free of herself.

Finally, the [wish which I have assumed to be the prototype of ' penis-envy' has in it a third element, namely, suppressed onanistic wishes, as a rule deeply bidden but none the less important on that account. This element may be traced to a connection of ideas (mostly unconscious) by which the fact that boys are permitted to take hold of their genital when urinating is construed as a permission to masturbate.

Thus a patient who had witnessed a father reproving his little daughter for touching that part of her body with her tiny hands said to me quite indignantly: ' He forbids her to do that and yet does it himself five or six times a day.' You will easily recognize the same connection of ideas in the case of the patient Y., in whom the male way of urinating became the decisive factor in the form of masturbation that she practised. Moreover, in this case it became clear that she could not become completely free from the compulsion to masturbate so long as she unconsciously maintained the claim that she should be a man. The conclusion I drew from my observation of this case is, I think, quite a typical one : girls have a very special difficulty in overcoming masturbation because they feel that they are unjustly forbidden something which boys are allowed to do on account of their different bodily formation. Or, in terms of the problem before us, we may put it in another way and say that the difference in bodily formation may easily give rise to a bitter feeling of injury, so that the argument which is used later to account for the repudiation of womanhood, namely, that men have greater freedom in their sexual life, is really based upon actual experiences to that effect in early childhood. Van Ophuijsen at the conclusion of his work on the masculinity-complex in women lays stress on the strong impression he received in analysis of the existence of an intimate connection between the masculinity-complex, infantile masturbation of the clitoris and urethral erotism. The connecting link would probably be found in the considerations I have just put before you.

These considerations, which constitute the answer to our initial question about the reason why ' penis-envy' is of typical occurrence, may be summarized shortly as follows: The little girl's sense of inferiority is (as Abraham has also pointed out in one passage) by no means primary. But it seems to her that, in comparison with boys, she is subject to restrictions as regards the possibility of gratifying certain instinct-components which are of the greatest importance in the pregenital period. Indeed, I think I should put the matter even more accurately if I said that *as an actual fact,* from the point of view of a child at this stage of development, little girls *are* at a disadvantage compared with boys in respect of certain possibilities of gratification. For unless we are quite clear about the *reality* of this disadvantage we shall not understand that ' penis-envy' is an almost inevitable phenomenon in the life of female children, and one which cannot but complicate female development. The fact that later when she reaches maturity a great part in sexual life (as regards creative power perhaps even a greater part than that of men) devolves upon a woman—I mean when she becomes a mother—cannot be any compensation to the little girl at this early stage, for it still lies outside her potentialities of direct gratification.

I shall here break off this line of thought, for I now come to the second, more comprehensive, problem: Does the complex we are discussing really rest on ' penis-envy' and is the latter to be regarded as the ultimate force behind it ?

Taking this question as our starting-point, we have to consider what factors determine whether the penis-complex is more or less successfully overcome or whether it becomes regressively reinforced so that fixation occurs. A consideration of these possibilities compels us to examine more closely *the form of object-libido* in such cases. We then find that the girls and women whose desire to be men is often so glaringly evident have at the very outset of life passed through a phase of extremely strong father-fixation. In other words: They tried first of all to master the oedipus complex in the normal way by retaining their original identification with the mother and, like the mother, taking the father as love-object.

We know that at this stage there are two possible ways in which a girl may overcome the ' penis-envy' complex without detriment to herself. She may pass from the auto-erotic narcissistic desire for the penis to the woman's desire for the man (= the father), precisely in virtue of her identification of herself with her mother; or to the material desire for a child (by the father). With regard to the subsequent love-life of healthy as well as abnormal women it is illuminating to reflect that (even in the most favourable instances) the origin, or at any rate one origin, of either attitude was narcissistic in character and of the nature of a desire for possession.

Now in the cases under consideration it is evident that this womanly and maternal development has taken place to a very marked degree. Thus in the patient Y., whose neurosis, like all those which I shall cite here, bore throughout the stamp of the castration complex, many phantasies of rape occurred which were indicative of this phase. The men whom she thought of as committing rape upon her were one and all unmistakably father-imagines; hence these phantasies had necessarily to be construed as the compulsive repetition of a primal phantasy in which the patient, who till late in life felt herself one with her mother, had experienced with her the father's act of complete sexual appropriation. It is noteworthy that this patient, who in other respects was perfectly clear in her mind, was at the beginning of the analysis strongly inclined to regard these phantasies of rape as actual fact.

Other cases also manifest—in another form—a similar clinging to the fiction that this primal feminine phantasy is real. From another patient, whom I will call X., I heard innumerable remarks constituting direct proof of how very real this love-relation with the father had seemed to her. Once, for instance, she recollected how her father had sung a love-song to her, and with the

recollection there broke from her a cry of disillusion and despair: * And yet it was all a lie!' The same thought was expressed in one of her symptoms which I should like to cite here as typical of a whole similar group : at times she was under a compulsion to eat quantities of salt. Her mother had been obliged to eat salt on account of hemorrhages of the lungs, which had occurred in the patient's early childhood; she had unconsciously construed them as the result of her parents' intercourse. This symptom therefore stood for her unconscious claim to have suffered the same experience from her father as her mother had undergone. It was the same claim that made her regard herself as a prostitute (actually she was a virgin) and that made her feel a compelling need to make a confession of some kind to any new love-object.

The numerous unmistakable observations of this kind show us how important it is to realize that at this early stage—as an onto-genetic repetition of a phylogenetic experience—the child constructs, on the basis of a (hostile or loving) .identification with its mother, a phantasy that it has suffered full sexual appropriation by the father; and further, that in phantasy this experience presents itself as having actually taken place—as much a fact as it must have been at that distant time when all women were primarily the property of the father.

We know that the natural fate of this love-phantasy is a denial of it by reality. In cases which are subsequently dominated by the castration complex this frustration often changes into a profound *disappointment,* deep traces of which remain in the neurosis. Thus there arises a more or less extensive disturbance in the development of the sense of reality. One often receives the impression that the emotional intensity of this attachment to, the father is too strong to admit of a recognition of the essential unreality of the relation; in other cases again it seems as though from the outset there had been an excessive power of phantasy, making it difficult to grasp actuality correctly; finally the real relations with the parents are often so unhappy as to account for a clinging to phantasy. These patients feel as if their fathers had actually once been their lovers and had afterwards been false to them or deserted them. Sometimes this again is the starting-point of doubt: Did I only imagine the whole thing, or was it true ? In a patient whom I will call Z., of whom I shall have to speak in a moment, this doubting attitude betrayed itself in a repetition-compulsion which took the form of anxiety whenever a man appeared attracted to her, lest she might only be imagining this liking on his part. Even when she was actually engaged to be married she had to be constantly reassuring herself that she had not simply imagined the whole thing. In a day-dream she pictured herself as assailed by a man whom she knocked down with a blow on the nose, treading upon his penis with her foot. Continuing the phantasy, she wished to give him in charge but refrained because she was afraid he might declare she had imagined the scene. When speaking of the patient Y., I mentioned the doubt she felt as to the actuality of her phantasies of rape, and that this doubt had reference to the original experience with the father. In her it was possible to trace out the way in which the doubt from this source extended to every occurrence in her life and so actually became the basis of her obsessional neurosis. In her case, as in many others, the course of the analysis made it probable that this origin of the doubt had deeper roots than that uncertainty, with which we are familiar, about the subject's own sex.[8]

In the patient X., who used to revel in numerous recollections of that earliest period of her life which she called her childhood's paradise, this disappointment was closely connected in her memory with an unjust punishment inflicted on her by her father when she was five or six years old. It transpired that at this time a sister had been born and that she had felt herself supplanted by this sister in her father's affections. As deeper strata were revealed it became clear that behind the jealousy of her sister there lay a furious jealousy of her mother which related in the first instance to her mother's many pregnancies. * Mother *always* had the babies', she once said indignantly. More strongly repressed were two further roots (by

* Cf. the explanation Freud gives of doubt as doubt of the subject's capacity for love (hate).

no means equally important) of her feeling that her father was faithless to her. The one was sexual jealousy of her mother dating from her witnessing parental coitus at a time when her sense of reality was sufficiently awakened for it to be impossible for her any longer completely to incorporate all that she saw in her phantasy of an experience undergone by herself. It was a mishearing on her part which put me on the track of this last source of her feeling: once as I was speaking of a time "*nach* der Enttäuschung" (after the disappointment), she understood me to say "*nach* der Enttäuschung" (the night of the disappointment) and gave the association of Bran-gane keeping vigil during Tristan and Isolde's love-night.

A repetition-compulsion in this patient spoke in language no less clear: the typical experience of her love-life- was that she first of all fell in love with a father-substitute and then found him faithless. In connection with occurrences of this sort the final root of the complex became plainly evident: I allude to her feelings of guilt. Certainly a great part of these feelings was to be construed as reproaches originally directed against the father and then turned upon herself. But it was possible to trace very clearly the way in which the feelings of guilt, especially those which resulted from strong impulses to do away with her mother (to the patient this identification had the special significance of ' doing away with her' and * replacing her') had produced in her an expectation of calamity, which of course referred above all to the relation with her father.[8]

I wish especially to emphasize the strong impression I received in this case of the importance of *the desire to have a child* (from the father).[7] My reason for laying stress upon it is that I think we are inclined to underestimate the unconscious power of this wish and in particular its Hbidinai character, because it is a wish to which the ego can later more easily assent than to many other sexual impulses. Its relation to the ' penis-envy' complex is twofold. On the one hand it. is well known that the maternal instinct receives an ' unconscious Hbidinai reinforcement' [8] from the desire for a penis, a

• [While revising the translation of this paragraph I wrote *competition' repulsion* instead of repetition-compulsion 1—TRANS. ED.]

* Cf. O. Rank's paper ,* Perversion mid Neurosis,' published in this JOURNAL, Vol. IV, Part 3.

[8] Cf. Freud, ' Uber Triebransetzimgen 'insbesondere der Analerotik', *Sammlung kleiner Schriften.* Vierte Folge.

desire which comes eariier in point of time because it belongs to the auto-erotic period. Then when the little girl experiences the disappointment described in relation to her father she renounces not only her claim upon him but also the desire for a child. This is regressively succeeded (in accordance with the famiHar equation) by ideas belonging to the anal phase and by the old demand for the penis. When this takes place that demand is not simply revived, but is reinforced with all the energy of the girl-child's desire for a child.

I could see this connection particularly clearly in the case of the patient Z., who, after several symptoms of the obsessional neurosis had vanished, retained as the final and most obstinate symptom a Hvely dread of pregnancy and childbirth.- The

experience which had determined this symptom proved to be her mother's pregnancy and the birth of a brother when the patient was two years old, while observations of parental coitus, continued after she was no longer an infant^ contributed to the same result. For a long time it seemed that this case was singularly well calculated to illustrate the central importance of the ' penis-envy' complex. Her coveting of the penis (her brother's) and her violent anger against him as the intruder who had ousted her from her position of only child, when once revealed by analysis, entered consciousness heavily charged with affect. The envy was, moreover, accompanied by all the manifestations which we are accustomed to trace to it: first and foremost the attitude of revenge against men, with very intense castration phantasies; repudiation of feminine tasks and functions, especially that of pregnancy; and further, a strong unconscious homosexual tendency. It was only when the analysis penetrated into deeper strata under the greatest resistances imaginable that it became evident that the source of the ' penis-envy' was her envy on account of the child which her mother and not she had received from her father, whereupon by a process of displacement the penis had become the object of envy in place of the child. In the same way her vehement anger against her brother proved reaUy to have reference to her father, who she felt had deceived her, and to her mother who, instead of the patient herself, had received the child. Only when this displacement was canceUed did she reaUy become free from * penis-envy ' and from the longing to be a man, and was she able to be a true woman and even to wish to have children herself.

Now what process had taken place ? Quite roughly, it shay be outlined as follows: (1) the envy relating to the child was displaced to the brother and his genital; (2) there clearly ensued the mechanism discovered by Freud, by which the father as love-object is given up and the object-relation to him is regressively replaced by an identification with him.

The latter process manifested itself in those pretensions to manhood on her part of which I have already spoken. It was easy to prove that her desire to be a man was by no means to be understood in a general sense, but that the real meaning of her claims was to act her father's part. Thus she adopted the same profession as her father, and after his death her attitude to her mother was that of a husband who makes demands upon his wife and issues orders. Once when a noisy eructation escaped her she could' not help thinking with satisfaction: ' Just like Papa'. Yet she did not reach the point of a completely homosexual object-choice; the development of the object-libido seemed rather to be altogether disturbed, and the result was an obvious regression to an auto-erotic narcissistic stage. To sum up: displacement of the envy which had reference to children on to the brother and his penis, identification with the father, and regression to a pregenital phase all operated in the same direction—to stir up a powerful "penis-envy" which then remained in the foreground and seemed to dominate the whole picture.

Now in my opinion this kind of development of the CEdipus complex is typical of those cases in which the castration complex is predominant. What happens is that a phase of identification with the mother gives way to a very large extent to one of identification with the father, and at the same time there is regression to a pregenital stage. This process of identification with the father I believe to be one root of the castration complex in women.

At this point I should like to answer at once two possible objections. One of them might run like this: such an oscillation between father and mother is surely nothing peculiar. On the contrary, it is to be seen in every child, and we know that, according to Freud, the libido of each one of us oscillates throughout life between male and female objects. The second objection relates to the connection with homosexuality, and may be expressed thus: in his paper on the psychogenesis of a case of homosexuality in a woman Freud has convinced us that such a development in the direction of identification with the father is one of the bases of manifest homosexuality; yet now I am depicting the same process as resulting in the castration complex. In answer I would emphasize the fact that it was just this paper of Freud's which helped me to understand the castration complex in women. It is exactly in these cases that, on the one hand, the extent to which the libido normally oscillates is considerably exceeded from a quantitative point of view, whilst, on the other hand, the repression of the love-attitude towards the father and the identification with him are not so completely successful as in cases of homosexuality. And so the similarity in the two courses of development is no argument against its significance for the castration complex in women; on the contrary, this view makes homosexuality much less of an isolated phenomenon.

We know that in every case in which the castration complex predominates there is without exception a more or less marked tendency to homosexuality. To play the father's part always amounts also to desiring the mother in some sense. There may be every possible degree of closeness in the relation between narcissistic regression and homosexual object-cathexis, so that we have an unbroken series culminating in manifest homosexuality.

A third criticism which suggests itself here relates to the temporal and causal connection with ' penis-envy * and runs as follows : Is not the relation of the ' penis-envy' complex to the process of identification with the father just the opposite of that depicted here ? May it not be that in order to establish this sort of permanent identification with the father there has first to be an unusually strong “penis-envy” ? I think we cannot fail to recognize that a specially powerful ' penis-envy' (whether it is constitutional or the result of personal experience) does help to prepare the way for the changeover by which the patient identifies herself with the father; nevertheless, the history of the cases I have described, and of other cases as well, shows that notwithstanding the ' penis-envy' a strong and wholly womanly love-relation to the father had been formed, and that it was only when this love was disappointed that the feminine role was abandoned. This abandonment and the consequent identification with the father then revives the ' penis-envy', and only when it derives nourishment from such powerful sources as these can that feeling operate in its full strength.

For this revulsion to an identification with the father to take place it is essential that the sense of reality should be at least to some extent awakened; hence it is inevitable that the little girl should no longer be able to content herself, as she formerly did, simply with a phantasied fulfilment of her desire for the penis, but should now begin to brood upon her lack of that organ or ponder over its possible existence. The trend of these speculations is determined by the girl's whole affective disposition; it is characterized by the following typical attitudes: a feminine love-attachment, not yet wholly subdued, to her father, feelings of vehement anger and of revenge directed against him because of the disappointment suffered through him, and last but not least, feelings of guilt (relating to incestuous phantasies concerning him) which are violently aroused under the pressure of the privation. Thus it is that these broodings invariably have reference to the father.

I saw this very clearly in the patient Y., whom I have already mentioned more than once. I told you that this patient produced phantasies of rape—phantasies which she regarded as fact—and that ultimately these related to her father. She too had reached the point of identifying herself to a very great extent with him; for instance, her attitude to her mother was exactly that of a son. Thus she had dreams in which her father was attacked by a snake or wild beasts, whereupon she rescued him.

Her castration phantasies took the familiar form of imagining that she was not normally made in the genital region, and besides this she had a feeling as though she had suffered some injury to the genitals. On both these points she had evolved many ideas, chiefly to the effect that these peculiarities were the result of acts of rape. Indeed, it became plain that her obstinate insistence upon these sensations and ideas in connection with her genital organs was actually designed to prove the reality of these acts of violence, and so, ultimately, the reality of her love-relation with her father. The clearest light is thrown upon the importance of this phantasy and the strength of the repetition-compulsion under which she laboured, by the fact that before analysis she had insisted on undergoing six laparotomy operations, several of which had been performed simply on account of her pains. In another patient, whose coveting of the penis took an absolutely grotesque form, this feeling of having sustained a wound was displaced on to other organs, so that when her obsessional symptoms had been resolved the clinical picture was markedly hypochondriacal. At this point her resistance took the following form: ' It is obviously absurd for me to be analysed, seeing that my heart, my lungs, my stomach, -and my intestines are evidently organically diseased.' Here again the insistence on the reality of her phantasies was so strong that on one occasion she had almost compelled performance of an intestinal operation. Her associations constantly brought the idea that she had been struck down *(geschlagen)* with illness by her father. As a matter of fact, when these hypochondriacal symptoms cleared up, phantasies of being *struck (Schlagephantasien)* became the most prominent feature in her neurosis. It seems to me quite impossible to account satisfactorily for these manifestations simply by the ' penis-envy' complex. But their main features become perfectly clear if we regard them as an effect of the impulse to experience anew after a compulsive fashion the suffering undergone at the hands of the father and to prove to herself the reality of the painful experience.
This array of material might be multiplied indefinitely, but it would only repeatedly go to show that we encounter under totally different guises this basic phantasy of having suffered castration through the love-relation with the father. My observations have led me to believe that this phantasy, whose existence has. indeed long been familiar to us in individual cases, is of .such typical and fundamental importance that I am inclined to call it the second root of the whole castration complex in women. The great significance of this combination is that a highly important piece of repressed womanhood is most intimately bound up with the castration phantasies. Or, to look at it from the point of view of succession in time, that it is wounded womanhood which gives rise to the castration complex, and that it is this complex which injures (not *primarily,* however) feminine development.
Here we probably have the most fundamental basis of the revengeful attitude towards men which is so often a prominent feature in women in whom the castration complex is marked; attempts to explain this attitude as resulting from 'penis-envy' and the disappointment of the little girl's expectation that her father would give her the penis as a present, do not satisfactorily account for- the mass of facts brought to light by an analysis of deeper strata of the mind. Of course in psycho-analysis the * penis-envy' is more readily exposed than is the far more deeply repressed phantasy which ascribes t*he* loss of the male genital to a sexual act with the father as partner. That this is so follows from the fact that no feelings of guilt at all are attached to ' penis-envy' in itself. '
It is specially frequent for this attitude of revenge against men to be directed with particular vehemence against the man who performs the act of defloration. The explanation is natural, namely, that it is precisely the father with whom, according to the phantasy, the patient mated for the first time. Hence in the subsequent actual love-life the first mate stands in a quite peculiar way for the father. This idea is expressed in the customs described by Freud in his essay on the taboo of virginity; according to these the performance of the act of defloration is actually entrusted to a father-substitute. To the unconscious mind, defloration is the repetition of the- phan-tasied sexual act performed with the father, and therefore when defloration takes place all those affects which belong to the phan-tasied act are reproduced—strong feelings of attachment combined with the abhorrence of incest, and finally the attitude described above of revenge on account of disappointed love and of the castration supposedly suffered through this act.
This brings me to the end of my remarks. My problem was the question whether that dissatisfaction with the female sexual role which results from ' penis-envy' is really the alpha and omega of the castration complex in women. We have seen that the anatomical structure of the female genitals is indeed of great significance in the mental development of women. Also, it is indisputable that ' penis-envy' does essentially condition the *forms* in which the castration complex manifests itself in them. But the deduction that therefore their repudiation of their womanhood is based on that envy seems inadmissible. On the contrary we can see that ' penis-envy ' by no means precludes a deep and wholly womanly love-attachment to the father and that it is only when this relation comes to grief over the (Edipus complex (exactly as in the corresponding male neuroses) that the envy leads to a revulsion from the subject's own sexual rôle.
The male neurotic who identifies himself with the mother and the female who identifies herself with the father repudiate, both in the same way, their respective sexual rôles. And from this point of view the castration fear of the male neurotic (behind which there lurks a castration wish upon which, to my mind, sufficient stress is never laid) corresponds exactly to the female neurotic's desire for the penis. This symmetry would be much more striking were it not that the man's inner attitude towards identification with the mother is diametrically opposed to that of the woman towards identification with the father. And this in two respects: in a man this wish to be a woman is not merely at variance with his'conscious narcissism, but is rejected for a second reason, namely, because the notion of being a woman implies at the same time the[1] realization of all his fears of punishment, centred as they are in the genital region; in a woman, on the other hand, the identification with the father is confirmed by old wishes tending in the same direction, and it does not cany with it any sort of feelings of guilt but rather a sense of acquittal. For there ensues, from the connection I have described as existing between the ideas of castration and the incest-phantasies relating to the father, the fateful result, opposite to that in men, that being a woman is in itself felt to be culpable.
In his papers entitled * Trauer und Melancholie'[8] (Grief and Melancholia) and 'The Psychogenesis of aCase of Female Homosexuality',[10] and in his *Group Psychology and Analysis of the Ego,* Freud has shown more and more fully how largely the process of identification bulks in human mentality. It is just this identification with the parent of the opposite sex which seems to me to be the point from which in either sex both homosexuality and the castration complex are evolved.

* *Sammlung kleiner Schriften.* Vierte Folge.
[w] INTERNATIONAL JOURNAL OF PSYCHO-ANALYSIS, Vol. I, p. 125.

$$d \Longrightarrow \$ \diamond a \Longleftrightarrow i(a) \Longleftarrow m$$
$$D \Longrightarrow A \diamond d \Longleftrightarrow s(A) \Longleftarrow I$$
$$\Delta \Longrightarrow \$ \diamond D \Longleftrightarrow S(\not{A}) \Longleftarrow \Phi$$

J'écris cela au tableau pour commencer, pour éviter que je ne l'écrive incorrectement ou incomplètement quand j'aurai à m'y référer. J'espère au moins pouvoir éclairer l'ensemble de ces trois formules d'ici la fin de notre discours d'aujourd'hui.

Pour reprendre les choses un petit peu où je les ai laissées la dernière fois, j'ai pu constater, non sans satisfaction, que certains de mes propos n'avaient pas été sans provoquer quelque émotion.

Nommément pour ce que je semblais avoir pu endosser des opinions de tel ou tel psychanalyste féminin qui avait cru devoir avancer cette opinion que certaines analyses de femmes ne gagnaient pas forcément à être poussées jusqu'à leur terme pour la raison, par exemple, que le progrès même de l'*analyse* pouvait…
lesdits sujets en analyse
…les priver, jusqu'à un certain point, de leurs relations proprement sexuelles. Je veux dire que la suite ou l'avancement de l'*analyse* pouvait menacer une certaine jouissance conquise et acquise.

À la suite de quoi on m'a demandé si j'endossais cette formule, à savoir si l'analyse devait en effet s'arrêter en un certain point pour des raisons en quelque sorte qui seraient situées en dehors des lois de son progrès même.

Je répondrai à ceci que tout dépend de
ce qu'on considère comme étant le but de l'analyse.
Non pas son but externe, mais ce qui la règle,
si l'on peut dire, théoriquement.

Il est bien certain qu'une perspective de l'analyse
qui est celle d'un ajustement à la réalité…
    cet ajustement à la réalité étant considéré comme
    quelque chose qui est impliqué dans la notion
    même du développement de l'analyse, je veux dire
    qu'il serait donné dans la condition de l'homme
    ou de la femme qu'une pleine élucidation de cette
    condition doive le conduire obligatoirement à une
    adaptation en quelque sorte préformée, harmonieuse
…c'est une hypothèse, et une hypothèse qu'à la vérité
rien dans l'expérience ne vient justifier.

Autrement dit…
    pour éclairer ma lanterne et employer des termes
    qui sont ceux mêmes qui reviendront aujourd'hui,
    cette fois dans un sens tout à fait concret
    puisqu'il s'agit de la femme…
        et à la vérité, c'est là un point tout à fait
        sensible de la théorie analytique, à savoir
        celle de son développement, de son adaptation
        propre à un certain ordre, et assurément qui
        est de l'ordre humain
…ne semble-t-il pas tout de suite bien certain
qu'il convient, pour ce qui est de la femme,
de ne pas confondre :

- ce qu'elle désire…
    je donne à ce terme « *désir* » son sens plein
  …avec ce qu'elle demande,

- de ne pas non plus confondre ce qu'elle demande
  avec ce qu'elle veut, au sens où l'on dit que :
  « *ce que femme veut, Dieu le veut* ».

Ces simples rappels, sinon d'évidence du moins
d'expérience, peuvent être destinés à montrer que
la question que l'on pose de savoir ce qu'il s'agit
de réaliser dans l'analyse n'est pas quelque chose
qui soit simple.

La dernière fois…
si ceci est venu en quelque sorte latéralement
dans notre discours, ce dont nous parlions,
ce à quoi je désirais vous mener, ce sur quoi
je vais vous ramener aujourd'hui pour en donner
une formule plus généralisée et qui me servira
dans la suite de repère dans la critique
des identifications fondamentales, normatives
précisément, de l'homme et de la femme
…ce que je vous ai amené la dernière fois, c'était un aperçu sur ce que nous devons considérer comme étant cette sorte d'*identification* qui produit l'*idéal du moi* en tant qu'il est *le point d'issue, le point pivot, le point d'aboutissement* de cette crise de l'œdipe :

- autour de laquelle s'est initiée l'expérience analytique,
- et autour de laquelle elle ne cesse plus de tourner, encore qu'elle prenne des positions de plus en plus centrifuges.

Et j'ai insisté sur quelque chose qui pouvait se dire ainsi : que toute identification du type *idéal du moi* était une certaine mise en rapport du sujet à certains signifiants dans l'Autre…
ce que j'ai appelé *insignes*
…et que ce rapport venait en somme à se greffer lui-même sur un autre désir que sur celui qui avait confronté les deux termes du sujet et de l'Autre en tant qu'il est porteur de ces *insignes*.

Voilà à peu près à quoi cela se résumait.
Ce qui, bien entendu, n'a pas *satisfait* tout le monde, encore que, parlant à tel ou tel, je n'avais donné comme référence que ceci.

Ne voyez-vous pas par exemple…
ce qui d'ailleurs est indiqué comme un fait
de premier plan par FREUD aussi bien que
par tous les auteurs
…que c'est dans la mesure où une femme fait une *identification* à son père, que dans ses rapports avec son mari, elle lui fait tout le grief qu'elle avait fait à sa mère ?

Voici quelque chose…
et il ne s'agit pas simplement de se fasciner sur cet exemple, il y a, bien entendu, d'autres *formes* sous lesquelles nous retrouverons la même formule
…mais voilà quelque chose d'exemplaire qui illustre ce que je viens de vous dire :
c'est dans la mesure où l'*identification* s'est faite par l'assomption de certains *signes*, de *signifiants caractéristiques* des rapports d'un sujet avec un autre, que ceci vient recouvrir et implique la montée au premier plan des rapports de désir entre ce sujet et un tiers.

Vous retrouvez le S sujet, le grand A et le petit *a*.
Où est le grand A, où est le petit *a*, ici ?
Peu importe ! L'important est qu'ils soient deux.

Repartons de cette remarque à laquelle j'essaie de vous ramener et qui est quelque chose dont on pourrait dire qu'elle participe de la maxime de LA ROCHEFOUCAULD concernant les choses qu'on ne saurait regarder en face : le soleil et la mort.

Dans l'analyse, il y a des choses comme celles-là. Il est assez curieux que ce soit justement le point central de l'analyse que l'on regarde de plus en plus obliquement, et que l'on regarde par l'intermédiaire de lorgnettes théoriques de plus en plus lointaines. Le *complexe de castration* est de ceux-là.

Observez ce qui se passe et ce qui s'est passé depuis les premières appréhensions que FREUD a eues.

Il y avait là quelque chose de pivot, quelque chose d'essentiel dans la formation du sujet :

- à savoir cette chose étrange - il faut bien le dire - et que l'on n'avait jamais promue jusque-là, jamais articulée,

- à savoir que dans la formation du sujet se passe quelque chose autour d'une menace tout à fait précise, particularisée, paradoxale, archaïque, voire provoquant l'horreur.

À proprement parler, c'est un moment décisif, sans doute pathogène, mais aussi normatif, tourné autour d'une menace qui n'est pas, là, isolée, qui est cohérente avec ce rapport qui s'appelle le rapport œdipien entre « *le sujet, le père, la mère* » :

- le père faisant ici office de *porteur de la menace*,

- la mère, objet du but, de visée d'un désir lui-même profondément caché.

Vous retrouvez là, tout à fait à l'origine, ce qu'il s'agit précisément d'élucider. C'est que c'est dans ce rapport tiers que va se produire l'assomption de ces rapports à certains *insignes* déjà indiqués en somme dans ce *complexe de castration*, mais d'une façon *énigmatique* puisqu'en quelque sorte ces *insignes* sont eux-mêmes mis, par rapport au sujet, dans un rapport singulier.

Ils sont, dit-on, menacés, et en même temps c'est tout de même eux qu'il s'agit de recueillir, de recevoir, et ceci dans un rapport de désir concernant un tiers terme qui est celui de la mère.

Au début, c'est bien cela que nous trouvons, et quand nous avons dit cela, nous sommes précisément devant une énigme, devant quelque chose qui est à articuler, qui est à coordonner là-dessus par les praticiens.

Nous avons ce rapport complexe par définition et par essence, complexe à saisir, à articuler, et que nous rencontrons dans la vie de notre sujet.

Qu'allons-nous trouver ?

Mille formes, mille réflexions, une sorte de dispersion d'images, de rapports fondamentaux pour nous permettre d'en saisir toutes les incidences, tous les reflets psychologiques, toutes les multiples tâches psychologiques qui sont portées dans l'expérience du sujet névrotique.

Et alors, que se passe-t-il ?

Il se passe ce phénomène que j'appellerai celui
de la motivation psychologisante qui fera que pour
rechercher dans l'individu, dans le sujet lui-même,
l'origine, le sens de cette crainte de la castration,
nous arrivons à une série de *déplacements*, de *transpositions*
dans l'articulation de cette crainte de la castration
qui ne font à peu près…
    je vais me résumer
…que s'étager ainsi :
cette trace de la castration, qui est d'abord
en relation avec l'objet du père, la crainte du père,
nous sommes d'abord amenés à la considérer dans
son incidence et à nous apercevoir de son rapport
avec une tendance, un *désir* du sujet, celui de
son intégrité corporelle.

Et c'est autour de la notion de crainte narcissique
que celle de *la crainte de la castration* va être promue.

Puis, suivant toujours, dans une ligne qui est
forcément génétique…
    c'est-à-dire qui remonte aux origines à partir du
    moment où nous cherchons dans l'individu lui-même
    la genèse de ce qui ensuite se développe
…nous trouvons, promue, mise au premier plan…
    parce qu'on a toujours du matériel, bien sûr,
    clinique pour saisir les incarnations
    si l'on peut dire d'un certain effet
…nous trouvons la crainte de l'organe féminin,
d'une façon d'ailleurs ambiguë :

- soit que ce soit lui qui devienne le siège
  de la menace contre l'organe incriminé,

- soit au contraire qu'il soit le modèle
  de la disparition de cet organe.

Plus loin, ce que nous allons trouver à l'origine
de la crainte de castration…
    par un recul toujours plus grand où, vous allez
    le voir, au dernier terme il me semble tout à
    fait frappant et singulier dans son aboutissement
…c'est ce qui va être craint comme avant *la castration*.

Au dernier terme…
c'est celui auquel nous sommes arrivés progressivement et je ne vous referai pas aujourd'hui la liste des auteurs que nous trouvons mais, pour le dernier, vous savez que c'est Mélanie KLEIN
…ce qui est à l'origine de *la crainte de la castration*, c'est le *phallus* lui-même, caché au fond de l'organe maternel, et perçu par l'enfant, tout à fait aux origines, comme le *phallus* paternel, comme ayant son siège à l'intérieur du corps maternel. C'est lui qui est redouté par l'enfant et par le sujet.

Et - croyez-vous - c'est déjà assez frappant de voir apparaître…
en quelque sorte en miroir
…en face de l'organe menacé, cet organe menaçant, et d'une façon de plus en plus mythique à mesure qu'elle est plus reculée.

Mais là, pour que le dernier pas soit franchi, il faut en somme que l'organe paternel, à l'intérieur du sexe maternel, soit considéré comme menaçant.

C'est parce que le sujet lui-même en a fait…
aux sources de ce qu'on appelle *ses tendances agressives primordiales*, ses tendances sadiques primordiales
…en a fait l'arme idéale.

Et tout revient, au dernier terme, à une sorte de pur reflet de l'organe phallique, considéré comme le support d'une tendance primitive qui est celle de la pure et simple agression, le *complexe de castration* s'isolant, en somme, se réduisant à l'isolement d'une pulsion agressive primordiale partielle, en même temps déconnectée, semble-t-il dès lors.

Et en effet, c'est bien tout l'effort des auteurs, ce qu'ils ont eu la plus grande peine, à partir de ce moment à réintégrer : ce qui concerne *le complexe de castration* dans son contexte de complexe, à savoir de cela d'où il est parti, et qui profondément motivait son caractère central dans l'économie subjective dont il s'agissait à l'origine de l'exploration des *névroses*.

Et bien entendu, on sait à quels efforts les auteurs seront conduits pour restituer quand même, resituer à sa place, ce qui apparaît en fin de compte, quand nous regardons les choses, comme un pur, simple et vain tour sur lui-même d'un système, d'un ensemble de concepts.

Car en fin de compte, si nous examinons attentivement l'économie de ce que Mélanie KLEIN articule comme se passant au niveau de cet œdipe précoce…

ce qui est encore une sorte de contradiction dans les termes, c'est une façon de dire : « *l'œdipe pré-œdipien* », « *l'œdipe en tant qu'il est l'œdipe avant qu'aucun des personnages de l'œdipe ne soit apparu* »

…ce que nous trouvons simplement articulé dans les signifiants interprétatifs dont elle se sert pour donner un nom à ces pulsions qu'elle rencontre ou qu'elle croit rencontrer au dernier terme chez l'enfant, c'est qu'elle implique dans ses propres signifiants à elle exactement toute la dialectique dont il s'agit à l'origine…

à savoir la question dont il s'agit et qu'il faut reprendre au départ et dans son essence

…qui est ceci :

si la castration a ce caractère essentiel, si nous la prenons pour autant qu'elle est promue par *l'expérience* et *la théorie* analytiques et par FREUD…

ceci depuis son départ

…sachons maintenant voir ce qu'elle veut dire.

Avant d'être *crainte*, avant d'être *vécue*, avant d'être *psychologisable*, qu'est-ce que cela veut dire ?

La castration n'est pas une castration réelle. Cette castration est liée, avons-nous dit, à un désir. Elle est même liée à l'évolution, au progrès, à la maturation du désir chez le sujet humain.

Si elle est castration, il est bien certain d'autre part que le lien à cet organe, si difficile, d'ailleurs dans la notion de *complexe de castration,* à bien centrer, ce n'est pas une castration s'adressant aux organes génitaux dans leur ensemble.

C'est bien pour cela d'ailleurs que chez la femme elle ne prend pas l'aspect d'une menace contre les organes génitaux en tant que tels mais en tant qu'autre chose, justement en tant que *phallus*.

De même chez l'homme, on a pu légitimement poser la question de savoir s'il fallait…
dans cette notion de *complexe de castration*
…isoler le pénis comme tel ou y comprendre le pénis et les testicules ?

À la vérité, bien entendu, c'est bien ce qui désigne que ce dont il s'agit est autre chose que *ceci* ou *cela* : c'est quelque chose qui a un certain rapport avec les organes mais un certain rapport dont *le caractère* justement *signifiant* déjà, dès l'origine, ne fait pas de doute. Et c'est ce *caractère signifiant* qui domine.

Disons qu'à tout le moins, un *minimum* doit être retenu dans ce qu'est, dans son essence, le *complexe de castration* :

- le rapport d'un *désir*, d'une part,

- avec d'autre part, ce que j'appellerai dans cette occasion, *une marque*.

Pour que le *désir*…
nous disent l'expérience freudienne
et la théorie analytique
…traverse heureusement certaines *phases*, arrive à *maturité*, il faut que quelque chose d'aussi problématique à situer, que le *phallus* soit marqué de ce quelque chose qui fait qu'il n'est maintenu, conservé que pour autant qu'il a traversé la menace de castration à proprement parler.

Et ceci doit être maintenu comme le minimum essentiel au-delà duquel :
- nous partons dans *les synonymies*,
- nous partons dans *les glissements*,
- nous partons dans *les équivalences*,
- nous partons aussi, du même coup, dans *les obscurités*.

Littéralement, nous ne savons plus ce que nous disons si nous ne retenons pas ces caractéristiques pour essentielles.

Et ne vaut-il pas mieux, d'abord et avant tout, se diriger vers le rapport de ces deux pôles, disons, du *désir* à la *marque*, avant d'essayer d'aller le chercher dans les diverses façons dont cela, pour le sujet, s'incarne, dans la raison d'une liaison qui, à partir du moment où nous quittons ce point de départ, va devenir de plus en plus énigmatique, de plus en plus problématique, et bientôt de plus en plus éludée ?

J'insiste sur ce caractère de *marque* qui a d'ailleurs…
dans toutes les autres manifestations que les manifestations analytiques, interprétatives, significatives, et bien certainement dans tout ce qui l'incarne cérémoniellement, rituellement, sociologiquement
…ce caractère d'être le signe de tout ce qui supporte cette relation castratrice dont nous avons commencé à apercevoir l'émergence anthropologique par l'intermédiaire de l'analyse.

N'oublions pas, jusque-là les signes…
les incarnations religieuses par exemple, où nous reconnaissons ce complexe de castration : la circoncision par exemple, pour l'appeler par son nom, ou encore telle ou telle forme d'inscription, de *marque* dans les rites de puberté, de tatouage
…de tout ce qui produit les marques, imprime sur le sujet, en liaison avec une certaine phase qui, d'une façon non ambiguë, se présente comme une phase d'accession à un certain niveau, à un certain étage du désir, tout cela se présente toujours comme *marque* et impression. Et vous me direz :

« *Voilà, nous y sommes ! La marque, pas difficile de la rencontrer !* »

Déjà dans l'expérience, quand on a des troupeaux, chaque berger a sa petite marque de façon à distinguer ses brebis de celles des autres, et ce n'est pas une remarque si bête.

Il y a bien un certain rapport, ne serait-ce que de ceci : c'est qu'en tout cas nous y saisirions déjà que la *marque* se présente tout de même dans *une certaine transcendance* par rapport à la constitution du troupeau.

Est-ce que cela doit nous suffire ?
C'est bien vrai d'une certaine façon, par exemple que la circoncision se présente comme constituant un certain troupeau, le troupeau des élus, fils de Dieu.

Est-ce que nous ne faisons que retrouver cela ?
Sûrement pas ! Ce que l'expérience analytique, et ce que FREUD, au départ, nous apportent :

- c'est qu'il y a un rapport étroit, intime, entre le désir et la marque,

- c'est que la marque n'est pas simplement là comme signe de reconnaissance pour le berger…
  dont nous aurions de la peine à savoir où il est dans l'occasion
  …mais quand il s'agit de l'homme, ceci veut dire que l'être vivant *marqué*, a ici *un désir* qui n'est pas sans un certain *rapport intime* avec cette *marque*.

Il ne s'agit pas de s'avancer trop vite, ni de dire que c'est cette *marque* qui modifie le *désir*.

Il y a peut-être dès l'origine dans ce *désir* une béance qui permet à cette *marque* de prendre son *incidence spéciale*, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a le rapport le plus étroit entre ce qui caractérise ce désir chez l'homme et l'incidence, le rôle et *la fonction de la marque*.

Nous retrouvons cette confrontation du *signifiant* et du *désir* qui est ce autour de quoi doit porter toute notre interrogation ici.

Je ne voudrais pas m'éloigner trop, mais ici quand même une petite parenthèse : n'oublions pas que la question ici débouche bien évidemment sur la fonction de signifiant chez l'homme, et que ce n'est pas ici que vous en entendez parler pour la première fois.

Si FREUD a écrit *Totem et tabou*, si cela a été pour lui *un besoin et une satisfaction essentielle* que d'*articuler* ce *Totem et tabou*...
reportez-vous au texte de JONES pour bien voir
l'importance que cela avait pour lui,
et qui n'était pas simplement une importance
de psychanalyse appliquée
…de retrouver, agrandi aux dimensions du ciel,
le petit animal humain auquel il se trouvait avoir
affaire dans son cabinet : ce n'est pas « *le chien céleste* »
par rapport au « *chien terrestre* » comme dans SPINOZA,
c'est que *c'est un mythe tellement essentiel que pour lui ce n'est pas un mythe*.

Cela veut dire quoi le *Totem et tabou* ?
C'est que nous sommes nécessairement amenés…
si nous voulons comprendre quelque chose qui est
l'interrogation particulière de FREUD au niveau
de cette expérience de l'œdipe chez ses malades
…c'est que nous sommes amenés nécessairement
à ce thème du « *meurtre du père* ».

Bien entendu vous savez, là, que FREUD *ne s'interroge pas*.
Qu'est-ce que cela peut signifier que pour concevoir
en somme un passage, qui est le passage de la nature
à l'humanité, il faille qu'on passe par *le meurtre du père* ?
Selon sa méthode, qui est une méthode d'observateur,
de naturaliste, il groupe…
il fait *foisonner* autour de cette sorte de point
de concours, de carrefour auquel il arrive
…tous les documents, tout ce que lui apporte
l'information ethnologique.

Et bien entendu, que voyons nous *foisonner au premier chef* ?
La contribution particulière de son expérience
rencontre le matériel ethnologique. Peu importe qu'il
soit plus ou moins désuet maintenant, cela n'a aucune
importance.

Le fait que ce soit la fonction de la phobie, avec le
thème du *totem*, qui soit là le point où il se retrouve,
où il se satisfait, où il voit se conjuguer *les signes*
dont il suit la trace, tout cela nous montre bien
que ceci est absolument indiscernable d'un progrès
qui met au premier plan cette fonction du signifiant.

La phobie, c'est un *symptôme* où vient au premier plan, d'une façon isolée, et promu comme tel, le *signifiant*. Je passais l'année dernière à vous l'expliquer, à vous montrer à quel point le *signifiant* d'une phobie est quelque chose qui a trente six mille significations pour le sujet.

C'est le point clef : *c'est le signifiant qui manque pour que les significations puissent tenir*, au moins pour un temps, *un peu tranquilles*. Sans cela le sujet en est littéralement submergé.

De même, le *totem* est bien cela aussi : le signifiant à tout faire, le signifiant-clef, le signifiant grâce auquel tout s'ordonne, et principalement le sujet, car dans ce signifiant le sujet trouve ce qu'il est. Et c'est au nom de ce *totem* que pour lui s'ordonne aussi ce qui est interdit.

Mais qu'est-ce que ceci, si l'on peut dire, nous *voile*, nous cache au dernier terme ?
C'est ce meurtre du père lui-même pour que ce soit autour de lui que puisse se faire la conversion, la révolution grâce à quoi les jeunes mâles de la horde vont voir s'ordonner quelque chose qui va être la loi primitive, c'est-à-dire *l'interdiction de l'inceste*.

Ceci nous cache simplement ce *lien étroit* qu'il y a entre :
- la mort,
- et l'apparition du signifiant.

Car n'oubliez quand même pas ceci, c'est que dans son train ordinaire, chacun sait que la vie ne s'arrête guère aux cadavres qu'elle fait…
les grands poissons mangent les petits,
ou même, les ayant tués, ne les mangent pas
…mais il est certain que le mouvement de la vie nivelle ce qu'elle a devant soi à abolir, et c'est déjà là tout le problème, de savoir en quoi une mort est mémorisée, même si cette mémorisation est quelque chose qui reste en quelque sorte *implicite*, c'est-à-dire si, comme tout nous le laisse apparaître, il est de sa nature, à cette mémorisation, que ce soit oublié par l'individu, qu'il s'agisse du *meurtre du père* ou du meurtre de MOÏSE.

Il est essentiellement de sa nature d'oublier ce qui reste absolument nécessaire comme *la clé*, comme *le point pivot* autour duquel doit tourner notre esprit : c'est qu'un certain lien a été fait signifiant, qui fait que cette mort existe autrement qu'à proprement parler dans le réel, dans le foisonnement de la vie.

Il n'y a pas d'existence de la mort, il y a des *morts*, et voilà tout !

Et quand ils sont morts, personne dans la vie n'y fait plus attention.

En d'autres termes, qu'est-ce qui fait :
- et la passion de FREUD quand il écrit *Totem et tabou*,
- et *l'effet fulgurant* de la production *d'un livre* qui apparaît et qui est très généralement rejeté et vomi ?

C'est-à-dire que chacun se met à dire :

- *Qu'est-ce qu'il nous raconte celui là ?*
- *D'où vient-il ?*
- *De quel droit nous raconte-t-il cela ?*
- *Nous, ethnographes, nous n'avons jamais vu cela !*

Ce qui n'empêche pas que c'est un des événements tout à fait capitaux de notre siècle, et qu'autour de cela effectivement toute l'inspiration du travail *critique*, ethnologique, littéraire, anthropologique, en est profondément transformée.

Qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est que FREUD y conjugue deux choses : *il conjugue le désir avec le signifiant*. Il les conjugue comme on dit qu'on conjugue un verbe.

Il fait entrer la catégorie de cette conjugaison au sein d'une pensée qui jusqu'à lui, concernant l'homme, reste une pensée que j'appellerai une pensée académisante, désignant par là une certaine filiation philosophique antique qui, depuis *le platonisme* jusqu'aux *sectes stoïciennes* et *épicuriennes* et, passant à travers *le christianisme*, tend profondément :

- à oublier, à éluder ce rapport organique du désir avec le signifiant,
- à le situer, à l'exclure du signifiant,
- à le réduire, à l'expliquer, à le motiver dans une certaine économie du plaisir,
- à éluder ce qu'il y a en lui d'absolument problématique, irréductible, et à proprement parler pervers,
- à éluder ce qui est le caractère essentiel, vivant, des manifestations du désir humain, au premier plan duquel nous devons mettre ce caractère non seulement inadapté, inadaptable mais fondamentalement perverti, marqué.

C'est la situation de ce lien…
- entre *le désir* et *la marque*,
- entre *le désir* et *l'insigne*,
- entre *le désir* et *le signifiant*,

…que *nous sommes ici en train* de nous efforcer *de faire*.

Voici les *trois petites formules* que je vous ai écrites :

$$d \Longrightarrow \$ \diamond a \Longleftrightarrow i(a) \Longleftarrow m$$
$$\mathrm{D} \Longrightarrow \mathrm{A} \diamond d \Longleftrightarrow s(\mathrm{A}) \Longleftarrow \mathrm{I}$$
$$\Delta \Longrightarrow \$ \diamond \mathrm{D} \Longleftrightarrow \mathrm{S}(\not{\mathrm{A}}) \Longleftarrow \Phi$$

Je veux simplement aujourd'hui les introduire,
vous dire ce qu'elles veulent dire,
parce que nous ne pourrons pas aller plus loin.

Mais ces formules sont, à mon gré, celles autour desquelles vous pourrez, non seulement essayer d'articuler quelque chose du problème que je viens de vous proposer, mais articuler toutes les *vagations*, voire même les divagations de la pensée analytique concernant ce qui reste toujours notre problème fondamental.

En fin de compte n'oublions pas qu'il est le problème du *désir*.

$$d \Longrightarrow \$ \diamond a \Longleftrightarrow i(a) \Longleftarrow m$$

Commençons d'abord par dire ce que veulent dire les lettres qui sont là :

- le *d* est le désir,

- le $ c'est le sujet,

- le petit *a* c'est *le petit autre*, c'est *l'autre* en tant qu'il est *notre semblable*, *l'autre* en tant que son image [*i(a)*] nous retient, nous captive, nous supporte, et autour de laquelle nous constituons ce premier ordre d'*identification* que je vous ai défini comme l'*identification narcissique* qui est *m*, le *moi*.

Cette première ligne vous met dans un certain rapport dont les flèches vous indiquent qu'il ne peut pas être parcouru jusqu'au bout en partant de chaque extrémité, qu'il s'arrête, en partant de chaque extrémité, au point précis où la flèche directrice elle-même en rencontre une autre de signe opposé, mais met dans un certain rapport l'*identification moïque* ou *narcissique* avec d'autre part la fonction du *désir*. Je vais en reprendre le commentaire.

$$\mathrm{D} \Longrightarrow \mathrm{A} \diamond d \Longleftrightarrow s(\mathrm{A}) \Longleftarrow \mathrm{I}$$

La deuxième ligne concerne ce sur quoi j'ai articulé tout mon discours au début de cette année, et pour autant que j'ai essayé de vous faire voir dans *le trait d'esprit*, un certain rapport fondamental du *désir*, non pas avec le *signifiant* comme tel, mais avec *la parole*. C'est à savoir, *la demande*.

- Le D, ici écrit, veut dire la demande.

- Le A qui suit, c'est le grand Autre, le grand Autre en tant qu'il est *le lieu, le siège, le témoin* auquel le sujet se réfère dans son rapport avec un *a* quelconque comme étant *le lieu de la parole*.

Il n'est pas besoin ici de rappeler combien, depuis longtemps et en y revenant sans cesse, j'ai articulé la nécessité de ce grand Autre comme le lieu de la parole articulée comme telle.

- Ici, on retrouve le petit *d*.

- Ici, vous rencontrez un signe pour la première fois, c'est le petit *s*. Le petit *s* a ici la même signification qu'il a d'habitude dans nos formules à savoir celle du signifié.

- Le *s*(A) veut dire :
  « *ce qui dans l'Autre est signifié, ce qui dans l'Autre, pour moi sujet, prend valeur de signifié à l'aide du signifiant* », c'est-à-dire à proprement parler ce que nous avons appelé tout à l'heure les *insignes*. C'est en relation avec ces *insignes* de l'Autre que se produit l'*identification* qui a pour fruit et résultat la constitution dans le sujet de I qui est l'*idéal du moi*. Rien déjà que par la constitution de *ces formules* vous avez présentifié qu'il n'y a d'accession de signes à l'*identification* de l'*idéal du moi* que quand le terme du grand Autre est entré en ligne de compte.
- Vous retrouvez ici le petit *d*.

$$\Delta \Longrightarrow \$ \diamond D \Longleftrightarrow S(\not{A}) \Longleftarrow \Phi$$

La troisième ligne, autrement dit Δ, est celle qui concerne le problème que j'essaie d'articuler aujourd'hui devant vous, c'est à savoir qu'elle essaie d'articuler en une chaîne repère comme les précédentes, ceci : le Δ c'est précisément ce sur quoi nous nous interrogeons, à savoir ce ressort même par quoi le sujet humain est mis dans un certain rapport au signifiant, ceci dans son essence de sujet, de sujet total, de sujet dans son caractère complètement ouvert, problématique, énigmatique, et c'est ce qu'exprime cette formule.

Vous voyez ici le sujet de nouveau revenir dans son rapport avec le fait que son *désir* passe par la *demande*, qu'il le *parle*, et que cela a certains effets.

C'est simplement ce qui est symbolisé ici :
ici, vous avez le grand S qui est, comme d'habitude, la lettre par laquelle nous désignons le signifiant. Cette formule $S(\not{A})$ explique que S est quelque chose que je vais essayer de vous dire, et précisément ce que Φ, le *phallus*, réalise.

Autrement dit, que le *phallus* est ce *signifiant* qui introduit dans A quelque chose de *nouveau*, et qui ne l'introduit *que dans* A et *au niveau de* A, et qui est ce grâce à quoi cette formule va prendre son éclairage *des effets de signifiant* en ce point précis d'incidence sur l'autre.

C'est à savoir, ce que cette *formule* va nous permettre d'éclairer de ce qui arrive de par l'existence des rapports qui sont ainsi articulés.

Reprenons maintenant ce dont il s'agit.
Le rapport de l'homme au *désir* n'est pas un rapport pur et simple de *désir*, ce n'est pas en soi un *rapport à l'objet*.
Si ce rapport à l'objet était *d'ores et déjà* institué, il n'y aurait pas de problème pour l'analyse.

Les hommes…
comme sont présumés aller la plupart des animaux
…iraient à leur objet, il n'y aurait pas *ce rapport second*, si je puis dire, de l'homme au fait qu'il est *animal désirant*, et dont tout ce qui se passe au niveau que nous appelons pervers consiste en ceci : *qu'il jouit de son désir*.

Si toute l'évolution des origines du désir tourne autour de ces faits vécus qui s'appellent la relation, disons *masochiste…*
c'est celle qu'on nous fait, dans l'ordre génétique, sortir la première, mais on y vient par une sorte de régression si je puis dire
…celle qui s'offre comme la plus exemplaire, comme la plus « *pivot* », c'est le rapport dit *sadique*, ou le rapport *scoptophillique*.

Mais il est tout à fait clair que c'est par *une réduction*, un maniement et une décomposition artificielle, seconde de ce qui est donné dans l'expérience, que nous les isolons sous forme de pulsions qui se substituent l'une à l'autre et qui s'équivalent.

Le rapport scoptophillique, en tant qu'il conjugue exhibition et voyeurisme, est toujours ambigu : le sujet se voit être vu, ou voit le sujet comme vu, mais non pas, bien entendu, *le voit purement et simplement*.

C'est dans la jouissance, dans l'espèce d'irradiation ou de phosphorescence qui se dégage du fait que *le sujet* se trouve dans une position venue d'on ne sait quelle béance primitive en quelque sorte extraite de son rapport d'implication à l'objet.

Et de là il se saisit fondamentalement comme patient dans cette relation. D'où le fait que nous trouvons, au fond de cette exploration analytique du désir, le *masochisme*.
Le *masochisme*, c'est que le sujet se saisit comme *souffrant*, si l'on peut dire, dans son existence d'être vivant, comme, là, souffrant comme étant sujet du désir.

Où est maintenant le problème ?

Ceci, c'est le côté qui ne restera à tout jamais que caractère irréductible, côté tout à fait faux du désir humain, par rapport à aucune réduction et adaptation, et aucune expérience psychanalytique, elle, n'ira contre.

Le sujet ne satisfait pas simplement *un désir*, *il jouit de désirer*, et c'est une dimension essentielle de *sa jouissance*.

Omettre cette sorte de donnée primitive, à laquelle, je dois dire, l'investigation dite *existentialiste* a apporté certaines lumières, a remis dans un certain éclairage ce que je vous articule là comme je peux, en pensant simplement que vous vous référez assez à notre expérience de chaque jour pour que ceci ait un sens qui est développé, tout au long de pages diversement magistrales, par Monsieur SARTRE dans *L'Être et le Néant*.

Ce n'est pas toujours d'une absolue rigueur, philosophiquement parlant, mais c'est sûrement d'un talent littéraire incontestable.

Le frappant, c'est que des choses de cet ordre n'aient pu être articulées et développées avec tellement d'*éclat* que depuis justement que l'analyse a, en quelque sorte, donné droit de cité à cette dimension du désir.

Monsieur JONES, dont l'utilité et la fonction dans l'analyse aura été en fonction directement proportionnelle avec ce qu'il ne comprenait pas, a très vite essayé d'articuler le *complexe de castration* en lui donnant un équivalent.

Pour tout dire, le *signifiant phallique* a fait pour lui…
et tout au long de son existence d'écrivain et d'analyste
…l'objet de ce qu'on pourrait appeler chez lui une véritable *phobie*.

Car vraiment ce qu'il a écrit de meilleur…
qui culmine dans son article sur *la phase phallique*
…consiste précisément à essayer d'articuler, à dire : pourquoi ce sacré *phallus* qu'on trouve là sous nos pas à tout instant, pourquoi ce privilège pour cet objet d'ailleurs inconsistant alors qu'il y a des choses tout aussi intéressantes, le vagin par exemple ?

Et en effet, il a raison cet homme : il est bien clair que cet objet n'a pas moins d'intérêt que le *phallus* et nous le savons ! Seulement ce qui l'étonne, c'est que l'un et l'autre n'ont pas la même fonction.

Il était strictement condamné à ne rien y comprendre, dans la mesure même où dès le départ, dès qu'il essayait d'articuler ce que c'était, ce *complexe de castration* chez FREUD, il a éprouvé le besoin de lui donner un équivalent. Déjà, on voit le départ du premier jet, qui surgit là au lieu de retenir ce qu'il y a peut-être de coriace, d'irréductible dans le *complexe de castration*, à savoir *le signifiant phallus*.

Il n'y était pas sans une certaine orientation.
Il n'avait peut-être qu'un tort, c'est de penser
que cette phrase par laquelle il termine son article
sur la *Phallic phase*, à savoir « *Dieu les créa homme et femme* »...
c'est là-dessus qu'il conclut, montrant bien
les origines bibliques de sa conviction
...et puisque Dieu les a créés homme et femme,
c'est donc que c'est bien fait pour aller ensemble.
Et il faut que ce soit tout de même à cela
que ça aboutisse, ou que ça dise pourquoi.

Or justement, nous sommes dans l'analyse pour nous
apercevoir que quand on demande que ça dise pourquoi,
on entre dans toutes sortes de complications.

Et c'est pour cela qu'au départ il a substitué
au terme de *castration* ce terme d'ἀφάνισις [aphanisis],
qu'il a cherché dans le dictionnaire grec...
il faut bien dire qu'il ne se présente pas
comme un mot des plus employés chez les auteurs
...et qui veut dire *disparition*.

Disparition de quoi ?
Disparition du désir.
C'est ce que *le sujet* redouterait dans le *complexe de castration*,
aux dires de Monsieur JONES.

Et alors de son petit pas allègre de *personnage shakespearien*,
il ne semblait pas du tout se douter que c'était déjà
un énorme problème qu'un être vivant puisse se douter
comme d'un danger, non pas de la disparition du *manque*,
du sevrage de son objet, mais de son *désir*, car il n'y a
pas d'autre moyen de faire d'ἀφάνισις [aphanisis]
un équivalent du *complexe de castration*, que de le définir
comme il le définit, à savoir : « *la disparition du désir* ».

N'y a-t-il donc pas là *quelque chose qui soit absolument infondé* ?

Mais que ce soit déjà quelque chose de deuxième ou
de troisième degré par rapport à ce que nous pouvons
appeler un rapport convenable en termes de besoin,
c'est ce qui semble ne pas être douteux et ce dont
il n'a pas l'air le moins du monde de se douter.

Ceci dit, en admettant même déjà que soient résolues toutes les complications que suggère la simple *position* du problème en ces termes, il reste que le problème est de savoir comment dans ce rapport à l'autre…

en tant que c'est dans l'autre
et dans le regard de l'autre

…ce n'est pas *pour rien* que *je mets au cœur la position scoptophillique* : c'est parce qu'effectivement elle est *au cœur de cette position*, mais aussi bien dans l'attitude de l'autre. Je veux dire qu'il n'y a pas de position sadique qui, d'une certaine façon, ne s'accompagne, pour être qualifiable à proprement parler de sadique, d'une certaine *identification* masochiste.

Donc le problème est de savoir ce qui, dans ce rapport de son être lui-même détaché où est le sujet humain, le met dans cette position tout à fait particulière vis-à-vis de l'autre…

où ce qu'il saisit, où ce dont il jouit,
c'est d'autre chose que du rapport à l'objet,
mais d'un rapport à son désir

…il s'agit en fin de compte de savoir ce que le *phallus* comme tel vient faire là-dedans.

C'est là qu'est le problème, et avant de chercher à l'engendrer, à l'imaginer par une reconstitution génétique fondée sur des références qui sont ce que j'appellerai des *références fondamentales de l'obscurantisme moderne*, à savoir des formules comme celle-ci…

qui sont, à mon avis, excessivement plus
imbéciles que tout ce que vous pouvez trouver
dans ces petits livres qu'on vous apprend sous
le terme d'*instruction religieuse* ou de *catéchisme*

…à savoir : « *l'ontogenèse reproduit la phylogénèse* ».

Quand nos arrière-petits-enfants sauront que de notre temps cela suffisait à expliquer des tas de choses, ils se diront :

« *c'est tout de même une drôle de chose que l'homme !* »

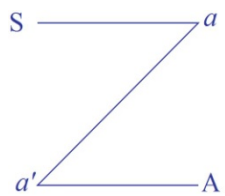
Et ils ne s'apercevront d'ailleurs pas de ce qu'ils auront à la place à ce moment là. Il s'agit donc de savoir ce que *le phallus* vient faire là.

$$\begin{array}{ccccccc} d & \Longrightarrow & \$ \diamond a & \Longleftrightarrow & i(a) & \Longleftarrow & m \\ \mathrm{D} & \Longrightarrow & \mathrm{A} \diamond d & \Longleftrightarrow & s(\mathrm{A}) & \Longleftarrow & \mathrm{I} \\ \Delta & \Longrightarrow & \$ \diamond \mathrm{D} & \Longleftrightarrow & \mathrm{S}(\not{\mathrm{A}}) & \Longleftarrow & \Phi \end{array}$$

Posons pour aujourd'hui ceci :
que l'existence de cette troisième ligne, à savoir que le *phallus* en effet, est quelque chose qui joue un certain rôle, un rôle de *signifiant*.

Qu'est-ce que cela veut dire ?
Partons de la deuxième ligne, qui veut dire ceci : que s'il y a un certain rapport de l'homme au petit autre qui est structuré, constitué comme ce que nous venons d'appeler le désir humain…
au sens où ce désir est déjà
fondamentalement quelque chose de pervers
… toutes *ses demandes* seront marquées d'un certain *rapport*.

C'est là le sens de ce que nous voyons dans ce nouveau petit symbole losangique que vous retrouvez sans cesse dans cette formule et qui implique simplement que tout ce dont il s'agit ici est commandé par quelque chose qui est justement ce rapport quadratique que nous avons mis depuis toujours au fondement de notre articulation du problème et qui dit qu'il n'y a pas de S concevable, ni articulable, ni possible, sans ce rapport ternaire $a \rightarrow a' \rightarrow \mathrm{A}$. C'est tout ce que cela veut dire.



Pour que la demande, si l'on peut dire, existe, *ait une chance*, soit quelque chose, il faut qu'il y ait donc un certain rapport entre A en tant que lieu de la parole, et ce désir tel qu'il est structuré : $\$ \diamond a$, tel qu'il est structuré dans la première ligne.

$$
\begin{array}{ccccccccc}
d & \Longrightarrow & \$ & \diamond & a & \Longleftrightarrow & i(a) & \Longleftarrow & m \\
\mathrm{D} & \Longrightarrow & \mathrm{A} & \diamond & d & \Longleftrightarrow & s(\mathrm{A}) & \Longleftarrow & \mathrm{I} \\
\Delta & \Longrightarrow & \$ & \diamond & \mathrm{D} & \Longleftrightarrow & \mathrm{S}(\not{A}) & \Longleftarrow & \Phi
\end{array}
$$

Ce que *la composition* de ces lignes implique est ceci : de même que l'*identification narcissique*, à savoir ce qui constitue le *moi* du sujet, se fait dans un certain rapport dont nous avons vu toutes les variations, toutes les différences, toutes les nuances de *prestige*, de *prestance*, de *domination*, dans un certain rapport avec *l'image de l'autre* : *i(a)*, il y a là le correspondant, le corrélatif de ce qui, de l'autre côté du point de révolution de ce tableau…

à savoir la ligne d'équivalence
double qui est là au centre

…met en rapport cette possibilité même de l'existence d'un *moi* avec le caractère fondamentalement désirant et lié aux *avatars du désir* qui est ici articulé dans la première partie de la ligne.

De même toute *identification* qui soit *identification* aux insignes de l'Autre : *s*(A)…

c'est-à-dire du tiers en tant que tel

…dépend - de quoi ? - de la *demande*.

De la *demande* et des rapports de l'Autre au *désir* : **A** ◊ *d*.

Ceci est tout à fait clair et évident, et c'est ce qui permet de donner sa pleine valeur au terme dont FREUD, lui, appelle ce que nous appelons d'une façon très impropre…

je réarticulerai, je reviendrai sur
ce pourquoi ce terme est très impropre

…du terme de *frustration* (il s'agit de *Versagung*).

Nous savons par expérience que c'est dans la mesure où quelque chose est *versagen qu'il* se produit chez le sujet ce phénomène de l'identification secondaire ou de l'identification aux *insignes* de l'Autre : *s*(A).

Qu'est-ce que cela implique ?

Ceci implique que pour qu'il y ait quelque chose qui puisse même s'établir - j'entends pour le sujet - entre :

- le grand Autre comme lieu de la parole,
- et ce phénomène de son désir, qui se place sur un plan tout à fait hétérogène puisqu'il y a rapport avec le petit autre en tant que le petit autre est son image

…il faut que quelque chose introduise dans l'Autre…
dans l'Autre en tant que lieu de la parole
…ce même rapport au petit autre qui est exigible, qui est nécessaire, qui est phénoménologiquement tangible, pour expliquer le désir humain en tant que désir pervers.

C'est la nécessité du problème que nous avons proposé aujourd'hui.

Cela peut vous sembler obscur.
Je ne vous dirai qu'une seule chose, c'est qu'à ne rien poser du tout, non seulement nous allons nous rendre compte que ça devient de plus en plus obscur, mais en plus tout s'embrouille au lieu que ce qu'il s'agit de savoir, c'est que si nous posons cela, nous allons pouvoir faire sortir un peu d'ordre.

Nous posons que Φ, le *phallus*, est ce signifiant par lequel est introduit dans A…
en tant que lieu de la parole, le grand A
…par où est introduit le rapport à l'autre, petit *a*…
en tant que petit autre
…par où ce rapport est introduit…
ce n'est pas tout
…en tant que le signifiant y est pour quelque chose.

Voilà. Cela a l'air de se mordre la queue mais il faut que cela se morde la queue.

Il est clair que le signifiant y est pour quelque chose, puisque ce signifiant nous le rencontrons à tous les pas.

Nous l'avons rencontré d'abord à l'origine :
il n'y aurait pas d'origine…
    non pas de la culture, mais de ce qui est
    d'ailleurs la même chose si nous distinguons
    culture et société
…il n'y aurait donc pas d'entrée de l'homme dans
la culture si ce *rapport au signifiant* n'était pas à l'origine.

Ce que nous voulons dire ici, c'est que :

de même que nous avons défini le signifiant paternel
comme le signifiant qui, dans le lieu de l'Autre,
pose, autorise le jeu des signifiants,

il y a cet autre signifiant privilégié qui est
le signifiant qui a pour effet d'instituer dans
l'Autre ceci, qui le change de nature : à savoir
que c'est pour cela qu'il est barré cet Autre : $S(\cancel{A})$.

Ceci qui le change de nature, à savoir qu'il n'est
pas purement et simplement le lieu de la parole,
mais qu'il est quelque chose qui, comme le sujet,
est impliqué dans cette *dialectique* située sur le plan
phénoménal de la réflexion à l'endroit du petit autre
et qui pose que l'Autre est impliqué dans ceci,
et qui y ajoute…
    c'est purement et simplement
    comme *signifiant* que cela y ajoute
…que ce rapport existe pour autant que c'est le *signifiant*
qui l'inscrit.

Je vous prie…
    quelque difficulté que ceci vous fasse
    de garder dans l'esprit ceci
…de vous en tenir là pour aujourd'hui.

Je vous montrerai par la suite ce que ceci
nous permet d'articuler et d'illustrer.

16 Avril 1958

Table des séances

$$\begin{array}{ccccccc} d & \Longrightarrow & \$ \diamond a & \Longleftrightarrow & i(a) & \Longleftarrow & m \\ D & \Longrightarrow & A \diamond d & \Longleftrightarrow & s(A) & \Longleftarrow & I \\ \Delta & \Longrightarrow & \$ \diamond D & \Longleftrightarrow & S(\not{A}) & \Longleftarrow & \Phi \end{array}$$

Je voudrais vous ramener à quelque appréhension primitive concernant l'objet de notre expérience, c'est-à-dire *l'inconscient*, mon dessein étant en somme de vous montrer ce que la découverte de l'inconscient nous ouvre de voies et de possibilités, mais aussi de ne pas vous laisser oublier ce que cette découverte représente de limites à notre pouvoir.

En d'autres termes, de vous montrer dans quelle perspective, dans quelle allée se laisse entrevoir la possibilité d'une *normativation* : *normativation thérapeutique*.

Mais n'oubliez pas…
parce que toute l'expérience analytique
est là pour nous le rappeler
…que cette *normativation* se heurte aux contradictions, aux antinomies internes à toute normativation dans la condition humaine. Elle nous permet même d'approfondir la nature de ces limites.

On ne peut tout de même pas manquer d'être frappé qu'un des derniers articles de FREUD, celui qu'on a traduit improprement par *Analyse terminable ou interminable*, en réalité concerne *le fini ou l'infini*.

Il s'agit de l'analyse en tant qu'elle se finit ou en tant qu'elle doit être située dans une sorte de portée infinie. C'est de cela qu'il s'agit.

Et la projection à l'infini de son but, FREUD nous la désigne de la façon la plus claire, tout à fait au niveau de « *l'expérience concrète* » comme il dit, à savoir qu'il y a de l'irréductibilité, en fin de compte :

- pour l'homme, dans le complexe de castration,

- pour la femme, dans le *Penisneid*, c'est-à-dire dans un certain rapport fondamental avec le *phallus*.

Sur quoi l'analyse, la découverte freudienne à son départ a-t-elle porté l'accent ? Sur le *désir*.

Ce que FREUD essentiellement découvre, ce que FREUD a appréhendé dans les *symptômes* quels qu'ils soient…
qu'il s'agisse de *symptômes pathologiques* ou qu'il s'agisse de ce qu'il a interprété dans ce qui se présentait jusque là de plus ou moins réductible dans la vie normale, à savoir *le rêve* par exemple
…c'est toujours essentiellement un *désir*.

Bien plus encore, *dans le rêve* par exemple, il ne nous parle pas simplement de *désir*, mais d'*accomplissement de désir*, et ceci ne doit pas être sans nous frapper.
C'est à savoir que *c'est précisément dans le rêve qu'il parle de satisfaction du désir*.

Il indique d'autre part que *dans le symptôme* lui-même il y a bien quelque chose qui ressemble à cette satisfaction, mais cette satisfaction, il me semble que c'est assez marquer son caractère problématique puisque aussi bien *c'est une sorte de satisfaction à l'envers*.

Donc, d'ores et déjà, il apparaît dans l'expérience :

- que le désir est lié là, à quelque chose qui est son apparence et, pour dire le mot : *son masque*,

- que le lien étroit qu'a le désir tel qu'il se présente à nous dans l'expérience analytique avec quelque chose qui le revêt de façon problématique est bien ce qui, à tout le moins, nous sollicite de nous y arrêter comme à un problème essentiel.

J'ai souligné à plusieurs reprises ces dernières fois la façon dont le désir, pour autant qu'il apparaît à la conscience, se manifeste sous une forme paradoxale dans l'expérience analytique, ou plus exactement combien l'expérience analytique a promu ce caractère inhérent au désir en tant que *désir pervers* qui est d'être une sorte de désir au second degré, de jouissance du désir en tant que désir.

D'une façon générale, dans l'ensemble, tout ce que l'analyse nous permet de percevoir de la fonction du désir, ce n'est pas elle qui le découvre.

Mais elle nous montre jusqu'à quel *degré* de profondeur est porté le fait que *le désir* humain n'est pas impliqué d'une façon directe dans un rapport pur et simple avec l'objet qu'il satisfait, mais qu'il est lié :

- *à une position que prend le sujet* en présence de cet objet,

- *à une position que prend le sujet* en dehors de sa relation avec l'objet et qui fait que jamais rien ne s'épuise purement et simplement dans cette *relation à l'objet*.

D'autre part, l'analyse est bien faite aussi pour rappeler ceci, qui est toujours connu, à savoir le caractère en quelque sorte *vagabond, fuyant, insaisissable,* échappant précisément à la *synthèse du moi*, qu'est *le désir*, laissant à cette *synthèse du moi* qu'elle apporte, que l'issue d'être à tout instant en quelque sorte, *illusoire affirmation* de synthèse.

Je rappelle que c'est toujours *moi* qui désire et qui, en *moi*, ne peut *me saisir que dans la diversité de ces désirs*.

À travers cette diversité phénoménologique, si l'on peut dire, à travers cette contradiction, cette anomalie, cette aporie du désir, il est certain qu'il se manifeste un rapport plus profond, un rapport du sujet à la vie, un rapport du sujet, comme on dit, à des instincts, et qui, pour s'être situé dans cette voie aussi de l'analyse, nous avait fait faire des progrès dans la situation du sujet par rapport à sa position d'être vivant.

Mais justement, l'analyse nous apprend, nous fait expérimenter à travers quels truchements de *réalisation des buts*, des *fins* de la vie, et peut-être aussi ce qui est au-delà de la vie, je ne sais quelle théologie des premières fins vitales, ce que FREUD a envisagé comme un *au-delà du principe du plaisir*, à savoir les fins dernières auxquelles viserait la vie, qui est le retour de la mort.

Tout cela, cette analyse nous a permis, je ne dis pas de le définir, mais de l'entrevoir, dans la mesure où elle nous a permis aussi de suivre dans ses *cheminements* l'accomplissement de ces désirs.

Ce désir humain, dans ses rapports profonds, internes au désir de l'Autre, il a été entrevu depuis toujours, et il n'est besoin que de se rapporter au premier chapitre de la *Phénoménologie de l'esprit* de HEGEL pour retrouver les voies dans lesquelles d'ores et déjà une réflexion assez approfondie pourrait nous permettre d'engager cette recherche.

La nouveauté qu'apporte FREUD, cette originalité, le phénomène nouveau qui nous permet de jeter une lumière si essentielle sur la nature du désir, c'est en tant que…

> contrairement à la voie que suit HEGEL dans son premier abord du désir, voie qui bien entendu, est loin d'être uniquement déductive comme on le croit du dehors, mais qui est une prise du désir par l'intermédiaire des rapports de *la conscience de soi* avec la constitution de *la conscience de soi* chez l'autre

…l'interrogation, la question qui se pose est de savoir comment peut s'introduire, par cet *intermédiaire*, la dialectique de la vie elle-même ?

Ce qui assurément chez HEGEL ne peut se traduire que par *une sorte de saut*, qu'il appelle *synthèse* dans l'occasion.

L'expérience freudienne nous en montre un autre cheminement, très *curieusement* et très *remarquablement* aussi, par la voie où se présente le désir comme étant très profondément lié à ce rapport à l'Autre comme tel, et se présentant néanmoins comme « *un désir inconscient* ».

C'est en ceci qu'il convient de se remettre au niveau de ce qu'a été dans l'expérience de FREUD lui-même cet abord du désir inconscient.

Assurément, c'est là quelque chose :

- qu'il faut nous représenter à nous-mêmes des premiers temps dans lesquels FREUD a rencontré cette expérience,
- qu'il faut nous représenter à nous-mêmes dans son caractère de surprenante nouveauté,

…je ne dirai pas d'intuition, mais plutôt de *divination* de quelque chose qui déjà se représente dans une expérience humaine - celle de FREUD – comme quelque chose comme l'appréhension de quelque chose qui est *au-delà d'un masque*.

Nous pouvons, maintenant que la psychanalyse est constituée, qu'elle s'est développée en un si ample et si mouvant discours, nous représenter…
mais nous nous le représentons assez mal
…ce qu'était la portée de ce qu'apportait FREUD quand il commençait à lire dans *les symptômes* de ses patients et dans *ses propres rêves*, et quand il commençait à nous apporter cette notion du « *désir inconscient* ».

C'est bien d'ailleurs ce qui nous manque pour mesurer à leur juste valeur ce qui se présente dans FREUD comme interprétation.

Nous sommes toujours très étonnés par le caractère qui nous apparaît très souvent…
au regard de ce que nous-mêmes nous nous permettons d'interprétations, et je dirai au regard de ce que nous pouvons et ne pouvons plus nous permettre
…comme le caractère extraordinairement *interventionniste* des interprétations de FREUD.

On peut même ajouter, jusqu'à un certain point, comme le caractère « *à côté* » de ses interprétations.

Ne vous ai-je pas mille fois fait remarquer,
à propos du cas de Dora par exemple…
à propos de son intervention ou de ses
interventions dans l'analyse d'une homosexuelle
dont nous avons longuement parlé ici
…combien les interprétations de FREUD…
et FREUD lui-même le reconnaît
…étaient comme liées justement à son incomplète
connaissance de la psychologie, par exemple des
homosexuels en général, combien cette interprétation
« *à côté* »…
combien cette interprétation liée à une
insuffisante connaissance que FREUD avait à ce
moment là de la psychologie, tout spécialement
des homosexuels mais aussi des hystériques
…est quelque chose donc qui fait que pour nous,
dans plus d'un cas, les interprétations de FREUD se
présentent avec un caractère à la fois trop directif
et presque forcé, avec un caractère précipité qui
donne, en effet, à ce terme d'interprétation « *à côté* »
sa pleine valeur.

Néanmoins, il est certain que ces interprétations,
à ce moment, étaient ce qui assurément se présentait
comme l'interprétation devant être faite,
jusqu'à un certain point l'interprétation efficace
pour la résolution du *symptôme*.

Qu'est-ce à dire ?
Ceci évidemment nous pose un problème dont il faut,
pour commencer de le déblayer, nous représenter que
quand FREUD faisait des interprétations de cet ordre,
il se trouvait devant une situation qui est
toute différente de la situation présente.

Il faut littéralement réaliser que tout ce qui,
dans une interprétation-verdict qui sort de la bouche
de l'analyste en tant qu'il y a à proprement parler
interprétation, ce verdict, ce qui est *dit* et *proposé*,
donné pour vrai, prend en l'occasion sa valeur
de ce qui n'est pas dit.

Je veux dire, sur quel fond de non-dit se propose
l'interprétation.

Au temps où FREUD faisait ses interprétations à Dora, quand il lui disait par exemple qu'elle aimait Monsieur K. et que, somme toute, il lui indiquait sans ambages que c'était avec lui que normalement elle devrait refaire sa vie, il y avait là quelque chose qui nous surprend, d'autant plus que, bien entendu, il ne saurait en être question pour les meilleures raisons :
à savoir qu'en fin de compte Dora ne veut absolument rien en savoir.

Néanmoins une interprétation de cet ordre…
au moment où FREUD l'a faite
…se présente sur le fond de quelque chose qui, de la part du sujet, de la patiente, de Dora, ne comporte aucune sorte de présomption que FREUD soit là pour rectifier, si l'on peut dire, son appréhension du monde, pour faire que quelque chose en elle soit porté à maturité de *sa relation d'objet*.

Rien encore n'est parvenu à ce qu'on pourrait appeler dans l'occasion une sorte d'*ambiance culturelle*, ce quelque chose qui fait que le sujet attend de la bouche de l'analyste bien autre chose.

À la vérité, Dora ne sait pas ce qu'elle attend.

Elle est conduite par la main et FREUD lui dit :
« *Parlez !* »…

Et rien d'autre ne pointe en quelque sorte à l'horizon d'une expérience ainsi dirigée, si ce n'est implicitement, par le seul fait qu'on lui dit de parler, qu'en effet il doit bien y avoir quelque chose en jeu qui est de l'ordre de la vérité.

La situation est loin d'être semblable pour nous, où le sujet vient à l'analyse avec déjà la notion que la maturité de la personnalité, des instincts, de *la relation d'objet*, est quelque chose qui est déjà organisé, normative, et dont l'analyste représente en quelque sorte la mesure.

Il est détenteur des voies et des secrets de quelque chose qui d'ores et déjà se présente comme un réseau de relations, sinon toutes connues du sujet, du moins dont les grandes lignes lui parviennent, au moins dans cette notion qu'il a, dans les grandes lignes :

- qu'un progrès doit être accompli,
- que des arrêts dans son développement sont quelque chose de concevable,

bref, que tout un fond, toute une implication concernant *la normativation de sa personne*, de ses instincts…
mettez là toute l'accolade que vous voudrez
…implique que l'analyste, quand il intervient, intervienne en position, dit-on, de jugement, de sanction.

Il y a un mot plus précis encore, que nous indiquerons plus tard.

Assurément, ceci donne une toute autre portée à son interprétation.

Mais pour bien saisir ce dont il s'agit quand je vous parle du désir inconscient, de la découverte freudienne, il faut revenir à ces temps de fraîcheur où rien n'était impliqué de *l'interprétation de l'analyste*, si ce n'est cette détection dans l'immédiat, derrière quelque chose qui se présente paradoxalement comme absolument *fermé*, de quelque chose qui est *au-delà*.

Et tout un chacun ici *se gargarise* avec le terme de *sens*. Je ne crois pas que le terme de *sens* soit là autre chose qu'une espèce d'affaiblissement de ce dont il s'agit à l'origine.

Le terme de *désir*, dans ce qu'il a l'occasion de nouer, de rassembler d'identique au sujet, donne toute sa portée à ce qui s'y rencontre dans cette première appréhension de l'expérience analytique, et c'est à cela qu'il convient de revenir si nous devons tâcher de rassembler, à la fois le point où nous en sommes et ce que signifie essentiellement, non seulement notre expérience, mais ses possibilités.

Je veux dire que ce qui la rend possible,
c'est aussi ce qui doit nous *garder*, si l'on peut dire,
de tomber dans cette pente, dans ce penchant,
je dirais presque dans *ce piège* où nous sommes impliqués
nous-mêmes avec le patient, que nous introduisons
dans une expérience de supposés, de l'induire
dans une voie qui reposerait en quelque sorte
sur un certain nombre de pétitions de principe.

Je veux dire sur l'idée qu'en fin de compte une
solution dernière puisse être donnée à sa condition
qui lui permette à la fin, de devenir, disons le mot,
entièrement identique à un objet quelconque.

Revenons donc à ce caractère problématique du *désir*
tel qu'il se présente dans l'expérience analytique,
c'est-à-dire dans le *symptôme*, *le symptôme quel qu'il soit*.

J'appelle ici *symptôme* dans son sens le plus général,
- aussi bien le symptôme morbide,
- que le rêve,
- que n'importe quoi d'analysable.

Ce que j'appelle *symptôme*, c'est *ce qui est analysable*.

Le symptôme se présente, disons sous un masque,
se présente sous une forme paradoxale :
la douleur des premières hystériques que FREUD
analyse, voilà quelque chose qui se présente d'abord
d'une façon tout à fait fermée en apparence.

Quelque chose que FREUD…
peu à peu et grâce à une sorte de patience
qui peut vraiment, là, être inspirée
par une sorte d'instinct de limier
…rapporte comme quelque chose qui est la longue *présence*
qu'a eue cette patiente auprès de son père malade.

Et l'incidence, pendant qu'elle soignait son père,
de quelque chose d'autre qu'il entrevoit d'abord
dans une sorte de brume :
c'est à savoir le désir qui pouvait la lier,
à ce moment, à un de ses amis d'enfance
dont elle espérait, disons, faire son époux.

Puis ensuite, de quelque chose qui se présente aussi sous une forme mal dévoilée, à savoir ses relations avec ses deux beaux-frères, c'est-à-dire avec deux personnages qui ont épousé respectivement deux de ses sœurs et dont l'analyse nous fait entrevoir que, sous des formes diverses, ils ont là représenté pour elle quelque chose d'important :

- l'un était *détesté* pour je ne sais quelle indignité, quelle grossièreté, quelle patauderie masculine,
- l'autre, au contraire, semble l'avoir, disons, infiniment séduite.

Il semble en effet que le *symptôme* se soit précipité sur un certain nombre de rencontres d'une sorte de méditation oblique autour des relations fort heureuses de ce beau-frère avec une de ses sœurs.

Je reprends cela pour fixer les idées dans une sorte d'exemple.

Il est clair qu'à ce moment là nous sommes à une espèce d'époque primitive de l'expérience analytique, et nous sentons maintenant…

après toutes les expériences qui ont été faites par la suite, que le fait de dire…

comme FREUD n'a pas manqué de le faire à sa patiente

…qu'elle était, par exemple dans le dernier de ces cas, purement et simplement amoureuse de son beau-frère et que c'est autour de ce désir réprimé que s'est cristallisé le symptôme, nommément dans l'occasion, la douleur de la jambe

…nous sentons bien, nous savons que chez une *hystérique*, ceci a quelque chose de tout aussi forcé que d'avoir dit à Dora qu'elle était amoureuse de Monsieur K.

Ce que *nous voyons* quand nous approchons *une observation* comme celle-là, ce que *nous touchons du doigt*…

et FREUD l'exprime, cette vue, de plus haut que je vous propose

…il n'y a aucun besoin de bouleverser l'observation de FREUD pour y parvenir car, sans que FREUD *le formule* ainsi, *le diagnostique*, *le discerne*, il en donne tous les éléments de la façon la plus claire.

Je dirai que jusqu'à un certain point *la composition de son observation* le laisse apparaître, au-delà des mots qu'il articule dans ses paragraphes, d'une façon encore infiniment plus convaincante que tout ce qu'il dit.

Car que va-t-il mettre en relief ?
Il va précisément mettre en relief à propos de cette expérience d'Elisabeth von R. ce qui, à son dire et à son expérience, lie dans beaucoup de cas l'apparition des symptômes hystériques à cette expérience, si rude en elle-même, d'être toute dévotion au service d'un malade, de jouer le rôle d'infirmière, et plus encore à la portée que prend cette fonction quand le rôle d'infirmière est assumé par un sujet vis-à-vis de l'un de ses proches, c'est-à-dire où, encore plus, par toutes les lois de l'affection, de la passion qui lient le soignant au soigné, le sujet se trouve en posture d'avoir à satisfaire plus que jamais en aucune autre occasion ce qu'on peut, là, avec le maximum d'accent, désigner comme *la demande*.

L'entière soumission - voire l'abnégation - du sujet par rapport à la demande qui lui est proposée est vraiment donnée par FREUD comme une des conditions essentielles de la situation en tant qu'en l'occasion elle s'avère hystérogène.

Ceci est d'autant plus important que chez cette hystérique là…
contrairement à d'autres qu'il
nous donne également en exemple
…les antécédents autant personnels que familiaux dans ce sens sont extraordinairement évasifs, peu accentués, et que par conséquent le terme ici prend toute sa portée. D'ailleurs FREUD en donne toute l'indication.

$$d \Longrightarrow \$ \diamond a \Longleftrightarrow i(a) \Longleftarrow m$$

$$\boxed{D \Longrightarrow A \diamond d \Longleftrightarrow s(A) \Longleftarrow I}$$

$$\Delta \Longrightarrow \$ \diamond D \Longleftrightarrow S(\not{A}) \Longleftarrow \Phi$$

D'autre part, la chose que nous pouvons voir
corrélativement à cette condition…
le terme que j'isole ici dans la médiane
de ces trois formules comme *fonction de la demande*
…nous dirons que c'est en fonction de cette position
de fond que le *quelque chose* dont il s'agit…
et que FREUD ici, entraîné en quelque sorte
par les nécessités du langage, n'a qu'un tort
si l'on peut dire, c'est d'orienter d'une façon
prématurée, de mettre le sujet, d'impliquer
le sujet d'une façon trop définie
dans cette situation de désir
…ce dont il s'agit, c'est avant tout essentiellement
de l'intérêt qui est pris par le sujet
dans une situation de *désir*.

C'est un intérêt qui est pris…
mais nous ne pouvons pas dire :

« *étant donné que c'est une hystérique…* »

Et maintenant que nous savons ce que c'est qu'une
hystérique, nous ne pouvons pas dire complètement :

« *…de quelque côté qu'elle le prenne…* ».

Si c'est d'ailleurs déjà…
de dire *de quel côté elle le prend*
…c'est déjà impliquer dans une relation, si l'on peut
dire *en tiers*, qu'elle s'intéresse à son beau-frère
du point de vue de sa sœur ou à sa sœur du point
de vue de son beau-frère.

C'est précisément que maintenant nous savons que
ce qui peut subsister d'une façon corrélative
de l'identification hystérique est ici double :
disons qu'elle s'intéresse, qu'elle est impliquée
dans la situation de désir, et c'est bien cela…
qui est essentiellement *représenté par un symptôme* ici
…que ramène la notion de *masque*. La notion de *masque*,
c'est-à-dire ce désir, sous cette forme ambiguë
qui ne nous permet justement pas d'orienter le sujet
par rapport à tel ou tel objet de la situation.

C'est cet intérêt du sujet dans la situation comme telle, c'est-à-dire dans la relation de désir, qui est exprimé par ce quelque chose qui apparaît, c'est-à-dire ce que j'appelle *l'élément de masque du symptôme*.

C'est indiqué dans FREUD, FREUD qui dit à ce propos que « *le symptôme parle dans la séance* ». Le « *ça parle* » dont je vous parle tout le temps, il est là, dès les premières articulations de FREUD, exprimé dans le texte.

Plus tard il a dit que les *borborygmes* de ses patients venaient se faire entendre et *parler* dans la séance et avaient une signification de paroles.

Mais là ce qu'il nous dit, c'est :

- que dans la séance même, les douleurs…
  en tant qu'elles réapparaissent, qu'elles s'accentuent, qu'elles deviennent plus ou moins intolérables pendant la séance même
  …font partie du discours du sujet,

- qu'il mesure au ton, à la modulation de ses sujets, le degré de brûlant, de portée, de valeur révélatrice de ce que le sujet est en train d'avouer, de lâcher, dans la séance.

La trace et la direction de cette trace, la direction centripète, le progrès, pour tout dire, de l'analyse est mesuré par FREUD à la modulation même, à l'intensité même de la façon dont le sujet accuse pendant la séance une plus ou moins grande intensification de son *symptôme*.

J'ai pris cet exemple, mais je pourrais aussi bien en prendre d'autres, je pourrais aussi bien prendre l'exemple d'*un rêve,* ou quelque chose :

- qui nous permette de centrer où est le problème du *symptôme* et du *désir inconscient*, *du lien du désir lui-même*…
  en tant que le désir lui-même reste un point d'interrogation, un *x*, une énigme
  …*avec le symptôme dont il se revêt*, c'est-à-dire *le masque*,

- qui nous permette en somme de formuler ceci :
  on nous dit que le *symptôme* est quelque chose
  qui *parle* en lui-même jusqu'à un certain point
  dont on peut dire avec FREUD - et avec FREUD
  depuis l'origine - qu'il *s'articule*.
  Le *symptôme* est donc quelque chose qui va
  dans le sens de la reconnaissance du désir.

Mais [qu'était] ce *symptôme* ...
    en tant qu'il est là pour faire *reconnaître le désir*
...avant que FREUD soit arrivé, et donc derrière lui
toute la levée de ses disciples, les analystes ?

C'est une reconnaissance qui tend à se faire jour,
qui cherche sa voie mais qui, précisément parce
qu'*elle n'est* - *elle ne se manifeste* - que par la création de
ce que nous avons appelé *le masque*, c'est-à-dire
quelque chose de fermé.

Cette reconnaissance du désir c'est une reconnaissance par personne,
qui ne vise personne puisque personne...
    jusqu'à ce moment où on commence
    d'en apprendre la clé
...ne peut la lire.

C'est essentiellement une *reconnaissance* qui se présente
sous une forme close à l'autre, reconnaissance
du désir donc, mais reconnaissance par personne.

D'autre part, si c'est un désir de reconnaissance,
en tant que désir de reconnaissance c'est autre chose
que le désir. D'ailleurs on nous le dit bien :
ce désir est un désir refoulé.

C'est pour cela que notre intervention ajoute quelque
chose de plus à la simple lecture. Ce désir c'est
un désir que le sujet exclut, en tant que le sujet
veut le faire reconnaître comme *un désir de reconnaissance*.
C'est un désir peut-être, mais en fin de compte *un désir de rien* :

- c'est un désir qui n'est pas là,
- c'est un désir qui est rejeté,
- c'est un désir qui est exclu.

C'est ce double caractère du désir inconscient qui, en l'identifiant à son masque, en fait autre chose que quoi que ce soit qui soit dirigé vers un objet.

C'est ce que nous ne devons jamais oublier.
Et c'est ce qui nous permet littéralement de lire le sens de ce qui nous est présenté comme étant la dimension analytique du repérage des découvertes les plus essentielles quand FREUD nous parle de ce *ravalement*, de cet *Erniedrigung* de la vie amoureuse qui relève du fond du *complexe d'Œdipe*, ou quand il nous parle du désir de la mère comme étant au principe de ceci pour certains sujets :
ceux précisément dont on nous dit qu'ils n'ont pas abandonné l'objet incestueux, c'est-à-dire la mère.
Enfin… qu'ils ne l'ont pas assez abandonné car en fin de compte ce que nous apprenons, c'est que jamais le sujet ne l'abandonne tout à fait.

Bien entendu, il doit y avoir quelque chose qui correspond à ce plus ou moins d'abandon, et que nous appelons et diagnostiquons « *fixation à la mère* » :
c'est le cas où FREUD nous présente la dissociation de l'amour et du désir.

Ce sont des sujets qui ne peuvent, nous dit FREUD, envisager aborder la femme pour autant qu'elle jouit pour eux de son plein statut d'être aimable, d'être humain, d'être au sens plein, achevé, que cet être a, dit-on, et peut donner, et se donner.

Ici, il n'y a pas de désir en tant que l'objet est là, nous dit-on. Ce qui veut dire bien sûr qu'il est là *sous un masque*, car ce n'est pas *à la mère* que s'adresse ce désir, c'est *à la femme*, dit-on, qui lui succède, qui prend sa place. Eh bien justement : *il n'y a plus de désir*.

D'autre part, nous dit FREUD, ce sujet trouvera *le désir* avec des prostituées. Qu'est-ce que ça veut dire ?
Bien entendu, ici quand nous sommes dans cette espèce de première exploration des ténèbres concernant les mystères du désir, nous disons :

« *c'est pour autant justement que c'est tout l'opposé de la mère* ».

Est-ce que cela suffit pleinement…
parce que « *c'est tout l'opposé de la mère* »
…que justement il puisse le subordonner ?

Nous avons fait depuis assez de *progrès dans la connaissance* des images, des fantasmes de l'inconscient et de leur caractère pour savoir que ce que le sujet va chercher chez les prostituées en cette occasion, ce n'est rien d'autre que ce que l'Antiquité romaine nous montrait bel et bien sculpté et représenté à la porte des bordels, c'est à savoir le *phallus*, le *phallus* en tant qu'il est justement *ce qui habite* la prostituée.

Nous savons maintenant que ce que le sujet va chercher chez la prostituée :
- c'est *le phallus* de tous les autres hommes,
- c'est *le phallus* comme tel,
- c'est *le phallus* anonyme.

C'est pour tout dire, aussi quelque chose qui est sous une forme énigmatique, un masque, quelque chose de problématique, quelque chose qui lie le désir avec un objet privilégié, avec quelque chose qui est ici dans un certain rapport au sens…
dont nous n'avons que trop appris à voir
toute l'importance de la phase phallique
…de *ces défilés* par où il faut que passe *l'expérience subjective* pour que le sujet puisse rejoindre son désir naturel.

Bref, nous trouvons, à propos de ce que nous appelons dans cette occasion « *désir de la mère* »…
qui est ici une sorte d'étiquette, de désignation symbolique de quelque chose que nous constatons dans les faits, à savoir la promotion corrélative et brisée de l'objet du désir en deux moitiés irréconciliables
…ce qui, à l'occasion et dans notre interprétation même, peut se proposer comme étant son objet, à savoir l'objet substitutif : la femme, en tant qu'elle est l'héritière de la fonction de la mère, se trouvant dépossédée, frustrée de l'élément de désir, cet élément de désir étant lui-même lié à autre chose d'extraordinairement problématique et qui se présente aussi avec un caractère de *masque* et de *marque*.

Avec un caractère, disons le mot, de *signifiant*, comme si justement nous nous trouvions, dès lors qu'il s'agit des relations de désir inconscient, en présence *d'un mécanisme nécessaire, d'une Spaltung nécessaire* qui fait que *le désir*...

que nous savions depuis longtemps,
que nous présumions être aliéné dans
une relation à l'Autre tout à fait spéciale

...se présente ici comme marqué non seulement de la nécessité de ce truchement à l'Autre comme tel, mais dans ce truchement à l'Autre, marqué d'un *signifiant spécial*, d'un *signifiant élu* qui se trouve être la voie nécessaire où doit *adhérer*, si l'on peut dire, le cheminement de la force vitale - en l'occasion, *du désir* - et le caractère problématique de ce signifiant particulier - en l'occasion, du *phallus*.

C'est là ce qui est la question.
C'est là ce à quoi nous nous arrêtons.
C'est là ce qui nous est proposé par toutes les difficultés qu'introduit pour nous le fait même de pouvoir concevoir comment il se fait que nous rencontrions sur les voies de la maturation comme on dit « *génitale* » cet obstacle...

qui n'est pas simplement un obstacle
mais qui est un défilé essentiel

...qui fait que c'est par l'intermédiaire d'une certaine position prise par rapport au *phallus*...

- pour la femme en tant que *manque*,
- pour l'homme en tant que *menacé*

...que se réalise de façon nécessaire ce qui se présente comme devant être *l'issue* disons *la plus heureuse*.

Donc ici ce que nous voyons, c'est :

- qu'en intervenant, en nommant quelque chose, nous faisons toujours plus, *quoi que nous fassions*, que nous croyons faire,

- qu'en interprétant...

  le *mot* que je voulais tout à l'heure vous *dire*,
  le mot précis que j'appelais tout à l'heure
  autoriser, sanctionner, permettre, c'est *homologuer*

  ...nous identifions le même au même, nous disons : « *c'est cela* ».

Nous nous substituons à ce « *personne* » auquel est adressé le *symptôme* en tant qu'il est là, dans la voie de la reconnaissance du désir, mais nous *méconnaissons* toujours aussi jusqu'à un certain degré, *le désir qui veut se faire reconnaître*, pour autant que toujours à un certain degré, nous lui assignons son *objet* alors que ce n'est pas un *objet*, *qu'il est désir mais désir de ce manque , qui dans l'Autre désigne un autre désir*.

Ceci nous introduit au deuxième chapitre, si vous voulez, à la deuxième ligne de ce que je vous propose ici dans ces trois formules, c'est à savoir au chapitre de la demande.

$$\begin{array}{ccccccc} d & \Longrightarrow & \$ \diamond a & \Longleftrightarrow & i(a) & \Longleftarrow & m \\ \mathrm{D} & \Longrightarrow & \mathrm{A} \diamond d & \Longleftrightarrow & s(\mathrm{A}) & \Longleftarrow & \mathrm{I} \\ \Delta & \Longrightarrow & \$ \diamond \mathrm{D} & \Longleftrightarrow & \mathrm{S}(\not{\mathrm{A}}) & \Longleftarrow & \Phi \end{array}$$

Je pense que la façon dont j'aborde ces choses
et dont je les reprends…
à savoir la façon dont j'essaie pour vous
d'articuler l'originalité du désir dont
il s'agit à chaque instant dans l'analyse
…n'est pas dans la supervision que nous pouvons
en faire au nom d'une idée plus ou moins théorique
de la maturation de chacun.

Je pense que vous devez commencer à entendre que
si je parle de *l'instance de la parole* ou *de la lettre, dans l'inconscient*,
ce n'est certainement pas pour éliminer ce *quelque chose*
d'irréductible, d'informulable, qu'est le *désir*.

Simplement je vous fais cette remarque dont jusqu'ici
les philosophes ne semblent pas s'être avisés.
Je le dis à propos d'une remarque que quelqu'un
de bien mal inspiré à l'occasion a cru devoir faire
récemment sur le fait que certains psychanalystes…
comme s'il y en avait beaucoup en l'occasion
…donnaient trop d'importance au *langage* au regard de
ce fameux *informulé* dont je ne sais pourquoi certains
philosophes ont fait un des cas de *leur propriété personnelle*.

Nous dirons que contrairement à cette formule,
qui consistait…
chez le personnage que je qualifie en l'occasion
de *bien mal inspiré*, ce qui est le minimum de ma pensée
…à faire remarquer que l'informulé n'était peut-être
pas informulable, je lui répondrai ceci…
à quoi il ferait mieux de faire attention
qu'à chercher à impliquer tout un chacun
dans ses *querelles de boutique*
…c'est - dans une perspective inverse - que ce n'est
pas une raison parce que quelque chose n'est pas
articulable - à savoir le *désir* - pour qu'il ne soit pas
articulé.

Je veux dire, en lui-même le désir est articulé
pour autant qu'il est lié à la présence du signifiant
dans l'homme, et ceci ne veut pas dire pour autant
(justement parce qu'il s'agit essentiellement de ce
lien avec le signifiant), ce n'est pas une raison,
bien loin de là: c'est même justement la raison
pour laquelle, dans un cas particulier,
il ne soit jamais pleinement articulable.

Revenons maintenant à ce deuxième chapitre qui est
celui de la demande. Là, nous sommes dans l'articulé
articulable, dans l'actuellement articulé.

C'est bien de ce lien entre le *désir* et la *demande* qu'il
est question pour l'instant, et nous n'arriverons pas
aujourd'hui au bout de ce discours.
Mais la prochaine fois, je veux, entre ces deux
termes du *désir* et de la *demande*
et des paradoxes que tout à l'heure
nous avons désignés dans ce désir
comme étant essentiellement désir masqué
…vous montrer comment ceci s'articule.

Assurément, c'est parce que nous ne pouvons
l'approcher que par la voie de quelque demande,
que dès lors que le patient nous aborde et vient
chez nous, c'est pour nous demander quelque chose.
Et nous allons déjà énormément loin dans l'*engagement*,
dans la précision de la situation, en lui disant
simplement : « *nous vous écoutons* ».

Alors il convient là, de repartir sur ce qu'on peut appeler les *prémisses de la demande...*

- sur ce qui fait demande sur demande,
- sur ce qui fait la situation de la demande,
- et sur la façon dont elle s'engage à l'intérieur d'une vie individuelle.

Ici, il faut revenir à ce qui l'institue au début. Je ne vais pas refaire la dialectique du « *Fort !-Da !* »... La demande est liée d'abord et avant tout à ce quelque chose qui est dans les *prémisses mêmes du langage*, à savoir dans *l'existence d'un appel* qui est à la fois :

- principe de la *présence*,
- et le terme qui permet de la *repousser*

...jeu de *la présence* et de *l'absence*, et elle fait de la première articulation par laquelle *l'objet* est appelé ce quelque chose par quoi déjà il est plus qu'un objet symbole : il devient ce que le désir de *la présence* fait de lui, et non pas comme on le dit, un objet.

La dialectique première n'est pas l'objet partiel de la *mère-sein* ou de la *mère-nourriture* ou de la *mère-objet total*, comme s'il s'agissait d'une espèce de conquête faite de proche en proche. Le nourrisson s'aperçoit que le sein se prolonge en aisselle, en cou et en chevelure.

L'objet dont il s'agit c'est la *parenthèse symbolique* de cette *présence* à l'intérieur de laquelle il y a la somme de tous les objets qu'elle peut apporter et qui fait que cette *parenthèse symbolique* est *d'ores et déjà* plus précieuse qu'aucun bien, et qu'un des biens qu'elle contient ne peut en lui-même et à lui tout seul satisfaire à ce qui est l'appel de la présence, que...

comme je vous l'ai déjà plusieurs fois exprimé ...aucun de ces biens en particulier ne peut servir, et ne sert à l'occasion, qu'à écraser si l'on peut dire le principe de cet appel, à savoir que l'enfant se nourrit peut-être et commence à dormir.

À ce moment-là, évidemment, il n'est plus question d'appel, tous les rapports à un objet quelconque, *partiel* comme on dit, à l'intérieur de la présence maternelle, ne sont ici que substituts, écrasement du désir, non pas satisfaction en tant que telle.

Et ceci…
à savoir le caractère principal de cette *symbolisation*
ici de l'objet en tant qu'il est *l'objet de l'appel*
…est d'ores et déjà marqué par le fait que nous avons lu nous aussi…
mais comme toujours nous ne savons pas tirer
jusqu'au bout *les conséquences* de ce que nous lisons
…que d'ores et déjà dans l'objet, dans l'objet dont il s'agit, dans l'objet de la présence, la dimension du *masque* apparaît.

Qu'est ce que notre bon ami Monsieur SPITZ nous apporte, si ce n'est cela ?

C'est que d'abord est reconnu cette espèce de frontal direct, d'armature, ce *masque*, et le caractère d'*au-delà* qui caractérise cette présence en tant que *symbolisée*, à savoir de recherche au-delà de cette présence en tant qu'elle est *masquée*, qu'elle est *symptomatisée*, *symbolisée*. Et cette recherche au-delà, l'enfant nous désigne dans son comportement qu'il en a la dimension.

Car il suffit…
j'ai déjà parlé à un autre propos du caractère
très particulier de la réaction de l'enfant
devant le masque
…de jouer avec un enfant…
je vous l'ai déjà dit
…pour voir l'épanouissement que lui donne le fait d'ôter le masque, et ce caractère particulièrement anxieux de ce qui se passe sous le masque, lorsque sous le masque un autre masque apparaît. Car là, il ne rit plus.

Mais il n'y a même pas besoin de se livrer à ces sortes de menus petits exercices, il suffit d'*observer* un enfant pour s'apercevoir qu'avant la parole, la communication, la première communication… Il faut n'avoir jamais observé simplement un enfant dans son développement dans les premiers mois pour ne pas s'apercevoir que la première communication, en tant vraiment que communication, c'est-à-dire avec l'au-delà de ce que vous êtes devant lui comme présence symbolisée, c'est le rire.

Avant toute parole, l'enfant rit.
Il rit quand le rire bien sûr est lié au sourire et à la détente, et tout le mécanisme physiologique du rire est lié toujours à une certaine satisfaction.

On a parlé de ce dessein du sourire de l'enfant repu, mais l'enfant, en tant qu'il vous rit, il vous rit précisément dans une certaine relation bien sûr avec sa satisfaction du désir, mais après et au-delà de cette satisfaction, pour autant que, encore présent et éveillé, c'est à cet au-delà de cette présence…
en tant qu'elle est capable de le satisfaire
et qu'elle contient en lui l'accord à son désir
…que le rire se produit et que la présence familière…
la présence dont il a l'habitude et
la connaissance, en tant qu'elle peut
satisfaire à ses désirs dans leur diversité
…est là appelée, appréhendée, reconnue dans ce mode si spécifique, si spécial que sont, chez les enfants, avant la parole, ces premiers rires en présence de certaines des présences qui le soignent, qui le nourrissent, qui lui répondent.

Le rire répond aussi bien d'ailleurs à tous ces jeux maternels qui sont les premiers exercices dans lesquels lui est apportée la modulation, l'articulation comme telle.

Le rire…
en tant que justement il est lié à ce que
je vous ai appelé pendant toutes ces premières
articulations des conférences de cette année
le trait d'esprit
…est l'au-delà, l'au-delà de l'immédiat, l'au-delà de toute demande.

Le désir, en tant qu'il est à proprement parlé lié à un signifiant…
dans l'occasion le signifiant de *la présence*
…c'est à l'*au-delà* de cette présence, au sujet là derrière, que s'adressent les premiers rires.

Et nous trouvons là, dès ce moment, dès l'origine si l'on peut dire, la racine de l'*identification*.

Car l'*identification*, pour autant qu'elle se fera successivement au cours du développement de l'enfant avec tel ou tel…
    avec la mère d'abord, avec le père ensuite
…et je ne vous dis pas que ce pas épuise la question, mais que nous en trouvons là une racine.

L'*identification* est très exactement le *corrélatif* de ce rire, car l'opposé du rire, bien entendu, ce ne sont pas les pleurs.

Les pleurs *expriment* la colique, *expriment* le besoin, les pleurs ne sont pas une communication, les pleurs sont une expression.

Mais le rire…
    pour autant que je suis forcé d'articuler *pourquoi*
…est une communication.

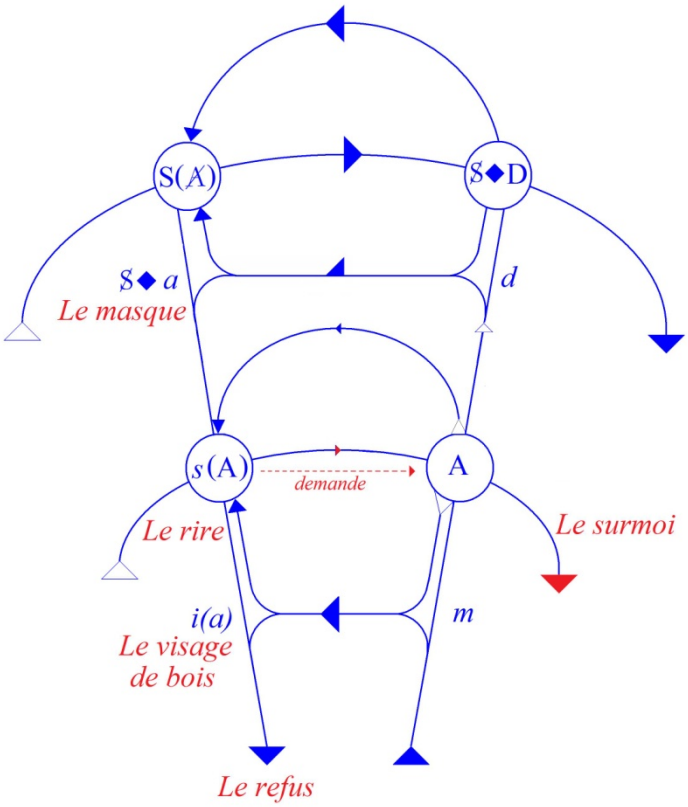
Par contre, qu'est-ce qui correspond à l'opposé du rire, pour autant que le rire constate, communique, s'adresse à celui qui, au-delà de cette présence signifiée, est le ressort, la source du plaisir et de l'*identification* ?

C'est le contraire :
- on ne rit plus,
- on est sérieux comme un pape ou comme un papa,
- on fait mine de rien,

…parce que celui qui est là vous fait un certain visage de bois parce que sans doute ce n'est pas le moment de rire.

Ce n'est pas le moment de rire parce que les besoins n'ont pas, à ce moment-là, à être satisfaits.

Le désir, comme on dit, se modèle sur celui qui détient le pouvoir de le satisfaire, qui oppose la résistance de la réalité comme on dit, qui n'est peut-être pas tout à fait ce qu'on dit qu'elle est, mais qui, assurément, se présente ici sous une certaine forme, et, pour tout dire, d'ores et déjà dans cette dialectique de la demande.



Nous voyons, selon mon vieux schéma, se produire ce dont il s'agit [D → A → *d* → *s*(A)] quand *la demande* vient ici à bon port, à savoir *au-delà du masque* , rencontrer, non pas la satisfaction mais *le message* [*s*(A)] de cette *présence*, à la façon dont le sujet accuse qu'il a bien devant lui la source de tous les biens : ici éclate le rire. Et le processus n'a pas besoin non plus, là, de se poursuivre plus loin.

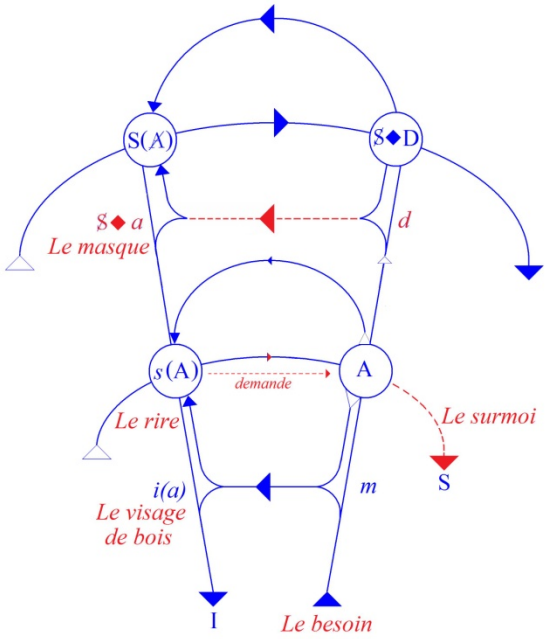
Mais il peut avoir à se poursuivre plus loin parce que le *visage* s'est montré *de bois*, que *la demande a été refusée*, et alors, comme je vous l'ai dit, ce qui est à l'origine de ce besoin et désir, apparaît ici sous une forme transformée, *le visage de bois* s'est transféré dans le circuit pour venir ici, d'ailleurs à un endroit dont ce n'est pas pour rien que c'est là que nous rencontrons l'*image de l'autre* [*i(a)*] et qu'est donnée cette transformation de la demande qui s'appelle l'*idéal du moi* [I], cependant qu'ici…

en effet, *dans la ligne signifiante* [A → S]

…le principe, la place s'amorce de ce qui s'appelle *interdiction* et *surmoi*, de ce qui s'articule comme tel venant de l'Autre.

La théorie analytique a toujours eu beaucoup de difficulté à concilier l'existence, la coexistence, la co-dimensionnalité de l'*idéal du moi* et du *surmoi*, mais assurément ils répondent à des formations et à des productions différentes.

Il suffirait de faire cette distinction essentielle qu'il y a entre le besoin et la parole qui le demande pour comprendre comment ces deux produits peuvent être à la fois co-dimensionnels et différents.



C'est dans la ligne de *l'articulation signifiante*, [A → S] à savoir l'interdiction, que le *surmoi* se formule, même sous ses formes les plus primitives.

Alors que c'est dans la ligne de la transformation du désir [*d* → $ ◊ *a*] …
en tant que le désir est toujours
lié à un certain *masque*
…que se produit l'*idéal du moi*.

En d'autres termes, le lien dans la demande de la satisfaction avec le *masque*, leur opposition qui fait que le *masque* se constitue dans l'insatisfaction et par l'intermédiaire de la demande qui est refusée, c'est là le point jusqu'où je voulais vous amener aujourd'hui.

Mais alors, qu'est ce qui en résulterait ?
C'est qu'il y aurait en somme autant de *masques* que de formes d'insatisfaction ?

Oui, c'est bien comme cela que les choses se présentent, et vous pourrez vous guider là-dessus avec certitude dans la dimension psychologique qui se déroule, qui se déploie à partir de la frustration qui est si vive chez certains sujets.

Vous pourrez relever dans leurs déclarations mêmes cette sorte de rapport entre l'insatisfaction et le *masque*, qui ferait que, jusqu'à un certain degré, il y aurait autant de *masques* que d'insatisfactions.

Cette pluralité de rapports du sujet à l'autre, selon la diversité de ses insatisfactions, est bien là quelque chose qui pose un problème et dont on peut dire justement, jusqu'à un certain point, qu'elle ferait de toute personnalité une espèce de mosaïque mouvante d'*identifications*.

Et je dirai que c'est précisément dans l'intervention de *la troisième dimension*, celle que je laisserai de côté aujourd'hui, que je réserve pour la prochaine fois, celle qui est introduite, non pas comme on dit par *la maturation génitale*, ni *le don*, ni *l'oblativité*, ni *d'autres balivernes moralisantes* qui sont des caractéristiques tout à fait secondaires de la question, mais dans quelque chose dont nous dirons qu'il intervient en effet à partir d'un certain moment un *désir* :

- un *désir* qui n'est pas *besoin* mais qui est Ἔρως [Éros],
- un *désir* qui n'est pas *auto-érotique* mais, comme on dit, *allo-érotique*, car ce sont exactement les façons de dire la même chose.

Seulement il ne suffit pas de dire cela, car à la vérité, il ne suffit pas de cette *maturation génitale* pour apporter des remaniements subjectifs qui vont être des remaniements décisifs, qui vont nous permettre de saisir le lien entre *le désir* et *le masque*.

Nous verrons la prochaine fois cette caractéristique, cette condition essentielle qui lie cette étape à un signifiant prévalent, privilégié…
que nous appelons non pas par hasard
mais parce que *concrètement il est ce signifiant*
…à savoir le *phallus*.

Et nous verrons paradoxalement que c'est précisément à cette étape que se réalise à la fois ce *quelque chose* qui permet au sujet de se retrouver comme « *un* » à travers la diversité de ses *masques*, mais qui d'autre part, le fait fondamentalement *divisé*, fondamentalement *marqué d'une Spaltung* essentielle entre :

- ce qui est en lui désir,
- et ce qui est *masque*.

23 Avril 1958 Table des séances

Il s'agit de continuer à approfondir cette *distinction* du *désir* et de la *demande*, que nous considérons comme si essentielle dans la bonne conduite de l'analyse, et faute de quoi nous croyons qu'elle glisse invinciblement autour d'une spéculation pratique fondée sur les termes de la frustration d'une part, de la gratification d'autre part, termes qui à nos yeux constituent une véritable *déviation* de sa voie.

Ce dont il s'agit est donc de poursuivre dans le sens de *quelque chose* auquel nous avons déjà donné un nom : *la distance du désir à la demande*.

Ce n'est pas en quelque sorte…
une *Spaltung*
…ce n'est pas un terme que j'emploie au hasard, c'est un terme qui a été sinon introduit, du moins fortement accentué dans le tout dernier écrit de FREUD, celui au milieu duquel, si l'on peut dire, la plume lui est tombée des mains, parce qu'elle lui a été simplement arrachée par la mort.

Cette *Ich Spaltung* est vraiment le point de convergence auquel la dernière méditation de FREUD, on ne peut pas dire l'amenait et le ramenait, c'est quelque chose dont nous n'avons plus qu'un morceau, quelques pages qui sont dans le *tome XVII des Gesammelte Werke*.

Vous devez le lire pour faire surgir en vous la présence dans l'esprit de FREUD de la question qu'elle soulève.

Vous y verrez également avec quelle force il accentue que la fonction de *synthèse du moi* est loin d'être tout quand il s'agit de l'*ich* psychanalytique.

Pour *reprendre* ce que nous avons dit la dernière fois…
car je crois qu'on ne saurait ici progresser qu'à faire trois pas en avant et deux pas en arrière, à repartir et gagner chaque fois un petit pas
…je vais essayer de rappeler tout de même assez vite ce sur quoi j'ai insisté la dernière fois en parlant du *désir* d'une part et de la *demande* d'autre part.

À savoir, pour ce qui est du *désir*, ce que j'ai appelé son caractère lié, inséparable du *masque*, et que je vous ai *illustré* tout spécialement *d'un rappel* de ceci : c'est que c'est aller trop vite en besogne que de distinguer le *symptôme* comme un simple *dessous* à un *dehors*.

Je vous ai parlé de la malade Elisabeth Von R., dont en somme je vous disais qu'à lire simplement le texte de FREUD, on peut dire, et FREUD le dit, l'articule :

- que sa douleur du haut de la cuisse droite, c'est le *désir* de son *père* et le *désir* de son *ami d'enfance*,

- que c'est chaque fois qu'elle évoque dans l'histoire de sa maladie, le moment où elle était entièrement asservie au désir de son père, à la demande de son père, et où à peine en marge, s'exerçait cette *effraction* du *désir* de son *ami d'enfance* qu'elle se reprochait de prendre *en considération*,

- et que la douleur de sa cuisse gauche c'est le désir de ses deux beaux-frères, en tant que

  l'un représente le bon désir masculin, celui qui a épousé sa plus jeune sœur,

  et l'autre le mauvais, qui par ailleurs a été considéré par toutes ces dames comme un fort mauvais homme.

Au-delà de cette remarque, ce qu'il faut savoir considérer avant de comprendre ce que veut dire notre interprétation du désir, c'est que dans le *symptôme*…
et c'est cela que veut dire *conversion*
…le *désir* est identique à la manifestation somatique qui est son endroit comme il est son envers.

D'autre part, j'ai introduit…
puisque aussi bien si nous avons avancé c'est
parce que les choses ne sont qu'introduites sous
forme de problématique
…cette problématique du désir en tant que l'analyse nous le montre comme déterminé par *un acte de signification*.

Mais que le *désir* soit déterminé par *un acte de signification* ne livre pas du tout d'une façon achevée son sens. Il se peut que le *désir* soit un sous-produit, si je puis m'exprimer ainsi, de cet acte de signification.

Dans un des articles que je vous ai cités comme constituant l'introduction véritable à la question de la perversion…
pour autant qu'elle se présente elle aussi comme
un *symptôme*, et non pas comme pure et simple
manifestation d'un *désir inconscient* nous représentant
…le moment où les auteurs s'aperçoivent qu'il y a tout autant de *Verdrängung dans une perversion que dans un symptôme*, dans un de ces articles publié à l'*International Journal…*
il s'agit du cas d'un sujet névrosé
…l'auteur[46] s'arrête à ce fait qu'un sujet, après avoir réussi son premier coït de façon satisfaisante…
ce n'est pas dire que les autres choses
ne le seront pas dans la suite
…tout de suite après ce premier coït il se livre à *un acte mystérieux*, à la vérité *unique* dans son existence.

Rentrant chez lui au retour de chez celle qui lui a accordé ses faveurs, il se livre à cette exhibition particulièrement réussie…
je crois que j'y ai fait allusion
d'ailleurs déjà dans un de mes séminaires
…particulièrement réussie en ce sens qu'elle se réalise avec le maximum de plénitude, et d'autre part de sécurité :
il se déculotte et s'exhibe le long d'un remblais de chemin de fer et, à la lumière d'un train qui passe, il se trouve ainsi s'exhiber à une foule entière sans courir le moindre danger, bien entendu.

46 Otto Rank : Perversion and Neurosis(1923), International Journal of Psycho-Analysis, IV : pp.270-292. IZ_VIII_1922_Heft_4

Et cet acte est interprété par l'auteur,
dans l'économie générale de la névrose du sujet,
d'une façon plus ou moins heureuse.

Ce n'est même pas de ce côté que je vais m'étendre,
mais je vais m'arrêter à quelque chose qui est ceci :
assurément, pour un analyste, que ceci soit un acte
significatif comme on dit, c'est certain.

Mais quelle signification ?
Qu'est-ce que cela veut dire ?
Qu'il l'a encore ?

Je vous répète qu'il vient de commettre sa première
copulation. Qu'est-ce que cela veut dire ?
Qu'il l'a encore à la disposition de tous,
à savoir qu'il est devenu propriété personnelle ?
Qu'est-ce qu'il veut en quelque sorte en le *montrant* ?
Veut-il en le montrant s'effacer derrière ce
qu'il montre, n'être plus que le *phallus* ?

Tout ceci est également plausible.

Et même à l'intérieur d'un seul et même acte,
d'un seul et même contexte subjectif, ce qui paraît
avant tout là être extrêmement important et digne
d'être accentué, je dirai plus que tout autre chose,
et qu'il est bien souligné, confirmé par les dires
du patient, par le contexte de l'observation,
par la suite même des choses, que ce premier coït
a été pleinement satisfaisant.

Ce que l'acte dont il s'agit montre d'abord et
au premier chef, avant toute autre interprétation,
c'est que sa satisfaction est prise et réalisée.
Cet acte indique ce qui est laissé à désirer au-delà
de la satisfaction.

Je rappelle simplement ce petit exemple pour fixer
les idées sur ce que je veux dire sur la
problématique du désir, en tant qu'il est déterminé
par un acte de signification, et en tant que ceci est
distinct de tout sens saisissable.

Je veux aussi rappeler à ce propos, et l'ajouter à ce que j'ai dit la dernière fois, que les considérations de cette sorte, celles qui montrent la *profonde cohérence,* coalescence du *désir* :

- avec le *symptôme* qui le masque,
- avec ce qui apparaît dans sa manifestation.

C'est quelque chose qui remet à sa place beaucoup de vaines questions que l'on se pose toujours à propos de l'hystérie, mais bien plus encore à propos de toute sorte de faits sociologiques, ethnographiques et autres, où on voit toujours les gens s'embrouiller les pattes autour de la question.

Prenons un exemple.
Il vient de paraître une excellente plaquette comme numéro d'une petite collection, « *L'Homme* », qui paraît chez PLON. C'est le livre de Michel LEIRIS[47] sur l'effet de possession et sur les aspects théâtraux de la possession, choses qu'il développe autour de son expérience auprès des Éthiopiens de Gondar.

À lire cet excellent volume, on voit bien combien des faits de transe d'une consistance incontestable, s'allient, se marient parfaitement avec un certain caractère extérieurement typifié, déterminé, attendu, repéré à l'avance, connu des « *esprits* » qui sont censés s'emparer de la subjectivité des personnages qui manifestent toutes ces manifestations singulières, qu'observent les cérémonies dites du *chamanisme*, puisque c'est là ce dont il s'agit dans la contrée indiquée.

Et bien plus : que cela n'est pas simplement cette part conventionnelle qu'on peut remarquer, qui se manifeste, qui se reproduit à propos de *la manifestation* de l'incarnation de tel ou tel esprit.

C'est le caractère disciplinable de ces *manifestations* et, jusqu'à un certain point, tellement disciplinable que les sujets le perçoivent comme quelque chose qui est un dressage des esprits qui sont pourtant ceux qui sont censés s'emparer d'eux.

---

47 Michel LEIRIS : « La possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar, Plon, 1958, ou Le sycomore 1980.

Mais la chose se renverse :
ces esprits ont fait leur apprentissage
à bien se tenir.

Le phénomène de possession…
avec tout ce qu'il comporte de phénomènes
puissamment inscrits dans les émotions, dans
tout un pathétique où le sujet est entièrement
possédé pendant le temps de la manifestation
…est parfaitement compatible avec toute cette richesse liée aux insignes du dieu, du génie, et qui n'en font que d'une façon tout à fait artificielle une sorte de problème que notre mentalité essayerait d'inscrire sous le type de simulations, imitations ou autres termes de cette espèce.

L'identité même de la manifestation désirante, avec ses formes, est là tout à fait tangible.

L'autre point, l'autre terme dans lequel s'inscrit cette dialectique, cette problématique du *désir*, c'est ce sur quoi par contre j'ai insisté la dernière fois, c'est cette excentricité du désir par rapport à toute *satisfaction*, qui nous permet de comprendre ce *qu'en général* est sa profonde affinité avec *la douleur*.

C'est dire qu'à la limite, ce à quoi confine purement et simplement le désir…
non plus dans ses formes développées, dans ses
formes masquées, mais dans *sa forme pure et simple*
…c'est cette douleur d'exister qui représente l'autre pôle, l'espace, pour tout dire :
l'aire à l'intérieur de quoi sa manifestation se présente à nous.

À l'opposé de cette problématique, en décrivant ainsi ce que j'appelle *l'aire du désir*, son excentricité par rapport à la satisfaction, je ne prétends pas, bien entendu, le résoudre :
ce n'est pas une explication que je donne là,
c'est une position du problème, et c'est bien cela dans quoi nous avons à nous avancer aujourd'hui.

Je rappelle d'un autre côté, l'autre élément du diptyque, de l'opposition que j'ai proposée la dernière fois : c'est celui qui est lié au caractère de fonction identificatrice, de fonction idéalisante, en tant qu'elle se trouve dépendre de la dialectique de la demande, en tant que l'identification de tout ce qui se passe dans ce registre se fonde :

- dans une certaine relation au signifiant,
- dans l'Autre signifiant, qui est dans son ensemble caractérisé…
  et à propos de la demande
  …comme étant le signe de la présence de l'Autre.

Là aussi s'institue quelque chose qui doit bien avoir un rapport avec le problème du désir, qui est

- ce en quoi ce signe de la présence vient à dominer les satisfactions qu'apporte cette présence,

- ce en quoi ce qui fait que si fondamentalement, d'une façon si étendue, si constante, l'être humain se paye de paroles, tout autant ou tout au moins dans une proportion sensible, très pondérable, par rapport à des satisfactions plus substantielles.

C'est simplement rappeler *la caractéristique fondamentale* qui se rapporte à ce que je viens de rappeler.

Est-ce à dire d'ailleurs que seulement l'être humain se paie de paroles ?

Ici encore une parenthèse, complémentaire de ce que j'ai dit la dernière fois : il n'y a pas seulement que l'être humain qui se paye de paroles.

Jusqu'à un certain degré, nous savons que certains animaux domestiques…
    et il n'est pas exclu de le penser
…ont quelques satisfactions liées au parler humain. Je n'ai pas besoin là de faire des évocations, mais nous apprenons même des choses étranges.

Il semble y avoir un degré de crédibilité qu'on peut faire aux dires de ceux qu'on appelle, d'une façon plus ou moins appropriée, *les spécialistes*.
Nous nous sommes laissé dire que les visons captifs…
dans le dessein de lucre, à savoir
pour tirer profit de leur fourrure
…dépérissent et ne donnent que d'assez médiocres produits aux pelletiers si on ne leur fait pas la conversation. Cela rend, paraît-il, l'élevage des visons très onéreux en accroissant les *frais généraux*.

Il semblerait donc qu'en tout cas quelque chose là *se manifeste* dont nous n'avons pas non plus les moyens d'entrer plus loin dans la problématique, mais qui assurément doit bien être lié au fait même d'être enclos, parce que les visons à l'état sauvage sont, selon toute apparence, hors de possibilité, sauf plus ample informé, de rencontrer cette sorte de *satisfaction*.

Pour tout dire, je voudrais simplement vous indiquer le rapport, la direction dans laquelle nous pouvons voir, en rapport à notre problème, *les études pavloviennes* des réflexes conditionnés. En fin de compte, qu'est-ce que c'est que les réflexes conditionnés ?

Sous leurs formes les plus répandues, et qui ont occupé la plus grande partie de l'expérience, les réflexes conditionnés sont bien une intervention dans un cycle plus ou moins prédéterminé, inné, un cycle de comportements instinctifs.

Tous ces petits signaux électriques, ces petites sonnettes, ces petites clochettes, dont on les *tympanise* les pauvres animaux, pour arriver à leur faire *sécréter* leurs diverses productions physiologiques, leurs sucs gastriques aux ordres, ce sont quand même bien des signifiants, et rien d'autre.

Ils sont fabriqués par des êtres, en tout cas des expérimentateurs, pour lesquels le monde est très nettement constitué par un certain nombre de relations objectives entre lesquelles ce qu'on peut à juste titre isoler comme proprement signifiant constitue une part importante de ce monde.

Aussi bien d'ailleurs, c'est dans le dessein de montrer par quelle espèce de voie de substitution progressive est concevable un progrès psychique, que toutes ces choses sont construites et élucubrées.

Jusqu'à un certain point, on pourrait se poser la question de savoir pourquoi, au bout du compte, ces animaux si bien dressés, cela ne revient pas à leur apprendre une certain sorte de langage.

Ce qui n'est pas la seule chose qui mérite d'être remarquée, c'est que justement le bond n'est pas fait et que, quand la théorie pavlovienne vient à mettre en jeu ce qui se produit chez l'homme à propos du langage, il ou elle…

PAVLOV ou la théorie

…prend le très juste parti de parler, pour ce qui est du langage, non pas d'un prolongement du *système de significations* tel qu'il est mis en jeu dans les réflexes conditionnés, mais d'*un second système de significations*, c'est-à-dire implicitement de reconnaître…

ce qui n'est peut-être pas

pleinement articulé dans la théorie

…qu'il y a *quelque chose de différent* dans l'un et dans l'autre.

Et ce qui est différent, nous dirons que nous pouvons essayer de le définir, de définir cette distinction, cette différence, en ceci qu'elle doit se situer dans ce que nous appelons le rapport au grand Autre, en tant que ceci constitue le lieu d'un système unitaire et signifiant. Ou encore, nous dirions que ce qui manque à ce discours des signaux, c'est la concaténation pour le sujet intéressé, c'est-à-dire pour l'animal.

En fin de compte, ce qui se formulerait simplement, nous l'énoncerions sous cette forme de dire qu'en somme, quel que soit le caractère poussé de ces expériences, ce qui n'est pas trouvé…

et peut-être *ce qu'il n'est pas question* de trouver

…c'est *la loi* dans laquelle ces signifiants mis en jeu s'ordonneraient. Ce qui revient à dire que c'est la *loi* à laquelle enfin les animaux obéiraient.

Il est tout à fait clair en effet qu'il n'y a pas de trace de référence à une telle *loi*, c'est-à-dire à rien qui soit au-delà du signal, à savoir que d'une courte chaîne de signaux, une fois établis, aucune sorte d'extrapolation *légalisante* n'y est perceptible.

Et c'est bien en cela qu'on peut dire que l'on n'arrive pas à instituer la *loi*. Je répète : ce n'est pas dire pour autant qu'il n'y ait aucune dimension de l'Autre avec un grand A pour l'animal, *mais rien ne s'articule effectivement à l'intérieur en tant que discours*.

Donc, ce à quoi nous arrivons, si nous résumons ce dont il s'agit dans le rapport du sujet au *signifiant* dans l'Autre…

à savoir ce qui se passe dans
la dialectique de la demande

…c'est essentiellement ce qui caractérise le *signifiant*, non pas comme substitué…

ce qui est le cas dans les réflexes conditionnés

…comme substitué aux besoins du sujet, mais le *signifiant* lui-même comme pouvant être substitué à lui-même, comme étant essentiellement de nature substitutive.

Et c'est dans cette direction que nous voyons la dominance de ce qui importe, à savoir la place qu'il occupe dans l'Autre.

Ce que nous voyons pointer dans cette direction, c'est ce que j'essaye de diverses façons de formuler ici comme essentiel à la structure signifiante, c'est-à-dire cet *espace topologique*, pour ne pas dire cet *espace typographique* qui en fait justement la *loi* de sa substitution, *ce numérotage des places*, ces *places numérotées* qui donnent *la structure fondamentale d'un système signifiant* comme tel.

C'est pour autant que le sujet se présentifie à l'intérieur d'un monde ainsi retrouvé dans la position d'Autre, que ce quelque chose…

c'est un fait mis en valeur par l'expérience

…qui s'appelle l'*identification* se produit.

Faute de la satisfaction, c'est au sujet qui peut accéder à la demande que le sujet s'identifie.

Je vous ai laissés là la dernière fois, en posant la question :

- alors pourquoi pas le plus grand pluralisme dans les identifications ?
- Autant d'identifications que de demandes insatisfaites ?
- Autant d'identifications qu'il y a d'autres qui se posent en présence du sujet comme ceux qui répondent ou ne répondent pas à la demande ?

La clef de cette distance, de cette *Spaltung*, se trouve ici reflétée par la construction de ce petit schéma que je vous mets aujourd'hui pour la première fois au tableau, et qui constitue quelque chose que nous devons retrouver dans les trois lignes que je vous ai déjà deux fois répétées.

Je pense que vous les avez dans vos notes, mais je peux vous les rappeler, à savoir :

$$d \Longrightarrow \$ \diamond a \Longleftrightarrow i(a) \Longleftarrow m$$

La ligne qui lie :

- *le petit d du désir* d'un côté, par l'intermédiaire de cette *relation du sujet au petit a* [$\$ \diamond a$],
- à *l'image de a* [$i(a)$] et à *m*, c'est-à-dire le *moi*.

$$D \Longrightarrow A \diamond d \Longleftrightarrow s(A) \Longleftarrow I$$

La deuxième ligne, représentant précisément la demande, pour autant qu'elle va de la *demande* à l'*identification* en passant par la position de *l'Autre* par rapport au *désir*...

c'est-à-dire que vous voyez ici décomposer *l'Autre* en tant que c'est *au-delà* de lui qu'il y a le *désir*

...et en passant par le *signifié de A* [$s(A)$] qui, *à ce niveau-là*, se placerait ici...

je veux dire dans *une première étape du schéma* qui était celle que je vous ai faite la dernière fois c'est-à-dire au fait qu'il [l'Autre] *ne répond qu'à la demande*

…et qui précisément va…
à cause de quelque chose qui est ce que
nous cherchons dans un deuxième temps
…se diviser…
dans ce rapport, non pas simple mais double que
j'ai d'ailleurs déjà amorcé par d'autres voies
…en deux chaînes signifiantes : *la première qui est ici* quand elle est seule et simple au niveau de la *demande*, *étant ici en tant que c'est une chaîne signifiante à travers laquelle la demande a à se faire jour*.

Il va intervenir autre chose qui *double cette relation signifiante*. C'est ce *doublement de la relation signifiante*, pour autant que vous pouvez par exemple, entre autres choses mais naturellement pas d'une façon univoque, l'identifier comme cela a été fait jusqu'à présent à *la réponse de la mère*.

$$\Delta \Longrightarrow \not{S} \diamond D \Longleftrightarrow S(\not{A}) \Longleftarrow \Phi$$

La ligne inférieure représente ce qui se passe en somme au niveau de *la demande, au niveau où la réponse de la mère fait à elle toute seule la loi, c'est-à-dire en somme soumet le sujet à son arbitraire.*

Enfin, l'autre ligne représente l'intervention d'une autre instance correspondant à la présence paternelle et aux modes sous lesquels son instance se fait sentir au-delà de la mère.

Et bien entendu, ce n'est pas si simple, et si tout en effet était une question de *maman et de papa*, je vois difficilement comment nous pourrions rendre compte, au moins des faits auxquels nous avons affaire.

C'est donc dans la question de cette *Spaltung…*
qui est purement et simplement *celle qui est identique, responsable de cette béance entre le désir et la demande*
…de cette *discordance*, de cette *divergence* qui s'établit *entre le désir et la demande*, que nous allons maintenant nous introduire, et c'est pourquoi il nous faut encore revenir, reposer la question de ce que c'est *un signifiant*.

Je sais que vous vous le demandez chaque fois que nous nous quittons :
en fin de compte, que peut-il bien vouloir dire ?

Vous avez raison de vous le demander,
parce qu'assurément ce n'est pas dit comme cela,
ce n'est pas couru d'avance.

Reprenons la question de ce qu'est un signifiant
au niveau élémentaire. Je vous propose d'arrêter
votre pensée sur un certain nombre de remarques.

Par exemple, ne croyez-vous pas que nous touchons à
quelque chose qui est au moins… Je ne sais quel
exemple vous donner, peut-être quelque chose à propos
de quoi on pourrait parler d'émergence ?

Si nous remarquons ce qu'a de spécifique le fait,
non pas d'une *trace*, car une *trace* c'est une *empreinte*,
ce n'est pas un *signifiant*.

On sent bien pourtant qu'il peut y avoir un rapport,
et qu'à la vérité ce qu'on appelle le *matériel du signifiant*
participe toujours quelque peu au caractère
évanescent de *la trace*. Cela semble être une des
conditions d'existence de ce matériel signifiant.
Ce n'est pourtant pas là un signifiant :
même le pied de VENDREDI que ROBINSON découvre au
cours de sa promenade dans l'île n'est pas *un signifiant*.

Mais par contre, à supposer que lui, ROBINSON,
pour une raison quelconque efface cette trace,
là nous introduisons nettement la dimension du *signifiant*.
C'est à partir du moment où on l'efface, où cela a un
sens de l'effacer, que le quelque chose qui est trace
est manifestement constitué comme signifiant.

On voit en effet que si, là, le signifiant est un
creuset, c'est en tant qu'il témoigne d'une présence
passée et qu'inversement, dans ce qui est signifiant,
il y a toujours…
    dans le signifiant pleinement
    développé qu'est la parole
…il y a toujours un passage, c'est-à-dire quelque
chose qui est au-delà de chacun des éléments qui sont
articulés et qui sont de leur nature fugaces,
évanouissants.

Et c'est ce passage de l'un à l'autre qui constitue l'essentiel de ce que nous appelons la chaîne signifiante, et ce passage en tant qu'évanescent, c'est cela même qui fait *voix*.

Je ne dis même pas *articulation signifiante…*
il se peut que ce soit une *articulation qui reste énigmatique*
…mais que ce qui le soutient soit *voix*, c'est aussi à ce niveau qu'émerge ce qui répond à ce que nous avons d'abord désigné du signifiant comme témoignant d'une présence qui est passée.

Inversement dans un passage qui est actuel, ce qui se manifeste, c'est quelque chose qui l'approfondit, qui est au-delà et qui en fait une *voix*.

En somme, là encore ce que nous retrouvons, c'est aussi bien…
après que ce soit effacé
…ce qui reste…
s'il y a un texte, à savoir si ce signifiant
s'inscrit parmi d'autres signifiants
…ce qui reste, c'est *la place où on l'a effacé*, et c'est bien cette place aussi qui soutient la transmission, qui est quelque chose d'essentiel grâce à quoi ce qui se succède dans le passage prend consistance de *voix*.

Nous ne sommes là vraiment qu'au niveau et au point de l'émergence, mais un point essentiel à saisir.

Ce qui fait que le signifiant comme tel c'est quelque chose qui peut être effacé, qui ne laisse plus que sa place, c'est-à-dire qu'on ne peut plus le retrouver.

C'est cette propriété qui est essentielle, et qui fait que si l'on peut parler d'*émergence*, on ne peut pas parler de *développement*.

En réalité, le signifiant la contient en lui-même. Je veux dire que l'une des dimensions fondamentales du signifiant, c'est de pouvoir s'annuler lui-même.

Il y a pour cela une possibilité
que nous pouvons en l'occasion qualifier de mode du signifiant lui-même et qui se matérialise par quelque chose de fort *simple* que nous connaissons tous et dont nous ne saurions pas nous laisser de dissimuler l'originalité par
la trivialité d'usage : c'est *la barre*.
Toute espèce de signifiant est, de sa nature, quelque chose qui *peut être barré*.

On parle beaucoup, depuis qu'il y a des philosophes qui pensent, de l'*Aufhebung*, et on a appris à en faire un usage plus ou moins rusé.

Ce mot veut dire à la fois *annulation*...
et essentiellement c'est ce qu'il veut dire
par exemple :
« *j'annule mon abonnement à un journal, ou ma réservation quelque part* »
...et il veut dire aussi...
grâce à une ambiguïté de sens qui le
rend précieux dans la langue allemande
...« *élever à une puissance, à une situation supérieure* ».

Il ne semble pas que l'on s'arrête assez à ceci, qu'à pouvoir à proprement parler être annulé, il n'y a à proprement parler qu'une seule espèce de chose, dirai-je grossièrement, à pouvoir l'être : c'est un signifiant.

Car à la vérité, quand nous annulons quoi que ce soit d'autre, que ce soit imaginaire ou réel, c'est simplement parce que, strictement, en le faisant...
et par là même, nous ne faisons
qu'annuler ce dont il s'agit
...nous l'élevons au *grade*, à la qualification de *signifiant*.

Il y a donc à l'intérieur du signifiant, de sa chaîne et de sa manœuvre, de sa manipulation, quelque chose qui toujours est en mesure de *le destituer de sa fonction*...
dans la ligne ou dans la lignée,
la barre est un signe de bâtardise
...de *le destituer* comme tel, en raison de cette *fonction* proprement signifiante de ce que nous appellerons *la considération générale*.

Je veux dire de ce en quoi, dans le donné de la batterie signifiante en tant qu'elle constitue un certain système de signes disponibles, et dans un discours actuel concret, le signifiant déchoit de la fonction que lui constitue sa place, que j'ai arrachée de cette considération ou constellation que le signifiant institue en s'appliquant sur le monde en le ponctuant. Et que de là il tombe de *la considération* dans la *désidération*, à savoir là où il est marqué de ceci précisément *qu'il laisse à désirer*.

Je ne m'amuse pas à jouer sur les mots.
Je veux simplement par cet usage des mots, vous indiquer une direction par où nous nous rapprochons, de ce lien de la manipulation signifiante à *notre objet*, qui est celui du désir. Son opposition de la *considération* à la *désidération* marquée par la barre du signifiant n'étant ici bien entendu que destinée à indiquer une direction, une amorce.

Ceci ne résout pas bien entendu la question du *désir*, quelle que soit l'économie à laquelle se prête cette conjonction de deux termes dans l'étymologie latine du mot *désir*. [desiderare : regretter l'abscence de quelqu'un, de quelque chose. (Bloch Wartburg)]

Il reste que c'est à proprement parler en tant que le signifiant se présente comme annulé, comme marqué de la barre, que nous tenons, à proprement parler, ce qu'on peut appeler un produit de *la fonction symbolique*, produit en tant justement qu'il est isolé, qu'il est distinct de la chaîne générale du signifiant et de la voix qu'elle institue.

C'est uniquement à partir du moment où il peut être barré que quelque signifiant que ce soit a son statut propre, c'est-à-dire qu'il entre dans cette dimension qui fait que *tout signifiant est en principe*...

pour distinguer ici ce que je veux dire de *annulation*, qui est si essentiel…
le terme est employé dans FREUD, et à des endroits bien amusants où personne ne semble s'être avisé d'aller le repérer : si c'est FREUD qui emploie *annulation*, ça n'a pas la même résonance

...*en principe tout signifiant est révocable*.

Alors, à partir du moment où nous avons fait ces remarques, il en résulte que pour tout ce qui n'est pas signifiant…

c'est-à-dire *en particulier* à l'occasion *pour le réel*

…la barre devient un des modes les plus sûrs et les plus courts de son élévation à la dignité de *signifiant*.

Et ceci, je vous l'ai déjà fait remarquer d'une façon extrêmement précise à propos du *fantasme de l'enfant battu*, quand je vous ai fait remarquer que dans la deuxième étape de l'évolution de ce fantasme…

à savoir celui que FREUD indique comme devant être reconstruit et comme n'étant jamais, sauf de biais et dans des cas exceptionnels, aperçu

…ce signe qui, à la première étape, était celui du rabaissement du frère haï…

à savoir qu'il fut par le père battu

…dans le second temps…

et quand il s'agit du sujet lui-même

…il devient au contraire le signe qu'il est aimé, lui, le sujet :

il accède en effet à l'ordre de l'amour, à l'état d'être aimé, parce qu'il est battu.

Ce qui ne manque pas tout de même de poser *un problème*, étant donné le changement de sens qu'a pris cette action dans l'intervalle, et ceci n'est à proprement parler concevable que pour le cas justement où ce même acte qui :

- quand il s'agit de l'autre, est pris comme sévices, et comme tel perçu par le sujet comme le signe que l'autre n'est pas aimé,
- quand c'est le sujet qui en devient le support à un certain moment donné de sa position par rapport à l'autre, cet acte prend sa valeur essentielle et sa fonction de signifiant : c'est parce que le sujet lui-même se trouve élevé à cette dignité de sujet signifiant qu'il est pris à ce moment-là dans son registre positif, dans son registre inaugural. Il l'institue à proprement parler comme un sujet avec lequel il peut être question d'amour.

C'est ce que FREUD…
il faut toujours revenir aux phrases de FREUD,
elles sont absolument toujours lapidaires
…dans les *Quelques suites psychiques de la différence anatomique des sexes*, exprime ainsi :

« *L'enfant qui est alors battu devient aimé, apprécié sur le plan de l'amour.* »

Et c'est précisément à ce moment…
c'est-à-dire dans cet article dont je vous parle
…que FREUD introduit la remarque qui était simplement impliquée dans *Ein Kind wird geschlagen*, c'est-à-dire ce que j'avais, par l'analyse du texte, amorcé, mais que FREUD, là, formule en toutes lettres.
Il le formule sans absolument le motiver, mais en l'orientant avec cette espèce de flair prodigieux qui est le sien et qui est tout ce qui est en cause dans cette dialectique de la reconnaissance de cet au-delà du désir. Il dit :

« *Cette toute particulière fixité qui se lit dans la forme monotone d'« un enfant est battu », ne permet vraisemblablement qu'une seule signifiance : l'enfant qui est là battu est de ce fait apprécié.* »

Il s'agit des petites filles dans cette étude,
et ce que FREUD reconnaît à cette *Starrheit*.
Le mot est très difficile à traduire en français parce qu'il a un sens ambigu en allemand, il veut dire à la fois *fixe* au sens d'un regard fixe et *rigide*.

Ce n'est pas absolument en rapport, bien que l'on soit là à la contamination des deux sens :
ils ont une analogie en histoire et c'est bien là ce dont il s'agit.

Il s'agit que nous voyons là pointer ce quelque chose dont je vous ai déjà marqué la place du nœud qu'il s'agit de dénouer pour l'instant, à savoir ce rapport qu'il y a entre :

- le *sujet* comme tel,
- le *phallus* ici comme objet problématique,
- et *la fonction essentiellement signifiante de la barre*,
  pour autant qu'elle entre en jeu dans le fantasme de l'enfant battu.

Pour cela il ne suffit pas de nous contenter de ce clitoris qui à tant d'égards laisse bien à désirer. Il s'agit de voir pourquoi il est là, ici, dans une certaine posture si ambiguë qu'en fin de compte, si FREUD le reconnaît dans ce qui est battu en l'occasion, c'est que le sujet par contre ne le reconnaît pas comme tel.

Il s'agit du *phallus* :

- pour autant qu'il occupe *une certaine place* dans l'économie du développement du sujet,

- pour autant qu'il est ce qui est le support indispensable de cette construction subjective,

- pour autant qu'il pivote autour du *complexe de castration* et du *Penisneid*.

Et il s'agit de voir maintenant comment il entre en jeu dans ce rapport, cette prise, cette saisie du sujet par le signifiant, ou inversement, de ce dont il s'agit par cette *structure signifiante* telle que je viens ici de rappeler un des termes essentiels.

Pour ceci il convient de nous arrêter un instant en fin de compte au mode sous lequel peut être considéré ce *phallus*.

Pourquoi parle-t-on de *phallus*, et non pas purement et simplement de *pénis* ?

Pourquoi d'ailleurs, voyons-nous effectivement autre chose, et sous quel mode faisons-nous intervenir le *phallus* ? Autre chose est la façon dont le pénis vient d'une façon plus ou moins satisfaisante y suppléer, aussi bien *pour le sujet masculin* que *pour le sujet féminin*.

Aussi, dans quelle mesure le clitoris à cette occasion est-il intéressé dans ce que nous pouvons appeler les fonctions économiques du *phallus* ?

Observons ce qu'est à l'origine le *phallus,* φαλλός [phallos] en grec. C'est là que nous le voyons pour la première fois dans *l'Antiquité grecque* attesté dans les textes où, si nous allons chercher les textes là où ils sont dans différents endroits d'ARISTOPHANE, d'HÉRODOTE *etc.* nous voyons d'abord que le φαλλός [phallos] ce n'est pas du tout identique à l'organe en tant qu'appartenance du corps, prolongement, membre, organe en fonction si l'on peut dire.

Le φαλλός [phallos], c'est…
d'une façon qui domine de beaucoup
…employé à propos d'un *simulacre*, d'un *insigne*, [fallace]
quel que soit le mode sous lequel il se présente :

- qu'il s'agisse d'un bâton en haut duquel sont appendus les organes virils,

- qu'il s'agisse d'une imitation de l'organe viril,

- qu'il s'agisse d'un morceau de bois, d'un morceau de cuir ou d'une série de *variétés* sous lesquelles il se présente,

…c'est quelque chose qui est *un objet substitutif*, et en même temps, c'est sa propriété que cette substitution soit en quelque sorte très différente de la substitution au sens où nous venons de l'entendre, de la substitution-signe.

On peut dire que presque et jusque inclus l'usage de cette substitution, elle a tous les caractères d'un substitut réel, cette espèce d'objet que nous appelons dans les bonnes histoires…
et toujours plus ou moins avec le sourire
…qui traitent des objets les plus singuliers, si l'on peut dire, par leur caractère introuvable qu'il y a dans l'industrie humaine.

C'est quand même quelque chose dont on ne saurait pas ne pas tenir compte quant à son existence et à sa possibilité même.

L'olisbos - ὄλισβος en grec - est souvent confondu avec le φαλλός [phallos]. Bref, ce qui est frappant dans l'instance très singulière de cet objet qui pour les Anciens, et au-delà de toute espèce de doute, joue le rôle au sein des *Mystères* de l'objet autour duquel, si l'on peut dire, étaient placés…

et aussi bien, semble-t-il, à tel point que l'initiation les levait

…les derniers voiles, c'est-à-dire un objet qui, pour *la révélation du sens*, était considéré comme caractère significatif dernier.

Est-ce que tout ceci ne met pas sur la voie de ce dont il s'agit, à savoir en somme, ce rôle économique prévalent du *phallus* en tant que tel, c'est-à-dire en tant que ce qui représente en somme le désir dans sa forme la plus manifeste ?

Je l'opposerai terme par terme à ce que je disais du signifiant, qui est essentiellement creux qui s'introduit dans le plein du monde.

Inversement, ce qui se manifeste dans le φαλλός [phallos], c'est ce qui de la vie se manifeste de la façon la plus pure comme *turgescence*, comme *poussée*, et nous sentons bien l'image du φαλλός [phallos] au fond même de tout ce que nous manipulons comme terme, qui fait que par exemple en français c'est sous la forme de « *pulsion* » que le terme allemand *Trieb* a pu être traduit.

Cet objet privilégié, si l'on peut dire, du monde de la vie, qui d'ailleurs dans son appellation grecque s'apparente à tout ce qui est de l'ordre du flux, de la sève, voire de la veine elle-même, car il semble que ce soit la même racine qu'il y ait dans φλέψ [phléps] et dans φαλλός [phallos].

Il semble que les choses sont donc telles que ce point le plus manifeste, manifesté du désir dans ses apparences vitales soit justement ce qui se trouve ne pouvoir entrer dans l'aire du signifiant qu'à y déchaîner, si l'on peut dire, la barre.

Tout ce qui est de l'ordre de l'intrusion,
de la poussée vitale comme telle se trouvera…
pour autant qu'elle vient ici pointer, se
maximiser dans cette forme ou dans cette image
…sera quelque chose…
c'est cela que l'expérience nous montre,
nous ne faisons là que la lire
…qui inaugurera comme tel tout ce qui se présente :

- soit comme connotation d'*une absence* là où *cela n'a pas à être* puisque *cela n'est pas*, à savoir ce qui fait considérer le sujet humain *qui n'a pas le* φαλλός [phallos] comme *castré*,

- soit, inversement…
pour celui qui a quelque chose qui peut
prétendre à lui ressembler
…comme menacé de castration.

Effectivement, si je fais allusion aux *Mystères antiques*,
il est tout à fait frappant de voir que sur
les murailles…
les rares fresques que nous ayons conservées dans
une remarquable intégrité, celles de
« la villa des Mystères » à Pompéï
…c'est très précisément juste à côté de l'endroit
où se représente le dévoilement du φαλλός [phallos] que
surgissent, représentés avec une grandeur tout à fait
impressionnante, ces personnages en taille naturelle,
ces sortes de démons que nous pouvons identifier
par un certain nombre de recoupements.

Il y en a un sur un vase du Louvre et sur quelques
autres places.

Ces démons ailés, *bottés*, non pas *casqués* mais presque, et
en tout cas armés d'un *flagellum*, commencent d'appliquer
le châtiment rituel à une des impétrantes,
des initiantes qui sont dans l'image, c'est-à-dire
de faire surgir *le fantasme de la flagellation* sous la forme
la plus directe, dans la connexion la plus immédiate
avec le dévoilement du *phallus*.

Il est tout à fait clair aussi que par toute sorte
de tests, d'attestations…
    qui nous sont apportées par l'expérience qui
    n'a rien d'avéré et qui ne demande aucune espèce
    d'investigation dans la profondeur des Mystères
…il est clair que dans tous les cultes antiques,
c'est à mesure même qu'on s'approche du culte…
    c'est-à-dire de la manifestation signifiante
    de la puissance féconde de la grande déesse
…que tout ce qui se rapporte au φαλλός [phallos]
est l'objet d'amputations, de marques de castration
ou d'interdiction de plus en plus accentuées,
le caractère d'*eunuque* des prêtres de la grande déesse,
de la déesse syrienne, étant quelque chose
du plus reconnu, retrouvé dans toute sorte de textes.

C'est pour autant donc que le *phallus* se trouve situé,
recouvert toujours par quelque chose qui est
la castration, la barre mise sur son accession
au domaine signifiant, c'est-à-dire sur sa place
dans l'Autre avec un grand A.

Ce par quoi, dans le développement, la castration
s'introduit, ce n'est jamais…
    observez-le directement dans les observations
…par la voie *d'une interdiction sur la masturbation* par exemple.

Si vous lisez l'observation du petit Hans,
vous verrez que les premières interdictions
ne lui font aucun effet.

Si vous lisez l'histoire d'André GIDE, vous verrez
que ses parents ont bagarré pendant toutes
ses premières années pour l'en empêcher et que
le professeur BROUARDEL, lui montrant les grandes
piques et les grands couteaux qu'il avait…
    parce que déjà c'était la mode chez les médecins
    d'avoir chez soi tout un « décrochez-moi ça »
…lui promettait que s'il recommençait, « *on lui scierait ça* ».

Et l'enfant GIDE nous rapporte très bien qu'il n'a
pas cru un seul instant à une pareille menace,
parce qu'à la vérité cela lui paraissait extravagant.
Autrement dit, rien d'autre que *la manifestation* épisodique
des fantasmes du professeur BROUARDEL lui-même.

Ce n'est pas de cela du tout qu'il s'agit.
Comme nous l'indiquent les textes, les observations
aussi : c'est en tant que *l'être au monde* qui, après tout,
sur le plan du réel aurait le moins lieu
de se présumer comme étant châtré…
    à savoir celui qui avait l'occasion de l'être,
    c'est-à-dire la mère
…c'est pourtant sous cet angle, à savoir au niveau
de l'Autre, à la place où se manifeste la castration
dans l'Autre, où c'est le désir de l'Autre qui est
marqué de la barre signifiante de $\cancel{A}$ ici, c'est par
cette voie essentiellement que pour l'homme comme
pour la femme s'introduit le quelque chose de
spécifique qui fonctionne comme *complexe de castration*.

Quand nous avons parlé du *complexe d'Œdipe* au début du
trimestre dernier, j'ai accentué ceci sous la forme
de dire que, d'abord et avant tout, la première
personne à être châtrée dans la dialectique
intersubjective, c'est la mère.

C'est là d'abord qu'est rencontrée la position
de castration.

C'est à cause de cela que…
selon les destins qui sont différents
pour l'homme et pour la femme
…la petite fille…
parce que la castration est
d'abord rencontrée dans l'autre
…c'est à cause de cela que la petite fille réunit cette aperception avec ce dont la mère l'a frustrée.

C'est-à-dire que c'est d'abord sous la forme d'un reproche à la mère que ce qui est perçu dans la mère comme castration l'est donc aussi comme castration pour elle.

C'est sous le mode de cette rancune, qui vient s'ajouter aux autres frustrations antécédentes, que se présente, d'abord pour la fille - FREUD y insiste - le *complexe de castration*.

Et c'est parce que le père ne vient ici qu'en position de remplacement pour ce dont elle se trouve d'abord *frustrée*, qu'elle passe au plan de l'expérience de la *privation*.

C'est parce que déjà c'est au niveau *symbolique* que se présente ce pénis réel du père…
dont on nous dit qu'elle l'attend
comme un substitut de ce qu'elle a perçu
comme en étant frustrée
…que nous pouvons parler à ce moment de privation, avec la crise que cette privation engendre et le carrefour qu'il offre au sujet de renoncer, ou à son objet, c'est-à-dire au père, ou à son instinct, c'est-à-dire de s'identifier au père.

Il en résulte une curieuse conséquence : c'est que le pénis…
justement parce qu'il a été introduit dans
le complexe de castration de la femme
sous cette forme de *substitut symbolique*
…est à la source chez la femme de toutes sortes de conflits du type de ceux qu'on appelle *conflits de jalousie* ou encore *d'infidélité du partenaire*.

Ceci est ressenti comme une privation réelle, je veux dire avec un accent tout différent de ce que peut représenter le même conflit vu du côté de l'homme.

Je vais vite là-dessus…
J'y reviendrai, mais il y a une chose qu'il nous faut voir, c'est que si le *phallus* se trouve sous la forme barrée où il a sa place comme indiquant le désir de l'Autre, toute la suite de notre développement va nous montrer comment le sujet va avoir à trouver sa place d'objet désiré par rapport à ce désir de l'Autre, et par conséquent, c'est toujours…
    comme nous l'indique FREUD à propos de son aperçu si remarquable sur un enfant battu
…c'est toujours en tant qu'il n'a pas le φαλλός [phallos] que le sujet en fin de compte devra être situé, qu'il trouvera son identification de sujet, en tant - nous le verrons - que le sujet est comme tel, lui-même un sujet marqué de la barre.

Ceci se manifeste d'une façon claire chez la femme, dont j'ai abordé aujourd'hui par une simple indication les incidences de son développement à propos du *phallus*.

C'est ainsi qu'en somme, la femme se trouve prise dans un dilemme…
    l'homme aussi d'ailleurs
…insoluble, qui est ce autour de quoi il faut placer toutes les manifestations types de sa féminité : névrotiques ou pas.

C'est, comme je vous l'ai indiqué, pour ce qui est de trouver sa satisfaction, à savoir d'abord le pénis de l'homme, puis ensuite, par substitution, le désir de l'enfant.

Ceci est classique.

Je ne fais ici qu'indiquer ce qui est courant dans la théorie analytique.

Qu'est-ce que cela veut dire ?
C'est qu'en fin de compte, pour retrouver une satisfaction aussi foncière, aussi fondamentale que celle de la maternité, aussi exigeante d'ailleurs, aussi instinctuelle, elle ne trouve ce qui est satisfaction que par les voies de la ligne *substitutive* : c'est pour autant, dirais-je, que le pénis est d'abord un substitut…
    j'irai jusqu'à dire *un fétiche*,
…puis ensuite que l'enfant, lui aussi, par un certain côté est *un fétiche*, que la femme rejoint ce qui est, disons, son instinct et sa satisfaction naturelle.

Inversement, pour tout ce qui est dans la ligne de son désir, elle se trouve liée à la nécessité…
    impliquée par la fonction du φαλλός [phallos]
…d'être - jusqu'à un certain degré, qui varie - d'être ce φαλλός [phallos] en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré, et c'est bien à cela effectivement que répondent […] si refoulée que soit la fonction du φαλλός [phallos], ce qui, dans ce qui est considéré comme à proprement parler la féminité, est toute la phase d'exhibition, à savoir ce en quoi la femme se propose comme objet du désir.

Tout ce qui dans la fonction féminine…
    pour autant qu'elle s'exhibe et
    se propose comme objet du désir
…l'identifie d'une façon latente et secrète au φαλλός, c'est-à-dire en somme, situe son être de sujet comme φαλλός désiré, comme signifiant du désir de l'autre, le situe, cet être, au-delà de ce qu'on peut appeler *la mascarade féminine* puisqu'en fin de compte tout ce qu'elle montre de sa féminité est précisément lié à cette identification profonde, à un signifiant qui est le plus lié à sa féminité.

Nous voyons là apparaître le rôle et la racine de ce qu'on peut appeler, dans l'achèvement du sujet sur la voie du désir de l'Autre, sa profonde *Verwerfung*… son profond rejet en tant qu'être de ce en quoi elle apparaît, comme à proprement parler, sous le mode féminin.

Sa satisfaction passe donc par *la voie substitutive*, et *son désir* se manifeste sur le plan où il ne peut aboutir qu'à une profonde *Verwerfung*, à une profonde *étrangeté de son être*, à ce en quoi elle se doit de paraître.

Ne croyez pas que pour l'homme la situation soit meilleure. Elle est même plus comique.
Le φαλλός, lui il l'a, le malheureux !
Et c'est bien en effet de savoir que sa mère ne l'a pas qui le traumatise, car alors, comme elle est beaucoup plus forte, où allons-nous ?

C'est là, dans cette crainte primitive pour les femmes, que Karen HORNEY montrait un des ressorts les plus essentiels des troubles du *complexe de castration*.

De même que la femme fut prise dans un dilemme, l'homme est pris dans un autre. C'est dans la ligne de la satisfaction que pour lui *la mascarade* s'établit, parce qu'en fin de compte il résoudra la question du danger qui menace ce qu'il a effectivement par ce que nous connaissons bien,
à savoir *l'identification* pure et simple :

- à celui qui en a les insignes,
- à celui qui a toutes les apparences d'avoir échappé au danger, c'est-à-dire au père.

Et en fin de compte l'homme n'est jamais viril que par une série indéfinie de procurations. Celles-ci lui viennent de tous ses *grands-parents* et de tous ses *ancêtres*, en passant par *l'ancêtre direct*.

Mais inversement, dans la ligne du désir…
c'est-à-dire pour autant qu'il a à trouver sa satisfaction de la femme
…il va chercher le φαλλός aussi.

Nous en avons tous les témoignages cliniques et autres, j'y reviendrai la prochaine fois.

Et c'est bien justement parce que ce φαλλός , il ne le trouve pas là où il le cherche, qu'il le cherche partout ailleurs.

En d'autres termes, *le pénis symbolique*, pour la femme, est à l'intérieur, si l'on peut dire, du champ de *son désir*, au lieu que pour l'homme il est à l'extérieur. Ceci pour vous expliquer que les hommes ont toujours dans la relation des tendances centrifuges.

C'est pour autant donc :
- qu'en fin de compte elle n'est pas elle-même,
- pour autant qu'elle est dans le champ de son désir,
- c'est-à-dire pour autant que dans le champ de son désir il faut qu'elle soit le φαλλός,

…que la femme éprouvera la *Verwerfung*, que *l'identification* subjective est celle qui se termine au niveau de la seconde ligine :

$$\boxed{D \Longrightarrow A \diamond d \Longleftrightarrow s(A) \Longleftarrow I}$$

Et c'est pour autant qu'il n'est pas lui-même, en tant qu'il satisfait, c'est-à-dire qu'il obtient la satisfaction de l'autre, que l'homme se trouve, dans l'amour, hors de son Autre.

Donc c'est pour autant, dirai-je, qu'il ne se perçoit que comme l'instrument de la satisfaction.

Et c'est pour cela qu'en fin de compte le problème de l'amour est le problème de cette profonde division qu'il introduit à l'intérieur des activités du sujet.

C'est toujours parce que ce dont il s'agit, selon la définition même de l'amour, c'est de donner ce qu'il n'a pas :
c'est de donner - pour l'homme - ce qu'il n'a pas, à un être qui n'a pas ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire qui n'a pas le *phallus*.

FREUD Einige psychische Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds (1925)*) [Retour texte 23-04]

Meine und meiner Schüler Arbeiten vertreten mit stetig wachsender Entschiedenheit die Forderung, daß die Analyse der Neurotiker auch die erste Kindheitsperiode, die Zeit der Frühblüte des Sexuallebens, durchdringen müsse. Nur wenn man die ersten Äußerungen der mitgebrachten Triebkonstitution und die Wirkungen der frühesten Lebenseindrücke erforscht, kann man die Triebkräfte der späteren Neurose richtig erkennen und ist gesichert gegen die Irrtümer, zu denen man durch die Umbildungen und Überlagerungen der Reifezeit verlockt würde. Diese Forderung ist nicht nur theoretisch bedeutsam, sie hat auch praktische Wichtigkeit, denn sie scheidet unsere Bemühungen von der Arbeit solcher Ärzte, die, nur therapeutisch orientiert, sich eine Strecke weit analytischer Methoden bedienen. Solch eine Frühzeitanalyse ist langwierig, mühselig und stellt Ansprüche an Arzt und Patient, deren Erfüllung die Praxis nicht immer entgegenkommt. Sie führt ferner in Dunkelheiten, durch welche uns noch immer die Wegweiser fehlen. Ja, ich meine, man darf den Analytikern die Versicherung geben, daß ihrer wissenschaftlichen Arbeit die Gefahr, mechanisiert und damit uninteressant zu werden, auch für die nächsten Jahrzehnte nicht droht.
Im folgenden teile ich ein Ergebnis der analytischen Forschung mit, das sehr wichtig wäre, wenn es sich als allgemein gültig erweisen ließe. Warum schiebe ich die Veröffentlichung nicht auf, bis mir eine reichere Erfahrung diesen Nachweis, wenn er zu erbringen ist, geliefert hat? Weil in meinen Arbeitsbedingungen eine Veränderung eingetreten ist, deren Folgen ich nicht verleugnen kann. Früher einmal gehörte ich nicht zu denen, die eine vermeintliche Neuheit nicht eine Weile bei sich behalten können, bis sie Bekräftigung oder Berichtigung gefunden hat. Die *Traumdeutung* und das ›Bruchstück einer Hysterie-Analyse‹ (der Fall Dora) sind, wenn nicht durch neun Jahre nach dem Horazischen Rezept, so doch durch vier bis fünf Jahre von mir unterdrücktt worden, ehe ich sie der Öffentlichkeit preisgab. Aber damals dehnte sich die Zeit unabsehbar vor mir aus — *oceans of time,* wie ein liebenswürdiger Dichter sagt —, und das Material strömte mir so reichlich zu, daß ich mich der Erfahrungen kaum erwehren konnte. Auch war ich der einzige Arbeiter auf einem neuen Gebiet, meine Zurückhaltung brachte mir keine Gefahr und anderen keinen Schaden.
Das ist nun alles anders geworden. Die Zeit vor mir ist begrenzt, sie wird nicht mehr vollständig von der Arbeit ausgenützt; die Gelegenheiten, neue Erfahrungen zu machen, kommen also nicht so reichlich. Wenn ich etwas Neues zu sehen glaube, bleibt es mir unsicher, ob ich die Bestätigung abwarten kann. Auch ist alles bereits abgeschöpft, was an der Oberfläche dahintrieb; das übrige muß in langsamer Bemühung aus der Tiefe geholt werden. Endlich bin ich nicht mehr allein, eine Schar von eifrigen Mitarbeitern ist bereit, sich auch das Unfertige, unsicher Erkannte zunutze zu machen, ich darf ihnen den Anteil der Arbeit überlassen, den ich sonst selbst besorgt hätte. So fühle ich mich gerechtfertigt, diesmal etwas mitzuteilen, was dringend der Nachprüfung bedarf, ehe es in seinem Wert oder Unwert erkannt werden kann.

Wenn wir die ersten psychischen Gestaltungen des Sexuallebens beim Kinde untersuchten, nahmen wir regelmäßig das männliche Kind, den kleinen Knaben, zum Objekt. Beim kleinen Mädchen, meinten wir, müsse es ähnlich zugehen, aber doch in irgendeiner Weise anders. An welcher Stelle des Entwicklungsganges diese Verschiedenheit zu finden ist, das wollte sich nicht klar ergeben. Die Situation des Ödipuskomplexes ist die erste Station, die wir beim Knaben mit Sicherheit erkennen. Sie ist uns leicht verständlich, weil in ihr das Kind an demselben Objekt festhält, das es bereits in der vorhergehenden Säuglings- und Pflegeperiode mit seiner noch nicht genitalen Libido besetzt hatte. Auch daß es dabei den Vater als störenden Rivalen empfindet, den es beseitigen und ersetzen möchte, leitet sich glatt aus den realen Verhältnissen ab. Daß die Ödipus-Einstellung des Knaben der phallischen Phase angehört und an der Kastrationsangst, also am narzißtischen Interesse für das Genitale, zugrunde geht, habe ich an anderer Stelle[1)] ausgeführt. Eine Erschwerung des Verständnisses ergibt sich aus der Komplikation, daß der Ödipuskomplex selbst beim Knaben doppelsinnig angelegt ist, aktiv und passiv, der bisexuellen Anlage entsprechend. Der Knabe will auch als Liebesobjekt des Vaters die Mutter ersetzen, was wir als feminine Einstellung bezeichnen.
An der Vorgeschichte des Ödipuskomplexes beim Knaben ist uns noch lange nicht alles klar. Wir kennen aus ihr eine Identifizierung mit dem Vater zärtlicher Natur, welcher der Sinn der Rivalität bei der Mutter noch abgeht. Ein anderes Element dieser Vorzeit ist die, wie ich meine, nie ausbleibende masturbatorische Betätigung am Genitale, die frühkindliche Onanie, deren mehr oder minder gewalttätige Unterdrücktung von Seiten der Pflegepersonen den Kastrationskomplex aktiviert. Wir nehmen an, daß diese Onanie am Ödipuskomplex hängt und die Abfuhr seiner Sexualerregung bedeutet. Ob sie von Anfang an diese Beziehung hat oder nicht vielmehr spontan als Organbetätigung auftritt und erst später den Anschluß an den Ödipuskomplex gewinnt, ist unsicher; die letztere Möglichkeit ist die weitaus wahrscheinlichere. Fraglich ist auch noch die Rolle des Bettnässens und seiner Abgewöhnung durch die Eingriffe der Erziehung. Wir bevorzugen die einfache Synthese, das fortgesetzte Bettnässen sei der Erfolg der Onanie, seine Unterdrücktung werde vom Knaben wie eine Hemmung der Genitaltätigkeit, also im Sinne einer Kastrationsdrohung gewertet, aber ob wir damit jedesmal recht haben, steht dahin. Endlich läßt uns die Analyse schattenhaft erkennen, wie eine Belauschung des elterlichen Koitus in sehr früher Kinderzeit die erste sexuelle Erregung setzen und durch ihre nachträglichen Wirkungen der Ausgangspunkt für die ganze Sexualentwicklung werden kann. Die Onanie sowie die beiden Einstellungen des Ödipuskomplexes knüpfen späterhin an den in der Folge gedeuteten Eindruck an. Allein wir können nicht annehmen, daß solche Koitusbeobachtungen ein regelmäßiges Vorkommnis sind, und stoßen hier mit dem Problem der »Urphantasien« zusammen. So vieles ist also auch in der Vorgeschichte des Ödipuskomplexes beim Knaben noch ungeklärt, harrt der Sichtung und der Entscheidung, ob immer der nämliche Hergang anzunehmen ist oder ob nicht sehr verschiedenartige Vorstadien zum Treffpunkt der gleichen Endsituation führen.

Der Ödipuskomplex des kleinen Mädchens birgt ein Problem mehr als der des Knaben. Die Mutter war anfänglich beiden das erste Objekt, wir haben uns nicht zu verwundern, wenn der Knabe es für den Ödipuskomplex beibehält. Aber wie kommt das Mädchen dazu, es aufzugeben und dafür den Vater zum Objekt zu nehmen? In der Verfolgung dieser Frage habe ich einige Feststellungen machen können, die gerade auf die Vorgeschichte der Ödipus-Relation beim Mädchen Licht werfen können. Jeder Analytiker hat die Frauen kennengelernt, die mit besonderer Intensität und Zähigkeit an ihrer Vaterbindung festhalten und an dem Wunsch, vom Vater ein Kind zu bekommen, in dem diese gipfelt. Man hat guten Grund anzunehmen, daß diese Wunschphantasie auch die Triebkraft ihrer infantilen Onanie war, und gewinnt leicht den Eindruck, hier vor einer elementaren, nicht weiter auflösbaren Tatsache des kindlichen Sexuallebens zu stehen. Eingehende Analyse gerade dieser Fälle zeigt aber etwas anderes, nämlich daß der Ödipuskomplex hier eine lange Vorgeschichte hat und eine gewissermaßen sekundäre Bildung ist.

Nach einer Bemerkung des alten Kinderarztes Lindner [2] entdeckt das Kind die lustspendende Genitalzone — Penis oder Klitoris — während des Wonnesaugens (Lutschens). Ich will es dahingestellt sein lassen, ob das Kind diese neugewonnene Lustquelle wirklich zum Ersatz für die kürzlich verlorene Brustwarze der Mutter nimmt, worauf spätere Phantasien *(fellatio)* deuten mögen. Kurz, die Genitalzone wird irgendeinmal entdeckt, und es scheint unberechtigt, den ersten Betätigungen an ihr einen psychischen Inhalt unterzulegen. Der nächste Schritt in der so beginnenden phallischen Phase ist aber nicht die Verknüpfung dieser Onanie mit den Objektbesetzungen des Ödipuskomplexes, sondern eine folgenschwere Entdeckung, die dem kleinen Mädchen beschieden ist. Es bemerkt den auffällig sichtbaren, groß angelegten Penis eines Bruders oder Gespielen, erkennt ihn sofort als überlegenes Gegenstück seines eigenen, kleinen und versteckten Organs und ist von da an dem Penisneid verfallen.

Ein interessanter Gegensatz im Verhalten der beiden Geschlechter: Im analogen Falle, wenn der kleine Knabe die Genitalgegend des Mädchens zuerst erblickt, benimmt er sich unschlüssig, zunächst wenig interessiert ; er sieht nichts, oder er verleugnet seine Wahrnehmung, schwächt sie ab, sucht nach Auskünften, um sie mit seiner Erwartung in Einklang zu bringen. Erst später, wenn eine Kastrationsdrohung auf ihn Einfluß gewonnen hat, wird diese Beobachtung für ihn bedeutungsvoll werden; ihre Erinnerung oder Erneuerung regt einen fürchterlichen Affektsturm in ihm an und unterwirft ihn dem Glauben an die Wirklichkeit der bisher verlachten Androhung. Zwei Reaktionen werden aus diesem Zusammentreffen hervorgehen, die sich fixieren können und dann jede einzeln oder beide vereint oder zusammen mit anderen Momenten sein Verhältnis zum Weib dauernd bestimmen werden: Abscheu vor dem verstümmelten Geschöpf oder triumphierende Geringschätzung desselben. Aber diese Entwicklungen gehören einer, wenn auch nicht weit entfernten Zukunft an.

Anders das kleine Mädchen. Sie ist im Nu fertig mit ihrem Urteil und ihrem Entschluß. Sie hat es gesehen, weiß, daß sie es nicht hat, und will es haben.[3]

An dieser Stelle zweigt der sogenannte Männlichkeitskomplex des Weibes ab, welcher der vorgezeichneten Entwicklung zur Weiblichkeit eventuell große Schwierigkeiten bereiten wird, wenn es nicht gelingt, ihn bald zu überwinden. Die Hoffnung, doch noch einmal einen Penis zu bekommen und dadurch dem Manne gleich zu werden, kann sich bis in unwahrscheinlich späte Zeiten erhalten und zum Motiv für sonderbare, sonst unverständliche Handlungen werden. Oder es tritt der Vorgang ein, den ich als *Verleugnung* bezeichnen möchte, der im kindlichen Seelenleben weder selten noch sehr gefährlich zu sein scheint, der aber beim Erwachsenen eine Psychose einleiten würde. Das Mädchen verweigert es, die Tatsache ihrer Kastration anzunehmen, versteift sich in der Überzeugung, daß sie doch einen Penis besitzt, und ist gezwungen, sich in der Folge so zu benehmen, als ob sie ein Mann wäre. Die psychischen Folgen des Penisneides, soweit er nicht in der Reaktionsbildung des Männlichkeitskomplexes aufgeht, sind vielfältige und weittragende. Mit der Anerkennung seiner narzißtischen Wunde stellt sich — gleichsam als Narbe — ein Minderwertigkeitsgefühl bein) Weibe her. Nachdem es den ersten Versuch, seinen Penismangel als persönliche Strafe zu erklären, überwunden und die Allgemeinheit dieses Geschlechtscharakters erfaßt hat, beginnt es, die Geringschätzung des Mannes für das in einem entscheidenden Punkt verkürzte Geschlecht zu teilen, und hält wenigstens in diesem Urteil an der eigenen Gleichstellung mit dem Manne fest.[4]

Auch wenn der Penisneid auf sein eigentliches Objekt verzichtet hat, hört er nicht auf zu existieren, er lebt in der Charaktereigenschaft der *Eifersucht* mit leichter Verschiebung fort. Gewiß ist die Eifersucht nicht allein einem Geschlecht eigen und begründet sich auf einer breiteren Basis, aber ich meine, daß sie doch im Seelenleben des Weibes eine weitaus größere Rolle spielt, weil sie aus der Quelle des abgelenkten Penisneides eine ungeheure Verstärkung bezieht. Ehe ich noch diese Ableitung der Eifersucht kannte, hatte ich für die bei Mädchen so häufige Onaniephantasie »Ein Kind wird geschlagen« eine erste Phase konstruiert, in der sie die Bedeutung hat, ein anderes Kind, auf das man als Rivalen eifersüchtig ist, soll geschlagen werden.[5]

Diese Phantasie scheint ein Relikt aus der phallischen Periode der Mädchen; die eigentümliche Starrheit, die mir an der monotonen Formel: Ein Kind wird geschlagen, auffiel, läßt wahrscheinlich noch eine besondere Deutung zu. Das Kind, das da geschlagen — geliebkost wird, mag im Grunde nichts anderes sein als die Klitoris selbst, so daß die Aussage zu allertiefst das Eingeständnis der Masturbation enthält, die sich vom Anfang in der phallischen Phase bis in späte Zeiten an den Inhalt der Formel knüpft.

Eine dritte Abfolge des Penisneides scheint die Lockerung des zärtlichen Verhältnisses zum Mutterobjekt. Man versteht den Zusammenhang nicht sehr gut, überzeugt sich aber, daß am Ende fast immer die Mutter für den Penismangel verantwortlich gemacht wird, die das Kind mit so ungenügender Ausrüstung in die Welt geschickt hat. Der historische Hergang ist oft der, daß bald nach der Entdeckung der Benachteiligung am Genitale Eifersucht gegen ein anderes Kind auftritt, das von der Mutter angeblich mehr geliebt wird, wodurch eine Motivierung für die Lösung von der Mutterbindung gewonnen ist. Dazu stimmt es dann, wenn dies von der Mutter bevorzugte Kind das erste Objekt der in Masturbation auslaufenden Schlagephantasie wird.

Eine andere überraschende Wirkung des Penisneides — oder der Entdeckung der Minderwertigkeit der Klitoris — ist gewiß die wichtigste von allen. Ich hatte oftmals vorher den Eindruck gewonnen, daß das Weib im allgemeinen die Masturbation schlechter verträgt als der Mann, sich öfter gegen sie sträubt und außerstande ist, sich ihrer zu bedienen, wo der Mann unter gleichen Verhältnissen unbedenklich zu diesem Auskunftsmittel gegriffen hätte. Es ist begreiflich, daß die Erfahrung ungezählte Ausnahmen von diesem Satz aufweisen würde, wenn man ihn als Regel aufstellen wollte. Die Reaktionen der menschlichen Individuen beiderlei Geschlechts sind ja aus männlichen und weiblichen Zügen gemengt. Aber es blieb doch der Anschein übrig, daß der Natur des Weibes die Masturbation ferner liege, und man konnte zur Lösung des angenommenen Problems die Erwägung heranziehen, daß wenigstens die Masturbation an der Klitoris eine männliche Betätigung sei und daß die Entfaltung der Weiblichkeit die Wegschaffung der Klitorissexualität zur Bedingung habe. Die Analysen der phallischen Vorzeit haben mich nun gelehrt, daß beim Mädchen bald nach den Anzeichen des Penisneides eine intensive Gegenströmung gegen die Onanie auftritt, die nicht allein auf den Einfluß der erziehenden Pflegeperson zurückgeführt werden kann. Diese Regung ist offenbar ein Vorbote jenes Verdrängungsschubes, der zur Zeit der Pubertät ein großes Stück der männlichen Sexualität beseitigen wird, um Raum für die Entwicklung der Weiblichkeit zu schaffen. Es mag sein, daß diese erste Opposition gegen die autoerotische Betätigung ihr Ziel nicht erreicht. So war es auch in den von mir analysierten Fällen. Der Konflikt setzte sich dann fort, und das Mädchen tat damals wie später alles, um sich vom Zwang zur Onanie zu befreien. Manche späteren Äußerungen des Sexuallebens beim Weibe bleiben unverständlich, wenn man dies starke Motiv nicht erkennt.

Ich kann mir diese Auflehnung des kleinen Mädchens gegen die phallische Onanie nicht anders als durch die Annahme erklären, daß ihm diese lustbringende Betätigung durch ein nebenhergehendes Moment arg verleidet wird. Dieses Moment brauchte man dann nicht weit weg zu suchen; es müßte die mit dem Penisneid verknüpfte narzißtische Kränkung sein, die Mahnung, daß man es in diesem Punkte doch nicht mit dem Knaben aufnehmen kann und darum die Konkurrenz mit ihm am besten unterläßt.

In solcher Weise drängt die Erkenntnis des anatomischen Geschlechtsunterschieds das kleine Mädchen von der Männlichkeit und von der männlichen Onanie weg in neue Bahnen, die zur Entfaltung der Weiblichkeit führen.
Vom Ödipuskomplex war bisher nicht die Rede, er hatte auch soweit keine Rolle gespielt. Nun aber gleitet die Libido des Mädchens — man kann nur sagen: längs der vorgezeichneten symbolischen Gleichung Penis = Kind — in eine neue Position. Es gibt den Wunsch nach dem Penis auf, um den Wunsch nach einem Kinde an die Stelle zu setzen, und nimmt *in dieser Absicht* den Vater zum Liebesobjekt. Die Mutter wird zum Objekt der Eifersucht, aus dem Mädchen ist ein kleines Weib geworden. Wenn ich einer vereinzelten analytischen Erhebung glauben darf, kann es in dieser neuen Situation zu körperlichen Sensationen kommen, die als vorzeitiges Erwachen des weiblichen Genitalapparates zu beurteilen sind. Wenn diese Vaterbindung später als verunglückt aufgegeben werden muß, kann sie einer Vateridentifizierung weichen, mit der das Mädchen zum Männlichkeitskomplex zurückkehrt und sich eventuell an ihm fixiert.
Ich habe nun das Wesentliche gesagt, das ich zu sagen hatte, und mache halt, um das Ergebnis zu überblicken. Wir haben Einsicht in die Vorgeschichte des Ödipuskomplexes beim Mädchen bekommen. Das Entsprechende beim Knaben ist ziemlich unbekannt. Beim Mädchen ist der Ödipuskomplex eine sekundäre Bildung. Die Auswirkungen des Kastrationskomplexes gehen ihm vorher und bereiten ihn vor. Für das Verhältnis zwischen Ödipus- und Kastrationskomplex stellt sich ein fundamentaler Gegensatz der beiden Geschlechter her. *Während der Ödipuskomplex des Knaben am Kastrationskomplex zugrunde geht,*[6] *wird der des Mädchens durch den Kastrationskomplex ermöglicht und eingeleitet.* Dieser Widerspruch erhält seine Aufklärung, wenn man erwägt, daß der Kastrationskomplex dabei immer im Sinne seines Inhaltes wirkt, hemmend und einschränkend für die Männlichkeit, befördernd auf die Weiblichkeit. Die Differenz in diesem Stück der Sexualentwicklung beim Mann und Weib ist eine begreifliche Folge der anatomischen Verschiedenheit der Genitalien und der damit verknüpften psychischen Situation, sie entspricht dem Unterschied von vollzogener und bloß angedrohter Kastration. Unser Ergebnis ist also im Grunde eine Selbstverständlichkeit, die man hätte vorhersehen können.
Indes der Ödipuskomplex ist etwas so Bedeutsames, daß es auch nicht folgenlos bleiben kann, auf welche Weise man in ihn hineingeraten und von ihm losgekommen ist. Beim Knaben — so habe ich in der letzterwähnten Publikation ausgeführt, an die ich hier überhaupt anknüpfe — wird der Komplex nicht einfach verdrängt, er zerschellt förmlich unter dem Schock der Kastrationsdrohung. Seine libidinösen Besetzungen werden aufgegeben, desexualisiert und zum Teil sublimiert, seine Objekte dem Ich einverleibt, wo sie den Kern des Über-Ichs bilden und dieser Neuformation charakteristische Eigenschaften verleihen. Im normalen, besser gesagt: im idealen Falle besteht dann auch im Unbewußten kein Ödipuskomplex mehr, das Über-Ich ist sein Erbe geworden. Da der Penis — im Sinne Ferenczis — seine außerordentlich hohe narzißtische Besetzung seiner organischen Bedeutung für die Fortsetzung der Art verdankt, kann man die Katastrophe des Ödipuskomplexes — die Abwendung vom Inzest, die Einsetzung von Gewissen und Moral — als einen Sieg der Generation über das Individuum auffassen. Ein interessanter Gesichtspunkt, wenn man erwägt, daß die Neurose auf einem Sträuben des Ichs gegen den Anspruch der Sexualfunktion beruht. Aber das Verlassen des Standpunktes der individuellen Psychologie führt zunächst nicht zur Klärung der verschlungenen Beziehungen.
Beim Mädchen entfällt das Motiv für die Zertrümmerung des Ödipuskomplexes. Die Kastration hat ihre Wirkung bereits früher getan, und diese bestand darin, das Kind in die Situation des Ödipuskomplexes zu drängen. Dieser entgeht darum dem Schicksal, das ihm beim Knaben bereitet wird, er kann langsam verlassen, durch Verdrängung erledigt werden, seine Wirkungen weit in das für das Weib normale Seelenleben verschieben. Man zögert es auszusprechen, kann sich aber doch der Idee nicht erwehren, daß das Niveau des sittlich Normalen für das Weib ein anderes wird. Das Uber-Ich wird niemals so unerbittlich, so unpersönlich, so unabhängig von seinen affektiven Ursprüngen, wie wir es vom Manne fordern. Charakterzüge, die die Kritik seit jeher dem Weibe vorgehalten hat, daß es weniger Rechtsgefühl zeigt als der Mann, weniger Neigung zur Unterwerfung unter die großen Notwendigkeiten des Lebens, sich öfter in seinen Entscheidungen von zärtlichen und feindseligen Gefühlen leiten läßt, fänden in der oben abgeleiteten Modifikation der Über-Ichbildung eine ausreichende Begründung. Durch den Widerspruch der Feministen, die uns eine völlige Gleichstellung und Gleichschätzung der Geschlechter aufdrängen wollen, wird man sich in solchen Urteilen nicht beirren lassen, wohl aber bereitwillig zugestehen, daß auch die Mehrzahl der Männer weit hinter dem männlichen Ideal zurückbleibt und daß alle menschlichen Individuen infolge ihrer bisexuellen Anlage und der gekreuzten Vererbung männliche und weibliche Charaktere in sich vereinigen, so daß die reine Männlichkeit und Weiblichkeit theoretische Konstruktionen bleiben mit ungesichertem Inhalt.
Ich bin geneigt, den hier vorgebrachten Ausführungen über die psychischen Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds Wert beizulegen, aber ich weiß, daß diese Schätzung nur aufrechtzuhalten ist, wenn sich die an einer Handvoll Fällen gemachten Funde allgemein bestätigen und als typisch herausstellen. Sonst bliebe es eben ein Beitrag zur Kenntnis der mannigfaltigen Wege in der Entwicklung des Sexuallebens. In den schätzenswerten und inhaltreichen Arbeiten über den Männlichkeits- und Kastrationskomplex des Weibes von Abraham (1921), Horney (1923), Helene Deutsch (1925) findet sich vieles, was nahe an meine Darstellung rührt, nichts, was sich ganz mit ihr deckt, so daß ich diese Veröffentlichung auch in dieser Hinsicht rechtfertigen möchte.

---

*) [Erstveröffentlichung: *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, Bd. 11 (4), 1925, S. 401-10. — *Gesammelte Werke*, Bd. 14, S. 19-30.]
1) ›Der Untergang des Ödipuskomplexes‹.
2) Siehe: *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie.*
3) Hier ist der Anlaß, eine Behauptung zu berichtigen, die ich vor Jahren aufgestellt habe. Ich meinte, das Sexualinteresse der Kinder werde nicht wie das der Heranreifenden durch den Geschlechtsunterschied geweckt, sondern entzünde sich an dem Problem, woher die Kinder kommen. Das trifft also wenigstens für das Mädchen gewiß nicht zu. Beim Knaben wird es wohl das eine Mal so, das andere Mal anders zugehen können, oder bei beiden Geschlechtern werden die zufälligen Anlässe des Lebens darüber entscheiden. —
4) Ich habe schon in meiner ersten kritischen Äußerung ›Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung‹ *(1914 d)* erkannt, daß dies der Wahrheitskern der Adlerschen Lehre ist, die kein Bedenken trägt, die ganze Welt aus diesem einen Punkte (Organminderwertigkeit — männlicher Protest — Abrücken von der weiblichen Linie) zu erklären, und sich dabei rühmt, die Sexualität zugunsten des Machtstrebens ihrer Bedeutung beraubt zu haben! Das einzige »minderwertige« Organ, das ohne Zweideutigkeit diesen Namen verdient, wäre also die Klitoris. Anderseits hört man, daß Analytiker sich rühmen, trotz

jahrzehntelanger Bemühung nichts von der Existenz eines Kastrationskomplexes wahrgenommen zu haben. Man muß sich vor der Größe dieser Leistung in Bewunderung beugen, wenn es auch nur eine negative Leistung, ein Kunststück im Übersehen und Verkennen ist. Die beiden Lehren ergeben ein interessantes Gegensatzpaar: Hier keine Spur von einem Kastrationskomplex, dort nichts anderes als Folgen desselben.

[5] »Ein Kind wird geschlagen«.

[6] Siehe ibid.

Si « *les choses de l'homme* », dont nous nous occupons en principe, sont marquées de *son rapport au signifiant*, on ne peut pas user du *signifiant* pour parler de ces « *choses* » comme pour parler des choses que le *signifiant* l'aide à poser.

En d'autres termes, il doit y avoir une différence dans la façon dont nous parlons des « *choses de l'homme* » et dans la façon dont nous parlons des autres choses.

Nous savons bien que les choses ne sont pas *insensibles* à l'approche du *signifiant*, que leur rapport à l'ordre du λόγος [logos] doit être étudié et que nous sommes *en mesure*, plus que nos prédécesseurs, de nous apercevoir que la façon dont en fin de compte le langage pénètre les choses, les sillonne, les soulève, les bouleverse un tant soit peu, pose bien des questions.

Mais enfin nous en sommes maintenant *au point où nous savons...*
où nous supposons tout au moins
…sauf erreur, que les choses, elles, ne sont pas développées dans le langage.
C'est tout au moins de là que l'on est parti pour le travail de la science telle qu'elle est actuellement constituée pour nous, de la science de la φύσις [phusis].

Penser d'abord à châtier le langage, c'est-à-dire à le réduire au *minimum nécessaire pour que cette prise sur les choses* puisse se faire, c'est ce qu'on appelle *l'analytique transcendantale*.

Enfin, on s'est arrangé à réduire le langage…
pour les choses
…à sa fonction d'interrogation.

En somme on l'a autant que possible, et naturellement pas totalement, dégagé des choses où il était profondément engagé jusqu'à une certaine époque qui correspond à peu près au début de la science moderne.

Maintenant, bien entendu, tout se complique.
Ne constatons-nous pas à la fois :

- de singulières *convulsions* dans les choses, qui ne sont certainement pas sans rapport avec la façon dont nous les interrogeons,

- et d'autre part, de curieuses impasses dans le langage, qui, au moment où nous parlons des choses, nous deviennent strictement incompréhensibles ?

Mais cela ne nous regarde pas.
Nous, nous en sommes à l'homme.
Et là, tout ce que je vous fais remarquer,
c'est que *le langage* n'est pas, jusqu'à présent, dégagé.

Le langage avec lequel l'interroger n'est pas dégageable comme nous le croyons dégagé quand nous tenons sur « *les choses de l'homme* » le discours de l'académie ou de la psychologie psychiatrique.

Jusqu'à nouvel ordre, c'est le même.
Nous pouvons très suffisamment nous-mêmes nous apercevoir de la pauvreté des constructions auxquelles nous nous livrons, et d'ailleurs de leur immutabilité car, à la vérité, depuis un siècle que l'on parle de l'hallucination en psychiatrie, *on n'a* à peu près *pas fait un pas*, on ne sait toujours pas, on ne peut toujours pas définir d'une autre façon que dérisoire ce qu'est l'hallucination en psychiatrie.

Tout le langage, d'ailleurs, de la psychologie psychiatrique porte ce même handicap de nous faire sentir en somme son profond piétinement et de nous faire sentir ceci, que nous exprimons ainsi : nous disons qu'on *réifie* telle ou telle fonction, et nous sentons l'arbitraire de ces réifications quand on parle, même dans un langage bleulérien, de la *discordance* dans la schizophrénie.

Nous avons l'impression que nous sommes là dans quelque chose quand nous disons *réifier*.
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Ce n'est pas du tout que nous reprochions à cette psychologie de faire de l'homme une chose…
    plût au ciel qu'il en fît une chose
…c'est bien le but d'une science de l'homme.

Mais justement, il en fait une chose qui n'est rien d'autre que du langage qui gèle prématurément, qui substitue hâtivement sa propre forme de langage à quelque chose qui est déjà tissé dans le langage.

Ce que nous appelons en somme « *formations de l'inconscient* », ce que FREUD nous a présenté comme *formations de l'inconscient*, ce n'est pas autre chose que cette « *prise* » d'un certain *primaire*…
    d'ailleurs c'est bien pour cela
    qu'il l'a appelé *le processus primaire*
…cette « *prise* » d'un certain *primaire* dans le langage.

Le langage *marque* ce *primaire*, et c'est pourquoi la découverte de FREUD, la découverte de l'*inconscient*, peut être dite « *préparée* » par l'interrogation de ce *primaire*, pour autant que d'abord est détectée sa structure de langage.

Quand je dis « *préparée* », elle pourrait permettre de préparer l'interrogation de ce *primaire*, d'introduire à une juste interrogation des tendances primaires.

Mais nous n'en sommes pas là tant que nous n'avons pas fait le point de ce qu'il s'agit d'abord de reconnaître, à savoir que ce *primaire* est d'abord et avant tout *tissé comme du langage*.

C'est pour cela que je vous y ramène, et c'est pour cela aussi que ceux qui jusqu'à présent vous *promettent*, *vous font miroiter* « *la synthèse de la psychanalyse et de la biologie* » vous montrent manifestement, par le fait qu'il n'y a absolument rien d'amorcé dans ce sens, vous démontrent que c'est *un leurre*.

Et même, nous irons plus loin *en affirmant que* jusqu'à nouvel ordre, de le promettre c'est *une escroquerie*.

Nous en sommes donc à essayer de situer, de projeter, de *manifester* devant vous ce que j'appelle *la texture du langage*. Cela ne veut pas dire que nous excluions *ce primaire*. C'est bien à sa recherche, pour autant que *lui, est autre chose que le langage*, que nous y avançons.

Dans les précédentes leçons nous en étions à toucher ce que je vous ai appelé « *la dialectique du désir et de la demande* ». Je vous ai dit que dans la demande l'identification se fait à l'objet, disons à peu près, du sentiment.

Pourquoi en fin de compte en est-il ainsi ?

Justement dans la mesure où pour que quoi que ce soit s'établisse d'intersubjectif, il faut que l'Autre, avec un grand A, parle.

Ou autrement encore : parce qu'il est de la nature de la parole d'être la parole de l'Autre.

Ou encore, parce :

- qu'il faut que tout ce qui est de la *manifestation* du désir primaire à quelque moment s'installe sur ce que FREUD après FECHNER appelle *l'Autre scène*,

- que ceci est nécessaire à la satisfaction de l'homme, pour autant précisément qu'étant un être parlant, d'une part tout à fait majoritaire ses satisfactions doivent passer par l'intermédiaire de la parole.

Il est tout de suite à remarquer que de ce seul fait, une ambiguïté tout à fait initiale s'introduit :
si le désir est obligé à ce truchement de la parole et si…
comme il est tout à fait manifeste
…cette *parole* a son statut, s'installe, ne se développe de sa nature que dans l'Autre comme *lieu de la parole*, alors il est tout à fait clair que de ceci, il n'y a aucune raison pour que le sujet s'aperçoive.

Je veux dire que la distinction entre l'Autre et lui-même est une des choses qui, à l'origine, est la plus difficile des distinctions à faire.

Aussi bien, je n'ai pas besoin de souligner ce que FREUD par exemple a bien souligné, à savoir la valeur symptomatique de ce moment de l'enfance où l'enfant croit que les parents connaissent toutes ses pensées.

FREUD explique très bien à ce moment-même, le lien de ce phénomène avec la parole, avec le fait que ses pensées, en fin de compte, se sont formées dans la parole de l'Autre.

Et il est tout naturel qu'à l'origine ses pensées appartiennent à cette parole.

Entre lui et cet Autre, au départ, il n'y a qu'une faible lisière…
marquée précisément par ce qui se passe dans *la relation narcissique*
…mais *une lisière ambiguë*, en ce sens qu'elle se franchit.
Je veux dire que *la relation narcissique* est parfaitement ouverte à une sorte de transitivisme permanent.

C'est ce que l'expérience de l'enfant montre également, mais *les deux modes d'ambiguïté…*

- *celle* qui se passe ici sur *le plan imaginaire*,

- et *celle* qui appartient à *l'ordre symbolique*, c'est-à-dire la première que je viens de rappeler, celle par quoi le désir fonde dans la parole de l'Autre

…les deux limites, les deux modes de franchissement qui font que le sujet s'aliène, ne se confondent pas.

Et c'est dans leur discordance que s'établit une première possibilité…
comme l'expérience le montre
…que le sujet se distingue, bien entendu, le plus particulièrement sur *le plan imaginaire* :
il s'établit avec son semblable dans une position de rivalité par rapport à un tiers objet.

Mais il reste toujours la question de ce qui se passe quand ils sont deux, à savoir quand il s'agit *qu'il se soutienne lui-même* en présence de l'Autre.

Cette *dialectique*, qui en somme confine à celle qu'on appelle *de la reconnaissance*, vous en reconnaissez…
au moins, vous en entrevoyez un petit peu grâce à ce que, au moins pour certains d'entre vous, grâce à ce qu'ici nous en avons communiqué
…vous savez que cette *dialectique de la reconnaissance*, un nommé HEGEL l'a cherchée dans le conflit de la jouissance et dans la voie de la lutte dite « *lutte à mort* » où il fait sentir toute sa « *dialectique du maître et de l'esclave* ».

Tout ceci est fort important à connaître, mais il est bien entendu que cela ne recouvre pas le champ de notre expérience, et pour les meilleures raisons.

C'est qu'il y a autre chose que « *la dialectique de la lutte du maître et de l'esclave* » : il y a *le rapport de l'enfant aux parents*, il y a précisément ce qui se passe au niveau de *la reconnaissance*, pour autant que ce qui est en jeu, ce n'est pas la lutte ni le conflit, mais justement la *demande*.

Il s'agit en somme de voir que si le désir du sujet est aliéné dans la *demande*, est profondément transformé par le fait de devoir passer par la *demande*, *comment le désir*, à quelque moment, peut… comment il *doit se réintroduire* ?

Ces choses sont simples : primitivement l'enfant, dans son impuissance, se trouve entièrement dépendre de la *demande*, c'est-à-dire de *la parole de l'Autre* qui modifie, *restructure*, *aliène* profondément la nature de son désir.

Ce à quoi, là, nous faisons allusion, correspond à peu près à cette *dialectique de la demande* qu'on appelle à tort ou à raison : *pré-œdipienne*, et assurément à raison : *prégénitale*, et où ici, en raison de cette ambiguïté des limites du sujet avec l'Autre, nous voyons s'introduire dans la *demande* :

- cet *objet oral* qui, dans la mesure où il est demandé sur le plan oral, est incorporé,
- cet *objet anal* qui devient le support de cette *dialectique du don anal primitif*, lié essentiellement chez le sujet au fait qu'il satisfasse ou non la *demande éducative*, c'est-à-dire en fin de compte, qu'il accepte ou non de lâcher un certain *objet symbolique*.

Bref, ce remaniement profond des premiers désirs par la *demande*, c'est ce que nous touchons perpétuellement à propos de ce que nous appelons cette dialectique de l'objet oral et anal particulièrement.

Nous voyons ce qui en résulte :
c'est à savoir que cet Autre comme tel, auquel le sujet a affaire dans la relation de la *demande*, est lui-même soumis à une *dialectique* d'assimilation ou d'incorporation, ou de rejet.

Il y a quelque chose de différent qui peut et doit s'introduire, ce par quoi *l'originalité, l'irréductibilité, l'authenticité* du désir du sujet est rétablie.

Je ne crois pas que ce soit autre chose que veuille dire le prétendu progrès de l'étape génitale, qui consiste en ceci :
c'est qu'installé dans la dialectique première, pré-génitale de la demande, le sujet à un moment a affaire à l'autre désir, un désir qui n'a été jusque là ni intégré, qui n'est pas intégrable sans des remaniements beaucoup plus critiques et plus profonds encore que pour les premiers désirs, et que ce désir, la voie ordinaire par où il s'introduit pour lui, c'est en tant que désir de l'Autre :

- il reconnaît un désir au-delà de la demande, un désir en tant que non adultéré par la demande,

- il le rencontre, il le situe dans l'au-delà du premier autre duquel il adressait sa demande, pour fixer les idées, disons : la mère.

Ce que je dis là n'est qu'une façon d'articuler, d'exprimer ce qui est enseigné depuis toujours :
c'est que c'est à travers l'œdipe que le désir génital est assumé, vient prendre sa place dans l'économie subjective.

Mais ce sur quoi j'entends attirer votre attention, c'est sur la fonction de ce désir de l'Autre pour, une fois pour toutes, permettre la véritable distinction du sujet et de l'Autre.

En d'autres termes, c'est la situation de réciprocité qui fait que si le désir du sujet dépend entièrement de la demande à l'Autre, c'est-à-dire de l'Autre, il y a situation de réciprocité : ce qui s'exprime dans les rapports de l'enfant à la mère par le fait que l'enfant aussi sait très bien qu'il tient quelque chose, qu'il peut refuser la demande de la mère, par exemple en accédant ou non aux requêtes de la discipline anale ou excrémentielle.

Il y a donc dans ce rapport entre les deux sujets autour de la *demande*, quelque chose, un rapport original pour qu'une dimension nouvelle qui complète cette première, soit introduite, qui fait que le sujet est autre chose qu'un sujet dans la relation de dépendance, relation de dépendance qui fait l'être essentiel.

Ce qui doit être introduit, ce qui est là bien entendu depuis le début, ce qui depuis l'origine est *latent*, c'est ceci :

- c'est qu'au-delà de ce que le sujet demande,
- au-delà de ce que l'autre demande au sujet,

…il doit y avoir la présence et la dimension de ce que l'Autre désire.

Ceci…

qui d'abord est profondément voilé au sujet mais qui néanmoins est là, immanent à la situation et qui va peu à peu se développer dans l'expérience de l'œdipe

…ceci est essentiel dans *la structure*, plus originellement, plus fondamentalement :

- que la perception des rapports du père et de la mère sur lesquels je me suis étendu dans ce que j'ai appelé la *métaphore paternelle*,

- que la perception même, de quelque point que ce soit, de ce qui aboutit au *complexe de castration*,

…c'est-à-dire ce qui sera un développement de cet *au-delà* de la demande.

À soi tout seul, le fait que le désir du sujet est d'abord trouvé, d'abord repéré dans l'existence comme telle du désir de l'Autre, en tant que désir distinct de la demande, c'est cela que je veux aujourd'hui par un exemple vous illustrer,
et par le premier exemple exigible, à savoir que si ceci est introductif en quelque sorte à tout ce qui est de cette *structuration de l'inconscient du sujet par son rapport au signifiant*, nous devons le trouver tout de suite.

Et d'abord je vous ai déjà fait allusion à ce que nous pouvons pointer dans les premières observations que FREUD a faites de l'hystérie.

Passons au temps où FREUD pour la première fois nous parle du *désir*.

Il nous en parle à propos des *rêves*.

Je vous ai commenté ce que FREUD tire à propos du rêve inaugural d'Irma, le rêve de l'injection.

Je n'y reviens pas.

Prenons le deuxième rêve…
car FREUD dans la *Traumdeutung*
analyse aussi certains de ses rêves
…c'est « *le rêve de l'oncle Joseph* ».

Je l'analyserai un autre jour car il est tout à fait démonstratif, en particulier pour illustrer le schéma des deux boucles entrecroisées, parce qu'il n'y a rien qui vraiment montre plus les deux étages sur lesquels se développe un rêve :

- *l'étage* proprement *signifiant* qui est la parole,

- et *l'étage imaginaire* où, en quelque sorte, s'incarne l'*objet métonymique*.

Ne nous égarons pas là-dessus.

Je prends le troisième rêve que FREUD a analysé dans le *troisième chapitre* : « *La transposition du rêve* ».
C'est celui que nous appellerons « *Le rêve de la belle bouchère* ».

Voici le rêve :

« *Je veux donner un dîner, mais je n'ai pour toutes provisions qu'un peu de saumon fumé.*
Je voudrais aller faire des achats, mais je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que toutes les boutiques sont fermées. Je veux téléphoner à quelques fournisseurs, mais le téléphone est détraqué. Je dois donc renoncer au désir de donner un dîner. »

[« Ich will ein Souper geben, habe aber nichts vorrätig als etwas geräucherten Lachs. Ich denke daran, einkaufen zu gehen, erinnere mich aber, daß es Sonntag Nachmittag ist, wo alle Läden gesperrt sind. Ich will nun einigen Lieferanten telephonieren, aber das Telephon ist gestört. So muß ich auf den Wunsch, ein Souper zu geben, verzichten. »]

Voilà le texte du rêve.

FREUD note scrupuleusement la façon dont s'articule, dont se verbalise le texte d'un rêve, et c'est à partir de cette verbalisation d'une espèce de *rébus* du rêve, que toujours et uniquement lui paraît concevable l'analyse d'un rêve.

« *Je réponds naturellement* - dit FREUD - *que seule l'analyse peut décider du sens de ce rêve...* »

[Ich antworte natürlich, daß über den Sinn dieses Traumes nur die Analyse entscheiden kann...]

En effet, la malade le lui a proposé en lui disant :

« *Vous remarquerez que vous m'avez dit qu'un rêve est toujours quelque chose où un désir se réalise. Là, j'ai les plus grandes difficultés à réaliser.* »

[Sie sagen immer, der Traum ist ein erfüllter Wunsch," beginnt eine witzige Patientin. „Nun will ich Ihnen einen Traum erzählen, dessen Inhalt ganz im Gegenteil dahin geht, daß mir ein Wunsch nicht erfüllt wird. Wie vereinen Sie das mit Ihrer Theorie ?“]

« *...j'accorde toutefois* - poursuit FREUD - *qu'il semble à première vue raisonnable et cohérent et paraît tout le contraire de l'accomplissement d'un désir.* »

[wenngleich ich zugebe, daß er für den ersten Anblick vernünftig und zusammenhängend erscheint und dem Gegenteil einer Wunscherfüllung ähnlich sieht.]

« *Quels sont les éléments de ce rêve ?*
Vous savez que les motifs d'un rêve se trouvent toujours dans les faits des jours précédents. »

Dit-il à sa patiente.

« *Le mari de ma malade est boucher en gros. C'est un brave homme, très actif.*
Il lui a dit quelques jours auparavant qu'il engraissait trop. Il voudrait faire une cure d'amaigrissement : il se lèvera de bonne heure, il n'acceptera plus d'invitation à dîner.
Elle raconte en riant que son mari allait habituellement au restaurant et qu'il avait fait la connaissance d'un peintre qui voulait faire son portrait, parce qu'il n'avait pas encore trouvé de tête aussi expressive. Mais son mari avait répondu avec sa rudesse ordinaire qu'il le remerciait très vivement mais qu'il était persuadé que le peintre préférerait à toute sa figure à lui, un morceau de derrière de la belle jeune fille.

Ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse.
Elle lui a également demandé de ne pas lui donner de caviar. Qu'est-ce que cela veut dire ?
En réalité elle souhaite depuis longtemps avoir chaque matin un sandwich au caviar, mais elle se refuse à cette dépense...

traduit M. MEYERSON, *mais ce n'est pas tout à fait cela* :
« *elle ne s'accorde pas cette licence* »,
la dépense n'est pas présentifiée là-dedans.

...Naturellement, elle aurait aussitôt son caviar si elle en parlait à son mari, mais elle l'a prié au contraire de ne pas le lui donner, de manière à pouvoir le taquiner plus longtemps avec cela. »

[„Aus welchem Material ist aber dieser Traum hervorgegangen? Sie wissen, daß die Anregung zu einem Traume jedesmal in den Erlebnissen des letzten Tages liegt."

Analyse : Der Mann der Patientin, ein biederer und tüchtiger Großfleischhauer, hat ihr Tags vorher erklärt, er werde zu dick und wolle darum eine Entfettungskur beginnen. Er werde früh aufstehen, Bewegung machen, strenge Diät halten und vor allem keine Einladungen zu Soupers mehr annehmen. — Von dem Manne erzählt sie lachend weiter, er habe am Stammtisch die Bekanntschaft eines Malers gemacht, der ihn durchaus abkonterfeien wolle, weil er einen so ausdrucksvollen Kopf noch nicht gefunden habe. Ihr Mann habe aber in seiner derben Manier erwidert, er bedanke sich schön und er sei ganz überzeugt, ein Stück vom Hintern eines schönen jungen Mädchens sei dem Maler lieber als sein ganzes Gesicht*. Sie sei jetzt sehr verliebt in ihren Mann und necke sich mit ihm herum. Sie hat ihn auch gebeten, ihr keinen Kaviar zu schenken. — Was soll das heißen?
Sie wünscht es sich nämlich schon lange, jeden Vormittag eine Kaviarsemmel essen zu können, gönnt sich aber die Ausgabe nicht. Natürlich bekäme sie den Kaviar sofort von ihrem Manne, wenn sie ihn darum bitten würde. Aber sie hat ihn im Gegenteil gebeten, ihr keinen Kaviar zu schenken, damit sie ihn länger damit necken kann.]

Ici une parenthèse de FREUD :

« *(Cela me paraît tiré par les cheveux, ces sortes de renseignements insuffisants qui cachent pour l'ordinaire des motifs que l'on n'exprime pas. Songeons à la manière dont les hypnotisés de Bernheim accomplissant une mission post-hypnotique l'expliquent, quand on leur en demande la raison, par un motif visiblement insuffisant au lieu de répondre : « Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela. » Le caviar sera un motif de ce genre. Je remarque qu'elle est obligée de se créer un désir insatisfait. Son rêve lui montre « cette dilation », cet ajournement de son désir, cet écartement de son désir comme réellement accompli. Mais pourquoi lui fallait-il un désir insatisfait ?)* »

[(Diese Begründung scheint mir fadenscheinig. Hinter solchen unbefriedigenden Auskünften pflegen sich uneingestandene Motive zu verbergen. Man denke an die Hypnotisierten Bernheims, die einen posthypnotischen Auftrag ausführen, und nach ihren Motiven be-Iragti nicht etwa antworten: Ich weiß nicht, warum ich das getan habe, sondern eine offenbar unzureichende Begründung erfinden müssen. So ähnlich wird es wohl mit dem Kaviar meiner Patientin sein. Ich merke, sie ist genötigt, sich im Leben einen unerfüllten Wunsch zu schaffen. Ihr Traum zeigt ihr auch die Wunsch Verweigerung als eingetroffen. Wozu braucht sie aber einen unerfüllten Wunsch ?)]

La remarque est de FREUD, et entre parenthèses.

« *Ce qui lui est venu à l'esprit jusqu'à présent n'a pu servir à interpréter le rêve. J'insiste.*
Au bout d'un moment, comme il convient lorsqu'on doit surmonter une résistance, elle me dit qu'elle a rendu visite hier à une de ses amies; elle en est fort jalouse parce que son mari en dit toujours beaucoup de bien. Fort heureusement, l'amie est mince et maigre, et son mari aime les formes pleines. De quoi parlait donc cette personne maigre ? Naturellement de son désir d'engraisser.
Elle lui a aussi demandé :
« Quand nous inviterez-vous à nouveau ? On mange toujours si bien chez vous. ».
Le sens du rêve est clair maintenant. Je peux dire à ma malade : « c'est exactement comme si vous lui aviez répondu mentalement : oui da ! je vais t'inviter pour que tu manges bien, que tu engraisses et que tu plaises plus encore à mon mari! J'aimerais mieux ne plus donner de dîner de ma vie ! » Le rêve vous dit que vous ne pourrez pas donner de dîner, il accomplit ainsi votre vœu de ne point contribuer à rendre plus belle votre amie. La résolution prise de ne plus prendre d'invitation à dîner parce qu'on vous a dit que les dîners dans le monde font engraisser. Il ne manquera plus qu'une concordance qui confirmera la solution. On ne sait encore à quoi le saumon fumé répond dans le rêve.
D'où vient que vous évoquez dans le rêve le saumon fumé ?
C'est - répond-elle -, le plat de prédilection de mon amie. Par hasard, je connais aussi cette dame et je sais qu'elle a vis-à-vis du saumon fumé la même conduite que ma malade à l'égard du caviar. »

[Die bisherigen Einfälle haben zur Deutung des Traumes nicht ausgereicht. Ich dringe nach weiteren. Nach einer kurzen Pause, wie ßie eben der Überwindung des Widerstandes entspricht, berichtet sie ferner, daß sie gestern einen Besuch bei einer Freundin gemacht, auf die sie eigentlich eifersüchtig ist, weil ihr Mann diese Frau immer so lobt. Zum Glück ist diese Freundin sehr dürr und mager, und ihr Mann ist ein Liebhaber voller Korperformen. Wovon sprach nun diese magere Freundin? Natürlich von ihrem Wunsche, etwas stärker zu werden. Sie fragte sie auch: „Wann laden Sie uns wieder einmal ein? Man ißt immer so gut bei Ihnen."
Nun ist der Sinn des Traumes klar. Ich kann der Patientin sagen: „Es ist gerade so, als ob Sie sich bei der Aufforderung gedadiÜ hätten: Dich werde ich natürlich einladen, damit du dich bei mir anessen, dick werden und meinem Manne noch besser gefallen kannst. Lieber geb' ich kein Souper mehr. Der Traum sagt Ihnen dann, daß Sie kein Souper geben können, erfüllt also Ihren Wunsch, zur Ab-rundung der Körperformen Ihrer Freundin nichts beizutragen. Daß man von den Dingen, die man in Gcsellschaften vorgesetzt bekommt, dick wird, lehrt Sie ja der Vorsatz Ihres Mannes, im Interesse seiner Entfettung Soupereinladungen nicht mehr anzunehmen." Es fehlt jetzt nur noch irgend ein Zusammentreffen, welches die Lösung bestätigt. Es ist auch der geräucherte Lachs im Trauminhalt noch nicht abgeleitet. „Wie kommen Sip zu dem im Traume erwähnten Lachs?" „Geräucherter Lachs ist die Lieblingsspeise dieser Freundin," antwortet sie. Zufällig kenne ich die Dame auch und kann bestätigen, daß sie sich den Lachs ebensowenig vergönnt wie meine Patientin den Kaviar.]

C'est là-dessus que FREUD introduit ce rêve qui comporte une autre interprétation plus délicate et qui entre dans la dialectique de l'*identification*.

C'est à ce propos qu'il fait *les remarques* suivantes :

« *Elle s'est identifiée à son amie. C'est en signe de cette identification, c'est-à-dire pour autant qu'elle s'identifie à l'autre, qu'elle s'est donnée dans la vie réelle un souhait non réalisé.* »

[Der Traum erhält eine neue Deutung, wenn sie im Traume nicht sich, sondern die Freundin meint, wenn sie sich an Stelle der Freundin gesetzt oder, wie wir sagen können, sich mit ihr identifiziert hat.
Ich meine, dies hat sie wirklich getan, und als Anzeichen dieser Identifizierung hat sie sich den versagten Wunsch im Realen geschaffen.]

Je pense que déjà vous devez sentir se dessiner ce linéament dans ce simple texte que j'aurais pu ouvrir à n'importe quelle autre page de la *Traumdeutung*. Nous aurions trouvé la même dialectique.

Je crois qu'en prenant le premier rêve qui tombe sous notre main, celui qui va nous montrer d'une façon particulièrement simple…
parce que cette dialectique est particulièrement simple chez l'hystérique
…la dialectique du *désir* et de la *demande*.

Mais continuons, de façon à avoir poursuivi jusqu'à son terme ce que ce texte très important nous *articule*, puisqu'en somme il est une des premières *articulations* très nettes par FREUD de ce que signifie l'*identification hystérique*. Il précise quel est son sens.

Je vous passe quelques lignes, pour ne pas être trop long. Il s'agit de discuter de ce qu'on appelle à ce propos l'imitation, la sympathie, et il critique avec beaucoup d'énergie la simple réduction de *la contagion hystérique* à ce qui serait une pure et simple *imitation*.

« *Ce processus, dit-il, est un peu plus compliqué que l'imitation hystérique telle qu'on l'a représentée. Ainsi qu'un exemple va le prouver, il répond à des déductions inconscientes. Si un médecin a mis avec d'autres malades, dans une chambre d'hôpital, un sujet qui présente une espèce de tremblement, il ne sera pas étonné d'apprendre que cet accident a été imité.* […] *Mais cette contagion se produit à peu près de la manière suivante : les malades savent en général…*

Il faudrait voir le poids que comporte une pareille remarque, *je ne dis pas simplement à l'époque où elle a été faite, mais pour nous*.

…les malades savent en général plus de choses sur le compte des uns et des autres que le médecin n'en peut savoir sur chacun d'eux, et ils se préoccupent encore les uns des autres après la visite du médecin. Remarque essentielle. En d'autres termes, l'objet humain continue de vivre sa petite relation particulière au signifiant, même après que l'observateur, béhavioriste ou pas, s'intéresse à sa photographie. L'une d'entre elles a-t-elle eu sa crise aujourd'hui, les autres sauront bientôt qu'une lettre de chez elle, un rappel de son chagrin d'amour, ou autres choses semblables, en ont été cause. Leur compassion s'émeut et elles font inconsciemment l'examen suivant : si ces sortes de motifs entraînent ces sortes de crises, je peux aussi avoir cette sorte de crise…

Articulation du *symptôme* en tant qu'élémentaire, à une *identification* de discours, à une situation articulée dans le discours.

…car j'ai les mêmes motifs. Si c'était là des conclusions conscientes, elles aboutiraient à l'an-goisse de voir survenir cette même crise. Mais les choses se passent sur un autre plan psychique et aboutissent à la réalisation du symptôme redouté. L'identification n'est donc pas une simple imitation, mais appropriation à cause d'une étiologie identique; elle exprime un « tout comme si » et a trait à une communauté qui persiste dans l'inconscient…

Le terme « *appropriation* » n'est pas tout à fait bien traduit. C'est plutôt « *pris comme propre* ».

...L'hystérique s'identifie de préférence avec des personnes avec lesquelles elle a été en relations sexuelles ou qui ont des relations sexuelles avec les mêmes personnes qu'elle. La langue est d'ailleurs responsable de cette conception, elle rend compte que deux amants sont un. » dit FREUD.

[Letzterer ist um ein geringes komplizierter, als man sich die Imitation der Hysterischen vorzustellen liebt; er entspricht einem unbewußten Schlußprozeß, wie ein Beispiel klarstellen wird. Der Arzt, welcher eine Kranke mit einer bestimmten Art von Zuckungen unter anderen Kranken auf demselben Zimmer im Krankenhause hat, zeigt sich nicht erstaunt, wenn er eines Morgens erfährt, daß dieser besondere hysterische Anfall Nachahmung gefunden hat.[…] Ja, aber die psychische Infektion geht etwa auf folgende Weise zu. Die Kranken wissen in der Regel mehr voneinander als der Arzt über jede von ihnen, und sie kümmern sich umeinander, wenn die ärztliche Visite vorüber ist. Die eine bekomme heute ihren Anfall; es wird alsbald den anderen bekannt, daß ein Brief vom Hause, Auffrischung des Liebeskummers und dergleichen davon die Ursache ist. Ihr Mitgefühl wird rege, es vollzieht sich in ihnen folgender, nicht zum Bewußtsein gelangender Schluß: Wenn man von solcher Ursache solche Anfälle haben kann, so kann ich auch solche Anfälle bekommen, denn ich habe dieselben Anlässe. Wäre dies ein des Bewußtseins fähiger Schluß, so würde er violleicht in die Angst ausmünden, den gleichen Anfall zu bekommen; er vollzieht sich aber auf einem anderen psychischen Terrain, endet daher in der Realisierung des gefürchteten Symptoms. Die Identifizierung ist also nicht simple Imitation, sondern Aneignung auf Grund des gleichen ätiologischen Anspruches; sie drückt ein „gleichwie" aus und bezieht sich auf ein im Unbewußten verbleibendes Gemeinsames.
Die Identifizierung wird in der Hysterie am häufigsten benützt zum Ausdruck einer sexuellen Gemeinsamkeit. Die Hysterica identifiziert sich in ihren Symptomen am ehesten — wenn auch nicht ausschließlich — mit solchen Personen, mit denen sie im sexuellen Verkehre gestanden hat, oder welche mit den nämlichen Personen wie sie selbst sexuell verkehren. Die Sprache trägt einer solchen Auffassung gleichfalls Bechnung. Zwei Liebende sind „Eines".]

Bien entendu le rapport d'*identification* à l'amie jalouse est ici le problème que soulève FREUD.
Je veux attirer votre attention sur ceci : FREUD dans ce texte souligne comme problème premier que le *désir* que nous rencontrons d'abord, dès le premier pas de l'analyse, celui à partir duquel va se dérouler la solution de l'énigme, c'est que la malade était préoccupée au moment de ce rêve, de *se créer un désir insatisfait*.

Quelle est la fonction de ce *désir insatisfait* ?

Car si nous lisons dans le rêve la satisfaction d'un souhait, ce que nous découvrons à propos de la satisfaction de ce souhait, c'est la sous-jacence d'une situation qui est très proprement la situation fondamentale de l'homme *entre la demande et le désir*, celle à laquelle j'essaye de vous introduire, et celle à laquelle je vous introduis effectivement par l'intermédiaire de l'hystérique parce que, disons les choses à peu près comme ceci : on peut dire que l'hystérique est suspendue à cette première étape, à ce clivage nécessaire dont j'ai essayé de vous montrer tout à l'heure la nécessité *entre la demande et le désir*.

Ici rien n'est plus clair.
Que demande-t-elle ? Je parle avant son rêve, dans la vie.
Cette malade, très éprise de son mari, *que demande-t-elle* ?
C'est l'amour. Et les hystériques *comme tout le monde…*
à ceci près que chez elles c'est plus encombrant
…demandent l'amour.

Que désire-t-elle ?
Elle désire du caviar. Il faut simplement lire.
Et que veut-elle ?
Elle veut qu'on ne lui donne pas de caviar.

La question est justement de savoir pourquoi il est nécessaire, pour qu'une hystérique entretienne un commerce d'amour qui la satisfasse :

- premièrement, qu'elle désire *autre chose* : le caviar n'a pas ici d'autre rôle que d'être *autre chose*.
- Et en second lieu, que pour que cette « *autre chose* » remplisse bien la fonction qu'il a mission de remplir : justement qu'on ne le lui donne pas !

Car son mari ne demanderait pas mieux que de lui donner du caviar. Mais probablement qu'il serait plus tranquille, s'imagine-t-il.
Mais ce que nous dit formellement FREUD c'est qu'elle veut qu'il ne lui donne pas de caviar pour qu'on puisse continuer à s'aimer à la folie, c'est-à-dire à *se taquiner*, *se faire des misères* à perte de vue.

Ces éléments structuraux qui n'ont rien…
mis à part le fait que nous nous y arrêtions
…de tellement original, c'est quand même quelque chose qui commence de prendre son sens ici.
Vous voyez que ce qui s'exprime là, *c'est une structure* qui,
bien au-delà de son côté *comique*
…doit représenter *une nécessité* :
si *l'hystérique* est précisément, comme nous le savons, le sujet pour lequel *la constitution de l'autre en tant que grand Autre*, en tant que porteur du signe parlé, est ce avec quoi il est difficile d'établir la relation qui lui permet à lui, *sujet hystérique…*
et c'est bien là la définition même que l'on peut en donner
…de garder sa place de sujet.

Et l'hystérique, pour tout dire, est si ouvert, ou ouverte à *la suggestion* de la parole, qu'il doit y avoir là quelque chose.

Quelque part, FREUD…
dans *Psychologie collective et analyse du moi*
…se pose la question de la manière selon laquelle cette *hypnose* vient au jour.

Sa relation au sommeil est loin d'être transparente, et l'électivité énigmatique qui se l'approprie…
je veux dire l'assouvit, ou qui au contraire, pour d'autres personnes s'y oppose, s'en éloigne radicalement
…montre qu'il y a un certain moment inconnu qui doit se réaliser dans l'hypnose et qui peut-être rend possible par lui-même chez le sujet, originellement, la pureté des « *situations libidinales* ».

Je dirai plutôt « *attitudes libidinales* », car il s'agit précisément des places, des postes que nous sommes en train d'essayer d'éclaircir, et cet *élément inconnu* dont parle FREUD tourne autour de cette articulation de la *demande* et du *désir*. C'est ce que nous allons essayer de montrer plus loin.

Donc, cette préoccupation, cette nécessité pour le sujet de se créer un *désir insatisfait* en relation avec ce qu'il faut pour que se constitue pour le sujet un Autre *réel*, c'est-à-dire un autre qui ne soit pas entièrement immanent à la satisfaction réciproque de la demande, c'est-à-dire à la capture entière du désir du sujet, par la parole de l'Autre.

Que ce *désir* dont il s'agit soit *de sa nature* le *désir de l'Autre*, c'est très précisément ce à quoi *la dialectique du rêve* nous introduit, puisque ce *désir de caviar*, la malade ne veut pas qu'il soit satisfait dans la réalité : où est-il représenté dans ce rêve, qui en effet tend incontestablement à satisfaire la malade quant à la solution du problème qu'elle poursuit ?

Ce *désir de caviar* par *quoi* va-t-il être *représenté* dans ce rêve ?

Par le fait que la personne en jeu dans le rêve, celle à laquelle FREUD pointe, désigne qu'elle s'identifie, elle est là aussi, elle est hystérique ou elle ne l'est pas, qu'importe ! Tout est *puro pur* et tout est *hystérico-hystérique* pour la malade.

Hystérique, bien sûr l'autre l'est aussi, et ceci d'autant plus facilement que, comme je viens de vous le dire, le sujet hystérique se constitue presque tout entier à partir du désir de l'Autre.

Le désir dont le sujet fait ici état, c'est aussi le *désir préféré* de l'autre, et même il ne lui reste que cela au moment où elle ne va pas pouvoir donner un dîner.

Il ne lui reste que du saumon fumé, c'est-à-dire ce qui indique à la fois le désir de l'Autre et ce qui l'indique comme pouvant être satisfait, mais seulement pour l'Autre :
d'ailleurs ne craignez rien, il y a du saumon fumé !

Le rêve ne dit pour autant pas que les choses vont jusqu'à ce qu'elle le donne à son amie, mais l'intention y est. L'intention y est…

Par contre, bien entendu la demande de son amie, qui est l'élément génétique du rêve, à savoir qu'elle lui a demandé de venir dîner chez elle, *où on mange si bien* et où au reste on peut rencontrer le beau boucher : l'aimable mari *qui parle toujours si bien de cette amie*, lui aussi doit avoir son petit désir derrière la tête : le derrière de la jeune fille évoqué si promptement à propos de l'aimable proposition du peintre qui lui propose de le *croquer*, de dessiner sa si expressive et *si intéressante figure* est certainement là pour le démontrer.

Chacun, pour tout dire, a son petit désir au-delà, simplement plus ou moins intensifié.
Ce qui est important dans le cas de l'hystérique, c'est qu'elle nous montre que pour elle ce désir en tant qu'au-delà de toute demande, c'est-à-dire en tant que devant occuper une fonction à titre de désir refusé, joue pour elle un rôle de tout premier plan.
Et ces choses-là sont tout à fait utilisables.

Vous ne comprendrez jamais rien à une hystérique ou à un hystérique si vous ne partez pas de cette reconnaissance de ce premier élément structural.

Comme d'autre part, l'hystérie dans le rapport de l'homme au signifiant est une structure tout à fait primordiale : si vous ne savez pas en quel point de la structure…

pour peu que vous ayez poussé assez
loin la dialectique de la demande

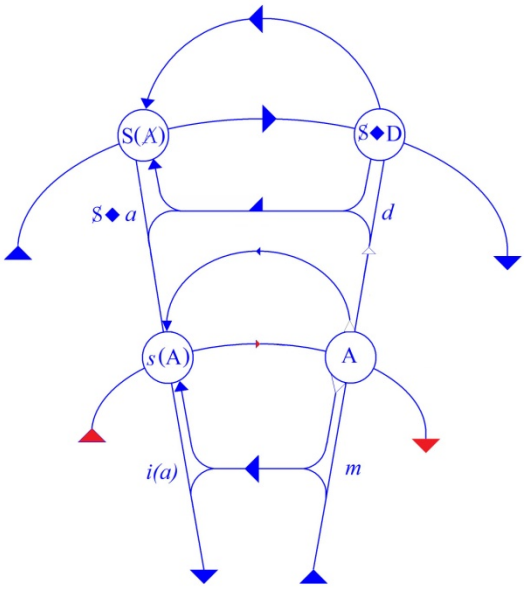
…vous devez toujours à un moment donné rencontrer cette *Spaltung* de la *demande* et du *désir*, c'est au risque de faire de grandes erreurs, c'est-à-dire de rendre la malade hystérique, car bien entendu tout ce que nous analysons là, c'est inconscient pour le sujet.

Autrement dit, l'hystérique lui, ne sait pas qu'il ne peut pas être satisfait dans la demande, mais il est par contre très essentiel que vous, vous le sachiez.

Ceci, au point où nous en sommes va donc nous permettre de commencer de pointer ce que veut dire le petit diagramme que je vous ai fait la dernière fois et dont je n'ai même pas pu…

bien entendu, parce qu'il était
un peu prématuré de le faire

…apporter pour vous le pointage et l'interprétation, mais nous allons maintenant y venir. Voici.



Nous vous l'avons dit, c'est autour de quelque chose comme ceci, c'est-à-dire autour d'un rapport de ce qui se manifeste comme un besoin qui doit passer par la *demande*, c'est-à-dire s'adresser à l'Autre, que nous voyons ici, par l'intermédiaire d'une rencontre, qui a lieu ou qui n'a pas lieu, mais qui occupe à peu près ce que nous pouvons appeler la place du *message*, c'est-à-dire *s*(A) : ce qui est signifié de l'Autre, que se produit ce reliquat de la *demande* qui consiste dans l'altération de ce qui se manifeste à l'état encore non informé du *désir* du sujet et qui, *en principe*, se manifeste sous la forme de l'*identification* du sujet.

Je reprendrai ceci encore si vous le voulez, la prochaine fois, texte en main. La première fois que FREUD parle d'une façon complètement articulée de l'*identification*, vous pouvez d'ores et déjà vous y reporter si le cœur vous en dit, avant que je vous en parle la prochaine fois, vous verrez comment FREUD l'articule et vous verrez que l'identification primitive n'est pas articulée autrement que je vous le marque là.

Vous savez d'autre part dans quelle mesure, ici, sur le chemin où se situe *la relation* - ou *le court-circuit* - *narcissique*, est introduit déjà, une possibilité, une ouverture, une sorte d'ébauche de *tiers* dans cette relation du sujet à l'autre.

L'essentiel de ce que je vous ai apporté en vous décrivant la fonction du *phallus* en tant qu'il est *ce certain signifiant* qui marque ce que l'Autre désire en tant que marqué par le *signifiant*.

Le *phallus*, c'est *ce certain signifiant qui marque* ce que l'Autre désire en tant que, comme Autre *réel*, comme Autre *humain*, il est dans son économie.
C'est cette formule que nous sommes précisément en train d'étudier, à savoir qu'il [l'Autre] est *marqué* par le signifiant.

C'est précisément dans la mesure où l'Autre est *marqué par le signifiant* que le sujet doit, ne peut que - par là - reconnaître, par l'intermédiaire de cet Autre, que lui aussi en somme est *marqué par le signifiant*.

C'est-à-dire qu'il y a *quelque chose* toujours *qui reste au-delà* de ce qui peut se satisfaire par l'intermédiaire de *ce signifiant*, c'est-à-dire par *la demande*, et que ce clivage fait autour de l'action du *signifiant*...

ce *résidu irréductible* lié au *signifiant*

...a aussi son signe propre, mais son signe qui, lui, ici, va s'identifier avec cette marque dans *le signifié* et que c'est là que lui doit rencontrer son désir.

En d'autres termes, c'est pour autant que le *désir* de l'Autre est *barré* qu'il va reconnaître *son désir barré*, son *désir insatisfait* à lui, et c'est au niveau de ce *désir barré*,

par l'intermédiaire de l'Autre

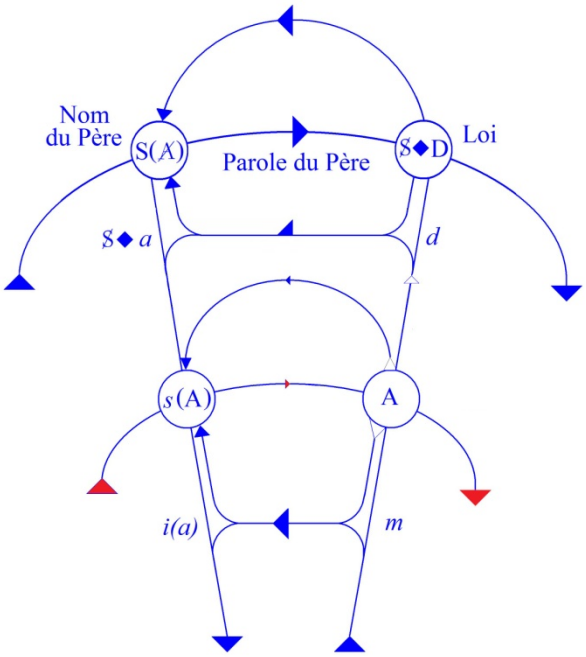
...que se fait sa rencontre avec son désir le plus authentique, à savoir le désir génital.

C'est pour cela que le désir génital est marqué de *castration*, autrement dit d'un certain rapport avec le *signifiant phallus*. Ce sont là deux causes équivalentes.

C'est d'une certaine relation de ce qui répond à la demande à une première étape...

à savoir à la parole de la mère

...c'est au-delà de cela, c'est-à-dire au delà d'une relation de cette parole à une loi qui est au-delà, et que je vous ai montrée être incarnée par le père, c'est ceci qui constitue *la métaphore paternelle*.



Mais vous avez à juste titre le droit…
et je pense que c'est bien cette espèce de manque
qui a dû vous laisser à désirer à vous aussi
au moment où je vous l'ai expliqué
…de penser que tout ne se réduit pas à cette sorte d'étagement de la parole.

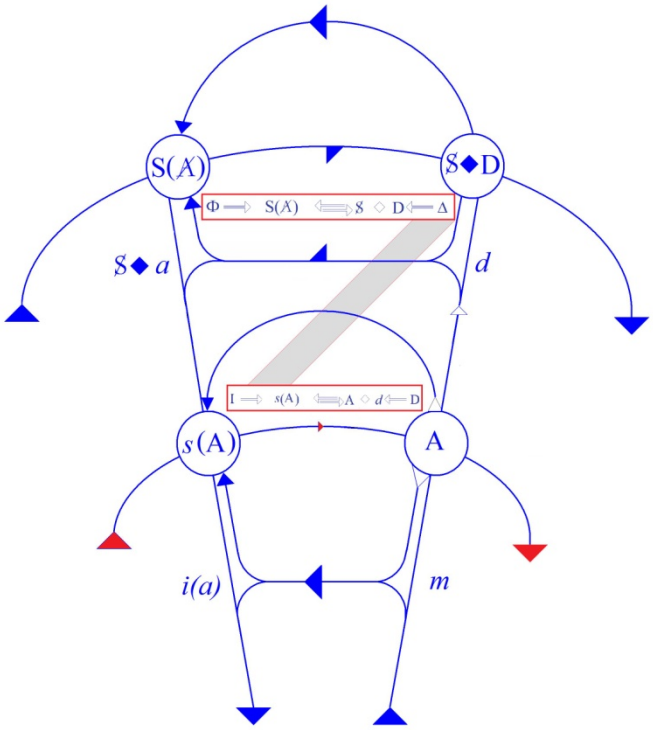
Au-delà de la parole, de la surparole, de quelque façon qu'on la dénomme, à savoir de la *Loi du père*, en fin de compte, il y a bien autre chose d'exigible.

Et bien entendu, naturellement au même niveau où se situe cette *loi*, s'introduit précisément ce *signifiant électif*, à savoir le *phallus*, qui fait que dans les conditions normales, ce qui ici se produit, se rencontre à un deuxième degré de la rencontre avec l'Autre.

C'est ce que, dans mes petites formules, je vous ai appelé S(Ⱥ), le signifiant de Ⱥ, c'est-à-dire très précisément ce que je viens de définir comme étant la fonction du *signifiant phallus*, à savoir ceci qui marque ce que l'Autre désire en tant que *marqué par le signifiant*, c'est-à-dire barré.

De même que ce qui ici se produisait à partir du moment où le sujet est à proprement parler *constitué…*
et non pas ambigu, et non pas perpétuellement
impliqué dans la parole de l'Autre
…le sujet achevé…
le sujet qui reste en deçà de la relation au
temps spéculaire, à celle, duelle, au petit autre
de la relation de parole
…le sujet…
ce qui est ici dans *la formule en Z*
…le sujet achevé, c'est le sujet en tant que s'est introduite la barre, à savoir en tant que lui-même aussi est quelque part *marqué* de *la relation au signifiant*.

Et c'est pour cela que c'est ici que se produit la relation du *sujet* à la *demande* comme telle : $ ◊ D.



Ceci est l'étape nécessaire par où se *réalise* normalement l'intégration du *complexe d'Œdipe* et du *complexe de castration*, à savoir la structuration par leur intermédiaire du désir du sujet.

Comment cela se produit-il ?

Ceci est développé sur ce diagramme : la façon dont s'est introduite la nécessité, par l'intermédiaire du *signifiant phallus*, de cet au-delà du rapport à la parole de l'Autre, mais bien entendu, dès que ceci est constitué ça ne reste pas à cette place, je veux dire que ça s'intègre à la parole de l'Autre, une fois que le *phallus* y est en tant que *désir de l'Autre*.

C'est pourquoi *le signifiant phallus*, avec tout ce qu'il comporte, toute sa suite, *vient ici prendre la place primitive du rapport de parole à la mère*. C'est ici qu'il vient jouer sa fonction.

En d'autres termes, ce qui se passe, si nous le développons, si nous l'expliquons, ce qui se passe pour nous qui tâchons de délimiter les étapes de cette intégration d'une parole qui permette au *désir* de trouver sa place pour le sujet, cela reste, si je puis dire, inconscient.

Je veux dire que c'est désormais ici que va se dérouler pour lui la *dialectique de la demande*, qu'il ne saura pas que cette *dialectique de la demande* n'est possible que pour autant que ce qui est son *désir*, son véritable *désir*, trouve sa place dans un rapport…
qui pour lui reste inconscient
…au *désir de l'Autre*.

$$\Delta \Longrightarrow \not{S} \diamond D \Longleftrightarrow S(\not{A}) \Longleftarrow \Phi$$

$$D \Longrightarrow A \diamond d \Longleftrightarrow s(A) \Longleftarrow I$$

En d'autres termes, ces deux lignes s'interchangent normalement, et du seul fait qu'elles doivent s'interchanger, il arrive dans l'intervalle toutes sortes d'*accidents*.

Ces *accidents*, nous les rencontrerons sous *diverses formes*. Ce que je veux simplement pour aujourd'hui, c'est vous indiquer que chez l'*hystérique* ce qui simplement se manifeste, ce qui vient remplir la fonction de ceci, c'est en raison de certains éléments de carence qui sont toujours présents.

Nous essayerons toutefois de le pointer plus tard mais il est facile déjà d'évoquer aujourd'hui que ce qui se produit, c'est quelque chose d'à peu près comme ceci : cet au-delà du désir de l'autre, il se produit avant tout et d'abord à l'état pur chez Dora.

Et nous touchons tout de suite du doigt pourquoi une partie de la batterie des éléments manque.
On ne parle absolument pas de la mère.
Vous avez peut-être remarqué dans Dora qu'elle est complètement absente :
Dora est confrontée à son père.

Il est tout à fait clair que c'est de son père qu'elle veut l'amour. Elle veut l'amour de son père, et il faut bien le dire, avant l'analyse, c'est très bien équilibré, la vie de Dora.

Je veux dire que jusqu'au moment où, comme vous le savez, le drame éclate, elle a trouvé une très heureuse solution de ses problèmes : c'est à son père que s'adresse la *demande*, et les choses vont très bien parce que son père a un *désir*.

Et le désir va même d'autant mieux dans cette affaire que ce désir est un désir insatisfait :
Dora…
    comme FREUD ne nous le dissimule pas
…sait très bien que son père est impuissant et que le désir pour Madame K. est un désir barré.

Mais ce que nous savons aussi…
    nous le savons avec un peu de retardement,
    FREUD ne l'a su qu'un peu trop tard
…c'est que c'est Madame K. qui est *l'objet du désir de* Dora. C'est *l'objet du désir de* Dora précisément en fonction de ceci que c'est le *désir* du père, et le *désir* barré du père.

Il n'y a pour le maintien de cet équilibre qu'une chose qui soit nécessaire, c'est que Dora soit quelque part, c'est que Dora réalise quelque part cette assiette, cet équilibre, cette identification de soi qui lui permette de savoir où elle est.

Et ceci en fonction de cette demande qui n'est pas satisfaite : la *demande* faite de l'amour de son père, mais qui tiendrait bien comme cela tant qu'il y a *un désir*, et *un désir* qui comme tel, ne peut être satisfait, ni pour Dora, ni pour son père.

Tout ceci dépend de où va se produire l'*identification* dite *idéal du moi*. Vous le voyez ici, à l'origine elle passe toujours après un double franchissement de la ligne de l'Autre ici.

C'est pareil, à ceci près que le désir du père représente la seconde ligne, et c'est après ce double franchissement des deux lignes que va se réaliser ici l'*identification* de l'hystérique, c'est-à-dire non plus l'*identification* au père comme quand le père est purement et simplement celui à qui s'adresse *la demande*.

Ne l'oubliez pas, il y a maintenant, au-delà…
et ceci arrange fort bien l'hystérique
pour sa satisfaction et son équilibre
…le désir du père.

C'est un autre qui est en posture de satisfaire
au désir : Monsieur K., le mari de Madame K.,
de Madame K. si séduisante, si charmante,
si éclatante, l'objet véritable du désir de Dora.

Il est ici parce que c'est une hystérique,
parce que dans le cas d'un hystérique,
le processus ne peut pas aller plus loin.

Pourquoi ?

Parce que le *désir*, c'est l'élément qui à lui tout seul
est chargé de prendre la place de cet au-delà qui est
ici repéré par la position propre du *sujet* par rapport
à la *demande*. Mais parce que c'est une hystérique,
elle ne sait pas ce qu'elle demande.

Simplement elle a besoin qu'il y ait là,
quelque part, ce *désir* au-delà.

Mais pour que, ce *désir*, elle puisse s'y appuyer,
s'y achever, trouver elle-même son *identification*, son *idéal*,
il faut que, au moins là, il y ait, au niveau de cet
au-delà de la *demande*, une rencontre qui lui permette
de se reposer, de se repérer sur cette ligne.

Et c'est là où est Monsieur K. et qu'elle trouve…
comme c'est absolument évident
par toute l'observation
…son *autre* au sens de *petit a*, celui où elle se reconnaît.

Et c'est bien pour cela qu'à la fois elle s'intéresse
extrêmement à lui, et qu'elle trompe au premier abord
son monde, à savoir FREUD dans l'occasion,
qui croit qu'elle aime ce Monsieur K.

Elle ne l'aime pas, mais il lui est indispensable.
Et il lui est encore bien plus indispensable
que Monsieur K. soit celui qui désire Madame K.

Et comme je vous l'ai déjà marqué cent fois, ceci est archi-démontré par le fait que la circulation est court-circuitée tout entière, à savoir que vis-à-vis de l'*autre*, du *petit a*, elle retombe à la situation de déchaînement agressif qui se manifeste dans l'occasion par une formidable gifle, à savoir la fureur contre l'autre :
en tant qu'il est votre semblable, il vous ravit tout simplement votre existence.

À partir du moment où Monsieur K. lui dit la parole fatale…
sans savoir ce qu'il dit, le pauvre malheureux
…à savoir qu'il n'est pas du tout là pour supporter son *identification* à elle, Dora, pour une simple raison : c'est que sa femme n'est rien pour lui.

C'est précisément ce que Dora ne peut pas tolérer. Elle ne peut pas le tolérer, pourquoi ?

C'est bien vrai que si, comme on nous le dit, Dora est aussi structurée, comme on s'exprime incomplètement, aussi manifestement d'une façon homosexuelle que l'est l'hystérique, elle devrait normalement en être bien contente. Pas du tout !

C'est cela précisément qui déchaîne sa fureur, précisément parce qu'à ce moment-là *sa belle construction hystérique* d' *identification* au *masque*, aux *insignes* de l'Autre…
très nommément dans l'occasion aux insignes
masculins comblés que lui offre Monsieur K.,
et pas son père
…malheureusement s'effondre, à savoir qu'elle revient à ce moment-là à la *demande* pure et simple,
à la revendication pure et simple de l'amour de son père, et à l'état quasi paranoïaque où elle entre quand elle se conçoit pour ce qu'elle est en effet, beaucoup plus objectivement de la part de son père : *un objet d'échange*, à savoir quelqu'un qui amuse Monsieur K., qui l'occupe pendant que lui, son père, peut *s'occuper…*
si vainement que ce soit, cela lui suffit,
puisque justement dans cette occasion vous
sentez la fonction même et la nature du désir
…pendant que lui s'occupe de Madame K.

Mais à ce moment-là notre hystérique retombe de haut et revient au caractère tout à fait primitif de la *demande*, c'est-à-dire qu'à ce moment-là elle exige purement et simplement que son père ne s'occupe que d'elle, autrement dit qu'il lui donne de l'amour, autrement dit qu'il lui donne, selon *notre* définition, *tout ce qu'il n'a pas*.

Voilà pourquoi aujourd'hui c'est un petit premier exercice à la barre que je viens de vous faire, pour tâcher de vous montrer quel est le sens…
    et précisément à propos de l'hystérique
…de ce rapport du désir et de la demande.

Ceci, à mesure que vous vous y habituerez, nous permettra d'aller beaucoup plus sûrement et beaucoup plus loin.

Nous allons partir de l'actualité que ceux d'entre vous qui ont assisté hier soir à « *la communication scientifique* » de la *Société* ont pu apprécier.
On vous a parlé de la relation hétérosexuelle.

Justement, c'est ce dont nous essayons aussi de parler : la relation hétérosexuelle s'avérait dans cette perspective comme essentiellement formatrice. Elle était en somme une donnée première de la tension évolutive entre les parents et l'enfant.

La chose qui apparaît dans une autre perspective…
où est exactement notre point de départ, et sans aucun doute conforme à une expérience première
…c'est justement cela qui est en question : est-ce que la relation hétérosexuelle entre les êtres humains est quelque chose de simple ?

À la vérité, si nous nous en tenons à l'expérience, il ne semble pas. Si elle était simple, il semble qu'elle serait faite au moins pour constituer à l'intérieur du monde humain une série d'îlots d'harmonie, au moins pour ceux qui seraient arrivés à en écarter les mauvaises broussailles.

Il ne semble pas que jusqu'à présent nous puissions considérer une commune voix de la part des analystes…
et après tout, est-il besoin d'invoquer les analystes là-dessus ?
…et que, même parvenue à son achèvement, la relation hétérosexuelle pour l'homme se présente comme quelque chose […] puisque précisément tout son problème, c'est le moins qu'on puisse dire, *tourne autour* de cela.

Prenons les écrits de BALINT par exemple, qui y sont assez centrés puisque c'est dans le titre même du recueil sur le *Génital Love*[48].

On y atteste la coexistence d'une *Spaltung* tout à fait terminale, la juxtaposition du courant de désir et du courant de tendresse. C'est autour de cette juxtaposition que se compose tout ce problème de la relation hétérosexuelle.

Cela n'ôte pas l'intérêt de ce qui nous a été dit hier soir, bien loin de là !
Ne serait-ce que pour les termes de référence qui ont été employés, et par exemple cette condition *esthétique*, cette valorisation consciente et esthétique du sexe…
pour reprendre les termes de la conférencière
…qui constitue une étape fondamentale, dans sa perspective, dans la relation de l'œdipe.

Son sexe, son symbole se présente - nous dit Madame DOLTO - comme une belle et bonne forme, « *Le sexe est beau* », a-t-elle ajouté.

Il s'agit là évidemment d'une perspective…
de la bouche dont elle émanait
…*assurément flatteuse* pour les porteurs de ce sexe mâle.

Enfin… qui ne semble pas non plus être une donnée que nous puissions adopter d'une façon univoque :
je veux dire que si nous nous rapportons à toutes les *réserves* de l'une des personnes qui est intervenue, et avec autorité sur ce sujet…
et qui nous a fait ce qu'on peut appeler
des observations ethnologiques
…tout de même si nous nous en rapportons aux *sauvages*…
aux *bons sauvages* qui ont toujours été
un terme de référence des anthropologues
…il ne semble pas à la vérité que ce soit une donnée première…
si tant est que le sauvage soit le premier
…de cette belle et bonne forme du *phallus*.

48 Michael BALINT : « On génital love », International Journal of Psychoanalysis, XXIX, 1948, pp.34-40 ; ou Primary love and psychoanalytic technique, Hogarth Press 1952, (réédition 1985 pp. 128-140).

Pour tout dire, d'après l'ensemble des documents…
je ne parle même pas des documents savants,
de ces choses que l'on élabore ensuite dans
le cabinet de l'ethnographe, mais de l'expérience
que l'on peut trouver chez ceux des ethnographes
qui ont été sur le terrain, qui ont été au milieu
des dits sauvages, bons ou mauvais
…il semble précisément que ce soit vraiment une base
et un principe des relations entre les sexes…
fut-ce dans les tribus les plus arriérées
…qu'au moins l'érection du *phallus* soit cachée.

Même dans les tribus qui ne possèdent que *le mode d'habillement le plus primitif*, il y a l'existence de quelque chose qui consiste précisément à cacher le *phallus*, *l'étui pénien* par exemple, comme en témoigne l'ethnologie, comme strict *résidu*, comme l'habillement qui reste.
Et ceci est quelque chose de tout à fait frappant.

Et d'autre part, des ethnographes assez nombreux
ont témoigné comme d'une réaction vraiment première
de la sorte d'irritation que les personnes du sexe
féminin éprouvent en présence des manifestations
proprement d'érection du phallus.

Par exemple, dans le cas très rare où il n'y a pas
d'habit du tout, chez les NAMBIKWARA dont vous savez
que notre ami LÉVI-STRAUSS a été le visiteur
à plusieurs reprises et dont il a longuement parlé,
LÉVI-STRAUSS m'a témoigné sur la question
que je lui posais dans ce domaine…
et d'ailleurs ce que je vous dis pour l'instant
porte le reflet de ce qui a été témoigné et
de ce qu'il a dit lui-même dans son livre
…qu'il n'a jamais observé devant le groupe…
et d'une façon qu'il ait pu lui-même voir
…d'érection chez le mâle.

Les relations sexuelles se passent sans spéciale
dérobade, à deux pas du groupe, le soir, autour des
feux de camp, mais l'érection, soit de jour,
soit à ce moment-là, ne se voit pas en public,
et elle ne s'y produit pas.
Ceci n'est pas tout à fait indifférent à notre sujet.

D'autre part, cette notion de la *belle et bonne forme...*
s'il faut situer comme telle
la signification du *phallus*
...c'est *une perspective* que nous verrons être assez *unilatérale*.

De l'autre côté, je sais bien qu'il y a la belle et bonne forme de la femme.

Assurément elle est valorisée par tous les éléments de la civilisation, mais enfin on ne peut pas dire, là, ne serait-ce qu'en raison de sa diversité individuelle, que nous puissions parler d'une belle et bonne forme univoque.

Disons pratiquement que cette belle et bonne forme laisse en tout cas plus de flottement que l'autre. Sans doute, derrière chaque femme se silhouette la forme de la Vénus de Milo ou de l'Aphrodite de Cnide, mais enfin, ce n'est pas toujours avec des résultats univoquement favorables.

On a beaucoup reproché à DAUMIER d'avoir donné aux dieux de la Grèce les formes, disons un peu avachies, des bourgeois et des bourgeoises de son époque.
On le lui a reproché comme un sacrilège.

C'est précisément ici que se situe bien le problème que j'indique :
c'est que si évidemment il est si déplorable d'humaniser les dieux, c'est sans doute que les humains ne se divinisent pas toujours si facilement.

Bref, il est tout à fait clair que si les nécessités de la perpétuation de la race humaine sont livrées au sujet de la belle et bonne forme, l'ensemble indique donc que nous nous contentions d'exigences moyennes, que le terme de belle et bonne forme, peut être pas complètement destiné à remplir, reste en tout cas assez énigmatique.

En fait, tout ce qui a été dit d'opportun, de remarquable, pour valoriser cette belle et bonne forme du *phallus*, c'est justement ce qui y est en cause.

Ce qui n'élimine pas, bien entendu son caractère
de forme prégnante, de forme prévalente,
mais le discours que nous poursuivons ici…
    pour autant qu'il est fondé, qu'il prolonge
    directement non seulement le discours freudien
    mais l'expérience freudienne
…est fait pour nous donner une autre idée
de cette *signification du phallus*.

Le *phallus* n'est pas une forme, n'est pas une forme
objectale, en tant que ça reste la forme captivante,
la forme fascinante, au moins dans un sens,
car le problème reste entier dans l'Autre.

L'attraction entre les sexes est une chose infiniment
plus complexe, comme nous le révèle toute l'économie
de la doctrine analytique, et ce dans quoi nous nous
engageons, c'est à en donner la solution selon cette
formule qui naturellement n'est pas elle-même autre
chose qu'une formule qui doit être développée pour
être comprise, c'est que :
le phallus n'est ni un fantasme, ni une image, ni un objet, fut-il partiel,
fut-il interne, *il est un signifiant*.

Et le fait qu'il soit un *signifiant*, c'est cela seul qui
nous permet d'articuler, de concevoir les diverses
fonctions qu'il prend aux divers niveaux de
la rencontre inter-sexuelle.

Un signifiant… Cela *ne suffit pas* de dire qu'il est *un signifiant*.
Lequel ? Il est un signifiant, *le signifiant du désir*, et ceci
bien entendu pose une question qui va plus loin :
le signifiant du désir, cela veut dire quoi ?

Il est bien certain que la portée de cette
affirmation implique que nous sachions, que nous
disions et que nous articulions d'abord ce que c'est,
dans sa formule, que le *désir*.

Le *désir* n'est pas quelque chose justement *qui aille de soi*
dans la fonction qu'il occupe dans notre expérience.
Ce n'est pas simplement l'appétit inter-sexuel,
l'attraction inter-sexuelle, l'instinct sexuel.

Il est bien entendu que ceci n'élimine pas non plus l'existence de tendances plus ou moins accentuées, variables selon les individus, qui ont ce caractère primaire de se manifester comme quelque chose qui est, disons en gros, le plus ou moins de puissance de tel ou tel individu eu égard à l'union sexuelle.

Ceci est une chose qui ne résout en rien la question de la constitution du désir tel que nous le voyons chez tel ou tel individu, qu'il soit névrosé ou pas. La constitution de son désir est autre chose que ce qu'il a, si vous voulez, comme bagage de *puissance sexuelle*.

C'est pourquoi nous allons…
histoire de nous remettre en train après ce
dépaysement peut-être qu'ont pu nous apporter
les perspectives d'hier
…nous allons tout bonnement *reprendre le texte de* FREUD.

Je dois dire que *ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en fais la remarque*,
mais je vous la communique *aujourd'hui* :
on est émerveillé de l'existence de ce texte
de la *Traumdeutung*, on est émerveillé *comme d'une sorte de miracle*,
parce que ce n'est vraiment pas trop dire que l'on
peut le lire comme ce qui est une pensée en marche.

Mais c'est bien plus encore :
les choses sont amenées dans des temps qui
correspondent à une composition à *plusieurs plans surdéterminés*,
c'est bien là que le mot s'appliquerait
…qui fait qu'en le prenant simplement…
comme je vous ai dit que
je le faisais la dernière fois
…c'est-à-dire en reprenant les premiers rêves,
la portée de ce qui vient en premier dépasse
de beaucoup les raisons qui sont données
pour les mettre en premier dans les titres.

C'est à propos des souvenirs de la veille, en tant
qu'ils entrent en ligne de compte dans un *déterminisme*
des rêves, que certains de ces premiers rêves…
celui par exemple *que j'ai commenté la dernière fois* avec vous,
à savoir *le rêve de la belle bouchère* comme je l'ai appelé
…se présentent là.

Vous avez vu que d'un autre côté c'est vraiment pour aborder la question de la *demande* et du *désir*, ce n'est pas moi qui les ai mis dans le rêve, ils y sont : la *demande* et le *désir* y sont, et FREUD ne les y met pas.

C'est lui, FREUD, qui les a lus. Il a vu que la malade a besoin de se créer un désir insatisfait. C'est FREUD qui le dit, et déjà, à soi tout seul, avec tout ce que nous savons depuis…

et FREUD, bien entendu, quand il l'a écrit n'était pas là à donner le nom avec un petit lumignon, il avait déjà pris une certaine perspective sur les choses

…s'il a mis les choses dans cet ordre, c'est poussé par un besoin d'approche et de composition qui peut aller bien au-delà de la division de ses chapitres, et en fait ce rêve a quelque chose de vraiment, de spécialement introductif sur ce problème qui est fondamental de la perspective que j'essaye ici de vous promouvoir : le *désir* donc, et là, la *demande*.

Il est à peine besoin de le dire : la *demande* est aussi partout, parce que si le rêve s'est produit, c'est parce qu'une amie lui a *demandé* de venir dîner chez elle. D'ailleurs dans le rêve lui-même, la demande est là sous la forme la plus claire.

La malade sait que tout est fermé ce jour-là, qu'elle ne pourra pas suppléer à son insuffisance de matériel, de provisions, pour faire face au dîner qu'elle doit offrir. Et puis elle *demande…*

de la façon la plus claire, la plus isolée dont on puisse présenter une *demande*

…elle *demande* au téléphone, ce qui à l'époque…

cela fait partie de la première édition de la *Traumdeutung*

…n'était pas d'un usage courant, le téléphone est vraiment là avec toute sa pleine puissance *symbolique*.

Allons un peu plus loin : quels sont les premiers rêves que nous allons rencontrer ?
Nous entrons dans *Les éléments et les sources du rêve* [Ch. V]
et nous rencontrons d'abord « *le rêve de la monographie botanique* », qui est un rêve de FREUD.

Je vais passer celui-là, mais ce n'est pas parce qu'il n'apporte pas exactement ce que nous pouvons attendre maintenant, à savoir ce que je vais essayer de vous montrer aujourd'hui justement : voir fonctionner les rapports du signifiant phallique avec le désir. Seulement, comme c'est un rêve de FREUD, naturellement ce serait un petit peu plus long et un petit peu plus compliqué de vous le montrer.

Je le ferai si j'en ai le temps. C'est absolument clair, structuré exactement selon *le petit schéma* que je vous ai donné la dernière fois, que j'ai commencé de vous dessiner *à propos du désir de l'hystérique* la dernière fois. Mais FREUD n'est pas purement et simplement *un hystérique* : s'il a à *l'hystérie* le rapport que comporte tout rapport avec le *désir*, c'est d'une façon un peu plus élaborée.

Nous sautons donc *le rêve de la monographie botanique* et nous arrivons à une patiente dont FREUD nous dit qu'elle est une *hystérique*, et nous reprenons *le désir de l'hystérique* :

« *Une jeune femme intelligente et fine, réservée, du type de « l'eau qui dort », raconte :*
« J'ai rêvé que j'arrivais trop tard au marché et que je ne trouvais plus rien chez le boucher et chez la marchande de légumes. »
Voilà assurément un rêve innocent ; mais un rêve ne se présente pas de cette manière ; je demande un récit détaillé. Le voici : Elle allait au marché avec sa cuisinière qui portait le panier. Le boucher lui a dit, après qu elle lui eût demandé quelque chose : « On ne peut plus en avoir », et il a voulu lui donner autre chose en disant : « C'est bon aussi. » Elle a refusé et est allée chez la marchande de légumes. Celle-ci a voulu lui vendre des légumes d'une espèce singulière, attachés en petits paquets, mais de couleur noire. Elle a dit : « Je ne sais pas ce que c'est, je ne prends pas ça. » »
[Eine kluge und feine junge Dame, die aber auch im Leben zu den Reservierten, zu den « stillen Wassern » gehört, erzählt: *Ich habe geträumt, daß ich auf den Markt zu spät komme und beim Fleischhauer sowie bei der Gemüsefrau nichts bekomme.* Gewiß ein harmloser Traum, aber so sieht ein Traum nicht aus; ich lasse ihn mir detailliert erzählen. Dann lautet der Bericht folgendermaßen: *Sie geht auf den Markt mit ihrerKöchin, die den Korb trägt. Der Fleischhauer sagt ihr, nachdem sie etwas verlangt hat: Das ist nicht mehr zu haben, und will ihr etwas anderes geben mit der Bemerkung: Das ist auch gut. Sie lehnt ab und geht zur Gemüsefrau, die will ihr ein eigentümliches Gemüse verkaufen, das in Bündeln zusammengebunden ist, aber schwarz von Farbe. Sie sagt: Das kenne ich nicht, das nehme ich nicht.*]

Le commentaire de FREUD est ici essentiel, puisque ce n'est pas nous qui avons analysé cette malade. Ce dont il s'agit, c'est de voir ce que FREUD croit pouvoir trouver dans un ouvrage qui à l'époque, est à peu près comme le premier ouvrage sur *la théorie atomique* s'il était sorti sans aucune espèce de liaison ni aucune préparation avec la physique qui le précédait. D'ailleurs il a été en effet accueilli par un silence quasi total.

C'est donc aux premières pages de son livre que, pour parler de la présence du *récent et de l'indifférent dans le rêve* [Ch. V, § 1] tranquillement FREUD « allonge » à ses lecteurs le commentaire suivant et essaye de rattacher ce rêve aux événements de la journée :

« *Elle était réellement allée au marché trop tard et n'avait plus rien trouvé. On est tenté de dire : la boucherie était déjà fermée.* »

[Sie war wirklich zu spät auf den Markt gegangen und hatte nichts mehr bekommen. *Die Fleischbank war schon geschlossen*, drängt sich einem als Beschreibung des Erlebnisses auf.]

Mais il ne dit pas que c'est la malade qui l'a dit. Déjà il s'est avancé assez vite en disant que ça s'impose comme cela. Pourtant, halte ! FREUD commente :

« *Ceci n'est-il pas tout à fait comme une façon très vulgaire de parler qui se rapporte à quelque négligence dans l'habillement d'un homme ?* »

[Doch halt, ist das nicht eine recht gemeine Redensart, die – oder vielmehr deren Gegenteil – auf eine Nachlässigkeit in der Kleidung eines Mannes geht ?]

Autrement dit, il semble que dans l'argot viennois, on parlerait ainsi de quelqu'un qui aurait oublié de boutonner son pantalon, et qu'il serait d'usage, au moins dans des termes familiers, de le lui indiquer par la phrase : « *Ta boucherie n'est pas fermée.* »

« *La rêveuse n'a d'ailleurs pas employé ces mots,...* »
nous dit FREUD, et il ajoute :
« *...elle les a peut-être évités... Ceci dit, cherchons plus loin.* »

[Die Träumerin hat diese Worte übrigens nicht gebraucht, ist ihnen vielleicht ausgewichen... suchen wir nach der Deutung der im Traume enthaltenen Einzelheiten.]

« *Quand dans un rêve, quelque chose a le caractère d'un discours, est dit ou entendu au lieu d'être pensé - on le distingue ordinairement sans peine - cela provient de discours de la vie éveillée...* »

[Wo etwas im Traum den Charakter einer Rede hat, also gesagt oder gehört wird, nicht bloß gedacht – was sich meist sicher unterscheiden läßt – das stammt von Reden des wachen Lebens her, ...]

Il s'agit donc des paroles en tant qu'elles sont inscrites dans le rêve comme sur une banderole. Ce ne sont pas des implications de la situation : il s'agit de ce qui se *distingue sans peine* nous dit FREUD, à savoir *l'élément de langage* que FREUD nous invite à prendre toujours comme un élément valant pour lui-même.

« *Cela provient de discours de la vie éveillée. Sans doute ceux-ci sont traités comme de la matière brute, on les fragmente, on les transforme un peu, surtout on les sépare de l'ensemble auquel ils appartenaient. Le travail d'interprétation peut partir de ces sortes de discours. D'où viennent donc les paroles du boucher : « On ne peut plus en avoir ? »* »

[...das stammt von Reden des wachen Lebens her, die freilich als Rohmaterial behandelt, zerstückelt, leise verändert, vor allem aber aus dem Zusammenhange gerissen worden sind. Man kann bei der Deutungsarbeit von solchen Reden ausgehen. Woher stammt also die Rede des Fleischhauers: *Das ist nicht mehr zu haben ?*]

« *Das ist nicht mehr zu haben.* » :
cette phrase est prise par FREUD, au moment où il écrit *L'Homme aux loups*, comme un témoignage qu'il donne au lecteur que depuis très longtemps il s'intéresse à cette question de la difficulté qu'il y a à reconstruire ce qui est pré-amnésique dans la vie du sujet, ce qui est d'avant l'amnésie infantile.

C'est bien à ce propos qu'il dit cela à la patiente :

« *Je les ai prononcées moi-même, en lui expliquant quelques jours avant, que nous ne pouvions plus avoir (évoquer) les plus anciens vécus de l'enfance qui ne sont plus comme tels, mais qu'ils nous étaient rendus par des transferts et des rêves dans l'analyse. C'est donc moi qui suis le boucher, et elle repousse ce transfert d'anciennes manières de penser et de sentir. D'où viennent les paroles, d'autre part, qu'elle prononce dans le rêve : « Je ne connais pas, je ne prends pas »*.
L'analyse doit diviser cette phrase.
Elle-même, quelques jours avant, au cours d'une discussion, a dit à sa cuisinière :
« Je ne sais pas ce que c'est », mais elle a ajouté : « Soyez correcte, je vous prie ! » »

Benehmen Sie sich anständig !

[« Von mir selbst; ich hatte ihr einige Tage vorher erklärt, »daß die ältesten Kindererlebnisse *nicht mehr* als solche *zu haben sind*, sondern durch ›Übertragungen‹ und Träume in der Analyse ersetzt werden«. Ich bin also der Fleischhauer, und sie lehnt diese Übertragungen alter Denk- und Empfindungsweisen auf die Gegenwart ab.
– Woher rührt ihre Traumrede: *Das kenne ich nicht, das nehme ich nicht ?* Diese ist für die Analyse zu zerteilen. »
Das kenne ich nicht« hat sie selbst tags vorher zu ihrer Köchin gesagt, mit der sie einen Streit hatte, damals aber hinzugefügt: *Benehmen Sie sich anständig.*]

Peu importe ce qu'elle a dit à la cuisinière puisque c'est à titre d'élément de phrase que ceci est pris, puisque, comme le dit FREUD, c'est précisément dans la mesure où ce qui est retenu de cette phrase :

« *Das kenne ich nicht, das nehme ich nicht* »

est précisément la partie qui n'a pas la *signification*, celle précisément que la censure tend à écarter, ce qui est dit aussi à la servante.

FREUD remarque que c'est dans la mesure où ceci est retenu dans ce qui est rêvé que *le sens* correspond à :

« *Das kenne ich nicht, das nehme ich nicht* ».

On pourrait ajouter encore quelque chose, si l'on était plus rigoureux, comme :

« *Das kenne ich nicht, Benehmen Sie sich anständig !* »

« *Nous saisissons le déplacement : des deux phrases dites à la cuisinière, elle n'a gardé dans le rêve que celle qui était dépourvue de sens ; celle qu'elle a refoulée correspondait seule au reste du rêve. On dira : « Soyez correct, je vous prie ! » à quelqu'un qui sera volontairement négligé dans son habillement.* »

[Hier wird eine Verschiebung greifbar; von den beiden Sätzen, die sie gegen ihre Köchin gebraucht, hat sie den bedeutungslosen in den Traum genommen; der unterdrücktte aber: "Benehmen Sie sich anständig!" stimmt allein zum übrigen Trauminhalt. So könnte man jemandem zurufen, der unanständige Zumutungen wagt und vergißt, "die Fleischbank zuzuschließen".]

Ce qui n'est pas non plus une traduction très correcte, car il s'agit dans le texte allemand de :
« *On dira : « Soyez correct, je vous prie » à quelqu'un qui ose avoir des exigences inconvenantes et qui oublie de « fermer sa boucherie »* ».

La traduction est fantaisiste.

« *L'exactitude de notre interprétation est prouvée par son accord avec les allusions qui sont au fond de l'incident de la marchande de légumes. Un légume allongé, que l'on vend en bottes, un légume noir, cela peut-il être autre chose que la confusion produite par le rêve de l'asperge et du radis noir ? Je n'ai besoin d'interpréter l'asperge pour personne, mais l'autre légume me paraît être aussi une allusion.* »

Le mot « *allusion* » n'est pas dans le texte allemand, il se rapporte, dit le texte allemand, à *un thème sexuel :*
« *Ce même thème sexuel, nous l'avons deviné dès le début quand nous voulions symboliser tout le récit par la phrase : « La boucherie est fermée. » Nous n'avons pas besoin ici de découvrir tout le sens de ce rêve, il suffit d'avoir démontré qu'il est plein de signification et d'aucune façon innocent.* »

[Daß wir der Deutung wirklich auf die Spur gekommen sind, beweist dann der Zusammenklang mit den Anspielungen, die in der Begebenheit mit der Gemüsefrau niedergelegt sind. Ein Gemüse, das in Bündeln zusammengebunden verkauft wird (länglich ist, wie sie nachträglich hinzufügt), und dabei schwarz, was kann das anderes sein als die Traumvereinigung von Spargel und schwarzem Rettich ? Spargel brauche ich keinem und keiner Wissenden zu deuten, aber auch das andere Gemüse – als Zuruf: *Schwarzer, rett' dich!* – scheint mir auf das nämliche sexuelle Thema hinzuweisen, das wir gleich anfangs errieten, als wir für die Traumerzählung einsetzen wollten: die Fleischbank war geschlossen. Es kommt nicht darauf an, den Sinn dieses Traumes vollständig zu erkennen; soviel steht fest, daß er sinnreich ist und keineswegs harmlos.]

Je m'excuse si ceci a pu vous paraître un peu long. Maintenant que nous en savons long, je désirerais simplement reconcentrer les choses sur ce petit rêve que nous avons tendance à lire un peu vite.

Voici, de la façon la plus claire, représenté un autre rapport de *l'hystérique* avec quelque chose qui est ce sur quoi nous centrons pour l'instant notre but.

J'ai la dernière fois indiqué que *l'hystérique*, dans son rêve et dans ses symptômes, a besoin que soit quelque part marquée la place du désir comme tel.

Ici c'est d'autre chose qu'il s'agit, c'est de la place du *signifiant phallus*.

Entremêlons notre *discours théorique* avec ces références au rêve concernant *l'hystérique* de façon à varier, et par conséquent aussi à défatiguer votre attention.

Il y a trois autres rêves de la même malade à la suite et nous en ferons usage quand il conviendra.

Arrêtons-nous un instant sur ce qu'il s'agit pour l'instant de mettre en évidence : c'est le même problème, le même phénomène dont il s'agissait l'autre jour, à savoir de la place à donner au *désir*.

Mais là ce n'est pas une place qui est marquée dans le champ extérieur au sujet d'un désir comme tel :

- en tant qu'elle se le refuse *au-delà de la demande*,
- en tant que dans le rêve elle l'assume comme étant le désir de l'autre, de son amie,

il s'agit du désir en tant qu'il est supporté par son signifiant, le *signifiant phallus* par hypothèse, puisque c'est de cela que nous parlons. Il s'agit de savoir quelle fonction joue dans cette occasion le signifiant.

FREUD…
    comme vous le voyez là
…introduit sans aucune espèce d'hésitation, sans aucune espèce d'ambiguïté, le *signifiant phallus* et ce qui est en cause quand il s'agit de quelque chose qui est le seul élément qu'il n'a pas mis en valeur comme tel dans son analyse…
    parce qu'il fallait bien qu'il nous laisse quelque chose à faire
…mais qui est tout à fait frappant.

En effet, toute l'ambiguïté de la conduite du sujet par rapport au *phallus*...

si le *phallus* n'est pas *l'objet du désir* mais *le signifiant du désir* ...toute cette ambiguïté va résider dans ce dilemme, c'est à savoir que ce signifiant, le sujet peut *l'avoir* ou qu'il peut *l'être*.

C'est parce que c'est un signifiant que ce dilemme se propose, et ce dilemme est absolument essentiel : c'est lui qui est au fond *de tous les glissements, de toutes les transmutations, de toute la prestidigitation*, dirai-je, du *complexe de castration*.

Pourquoi le *phallus* vient-il dans ce rêve ?
Je ne crois pas que nous franchissions *quoi que ce soit* d'abusif à partir de cette perspective si nous disons que le *phallus* est actualisé comme tel dans le rêve de cette hystérique autour de la phrase de FREUD :

« *Das ist nicht mehr zu haben.* »

Je me suis fait confirmer l'usage, je dirai absolu, de « *avoir* », tel qu'il se manifeste dans cet usage linguistique qui nous fait dire : « *l'avoir ou pas* », ou mieux encore, en français : « *en avoir ou pas* », qui a également sa portée en allemand.

Il s'agit ici, dans cette phrase, du *phallus* en tant qu'il surgit comme l'objet qui manque.
L'objet qui manque à qui ?

C'est bien entendu ce qu'il convient de savoir, mais rien n'est moins certain que ce soit purement et simplement l'objet qui manque au sujet en tant que sujet biologique.

Disons que d'abord et avant tout, ceci se présente en termes *signifiants*, et pour autant que c'est une phrase qui l'introduit, une phrase articulée comme quelque chose qui est lié à la phrase qui articule que ceci « c'est *ce qu'on ne peut plus avoir* », *Das ist nicht mehr zu haben*.

Ce n'est pas une expérience frustrante, c'est une signification, c'est une articulation signifiante du manque d'objet comme tel.

Ceci, bien entendu, s'accorde avec la notion que je vous mets ici au premier plan, c'est que le *phallus* est le *signifiant* ici, en tant que ne l'a pas - qui ? - que ne l'a pas l'autre, parce qu'il s'agit de quelque chose qui s'articule sur le plan du langage, et qui se situe comme tel sur le plan de l'Autre, c'est *le signifiant du désir* en tant que le désir s'articule comme *désir de l'Autre*. Je reviendrai tout à l'heure là-dessus.

Nous allons prendre maintenant le deuxième rêve. Le deuxième rêve dont il s'agit, de la même malade, est un rêve dit soi-disant « *innocent* ».

« *Son mari demande :*

« Ne faut-il pas faire accorder le piano ? »

Elle répond :

« Ce n'est pas la peine !...

Es lohnt nicht ! Cela veut dire quelque chose comme : « *Ça ne paye pas !* ».

...Il faut d'abord le faire recouvrir. » C'est la répétition d'un événement réel du jour précédent. Mais pourquoi en rêve-t-elle ? Elle dit bien que ce piano est une boîte « dégoûtante », qui donne un « mauvais son », que son mari l'avait déjà avant son mariage...

et ainsi que l'analyse nous le montrera, elle dit le contraire de ce qu'elle pense, c'est-à-dire que son mari ne l'avait pas avant son mariage

...Mais la solution nous sera donnée par la phrase « Ce n'est pas la peine ». Elle l'a dite hier, dit FREUD, comme elle était en visite chez une amie. On l'engageait à enlever sa jaquette, elle s'y est refusée en disant : « Ce n'est pas la peine, je vais devoir m'en aller. » Je pense alors qu'hier pendant l'analyse, elle a brusquement porté la main à sa jaquette dont un bouton venait de s'ouvrir. C'était comme si elle avait dit : « Je vous en prie, ne regardez pas de ce côté, ce n'est pas la peine. » Ainsi elle remplace boîte par poitrine - boîte : *Kasten*, poitrine : *Brust-kasten* - *et l'interprétation du rêve nous ramène à l'époque de sa formation : elle commençait alors à être mécontente de ses formes. Si nous prenons garde au « dégoûtant », au « mauvais son », et si nous nous rappelons combien de fois les petits hémisphères du corps féminin remplacent les grands, l'analyse nous ramène encore dans l'enfance.* »

[Ein anderer harmloser Traum derselben Patientin, in gewisser Hinsicht ein Gegenstück zum vorigen: *Ihr Mann fragt: Soll man das Klavier nicht stimmen lassen? Sie: Es lohnt nicht, es muß ohnedies neu beledert werden.* Wiederum die Wiederholung eines realen Ereignisses vom Vortag. Ihr Mann hat so gefragt und sie so ähnlich geantwortet. Aber was bedeutet es, daß sie es träumt? Sie erzählt zwar vom Klavier, es sei ein *ekelhafter* Kasten, der einen *schlechten Ton* gibt, ein Ding, das ihr Mann schon vor der Ehe besessen hat usw., aber den Schlüssel zur Lösung ergibt doch erst die Rede: *Es lohnt nicht*. Diese stammt von einem gestern gemachten Besuch bei ihrer Freundin. Dort wurde sie aufgefordert, ihre Jacke abzulegen, und weigerte sich mit den Worten: Danke, *es lohnt nicht*, ich muß gleich gehen. Bei dieser Erzählung muß mir einfallen, daß sie gestern während der Analysenarbeit plötzlich an ihre Jacke griff, an der sich ein Knopf geöffnet hatte. Es ist also, als wollte sie sagen: Bitte, sehen Sie nicht hin, *es lohnt nicht*. So ergänzt sich der *Kasten* zum *Brustkasten*, und die Deutung des Traumes führt direkt in die Zeit ihrer körperlichen Entwicklung, da sie anfing, mit ihren Körperformen unzufrieden zu sein. Es führt auch wohl in frühere Zeiten, wenn wir auf das » *Ekelhaft*« und den » *schlechten Ton*« Rücksicht nehmen und uns daran erinnern, wie häufig die kleinen Hemisphären des weiblichen Körpers – als Gegensatz und als Ersatz – für die großen eintreten – in der Anspielung und im Traum.]

Ici nous nous trouvons sur *l'autre face* de la question.
Si le *phallus* est *le signifiant du désir*, et du désir de l'Autre,
le problème pour le sujet au premier pas de cette
dialectique du désir, en voici l'autre versant :
il s'agit d'*être* ou de *n'être pas le phallus*.

Fions-nous carrément à cette fonction de signifiant
que nous accordons au *phallus*, en disant ceci :
de même que l'« *on ne peut pas être et avoir été* », on ne peut pas
non plus « *être et n'être pas* », et s'il faut que ce que
l'on n'est pas, soit ce qu'on est, il reste à ne pas
être ce que l'on est.

C'est-à-dire, ce que l'on est, à le repousser
dans *le paraître*, ce qui est très exactement la position
de la femme dans l'hystérie : *en tant que femme, elle se fait masque*.

Elle se fait masque précisément pour - derrière *ce masque* -
être le *phallus*, et tout le comportement de *l'hystérique*,
ce comportement en tant qu'il se manifeste par cette
main portée au bouton dont l'œil de FREUD
depuis très longtemps nous a habitué à voir le sens,
mais accompagné de la phrase « *Ce n'est pas la peine* ».

Pourquoi « *Ce n'est pas la peine* » ?
Bien entendu, parce qu'il s'agit qu'on ne regarde pas
derrière, parce que derrière, il s'agit bien sûr que
le *phallus* y soit.
Mais ce n'est vraiment pas la peine d'y aller voir,
puisque justement on ne l'y trouvera pas !
Il s'agit pour l'hystérique…
comme FREUD immédiatement nous l'apporte dans une
note adressée à ceux qu'il appelle *die Wissbegierige*, que
l'on traduit en français par « *à ceux qui voudraient
l'approfondir* », plus exactement, pour être plus rigoureux,
cela veut dire : « *aux amateurs de savoir* ».

Et cela nous portera au cœur de ce que peut-être
je vous ai déjà désigné de ce terme emprunté à
une morale qui malgré tout reste empreinte d'une
expérience humaine peut-être plus riche que bien
d'autres, la morale théologique qui s'appelle
la *cupido sciendi*, qui nous donne le terme que nous pouvons
choisir pour traduire le *désir*.

Ce sont des questions délicates, des équivalences entre les langues à propos du *désir*.
Je sais que j'ai déjà obtenu de la part de mes élèves germanophones : « *Begierde* ». On le trouve dans HEGEL, mais certains trouvent que c'est trop animal.
C'est drôle que HEGEL l'ait employé à propos du *Maître et de l'Esclave*, qui n'est pas trop empreint d'animalité…

Donc : « *Je ferai remarquer* - dit FREUD - *que ce rêve recouvre un fantasme : conduite provocante de ma part, défense de la sienne.* »

Bref, il nous réindique ce qui est en effet une conduite fondamentale de l'hystérique mais en même temps, dans ce contexte nous en voyons le sens : la provocation de l'hystérique, c'est justement quelque chose qui tend à *constituer le désir*, mais, au-delà de ce qu'on appelle défense, à indiquer la place, au-delà de cette apparence, de ce masque, de quelque chose qui est essentiellement ce qui est présenté au *désir* et qui bien entendu ne peut pas être offert à son accès, puisque c'est quelque chose qui est présenté derrière un voile, mais d'autre part bien entendu ne pouvant pas y être trouvé :

« *Ce n'est pas la peine que vous ouvriez mon corsage, parce que vous n'y trouveriez pas le phallus, mais si je porte ma main à mon corsage, c'est pour que vous désiriez derrière mon corsage le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir.* »

Ceci nous amène peut-être à commencer à nous demander comment il nous faudrait définir en toute *strictitude* ce *désir*, de façon à vous faire tout de même bien sentir de quoi nous parlons, je veux dire de ne pas nous limiter à ce que quelqu'un…
dans le dialogue avec moi
…a appelé…
à mon avis assez heureusement, à propos de mes petites *lignes-trames* que je vous ressers de temps en temps et qu'il ne faut pas vous laisser perdre de vue
…a appelé un petit *mobile de Calder*.
Pourquoi ?

Essayons d'articuler ce que nous voulons dire par : « *le désir comme tel* ».

Nous posons le *désir* dans cette dialectique comme ce qui se trouve sur le petit mobile *au-delà de la demande*.
Pourquoi y a-t-il besoin d'un *au-delà de la demande* ?

Il y a besoin d'un *au-delà de la demande* pour autant, je vous l'ai dit, que la *demande*, par ses nécessités articulatoires, dévie, change, transpose *le besoin*.

Il y a donc la possibilité d'un *résidu*.

C'est en tant que l'homme est pris dans la *dialectique signifiante* qu'il y a quelque chose qui ne va pas, quoi qu'en pensent les personnes optimistes qui nous indiquent sans doute ce qui se passe d'heureux comme repérage de l'autre sexe entre les enfants et les parents.

Il ne manque qu'une chose, c'est que cela aille aussi bien entre les parents, or c'est justement là tout le niveau auquel nous abordons la question.

Il y a donc un *résidu*.

Comment se présente-t-il ?
Comment nécessairement doit-il se présenter ?
Il ne s'agit plus maintenant du désir sexuel.

Nous allons voir pourquoi le désir sexuel doit venir à cette place, mais du moment qu'il y a *rapport général* d'un besoin chez l'homme *avec le signifiant*, nous nous trouvons devant ceci :
à savoir que si quelque chose restitue la marge de déviation marquée par l'incidence du signifiant sur les besoins, et si cet au-delà se présente comme l'expérience prouve qu'il se présente, c'est cela que nous appelons *désir*.

Mais comme forme possible de sa présentation, voici à peu près comment nous pouvons l'articuler :
la façon dont doit se présenter le *désir* chez *le sujet humain* dépend de ce qui est déterminé par *la dialectique de la demande*.

Si la demande a un certain effet sur les besoins, elle a d'autre part ses caractéristiques propres. Ces caractéristiques propres, je les ai déjà ici articulées :
c'est que la *demande*, fondamentalement…
dans son existence et par le seul fait qu'elle s'articule comme *demande*
…pose :

- même si elle ne le demande pas expressément, l'Autre comme « *absent* » ou « *présent* », et donnant ou non cette *absence* ou cette *présence,*

- c'est-à-dire comme *demande d'amour* ce quelque chose qui n'est rien, aucune satisfaction particulière, qui est ce que le sujet apporte par la pure et simple réponse à la *demande*.

C'est ici que se situe *l'originalité* de *l'introduction du symbolique sous la forme de la demande* :
à savoir que c'est sur fond de *demande d'amour* que se situe *l'originalité de l'introduction de la demande* par rapport au besoin.
Si ceci comporte quelque déperdition par rapport au besoin sous quelque forme que ce soit, ceci doit-il se retrouver au-delà de la demande ?

Il est bien clair que si cela doit se retrouver *au-delà de la demande*, c'est-à-dire de ce qu'apporte en somme de distorsion au besoin cette dimension de la *demande*, c'est pour autant qu'au-delà nous devons retrouver quelque chose où l'Autre perde sa prévalence, où si vous voulez, le *besoin* en tant qu'il part du *sujet* reprend la première place.

Néanmoins, puisque déjà le *demande* est passé par *le filtre* de la *demande* au plan et au stade de l'inconditionné, ce n'est qu'au titre, si l'on peut dire, d'une deuxième négation que nous allons retrouver *au-delà* ce qu'il s'agit précisément de trouver, qui est la marge de ce qui s'est perdu dans cette *demande*.

Et l'*au-delà*, c'est précisément le caractère de condition absolue qui est dans le désir.

Ce qui se présente dans le désir comme tel, c'est ce quelque chose qui est emprunté, bien entendu au *besoin*…

> comment ferions-nous nos *désirs*, si ce n'est en empruntant la matière première de nos besoins ?

…mais cela passe à un état, non pas d'inconditionné puisqu'il s'agit de quelque chose d'emprunté à un besoin particulier, mais d'une *condition absolue*, sans mesure avec aucune proportion du besoin à un objet quelconque, et en tant que cette condition peut être appelée absolue justement en ceci, qu'elle abolit là, la dimension de l'Autre, que c'est une exigence où l'Autre n'a pas à répondre *oui* ou *non*.

C'est ceci qui est la dimension, le caractère fondamental du désir humain comme tel. Le *désir*, quel qu'il soit, à l'état de pur *désir* c'est ceci : c'est ce quelque chose d'arraché au terrain des besoins et qui prend forme de *condition absolue* par rapport à l'Autre.

C'est précisément la marge, *le résultat de la soustraction*, si l'on peut dire, *de l'exigence du besoin par rapport à la demande d'amour*. C'est-à-dire que le *désir*, inversement, va se présenter comme ce qui dans la *demande d'amour* est rebelle à toute réduction à un besoin, parce qu'en réalité cela ne satisfait rien d'autre que soi-même, c'est-à-dire *le désir comme condition absolue*.
C'est en raison de cela que le désir sexuel va venir à cette place, justement dans la mesure où le désir sexuel se présente par rapport au sujet, par rapport à l'individu, comme essentiellement problématique, et sur les deux plans.

D'une part, sur le plan du besoin, ce n'est pas FREUD qui l'a souligné le premier, c'est *depuis que le monde est monde* que l'on s'interroge comment l'être humain, qui est un être qui a la propriété de reconnaître ce qui lui est avantageux, comment il encaisse, comment il admet un besoin qui incontestablement le pousse à des extrémités aberrantes, pour la raison qu'il ne correspond à aucun besoin immédiatement *rationalisable*, mais qui introduit dans l'individu, disons ce qu'on a appelé la dialectique de l'espèce.

De sa nature, le besoin sexuel se présente dans une certaine problématique pour un sujet qui est précisément ce que nous venons de dire même si les philosophes l'ont articulé autrement :

- c'est-à-dire quelqu'un qui peut *rationaliser ses besoins*,
- c'est-à-dire les articuler en termes d'*équivalence*,
- c'est-à-dire de *signifiant*.

D'autre part, au regard de la *demande d'amour*, l'expression du *désir sexuel*...

> il va devenir *désir* justement, et il s'appellera *désir* parce qu'il ne peut se placer que là, au niveau du *désir* tel que nous venons de le définir

...le *désir sexuel* se présente, au regard de *la demande d'amour*, d'une façon problématique, quoi qu'on en dise et quelle que soit l'eau bénite dont on essaye de le recouvrir sous la forme d'oblativité.

La question du *désir*, au regard de la formulation de ce qu'on appelle dans toutes les langues *formuler sa demande*, est problématique pour autant que pour exprimer les choses sous la forme du langage le plus commun, qui est ici révélateur, il s'agit en fin de compte, quel que soit le mode sous lequel se formule la *demande*, que se profile ceci : c'est que l'Autre entre en jeu à partir du moment où le *désir sexuel* est en question sous la forme de *l'instrument du désir*.

Ceci est la raison pour laquelle c'est au niveau du *désir*, tel que nous l'avons ainsi défini, que se pose le *désir sexuel* en tant qu'il est question : c'est-à-dire en tant qu'il ne peut pas vraiment s'articuler.

Il n'y a pas vraiment de *mot*...

> entendez-le de ma bouche, puisque ça ne fera peut-être pas de mal que je dise que tout n'est pas réductible au langage, je l'ai toujours dit, bien entendu, même si ça n'a pas été entendu

...il n'y a pas de *mot* pour exprimer quelque chose, et quelque chose qui a *un nom*, et c'est justement le *désir*. Pour exprimer le *désir*, comme la sagesse populaire le sait fort bien, il n'y a que du baratin.

La question du *signifiant du désir* se pose donc comme telle, et c'est pour cela que ce qui l'exprime n'est pas un signifiant comme les autres.

C'est quelque chose qui, en effet, est emprunté à une forme prévalente de la poussée du flux vital dans cet ordre, mais qui n'en est pas moins pris dans cette dialectique au titre de signifiant, avec ce que ce passage au registre du signifiant comporte de *mortifié* chez tout ce qui accède à cette dimension du signifiant.

Ici la *mortification* ambiguë se présente très précisément sous la forme du *voile*…

du voile que nous voyons se reproduire tous les jours sous la forme du corsage de l'hystérique

…c'est-à-dire de la position fondamentale de la femme par rapport à l'homme concernant le désir : à savoir que là, derrière la chemisette, n'y allez surtout pas voir, parce que bien entendu *il n'y a rien*, *il n'y a rien que le signifiant* justement - ce qui n'est pas rien - *le signifiant du désir*.

Derrière ce voile, il y a ce *quelque chose qu'il ne faut pas montrer*, et c'est en quoi le démon dont je vous parlais la dernière fois ou l'avant-dernière fois à propos du « *dévoilement du phallus dans le Mystère antique* » se présente et s'articule et se dénomme comme *le démon de la pudeur*. Et la pudeur a des portées différentes chez l'homme et chez la femme.

J'ai fait allusion à cela…

quelle qu'en soit l'origine :

- l'horreur qu'en a la femme,
- ou quelque chose qui surgit tout naturellement de la délicate âme des hommes

…j'ai fait allusion à ce voile qui recouvre très régulièrement, chez l'homme, le *phallus*.

C'est exactement la même chose qui recouvre à peu près normalement la totalité de l'être de la femme, pour autant que ce dont il s'agit justement soit derrière.

Ce qui est voilé, c'est le signifiant du *phallus*.
Et le dévoilement de quelque chose qui ne montrerait que rien, c'est-à-dire l'absence de ce qui est *dévoilé*, c'est très précisément à ceci que se rattache ce que FREUD a appelé à propos du sexe féminin « *l'effroi* » à propos de la tête de MÉDUSE, ou « *l'horreur* » qui répond à l'absence révélée comme telle.

En fin de compte, ce dont il s'agit dans cette perspective, ce jeu du *sujet du désir* et du *signifiant du désir*, est quelque chose qui n'est pas épuisé au point où nous en sommes parvenus, qui est seulement amorcé mais - vous le voyez bien - qui renverse complètement une notion, comme celle-ci par exemple, qui obscurcit toute cette dialectique de l'abord de l'autre dans la relation sexuelle, et soi-disant maturée par la relation sexuelle, que le progrès serait d'un *objet partiel* à un *objet total*. Il y a là, à proprement parler on peut dire, un véritable camouflage, un escamotage.

Car, à dire les choses en termes propres, ce serait bien plutôt du problème que soulève le fait qu'en accédant à la place du désir, l'autre ne devient pas du tout comme on nous le dit *l'objet total*.
Mais le problème est celui-ci, c'est qu'il devient *totalement objet* en tant qu'instrument du désir.

C'est bien ce qu'il devient et il s'agit de maintenir comme compatible cette position de l'autre en tant qu'Autre, c'est-à-dire en tant que lieu de la parole, celui auquel s'adresse la demande et celui dont l'irréductibilité radicale d'Autre se manifeste en tant qu'il peut donner l'amour, c'est-à-dire quelque chose qui est d'autant plus totalement gratuit, qu'il n'y a aucun support de l'amour que comme je vous l'ai dit :
donner son amour, c'est très précisément et essentiellement donner comme tel rien de ce qu'on a, car c'est en tant justement qu'on ne l'a pas qu'il s'agit de l'amour.

Il s'agit de cette *discordance* entre ce qu'il y a d'absolu dans la subjectivité qui donne ou ne donne pas *l'amour*, et le fait que son accès à lui comme objet de désir, il est très précisément nécessaire qu'il se fasse *totalement objet*.

C'est dans cet écart essentiellement vertigineux, essentiellement nauséeux, pour l'appeler par son nom, que se situe la difficulté d'accès dans l'abord du désir sexuel.

Quelque part, FREUD fait allusion de la façon la plus précise au symptôme qui chez *l'hystérique* se manifeste sous la forme de la nausée et du dégoût, en le rapprochant des phénomènes de vertige pour autant…

Ce n'est pas FREUD qui le dit, mais c'est dans le texte de BREUER.

Le texte de BREUER[49] se rapporte à MACH, et aux travaux de MACH sur *Les sensations motrices*, pour marquer avec une intuition que c'est dans la discordance des sensations optiques et des sensations motrices que gît le ressort essentiel de ce phénomène labyrinthique qui se manifesterait et dont nous verrions la série se dessiner : *vertige, nausée et dégoût*. Effectivement il est parfaitement observable…

> et j'ai déjà observé chez plus d'un

…que la réalisation, la perception de l'abord de l'Autre dans le désir sous la forme du *signifiant phallus*…

> avec cette sorte de court-circuit qui résulte, au point où l'analyse d'une chose pareille est possible, ce court-circuit qui s'établit de ce signifiant phallus avec ce quelque chose qui, alors et à ce moment là chez le sujet, ne peut apparaître que vide, à savoir la place que l'organe doit occuper normalement, je veux dire la place entre les deux jambes, qui, à ce moment-là, n'est évoquée que comme place

…est quelque chose qui s'accompagne du fait…

> et j'aurais dix observations à vous proposer sur ce sujet, sous toute sorte de formes, soit tout à fait nettes, crues et claires, soit sous d'autres formes *diversement symboliques*, le sujet le disant malgré tout tout à fait en clair

49 Joseph Breuer : « Considérations théoriques », in Joseph BREUER, Sigmund FREUD, Études sur l'hystérie, Paris, PUF, 1956.

…que c'est pour autant que l'autre comme *objet du désir* est perçu comme *phallus*, et que comme tel il est perçu comme *manque* à la place de son propre *phallus*, que le sujet éprouve quelque chose qui ressemble à un très curieux vertige, que quelqu'un a été même jusqu'à me rapprocher d'une sorte de *vertige métaphysique* éprouvé en d'autres circonstances des plus rares rencontrées chez les sujets *à propos de la notion de l'être lui-même*, en tant qu'il est sous-jacent à tout ce qu'il est.

C'est là-dessus que pour aujourd'hui je terminerai. Nous reviendrons donc sur cette *dialectique de l'être ou de l'avoir* de l'hystérique. Nous irons plus loin. Vous verrez jusqu'où cela nous porte chez l'obsessionnel.

Je vous annonce tout de suite que vous devez tout de même bien sentir que ceci n'est pas sans rapport avec toute une dialectique, une autre, et *imaginaire* dont non seulement on vous a proposé la théorie, mais que l'on ingurgite de façon plus ou moins forcée aux patients dans une certaine technique concernant la névrose obsessionnelle, pour autant que le *phallus* comme élément *imaginaire* y joue un rôle prévalent.

Nous verrons ce que peut y apporter de *rectifications*… aussi bien théoriques que techniques …la considération du *phallus*, non plus comme image et comme fantasme, mais *comme signifiant*.

[Au tableau]

Forderung : *demande*
Begierde : *désir*
Bedurfhis : *besoin*
Wunsch : *désir du rêve*

Nous allons essayer de continuer d'avancer dans ce cheminement où, vous le voyez, le thème du *phallus* joue un rôle tout à fait essentiel, pour autant qu'il nous amène à serrer de plus près ce qui est dit dans l'analyse, ce qui est proféré, et la façon dont on se sert effectivement de la notion d'objet.

Vous devez bien sentir que nous devons normalement à la fois nous rapprocher, centrer notre attention sur la fonction effective qu'a cette *relation d'objet* dans la pratique analytique présente, et en même temps, en centrant la façon dont on s'en sert et les *services* que cela rend, essayer une articulation plus élaborée de ce qu'en somme nous désignons d'une façon tout simplement précise en parlant du *phallus*, articulation qui nous permette aussi de critiquer cet usage de la *relation d'objet*.

Si nous prenons un rapport qui a pris sa valeur historique avec le temps, celui qui est paru dans la *Revue Française de Psychanalyse* sur *Le moi dans la névrose obsessionnelle* [50], titre tout à fait inadéquat parce qu'en réalité il ne s'agit que de *la relation d'objet* chez l'*obsessionnel*. Ce serait une chose à explorer, peut-être.

Nous en prendrons une idée en essayant de savoir pourquoi l'auteur a voulu parler du « *moi dans la névrose obsessionnelle* » dans son titre, car à la vérité il n'en est rien dit véritablement dans la névrose obsessionnelle, si ce n'est qu'il est faible, qu'il est fort.

50 Maurice Bouvet : « Le moi dans la névrose obsessionnelle. Relations d'objet et mécanismes de défense », Rapport de la XVème conférence des psychanalystes de langues romanes, Revue Française de Psychanalyse 17, n°1-2, pp.111-196. Repris dans Maurice Bouvet : La relation d'objet, Payot 1967, ou Puf 2006.

Là-dessus l'auteur…
en fin de compte avisé par
une chose qu'il entendait alors
…est resté dans une attitude de prudence
qu'on ne saurait que trouver louable.

Mais ce qui domine ce rapport…
dans lequel culminent deux articles antérieurs
du même auteur, à savoir, le premier de
Décembre 1948 paru en 1950 dans la Revue Française de Psychanalyse :
Les incidences thérapeutiques de la prise de conscience de l'envie de pénis
Dans la névrose obsessionnelle féminine, qui était son premier
rapport clinique sur la fonction du pénis
dans la névrose obsessionnelle
…c'est cette fraîcheur, à ce premier abord, qui donne
sa valeur tout à fait importante à cet article
en tant qu'il montre comment les choses se sont
en somme plutôt dégradées par la suite.

Car assurément, au niveau d'une expérience encore
neuve de cette *envie de pénis* dans *la névrose obsessionnelle féminine*,
il y a quelque chose qui reflète l'expérience fraîche
tout à fait intéressante.

Ensuite il y a un autre article, qui est publié
dans la *Revue Française de Psychanalyse de juillet-septembre 1948 : Importance de l'aspect homosexuel du transfert dans le traitement de quatre cas de névrose obsessionnelle masculine»*. Le troisième article est un rapport sur
Le moi dans la névrose obsessionnelle.

Je crois que ce sont là trois choses à lire
puisqu'il n'y a pas tellement d'articles écrits
en français sur ce sujet.

En somme, cela donne assez bien le niveau où
les choses en sont arrivées ici sur ces problèmes.

D'autre part, les relire ne peut manquer de faire
une *impression d'ensemble* qui donnera en quelque sorte
un fond à ce que nous, nous pourrons arriver ici à
en aborder de l'articulation exacte, de ce qui permet
de situer en somme la valeur et la portée
d'une thérapeutique qui est ainsi *centrée*.

Car en fin de compte, cette relation d'objet qui s'articule dans les tableaux synoptiques où nous voyons la progressive constitution de l'objet chez les sujets, on s'aperçoit très bien qu'il y a là une part de fausse fenêtre.

Je ne crois pas que ce soit *l'objet génital*, ni *l'objet prégénital* qui soit là quelque chose d'extrêmement significatif ni d'important, si ce n'est pour la beauté des dits tableaux synoptiques.

Mais en fin de compte, ce qui fait la valeur de cette *relation d'objet*, c'est ce qui est son pivot, ce qui en somme, a introduit dans la dialectique analytique la notion d'objet, c'est bien et avant tout ce qui est appelé « *objet partiel* », terme emprunté au vocabulaire et aux termes d'ABRAHAM, d'une façon d'ailleurs pas tout à fait exacte car ce dont ABRAHAM a parlé, c'est de « *l'amour partiel de l'objet* », ce qui n'est pas évidemment tout à fait pareil.

Et déjà, ce glissement a lui-même quelque chose de significatif.

Cet objet partiel, il n'y a nul besoin d'un grand effort pour le reconnaître, pour l'identifier purement et simplement à ce *phallus* dont nous parlons, dont nous devons parler d'autant plus aisément que nous lui avons justement donné sa portée, ce qui du même coup nous ôte toute espèce d'embarras à s'en servir comme d'un objet privilégié.

Nous savons pourquoi il mérite ce privilège : c'est justement à titre de *signifiant*.

C'est justement en raison de cet extraordinaire embarras de donner ce privilège à un organe particulier que les auteurs en sont venus justement à ne plus en parler du tout alors que, par contre, il est quasiment omniprésent dans toute l'analyse.

Effectivement vous constaterez si vous relisez ces articles, l'usage absolument manifeste…
c'est un fait énorme, de premier plan,
qui parcourt toutes ces pages
…qui est pris par le psychanalyste…
non seulement par le psychanalyste en question,
mais par tous ceux qui l'entendaient
…il est pris au niveau du *fantasme*, à savoir que l'on peut dire que dans la perspective de l'auteur dont je viens de citer ces trois articles, la cure de la névrose obsessionnelle tourne tout entière autour d'une « *incorporation* »…
ce sont les termes que l'auteur emploie
…ou d'une « *introjection imaginaire* » de ce *phallus* qui apparaît dans le dialogue analytique sous la forme du *phallus* attribué à l'analyste.

Il y aurait là en somme deux phases :

une première où les *fantasmes d'incorporation*, de dévoration de ce *phallus fantasmatique* auraient un caractère nettement agressif, *sadique* comme on dit, en même temps que ressenti comme horrible et dangereux.

Mais ce *fantasme* aurait donc une valeur tout à fait révélatrice de quelque chose qui tiendrait à *la position* même du *sujet* par rapport à ce qu'on appelle…
dans la perspective de la relation d'objet
… « *l'objet correspondant* », l'objet constituant de son stade, nommément dans l'occasion d'une certaine *deuxième phase du stade sadique-anal*, dans laquelle on passerait de tendances fondamentales à la destruction de l'objet, à quelque chose qui commencerait de respecter l'autonomie de cet objet sous cette forme au moins partielle.

En somme, toute la dialectique du moment…
moment subjectif comme nous dirions ici
…où se situe le patient de la névrose obsessionnelle serait, comme on nous l'explique, suspendu au *maintien* d'une certaine forme de cet objet partiel autour duquel pourrait s'instituer un monde qui ne serait pas entièrement voué à une destruction foncière, en raison du stade immédiatement sous-jacent à cet équilibre précaire où serait arrivé l'obsessionnel.

L'obsessionnel nous est vraiment représenté comme toujours prêt à verser dans une destruction du monde, puisqu'aussi bien ces choses ne peuvent être pensées qu'en termes de rapport du *sujet à son environnement*, dans la perspective qui est celle où s'exprime l'auteur.

Et c'est par le maintien de cet objet partiel…
maintien qui nécessite bien sûr tout un édifice,
tout un échafaudage qui est justement ce qui
constitue la névrose obsessionnelle
…que l'obsessionnel éviterait de verser dans *une psychose toujours menaçante*. Ceci est très certainement considéré comme la base même du problème par l'auteur.

On ne peut pas manquer tout de même là, d'objecter que quels que soient les symptômes para-psychotiques, les symptômes par exemple de dépersonnalisation, de troubles du moi, de sentiment d'étrangeté, d'obscurcissement du monde…
sentiments touchant évidemment à la teneur,
voire peut-être à la structure du *moi*
…que malgré tout cela, nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que les cas de transition entre l'obsession et la psychose ont toujours existé, mais ont toujours été fort rares.

Les auteurs se sont longtemps aperçus qu'au contraire il y avait bien une sorte de faux espoir de compatibilité entre les deux affections.

Et d'autre part, quand il s'agit d'une véritable névrose obsessionnelle, c'est bien la chose que l'on risque le moins dans une psychanalyse :

- on risque de ne pas guérir l'obsessionnel,
- mais risquer de le voir verser dans la psychose,
  c'est vraiment un risque qui nous paraît lui-même
  extraordinairement fantasmatique,
  car c'est extrêmement rare.

L'obsessionnel, que ce soit au cours d'une analyse pour une raison quelconque, voire même lors d'une intervention thérapeutique fâcheuse, voire sauvage, qu'il ait versé dans la psychose, c'est *très, très, très rare*.

Personnellement, *je n'en ai jamais vu dans ma pratique*. Dieu merci ! Je n'ai jamais eu non plus l'impression que ce fut un risque que je courusse avec ces patients-là.

Il doit bien y avoir quelque chose…
dans une appréciation comme celle-là
…qui doit trahir un peu plus que simplement l'expérience clinique : cette *nécessité de cohérence de la théorie* qui entraîne l'auteur plus loin qu'il ne veut, soit même très probablement, quelque chose qui va plus loin, une certaine position de lui-même en face de l'obsessionnel qui ne manque pas alors d'ouvrir des problèmes sur ce qu'on peut appeler, non pas bien entendu « *problèmes d'une personne particulière* » : bien entendu, il ne s'agit pas là de parler du « *contre transfert* » au sens *personnel* des choses, mais du « *contre transfert* » au sens plus général où on peut le considérer comme constitué par ce que j'appelle souvent « *les préjugés de l'analyste* », autrement dit, le fond des choses dites ou non dites sur lesquelles s'articule son discours.

Commençons donc par situer ce que peut représenter une pratique qui est amenée à mettre tout entier son pivot, dans la thérapeutique de la *névrose obsessionnelle*, autour de ce « *fantasme d'incorporation imaginaire du phallus* »…
et du phallus de l'analyste…
…en montrant, à vrai dire un peu mystérieusement car on ne voit pas bien à quel moment, ni pourquoi s'opère le renversement, si ce n'est par ce qu'on peut supposer être une sorte d'effet d'usure, d'acceptation de quelque chose par le sujet.

Car il y a un moment, nous dit-on, où en raison d'un *working through*, d'une insistance de traitement, de la présence de l'analyste dans le traitement, l'incorporation de ce *fantasme phallique* est quelque chose qui apparaît au sujet avoir une *valeur phallique*, une valeur toute différente, à savoir *l'introduction en lui* de quelque chose qui est tout d'un coup d'une autre nature, qui paraît *avoir été l'incorporation d'un objet dangereux et en quelque sorte repoussé dans les fantasmes, et qui devient l'objet accueilli, un objet source de puissance*.

« *Source* », il faut bien le dire, le mot y est, ce n'est pas moi qui ai fait les comparaisons et les *métaphores*.

Cette sorte d'*introjection* qui, elle, devient *conservatrice* :

« *...n'a-t-elle pas des traits communs avec la communion religieuse ?* »,
nous dit-on page 172 [?]
« *...du moins dans la névrose obsessionnelle, où l'on avale sans mâcher...* »

ajoute-t-on, puisqu'aussi bien pour commenter ces sentiments de « *bonheur* » dans ce fantasme « *qui ne comportait aucune destruction* », semblable en cela aux fantaisies de succion dans *La mélancolie* d'ABRAHAM, cette sorte d'*introjection* que l'on pourrait qualifier de *passive*, paraît mieux mériter le nom de *conservatrice*.

N'a-t-elle pas des traits communs avec la communion religieuse, où l'on avale sans mâcher ?
Ce ne sont pas là des traits choisis, je dirais, d'une façon *tendancieuse* dans *La mélancolie* d'ABRAHAM[51].

C'est bien autour de ce *quelque chose* que nous sentons se passer autour d'une sorte de pratique ou d'ascèse jouant principalement sur les fantasmes que, sans doute avec *un dosage*, avec *des barrières*, avec *un freinage*, avec *des étapes*, avec toutes *les précautions* que comporte la technique, nous voyons se réaliser ce quelque chose qui permettra au sujet de la névrose obsessionnelle de prendre des rapports dont, en fin de compte, nous voyons mal ce qu'on en désire, mais qui assurément concernent ce qu'on appelle « *la distance prise à l'objet* ».

En somme, si je comprends bien, sur *le plan fantasmatique* il s'agit de permettre au sujet d'approcher au plus près, de passer par une phase où cette distance est annulée pour être sans doute…
tout au moins faut-il l'espérer
…reconquise ensuite auprès d'un *objet* qui a successivement concentré sur lui toutes les puissances de la peur, du danger, pour devenir ensuite le symbole par où s'établit une relation libidinale que l'on considère comme plus normale et que l'on qualifie de *génitale*.

51 Karl Abraham : *Manie et mélancolie*, Paris, Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2010.

À la vérité nous restons peut-être, quand nous sommes dans une certaine perspective, un peu plus sévères que l'auteur pour s'applaudir de parvenir au but quand, à propos d'une malade femme, il se flatte d'avoir recueilli d'elle au bout d'un certain nombre de mois de traitement, la déclaration suivante :

« *J'ai eu une expérience extraordinaire, celle de pouvoir jouir du bonheur de mon mari. J'ai été extrêmement émue en constatant sa joie, et son plaisir a fait le mien.* »

Je vous prie de peser ces termes.

Ils ne sont certainement pas sans valeur, ils décrivent très bien une sorte d'expérience qui n'implique absolument, je dois dire, nulle levée de la frigidité antérieure de ladite patiente.

L'expérience extraordinaire de pouvoir jouir du bonheur de son mari, c'est une chose qui est fréquemment observée, mais ça ne signifie pas pour autant que la malade d'aucune façon soit atteinte d'un orgasme.

À la vérité, on nous le dit, la malade reste, dit-on, à demi frigide. C'est pourquoi on est peut-être un peu surpris qu'on ajoute immédiatement après :

« *N'est-ce pas caractériser au mieux des relations génitales adultes ?* »

Cette notion de « *relations génitales adultes* » est évidemment ce qui donne à toute cette perspective ce que j'appelle la construction des « *fausses fenêtres* » dans la relation génitale adulte. On ne voit pas très bien ce que cela veut dire à la vérité quand on y regarde de près.

Nous avons vu que dès que les auteurs essayent de s'en expliquer, il ne semble pas qu'ils y trouvent la simplicité ni l'unité que tout ceci semble impliquer.

« *Quant à l'affirmation de la cohérence du moi, elle ressort non seulement de la disparition de la symptomatologie obsessionnelle et des phénomènes de dépersonnalisation, mais encore se traduit par l'accession à un sentiment de liberté de l'unité qui est une expérience nouvelle pour ces sujets.* »

Ces approximations, optimistes peut-être, ne sont pas tout à fait non plus quelque chose qui, du moins pour nous, correspond à notre expérience de ce que représentent réellement un progrès et une guérison dans la névrose obsessionnelle.

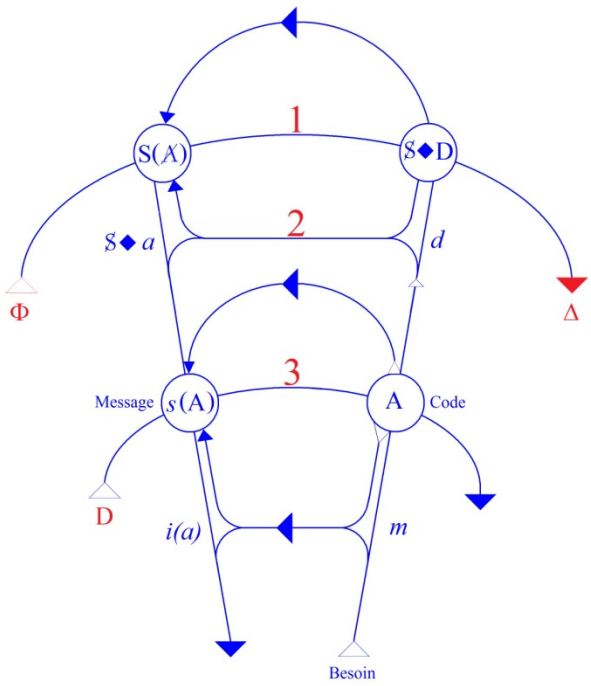
Ceci dit, nous voyons bien combien, à quelle espèce de montagne, de muraille, de *conception toute faite* nous avons affaire quand il s'agit de situer quelque part, d'apprécier ce que c'est qu'une constitution, une structure, obsessionnelle, la façon dont elle est vécue et la façon dont elle évolue.

Ici nous essayons d'articuler les choses dans un registre tout différent, parce que nous croyons…
pour n'être pas plus compliqués que d'autres :
je ne crois pas que si vous arrivez à vous familiariser à compter le nombre de mesures que nous mettons ici en jeu, vous trouviez que finalement ça fasse beaucoup plus de choses
…que simplement, c'est peut-être articulé autrement, d'une façon moins multilinéaire.

Et bien sûr, encore que le désir d'avoir ainsi un tableau synoptique correspondant ou s'opposant à celui de Madame Ruth MACK BRUNSWICK soit au fond du cœur de bien des auditeurs, nous y parviendrons peut-être un jour.

Mais évidemment, avant d'y arriver il conviendrait peut-être d'y aller pas à pas et de voir ce que nous voulons dire quand nous pensons que cette notion de l'*objet partiel* – du *phallus* – doit être critiquée et…
pour être mise en usage et peut-être aussi pour voir les dangers d'un certain usage qui est l'usage présent
…doit être mise à sa place.

C'est cette place que nous essayons d'articuler par ce petit schéma. On pourrait couvrir tout cela de signes et d'équations, mais je ne veux pas vous donner l'impression d'artifice, encore que ces choses soient bien les choses que j'ai essayé le plus de réduire à leur nécessité essentielle.



Nous avons déjà placé ici le grand A du grand Autre où se trouve le code et qui accueille la demande et vu que c'est dans le passage du A au point où est *le message* [$s(A) \leftarrow A$] que se produit le *signifié de l'Autre*.

Et *le besoin*, ici amorcé et qui se retrouve là dans des tas de transformations, aux différents niveaux se qualifie différemment.
Et si nous prenons cette ligne pour être la ligne de réalisation du sujet :

$$\Delta \Longrightarrow \$ \diamond D \Longleftrightarrow S(Ⱥ) \Longleftarrow \Phi$$

celle-ci se traduit par quelque chose ici qui toujours plus ou moins, ressortit à une identification, c'est-à-dire au passage, au remodèlement en fin de compte du sujet dans les défilés de sa demande :

$$D \Longrightarrow A \diamond d \Longleftrightarrow s(A) \Longleftarrow I$$

Nous savons que ceci ne suffit pas à constituer un sujet satisfaisant, un sujet qui se tienne sur le nombre de points d'appui qu'il lui faut, disons quatre, et qui sait ?

C'est justement dans cet *au-delà de la demande* que s'articule un *Begehren…*

nous avons déjà essayé de le définir la dernière fois en le qualifiant de *Begierde*, de *désir*

…à sa place topologique, où il y a en quelque sorte une nécessité liée à cette *topologie*, à ce que ce soit dans ce champ de *l'au-delà de la demande* que vienne se situer…

et du même coup s'articuler, nécessairement subir cette articulation particulière à cet *au-delà*

…le désir sexuel.

Il y a là en somme une coïncidence entre l'endroit où peut trouver place *la pulsion sexuelle*, *la tendance* comme telle, et la nécessité structurale qui la lie à être à cette place dans *l'au-delà de la demande*.

C'est en somme pour autant qu'intervient ce *quelque chose* dans *l'ensemble des signifiants* auxquels il vient se superposer pour en faire un *signifié*, que nous mettons d'habitude au-dessous de la barre de notre articulation S/s.

Le *signifié*, qui est d'abord un « *à signifier* » est donc bien ce signifiant particulier, le *phallus* :

- qui est dans le corps des signifiants,
- qui est *spécialisé* à désigner comme tel l'ensemble des *effets du signifiant sur le signifié* en tant que tels, c'est-à-dire en tant que ce sont les *effets du signifiant sur le signifié*.

Cela va loin, et il n'y a pas moyen d'aller moins loin pour donner sa signification au phallus, à savoir ce quelque chose qui fait qu'il occupe ici cette place privilégiée dans ce qui va se produire comme tel de signifiant, dans cet *au-delà* qui s'appelle ici l'*au-delà du désir*, à savoir tout le champ qui est là, au-delà du champ de la demande.

Pour autant qu'est symbolisé cet *au-delà du désir*, et pour autant que c'est ainsi, c'est là, que nous verrons la possibilité…

c'est une simple articulation du sens de ce que nous disons

…qu'ici [$ ◊ D] il y ait *un rapport du sujet à la demande comme telle*.

Car il est bien évident que pour qu'il y ait un rapport du sujet à la demande, il ne faut pas qu'il soit complètement inclus.

Jusqu'au moment où cet au-delà se constitue…
si tant est que, par hypothèse, il se constitue en s'articulant grâce au *signifiant phallus*
…c'est à ce moment-là qu'ici, *au-delà* du pur et simple Autre qui jusque là fait toute *la loi* de la constitution du sujet dans l'existence simplement de son corps, par le fait que la mère est un être *parlant*.

Et le fait qu'elle soit un être parlant est quelque chose d'absolument essentiel.
Quoi qu'en pense l'analyste - SPITZ - il n'y a pas seulement les petits *frotti-frotta*, les soins à l'*Eau de Cologne* à donner au nourrisson pour *constituer un rapport à la mère*.

Il faut que la mère lui parle, chacun sait cela.
Et non seulement qu'elle lui parle, mais chacun sait que l'enfant y a un rapport très particulier et qu'une nourrice muette ne serait pas sans entraîner quelques conséquences assez visibles dans le développement du nourrisson.

Au-delà de cet Autre, s'il y a ici quelque chose qui se constitue du signifiant qui s'appelle l'*au-delà du désir*, nous avons la possibilité de ce rapport $ ◊ D, c'est-à-dire le *sujet* comme tel, un *sujet* moins complet, c'est-à-dire qu'il est *barré*.

Cela veut dire qu'un *sujet* humain complet n'est jamais un pur et simple sujet comme toute la philosophie le construit, sujet de la connaissance répondant bel et bien à ce *percipiens* de ce *perceptum* qu'est le monde.

Nous savons qu'il n'y a pas de sujet humain qui soit pur sujet de la connaissance, si ce n'est le sujet humain en tant que nous le réduisons à *quoi que ce soit* qui ressemble à *une cellule photoélectrique* ou à *un œil*, ou encore à ce qu'on appelle en philosophie *une conscience*.

Mais comme nous sommes des analystes, nous savons qu'il y a toujours une *Spaltung*, c'est-à-dire qu'il y a toujours deux lignes où il se constitue, et c'est pour cela d'ailleurs que naissent tous les problèmes de structure qui sont les nôtres.

Ici, qu'est-ce qui doit se constituer ?

C'est précisément ce que j'ai appelé, non plus le *signifié de A* [*s*(A)] mais le *signifiant de A*, S(Ⱥ), en tant que cette *Spaltung*, il la connaît, qu'il est lui-même structuré par cette *Spaltung*, autrement dit, en tant que lui, A, a déjà subi les effets de cette *Spaltung*.
Ici, ça se renverse, ça veut dire :
est déjà marqué de cet *effet de signifiant* qui est *signifié* par le signifiant *phallus*.

C'est le A, donc si vous voulez, en tant que le *phallus* y est *barré*, porté à l'état de *signifiant*. C'est l'Autre en tant que châtré qui, ici, se représente à la place du message, le message du *désir*.

Le message du *désir*, c'est cela.

Ce n'est pas dire pour autant qu'il soit facile à recevoir parce que, précisément, tout le problème de cette difficulté d'articulation du désir tient au fait qu'il y a un inconscient.

Autrement dit, qu'en fait ce qui se présente ici comme étant au niveau supérieur, si l'on peut dire, du schéma, est au contraire ordinairement quelque chose qu'il faut nous imaginer être au niveau inférieur, n'être pas si articulé dans la conscience du sujet, encore que ce soit bel et bien articulé dans son inconscient.

Et même, c'est parce que c'est *articulé* dans son inconscient que c'est…
jusqu'à un certain point, il s'agit justement de savoir *lequel*, c'est la question que nous posons ici
…articulable dans la conscience du sujet.

Qu'est-ce que l'hystérique, dont nous avons parlé la dernière fois, nous montre ?

L'hystérique, bien entendu, n'est pas psychanalysée, sans cela elle ne serait plus hystérique par hypothèse.

L'hystérique, avons-nous dit, cet au-delà, elle le pose, elle le situe sous la forme d'un désir en tant que désir de l'Autre.

Pour fixer les idées…
je vous justifierai cela un petit peu plus par la suite, mais dès maintenant, parce qu'il faut bien, si l'on essaye d'articuler quelque chose, commencer par articuler, par le commenter
…je vous dirai que les choses se passent ainsi : de même qu'ici, dans la première boucle, le sujet, par la manifestation du besoin, de sa tension, fait franchir cette voie de la première ligne signifiante de la demande, de même c'est ici que nous pouvons, pour topologiser les choses, mettre la relation qui est celle du *moi* à *l'image de l'autre* comme tel.

Et de même, c'est ici, c'est-à-dire en somme en tant que ce qui, non pas dans l'autre en tant que *petit a*, dans l'*autre imaginaire*, mais dans l'Autre en tant que tel, en tant que grand A, permet au sujet d'aborder cet au-delà à signifier qui est précisément le champ que nous sommes en train d'explorer, celui de son désir.

Ce *petit d* du désir occupe la même place que le *petit m* occupe par rapport au sujet, ce qui exprime ceci : simplement que précisément c'est en cette place où le sujet a cherché à articuler son désir qu'il rencontrera le désir de l'Autre comme tel.

Et ce que nous exprimons est justement ceci…
qui est fondé sur l'expérience et que j'ai depuis longtemps articulé pour vous sous d'autres formes mais que j'ai articulé aussi sous celle-là
…que *le désir* dont il s'agit, nommément le désir dans sa fonction inconsciente, est *le désir de l'Autre*.

C'est bien ce que nous avons vu quand nous avons parlé la dernière fois de *l'hystérique* à propos du rêve. Ce ne sont pas des rêves choisis, pas plus que je ne vous donne de FREUD des textes choisis.

Je vous assure, si vous vous mettiez…
comme il paraît que ça commence à se passer
…à lire FREUD, je ne saurais trop vous conseiller de le lire complètement, sans cela c'est vous qui risquez de tomber sur les passages, qui ne seront peut-être pas choisis, mais qui n'en seront pas moins source de toutes sortes d'erreurs, voire de fausses reconnaissances.

Si vous ne voyez pas à quelle place tel ou tel texte se situe dans… je ne dirai pas le développement d'une pensée, encore que ce soit à proprement parler ce qu'il convient de dire, mais depuis le temps que l'on parle de la pensée, c'est un terme si galvaudé qu'on ne sait jamais très bien de quoi on parle. Il ne suffit pas de parler de la pensée pour que l'on puisse dire qu'il s'agisse de quelque chose.

C'est même le développement d'une *recherche*, d'un *effort* de quelqu'un qui, lui, a une certaine idée de son « *champ magnétique* », si l'on peut dire, et qui ne peut l'atteindre que par un certain détour, et c'est par l'ensemble du chemin parcouru qu'il faut juger chacun de ces détours.

Je n'ai donc pas choisi les deux rêves de la dernière fois n'importe comment. Je vous ai expliqué comment je les avais pris.

J'ai pris le premier rêve parce que je l'ai rencontré après les autres rêves dont je vous ai expliqué les raisons pour lesquelles je ne les avais pas pris d'abord - j'y reviendrai - c'est à savoir parce que « *le rêve de la monographie botanique* », qui peut nous aider à comprendre ce qu'il s'agit de démontrer, est un rêve de FREUD qu'il conviendra d'expliquer plus tard.

Je poursuis d'abord l'articulation du rêve de l'hystérique.

Ce que l'hystérique nous a montré, c'est qu'elle trouve, si l'on peut dire, son point d'appui...

ce ne sont pas des termes qui me soient très réservés : si vous lisez Monsieur BOUVET concernant la névrose obsessionnelle, vous verrez qu'il emploie exactement le même terme pour dire qu'il semble que, quand on a retiré leurs obsessions aux névrosés obsessionnels il leur manque par exemple un *point d'appui*. Vous voyez que l'usage que j'ai fait ici des termes est un usage qui m'est commun avec les autres auteurs, c'est-à-dire que nous essayons de métaphoriser notre expérience, nos petites impressions

...*l'hystérique prend son point d'appui dans un désir qui est le désir de l'Autre*, avons-nous dit.

Ceci est essentiel, cette création d'un désir au-delà de la demande, c'est quelque chose que nous avons, je crois, suffisamment articulé. On peut mentionner ici un troisième rêve que je n'ai pas eu le temps d'aborder la dernière fois, mais que je peux bien vous lire maintenant :

« *Elle place une bougie dans un chandelier ; la bougie est cassée, de sorte qu'elle tient mal.*
Les petites filles de l'école disent qu'elle est maladroite ;
mais la maîtresse dit que ce n'est pas de sa faute. »

Dans ce cas encore, voici comment FREUD rapporte ce rêve aux faits réels :

« *Elle a bien mis hier une bougie dans le chandelier ; mais celle-ci n'était pas cassée.*
Cela est symbolique. À la vérité, on sait ce que signifie la bougie :
si elle est cassée, si elle ne tient pas bien, cela indique l'impuissance de l'homme...

Et FREUD souligne :

... *« Ce n'est pas sa faute. » Mais comment cette jeune femme élevée avec soin et tenue loin de toute chose laide, peut-elle connaître cet emploi de la bougie ?* »

[*Sie steckt eine Kerze in den Leuchter; die Kerze ist aber gebrochen, so daß sie nicht gut steht. Die Mädchen in der Schule sagen, sie sei ungeschickt; das Fräulein aber, es sei nicht ihre Schuld.*
Ein realer Anlaß auch hier; sie hat gestern wirklich eine Kerze in den Leuchter gesteckt; die war aber nicht gebrochen. Hier ist eine durchsichtige Symbolik verwendet worden. Die Kerze ist ein Gegenstand, der die weiblichen Genitalien reizt; wenn sie gebrochen ist, so daß sie nicht gut steht, so bedeutet dies die Impotenz des Mannes ("*es sei nicht ihre Schuld*"). Ob nur die sorgfältig erzogene und allem Häßlichen fremd gebliebene junge Frau diese Verwendung der Kerze kennt ? Zufällig kann sie noch angeben, durch welches Erlebnis sie zu dieser Kenntnis gekommen ist. Bei einer Kahnfahrt auf dem Rhein fährt ein Boot an ihnen vorüber, in dem Studenten sitzen, welche mit großem Behagen ein Lied singen oder brüllen :
"*Wenn die Königin von Schweden, bei geschlossenen Fensterläden mit Apollokerzen ...*"
Das letzte Wort hört oder versteht sie nicht. Ihr Mann muß ihr die verlangte Aufklärung geben.]

Là-dessus, nous apprenons que lors d'une promenade en canot, elle a entendu *une chanson d'étudiants* fort *inconvenante*, concernant l'usage que la reine de Suède, les volets fermés, faisait avec les bougies d'APOLLON. Elle n'a pas compris le dernier mot, son mari lui a expliqué. Bien entendu les volets fermés, l'APOLLON, tout cela se retrouve et s'ébat congrûment à l'occasion.

L'important, c'est qu'ici nous voyons apparaître alors, à l'état nu si je puis dire, et isolé, à l'état d'*objet partiel*, sinon volant, le *signifiant phallus,* et que *le point important*, c'est bien entendu que…

nous ne savons pas à quel moment de cette analyse de cette malade - car c'est une malade certainement en analyse - le sujet de ce rêve a été extrait

…*le point important* est évidemment ici dans « *Ce n'est pas sa faute* ».

Le « *Ce n'est pas sa faute* » est le fait que c'est au niveau des autres, c'est devant tous les autres, c'est en fonction de la maîtresse que toutes les petites camarades d'école ne se moquent plus.

Ici le symbole est évoqué…

et c'est bien là que je veux en venir

…qui recoupe et confirme, si l'on peut dire, ce qui était déjà dans « *le rêve dit de la belle bouchère* », c'est à savoir que l'accent est à mettre sur le fait que *pour l'hystérique…*

et *l'hystérie* en somme est un mode de constitution du sujet concernant précisément son désir sexuel, c'est le mode sur lequel il l'a adopté

…ce qui est à accentuer dans le cas de l'hystérique :

- c'est la dimension bien entendu du désir en tant qu'il s'oppose à celle de la demande.
- Mais c'est d'abord et surtout dans le terme *désir de l'Autre*, la position, la place dans l'Autre qui est à souligner.

Je vous ai rappelé comment Dora vit jusqu'au moment où se décompense sa position d'hystérique.
Elle est fort à l'aise, à quelques petits symptômes près mais qui sont justement ceux qui la constituent comme hystérique et qui se lisent dans le rapport de la distinction, la *Spaltung* de ces deux lignes.

Nous reviendrons sur la façon dont nous pouvons articuler la surdétermination du symptôme. Elle est liée à l'existence des *deux lignes signifiantes* comme telles.

Mais ce que nous avons montré l'autre jour, c'est que ce que Dora voulait c'est qu'en somme elle subsiste comme sujet en tant qu'elle demande l'amour, sans doute comme toute bonne hystérique, mais qu'elle soutient *le désir de l'Autre* en tant que tel. C'est elle qui le *soutient*, c'est elle qui en est *l'appui*.

Les choses marchent fort bien, pour autant que, pour que les choses, les rencontres entre son père et la nommée Madame K., se passent le plus heureusement du monde et sans que personne n'ait rien à y voir, le terme qu'elle soutient, le désir de l'Autre, est ici le terme qui convient le mieux au style de son action et de sa position par rapport à son père, à Madame K.

Et c'est là que je vous ai indiqué une chose :

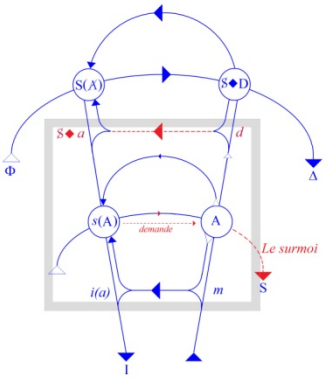
- c'est pour autant qu'elle se trouve s'identifier à Monsieur K. dans un certain rapport à l'autre, alors *imaginaire* comme tel,
- et pour autant qu'en face de ce désir elle le soutient à cette place, à savoir à la place qui lui est correspondante,

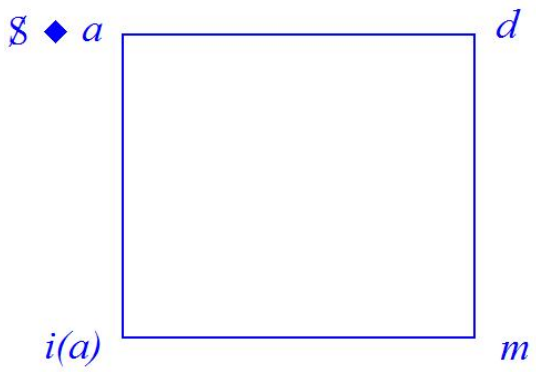
…que toute la petite construction est possible.

Vous avez bien vu qu'en somme ici se dessine un petit carré dont les quatre sommets sont représentés par :

- *moi* [*m*],
- *image de l'autre* [*i(a)*],
- *rapport du sujet constitué alors à l'autre imaginaire comme tel* [$\$ \lozenge a$],
- *et ici : désir* [*d*].

Nous trouvons ainsi les quatre pieds sur lesquels peut tenir normalement un sujet humain constitué comme tel, c'est-à-dire qui n'est ni plus ni moins averti du mécanisme et des ficelles tirant la marionnette d'un autre là où il voit, c'est-à-dire où il est capable, ou à peu près capable de se repérer dans cette composante essentielle.





C'est ici et à ce niveau là, en face du désir
de l'Autre, et d'ailleurs…
je l'ai montré la dernière fois
…sans que pour autant les choses aillent au-delà,
car en fin de compte on peut dire que chez *l'hystérique*
la ligne de retour était plus effacée.

C'est bien pour cela d'ailleurs que l'hystérique
a toutes sortes de difficultés avec son *imaginaire*,
ici représenté dans l'*image de l'autre*, et susceptible
d'y voir produire des effets de morcelage,
des désintégrations diverses, qui sont à proprement
parler ce qui lui sert dans ses symptômes.
Je rappelle simplement ceci au niveau de *l'hystérique*.

Comment allons-nous pouvoir articuler ce qui se passe
au niveau de l'obsessionnel, je veux dire dans une
structure obsessionnelle ?

La théorie classique vous dit…
ce qu'elle articule dans FREUD et ce qu'elle
articule dans le dernier mot de FREUD
sur la névrose obsessionnelle
…vous dit que *la névrose obsessionnelle* c'est un peu plus *compliqué*
que la névrose hystérique, mais pas tellement plus.

Si on arrive à pointer les choses sur l'essentiel,
on peut l'articuler, mais si on ne pointe pas
les choses sur l'essentiel…
ce qui est sûrement le cas de l'auteur
dont je vous ai parlé tout à l'heure
…on s'y perd littéralement, à savoir qu'on nage entre
le sadique, l'anal, l'objet partiel, l'incorporation,
la distance de l'objet : on ne sait littéralement
plus *à quels saints se vouer* pour savoir où on en est.

Or c'est excessivement divers, cliniquement, comme le montre l'auteur dans les observations qui paraissent même à peine possible de réunir sous une même rubrique clinique sous le nom de Pierre et de Paul, sans compter les Monique et les Jeanne qui sont derrière.

Mais je veux dire que dans le matériel clinique de l'auteur, au niveau du rapport sur le *moi*, il n'y a que Pierre et Paul.

Pierre et Paul sont manifestement des sujets complètement différents du point de vue de la texture d'un seul objet.

On peut à peine les mettre sous la même rubrique. Ce qui bien entendu, n'est pas non plus une objection puisque nous ne sommes pas particulièrement bien en état non plus d'en articuler d'autres pour l'instant, de ces rubriques nosologiques.

Il est très frappant de voir combien, après tant de temps que nous pratiquons la névrose obsessionnelle, nous sommes incapables de *la démembrer* comme manifestement la clinique nous l'imposerait, vu la diversité des aspects qu'elle nous présente.

On se souvient dans PLATON[52] de ce qu'on appelle le juste passage du couteau du cuisinier, du bon cuisinier, celui qui sait couper dans *les articulations*.

En l'état actuel des choses, si personne…
particulièrement ceux qui se sont
occupés de la névrose obsessionnelle
…n'est capable de l'articuler convenablement, c'est bien l'indice de quelques carences théoriques.

Reprenons les choses où nous en sommes. Qu'est-ce que lui l'obsessionnel, fait pour consister en tant que sujet ?

52 PLATON : Phèdre, 265e.

Il est également, *comme l'hystérique*, et comme on peut s'en douter, il n'y a pas de si profond rapport entre l'hystérique et le névrosé obsessionnel que déjà, avant toute espèce d'élaboration sérieuse…
à savoir avant FREUD
…un Monsieur JANET a pu faire cette espèce de très curieux travail de superposition géométrique…
si l'on peut dire, de correspondance point
par point d'images qu'on appelle en géométrie,
je crois, des transformations de figures
…qui fait que l'obsessionnel est vraiment conçu comme quelque chose qui est la figure d'un hystérique transformé si l'on peut dire.

L'obsessionnel est aussi orienté bien entendu vers le désir : s'il ne s'agissait pas dans tout ceci, en tout et avant tout, du désir, il n'y aurait aucune espèce d'homogénéité dans les névroses.

Seulement voilà, la théorie classique, celle de FREUD, la dernière articulation de FREUD, que nous dit-elle sur la névrose obsessionnelle ?

FREUD a dit bien des choses au cours de sa carrière. Il a d'abord repéré que ce qu'on peut appeler le traumatisme primitif s'oppose au traumatisme primitif de l'hystérique.

Alors que chez l'hystérique c'est une séduction *subie*, une intrusion, une irruption du sexuel dans la vie du sujet, il a très bien vu que, pour autant que ce traumatisme psychique supporte la critique de la reconstruction, il s'agit au contraire de quelque chose où le sujet obsessionnel a eu un rôle actif, disait-il, où il a pris du plaisir.

C'était la première approximation.
Puis ensuite il y a tout le développement dans *L'homme aux rats*, à savoir l'apparition de l'extrême *complexité* des relations affectives chez l'obsessionnel, et nommément la haine, le pointage de l'accent sur l'*ambivalence* affective, sur l'opposition fondamentale *active-passive*, *masculin-féminin*, et la chose la plus importante, l'antagonisme *haine-amour*.

Il faut d'ailleurs relire *L'homme aux rats* comme la Bible.

L'homme aux rats est encore riche de tout ce qui est encore à dire sur la névrose obsessionnelle :
c'est un thème de travail.

À quoi, enfin, FREUD a-t-il abouti comme formule métapsychologique dernière ?

C'est que, dit-il…
> il y a eu à ce moment-là les expériences cliniques et l'élaboration métapsychologique qui ont fait venir au jour les tendances agressives et qui ont déjà porté FREUD à faire cette distinction fondamentale des instincts de vie et des instincts de mort, qui n'ont pas fini de donner du tourment aux analystes

…ce que FREUD nous dit, c'est qu'il y a eu défusion, désintrication précoce *des instincts de vie* et *des instincts de mort*, autrement dit, que le détachement comme tel des tendances à la destruction s'est fait à un stade trop précoce chez l'obsessionnel pour n'avoir pas marqué toute la suite de son développement, à savoir son installation dans sa subjectivité particulière à lui, l'obsessionnel.

Comment ceci va-t-il dans cette *dialectique*, s'insérer ?

Beaucoup plus, il me semble, immédiatement, concrètement, sensiblement.

Ces termes de *demande* et de *désir*, s'ils commencent à trouver leur logique dans votre cervelle, vous leur trouverez un usage quotidien…
> et en tout cas quotidien
> pour votre pratique analytique

…tout à fait usable.

Je veux dire que vous pouvez en faire quelque chose d'usuel avant que ce soit usé, mais vous vous y trouverez toujours à vous demander s'il s'agit du *désir* <u>*et*</u> de la *demande*, ou du *désir* <u>*ou*</u> de la *demande*.

Que veut dire, ici, ce que nous venons de rappeler concernant en somme les instincts de destruction, c'est-à-dire quelque chose qui se manifeste dans l'expérience, dans une expérience qu'il faut prendre d'abord au niveau vulgaire, commun, de ce que nous connaissons de l'obsessionnel, mais même pas des obsessionnels que nous analysons, des obsessionnels que, simplement en psychologues avertis, nous sommes capables de voir vivre et dont nous sommes capables de mesurer les incidences sur leur comportement ?

Il est bien certain que l'obsessionnel tend à détruire son objet. C'est quelque chose qui est presque une vérité d'expérience. Il s'agit simplement de se contenter de cela, de voir ce que c'est que cette activité destructrice de l'obsessionnel.

Voilà ce que je vous propose : je vous propose de considérer que, à la différence de l'hystérique…

> qui, comme l'expérience le montre bien,vit tout entière au niveau de l'Autre : l'accent pour elle c'est d'être au niveau de l'Autre. Et c'est pour cela qu'il lui faut un désir de l'Autre, car sans cela, l'Autre que serait-il, si ce n'est la loi ? Mais c'est d'abord au niveau de l'Autre que se pose si l'on peut dire le centre de gravité du mouvement constitutif de l'hystérique

…pour des raisons qui ne sont pas du tout impossibles à articuler et qui sont en somme identiques à ce que dit FREUD en parlant de la précoce *effusion* et *défusion* des instincts, *c'est la recherche et la visée du désir comme tel, de l'au-delà de la demande qui est constitutive de l'obsessionnel*.

Je voudrais que vous ayez un peu d'expérience de ce qu'est un enfant qui va devenir obsessionnel.
Je crois qu'il n'y a pas de *jeunes sujets* chez lesquels soit plus sensible ce que j'ai essayé de vous *articuler* la dernière fois quand je vous représentais que dans cette marge du *besoin* forcément à portée limitée…

> comme on dit *une société à responsabilité limitée*

…le besoin c'est toujours quelque chose à portée limitée, dans cette marge entre besoin et caractère inconditionné de la demande d'amour, se situe ce quelque chose que j'ai appelé le *désir*.

Et je l'ai défini comment ce *désir* comme tel ?
Comme quelque chose qui, justement parce que ça doit se situer dans cet au-delà, si je puis dire nie l'élément d'*altérité* qui est inclus dans *la demande d'amour*.

Mais pour conserver ce caractère inconditionné en le transformant en caractère de condition absolue du désir, dans le désir comme tel à l'état pur, l'Autre est nié.

Mais le besoin, du fait que le sujet a dû franchir, connaître ce caractère *dernier*, *limite* de l'inconditionné de la demande d'amour, voilà que ce caractère reste transféré au besoin comme tel.

Le jeune enfant qui deviendra un obsessionnel, c'est ce jeune enfant dont les parents disent…
voilà une convergence de la langue usuelle avec la langue des psychologues
…« *il a des idées fixes.* »

Il n'a pas des idées plus extraordinaires que n'importe quel autre enfant.
Si nous nous arrêtons au contraire au matériel de sa demande, c'est à savoir qu'il demandera une petite boîte, ce n'est vraiment pas grand chose qu'une petite boîte, et il y a beaucoup d'enfants chez qui on ne s'arrêtera pas un seul instant à cette demande de petite boîte, sauf les psychanalystes bien entendu qui y verront toutes sortes d'allusions fines.

À la vérité, on n'aura pas tort, mais je trouve plus important de voir qu'il y a certains enfants, entre tous les enfants qui demandent des petites boîtes, pour lesquels les parents trouvent que cette exigence de la petite boîte est à proprement parler une exigence intolérable. Et elle est intolérable.

On aurait tout à fait tort de croire qu'il suffise d'envoyer lesdits parents à l'école des parents pour qu'ils s'en remettent, parce que, contrairement à ce qu'on dit, les parents bien sûr y sont pour quelque chose. C'est dire que ce n'est pas pour rien non plus qu'on est obsessionnel.

Il faut bien avoir pour cela quelque part un modèle, c'est entendu, mais dans l'accueil lui-même, le côté idée fixe qu'accusent les parents est tout à fait discernable, et toujours immédiatement discerné, même par des gens qui ne font pas partie du *couple parental*.

Dans cette *exigence* très particulière qui se manifeste dans la façon dont l'enfant demande une petite boîte, ce qu'il y a d'à proprement parler intolérable pour l'autre, dans l'occasion, c'est justement ceci que les gens appellent approximativement l'idée fixe, c'est-à-dire que ce n'est pas *une demande comme les autres*. Autrement dit ça a un caractère de *condition absolue* qui est celui que je vous désigne pour être celui du désir.

Et l'*obsessionnel*, c'est justement un enfant chez qui…
pour des raisons dont vous voyez la correspondance avec ce qu'on appelle des inclinations, des pulsions, en cette occasion fortes, ce qui va être l'élément si je puis dire de la première fondation de ce trépied qui doit bien ensuite, pour tenir debout, en avoir quatre
…l'accent est mis sur le *désir*, non seulement sur le *désir*, mais sur le *désir* comme tel.

C'est-à-dire que dans sa constitution il comporte cette destruction de l'Autre, il est forme inconditionnée du besoin, besoin passé à l'état de condition absolue, et justement pour autant qu'il est au-delà de cette exigence inconditionnée de l'amour dont, à l'occasion, il peut venir à l'épreuve, mais, comme tel, il est quelque chose qui nie l'Autre comme tel, et c'est bien ce qui le rend à quiconque…
comme le *désir de la petite boîte* chez le jeune enfant
…si intolérable.

Faites bien attention, parce que vous devez bien comprendre que je ne dis pas la même chose :

- *quand je dis le désir c'est la destruction de l'Autre*,
- *et quand je dis l'hystérique va chercher son désir dans le désir de l'Autre*.

Quand je dis « *l'hystérique va chercher son désir dans le désir de l'Autre* », c'est le désir qu'elle attribue à l'Autre comme tel.

Quand je dis « *l'obsessionnel fait passer son désir avant tout* », cela veut dire justement qu'il va le chercher dans un *au-delà*, en le visant comme tel dans sa constitution de désir, c'est-à-dire pour autant que, comme tel, il détruit l'Autre.

Et c'est là le secret de cette contradiction profonde qu'il y a entre l'obsessionnel et son désir : c'est qu'ainsi visé, le désir porte en soi-même cette contradiction interne qui fait l'impasse du désir de l'obsessionnel, et que les auteurs essayent de traduire en parlant de ces espèces de perpétuels va-et-vient en quelque sorte instantanés, entre introjection et projection.

Je dois dire que c'est quelque chose qu'il est extrêmement difficile de se représenter, surtout quand on a suffisamment indiqué, comme l'auteur le fait en certains endroits, à quel point le mécanisme d'introjection et le mécanisme de projection n'ont aucun rapport.

Je vous l'ai *articulé* plus puissamment que cet auteur, mais il faut tout de même bien partir de là, *à savoir* :

- *que le mécanisme de projection est imaginaire*
- *et que le mécanisme d'introjection est un mécanisme symbolique* .

Cela n'a absolument aucun rapport.

Par contre il me semble…
vous pouvez le concevoir, et d'ailleurs le retrouver dans l'expérience, *si vous voyez bien vos obsessionnels*
…que l'obsessionnel est habité de désirs qui sont justement tous ceux, à condition que vous y mettiez un peu la main, que vous voyez fourmiller en une espèce d'extraordinaire vermine qui, dans une espèce de milieu de culture particulièrement bien approprié…
si vous dirigez en effet, il suffit de pas grand chose, il suffit d'avoir les éléments de votre transfert dont je parlais tout à l'heure
…si vous dirigez la cure de la névrose obsessionnelle dans la culture du fantasme, vous verrez ladite *vermine* proliférer à peu près dans tout ce qu'on veut.
C'est pour cela que ça ne dure pas longtemps, la culture de la névrose obsessionnelle.

Mais enfin, si vous cherchez à voir l'essentiel,
à savoir ce qui se passe quand l'obsessionnel,
de temps en temps, prenant son courage à deux mains,
se met à essayer de franchir la barrière de la *demande*,
c'est-à-dire à partir à la recherche de *l'objet de son désir…*

D'abord, il ne le trouve pas facilement, mais il y a
bien des choses quand même…
    puisqu'il y a déjà la pratique
…il y a bien des choses qui peuvent lui en servir
de support : la petite boîte, ne serait-ce que cela.

Il est tout à fait clair que c'est sur cette route
qu'il lui arrive les plus extraordinaires accidents,
à savoir quelque chose qu'on essayera de motiver
à des niveaux divers par l'intervention du *surmoi*
et de mille autres choses qui bien entendu existent.

Mais beaucoup plus radicalement que tout cela,
l'obsessionnel…
    en tant que son mouvement fondamental
    est dirigé vers le désir comme tel,
    et avant tout dans sa constitution de désir
…implique, dans tout mouvement vers l'atteinte de
ce *désir*, ce que nous appelons *la destruction de l'Autre*.
Or il est de la nature du *désir* comme tel de nécessiter
ce support à l'Autre.

Ce n'est pas une voie d'accès au désir du sujet, le
désir de l'Autre, c'est la place tout court du désir,
et *tout mouvement*, chez l'obsessionnel, *vers son désir* se heurte
à quelque chose qui est absolument tangible dans,
si je puis dire, le mouvement de sa libido.

Plus, dans la psychologie d'un obsessionnel,
quelque chose joue le rôle de *l'objet* - fut-il *concaténé* -
du désir, plus la loi d'approche, si l'on peut dire,
de l'obsessionnel par rapport à cet objet sera
conditionnée par quelque chose qui se manifeste
littéralement dans ce qu'on peut appeler *une véritable baisse de tension libidinale* au moment où il s'en approche,
et au point qu'au moment où il le tient, cet objet
de son désir, pour lui plus rien n'existe.

Ceci vous l'observerez.

Ceci est absolument observable par des exemples.
J'essayerai de vous l'articuler, de vous le montrer par des exemples.

Le problème pour l'obsessionnel est donc tout entier de donner à ce *désir*…
qui pour lui conditionne cette destruction de l'Autre où le désir lui-même vient à disparaître
…la seule chose qui puisse lui donner ce *semblant d'appui*, ce point correspondant que l'hystérique, elle, grâce à ses identifications, occupe si facilement et qui, dans cette occasion, parce que justement du fait qu'il n'y a pas ici d'Autre, de grand Autre…
je dis, en tant bien entendu qu'il s'agit du désir, je ne dis pas que le grand Autre n'existe pas pour l'obsessionnel, je dis que quand il s'agit de son désir, il n'y en a pas
…c'est pour cela qu'il est à la recherche de la seule chose qui puisse maintenir à sa place ce désir en tant que tel en dehors de ce point de repère, c'est quelque chose qui est en face qui vient prendre cette place :
l'autre formule de $\$$ par rapport à a, identification de l'hystérique.

Ce qui en tient la place, *la fonction* chez l'obsessionnel, c'est un objet, et cet objet est toujours…
sous une forme voilée sans doute
…mais c'est toujours parfaitement *équivalent, identifiable,* et *réductible* au *signifiant phallus*.

C'est là-dessus que je dois terminer aujourd'hui.

Vous verrez dans la suite ce que ceci comporte quant au comportement de l'obsessionnel vis-à-vis de *cet objet*, et aussi son comportement vis-à-vis du *petit autre*.

Vous verrez, je vous le montrerai la prochaine fois, comment s'en déduit un certain nombre de vérités beaucoup plus courantes.

À savoir, par exemple, que le sujet ne peut vraiment montrer ses désirs qu'en s'*opposant…*

ce que nous appellerons une *rivalité absolue*

…et que d'autre part, pour autant qu'il doit montrer son désir…

car c'est pour lui l'exigence essentielle

…il ne peut le montrer qu'ailleurs que là où il est, et très précisément le montrer dans quelque chose où il doit surmonter l'exploit.

Je veux dire que le côté performance de toute l'activité de l'obsessionnel est quelque chose qui trouve là ses raisons et ses motifs.

21 Mai 1958 Table des séances

À travers l'exploration que nous poursuivons des structures névrotiques en tant qu'elles sont conditionnées par ce que nous appelons *les formations de l'inconscient*, nous en sommes arrivés la dernière fois à parler de l'obsessionnel.

Nous avons terminé notre discours sur l'obsessionnel en disant en somme qu'il a à se constituer quelque part en face de son désir évanescent.

Nous avons commencé d'indiquer…
dans la formule du désir comme étant *le désir de l'Autre*
…pourquoi chez l'obsessionnel ce *désir* est évanescent : ce désir est évanescent en raison d'une difficulté fondamentale de son rapport avec *l'Autre*, avec *le grand Autre* comme tel, ce grand Autre en tant qu'il est *le lieu où le signifiant ordonne le désir*.

C'est cette dimension que nous cherchons ici à articuler parce que nous croyons que c'est faute d'en avoir la dimension que s'introduisent :
- et les difficultés dans la théorie,
- et aussi les déviations dans la pratique.

Nous voulons au passage…
tissé en quelque sorte à *l'intérieur* de ce discours
…vous faire sentir…
c'est le sens de l'ensemble de l'œuvre de FREUD
si vous le regardez après un suffisant parcours
…que cette découverte est celle du *signifiant qui ordonne le désir*.

Mais bien sûr, à l'intérieur de ce phénomène, le sujet cherche à exprimer, à manifester dans un *effet de signifiant* en tant que tel ce qui se passe dans son propre abord avec le *signifié*.

Jusqu'à un certain point, l'œuvre de FREUD s'insère elle-même dans cet effort.

On a beaucoup parlé à propos de l'œuvre de FREUD
d'un naturalisme :
effort de réduction de la réalité humaine à *la nature*.

Il n'en est rien.
L'œuvre de FREUD est une tentative de pacte entre
cet *être de l'homme* et la nature, et un pacte qui,
assurément, est cherché ailleurs que dans
une relation d'innéïté.

C'est à partir du fait que l'homme s'est constitué,
se constitue en tant que sujet de la parole,
en tant que « *Je* » de l'acte de la parole, que l'homme
est toujours expérimenté dans l'œuvre de FREUD.

Et comment le nier, puisque justement dans l'analyse
il n'est pas expérimenté autrement ?

Il se trouve donc essentiellement, en face de
la nature, dans une autre posture que comme porteur
immanent de la vie.

C'est donc à l'intérieur de cette expérience qui fait
le sujet de la parole, que le lien…
son rapport avec la nature
…a à trouver à s'articuler, à se formuler.

Ce rapport à la vie, c'est lui qui se trouve *symbolisé*
dans cette sorte de *leurre* qu'il arrache aux formes
de la vie sous *le signifiant du phallus*.

Et c'est là que se trouve le point central,
le point le plus sensible, le plus significatif
de tous ces *carrefours signifiants* que nous explorons au cours
de l'analyse du sujet.

Le *phallus* en est en quelque sorte le sommet,
le point d'équilibre, le signifiant par excellence
de ce rapport de l'homme au *signifié*.

Et bien sûr, de ce même fait, il est dans
une position, nous dirons, dont l'insertion
de l'homme dans la dialectique du désir sexuel
est vouée à une problématique absolument spéciale.

La première est qu'elle a à trouver place dans quelque chose qui l'a précédée : la *dialectique de la demande,* en tant que la *demande* demande toujours quelque chose qui est *plus et au-delà de la satisfaction* à laquelle elle fait *appel*.

D'où, si on peut dire, *le caractère ambigu de la place où doit se situer le désir*, cette place qui est toujours problématique :
- Elle est *au-delà* de cette *demande*, au delà, bien sûr, pour autant que la *demande* vise *la satisfaction du besoin*.

- Et elle *en deçà* de la demande - Oui, *en deçà* – pour autant que la demande, du fait d'être articulée en termes *symboliques*, est une demande qui va au-delà de toutes les satisfactions auxquelles elle fait appel en tant qu'elle est demande d'amour, en tant qu'elle est demande visant à l'être de l'autre, à obtenir de l'autre cette présentification essentielle qui fait que l'autre donne ce quelque chose qui est au-delà de toute satisfaction possible, qui est son *être* même, qui est justement ce qui est visé dans l'amour.

C'est dans cet espace virtuel, entre :
- *l'appel de la satisfaction*,
- et la *demande d'amour*,

…que le *désir* a à s'organiser, a à prendre sa place.

Et c'est en cela que nous nous trouvons, pour situer le désir, dans cette position toujours double qui est en fait, *par rapport à la demande*, quelque chose qui est à la fois *au-delà* et *en deçà*, selon la face ou l'aspect sous lequel nous envisageons la demande, à savoir :

- en tant que *demande par rapport à un besoin*,

- ou *demande en tant que structurée en termes de signifiant* et qui, comme telle, dépasse toujours toute espèce de réponse qui soit au niveau de la satisfaction et appelle en elle-même une sorte de réponse absolue qui dès lors va projeter son caractère essentiel de condition absolue sur tout ce qui va s'organiser dans cet intervalle, cet intervalle intérieur en somme aux deux plans de la demande : au plan « *signifié* » et au plan « *signifiant* » où le *désir* a à s'articuler, à prendre sa place.

C'est justement parce qu'il a à s'articuler
et à prendre sa place à cette place que, de l'abord
du sujet à ce désir, l'Autre devient le relais.

L'Autre en tant que lieu de la parole et précisément
en tant que c'est à lui que s'adresse la demande,
va être le lieu aussi où doit être découvert le *désir*,
où doit être découverte la *formulation* possible du *désir*.

C'est là que s'exerce à tout instant la *contradiction*,
car à l'intérieur de cet Autre…
    en tant que lui est possédé par un désir,
    par un désir qui en somme, inauguralement
    et fondamentalement, est étranger au sujet
…les difficultés de la formulation de ce désir
vont être celles dans lesquelles le sujet va achopper
d'autant plus significativement que nous le voyons
développer les structures qui sont celles
que la découverte analytique a permis de dessiner.

Nous l'avons dit, elles sont *différentes* ces *structures* :

- selon que l'accent est mis sur le caractère d'insatisfaction essentielle de ce désir : c'est le mode par lequel *l'hystérique* en aborde le champ et la nécessité,

- ou selon que l'accent est mis sur le caractère essentiellement dépendant de l'Autre de l'accès à ce désir : et c'est le mode sous lequel cet abord se propose à *l'obsessionnel*.

Nous l'avons dit en terminant la dernière fois,
ici quelque chose se passe qui est différent de cette
identification hystérique.

Cette identification hystérique qui tient essentiellement à ce que
l'hystérique, pour envisager ce désir qui pour
elle est un point énigmatique, quelque chose à quoi
nous apportons toujours, si je puis dire, une sorte
d'interprétation forcée qui est celle qui caractérise
tous les premiers abords que FREUD a fait
de l'analyse de l'hystérie.

FREUD n'a pas dit que le *désir* est situé pour l'*hystérique* dans une position telle que de lui dire :

« *Voilà celui ou celle que vous désirez* »

- est toujours une interprétation forcée,
- toujours une interprétation inexacte,
- toujours une interprétation à côté.

Il n'y a pas d'exemple où, à propos d'une hystérique…
- soit dans *les premières observations* que FREUD a données,
- soit plus tard, soit dans le cas de Dora,
- soit même si nous étendons le sens d'*hystérique* au cas de l'homosexuelle que nous avons longuement commenté ici

…FREUD n'ait en quelque sorte pas fait erreur, n'ait pas en tous les cas abouti, sans aucune espèce d'exception, au refus de la patiente d'accéder au sens du désir, de ses symptômes et de ses actes, chaque fois que c'est ainsi qu'il a procédé.

En effet le désir de l'*hystérique* est essentiellement, et comme tel, non pas *désir* d'un objet, mais *désir d'un désir*, effort pour se maintenir en face de ce point où elle appelle son désir.

Et pour se maintenir en face de ce point où elle appelle son désir…
le point où est le désir de l'Autre
…elle s'identifie, au contraire, à un objet :

- Dora s'identifie à Monsieur K.,

- la femme dont je vous ai parlé, Elisabeth von R., s'identifie également à différents personnages de sa famille ou de son entourage.

C'est du point où elle s'identifie à quelqu'un…
pour qui les termes de *moi* ou d'*idéal du moi* sont également impropres quand il s'agit de l'*hystérique*
…à quelqu'un qui devient pour elle son *autre moi* : précisément cet *objet dont le choix de l'identification* a toujours été expressément articulé par FREUD d'une façon conforme à ce que je suis en train de vous dire.

C'est à savoir que c'est pour autant qu'elle, ou il, reconnaît chez un autre - ou chez une autre - les indices, si l'on peut dire, de son désir…
à savoir qu'elle, ou il, est devant
le même problème de désir qu'elle ou que lui
…que se produit l'identification et toutes les formes de *contagion*, de *crises*, d'*épidémies*, de *manifestations symptomatiques*, qui sont si caractéristiques de l'hystérie.

L'obsessionnel a d'autres solutions, pour la raison que le problème du désir de l'Autre se présente à lui d'une façon toute différente. Pour l'articuler nous allons essayer d'y accéder par les étapes que nous permet l'expérience concernant l'obsessionnel.

Je dirai que d'une certaine façon, peu importe par quel bout nous devons prendre le vécu de l'obsessionnel : ce dont il s'agit c'est de ne pas en oublier la diversité.

Les voies tracées par l'analyse, le chemin par où notre expérience…
tâtonnante, il faut le dire
…nous a incités à résoudre, à trouver la solution du problème de l'obsessionnel, ces voies sont partielles ou partiales.

Elles livrent bien entendu par elles-mêmes un *matériel*. La façon dont ce matériel est utilisé, nous pouvons l'expliquer de différentes manières :
- par rapport aux résultats obtenus, d'abord,
- nous pouvons aussi les critiquer en elles-mêmes. Cette *critique* doit être en quelque sorte *convergente*.

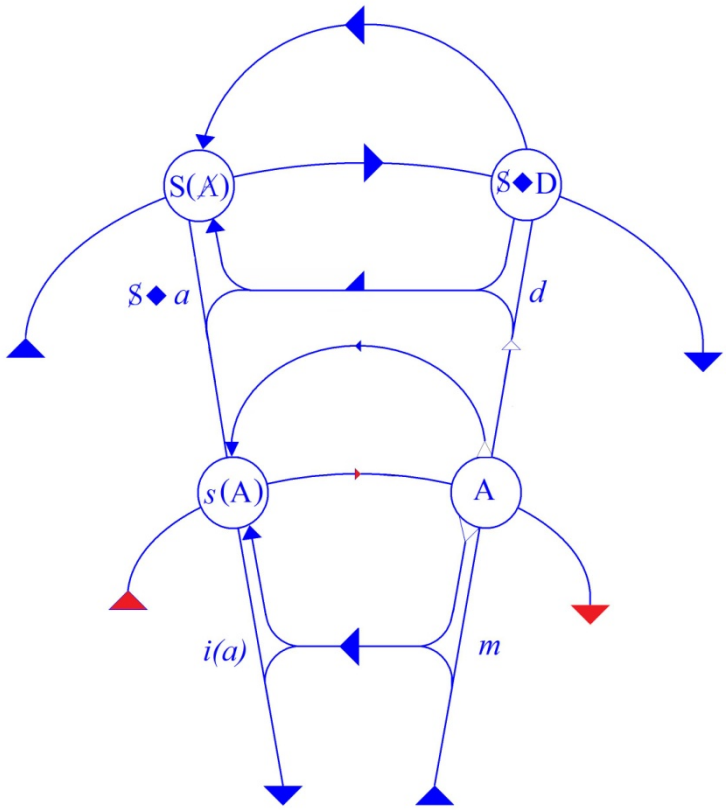
L'impression que nous avons, à épeler cette expérience telle qu'elle s'est orientée dans la pratique, c'est incontestablement que la théorie, comme la pratique, tend à se centrer sur l'utilisation de *fantasmes* du sujet.

Ce rôle des *fantasmes* dans le cas de la névrose obsessionnelle a quelque chose d'énigmatique, pour autant que le terme de *fantasmes* n'est jamais défini.

Nous avons ici beaucoup et longtemps parlé de *rapports imaginaires*, de *la fonction de l'image* comme guide, si l'on peut dire, de l'instinct, comme *canal*, comme *indication* sur le chemin des réalisations instinctuelles.

Nous savons d'autre part à quel point est réduit, est mince, est appauvri chez l'homme cet usage…
pour autant qu'on peut le détecter avec certitude
…de *la fonction de l'image*, puisqu'elle semble se réduire à l'image narcissique, à l'image spéculaire, réduite, je dirai, à une fonction extrêmement polyvalente, je ne dis pas *neutralisée*, puisque également fonctionnant sur le plan de *la relation agressive* et de *la relation érotique*.

Comment, au point où nous en sommes parvenus, pouvons-nous articuler *les fonctions imaginaires*, incontestablement essentielles, prévalentes, dont tout le monde parle, qui sont au cœur de l'expérience analytique, celles du *fantasme* ?



Je crois qu'à cet endroit [$ ◊ *a*] nous devons voir que le schéma ici présenté nous ouvre la possibilité d'articuler, de situer la fonction du fantasme.

C'est sans doute par une sorte de biais intuitif de cette topologie, que je vous demande de commencer d'abord par vous le représenter.

Bien entendu il ne s'agit pas d'un espace réel, mais il s'agit de quelque chose où peuvent se *dessiner* ces homologies :

- si la relation à l'*image de l'autre* [*i (a)*]se fait en effet quelque part au niveau d'une expérience qui est intégrée au circuit de la demande, au primitif circuit de la demande, ce en quoi le sujet s'adresse d'abord à l'Autre pour la satisfaction de ses besoins,

- et si c'est quelque part sur ce circuit que se fait cette sorte d'accommodation transitiviste, d'effet de prestance qui met le sujet dans un certain rapport à son *semblable* en tant que tel,

- si donc le rapport de l'image se trouve là, au niveau des expériences et du temps même d'entrée dans le jeu de la parole, à la limite du passage de l'état *infans* à l'état parlant,

…nous dirons ceci :
c'est que dans ce champ où nous cherchons les voies de la réalisation du désir du sujet par l'accès au désir de l'Autre, c'est en un point homologue que se trouve la fonction et la situation du fantasme.

Le *fantasmes*, nous le définirons, si vous voulez, *comme l'imaginaire qui est pris dans un certain usage de signifiant*.

Aussi bien, ceci est important et se manifeste et s'observe de façon caractéristique, ne serait-ce qu'en ceci :
quand nous parlons de fantasmes…
    les fantasmes sadiques par exemple, qui jouent un rôle si important dans l'économie de l'*obsessionnel*
…il ne nous suffit pas de qualifier ces *manifestations* de *fantasmatiques* par le fait qu'elles représentent quelque chose qui est une tendance qualifiée de *sadique*…

en rapport avec une certaine œuvre littéraire
qui, elle-même, ne se présente pas comme une
investigation des instincts, mais comme un jeu
que le terme d'*imaginaire* serait bien loin de suffire
à qualifier, puisque c'est une œuvre littéraire,
que ce sont des scènes, pour tout dire,
que ce sont des scénarios
…que c'est de quelque chose de profondément articulé
dans le signifiant qu'il s'agit.

En fin de compte, je crois que chaque fois que nous
parlons de *fantasmes*, *il faut que nous ne méconnaissions pas le côté « scénario »*,
le côté « histoire », qui en forme une dimension essentielle :

- ce n'est pas, si l'on peut dire, une sorte
  d'image aveugle de l'instinct de destruction,

- ce n'est pas de quelque chose où le sujet,
  si l'on peut dire…
  j'ai beau faire image moi-même pour
  vous expliquer ce que je veux dire
  …voit rouge tout d'un coup *devant sa proie*, qu'il s'agit,

- c'est quelque chose, non seulement que le sujet
  articule en un « *scénario* », mais où le sujet se met
  lui-même en jeu dans ce « *scénario* ».

La formule $\$ \lozenge a$…
S avec la petite barre, c'est-à-dire *le sujet* au point le plus
articulé de sa présentification par rapport à *petit a*
…est bien là quelque chose de valable dans toute
espèce de déploiement proprement fantasmatique de
ce que nous appellerons à cette occasion *la tendance sadique*,
pour autant qu'elle peut être impliquée dans
l'économie de l'obsessionnel.

Vous remarquerez qu'il y a toujours une scène dans
laquelle le sujet est présenté comme tel…
sous des formes différemment masquées
…dans le « *scénario* » sous la forme d'implications dans
des images diversifiées de l'Autre, dans lequel *un autre*
en tant que *semblable*, en tant aussi que *reflet du sujet*,
est là présentifié.

Je dirai plus : on n'insiste pas assez sur le caractère de présence d'un certain type d'*instrument*. J'ai déjà fait allusion, après FREUD, à l'importance par exemple du fantasme de flagellation, ce fantasme que FREUD a spécialement articulé en tant qu'il semblerait jouer un rôle très particulier.

C'était une des faces de son article, de la communication précise qu'il a faite sur ce sujet, sur son rôle dans le psychisme féminin. Il l'a fait parce qu'il l'a abordé sous cet angle et sous un certain angle de ses expériences. Bien entendu, ce fantasme est loin d'être limité au champ et aux cas dont FREUD a parlé à cette occasion.

Mais si on y regarde de près, c'est son champ…
tout à fait légitimement limité pour autant que ce fantasme joue un rôle particulier à un certain tournant du développement et à un point particulier du développement de la sexualité féminine et très précisément en tant que l'intervention de la fonction du *signifiant du phallus*
…qui joue son rôle particulier à l'intérieur de la névrose obsessionnelle et de tous les cas où nous voyons sortir les fantasmes dits sadiques.

La présence, la prédominance de cet élément, en fin de compte énigmatique, qui donne sa prévalence à cet instrument dont on ne peut pas dire que d'aucune façon la fonction biologique l'explique bien.
On pourrait l'imaginer ou y trouver je ne sais quel rapport avec les excitations superficielles, les stimulations de la peau.

Vous sentez à quel point ceci aurait un caractère incomplet, un caractère presque artificiel et qu'à la fonction, si souvent apparue à l'intérieur des fantasmes, de cet élément, à cette fonction s'attache une *plurivalence signifiante* qui met tout le poids de la balance bien plus du côté du signifié que quoi que ce soit qui puisse se rattacher à une déduction
- de l'ordre biologique,
- de l'ordre des besoins,
- de l'ordre quel qu'il soit.

Donc cette notion du fantasme comme quelque chose qui sans aucun doute, participe à l'ordre *imaginaire* mais qui ne prend sa fonction de fantasme dans l'économie…
et à quelque point qu'il s'articule
…que de par sa fonction signifiante, est quelque chose qui nous paraît…
ça n'a pas été formulé jusqu'à présent comme cela
…qui nous paraît essentiel pour parler du fantasme.

Je dirai plus :
je ne crois pas qu'il y ait d'autre moyen de faire concevoir ce qu'on appelle les *fantasmes inconscients*.

Qu'est-ce que les *fantasmes inconscients*, si ce n'est la latence de quelque chose qui…
nous le savons par tout ce que nous avons appris de l'organisation de *la structure de l'inconscient*
…est tout à fait possible en tant que *chaîne signifiante* ?

Qu'il y ait dans l'inconscient des *chaînes signifiantes* qui subsistent comme telles et qui, de là, structurent, agissent sur l'organisme, influencent ce qui apparaît au dehors comme symptôme, ceci c'est tout le fond de l'expérience analytique.

Il est beaucoup plus difficile de concevoir l'*instance* et *l'incidence inconsciente* de quoi que ce soit d'*imaginaire* que de mettre le *fantasme* lui-même au niveau de ce qui, de commune mesure, est ce qui se présente pour nous au niveau de l'inconscient, à savoir au niveau du *signifiant*.

Le fantasme est essentiellement un imaginaire pris dans une certaine fonction de signifiant.
Je ne peux pas articuler pour l'instant plus loin cette approche.

C'est une certaine façon simplement de vous proposer ce qui, plus tard, sera articulé d'une façon plus précise, à savoir la situation :
- du point $\$$ par rapport à *petit a*,
- du fait fantasmatique : $[\$ \lozenge a]$.

Le fait fantasmatique, pour tout dire, étant lui-même une relation articulée et toujours complexe, un « *scénario* ».

C'en est la caractéristique, c'est quelque chose qui peut se passer par conséquent et rester latent pendant longtemps en un certain point de *l'inconscient*, qui néanmoins est d'ores et déjà organisé comme un rêve par exemple, qui ne se conçoit que si *la fonction du signifiant* est seule à lui donner sa structure et sa consistance, et du même coup son insistance.

Ces fantasmes sadiques par exemple, dont c'est un fait d'expérience commune et de premier abord, de l'investigation analytique des obsessionnels que de s'être aperçu de la place que cela tient chez l'obsessionnel, mais que cela ne tient pas forcément d'une façon patente et avérée, mais comme ce que dans le métabolisme de transformation obsessionnelle, les tentatives que le sujet comme tel fait vers *une rééquilibration* de ce qui est l'objet de sa recherche équilibrante, à savoir de quelque chose qui est de se reconnaître par rapport à son désir.

Bien sûr, quand nous voyons un obsessionnel brut, à *l'état de nature*, tel qu'il nous arrive ou qu'il est *censé* nous arriver à travers les observations publiées, ce que nous trouvons, c'est quelqu'un qui nous parle avant tout de toutes sortes d'*empêchements*, d'*inhibitions*, de *barrages*, de *craintes*, de *doutes*, d'*interdictions*.

Nous savons aussi que d'ores et déjà ce n'est pas à ce moment qu'il nous parlera de cette vie *fantasmatique*. Nous savons aussi que c'est chez les obsessionnels chez lesquels…

soit les interventions thérapeutiques,
soit les *tentatives autonomes de solution*, d'issue,
d'élaboration *de sa propre difficulté proprement obsessionnelle*

…que nous verrons apparaître d'une façon plus ou moins prédominante l'envahissement de sa vie antérieure, de sa vie psychique, par ces fantasmes, que nous qualifions dans l'occasion d'une simple étiquette de sadiques, à savoir de ces fantasmes qui nous proposent déjà, si l'on peut dire, leur énigme en tant que nous ne pouvons pas nous contenter de les articuler comme manifestations d'une tendance mais comme *organisation* elle-même *signifiante des rapports du sujet à l'Autre* comme tel.

Vous savez d'autre part combien ces fantasmes peuvent prendre chez certains sujets une forme vraiment *envahissante, absorbante, captivant*e, qui peut *engloutir*, si l'on peut dire, des morceaux, des pans entiers de leur *vie psychique*, de leur vécu, de leurs occupations mentales.

C'est bien du rôle économique de ces fantasmes en tant qu'ici articulés et subsistants qu'il s'agit à cette occasion d'essayer de nous donner *une formule*.

Ces fantasmes, qui ont pour caractère d'être des fantasmes qui, chez les sujets, restent à l'état de fantasmes, qui ne sont réalisés que de façon tout à fait exceptionnelle et d'ailleurs, pour le sujet, de façon toujours décevante pour autant précisément que nous observons à cette occasion la mécanique de ce rapport du sujet au désir, à savoir dans la mesure où il peut essayer, dans les voies qui lui sont proposées, de s'en approcher, c'est précisément dans cette mesure que vient à *extinction*, à *amortissement et à disparition* l'approche de ses désirs.

L'obsessionnel est un TANTALE, dirais-je, si TANTALE n'était pas une image qui nous est présentée par l'iconographie infernale antique comme une image avant tout orale.

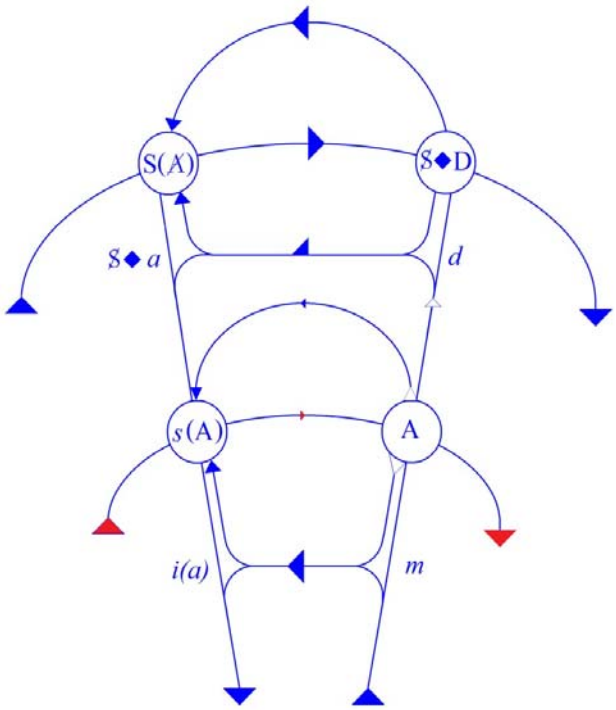
Mais ce n'est pourtant pas pour rien que je vous le présente comme tel, parce que nous verrons que cette sous-jacence orale à ce qui constitue le point d'équilibre, le niveau, la situation du fantasme obsessionnel comme tel, il faut bien tout de même qu'elle existe, puisque en fin de compte c'est ce plan qui, sur le plan fantasmatique, est rejoint par le thérapeute, par l'analyste lui-même, pour autant que, comme vous l'avez vu, comme j'y ai fait allusion à propos de la ligne thérapeutique qui est tracée dans la série des trois articles : c'est dans une sorte d'absorption fantasmatique que certains thérapeutes et une grande partie de la pratique analytique se sont engagés pour trouver la voie dans laquelle un nouveau mode d'équilibration, un certain « *tempérament* », si l'on peut dire, est donné à l'accès de *l'obsessionnel* dans cette voie de *la réalisation de son désir*.

Observons pourtant qu'à prendre les choses par ce bout, nous ne voyons qu'une face du problème. De l'autre face, il faut bien que nous déployons cet éventail successivement.

Et bien entendu, nous ne méconnaissons pas :
- ce qui se présente de la façon la plus apparente dans les symptômes de l'obsessionnel,
- ce qui d'habitude est présenté sous la forme de ce qu'on appelle les exigences du *super-ego*.

C'est de la façon dont nous devons concevoir chez l'obsessionnel ces exigences, c'est de la racine de ces exigences chez l'obsessionnel, qu'il va s'agir maintenant.

Ce qui se passe chez l'obsessionnel, je crois que nous pouvons l'indiquer et le lire au niveau de ce schéma d'une façon qui, je crois, se révélera par la suite n'être pas moins féconde.



On pourrait dire que l'obsessionnel est toujours en train de demander une permission.
Je crois que ceci, vous le retrouverez au niveau du concret, au niveau de ce que vous dit l'obsessionnel dans ses symptômes.

Même, ceci est inscrit et très souvent articulé :
il est toujours en train de demander une permission,
et nous verrons quel est le pas suivant, mais *de fait*,
si nous nous fions à ce schéma, ce qui se passe
à ce niveau est important.

Demander une permission, c'est justement avoir,
comme sujet, un certain rapport avec sa *demande*.
Une permission, pour l'obsessionnel, c'est en fin de
compte restituer cet Autre avec un grand A, qui est
justement ce que nous avons dit, pour entrer dans
cette dialectique qui était pour lui mise en cause,
mise en question, voire mise en danger : se mettre
dans la plus extrême dépendance par rapport à l'Autre
avec un grand A, c'est-à-dire à *l'Autre en tant qu'il parle*.

C'est déjà quelque chose qui nous indique à quel
point *cette place est essentielle à maintenir pour l'obsessionnel*.

Je dirai même que c'est bien là que nous voyons
la pertinence chez FREUD de ce qu'il appelle toujours
Versagung, refus.

Refus…
et *permission*, d'ailleurs, impliquée dans le fond :
le pacte de quelque chose qui est refusé,
si l'on peut dire, sur un fond de promesse
…au lieu de parler de *frustration*.

Ce n'est pas au niveau de la *demande* pure et simple
que se pose le problème des relations à l'Autre
en tant qu'il s'agit d'un sujet au complet.
Cela se pose ainsi quand nous faisons un essai
de recours au *développement*, quand nous nous imaginons
un petit enfant plus ou moins impuissant *devant sa mère*,
c'est-à-dire quand nous faisons nous-mêmes un objet
de quelqu'un qui est à la merci de quelqu'un d'autre.

Mais dès lors que le sujet est dans ce rapport
que nous avons défini avec l'Autre par la parole,
il y a au-delà de toute réponse de l'Autre…
et très précisément en tant que la parole
crée cet au-delà de sa réponse
…il y a un point quelque part, virtuel.

Sans doute, non seulement il est virtuel,
mais à la vérité s'il n'y avait pas l'analyse,
nous ne pourrions répondre que personne n'y accède,
sauf à cette sorte d'analyse maîtresse et spontanée
que nous supposons toujours possible chez quelqu'un
qui réaliserait parfaitement le « *Connais-toi toi-même* ».
Mais il est certain pour nous que nous avons toutes
raisons de penser que ce point n'a jamais été dessiné
jusqu'à présent, d'une façon stricte, que *dans l'analyse*.

Ce que dessine la notion de *Versagung* est à proprement
parler en elle-même cette situation du sujet
par rapport à la demande.

Et ici, ce que je veux accentuer, c'est ceci…
et je dirai, c'est un petit pas que je vous
demande de faire sur le même front d'avance que
celui que je vous ai demandé à propos du fantasme
…ce dont nous parlons quand nous parlons de « *stade* »,
de « *relation fondamentale à l'objet* », ce que nous qualifions *d'oral, d'anal*, voire *de génital*, qu'est-ce que c'est ?

Il y a ici une espèce de mirage qui s'établit par
le fait que, reprojetant tout ceci dans *le développement*,
nous prenons la notion…
mais qui n'est jamais qu'une
notion reconstruite après coup
…qu'un certain type de relation structurant l'*Umwelt*
du sujet autour d'une fonction centrale est quelque
chose qui définit dans le développement son rapport
avec le monde en donnant à tout ce qui lui arrive
de son environnement une signification spéciale.

Ceci n'est même pas d'habitude articulé d'une façon
aussi élaborée…
précisément le fait que toutes ces actions,
par exemple, de l'environnement subiraient,
si l'on peut dire, la réfraction à travers
l'objet typique oral, anal, et génital
…ceci est très souvent éludé.

On parle purement et simplement d'objet,
puis on parle à côté, d'environnement.

On ne songe pas un seul instant à voir la différence qu'il y a entre *l'objet typique* d'une certaine relation définie par un certain stade de rejet chez le sujet, et l'environnement concret, avec ses incidences multiples, à savoir la pluralité de cet objet auquel le sujet, quel qu'il soit, est toujours soumis, et ceci quoi qu'on en dise, dès sa plus petite enfance.

La prétendue absence des objets, la prétendue […] du nourrisson, est quelque chose sur quoi jusqu'à nouvel ordre nous devons ici porter le plus grand doute.
Je dois vous dire que pour moi, d'ores et déjà, si vous voulez m'en croire, vous tiendrez cette notion pour purement illusoire, puisque il s'agit, grâce au recours à l'observation directe chez les tout *petits enfants*, de savoir qu'il n'en est rien, que les sujets du monde sont pour lui aussi multiples qu'intéressants et stimulants.

De quoi s'agit-il donc ?
Les découvertes que nous avons faites, nous pouvons les définir et les articuler comme étant en effet un certain style de la demande du sujet.

Nous les avons découvertes où, ces manifestations qui nous ont fait parler de rapports successivement oraux, anaux, voire génitaux, au monde ?
Nous les avons découvertes dans des analyses, dans des analyses qui étaient faites chez des gens qui avaient depuis longtemps dépassé les stades en question, en tant qu'ils sont des stades de développement infantile, et nous disons que le sujet régresse à ces stades.

Que voulons-nous dire quand nous disons qu'il régresse à ces stades ?

Je crois que de dire qu'il y a quoi que ce soit qui ressemble à un retour à ces mêmes étapes *imaginaires*…
si tant est même qu'elles soient concevables,
mais supposons-les recevables
…qui sont celles de l'enfance, est quelque chose qui nous leurre et qui ne nous livre pas la véritable nature du phénomène.

Quand nous parlons de fixation, par exemple
à un certain stade chez le sujet névrotique,
qu'est-ce que nous pourrions essayer d'articuler qui
serait plus satisfaisant que ce qui nous est donné
d'habitude, si effectivement ce dont il s'agit…
ce qui est notre but,
ce qui est *dans tous les cas notre chemin* [Sic]
…c'est en somme ce que nous voyons dans l'analyse,
à savoir que le sujet articule au cours de la *régression*…
et nous verrons mieux par la suite ce que
veut dire alors ce terme de *régression*
…le sujet articule sa demande actuelle dans l'analyse
dans des termes qui nous permettent de reconnaître
un certain rapport respectivement *oral, anal, génital, avec un certain objet*.

Est-ce que vous ne voyez pas que ceci veut dire
qu'à une certaine étape :
c'est en tant qu'ils sont passés à *la fonction de signifiant*
que les rapports du sujet ont pu exercer sur toute
la suite de son *développement* une influence décisive ?

C'est en tant qu'à un certain niveau, le niveau de l'inconscient,
le sujet articule sa demande en termes oraux, que le sujet $\$$ est dans
un certain rapport ici au niveau d'une articulation
signifiante virtuelle qui est celle de l'inconscient.

C'est en tant que c'est en termes d'*absorption* que *le sujet* articule
son désir, que nous pouvons parler à la fois
- de quelque chose qui se présentera à un moment
de l'exploration avec une valeur particulière,
dite *fixation* à un certain stade,
- et que, d'autre part, il y aura intérêt à faire
régresser le sujet à ce stade pour que quelque chose
d'essentiel puisse *être élucidé* du mode sous lequel
se présente son *organisation subjective*.

Mais c'est à cela…
en tant uniquement que ce qui nous intéresse,
ce n'est pas de donner à ce qui a été, à plus
ou moins juste titre, à un moment donné,
l'insatisfaction du sujet sur le plan d'une
demande orale, anale ou autre, la satisfaction
où s'arrêterait le sujet
…que nous avons *à donner compensation, gravitation, retour, même symbolique.*

C'est en tant que c'est à ce moment de sa demande que se sont posés pour lui, d'une certaine façon, *les problèmes de ses rapports à l'Autre*, en tant qu'ils vont être pour la suite tout à fait déterminants pour la mise en position, la mise en place de son désir, c'est uniquement en cela que ceci nous intéresse.

En d'autres termes, tout ce qui est de la demande dans ce qui a été effectivement vécu par le sujet, ceci est une fois pour toutes et désormais révolu.

Les satisfactions ou les compensations que nous pouvons lui donner ne seront jamais en fin de compte que *symboliques*, et les donner peut même être considéré comme une erreur. C'est une erreur pour autant, bien sûr, que cela n'est pas tout à fait impossible.

Nous verrons pourquoi ce n'est pas tout à fait impossible, précisément grâce à l'intervention des fantasmes, de ce quelque chose de plus ou moins substantiel, si l'on peut dire, qui est supporté par le fantasme.

Mais je crois que c'est une erreur d'orientation de l'analyse, car cela laisse, en fin de compte, à la fin de l'analyse la question des rapports à l'Autre non apurée.

L'*obsessionnel* disons-nous, de même que l'*hystérique*, a besoin d'un désir insatisfait, c'est-à-dire d'un désir au-delà d'une demande.

L'*obsessionnel* résout la question de *l'évanescence de son désir* en en faisant un désir interdit. Il le fait supporter par l'Autre, et précisément par *l'interdiction* de l'Autre.

Néanmoins cette façon de faire supporter, soutenir son désir par l'Autre, est ambiguë.

Elle est ambiguë parce qu'un désir interdit ne veut pas dire pour autant un désir étouffé.
L'interdiction est là pour soutenir le désir, mais pour qu'il se soutienne, il faut qu'il se présente.

Aussi bien, c'est ce que fait l'obsessionnel et il s'agit de savoir comment. La façon dont il le fait est comme vous le savez, très complexe. *Il le montre* à la fois et *il ne le montre pas* : *il se camoufle* pour tout dire, et il est facile de comprendre pourquoi.

Ses intentions, si l'on peut dire, ne sont pas pures. Ceci, on s'en était déjà aperçu, c'est ce qu'on a désigné précisément par « *l'agressivité de l'obsessionnel* » : fondamentalement toute émergence de son désir serait pour lui l'occasion de cette projection ou de cette crainte de rétorsion qui inhiberait précisément toutes les manifestations de son désir.

Je crois que c'est là un *premier abord* de la question, mais que ce n'est pas tout, et que c'est méconnaître ce dont il s'agit tout à fait dans le fond que de dire simplement que l'obsessionnel se balance sur une sorte d'escarpolette qui va de la manifestation d'un désir qui, à aller trop loin, devient un désir agressif et qui de là, redescend ou rebascule dans une disparition, si l'on peut dire, qui sera liée à *la crainte de la rétorsion effective de la part de l'Autre, de cette agressivité* : à savoir de subir de sa part une destruction équivalente à celle du désir qu'il manifeste.

Je crois qu'il y a lieu de prendre dans une appréhension globale ce dont il s'agit en l'occasion, et pour le faire, il faut presque passer par les illusions que ce rapport à l'Autre développe à l'intérieur de nous-mêmes, je dirais de nous autres analystes, de la théorie analytique elle-même.

En fin de compte, cette notion du rapport à l'Autre est toujours sollicitée par un glissement qui tend à réduire le désir au problème de la demande.

Si le désir est effectivement ce que j'ai articulé ici, c'est-à-dire ce quelque chose qui se produit dans la béance que la parole ouvre dans la demande, et donc comme tel au-delà de toute demande concrète, il est clair que toute tentative de réduire le désir à quelque chose dont on demande la satisfaction se heurte à une contradiction interne.

Je dirai jusqu'à un certain point que le terme d'*oblativité…*

à savoir de la reconnaissance du désir de l'Autre comme tel, de ce en quoi les analystes presque dans leur communauté présentement, mettent le sommet et le *summum* d'une réalisation heureuse du sujet : de ce qu'ils appellent la *maturité génitale*, et dont je vous lisais un exemple l'autre fois dans un passage de l'auteur que j'ai *mis en cause*, à savoir de cette prise profonde de satisfaction dans la satisfaction donnée à la demande de l'Autre, pour tout dire de ce qui s'appelle communément « *altruisme* »

…est justement ce quelque chose qui laisse échapper ce qu'il y a effectivement à résoudre dans le problème du désir.

Pour tout dire, je crois que le terme d'*oblativité*, tel qu'il nous est présenté dans cette perspective moralisante…

on peut le dire sans forcer les termes

…est un fantasme obsessionnel.

Il est tout à fait certain que dans l'analyse, telles que les choses se présentent, les tempéraments…

je parle de ceux que la pratique théorise pour des raisons qui sont très faciles à comprendre

…les tempéraments hystériques sont beaucoup plus rares que les natures obsessionnelles.

Une partie de « *l'endoctrination* » de l'analyse est faite selon la ligne, selon les cheminements des vœux obsessionnels :
l'illusion, le fantasme même qui est à la portée de l'obsessionnel, c'est en fin de compte que l'Autre comme tel soit consentant à son désir.

Ceci comporte en soi des difficultés extrêmes, puisqu'il faut qu'il soit *consentant*, mais d'une façon toute différente d'une réponse à une satisfaction quelconque, d'une réponse à la demande. Mais c'est tout à fait éludé : le problème est de nous donner la solution en court-circuit.

Cela est plus souhaitable que de penser qu'en fin de compte il suffit de se mettre d'accord et que, « *pour trouver le bonheur dans la vie, il suffit de ne pas infliger aux autres les frustrations dont on a été l'objet soi-même* ».

Une part des issues malheureuses et parfaitement confusionnelles de l'analyse dérive du fait de traiter la demande…

> à partir d'un certain moment où le sujet est exalté par la perspective des bonnes intentions qui s'établissent rapidement dans un certain nombre de présupposés à l'heureuse terminaison du traitement analytique

…en se livrant à quelque chose qui est un des penchants les plus communs de l'obsessionnel, à savoir ce quelque chose qui s'exprime à peu près : « *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fît à toi-même.* »

Cet impératif, assurément catégorique, est tout à fait essentiel et structurant dans *la morale*, mais n'est pas toujours d'un emploi pratique dans l'existence. Il est assurément complètement à côté quand il s'agit d'une réalisation comme la conjonction sexuelle.

L'ordre de rapport à l'Autre qui consiste à se mettre à sa place est quelque chose qui assurément est un glissement tentant, d'autant plus tentant que l'*analyste*, étant justement vis-à-vis de cet autre qui est le petit autre, son semblable, dans un rapport agressif, est tout naturellement tenté d'être dans cette position de l'épargner, si l'on peut dire. Épargner l'autre, c'est bien ce qui est au fond de toute une série de *cérémonials*, de *précautions*, de *détours*, bref de toutes les *manigances* de l'obsessionnel.

Si c'est pour en arriver à « *doctriner* », à faire une espèce de généralisation de ce qui se manifestait sans doute non sans raison d'une façon beaucoup plus compliquée dans ses *symptômes*, d'en faire une espèce d'extrapolation moralisante, et de lui proposer comme fin et issue de ses problèmes ce qu'on appelle « *l'issue oblative* », c'est-à-dire la soumission aux demandes de l'Autre, je crois que ce n'était vraiment pas la peine de faire ce détour.

Pour tout dire, ce n'est vraiment que substituer…
comme l'expérience le montre
…un *symptôme*, et un *symptôme très grave* car il ne manque pas, bien entendu, d'engendrer ce qui va se produire, à savoir le resurgissement…
sous d'autres formes plus ou moins problématiques
…du désir qui n'a jamais été, et qui ne saurait être par ces voies d'aucune façon résolu.

Il est tout à fait clair que dans cette perspective on peut dire que les voies que trouve de lui-même l'obsessionnel et dans lesquelles il cherche la solution du problème de son désir, sont autrement adéquates, si elles ne sont pas adaptées, parce que le problème s'y lit au moins d'une façon claire.

Par exemple, il y a plusieurs modes de solution : il y a des modes de solution précisément au niveau d'un rapport effectif avec l'autre.

La façon dont l'obsessionnel se comporte avec son semblable quand il en est encore capable, quand il n'est pas submergé par ses *symptômes*…
et il est rare qu'il le soit complètement
…est quelque chose qui en soi-même est suffisamment indicatif et donnant sans doute dans une voie en impasse mais donnant tout de même une indication qui n'est pas si mauvaise pour la direction.

Par exemple je vous ai parlé des manifestations d'*exploit des obsessionnels*.

Qu'est-ce que c'est que cet *exploit* ?
Pour qu'il y ait exploit, il faut que l'on soit au moins trois :

- parce qu'on ne fait pas son exploit tout seul, il faut être deux au moins pour qu'il y ait quelque chose qui y ressemble, pour qu'il y ait performance gagnée, *sprint*…

- Puis il faut qu'il y ait aussi quelqu'un qui enregistre et qui soit le témoin.

Il est bien clair que ce que dans *l'exploit* l'obsessionnel cherche à obtenir, c'est très précisément ceci : il cherche à obtenir ce que nous appelions tout à l'heure « *la permission de l'Autre* », au nom de quelque chose qui est très *polyvalent*, on peut dire au nom de ceci : qu'il a bien mérité ce qu'il cherche à obtenir.

Or la satisfaction n'est pas quelque chose qui se classe du tout sur le terrain où il l'a bien méritée. Observez la structure de nos obsessionnels.

Ce qu'on appelle effet de *super-ego* veut dire quoi ? Cela veut dire qu'ils s'infligent toutes sortes de tâches particulièrement dures, particulièrement éprouvantes, qu'ils les réussissent d'ailleurs, qu'ils les réussissent d'autant plus facilement que c'est justement qu'ils désirent le faire, mais là ils réussissent très très brillamment, et au nom de cela ils auraient bien droit à de petites vacances pendant lesquelles on ferait ce qu'on voudrait : d'où *la dialectique* bien connue *du travail et des vacances*.

Chez l'obsessionnel, le travail est puissant, étant fait pour libérer le temps de *la grand'voile* qui sera celui des vacances, et le passage des vacances se révélant habituellement un temps à peu près perdu.

Pourquoi ? Parce que, bien entendu, ce dont il s'agit c'était d'obtenir la permission de l'Autre.
Et comme l'autre - je parle de l'autre en fait, de l'autre qui existe - n'a absolument rien à faire avec toute cette dialectique pour la simple raison que l'autre réel est bien trop occupé avec son propre Autre, il n'a aucune raison de remplir cette mission de donner à l'exploit de l'obsessionnel sa petite couronne, à savoir ce quelque chose qui serait justement la réalisation de son désir en tant que ce désir n'a rien à faire avec le terrain sur lequel il a démontré toutes ses capacités.

Ceci est une phase certainement très sensible, et qui vaut bien la peine d'être exposée sous son aspect humoristique. Mais elle ne se limite pas là.

C'est justement l'intérêt de ces concepts comme le grand Autre et le petit autre : c'est d'être applicables, de structurer des rapports vécus dans beaucoup plus d'une direction.

On peut dire aussi, d'un certain côté, que dans l'exploit le sujet *domine…*
et cela a été dit par d'autres que moi
…apprivoise, voire domestique ce qu'on appelle *une angoisse fondamentale*, et là encore je crois que l'on *méconnaît* une dimension du phénomène, à savoir que l'essentiel n'est pas dans cette expertise, dans ce risque couru qui est toujours chez l'obsessionnel un risque couru dans des limites très strictes, je veux dire dans le fait qu'une savante économie distingue strictement tout ce que l'obsessionnel risque dans son exploit, de quoi que ce soit qui ressemble à ce qu'on appelle le risque de la mort dans la dialectique hégélienne.

Il y a quelque chose dans l'exploit de l'obsessionnel qui reste toujours irrémédiablement fictif, pour la raison que la mort…
je veux dire là où est le véritable danger
…est tout à fait ailleurs que dans l'adversaire qu'il a l'air de défier effectivement.

Il est justement au côté de ce témoin invisible, de cet Autre qui est là comme le spectateur, celui qui compte les coups et qui va dire de l'autre :

« *Décidément…*
comme on s'exprime quelque part
dans le délire de SCHREBER
…c'est un rude lapin ! »

Mais on retrouverait cette sorte d'exclamation, de façon d'accuser le coup comme implicite, comme latente, comme souhaitée dans toute cette dialectique de l'exploit.

L'obsessionnel ici met dans un certain rapport l'existence de l'autre comme étant son *semblable*, comme étant celui à la place duquel il peut se mettre.

Et c'est justement parce qu'il peut *se mettre à sa place* qu'il n'y a en réalité aucune espèce de *risque* essentiel dans ce qu'il démontre dans ses effets de prestance de jeu sportif, de risque plus ou moins pris.

Cet autre avec lequel il joue, ce n'est jamais, en fin de compte, qu'un autre qui est lui-même, qu'un autre qui d'ores et déjà *lui laisse* de toute façon, et de quelque côté qu'il prenne les choses, la palme.

Mais l'Autre devant qui tout cela se passe, c'est celui-là qui est important, c'est celui-là aussi qu'il faut à tout prix préserver :

- c'est le point, le lieu où s'enregistre, si on peut dire, l'exploit,
- c'est là où s'inscrit, si on peut dire, son histoire,

…ce point qui doit être à tout prix maintenu et qui le fait si adhérent à tout ce qui est de l'ordre verbal, à tout ce qui est de l'ordre du *comput*, *de la récapitulation, de l'inscription*, de la falsification aussi, et qui fait que ce que l'obsessionnel veut avant tout maintenir sans en avoir l'air, en ayant l'air de viser autre chose, c'est cet Autre, avec un grand A, dans lequel les choses s'articulent en termes de signifiant.

Voici donc un premier abord sous lequel nous pouvons commencer d'aborder ce vœu puisque, au-delà de toute *demande* et de ce qu'il *désire*, il s'agit de voir à quoi vise dans son ensemble la conduite de l'obsessionnel.

Il est certain que ce maintien de l'Autre est pour lui la visée essentielle, parce qu'elle est la visée première, la visée préliminaire à l'intérieur de laquelle seulement peut être faite cette validation si difficile de son désir.

Qu'est-ce que peut être et qu'est-ce que sera cette validation ?

C'est ce que nous aurons à articuler par la suite.

Mais d'abord il faut que les quatre coins, si l'on peut dire, de sa conduite soient fixés de façon telle que les arbres, si l'on peut dire, ne nous cachent pas la forêt et que, pour surprendre tel ou tel de ces petits mécanismes, nous ne soyons pas en quelque sorte arrêtés, fascinés par ce mécanisme lui donnant une espèce…

parce qu'il a un certain style

…trouvant là cette satisfaction.

Il est évident que l'on a toujours à s'arrêter à un détail quelconque d'un organisme,c'est *une satisfaction* qui n'est pas complètement illégitime, puisqu'un détail reflète bien toujours…

au moins dans le domaine des phénomènes naturels

…quelque chose de la totalité.

Mais dans une matière qui est d'une organisation aussi peu naturelle que celle des rapports du sujet au signifiant, nous ne pouvons pas entièrement nous fier à la reconstitution de toute l'organisation obsessionnelle à partir de tel *mécanisme de défense*, car bien entendu, tout cela vous pouvez vous mettre à l'exprimer dans le catalogue des *mécanismes de défense*.

J'essaye de faire autre chose :
j'essaye de vous faire trouver les quatre coins cardinaux autour desquels s'oriente et se polarise chacune des défenses du sujet.

En voici déjà deux pour aujourd'hui, à savoir :

- ce *coin* que nous avons d'abord abordé, *le rôle du fantasme*.
- Nous voyons maintenant à propos de l'exploit que *cette présence de l'Autre* comme tel est quelque chose qui est tout à fait fondamental.

Il y a un autre point sur lequel je voudrais au moins vous introduire le chapitre :
en entendant parler de l'exploit, vous avez pensé sans doute à toutes sortes de comportements de vos obsessionnels, mais il y a un exploit qui ne mérite peut-être pas tout à fait d'être épinglé sous le même titre, c'est ce qu'on appelle dans l'analyse *l'acting out*.

Là je me suis livré…
vous vous livrerez aussi j'espère, à mon exemple,
ne serait-ce que pour confirmer ce que j'avance
…à quelques investigations dans la littérature.

C'est très surprenant.
À tel point qu'on n'en sort pas.

Une personne a fait le meilleur article sur ce sujet, à savoir Phyllis GREENACRE, sous le titre *General problems of acting out*[53].

C'est un article tout à fait remarquable en ceci qu'il montre que jusqu'à présent rien n'a été articulé de valable là-dessus.

Je crois qu'il faut limiter ces problèmes.

Je crois qu'il est tout à fait impossible de les limiter, si on s'en tient par exemple à la notion générale :

- que l'*acting out* est un symptôme,
- que c'est un compromis,
- qu'il a un sens double,
- que c'est un acte de répétition,

…car c'est le noyer dans toutes les compulsions de la répétition dans leurs formes les plus générales.

Je crois que si cela a un sens, c'est toujours quelque chose qui surgit au cours d'une tentative de solution de ce problème de la *demande* et du *désir*, et c'est pourquoi ces sortes d'actes qu'on appelle *acting out* *se* produisent d'une façon plus élective durant l'analyse, parce que tout de même, quoi qu'on en *fasse* effectivement dans l'analyse, ce sont bien des tentatives de solution de ce problème de la relation du *désir* et de la *demande*.

L'*acting out* se produit certainement *sur le chemin*, sur le champ de cette réalisation dans l'analyse du *désir inconscient*.

53 Phyllis Greenacre : « General problems of acting out », The Psychoanalytic Quarterly, 1950, Vol. XIX, No. 4.

Il est extrêmement instructif, parce que si nous cherchons de près ce qui caractérise les faits d'*acting out*, nous y trouvons toutes sortes de composants absolument nécessaires qui feront par exemple que c'est ce qui les distingue absolument de ce qu'on appelle *un acte manqué*, à savoir de ce que j'appelle ici de façon plus propre, *un acte réussi*, je veux dire un *symptôme* pour autant qu'il laisse clairement apparaître une […].

L'*acting out* est quelque chose qui par exemple comporte toujours un élément hautement signifiant, et justement en ceci qu'il est énigmatique.

Nous n'appellerons jamais *acting out* qu'un acte qui se présente avec ce caractère tout spécialement *immotivé*.

Cela ne veut pas dire du tout qu'il n'ait pas de *cause*, mais qu'il est justement très *immotivable psychologiquement*, car c'est un acte toujours signifié.

Le rôle, d'autre part, d'un objet dans l'*acting out*, d'un objet au sens matériel du terme…

> c'est-à-dire ce sur quoi je serai amené à revenir la prochaine fois pour vous montrer justement quelle fonction limitée il s'agit d'accorder dans toute cette dialectique au rôle de l'objet

…il existe toujours dans l'*acting out*.

D'autre part, la fonction et la relation, presque l'équivalence qu'il y a entre le fantasme et l'*acting out*.

Je veux dire que l'*acting out* est structuré en général d'une façon qui se rapproche beaucoup de celle d'un « *scénario* », c'est à sa façon quelque chose qui est du même niveau que le *fantasme*.

Il y a une chose qui le distingue du *fantasme*, et qui le distingue aussi de *l'exploit*, c'est que si l'exploit est un excercice, un tour de force, un *tour de passe-passe* destiné en fin de compte à faire plaisir à l'Autre, au grand Autre qui, je vous l'ai dit, s'en *contrefiche*, l'*acting out* est autre chose.

Et c'est en cela qu'il est intéressant pour nous à considérer : l'*acting out* est toujours un message et c'est en cela qu'il nous intéresse.

Quand il se produit dans une analyse, il est toujours adressé à l'analyste, et à *l'analyste* en tant qu'en somme il *n'est pas trop mal placé, mais* qu'il n'est *pas non plus tout à fait à sa place*.

C'est en général un *hint* que nous fait le sujet, qui va quelque fois très loin, et qui est quelque fois très grave, mais c'est un *hint* si l'*acting out* se produit en dehors des limites du traitement.

Il est évident que c'est un *hint* dont l'analyste ne saurait guère profiter, mais c'est justement ce qu'il y a de sérieux et de grave : c'est que chaque fois que nous serons amenés à désigner d'une façon précise quelque chose qui ait le caractère de cet acte paradoxal…
que nous essayons de cerner
et qui s'appelle l'*acting out*
…en dehors des limites du traitement, assurément ce qu'il s'agira en fin de compte d'atteindre, c'est quelque chose d'articulé sur cette ligne, à savoir une mise au clair des rapports du sujet à la demande, pour autant qu'elle révèle que tout rapport à cette demande est fondamentalement inadéquat pour autant qu'il s'agit que le sujet accède, en fin de compte, à la réalité effective de cet effet du signifiant sur le sujet, à savoir à se mettre au niveau du *complexe de castration* comme tel, et strictement, c'est à savoir que ceci aura été manqué.

Ceci peut être manqué…
et c'est ce que j'essayerai
de vous montrer la prochaine fois
…précisément dans la mesure où cet *espace intervallaire* où se produisent tous ces exercices troubles qui vont de *l'exploit* au *fantasme*, et du *fantasme* à un *amour* tout à fait *passionné et partiel* – c'est bien le cas de le dire – *de l'objet…*
car jamais ABRAHAM n'a parlé d'*objet partiel*,
mais *d'amour partiel de l'objet*
…c'est en tant que se déplaçant dans *cet espace intermédiaire de l'objet* qu'on a obtenu des solutions illusoires.

Solution illusoire, très précisément celle qui se manifeste dans ce qu'on appelle « *le transfert homosexuel* » à l'intérieur de la névrose obsessionnelle.

C'est cela que j'appelle la solution illusoire, et j'espère la prochaine fois vous montrer dans le détail pourquoi c'est une solution illusoire.

FREUD, dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, consacre un chapitre à *l'identification*.

Nous allons, dans ces quelques *derniers séminaires* qui nous restent cette année, nous avancer dans ce champ…
ouvert par FREUD après la première guerre,
vers les années 1920
…de la seconde topique.

Parce que ce que nous avons parcouru cette année en essayant de donner une dimension des *formations de l'inconscient* et de ce que cela représente, c'est cela seul qui nous permettra, sur le fait de la topique, de ne pas nous égarer dans ses autres sens coutumiers.

Nous serons donc amenés à indiquer tout au moins ce que veut dire cette topique, et tout spécialement pourquoi elle est venue au premier plan de la fonction du *moi* dans un bien autre sens…
manifestement différent et combien plus complexe
…de l'usage qu'on en a fait depuis.

Ceci, pour vous montrer la direction.

Pour l'instant, je retiens de ce *chapitre sur l'identification.* Bien entendu, il faut le lire - il faut que vous voyiez dans quel sens cela s'applique aux reports que je vais vous donner des *trois types d'identification* distingués par FREUD sur le schéma qui est ici et, en somme, qui doit avoir pour vous, au point où nous en sommes, la valeur justement d'une médiation, d'un schéma d'articulation, voire d'interprétation :

- d'une part, de ce qu'il en est de *la structure de l'inconscient* en tant que cette *structure de l'inconscient* est foncièrement *structurée comme une parole, comme un langage*,

- et d'autre part, de ce qui s'en dégage comme *topique*.

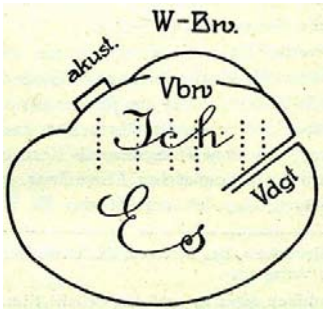
Précisément, vous allez voir tout de suite que FREUD distingue trois types d'identification.

Ceci est nettement articulé et, dans un certain paragraphe, c'est nettement résumé.

Le premier type d'identification, c'est la forme la plus originelle du lien de sentiment à un objet.

La seconde forme, c'est celle sur laquelle il s'est particulièrement étendu dans ce chapitre, celle qui d'ailleurs est la base concrète de toute la réflexion de FREUD autour de l'identification, foncièrement liée à tout ce qui est de la topique.

N'oublions tout de même pas comme fait premier…
avant d'apprécier les différents organes, si l'on peut dire, de la topique freudienne pour autant qu'ils ressortissent de ce fameux schéma en forme d'œuf qui aurait un œil…



le schéma à partir duquel vous imaginez, vous « *intuitivez* » les rapports du *Ça*, du *moi*, du *surmoi*
…un œil quelque part, une sorte de *pipette* qui entrerait dans *la substance* censée représenter le *surmoi*
…que c'est un schéma évidemment bien commode.

C'est justement l'inconvénient de ceci, que pour représenter les choses *topologiques* on use de *schémas spatiaux*. C'est une nécessité à laquelle moi-même je n'échappe pas puisque aussi ma topique je la représente par un schéma spatial.

J'essaye de le faire avec le moins d'inconvénients possibles parce que ce qui distingue la topique d'un schéma spatial, c'est que ce schéma, celui-là par exemple, mon petit réseau, représente pour vous ceci, par exemple, que vous le prenez et que vous le *chiffonnez*, que vous en faites une petite boule et que vous la mettez dans votre poche, en principe les relations restent toujours les mêmes : ce sont des relations de lien, d'ordre.

C'est plus difficile à faire pour *ce schéma de l'œuf* puisque lui est tout entier tourné vers cette *projection spatiale*. Alors vous vous imaginez que FREUD veut désigner par le *Ça* quelque chose qui est *quelque part*, qui est un organe sur lequel il y a *cette espèce de protubérance* représentée par le *moi* qui en effet vient là comme un œil.

Mais lisez le texte, il ne fait nullement allusion à quoi que ce soit qui se représente avec ce caractère substantiel, à quelque chose qui permette de *représenter* cela comme une sorte de différenciation organisée.

Le développement des organes corporels, c'est tout à fait autre chose.
Le terme d'identification veut dire complètement autre chose.

C'est sur ces identifications que sont supportées des différenciations qui sont dans une autre espèce, dans un tout autre ordre que les différenciations d'*organe*.

C'est quand même très important à être rappelé, ne serait-ce que parce que cela peut aller très loin. En fin de compte, il y a vraiment des gens qui s'imaginent que quand ils font une lobotomie, ils enlèvent une tranche de surmoi. Et non seulement ils le croient, mais ils l'écrivent, et ils le font dans cette pensée.

Ce second type d'identification, voyons comment FREUD l'articule : elle se produit sur la voie d'une régression, comme remplacement d'une liaison à un objet, liaison libidinale qui équivaut à une introjection de l'objet dans le *moi*.

Je vous le répète, cette seconde forme d'*identification* est celle qui, tout au long du discours de FREUD dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, mais aussi dans *Le moi et le ça*, lui pose le plus de problèmes pour son rapport ambigu avec l'objet.

C'est là aussi où tous les problèmes de l'analyse sont réunis, le problème du *complexe d'Œdipe inversé* en particulier : pourquoi à un moment, dans certains cas, et dans la forme du *complexe d'Œdipe inversé*, l'objet qui est un objet d'attachement libidinal devient-il objet d'identification ?

Dans certains cas il est plus important de *soutenir le problème posé* que de le résoudre d'une façon quelconque. Il n'y a absolument rien d'*obligé* à ce que nous fassions une représentation d'une quelconque solution possible de cette question, qui est peut-être, après tout, la question centrale, la question en deçà de laquelle nous sommes toujours condamnés à rester, celle qui fait le point pivot.

Il faut bien qu'il y en ait un quelque part, parce que, où que nous nous mettions pour considérer que toutes les questions sont résolues, il restera toujours cette question : pourquoi sommes-nous là ? Et comment y sommes-nous arrivés pour être au point où tout est clair ?

Il est clair qu'il doit bien y avoir un point qui fait que justement nous restons plongés dans la question. Je ne vous dis pas que ce point-là c'est le point dont il s'agit, mais enfin il est clair que FREUD lui, en tout cas tourne autour et ne prétend pas - nulle part - l'avoir résolu.

Ce qui est important par contre, c'est de voir comment les coordonnées, si l'on peut dire, de ce point zéro varient.

Je vous le répète, *c'est là la question essentielle, celle du rapport entre l'amour pour un objet et l'identification*, foncièrement donnée par l'expérience pour s'ensuivre.

Ici, FREUD introduit de la façon la plus claire la distinction et l'opposition qui est celle qu'à la fin d'un de nos derniers séminaires dans lequel j'avais fait allusion au problème de la relation au *phallus* : l'opposition en somme de *l'être* et de *l'avoir*.

C'est ainsi qu'il articule la différence qu'il y a entre l'attachement érotique, libidinal, à l'objet aimé, et l'identification au même.

Mais FREUD nous le dit bien : en tout cas, ce que son expérience lui donne c'est que cette identification est toujours de nature régressive. Les coordonnées, les corrélations de cette transformation d'un attachement libidinal en identification sont des coordonnées qui montrent qu'il y a régression.

Je pense que vous en savez quand même assez pour que je n'aie pas besoin de *mettre les points sur les i*. En tout cas, j'ai déjà articulé dans les séances précédentes à quoi s'atteste une régression.

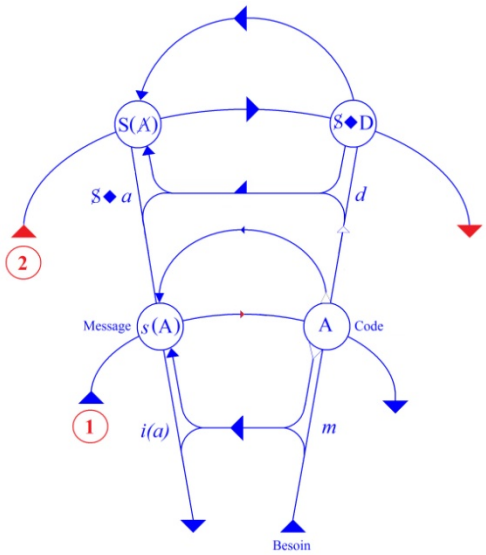
Bien entendu, vous le savez, mais il s'agit de savoir comment on l'articule ici. Nous l'articulons comme ceci, c'est le choix des signifiants qui en donne clairement l'indication : ce que nous appelons *régresser…*
au stade anal avec toutes ses nuances
et variétés, voire au stade oral
…c'est ce que nous voyons toujours dans le présent, dans le discours du sujet : des *signifiants régressifs*.

Il n'y a pas d'autre régression dans l'analyse.

Que le sujet se mette sur votre divan en gémissant comme un nourrisson, voire en en imitant les comportements, cela arrive quelquefois, mais nous ne sommes pas habitués à voir là la véritable régression que vous voyez dans l'analyse.

Cela se produit, cette sorte de simagrée de la part du patient, mais ce n'est généralement pas dans des cas de très bon augure, et ce n'est pas cela que vous êtes d'ordinaire habitués à appeler régression.

Au point où nous en sommes de ces deux formes d'*identification*, nous allons tâcher de les appliquer sur notre schéma et de voir ce qu'elles veulent dire.



Si les deux lignes qui, quand nous nous plaçons ici, c'est-à-dire au niveau du besoin du sujet…

Bedürfnis, le terme est employé dans FREUD …je vous signalais en passant que FREUD, et justement à propos de la même réflexion concernant l'avènement de *l'identification* et ses rapports avec *l'investissement de l'objet*, nous dit dans une certaine phrase :

« *Plus tard on doit admettre que l'investissement de l'objet...* »

> Je vous fais remarquer en passant que la traduction de JANKÉLÉVITCH de ces chapitres les rend proprement inintelligibles et quelquefois leur fait dire exactement le contraire du texte de FREUD, ce terme d'« *investissement de l'objet* » est traduit par *concentration sur l'objet*, ce qui est d'une obscurité incroyable.

« *...que l'investissement de l'objet provient du Es (du Ça) qui perçoit les incitations érotiques comme besoin.* »

Vous voyez que le *Es* est quelque chose qui se propose ici comme très ambigu :
il perçoit les incitations érotiques, les pressions, les tensions érotiques, comme besoin.

Quoi qu'il en soit de la perspective du besoin, ces lignes [1 et 2] donnent donc les deux horizons de la demande :

- c'est-à-dire de la *demande* ici [1] en tant qu'*articulée*, *demande de satisfaction d'un besoin* pour autant que toute demande de satisfaction d'un besoin doit passer par les défilés de l'articulation tels que le langage les rend obligatoires.

- D'autre part, du seul fait de passer au plan du signifiant dans son existence et non plus dans son articulation, ce qui en résulte au niveau de celui à qui s'adresse la demande [2], c'est-à-dire l'Autre : *demande inconditionnelle d'amour* en tant qu'elle est liée au fait que celui à qui on s'adresse ainsi, est lui-même symbolisé, c'est-à-dire qu'il apparaît comme présence sur fond d'absence, qu'il peut être rendu présent en tant qu'absent, c'est-à-dire cet autre horizon.

Avant qu'un objet soit aimé au sens *érotique* du terme…
au sens où l'Éros de l'objet aimé
peut être perçu comme besoin
…l'institution, la position de la demande crée l'horizon de *la demande d'amour*.

Elles sont séparées sur ce schéma, ces deux lignes…
celle de la *demande* comme *demande de satisfaction d'un besoin* et
celle de la *demande d'amour*
…elles sont séparées pour une raison de nécessité topologique, mais les remarques de tout à l'heure s'appliquent : cela ne veut pas dire qu'elles ne soient pas une seule et même ligne, à savoir ce qu'articule l'enfant devant la mère.

En d'autres termes, l'ambiguïté, la simultanéité si l'on peut dire, du déroulement de ce qui se passe sur ces deux lignes en tant que ce sont des lignes où ce qui est du besoin du sujet s'articule comme *signifiant*, cette superposition, cette simultanéité, cette *ambiguïté* est quelque chose qui nous est toujours offert à l'état permanent.

Vous allez en voir une application immédiate :
cette ambiguïté est très précisément l'ambiguïté
que maintient, tout au long de l'œuvre, FREUD
et d'une façon permanente

- la notion de *transfert* comme tel, j'entends de l'action du transfert dans l'analyse,
- avec celle de la *suggestion*.

Tout le temps FREUD nous dit qu'après tout, *le transfert* c'est une *suggestion*, que nous en usons comme tel.
Mais il ajoute : « *...à ceci près que nous en faisons tout autre chose, puisque cette suggestion nous l'interprétons.* »

Mais qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est que si nous pouvons *interpréter la suggestion*, c'est qu'un arrière-plan s'offre à elle en tant que telle, parce que, si je puis dire, le transfert en puissance est là.
Nous savons très bien que ça existe et je vais tout de suite vous en donner un exemple.

Le transfert en puissance est déjà analyse de la suggestion, il est lui-même la possibilité de cette analyse de la suggestion, il est articulation seconde de ce qui, dans la suggestion, s'impose purement et simplement au sujet.

En d'autres termes, la ligne d'horizon sur laquelle la suggestion se base est là [1], elle est très essentiellement au niveau de la *demande*, de la *demande* que fait le sujet par le seul fait qu'il est là.

Quelles sont ces demandes ?
Comment pouvons-nous les situer ?
Il est bien intéressant d'en faire le point au départ car cela varie extrêmement.

- Il y a vraiment des gens pour qui la demande de guérir est là à tout instant toute présente. Les autres, plus avertis, savent qu'elle est rejetée au lendemain.
- Il y en a d'autres qui sont là pour autre chose que pour la demande de guérison, *ils sont là pour voir*.
- Il y en a qui sont là pour devenir analystes.

Quelle importance cela a-t-il de savoir la place de la demande puisque que la façon dont l'analyste, même en *n'y répondant pas*, institué comme cela, *y répond* : c'est constitutif de tous les effets de suggestion.

Mais ne me dites pas qu'il suffit de dire que le transfert est, là, ce quelque chose grâce à quoi opère la suggestion. C'est l'idée que l'on s'en fait d'habitude. Non seulement c'est l'idée que l'on s'en fait d'habitude, mais je dirai que, jusqu'à un certain moment de son texte, FREUD écrit que s'il convient de laisser s'établir le transfert c'est parce qu'il est légitime d'user du pouvoir de quoi ?

De *suggestion* que donne le transfert, le transfert ici conçu comme la prise et le pouvoir de l'analyste sur le sujet, comme le lien affectif qui fait le sujet dépendre de lui, qu'il est légitime que nous en usions pour qu'une interprétation passe.

Qu'est-ce que c'est sinon, à ce niveau, énoncer de la façon la plus claire que nous usons de *suggestion* ? C'est parce que le patient, pour appeler les choses par leur nom, est arrivé à bien nous aimer, que nos interprétations sont ingurgitées : nous sommes sur le plan de la suggestion.

Or, bien entendu FREUD n'entend pas *se limiter à cela*. Mais quand on dit « *oui, nous allons analyser le transfert* », observez bien la bifurcation qui se présente à ce niveau : c'est une bifurcation qui fait tout à fait s'évanouir le transfert en tant que disons…

> je souligne les termes parce que ce ne sont pas les miens, mais ceux qui sont implicites dans toute discussion sur ce sujet du transfert

…en tant que prise affective sur le sujet car si nous considérons qu'à ce moment-là nous nous distinguons…

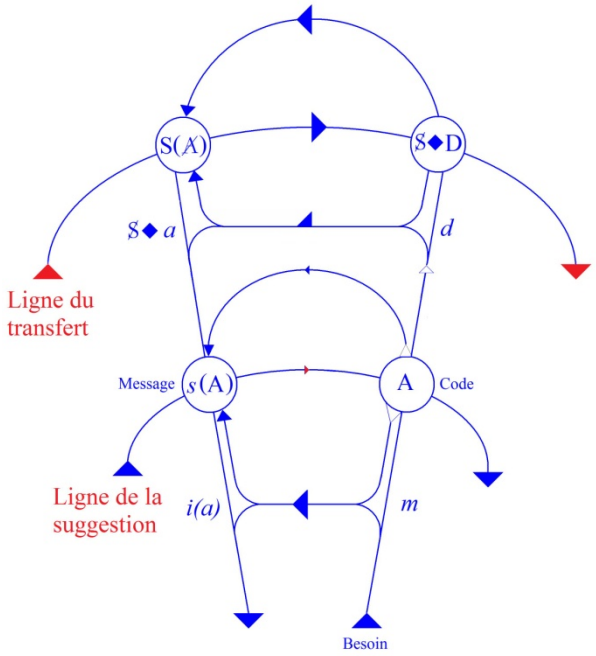
> de celui qui prend appui sur son pouvoir sur le patient pour faire passer l'interprétation qu'il suggère

…en ceci que nous allons analyser cet effet de son pouvoir, que faisons-nous d'autre si ce n'est que renvoyer la question à l'infini ?

Donc c'est encore à partir du transfert que nous analyserons ce qui vient de se passer dans le fait que le sujet a accepté l'interprétation par exemple. Il n'y a aucune espèce de raison de sortir par cette voie du cercle infernal de la suggestion.

Or, nous supposons justement qu'*autre chose* est possible. C'est donc que le transfert est autre chose que l'usage d'un pouvoir :
le transfert est déjà un champ ouvert, la possibilité d'une articulation signifiante autre et différente de celle qui enferme le sujet dans la demande.

C'est pourquoi il est légitime, quel qu'en doive être le contenu, de mettre à l'horizon ceci qui s'appelle ici, non pas la *ligne de la suggestion*, mais *la ligne du transfert*, c'est-à-dire ce quelque chose d'articulé qui est en puissance *au-delà* de ce qui s'articule sur le plan de la demande.



Or, ce qui est là à l'horizon, c'est ce qui produit la demande en tant que telle, à savoir la *symbolisation* de l'Autre, à savoir *la demande inconditionnelle d'amour*, c'est là que vient se loger ultérieurement l'objet, mais en tant qu'objet érotique, c'est là qu'il est visé par le sujet.

Et dire que *l'identification*…
en lui succédant, à cette visée de l'objet
en tant qu'aimé, que *l'identification*, en la remplaçant
…est une *régression*, cela veut dire justement que ce dont il s'agit c'est de *l'ambiguïté* de cette *ligne de transfert*, si je puis dire, avec *la ligne de suggestion* parce que nous savons…
et là je l'ai articulé depuis longtemps et tout à fait au départ, et FREUD nous l'articule là
…que sur cette *ligne de la suggestion* se fait *l'identification* sous sa forme *primaire*, cette *identification* que nous connaissons bien, cette *identification aux insignes* qui font que l'autre en tant que sujet de la demande, celui qui a pouvoir de la satisfaire ou de ne pas la satisfaire, marque à tout instant cette satisfaction par quelque chose qui bien entendu est au premier plan :
son langage, sa parole.

Des rapports parlés de l'enfant avec la mère, j'en ai souligné l'importance, ils sont essentiels et ils font que tous les autres signes, toute la pantomime de la mère…
comme on le disait hier soir
…est quelque chose qui s'articule en termes de *signifiants* qui se cristallisent dans le caractère conventionnel de ces mimiques, soi-disant émotionnelles, qui sont ce avec quoi la mère communique avec l'enfant et qui donnent à toute espèce d'expression des émotions chez l'homme, ce caractère conventionnel qui fait que la prétendue spontanéité expressive des émotions se révèle, à l'examen…
et ceci sans que l'on soit forcé
d'être freudien pour cela
…non seulement tout à fait problématique, mais archi-flottante, à savoir que ce qui *dans une certaine aire* d'articulation signifiante des émotions signifie une certaine émotion, peut *dans une autre aire…*
c'est une référence
…être d'une toute autre valeur du point de vue expression des émotions.

Donc l'identification comme telle, si elle est régressive, c'est précisément en tant que l'ambiguïté reste permanente entre *la ligne de transfert* et *la ligne de suggestion*.

Autrement dit, nous n'avons pas à nous étonner que, dans la suite, dans le développement, dans le détour de l'analyse, nous voyons les régressions se scander par une série d'identifications qui leur sont corrélatives, qui en marquent le temps, le rythme.

D'ailleurs elles sont différentes. Il ne peut pas y avoir à la fois régression et identification. Les unes sont les arrêts, les stoppages des autres.

Mais il reste que s'il y a transfert, c'est très précisément pour que ceci soit maintenu sur un autre plan que sur celui de la suggestion, à savoir que ceci soit visé, non pas comme quelque chose à quoi ne répond aucune satisfaction de la demande, mais comme tel, comme une articulation signifiante, et c'est cela qui distingue l'une de l'autre.

Vous me direz :
« *quelle est l'opération qui fait que nous les maintenons distinctes ?* »
Justement, notre opération ici est celle qui est abstinente ou abstentionniste, qui consiste à ne jamais, comme telle, gratifier la demande.

Cela nous le savons, mais cette abstention, encore qu'elle soit essentielle, n'est pas à elle seule suffisante. Ceci saute aux yeux. C'est bien parce qu'il est dans la nature des choses que ces deux lignes restent *distinctes*, qu'elles peuvent le rester.

Autrement dit, c'est parce que pour le sujet elles sont *distinctes*, et que justement *entre les deux il y a tout ce champ* qui n'est, Dieu merci, pas mince à saisir, qui n'est jamais aboli, et *qui s'appelle le champ du désir*, qu'elles peuvent rester distinctes.

Autrement dit, tout ce qu'on nous demande c'est…
de par notre présence là comme Autre
…de ne pas favoriser cette confusion. Car bien entendu il suffit que nous entrions là comme Autre…
et surtout de la façon dont nous y entrons,
avec ce caractère que nous appelons permissif
de l'analyse, mais permissif sur le plan verbal,
mais cela suffit

…il suffit que les choses soient permissives
sur le plan verbal…
    Pourquoi ? Non pas bien entendu pour que le
    patient soit satisfait, parce qu'il est même
    satisfait par cela, mais il n'est pas satisfait
    dans les éléments de réel
…il suffit qu'il soit satisfait sur le plan
de la demande pour que la confusion s'établisse
irrémédiablement entre ces deux plans :
  - celui que j'appelle *la ligne de transfert* [2]
  - et celui que j'appelle *la ligne de suggestion* [1].

Nous sommes donc…
    de par notre présence et en tant
    que nous écoutons le patient
…ce qui tend à faire se confondre *la ligne de transfert*
avec *la ligne de la demande*.

Nous sommes donc, au principe, nocifs et c'est cela que cela veut dire. La régression, c'est notre voie, mais c'est une voie descendante, c'est une voie qui, par rapport à la fin de notre action, n'en désigne pas le but mais le détour. Et c'est cela qu'il faut que nous tenions sans cesse à l'esprit.

Dieu merci, il y a quelque chose qui empêche
que cette confusion irrémédiable s'établisse…

Encore qu'il y ait toute une technique de l'analyse qui n'ait pas d'autre but et d'autre fin que de l'établir, cette confusion, et c'est pour cela qu'elle aboutit à « *la névrose de transfert* », et que vous voyez ensuite écrit dans une revue qui s'appelle la *Revue Française de Psychanalyse*, que pour ce qui est de résoudre ce qui s'appelle la question du transfert, il n'y a plus qu'une chose à faire :
  - faire asseoir le malade,
  - lui montrer des choses gentilles,
  - lui montrer que c'est joli dehors,
  - et lui dire d'y aller en franchissant la porte
    à petits pas de façon à ne pas faire lever
    les mouches.

Et ceci par un grand technicien !

Heureusement qu'il y a entre les deux lignes quelque chose qui s'oppose à cette confusion de *la ligne de transfert* et de *la ligne de suggestion*, il y a entre les deux *le désir* précisément, et tout cela ce sont des choses tellement évidentes que les hypnotiseurs…
disons simplement ceux qui
se sont intéressés à l'hypnose
…le savent bien : qu'aucune suggestion, si réussie soit-elle, ne s'empare totalement du sujet.

Qu'est-ce qui résiste ?
Très précisément ceci…
je ne dirai même pas tel ou tel désir du sujet,
c'est l'évidence
…mais très essentiellement ceci : *le désir d'avoir son désir*.
C'est encore plus évident, mais ce n'est pas une raison pour ne pas le dire.

Ce sont ces formes, pour le sujet, du maintien nécessaire du désir, grâce à quoi il reste, ce qui est de la nature même du sujet humain comme tel : un sujet divisé.

S'il n'est plus un sujet divisé, il est fou.
Il reste un sujet divisé parce qu'il y a là un désir dont le champ après tout ne doit pas non plus être si commode à maintenir puisque, ce que je vous explique, c'est que ce pourquoi une névrose est construite comme elle est construite, une névrose hystérique, une névrose obsessionnelle, c'est pour maintenir quelque chose d'articulé qui s'appelle le désir et ceci est bien défini.

La névrose, ce n'est pas la plus ou moins grande force ou la plus ou moins grande faiblesse, ou la fixation, entendue dans cette espèce de sens aussi intuitif qui consiste à s'imaginer la fixation comme quelque chose qui est arrivé en un point où le sujet a mis le pied dans un pot de colle, *la fixation*, c'est évidemment autre chose.

Si ça ressemble à quelque chose, c'est plutôt à des piquets destinés à maintenir quelque chose qui autrement se sauverait.

C'est très variable, ce qu'on appelle l'élément quantitatif, la force du désir chez les névrosés, et je dirai que c'est une des choses les plus convaincantes pour assurer l'autonomie de ce qu'on appelle la modification structurale dans la névrose.

C'est qu'il saute aux yeux de l'expérience que les névrosés qui ont la même forme de névrose sont des gens qui sont très diversement doués du côté de ce qu'un des auteurs qui sont en cause concernant la névrose obsessionnelle appelle quelque part « *la sexualité exubérante et précoce* » d'un de ses patients.

Je dois dire que « *la sexualité exubérante et précoce* », celui dont il est dit quelque part qu'il « *se masturbait en se pinçant légèrement la partie périphérique du prépuce, persuadé à l'époque qu'il se produirait des lésions irréparables si le fourreau se rétractait. Il n'osait pas se laver les* [...] *car il redoutait de se blesser et de perdre quelque chose. Les conseils d'un médecin* [...] *ils durent consulter un médecin devant les échecs répétés de leurs tentatives de coït.* » [R.F.P.1948, pp.431-432]

On sait bien que tout cela, ce sont des symptômes ! Le sujet se révélera […] fort capable de satisfaire sa femme et de remplir ses devoirs de mari.

Mais enfin ! Mais enfin ! Nous n'allons tout de même pas parler d'une « *sexualité exubérante* » qui est celle qui, par quelque force que nous supposions supporter les symptômes, se laisse tout de même languir, leurrer au point que l'on puisse donner une description pareille d'un sujet déjà parvenu à un âge avancé.

Ce qui ne veut pas dire que d'un autre côté, un autre névrosé obsessionnel ne vous montrera pas un tableau différent, par exemple d'une sexualité que l'on peut en effet qualifier d'exubérante, voire de précoce.

C'est justement cette différence tout à fait sensible dans les cas cliniques…

et qui d'ailleurs ne nous empêche pas de reconnaître qu'il s'agit dans tous les cas d'une seule et même névrose obsessionnelle

…qui nous montre que ce pourquoi c'est une névrose obsessionnelle, ça se situe tout à fait ailleurs que dans cet élément quantitatif du désir.

S'il intervient, c'est uniquement, et pour autant qu'il aura justement à passer dans ce qu'on appelle les défilés de la structure.

Mais ce qui caractérise la névrose dans l'occasion, c'est la structure, c'est-à-dire ce quelque chose, par exemple dans le cas de l'obsessionnel, qui fait que son désir soit faible : qu'il soit en pleine puberté ou qu'il nous vienne quand il a quarante ou cinquante ans, c'est-à-dire au moment où son désir tout de même décline et qu'il désire se faire une petite idée sur ce qui s'est passé, c'est-à-dire sur ce à quoi il n'a rien compris jusque là dans son existence, c'est ce qui dans tous ces cas se présentera, non pas du tout comme la faiblesse ou la force du désir, mais dans le fait que par contre, faible ou fort, l'obsessionnel pendant tout le temps de son existence est occupé à mettre son désir en position forte, à constituer une place forte du désir, et ceci sur le plan des relations qui sont essentiellement des relations signifiantes.

Dans cette place forte habite un désir faible ou un désir fort, la question n'est pas là. Il y a une chose certaine, c'est que dans tous les cas les places fortes sont à double tranchant, les places fortes qui sont construites sur *l'extérieur* sont encore beaucoup plus ennuyeuses pour ceux qui sont dedans, et c'est là qu'est le problème.

Vous voyez donc que la première forme d'*identification* nous est définie par le premier lien à l'objet, c'est-à-dire au niveau de ce qui se passe d'*identification* - si vous voulez, pour schématiser - d'*identification à la mère*.

L'autre forme d'*identification*, c'est *l'identification à l'objet aimé*, en tant que régressive, c'est-à-dire en tant qu'elle devrait se produire tout à fait ailleurs, à un point d'horizon qui bien entendu n'est pas tout à fait facile à atteindre, puisque justement étant inconditionnel, ou plus exactement soumis à la seule condition de l'existence du signifiant.

Car, hors de l'existence du signifiant, il n'y a aucune ouverture possible de *la dimension d'amour* *comme telle*. Elle est entièrement dépendante…
étant la seule condition
…de l'existence du signifiant, mais à l'intérieur de cette existence, d'aucune articulation particulière, si ce n'est de ceci, qu'il y a l'existence de l'articulation.

Et c'est pour cela qu'elle n'est pas tout à fait facile à formuler puisque en somme rien ne saurait la compléter, la combler, même pas la totalité de mon discours dans toute mon existence, puisqu'elle est l'horizon de mes discours, en plus.

Ce qui pose justement la question de savoir ce que veut dire ce $, mais à ce niveau.

Autrement dit, de quel sujet s'agit-il ?

Il n'y a pas lieu de s'étonner que ceci ne constitue jamais qu'un horizon, à savoir que tout le problème est de savoir ce qui va se construire, s'articuler dans cette direction, dans cet intervalle.

Si cette direction, dans laquelle ce qui s'articule, pour le névrosé en somme, est la bonne, le névrosé qui vit quoi ?

Il vit *le paradoxe du désir* exactement comme tout le monde, car il n'y a pas d'humain inséré dans la condition humaine qui y échappe. La seule différence entre ce qu'on appelle un rapport normal du désir et le névrosé ce n'est pas simplement ce paradoxe…
car ce *le paradoxe du désir* est fondamental
…c'est que le névrosé est ouvert à l'existence de ce paradoxe comme tel.

Ce qui bien entendu ne lui simplifie pas l'existence, à lui, mais tout de même, ne le met pas dans une position si mauvaise, d'un certain point de vue, que nous pouvons carrément à cette occasion articuler le point de vue du philosophe.

Le point de vue du philosophe non plus n'est pas clair, autrement dit, on peut fort bien le mettre en question de la même façon que le point de vue du névrosé, on ne sait même pas s'il a l'occasion de le faire.

Que ceci soit valable ou pas, il est certain qu'il est dans la nature des choses qu'il en soit ainsi, parce que c'est quand même sur quelque chose, sur une voie, sur une ligne, sur une ouverture, qui a quelque parenté avec ce qu'articule le philosophe, ou tout au moins ce qu'il devrait articuler, car, à la vérité, ce problème du désir, vous l'avez déjà vu bel et bien, et soigneusement, et correctement, et puissamment articulé dans la voie du philosophe.

Jusqu'à présent ce qui me paraît une des choses les plus caractéristiques de la philosophie c'est que c'est là ce qu'il y a dans la philosophie de plus soigneusement évité.

Ceci me pousserait à ouvrir une autre parenthèse sur la philosophie de l'action, et qui aboutirait aux mêmes conclusions, à savoir que l'action dont on parle à tort et à travers…

> à savoir qu'on y voit je ne sais quel instrument de la spontanéité, de l'originalité de l'homme en tant qu'il vient là pour transformer les données du problème, transformer le monde comme on dit

…il est très singulier que l'on ne mette jamais en valeur ce qui pourtant pour nous est cette vérité d'expérience, à savoir ce caractère profondément paradoxal et tout à fait patent du paradoxe du désir à l'action, ses traits et ses reliefs que je commençais de vous introduire la dernière fois en faisant allusion au caractère d'*exploit*, de *performance*, de *démonstration*, d'*action*, voire même d'issue désespérée.

Ces termes que j'emploie ne sont pas de moi parce que le terme de *Wirkung* [action] est employé par FREUD pour désigner l'action tout à fait paradoxale, l'action tout à fait généralisée, l'action humaine.

L'action humaine est tout spécialement là où
on prétend la désigner en accord avec l'histoire,
comme le passage du Rubicon.

Mon ami KOJÈVE parle de cela comme de quelque chose
qui est là le point de concours, *la solution harmonieuse*
entre le présent, le passé et l'avenir de CÉSAR…
encore que la dernière fois que je suis passé
de ce côté, je ne l'ai jamais vu qu'à sec.
Il était immense, et à l'époque où j'y étais,
il était à sec, ce n'était pas dans la même
saison où CÉSAR l'a franchi
…et même dans le fait que César a passé le Rubicon,
avec le génie de CÉSAR, dans le fait de passer
le Rubicon il y a toujours quelque chose qui comporte
qu'on se jette à l'eau puisque c'est une rivière.

En d'autres termes, l'action humaine n'est pas
quelque chose de si harmonieux que cela.

Et pour nous autres, analystes, c'est bien la chose
la plus étonnante du monde que personne,
dans l'analyse, ne se soit proposé ou mis à essayer
d'articuler ce qui concerne l'action, justement
dans cette perspective paradoxale où nous la voyons
sans cesse, où nous n'en voyons jamais d'autre.

Ce qui nous donne d'ailleurs assez de mal pour bien
définir ce qui s'appelle à proprement parler *acting-out*.

L'*acting-out*, dans un certain sens, à cet égard, étant
une action comme une autre, mais prenant justement
son relief d'être provoquée par le fait que nous
utilisons le transfert, c'est-à-dire que nous faisons
quelque chose d'extrêmement dangereux, et d'autant
plus dangereux que…
comme vous le voyez d'après
ce que je vous suggère
…nous n'avons pas une idée *très, très précise* de ce que c'est.

Peut-être ceci est-il une indication au passage
qui vous éclairera ce que je veux dire,
si je vous dis que la résistance…

et la résistance d'une façon tout à fait sensible
et matérielle, à savoir la résistance pour autant
que le sujet dans certains cas n'accepte pas
d'interprétations telles que nous les lui
présentons sur le plan justement de la régression
…est une chose qui semble si bien coller au premier abord, à savoir que pour lui ça ne lui semble pas coller du tout comme cela.

Et si le sujet résiste, il finira bien par lâcher si nous insistons, vu que nous sommes toujours prêts à jouer sur la corde de la suggestion.

Cette résistance, pour autant qu'elle exprime la nécessité du maintien du point où il s'agit justement d'articuler le désir autrement, à savoir sur le plan du désir, cette résistance, quelle valeur a-t-elle ?

Mais très précisément, la valeur que FREUD dans certains textes lui donne. S'il l'appelle *Übertragungswiderstand* [résistance de transfert], c'est parce qu'elle est la même chose que le transfert…
le transfert au sens où
je vous le dis pour l'instant
…où sans doute ce qu'il s'agit de maintenir c'est l'autre ligne, *la ligne du transfert*, où *la ligne de l'articulation* a une autre exigence que celle que nous lui donnons immédiatement, en réponse à la demande.

Je voudrais vous dire…
après ce rappel qui ne correspond qu'à des
évidences mais à des évidences qui ont quand
même, je crois, besoin d'être articulées
…vous dire :

- que la seconde identification veut dire le point où se juge ce qui se passe en tant que régressif,

- que c'est cet appel de transfert qui permet ce chahut des signifiants qui s'appelle *régression* et qui doit nous mener à quelque chose d'au-delà de nous-mêmes, qui est ce que nous essayons de viser pour l'instant…

à savoir comment opérer avec le transfert
…mais qui tout naturellement tend à se dégrader
en quelque chose que nous pouvons toujours satisfaire
à son niveau régressif d'une certaine façon,
c'est-à-dire en nous faisant une certaine conception
de l'analyse, celle justement qui se laisse fasciner
par la notion de *frustration* et par différentes *articulations*
qui, à l'occasion, s'expriment dans la relation
d'objet de mille façons.

Toutes les façons, si je puis dire, *d'articuler l'analyse*
tendent toujours à se dégrader, ce qui n'empêche pas
l'analyse d'être tout de même autre chose.

La troisième forme d'identification,
FREUD nous l'articule comme ceci :
cette forme d'identification qui peut naître d'une
communauté nouvellement perçue avec une personne
qui n'est pas du tout l'objet d'une pulsion sexuelle.

Où se situe-t-elle cette troisième identification ?
FREUD nous l'exemplifie d'une façon qui ne laisse
aucune espèce d'ambiguïté sur la façon d'y répondre
sur ce schéma.

Il donne comme exemple *l'identification de l'hystérique*.
Il nous l'articule exactement.
Comme je vous le disais tous ces temps-ci, dans FREUD
c'est toujours dit de la façon la plus claire :
pour l'hystérique le problème est quelque part de *fixer*…
au sens où un instrument d'optique
permet de fixer un point
…de fixer son désir, ce désir qui pour elle,
vient présenter quelques difficultés spéciales.

Essayons d'articuler plus précisément ceci.
Ce désir, il est quand même voué pour elle
à je ne sais quelle impasse, puisqu'elle ne peut
réaliser cette fixation du point de son désir
qu'à condition de s'identifier à n'importe quoi,
à un petit *trait*… FREUD l'écrit :

« *Quand je vous dis un insigne, un trait, un seul trait - peu importe lequel - de quelqu'un d'autre chez lequel elle peut pressentir qu'il y a le même problème du désir…* »

C'est-à-dire que son impasse, à *l'hystérique*, lui ouvre toutes grandes les portes de l'autre, tout au moins toutes grandes du côté de tous les autres, c'est-à-dire de tous les hystériques possibles, voire de tous les moments hystériques de tous les autres, pour autant qu'elle pressent chez eux un instant le même problème, qui est celui de *cette question sur le désir*.

Voilà comment FREUD le situe.
Je vous le montrerai :
la question…
    encore qu'elle s'articule un peu différemment
…est…
    du point de vue de la relation de la topologie,
…exactement la même pour *l'obsessionnel*, et pour cause !

En d'autres termes, cette *identification* dont il s'agit est celle qui est ici, [$ ◊ a], à savoir le lieu où je vous ai désigné la dernière fois chez *l'obsessionnel* : le *fantasme*.

C'est pour autant qu'il y a un point où le sujet a à établir un certain *rapport imaginaire* avec l'autre, non pas en soi si je puis dire, mais en tant que c'est ce *rapport imaginaire* qui lui apporte une satisfaction.

Il nous est bien précisé qu'il s'agit là d'une personne ou d'un objet qui n'a aucun rapport avec un *Sexual Trieb* quelconque. C'est autre chose, c'est *un support*, si vous voulez c'est *une marionnette du fantasme*.

J'ai donné à ce mot « *fantasme* » toute l'étendue que vous voudrez. Il s'agit du *fantasme*, comme je l'ai articulé la dernière fois et comme j'y reviendrai, en tant que le *fantasme* peut être un *fantasme inconscient*.

Ici l'autre ne sert à rien, sinon…
    ce qui n'est pas peu
…de permettre au sujet de tenir une certaine position qui évite ce collapse du désir, qui évite le problème du névrosé. Voilà *une troisième forme d'identification* qui est tout à fait essentielle.

Comme je ne sais pas où cela nous mènerait…
parce que c'est toujours plus long qu'on ne pense
…le fait d'entrer dans la lecture de l'observation de l'article de Monsieur BOUVET [54] paru dans la *Revue Française de Psychanalyse* où il y a mon rapport sur *L'agressivité en psychanalyse*, je vous demande de le lire. J'y reviendrai, mais je voudrais à ce propos articuler aujourd'hui le point où je désigne l'erreur de la technique d'analyse qui ramène au présent le transfert homosexuel dans la névrose obsessionnelle.

Ce qui se produit, pour autant que dans les fantasmes apparaît l'objet phallique…
et nommément l'objet phallique en tant qu'il est fantasmatiquement le *phallus de l'analyste*
…c'est quelque chose qui se produit là, au point de prolifération déjà institué, mais qui peut toujours être stimulé, à savoir là où le sujet, en tant qu'obsessionnel, maintient par son fantasme la possibilité de se maintenir…
position pour elle, l'hystérique, beaucoup plus scabreuse et beaucoup plus dangereuse
…en face de son désir.

C'est ici qu'apparaît le *phallus* fantasmatique en tant que dans cette technique que je désigne, c'est là que l'analyste va se faire…
par ses interprétations présentes
…insistant pour que le sujet en quelque sorte *consente* à *communier*, à *avaler*, à *s'incorporer fantasmatiquement cet objet partiel*.

Je dis que ceci est une erreur de plan :

- que c'est très probablement faire passer sur le plan de l'*identification suggestive*, sur le plan de la demande, ce qui est à ce moment-là mis en cause,

- que c'est favoriser une certaine *identification imaginaire* du sujet en profitant, si je puis dire, de la prise que donne la position suggestive ouverte à l'analyse sur le fondement du transfert,

54 Maurice Bouvet : « Importance de l'aspect homosexuel du transfert dans le traitement de quatre cas de névrose obsessionnelle masculine , Revue Française de Psychanalyse, n°3, Juillet-Sept. 1948. Repris dans M. Bouvet, Œuvres, Payot 1967.

- que c'est donner une solution fausse, déviée, à côté, à ce qui est en cause, je ne dis pas dans ses fantasmes, mais dans le matériel qu'apporte effectivement le sujet à l'analyste.

Et ceci se lit dans les observations elles-mêmes où on entend construire là-dessus toute une doctrine, toute une théorie de l'objet partiel, de la distance à l'objet, de l'introjection de l'objet, de tout ce qui s'ensuit.

Et pour ne faire qu'introduire ce que je poursuivrai la prochaine fois dans le détail, je vais vous en donner un exemple.

À tout instant, dans cette observation, est sensible, perceptible, le fait que le problème…
qui est la solution de l'analyse de *l'obsessionnel*
…c'est que *l'obsessionnel* découvre *la castration pour ce qu'elle est*, c'est-à-dire *la loi de l'Autre*.

C'est l'Autre qui est châtré, et pour des raisons qui sont celles de *sa fausse implication* dans ce problème, le sujet se sent lui-même menacé par cette castration sur un plan *tellement aigu* qu'il ne peut pas s'approcher de son désir sans en ressentir les effets.

Ce que je suis en train de dire, c'est que cet horizon de l'Autre…
du grand Autre comme tel
et en tant que distinct du petit autre
…du fait que c'est là qu'est le problème,
est à tout instant touchable dans cette observation.

Dès l'origine dans son anamnèse, chez ce sujet qui, la première fois qu'il a un rapprochement avec une petite fille, fuit, oppressé sous l'angoisse et va le confier à sa mère et se sent tout rassuré à partir du moment où il lui dit : « *Je te dirai tout* », il n'y a qu'à prendre ce matériel à la lettre : il n'y a qu'une référence et un maintien qui, bien entendu, est un maintien virtuel, un projet, une référence éperdue à l'Autre comme lieu de *l'articulation verbale* dans lequel le sujet va entièrement s'investir désormais.

C'est le seul refuge possible à la panique qu'il éprouve à l'approche de son désir, c'est déjà inscrit, il s'agit de voir ce qu'il y a dessous.

Quand, après toutes sortes de sollicitations de l'analyste, certains fantasmes viennent au jour, nous arrivons à un rêve que l'analyste interprète… il le dit tout de suite …strictement comme le fait que devient patente la tendance homosexuelle passive chez le sujet. Voici ce rêve :

« *Je vous accompagne à votre domicile particulier. Dans votre chambre il y a un grand lit. Je m'y couche. Je suis extrêmement gêné. Il y a un bidet dans un coin de la chambre. Je suis heureux, quoique mal à l'aise.* » [R.F.P.1948, p.435]

On nous dit qu'après préparation de ce sujet par une période déjà antérieure de l'analyse, le sujet n'éprouve pas beaucoup de difficultés à admettre *la signification homosexuelle passive* de ce rêve. Est-ce là ce qui à nos yeux suffit à l'articuler ? Assurément !

En reprenant cette observation, on peut montrer tous les indices qui prouvent que cela ne suffit pas, mais il y a une chose certaine, c'est que le texte même du rêve nous montre que le sujet vient se mettre, c'est bien le cas de le dire, à la place de l'autre. Il le dit : « *Je suis à votre domicile particulier - je suis couché dans votre lit.* »

Homosexuel passif, pourquoi ?
Jusqu'à nouvel ordre, rien ne s'y manifeste qui fasse en cette occasion de l'autre un objet de désir.

Par contre j'y vois d'une façon tout à fait claire, désigné aussi en position tierce et dans un coin, quelque chose qui est pleinement articulé et auquel personne ne semble faire attention, qui n'est pourtant pas là pour rien : c'est le bidet.

À savoir quelque chose qui à la fois présentifie le *phallus* et ne le montre pas, puisque je ne présage pas que, dans le rêve, il soit indiqué que quiconque soit occupé à s'en servir.

Le bidet est là indiquant que ce dont il s'agit, ce qui est problématique, c'est en effet *quelque chose* qui est présent dans la question.

Ce n'est pas pour rien qu'il vient, ce fameux objet partiel, c'est le *phallus*, mais le *phallus* est là justement posé en tant, si je puis dire, que question :

- l'autre l'a-t-il ou ne l'a-t-il pas ?
  C'est l'occasion de le montrer.

- L'autre l'est-il ou ne l'est-il pas ?
  C'est ce qui est en arrière.

Bref, c'est la question de *la castration*, la question même… si vous voulez, pour cet obsessionnel en proie à toutes sortes d'obsessions de propreté …qui montre bien à quel point, à l'occasion, cet instrument peut être une source de danger. Et ces obsessions de propreté, ce n'est pas pour rien que je les évoque là, car je vous ai lu ce petit morceau du *bidet* qui montre que *le bidet*, pour lui, pendant long-temps a présentifié le *phallus*, au moins le sien propre.

C'est la question à propos du *phallus*, et à propos du *phallus* en tant qu'il est mis en jeu, et au niveau de l'Autre comme étant l'objet de cette opération essentiellement symbolique qui fait que dans l'Autre, et au niveau de l'Autre, et au niveau du signifiant, *le phallus est le signifiant de ce qui est frappé par l'action du signifiant*, de ce qui est sujet à castration.

C'est là l'articulation essentielle :
pour autant que la visée n'est pas de savoir si le sujet à la fin se sentira conforté en lui par l'assomption d'une puissance supérieure à partir de l'assimilation à un plus fort que lui, mais de savoir comment il aura résolu effectivement la question qui est à l'horizon, implicite dans la ligne même de ce qu'indique la structure de la névrose, à savoir l'acceptation ou non du *complexe de castration* pour autant qu'étant réalisée, la castration est, elle, réalisée dans sa fonction signifiante.

C'est ici que se distingue une technique de l'autre, et je vous montrerai pourquoi.

Indépendamment de la légitimité liée à la structure, liée au sens même de l'existence du *désir de l'obsessionnel*, indépendamment de cela, la solution thérapeutique…

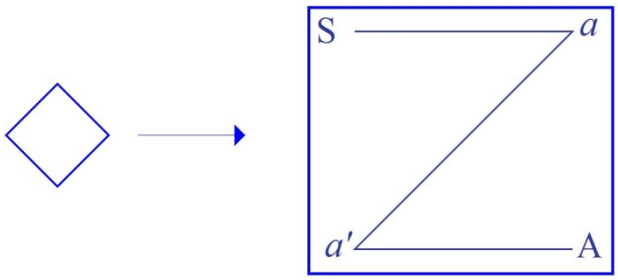
si vous voulez, le nœud, le bouclage,
la cicatrice disons même

…obtenue ne rend absolument pas douteux qu'une certaine technique est défavorable, ne correspond pas à ce qu'on peut appeler une guérison, ni même à une orthopédie, fut-elle boiteuse, que seule l'autre technique peut donner, non seulement la solution correcte mais l'efficace solution.

Nous allons reprendre notre propos, toujours à l'aide de notre petit schéma.

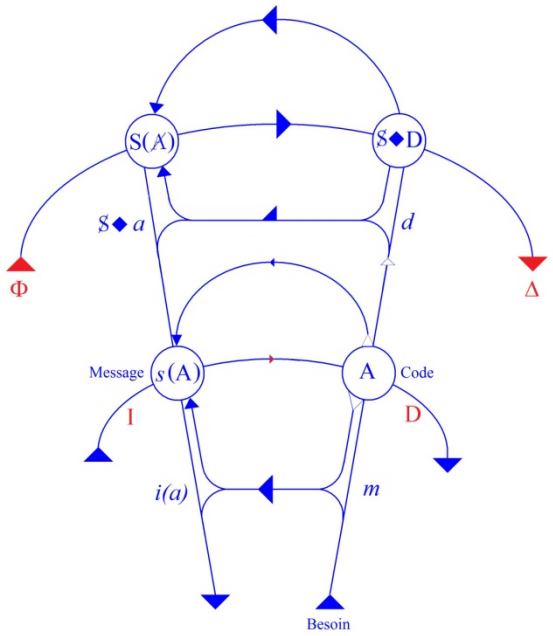
Certains d'entre vous se posent des questions sur le petit signe en losange tel qu'il est employé, par exemple quand j'écris $ \diamond a$ en face du *petit a*, du petit autre [$ \diamond a$]. Cela ne me paraît pas *extrêmement compliqué*.

Mais enfin, puisque certains s'en posent la question, je rappelle que *le losange* dont il s'agit, c'est la même chose que *le carré* d'un schéma beaucoup plus ancien et fondamental dans lequel s'inscrit le rapport du *sujet* à l'*Autre* en tant qu'*objet de la parole* et en tant que *message de l'Autre*, dans cette première approximation que nous avons faite de ce qui vient de l'Autre, et qui rencontre la barrière du rapport $a \rightarrow a'$ qui est *la relation imaginaire*.



Qu'est-ce que cela veut dire ?
Cela veut dire que cela exprime le rapport du *sujet barré*...
ou pas barré selon le cas
...c'est-à-dire en tant que marqué par *l'effet du signifiant*...
ou simplement en tant que nous le considérons comme sujet tout simplement encore indéterminé, encore non refendu par la *Spaltung* qui résulte de l'action du signifiant
...le rapport donc de ce sujet à quelque chose qui est déterminé par ce rapport quadratique et qui, quand je l'inscris comme cela : $ \diamond a$, n'est pas autrement déterminé quant aux sommets du quadrant dont il s'agit dans ce châssis, par exemple *du petit autre*, c'est-à-dire *du semblable*, *de l'autre imaginaire*.

Si j'écris $\$$ par rapport à la *demande* ou $\$ \lozenge D$ c'est la même chose. Ça ne préjuge pas du coin de ce petit carré sur lequel intervient la *demande* en tant que telle, c'est-à-dire l'articulation, sous la forme du signifiant, d'un besoin.



Ici $[\Phi \rightarrow \Delta]$ nous avons donc une ligne qui est une ligne signifiante, et assurément comme telle, articulée puisque elle se produit à l'horizon de toute articulation signifiante : elle est l'arrière-plan fondamental de toute articulation d'une demande.

Ici $[I \rightarrow D]$ c'est articulé en général.
Si mal que ce soit, nous avons une articulation précise, une succession de signifiants, des phonèmes.

Derrière, [en $\Phi \rightarrow \Delta$] c'est-à-dire *dans l'au-delà de toute articulation signifiante*, ceci représente ou correspond à *l'effet de la ligne signifiante*, de l'articulation signifiante, en tant que prise dans son ensemble du fait que par sa seule présence elle fait apparaître du *symbolique* dans le *réel*.

C'est dans sa totalité et en tant qu'elle s'articule, qu'elle fait apparaître cet *horizon* ou ce possible de la *demande*, cette puissance de la *demande* qui est qu'elle soit essentiellement et de sa nature *demande d'amour*, *demande de présence*, ceci avec toute *l'ambiguïté*, naturellement.

C'est pour fixer quelque chose que je dis « *d'amour* »…
la *haine* dans cette occasion a la même place
…c'est uniquement dans cet horizon que l'ambivalence de *la haine* et de *l'amour*, peut se concevoir.

C'est aussi dans cet horizon que nous pouvons voir au même point venir ce tiers terme, franchement homologue de *l'amour* et de *la haine* par rapport au sujet, et que justement j'ai trouvé dans un texte et ailleurs : *l'ignorance*.

C'est donc ici que se trouve le signifiant de A en tant que marqué de l'action du signifiant, c'est-à-dire de A barré, c'est-à-dire que dans ce point précis qui est *l'homologue du point* où sur la ligne de la demande [1] apparaît dans le schéma fondamental de toute demande ce retour du passage de la demande par l'Autre qui s'appelle le *message* [s(A)], si vous voulez, d'une façon homologue, ce qui a à se produire au *point de message* dans la seconde ligne [2], c'est justement ce *message* d'*un signifiant,* [Φ] signifiant que *l'Autre est marqué par le signifiant*.

Cela ne veut pas dire que ce message se produit. Il est là en un point homologue comme possibilité de se produire et, d'autre part, en un point homologue de ce point où la demande arrive à l'Autre, c'est-à-dire où elle est soumise à l'existence du code dans l'Autre, au lieu de l'Autre, au lieu de la parole.

Vous avez à cet horizon également ce qui peut se produire qui s'appelle cette référence, ce qu'on appelle cette prise de conscience, mais ce n'est pas simplement prise de conscience, cette articulation par le sujet en tant que parlant, de quelque chose qui est sa demande comme telle et par rapport à laquelle il se situe [$ ◊ D] .

Que ceci doive pouvoir se produire, c'est la présupposition fondamentale de l'analyse elle-même, c'est ce qui se produit au premier plan *dans* l'analyse. Ça n'est, non pas essentiellement et comme premier pas, le renouvellement par le sujet de ses demandes.

Bien sûr d'une certaine façon c'est un renouvellement mais c'est un renouvellement articulé : *c'est dans son discours que le sujet*, d'une certaine façon, *fait apparaître sa demande*, soit directement, soit en filigrane de son discours…

ce qui assurément est toujours beaucoup plus important pour nous quand c'est en filigrane que quand c'est renouvelé directement par la forme et la nature de sa demande

…c'est-à-dire par les signifiants sous lesquels cette demande se formule, et c'est en tant que cette demande se formule dans des signifiants archaïques que nous parlons de *régression anale*, *orale*, par exemple.

Je vous rappelle que la dernière fois, ce que j'ai articulé, que j'ai voulu introduire, c'est que tout ce qui se produit qui est de la nature à proprement parler du transfert, est suspendu à l'existence de cette arrière-ligne $[\Phi \rightarrow \Delta]$, de cette ligne qui part d'un point dont nous pouvons donner le départ par le Φ et qui finit par un Δ, dont nous préciserons ultérieurement le sens par rapport à cette ligne $\Phi \rightarrow \Delta$ dont elle est l'origine, le fondement, le fondement de cet *effet du signifiant* comme tel dans l'économie *subjective*.

C'est en tant que quelque chose se situe par rapport à cette ligne $[\Phi \rightarrow \Delta]$ que l'on peut parler de *transfert*, c'est-à-dire que tout ce qui est de l'ordre du *transfert*…

selon l'action de l'analyste ou sa non action, selon son abstention ou sa non abstention

…tend toujours à jouer dans cette zone intermédiaire et peut toujours d'une certaine façon venir se ramener à l'articulation de la demande.

D'une certaine façon - bien sûr à tout instant - il est, je dirai normal, il est dans la nature de l'articulation verbale dans l'analyse que quelque chose vienne s'articuler sur le plan de la demande. Mais si précisément la loi analytique est qu'il ne sera satisfait à aucune demande du sujet, ce n'est justement pas pour autre chose que parce que nous spéculons sur le fait que dans l'analyse quelque chose se produira qui tendra à faire jouer cette ligne de la demande, non pas sur le plan d'une demande précise, formulée, *satisfaite* ou *non satisfaite*.

Tout le monde est d'accord :
ce n'est pas parce que nous frustrons le sujet de
ce qu'il peut nous demander à l'occasion…
que ce soit - à l'extrême - de nous embrasser les
mains ou que ce soit simplement de lui répondre
…ce n'est pas cela qui joue, c'est une frustration
plus profonde, de la nature, de l'essence même
de la parole en tant qu'elle même fait surgir
cet « *horizon de la demande* » [$\Phi \rightarrow \Delta$].

Et c'est toujours en somme, au niveau de cet « *horizon* »,
que j'ai appelé tout simplement, pour *fixer les idées*,
de *demande d'amour* et qui, vous le voyez :
- peut être aussi demande d'autre chose,
- peut être une certaine demande concernant
la reconnaissance de son être, avec tout ce que cela fait
surgir de conflits pour autant que l'analyste
par sa présence en tant que semblable, le nie.

La négation hégélienne du rapport des consciences,
se profile là aussi à l'occasion : *demande de savoir*.
Il y a cela naturellement *à l'horizon de la relation analytique*.

- Ce pourquoi ceci nous intéresse,
- ce pourquoi ceci est intéressé dans les *symptômes*,
- ce pourquoi ceci sert à la résolution des *névroses*,

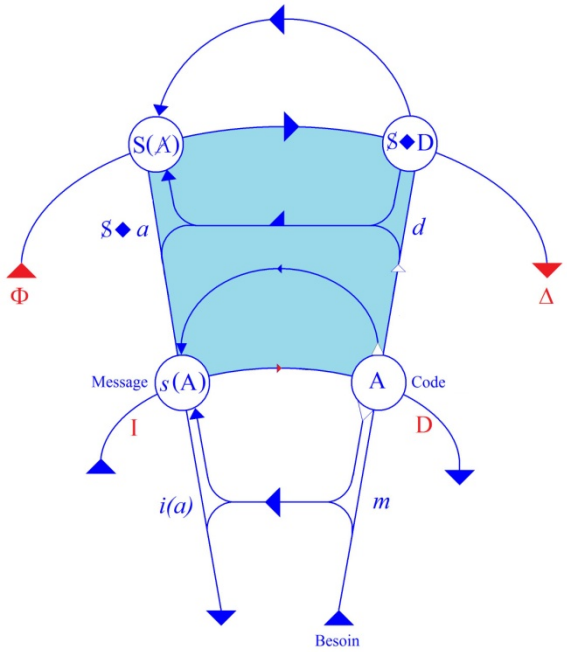
c'est que c'est dans ce rapport topologique
avec *ces deux lignes…*
en tant qu'elles sont formées par toute
articulation de la parole dans l'analyse
…que se situent *les quatre sommets* de cet autre lieu
de référence du sujet à l'Autre, qui est *le lieu de référence imaginaire*, pour autant qu'ici ce n'est qu'un *faux sommet*.

Ils sont réalisés par *le rapport narcissique* ou *spéculaire* du *moi*
à *l'image de l'autre* [*i(a)*] en tant que lui est déjà en deçà,
antérieur, tout entier impliqué dans la première
relation de la demande.

Et au-delà, c'est *dans la zone intermédiaire*, entre *la demande* [$I \rightarrow D$]
articulée et *son horizon* [$\Phi \rightarrow \Delta$] essentiel, articulé aussi
bien sûr puisque c'est la zone de toutes les
articulations dont il s'agit, articulé aussi comme
tel puisqu'il est supporté par ce qui est articulé.

Mais ce qui ne veut pas dire *articulable*, bien entendu car ici ce qui est à l'horizon [Φ] et à proprement parler ce dernier terme en tant que rien ne suffit à le formuler d'une façon complètement satisfaisante, sinon par la continuation indéfinie du développement de la parole.

C'est dans cette *zone intermédiaire* que se situe ce quelque chose qui s'appelle le *désir* :
le désir en tant qu'il nous intéresse, le *désir* en tant que c'est le *désir* qui est proprement mis en cause dans toute l'économie du sujet, et qu'il peut être intéressé dans ce qui se révèle dans l'analyse, à savoir dans tout ce qui *dans la parole* se met à *se mouvoir* dans ce jeu d'oscillation entre les signifiants, si je puis dire, terre à terre du besoin, et tout ce qui résulte au-delà de l'articulation de *ce signifiant* de la présence constante du signifiant en tant que présent dans l'inconscient du sujet, c'est-à-dire en tant qu'il a déjà pétri, formé, structuré le sujet.



C'est ici, dans cette *zone intermédiaire...*
et je vous ai dit pourquoi
...que se situe le désir, *le désir de l'homme en tant qu'il est le désir de l'Autre*, c'est-à-dire qu'il est au-delà du passage de l'articulation du besoin de l'homme dans cette nécessité de la faire valoir pour l'Autre.

Ce désir, sous sa forme de condition absolue, de quelque chose qui est au-delà de toute satisfaction du besoin, et qui se produit dans la marge qui existe entre la demande de satisfaction du besoin [I → D] et la demande d'amour [Φ → Δ], se situe là.

C'est la problématique de ce désir :

- en tant que le *désir* de l'homme est toujours pour lui à rechercher au *lieu de l'Autre*, et ce qui fait que le désir est un désir structuré dans ce *lieu de l'Autre* comme tel,

- et en tant que le *lieu de l'Autre est le lieu de la parole*, c'est ce qui fait toute la problématique du *désir*, du désir humain, et qui le fait sujet aux *formations de l'inconscient*, à la *dialectique de l'inconscient*, qui fait que nous avons affaire à lui, que nous pouvons influer sur lui par ce fait qu'il est ou non articulé dans la parole dans l'analyse.
  Il n'y aurait pas d'analyse s'il n'y avait pas cette situation fondamentale.

Ceci dit, nous avons ce qui est, si l'on peut dire, son répondant, son support [$ ◊ *a*], le point où il se fixe sur son objet qui, bien loin d'être un objet en quelque sorte naturel, est un objet toujours constitué par une certaine position prise du sujet par rapport à l'Autre.

C'est à l'aide de cette relation fantasmatique dans son essence, dans sa nature, que l'homme se retrouve et situe son désir :
- d'où l'importance de ses fantasmes,
- d'où le fait que dans FREUD vous verrez avec quelle rareté le terme d'instinct est employé.

Il s'agit toujours de *pulsions*, autrement dit de quelque chose qui est un terme technique donné à ce désir, en tant que *la parole* l'isole, le fragmente et le met dans ce rapport problématique et désarticulé avec son propre but…
    c'est-à-dire ce qu'on appelle *la direction de la tendance* …avec son objet.

D'autre part vous savez qu'il est essentiellement fait de substitution, de déplacement, voire de toutes les formes de transformation et d'équivalence essentiellement sujettes à parole.

Nous étions arrivés la dernière fois à essayer de centrer de plus près les problèmes autour de *quelque chose* qui doit bien avoir rapport avec ce qui est là dit, puisqu'en fin de compte certains des éléments en transparaissent dans les études…

spécialement de la nature de la névrose obsessionnelle dont je vous ai mis plusieurs fois en mesure de prendre connaissance par vous-mêmes

…et il est certain que certains éléments, termes :

« *distance à l'objet* », « *l'objet phallique* », « *relation à l'objet* »

…qui y sont intéressés ne peuvent pas…

dans la relation du moins *postérieure* de ces études

…manquer de nous provoquer à voir comment nous pouvons les juger, les estimer à la lumière de ce que ceci apporte.

J'avais donc pris la dernière fois dans leur relation deux cures, deux cas de névrose obsessionnelle, dans l'article « *Importance de l'aspect homosexuel du transfert* ».

Je vous ai fait remarquer combien, d'une certaine façon, se présente comme problématique le résultat de telle ou telle *suggestion*, disons *direction*, ou même disons à proprement parler : *interprétation*, qui sont données de ce fantasme.

Je vous ai fait remarquer, à propos d'un rêve par exemple, combien par certains *présupposés* on se trouve à simplifier dans le système, on arrive à éluder certains éléments de relief et donc le rêve lui-même.

On a parlé de rêve de transfert homosexuel, comme si même ceci pouvait avoir un sens là où le rêve lui-même donne l'image de ce dont il s'agit, à savoir d'une relation qui est loin d'être duelle, pour autant que je vous montrais, dans la présence ici tout à fait piquante sous la forme d'un objet…

d'un objet qui est à l'occasion, là,
le fameux bidet dont on parle dans ce rêve
…le sujet donc, qui était dans le rêve transporté dans le lit de l'analyste, le sujet qui est là, à la fois à l'aise…
attitude que l'on peut en effet qualifier,
d'après le contenu manifeste du rêve, d'attente
…mais avec la présence tout à fait articulée et essentielle de ce lit.

On peut être d'autant plus étonné que l'analyste ne s'y arrête pas, qu'un autre texte du même analyste montre qu'il est loin d'ignorer la signification proprement *phallique* de ce que certains analystes ont appelé « *le pénis en creux* », ou « *la coupe* », pour autant que c'est une des formes sous lesquelles peut se présenter au niveau de l'assomption de *l'image phallique* par le sujet féminin, précisément *le signifiant phallus*.

En somme, cette sorte de *Graal* qui nous est ici présenté dans le rêve est bien quelque chose qui est tout au moins de nature à retenir l'attention, voire à susciter, chez celui qui interprète en termes de relation à deux ce rêve, quelque prudence.

Je dirai plus : cette observation n°2, je l'ai relue une fois de plus. J'ai lu aussi celle qui la précède. Il me semble vraiment que ce n'est pas la plus intéressante sur laquelle on puisse faire porter la critique, car vraiment portée à ce niveau véritablement évident. Je vous prie simplement de relire cette observation.

Prenons tout de même au hasard par exemple *cette phrase* :

« *Nous fîmes donc allusion à un temps déjà second de l'analyse, alors qu'une intervention de cette nature avait précédé antérieurement, mais on y revient parce qu'en quelque sorte déjà le sujet qui a été vraiment attiré sur le fait d'approfondir le transfert …//… La situation de transfert devint de plus en plus précise p.424 …//… Il fallut insister beaucoup pour vaincre certains silences p.424 …//… Le transfert devenait donc franchement homosexue p.425 …//… Nous fîmes donc allusion au fait que s'il existe* - puisqu'il s'agit de faciliter - *entre hommes des relations affectueuses que l'on désigne par le nom d'amitié et dont personne ne se sent humilié, ces relations prennent toujours un certain caractère de passivité pour l'un des partenaires, lorsque celui qui se trouve dans la nécessité de recevoir de l'autre …//… des directives …//… Nous eûmes à ce moment difficile l'idée d'user d'une analogie qui pouvait être sentie « de plano » par cet ancien officier.*

Pourquoi les hommes au combat se font-ils tuer pour un chef qu'ils aiment, si ce n'est justement parce qu'ils acceptent avec une absence absolue de résistance …/ / …ses consignes et ses ordres ? Ainsi, ils épousent si bien les sentiments et les pensées du chef, qu'ils s'identifient avec lui et font le sacrifice de leur vie comme il le ferait lui-même s'il se trouvait en leur lieu et place. » [R.F.P.1948, pp.424-425]

Vous voyez qu'une intervention de cette espèce doit demander un secteur assez sérieux de silence.

« *Ils ne peuvent agir ainsi que parce qu'ils aiment passivement leur chef.*
Cette remarque ne fit pas disparaître immédiatement toute retenue chez J…, mais elle lui permit de continuer à se montrer objectif, alors qu'il allait revivre avec nous d'autres situations homosexuelles, plus précises, celles-là ! » [R.F.P.1948, pp.425-426]

En effet, ceci ne manque pas.

À la vérité il est tout à fait clair que le fait d'orienter, de faciliter, d'ouvrir la pente de toute une élaboration *imaginaire* dans ce qu'on appelle « *la relation à deux* » entre analysé et analyste d'une façon dont c'est l'observation elle-même qui témoigne à quel point elle n'est pas simplement systématique, elle est véritablement insistante, et sur les deux termes, dans les deux plans, elle choisit tout ce qui, dans le matériel, va dans le sens simplificateur d'élaborer la relation à deux en tant qu'elle est pourvue d'une signification par l'analyste.

Ici il ne s'agit même pas de cet élément sur lequel je viendrai à insister par la suite, qui est la part de la marque que donne à l'interprétation l'introduction d'un signifiant.

Ici l'interprétation, c'est-à-dire ce qui nécessite que l'interprétation soit quelque chose d'une nature brève, c'est précisément ceci : c'est qu'elle est essentiellement et qu'elle doit être essentiellement centrée sur le maniement du signifiant.

Ici qu'avons-nous ?

Nous avons manifestement une intervention dans le paragraphe même dont il s'agit : il montre le caractère significatif, compréhensionnel, persuasif, qui consiste à induire le sujet à vivre précisément cette relation…

qui, comme telle, est articulée et considérée
à ce niveau de l'œuvre de l'auteur comme
une relation à deux
…et à articuler exactement chez lui cette notion
de la situation analytique comme « *une relation si simple* »
comme il s'exprime ailleurs, une relation à deux.

Ici nous nous trouvons de la façon la plus manifeste…
chacun peut le toucher du doigt, il n'y a même
pas besoin d'être analyste pour s'en apercevoir
…devant quelque chose qui s'apparente de sa nature
à la suggestion, qui en tout cas…
par le seul fait qu'elle [l'interprétation] choisit
une signification sur laquelle elle revient
à trois reprises rien que dans cette observation
qui a environ six pages
…nous montre les étapes essentielles de ce rapport de
l'analysé à l'analyste, et se présente sous la forme
d'une facilitation de la compréhension de la
situation à deux en des termes de *rapports homosexuels*
en tant qu'ils nous sont présentés classiquement dans
la doctrine freudienne comme étant ce quelque chose
de libidinal qui est sous-jacent à tous les rapports
considérés sous l'angle social.

C'est-à-dire sous cette forme éminemment ambiguë
qui ne permet pas de distinguer ce qui est
à proprement parler la pulsion homosexuelle
en tant qu'elle se distingue dans le choix
d'un *objet érotique*, celui du sexe opposé à celui
que la norme peut souhaiter.

Il y a quelque chose qui est d'une autre nature
que l'emploi du terme homosexuel à propos de cette
sous-jacence libidinale.

Ceci pose assurément toutes sortes de problèmes,
mais leur emploi sous forme d'*endoctrination* à l'intérieur
de la thérapeutique, je ne dis pas qu'il soit
en lui-même illégitime, je dis qu'assurément, le fait
qu'il soit systématique pose le problème de toute
l'orientation, de toute la direction de la cure.

Car nous voyons bien en effet dans quelle mesure ceci peut être porteur d'effet, mais ne voyez-vous pas du même coup aussi qu'il y a là un choix dans le mode d'intervention à propos de la névrose obsessionnelle, et que tout ce que vous savez par ailleurs de la névrose obsessionnelle rappelle bien que ce rapport du sujet à lui-même, à son « *existence au monde* »…
qui s'appelle une névrose obsessionnelle
…est quelque chose d'infiniment plus complexe, de toutes façons, qu'un rapport d'*attachement libidinal* du sujet à son propre sexe, à quelque niveau qu'il arrive à s'articuler ?

Chacun sait, depuis *les premières observations* de FREUD, le rôle qu'a joué la pulsion de destruction portée contre le semblable et retournée de ce fait contre le sujet lui-même.

Tout le monde sait bien :

- que d'autres éléments y sont intéressés, ces éléments de régression, de fixation dans l'évolution libidinale, qui sont loin d'ailleurs d'être si simples, et je dirai même embarrassants

- que la fameuse liaison du sadique et de l'anal n'est pas quelque chose qui, de soi, puisse être tenue pour simple, voire même pour simplement élucidée à un moment quelconque.

Bref, tout laisse apparaître que si une telle orientation ou direction du traitement suivi est pourvue d'effet, c'est justement quelque chose d'une perspective beaucoup plus ample de ce dont il s'agit, quelque chose qui vient à s'articuler.

Je ne dis pas que ce soit entièrement suffisant, mais déjà cela nous permet de mieux ordonner les différents plans et registres dans lesquels les choses peuvent effectivement s'ordonner.

Au niveau de ce plan, nous pouvons voir, nous pouvons en effet situer ce quelque chose qui est un détail en somme de l'économie de l'obsessionnel, à savoir le rôle que joue, en un point de cette économie, *l'identification* à un *autre*, qui est un *petit a*, un *autre imaginaire*, et que c'est un des modes grâce auquel il équilibre à peu près tant bien que mal son économie d'*obsessionnel*.

Abonder dans ce sens, lui donner cette sorte de satisfaction qui est l'entérinement de ce rapport…

puisque apparaît dans l'histoire du sujet la fréquence, la constance dans l'histoire de l'obsessionnel, d'un *autre* en tant qu'il est celui auquel il se réfère, dont il demande l'*approbation* et les critiques, auquel il s'identifie comme à quelqu'un, l'auteur en question l'articule, comme quelqu'un de plus fort que lui et sur lequel littéralement il prend appui, une sorte de rêve, voilà quelque chose qui est bien connu

…le fait de sanctionner, si l'on peut dire, ce mécanisme…

qui est assurément un mécanisme de défense à proprement parler dans l'occasion, la façon dont le sujet équilibre la problématique de son rapport au désir de l'autre

…est quelque chose qui peut avoir quelque *effet thérapeutique*, mais loin d'en avoir à lui tout seul…

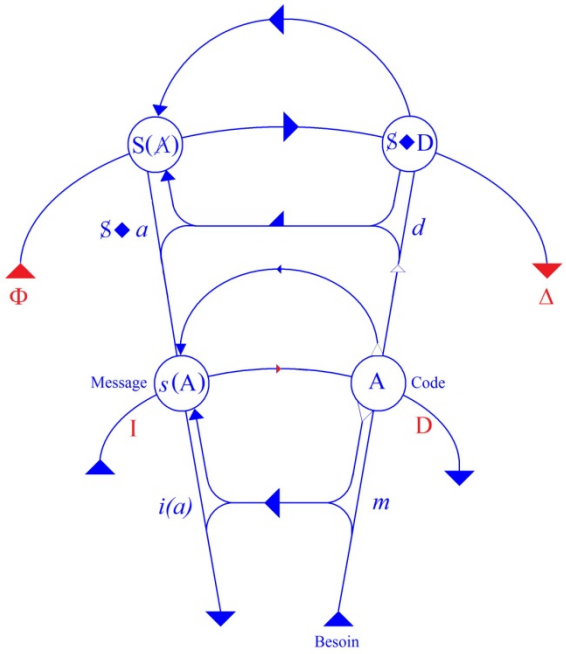
et aussi bien d'ailleurs, la suite du développement des travaux de l'auteur ne montrera-t-elle que les choses poussées dans un sens qui donne de plus en plus l'accent à ce qu'il appelle à cette occasion « *la distance à l'objet* », ceci s'incarnant dans quelque chose qui se produit, centré tout spécialement autour du fantasme de fellation, la *fellation d'un phallus*, non pas n'importe quel phallus, mais très précisément *le phallus* qui est une partie du corps imaginé *de l'analyste*

…ceci aboutit à l'élaboration en quelque sorte d'un *fantasme* dans lequel cette sorte d'appui *imaginaire* pris dans le semblable et dans l'autre homosexuel s'incarne, se matérialise dans cette expérience *imaginaire* qui nous est donnée comme telle, comme comparable à la communion catholique, à l'absorption d'une hostie.

Nous voyons ici que…

toujours dans la même ligne, dans une certaine ligne d'élaboration du fantasme, cette fois-ci encore plus poussée

…se produit quelque chose que nous voyons alors assurément, que nous pouvons matérialiser sur *le schéma* : il s'agit de la production de ce qui se passe au niveau des productions fantasmatiques originelles.



Je vais vous montrer que c'est exactement du sujet lui-même, du passage de ceci…

à savoir du rapport *$ ◊ a* en tant qu'il est au niveau du fantasme, c'est-à-dire de la production fantasmatique qui a permis au sujet de se situer, de s'arranger avec son désir

…du passage de ceci au niveau du *message* à proprement parler, du message qui est celui de la réponse à la demande, du message en tant qu'il se situe ici…

ce n'est pas pour rien que dans l'observation, vous allez le voir, c'est articulé de telle façon que nous voyons à ce moment-là apparaître l'image de la bonne mère, de la mère bienveillante et qu'on nous parle de l'assouplissement du *surmoi* féminin infantile

…au niveau de la signification du signifié et de l'Autre avec un grand A.

Entériner cette production fantasmatique du sujet, c'est ce que nous ne pouvons bien littéralement exprimer que comme une réduction de la complexité des formations chez le sujet - qui est désir - comme une réduction de ceci au rapport de la *demande*, de la *demande* articulée dans le rapport direct du sujet à l'analyste.

Mais - direz-vous - mais si ceci réussit ?
En effet, pourquoi pas ?
N'est-ce même pas là une certaine idée que l'on puisse se faire de l'analyse ?

Je réponds : non seulement ceci ne suffit pas, mais nous avons dans ces observations, de la façon d'ailleurs la plus perceptible dans ce qui nous est donné, nous avons aussi par ailleurs des documents qui nous permettent par l'expérience de voir là-dessus quel est le résultat : assurément ceci n'est pas sans comporter certains effets.

Mais d'autre part, ce qui se produit est quelque chose qui de très loin, représente le fait de guérison que nous pourrions attendre ou la prétendue maturation génitale qui serait réalisée.

Comment ne pas voir le paradoxe que représente le fait de parler de maturation génitale quand, en somme, on articule franchement ici que la maturation génitale est dans cette occasion représentée par le fait que le sujet se laisse aimer par son analyste ?

Il y a tout de même ici quelque chose d'*extraordinaire* : loin que la maturation génitale soit réalisée comme dans un procès, nous y voyons très évidemment au contraire le fait d'une *réduction subjective des symptômes* par l'intermédiaire *d'un processus* qui, de sa nature, a quelque chose de *régressif*.

Non pas de régressif au sens seulement temporel, mais régressif du point de vue topique, pour autant qu'il y a réduction, au plan de la demande, de tout ce qui est de l'ordre de *la production*, de *l'organisation*, du *maintien* du *désir*.

Et effectivement, ce qui se produit dans ces étapes…
bien loin d'être interprétable comme il l'est quelquefois dans le sens d'une *amélioration*, dans le sens d'une *normalisation* des rapports avec l'autre
…se présente comme de brusques explosions :

- soit d'*acting-out :* je vous en ai montré un l'année dernière à propos d'une observation qui était l'observation des rapports avec un sujet fort marqué de tendances perverses, et dont les choses ont eu cette issue d'un véritable *acting-out* du sujet allant observer à travers une porte des lavabos des femmes en train d'uriner, c'est-à-dire littéralement allant retrouver la femme précisément en tant que *phallus*, c'est-à-dire par une sorte de brusque explosion de quelque chose qui, sous l'influence de la demande, est exclu et qui ici fait sa rentrée sous la forme de quelque chose qui à proprement parler, dans cet acte tout à fait isolé dans la vie du sujet, a toutes les formes compulsives de l'*acting-out* et la présentifîcation d'un signifiant comme tel,

- soit…
  et bien d'autres témoignages encore nous montrent sous d'autres formes
  …quelquefois par exemple sous la forme d'une énamoration qui a cet aspect paradoxal chez des sujets qu'il n'y a aucun lieu de considérer en eux-mêmes comme étant des *homosexuels dissidents*…
  ce qu'ils ont d'homosexuel, ils l'ont, et ils n'en ont exactement pas plus que ce qu'on peut en voir
  …d'une brusque énamoration à un semblable, d'une énamoration problématique, je dirai d'un véritable produit artificiel de ces sortes d'interventions, d'une énamoration qui prend en effet l'aspect d'une énamoration homosexuelle, et qui n'est en somme que la production forcée, si l'on peut dire, de ce *rapport* $\$$ *par rapport à a* [$\$ \lozenge a$] qui, dans une telle façon d'orienter, de diriger l'analyse, est à proprement parler ce qui a été forcé par la réduction à la demande.

Je dirai donc qu'au niveau de cette pratique qui, vraiment, à ce moment-là manque de toute critique, de toute finesse, il y a quelque chose qui décourage les commentaires…

Et c'est aussi bien pourquoi je voudrais prendre quelque chose qui est antérieur encore et qui…
comme je vous l'ai dit une fois
…dans l'œuvre de l'auteur dont il s'agit, m'a paru toujours beaucoup plus intéressant et propre à montrer quel développement eût pu prendre…
à condition d'être orientée autrement
…son élaboration de ces sujets qui concerne
Les incidences thérapeutiques de la prise de conscience…
c'est le titre même
…de l'envie du pénis dans la névrose obsessionnelle féminine [55] .

Cette observation a beaucoup d'intérêt parce que nous n'avons pas tellement d'analyses de *la névrose obsessionnelle* chez la femme, et également pour ceux qui pourraient brosser le problème de la spécificité sexuelle de la névrose, à savoir de penser que c'est pour des raisons qui tiennent à leur sexe que les sujets choisissent telle ou telle pente de la névrose.

Nous verrons quand même…
à l'occasion de *la névrose obsessionnelle féminine*
…combien tout ce qui est de l'ordre de *la structure dans la névrose* est quelque chose qui laisse fort peu de place à ce que la position du sexe, au sens du sexe naturel, du sexe biologique, peut avoir de déterminant.

Ici en effet, cette fameuse prévalence de l'objet phallique comme tel, que nous avons vu jouer dans les observations concernant les névroses obsessionnelles masculines, se retrouve et d'une façon tout à fait intéressante.

Voici comment l'auteur dans cette occasion, conçoit, découvre, développe le progrès de l'analyse.

---

55 Maurice Bouvet : « Incidences thérapeutiques de la prise de conscience de l'envie du pénis dans la névrose obsessionnelle féminine », Revue française de psychanalyse, 1950, Avril-Juin n° 2, p. 215-243 ; ou Œuvres , t.1, p. 49-73, Paris, Payot, 1967.

Il l'articule lui-même de la façon suivante :

« *...comme l'obsédé masculin, la femme a besoin de s'identifier sur un mode régressif, à l'homme, pour pouvoir se libérer des angoisses de la petite enfance, mais alors que le premier s'appuiera sur cette identification pour transformer l'objet d'amour infantile en objet d'amour génital...* »

Ceci correspond strictement à ce que je vous ai fait remarquer tout à l'heure du paradoxe de *l'identification* du sujet masculin à l'analyste dans l'occasion, puisqu'à soi tout seul il constitue ce passage de l'objet d'amour infantile à l'objet d'amour génital.

Il y a sûrement là quelque chose qui tout au moins pose un problème :

« *...elle, la femme, se fondant d'abord sur cette même identification, tend à abandonner ce premier objet, et à s'orienter vers une fixation hétérosexuelle, comme si elle pouvait procéder à une nouvelle identification féminine, cette fois sur la personne de l'analyste.* » [R.F.P.1950, pp.215-216]

Il est donc dit…
avec une ambiguïté assurément
frappante mais nécessaire
…que c'est l'identification à l'analyste qui est ici articulée et précisée comme telle.

On fait état qu'il est de sexe masculin,
et que c'est cette identification…
qui, dans le premier cas, est supposée
se réaliser d'elle-même tout simplement
et comme allant de soi
…qui assure l'accès à la génitalité.

D'où il résulte, si on a ce présupposé, cette *hypothèse*, que dans le cas de la femme, si nous obtenons ce qui est donné pour être le cas…
non sans prudence d'ailleurs, car dans
cette observation on ne fait pas état
d'une amélioration extraordinaire
…on constate qu'à mesure même de cette « *identification à l'analyste* », on constate, non sans un certain embarras, non sans une certaine surprise même, que *cette identification* se fera successivement en somme sous deux modes :

- sous un premier mode qui sera d'abord conflictuel, c'est-à-dire de revendications à l'endroit de l'homme, d'hostilité même à l'endroit de l'homme,

- puis, dans la mesure même où ce rapport, va-t-on nous dire, s'assouplit, *une singulière problématique*. C'est toujours par la nécessité de concevoir d'une certaine façon ce progrès d'une identification féminine que l'on admet possible, en raison, nous dit-on, de l'ambiguïté fondamentale de la personne de l'analyste.

Assurément nous ne sommes pas pour autant satisfaits de cette explication.

« *Une nouvelle identification, cette fois féminine, cette fois sur la personne de l'analyste. Il va sans dire que l'interprétation des phénomènes de transfert est ici particulièrement délicate. Si la personnalité de l'analyste masculin est d'abord appréhendée comme celle d'un homme, avec toutes les interdictions, les peurs et l'agressivité que cela comporte, peu après que le désir de possession phallique...*

c'est cela dont nous allons avoir à parler et que nous allons avoir à estimer

...et corrélativement de castration de l'analyste est mis à jour, et que de ce fait, les effets de détente précités ont été obtenus, cette personnalité de l'analyste masculin est assimilée à celle d'une mère bienveillante. » [R.F.P.1950, pp.215-216]

Et il ajoute encore :

« *Cette assimilation ne démontre-t-elle pas que la source essentielle de l'agressivité anti-masculine se trouve dans la pulsion destructive initiale dont la mère était l'objet ?* »

Ici *un horizon kleinien* peut toujours donner quelque appui.

« *La prise de conscience de l'une entraîne le droit au libre exercice de l'autre, et le pouvoir libératoire de cette prise de conscience du désir de possession phallique devient alors de plano compréhensible, ainsi que le passage d'une identification à l'autre en fonction d'une ambiguïté fondamentale de la personne de l'analyste dont l'aspect masculin est d'abord seul perceptible à la malade.* » [R.F.P.1950, pp.215-216]

Ici nous retrouvons la phrase dite tout à l'heure.

Tout est en effet là. Vous allez le voir, ceci repose d'abord sur l'interprétation de ce dont il s'agit, et d'une exigence ou d'un désir de possession phallique, et corrélativement de castration de l'analyste.

À regarder les choses de plus près, ceci est loin de représenter ce qui effectivement se présente dans l'observation.

Je prendrai l'observation dans l'ordre où elle nous est présentée :
c'est une femme de cinquante ans, bien portante, mère de deux enfants, exerçant une profession *paramédicale*.

Elle vient pour une série de phénomènes obsessionnels qui sont tout à fait d'ordre commun :

- obsession d'avoir contracté la syphilis.
  Ceci est important, pour autant qu'elle y voit je ne sais quel interdit porté sur le mariage de ses enfants, auquel d'ailleurs elle n'a pas pu, quant à son aîné, s'opposer,

- obsession d'infanticide, d'empoisonnement, bref toute une série d'obsessions tout à fait, je dirai, banales, très spécialement dans le type des manifestations d'obsessions chez la femme.

Avant même de nous en donner la liste, c'est l'auteur lui-même qui nous parle d'une façon prévalante des obsessions à thème religieux.

Il y a là bien entendu, comme dans toutes les obsessions à thème religieux, toutes sortes de phrases injurieuses, scatologiques qui s'imposent au sujet, en contradiction formelle avec ses convictions.

Commençons de regarder ce qui se présente comme un des éléments que souligne tout de suite l'auteur lui-même dans les rapports du sujet à la réalité religieuse, spécialement à la réalité qu'est pour elle, puisqu'elle est catholique, la présence du corps du CHRIST dans l'hostie.

Elle se représentait en outre, imaginativement,
des organes génitaux masculins…
    sans qu'il s'agisse de phénomènes
    hallucinatoires, nous précise-t-on
…à la place de l'hostie.

On nous fait remarquer quelques lignes plus loin
un détail important concernant cette thématisation
religieuse principale de cette obsessionnelle :
c'est que sa mère fut seule responsable de
son éducation catholique, et son conflit avec elle
pouvait se reporter sur le plan spirituel,
nous dit-on, qui n'eut d'ailleurs jamais
qu'un caractère d'obligation et de contrainte.

Nous n'en discutons pas.
C'est ici un fait qui a toute sa portée.

Je voudrais, avant que nous nous arrêtions sur le
mode des interprétations qui seront données par la
suite, vous arrêter vous-mêmes un instant à *ce symptôme*.
Ce symptôme en lui-même est hautement de nature à
nous inciter à quelques remarques.

Les organes génitaux, nous dit-on, se présentent
devant et à la place de l'hostie.
Qu'est-ce que, pour nous, cela peut vouloir dire ?
Pour nous, j'entends pour nous analystes.

Voilà bien tout de même un cas où cette place,
cette superposition, si nous sommes analystes,
nous devons lui donner sa valeur : qu'est-ce que nous
appelons « *refoulement* », et surtout « *retour du refoulé* », si ce
n'est quelque chose qui apparaît comme *quelque chose* qui
déteint par en dessous, qui vient surgir *à la surface…*
    comme l'écriture le qualifie
…ou comme une tache qui monte ou qui remonte
avec le temps à la surface ?

Voilà un cas, où, si nous voulons bien accorder
aux choses leur importance textuelle comme c'est
notre position d'analyste de le faire, nous devons
essayer d'articuler de quoi il retourne.

Le CHRIST, nous savons que, selon cette femme
qui a reçu une éducation religieuse,
cela doit au moins avoir un sens religieux.

Comme pour tous ceux qui sont dans la religion
chrétienne, et ce n'est pas indifférent, le CHRIST,
c'est le *Verbe*, le λόγος [logos], et ceci nous est seriné
dans l'éducation catholique, et qu'il soit *le Verbe incarné*,
c'est ce qui ne fait pas le moindre doute, c'est
la forme la plus abrégée de ce qu'on appelle le *Credo*.

Nous voyons en somme, si nous nous référons à ce
λόγος [logos], ce qu'il est, c'est-à-dire si on nous dit
que c'est le *Verbe*, c'est le *Verbe*.

Est-ce à dire la totalité du *Verbe* ?

Nous voyons apparaître à travers lui…
    se substituant à lui, à sa place
…quelque chose qui est ce que, dans ce que
d'une façon convergente par rapport à toute
notre exploration, nous essayons de formuler de
l'expérience analytique, nous avons été amenés à
appeler ce signifiant privilégié unique en tant
qu'il est défini par le fait qu'il désigne l'effet,
la marque, *l'empreinte du signifiant* comme tel sur *le signifié*.

Ce qui se produit donc dans ce symptôme,
c'est la substitution à un rapport…
    qui nous est donné comme celui du rapport
    du sujet au *Verbe*, au *Verbe* dans son essence,
    au *Verbe* total, au *Verbe* incarné même
…la substitution à la totalité de ce *Verbe* d'un
signifiant privilégié qui est à proprement parler
celui qui sert à désigner l'effet, la marque,
l'empreinte, la blessure de l'ensemble du signifiant
qui porte sur ce sujet humain en tant que…
    de par l'instance du signifiant
…il y a chez lui des choses qui viennent signifier.

Nous avançons dans l'observation.
Qu'allons-nous trouver plus loin ?

Nous allons trouver ceci :
que le sujet va dans l'occasion se trouver dire qu'elle a rêvé qu'elle écrasait la tête du CHRIST à coups de pied, et cette tête - ajoute-t-elle - ressemblait à la vôtre - elle parle de l'analyste.
Et en association, l'observation suivante :
je passe chaque matin, pour me rendre à mon travail, devant un magasin des pompes funèbres où sont exposés quatre « *Christs* ». En les regardant, j'ai la sensation de marcher sur leur verge. J'éprouve une sorte de plaisir aigu et de l'angoisse.

Ici, une fois encore, que trouvons-nous ?
Nous trouvons manifestement l'identification de ce quelque chose qui est l'Autre, le grand Autre assurément, dans l'occasion l'Autre en tant que lieu de la parole.

Dans l'occasion, ce qui nous est donné, c'est que le sujet écrase de son talon la figure du Christ. N'oublions pas qu'ici le Christ est matérialisé par un objet, à savoir un crucifix.

Que cet objet lui-même à cette occasion ne soit, dans sa totalité si l'on peut dire, le *phallus*, voilà encore quelque chose qui ne peut pas manquer de nous frapper.

Surtout si nous continuons à poursuivre les détails que nous donne l'observation, à savoir ceci :
c'est que va intervenir dans les rapports de l'analysée avec l'analyste quelque chose de très particulier : les reproches qu'elle va faire à l'analyste de l'embarras qu'il apporte par ses soins, dans son existence, vont se matérialiser en ceci qu'elle ne peut pas s'acheter de souliers.

L'analyste bien sûr ne peut pas ne pas être assez peu averti pour ne pas reconnaître ici la valeur phallique du soulier, autrement dit que le soulier, et tout spécialement le talon dont il est fait grand usage, très précisément à cette occasion pour écraser la tête du Christ, est quelque chose qui ici a toute sa portée.

Remarquons à ce propos :

- que ceci vient à l'intérieur d'une analyse,
- que le fétichisme, spécialement le fétichisme du soulier chez la femme, n'est pratiquement pas observé,
- que l'apparition de quelque chose qui se rapporte au soulier avec cette signification phallique, par contre, au cours d'une élaboration de l'observation telle qu'elle se fait dans l'analyse, est quelque chose qui prend ici toute sa valeur.

Tâchons de le comprendre.
Pour le comprendre il n'est pas nécessaire d'aller bien loin. Alors que l'analyste fait à ce moment là tout pour suggérer au sujet qu'il s'agit là d'un besoin, d'un désir de possession du *phallus*, ce qui n'est peut-être, ma foi, en soi-même pas le pire qu'il puisse dire, si ce n'était que pour lui cela représente - et il le dit aussi - le désir chez le sujet d'être un homme, à quoi le sujet ne cesse pas de s'opposer, de protester avec la plus grande énergie jusqu'à la fin :
elle n'a jamais eu le désir d'être un homme.

Et la vérité en effet, ce n'est peut-être pas la même chose de désirer posséder le *phallus* et de désirer être un homme, puisque la théorie analytique elle-même suppose que les choses peuvent se résoudre d'une façon fort naturelle.

Qui ne s'en aviserait ?

Mais voyons ce que l'analysée *réplique* à cette occasion.
Elle réplique :
Quand je suis bien habillée, les hommes me désirent et je me dis avec une joie très réelle : en voilà encore qui en seront pour leurs frais. Je suis contente d'imaginer qu'ils puissent en souffrir.

Bref, elle ramène l'analyste en terrain solide, économique, à savoir : si rapport au *phallus* il y a, dans ses rapports avec l'homme, quel est-il ?

Tâchons maintenant de l'articuler nous-mêmes. Voici à peu près comment je vous propose de l'articuler précisément.

Il y a ici plusieurs éléments :

- il y a le rapport à la mère, bien entendu ! Rapport à la mère dont il nous est dit qu'il est profondément essentiel, rapport de véritable cohérence entre le sujet réel et cette mère dont on nous montre les rapports problématiques avec le père. Et nous reviendrons dans la suite sur ces rapports avec le père, et sur les rapports de la malade avec le père.

- il y a que cette mère en tout cas s'est manifestée de plusieurs façons, et en particulier de celle-ci, que le père n'avait pu triompher de l'attachement de sa femme à un premier amour, d'ailleurs platonique. Pour qu'une chose comme celle-là soit signalée dans l'observation, il faut qu'elle ait tenu *une certaine place*.

Nous voyons donné d'autre part que les rapports du sujet à la mère sont ceux-ci :

- elle la juge de toutes les façons favorables plus intelligente que son père, etc.,
- elle est fascinée par son énergie, etc. Les rares moments où sa mère se détendait la remplissaient d'une joie indicible. Elle a toujours considéré que sa sœur plus jeune lui était préférée.

Aussi bien d'ailleurs toute personne s'immisçant dans cette union avec sa mère était l'objet de souhaits de mort, ainsi que le démontrera un matériel important, soit onirique, soit infantile, relatif au désir de la mort de la sœur.

N'en voilà-t-il pas assez pour démontrer que d'abord et avant tout ce dont il s'agit, dans cette occasion, dans les rapports du sujet avec sa mère, c'est justement ce que je vous ai souligné être le rapport du sujet au *désir de la mère*.

La façon dont le problème du désir s'introduit dans la vie du sujet est précoce et particulièrement manifeste, précisément dans l'histoire de l'obsédée.

Ce désir, qui aboutit à ceci que le sujet voit pour lui se profiler pour fin, la fin non pas d'avoir ceci ou cela, mais d'abord d'être *l'objet du désir de la mère…*
avec ce que ceci comporte, c'est-à-dire de *détruire*
ce qui est - mais inconnu - *l'objet du désir de la mère*
…c'est précisément ce à quoi est suspendu tout ce qui va désormais pour le sujet lier l'approche de son propre désir à un effet de destruction et ce qui en même temps subordonne, définit si l'on peut dire, l'approche de ce désir comme tel au signifiant qui est précisément par lui-même le signifiant de l'effet de désir dans la vie d'un sujet, à savoir le *phallus*.

J'articule de nouveau les choses :
le problème n'est pas pour le sujet en question de savoir si la mère…
comme chez le phobique par exemple
…a ou n'a pas le *phallus,* il est de savoir ce qu'est cet effet dans l'Autre de ce quelque chose qui est *le désir*.
Et en d'autres termes, ce qui vient au premier plan pour le sujet, c'est de savoir ce qu'il sera, lui, s'il est ou n'est pas ce que ce désir de l'Autre est.

Ce que nous voyons venir au premier plan…
et très précisément à ce propos, c'est bien joli
de le voir à cette occasion du λόγος [logos] incarné,
à savoir de l'Autre, de l'Autre en tant que
le verbe précisément le marque
...c'est la substitution en ce point et à ce niveau du signifiant phallus comme tel.

En d'autres termes, j'articulerai encore plus loin ma pensée : FREUD a vu et a désigné les frontières de l'analyse comme s'arrêtant, si je puis dire, en ce point qui, dans certains cas, dit-il, s'avère irréductible, laissant chez le sujet une sorte de blessure qui est pour l'homme *le complexe de castration* et qui garde toute sa manifestation prévalante, qui en somme se résume en ceci :
qu'il ne peut avoir le phallus que sur le fond de ceci, qu'il ne l'a pas.

Ce qui est exactement la même chose que ce qui se présente chez la femme, à savoir :
qu'elle n'a pas le phallus que sur le fond de ceci : c'est quelle l'est !

Car autrement, comment pourrait-elle être rendue enragée par ce *Penisneid* irréductible. N'oubliez pas que *Neid* en allemand ne veut pas simplement dire un *souhait*, *Neid* veut dire que ça me rend littéralement enragé. Toutes les sous-jacences de l'agression et de la colère sont bien dans ce *Neid* originel, aussi bien en allemand moderne que bien plus encore dans les formes anciennes de l'allemand et même de l'anglo-saxon.

Si FREUD d'une certaine façon a marqué là ce qu'il appelle en une certaine occasion le caractère infini, projeté à l'infini…
ce que l'on a mal traduit par *interminable*
…de ce qui peut arriver à l'analyse, c'est qu'il ne voit pas…
parce qu'après il y a des choses qu'il n'a pas eu l'occasion de faire, encore que beaucoup de choses l'indiquent, et spécialement dans ce dernier article sur la *Spaltung* du *moi* sur lequel je reviendrai
…que la solution du problème de la castration…
aussi bien chez l'homme que chez la femme
…n'est pas autour de ce dilemme de l'avoir ou de ne pas l'avoir, car c'est uniquement à partir du moment où le sujet s'aperçoit qu'il y a une chose qui en tout cas est à reconnaître et à poser : c'est qu'il ne l'a pas, c'est à partir de cette réalisation dans l'analyse que le sujet n'a pas le phallus qu'il peut normaliser cette position, je dirai naturelle, que :

- ou bien *il l'est*,

- ou bien *il ne l'a pas*.

Ceci est donc effectivement le terme dernier, le rapport signifiant autour de quoi peut se résoudre l'impasse imaginaire engendrée par la fonction que l'image du phallus vient à prendre au niveau du plan signifiant.

Et c'est bien ce qui se passe chez notre sujet quand, sous l'effet des premières manifestations de la prise dans le mécanisme du transfert, c'est-à-dire d'une articulation plus élaborée des effets *symptomatiques*, se produit chez elle ce qui se produit d'une façon entièrement reconnaissable dans ce que je viens de vous citer aujourd'hui, c'est-à-dire ceci : le fantasme…

pour autant que présentifié dans l'analyse …est lié à la possession ou à la non possession des souliers, des souliers féminins, des souliers phalliques, des souliers que nous appellerons en cette occasion « fétichistes ».

Quelle fonction prend-il pour un sujet masculin pour autant que, dans sa perversion, ce qu'il refuse c'est que la femme soit châtrée ?

C'est ceci que veut dire la perversion fétichiste pour le sujet masculin : c'est d'affirmer que la femme l'a sur le fond de ce qu'elle ne l'a pas. Sans cela il n'y aurait pas besoin d'un objet pour le représenter, un objet, par dessus le marché, indépendant manifestement du corps de la femme.

Si la femme se met à fomenter au cours de l'élaboration transférentielle ceci, qui est la même chose apparemment : à savoir qu'elle l'a, puisque ce qu'elle souligne c'est qu'elle peut l'avoir sous forme de vêtements, sous forme de ces vêtements qui vont exciter le désir des hommes et grâce auxquels elle pourra les décevoir dans leur désir - c'est elle qui l'articule ainsi.

Elle pose assurément en apparence la même chose. Mais c'est tout à fait autre chose quand c'est posé par le sujet lui-même, à savoir par la femme au lieu que par l'homme qui est en face d'elle.

Aussi bien pour elle, dans cette occasion, ce qu'elle démontre, c'est qu'à vouloir se présenter comme avoir ce qu'elle sait, elle, parfaitement qu'elle n'a pas, il s'agit là de quelque chose qui a pour elle une toute autre valeur.

À savoir ce que j'ai appelé la valeur de *mascarade*, et ce par quoi elle fait pour autant de sa féminité justement un masque.

Ce dont il s'agit, c'est que ce *phallus* qui est pour elle le signifiant du désir, elle en présente l'apparence, qu'elle paraisse l'être.

Ce dont il s'agit, c'est qu'elle soit l'objet d'un désir, et d'un désir qu'elle sait fort bien elle-même qu'elle ne peut que décevoir.

Elle l'exprime formellement au moment où l'analyste lui interprète ce dont il s'agit comme un désir de possession du *phallus*.

Il s'agit là de quelque chose qui, une fois encore, nous montre la divergence qui s'établit et qui est essentielle, entre être ce quelque chose qui est l'objet du désir de l'Autre et le fait d'en avoir ou de ne pas en avoir l'organe qui en porte la marque.

Nous arrivons donc à la formule suivante :
le désir originel c'est :

« *Je veux être ce qu'elle - la mère - désire. Pour l'être, il faut que je détruise ce qui est pour l'instant l'objet de son désir* . »

Le sujet veut être l'objet de ce désir.
Ce qu'il faut l'amener à voir dans le traitement, c'est que ce n'est pas en lui-même que l'homme l'est, l'objet de ce désir, c'est de lui montrer justement que l'homme n'est pas le *phallus* plus que la femme.

Ce qui fait son agressivité…
je vous le montrerai *encore mieux la prochaine fois*
…à l'égard de son mari en tant qu'homme, c'est pour autant qu'elle considère qu'il est…
je ne dis pas qu'il a
…qu'il est le *phallus*, et c'est à ce titre qu'il est son rival, c'est à ce titre que ses relations avec lui sont marquées du signe de la destruction obsessionnelle.

Si ce *désir de destruction* se retourne contre elle
selon la forme essentielle de *l'économie obsessionnelle*,
le but en effet du traitement,
c'est bien de lui faire remarquer que :

« *Tu es toi-même ceci que tu veux détruire,*
pour autant que toi aussi tu veux être le phallus. »

Et que fait-on dans cette façon de poursuivre
le traitement ? Observez la différence :

« *Tu es ceci que tu veux détruire* », on le remplace par :
« *Tu veux détruire ceci* » – le *phallus* de l'analyste, qui dans
l'occasion est pris dans des fantasmes tout à fait
improbables et fugaces. Et le détail de l'observation
vous montrera cette destruction du *phallus de l'analyste*.

« *Tu veux détruire ceci...*
dit l'analyste
...et moi je te le donne. »

Autrement dit, la cure est tout entière conçue comme
le fait que l'analyste donne *fantasmatiquement*, *consent*, si
l'on peut dire, à un désir de possession phallique.

Or, ce n'est pas cela dont il s'agit. Et l'une des
preuves entre autres que l'on peut donner que
ce n'est pas cela, c'est que, au point quasi terminal
où semble avoir été poursuivie alors l'analyse…
où l'on nous dit que la malade conserve toutes
ses obsessions, à part ceci qu'il n'y en a plus
qu'une, elles ont toutes été entérinées,
et en bloc, par l'analyse, bien entendu,
mais le fait qu'elles existent toujours
a quand même quelque importance
…que fait la patiente ?

Ceci est dit dans l'observation avec une entière
ignorance : elle intervient de toute sa force auprès
de son fils aîné, dont elle a toujours eu une peur
bleue parce qu'à vrai dire c'est le seul dont elle
n'a jamais pu arriver à bien maîtriser les réactions
masculines, en lui disant qu'il faut de toute urgence
qu'il aille se faire analyser à son tour.

C'est-à-dire *que ce phallus* que l'analyste croit être
la solution de la situation…
    pour autant que prenant - il le dit lui-même –
    la position de la mère bienveillante,
    il le lui donne, à la malade
…*elle le lui rend*.

À savoir qu'au seul point où elle a effectivement le
phallus, elle le lui retourne. Un prêté vaut un rendu.

L'analyste a tout entier orienté l'analyse vers
le terme que l'analysée veut être un homme.

L'analysée n'est jusqu'au bout pas bien,
ni entièrement convaincue.

Assurément pourtant, quelque chose qui est intéressé…
    à savoir la possession ou non de ce *phallus*
…a trouvé là son apaisement, mais le fond,
l'essentiel, la signification du *phallus* en tant
qu'il est le signifiant du désir, reste non résolu.

18 Juin 1958 Table des séances

Le 18 Juin est *aussi* l'anniversaire de la fondation de la *Société Française de Psychanalyse*.
Nous aussi nous avons dit NON à un moment.

La dernière fois j'avais commencé de commenter l'observation d'une obsessionnelle en train d'être soignée par l'un de nos confrères, et j'avais commencé d'amorcer quelques uns des principes qui peuvent se déduire de la façon dont nous essayons d'articuler les choses quant au caractère bien dirigé ou mal dirigé, correct ou non correct de la conduite d'un traitement centré sur quelque chose qui évidemment se présente comme existant dans le contenu de ce qu'apporte l'analyse, à savoir la prise de conscience de l'envie du pénis.

Je crois que dans l'ensemble vous voyez l'intérêt de l'emploi de ce que nous en faisons.
Il y a toujours naturellement des petits retards ou des schémas auxquels vous vous êtres arrêtés, des oppositions qui vous ont semblé faciles à retenir et se trouvent un peu secouées ou remises en question par la suite de notre progrès et vous déroutent.

Il n'y a qu'à nous demander par exemple s'il ne fallait pas voir une contradiction entre ce que j'avais apporté la dernière fois et un principe auquel on avait cru vouloir s'arrêter.

Je disais qu'en somme pour la femme, son *développement sexuel* passait obligatoirement par quelque chose qui pourrait s'appeler :

« *elle doit être le phallus sur le fond quelle ne l'est pas* ».

Pour l'homme c'est le complexe de castration qui peut se formuler par ceci :

« *qu'il a le phallus sur le fond de ce qu'il n'a pas (ou est menacé de ne pas l'avoir)* ».

Évidemment ce sont des *schémas* qui…
sous un certain angle, et quand on parle,
et quand on oppose le développement sexuel
à telle ou telle phase
…peuvent montrer assez bien une certaine opposition.

Il est tout à fait insuffisant de s'y arrêter puisque aussi bien cette dialectique de *l'être* et de *l'avoir* vaut pour les deux.

L'homme aussi doit s'apercevoir qu'il ne l'est pas. C'est même là en effet dans cette direction que nous pouvons voir se situer une partie des problèmes appliqués par *la solution* du *complexe de castration* et du *penisneid*.

Nous allons le voir plus en détail, et j'espère que peu à peu vous remettrez à leur place les choses qui ne sont pas fausses en elles-mêmes, mais qui sont des vues partielles.

Pour cela repartons aujourd'hui de notre schéma. Il est excessivement important d'articuler convenablement les différentes lignes dans lesquelles l'analyse se situe.

Il y a un article dont je vous conseillerai la lecture, c'est l'article de GLOVER qui s'appelle *The Therapeutic effects of inexact interpretation* [56].

C'est l'un des articles les plus *remarquables* et les plus *intelligents* qui puisse être écrit sur un tel sujet. Il met vraiment au point la base de départ sur laquelle peut être abordée la question de *l'interprétation*.

En somme le fond de cet article et du problème qu'il pose est quelque chose qui peut à peu près se situer comme suit :
au point et au moment où GLOVER a écrit, nous sommes encore à un moment où FREUD est vivant, mais où le grand tournant de la technique analytique autour de l'*analyse des résistances* et de l'agressivité s'est produit.

56 Edward Glover : The therapeutic effect of inexact interpretation: a contribution to the theory of suggestion. International Journal Psychoanalysis, 1931, XII, 397-411.

GLOVER articule que cette analyse des résistances
et du transfert est quelque chose qui…
avec l'expérience et le développement
de notions acquises dans l'analyse
…est quelque chose qui implique le parcours,
la couverture…
si on peut dire au sens qu'un terrain doit
être couvert par le progrès analytique
…de la somme des systèmes fantasmatiques…
traduisons comme cela *fantasm Systems : les systèmes de fantasmes*
…que nous avons appris à reconnaître dans l'analyse.

Il est clair qu'à ce moment on en a appris plus,
on en connaît plus que tout au début de l'analyse,
et que la question qui se pose c'est :
qu'est-ce qu'étaient nos thérapeutiques au moment
où nous ne connaissions pas dans toute leur ampleur,
dans tout leur éventail, ces systèmes de fantasmes ?

Est-ce dire que ce que nous avons fait à ce moment-là
était des cures thérapeutiques incomplètes,
moins *valables* que celles que nous faisons à présent ?

C'est une question évidemment fort intéressante,
et à propos de laquelle il est amené en quelque sorte
à faire une espèce de situation générale de toutes
les positions articulées, prises par celui qui
se trouve en position de consultant par rapport
à un trouble quelconque.

D'une certaine façon il généralise, il étend,
la notion d'interprétation à toute position articulée
prise par celui que l'on consulte, et il fait
l'échelle des différentes positions du médecin
par rapport au malade.

Il y a une anticipation de la relation *médecin-malade*,
comme on dit aujourd'hui, mais vraiment articulée
d'une façon dont je regrette qu'elle n'ait pas été
développée dans ce sens qui pose une sorte de voie
générale.

C'est très précisément, pour autant que nous méconnaissons la vérité incluse dans le symptôme, que nous nous trouvons de ce fait *collaborer* avec cet acte symptomatique.

Il a pris ceci depuis le médecin de médecine générale qui dit au patient :
« *Secouez-vous, allez à la campagne, changez d'occupation !* »,
enfin qui se met en position de méconnaissance.

Aussitôt il occupe une certaine place, ce qui n'est pas quelque chose d'inefficace puisque c'est quelque chose qui se situe, se repère très bien à la place même où certains symptômes se forment.

Il occupe aussitôt une certaine fonction par rapport au patient qui est situable dans les termes mêmes de la topique analytique. Je n'insiste pas là-dessus.

Il remarque en un certain point que toute la tendance de la *modern therapeutic analytic* à son époque est la direction d'interpréter ce qu'il appelle les « *systèmes sadiques* » et les *réactions de culpabilité*.

Il fait remarquer que jusqu'à une époque récente tout ceci n'avait pas été mis en évidence. Sans aucun doute on soulageait le malade de l'anxiété, mais on laissait certainement irrésolu, irréprimé, et du même coup refoulé, ce fameux « *système sadique* ».

Voilà un exemple de la direction dans laquelle, non pas il conclut des remarques, mais dans laquelle il les amorce, et c'est bien là ce que de nos jours il serait intéressant de reprendre. Je vais vous faire à ce propos justement une remarque : il s'agirait de situer en somme ce que veut dire cet avènement de l'analyse de l'agressivité.

Pendant un certain temps, les *analystes* ont été tellement impressionnés par la découverte qu'ils avaient faite, que c'était devenu une sorte de « *tarte à la crème* ».
On a si bien analysé notre agressivité que ce sont les termes dans lesquels les analystes en formation se parlaient quand ils se rencontraient.

Il s'agirait de savoir ce qu'en effet a représenté cette découverte, et je pense que nous pouvons la situer quelque part sur le schéma fondamental qui est le nôtre. C'est ce que j'ai essayé de faire tout à l'heure, car enfin nous pouvons aussi là-dessus nous poser des questions.

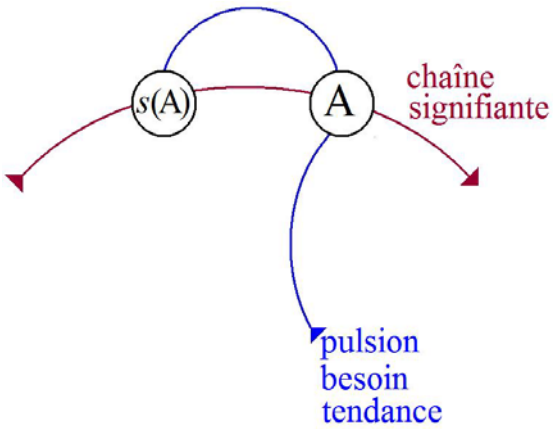
J'ai souvent fait remarquer combien *une ambiguïté restait…*
au temps où je vous apprenais…
où je vous criais à propos du système narcissique
en tant que tel, comme fondamental dans
la formation des réactions agressives
…que l'agressivité…
celle qui est provoquée dans *la relation imaginaire au petit autre*
…n'est pas quelque chose qui puisse se confondre avec la somme de la puissance agressive en tant que fonction vitale, mais simplement *une relation imaginaire*.

D'un autre côté il est clair, pour rappeler ces choses de première évidence, que la violence est bien ce qui est essentiel dans l'agression, au moins si nous nous situons sur le plan humain.
Ce n'est pas la parole, c'en est même exactement le contraire. C'est la violence *ou* la parole qui peut se produire dans une relation inter-humaine.

Si la violence est quelque chose dans son essence qui se distingue de la parole, la question peut se poser de savoir dans quelle mesure la violence comme telle…
je dis la violence pour la distinguer de
l'usage que nous faisons de l'agressivité
…peut être refoulée puisque, si nous suivons ce qu'ici nous avons posé comme principe, à savoir que *ne saurait être refoulé que ce qui se révèle balisé à la structure de la parole, c'est-à-dire à une articulation signifiante*.

c'est une question qui doit bien être posée.
En effet, par le biais de *l'imaginaire,* c'est par le biais de ce meurtre du semblable, qui est latent dans *la relation imaginaire* comme telle, que ce qui est de l'ordre de l'agressivité arrive à être *symbolisé* et, comme tel, pris dans le mécanisme de ce qui est, radicalement, inconscience, de ce qui est analysable, de ce qui est même, disons-le d'une façon générale, interprétable.

Reprenons bien en effet les choses. Si nous suivons et si nous repartons, si nous ré-épelons notre petit schéma sous sa forme la plus simple :



à savoir dans cet entrecroisement de la tendance, si vous voulez, la pulsion en tant qu'elle représente un besoin individualisé, et de quelque chose qui est la chaîne signifiante où il doit venir s'articuler.

Que signifie ceci à soi tout seul ?
Ceci déjà nous donne quelques éléments et nous permet de faire quelques remarques.

Faisons une supposition :
supposons qu'il n'y ait pour l'être humain que la réalité, cette fameuse réalité dont nous faisons un usage à tort et à travers.

Supposons qu'il n'y ait que cela.
Il n'est pas impensable que quelque chose de signifiant l'articule, cette réalité.

Pour fixer les idées, supposons que, comme on veut le dire quelquefois dans certaines écoles, *le signifiant*, ce soit simplement un conditionnement…

je ne dirai pas des réflexes, mais de ce quelque chose qui est réductible aux réflexes

…comme si le langage n'était pas quelque chose d'un autre ordre que ce que nous créons artificiellement en laboratoire chez l'animal en lui apprenant à sécréter du suc gastrique au son d'une clochette. C'est un signifiant, le son de la clochette.

Et on peut supposer un monde humain tout entier organisé autour d'une coalescence de chacun des besoins qui ont à se faire entendre avec un certain nombre de signes prédéterminés.

Si ces signes sont valables pour tous, en principe ça doit faire une société qui fonctionne d'une façon parfaitement idéale :
chaque émission pulsionnelle à la mesure des besoins sera associée à quelque chose que nous appellerons, si vous voulez, *le son de cloche*, diversement varié, qui fonctionnera de la façon convenable pour celui qui l'entend pour qu'aussitôt il satisfasse au dit *besoin*.
Nous arrivons ainsi à la société idéale.

Je vous fais remarquer que ce que je dépeins, c'est ce qui est rêvé depuis toujours par les utopistes : une société fonctionnant parfaitement et aboutissant à la satisfaction de :

« *chacun selon ses besoins... tous y participant selon leurs mérites* »
y ajoute-t-on.
C'est là que commence le problème.

En somme, ce schéma, s'il reste à ce niveau-là de l'entrecroisement du signifiant avec la poussée ou la tendance du besoin, il aboutit à quoi ?

À l'identification du sujet à l'autre, en tant que cet autre articule la distribution de ce qui peut répondre au besoin de distribution des ressources.

Ceci est justement ce qui déjà vous fait apparaître qu'il n'en est pas ainsi.

À savoir que cet arrière-plan de la *demande*, il est absolument nécessaire de le faire entrer en ligne de compte, simplement pour rendre compte de ce qui se passe dans cette articulation du sujet, dans cette prise de position du sujet dans un ordre qui existe au-delà de l'ordre du *réel* et que nous appelons *l'ordre symbolique*, qui le complique, qui s'y superpose, qui n'y adhère pas.

D'ores et déjà pourtant, à ce niveau, à cet état simple du *schéma*, nous pouvons remarquer que déjà il se passe quelque chose, quelque chose de l'ordre naturel, de l'ordre organique…

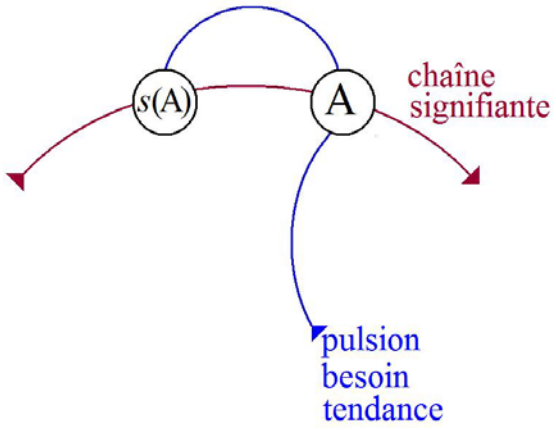
disons tout au moins chez l'homme

…quelque chose qui complique ce schéma simplement à ce stade où il est ici décrit au tableau et qui consiste en ceci, c'est que voilà :

le sujet, cet enfant…

mythique, disons-le, qui sert d'arrière-plan à nos spéculations psychanalytiques

…cet enfant, en présence de sa mère, commence à manifester ses besoins.



C'est ici [A] qu'il rencontre la mère en tant que sujet parlant.

C'est ici [*s*(A)] qu'aboutit son message, c'est-à-dire au moins où la mère le satisfait.

Comme je vous l'ai fait remarquer, ce n'est pas au moment où la mère ne le satisfait pas, le frustre, que commencent les problèmes. Ce serait trop simple, encore que bien entendu on s'efforce d'y revenir toujours, justement parce que c'est simple.

Je vous l'ai dit, le problème intéressant, celui qui n'a pas échappé à quelqu'un comme WINNICOTT par exemple, dont on sait que c'est quelqu'un dont l'esprit et dont la pratique couvrent toute l'ampleur du développement actuel de la psychanalyse et de ses techniques, jusqu'à y compris une considération extrêmement précise des *systèmes fantasmatiques* qui sont sur la limite, sur le champ frontière avec la psychose.

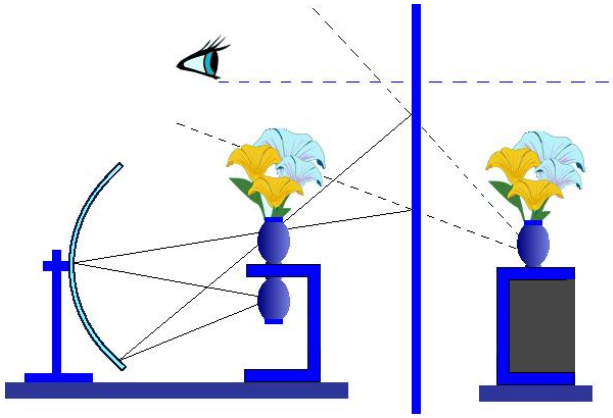
WINNICOTT, dans son article sur *les objets transitionnels* dont j'ai fait état auprès de vous, montre avec la plus grande précision que le problème essentiel c'est de savoir comment l'enfant sort de *la satisfaction…*
et non pas de la frustration
…pour se construire un monde.

C'est pour autant que pour le sujet humain un monde s'articule qui comporte un au-delà de la demande quand la demande est satisfaite, et non pas quand elle est frustrée, c'est cela qu'il appelle *les objets transitionnels…*
c'est-à-dire ces menus objets que nous voyons très tôt prendre une extrême importance dans la relation avec la mère, à savoir un bout de couche sur lequel il tire jalousement, une bribe de n'importe quoi, un hochet
…et l'importance de cet *objet transitionnel* dans le système de développement de l'enfant est une chose absolument essentielle à voir et à situer et à comprendre dans sa précocité.

Ceci dit, arrêtons-nous à cette frustration…
à savoir au fait qu'ici le message n'y vient pas
…à partir d'une date que nous avons essayé de fixer quand nous nous intéressions, il y a trois ans, au *stade du miroir*. Il ne s'est pas évaporé depuis. J'aime bien ceux d'entre vous qui nous disent :
« *Tous les ans c'est quelque chose de différent, le système change.* »
Il ne change pas… simplement j'essaye de vous en faire parcourir le champ.

Ce que nous trouvons, c'est que ce qui se passe dans ce rapport avec la mère…
pour autant qu'ici la mère impose ce que j'ai appelé, plus que sa loi, sa *toute-puissance* ou son *caprice*
…est compliqué du fait que l'enfant, l'enfant humain, pas n'importe quel petit, et *l'expérience nous le montre*, est ouvert à un certain rapport *d'ordre imaginaire* qui est le rapport à *l'image du corps propre* et à *l'image de l'autre*, nommément…
pour autant que nous le voyons sur notre schéma
…dans l'au-delà de ce qui se passe sur la ligne de retour du besoin satisfait ou pas satisfait.

C'est à savoir ce qu'il éprouve…
les réactions par exemple de déception,
de malaise, de vertige
…dans son propre corps, par rapport à une *image idéale* qu'il en a et qui prend chez lui une valeur tout à fait prévalente du fait d'un trait de son organisation que nous avons lié à plus ou moins juste titre à la prématuration de sa naissance.



Bref, dès l'origine nous voyons interférer, jouer entre eux, deux circuits, dont le premier est *le circuit symbolique*…
pour vous fixer les idées, pour raccrocher
les choses à un portemanteau que vous connaissez
déjà, au surmoi féminin infantile
…et d'autre part *le rapport imaginaire* à cette *image idéale de soi* qui chez lui se trouve, à l'occasion de ses *frustrations* ou de ses *déceptions*, plus ou moins affectée, voire lésée.

En d'autres termes, le circuit dès l'origine se trouve jouer sur deux plans, *plan symbolique* et *plan imaginaire* :

- rapport à l'image de l'objet primordial, la mère, l'Autre en tant qu'elle est le lieu où se situe la possibilité d'articuler le besoin dans le signifiant,

- et d'autre part *l'image de l'autre* (*i(a)*) en tant qu'elle est le point où le sujet a cette sorte de lien à soi-même, à une image qui représente ce que nous pouvons appeler la ligne de son accomplissement, accomplissement imaginaire bien entendu.

En quoi a consisté le fait de dire *tout ce que nous avons dit depuis le début de l'année*, depuis que nous commençons à prendre les choses au niveau du *trait d'esprit* ?

Pour avoir l'occasion de vous apporter ce schéma, de vous en montrer la pertinence…
le caractère inévitable dans le *trait d'esprit*
…je vous ai dit qu'en somme, rien ne pouvait s'organiser d'une vie mentale qui corresponde à ce que l'expérience nous donne, à ce que l'expérience articule dans l'analyse, si ce n'est *qu'il y ait, au-delà de cet autre…*
mis primordialement en position de toute puissance par son pouvoir, non pas de frustration, car c'est insuffisant, mais de *Versagung*, avec l'ambiguïté de *promesse* et de *refus* que contient ce terme
…qu'il y ait, si je puis dire, *l'Autre de cet autre*.

À savoir ce qui permet que cet Autre…
lieu de la parole
…que le sujet l'aperçoive comme lui-même *symbolisé*, c'est-à-dire *qu'il y ait cet Autre de l'autre* dans l'occasion.

Quand nous prenons le système du triangle œdipien familial, si vous voulez, vous sentez bien qu'il y a là quelque chose de plus radical, de plus fondamental que tout ce que nous donne l'expérience sociale, ce terme de *famille*, et c'est bien cela qui fait la permanence, je veux dire la constance de ce triangle œdipien et de la découverte freudienne.

Je vous ai indiqué là le Père - avec un grand P - en tant qu'il n'est jamais *un père* mais bien plutôt « *le père mort* », le père en tant que porteur :

- d'*un signifiant* comme tel signifiant au second degré,

- d'*un signifiant qui* autorise et *fonde tout le système de signifiant*, qui fait qu'en quelque sorte le premier autre, c'est-à-dire le premier sujet auquel l'individu parlant s'adresse est lui-même symbolisé
  [Il y a dans ce premier autre un Autre de l'autre].

C'est uniquement au niveau de cet Autre,
de *la Loi* à proprement parler…
    et d'une loi, je vais y insister, incarnée
…que peut prendre sa dimension propre le monde
articulé humain tel que nous le voyons s'exercer
par l'expérience et tel que l'expérience nous montre
comme absolument indispensable cet arrière-plan
d'un *Autre* par rapport à l'*autre*, sans lequel l'univers
du langage…
    tel qu'il se montre efficace dans *la structuration*,
    non seulement des besoins, mais de ce quelque
    chose de nouveau dont j'essaye de vous démontrer,
    de vous faire comprendre cette année la dimension
    originale, et qui s'appelle le désir
…ne peut pas s'articuler.

C'est à ce niveau que s'aperçoit l'Autre en tant que
lieu de la parole, cet Autre qui pourrait purement
et simplement être le lieu du son de clochette
dont je vous parlais tout à l'heure, qui ne serait
donc pas à proprement parler un Autre, mais
simplement le lieu organisé de *ce système des signifiants*,
introduisant son ordre et sa régularité dans les
échanges vitaux à l'intérieur d'une certaine espèce.

On voit mal qui aurait pu l'organiser, et après tout
on peut envisager que dans une société déterminée
les hommes, pleins de bienveillance, s'emploient à
l'organiser et à le faire fonctionner. On peut même
dire que c'est un des idéaux de la politique moderne.

Seulement l'Autre n'est pas cela.
Justement il n'est pas purement et simplement le lieu
qui est ce quelque chose de parfaitement organisé,
de fixé, de figé. Il est un Autre *symbolisé* lui-même.

C'est cela qui lui donne son apparence de liberté.
Il est un fait qu'il est *symbolisé*, et que ce qui
se passe à ce niveau de *l'Autre de l'autre*…
    c'est-à-dire du Père dans l'occasion, du lieu
    où s'articule *la Loi*, du point de visée où lui
    dépend d'un Autre
…c'est que cet Autre *lui-même est soumis à l'articulation signifiante*.

Plus que soumis, marqué de quelque chose qui est *l'effet dénaturant* – soulignons bien – *de notre pensée* :

- de cette présence du signifiant qui est loin encore d'être parvenue à cet état d'articulation parfaite que nous prenons ici comme une espèce d'hypothèse de départ uniquement pour illustrer notre pensée

- de cet effet du signifiant sur l'autre comme tel, de cette marque qu'il en subissait à ce niveau. C'est cette marque que représente la castration comme telle.

Si nous avons autrefois…
dans la triade *castration, frustration, privation*
…bien marqué dans la castration :
- que l'action est symbolique,
- que l'agent est réel,
- que c'est un père réel dont on a besoin,
- que la castration existe,
- que la castration c'est une action symbolique et qu'elle porte sur quelque chose d'imaginaire,

…nous en retrouvons là la nécessité.

C'est en tant que quelque chose de réel passe au niveau de la *Loi*…
un père plus ou moins défaillant – qu'importe ! – ou quelque chose qui le remplace, mais quelque chose qui tient sa place
…que se produit ceci :
c'est qu'est reflété dans le système de la demande où s'instaure le sujet ce quelque chose qui en est son arrière-plan, à savoir qui marque dans ce système de la demande…
- bien loin d'être articulé,
- bien loin d'être parfait,
- bien loin d'être à *plein rendement* ou à *plein emploi*

…ce quelque chose qui s'appelle :

- effet du signifiant sur le sujet,
- marque du sujet par le signifiant,
- manque, dimension du manque introduite dans le sujet par ce signifiant.

Ce manque introduit est *symbolisé* comme tel dans *le système de signifiants* comme étant *l'effet du signifiant sur le sujet*, *le signifié* à proprement parler, le signifié qui ne vient pas tant des profondeurs…

comme si la vie fleurissait en significations

…mais qui vient d'ailleurs, du langage et du signifiant comme tel, pour y imprimer cette sorte d'effet qui s'appelle *signifié*.

Ceci est primitivement *symbolisé*, comme l'indique ce que nous avons apporté sur la castration.

Le fait que ce qui sert de support à *l'action symbolique* propre qui s'appelle castration est *une image*, une *image* choisie si l'on peut dire dans *le système imaginaire*.

Ce quelque chose où *l'action symbolique* de la castration choisit son signe est emprunté au domaine *imaginaire* : quelque chose dans *l'image de l'autre* est choisi pour porter la marque d'un manque qui est ce manque même par où le vivant s'aperçoit…

parce qu'il est humain, c'est-à-dire parce qu'il est en rapport avec le langage

…comme exclu de l'omnitude des désirs, comme quelque chose de *limité*, de *local*, comme *une créature*, à l'occasion comme *un chaînon* dans la lignée vitale, comme n'étant qu'un de ceux par lesquels la vie passe.

À la différence de l'animal, qui n'est effectivement qu'un de ceux qui réalisent le type qui, à ce titre, par nous peut être considéré par rapport au type - comme chaque individu - *déjà mort*.

Nous, nous le sommes aussi déjà pour eux.
Nous sommes *déjà morts* par rapport au mouvement lui-même, ce mouvement lui-même de la vie qu'à cause du langage nous sommes capable de projeter dans sa totalité, et même plus, dans sa totalité comme parvenue à sa fin.

C'est exactement ce que FREUD articule dans la notion d'*instinct de mort*. Il veut dire que pour l'homme la vie d'ores et déjà se projette comme étant parvenue à son terme, c'est-à-dire au point où elle retourne à la mort.

Cette articulation par FREUD de l'*instinct de mort*, c'est l'articulation d'une position essentielle à un être animal qui est pris et articulé dans *un système signifiant qui lui permet de dominer son immanence de vivant et de s'apercevoir comme déjà mort.*

C'est très précisément ce que justement il ne fait que d'une façon imaginaire, je veux dire ici comme *virtuel*, comme à la limite, comme d'une façon *spéculative*.

Il n'y a pas d'expérience de la mort, bien entendu, qui puisse y répondre, et c'est bien pour cela que c'est *symbolisé* d'une autre façon. C'est *symbolisé* sur ce point et cet organe précis où apparaît de la façon la plus sensible ce qui est la poussée de la vie.

C'est pour cela que c'est le *phallus*…
en tant qu'il représente simplement
la montée de la puissance vitale
…qui prend place dans l'ordre des signifiants pour représenter pour l'individu humain dans son existence ce qui est marqué par le signifiant, ce qui par le signifiant est frappé de cette caducité essentielle où peut s'articuler dans le signifiant lui-même *ce manque-à-être dont le signifiant introduit la dimension dans la vie du sujet*.

C'est ce qui nous permet de comprendre dans quel ordre les choses se sont présentées pour l'analyse, à partir du moment où simplement quelqu'un n'est pas parti de l'École pour aller au phénomène, mais est simplement parti des *phénomènes* tels qu'il les voyait se manifester chez *les névrosés*, terrain élu pour manifester cette articulation dans son essence, simplement du fait qu'elle se manifeste dans son *désordre*.

Et l'expérience a prouvé que c'était toujours dans *le désordre* que nous apprenions à trouver assez facilement les rouages et les articulations de l'ordre.

Nous pouvons dire que ce qui s'est donné d'abord, par FREUD, à une expérience, une expérience qui tout de suite a mis au premier plan, a promu la sous-jacence du *complexe de castration* comme tel, c'est quelque chose qui, comme chacun sait, est parti de l'appréhension et de la perception des *symptômes* du sujet.

Qu'est-ce que le *symptôme* veut dire ?
Où dans ce schéma, se situe-t-il ?
Il se situe quelque part en $s(A)$.
il se produit au niveau de la signification.

C'est essentiellement tout ce que FREUD a apporté :
- un *symptôme* c'est une *signification*,
- un *symptôme* c'est un *signifié*,

…c'est un signifié qui est bien loin d'intéresser seulement le sujet.

C'est son *histoire*, toute son *anamnèse* qui est impliquée.
C'est pour cela que l'on peut légitimement le symboliser à cette place par un $s(A)$. Entendez : *signifié* de l'Autre venant comme tel du *lieu de la parole*.

Mais ce que FREUD nous a appris aussi, c'est que le *symptôme* n'est jamais simple :
le *symptôme* est toujours surdéterminé.

Il n'y a pas de *symptôme* dont le *signifiant* ne soit apporté d'une expérience antérieure, précisément d'une expérience située au niveau où il s'agit de ce qui est réprimé et de ce qui est le cœur de tout ce qui est réprimé chez le sujet, à savoir ce *complexe de castration*, de ce $S(\not{A})$ qui est quelque chose qui, sans aucun doute, s'articule dans le *complexe de castration* mais qui n'y est pas forcément ni toujours totalement articulé.

Le fameux *traumatisme* dont on est parti, *la fameuse scène primitive*, qu'est-ce que c'est, si ce n'est précisément quelque chose qui entre dans l'économie du sujet et qui joue, au cœur, à l'horizon de la découverte de l'*inconscient*, toujours comme *un signifiant* :
un signifiant en tant qu'il est défini dans son incidence telle que tout à l'heure j'ai commencé de l'*articuler*.

C'est à savoir que la vie…
> je veux dire l'être vivant saisi comme vivant, en tant que vivant, mais avec cet écart, cette distance qui est justement celle qui constitue cette autonomie de la dimension signifiante

…le traumatisme ou la scène primitive, qu'est-ce donc si ce n'est cette vie qui se saisit dans une horrible aperception d'elle-même, dans son étrangeté totale, dans sa brutalité opaque comme pur signifiant d'une existence intolérable pour la vie elle-même, dès qu'elle s'en écarte pour voir le traumatisme et la scène primitive ?

C'est ce qui apparaît de la vie à elle-même comme signifiant à l'état pur, c'est-à-dire comme quelque chose qui ne peut pas encore d'aucune façon se résoudre, s'articuler.

Cette nécessité, cet arrière-plan du signifiant par rapport au signifié, c'est ce quelque chose qui dès le départ…
dès que FREUD commence à articuler
ce que c'est qu'un *symptôme*
…est par lui impliqué dans la formation de *tout symptôme*, et qu'avons-nous vu ces derniers temps chez *l'hystérique*, si ce n'est ceci qui nous permet de situer où se trouve le problème du névrosé ?

C'est un problème de rapport de signifiant avec sa position de sujet dépendant de la demande.

C'est ce en quoi l'hystérique a à articuler quelque chose que nous appellerons provisoirement son désir et l'objet de ce désir, en tant justement qu'il n'est pas l'objet du besoin.

C'est pour cela que j'ai quelque peu insisté sur le rêve dit « *de la belle bouchère* ».

Ce dont il s'agit, qu'est-ce ?

Il apparaît là d'une façon tout à fait claire, et FREUD le dit dès le départ, dès l'orée même de la psychanalyse, qu'il s'agit pour *l'hystérique* de faire tenir, de faire subsister l'objet du désir en tant que distinct et indépendant de l'objet de tout besoin.

Ce rapport au désir…
à la constitution, au maintien sous sa forme énigmatique du désir comme tel dans son arrière-plan par rapport à toute demande
…c'est le problème de *l'hystérique*, et chacun sait que ceci, à savoir, si vous voulez, quelque chose que nous avons appelé le X, est l'indicible désir.

Qu'est-ce que le désir de mon *hystérique* ?

C'est ce qui lui ouvre, je ne dirai pas l'univers, mais tout un monde qui est déjà bien assez vaste, à savoir la dimension qu'on peut appeler la dimension de l'hystérie latente à toute espèce d'être humain dans le monde, à savoir tout ce qui peut se présenter comme question sur son propre désir.

Voilà avec quoi *l'hystérique* se trouve communiquer de plein pied, d'abord bien entendu avec tout ce qui peut se passer de cet ordre chez tous ses frères ou sœurs *hystériques*, à savoir que c'est là-dessus, comme FREUD nous l'articule, que repose *l'identification hystérique*.

À toute *hystérique* fait écho tout ce qui, dans l'*actualité*, se pose chez quelques autres, que ce soit comme questions sur son propre désir, surtout et en tant que cet autre est *hystérique*, mais aussi bien pour autant que ce n'est qu'un mode *hystérique* de poser une question, même chez quelqu'un qui peut n'être qu'*occasionnellement* et même d'une façon latente, *hystérique*.

Le monde est ouvert par cette question sur son désir à *l'hystérique*, un monde d'identification qui la met, si l'on peut dire, à proprement parler dans un certain rapport avec le *masque*.

Je veux dire avec tout ce qui peut d'une façon quelconque, fixer, symboliser selon un certain type, cette question sur le désir qui l'a faite parente de *l'hystérique*, disons là de l'appel aux *hystériques* comme tels, qui l'a faite essentiellement identifiée à une sorte de masque général sous lequel s'agitent tous les modes possibles de *masque*.

Nous en sommes maintenant à *l'obsessionnel*.

La structure de *l'obsessionnel*, telle que j'essaye de m'y avancer, je vous l'ai dit, est désignée aussi par *un certain rapport avec le désir* qui n'est pas ce rapport :

$$\frac{d}{x}$$

mais qui est un autre rapport que je vous ai indiqué comme étant chez lui essentiel, que nous appellerons, si vous voulez, aujourd'hui :

$$\frac{d}{0}$$

Le rapport de *l'obsessionnel* à son *désir* est soumis à ceci que nous connaissons depuis longtemps grâce à FREUD, à savoir le rôle précoce qu'a joué ce qu'on appelle « *défusion des pulsions* » [Entbindung : déliement], isolation de quelque chose qui s'appelle destruction.

C'est pour autant que le premier abord du *désir* du sujet *obsessionnel* a été, comme pour tout sujet, l'apport du *désir de l'Autre*, et que ce *désir de l'Autre* a été d'abord et comme tel détruit, annulé, que toute la structure de l'obsessionnel s'engage, et qu'elle est comme telle et uniquement par là…

> je ne dis pas quelque chose de tellement nouveau, en disant cela, simplement je l'articule d'une façon nouvelle

…qu'elle est comme telle et à partir de là, *déterminée*.

Quand vous aurez en main un *obsessionnel*, et ceux qui en ont déjà en main peuvent savoir que c'est un trait essentiel de sa condition, de sa structure, que non seulement, comme je vous l'ai déjà annoncé et dit, son propre désir, pour lui, baisse, clignote, vacille et s'évanouit à mesure qu'il s'en approche, portant ici la marque de ceci :
que le désir a d'abord été abordé comme quelque chose qui se détruit parce que d'abord *la réaction de désir de l'Autre* s'est présentée à lui comme quelque chose qui était son *rival*, comme quelque chose qui a tout de suite porté la marque à laquelle il réagit avec le style de la *réaction de destruction* qui est la réaction sous-jacente au rapport du sujet à *l'image de l'autre* comme tel, à cette *image de l'autre* en tant qu'elle le dépossède et le ruine.

Il y a donc cette marque qui reste dans l'abord par l'obsessionnel de son *désir* et qui fait que toute approche le fait s'évanouir.

C'est ce que l'auteur dont je vous parle…
    et disons, que je critique à l'occasion dans ce que je suis en train de dérouler devant vous depuis quelque leçons
…c'est ce que l'auteur perçoit sous cette forme qu'il appelle « *distance à l'objet* », et qu'il confond avec quelque chose qu'il appelle « *destruction de l'objet* ».

Je veux dire que l'idée qu'il se fait de la psychologie de l'obsessionnel est celle de quelqu'un qui a perpétuellement à se défendre de la folie, de la folie définie comme destruction de l'objet.

Il n'y a là - et je vous expliquerai pourquoi - qu'une *projection* chez le dit auteur de quelque chose, étant donné la perspective où lui-même opère et veut en venir, à la résolution de ce problème du *désir* chez l'obsessionnel par la voie où il passe, où il la conçoit, non seulement en fonction de ses *insuffisances* sur le plan théorique, mais aussi en raison de facteurs personnels, car ceci n'est qu'un fantasme, un fantasme en quelque sorte nécessité.

Je vous montrerai en quoi par la perspective *imaginaire* où il engage la solution de ce problème du désir chez l'obsessionnel, mais il est d'expérience patente, courante, qu'il n'y a chez les obsessionnels typiques pas le moindre danger de psychose, où que vous l'emmeniez, et je vous dirai - quand le temps en sera venu - pourquoi.

Je pourrai vous dire pourquoi dans la mesure où les choses sont articulées d'une façon qui peut vous montrer à quel point un obsessionnel, dans sa structure, diffère d'un psychotique.
Par contre, ce qui est aperçu là-dedans, quoique mal traduit, c'est effectivement ceci : que *l'obsessionnel* ne se maintient dans un rapport possible avec son *désir* qu'à distance.

Ce qui doit être maintenu pour *l'obsessionnel* c'est *la distance à son désir* et non pas la distance à l'objet. L'objet, nous allons le voir, a dans l'occasion une bien autre fonction, et ce que l'expérience nous montre de la façon la plus claire, c'est que précisément il doit se tenir à une certaine distance de son désir pour que ce désir subsiste.

Mais il y a à ceci une autre face qui est celle-ci : c'est que pour autant que *l'obsessionnel*…
observez ceci dans la clinique et dans le concret
…établit avec l'autre un rapport qui, de quelque façon, s'articule pleinement *au niveau de la demande*, qu'il s'agisse de *sa mère d'abord*, mais aussi dans toute la suite des choses, et nommément à l'égard de *son conjoint*.

Car qu'est-ce que veut dire pour nous l'analyse, qu'est-ce que peut vouloir dire ce terme de *conjoint*, sinon bien quelque chose qui prend son *articulation pleine* au niveau des choses où nous essayons de le situer ?

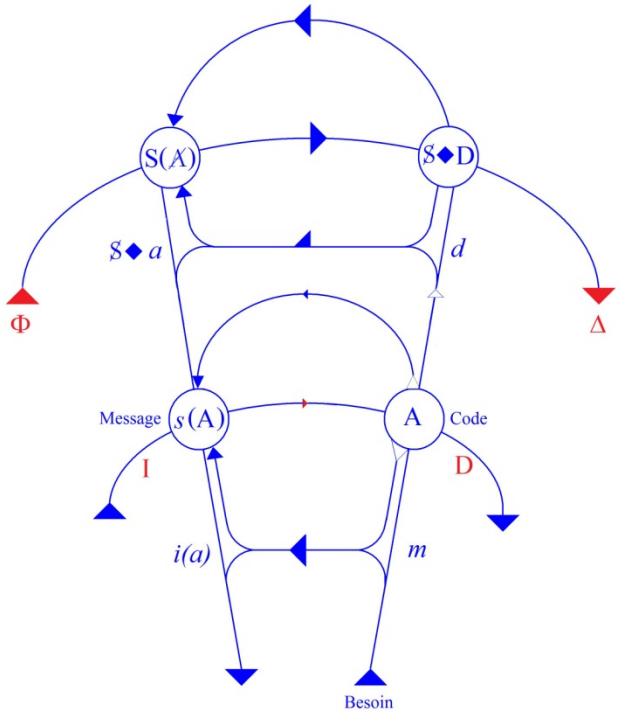
C'est à savoir celui avec qui il faut bien d'une façon quelconque, bon gré mal gré, revenir à être tout le temps dans un certain rapport de *demande*, quelqu'un avec qui on est tout le temps dans ce rapport, même si sur toute une série de choses « *on la boucle* », ça n'est jamais sans douleur : la *demande* demande à être poussée jusqu'au bout.

Que se passe-t-il sur le plan des rapports de l'obsessionnel avec son conjoint ?
C'est très exactement ceci qui est le plus subtil à voir, comme vous le remarquerez, comme vous l'observerez, quand vous vous en donnerez la peine : c'est que *l'obsessionnel s'emploie à détruire le désir de l'Autre*.

Toute approche à l'intérieur, si l'on peut dire, de « *l'aire de l'obsessionnel* » se solde dans le cas normal, pour peu qu'on s'y laisse prendre, par une sourde attaque, une usure permanente qui tend chez l'autre, et du fait de *l'obsessionnel*, à aboutir à l'abolition, à la dévaluation, à la dépréciation de ce qui est son propre désir.

Ce sont là des nuances, des termes assurément dont le maniement demande un certain exercice, mais en dehors de ces termes, rien d'autre ne nous permettra même de s'apercevoir de *la nature véritable* de ce qui se passe.

J'ai déjà dit, j'ai déjà marqué d'autre part dans le passé de l'obsessionnel, dans l'enfance de l'obsessionnel, ce caractère tout à fait particulier et accentué que prend précisément chez lui l'articulation de la *demande*.



Sur ce schéma vous commencez de pouvoir le comprendre et le situer, car ce que je vous avais déjà marqué, en vous représentant ce petit enfant qui est toujours à demander quelque chose et qui - chose surprenante - a cette propriété…

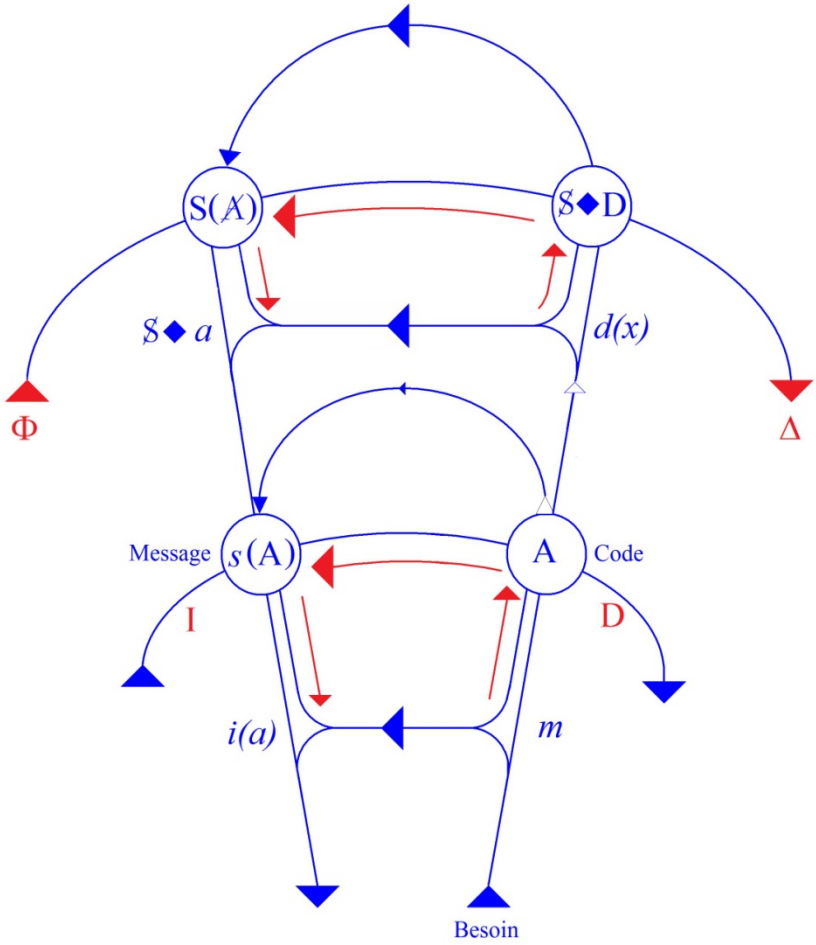
parmi tous les enfants qui en effet passent
leur temps à demander quelque chose

…d'être celui de qui cette demande est toujours ressentie, et par les mieux intentionnés de ceux qui l'entourent, comme étant à proprement parler insupportable. L'enfant « *tannant* » comme on dit.

Ce n'est pas qu'il demande des choses plus extraordinaires que les autres, c'est dans sa façon de le demander, c'est dans le rapport du sujet à la demande que gît ce caractère spécifique ou précoce de l'articulation de la demande chez celui qui d'ores et déjà au moment où ceci se manifeste, dans la période par exemple juste de déclin de l'œdipe, dans la période dite de latence, c'est de ceci qu'il s'agit.

Quant à notre *hystérique*, nous avons vu que pour soutenir son *désir énigmatique* quelque chose chez elle est employé comme artifice [*petit a*], ce que nous pouvons représenter, si vous voulez, par la formation de deux tensions parallèles et identiques :

1) à ce niveau de formation idéalisante : $\$ \lozenge a$,
2) [à ce niveau] d'identification à un *petit autre* : $i(a)$



Pensez au sentiment de Monsieur K. pour Dora. Chaque *hystérique* d'ailleurs, dans une des phases de son histoire, a un support semblable qui vient jouer ici le même rôle de support que *petit a*.

L'obsessionnel ne prend pas la même voie, le même chemin.
Il est lui aussi axé pour s'arranger avec ce problème
de son *désir*, mais il doit partir avec *d'autres éléments*,
il doit partir d'ailleurs.

Ce que je commence de vous montrer c'est que
c'est dans un certain rapport précoce et essentiel
à sa *demande* [$ ◊ D] qu'il peut, dans son rapport
à l'Autre, manifester la spécificité et la place,
maintenir, si l'on peut dire, la distance nécessaire
à ce que soit possible quelque part, mais de loin,
la position de ce *désir annulé* dans son essence,
de cette sorte de *désir aveugle*, si l'on peut dire, qui est
celui dont il s'agit de maintenir la position.

Nous allons faire le tour, circonscrire ce rapport de
l'obsessionnel à son désir. Ceci est un premier trait
du rapport spécifique du sujet à sa demande.
Il y en a d'autres.

Observons ceci : qu'est-ce que c'est que l'*obsession* ?
Vous savez l'importance qu'y a la formule verbale.
Au point que l'on peut dire que l'obsession est
toujours quelque chose de verbalisé.

FREUD là-dessus n'a aucun doute :
même quand il a affaire à une conduite *obsessionnelle*,
si l'on peut dire *latente*, il considère qu'elle ne fait
que révéler sa propre structure, tant elle prend
la forme d'une obsession verbale.

Il va même jusqu'à dire qu'en somme on a bien fait
d'articuler les premiers pas, même dans la cure
d'une névrose obsessionnelle :
quand on a fait par le sujet donner ses symptômes…
ce que l'on appelle tout leur développement
…ce qui peut se présenter cliniquement comme
une aggravation de ce dont il s'agit, est une espèce
de destruction de toutes les formes obsessionnelles
dans quelque chose de bel et bien articulé.

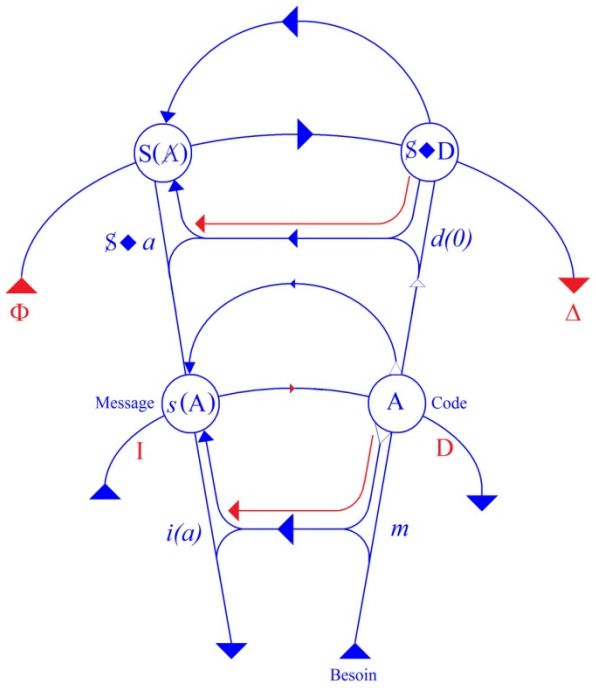
Au reste est-il besoin d'insister sur le caractère
d'annulation verbale, le caractère verbal qui va
partir de la structure de l'obsession elle-même ?

Et chacun sait que ce qui en fait *l'essence* et le pouvoir *phénoménologiquement angoissant* pour le sujet est ceci : c'est qu'il s'agit d'une *destruction verbale* par le verbe et par le signifiant.

Le sujet se trouve en proie de ce qu'on appelle cette *destruction* que l'on appelle *magique…*
je ne sais pourquoi :
pourquoi ne pas dire *verbale* tout simplement
…de l'Autre, qui est donnée dans *la structure même du symptôme*.

Ceci aussi nous introduit à *une phénoménologie* qu'il est essentiel de parcourir pour comprendre sa nécessité. Je dirai que de même que vous avez vu ici, en somme, le circuit de *l'hystérique* qui aboutit sur les deux plans, c'est-à-dire à une *idéalisation* [$ ◊ *a*] ou *identification* dans le *schéma* à ce niveau supérieur, qui est le parallèle, de la symbolisation qui passe ici *sur le plan imaginaire* [*i(a)*].

Si je me permettais d'utiliser jusqu'au bout ce *schéma*, je dirais que pour l'obsessionnel, le circuit est à peu près quelque chose comme ceci, de même que nous le retrouvons ici.



Je vais m'expliquer. Le schéma de l'*obsession verbale* :

- ce schéma destructif du rapport avec l'Autre,

- cette crainte de faire mal à l'Autre par des pensées, autant dire par des paroles car ce sont des pensées parlées,

- cette obsession du *blasphème* aussi est quelque chose qui nous introduit à toute une phénoménologie à laquelle il conviendrait de s'arrêter un peu longuement.

Le *blasphème* lui-même, je ne sais pas si vous vous y êtes jamais intéressés, en soi c'est une très bonne introduction à l'*obsession verbale* , ce thème du blasphème.

Qu'est-ce que blasphémer ?

Là-dessus je voudrais bien que quelque théologien me donne la réplique. Disons assurément que c'est quelque chose qui fait déchoir un *signifiant éminent* dont il s'agit de voir à quel niveau de l'autorisation signifiante, si l'on peut dire, se situe assurément son rapport avec ce signifiant suprême qui s'appelle *le Père méconnu* .

Il ne se confond absolument pas, même s'il joue un rôle homologue. Que Dieu ait un rapport avec la création, signifiant en tant que tel, ce n'est pas douteux, et que le blasphème dans son essence soit quelque chose qui ne se situe absolument que dans cette dimension, c'est-à-dire quelque chose qui fait déchoir ce signifiant au rang d'objet, qui identifie en quelque sorte le λόγος [logos] à son effet métonymique, qui le fait tomber d'un cran, c'est quelque chose qui n'est sans doute pas la bonne réponse, la réponse complète à la question du blasphème.

Mais c'est assurément une approche essentielle pour ce dont il s'agit dans l'obsession, sacrilège verbal, je veux dire dans le phénomène qui se constate chez l'obsessionnel.

Rappelez-vous l'épisode de *L'homme aux rats*, cette colère furieuse qui le saisit contre son père…
à l'âge de quatre ans si mon souvenir est bon
…où il se met à se rouler par terre en l'appelant : « *toi serviette, toi assiette* », etc.

Comme toujours, c'est encore dans FREUD que nous trouvons les choses les plus *colossalement exemplaires*, en une véritable collision et collusion du « *toi* » essentiel de l'autre avec ce quelque chose d'inerte.

Cet effet, si l'on peut dire *déchu* par l'introduction du signifiant dans le monde humain, qui s'appelle un objet et spécialement un objet inerte, un objet en tant qu'il n'est de par lui-même qu'un objet d'échange, d'équivalence.

Toute la kyrielle de noms d'objets de la rage de l'enfant l'indique assez :
il ne s'agit pas de savoir s'il est *lampe*, *assiette* ou *serviette*, il s'agit de savoir que le « *toi* » descend, est détruit au rang d'objet.

Vous me direz que ce dont il s'agit dans cette destruction de l'Autre dans l'obsession verbale est quelque chose…
et vous me permettez de finir là-dessus puisque nous serons forcés d'en rester là aujourd'hui
…je dirai que c'est quelque chose qui se passe ici et dont nous verrons la prochaine fois toute la structure, ce quelque chose qui fait que ce n'est que dans une certaine articulation signifiante que le sujet obsessionnel arrive à préserver l'Autre, que l'effet de destruction vers lequel il aspire doit le soutenir grâce à une articulation signifiante.

Réfléchissez-y bien, vous trouvez là la trame même de ce monde que vit l'obsessionnel :
l'obsessionnel est un homme qui vit dans le *signifiant* :
- il y est très solidement installé,
- il n'y a absolument rien à craindre.

Ce signifiant suffit, pour lui, à préserver la dimension de l'Autre.

Mais c'est une dimension en quelque sorte *idôlifiée*,
et son schéma nous donne ce thème, que
je vous rappelle de l'observation de *L'homme aux rats* :
je dirai que le français nous permet de l'articuler
d'une façon d'ailleurs que j'ai une fois amorcée ici…
ce ne sera pas pour vous une surprise
…au niveau du rapport à l'autre, et du « *tu* » qui
commence ici : ce qu'articule le sujet à l'autre,
c'est un : « *Tu es celui qui me…* »

Et pour l'obsessionnel ça s'arrête là.
La *parole pleine*, qui est celle où s'articule l'engagement
du sujet dans un rapport fondamental avec l'Autre,
ne peut pas s'achever, sinon par cette sorte de
répétition dont un humoriste faisait surgir le fameux
« *To be or not…* », et le type se gratte la tête
pour continuer : « *To be or not…, To be or not…* » et c'est
en répétant qu'il trouve la fin de la phrase :
« *Tu es celui qui me…, Tu es celui qui me…, Tu es celui qui me tue.* »

La langue française nous donne ici le schéma
fondamental de ce rapport avec l'Autre.
Ce rapport avec l'Autre est fondé sur une *articulation*
qui en quelque sorte, se forme elle-même sur la
destruction de l'Autre, mais qui du fait qu'elle est
articulation, et articulation signifiante, le fait
subsister.

C'est à l'intérieur de cette articulation que nous
allons voir quel est ce rapport, cette place du
signifiant phallus quant à « *l'être* » et quant à « *l'avoir* »…
ce sur quoi nous sommes restés
à la fin de cette dernière séance
…qui nous permettra de voir la différence qu'il y a
entre une solution qui permettrait de montrer
à l'obsessionnel ce qu'il en est vraiment de
son rapport au *phallus* en tant que *signifiant du désir de l'Autre*,
ou de le satisfaire dans une sorte de *mirage imaginaire*
de concession de la demande de *symbolisation* par l'analyse
du *fantasme imaginaire*, ce quelque chose dont vous savez dans
quelle dimension se déroule toute cette observation,
celle qui consiste en somme à dire à la femme :
« *Vous avez envie du pénis ? Eh bien…* »

Comme disait Monsieur Casimir PÉRIER à un type qui l'avait coincé contre une lanterne :

- « *Qu'est-ce que vous voulez ?* »

et le type lui répond :

- « *La liberté !*
- *Eh bien, vous l'avez !* »

lui disait Casimir PÉRIER, et il lui passe entre les jambes, et s'en va en le laissant tout *interloqué.*

Ce n'est peut-être pas exactement ce que nous pouvons attendre d'une solution analytique !

La terminaison même de cette observation, cette espèce d'identification euphorique, enivrée du sujet, la description qui recouvre entièrement un idéal masculin trouvé dans l'analyste, est peut-être quelque chose qui apporte au sujet un changement dans son équilibre, mais assurément pas celui qui est la véritable réponse à la question de l'obsessionnel.

THE INTERNATIONAL JOURNAL OF PSYCHO-ANALYSIS

VOLUME XII OCTOBER 1931 PART 4

THE THERAPEUTIC EFFECT OF INEXACT INTERPRETATION : A CONTRIBUTION TO THE THEORY OF SUGGESTION

BY EDWARD GLOVER LONDON [Retour 18-06]

Psyho-analytic interest in theories of cure is naturally directed for the most part to the curative processes occurring in analytic treatment : the therapeutic effect of other methods is, nowadays at any rate, more a matter of general psychological interest. In earlier times, of course, it was necessary to pay special attention to the theoretical significance of non-analytic psychotherapy. Statements were frequently bandied about that psycho-analysis was nothing more than camouflaged suggestion : moreover, the fact that analytic method was based on experiences derived from situations of rapport between physician and patient, as for example, in hypnosis, made some theoretical differentiation desirable. Most discussions of the ' resolution of transference ' can be regarded as contributions to this problem, affording a rough but serviceable distinction between analytic and other therapeutic methods. And the special studies of Freud (1) on group psychology, Ferenczi (2) on transference, Ernest Jones (3) on suggestion and auto-suggestion, Abraham (4) on Cou&sm and an unfinished study by Radd (5) on the processes of cure, have given a broader theoretical basis to this differentiation.

Nevertheless we are periodically stimulated to reconsider the relations between different forms of psychotherapy, more particularly when any advance is made in analytic knowledge. When such advances occur we are bound to ask ourselves, ' what happened to our cases before we were in a position to turn this fresh knowledge to advantage ? ' Admittedly we would not be under this obligation had we not previously used terms such as ' cure ',' thorough analysis '.etc., etc. But for many years now we have been in the habit of speaking in such terms and therefore cannot avoid this periodic searching of heart.

One possible answer is that the additional information does not affect therapeutic procedure at all; that, like M. Jourdain, we have been talking ' prose ' all the time. This certainly applies to a great deal of recent work on super-ego analysis, anxiety and guilt. It is true we have been able to sub-divide resistances into super-ego resistances, ego resistances and id resistance. But we always endeavoured to reduce such resistances, even when we had no special labels to attach to them. On the other hand when we consider the actual content of repression, it is clear that the discovery of fresh phantasy systems sets us a problem in the theory of healing. It might be stated as follows : what is the effect of inexact as compared with apparently exact interpretation ? If we agree that accuracy of interpretation amongst other factors contributes towards a cure, and if we agree that fresh phantasy systems are discovered from time to time, what are we to make of the cures that were effected before these systems were discovered ?

An obvious difficulty in dealing with this problem is the fact that we have no adequate and binding definitions of terms. Take for example standards of ' cure ': it may be that the standards have varied: that in former times the criterion was more exclusively a symptomatic one : that as our knowledge has increased our standards of cure have become higher or broader or more exacting. For example the application of analysis to character processes has certainly increased the stringency of therapeutic standards : whether it has given rise to fantastic criteria remains to be seen. In any case it is generally agreed that a distinction between analytic and non-analytic therapeutic processes cannot be solely or immediately established by reference to symptomatic changes.

Then as to the significance of phantasy systems, it might be suggested that presentation content is not in itself primarily pathogenic : that the history of the affect only is important in illness, hence that the value of fresh discoveries of phantasy content lies solely in providing more convenient or rapid access to affective reactions. The objection to this view is that it leaves the door open to complete interpretative distortion or glossing over of repressed content; more-over it would deprive us ot a valuable distinction between psychoanalytical interpretation and pseudo-analytical suggestion.

Incidentally a somewhat cynical view would hint that fresh discoveries are not necessarily or invariably accurate, or indeed fresh. One is bound to recall here the rapidity with which some analysts were able to discover ' birth traumas ' in all their patients for some time after Rank first published his book on the *Trauma of Birth,* and before it was officially exploded. A less cynical view is that many new phantasy systems or elaborations of known systems are mainly repetitive in nature ; repeating some central interest in varying idiom, the idiom being determined by stages of libido development and ego reaction. According to this view repetitions assist displacement and are therefore protective : the greater the number of systems we discover the more effectively we can prevent defensive displacement. We could then say that in the old days affective disturbances were worked through under a handicap (viz.: lack of knowledge of the variations of phantasy), but that they were nevertheless worked out.

The next view has some resemblances to the last but brings us closer to an *impasse.* It is that pathogenic disturbances are bound by fixation and repression to certain specific systems, but that these can be lightened by regression (displacement backwards) to earlier non-specific systems *(Rückphantasieren)* or again by distribution, i.e. forward displacement to later and more complicated systems of phantasy. Even then we could say that legitimate cures were

effected in former times although under a handicap. But if anyone cared to claim that particular neuroses were defences against a specific set of unconscious phantasies, related to a specific stage of fixation and that unless these were directly released from repression no complete cure could be expected, we would be compelled to consider very carefully how cure came about in the days before these phantasies were discovered.

Obviously if such a claim were made, the first step in investigation would be to estimate the part played in previous cures by repression. This is always the unknown quantity in analyses. It does not require any close consideration to see that the rapid disappearance of symptoms which one occasionally observes in the opening phase of an analysis (e.g. in the first two or three months) is due partly to transference factors, but in the main to an increase in the effectiveness of repression. This efficiency reaches its height at one of two points ; first when the amount of free anxiety or guilt has been reduced, and second when the transference neurosis threatens to bring out deep anxiety or guilt together with their covering layer of repressed hate. One is apt to forget, however, that the same factors can operate in a more unobtrusive way and take effect at a much later date in analysis. In this case the gradual disturbance of deep guilt is undoubtedly the exciting cause of increased repression. According to this view cures effected in the absence of knowledge of specific phantasy systems would be due to a general redressing of the balance of conflict by true analytic means, bringing in its train increased effectiveness of repression.

If we accept this view we can afford to neglect the practical significance of inexact interpretations. It will be agreed of course that in the hypothetical case we are considering, many of the interpretations would be inexact in that they did not uncover the specific phantasy system, although they might have uncovered systems of a related type with some symbolic content in common. Nevertheless, we are scarcely justified in neglecting the theoretical significance of inexact interpretations. After all, if we remember that neuroses are spontaneous attempts at self-healing, it seems probable that the mental apparatus turns at any rate some inexact interpretations to advantage, in the sense of substitution products. If we study the element of displacement as illustrated in phobias and obsessions, we are justified in describing the state of affairs by saying that the patient unconsciously formulates and consciously lives up to an inexact interpretation of the source of anxiety. It seems plausible, therefore, that another factor is operative in the cure of cases where specific phantasy systems are unknown ; viz. that the patient seizes upon the inexact interpretation and converts it into a displacement-substitute. This substitute is not by any means so glaringly inappropriate as the one he has chosen himself during symptom formation and yet sufficiently remote from the real source of anxiety to assist in fixing charges that have in any case been considerably reduced by other and more accurate analytic work. It used to be said that inexact interpretations do not matter very much, that if they do no good at any rate they do no great damage, that they glide harmlessly off the patient's mind. In a narrow symptomatic sense there is a good deal of truth in this, but in the broader analytic sense it does not seem a justifiable assumption. It is probable that there is a type of inexact interpretation which, depending on an optimum degree of psychic remoteness from the true source of anxiety, may bring about improvement in the symptomatic sense at the cost of refractoriness to deeper analysis. A glaringly inaccurate interpretation is probably without effect unless backed by strong transference authority, but a slightly inexact interpretation may increase our difficulties. Some confirmation of this can be obtained by studying the spontaneous interpretations offered us by patients. These are often extremely accurate in reference to *some* aspect of their phantasy activity, more particularly when the interpretation is truly intuitive, i.e. is not stimulated by intellectual understanding or previous analytic experience. But it will be found that except in psychotic cases, the interpretation offered is not at the moment the true interpretation. Test this by appearing to acquiesce in the patient's view and in nine out of ten cases of neurosis the patient will proceed to treat you with the indifference born of relief from immediate anxiety. The moral is of course that, unless one is sure of one's ground, it is better to remain silent.

The subject is one that could be expanded indefinitely, but I will conclude its purely analytic aspect here by giving a brief illustration. If we recall the familiar intrauterine phantasies which have been variously interpreted from being indications of birth traumas to being representations of pre-latency genital incest-wishes; or the phantasies of attacking the father or his penis in the mother's womb or vagina to which special attention was drawn by Abraham ; or again the more ' abdominal' womb phantasies to which Melanie Klein has attached a specific meaning and significance, it will be seen that we have ample material to illustrate the problem under discussion. I would add only one comment by way of valuation. It is that in the absence of definite evidence indicating specific fixation at some stage or another the more universally such phantasies are found, the greater difficulty we have in establishing their value in any one case. In other words the greater difficulty we have in establishing the neurotic option. In terms of a recent discussion (6) of precipitating factors in neurosis, we cannot speak of a specific qualitative factor in a precipitation series of events until by the uncovering of repression we have proved not only that the same factor existed in the predisposing series, but also that it was pathogenic.

* * *

Before leaving this aspect of the subject, and in order to prevent misunderstanding, it would be well to establish some distinction between an ' inexact' and an ' incomplete ' interpretation. It is obvious that in the course of uncovering a deep layer of repressed phantasy, a great number of preliminary interpretations are made, in many cases indeed cannot be avoided. To take a simple example : it is common experience that in the analysis of unconscious homosexual phantasies built up on an anal organisation, much preliminary work has to be done at a genital level of phantasy. Even when genital anxieties are relieved and some headway has been made with the more primitive

organization, patients can be observed to reanimate their genital anxieties periodically. The anal system has for the moment become too strongly charged. In such a case the preliminary interpretations of genital phantasy would be perfectly accurate and legitimate, but in the pathogenic sense incomplete and indirect. If, however, no attempt were made to uncover anal phantasies and if genital phantasies alone were interpreted, the interpretation would be inexact. If subsequently in the course of analysing anal phantasies, genital systems were re-cathected, and a genital interpretation alone were given, such an interpretation would be not only incomplete but inexact. A similar situation arises with sadistic components of an anal-sadistic system. Preliminary interpretation of the anal component would be incomplete : it would not be inexact unless the sadistic element were permanently neglected. This particular example is worthy of careful consideration : it brings out another point in the comparison of analytic results obtained in recent times with those obtained in earlier years. In the analysis of obsessional neuroses it can be observed that when sadistic components are causing resistance, the resistance frequently takes the form of an exaggeration of seemingly erotic phantasy and ceremonial. And the patient is only too glad to accept an interpretation in terms of libidinal phantasy. The same applies to the defence of erotic components by a layer of sadistic phantasy. Now the whole trend of modern psycho-analytic therapy is in the direction of interpreting sadistic systems and guilt reactions. We are bound, therefore, to consider whether some of the earlier symptomatic successes were not due to the fact that by putting the stress on libidinal factors and only slightly on sadistic factors, the patient was freed from anxiety but left with unresolved (repressed) sadistic systems. It would be interesting to compare the earlier results of analysis of transference and narcissistic neuroses respectively with those obtained in recent times. If the view I have presented is valid, one would expect to find that in former times the results in the narcissistic neuroses were comparatively barren, and the symptomatic results in the transference neurosis more rapid and dramatic. As against this one would expect to find better results from the modern
treatment of narcissistic neuroses and less rapid (if ultimately more radical) results in the transference neuroses. The deep examination of guilt layers might be expected to postpone alleviation in cases where the maladaptation lay more patently in the libidinal organization.[1]
One more comment on ' incomplete ' interpretation. Apart from the degree of thoroughness in uncovering phantasy, an interpretation is never complete until the immediate defensive reactions following on the interpretation are subjected to investigation. The same applies to an interpretation in terms of ' guilt' or ' anxiety ' : the latter is incomplete until the phantasy system associated with the particular affect is traced. The tracing process may lead one through a transference repetition to the infantile nucleus or through the infantile nucleus to a transference repetition (7).

* * *

Turning now to the non-analytical aspect of the problem, there are one or two points worthy of consideration. The psycho-analyst has never called in question the symptomatic alleviation that can be produced by suggestive methods either of the simple transference type or of the pseudo-analytical type, i.e. suggestions based on some degree of interpretative appreciation. He has of course queried the permanence of results or speculated as to the price paid for them in general happiness or adaptability or emotional freedom. But he could not very well question the occurrence of such alleviations ; in his own

[1] If a companion paper were written ' on the exacerbating effect of inexact interpretation ', it would doubtless be concerned mainly with the result of partial interpretation of sadistic phantasy. A common result of disturbing guilt systems without adequate interpretation is that the patient breaks off in a negative transference. Even if his anxiety symptoms have disappeared he may depart with increased inferiority feeling, a sure sign of activated guilt. Short of this dramatic termination, there are many other indications of active resistance following inexact interpretation. During the discussion of this paper, Miss Searl drew attention to a common source of resistance or stagnation during analysis. It is the interpretation of an Id system in terms of a super-ego system or *vice versa*. This observation is certainly sound. It can be demonstrated experimentally with ease during the analysis of obsessional cases. In the early stages of ceremonial formation the protective or cancelling (' undoing ') system is dictated by the super-ego. Sooner or later this is infiltrated with repressed libidinal and sadistic (Id) elements. Continuance of the ' Super-ego' interpretation is then ' inexact' and if persisted in brings the analysis to a standstill.

consultative practice the analyst has many occasions of observing the therapeutic benefit derived from one or more interviews. Even in this brief space he is able to observe the same factors at work which have been described above. Patients get better after consultation either because they have relieved themselves of trigger charges of anxiety and guilt, or because they have been frightened off unconsciously by the possibility of being analysed or because in the course of consultation the physician has made some fairly accurate explanations which are nevertheless sufficiently inexact to meet the patient's need.
Strictly speaking this observation is not an analytical one, but taken in conjunction with the earlier discussion of the effect of inexact interpretation in actual analysis, it seems to justify some reconsideration of current theory of suggestion. One is tempted to short-circuit the process by stating outright that whatever psychotherapeutic process is not purely analytical must, in the long run, have something in common with the processes of symptom formation. Unless we analyse the content of the mind and uncover the mental mechanisms dealing with this content together with its appropriate affect, we automatically range ourselves on the side of mental defence.

When therefore an individual's mental defence mechanisms have weakened and he goes to a non-analytical psychotherapeutist to have his symptoms (i.e. subsidiary defences) treated, the physician is bound to follow some procedure calculated to supplement the secondary defence (or symptomatic) system. He must employ a tertiary defence system. Theoretical considerations apart, it would seem reasonable to commence by scrutinizing the actual technique employed in suggestion. This can be done most conveniently by using a common standard of assessment, to wit, the amount of psychological truth disclosed to the patient. Or, to reverse the standard, suggestive procedure can be classified in accordance with the amount of deflection from psychological truth, or by the means adopted to deflect attention.

Using these standards it would no doubt be possible to produce an elaborate sub-division of methods, but there is no great advantage to be obtained by so doing. It will be sufficient for our purpose to contrast a few types of suggestive procedure, using analytical objectivity as the common measure. The most extreme form of deviation from objectivity is not generally regarded as a suggestive method at all. Yet there is no doubt that it belongs to suggestive procedure and produces very definite results. It is the method of ' neglect' combined with ' counter-stimulation ' employed by the general practitioner or consultant (8).

The psychological truth is not even brushed aside ; it is completely ignored. Nevertheless, stimulated no doubt by intuitive understanding of counter-irritations and attractions, the practitioner recommends his patient to embark on activities outside his customary routine. He advises a change of place (holiday) or of bodily habit (recreation, sport, etc.) or of mental activity (light reading, music-hall, etc.). The tendencies here are quite patent. The physician un-wittingly tries to reinforce the mechanism of repression (neglect) and quite definitely invokes a system of counter-charge, or anticathexis. His advice to go for a holiday or play golf or attend concerts is therefore an incitement to substitute (symptom) formation. And on the whole it is a symptom of the obsessional type. The patient must do or think something new (obsessional ceremonial or thought), or take up some counter attraction (anticathexis, cancellation, undoing, expiation). This counter-charge system no doubt contributes to the success of the general manoeuvre but the repression element is important. The physician encourages the patient by demonstrating his own capacity for repression. He says in effect,' You see, I am blind ; I don't knov what is the matter with you : go and be likewise '.

The next group, though officially recognized, does not differ very greatly from the unofficial type. It includes the formal methods of suggestion or hypnotic suggestion. Here again the tendency is in complete opposition to the analytical truth ; but the repression aspect is not so strongly represented. The suggestionist admits that he knows something of his patient's condition but either commands or begs the patient to neglect it (auxiliary to repression). The patient can and will get better, is in fact better and so on. To make up for the inherent weakness of the auxiliary system, the suggestionist goes through various procedures (suggestions or recommendations) that are again of an obsessional type. Interest has to be transferred to ' something else ' more or less antithetical in nature to the pathogenic interest; and of course in hypnotic procedure there are always remainders of magical systems (gestures and phrases).

A third group is distinguished by the fact that a certain amount of use is made of psychological truth or analytic understanding. Explanations varying in detail and accuracy are put before the patient or expounded to him. This is followed by direct or indirect suggestion. By exhortation or persuasion or implication the patient is led to believe that he is now or ought now to be relieved of his symptoms. Auxiliary suggestions of an antithetical type may or may not be added. Although varying in detail, all these procedures can be included under one heading, viz.: pseudo-analytical suggestion. And as a matter of fact, although the view has aroused much resentment, analysts have made so bold as to describe all pseudo-Freudian analysis as essentially pseudo-analytic suggestion. The only difference they can see is that no open suggestive recommendations are made in the second or third stage of the procedure. As however the negative transference is not analysed at all, and very little of the positive, a state of rapport exists which avoids the necessity for open recommendation. Despite this, and presumably to make assurance doubly sure, a good deal of oblique ethical or moral or rationalistic influence is exerted.

There is one feature in common to all these methods ; they are all backed by strong transference authority, which means that by sharing the guilt with the suggestionist and by borrowing strength from the suggestionist's super-ego, a new substitution product is accepted by the patient's ego. The new ' therapeutic symptom construction ' has become, for the time, ego-syntonic.[2]

At this point the critic of psycho-analysis who for reasons of his own is anxious to prove that psycho-analysis is itself only another form of suggestion, may argue as follows : if in former times analysts did not completely uncover unconscious content, then surely the analytic successes of earlier days must have been due in part to an element of suggestion in the affective sense as distinct from the verbal sense. It may be remembered that the old accusation levelled against psycho-analysis was that analytic interpretations were disguised suggestions of the ' verbal' or ideoplastic order. At the risk of being tedious the following points must be made clear. Analysis has always sought to resolve as completely as possible the affective analytic bond, both positive and negative. It has always pushed its interpretations to the existing maximum of objective understanding. It is certainly possible that the factor of repression (always an unknown quantity) has dealt with psychic constructions that were incompletely interpreted, but analysis has always striven its utmost to loosen the bonds of repression. It is equally possible that when interpretation

has been incomplete some displacement systems are left *to* function as substitutes or anticathexes ; nevertheless analysis has always endeavoured to head

[2] I have omitted here any detailed description of the dynamic and topographic changes involved in the processes of suggestion. These have been exhaustively described by Ernest Jones in the papers already quoted.

off all known protective displacements. In short, it has never sought to maintain a transference as an ultimate therapeutic agent; it has never offered less than the known psychological truth ; it has never sided with the mechanisms of repression, displacement or rationalisation. Having made its own position clear, psycho-analysis offers no counter-attack to the criticism. It offers instead a theory of suggestion. It is prepared to agree that the criticism might be valid for bad analysis or faulty analysis or pseudo-analysis. It adds, however, that bad analysis may conceivably be good suggestion, although in certain instances it has some misgivings even on this point. For example, it has always been poor analysis to stir up repressed sadistic content and then, without analysing the guilt reactions fully, to remove the props of displacement. And it has probably always been good suggestion to offer new or reinforced displacement substitutes and to buttress what tendencies to withdraw cathexis are capable of conscious support. It is conceivably bad suggestion or more accurately bad pseudo-analytic suggestion to disturb deep layers of guilt. Presumably a good deal of the success of ethical suggestion and side-tracking is due not only to the fact that the patient's sadistic reactions are given an extra coating of rationalization, but to the fact that the sidetracking activities recommended act as obsessional ' cancellings ' of unconscious sadistic formations.[3]

In addition to these two factors of repression and substitution there is a third fundamental factor to be considered. A great deal of information has now been collected from various analytical sources to show that at bottom mental function is and continues to be valued in terms of concrete experience. There has of course always been some academic interest in the relation of perceptual to conceptual systems, but the contributions of psycho-analysis to this subject have been so detailed and original that it is for all practical purposes a psychoanalytical preserve. For the unconscious a thought is a substance, a word is a deed, a deed is a thought. The complicated variations which psycho-analysis has discovered within this general system depend on the fact that in the upper layers of the unconscious (if we may use this loose topographical term) the substance is regarded as having different origin, properties and qualities. Put systematically,

[8] In a personal communication Mrs. Riviere has emphasized the importance of sadistic factors in any assessment of analytic or suggestive method.

the nature of the substance depends upon the system of libidinal and aggressive interest in vogue during the formation of the particular layer of psychic organization.

During the primacy of oral interest and aggression, all the world's a breast and all that's in it good or bad milk. During the predominance of excretory interest and anal mental organization, all the world's a belly. During infantile genital phases, the world at one time is a genital cloaca, at another a phallus. The overlappings and interdependence of these main systems give rise to the multiplicity and variety of phantasy formations. One element is however common to all phases, and therefore is represented in all variations of phantasy. This is the element of aggression direct or inverted. So all the substances in the world are benign or malignant, creative or destructive, good or bad. Psycho-analysts have shown over and over again that, given the slightest relaxation of mental vigilance, the mind is openly spoken of as a bodily organ. The mind is the mouth ; talk is urine or flatus, an idea is fertile and procreative. Our patients are ' big with thought' and tell us so when off guard. This has been demonstrated with considerable detail in the analysis of transference phantasies. An interpretation is welcomed or resented (feared) as a phallus. Analysts are reproached for speaking and for keeping silent. Their comments are hailed as sadistic attacks; their silences as periods of relentless deprivation. In short, analysis is unconsciously regarded as the old situation of the infant in or *versus* the world. An interpretation is a substance, good or bad milk, good or bad faeces or urine (or baby, or phallus). It is the supreme parent's substance, friendly or hostile; or it is the infant's substance, returning in a friendly or malignant form, after a friendly or hostile sojourn in the world.

As I have pointed out elsewhere (9) this innate tendency of the mind is a perpetual stumbling block to objectivity not only on the patient's part but on the part of the analyst. It must be constantly measured and allowed for in all stages of analysis. This measurement and uncovering is the essence of transference interpretation. In both transference and projection forms it plays a large part in the fear of analysis which is universally observed. Only the other day a patient with intuitive understanding of symbolism, but without any direct or indirect orientation in analytic procedure expressed the following views during the first stage of analysis: words are really urine and the stream of urine is an attacking instrument: associations may be either unfriendly or friendly urine : interpretation is generally friendly urine, except on days when erotic and sadistic phantasies are important: when the associations are bad the urine is bad; when the interpretation is bad the analyst is putting bad urine into the patient: the patient must get it out or as the case may be the analyst must take it out. Prognostically speaking the situation in this case was not very good, but the material was entirely spontaneous.

As has been remarked this innate tendency of the mind is a perpetual stumbling block to analysis. But what is a stumbling block to analysis may be a keystone to suggestion. At any rate part of a key structure. From the earliest

times some appreciation of the significance of ' substance ' has crept into theories of suggestion ; it is to be seen in the old belief in a ' magnetic fluid ' and in the quite modern ' implantation ' theories of Bernheim and others (ideoplasty). And it seems plausible that these, in their time apparently scientific explanations, are remote derivatives from a more primitive ' concrete ' ideology such as is to be studied in the animistic systems of primitives, the delusional systems of paranoiacs and (given analytical investigation) the transference systems of neurotics. Janet, it will be remembered, regarded the ' somnambulistic passion ' or craving as comparable with the craving of drug addicts ; and Ernest Jones (3) has pointed out the relation of this to psycho-analytic ideas concerning the significance of alcohol (Abraham). Discredited or inadequate theories of suggestion thus come into their own in an unexpected fashion. They *give* us one more hint of the nature of hypnotic and suggestive rapport. And they give us some hint of the therapeutic limits of pseudo-analytic suggestion. The essential substance, symbolized by words or other medium of communication, must be a friendly curative substance. It must be capable of filling a dangerous space in the patient's body-mind, it must be able to expel gently the dangerous substances in the patient's body-mind, or at the least it must be able to neutralize them. In the process of neutralizing guilt, it must not awaken anxiety. The hysteric, for example, must not be made psychically pregnant in the course of psychic laparotomy. So the pseudo-analytical suggestionist does well to alleviate anxieties before administering his suggestive opiate for guilt. And he should steer clear of analysing sadism. The general practitioner sets him a good example in his unofficial and unwitting system of suggestion (8). As we have seen the latter not only weighs in on the side of repression and inculcates policies of obsessional anticathexis, but he caters for the patient's fundamental core of paranoia. He doesn't know what is wrong with his patient's mind but he knows, or thinks he knows, what is wrong with his patient's intestinal system. And he uses cathartic drugs or gentle laxatives to drive out the poison, following them up with friendly tonics and invigorating haematinics. In this way he deals with the paranoidal and dangerous omnipotence systems of his patient, without bringing the mind into the matter at all. The suggestionist who openly endeavours to deal with mind through mind should remember that in the last resort he must base his suggestive interferences on a system of ' friendly paranoia '. Here again the difference between suggestion and true analysis becomes apparent. Analysis must at all times uncover this deepest mental system : the suggestionist with an eye on his patient's anxiety reactions must invariably exploit it.

Conclusion.

There are many other factors in the operation of suggestion, concerning which analysis has had or will have much to say. But for the present purpose it is unnecessary to go into greater detail. Examination of the effect of inexact interpretation in analysis focusses our attention on the possibility that what is for us an incomplete interpretation is for the patient a suitable displacement. By virtue of the fact that the analyst has given the interpretation, it can operate as an ego-syntonic displacement system (substitution-product, symptom). Applying this to the study of methods of suggestion, we see that suggestion technique varies in accordance with the emphasis placed on various defensive mechanisms. All methods depend on the mechanism of repression, but as regards auxiliaries to repression there are quite definite variations in method. In general, non-analytical types of suggestion, by virtue of their complete opposition to the psychological truth and the stress they put on modifications of conduct and thought, might be regarded as ' obsessional systems of suggestion'. Pseudo-analytical types, although nearer the truth, are yet sufficiently remote to operate by focussing energy on a displacement, and in this respect might be called ' hysterical suggestions of a phobiac order '. But the most original and in a sense daring technician, who seldom gets credit for being an expert in suggestion, is the general practitioner or consultant. Intuitively he attempts to deal at once with the patient's superficial anxiety layers and his deepest guilt layers. He is unwittingly a pure ' hysterical suggestionist' in the sense that he plumps for repression and tacitly offers his own repressions (ignorance) as a model; but by his use of drugs he shows intuitive appreciation of the deeper cores of guilt which, under other circumstances, give rise to paranoia. And he plays the rdle of the ' friendly persecutor'. He is
in this respect the lineal descendant of the first magical pharmacologists.
These conclusions do not pretend to be original. It has long been held that hypnotic manifestations represent an induced hysteria, and similar suggestions have been made by Rado" (5) for the abreaction phenomena of catharsis. Abraham (4) considered that states of autosuggestion were induced obsessional systems and of course the induction or development of a transference ' neurosis ' during analysis is regarded as an integral part of the process. Current types of pseudo-analytical suggestion have not received the same amount of attention. And since they are being employed more and more frequently in psychotherapeutic circles, it is high time to give them some more definite status. In the sense of displacement, the system they endeavour to exploit is a phobia system. For the treatihent to be successful, the patient must develop an ego-syntonic phobia. One might regard this form of suggestion as a kind of homeopathy. The suggestionist plays the patient at his own game of symptom formation.

REFERENCES

1. Freud: *Group Psychology and the Analysis of the Ego.* Hogarth Press, 1922.

2. Ferenczi: ' Introjection and Transference '. *Contributions to Psycho-analysis,* 1916.

3. Ernest Jones : ' The Action of Suggestion in Psychotherapy ' ; ' The Nature of Auto-suggestion'. *Papers on Psycho-analysis.* Bailliere, Tindall & Cox, 1923, 340-381, 382-403.

4. Abraham: ' Psycho-analytical Notes on Coue's Method of Self-mastery '. *International Journal of Psycho-Analysis,* 1926, vii, 190-213.

5. Rado : ' The Economic Principle in Psycho-Analytic Technique '. *International Journal of Psycho-Analysis,* 1925, vi, 35-44.

6. 'The Significance of Precipitating Factors in Neurotic Disorder'. A Symposium held by the British Psycho-Analytical Society, May 6, 1931.

7. Glover : ' The Technique of Psycho-Analysis '. (JOURNAL SUPPLEMENT No. 3), 1928.

8. Glover : ' The Psychology of the Psychotherapist '. *British Journal of Medical Psychology,* 1929, ix, 1-16.

9. Glover : ' Introduction to the Study of Psycho-analytical Theory ' *International Journal of Psycho-Analysis,* 1930, xi, 471-484.

Nous sommes arrivés la dernière fois au point où nous avons essayé de commencer concentriquement à désigner la constellation du désir de *l'obsessionnel*, et je vous ai annoncé pour aujourd'hui, à l'intérieur de ce que j'ai commencé à approcher en vous parlant de la position de la demande chez *l'obsessionnel*, cette demande tellement précocement ressentie par l'Autre comme pourvue de cet accent spécial d'insistance qui la rend si difficile à tolérer.

D'autre part, ce besoin de destruction du désir de l'Autre chez *l'obsessionnel* est aussi quelque chose qui d'ores et déjà amorçait notre propos d'aujourd'hui, à savoir la fonction de certains *fantasmes*.

Ce n'est évidemment pas en vain que dans le travail de l'auteur que j'ai choisi de prendre pour base…
c'est moins une critique au sens polémique du mot qu'une critique au sens analyse systématique
…ce n'est pas en vain que ce fantasme phallique…
nommément donc dans l'article de 1950,
Revue française de psychanalyse, 1950, n°2, avril-juin [57]
…vient sous la forme de l'examen spécial de l'importance que prend l'envie du pénis chez la femme au cours d'une analyse d'une névrose obsessionnelle.

Ce n'est évidemment pas tout ce que je vous enseigne…
l'importance du *signifiant phallus* naturellement
…qui ici prouvera que l'on donne à cet élément une importance exagérée.

Il s'agit de voir comment *on en use* et il ne s'agit pas non plus, bien entendu, de se livrer au petit jeu facile de critiquer l'issue d'un traitement que l'on présente d'ailleurs comme inachevé et de juger du dehors quelque chose dans lequel on n'est pas entré.

57 Maurice Bouvet : « Incidences thérapeutiques de la prise de conscience de l'envie du pénis dans la névrose obsessionnelle féminine », Revue Française de Psychanalyse, XIV, 1950, n° 2, p. 215-243 ; et dans Œuvres, T. 1, p. 49-73, Paris, Payot, 1967.

Simplement, dans cette observation, ce que je vous donne comme élément marquant en quelque sorte, disons les hésitations de la direction, voire une direction franchement opposée à celle qui pourrait nous paraître logique.

Si nous le faisons, ce n'est jamais à partir de l'observation elle-même…
considérée comme une suite
et un compte-rendu de faits
…mais à partir des articulations de l'*auteur* lui-même.

Je veux dire, des interrogations qu'il se pose, que vous pourrez trouver toujours exprimées au bon endroit car, bien entendu, les propriétés de l'esprit humain, *le bon sens* en particulier, sont bien…
comme on l'a dit avec justesse, *et non sans ironie*
…« *la chose du monde la plus répandue* ». [Descartes]

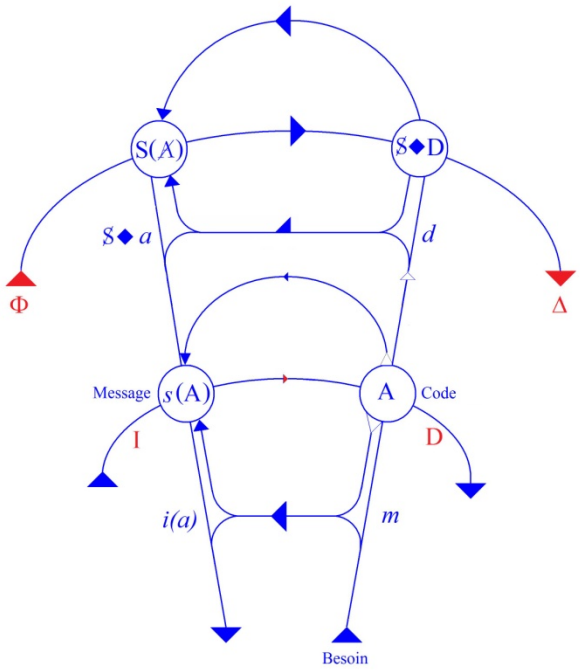
Et il n'est pas douteux que ce qui nous fait obstacle ici a déjà fait obstacle dans l'esprit des auteurs, et qu'en plus c'est un fait que dans cette observation ces obstacles sont pleinement articulés.

Il y a des interrogations, je dirais bien plus, il y a des remarques concernant l'issue paradoxale, la non issue de ce qu'on cherchait.
Il y a enfin des contradictions auxquelles peut-être l'auteur lui-même ne donne pas toute l'importance qu'elles peuvent avoir mais qui assurément peuvent être qualifiées de telles puisqu'elles sont inscrites noir sur blanc dans son texte.

Donc…
pour en venir à ce que nous allons essayer de formuler aujourd'hui concernant ce qui constitue la direction générale de ce traitement, la façon dont il s'articule
…nous allons d'abord essayer d'aller au vif de ce dont il s'agit, c'est-à-dire de poser la différence qu'il y a

- entre quelque chose qui se présente comme *articulé* et non comme *articulable*,
- et entre ce qui *est visé* et ce qui *est fait effectivement*.

Prenons comme point de départ notre *schéma*,
et commençons par en faire *le lieu* d'un certain nombre
de positions qu'il complète et qui nous permettent
également de nous retrouver sur ce que
nous connaissons de plus familier et qui s'y trouve
représenté dans un certain ordre et une certaine *topologie*.



Qu'est-ce que c'est…
en posant la question une fois de plus
…que cette ligne signifiante, la ligne du haut
de notre schéma ?

C'est *une ligne signifiante*, nous l'avons dit,
en ce qu'elle est *structurée comme un langage*. D'autre part,
pour être *structurée comme un langage*, c'est précisément
cette sorte de phrase *que le sujet ne peut pas articuler* et que nous
devons l'aider à articuler.

Comment est-elle située sur ce schéma ?
Comment pouvons-nous la comprendre ?

Ce qu'*elle structure* c'est en somme, dirons-nous,
l'ensemble de la névrose, la névrose étant ici identique,
non pas à un objet, à une sorte de parasite,
à quelque chose qui serait étranger à la personnalité
du sujet, mais étant justement *toute la structure analytique*
qui est dans ses actes, sa conduite.

En somme, à mesure que s'est avancé le progrès
de notre conception concernant la névrose, nous
nous sommes aperçus qu'elle est non seulement faite…
    dans ses éléments signifiants
…de *symptômes* décomposables dans les effets de signifié
de ce signifiant…
    puisque c'est ainsi que j'ai appris
    à retraduire ce que FREUD articule
…mais que toute la personnalité d'une certaine façon
porte la marque de ces rapports structuraux.

C'est quelque chose qui va bien au-delà de ce que
le mot *personnalité*, avec ce qu'il a comporté de statique,
entraîne dans une espèce d'acception première,
c'est-à-dire dans ce qu'on appelle le caractère.

Ce n'est pas cela, c'est la personnalité au sens
où elle dessine dans les comportements,
dans les rapports à l'Autre et aux autres :

- *un certain mouvement* qui se retrouve toujours le même,
- *une scansion*,
- *un certain mode de passage* de l'autre à l'Autre, et encore à un Autre qui se retrouve toujours et sans cesse, qui forme le fond, la modulation si vous voulez, de l'action obsessionnelle.

Ceci veut dire que c'est l'ensemble du comportement
obsessionnel, et même hystérique d'ailleurs.

Si nous disons que c'est structuré comme un langage,
ce n'est pas pour dire qu'au-delà du langage articulé
qui s'appelle discours il y a quelque chose qui,
prenant tous les actes du sujet, aurait cette sorte
d'équivalence au langage qu'il y a dans ce qu'on
appelle *un geste*…
    car *un geste* n'est pas simplement un mouvement
    bien défini, le geste est signifiant
…cela ne suffirait pas à dire ce qu'il recouvre.

On pourrait presque employer l'expression en
français, qui colle parfaitement, de « *une geste* »
au sens où on l'emploie dans « *la chanson de geste* » :
La geste de Roland, c'est-à-dire la somme de son histoire.

En fin de compte c'est une parole, si vous voulez, et d'une certaine façon la somme du comportement du névrosé se présente comme une parole, et même comme une *parole pleine*, dirai-je…

au sens où nous en avons vu le sens primitif de cette *parole pleine* qui engage sous la forme d'*un discours*

…d'*une parole pleine* elle aussi, *une parole au sens entièrement cryptographique* inconnue du sujet quant au sens…

encore qu'en somme il la prononce

- par tout son être,
- par tout ce qu'il manifeste,
- par tout ce qu'il évoque et a réalisé inéluctablement dans une certaine voie d'achèvement, et d'inachèvement si rien n'y intervient qui soit de cet ordre d'oscillation qui s'appelle l'analyse

…donc *une parole prononcée par* ce sujet barré, *ce sujet barré à lui-même* que nous appelons *l'inconscient*.

C'est ainsi que nous le représentons sous la forme d'un signe, $.

Ici, c'est bien de cela qu'il s'agit.

En somme ce que vous voyez se discerner dans cette distinction que nous sommes en train de faire, c'est que nous avons défini l'Autre…

avec le grand A

…comme le lieu de la parole :
l'Autre s'institue et se dessine par le seul fait que le sujet parle :
Du fait qu'il se sert de la parole, ce grand Autre naît comme lieu de la parole.

Cela ne veut pas dire qu'il soit pour autant réalisé comme sujet dans son altérité :
l'Autre est invoqué chaque fois qu'il y a parole.
Je pense que je n'ai pas besoin de revenir sur ceci, j'y ai assez insisté.

Mais alors cet *au-delà*, que vous voyez ici, qui est justement celui qui s'articule dans la ligne haute de notre schéma, c'est en somme *l'Autre de l'autre*.

C'est cette parole qui est articulée à l'horizon de l'autre comme tel, c'est cet *Autre de l'autre* dont il s'agit, et dont nous dirons que cet *Autre de l'autre*, à savoir *le lieu où la parole* de l'autre se dessine comme telle, il n'y aurait aucune raison qu'il nous soit fermé.

C'est même le principe de la relation intersubjective comme telle, c'est que cet Autre comme lieu de parole nous est immédiatement et effectivement donné comme sujet, c'est-à-dire comme sujet qui nous pense nous-mêmes comme son Autre.

C'est là le principe de toute stratégie :
quand vous jouez au jeu d'échecs avec quelqu'un,
vous lui *attribuez* autant de calculs que vous en faites.

Pourquoi…
    puisque nous osons donc dire que cet *Autre de l'autre*,
    qui devrait nous être l'élément le plus *transparent*,
    est donné en quelque sorte avec la dimension
    de l'Autre, que cet *Autre de l'autre* c'est là même
    où s'articule le discours de l'inconscient,
    ce quelque chose d'articulé qui n'est pas
    par nous articulable
…pourquoi devons-nous le faire ?

Qu'est-ce qui fait que nous sommes *en droit* de le faire ?

C'est fort simple :
cet Autre…
    auquel dans l'expérience et par les conditions
    de la vie humaine, qui fait que la vie humaine
    justement est engagée dans *la condition de la parole*
…cet Autre auquel nous sommes soumis par *la condition de la demande*, nous ne savons pas ce qu'est *pour lui* notre *demande*.

Et pourquoi ne le savons-nous pas ?
Qu'est-ce qui lui donne cette opacité ?

Ce sont là des évidences, mais encore des évidences dont les données ne sont pas justement ce qui est le moins utile à articuler.
Nous nous contentons toujours de les obscurcir sous la forme d'espèce d'objectivations prématurées.

Pourquoi est-ce donc cet Autre dont nous ne savons pas comment il accueille notre demande ?

En d'autres termes, pourquoi, dans notre stratégie, il va devenir *unbewußt* et réaliser cette position paradoxale de son discours ?

C'est cela que je veux dire quand je vous dis que *l'inconscient c'est le discours de l'Autre*.

C'est ce qui se passe virtuellement à cet horizon de l'*Autre de l'autre* en tant que c'est là que se produit *la parole de l'Autre*, cette parole de l'Autre en tant qu'elle devient notre *inconscient*, c'est-à-dire *quelque chose* qui vient en nous présentifier un Autre capable de nous répondre par le seul fait qu'*en ce lieu de la parole nous faisons vivre un Autre, capable de nous répondre*.

C'est bien pourquoi il nous est opaque : c'est parce qu'il y a quelque chose que nous ne connaissons pas en lui, et qui nous sépare de sa réponse à notre demande, et ce n'est pas autre chose qui s'appelle son *désir*.

Ceci suffit à nous faire apercevoir tout de suite quelque chose, c'est que le point essentiel de cette remarque…
qui n'est une évidence qu'en apparence
…prend sa valeur en fonction de ceci :
que ce désir justement est situé là :

- entre l'Autre comme *lieu* pur et simple *de la parole*
- et l'autre en tant qu'il est un être de chair à la merci duquel nous sommes pour la satisfaction de notre *demande*.

Mais que ce *désir* soit situé là, c'est justement cela qui conditionne son rapport avec quelque chose qui est justement de l'ordre de la parole, qui est :

- cette *symbolisation de l'action du signifiant sur le sujet* comme tel,

- cette *chose* qui fait en somme ce que nous appelons un *sujet*, que nous symbolisons avec cet $\$$.

C'est autre chose que purement et simplement un *soi-même*, je veux dire ce que l'on appelle selon un mot élégant en anglais…

le fait de le dire en anglais, de l'isoler, permet de bien distinguer ce que ça veut dire

…le *self*, c'est-à-dire ce qu'il y a d'irréductible dans *cette présence de l'individu au monde*.

Ce quelque chose devient sujet à proprement parler, et *sujet barré* au sens où nous le symbolisons pour autant qu'il est marqué de cette condition qui le *subordonne*, non seulement à l'Autre en tant que *lieu de la parole*…

c'est le sujet défini comme moment, non pas d'un certain rapport au monde, d'un rapport de l'œil au monde, du rapport sujet-objet qui est celui de la connaissance chez le sujet en tant qu'il naît au moment de l'émergence de l'individu humain dans les conditions de la parole

…en tant donc qu'il est *marqué*, je vous l'ai dit, par l'Autre, non pas simplement en tant que *lieu de la parole*, mais en tant que lui-même, cet Autre, est conditionné et marqué par ces conditions de *la parole*.

Que voyons-nous donc à *cet horizon ainsi rendu opaque par l'obstacle du désir de l'Autre* ?

C'est ce quelque chose qui renvoie le sujet ainsi marqué à sa propre demande, qui le met dans un certain rapport…

le rapport ici désigné par le symbole du petit losange que je vous ai expliqué la dernière fois

…à sa demande, pour autant très précisément que *l'Autre*, si l'on peut dire, *ne répond plus* comme on dit.

Ici, *grand A ne répond plus*, ce qui est très célèbre sous d'autres initiales.

Au niveau du sujet, ce qui tend à l'horizon à se produire, c'est cette confrontation, ce renvoi du sujet à sa propre demande sous les formes de signifiants, si l'on peut dire *englobants* par rapport au sujet, ces signifiants dont le sujet lui-même devient le signe.

C'est à l'horizon de cette non réponse de l'Autre
que nous voyons se dessiner dans l'analyse,
et pour autant justement qu'au départ l'analyste…
    en tant qu'il vient d'abord à n'être rien d'autre
    que le lieu de la parole, qu'une oreille
    qui écoute et qui ne répond pas
…va en somme pousser le sujet à se détacher,
à s'opposer à quelque chose dont l'expérience
vous montre qu'elle se montre en filigrane
dans son discours, c'est-à-dire justement ces formes
de la demande qui nous apparaissent sous la forme
de ce que nous appelons phase *anale*, phase *orale*, phase
de toutes les façons que vous voulez, mais qui
se caractérisent en quelque sorte par quoi ?

Que voulons-nous dire quand nous parlons de ces *phases* ?
N'oublions quand même pas que notre sujet ne retourne
pas devant nous progressivement à l'état de *nourrisson* !
Nous ne nous livrons pas à une opération fakirique.
Je pense qu'il faudrait voir le sujet remonter
le cours du temps et se réduire à la fin à la semence
qui l'a engendré !

Ce dont il s'agit, c'est de signifiants.

Ce que nous appelons *phase orale, phase anale,* c'est la façon
dont le sujet articule sa demande par l'apparition
dans son discours…
    ici au sens le plus vaste, dans toute la façon
    dont se présentifie devant nous sa névrose
…des *signifiants* qui se sont formés à telle ou telle étape
de son développement, qui étaient les *signifiants* qui
lui servaient dans les phases, soit plus récentes,
soit plus anciennes, à articuler sa *demande*.

Ce qui s'appelle en d'autres termes *fixation*,
par exemple, c'est la prévalence gardée par telle ou
telle forme de signifiant, oral ou autre, avec toutes
les nuances que vous avez apprises à articuler.

C'est cela que ça veut dire.

C'est l'importance spéciale qu'ont gardée certains
systèmes de signifiants, et qui s'appelle *régression*.

C'est ce qui se passe, pour autant que ces *signifiants* sont rejoints par l'ouverture au discours du sujet, précisément de ceci, d'être simplement, en tant que parole : sans qu'elle n'ait rien à demander de spécial, elle se profile dans la dimension de la demande, et c'est pour cela que toute la perspective est rétroactivement ouverte sur ce dans quoi le sujet a vécu depuis sa prime et plus tendre enfance, à savoir précisément la condition de la *demande*.

Il s'agit, cette régression, de savoir ce que nous en faisons. Toute la question est là. Nous sommes là pour y répondre, ou pour dire ce qui se passe quand nous n'y répondons pas, et ce que nous pouvons faire d'autre. Tel est le but qui mérite d'être atteint.

Ici je vous fais remarquer en passant qu'en somme les signifiants qui sont ici intéressés dans cette régression du discours, c'est donc quelque chose que nous devons considérer comme étant dans la structure du discours lui-même, or c'est d'ailleurs toujours là, que nous les *découvrons,* dans ces deux lignes :

- la suite signifiante,
- les significations toujours produites selon la loi de la chaîne signifiante.

$$\frac{S_1 \ldots S_2 \ldots S_3 \ldots S_4 \ldots}{s_1 \ldots s_2 \ldots s_3 \ldots s_4 \ldots}$$

Si vous voulez, ces deux choses s'équivalent par une anticipation de la suite signifiante, toute chaîne signifiante ouvrant devant elle l'horizon de son propre achèvement, et en même temps, par une rétroaction, une fois qu'est venu naturellement le terme *signifiant* qui, si l'on peut dire, double la phrase, qui fait que ce qui se produit au niveau du signifié a toujours cette fonction, si l'on peut dire, rétroactive.

Ici le S_2 déjà se dessine au moment où le S_1 s'amorce, et ne s'achève qu'au moment ou le S_2 *rétroagit* sur le S_1.

Un certain décalage existe toujours du signifiant
à la signification.

C'est même cela qui donne à toute signification…
en tant qu'elle n'est pas une *signification naturelle*,
qu'elle n'est pas liée à cette ébauche toute
momentanée de l'instance du besoin chez le sujet
…qui en fait ce quelque chose d'essentiellement
métonymique, c'est-à-dire toujours lié à ce qui lie
en soi la chaîne signifiante à ce qui la constitue
comme telle : ces liens, ces nœuds…
que nous pouvons appeler justement ainsi,
momentanément et pour les distinguer,
d'un certain Σ [sigma] si vous voulez, c'est-à-dire
cet au-delà de la chaîne signifiante dans
laquelle nous essayons de la réduire

$$\Sigma$$

$$\frac{S_1 \ldots S_2 \ldots S_3 \ldots S_4 \ldots}{S_1 \ldots S_2 \ldots S_3 \ldots S_4 \ldots}$$

…ces signifiants précisément que nous trouvons dans
cette confrontation du sujet à la demande, dans cette
sorte de réduction de son discours à ces signifiants
élémentaires, qui est ce que nous discernons
en filigrane dans tout ce qui nous évoque…
et qui est justement ce qui fait
le fond de notre expérience
…ce par quoi nous retrouvons les mêmes *lois structurales*
dans toute la conduite du sujet, dans le mode
dont il nous l'exprime.

Quelquefois même jusque dans la scansion,
dans la façon motrice dont il l'articule, pour autant
qu'un *bégaiement*, qu'un *balbutiement* ou que n'importe quel
trébuchement de parole, comme je me suis exprimé ailleurs,
peut être pour nous significatif de quelque chose
qui, fondamentalement, est de l'ordre d'un *signifiant de la
demande* comme manque, oral ou anal pour autant.

Qu'est-ce que cela nous permet, d'ores et déjà, au passage, de concevoir ?

C'est que c'est bien de cela qu'il s'agit, et qui fait…

comme un petit groupe d'études dirigé par le plus amical de mes collègues, à savoir LAGACHE, en a fait la découverte avec un étonnement dont il faut bien qu'il soit motivé par une espèce de malentendu permanent

…qui fait que partout où en français nous voyons le mot « *instinct* »…

c'est dans les références faites au *texte allemand*, et cela a été une surprise pour ce groupe

…on ne trouve jamais rien d'autre que *le terme de Trieb*, *Trieb* ou *pulsion*, comme nous traduisons.

Et à la vérité, *pulsion* obscurcit plutôt la chose.

Le terme anglais c'est *drive*, et si nous voulions trouver quelque chose en français, nous n'avons guère rien qui permette, étant donné le véritable sens de *Trieb*, de le traduire.

Je dirais qu'il faudrait choisir un mot scientifique…

le mot *tropisme*, qui est spécialement fait pour désigner les éléments irrésistibles, considérés comme irréductibles à l'attraction *physico-chimique* de certaines attractions telles qu'elles s'exerceraient dans le comportement animal

…qui nous permettrait justement d'exorciser le côté toujours plus ou moins finaliste qu'il y a dans le terme d'*instinct*.

Je dirai que c'est quelque chose en fin de compte qui est bien aussi de cet ordre que nous rencontrons ici dans notre notion freudienne du *Trieb*.

Traduisons-le, si vous voulez, par le mot français *attirance*, que j'employais à l'instant pour parler des *tropismes*, à ceci près que ce dont il s'agirait là, c'est de ce quelque chose qui situe le sujet humain dans une certaine dépendance nécessaire de quelque chose.

Je ne peux pas dire que l'être humain n'est pas le sujet obscur, sous les formes grégaires de l'attirance organique vers l'élément de climat par exemple, ou d'autre nature, ce n'est évidemment pas là que se développe notre intérêt à nous autres dans le champ que nous sommes appelés à explorer dans l'analyse, qui bien entendu est quelque chose qui nous fait parler de ces diverses phases, orale, anale, génitale, et autres. Et que voyons-nous ?

C'est que dans la théorie analytique, c'est en effet une certaine nécessité, un certain rapport qui le met dans un rapport de subordination, de dépendance, d'organisation et d'attirance par rapport à quoi ?

À des signifiants. Empruntés à quoi ?
Au registre, à la batterie d'un certain nombre de ses propres organes. Ce n'est dire rien d'autre que de dire que survit une fixation orale ou anale chez un sujet adulte si ce n'est précisément de le faire dépendre de quoi ? D'une certaine *relation imaginaire*.

Mais sans aucun doute, ce que nous articulons de plus ici, c'est que ceci est porté à la fonction de *signifiant*. Si ce n'était pas *isolé* comme tel, *mortifié* comme tel, cela ne saurait avoir l'action économique que cela a dans le sujet, pour une très simple raison : c'est que les *images* comme telles ne sont jamais liées précisément qu'à *la suscitation* ou à *la satisfaction* du *besoin*, ceci, même…
je ne manque pas de le dire à l'occasion
…quand il s'agit de *besoin* purement et simplement.

Si le sujet reste en quelque sorte attaché à ces images hors de leur texte, images :
orales là où il ne s'agit pas de nourriture,
anales là où il ne s'agit pas d'excréments,
c'est quand même bien que *ces images ont pris une autre fonction*.

C'est de *la fonction signifiante* dont il s'agit.
La pulsion, comme telle, c'est justement l'expression maniable de concepts qui valent pour nous, qui nous expriment cette dépendance du sujet par rapport à un certain signifiant.

Ce qui est important est ceci :
c'est que *ce désir du sujet rencontré comme l'au-delà de la demande* est ce qui le fait opaque à notre demande et ce qui aussi installe son propre discours comme quelque chose qui est absolument nécessaire à notre structure, mais qui nous est par certains côtés impénétrable, qui en fait un discours inconscient.

Ce désir donc, qui en est la condition, est soumis lui-même à l'existence d'un certain *effet de signifiant*, ce que je vous ai expliqué au début de cette année… je veux dire à partir de Janvier …sous le nom de la *métaphore paternelle*.

Ceci signifie que c'est pour autant qu'à l'horizon apparaît le *Nom du Père*, en tant qu'étant lui-même *le support de la chaîne signifiante*, de *l'ordre instauré par la chaîne signifiante*.

C'est uniquement *en tant que cette métaphore s'établit*, *métaphore* :
- du *désir primitif*,
- du *désir opaque*,
- du *désir obscur* que représente *le désir de la mère*,
- de ce quelque chose qui d'abord est complètement fermé pour le sujet, et qui ne peut rester fermé qu'en raison de *la formule de la métaphore*.

À savoir celle que je vous ai *déjà symbolisée par le rapport de deux signifiants*, l'un étant dans deux positions différentes :

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \rightarrow S\left(\frac{S}{\text{phallus}}\right)$$

Le *Nom du Père* sur le *désir de la mère* [S / S'], et le *désir de la mère* sur sa symbolisation [S' / *x*].

Sa détermination comme signifié est quelque chose qui se produit par un effet métaphorique et - je vous l'ai dit - là où le *Nom du Père* manque c'est précisément là que ne se produit pas cet *effet métaphorique* : je ne peux pas arriver à faire venir au jour ceci, qui fait désigner le *x*, à savoir le *désir de la mère,* comme étant proprement *le signifiant phallus* [S (S / *phallus*)].

C'est bien ce qui se produit dans la psychose, pour autant que le *Nom du Père* est rejeté, je veux dire est l'objet d'une *Verwerfung* primitive qui n'entre pas dans le cycle des signifiants.

Et c'est pourquoi aussi le désir de l'Autre, et nommément le *désir de la mère*, n'y est pas symbolisé. C'est très précisément ce qui sur ce schéma…
si nous devions représenter
la position de la psychose
…nous ferait dire que ce désir, comme tel, je ne veux pas dire en tant qu'existant, chacun sait bien que même les mères d'un psychotique ont un désir, encore que ce ne soit pas toujours sûr, mais assurément il n'est pas symbolisé dans le système du sujet et, n'étant pas symbolisé, c'est cela qui nous permet de *voir ce que nous voyons*, à savoir que pour le psychotique la parole de l'Autre ne passe nullement dans son inconscient.

L'Autre lui parle sans cesse, l'Autre en tant que lieu de la parole. Cela ne veut pas dire forcément vous ou moi, cela veut dire à peu près la somme de ce qui lui est offert comme champ de perception.

Et ce champ lui parle de nous, naturellement, et aussi bien pour prendre un exemple, le premier qui vient à la mémoire, celui bien connu, récité hier soir par […]. Il nous disait que dans les délires, la couleur rouge d'une auto peut vouloir dire qu'il est immortel.

Tout lui parle, parce que rien de *l'organisation symbolique* destinée à renvoyer l'Autre là où il doit être, c'est-à-dire dans son inconscient, rien n'est réalisé de cet ordre.

Et c'est pour cela, si je puis dire, que l'Autre parle d'une façon entièrement homogène à cette première et primitive parole qui est celle de *la demande*.

C'est pour cela que tout se sonorise, que le « *ça parle* » qui est dans l'inconscient pour le sujet névrotique, est au dehors pour le sujet psychotique.

Que « *ça parle* » et que « *ça parle tout haut* » de la façon la plus naturelle, il n'y a pas lieu de s'en étonner.

Si l'Autre est le lieu de la parole, c'est là que « *ça parle* », et que ça retentit de tous côtés.

Naturellement, nous en trouvons le cas extrême au point de déchaînement de la psychose, là où, comme je vous l'ai toujours formulé, ce qui est *Verwerfung*, ou rejeté du *symbolique*, réapparaît dans le *réel*.

Ce *réel* dont il s'agit, c'est justement là, l'*hallucination*, c'est-à-dire l'Autre en tant qu'il parle.

C'est toujours dans l'Autre bien entendu que *ça parle*, mais là ça prend la forme du *réel*.

Le sujet psychotique n'en doute pas :
c'est l'Autre qui lui parle, et qui lui parle par tous les signifiants.

Et il suffît de se baisser pour les ramasser à la pelle dans le monde humain.

L'affiche, etc., tout ce qui nous entoure a un caractère marqué de signifiant.

Le caractère de lâchage, de dissolution sera plus ou moins grand selon l'état de la psychose.

Tout ce que nous voyons…
et ce que FREUD nous articule comme étant ce dans quoi la psychose s'organise, s'articule
…est justement fait pour suppléer à cette absence en son point organisé, je veux dire descendant de la structure signifiante du désir de l'Autre.

Car que nous présentent les formes les plus bénignes de la psychose si ce n'est…
bien sûr, fondamentalement, et tout à fait dans l'état extrême de dissolution
…un pur et simple discours de l'Autre.

À savoir que ça vient *scander* ici *sous la forme d'une signification…*
c'est-à-dire comme je vous
l'ai montré il y a deux ans
…ces sortes très curieuses de décomposition de
la parole qui, de par la structure même de ce qui
nous est présenté ici…
je ne pouvais pas vous le montrer alors
…s'avèrent nécessairement *comme étant code du message sur le code* :
ce qui est renvoyé de A est ensuite tout ce que
le sujet a à sa disposition pour faire vivre
le discours de l'Autre.

Vous vous rappelez SCHREBER, *la langue fondamentale* :
chaque mot qui lui est donné comporte en lui-même
cette espèce de définition dont l'avènement
se produit avec l'issue du mot même.
C'est un *code de message sur le code*, et inversement ces *phrases* :

- « *Comment c'est…* »
- « *Tu n'as qu'à…* »
- « *Peut-être voudra-t-il…* »

et encore : le « *voudra-t-il* » est de trop dans la phrase.

Mais il n'y a que cela, c'est-à-dire une série
de messages qui ne visent que ce qui dans le code
se rapporte au *messager*, ce qui dans le code…
ces particules, ces pronoms
personnels, ces verbes auxiliaires
…désigne la place du messager.

Ceci se reporte strictement sur ce graphe.
Je ne veux pas m'étendre trop, vous le verrez dans
mon article sur les psychoses qui va paraître, où
j'ai fait un peu la synthèse de mon cours d'il y a
deux ans avec ce que je vous fais cette année[58].

Je ne veux pas y insister maintenant, ce que je veux
vous dire à ce propos, c'est qu'il est tout à fait
évident que quelque chose comme le *délire de jalousie* tel que
FREUD lui-même l'articule comme négation du sujet,
le « *je l'aime* » étant moins le sujet homosexuel que
le sujet semblable, c'est-à-dire bien entendu, *comme tel homosexuel*.

58 Jacques Lacan : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in La psychanalyse n°4, 1958.

FREUD dit : « *Ce n'est pas moi qu'il aime, c'est elle.* »

Qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est précisément que le *délire de jalousie...*
pour autant qu'il fait *obstacle* à ce pur et simple déchaînement de la parole, de l'interprétation
...est justement ce quelque chose qu'il essaye de restaurer, de restituer : *le désir de l'Autre*.

La structure du *délire de jalousie*, c'est justement d'attribuer à l'Autre un désir qui est cette sorte de désir, esquissé, ébauché dans *l'imaginaire*, qui est celui du sujet.

Il est attribué à l'Autre :

« *Ce n'est pas moi qu'il aime...*

le sujet, le rival

...c'est ma conjointe. »

J'essaye comme psychotique d'instituer dans l'Autre ce désir qui est très précisément cette fonction, ce rapport essentiel qui ne m'est pas donné,
- parce que je suis psychotique,
- parce que nulle part ne s'est produit cette *métaphore essentielle* qui donne au désir de l'Autre ce *signifiant primordial*, ce signifiant qui s'appelle *le signifiant phallus*, et dont nous allons voir maintenant, à propos de ce qui est fait pour cette patiente, l'utilisation.

Ce *signifiant phallus*, il reste quand même qu'il y aurait quelque chose d'assez obscur à l'admettre comme étant essentiel et en quelque sorte *préférentiel* par rapport à toutes sortes d'autres objets que d'ailleurs nous voyons à l'occasion jouer un rôle homologue.

Les équivalences qui ont été faites entre le *signifiant phallus* et le *signifiant excrémentiel* par exemple, le *signifiant sein* plus exactement l'extrémité du sein, objet de tout nourrissage, sont bien là. C'est-à-dire qu'il est ouvert à toutes sortes d'équivalences.

Ce qui fait son privilège, il peut être très difficile de nous apercevoir de quoi…
Que c'est, bien évidemment, ce quelque chose qui le met à une certaine place par rapport à quelque chose qui a les plus hautes fonctions dans le rapport de l'individu à l'espèce, à savoir ce qu'on appelle la phase génitale.

Bien sûr, mais c'est justement pour cela qu'il est plus spécialement dépendant qu'un autre d'une fonction de signifiance :
c'est que les autres objets, la mamelle maternelle, ou cette partie du corps qui sous la forme scybale se présente à l'occasion comme pouvant être l'occasion pour le sujet d'une perte essentielle, tout cela, c'est quelque chose qui jusqu'à un certain degré est donné au dehors, en tant qu'objet.

C'est une monnaie, si l'on peut dire, dans l'échange amoureux, qui bien entendu a besoin de passer à l'état de signifiant pour servir de moyen, mais quand même à la façon des *cauris*, ces coquillages qui servent dans certaines tribus éloignées justement d'objets d'échange. C'est quand même quelque chose qui est déjà dans l'ordre naturel.

Observez bien que pour le *phallus* quand même, la chose n'est pas tout à fait pareille, parce qu'enfin le *phallus* sous sa forme organique réelle…
le pénis, ou ce quelque chose
qui lui correspond chez la femme
…après tout il y faut beaucoup plus que pour les objets prédéterminés, pour que le sujet en fasse *un objet* et, fantasmatiquement ou autrement, *un objet détachable*.

On n'insistera jamais assez sur l'articulation de l'*énigme* que comporte le *complexe de castration* ou le *Penisneid*, c'est-à-dire ce quelque chose qui est tout de même bel et bien quelque chose qui tient au corps, et qu'après tout rien ne menace plus que n'est menacé n'importe quel membre…
bras ou jambe, voire nez ou oreille
…cet élément qui après tout n'est sur le corps propre qu'un point de volupté.

C'est ainsi que d'abord, le sujet le découvre.
L'auto-érotisme masturbatoire…
    qui joue en effet dans l'histoire
    du sujet un si grand rôle
…n'est pas du tout de nature, en lui-même,
à déclencher de telles catastrophes, comme nous
le savons par l'expérience, tant - et pour autant -
que l'organe comme tel n'est pas pris justement
dans le jeu signifiant, dans la rétention paternelle,
dans l'interdiction maternelle ou paternelle.

En d'autres termes, c'est justement parce que cet
organe n'est rien d'autre à l'origine pour le sujet…
    pour autant qu'il n'a rapport qu'à lui-même
…qu'un point de volupté de son propre corps,
qu'il est assurément beaucoup moins sujet à caducité
que tout autre des éléments qui ont pris portée
de signifiant dans sa demande antérieure.

Cet élément, ce point de son corps, de son rapport
organique à lui-même, c'est *plus* qu'un autre…
  - dans la prise d'une *chaîne métaphorique*,
  - dans la *métaphore paternelle* nommément comme telle
…qu'il doit jouer son rôle pour en faire un *signifiant* :

  - qui du même coup, devient *un signifiant* tout à fait *privilégié* de ce rapport à *l'Autre de l'autre*,

  - qui en fait un signifiant tout à fait central de l'inconscient.

Aussi bien nous saisissons que toute la dimension
que nous a ouverte l'analyse sur ce sujet,
était justement ce quelque chose de nouveau,
de complètement inattendu par rapport à tout ce qui
avait été formulé jusqu'alors.

Ce qui nous montre bien…
    si je puis vraiment articuler
    ce que je veux dire ici
…que c'est pour autant que ce quelque chose n'est
qu'un organe avec lequel le sujet entretient
des rapports autres qu'innocents.

N'oublions pas que dans notre espèce fraternelle, celle des singes, il suffit que vous vous soyez rendus autour de ces petits fossés qui entourent une certaine plateforme au zoo de Vincennes pour vous apercevoir avec quelle tranquillité…

dans laquelle nous aurions tort

de projeter nos propres angoisses

…cette brave et hardie tribu des babouins et autres passent leur journée à s'occuper d'un sexe rutilant sans se préoccuper le moins du monde de ce que vont en penser les voisins, sauf à les aider à l'occasion dans leurs réjouissances collectives.

Vous sentez quand même le monde qu'il y a entre ce rapport d'une certaine espèce animale plus ou moins érigée dans sa stature, avec ce qui lui pend au bas du ventre, et ce qui chez l'homme fait quand même essentiellement du *phallus*…

et *primitivement* du *phallus*,

et *signalétiquement* du *phallus*

…l'objet d'un culte.

Ce qui fait qu'il s'apparente pour nous dès l'origine des âges à ce quelque chose qui fait de l'érection comme telle un signifiant et qui nous fait tous sentir que ce n'est pas pour rien que dans nos cultures très anciennes la pierre levée a toute sa portée, toute son incidence de signifiant dans le groupement de la collectivité humaine.

Donc ce rôle du *phallus* est ici fondamental, essentiel dans son passage, son émergence…

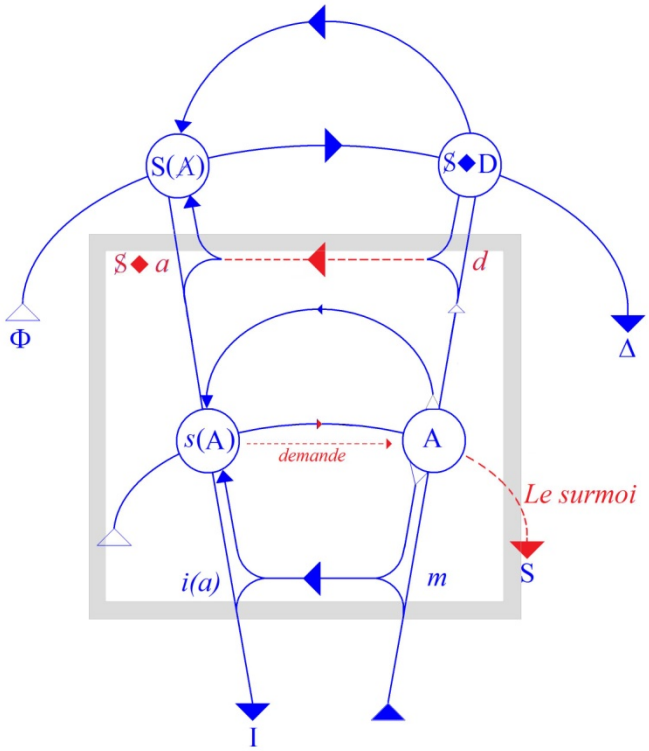
certainement pas primordiale

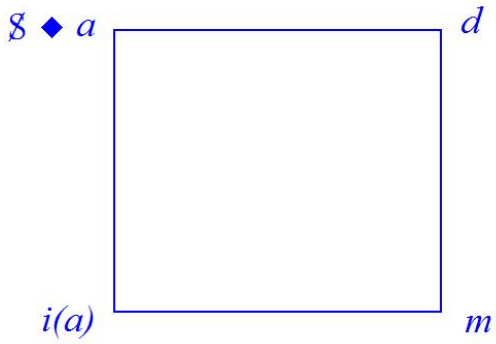
mais dépendant d'autre chose

…son émergence métaphorique au rang de signifiant, qui est ce de quoi va dépendre toute situation possible du désir de l'Autre comme tel, en tant que le sujet doit y trouver la place de son propre désir.

C'est à l'intérieur des accidents de la rencontre du désir du sujet avec ce désir de l'Autre, en tant que *c'est au niveau du désir de l'Autre qu'il doit se trouver à le signifier, son désir*, c'est tout naturellement là que nous allons voir fonctionner le *signifiant phallus*.

C'est là, devant les quatre points cardinaux posés
de la définition du *désir*…





…que nous allons voir ce que…
placé dans les conditions *atypiques, anormales, déficitaires, pathologiques* qui sont celles du névrosé, mais néanmoins dans une constellation complète, et non pas décomplétée comme chez le psychotique
…le sujet va avoir à développer.

L'obsessionnel, avons-nous dit, est celui qui, dans ce rapport au *désir de l'Autre,* trouve primordialement, primitivement, la défusion des instincts.

C'est le retrouver dans une position telle que la première issue…
l'issue de départ, celle qui va conditionner toutes ses difficultés ultérieures
…va être qu'il est *annulé*, ce *désir de l'Autre*.

Qu'est-ce que cela veut dire, si nous donnons tout son sens plein à ce que nous venons de dire ?

Annuler le *désir de l'Autre*, ce n'est pas la même chose que d'avoir…

par carence, déficience de l'acte métaphorique signifiant du père, du *Nom du Père*

…été dans l'incapacité de saisir le *désir de l'Autre*.

D'autre part, dans un réel plus ou moins délirant, le *désir de l'Autre* est institué, il est *symbolisé*, il est même *symbolisé par le phallus*, mais il est *nié* en tant que tel.
Le rapport primitif du sujet obsessionnel à son propre désir est quelque chose qui est fondé sur *la dénégation du désir de l'Autre*.
Le terme de *Verneinung*, comme tel, s'applique ici au sens où précisément FREUD nous en montre les deux faces : qu'il est, ce désir, articulé, symbolisé, mais que, deuxièmement, il est pourvu du signe « *non* ».

Voilà le quelque chose devant quoi *l'obsessionnel* se trouve confronté comme la base même de sa position et celle à laquelle il doit répondre par les formules de suppléance, de compensation.
Je ne dis rien là qui soit nouveau, simplement je l'applique : la triade de la formation de *l'obsessionnel* mise en avant par tous les auteurs :

- *annulation*,
- *isolation*,
- *réaction de défense*.

C'est cela que je suis en train de vous réarticuler.

Simplement observez ceci : pour pouvoir parler d'annulation de quoi que ce soit au niveau du sujet, il faut qu'il s'agisse de signifiant, parce qu'on n'annule rien qui ne soit signifiant.
Il n'y a pas la moindre trace d'annulation, même concevable, au niveau animal et si nous trouvons quelque chose qui y ressemble, nous dirons qu'il y a une ébauche de formation symbolique.

Mais le terme *annulation*, ce n'est pas simplement ce dont je vous ai parlé quand il s'agit de *l'effacement d'une trace*, mais au contraire la prise de quelque chose d'élémentaire et de signifiant sous la parenthèse de quelque chose qui dit « *Cela n'est pas* », mais qui, disant « *Cela n'est pas* », le pose quand même comme signifiant.

C'est bien toujours essentiellement du signifiant qu'il s'agit : si *l'obsessionnel* est amené à annuler tellement de choses, c'est parce que ce sont des choses qui se formulent.

Les choses qui se formulent, c'est quoi ?
Nous le savons très bien, c'est une *demande*, seulement c'est *une demande de mort*. Et chacun sait qu'*une demande de mort*...
surtout quand elle est précoce
...ayant pour résultat précisément de détruire l'Autre et au premier plan le *désir de l'Autre,* bien entendu détruit avec l'Autre, du même coup, tout ce en quoi le sujet peut avoir lui-même à s'articuler.

Il est d'autant plus nécessaire d'isoler les *parties du discours* qui peuvent être conservées par rapport à ces *parties du discours* qu'il faut absolument effacer et annuler pour que le sujet n'en soit pas, du même coup, détruit lui-même.

Et c'est à ce jeu perpétuel de « *oui ou non* », de *séparation*, de *triage* de ce qui, dans sa parole, dans sa *demande* même le détruit par rapport à ce qui peut le préserver, de ce qui, de toute nécessité, est nécessaire à *la préservation de l'Autre* comme tel, car l'Autre n'existe comme tel qu'au niveau de l'articulation signifiante.

C'est dans cette contradiction que le sujet obsessionnel est pris constamment, et c'est bien ce à quoi vous savez qu'il est constamment occupé : précisément *à maintenir l'Autre, à maintenir la subsistance de l'Autre* par rapport à toutes ces formulations langagières dont il est occupé plus que n'importe qui, et qui sont justement instituées là pour *soutenir l'Autre*, *perpétuellement en danger* de tomber, de succomber sous la *demande de mort*, cet Autre qui est la condition pourtant essentielle de sa maintenance à lui-même comme sujet.

Il ne saurait lui-même subsister comme *sujet* si cet *Autre* comme tel était effectivement annulé, alors que :

- si quelque chose se présente *au niveau signifiant comme tout spécialement annulé*, c'est-à-dire si ce qui marque la place du *désir de l'Autre* comme tel, à savoir le *phallus,*

- si ici le d/(0), dont je vous ai parlé la dernière fois et qui situe le désir de l'obsessionnel, est quelque chose qui est équivalent à l'annulation du phallus, nous sentons bien qu'en effet c'est autour de quelque chose qui a le plus étroit rapport avec ce signifiant que tout va se jouer.

Ce que je suis en train de vous expliquer, *la division* qui se présente entre :

- une méthode conséquente qui ferait état de cette fonction du *phallus* comme *signifiant,*
- et celle qui, faute de l'avoir élucidée, en est réduite à tâtonner autour de quelque chose qui en effet se joue autour du *signifiant phallus* chez le sujet,

…voici en quoi cette différence consiste, voici ce qui sera pour vous *la règle d'or*, si vous vous donnez la peine de lire cet article que je vous signale, au risque de demander d'une façon faramineuse…

mais peut-être ce risque n'est-il peut-être pas si grand

…le dit numéro auprès des Presses Universitaires.

Cette *règle* qui vous permettra de *discerner* ce qui est fait d'une certaine façon par *cette conduite du traitement*, *d'avec quelque chose d'autre*, réside en ceci : qu'est-ce qu'un rapport achevé, complet, d'un sujet avec son propre désir, comporte sur ses bases, sur ses prémisses ?

Le sujet, vous ai-je dit, *le sujet humain…*

pour autant qu'il doit s'assumer comme sujet humain et non pas seulement comme animal

…pour assumer son désir génital *doit réaliser comme signifiant essentiel de son désir la fonction du signifiant phallus*.

C'est parce que le *signifiant phallus* est là dans le circuit, dans le circuit de l'articulation inconsciente du sujet, que le sujet humain peut être humain, même quand il baise.

Cela ne veut pas dire qu'à l'occasion le sujet humain ne peut pas baiser comme un animal, c'est même une *sorte d'idéal qui frétille* quelque part au fin fond des espoirs de tous les sujets humains.

Je ne sais si la chose est fréquemment réalisée, *quelques-uns* se sont vantés d'en être arrivés jusque là. On ne voit pas pourquoi on ne les croirait pas. Mais peu importe…

Pour nous, ce que nous savons… l'expérience simplement nous l'a montré c'est que *c'est soumis à de beaucoup plus grandes difficultés*, et ces difficultés sont des difficultés *signifiantes*.

Ceci vous explique également par exemple les *perpétuelles ambiguïtés* qui se font jour à propos de :

- « *A-t-on atteint le stade génital ou phallique à tel moment ?* »

- « *L'enfant atteint-il le stade génital avant la période de latence, ou est-ce simplement au stade phallique ?* »

C'est autour de cela que ça tourne.

Peut-être les choses seraient-elles moins obscures si on s'apercevait que « *stade phallique* », à l'occasion ça veut simplement justement dire ceci : « *accès au niveau de la signification du désir génital* ».

Les deux choses sont différentes. Quand dans un premier abord, on a dit que l'enfant n'arrivait à accéder qu'au stade phallique, on a dit une chose très probablement vraie, encore que bien entendu on puisse discuter à propos de l'activité auto-érotique, si elle est oui ou non à proprement parler génitale.

C'est vrai aussi, en fin de compte, mais la chose qui est importante, en tout cas pour nous, qui est d'une incidence essentielle, ce n'est pas du caractère plus ou moins physiologiquement caractérisé comme génital…

> l'activité auto-érotique semble bien apparaître en effet comme représentant une première poussée de l'évolution physiologique

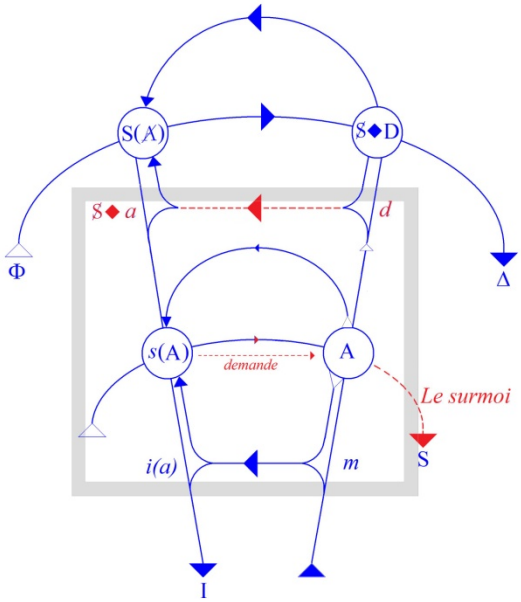
…c'est de sa structuration sur le plan phallique qu'il s'agit, et c'est cela qui est décisif pour la suite de la névrose.

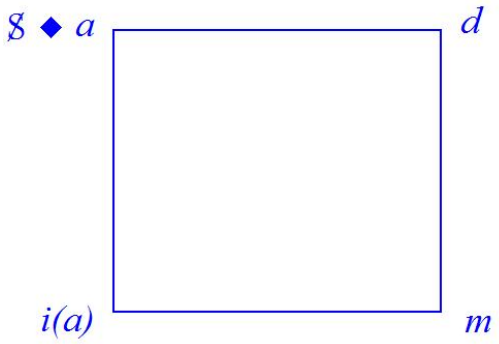
En fin de compte de quoi s'agit-il ?
S'il est vrai, comme je vous l'ai dit, que quelque chose doive se réaliser au niveau de l'inconscient qui soit équivalent, si l'on peut dire, à *la parole pleine...*

> c'est-à-dire là où le discours s'articule au lieu de l'Autre [A] et revient comme un signifié [*s*(A)] au sujet en intéressant le *moi* [*m*] du *sujet* comme tel, ce que le sujet de lui-même a repéré concrètement par rapport à *l'image de l'autre* [*i*(*a*)]

...ici, toute espèce d'achèvement de l'articulation inconsciente ne veut rien dire d'autre que ceci : ce circuit, qui part de la confrontation du sujet à sa demande, se formule en un *désir* articulé comme tel, achevé, satisfaisant pour le sujet, désir auquel le sujet est identique et qui vient aboutir à une certaine place dans ce circuit, à la place qui est précisément la place de l'Autre :

- *en tant qu'être humain marqué de langage*,
- *en tant qu'être humain marqué du drame propre du complexe de castration,*
- *en tant que vraiment un autre moi-même.*





Il vient là, je ne dirais pas se formuler en un « *Je suis identique au phallus* », non pas « *Je suis le phallus* », mais bien au contraire :
« *Je suis à la place même qu'il occupe dans la chaîne, dans l'articulation signifiante* ».

Le sens de « *Wo Es war, soll Ich werden* », c'est cela.

C'est pour autant que le sujet pris dans ce mouvement du signifiant doit arriver à concevoir que ce à quoi il a été précocement confronté, ce signifiant du désir qui lui soustrait l'objet total de la mère, ce *phallus*, *il ne l'est pas*, mais qu'il est soumis à la nécessité, du fait que ce *phallus* occupe une certaine place, que le sujet vient à réaliser qu' *il ne l'est pas*, et qu'à partir de là, et à partir de là seulement, il peut accepter ce qui a été partout le processus profondément mis en cause, à savoir de savoir :

- s'il l'a ou s'il ne l'a pas,
- et s'il accepte de l'avoir quand il l'a, de ne pas l'avoir quand il ne l'a pas.

C'est là à cette place, et dans l'articulation de la chaîne signifiante du fond, dans l'élucidation de ce rapport du sujet au *phallus* en tant qu' *il ne l'est pas* mais doit venir à sa place, qu'un achèvement idéal tel que celui que FREUD articule dans le « *Wo Es war, soll Ich werden* » est concevable.
Ceci, qui est la condition nécessaire à ce que nous orientions nos interventions et notre technique, sera l'objet de *mon séminaire* de l'année prochaine, que j'appellerai à proprement parler *Le désir et son interprétation*.

Comment on y arrive ?
Quelles sont les directions et les directives qui nous permettent de voir les modes d'accès à ce message dernier qui est celui dans lequel la formule freudienne, avec son tour *lapidaire présocratique*, s'articule ? Ce sera l'objet de ce que nous essayerons d'articuler l'année prochaine.

Ce qui se passe, tout ce qui se passe de différent de cela, c'est très précisément ce que la névrose, ou tout autre forme d'anomalie de l'évolution, réalise spontanément :

- ce que la névrose, dans le cas de *la névrose obsessionnelle*, réalise,
- de même que chez *l'hystérique*, la place du désir…
  situé dans une profonde *incertitude* chez *l'hystérique*
  …est fixée par elle, par un certain détour, un certain détour qu'elle décrit ou qu'il décrit sur le modèle de ce qui lui permet de situer son *moi*.

L'hystérique, comme tous les sujets, sait bien
que c'est par un certain détour, et pour autant
qu'il se fixe par rapport à *l'image de l'autre*,
qu'elle trouve la place de son *moi*, la place du *désir*.

Elle ne l'obtient, exactement de la même façon,
au niveau supérieur, si l'on peut dire, que si elle
se sépare, se détourne de l'Autre [A] et du signifié
de l'Autre [*s*(A)] et arrive ainsi à se situer dans un
certain *type idéal*, dans une certaine *image à laquelle elle s'identifie*.

C'est de même par un détour analogue…
    je vous l'ai déjà expliqué
…que Dora s'est identifiée à Monsieur K.

Elle trouve, si c'est une femme, la place de ce désir
dont elle cherche à situer le point, à savoir comment
peut-on désirer une femme quand on est impuissant.
Voilà le cas pour Dora.

Pour l'obsessionnel, le procédé est le même,
à ceci près que, de même que c'est au niveau de *l'idéal*,
du *masque de l'identification* que *l'hystérique* essayait de repérer
les difficultés de sa position, c'est au contraire
sur ce qu'on peut appeler *la place forte de son moi* que *l'obsessionnel*
se situe pour essayer de trouver la place de son *désir*.

C'est pour cela que je dis qu'il va faire quelque
part aussi…
    comme nous le savons par toute l'expérience
…ces fameuses fortifications à la VAUBAN dont j'ai
parlé ailleurs.

Ces sortes de *forteresses* dans lesquelles un désir
toujours menacé de destruction se remparde, c'est
quelque chose qu'il fait sur le modèle de
son *moi*, et par rapport bien entendu à *l'image de l'autre*.

Ce rapport à *l'image de l'autre* consiste très précisément…
    ce *phallus signifiant*, toujours menacé de destruction
    parce que pris dans une *dénégation*
…à le retrouver dans le rapport à l'Autre.

C'est-à-dire que par exemple, vous voyez ce quelque chose signalé dans toutes les observations de l'auteur dont je parle à cette occasion : c'est-à-dire que toujours chez tout obsessionnel, homme ou femme, vous voyez…
jouant un rôle essentiel, fondamental
…apparaître à un moment donné de leur histoire cette *identification à l'autre,* avec un *petit a*, un semblable, un camarade, un frère à peine aîné, un camarade contemporain, mais qui ont tous, et dans tous les cas, pour lui le prestige d'être ceux qui sont plus virils que lui, ceux qui ont la puissance.

Ici, le phallus apparaît sous sa forme, non pas *signifiante*, non pas *symbolique* mais sous sa forme *imaginaire*, *imaginaire* de complément d'une *image* plus forte qu'eux-mêmes, d'une *image* de puissance.

Ceci, ce n'est pas moi qui l'articule, vous le trouverez articulé à proprement parler dans l'article que je vous cite. Cette personne fait état en bonne place des termes mêmes que je cite.
C'est reconnu par ceux-là mêmes que leur expérience de ces sujets inspire, c'est là quelque chose qui fonctionnellement est tout à fait essentiel.

L'accent, si vous voulez, est mis sur *l'image de l'autre* en tant :

- qu'imaginairement la forme…
  cette fois-ci au sens imaginaire
  …la forme phallique y est accentuée, soulignée,

- que c'est cela ici qui prend valeur et fonction, non plus de *symbolisation du désir de l'Autre*, mais de cette *relation imaginaire* de prestige, de prestance, de préséance dont nous avons déjà marqué la fonction au niveau de la relation narcissique.

C'est ceci qui se produit comme tel dans *le symptôme obsessionnel*, dans l'histoire de l'obsédé, et c'est ceci qui marque la fonction spéciale que prend le rapport du sujet comme tel dans les fantasmes avec cet *autre imaginaire* qui est *son semblable*.

Cette distinction…
- de la présence de l'Autre avec un grand A,
- et de la présence de l'*autre* avec un *petit a*,

…est sensible dans l'évolution même de l'observation.

Si vous lisez cette observation avec attention, à savoir l'observation de la femme dont il s'agit, vous verrez par exemple une très curieuse évolution entre le début du traitement, où elle ne *peut pas parler*, et la suite, où elle ne *veut pas parler*.

Parce que, d'abord c'est au niveau de *la parole* que s'est institué le rapport de l'analysée avec l'analyste, et à ce niveau là, elle se refuse, et l'analyste perçoit fort bien qu'elle se refuse. Ce n'est pas comme cela qu'il l'exprime, mais c'est comme cela que sa demande ne peut être qu'une *demande de mort*.

Bien sûr, après il se passe autre chose, et c'est très amusant de voir que l'analyste s'est très bien aperçu qu'il y avait une différence : les rapports se sont améliorés, néanmoins, elle ne parle toujours pas : maintenant *elle ne veut pas parler*.

La différence entre les deux, c'est que lorsqu'on ne veut pas parler, c'est en raison de la présence de l'Autre avec un grand A.

Seulement ce qu'il y a justement d'inquiétant, c'est que si elle ne peut pas parler, c'est parce que ce qui est venu *à la place* de cet Autre avec un grand A, c'est justement l'*autre* avec un *petit a*, que l'analyste a tout fait pour présentifier.

Il a tout fait pour présentifîer l'*autre* avec un *petit a*. Pourquoi ? Parce que, suivant tout de même la trace des choses à la piste, il voit bien…
de par le contenu de ce qu'apporte le sujet
…la place qu'y joue le fantasme phallique.

Bien entendu c'est avec cela que le sujet se défend, il passe son temps à lui seriner qu'elle voudrait être un homme. Cela dépend comment on l'entend.

Il est vrai que le sujet, *au niveau imaginaire*, fait en effet de ce *phallus* un sein, que la condition d'homme en tant que pourvu du *phallus*…

et uniquement en tant que pourvu du *phallus*

…est quelque chose qui représente un certain élément de puissance.

Ce qu'il s'agit de savoir, c'est justement pourquoi elle a tellement besoin de cette référence et de cet élément qui se trouve être un élément de puissance, qu'est le *phallus*.

Par un autre côté, c'est en toute authenticité qu'elle dénie absolument avoir le moindre désir d'être un homme.

Seulement là, on ne la lâche pas.
Je veux dire qu'on interprète par exemple en des termes sommaires d'« *agressivité* », voire même de « *désir de castration de l'homme* », *les choses* qui sont d'une articulation beaucoup plus complexe, qui doivent être articulées tout différemment si nous suivons ici ce que nous sommes en train d'essayer de dessiner.

Toute l'évolution du traitement, la façon dont il est dirigé…

et c'est là que se passe toute l'ambiguïté

qu'il y a entre *interprétation* et *suggestion*

…tend par contre à indiquer ce terme, pour ne pas en employer d'autres, au sujet de quelque chose qui est bien autre, et personne n'en doute, si je puis dire.

L'auteur lui-même le souligne assez dans la façon dont il articule sa propre action, à savoir que c'est une mère bienveillante, que c'est un autre beaucoup plus gentil que l'autre auquel a eu affaire le sujet qui intervient pour lui dire, selon la formule même que l'auteur emploie ailleurs dans des termes qui sont à peu près ceux que je vais vous dire :

> « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang...*
> *Ce phallus, vous pouvez vous fier à moi, homme comme tel, absorbez-le, je vous le permets, ce phallus c'est ce qui doit vous donner force et vigueur, c'est le quelque chose qui doit résoudre pour vous toutes vos difficultés d'obsessionnelle.* »

En fait, ce qui est donné à la fin du traitement comme étant son résultat, c'est littéralement ceci : que pas une seule des obsessions en réalité n'a cédé, qu'elles sont simplement subies, mais éprouvées sans aucune culpabilité.

Ceci se modèle strictement sur ce que je suis en train de vous dire qui devrait être normalement le résultat d'un tel *mode d'intervention*.

Inversement, comme je vous l'ai dit, il est également frappant de voir le traitement se terminer par le fait que…
au point où il a laissé la patiente
…elle envoie à l'analyste son propre fils.

Il est certain que cette action est assez étonnante, parce que le fait que le sujet, nous dit-on, a éprouvé pendant toute sa vie une sainte terreur devant ce fils dont on sent…
d'après le contexte, la perspective,
les images que s'en fait l'analyste
…dont on sent qu'il y a toujours eu un problème avec ce fils. C'est le moins que l'on puisse dire.

Est-ce que précisément le fait que dans l'occasion ce fils soit offert à l'analyste à la fin ne serait pas en quelque sorte la marque, comme l'*acting out* marquant ce qui a été précisément manqué ?

C'est-à-dire que c'est en ce point là, en ce point de médiation où le *phallus* est quelque chose de tout à fait autre qu'un accessoire de la puissance, où il est vraiment *ce moyen*, *cette médiation* par où, au niveau *signifiant*, ce qui se passe entre l'homme et la femme est *symbolisé*.

Est-ce que cet enfant, dont d'ailleurs l'expérience analytique…
et je veux dire, ce que FREUD a articulé
des rapports de la femme au père
…nous a montré l'équivalence entre ce *désir du don symbolique du phallus* et cet enfant qui vient se substituer après ?

C'est très précisément pour autant que l'enfant occupe la même place…

- cette place qui n'a pas été travaillée,
- qui n'a pas été élucidée dans le traitement, à savoir une place symbolique

…c'est pour autant que le sujet… malgré lui et d'une façon certainement inconsciente, mais tout à fait de la même façon que se présente un *acting out* quand quelque chose a été manqué dans une analyse

…que le sujet montre que *quelque chose d'autre aurait dû être réalisé*.

Que ce qui dans le traitement aboutit à cette espèce d'ivresse de puissance, de bonté, d'ivresse quasi maniaque qui est l'ordinaire et le signe de ces traitements qui se terminent par une identification imaginaire qui est quoi, en fin de compte ?

Rien d'autre qu'une certaine façon de pousser à leur dernière conséquence, de faciliter, si l'on peut dire, par la voie de l'approbation suggestive qui se trouvait déjà dans les mécanismes de défense de l'obsession, l'idée que la solution, si l'on peut dire, est donnée par l'approbation supplémentaire de ce qui est maintenant une bonne mère, une mère qui permet d'absorber le *phallus*.

Devons-nous nous contenter, pour la solution d'une névrose, de quelque chose qui n'est là que posé au dernier terme d'un de ces composants constituant les névroses en tant que telles, d'un symptôme plus réussi, si je puis dire, dégagé des autres ?

Je ne pense pas que nous puissions nous en tenir entièrement pour satisfaits.

Je ne pense pas non plus avoir dit tout ce que je peux dire sur ce traitement à ce propos. Et aujourd'hui, une fois de plus le temps nous rejoint.

Je choisirai, au moins d'ici la prochaine fois, les trois ou quatre points dans l'observation qui vous mettront encore mieux et encore plus en valeur ce que je viens d'essayer de vous articuler aujourd'hui.

Puis nous dirons quelques mots de conclusion sur nos *formations de l'inconscient* pour résumer le circuit que nous avons opéré cette année.

À la suite de quoi, il ne restera plus qu'à attendre, pour nous engager dans une nouvelle étape l'année prochaine.

02 Juillet 1958 Table des séances

Nous arrivons au bout du séminaire de cette année que j'ai mis sous le chef des *formations de l'inconscient*.

Peut-être pouvez-vous au moins voir l'opportunité de ce titre : *formations*, *formes*, *relations*, peut-être *topologie*.

J'avais mes raisons pour éviter d'effaroucher tout de suite vos oreilles avec ces mots.

Je pense que si *quelque chose* doit demeurer comme un pas, comme une marche, plus exactement comme quelque chose sur quoi on peut poser le pied pour gravir l'échelon supérieur l'année prochaine, c'est quelque chose qui vous montre qu'on ne saurait articuler *quoi que ce soit*...

qui relève à proprement parler des mécanismes de l'inconscient qui sont le fondement de l'expérience et de la découverte de FREUD

…à seulement faire état de tensions considérées comme étant elles-mêmes seulement l'objet d'une sorte de *progrès maturatif* qui s'épanouit dans l'éventail du *prégénital* et du *génital*. Ceci d'une part.

On ne peut pas non plus faire état seulement des relations d'identification telles qu'apparemment elles nous sont…

je dis *apparemment*

…données dans le cours de l'œuvre freudienne, si on voulait réduire ce rapport à une sorte de collection de personnages, si vous voulez à la façon de la comédie italienne, dans lesquels viendraient au premier plan par exemple les termes comme « *la mère* », « *le père* », voire même complétés de quelques autres.

Ce que j'ai voulu montrer, c'est qu'il est impossible de rien articuler…

- ni dans ce progrès de la fixation du *désir*,
- ni d'autre part dans cette *intersubjectivité* qui vient en effet au premier plan de notre expérience et de nos préoccupations dans l'analyse,

…si nous ne les situons pas par rapport à quelque chose qui s'appelle les conditions, les relations nécessaires qu'imposent…

non seulement au désir de l'homme
mais au sujet comme tel

…des relations de signifiant.

C'est pourquoi tout au long de cette année, j'ai essayé de vous familiariser avec ce « *petit graphe* » qu'il m'a paru, quant à moi, opportun depuis quelque temps de mettre en usage pour supporter mes expériences, pour distinguer des choses.

Par exemple, pour prendre ce *signifiant* partout rencontré…

et pour cause puisqu'il ne peut pas ne pas être intéressé de façon directe ou indirecte chaque fois qu'il s'agit, non pas de n'importe quelle signification, mais de *la signification* en tant qu'expressément engendrée par les conditions qu'impose à l'organisme, cet organisme vivant qui est devenu le support, la proie, voire la victime de la parole, qui s'appelle l'homme

…je reprendrai ceci aujourd'hui, simplement pour vous mettre en somme au bord de cette pluri-présence je dirai, du *signifiant phallus* dans un cas déterminé, toujours le même, celui qui nous occupe depuis *quelques séances*, et pour simplement indiquer qu'il est extrêmement important de distinguer les places où, dans le sujet, ce *signifiant phallus* fait son apparition.

Dire sans doute que la prise de conscience de *l'envie du pénis* est capitale dans une analyse de *névrose obsessionnelle féminine*, c'est dire quelque chose qui va de soi, car si on n'avait jamais rencontré le *phallus* dans une analyse, qu'elle soit féminine ou pas, d'une *névrose obsessionnelle*, et même de n'importe quelle névrose, ce serait vraiment bien étrange.

Il est possible qu'à force de pousser l'analyse dans un certain sens, celui qui est articulé dans *la psychanalyse* dite *d'aujourd'hui*, à savoir la réduction des productions fantasmatiques du transfert à ce qu'on appelle « *cette réalité si simple* », c'est-à-dire la situation analytique, à savoir qu'il y a là deux personnes qui, bien entendu, n'ont rien à faire avec ces fantasmes.

Quand on arrivera à réduire totalement les choses à ce *schéma*, on pourra peut-être arriver à se passer complètement du *phallus* dans *l'interprétation* d'une analyse.

Mais jusque-là nous n'y sommes pas encore, car tout cela, ce sont des formulations incomplètes, et à la vérité aucune analyse ne se passe comme on la schématise dans ce bouquin[59].

Évidemment nous avons à faire quelque chose avec ce *signifiant phallus*, et dire que « *la prise de conscience est la clef* » dans l'occasion de la solution *de la névrose obsessionnelle*, ce n'est naturellement pas dire grand chose.

Car tout dépend, bien entendu, de la façon dont on l'interprétera, dont on le situera, dont on le comprendra aux différents points où il apparaît.

Et dans les points où il apparaît, il ne joue pas non plus une fonction homologue :
tout ceci n'est pas plus réductible à une *envie du pénis*, au sens où il s'agirait d'une rivalité avec le mâle, comme vraiment dans cette observation on finit tout de même en fin de compte par le formuler, à savoir assimiler les rapports de la malade avec son mari avec son analyste, avec les autres en général, ce qui est controuvé par l'observation elle-même.

Ce n'est évidemment pas sous cet angle que le *phallus* apparaît. Il apparaît en plusieurs points.

---

59 La Psychanalyse d'aujourd'hui : sous la direction de Sacha Nacht, Puf 1956, coll. L'actualité psychanalytique.

Nous allons essayer simplement…
sans prétendre faire, bien entendu, une analyse exhaustive d'une observation d'ailleurs donnée comme *une analyse non terminée*, et d'autre part, après tout comme nous n'avons que des documents qui sont partiels mais assurément tout de même assez *posés*, nous permettre d'en prendre une idée juste
…je voudrais d'abord commencer par vous faire quelques remarques qui amorceront pour vous certaines autres propriétés de ce *graphe* dont nous nous servons.

Il y a quelque chose qui apparaît dans cette *observation*, qui nous est signalé comme étant le sentiment de culpabilité très vif qui accompagne chez la patiente ses obsessions…
par exemple ses obsessions religieuses
…et si l'on peut dire, le paradoxe que représente l'apparition si marquée qui vise des sentiments de culpabilité dans les névroses obsessionnelles alors qu'assurément il semblerait que le sujet puisse considérer *les pensées parasitaires* qui lui sont imposées…
comme il le fait d'ailleurs d'une façon *corrélative*
…comme quelque chose qui lui est en quelque sorte étranger, dont il est plus la victime que *le responsable*. Ceci nous permettra peut-être d'essayer d'articuler quelque chose sur ce sentiment de culpabilité.

En somme, depuis quelque temps on ne parle plus guère que du terme de *surmoi* qui semble ici avoir tout *couvert*. On ne peut pas vraiment dire qu'il ait beaucoup éclairci les choses, car à la vérité si vous voulez regarder les choses de près, et très précisément considérer ce qui a été apporté dans la notion que le surmoi est quelque chose de beaucoup plus ancien, archaïque comme formation, que ce qu'on avait pensé tout d'abord.

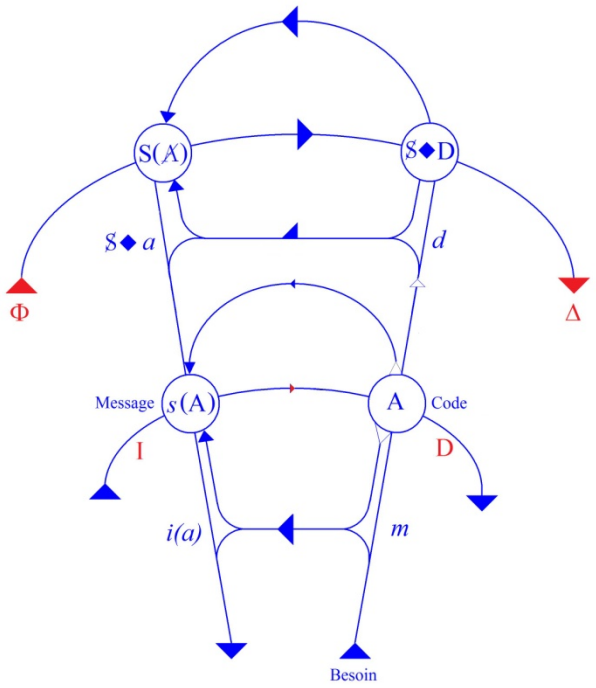
On avait en effet pensé tout d'abord que le *surmoi* pouvait être considéré comme *la création correspondante* des deux *complexes : d'Œdipe* et *de castration*, et pour tout dire, comme on l'avait écrit, l'introjection du personnage considéré comme éminemment interdicteur dans le *complexe d'Œdipe*, à savoir le personnage paternel.

Et vous savez que toute l'expérience nous a forcés de montrer qu'il y avait un surmoi plus ancien, vous verrez que ce quelque chose qui, par certains côtés nous imposait cette origine plus ancienne n'était pas sans rapport :

- ni d'une part, avec *les effets d'introjection*,

- ni d'autre part, avec *les effets d'interdiction*.

Mais tâchons quand même de regarder les choses de plus près. Voilà une névrose obsessionnelle et… comme dans toute névrose …que nous avons d'abord à faire apparaître, en tant justement que nous ne sommes pas des hypnotiseurs, que nous ne traitons pas par la suggestion, mais que c'est en un point au-delà que nous donnons en quelque sorte au sujet un rendez-vous.



À ce point qui est figuré ici par la deuxième ligne, la ligne supérieure, l'horizon, si vous voulez, de l'articulation signifiante.

Et de là, le sujet, comme je vous l'ai expliqué longuement la dernière fois, est confronté à sa demande.

Cela ne peut pas vouloir dire autre chose, quand nous parlons de ce processus alternant de régression et d'identification successives, les deux alternant puisque dans la mesure où il en rencontre une en régressant, il stoppe sur le chemin d'une régression qui toute entière s'inscrit en somme dans cette ouverture rétroactive qui s'ouvre au sujet dès qu'il articule simplement sa parole, c'est-à-dire pour autant que la parole fait surgir tout l'arriéré et toute l'histoire, jusqu'à son origine, de cette demande dans laquelle toute sa vie d'homme parlant s'est insérée.

Si nous y regardons de près, et sans d'ailleurs faire là autre chose que de retrouver ce qui a été toujours articulé concernant *la névrose obsessionnelle*, il y a une forme fondamentale pour *la névrose obsessionnelle*, que nous trouvons dans cette *demande*, à l'horizon de toute *demande* du *sujet*.

Et justement, ce qui chez lui fait le plus obstacle à l'articulation de cette *demande*, c'est ce quelque chose que l'expérience vous apprend à qualifier d'agressivité, qui nous a portés de plus en plus vers la considération et l'accès de ce qu'on peut appeler *vœu de mort*.

La difficulté inaugurale, la difficulté majeure devant laquelle…

si l'on peut dire, se brise, se fragmente

…se désarticule la demande de l'obsessionnel, ce qui motive l'accumulation de toutes les défenses, et très primordialement chez les grands obsédés, ce silence si souvent prolongé…

que vous avez toutes les peines du monde parfois à vaincre au cours d'une analyse, et je l'évoque ici parce que c'est précisément ce qui nous est évoqué dans le cas sur lequel je me fonde

…c'est bien que *cette demande est une demande de mort*.

En fait il est très frappant de le voir absolument étalé, répété tout au long de l'observation, sans être jamais à proprement parler articulé.

comme si la chose faisait partie de je ne sais quelle expression naturelle d'une tension qui est au fond le rapport de cette *demande de mort* avec la difficulté d'articulation elle-même, qui pourtant est connotée dans les mêmes pages à quelques lignes près, et qui n'est absolument jamais mise en relief.

Et pourtant n'est-ce pas là quelque chose qui demande que nous nous y arrêtions ?

Si cette demande est demande de mort, si cette demande est ce qui dessine l'horizon de la demande de l'obsessionnel, c'est parce que ses premiers rapports avec l'Autre…
comme nous l'enseigne la théorie de FREUD
…ont été essentiellement faits de cette *contradiction* : que la demande qui s'adresse à l'Autre dont tout dépend, aboutit, a pour horizon…
pour une raison qui du reste à ce moment est attachée à la patère du point d'interrogation…

Parce qu'il ne faut pas nous précipiter, nous verrons après pourquoi et comment cela peut se concevoir.
Ce n'est pas *si simple* de parler - avec Mme Mélanie KLEIN - de « *pulsion agressive primordiale* ».

Si nous partons de là, lisons la sorte de *mauvaiseté* primordiale de ce nourrisson dont le marquis de SADE nous souligne que son premier mouvement était, après tout, et s'il le pouvait, de mordre et de déchirer le sein de sa mère.

Bien sûr, à la vérité cette articulation du problème du désir dans sa perversité foncière, c'est bien quelque chose dont ce n'est pas en vain que cela nous ramène à cet horizon du divin marquis qui, vous le savez, n'est pas le seul de son temps à avoir posé d'une façon très intense et très aiguë, cette question sur les rapports du désir et de la nature, sur cette harmonie ou dysharmonie foncière qui fait en somme le fond de cette interrogation passionnée qui est absolument inséparable de toute la philosophie dite de l'*Aufklärung* qui portait toute la littérature du temps.

Celle sur laquelle, dans des séminaires anciens…
je pense à mes premiers séminaires
…j'avais pris appui pour montrer une analogie, sur laquelle je reviendrai l'année prochaine à propos du *désir*, cette parenté entre l'interrogation première et l'interrogation sur la limite à *sa clarté philosophique*, à tout son accompagnement, à tout son thème d'*érotisme* littéraire qui en fait le corrélatif absolument indispensable.

Donc, cette *demande de mort*, nous ne savons pas d'où elle vient. Avant de nous dire qu'elle surgit des instincts les plus primordiaux, d'une nature retournée contre elle -même, commençons seulement de la situer là où elle est, c'est-à-dire au niveau :

- où, je ne dirai pas qu'elle s'articule, mais où elle empêche toute articulation de la demande du sujet,

- où elle fait obstacle au discours de *l'obsessionnel*, aussi bien quand il est seul avec lui-même que quand il commence son analyse, quand il se trouve dans ce désarroi que nous décrit notre analyste en l'occasion.

C'est à savoir cette sorte d'impossibilité de parler qu'a son analysé au début de son analyse, qui ne se traduit que par des reproches, voire des injures, voire l'étalage, l'articulation de tout ce qui fait obstacle à ce qu'une malade parle à un médecin :

> « *Je connais assez bien les médecins pour savoir qu'entre eux ils se moquent de leurs malades... Vous êtes plus instruit que moi... C'est impossible à une femme de parler aux hommes...* »

C'est *un déluge* qui montre là simplement le surgissement corrélatif de l'activité de la parole, de cette difficulté de l'articulation simple, quelque chose qui d'aucune façon puisse évoquer à l'horizon le fond de cette demande qu'il y a déjà dans le fait d'entrer dans le champ de la thérapeutique analytique, qui est là en fait ce qui se présente tout de suite.

Cette *demande de mort*, si *elle se situe* là où nous l'avons mise…
c'est-à-dire à cet horizon de la parole,
dans cette implication qui fait le fond
de toute articulation possible de la parole
…si c'est elle qui fait obstacle, je pense que ce schéma vous montrera peut-être un peu mieux que cette articulation logique peut se faire aussi, mais non sans quelques suspensions ou arrêts de la pensée.

Si la *demande de mort* est quelque chose qui représente pour le sujet obsessionnel cette sorte d'impasse d'où résulte ce qu'on appelle improprement *ambivalence* et qui est plutôt *ce mouvement de balancement ou d'escarpolette* dans lequel *l'obsessionnel* est renvoyé comme aux deux butées d'une impasse dont il ne peut pas sortir.

Si effectivement cette *demande de mort* est ce quelque chose qui, comme le schéma l'articule, nécessite d'être formulé *au lieu de l'Autre*, *dans le discours de l'Autre* :

- ce n'est pas simplement en raison d'une histoire de *quoi que ce soit* qui intéresse, par exemple la mère comme ayant été l'objet de ce souhait de mort à propos de quelque frustration,

- c'est essentiellement et d'une façon interne, la *demande de mort* en tant qu'elle concerne cet Autre, parce que cet Autre est le lieu de la demande, implique la mort de la demande.

La *demande de mort* ne peut pas se soutenir chez *l'obsessionnel*…
c'est-à-dire en tant qu'il est organisé
selon les lois de l'articulation signifiante
…sans en elle-même entraîner cette sorte de *destruction* que nous appelons ici *mort de la demande*.

Elle est condamnée à ce balancement sans fin qui fait que dès qu'elle ébauche son articulation, cette articulation s'éteint.

Et c'est bien cela qui fait le fond de la difficulté d'articulation de la position de l'obsessionnel.

C'est bien cela aussi qui nous fait dire qu'entre :

- *le rapport de l'obsessionnel, du sujet obsessionnel à sa demande* [$ ◊ D],
- et ce *maintien de l'Autre* [A] qui lui est si paniquement nécessaire mais qui le maintient,
  car sans cela il serait autre chose qu'un *obsessionnel*

…nous trouvons ce désir [*d(0)*] en lui-même annulé, mais dont la place est maintenue, ce désir que nous avons caractérisé par une *Verneinung*, car il est exprimé, mais sous la forme négative, celle sous laquelle nous le voyons effectivement dans l'analyse apparaître.

Quand l'analysé nous dit :
« *Ce n'est pas que je pense à telle ou telle chose* », qu'il nous articule ce qui est un désir *agressif*, *désapprobatif*, *dépréciatif* à notre égard, il manifeste en effet là quelque chose qui est bien son désir, mais il ne peut le manifester…
c'est là le fait que nous donne
l'expérience concernant la *Verneinung*
…il le manifeste sous ce fond dénié.

Comment se fait-il que cette forme déniée ne soit pas moins corrélative d'un sentiment de culpabilité, puisqu'en somme elle est déniée ?
C'est là je crois que notre *schéma* va nous permettre quelques *distinctions* qui nous resserviront par la suite.

Je crois que les obscurités concernant les incidences du *surmoi* qui ont correspondu à l'extension de notre expérience concernant cette instance proviennent très essentiellement de ceci, qu'il convient de distinguer concernant la culpabilité :
qu'après tout il y a un rapport du sujet à la *Loi*, mais que la culpabilité naît sans aucune espèce de référence à cette *Loi*. C'est le fait que nous a apporté l'expérience analytique.

En d'autres termes, le pas, si l'on peut dire *naïf* de la dialectique du rapport du péché à la Loi, depuis qu'il nous a été articulé dans *la parole de* Saint PAUL, à savoir que c'est la Loi qui fait le péché, d'où il résulterait - j'y ai insisté dans un temps en évoquant la phrase du vieux KARAMAZOV :

« *S'il n'y a pas de Dieu, alors tout est permis* ».

Il est tout à fait clair que ce que l'expérience nous apporte…
il a fallu l'analyse pour nous l'apporter
et c'est bien naturellement une des choses
les plus étranges qui soient
…ce que l'expérience montre, c'est qu'il n'y a aucun besoin d'une référence quelconque, ni à Dieu, ni à sa Loi pour que l'homme baigne littéralement dans la culpabilité.

Il semble même qu'on puisse formuler l'expression contraire, à savoir que :
« *Si Dieu est mort* - comme on l'a dit - *plus rien n'est permis* ».
J'ai déjà raconté tout cela dans son temps.

Comment donc allons-nous pouvoir essayer de comprendre et d'articuler ce rapport tel qu'il surgit dans la vie du sujet névrotique, qui s'appelle apparition du sentiment de culpabilité ?

Rapportons-nous aux premiers pas de l'analyse dans ce sens. À quel propos FREUD l'a-t-il d'abord fait apparaître comme fondamental, comme concernant une manifestation subjective essentielle du sujet ?

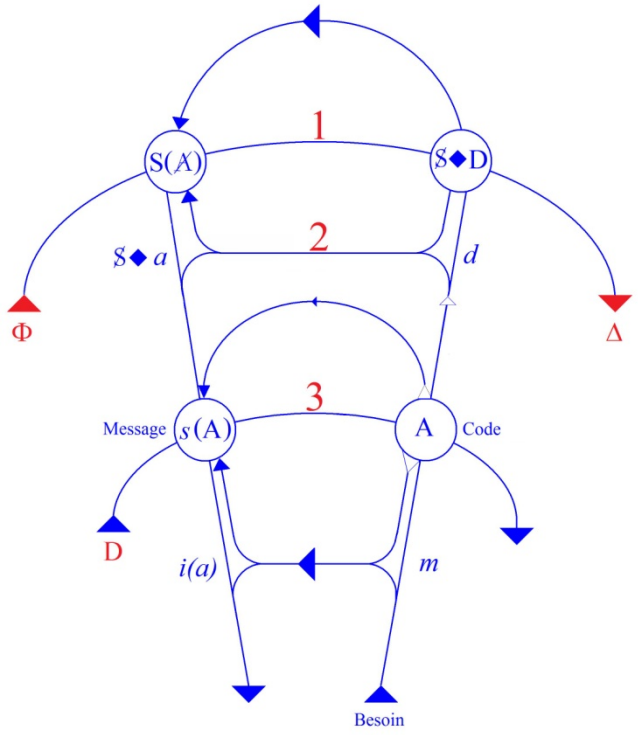
C'est à propos du complexe d'Œdipe.
Très exactement pour autant que les contenus de l'analyse faisaient surgir pour nous - quoi ?

Le rapport d'un désir qui n'était pas n'importe lequel, un désir jusque là profondément caché, le désir pour la mère, avec quoi ?
Avec l'intervention d'un personnage qui est ce père, tel qu'il a surgi des premières appréhensions du *complexe d'Œdipe :* destructeur.

Et ce père qui nommément intervient sous la forme des *complexes* donnés d'abord par *les fantasmes de castration*,

- également découverte de l'analyse,
- découverte dont on n'avait pas le moindre soupçon avant l'analyse,
- découverte dont je crois que je vous ai cette année articulé le lien avec *la nécessaire impensabilité.*

En dehors du fait que le *phallus* a ce rôle très précisément d'être *porté à la signification de signifiant*, une *image*, une image privilégiée, vitale, à savoir *l'image du phallus*, mais qui ici prend fonction de ce quelque chose qui en somme va marquer cette sorte d'incidence, d'impact dans lequel le désir est frappé par l'interdiction.



En fait, si nous voulons distinguer les trois étapes qui correspondent strictement à celles qui sont là schématisées : 1, 2, 3 et dans lesquelles tout ce qui se rapporte dans notre expérience au *surmoi* doit s'articuler, nous dirons que, au niveau de cette ligne d'horizon qui précisément est celle qui ne se formule pas chez le névrosé…

c'est précisément pour cela qu'il est névrosé …ici règne le commandement, appelez-le comme vous voudrez, appelez-le *les dix commandements* à l'occasion, pourquoi pas ? Puisque je vous ai dit que *les dix commandements* étaient très probablement les commandements qui sont les lois de la parole, à savoir que tous les désordres commencent à entrer dans le fonctionnement de la parole à partir du moment où les *les dix commandements* ne sont pas respectés.

Prenons-les là sous une forme quelconque.

Il s'agit de la demande de mort, et c'est évidemment le « *Tu ne tueras point* » qui est là à l'horizon pour en faire le drame.

Mais vous voyez que ce n'est pas non plus parce que ce qui, comme réponse, a cette place pour châtier celui qui tue, qu'effectivement le commandement prend son impact.

C'est très précisément parce que la *demande de mort*…
pour des raisons qui tiennent à la structure de l'Autre pour l'homme
…la *demande de mort* est équivalente à *la mort de la demande*.

Ceci, c'est le niveau du commandement.
Ce niveau du commandement existe, il existe tellement bien qu'à la vérité il émerge, il émerge tout seul.
N'oubliez pas que, si vous lisez les notes qu'a prises FREUD sur son cas d'obsessionnel, *L'homme aux rats*, il vous dira…
il s'agit du *supplément* publié dans la *Standard Edition*, dans ce très joli complément où nous voyons dans les notes certains éléments chronologiques apparaître, notes qui restent tout à fait précieuses à connaître
…il vous dira que d'abord, ce dont le sujet lui parle comme contenu obsessionnel, ce sont des commandements qu'il reçoit.

Et vous savez l'importance de ces commandements que le sujet reçoit :

« *Tu passeras ton examen avant telle date...* »

ou

« *Que se passerait-il, dit-il, si je recevais le commandement : Tu vas te trancher la gorge ?* »

Et vous savez dans quel état de panique il entre quand le commandement lui vient à l'esprit :

« *Tu vas trancher la gorge à la vieille dame...* »

qui à ce moment, retient loin de lui son amie.

Nous voyons aussi apparaître ces commandements dans un autre contexte, et de la façon la plus claire, chez les psychotiques, dont vous savez que ces commandements ils les reçoivent, et c'est bien un des points fermes de *la classification du psychotique* de savoir dans quelle mesure il leur obéit.

Bref, l'autonomie de cette fonction à l'horizon du rapport du sujet à la parole du commandement est quelque chose que nous ne pouvons tenir que pour fondamental.

Ce commandement peut donc rester voilé.
Il est voilé, il est fragmenté, il n'apparaît que par morceaux chez notre obsessionnel.

Et la culpabilité, où allons-nous la situer ?
La culpabilité, comme dirait Monsieur de La PALICE, c'est une demande sentie comme interdite, et à la vérité, on sent bien habituellement là…

> et je dirai que tout se noie dans le terme d'*interdiction*, la notion de demande restant éludée lorsqu'il semble que les deux aillent ensemble. Ce n'est pas certain pourtant, comme nous allons le voir

…qu'il y a quelque chose dont phénoménologiquement je vous prie de retenir la dimension essentielle, et dont on est véritablement stupéfait qu'aucun analyste, sinon aucun *phénoménologiste* n'ait fait état.

Pourquoi est-elle sentie comme interdite ?
Si elle était purement et simplement sentie comme interdite parce que, comme on dit, c'est défendu, il n'y aurait aucune espèce de problème.

Comment la voyons-nous apparaître dans la clinique au niveau du point où nous sommes habitués à dire que la culpabilité intervient ?

Les distinctions que nous avons faites, nous les avons faites à articuler ce dont il s'agit, et elles nous aideront peut-être à articuler ce qu'on appelle « *culpabilité névrotique* », qui consiste en quoi ?

Il est un fait quand même qu'on ne l'articule pas comme telle, et qu'on n'en fait pas un critère. Or il est essentiel d'en faire un critère.

La *demande* est sentie comme interdite, une *demande*, ou plus exactement *un sentiment de culpabilité*, en tant que c'est à propos d'une telle approche, approche de *demande*...

> et c'est précisément en quoi il se distingue de l'angoisse diffuse dont vous savez combien c'est différent d'une *demande*

...sentie comme *interdite* et qui appelle le surgissement du sentiment de culpabilité, cette *demande* est sentie comme interdite parce qu'elle tue le désir.

C'est dans *le rapport du désir à la demande,* dans le fait que tout ce qui va dans la direction d'une certaine *formulation* de la *demande* s'accompagne, par un ressort, par un mécanisme dont nous voyons ici les traits, les fils écrits dans ce petit graphe sur le tableau, mais qui, justement parce qu'il est dans ce petit graphe, justement pour cela, ne peut être senti, déterminé dans son ressort, vécu dans son ressort par le sujet.

Parce que le sujet, lui, est condamné à être toujours à quelqu'une de ces places, mais il ne peut être à aucune de ces places toutes en même temps : c'est cela qui est la culpabilité, c'est ce quelque chose où apparaît l'interdiction, non pas cette fois en tant qu'elle formule, mais en tant qu'elle frappe le *désir*, qu'elle le fait disparaître, qu'elle le tue.

Voilà donc quelque chose de clair : c'est pour autant que l'obsessionnel est condamné à mener sa bataille de salut, pour son autonomie subjective, comme on s'exprime, au niveau du *désir*, que tout ce qui apparaît à ce niveau de *désir*, même sous une forme déniée, est lié à cette culpabilité.

Et au-dessous de cela, c'est-à-dire au troisième niveau, au niveau que nous appellerons en cette occasion, personne ne contestera ce repérage, celui du *surmoi*, que l'on appelle, je ne sais trop pourquoi, dans l'observation que nous avons suivie dans la *Revue de Psychanalyse*, *surmoi féminin*.

Pourquoi *féminin*, disons *maternel*.
Enfin il est ordinairement considéré comme le *surmoi maternel* dans tous les autres textes du même registre.

Il y a là une anomalie inhérente à l'observation elle-même et à cette sorte d'obsession engendrée par le fait qu'il s'agit là de *l'envie de pénis* et de quelque chose qui intéresse la femme comme telle.

Dans ce *surmoi maternel*, ce surmoi archaïque, ce surmoi auquel sont attachés les effets du surmoi primordial dont parle Mélanie KLEIN, il s'agit de quelque chose, bien sûr, dont nous comprenons maintenant qu'il ait été mis, si l'on peut dire, dans la même perspective, dans la même ligne de mire que ce qui se produit au niveau du commandement, de la culpabilité, lié en somme, vous le voyez, à *l'Autre de l'autre*.

Au niveau du premier autre en tant qu'il est le support pur et simple des premières demandes, des demandes si je puis dire émergentes, de ces premières articulations vagissantes de son besoin au niveau duquel on insiste tellement de nos jours, des premières frustrations, qu'avons-nous là ?

Nous avons ce que l'on a appelé *dépendance*, et en effet, c'est bien autour de ce quelque chose qui s'appelle *dépendance* que tout ce qui est du *surmoi maternel* s'articule.

Ici, qu'est-ce qui fait que nous pouvons le mettre dans le même registre et non pas le distinguer foncièrement ? Cela veut dire que déjà cette *structure* à deux étages que nous voyons ici doit y être.

S'il n'y avait au départ que le nourrisson et la mère, si la relation était duelle, ce serait quelque chose de tout à fait différent de ce que nous avons articulé dans le rapport au commandement, dans le rapport de la culpabilité.

C'est très précisément parce qu'il faut admettre dès l'origine que, par le seul fait qu'il s'agit du signifiant, il y ait ces deux horizons de la demande.

Ce que je vous ai expliqué en vous disant que même derrière la demande la plus primitive, celle du sein (et l'objet que représente le sein maternel), il y a ce dédoublement créé dans la demande par le fait que la demande est *demande d'amour*, et *demande absolue*.

Demande qui symbolise l'Autre comme tel, qui distingue donc :

- *l'autre comme objet réel*, capable de donner telle *satisfaction*,
- *de l'Autre en tant qu'objet symbolique* qui donne ou qui refuse, ce qu'on appelle *présence* ou *absence*, et qui est la matrice dans laquelle vont se cristalliser ces rapports fonciers qui sont *à l'horizon de toute demande*, ces rapports qui s'appelleront *l'amour* d'une part, *la haine* d'autre part, et *l'ignorance* bien entendu.

C'est parce que le premier rapport de dépendance est lié à cette menace qui s'appelle *perte d'amour*, et non pas simplement à cette menace qui s'appelle faim ou *privation des soins maternels*, qu'il est quelque chose qui déjà en soi est homogène à ce qui dans la suite s'organisera, s'articulera dans la perspective des *lois de la parole*.

Elles sont d'ores et déjà ici instantes, virtuelles, préformées dès la première *demande*. Elles ne sont pas complétées, elles ne sont pas articulées, et c'est pour cela qu'un nourrisson ne commence pas, dès sa première tétée à être un obsessionnel, mais dès sa première tétée, il peut déjà fort bien commencer à créer cette béance qui fera que ce sera précisément dans le refus de s'alimenter qu'il trouvera *le témoignage* exigé par lui de l'amour de son partenaire maternel.

Autrement dit, nous pourrons voir apparaître très précocement les manifestations de l'anorexie mentale.

Qu'est-ce qui spécifie le cas de l'obsessionnel ?
Ce qui spécifie le cas de l'obsessionnel, qui est donc suspendu justement à la formation précoce, à cet horizon du rapport de la demande, de ce qu'ici nous avons d'abord articulé comme *demande de mort*…

demande de mort, ce n'est pas purement et simplement, et de soi, tendance mortifère

…c'est une demande articulée.

Et du seul fait qu'elle est articulée,
c'est justement pour cela qu'elle ne se produit pas
à ce niveau de rapport à l'autre, qu'elle n'est pas
relation duelle, qu'elle vise, au-delà de l'autre,
son être, son être symbolisé.

Et c'est aussi pour cela d'ailleurs qu'elle est
ressentie, vécue par le sujet dans son retour :
c'est que le sujet, parce qu'il est un sujet parlant,
et uniquement à cause de cela, ne peut pas atteindre
l'Autre, sans s'atteindre lui-même, et que la *demande de mort* est *mort de la demande*.

C'est à l'intérieur de cela que va se situer
tout ce que j'appellerai les avatars du *signifiant phallus*,
parce qu'à la vérité je ne vois *aucune espèce de façon*
de ne pas tomber dans la stupeur et l'étonnement
quand on le voit en effet…
une fois qu'on sait lire
…resurgir en tous les points de cette phénoménologie
de *l'obsessionnel*.

Rien d'autre ne permet de concevoir cette espèce
de polyprésence du *signifiant phallus* au niveau des différents
symptômes, si on n'en fait pas essentiellement…
si on ne trouve pas là la confirmation de la fonction
du *phallus* comme signifiant de l'incidence du signifiant
sur le vivant en tant que, par son rapport à la
parole, il est voué à se fragmenter en toutes sortes
d'effets de signifiant.

Que trouvons-nous ?
On nous dit que cette femme est possédée par *le Penisneid*.
Je veux bien, mais alors pourquoi la première chose
que nous rencontrons dans l'observation elle-même
concerne ses obsessions ?

Et la première qui nous est citée est la crainte
obsédante d'avoir contracté la syphilis, ce qui
l'amena, écrit-on, à s'opposer, en vain d'ailleurs,
au mariage de son fils aîné, de ce fils dont je vous
ai fait grandement état dans la signification qu'il
prend tout au long du cours de cette observation.

En fin de compte voilà donc ceci, *c'est assez simple* : des miracles et des tours de passe-passe auxquels nous ferions bien de porter toujours attention en tant que tels, de nous dire qu'il conviendrait de temps en temps de refaire briller un peu, de lustrer notre capacité d'étonnement.

Que voyons-nous chez les sujets obsessionnels mâles ? la crainte d'être contaminé et de contaminer. C'est quelque chose dont l'expérience courante nous montre à quel point elle est importante.

L'obsessionnel mâle a été en général assez précocement initié aux dangers des maladies dites vénériennes, et chacun sait la place que cela peut tenir dans sa psychologie dans un très grand nombre de cas.

Je ne dis pas que ce soit constant, mais nous sommes habitués à l'interpréter comme quelque chose qui va bien au-delà de la rationnalité de la chose, ceci existe dans HEGEL, comme toujours.

Et si les choses depuis quelque temps vont si bien grâce à quelques interventions médicamenteuses, il n'en reste pas moins que *l'obsédé* reste très *obsédé* concernant tout ce que peuvent engendrer ses actes impulsifs dans l'ordre libidinal, et que nous, nous serons habitués à le considérer comme quelque chose qui est quoi ?

C'est à savoir que sous cette impulsion libidinale, l'impulsion agressive transparaît, qu'en quelque sorte le *phallus* est quelque chose de dangereux.

Si nous nous en tenons à la notion que le sujet est dans un rapport, si l'on peut dire, d'exigence narcissique à l'endroit du *phallus*, il nous apparaît très difficile de le motiver.

Pourquoi ?
Justement parce qu'à ce niveau la patiente en fait cet usage qui est strictement équivalent à celui qu'en fera un homme, à savoir que, *par l'intermédiaire de son fils*, cette femme se considère comme dangereuse.

Elle le donne à cette occasion comme en quelque sorte son prolongement, c'est-à-dire que par conséquent nul *Penisneid* ne l'arrête, elle l'a, sous la forme de ce fils, elle l'a bel et bien, ce *phallus*, puisque c'est sur lui qu'elle va cristalliser la même obsession qu'un malade mâle fera à cette occasion.

Les obsessions infanticides qui suivent, *voire les obsessions d'empoisonnement* et les autres, je ne vais pas ici m'y éterniser. Ce qu'on peut dire c'est que quelque chose très vite dans l'observation et dans toute sa portée *va venir donner confirmation* à ce que nous avançons sur ce sujet, et ceci je le lis parce que cela vaut la peine :

« *La violence même de ses plaintes contre sa mère était le témoignage de l'affection immense qu'elle lui portait...* »

nous dit-on, après avoir fait quelques ronds de jambe autour de la possibilité ou non possibilité d'une relation vraiment œdipienne, en agitant des arguments qui sont complètement étrangers à la question.

« *Elle la trouvait d'un milieu plus élevé que celui de son père, la jugeait plus intelligente, et surtout, était fascinée par son énergie, son caractère, son esprit de décision, son autorité.* »

C'est la première partie d'un paragraphe où il s'agit de nous faire voir *quelque chose* qui incontestablement existe, à savoir *le déséquilibre de la relation parentale*, le côté je dirai opprimé, voire déprimé du père en présence d'une mère qui peut avoir été avant tout virile. C'est ainsi que l'on interprète le fait que le sujet exige en quelque sorte que l'attribut phallique, à quelque titre, lui soit lié.

« *Les rares moments où la mère se détendait la remplissaient d'une joie indicible. Mais jusqu'ici il n'a jamais été question de désirs de possession de la mère franchement sexualisés.* »

Il n'y a pas trace de *quoi que ce soit* qui y ressemble.

Voyez comme on s'exprime :

« *Renée était liée à elle sur le plan exclusivement sadomasochiste, et voilà que vient le jour où L'alliance mère-fille jouait ici avec une extrême rigueur et toute transgression du pacte provoquait un mouvement d'une violence extrême qui, jusqu'à ces derniers temps, ne fut jamais objectivé. Toute personne s'immisçant dans cette union était l'objet de souhaits de mort...* »

Ce point-ci est vraiment important, et vous ne le retrouverez pas seulement dans *les névroses obsessionnelles*.

Mais ces liens puissants de fille à mère, sous quelque angle que nous en voyions l'incidence dans notre expérience analytique, cette sorte de noeud où nous nous trouvons une fois de plus devant quelque chose qui va au-delà d'une espèce de distinction, je dirai de la distinction charnelle entre les êtres qui fait que ce qui s'exprime là, c'est exactement cette ambiguïté, cette ambivalence, comme je l'ai appelée tout à l'heure, qui fait *équivaloir* la *demande de mort* à la *mort de la demande,* mais qui nous montre en outre que la *demande de mort* est là…

je ne dis rien de nouveau, car FREUD s'en est fort bien aperçu à l'occasion

…la demande de mort que Madame Mélanie KLEIN essayera de nous référer aux pulsions agressives primordiales du sujet.

Mais l'observation nous montre que ce n'est pas simplement le lien qui unit le sujet à la mère, la *demande de mort*, c'est la demande de la mère elle-même.

C'est en tant que la mère *porte en elle* cette *demande de mort…*

et toute l'observation nous le montre

…qu'elle l'exerce sur ce malheureux personnage paternel, brigadier de gendarmerie, qui malgré sa bonté et sa gentillesse dont la malade parle d'abord, se montre toute sa vie chagriné, déprimé, taciturne, n'arrivant pas à surmonter la rigidité de la mère ni à triompher de l'attachement de sa femme à un premier amour, d'ailleurs platonique, jaloux et ne rompant son mutisme que pour une demande dont il sortait toujours vaincu. Personne ne doute, bien sûr, que la mère n'y soit là pour quelque chose.

On nous dit que l'on traduit cela sous l'angle et sous la forme de ce qu'on appelle *la mère castratrice*. À l'occasion, peut-être, y a-t-il lieu de regarder les choses de plus près et de voir qu'en somme, ici le terme de *demande de mort* vaut beaucoup plus pour cet homme que castration, privation de l'objet aimé, que semble avoir été la mère.

Et l'inauguration chez lui de cette position dépressive est bien celle que FREUD nous apprend à reconnaître comme étant déterminée par un souhait de mort sur soi-même.

Mais sur soi-même en tant qu'il vise quoi ?
Un objet aimé et perdu.

Bref, *la dialectique de la demande de mort*, en tant qu'elle est déjà et ici présente à la génération antérieure, est-ce que c'est la mère qui l'incarne ?

C'est cette *demande de mort* en tant que justement elle n'est ici médiatisée par rien, non pas au niveau du sujet, car si elle n'était médiatisée par rien au niveau du sujet…

> s'il n'y avait pas cet horizon œdipien en somme qui permet à cette *demande* d'apparaître à l'horizon de la parole et non pas dans son immédiateté

…nous n'aurions pas un *obsessionnel* mais un *psychotique*.

Par contre, dans le rapport entre le père et la mère, cette *demande de mort* pour le sujet n'est nullement médiatisée, par rien qui témoigne ici d'un respect pour le père, d'une mise en position d'autorité et de support de la Loi par la mère à l'égard du père.

La *demande de mort* dont il s'agit au niveau où le sujet l'éprouve et la voit s'exercer entre la mère et le père, c'est une *demande de mort* directement exercée, directement manifestée dans ce quelque chose par quoi le père retourne l'agression contre lui-même : le chagrin, la quasi-surdité et la dépression.

Elle est toute différente de cette *demande de mort* dont il pourrait s'agir, dont il s'agit toujours dans toute dialectique intersubjective et qui s'exprime devant un tribunal quand le procureur dit : « *Je demande la mort* ».

Et il ne le demande pas au sujet dont il est question, il le demande à un tiers qui est le juge, et cela c'est la position œdipienne normale.

Voilà donc au milieu de quel contexte le *Penisneid...*
ou ce qu'on appelle tel
…du sujet est amené à jouer son rôle.

Nous le voyons là sous la forme de cette *arme dangereuse*.
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Elle n'est là que comme *signifiant du danger* manifesté
par tout *surgissement du désir dans* le contexte de *cette demande*.

Et aussi bien, ce caractère de signifiant,
nous le verrons jusque dans les détails de certaines
des obsessions du sujet.

Une de ses premières obsessions a été très jolie :
elle était de craindre de mettre des épingles
dans le lit de ses parents - *et pourquoi ?* -
pour piquer sa mère, pas son père.

Voilà le premier niveau d'apparition du signifiant
phallique. Ici quel est-il ?

Il est le signifiant de ce désir en tant que
dangereux, de ce désir en tant que coupable.

Il me semble que ce n'est pas la même fonction dans
laquelle il apparaît, par exemple à un autre moment.

D'ailleurs il n'apparaît pas sous la même forme,
mais, d'une façon tout à fait claire, sous sa forme
d'image après tout, partout où je vous l'ai montré.
Là, il est voilé.

Il est dans le *symptôme*, il vient d'ailleurs,
il est interférence fantasmatique, c'est-à-dire
que c'est à nous en tant qu'analystes qu'il suggère
la place où il existe comme *fantasme*.

Mais il me semble que c'est autre chose quand ce *phallus*
apparaît dans une tout autre fonction, à savoir quand
il se « *projette* », si l'on peut dire, en avant
de l'image de l'hostie pour le sujet.

J'ai déjà fait allusion à ces sortes d'obsessions profanatoires dont le sujet est habité, et là, il nous semble en effet que si, pour autant que la vie religieuse, sous cette forme profondément remaniée, infiltrée de *symptômes* où elle se présente chez *l'obsessionnel* et qui d'ailleurs, par une sorte de curieuse *conformité*...

cette vie religieuse,

et spécialement cette vie *sacramentelle*

...se démontre tellement appropriée à donner aux *symptômes* de *l'obsessionnel* la voie, le sillon où elle se coule si aisément, c'est quand même bien pour autant que tout spécialement dans la religion chrétienne...

je n'ai pas une grande pratique de l'obsession chez des musulmans par exemple, mais cela vaudrait la peine de voir comment ils s'en tirent, je veux dire quel office à l'occasion, à l'horizon de leurs croyances tel qu'il est structuré dans l'Islam, vient ici s'impliquer dans la phénoménologie obsessionnelle

...assurément *dans le Christianisme on ne peut pas ne pas voir*...

et chaque fois que FREUD a eu un obsessionnel...

que ce soit *L'homme aux rats* ou *L'homme aux loups*

...*de formation chrétienne*, il en a bien montré l'importance dans leur évolution et dans leur économie

...on ne peut pas quand même ne pas voir que par ses articles de foi, la religion chrétienne nous met devant cette solution effectivement étonnante...

hardie, c'est le moins

qu'on puisse dire, culottée

...de faire effectivement supporter par quelque chose qui est « homme-dieu », une personne incarnée, de faire justement supporter par lui cette fonction...

puisqu'il est le *Verbe*

...cette fonction du signifiant dans laquelle nous disons qu'est marquée justement l'action du signifiant sur la vie en tant que telle.

Le λόγος [logos] chrétien en tant qu'il est le λόγος [logos] incarné, donne la solution précise à ce mystère des rapports de l'homme et de la parole, et ce n'est pas pour rien justement que le Dieu incarné s'est appelé le *Verbe*.

Que ce soit au niveau du symbole même, toujours renouvelé, de cette incarnation que le sujet fasse apparaître le *signifiant phallus* qui s'y substitue pour elle, et qui bien entendu ne fait pas partie comme tel du contexte religieux, nous n'avons tout de même pas à nous étonner, si ce que nous disons est vrai, de le voir apparaître à cette place.

Mais quand le sujet le voit apparaître à cette place, il est bien certain qu'il joue là un tout autre rôle que là où nous l'avons vu interprété tout d'abord.

Et je crois qu'il est ensuite tout à fait abusif, dans un point ultérieur de l'observation, d'interpréter la fonction du *signifiant phallus* comme homogène à l'angle sous lequel il est intervenu.

Ici par exemple, au niveau du *symptôme* quand, à une période beaucoup plus avancée de l'observation, le sujet communique à son analyste ce fantasme :

> « *J'ai rêvé que j'écrasais la tête du Christ à coups de pied, et cette tête ressemblait à la vôtre.* »

Il est certain qu'à ce moment la fonction du *phallus* est ici identifiée, non pas comme on croit devoir le dire, à l'analyste, en tant qu'il serait porteur du *phallus*, mais en tant que c'est bien évidemment à ce niveau du transfert, en ce point de l'histoire du transfert, que l'analyste est identifié au *phallus*.

Il est identifié à celui qui, à ce moment, incarne pour le sujet justement cet effet du signifiant, ce rapport à *la parole* dont elle commence à ce moment-là un peu plus à projeter par l'effet d'un certain nombre d'effets de détente.

Et l'interpréter d'une façon homogène en termes de *Penisneid* à ce moment-là, c'est justement louper l'occasion de mettre en rapport la patiente avec ce qu'il y a de plus profond dans sa situation.

À savoir de s'apercevoir du rapport peut-être qui, dans un temps lointain, a été par elle fait entre, d'une part, ce quelque chose d'X qui a provoqué fondamentalement à l'endroit de l'Autre cette *demande de mort*, de mort de la demande, et d'autre part la toute première aperception, la forme sous laquelle pour elle, est apparue d'abord la rivalité intolérable, à savoir en l'occasion le désir de la mère pour cet amour lointain qui la distrayait à la fois de son mari et de son enfant, par exemple.

Assurément, en tout cas, le fait que le *phallus* ici…
et d'une façon répétée car il y a
un deuxième exemple qui est donné après
…apparaisse dans cette position…
à savoir quelque part qui doit se situer au
niveau du signifiant de l'Autre comme tel
en tant qu'atteint, en tant que barré, en tant
qu'identique à la plus profonde signification
que l'Autre ait atteint pour le sujet
…ne doit pas être négligé comme tel.

Et d'autre part, *quand le phallus apparaît à un autre moment de l'analyse…*
à un moment de l'analyse qui lui est légèrement
postérieur, parce qu'à ce moment-là déjà sont
entrées en ligne de compte beaucoup d'*interprétations*
qui l'ont fait venir sous cet angle au jour
…à savoir dans ces rêves où la patiente…
c'est un des rêves les plus communs, qui
s'observe dans je dirai la plupart des névroses
…où la patiente se réalise elle-même comme être phallique, c'est-à-dire voit un de ses seins remplacé par un *phallus*, voire un *phallus* situé *entre* ses deux seins…
c'est un des fantasmes oniriques les plus
fréquents que l'on puisse rencontrer
…la question, je dois dire, me paraît liée à tout à fait autre chose dans cette occasion qu'à un désir, comme on dit : « *d'identification masculine avec possession phallique* ».

En effet, on spécule :
Si elle voit ses propres seins transformés en pénis, ne reporte-t-elle pas sur le pénis de l'homme l'agressivité orale dirigée primitivement contre le sein maternel ?

C'est un acte de raisonnement.
Mais d'un autre côté, si l'on observe l'extrême extension, sous sa forme donnée, du fait que ces formes peuvent elles-mêmes être - c'est bien connu - essentiellement *polyphalliques…*

> je veux dire que dès qu'il y a plus d'un *phallus*, je dirai presque que nous nous trouvons devant une image tout à fait fondamentale, que la DIANE ephèsienne nous donne assez, dans cette espèce de ruissellement de seins dont tout son corps en quelque sorte est fait

…voici ce que cette patiente voit, ce qui suit immédiatement, je veux dire que cela suit immédiatement les deux premiers essais et est considéré comme les confirmant d'ailleurs, puisque l'analyste a déjà fait l'équivalence à ce moment-là de la chaussure avec le *phallus* :

« *Je fais réparer ma chaussure chez un cordonnier, puis je monte sur une estrade ornée de lampions bleus, blancs, rouges, où il n'y a que des hommes - ma mère est dans la foule et m'admire.* »

Pouvons-nous ici nous contenter de parler de *Penisneid* ?

N'est-il pas évident que le rapport au *phallus* est ici d'un autre ordre que le rêve lui-même dont il s'agit, et indique qu'il est lié à un rapport d'exhibition…

> d'exhibition non pas devant ceux qui le portent, ces autres hommes qui sont avec elle sur l'estrade et dont, c'est presque trop beau à dire, les lampions bleus, blancs, rouges nous évoquent là toutes sortes d'arrière-plans diversement obscènes

…mais *c'est devant sa mère*, et comme telle, *qu'elle s'exhibe*.

En d'autres termes, nous nous trouvons ici devant ce rapport fantasmatique compensatoire dont je parlais la dernière fois :
ce rapport de puissance sans doute, mais de puissance par rapport au tiers qu'est sa mère.

Et c'est là quelque chose qui se produit à ce niveau dans le rapport où le sujet est avec l'image de son semblable, de ce petit autre, de l'image du corps, et ce qui est à étudier, c'est précisément *la fonction* de ce rapport fantasmatique dans l'équilibre du sujet.

Et l'interpréter et l'assimiler purement
et simplement à la fonction et à l'apparition du *phallus* aux autres points est aussi quelque chose qui témoigne, je dirai d'un manque de critère dans l'orientation de l'interprétation.

Car en fin de compte, à quoi vont tendre toutes les interventions de l'analyste dans cette observation ?

À faciliter chez elle ce qu'il appelle prise de conscience de je ne sais quel *manque* ou *nostalgie du pénis* comme tel, en lui facilitant l'issue de ses *fantasmes*, en la centrant sur ce *fantasme* comme tel, comme étant un *fantasme* de moindre puissance, alors que la plupart des faits vont contre cette interprétation.

Qu'est-ce que l'analyste fait en rendant
à la patiente ou au sujet le phallus *légitime?*

On le lui change de sens.

Je veux dire par là que l'on fait quelque chose
qui revient à peu près à lui apprendre à aimer
ses obsessions, car en fait, c'est ce qui nous est
donné comme le bilan de cette thérapeutique :
les obsessions n'ont pas diminué, simplement
la malade ne les ressent plus pour coupables,
ce qui est opéré par une certaine intervention
essentiellement centrée sur la trame des fantasmes
et sur la valorisation de ce fantasme comme
d'un fantasme de rivalité avec l'homme, supposé,
par une simple supposition, transféré de je ne sais
quelle agressivité envers la mère dont la racine
n'est nullement atteinte.

C'est quelque chose qui aboutit à ceci :
c'est qu'en somme, la trame des obsessions est,
par l'opération autorisante de l'analyste,
disjointe d'avec cette demande de mort fondamentale.

Mais je dirai qu'à opérer ainsi, c'est-à-dire
à légitimer en fin de compte ses obsessions…
car on ne peut que légitimer d'un bloc,
dans toute la mesure où le fantasme
est autorisé par l'interprétation
…c'est que *l'obsession de la relation génitale est consommée* comme telle.

Je veux dire qu'à partir du moment où le sujet
apprend à aimer ses obsessions comme telles,
pour autant que ce sont elles qui sont investies
de la pleine signification de ce qui lui arrive,
nous voyons se développer à la fin de l'observation
toutes sortes d'intuitions sans aucun doute
extrêmement exaltantes.

Je vous prie de vous y reporter, parce que l'heure
est trop avancée pour que je puisse aujourd'hui
vous en faire la lecture, mais assurément ceci a tout
à fait l'aspect de ce style d'effusion narcissique
que certains ont mis en valeur comme phénomène
survenant à la fin des analyses, et sur lequel
d'ailleurs l'auteur ne se fait pas trop d'illusion :

« *Le transfert positif - écrit-il - s'est précisé, avec ses caractéristiques d'Œdipe très fortement prégénitalisé…* »

Et c'est sur une note de profond inachèvement, et je dois dire de très peu d'illusions concernant une solution *véritablement génitale*, comme on s'exprime, *concernant l'issue de cette analyse*, que lui-même conclut.

Ce qui ne semble pas du tout y être vu, c'est précisément que ceci est en corrélation étroite avec le mode même de l'interprétation, le centrage d'une interprétation sur quelque chose qui en fin de compte vise à la réduction de la demande plutôt qu'à son élucidation foncière.

Et ceci est d'autant plus paradoxal de nos jours, que l'on a quand même l'habitude par exemple de montrer l'importance de l'interprétation de l'agressivité comme telle.

Peut-être ce terme justement est-il trop vague pour que toujours les praticiens s'y retrouvent, et que le terme de *demande de mort* qui lui serait avantageusement substitué en allemand, serait ce qu'il est exigible d'atteindre comme niveau de l'articulation subjective de la demande.

Je voudrais en terminant…
puisque j'ai fait allusion tout à l'heure
à quelque chose qui s'appelait *Les Commandements*
…attirer votre attention…
puisque j'ai parlé aussi du christianisme
…sur quelque chose qui n'est pas justement un des commandements les moins mystérieux de ce qu'on pourrait appeler, non pas une morale, car à la vérité ce n'est pas un commandement moral, c'est un commandement justement fondé sur l'identification, c'est celui qui, à l'horizon de tous les commandements, est promu par l'articulation chrétienne sous le terme de :

« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ».

Je ne sais pas si vous vous êtes jamais arrêtés à ce que cela comporte. Cela comporte toutes sortes d'objections assez étonnantes.

D'abord les belles âmes s'écrieront :

- « *Comme toi-même !* » mais plus :
- « *Pourquoi comme toi-même ? C'est bien peu !* »

D'autre part les gens de plus d'*expérience* se diront :

- « *Mais après tout, est-il bien sûr qu'on s'aime soi-même ?* »

L'expérience nous prouve que nous avons *les sentiments* les plus contradictoires quant à nous-mêmes, les plus singuliers, et qu'après tout, cette référence à un « *toi-même* » semble tout d'un coup mettre dans une certaine perspective l'égoïsme au cœur et en faire la mesure, le module, le parangon de l'amour. C'est tout de même une des choses qui *surprend* le plus.

Je crois qu'à la vérité ces objections, qui sont en quelque sorte tout à fait valables et que l'on pourrait en somme très facilement incarner par l'impossibilité de répondre à cette sorte d'interpellation à la première personne.

Jamais personne n'a supposé qu'à ce « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » un « *J'aime mon prochain comme moi-même* » puisse répondre, parce que là, à l'évidence, la faiblesse de cette formulation éclate à tous les yeux.

En fait, je crois que si quelque chose permet de s'arrêter à cette *formulation* comme à quelque chose qui nous intéresse profondément et qui, en quelque sorte, illustre ce que j'ai appelé ici *l'horizon du commandement*, *l'horizon de la parole*, c'est bien quelque chose qui fait que, si nous l'articulons de là d'où ça doit partir, c'est-à-dire du lieu de l'Autre, si symétriquement et parallèlement au point « *Tu es celui qui me tues* » que je vous montrais ici sous-jacent à la prise de position de l'Autre au simple niveau de la première demande, le « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » est un cercle, et « *toi* » nous a menés à ne reconnaître dans ce « *toi-même* » rien d'autre que le « *tu* » au niveau duquel *le commandement* lui-même s'articule à s'achever par un *comme toi-même* :

« *Comme toi-même, tu es, au niveau de la parole, celui que tu hais dans la demande de mort, que tu hais parce que tu l'ignores.* »

C'est à ce niveau que le commandement chrétien rejoint celui qui nous donne le point d'horizon où s'articule la consigne de FREUD :

« *Wo Es war, soll Ich werden.* »

C'est la même chose encore qu'une autre sagesse exprime dans le « *Tu es* » qui doit en fin de compte terminer une assomption authentique et pleine du sujet dans sa propre parole :
qu'il reconnaisse là où il est à cet horizon de *la parole* qui est celui sans lequel, rien dans l'analyse ne peut être articulé, sinon à produire des fausses routes et des méconnaissances.

[Fin du séminaire]

Sigmund Freud : Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten Table des séances

A. Analytischer Teil
I
Einleitung
Wer einmal Anlaß gehabt hat, sich in der Literatur bei Ästhetikern und Psychologen zu erkundigen, welche Aufklärung über Wesen und Beziehungen des Witzes gegeben werden kann, der wird wohl zugestehen müssen, daß die philosophische Bemühung dem Witz lange nicht in dem Maße zuteil geworden ist, welches er durch seine Rolle in unserem Geistesleben verdient. Man kann nur eine geringe Anzahl von Denkern nennen, die sich eingehender mit den Problemen des Witzes beschäftigt haben. Allerdings finden sich unter den Bearbeitern des Witzes die glänzenden Namen des Dichters Jean Paul (Fr. Richter) und der Philosophen Th. Vischer, Kuno Fischer und Th. Lipps; aber auch bei diesen Autoren steht das Thema des Witzes im Hintergrunde, während das Hauptinteresse der Untersuchung dem umfassenderen und anziehenderen Probleme des Komischen zugewendet ist.
Man gewinnt aus der Literatur zunächst den Eindruck, als sei es völlig untunlich, den Witz anders als im Zusammenhange mit dem Komischen zu behandeln.
Nach Th. Lipps (*Komik und Humor*, 1898) [Fußnote] ist der Witz » die durchaus subjektive Komik«, d. h. die Komik, »die wir hervorbringen, die an unserem Tun als solchem haftet, zu der wir uns durchwegs als darüberstehendes Subjekt, niemals als Objekt, auch nicht als freiwilliges Objekt verhalten« (S. 80). Erläuternd hiezu die Bemerkung: Witz heiße überhaupt »jedes bewußte und geschickte Hervorrufen der Komik, sei es der Komik der Anschauung oder der Situation« (S. 78). K. Fischer erläutert die Beziehung des Witzes zum Komischen mit Beihilfe der in seiner Darstellung zwischen beide eingeschobenen Karikatur. 14 (*Über den Witz,* 1889.) Gegenstand der Komik ist das Häßliche in irgendeiner seiner Erscheinungsformen: »Wo es verdeckt ist, muß es im Licht der komischen Betrachtung entdeckt, wo es wenig oder kaum bemerkt wird, muß es hervorgeholt und so verdeutlicht werden, daß es klar und offen am Tage liegt ... So entsteht die Karikatur« (S. 45). – »Unsere ganze geistige Welt, das intellektuelle Reich unserer Gedanken und Vorstellungen, entfaltet sich nicht vor dem Blicke der äußeren Betrachtung, läßt sich nicht unmittelbar bildlich und anschaulich vorstellen und enthält doch auch seine Hemmungen, Gebrechen, Verunstaltungen, eine Fülle des Lächerlichen und der komischen Kontraste. Diese hervorzuheben und der ästhetischen Betrachtung zugänglich zu machen, wird eine Kraft nötig sein, welche imstande ist, nicht bloß Objekte unmittelbar vorzustellen, sondern auf diese Vorstellungen selbst zu reflektieren und sie zu verdeutlichen: eine gedankenerhellende Kraft. Diese Kraft ist allein das *Urteil.* Das Urteil, welches den komischen Kontrast erzeugt, ist der *Witz,* er hat im stillen schon in der Karikatur mitgespielt, aber erst im Urteil erreicht er seine eigentümliche Form und das freie Gebiet seiner Entfaltung« (S. 49–50).
Wie man sieht, verlegt Lipps den Charakter, welcher den Witz innerhalb des Komischen auszeichnet, in die Betätigung, in das aktive Verhalten des Subjekts, während K. Fischer den Witz durch die Beziehung zu seinem Gegenstand, als welcher das verborgene Häßliche der Gedankenwelt gelten soll, kennzeichnet. Man kann diese Definitionen des Witzes nicht auf ihre Triftigkeit prüfen, ja man kann sie kaum verstehen, wenn man sie nicht in den Zusammenhang einfügt, aus dem gerissen sie hier erscheinen, und man stände so vor der Nötigung, sich durch die Darstellungen des Komischen bei den Autoren hindurchzuarbeiten, um von ihnen etwas über den Witz zu erfahren. Indes wird man an anderen Stellen gewahr, daß dieselben Autoren auch wesentliche und allgemein gültige Charaktere des Witzes anzugeben wissen, bei welchen von dessen Beziehung zum Komischen abgesehen ist.
Die Kennzeichnung des Witzes bei K. Fischer, die den Autor selbst am besten zu befriedigen scheint, lautet: »Der Witz ist ein *spielendes* Urteil« (S. 51). Zur Erläuterung dieses Ausdruckes werden wir auf die Analogie verwiesen: »wie die ästhetische Freiheit in der spielenden Betrachtung der Dinge bestand« (S. 50). An anderer Stelle (S. 20) wird das ästhetische Verhalten gegen ein Objekt durch die Bedingung charakterisiert, daß wir von diesem Objekt nichts verlangen, insbesondere keine Befriedigung unserer ernsten Bedürfnisse, sondern uns mit dem 15 Genuß der Betrachtung desselben begnügen. Das ästhetische Verhalten ist *spielend* im Gegensatz zur Arbeit. – »Es könnte sein, daß aus der ästhetischen Freiheit auch eine von der gewöhnlichen Fessel und Richtschnur losgelöste Art des Urteilens entspringt, die ich um ihres Ursprungs willen *›das spielende Urteil* nennen will, und daß in diesem Begriff die erste Bedingung, wenn nicht die ganze Formel enthalten ist, die unsere Aufgabe löst. ›Freiheit gibt Witz und Witz gibt Freiheit‹, sagt Jean Paul. ›Der Witz ist ein bloßes Spiel mit Ideen« (S. 24).
Von jeher liebte man es, den Witz als die Fertigkeit zu definieren, Ähnlichkeiten zwischen Unähnlichem, also versteckte Ähnlichkeiten zu finden. Jean Paul hat diesen Gedanken selbst witzig so ausgedrückt: »Der Witz ist der verkleidete Priester, der jedes Paar traut.« Th. Vischer fügt die Fortsetzung an: »Er traut die Paare am liebsten, deren Verbindung die Verwandten nicht dulden wollen.« Vischer wendet aber ein, daß es Witze gebe, bei denen von Vergleichung, also auch von Auffindung von Ähnlichkeit, keine Rede sei. Er definiert also den Witz mit leiser Abweichung von Jean Paul als die Fertigkeit, mit überraschender Schnelle mehrere Vorstellungen, die nach ihrem inneren Gehalt und dem Nexus, dem sie angehören, einander eigentlich fremd sind, zu einer Einheit zu verbinden. K. Fischer hebt dann hervor, daß in einer Menge von witzigen Urteilen nicht Ähnlichkeiten, sondern Unterschiede

gefunden werden, und Lipps macht darauf aufmerksam, daß sich diese Definitionen auf den Witz beziehen, den der Witzige *hat*, und nicht, den er *macht*.
Andere in gewissem Sinne miteinander verknüpfte Gesichtspunkte, die bei der Begriffsbestimmung oder Beschreibung des Witzes herangezogen wurden, sind der »*Vorstellungskontrast*«, »*der Sinn im Unsinn*«, »*die Verblüffung und Erleuchtung*«.
Auf den Vorstellungskontrast legen Definitionen wie die von Kraepelin den Nachdruck. Der Witz sei »die willkürliche Verbindung oder Verknüpfung zweier miteinander in irgendeiner Weise kontrastierender Vorstellungen, zumeist durch das Hilfsmittel der sprachlichen Assoziation«. Es wird einem Kritiker wie Lipps nicht schwer, die völlige Unzulänglichkeit dieser Formel aufzudecken, aber er selbst schließt das Moment des Kontrastes nicht aus, sondern verschiebt es nur an eine andere Stelle. »Der Kontrast bleibt bestehen, aber er ist nicht so oder so gefaßter Kontrast der mit den Worten verbundenen Vorstellungen, 16 sondern Kontrast oder Widerspruch der Bedeutung und Bedeutungslosigkeit der Worte« (1898, S. 87). Beispiele erläutern, wie letzteres verstanden werden soll. »Ein Kontrast entsteht erst dadurch, daß ... wir seinen Worten eine Bedeutung zugestehen, die wir ihnen dann doch wieder nicht zugestehen können« (S. 90).
In der Weiterentwicklung dieser letzten Bestimmung kommt der Gegensatz von »Sinn und Unsinn« zur Bedeutung. »Was wir einen Moment für sinnvoll nehmen, steht als völlig sinnlos vor uns. Darin besteht in diesem Falle der komische Prozeß« ... »Witzig erscheint eine Aussage, wenn wir ihr eine Bedeutung mit psychologischer Notwendigkeit zuschreiben, und indem wir sie ihr zuschreiben, sofort auch wiederum absprechen. Dabei kann unter der Bedeutung verschiedenes verstanden sein. Wir leihen einer Aussage einen *Sinn* und wissen, daß er ihr logischerweise nicht zukommen kann. Wir finden in ihr eine *Wahrheit*, die wir dann doch wiederum den Gesetzen der Erfahrung oder allgemeinen Gewohnheiten unseres Denkens zufolge nicht darin finden können. Wir gestehen ihr eine über ihren wahren Inhalt hinausgehende logische oder praktische Folge zu, um eben diese Folge zu verneinen, sobald wir die Beschaffenheit der Aussage für sich ins Auge fassen. In jedem Falle besteht der psychologische Prozeß, den die witzige Aussage in uns hervorruft und auf dem das Gefühl der Komik beruht, in dem unvermittelten Übergang von jenem Leihen, Fürwahrhalten, Zugestehen, zum Bewußtsein oder Eindruck relativer Nichtigkeit« (S. 85).
So eindringlich diese Auseinandersetzung klingt, so möchte man hier doch die Frage aufwerfen, ob der Gegensatz des Sinnvollen und Sinnlosen, auf dem das Gefühl der Komik beruht, auch zur Begriffsbestimmung des Witzes, insofern er vom Komischen unterschieden ist, beiträgt.
Auch das Moment der »Verblüffung und Erleuchtung« führt tief in das Problem der Relation des Witzes zur Komik hinein. Kant sagt vom Komischen überhaupt, es sei eine merkwürdige Eigenschaft desselben, daß es uns nur für einen Moment täuschen könne. Heymans (1896) führt aus, wie die Wirkung eines Witzes durch die Aufeinanderfolge von Verblüffung und Erleuchtung zustande komme. Er erläutert seine Meinung an einem prächtigen Witz von Heine, der eine seiner Figuren, den armen Lotteriekollekteur Hirsch-Hyacinth, sich rühmen läßt, der große Baron Rothschild habe ihn ganz wie seinesgleichen, ganz *famillionär* 17 behandelt. Hier erscheine das Wort, welches der Träger des Witzes ist, zunächst einfach als eine fehlerhafte Wortbildung, als etwas Unverständliches, Unbegreifliches, Rätselhaftes. Dadurch verblüffe es. Die Komik ergebe sich aus der Lösung der Verblüffung, aus dem Verständnis des Wortes. Lipps (1898, S. 95) ergänzt hiezu, daß diesem ersten Stadium der Erleuchtung, das verblüffende Wort bedeute dies und jenes, ein zweites Stadium folgt, in dem man einsehe, dies sinnlose Wort habe uns verblüfft und dann den guten Sinn ergeben. Erst diese zweite Erleuchtung, die Einsicht, daß ein nach gemeinem Sprachgebrauch sinnloses Wort das ganze verschuldet habe, diese Auflösung in Nichts, erzeuge erst die Komik.
Ob die eine oder die andere dieser beiden Auffassungen uns einleuchtender erscheinen möge, durch die Erörterungen über Verblüffung und Erleuchtung werden wir einer bestimmten Einsicht näher gebracht. Wenn nämlich die komische Wirkung des Heineschen *famillionär* auf der Auflösung des scheinbar sinnlosen Wortes beruht, so ist wohl der »Witz« in die Bildung dieses Wortes und in den Charakter des so gebildeten Wortes zu versetzen.
Außer allem Zusammenhang mit den zuletzt behandelten Gesichtspunkten wird eine andere Eigentümlichkeit des Witzes als wesentlich für ihn von allen Autoren anerkannt. »*Kürze* ist der Körper und die Seele des Witzes, ja er selbst«, sagt Jean Paul (1804, II. Teil, § 42) und modifiziert damit nur eine Rede des alten Schwätzers Polonius in Shakespeares *Hamlet* (II. Akt, 2. Szene):
»Weil Kürze dann des Witzes Seele ist,
Weitschweifigkeit der Leib und äußre Zierat,
Fass' ich mich kurz.«
(Schlegelsche Übersetzung.)
Bedeutsam ist dann die Schilderung der Kürze des Witzes bei Lipps (1898, S. 90). »Der Witz sagt, was er sagt, nicht immer in wenig, aber immer in *zu* wenig Worten, d. h. in Worten, die nach strenger Logik oder gemeiner Denk- und Redeweise dazu nicht genügen. Er kann es schließlich geradezu sagen, indem er es verschweigt.«
»Daß der Witz etwas *Verborgenes* oder *Verstecktes* hervorholen müsse« (K. Fischer, 1889, S. 51), wurde uns schon bei der Zusammenstellung des Witzes mit der Karikatur gelehrt. Ich hebe diese Bestimmung nochmals hervor, weil auch sie mehr mit dem Wesen des Witzes als mit seiner Zugehörigkeit zur Komik zu tun hat.

---

18 Ich weiß wohl, daß die vorstehenden kümmerlichen Auszüge aus den Arbeiten der Autoren über den Witz dem Werte dieser Arbeiten nicht gerecht werden können. Infolge der Schwierigkeiten, welche einer von Mißverständnis

freien Wiedergabe so komplizierter und fein nuancierter Gedankengänge entgegenstehen, kann ich den Wißbegierigen die Mühe nicht ersparen, sich die gewünschte Belehrung an den ursprünglichen Quellen zu holen. Aber ich weiß nicht, ob sie von ihr voll befriedigt zurückkehren würden. Die von den Autoren angegebenen und im vorigen zusammengestellten Kriterien und Eigenschaften des Witzes – die Aktivität, die Beziehung zum Inhalt unseres Denkens, der Charakter des spielenden Urteils, die Paarung des Unähnlichen, der Vorstellungskontrast, der »Sinn im Unsinn«, die Aufeinanderfolge von Verblüffung und Erleuchtung, das Hervorholen des Versteckten und die besondere Art von Kürze des Witzes – erscheinen uns zwar auf den ersten Blick als so sehr zutreffend und so leicht an Beispielen erweisbar, daß wir nicht in die Gefahr geraten können, den Wert solcher Einsichten zu unterschätzen, aber es sind *disiecta membra*, die wir zu einem organisch Ganzen zusammengefügt sehen möchten. Sie tragen schließlich zur Kenntnis des Witzes nicht mehr bei als etwa eine Reihe von Anekdoten zur Charakteristik einer Persönlichkeit, über welche wir eine Biographie beanspruchen dürfen. Es fehlt uns völlig die Einsicht in den vorauszusetzenden Zusammenhang der einzelnen Bestimmungen, etwa was die Kürze des Witzes mit seinem Charakter als spielendes Urteil zu schaffen haben kann, und ferner die Aufklärung, ob der Witz allen diesen Bedingungen genügen muß, um ein richtiger Witz zu sein, oder nur einzelnen darunter, und welche dann durch andere vertretbar, welche unerläßlich sind. Auch eine Gruppierung und Einteilung der Witze auf Grund ihrer als wesentlich hervorgehobenen Eigenschaften würden wir wünschen. Die Einteilung, welche wir bei den Autoren finden, stützt sich einerseits auf die technischen Mittel, anderseits auf die Verwendung des Witzes in der Rede (Klangwitz, Wortspiel – karikierender, charakterisierender Witz, witzige Abfertigung).

Wir wären also nicht in Verlegenheit, einer weiteren Bemühung zur Aufklärung des Witzes ihre Ziele zu weisen. Um auf Erfolg rechnen zu können, müßten wir entweder neue Gesichtspunkte in die Arbeit eintragen oder durch Verstärkung unserer Aufmerksamkeit und Vertiefung unseres Interesses weiter einzudringen versuchen. Wir können uns 19 vorsetzen, es wenigstens an dem letzteren Mittel nicht fehlen zu lassen. Es ist immerhin auffällig, wie wenig Beispiele von als solchen anerkannten Witzen den Autoren für ihre Untersuchungen genügen und wie ein jeder die nämlichen von seinen Vorgängern übernimmt. Wir dürfen uns der Verpflichtung nicht entziehen, dieselben Beispiele zu analysieren, die bereits den klassischen Autoren über den Witz gedient haben, aber wir beabsichtigen, uns außerdem an neues Material zu wenden, um eine breitere Unterlage für unsere Schlußfolgerungen zu gewinnen. Es liegt dann nahe, daß wir solche Beispiele von Witz zu Objekten unserer Untersuchung nehmen, die uns selbst im Leben den größten Eindruck gemacht und uns am ausgiebigsten lachen gemacht haben.

Ob das Thema des Witzes solcher Bemühung wert ist? Ich meine, daran ist nicht zu zweifeln. Wenn ich von persönlichen, während der Entwicklung dieser Studien aufzudeckenden Motiven absehe, die mich drängen, Einsicht in die Probleme des Witzes zu gewinnen, kann ich mich auf die Tatsache des intimen Zusammenhanges alles seelischen Geschehens berufen, welche einer psychologischen Erkenntnis auch auf einem entlegenen Gebiet einen im vorhinein nicht abschätzbaren Wert für andere Gebiete zusichert. Man darf auch daran mahnen, welch eigentümlichen, geradezu faszinierenden Reiz der Witz in unserer Gesellschaft äußert. Ein neuer Witz wirkt fast wie ein Ereignis von allgemeinstem Interesse; er wird wie die neueste Siegesnachricht von dem einen dem anderen zugetragen. Selbst bedeutende Männer, die es für mitteilenswert halten, wie sie geworden sind, welche Städte und Länder sie gesehen und mit welchen hervorragenden Menschen sie verkehrt haben, verschmähen es nicht, in ihre Lebensbeschreibung aufzunehmen, diese und jene vortrefflichen Witze hätten sie gehört [Fußnote].

20 II

Die Technik des Witzes

Wir folgen einem Winke des Zufalls und greifen das erste Witzbeispiel auf, das uns im vorigen Abschnitt entgegengetreten ist.

In dem Stück der *Reisebilder*, welches ›Die Bäder von Lucca‹ betitelt ist, führt H. Heine die köstliche Gestalt des Lotteriekollekteurs und Hühneraugenoperateurs Hirsch-Hyacinth aus Hamburg auf, der sich gegen den Dichter seiner Beziehungen zum reichen Baron Rothschild berühmt und zuletzt sagt: Und so wahr mir Gott alles Gute geben soll, Herr Doktor, ich saß neben Salomon Rothschild und er behandelte mich ganz wie seinesgleichen, ganz *famillionär*.

An diesem als ausgezeichnet anerkannten und sehr lachkräftigen Beispiel haben Heymans und Lipps die Ableitung der komischen Wirkung des Witzes aus der »Verblüffung und Erleuchtung« (s. oben) erläutert. Wir aber lassen diese Frage beiseite und stellen uns die andere: was es denn ist, was die Rede des Hirsch-Hyacinth zu einem Witze macht? Es könnte nur zweierlei sein; entweder ist es der in dem Satz ausgedrückte Gedanke, der den Charakter des Witzigen an sich trägt, oder der Witz haftet an dem Ausdruck, den der Gedanke in dem Satz gefunden hat. Auf welcher Seite sich uns der Witzcharakter zeigt, dort wollen wir ihn weiter verfolgen und versuchen, seiner habhaft zu werden.

Ein Gedanke kann ja im allgemeinen in verschiedenen sprachlichen Formen – in Worten also – zum Ausdruck gebracht werden, die ihn gleich zutreffend wiedergeben mögen. In der Rede des Hirsch-Hyacinth liegt uns nun eine bestimmte Ausdrucksform eines Gedankens vor und, wie uns ahnt, eine besonders eigentümliche, nicht diejenige, welche am leichtesten verständlich ist. Versuchen wir, denselben Gedanken möglichst getreulich in anderen Worten auszudrücken. Lipps hat dies bereits getan und damit die Fassung des Dichters gewissermaßen erläutert. Er sagt (1898, S. 87): »Wir verstehen, daß Heine sagen will, die Aufnahme sei eine familiäre gewesen, nämlich von der bekannten Art, die 21 durch den Beigeschmack des Millionärtums an Annehmlichkeiten nicht zu gewinnen pflegt.« Wir verändern nichts an diesem Sinn, wenn wir eine andere Fassung annehmen, die sich vielleicht besser in die Rede des Hirsch-Hyacinth einfügt: »Rothschild behandelte mich ganz wie seinesgleichen, ganz *familiär*, d. h. soweit ein

Millionär das zustande bringt.« »Die Herablassung eines reichen Mannes hat immer etwas Mißliches für den, der sie an sich erfährt«, würden wir noch hinzusetzen [Fußnote].
Ob wir nun bei dieser oder einer anderen gleichwertigen Textierung des Gedankens verbleiben, wir sehen, daß die Frage, welche wir uns vorgelegt haben, bereits entschieden ist. Der Witzcharakter haftet in diesem Beispiel nicht am Gedanken. Es ist eine richtige und scharfsinnige Bemerkung, die Heine seinem Hirsch-Hyacinth in den Mund legt, eine Bemerkung von unverkennbarer Bitterkeit, wie sie bei dem armen Manne angesichts so großen Reichtums leicht begreiflich ist, aber wir würden uns nicht getrauen, sie witzig zu heißen. Meinte nun jemand, der bei der Übertragung die Erinnerung an die Fassung des Dichters nicht loszuwerden vermag, der Gedanke sei doch auch an sich witzig, so können wir ja auf ein sicheres Kriterium des bei der Übertragung verlorengegangenen Witzcharakters verweisen. Die Rede des Hirsch-Hyacinth machte uns laut lachen, die sinngetreue Übertragung derselben nach Lipps oder in unserer Fassung mag uns gefallen, zum Nachdenken anregen, aber zum Lachen bringen kann sie uns nicht.
Wenn aber der Witzcharakter unseres Beispiels nicht dem Gedanken anhaftet, so ist er in der Form, im Wortlaut seines Ausdruckes zu suchen. Wir brauchen nur die Besonderheit dieser Ausdrucksweise zu studieren, um zu erfassen, was man als die Wort- oder Ausdruckstechnik dieses Witzes bezeichnen kann und was in inniger Beziehung zu dem Wesen des Witzes stehen muß, da Charakter und Wirkung des Witzes mit dessen Ersetzung durch anderes verschwinden. Wir befinden uns übrigens in voller Übereinstimmung mit den Autoren, wenn wir soviel Wert auf die sprachliche Form des Witzes legen. So z. B. sagt K. Fischer (1889, S. 72): »Es ist zunächst die bloße Form, die das Urteil zum Witz macht, und man wird hier an ein Wort Jean Pauls erinnert, welches eben diese Natur des Witzes in demselben Ausspruche erklärt und 22 beweist: ›So sehr sieget die bloße Stellung, es sei der Krieger oder der Sätze.‹«
Worin besteht nun die »Technik« dieses Witzes? Was ist mit dem Gedanken etwa in unserer Fassung vorgegangen, bis aus ihm der Witz wurde, über den wir so herzlich lachen? Zweierlei, wie die Vergleichung unserer Fassung mit dem Text des Dichters lehrt. Erstens hat eine erhebliche *Verkürzung* stattgefunden. Wir mußten, um den im Witz enthaltenen Gedanken voll auszudrücken, an die Worte »*R. behandelte mich ganz wie seinesgleichen, ganz familiär*«, einen Nachsatz anfügen, der aufs kürzeste eingeengt lautete: d. h. *soweit ein Millionär das zustande bringt*, und dann fühlten wir erst noch das Bedürfnis nach einem erläuternden Zusatz [Fußnote]. Beim Dichter heißt es weit kürzer:
»*R. behandelte mich ganz wie seinesgleichen, ganz famillionär.*«
Die ganze Einschränkung, die der zweite Satz an den ersten anfügt, welcher die familiäre Behandlung konstatiert, ist im Witze verlorengegangen.
Aber doch nicht ganz ohne einen Ersatz, aus dem man sie rekonstruieren kann. Es hat auch noch eine zweite Abänderung stattgefunden. Das Wort »*familiär*« im witzlosen Ausdruck des Gedankens ist im Text des Witzes zu »*famillionär*« umgewandelt worden, und ohne Zweifel hängt gerade an diesem Wortgebilde der Witzcharakter und der Lacheffekt des Witzes. Das neugebildete Wort deckt sich in seinem Anfang mit dem »familiär« des ersten, in seinen auslautenden Silben mit dem »Millionär« des zweiten Satzes, es vertritt gleichsam den einen Bestandteil »Millionär« aus dem zweiten Satze, infolgedessen den ganzen zweiten Satz, und setzt uns auf diese Weise in den Stand, den im Text des Witzes ausgelassenen zweiten Satz zu erraten. Es ist als ein Mischgebilde aus den zwei Komponenten »familiär« und »Millionär« zu beschreiben, und man wäre versucht, sich seine Entstehung aus diesen beiden Worten graphisch zu veranschaulichen [Fußnote].

FAMILI ÄR
MILIONÄR

FAMILI*ON*ÄR

23 Den Vorgang aber, welcher den Gedanken in den Witz übergeführt hat, kann man sich in folgender Weise darstellen, die zunächst recht phantastisch erscheinen mag, aber nichtsdestoweniger genau das wirklich vorhandene Ergebnis liefert:
»R. behandelte mich ganz familiär,
d. h. soweit ein Millionär es zustande bringt.«
Nun denke man sich eine zusammendrängende Kraft auf diese Sätze einwirken und nehme an, daß der Nachsatz aus irgendeinem Grunde der weniger resistente sei. Dieser wird dann zum Schwinden gebracht werden, der bedeutsame Bestandteil desselben, das Wort »Millionär«, welches sich gegen die Unterdrückung zu sträuben vermag, wird gleichsam an den ersten Satz angepreßt, mit dem ihm so sehr ähnlichen Element dieses Satzes »familiär« verschmolzen, und gerade diese zufällig gegebene Möglichkeit, das Wesentliche des zweiten Satzes zu retten, wird den Untergang der anderen unwichtigeren Bestandteile begünstigen. So entsteht dann der Witz:
»R. behandelte mich ganz famili on är.«
/ \
(mili) (är)
Abgesehen von solcher zusammendrängenden Kraft, die uns ja unbekannt ist, dürfen wir den Hergang der Witzbildung, also die Witztechnik dieses Falles, beschreiben als eine *Verdichtung mit Ersatzbildung*, und zwar besteht in unserem Beispiel die Ersatzbildung in der Herstellung eines *Mischwortes*. Dieses Mischwort »*famillionär*«, an sich unverständlich, in dem Zusammenhange, in dem es steht, sofort verstanden und als sinnreich erkannt, ist nun der Träger der zum Lachen zwingenden Wirkung des Witzes, deren Mechanismus uns allerdings durch die Aufdeckung der Witztechnik in keiner Weise nähergebracht wird. Inwiefern kann ein sprachlicher Verdichtungsvorgang mit

Ersatzbildung durch ein Mischwort uns Lust schaffen und zum Lachen nötigen? Wir merken, dies ist ein anderes Problem, dessen Behandlung wir aufschieben dürfen, bis wir einen Zugang zu ihm gefunden haben. Vorläufig werden wir bei der Technik des Witzes bleiben.
Unsere Erwartung, daß die Technik des Witzes für die Einsicht in das Wesen desselben nicht gleichgültig sein könne, veranlaßt uns zunächst zu forschen, ob es noch andere Witzbeispiele gibt, die wie Heines »famillionär« gebaut sind. Es gibt deren nun nicht sehr viele, aber immerhin genug, um eine kleine Gruppe, die durch die Mischwortbildung 24 charakterisiert ist, aufzustellen. Heine selbst hat aus dem Worte Millionär einen zweiten Witz gezogen, sich gleichsam selbst kopiert, indem er von einem »*Millionarr*« spricht (›Ideen‹, Kapitel XIV), was eine durchsichtige Zusammenziehung von *Millionär* und *Narr* ist und ganz ähnlich wie das erste Beispiel einen unterdrückten Nebengedanken zum Ausdruck bringt.
Andere Beispiele, die mir bekannt geworden sind: Die Berliner heißen einen gewissen *Brunnen* in ihrer Stadt, dessen Errichtung dem Oberbürgermeister *Forckenbeck* viel Ungnade zugezogen hat, das »*Forckenbecken*«, und dieser Bezeichnung ist der Witz nicht abzusprechen, wenngleich das Wort »Brunnen« erst eine Wandlung in das ungebräuchliche »Becken« erfahren mußte, um mit dem Namen in einem Gemeinsamen zusammenzutreffen. – Der böse Witz Europas hatte einst einen Potentaten aus Leopold in *Cleopold* umgetauft wegen seiner damaligen Beziehungen zu einer Dame mit dem Vornamen Cleo, eine unzweifelhafte Verdichtungsleistung, die nun mit dem Aufwand eines einzigen Buchstabens eine ärgerliche Anspielung immer frisch erhält. – Eigennamen verfallen überhaupt leicht dieser Bearbeitung der Witztechnik: In Wien gab es zwei Brüder, namens Salinger, von denen einer *Börsensensal* war. Das gab die Handhabe, den einen Bruder *Sensalinger* zu nennen, während für den anderen zur Unterscheidung die unliebenswürdige Bezeichnung *Scheusalinger* in Aufnahme kam. Es war bequem und gewiß witzig; ich weiß nicht, ob es berechtigt war. Der Witz pflegt danach nicht viel zu fragen.
Folgender Verdichtungswitz wurde mir erzählt: Ein junger Mann, der bisher in der Fremde ein heiteres Leben geführt, besucht nach längerer Abwesenheit einen hier wohnenden Freund, der nun mit Überraschung den Ehering an der Hand des Besuchers bemerkt. Was? ruft er aus, Sie sind verheiratet? Ja, lautet die Antwort: *Trauring*, aber wahr. Der Witz ist vortrefflich; in dem Worte »*Trauring*« kommen die beiden Komponenten, das Wort: Ehering in *Trauring* gewandelt und der Satz: *Traurig, aber wahr*, zusammen.
Es tut der Wirkung des Witzes hier keinen Eintrag, daß das Mischwort eigentlich nicht ein unverständliches, sonst nicht existenzfähiges Gebilde ist wie »famillionär«, sondern sich vollkommen mit dem einen der beiden verdichteten Elemente deckt.
Zu einem Witz, der wiederum dem »famillionär« ganz analog ist, habe ich selbst im Gespräche unabsichtlich das Material geliefert. Ich erzählte 25 einer Dame von den großen Verdiensten eines Forschers, den ich für einen mit Unrecht Verkannten halte. »Aber der Mann verdient doch ein Monument«, meinte sie. »Möglich, daß er es einmal bekommen wird«, antwortete ich, »aber momentan ist sein Erfolg sehr gering.« »*Monument*« und »*momentan*« sind Gegensätze. Die Dame vereinigt nun die Gegensätze: Also wünschen wir ihm einen *monumentanen* Erfolg.
Einer vortrefflichen Bearbeitung des gleichen Themas in englischer Sprache (A. A. Brill, ›Freud's Theory of Wit‹, 1911) verdanke ich einige fremdsprachige Beispiele, die den gleichen Mechanismus der Verdichtung zeigen wie unser »famillionär«.
Der englische Autor de Quincey, erzählt Brill, hat irgendwo die Bemerkung gemacht, daß alte Leute dazu neigen, in »*anecdotage*« zu verfallen. Das Wort ist zusammengeschmolzen aus den sich teilweise überdeckenden

anec*dote*

und *dotage* (kindisches Gefasel).

In einer anonymen kurzen Geschichte fand Brill einmal die Weihnachtszeit bezeichnet als »*the alcoholidays*«. Die gleiche Verschmelzung aus

alco*hol*

und *holidays* (Festtage).

Als Flaubert seinen berühmten Roman *Salammbo*, der im alten Karthago spielt, veröffentlicht hatte, verspottete ihn Sainte-Beuve als *Carthaginoiserie* wegen seiner peinlichen Detailmalerei:

Carthaginois

chinoiserie.

Das vorzüglichste Witzbeispiel dieser Gruppe hat einen der ersten Männer Österreichs zum Urheber, der nach bedeutsamer wissenschaftlicher und öffentlicher Tätigkeit nun ein oberstes Amt im Staate bekleidet. Ich habe mir die Freiheit genommen, die Witze, die dieser Person zugeschrieben werden und in der Tat alle das gleiche Gepräge tragen, als Material für diese Untersuchungen zu verwenden [Fußnote], vor allem darum, weil es schwergehalten hätte, sich ein besseres zu verschaffen.
26 Herr N. wird eines Tages auf die Person eines Schriftstellers aufmerksam gemacht, der durch eine Reihe von wirklich langweiligen Aufsätzen bekannt geworden ist, welche er in einer Wiener Tageszeitung veröffentlicht hat. Die Aufsätze behandeln durchweg kleine Episoden aus den Beziehungen des ersten Napoleon zu Österreich. Der Verfasser ist rothaarig. Herr N. fragt, sobald er den Namen gehört hat: »Ist das nicht der *rote Fadian*, der sich durch die Geschichte der Napoleoniden zieht?«

Um die Technik dieses Witzes zu finden, müssen wir auf ihn jenes Reduktionsverfahren anwenden, welches den Witz durch Änderung des Ausdruckes aufhebt und dafür den ursprünglichen vollen Sinn wieder einsetzt, wie er sich aus einem guten Witz mit Sicherheit erraten läßt. Der Witz des Herrn N. vom roten Fadian ist aus zwei Komponenten hervorgegangen, aus einem absprechenden Urteil über den Schriftsteller und aus der Reminiszenz an das berühmte Gleichnis, mit welchem Goethe die Auszüge: ›Aus Ottiliens Tagebuche‹ in den *Wahlverwandtschaften* einleitet [Fußnote]. Die unmutige Kritik mag gelautet haben: Das also ist der Mensch, der ewig und immer wieder nur langweilige Feuilletons über Napoleon in Österreich zu schreiben weiß! Diese Äußerung ist nun gar nicht witzig. Auch der schöne Vergleich Goethes ist kein witziger und ganz gewiß nicht geeignet, uns zum Lachen zu bringen. Erst wenn diese beiden in Beziehung zueinander gesetzt werden und dem eigentümlichen Verdichtungs- und Verschmelzungsprozeß unterliegen, entsteht ein Witz, und zwar von erstem Range [Fußnote].
Die Verknüpfung zwischen dem schimpflichen Urteil über den langweiligen Geschichtschreiber und dem schönen Gleichnis in den *Wahlverwandtschaften* muß sich aus Gründen, die ich hier noch nicht verständlich machen kann, auf weniger einfache Weise hergestellt haben als in vielen ähnlichen Fällen. Ich werde es versuchen, den vermutlichen 27 wirklichen Hergang durch folgende Konstruktion zu ersetzen. Zunächst mag das Element der beständigen Wiederkehr desselben Themas bei Herrn N. eine leise Reminiszenz an die bekannte Stelle der *Wahlverwandtschaften* geweckt haben, die ja zumeist fälschlich mit dem Wortlaut »*es zieht sich wie ein roter Faden*« zitiert wird. Der »rote Faden« des Gleichnisses übt nun eine verändernde Wirkung auf den Ausdruck des ersten Satzes aus, infolge des zufälligen Umstandes, daß auch der Geschmähte *rot*, nämlich *rothaarig* ist. Es mag nun gelautet haben: *Also dieser rote Mensch ist es, der die langweiligen Feuilletons über Napoleon schreibt.* Nun griff der Prozeß ein, der die Verdichtung beider Stücke zu einem bezweckte. Unter dem Drucke desselben, der in der Gleichheit des Elements »*rot*« den ersten Stützpunkt gefunden hatte, assimilierte sich das »*langweilig*« dem »*Faden*« und verwandelte sich in »*fad*«, und nun konnten die beiden Komponenten verschmelzen zu dem Wortlaut des Witzes, an welchem diesmal das Zitat fast mehr Anteil hat als das gewiß ursprünglich allein vorhandene schmähende Urteil.

»Also dieser *rote* Mensch ist es, der das *fade* Zeug über N. schreibt.

Der *rote* *Faden,* der sich durch alles hindurchzieht.

Ist das nicht der *rote Fadian*, der sich durch die Geschichte der N. zieht?«

Eine Rechtfertigung, aber auch eine Korrektur dieser Darstellung werde ich in einem späteren Abschnitt geben, wenn ich diesen Witz von anderen als bloß formalen Gesichtspunkten her analysieren darf. Was immer aber an ihr zweifelhaft sein möge, die Tatsache, daß hier eine Verdichtung vorgefallen ist, kann nicht in Zweifel gezogen werden. Das Ergebnis der Verdichtung ist einerseits wiederum eine erhebliche Verkürzung, anderseits anstatt einer auffälligen Mischwortbildung vielmehr eine Durchdringung der Bestandteile beider Komponenten. »*Roter Fadian*« wäre immerhin als bloßes Schimpfwort existenzfähig; es ist in unserem Falle sicherlich ein Verdichtungsprodukt. Wenn nun an dieser Stelle zuerst ein Leser unwillig würde über eine Betrachtungsweise, die ihm das Vergnügen am Witz zu zerstören droht, ohne ihm aber die Quelle dieses Vergnügens aufklären zu können, so würde ich ihn zunächst um Geduld bitten. Wir stehen erst bei der Technik des Witzes, deren Untersuchung ja auch Aufschlüsse verspricht, wenn wir sie erst weit genug ausgedehnt haben.
Wir sind durch die Analyse des letzten Beispiels vorbereitet darauf, 28 daß, wenn wir dem Verdichtungsvorgang noch in anderen Beispielen begegnen, der Ersatz des Unterdrückten nicht in einer Mischwortbildung, sondern auch in einer anderen Abänderung des Ausdrucks gegeben sein könne. Worin dieser andersartige Ersatz bestehen mag, wollen wir aus anderen Witzen des Herrn N. lernen.
»Ich bin *tête-à-bête* mit ihm gefahren.« Nichts leichter als diesen Witz zu reduzieren. Offenbar kann es dann nur heißen: Ich bin *tête-à-tête* mit dem X. gefahren, und der X. ist ein dummes *Vieh*.
Keiner der beiden Sätze ist witzig. Oder in einen Satz zusammengezogen: *Ich bin tête-à-tête mit dem dummen Vieh von X. gefahren*, was ebensowenig witzig ist. Der Witz stellt sich erst her, wenn das »*dumme Vieh*« weggelassen wird und zum Ersatz dafür das eine *tête* sein *t* in *b* verwandelt, mit welcher geringen Modifikation das erst unterdrückte »Vieh« doch wieder zum Ausdruck gelangt. Man kann die Technik dieser Gruppe von Witzen beschreiben als *Verdichtung mit leichter Modifikation* und ahnt, daß der Witz um so besser sein wird, je geringfügiger die Modifikation ausfällt.
Ganz ähnlich, obwohl nicht unkompliziert, ist die Technik eines anderen Witzes. Herr N. sagt im Wechselgespräch über eine Person, an der manches zu rühmen und vieles auszusetzen ist: »Ja, die Eitelkeit ist eine seiner *vier Achillesfersen*.« [Fußnote] Die leichte Modifikation besteht hier darin, daß anstatt der *einen Achillesferse*, die man ja auch beim Helden zugestehen muß, deren *vier* behauptet werden. Vier Fersen, also vier Füße hat aber nur das Vieh. Somit haben die beiden im Witz verdichteten Gedanken gelautet: »*Y. ist bis auf seine Eitelkeit ein hervorragender Mensch; aber ich mag ihn doch nicht, er ist doch eher ein Vieh als ein Mensch.*« [Fußnote]
Ähnlich, nur viel einfacher, ist ein anderer Witz, den ich in einem Familienkreise *in statu nascendi* zu hören bekam. Von zwei Brüdern, Gymnasiasten, ist der eine ein vortrefflicher, der andere ein recht mittelmäßiger Schüler. Nun passiert auch dem Musterknaben einmal ein Unfall in der Schule, den die Mutter zur Sprache bringt, um der Besorgnis Ausdruck zu geben, das Ereignis könne den Anfang einer dauernden Verschlechterung bedeuten. Der bisher durch seinen Bruder verdunkelte 29 Knabe greift diesen Anlaß bereitwillig auf. Ja, sagt er, Karl *geht auf allen Vieren zurück*.

Die Modifikation besteht hier in einem kleinen Zusatz zur Versicherung, daß der andere auch nach seinem Urteil zurückgeht. Diese Modifikation vertritt und ersetzt aber ein leidenschaftliches Plaidoyer für die eigene Sache: Überhaupt müßt ihr nicht glauben, daß er darum soviel gescheiter ist als ich, weil er in der Schule besseren Erfolg hat. Er ist doch nur ein dummes Vieh, d. h. viel dümmer, als ich bin.
Ein schönes Beispiel von Verdichtung mit leichter Modifikation zeigt ein anderer sehr bekannter Witz des Herrn N., der von einer im öffentlichen Leben stehenden Persönlichkeit behauptete, sie habe eine große *Zukunft hinter sich*. Es war ein jüngerer Mann, auf den dieser Witz zielte, der durch seine Abstammung, Erziehung und seine persönlichen Eigenschaften berufen erschien, dereinst die Führung einer großen Partei zu übernehmen und an ihrer Spitze zur Regierung zu gelangen. Aber die Zeiten änderten sich, die Partei wurde regierungsunfähig, und nun ließ sich vorhersehen, daß auch der zu ihrem Führer prädestinierte Mann es zu nichts bringen werde. Die kürzeste reduzierte Fassung, durch die man diesen Witz ersetzen könnte, würde lauten: *Der Mann hat eine große Zukunft vor sich gehabt, mit der ist es aber jetzt aus.* Anstatt des »*gehabt*« und des Nachsatzes die kleine Veränderung im Hauptsatze, daß das »*vor*« durch ein »*hinter*«, sein Gegenteil, abgelöst wird [Fußnote].
Fast der nämlichen Modifikation bediente sich Herr N. im Falle eines Kavaliers, der Ackerbauminister geworden war ohne anderes Anrecht, als daß er selbst Landwirtschaft betrieb. Die öffentliche Meinung hatte Gelegenheit, ihn als den mindest begabten, der je mit diesem Amt betraut gewesen, zu erkennen. Als er aber das Amt niedergelegt und sich auf seine landwirtschaftlichen Interessen zurückgezogen hatte, sagte Herr N. von ihm:
»Er ist, wie Cincinnatus, auf seinen Platz *vor* dem Pflug zurückgekehrt.«
Der Römer, den man auch von der Landwirtschaft weg zum Amt berufen hatte, nahm seinen Platz *hinter* dem Pflug wieder ein. *Vor* dem Pflug ging damals wie heute nur – der Ochs.
30 Eine gelungene Verdichtung mit leiser Modifikation ist es auch, wenn Karl Kraus von einem sogenannten Revolverjournalisten mitteilt, er sei mit dem Orienterpreßzug in eines der Balkanländer gefahren. Gewiß treffen in diesem Wort die beiden anderen »*Orientexpreßzug*« und »*Erpressung*« zusammen. Infolge des Zusammenhanges macht sich das Element »Erpressung« nur als Modifikation des vom Verbum geforderten »Orientexpreßzuges« geltend. Dieser Witz hat für uns, indem er einen Druckfehler vorspiegelt, noch ein anderes Interesse.
Wir könnten die Reihe dieser Beispiele leicht um weitere vermehren, aber ich meine, wir bedürfen keiner neuen Fälle, um die Charaktere der Technik in dieser zweiten Gruppe, Verdichtung mit Modifikation, sicher zu erfassen. Vergleichen wir nun die zweite Gruppe mit der ersten, deren Technik in Verdichtung mit Mischwortbildung bestand, so sehen wir leicht ein, daß die Unterschiede nicht wesentliche und die Übergänge fließend sind. Die Mischwortbildung wie die Modifikation unterordnen sich dem Begriff der Ersatzbildung, und, wenn wir wollen, können wir die Mischwortbildung auch als Modifikation des Grundwortes durch das zweite Element beschreiben.

Wir dürfen aber hier einen ersten Halt machen und uns fragen, mit welchem aus der Literatur bekannten Moment sich unser erstes Ergebnis ganz oder teilweise deckt. Offenbar mit dem der Kürze, die Jean Paul die Seele des Witzes nennt (s. oben S. 17). Die Kürze ist nun nicht an sich witzig, sonst wäre jeder Lakonismus ein Witz. Die Kürze des Witzes muß von besonderer Art sein. Wir erinnern uns, daß Lipps versucht hat, die Besonderheit der Witzkürzung näher zu beschreiben (s. S. 17). Hier hat nun unsere Untersuchung eingesetzt und nachgewiesen, daß die Kürze des Witzes oftmals das Ergebnis eines besonderen Vorganges ist, der im Wortlaut des Witzes eine zweite Spur, die Ersatzbildung, hinterlassen hat. Bei der Anwendung des Reduktionsverfahrens, welches den eigentümlichen Verdichtungsvorgang rückgängig zu machen beabsichtigt, finden wir aber auch, daß der Witz nur an dem wörtlichen Ausdruck hängt, welcher durch den Verdichtungsvorgang hergestellt wird. Natürlich wendet sich jetzt unser volles Interesse diesem sonderbaren und bisher fast nicht gewürdigten Vorgang zu. Wir 31 können auch noch gar nicht verstehen, wie aus ihm all das Wertvolle des Witzes, der Lustgewinn, den der Witz uns bringt, entstehen kann.
Sind ähnliche Vorgänge, wie wir sie hier als Technik des Witzes beschrieben haben, auf irgendeinem anderen Gebiete des seelischen Geschehens schon bekannt geworden? Allerdings, auf einem einzigen und scheinbar recht weit abliegenden. Im Jahre 1900 habe ich ein Buch veröffentlicht, welches, wie sein Titel (*Die Traumdeutung*) besagt, den Versuch macht, das Rätselhafte des Traumes aufzuklären und ihn als Abkömmling normaler seelischer Leistung hinzustellen. Ich finde dort Anlaß, den *manifesten*, oft sonderbaren, *Trauminhalt* in Gegensatz zu bringen zu den *latenten*, aber völlig korrekten *Traumgedanken*, von denen er abstammt, und gehe auf die Untersuchung der Vorgänge ein, welche aus den latenten Traumgedanken den Traum machen, sowie der psychischen Kräfte, die bei dieser Umwandlung beteiligt sind. Die Gesamtheit der umwandelnden Vorgänge nenne ich die *Traumarbeit*, und als ein Stück dieser Traumarbeit habe ich einen Verdichtungsvorgang beschrieben, der mit dem der Witztechnik die größte Ähnlichkeit zeigt, wie dieser zur Verkürzung führt und Ersatzbildungen von gleichem Charakter schafft. Jedem werden aus eigener Erinnerung an seine Träume die Mischgebilde von Personen und auch von Objekten bekannt sein, die in den Träumen auftreten; ja, der Traum bildet auch solche von Worten, die sich dann in der Analyse zerlegen lassen (z. B. Autodidasker = Autodidakt + Lasker). Andere Male, und zwar noch viel häufiger, werden von der Verdichtungsarbeit des Traumes nicht Mischgebilde erzeugt, sondern Bilder, die völlig einem Objekt oder einer Person gleichen bis auf eine Zutat oder Abänderung, die aus anderer Quelle stammt, also Modifikationen ganz wie die in den Witzen des Herrn N. Wir können nicht bezweifeln, daß wir hier wie dort den nämlichen psychischen Prozeß vor uns haben, den wir an den identischen Leistungen erkennen dürfen. Eine so weitgehende Analogie der Witztechnik mit der Traumarbeit wird gewiß unser Interesse für die erstere steigern und die Erwartung in uns rege machen, aus einem Vergleich von Witz und Traum manches zur Aufklärung des Witzes zu ziehen. Aber wir

enthalten uns, auf diese Arbeit einzugehen, indem wir uns sagen, daß wir die Technik erst bei einer sehr geringen Zahl von Witzen erforscht haben, so daß wir nicht wissen können, ob die Analogie, deren 32 Leitung wir uns überlassen wollen, auch vorhalten wird. Wir wenden uns also von dem Vergleich mit dem Traume ab und kehren zur Witztechnik zurück, lassen an dieser Stelle unserer Untersuchung gleichsam einen Faden heraushängen, den wir vielleicht später wieder aufnehmen werden.

Das nächste, was wir erfahren wollen, ist, ob der Vorgang der Verdichtung mit Ersatzbildung bei allen Witzen nachweisbar ist, so daß er als der allgemeine Charakter der Witztechnik bezeichnet werden kann. Ich erinnere mich da an einen Witz, der mir infolge besonderer Umstände im Gedächtnis geblieben ist. Einer der großen Lehrer meiner jungen Jahre, den wir für unbefähigt hielten, einen Witz zu schätzen, wie wir auch nie einen eigenen Witz von ihm gehört hatten, kam eines Tages lachend in das Institut und gab bereitwilliger als sonst Bescheid über den Anlaß seiner heiteren Stimmung. »Ich habe da einen vorzüglichen Witz gelesen. In einem Pariser Salon wurde ein junger Mann eingeführt, der ein Verwandter des großen J. J. Rousseau sein sollte und auch diesen Namen trug. Er war überdies rothaarig. Er benahm sich aber so ungeschickt, daß die Dame des Hauses zu dem Herrn, der ihn eingeführt, als Kritik äußerte: »*Vous m'avez fait connaître un jeune homme roux et sot, mais non pas un Rousseau.*« Und er lachte von neuem.
Dies ist nach der Nomenklatur der Autoren ein Klangwitz, und zwar niedriger Sorte, einer, der mit dem Eigennamen spielt, etwa wie der Witz in der Kapuzinade aus *Wallensteins Lager*, die bekanntlich der Manier des Abraham a Santa Clara nachgebildet ist:
»Läßt sich nennen den *Wallenstein*,
ja freilich ist er uns *allen* ein *Stein*
des Anstoßes und Ärgernisses.« [Fußnote]
Welches ist aber die Technik dieses Witzes?
Da zeigt es sich, daß der Charakter, welchen wir vielleicht hofften allgemein nachzuweisen, schon bei dem ersten neuen Fall versagt. Es liegt hier keine Auslassung, kaum eine Verkürzung vor. Die Dame sagt im 33 Witze selbst fast alles aus, was wir ihren Gedanken unterlegen können. »Sie haben mich auf einen Verwandten von J. J. Rousseau gespannt gemacht, vielleicht einen Geistesverwandten, und siehe da, es ist ein rothaariger dummer Junge, ein *roux et sot*.« Ich habe da allerdings einen Zusatz, eine Einschaltung machen können, aber dieser Reduktionsversuch hebt den Witz nicht auf. Er bleibt und haftet an dem Gleichklang von ROUSSEAU / ROUX SOT. Damit ist nun erwiesen, daß die Verdichtung mit Ersatzbildung an dem Zustandekommen dieses Witzes keinen Anteil hat.
Was aber sonst? Neue Versuche zur Reduktion können mich belehren, daß der Witz so lange resistent bleibt, bis der Name *Rousseau* durch einen anderen ersetzt wird. Ich setze z. B. anstatt desselben *Racine* ein und sofort hat die Kritik der Dame, die ebenso möglich bleibt wie vorhin, jede Spur von Witz eingebüßt. Nun weiß ich, wo ich die Technik dieses Witzes zu suchen habe, kann aber noch über deren Formulierung schwanken; ich will folgende versuchen: Die Technik des Witzes liegt darin, daß ein und dasselbe Wort – der Name – in *zweifacher Verwendung* vorkommt, einmal als Ganzes und dann in seine Silben zerteilt wie in einer Scharade.
Ich kann einige wenige Beispiele anführen, die in ihrer Technik mit diesem identisch sind.
Mit einem auf der gleichen Technik der zweifachen Verwendung beruhenden Witz soll sich eine italienische Dame für eine taktlose Bemerkung des ersten Napoleon gerächt haben. Er sagte ihr auf einem Hofballe, auf ihre Landsleute deutend: »*Tutti gli Italiani danzano si male*«, und sie erwiderte schlagfertig: »*Non tutti, ma buona parte.*« (Brill, 1911.)
(Nach Th. Vischer und K. Fischer.) Als in Berlin einmal die *Antigone* aufgeführt wurde, fand die Kritik, daß die Aufführung des antiken Charakters entbehrt habe. Der Berliner Witz machte sich diese Kritik in folgender Weise zu eigen: *Antik? Oh, nee.*
In ärztlichen Kreisen ist ein analoger Zerteilungswitz heimisch. Wenn man einen seiner jugendlichen Patienten befragte, ob er sich je mit der Masturbation befaßt habe, würde man gewiß keine andere Antwort hören als: *O na, nie.*
34 In allen drei Beispielen, die für die Gattung genügen mögen, dieselbe Technik des Witzes. Ein Name wird in ihnen zweimal verwendet, das eine Mal ganz, das andere Mal in seine Silben zerteilt, in welcher Zerteilung seine Silben einen gewissen anderen Sinn ergeben [Fußnote].
Die mehrfache Verwendung desselben Wortes einmal als eines Ganzen und dann der Silben, in die es sich zerfällen läßt, war der erste Fall einer von der Verdichtung abweichenden Technik, der uns begegnet ist. Nach kurzer Besinnung müssen wir aber aus der Fülle der uns zuströmenden Beispiele erraten, daß die neu aufgefundene Technik kaum auf dieses Mittel beschränkt sein dürfte. Es gibt offenbar eine zunächst noch gar nicht übersehbare Anzahl von Möglichkeiten, wie man dasselbe Wort oder dasselbe Material von Worten zur mehrfachen Verwendung in einem Satze ausnützen kann. Sollten uns alle diese Möglichkeiten als technische Mittel des Witzes entgegentreten? Es scheint so zu sein; die nachfolgenden Beispiele von Witzen werden es erweisen.
Man kann zunächst dasselbe Material von Worten nehmen und nur etwas an der Anordnung derselben ändern. Je geringer die Abänderung ist, je eher man den Eindruck empfängt, verschiedener Sinn sei doch mit denselben Worten gesagt worden, desto besser ist in technischer Hinsicht der Witz.
D. Spitzer (*Wiener Spaziergänge*):
»Das Ehepaar X lebt auf ziemlich großem Fuße. Nach der Ansicht der 35 einen soll der Mann *viel verdient* und sich *dabei etwas zurückgelegt* haben, nach anderen wieder soll sich die Frau *etwas zurückgelegt* und dabei *viel verdient* haben.«

Ein geradezu diabolisch guter Witz! Und mit wie geringen Mitteln er hergestellt ist! Viel verdient – sich etwas zurückgelegt, sich etwas zurückgelegt – viel verdient; es ist eigentlich nichts als eine Umstellung dieser beiden Phrasen, wodurch sich das vom Manne Ausgesagte von dem über die Frau Angedeuteten unterscheidet. Allerdings ist dies auch hier wiederum nicht die ganze Technik dieses Witzes [Fußnote].

Ein reicher Spielraum eröffnet sich der Witztechnik, wenn man die »*mehrfache Verwendung des gleichen Materials*« dahin ausdehnt, daß das Wort – oder die Worte –, an denen der Witz haftet, das eine Mal unverändert, das andere Mal mit einer *kleinen Modifikation* gebraucht werden dürfe.

Z. B. ein anderer Witz des Herrn N.:

Er hört von einem Herrn, der selbst als Jude geboren ist, eine gehässige Äußerung über jüdisches Wesen. »Herr Hofrat«, meint er, »Ihr Ant*e*semitismus war mir bekannt, Ihr Ant*i*semitismus ist mir neu.«

Hier ist nur ein einziger Buchstabe verändert, dessen Modifikation bei sorgloser Aussprache kaum bemerkt wird. Das Beispiel erinnert an die anderen Modifikationswitze des Herrn N. (s. S. 28 f.), aber zum Unterschiede von ihnen fehlt ihm die Verdichtung; es ist im Witze selbst alles gesagt, was gesagt werden soll. »Ich weiß, daß Sie früher selbst Jude waren; es wundert mich also, daß gerade Sie über Juden schimpfen.«

Ein vortreffliches Beispiel eines solchen Modifikationswitzes ist auch der bekannte Ausruf: *Traduttore – Traditore*! Die fast bis zur Identität gehende Ähnlichkeit der beiden Worte ergibt eine sehr eindrucksvolle Darstellung der Notwendigkeit, die den Übersetzer zum Frevler an seinem Autor werden läßt [Fußnote].

Die Mannigfaltigkeit der möglichen leisen Modifikationen ist bei diesen Witzen so groß, daß keiner mehr ganz dem anderen gleicht.

Hier ein Witz, der sich bei einem rechtswissenschaftlichen Examen 36 zugetragen haben soll! Der Kandidat soll eine Stelle des *Corpus juris* übersetzen. *»Labeo ait« ... Ich falle, sagt er ... Sie fallen, sag' ich,* erwidert der Prüfer, und die Prüfung ist zu Ende. Wer den Namen des großen Rechtsgelehrten für eine, zudem falsch erinnerte, Vokabel verkennt, verdient freilich nichts Besseres. Aber die Technik des Witzes liegt in der Verwendung fast der nämlichen Worte, welche die Unwissenheit des Geprüften bezeugen, zu seiner Bestrafung durch den Prüfer. Der Witz ist außerdem ein Beispiel von »Schlagfertigkeit«, deren Technik, wie sich zeigen lassen wird, von der hier erläuterten nicht viel absteht.

Worte sind ein plastisches Material, mit dem sich allerlei anfangen läßt. Es gibt Worte, welche in gewissen Verwendungen die ursprüngliche volle Bedeutung eingebüßt haben, deren sie sich in anderem Zusammenhange noch erfreuen. In einem Witz von Lichtenberg sind gerade jene Verhältnisse herausgesucht, unter denen die abgeblaßten Worte ihre volle Bedeutung wieder bekommen müssen.

»*Wie geht's?*« fragte der Blinde den *Lahmen*. »Wie Sie *sehen*«, antwortete der Lahme dem *Blinden*.

Es gibt im Deutschen auch Worte, die in anderem Sinne *voll* und *leer* genommen werden können, und zwar in mehr als nur einem. Es können nämlich zwei verschiedene Abkömmlinge desselben Stammes, das eine sich zu einem Worte mit voller Bedeutung, das andere sich zu einer abgeblaßten End- oder Anhängesilbe entwickelt haben, und beide doch vollkommen gleich lauten. Der Gleichlaut zwischen einem vollen Wort und einer abgeblaßten Silbe mag auch ein zufälliger sein. In beiden Fällen kann die Witztechnik aus solchen Verhältnissen des Sprachmaterials Nutzen ziehen.

Schleiermacher wird z. B. ein Witz zugeschrieben, der uns als fast reines Beispiel solcher technischen Mittel wichtig ist: *Eifersucht* ist eine *Leidenschaft*, die mit *Eifer sucht*, was *Leiden schafft*.

Dies ist unstreitig witzig, wiewohl nicht gerade kräftig als Witz. Es fallen hier eine Menge von Momenten weg, die uns bei der Analyse anderer Witze irremachen können, solange wir jeden von ihnen vereinzelt in Untersuchung ziehen. Der im Wortlaut ausgedrückte Gedanke ist wertlos; er gibt jedenfalls eine recht ungenügende Definition der Eifersucht. Von »Sinn im Unsinn«, »verborgenem Sinn«, »Verblüffung 37 und Erleuchtung« ist keine Rede. Einen Vorstellungskontrast wird man mit der größten Anstrengung nicht herausfinden, einen Kontrast zwischen den Worten und dem, was sie bedeuten, nur mit großem Zwang. Von einer Verkürzung ist nichts zu finden; der Wortlaut macht im Gegenteil den Eindruck der Weitschweifigkeit. Und doch ist es ein Witz, selbst ein sehr vollkommener. Sein einzig auffälliger Charakter ist gleichzeitig derjenige, mit dessen Aufhebung der Witz verschwindet, nämlich daß hier dieselben Worte eine mehrfache Verwendung erfahren. Man hat dann die Wahl, ob man diesen Witz jener Unterabteilung zurechnen will, in welcher Worte einmal ganz und das andere Mal zerteilt gebraucht werden (wie *Rousseau, Antigone*), oder jener anderen, in der die volle und die abgeblaßte Bedeutung von Wortbestandteilen die Mannigfaltigkeit herstellen. Außer diesem ist nur noch ein anderes Moment für die Technik des Witzes beachtenswert. Es ist hier ein ungewohnter Zusammenhang hergestellt, eine Art *Unifizierung* vorgenommen worden, indem die Eifersucht durch ihren eigenen Namen, gleichsam durch sich selbst definiert ist. Auch dies ist, wie wir hier hören werden, eine Technik des Witzes. Diese beiden Momente müssen also für sich hinreichend sein, einer Rede den gesuchten Charakter des Witzes zu geben. Wenn wir uns nun in die Mannigfaltigkeit der »mehrfachen Verwendung« desselben Wortes noch weiter einlassen, so merken wir mit einem Male, daß wir Formen von »Doppelsinn« oder »Wortspiel« vor uns haben, die als Technik des Witzes längst allgemein bekannt und gewürdigt sind. Wozu haben wir uns die Mühe gegeben, etwas neu zu entdecken, was wir aus der seichtesten Abhandlung über den Witz hätten entnehmen können? Wir können zu unserer Rechtfertigung zunächst nur anführen, daß wir an dem nämlichen Phänomen des sprachlichen Ausdrucks doch eine andere Seite hervorheben. Was bei den Autoren den »spielerischen« Charakter des Witzes erweisen soll, fällt bei uns unter den Gesichtspunkt der »mehrfachen Verwendung«.

Die weiteren Fälle von mehrfacher Verwendung, die man auch als *Doppelsinn* zu einer neuen, dritten Gruppe vereinigen kann, lassen sich leicht in Unterabteilungen bringen, die freilich nicht durch wesentliche Unterscheidungen voneinander gesondert sind, ebensowenig wie die ganze dritte Gruppe von der zweiten. Da gibt es zunächst

a) die Fälle von Doppelsinn eines *Namens* und seiner *dinglichen Bedeutung*, z. B. »*Drück dich aus unserer Gesellschaft ab, Pistok*« (bei Shakespeare).

38 »Mehr *Hof* als *Freiung*«, sagte ein witziger Wiener mit Beziehung auf mehrere schöne Mädchen, die seit Jahren viel gefeiert wurden und noch immer keinen Mann gefunden hatten. »Hof« und »Freiung« sind zwei aneinanderstoßende Plätze im Innern der Stadt Wien.

Heine: »Hier in Hamburg herrscht nicht der schändliche Macbeth, sondern hier herrscht *Banko*« (Banquo).

Wo der unveränderte Name nicht brauchbar – man könnte sagen: nicht mißbrauchbar – ist, kann man mittels einer der uns bekannten kleinen Modifikationen den Doppelsinn aus ihm gewinnen:

»Weshalb haben die Franzosen den *Lohengrin* zurückgewiesen?« fragte man in nun überwundenen Zeiten. Die Antwort lautete: *»Elsa's (Elsaß)* wegen.«

b) den Doppelsinn der *sachlichen* und *metaphorischen* Bedeutung eines Wortes, der eine ergiebige Quelle für die Witztechnik ist. Ich zitiere nur ein Beispiel: Ein als Witzbold bekannter ärztlicher Kollege sagte einmal zum Dichter Arthur Schnitzler: »Ich wundere mich nicht, daß du ein großer Dichter geworden bist. Hat doch schon dein Vater seinen Zeitgenossen den *Spiegel* vorgehalten.« Der Spiegel, den der Vater des Dichters, der berühmte Arzt Dr. Schnitzler, gehandhabt, war der *Kehlkopfspiegel*; nach einem bekannten Ausspruch Hamlets ist es der Zweck des Schauspieles, also auch des Dichters, der es schafft, »der Natur gleichsam den Spiegel vorzuhalten: der Tugend ihre eigenen Züge, der Schmach ihr eigenes Bild und dem Jahrhundert und Körper der Zeit den Abdruck seiner Gestalt zu zeigen« (III. Akt, 2. Szene).

c) den eigentlichen Doppelsinn oder das *Wortspiel*, den sozusagen idealen Fall der mehrfachen Verwendung; dem Wort wird hier nicht Gewalt angetan, es wird nicht in seine Silbenbestandteile zerrissen, es braucht sich keiner Modifikation zu unterziehen, nicht die Sphäre, der es angehört, etwa als Eigenname, mit einer anderen zu vertauschen; ganz so wie es ist und im Gefüge des Satzes steht, darf es dank der Gunst gewisser Umstände zweierlei Sinn aussagen.

Beispiele stehen hier reichlich zur Verfügung:

(Nach K. Fischer.) Eine der ersten Regentenhandlungen des letzten Napoleon war bekanntlich die Wegnahme der Güter der Orleans. Ein vortreffliches Wortspiel sagte damals: »*C'est le premier vol de l'aigle.*« »*Vol*« heißt *Flug*, aber auch *Raub*.

Ludwig XV. wünschte den Witz eines seiner Hofherren, von dessen 39 Talent man ihm erzählt hatte, auf die Probe zu stellen; bei der ersten Gelegenheit befiehlt er dem Kavalier, einen Witz zu machen über ihn selbst; er selbst, der König, wolle »*Sujet*« dieses Witzes sein. Der Hofmann antwortete mit dem geschickten Bonmot: »*Le roi n'est pas sujet.*« »*Sujet*« heißt ja auch *Untertan*.

Der Arzt, der vom Krankenbett der Frau weggeht, sagt zu dem ihn begleitenden Ehemanne kopfschüttelnd: Die Frau *gefällt* mir nicht. Mir *gefällt* sie schon lange nicht, beeilt sich dieser zuzustimmen.

Der Arzt bezieht sich natürlich auf den Zustand der Frau, er hat aber seine Besorgnis um die Kranke in solchen Worten ausgedrückt, daß der Mann in ihnen die Bestätigung seiner ehelichen Abneigung finden kann.

Von einer satirischen Komödie sagte Heine: »Diese Satire wäre nicht so *bissig* geworden, wenn der Dichter mehr zu *beißen* gehabt hätte.« Dieser Witz ist eher ein Beispiel von metaphorischem und gemeinem Doppelsinn als ein richtiges Wortspiel, aber wem läge daran, hier an scharfen Grenzen festzuhalten?

Ein anderes gutes Wortspiel wird bei den Autoren (Heymans, Lipps) in einer Form erzählt, durch die ein Verständnis desselben verhindert wird [Fußnote]. Die richtige Fassung und Einkleidung fand ich unlängst in einer sonst wenig brauchbaren Sammlung von Witzen [Fußnote].

»Saphir kam einst mit Rothschild zusammen. Sie hatten kaum ein Weilchen miteinander geplaudert, als Saphir sagte: ›Hören Sie, Rothschild, meine Kasse ist dünn geworden, Sie könnten mir 100 Dukaten pumpen.‹ ›Je nun‹, erwiderte Rothschild, ›darauf soll es mir nicht ankommen, 40 aber nur unter der Bedingung, daß Sie einen Witz machen.‹ ›Darauf soll's mir ebenfalls nicht ankommen‹, versetzte Saphir. ›Gut, so kommen Sie morgen auf mein Bureau.‹ Saphir stellte sich pünktlich ein. ›Ach‹, sagte Rothschild, als er den Eintretenden gewahrte. ›*Sie kommen um Ihre 100 Dukaten.*‹ ›Nein‹, erwiderte dieser, ›*Sie kommen um Ihre 100 Dukaten*, da es mir bis zum Jüngsten Tage nicht einfallen wird, sie wieder zu bezahlen.«

»Was *stellen* diese Statuen *vor?*« fragt ein Fremder einen einheimischen Berliner angesichts einer Front von Denkmälern auf einem öffentlichen Platz. »Je nu«, antwortet dieser, »*entweder das rechte oder das linke Bein.*« [Fußnote] Heine in der *Harzreise:* »Auch sind mir in diesem Augenblicke nicht alle Studenten*namen* im Gedächtnisse, und unter den Professoren sind manche, die noch gar keinen *Namen* haben.«

Wir üben uns vielleicht in der diagnostischen Differenzierung, wenn wir hier einen anderen allbekannten Professorenwitz anschließen. »Der Unterschied zwischen *ordentlichen* und *außerordentlichen* Professoren besteht darin, daß die *ordentlichen* nichts *außerordentliches* und die *außerordentlichen* nichts *ordentliches* leisten.« Das ist gewiß ein Spiel mit den zwei Bedeutungen der Worte »ordentlich« und »außerordentlich«, in und außer der *ordo* (dem Stande) einerseits und tüchtig, beziehungsweise hervorragend, anderseits. Die Übereinstimmung dieses Witzes aber mit anderen uns bekanntgewordenen Beispielen mahnt uns daran, daß hier die mehrfache Verwendung weit auffälliger ist als der

Doppelsinn. Man hört ja in dem Satz nichts anderes als das immer wiederkehrende »*ordentlich*«, bald als solches, bald negativ modifiziert (vgl. S. 35). Außerdem ist hier wiederum das Kunststück vollbracht, einen Begriff durch seinen Wortlaut zu definieren (vgl. Eifersucht ist eine Leidenschaft usw.), genauer beschrieben, zwei korrelative Begriffe durcheinander, wenn auch negativ, zu definieren, was eine kunstvolle Verschränkung ergibt. Endlich kann man den Gesichtspunkt der Unifizierung auch hier hervorheben, die Herstellung eines innigeren Zusammenhanges zwischen den Elementen der Aussage, als man nach deren Natur zu erwarten ein Recht hätte.
Heine in der *Harzreise:* »Der Pedell Sch. grüßte mich sehr kollegialisch, 41 denn er ist ebenfalls Schriftsteller und hat meiner in seinen halbjährigen Schriften oft erwähnt; wie er mich denn auch außerdem oft *zitiert* hat, und wenn er mich nicht zu Hause fand, immer so gütig war, die *Zitation* mit Kreide auf meine Stubentür zu schreiben.«
Der »Wiener Spaziergänger« Daniel Spitzer fand für einen sozialen Typus, der zur Zeit des Gründertums blühte, die lakonische, aber gewiß auch sehr witzige, biographische Charakteristik:
»*Eiserne* Stirne – *eiserne* Kasse – *eiserne* Krone.« (Letzteres ein Orden, mit dessen Verleihung der Adelsstand verknüpft war.) Eine ganz ausgezeichnete Unifizierung, alles gleichsam aus Eisen! Die verschiedenen, aber nicht sehr auffällig miteinander kontrastierenden Bedeutungen des Beiwortes »eisern« ermöglichen diese »mehrfachen Verwendungen«.
Ein anderes Wortspiel mag uns den Übergang zu einer neuen Unterart der Doppelsinntechnik erleichtern. Der auf Seite 38 erwähnte witzige Kollege ließ sich zur Zeit des Dreyfushandels den Witz zuschulden kommen:
»Dieses Mädchen erinnert mich an Dreyfus. Die Armee glaubt nicht an ihre *Unschuld*.«
Das Wort »Unschuld«, auf dessen Doppelsinn der Witz aufgebaut ist, hat in dem einen Zusammenhang den gebräuchlichen Sinn mit dem Gegensatz: Verschulden, Verbrechen, in dem anderen aber einen sexuellen Sinn, dessen Gegensatz sexuelle Erfahrung ist. Nun gibt es sehr viele derartige Beispiele von Doppelsinn, und in ihnen allen kommt es für die Wirkung des Witzes ganz besonders auf den sexuellen Sinn an. Man könnte für diese Gruppe etwa die Bezeichnung »*Zweideutigkeit*« reservieren.
Ein ausgezeichnetes Beispiel solch eines zweideutigen Witzes ist der auf Seite 34 f. mitgeteilte von D. Spitzer:
»Nach der Ansicht der einen soll der Mann *viel verdient* und *sich dabei etwas zurückgelegt* haben, nach anderen wieder soll *sich* die Frau *etwas zurückgelegt* und dabei *viel verdient* haben.«
Vergleicht man aber dieses Beispiel von Doppelsinn mit Zweideutigkeit mit anderen, so fällt ein Unterschied ins Auge, der für die Technik nicht ganz belanglos ist. In dem Witz von der »Unschuld« liegt der eine Sinn des Wortes unserem Erfassen ebenso nahe wie der andere; man wüßte wirklich nicht zu unterscheiden, ob die sexuelle oder die nichtsexuelle Bedeutung des Wortes die gebräuchlichere und uns 42 vertrautere ist. Anders in dem Beispiel von D. Spitzer; in diesem ist der eine, banale, Sinn der Worte »sich etwas zurückgelegt« der bei weitem aufdringlichere, verdeckt und versteckt gleichsam den sexuellen Sinn, der einem Arglosen etwa gar entgehen könnte. Setzen wir zum scharfen Gegensatz ein anderes Beispiel von Doppelsinn hin, in dem auf solches Verstecken der sexuellen Bedeutung verzichtet ist, z. B. Heines Charakterschilderung einer gefälligen Dame: »Sie konnte nichts *abschlagen* außer ihr Wasser.« Es klingt wie eine Zote, der Eindruck des Witzes kommt kaum zur Geltung [Fußnote]. Nun kann die Eigentümlichkeit, daß die beiden Bedeutungen des Doppelsinnes uns nicht gleich nahe liegen, auch bei Witzen ohne sexuelle Beziehung vorkommen, sei es, daß der eine Sinn der an sich gebräuchlichere ist, sei es, daß er durch den Zusammenhang mit den anderen Teilen des Satzes vorangestellt wird (z. B. *c'est le premier vol de l'aigle*); alle diese Fälle schlage ich vor als *Doppelsinn* mit *Anspielung* zu bezeichnen.

Wir haben bis jetzt bereits eine so große Anzahl verschiedener Techniken des Witzes kennengelernt, daß ich fürchten muß, wir könnten die Übersicht über dieselben verlieren. Versuchen wir darum eine Zusammenstellung derselben:
Die Verdichtung:
mit Mischwortbildung,
mit Modifikation.
Die Verwendung des nämlichen Materials:
Ganzes und Teile,
Umordnung,
leichte Modifikation,
dieselben Worte voll und leer.
Doppelsinn:
Name und Sachbedeutung,
metaphorische und sachliche Bedeutung,
eigentlicher Doppelsinn (Wortspiel),
Zweideutigkeit,
Doppelsinn mit Anspielung.
43 Diese Mannigfaltigkeit wirkt verwirrend. Sie könnte uns mißmutig werden lassen, daß wir uns gerade der Beschäftigung mit den technischen Mitteln des Witzes zugewendet haben, und könnte uns argwöhnen lassen, daß wir deren Bedeutung für eine Erkenntnis des Wesentlichen am Witze doch überschätzen. Stände dieser erleichternden Vermutung nicht die eine unabweisbare Tatsache im Wege, daß der Witz jedesmal aufgehoben ist, sobald wir die Leistung dieser Techniken im Ausdruck wegräumen! Wir werden also doch darauf hingewiesen, die Einheit in dieser Mannigfaltigkeit zu suchen. Es müßte möglich sein, alle diese Techniken unter einen Hut zu

bringen. Die zweite und dritte Gruppe zu vereinigen ist nicht schwierig, wie wir uns schon gesagt haben. Der Doppelsinn, das Wortspiel ist ja nur der ideale Fall von Verwendung des nämlichen Materials. Letzterer ist dabei offenbar der umfassendere Begriff. Die Beispiele von Zerteilung, Umordnung des gleichen Materials, mehrfacher Verwendung mit leichter Modifikation (*c, d, e*) würden sich dem Begriff des Doppelsinnes nicht ohne Zwang unterordnen. Aber welche Gemeinsamkeit gibt es zwischen der Technik der ersten Gruppe – Verdichtung mit Ersatzbildung – und jener der beiden anderen, mehrfache Verwendung des nämlichen Materials?
Nun, eine sehr einfache und deutliche, sollt' ich meinen. Die Verwendung des nämlichen Materials ist ja nur ein Spezialfall der Verdichtung; das Wortspiel ist nichts anderes als eine Verdichtung *ohne* Ersatzbildung; die Verdichtung bleibt die übergeordnete Kategorie. Eine zusammendrängende oder richtiger *ersparende* Tendenz beherrscht alle diese Techniken. Es scheint alles Sache der Ökonomie zu sein, wie Prinz Hamlet sagt (*Thrift, thrift, Horatio!*).
Machen wir die Probe auf diese Ersparnis an den einzelnen Beispielen. »*C'est le premier vol de l'aigle*«. Das ist der erste Flug des Adlers. Ja, aber es ist ein Raubausflug. *Vol* bedeutet zum Glück für die Existenz dieses Witzes sowohl »Flug« als auch »Raub«. Ist dabei nichts verdichtet und erspart worden? Gewiß der ganze zweite Gedanke, und zwar ist er ohne Ersatz fallengelassen worden. Der Doppelsinn des Wortes *vol* macht solchen Ersatz überflüssig, oder ebenso richtig: Das Wort *vol* enthält den Ersatz für den unterdrückten Gedanken, ohne daß der erste Satz darum einen Zusatz oder eine Abänderung brauchte. Das eben ist die Wohltat des Doppelsinnes.
Ein anderes Beispiel: Eiserne Stirne – eiserne Kasse – eiserne Krone. Welch außerordentliche Ersparnis gegen eine Ausführung des Gedankens, in welcher der Ausdruck das »*eisern*« nicht gefunden hätte! 44 »Mit der nötigen Frechheit und Gewissenlosigkeit ist es nicht schwer, ein großes Vermögen zu erwerben, und zur Belohnung für solche Verdienste bleibt natürlich der Adel nicht aus.«
Ja, in diesen Beispielen ist die Verdichtung, also die Ersparnis, unverkennbar. Sie soll aber in allen nachweisbar sein. Wo steckt nun die Ersparnis in solchen Witzen wie *Rousseau – roux et sot*, *Anti-gone – antik? o – nee*, in denen wir zuerst die Verdichtung vermißt haben, die uns vor allem bewogen haben, die Technik der mehrfachen Verwendung des nämlichen Materials aufzustellen? Hier würden wir allerdings mit der Verdichtung nicht durchkommen, aber wenn wir diese mit dem ihr übergeordneten Begriff der »Ersparnis« vertauschen, geht es ohne Schwierigkeit. Was wir in den Beispielen Rousseau, Antigone usw. ersparen, ist leicht zu sagen. Wir ersparen es, eine Kritik zu äußern, ein Urteil zu bilden, beides ist im Namen selbst schon gegeben. Im Beispiel der Leidenschaft – Eifersucht ersparen wir es uns, eine Definition mühsam zusammenzustellen: Eifersucht, Leidenschaft und – Eifer sucht, Leiden schafft; die Füllworte dazu, und die Definition ist fertig. Ähnliches gilt für alle anderen bisher analysierten Beispiele. Wo am wenigsten erspart wird, wie in dem Wortspiel von Saphir: »Sie kommen um Ihre 100 Dukaten«, da wird wenigstens erspart, den Wortlaut der Antwort neu zu bilden; der Wortlaut der Anrede genügt auch zur Antwort. Es ist wenig, aber nur in diesem Wenigen liegt der Witz. Die mehrfache Verwendung der nämlichen Worte zur Anrede wie zur Antwort gehört gewiß zum »Sparen«. Ganz, wie Hamlet die rasche Aufeinanderfolge des Todes seines Vaters und der Hochzeit seiner Mutter aufgefaßt sehen will:

»Das Gebackene
Vom Leichenschmaus gab kalte Hochzeitsschüsseln.«

Ehe wir aber die »Tendenz zur Ersparnis« als den allgemeinsten Charakter der Witztechnik annehmen und die Fragen stellen, woher sie stammt, was sie bedeutet und wieso der Lustgewinn des Witzes aus ihr entspringt, wollen wir einem Zweifel Raum gönnen, der ein Recht hat, angehört zu werden. Mag es sein, daß jede Witztechnik die Tendenz zeigt, mit dem Ausdruck zu sparen, aber die Beziehung ist nicht umkehrbar. Nicht jede Ersparung am Ausdruck, jede Kürzung, ist darum auch witzig. Wir standen schon einmal an dieser Stelle, damals als wir noch bei jedem Witz den Verdichtungsvorgang nachzuweisen hofften, 45 und damals machten wir uns den berechtigten Einwand, ein Lakonismus sei noch kein Witz. Es müßte also eine besondere Art von Verkürzung und von Ersparnis sein, an welcher der Charakter des Witzes hinge, und solange wir diese Besonderheit nicht kennen, bringt uns die Auffindung des Gemeinsamen in der Witztechnik der Lösung unserer Aufgabe nicht näher. Außerdem finden wir den Mut zu bekennen, daß die Ersparungen, welche die Witztechnik macht, uns nicht zu imponieren vermögen. Sie erinnern vielleicht an die Art, wie manche Hausfrauen sparen, wenn sie, um einen entlegenen Markt aufzusuchen, Zeit und Geld für die Fahrt aufwenden, weil dort das Gemüse um einige Heller wohlfeiler zu haben ist. Was erspart sich der Witz durch seine Technik? Einige neue Worte zusammenzufügen, die sich meist mühelos ergeben hätten; anstatt dessen muß er sich die Mühe geben, das eine Wort aufzusuchen, welches ihm beide Gedanken deckt; ja, er muß oft erst den Ausdruck des einen Gedankens in eine nicht gebräuchliche Form umwandeln, bis diese ihm den Anhalt zur Zusammenfassung mit dem zweiten Gedanken ergeben kann. Wäre es nicht einfacher, leichter und eigentlich sparsamer gewesen, die beiden Gedanken so auszudrücken, wie es sich eben trifft, auch wenn dabei keine Gemeinsamkeit des Ausdruckes zustande kommt? Wird die Ersparnis an geäußerten Worten nicht durch den Aufwand an intellektueller Leistung mehr als aufgehoben? Und wer macht dabei die Ersparung, wem kommt sie zugute?
Wir können diesen Zweifeln vorläufig entgehen, wenn wir den Zweifel selbst an eine andere Stelle versetzen. Kennen wir wirklich bereits alle Arten der Witztechnik? Es ist sicherlich vorsichtiger, neue Beispiele zu sammeln und der Analyse zu unterziehen.

Wir haben in der Tat einer großen, vielleicht der zahlreichsten Gruppe von Witzen noch nicht gedacht und uns dabei vielleicht durch die Geringschätzung beeinflussen lassen, welche diesen Witzen zuteil geworden ist. Es sind die,

welche gemeinhin *Kalauer* (*calembourgs*) genannt werden und für die niedrigste Abart des Wortwitzes gelten, wahrscheinlich, weil sie am »billigsten« sind, mit leichtester Mühe gemacht werden können. Und wirklich stellen sie den mindesten Anspruch an die Technik des Ausdrucks wie das eigentliche Wortspiel den höchsten. Wenn bei letzterem die beiden Bedeutungen in dem identischen und darum meist nur 46 einmal gesetzten Wort ihren Ausdruck finden sollen, so genügt beim Kalauer, daß die zwei Worte für die beiden Bedeutungen durch irgendeine, aber unübersehbare Ähnlichkeit aneinander erinnern, sei es durch eine allgemeine Ähnlichkeit ihrer Struktur, einen reimartigen Gleichklang, die Gemeinsamkeit einiger anlautender Buchstaben u. dgl. Eine Häufung solcher, nicht ganz treffend »Klangwitze« benannter Beispiele findet sich in der Predigt des Kapuziners in *Wallensteins Lager:*
»Kümmert sich mehr um den *Krug* als den *Krieg*,
Wetzt lieber den *Schnabel* als den *Sabel*,
. . .
Frißt den *Ochsen* lieber als den *Oxenstirn'*,
. . .
Der *Rheinstrom* ist geworden zu einem *Peinstrom*,
Die *Klöster* sind ausgenommene *Nester*,
Die *Bistümer* sind verwandelt in *Wüsttümer*
. . .
Und alle die gesegneten deutschen *Länder*
Sind verkehrt worden in *Elender*.«
Besonders gern modifiziert der Witz einen der Vokale des Wortes, z. B.: Von einem kaiserfeindlichen italienischen Dichter, der dann doch genötigt war, einen deutschen Kaiser in Hexametern zu besingen, sagt Hevesi (*Almanaccando*, , S. 87): Da er die Cäs*a*ren nicht auszurotten vermag, merzt er wenigstens die Cäs*u*ren aus.
Bei der Fülle von Kalauern, die uns zur Verfügung stünden, hat es vielleicht noch ein besonderes Interesse, ein wirklich schlechtes Beispiel hervorzuheben, das Heine zur Last fällt. Nachdem er sich (Buch *Le Grand*, Kapitel V) durch lange Zeit vor seiner Dame als »indischer Prinz« gebärdet, wirft er dann die Maske ab und gesteht: »Madame! Ich habe Sie belogen ... Ich war ebensowenig jemals in *Kalkutta*, wie der *Kalkuten*braten, den ich gestern mittag gegessen.« Offenbar liegt der Fehler dieses Witzes darin, daß die beiden ähnlichen Worte nicht mehr bloß ähnlich, sondern eigentlich identisch sind. Der Vogel, dessen Braten er gegessen, heißt so, weil er aus dem nämlichen Kalkutta stammt oder stammen soll.
47 K. Fischer hat diesen Formen des Witzes große Aufmerksamkeit geschenkt und will sie von den »Wortspielen« scharf getrennt wissen (1889, S. 78). »Das *calembourg* ist das schlechte Wortspiel, denn es spielt mit dem Wort nicht als Wort, sondern als Klang.« Das Wortspiel aber »geht von dem Klange des Wortes in das Wort selbst ein«. Anderseits zählt er auch Witze wie »famillionär«, Antigone (antik? o nee) usw. zu den Klangwitzen. Ich sehe keine Nötigung, ihm hierin zu folgen. Auch im Wortspiel ist das Wort für uns nur ein Klangbild, mit dem sich dieser oder jener Sinn verbindet. Der Sprachgebrauch macht aber auch hier wieder keine scharfen Unterschiede, und wenn er den »Kalauer« mit Mißachtung, das »Wortspiel« mit einem gewissen Respekt behandelt, so scheinen diese Wertungen durch andere als technische Gesichtspunkte bedingt zu sein. Man achte einmal darauf, welcher Art die Witze sind, die man als »Kalauer« zu hören bekommt. Es gibt Personen, welche die Gabe besitzen, wenn sie in aufgeräumter Stimmung sind, durch längere Zeit jede an sie gerichtete Rede mit einem Kalauer zu beantworten. Einer meiner Freunde, sonst das Muster der Bescheidenheit, wenn seine ernsthaften Leistungen in der Wissenschaft in Rede stehen, pflegt dergleichen auch von sich zu rühmen. Als die Gesellschaft, die er einst so in Atem erhielt, der Verwunderung über seine Ausdauer Ausdruck gab, sagte er: »Ja, ich liege hier auf der *Ka-Lauer*«, und als man ihn bat endlich aufzuhören, stellte er die Bedingung, daß man ihn zum *Poeta Ka-laureatus* ernenne. Beides sind aber vortreffliche Verdichtungswitze mit Mischwortbildung. (Ich liege hier auf der *Lauer*, um *Kalauer* zu machen.)
Jedenfalls aber entnehmen wir schon aus den Streitigkeiten über die Abgrenzung von Kalauer und Wortspiel, daß ersterer uns nicht zur Kenntnis einer völlig neuen Witztechnik verhelfen kann. Wenn beim Kalauer auch der Anspruch auf die mehrsinnige Verwendung des *nämlichen* Materials aufgegeben ist, so fällt doch der Akzent auf das Wiederfinden des Bekannten, auf die Übereinstimmung der beiden dem Kalauer dienenden Worte, und somit ist dieser nur eine Unterart der Gruppe, die im eigentlichen Wortspiel ihren Gipfel erreicht.

Es gibt aber wirklich Witze, deren Technik fast jegliche Anknüpfung an die der bisher betrachteten Gruppen vermissen läßt.
Man erzählt von Heine, daß er sich eines Abends in einem Pariser 48 Salon mit dem Dichter Soulié befunden und unterhalten habe, unterdessen tritt einer jener Pariser Geldkönige in den Saal, die man nicht bloß um des Geldes willen mit Midas vergleicht, und sieht sich bald von einer Menge umringt, die ihn mit größter Ehrerbietung behandelt. »Sehen Sie doch«, sagt Soulié zu Heine, »wie dort das neunzehnte Jahrhundert das goldene Kalb anbetet.« Mit einem Blick auf den Gegenstand der Verehrung antwortet Heine, gleichsam berichtigend: »*Oh, der muß schon älter sein*« (K. Fischer, 1889, S. 82–3).
Worin ist nun die Technik dieses ausgezeichneten Witzes gelegen? In einem Wortspiel, meint K. Fischer: »So kann z. B. das Wort ›goldenes Kalb‹ den Mammon und auch den Götzendienst bedeuten, im ersten Falle ist das Gold, im zweiten das Tierbild die Hauptsache; es kann auch dazu dienen, um nicht eben schmeichelhaft jemand zu bezeichnen, der sehr viel Geld und sehr wenig Verstand hat« (loc. cit.). Wenn wir die Probe machen und den

Ausdruck »goldenes Kalb« wegschaffen, heben wir allerdings auch den Witz auf. Wir lassen dann Soulié sagen: »Sehen Sie doch, wie die Leute den dummen Kerl umschwärmen, bloß weil er reich ist«, und das ist freilich gar nicht mehr witzig. Heines Antwort wird dann auch unmöglich.
Aber wir wollen uns besinnen, daß es ja sich gar nicht um den etwa witzigen Vergleich Souliés, sondern um die Antwort Heines handelt, die gewiß weit witziger ist. Dann haben wir kein Recht, an die Phrase vom goldenen Kalb zu rühren, dieselbe bleibt als Voraussetzung für die Worte Heines bestehen und die Reduktion darf nur diese letzteren betreffen. Wenn wir diese Worte: »Oh, der muß schon älter sein«, ausführen, können wir sie nur etwa so ersetzen: »Oh, das ist kein Kalb mehr, das ist schon ein ausgewachsener Ochs.« Für den Witz Heines erübrigte also, daß er das »goldene Kalb« nicht mehr metaphorisch, sondern persönlich genommen, auf den Geldmenschen selbst bezogen hätte. Wenn dieser Doppelsinn nicht etwa schon in der Meinung Souliés enthalten war!
Wie aber? Nun glauben wir zu bemerken, daß diese Reduktion den Witz Heines nicht völlig vernichtet, vielmehr dessen Wesentliches unangetastet gelassen habe. Es lautet jetzt so, daß Soulié sagt: »Sehen Sie doch, wie dort das neunzehnte Jahrhundert das goldene Kalb anbetet!« und Heine zur Antwort gibt: »Oh, das ist kein Kalb mehr, das ist schon ein Ochs.« Und in dieser reduzierten Fassung ist es noch immer ein 49 Witz. Eine andere Reduktion der Worte Heines ist aber nicht möglich.
Schade, daß dieses schöne Beispiel so komplizierte technische Bedingungen enthält. Wir können an ihm zu keiner Klärung kommen, verlassen es darum und suchen uns ein anderes, in dem wir eine innere Verwandtschaft mit dem vorigen zu verspüren glauben.
Es sei einer der »Badewitze«, welche die Badescheu der Juden in Galizien behandeln. Wir verlangen nämlich keinen Adelsbrief von unseren Beispielen, wir fragen nicht nach ihrer Herkunft, sondern nur nach ihrer Tüchtigkeit, ob sie uns zum Lachen zu bringen vermögen und ob sie unseres theoretischen Interesses würdig sind. Beiden diesen Anforderungen entsprechen aber gerade die Judenwitze am besten.
Zwei Juden treffen in der Nähe des Badehauses zusammen. »*Hast du genommen ein Bad?*« fragt der eine. »*Wieso?*« fragt der andere dagegen, »*fehlt eins?*«
Wenn man über einen Witz recht herzlich lacht, ist man nicht gerade in der geeignetsten Disposition, um seiner Technik nachzuforschen. Darum bereitet es einige Schwierigkeiten, sich in diese Analysen hineinzufinden. »Das ist ein komisches Mißverständnis«, drängt sich uns auf. – Gut, aber die Technik dieses Witzes? – Offenbar der doppelsinnige Gebrauch des Wortes nehmen. Für den einen ist »nehmen« das farblos gewordene Hilfswort; für den anderen das Verbum mit unabgeschwächter Bedeutung. Also ein Fall von »voll« und »leer« nehmen desselben Wortes (Gruppe II, *f*). Ersetzen wir den Ausdruck »ein Bad genommen« durch den gleichwertigen einfacheren »gebadet«, so fällt der Witz weg. Die Antwort paßt nicht mehr. Der Witz haftet also wiederum am Ausdruck »genommen ein Bad«.
Ganz richtig, doch scheint es, daß auch in diesem Falle die Reduktion an unrichtiger Stelle angesetzt hat. Der Witz liegt nicht in der Frage, sondern in der Antwort, in der Gegenfrage: »Wieso? Fehlt eins?« Und diese Antwort ist ihres Witzes durch keine Erweiterung oder Veränderung, die nur ihren Sinn ungestört läßt, zu berauben. Auch haben wir den Eindruck, daß in der Antwort des zweiten Juden das Übersehen des Bades bedeutsamer ist als das Mißverständnis des Wortes »nehmen«. Aber wir sehen auch hier noch nicht klar und wollen ein drittes Beispiel suchen.
Wiederum ein Judenwitz, an dem aber nur das Beiwerk jüdisch ist, der Kern ist allgemein menschlich. Gewiß hat auch dieses Beispiel seine unerwünschten Komplikationen, aber zum Glück nicht diejenigen, welche uns bisher klarzusehen verhindert haben.
50 »Ein Verarmter hat sich von einem wohlhabenden Bekannten unter vielen Beteuerungen seiner Notlage 25 fl. geborgt. Am selben Tage noch trifft ihn der Gönner im Restaurant vor einer Schüssel Lachs mit Mayonnaise. Er macht ihm Vorwürfe: ›Wie, Sie borgen sich Geld von mir aus und dann bestellen Sie sich Lachs mit Mayonnaise. Dazu haben Sie mein Geld gebraucht?‹ ›Ich verstehe Sie nicht‹, antwortet der Beschuldigte, ›wenn ich kein Geld habe, *kann* ich nicht essen Lachs mit Mayonnaise, wenn ich Geld habe, *darf* ich nicht essen Lachs mit Mayonnaise. *Also wann soll ich eigentlich essen Lachs mit Mayonnaise?*‹«
Hier ist endlich nichts mehr von Doppelsinn zu entdecken. Auch die Wiederholung von »Lachs mit Mayonnaise« kann nicht die Technik des Witzes enthalten, denn sie ist nicht »mehrfache Verwendung« desselben Materials, sondern durch den Inhalt geforderte wirkliche Wiederholung des Identischen. Wir dürfen vor dieser Analyse eine Weile ratlos bleiben, werden vielleicht zur Ausflucht greifen wollen, der Anekdote, die uns lachen machte, den Charakter des Witzes zu bestreiten.
Was läßt sich sonst Bemerkenswertes über die Antwort des Verarmten sagen? Daß ihr in eigentlich auffälliger Weise der Charakter des Logischen verliehen ist. Mit Unrecht aber, die Antwort ist ja unlogisch. Der Mann verteidigt sich dagegen, daß er das ihm geliehene Geld für den Leckerbissen verwendet hat, und fragt mit einem Schein von Recht – *wann* er denn eigentlich Lachs essen darf. Aber das ist gar nicht die richtige Antwort; der Geldgeber wirft ihm nicht vor, daß er sich den Lachs gerade an dem Tage gegönnt, an dem er sich das Geld geborgt, sondern mahnt ihn daran, daß er in seinen Verhältnissen *überhaupt nicht* das Recht habe, an solche Leckerbissen zu denken. Diesen einzig möglichen Sinn des Vorwurfes läßt der verarmte Bonvivant unberücksichtigt, antwortet, als ob er den Vorwurf mißverstanden hätte, auf etwas anderes.

Wenn nun gerade in dieser *Ablenkung* der Antwort von dem Sinn des Vorwurfes die Technik dieses Witzes gelegen wäre? Eine ähnliche Veränderung des Standpunktes, Verschiebung des psychischen Akzents wäre dann vielleicht auch in den beiden früheren Beispielen, die wir als verwandt empfunden haben, nachzuweisen.
Siehe da, dieser Nachweis gelingt ganz leicht und deckt in der Tat die Technik dieser Beispiele auf. Soulié macht Heine darauf aufmerksam, daß die Gesellschaft im neunzehnten Jahrhundert das »goldene Kalb« anbetet, geradeso wie einst das Volk der Juden in der Wüste. Dazu paßte eine Antwort von Heine etwa wie: »Ja, so ist die menschliche 51 Natur, die Jahrtausende haben an ihr nichts geändert«, oder irgendetwas anderes Beipflichtendes. Heine lenkt aber in seiner Antwort von dem angeregten Gedanken ab, er antwortet überhaupt nicht darauf, er bedient sich des Doppelsinnes, dessen die Phrase »goldenes Kalb« fähig ist, um einen Seitenweg einzuschlagen, greift den einen Bestandteil der Phrase, das »Kalb«, auf und antwortet, als ob auf dieses der Akzent in der Rede Souliés gefallen wäre: »Oh, das ist kein Kalb mehr« usw. [Fußnote]
Noch deutlicher ist die Ablenkung im Badewitz. Dieses Beispiel fordert eine graphische Darstellung heraus.
Der erste fragt: »Hast du genommen ein *Bad?*« Der Akzent ruht auf dem Element Bad.
Der zweite antwortet, als hätte die Frage gelautet: »Hast du *genommen* ein Bad?«
Der Wortlaut »genommen ein Bad?« soll nur diese Verschiebung des Akzents ermöglichen. Lautete es: »Hast du gebadet?« so wäre ja jede Verschiebung unmöglich. Die unwitzige Antwort wäre dann: »Gebadet? Was meinst du? Ich weiß nicht, was das ist.« Die Technik des Witzes aber liegt in der Verschiebung des Akzents von »Baden« auf »nehmen« [Fußnote].
Kehren wir zum Beispiel »Lachs mit Mayonnaise« als dem reinsten zurück. Das Neue an demselben darf uns nach verschiedenen Richtungen beschäftigen. Zunächst müssen wir die hier aufgedeckte Technik mit einem Namen belegen. Ich schlage vor, sie als *Verschiebung* zu bezeichnen, weil das Wesentliche an ihr die Ablenkung des Gedankenganges, die Verschiebung des psychischen Akzents auf ein anderes als das angefangene Thema ist. Sodann obliegt uns die Untersuchung, in welchem Verhältnis die Verschiebungstechnik zum Ausdruck des Witzes steht. Unser Beispiel (Lachs mit Mayonnaise) läßt uns erkennen, daß der Verschiebungswitz in hohem Grade unabhängig vom wörtlichen Ausdruck ist. Er hängt nicht am Worte, sondern am Gedankengange. Um ihn wegzuschaffen, fruchtet uns keine Ersetzung der Worte bei Festhaltung des Sinnes der Antwort. Die Reduktion ist nur möglich, wenn wir den 52 Gedankengang abändern und den Feinschmecker auf den Vorwurf direkt antworten lassen, welchem er in der Fassung des Witzes ausgewichen ist. Die reduzierte Fassung würde dann lauten: »Was mir schmeckt, kann ich mir nicht versagen, und woher ich das Geld dafür nehme, ist mir gleichgültig. Da haben Sie die Erklärung, warum ich gerade heute Lachs mit Mayonnaise esse, nachdem Sie mir Geld geliehen haben.« – Das wäre aber kein Witz, sondern ein *Zynismus*.
Es ist lehrreich, diesen Witz mit einem ihm dem Sinne nach sehr nahestehenden zu vergleichen:
Ein Mann, der dem Trunk ergeben ist, ernährt sich in einer kleinen Stadt durch Lektionengeben. Sein Laster wird aber allmählich bekannt, und er verliert infolgedessen die meisten seiner Schüler. Ein Freund wird beauftragt, ihn zur Besserung zu mahnen. »Sehen Sie, Sie könnten die schönsten Lektionen in der Stadt haben, wenn Sie das Trinken aufgeben wollten. Also tun Sie's doch.« – »Wie kommen Sie mir vor?« ist die entrüstete Antwort. »*Ich geb' Lektionen, damit ich trinken kann; soll ich das Trinken aufgeben, damit ich Lektionen bekomme!*«
Auch dieser Witz trägt den Anschein von Logik, der uns bei »Lachs mit Mayonnaise« aufgefallen ist, aber er ist kein Verschiebungswitz mehr. Die Antwort ist eine direkte. Der Zynismus, der dort verhüllt ist, wird hier offen eingestanden. – »Das Trinken ist mir ja die Hauptsache.« Die Technik dieses Witzes ist eigentlich recht armselig und kann uns dessen Wirkung nicht erklären, sie liegt nur in der Umordnung des gleichen Materials, strenger genommen in der Umkehrung der Mittel- und Zweck-Relation zwischen dem Trinken und dem Lektionengeben oder -bekommen. Sowie ich in der Reduktion dieses Moment im Ausdruck nicht mehr betone, habe ich den Witz verwischt, also etwa so: »Was ist das für unsinnige Zumutung? Mir ist doch das Trinken die Hauptsache, nicht die Lektionen. Die Lektionen sind für mich doch nur ein Mittel, um weitertrinken zu können.« Der Witz haftete also wirklich am Ausdruck.
Im Badewitz ist die Abhängigkeit des Witzes vom Wortlaut (Hast du genommen ein Bad?) unverkennbar, und die Abänderung desselben bringt die Aufhebung des Witzes mit sich. Die Technik ist hier nämlich eine kompliziertere, eine Verbindung von Doppelsinn (von der Unterart *f)* und Verschiebung. Der Wortlaut der Frage läßt einen 53 Doppelsinn zu, und der Witz kommt dadurch zustande, daß die Antwort nicht an den vom Fragesteller beabsichtigten, sondern an den Nebensinn anknüpft. Wir sind demgemäß imstande, eine Reduktion zu finden, welche den Doppelsinn im Ausdruck bestehen läßt und doch den Witz aufhebt, indem wir bloß die Verschiebung rückgängig machen:
»Hast du genommen ein Bad?« – »Was soll ich genommen haben? Ein Bad? Was ist das?« Das ist aber kein Witz mehr, sondern eine gehässige oder scherzhafte Übertreibung.
Eine ganz ähnliche Rolle spielt der Doppelsinn im Heineschen Witz über das »goldene Kalb«. Er ermöglicht der Antwort die Ablenkung von dem angeregten Gedankengang, welche im Witz von Lachs mit Mayonnaise ohne solche Anlehnung an den Wortlaut geschieht. In der Reduktion würden die Rede Souliés und die Antwort Heines etwa lauten: »Es erinnert doch lebhaft an die Anbetung des goldenen Kalbes, wie die Gesellschaft hier den Mann, bloß weil er so reich ist, umschwärmt.« Und Heine: »Daß er wegen seines Reichtums so gefeiert wird, finde ich nicht das ärgste. Aber Sie betonen mir zu wenig, daß man ihm wegen seines Reichtums seine Dummheit verzeiht.« Damit wäre bei Erhaltung des Doppelsinnes der Verschiebungswitz aufgehoben.

An dieser Stelle dürfen wir uns auf den Einwand gefaßt machen, daß uns vorgehalten werde, diese heikeln Unterscheidungen suchen auseinanderzureißen, was doch zusammengehöre. Gibt nicht jeder Doppelsinn Anlaß zu einer Verschiebung, zu einer Ablenkung des Gedankenganges von dem einen Sinn zum anderen? Und wir sollten damit einverstanden sein, daß »Doppelsinn« und »Verschiebung« als Repräsentanten zweier ganz verschiedener Typen der Witztechnik aufgestellt werden? Nun, diese Beziehung zwischen Doppelsinn und Verschiebung besteht allerdings, aber sie hat mit unserer Unterscheidung der Witztechniken nichts zu tun. Beim Doppelsinn enthält der Witz nichts als ein mehrfacher Deutung fähiges Wort, welches dem Hörer gestattet, den Übergang von einem Gedanken zu einem anderen zu finden, den man etwa – mit einigem Zwang – einer Verschiebung gleichstellen kann. Beim Verschiebungswitz aber enthält der Witz selbst einen Gedankengang, in dem eine solche Verschiebung vollzogen ist; die Verschiebung gehört hier der Arbeit an, die den Witz hergestellt hat, nicht jener, die zu seinem Verständnis notwendig ist. Sollte uns dieser Unterschied nicht einleuchten, so haben wir an den Reduktionsversuchen ein nie versagendes Mittel, uns denselben greifbar vor Augen zu führen. Einen Wert wollen wir 54 aber jenem Einwand nicht bestreiten. Wir werden durch ihn aufmerksam gemacht, daß wir die psychischen Vorgänge bei der Bildung des Witzes (die Witzarbeit) nicht mit den psychischen Vorgängen bei der Aufnahme des Witzes (die Verständnisarbeit) zusammenwerfen dürfen. Nur die ersteren [Fußnote] sind der Gegenstand unserer gegenwärtigen Untersuchung [Fußnote].

Gibt es noch andere Beispiele der Verschiebungstechnik? Sie sind nicht leicht aufzufinden. Ein ganz reines Beispiel, dem auch die bei unserem Vorbild so sehr überbetonte Logik abgeht, ist folgender Witz:

Ein Pferdehändler empfiehlt dem Kunden ein Reitpferd: »Wenn Sie dieses Pferd nehmen und sich um 4 Uhr früh aufsetzen, sind Sie um ½7 Uhr in Preßburg.« – »Was mach' ich in Preßburg um ½7 Uhr früh?«

Die Verschiebung ist hier wohl eklatant. Der Händler erwähnt die frühe Ankunft in der kleinen Stadt offenbar nur in der Absicht, die Leistungsfähigkeit des Pferdes an einer Probe zu beweisen. Der Kunde sieht von dem Leistungsvermögen des Tieres, das er weiter nicht in Zweifel zieht, ab und geht bloß auf die Daten des zur Probe gewählten Beispieles ein. Die Reduktion dieses Witzes ist dann nicht schwer zu geben.

Mehr Schwierigkeiten bietet ein anderes, in seiner Technik recht undurchsichtiges Beispiel, welches sich aber doch als Doppelsinn mit Verschiebung auflösen läßt. Der Witz erzählt von der Ausflucht eines Schadchens (jüdischen Heiratsvermittlers), gehört also zu einer Gruppe, die uns noch mehrfach beschäftigen wird.

Der Schadchen hat dem Bewerber versichert, daß der Vater des Mädchens nicht mehr am Leben ist. Nach der Verlobung stellt sich heraus, daß der Vater noch lebt und eine Kerkerstrafe abbüßt. Der Bewerber macht nun dem Schadchen Vorwürfe. »Nun«, meint dieser, »was habe ich Ihnen gesagt? Ist denn das *ein Leben?*«

55 Der Doppelsinn liegt in dem Worte »Leben«, und die Verschiebung besteht darin, daß der Schadchen sich von dem gemeinen Sinn des Wortes, in dem es den Gegensatz zu »Tod« bildet, auf den Sinn wirft, den das Wort in der Redensart: Das ist kein Leben, hat. Er erklärt dabei seine damalige Äußerung nachträglich für doppelsinnig, obwohl diese mehrfache Bedeutung gerade hier recht fernliegt. Soweit wäre die Technik ähnlich wie im Witz vom »goldenen Kalb« und im »Badewitz«. Aber es ist hier noch ein anderes Moment zu beachten, welches durch seine Vordringlichkeit das Verständnis der Technik stört. Man könnte sagen, dieser Witz sei ein »charakterisierender«, er bemüht sich, die für den Heiratsvermittler charakteristische Mischung von verlogener Dreistigkeit und schlagfertigem Witz durch ein Beispiel zu illustrieren. Wir werden hören, daß dies nur die Schauseite, die Fassade, des Witzes ist; sein Sinn, d. h. seine Absicht ist eine andere. Wir schieben es auch auf, eine Reduktion von ihm zu versuchen [Fußnote].

Nach diesen komplizierten und schwierig zu analysierenden Beispielen wird es uns wiederum Befriedigung bereiten, wenn wir in einem Falle ein völlig reines und durchsichtiges Vorbild eines »Verschiebungswitzes« zu erkennen vermögen. Ein Schnorrer trägt dem reichen Baron seine Bitte um Gewährung einer Unterstützung für die Reise nach Ostende vor; die Ärzte hätten ihm Seebäder zur Herstellung seiner Gesundheit empfohlen. »Gut, ich will Ihnen etwas dazu geben«, meint der Reiche, »aber müssen Sie gerade nach Ostende gehen, dem teuersten aller Seebäder?« – »Herr Baron«, lautet die zurechtweisende Antwort, »für meine Gesundheit ist mir nichts zu teuer.« – Gewiß, ein richtiger Standpunkt, nur eben nicht richtig für den Bittsteller. Die Antwort ist vom Standpunkt eines reichen Mannes gegeben. Der Schnorrer benimmt sich, als wäre es sein eigenes Geld, das er für seine Gesundheit opfern soll, als gingen Geld und Gesundheit die nämliche Person an.

Knüpfen wir nun von neuem an das so lehrreiche Beispiel »Lachs mit Mayonnaise« an. Es kehrte uns gleichfalls eine Schauseite zu, an welcher ein auffälliges Aufgebot von logischer Arbeit zu bemerken war, und wir haben durch die Analyse erfahren, daß diese Logik einen Denkfehler, nämlich eine Verschiebung des Gedankenganges zu verdecken hatte. Von hier aus mögen wir, wenn auch nur auf dem Wege der 56 Kontrastverknüpfung, an andere Witze gemahnt werden, die ganz im Gegenteil etwas Widersinniges, einen Unsinn, eine Dummheit unverhüllt zur Schau stellen. Wir werden neugierig sein, worin die Technik dieser Witze bestehen mag.

Ich stelle das stärkste und zugleich reinste Beispiel der ganzen Gruppe voran. Es ist wiederum ein Judenwitz.

Itzig ist zur Artillerie assentiert worden. Er ist offenbar ein intelligenter Bursche, aber ungefügig und ohne Interesse für den Dienst. Einer seiner Vorgesetzten, der ihm wohlgesinnt ist, nimmt ihn beiseite und sagt ihm: »Itzig, du taugst nicht zu uns. Ich will dir einen Rat geben: *Kauf dir eine Kanon' und mach' dich selbständig.*«

Der Rat, über den man herzlich lachen kann, ist ein offenbarer Unsinn. Es gibt doch keine Kanonen zu kaufen, und ein einzelner kann sich als Wehrkraft unmöglich selbständig machen, gleichsam »etablieren«. Es kann uns aber

keinen Moment zweifelhaft bleiben, daß dieser Rat kein bloßer Unsinn ist, sondern ein witziger Unsinn, ein vorzüglicher Witz. Wodurch wird also der Unsinn zum Witz?
Wir brauchen nicht lange zu überlegen. Aus den in der Einleitung angedeuteten Erörterungen der Autoren können wir erraten, daß in solchem witzigen Unsinn ein Sinn steckt und daß dieser Sinn im Unsinn den Unsinn zum Witz macht. Der Sinn in unserem Beispiel ist leicht zu finden. Der Offizier, welcher dem Artilleristen Itzig den unsinnigen Rat gibt, stellt sich nur dumm, um Itzig zu zeigen, wie dumm er selbst sich benimmt. Er kopiert den Itzig. »Ich will dir jetzt einen Rat geben, der genauso dumm ist wie du.« Er geht auf Itzigs Dummheit ein und bringt sie ihm zur Einsicht, indem er sie zur Grundlage eines Vorschlags macht, der Itzigs Wünschen entsprechen muß, denn besäße Itzig eine eigene Kanone und betriebe das Kriegshandwerk auf eigene Rechnung, wie kämen ihm da seine Intelligenz und sein Ehrgeiz zustatten! Wie würde er die Kanone instand halten und sich mit ihrem Mechanismus vertraut machen, um die Konkurrenz mit anderen Kanonenbesitzern zu bestehen!
Ich unterbreche die Analyse dieses Beispiels, um in einem kürzeren und einfacheren, aber minder grellen Fall von Unsinnswitz den gleichen Sinn des Unsinns nachzuweisen.
»Niemals geboren zu werden, wäre das beste für die sterblichen Menschenkinder.« »Aber«, setzen die Weisen der *Fliegenden Blätter* hinzu, *»unter 100 000 Menschen passiert dies kaum einem.«*
57 Der moderne Zusatz zum alten Weisheitsspruch ist ein klarer Unsinn, der durch das anscheinend vorsichtige »kaum« noch dümmer wird. Aber er knüpft als unbestreitbar richtige Einschränkung an den ersten Satz an, kann uns also die Augen darüber öffnen, daß jene mit Ehrfurcht vernommene Weisheit auch nicht viel besser als ein Unsinn ist. Wer nie geboren worden ist, ist überhaupt kein Menschenkind; für den gibt es kein Gutes und kein Bestes. Der Unsinn im Witze dient also hier zur Aufdeckung und Darstellung eines anderen Unsinns wie im Beispiel vom Artilleristen Itzig.
Ich kann hier ein drittes Beispiel anfügen, welches durch seinen Inhalt die ausführliche Mitteilung, die es erfordert, kaum verdienen würde, aber gerade wieder die Verwendung des Unsinns im Witze zur Darstellung eines anderen Unsinns besonders deutlich erläutert:
Ein Mann, der verreisen muß, vertraut seine Tochter einem Freunde an mit der Bitte, während seiner Abwesenheit über ihre Tugend zu wachen. Er kommt nach Monaten zurück und findet sie geschwängert. Natürlich macht er dem Freund Vorwürfe. Der kann sich den Unglücksfall angeblich nicht erklären. »Wo hat sie denn geschlafen?« fragt endlich der Vater. – »Im Zimmer mit meinem Sohn.« – »Aber wie kannst du sie im selben Zimmer mit deinem Sohn schlafen lassen, nachdem ich dich so gebeten habe, sie zu behüten?« – »Es war doch eine spanische Wand zwischen ihnen. Da war das Bett von deiner Tochter, da das Bett von meinem Sohn und dazwischen die spanische Wand.« – »Und wenn er um die spanische Wand herumgegangen ist?« – »*Außer das*«, meint der andere nachdenklich. »*So wäre es möglich.*«
Von diesem, seinen sonstigen Qualitäten nach recht geringen Witz gelangen wir am leichtesten zur Reduktion. Sie würde offenbar lauten: Du hast kein Recht, mir Vorwürfe zu machen. Wie kannst du denn so *dumm* sein, deine Tochter in ein Haus zu geben, in dem sie in der beständigen Gesellschaft eines jungen Mannes leben muß? Als ob es einem Fremden möglich wäre, unter solchen Umständen für die Tugend eines Mädchens einzustehen! Die scheinbare Dummheit des Freundes ist also auch hier nur die Spiegelung der Dummheit des Vaters. Durch die Reduktion haben wir die Dummheit im Witze und mit ihr den Witz selbst beseitigt. Das Element »Dummheit« selbst sind wir nicht losgeworden; es findet im Zusammenhange des auf seinen Sinn reduzierten Satzes eine andere Stelle.
Nun können wir auch die Reduktion des Witzes von der Kanone versuchen. Der Offizier hätte zu sagen: »Itzig, ich weiß, du bist ein 58 intelligenter Geschäftsmann. Aber ich sage dir, es ist eine *große Dummheit*, wenn du nicht einsiehst, daß es beim Militär unmöglich so zugehen kann wie im Geschäftsleben, wo jeder auf eigene Faust und gegen den anderen arbeitet. Beim Militär heißt es sich unterordnen und zusammenwirken.«
Die Technik der bisherigen Unsinnswitze besteht also wirklich in der Anbringung von etwas Dummem, Unsinnigem, dessen Sinn die Veranschaulichung, Darstellung von etwas anderem Dummen und Unsinnigen ist.
Hat die Verwendung des Widersinnes in der Witztechnik jedesmal diese Bedeutung? Hier ist noch ein Beispiel, welches im bejahenden Sinne antwortet:
Als dem Phokion einmal nach einer Rede Beifall geklatscht wurde, fragte er zu seinen Freunden gewendet: »*Was habe ich denn Dummes gesagt?*«
Diese Frage klingt widersinnig. Aber wir verstehen alsbald ihren Sinn. »Was habe ich denn gesagt, was diesem dummen Volk so gefallen konnte? Ich müßte mich ja eigentlich des Beifalls schämen; wenn es den Dummen gefallen hat, kann es selbst nicht sehr gescheit gewesen sein.«
Andere Beispiele können uns aber darüber belehren, daß der Widersinn sehr häufig in der Witztechnik gebraucht wird, ohne dem Zwecke der Darstellung eines anderen Unsinns zu dienen.
Einem bekannten Universitätslehrer, der sein wenig anmutendes Spezialfach reichlich mit Witzen zu würzen pflegt, wird zur Geburt seines jüngsten Kindes gratuliert, das ihm in bereits vorgerücktem Alter beschieden wurde. »Ja«, erwiderte er den Glückwünschenden, »es ist merkwürdig, *was Menschenhände zustande bringen können.*« – Diese Antwort erscheint ganz besonders sinnlos und nicht am Platze. Kinder heißen doch ein Segen Gottes recht im Gegensatz zum Werk der Menschenhand. Aber bald fällt uns ein, daß diese Antwort doch einen Sinn hat, und zwar einen obszönen. Es ist keine Rede davon, daß der glückliche Vater sich dumm stellen will, um etwas anderes oder andere Personen als dumm zu bezeichnen. Die anscheinend sinnlose Antwort wirkt auf uns überraschend, verblüffend, wie wir mit den Autoren sagen wollen. Wir haben gehört, daß die Autoren die ganze Wirkung solcher Witze aus dem

Wechsel von »Verblüffung; und Erleuchtung« ableiten. Darüber wollen wir uns später ein Urteil zu bilden versuchen; 59 wir begnügen uns hervorzuheben, daß die Technik dieses Witzes in der Anbringung von solchem Verblüffenden, Unsinnigen besteht.
Eine ganz besondere Stellung unter diesen Dummheitswitzen nimmt ein Witz von Lichtenberg ein.
Er wundere sich, *daß den Katzen gerade an der Stelle zwei Löcher in den Pelz geschnitten wären, wo sie die Augen hätten*. Sich über etwas Selbstverständliches zu wundern, etwas, was eigentlich nur die Auseinandersetzung einer Identität ist, ist doch gewiß eine Dummheit. Es mahnt an einen ernsthaft gemeinten Ausruf bei Michelet (*Das Weib*), der nach meiner Erinnerung etwa so lautet: Wie schön ist es doch von der Natur eingerichtet, daß das Kind, sobald es zur Welt kommt, eine Mutter vorfindet, die bereit ist, sich seiner anzunehmen! Der Satz von Michelet ist eine wirkliche Dummheit, aber der Lichtenbergsche ist ein Witz, der sich der Dummheit zu irgendeinem Zwecke bedient, hinter dem etwas steckt. Was? Das können wir freilich in diesem Moment nicht angeben.

Wir haben nun bereits an zwei Gruppen von Beispielen erfahren, daß die Witzarbeit sich der Abweichungen vom normalen Denken, der *Verschiebung* und des *Widersinnes*, als technischer Mittel zur Herstellung des witzigen Ausdrucks bedient. Es ist gewiß eine berechtigte Erwartung, daß auch andere *Denkfehler* eine gleiche Verwendung finden können. Wirklich lassen sich einige Beispiele von dieser Art angeben:
Ein Herr kommt in eine Konditorei und läßt sich eine Torte geben; bringt dieselbe aber bald wieder und verlangt an ihrer Statt ein Gläschen Likör. Dieses trinkt er aus und will sich entfernen, ohne gezahlt zu haben. Der Ladenbesitzer hält ihn zurück. »Was wollen Sie von mir?« – »Sie sollen den Likör bezahlen.« – »Für den habe ich Ihnen ja die Torte gegeben.« – »Die haben Sie ja auch nicht bezahlt.« – »*Die habe ich ja auch nicht gegessen*.«
Auch dieses Geschichtchen trägt den Schein von Logik zur Schau, den wir als geeignete Fassade für einen Denkfehler bereits kennen. Der Fehler liegt offenbar darin, daß der schlaue Kunde zwischen dem Zurückgeben der Torte und dem Dafürnehmen des Likörs eine Beziehung herstellt, die nicht besteht. Der Sachverhalt zerfällt vielmehr in zwei Vorgänge, die für den Verkäufer voneinander unabhängig sind, nur in 60 seiner eigenen Absicht im Verhältnisse des Ersatzes stehen. Er hat zuerst die Torte genommen und zurückgegeben, für die er also nichts schuldig ist, dann nimmt er den Likör, und den ist er schuldig zu bezahlen. Man kann sagen, der Kunde wende die Relation »dafür« doppelsinnig an; richtiger, er stelle vermittels eines Doppelsinnes eine Verbindung her, die sachlich nicht stichhaltig ist [Fußnote].
Es ist nun die Gelegenheit da, ein nicht unwichtiges Bekenntnis abzulegen. Wir beschäftigen uns hier mit der Erforschung der Technik des Witzes an Beispielen und sollten also sicher sein, daß die von uns gewählten Beispiele wirklich richtige Witze sind. Es steht aber so, daß wir in einer Reihe von Fällen ins Schwanken geraten, ob das betreffende Beispiel ein Witz genannt werden darf oder nicht. Ein Kriterium steht uns ja nicht zu Gebote, ehe die Untersuchung ein solches ergeben hat; der Sprachgebrauch ist unzuverlässig und bedarf selbst der Prüfung auf seine Berechtigung; wir können uns bei der Entscheidung auf nichts anderes stützen als auf eine gewisse »Empfindung«, welche wir dahin interpretieren dürfen, daß sich in unserem Urteilen die Entscheidung nach bestimmten Kriterien vollziehe, die unserer Erkenntnis noch nicht zugänglich sind. Für eine zureichende Begründung werden wir die Berufung auf diese »Empfindung« nicht ausgeben dürfen. Bei dem letzterwähnten Beispiel werden wir nun zweifeln müssen, ob wir es als Witz darstellen dürfen, als einen sophistischen Witz etwa, oder als ein Sophisma schlechtweg. Wir wissen eben noch nicht, worin der Charakter des Witzes liegt.
Hingegen ist das nächstfolgende Beispiel, welches den sozusagen komplementären Denkfehler aufweist, ein unzweifelhafter Witz. Es ist wiederum eine Heiratsvermittlergeschichte:
Der Schadchen verteidigt das von ihm vorgeschlagene Mädchen gegen die Ausstellungen des jungen Mannes. »Die Schwiegermutter gefällt mir nicht«, sagt dieser, »sie ist eine boshafte, dumme Person.« – »Sie heiraten doch nicht die Schwiegermutter, Sie wollen die Tochter.« – »Ja, aber jung ist sie nicht mehr und schön von Gesicht gerade auch nicht.« – »Das macht nichts; ist sie nicht jung und schön, wird sie Ihnen um so eher treu bleiben.« – »Geld ist auch nicht viel da.« – »Wer spricht vom Geld? 61 Heiraten Sie denn das Geld? Sie wollen doch eine Frau!« – »Aber sie hat ja auch einen Buckel!« – »Nun, was wollen Sie? *Gar keinen Fehler soll sie haben*.«
Es handelt sich also in Wirklichkeit um ein nicht mehr junges, unschönes Mädchen mit geringer Mitgift, das eine abstoßende Mutter hat und außerdem mit einer argen Verunstaltung versehen ist. Gewiß keine zur Eheschließung einladenden Verhältnisse. Der Heiratsvermittler weiß bei jedem einzelnen dieser Fehler anzugeben, von welchem Gesichtspunkte man sich mit ihm versöhnen könnte; den nicht zu entschuldigenden Buckel nimmt er dann als den einen Fehler in Anspruch, den man jedem Menschen hingehen lassen müsse. Es liegt wiederum der Schein von Logik vor, welcher für das Sophisma charakteristisch ist und der den Denkfehler verdecken soll. Das Mädchen hat offenbar lauter Fehler, mehrere, über die man hinwegsehen könnte, und einen, über den man nicht hinwegkommt; es ist nicht zu heiraten. Der Vermittler tut, als ob jeder einzelne Fehler durch seine Ausflucht beseitigt wäre, während doch von jedem ein Stück Entwertung erübrigt, das sich zum nächsten summiert. Er besteht darauf, jeden Faktor vereinzelt zu behandeln, und weigert sich, sie zur Summe zusammenzusetzen.
Die nämliche Unterlassung ist der Kern eines anderen Sophismas, das viel belacht worden ist, dessen Berechtigung, ein Witz zu heißen, man aber anzweifeln könnte.
A hat von B einen kupfernen Kessel entlehnt und wird nach der Rückgabe von B verklagt, weil der Kessel nun ein großes Loch zeigt, das ihn unverwendbar macht. Seine Verteidigung lautet: »*Erstens habe ich von B überhaupt keinen Kessel entlehnt; zweitens hatte der Kessel bereits ein Loch, als ich ihn von B übernahm; drittens habe ich den Kessel ganz zurückgegeben*.«

Jede einzelne Einrede ist für sich gut, zusammengenommen aber schließen sie einander aus. A behandelt isoliert, was im Zusammenhange betrachtet werden muß, ganz wie der Heiratsvermittler mit den Mängeln der Braut verfährt. Man kann auch sagen: A setzt das »und« an die Stelle, an der nur ein »entweder – oder« möglich ist.
Ein anderes Sophisma begegnet uns in der folgenden Heiratsvermittlergeschichte.
Der Bewerber hat auszusetzen, daß die Braut ein kürzeres Bein hat und hinkt. Der Schadchen widerspricht ihm. »Sie haben unrecht. Nehmen Sie an, Sie heiraten eine Frau mit gesunden, geraden Gliedern. Was 62 haben Sie davon? Sie sind keinen Tag sicher, daß sie nicht hinfällt, ein Bein bricht und dann lahm ist fürs ganze Leben. Und dann die Schmerzen, die Aufregung, die Doktorrechnung! Wenn Sie aber *die* nehmen, so kann Ihnen das nicht passieren; da haben Sie eine *fertige Sach'*.«
Der Schein von Logik ist hier recht dünn, und niemand wird dem bereits »fertigen Unglück« gar noch einen Vorzug vor dem bloß möglichen zugestehen wollen. Der in dem Gedankengang enthaltene Fehler wird sich leichter an einem zweiten Beispiel aufzeigen lassen, einer Geschichte, die ich des Jargons nicht völlig entkleiden mag.
Im Tempel zu Krakau sitzt der große Rabbi N. und betet mit seinen Schülern. Er stößt plötzlich einen Schrei aus und äußert, von den besorgten Schülern befragt: »Eben jetzt ist der große Rabbi L. in Lemberg gestorben.« Die Gemeinde legt Trauer um den Verstorbenen an. Im Laufe der nächsten Tage werden nun die aus Lemberg Ankommenden befragt, wie der Rabbi gestorben, was ihm gefehlt, aber sie wissen nichts davon, sie haben ihn im besten Wohlbefinden verlassen. Es stellt sich endlich als ganz gesichert heraus, daß Rabbi L. in Lemberg nicht zu jener Stunde gestorben ist, in der Rabbi N. seinen Tod telepathisch verspürte, da er immer noch weiter lebt. Ein Fremder ergreift die Gelegenheit, einen Schüler des Krakauer Rabbi mit dieser Begebenheit aufzuziehen. »Es war doch eine große Blamage von eurem Rabbi, daß er damals den Rabbi L. in Lemberg sterben gesehen hat. Der Mann lebt noch heute.« »Macht nichts«, erwidert der Schüler, *»der Kück* [Fußnote] *von Krakau bis nach Lemberg war doch großartig*.«
Hier wird der beiden letzten Beispielen gemeinsame Denkfehler unverhüllt eingestanden. Der Wert der Phantasievorstellung wird gegen die Realität ungebührlich erhoben, die Möglichkeit fast der Wirklichkeit gleichgestellt. Der Fernblick über die Krakau von Lemberg trennende Länderstrecke wäre eine imposante telepathische Leistung, wenn er etwas Wahres ergeben hätte, aber darauf kommt es dem Schüler nicht an. Es wäre doch möglich gewesen, daß der Rabbi in Lemberg in jenem Moment gestorben wäre, in dem der Krakauer Rabbi seinen Tod verkündete, und dem Schüler verschiebt sich der Akzent von der Bedingung, unter der die Leistung des Lehrers bewundernswert ist, zur unbedingten Bewunderung dieser Leistung. »*In magnis rebus voluisse sat est*« bezeugt einen ähnlichen Standpunkt. Ebenso wie in diesem Beispiel von 63 der Realität abgesehen wird zugunsten der Möglichkeit, so mutet im vorigen der Heiratsvermittler dem Bewerber zu, die Möglichkeit, daß eine Frau durch einen Unfall lahm werden kann, als das bei weitem Bedeutsamere ins Auge zu fassen, wogegen die Frage, ob sie wirklich lahm ist oder nicht, ganz zurücktreten soll.
Dieser Gruppe der *sophistischen* Denkfehler reiht sich eine interessante andere an, in welcher man den Denkfehler als einen *automatischen* bezeichnen kann. Es ist vielleicht nur eine Laune des Zufalls, daß alle Beispiele, die ich aus dieser neuen Gruppe anführen werde, wiederum den Schadchengeschichten angehören:
»Ein Schadchen hat zur Besprechung über die Braut einen Gehilfen mitgebracht, der seine Mitteilungen bekräftigen soll. Sie ist gewachsen wie ein Tannenbaum, meint der Schadchen. – Wie ein Tannenbaum, wiederholt das Echo. – Und Augen hat sie, die muß man gesehen haben. – Heißt Augen, die sie hat! bekräftigt das Echo. – Und gebildet ist sie wie keine andere. – Und wie gebildet! – Aber das eine ist wahr, gesteht der Vermittler zu, sie hat einen kleinen Höcker. – *Aber ein Höcker!* bekräftigt wieder das Echo.« Die anderen Geschichten sind ganz analog, obwohl sinnreicher.
»Der Bräutigam ist bei der Vorstellung der Braut sehr unangenehm überrascht und zieht den Vermittler beiseite, um ihm flüsternd seine Ausstellungen mitzuteilen. ›Wozu haben Sie mich hiehergebracht?‹ fragt er ihn vorwurfsvoll. ›Sie ist häßlich und alt, schielt und hat schlechte Zähne und triefende Augen ...‹ – ›Sie können laut sprechen‹, wirft der Vermittler ein, *›taub ist sie auch*.«
»Der Bräutigam macht mit dem Vermittler den ersten Besuch im Hause der Braut, und während sie im Salon auf das Erscheinen der Familie warten, macht der Vermittler auf einen Glasschrank aufmerksam, in welchem die schönsten Silbergeräte zur Schau gestellt sind. ›Da schauen Sie hin, an diesen Sachen können Sie sehen, wie reich diese Leute sind.‹ – ›Aber‹, fragt der mißtrauische junge Mann, ›wäre es denn nicht möglich, daß diese schönen Sachen nur für die Gelegenheit zusammengeborgt sind, um den Eindruck des Reichtums zu machen?‹ – ›Was fällt Ihnen ein?‹ antwortet der Vermittler abweisend. *Wer wird denn den Leuten was borgen!*«
In allen drei Fällen ereignet sich das nämliche. Eine Person, die mehrmals nacheinander in gleicher Weise reagiert hat, setzt diese Weise der Äußerung auch bei dem nächsten Anlasse fort, wo sie unpassend wird und den Absichten der Person zuwiderläuft. Sie versäumt es, sich den 64 Anforderungen der Situation anzupassen, indem sie dem Automatismus der Gewöhnung nachgibt. So vergißt der Helfer in der ersten Geschichte, daß er mitgenommen wurde, um den Bewerber zugunsten der vorgeschlagenen Braut zu stimmen, und da er bisher seiner Aufgabe gerecht wurde, indem er die vorgebrachten Vorzüge der Braut durch seine Wiederholung unterstrich, unterstreicht er jetzt auch ihren schüchtern zugestandenen Höcker, den er hätte verkleinern sollen. Der Vermittler der zweiten Geschichte wird von der Aufzählung der Mängel und Gebrechen der Braut so fasziniert, daß er die Liste derselben aus seiner eigenen Kenntnis vervollständigt, wiewohl das gewiß nicht sein Amt und seine Absicht ist. In der dritten Geschichte endlich läßt er sich von seinem Eifer, den jungen Mann von dem Reichtum der Familie zu überzeugen,

so weit hinreißen, daß er, um nur in dem einen Beweispunkte recht zu behalten, etwas vorbringt, was seine ganze Bemühung umstoßen muß. Überall siegt der Automatismus über die zweckmäßige Abänderung des Denkens und Äußerns.

Das ist nun leicht einzusehen, aber verwirrend muß es wirken, wenn wir aufmerksam werden, daß diese drei Geschichten mit dem gleichen Recht als »komisch« bezeichnet werden können, wie wir sie als witzig angeführt haben. Die Aufdeckung des psychischen Automatismus gehört zur Technik des Komischen wie jede Entlarvung, jeder Selbstverrat. Wir sehen uns hier plötzlich vor das Problem der Beziehung des Witzes zur Komik gestellt, das wir zu umgehen trachteten. (Siehe Einleitung.) Sind diese Geschichten etwa nur »komisch« und nicht auch »witzig«? Arbeitet hier die Komik mit denselben Mitteln wie der Witz? Und wiederum, worin besteht der besondere Charakter des Witzigen?

Wir müssen daran festhalten, daß die Technik der letztuntersuchten Gruppe von Witzen in nichts anderem als in der Anbringung von »*Denkfehlern*« besteht, sind aber genötigt zuzugestehen, daß deren Untersuchung uns bisher mehr ins Dunkel als zur Erkenntnis geführt hat. Wir geben jedoch die Erwartung nicht auf, durch eine vollständigere Kenntnis der Techniken des Witzes zu einem Ergebnis zu gelangen, welches der Ausgangspunkt für weitere Einsichten werden kann.

Die nächsten Beispiele von Witz, an denen wir unsere Untersuchung fortsetzen wollen, geben leichtere Arbeit. Ihre Technik erinnert uns vor allem an Bekanntes.

65 Etwa ein Witz von Lichtenberg:

»*Der Januarius ist der Monat, da man seinen guten Freunden Wünsche darbringt, und die übrigen die, worin sie nicht erfüllt werden.*«

Da diese Witze eher fein als stark zu nennen sind und mit wenig aufdringlichen Mitteln arbeiten, wollen wir uns den Eindruck von ihnen erst durch Häufung verstärken.

»*Das menschliche Leben zerfällt in zwei Hälften, in der ersten wünscht man die zweite herbei, und in der zweiten wünscht man die erste zurück.*«

»*Die Erfahrung besteht darin, daß man erfährt, was man nicht zu erfahren wünscht*« (beide bei K. Fischer).

Es ist unvermeidlich, daß wir durch diese Beispiele an eine früher behandelte Gruppe gemahnt werden, welche sich durch die »mehrfache Verwendung desselben Materials« auszeichnet. Das letzte Beispiel besonders wird uns veranlassen, die Frage aufzuwerfen, warum wir es nicht dort angereiht haben, anstatt es hier in neuem Zusammenhange aufzuführen. Die Erfahrung wird wieder durch ihren eigenen Wortlaut beschrieben, wie an jener Stelle die Eifersucht (vgl. S. 36). Auch würde ich mich gegen diese Zuweisung nicht viel sträuben. An den beiden anderen Beispielen, meine ich aber, die ja ähnlichen Charakters sind, ist ein anderes Moment auffälliger und bedeutsamer als die mehrfache Verwendung derselben Worte, der hier alles an Doppelsinn Streifende abgeht. Und zwar möchte ich hervorheben, daß hier neue und unerwartete Einheiten hergestellt sind, Beziehungen von Vorstellungen zueinander, und Definitionen durcheinander oder durch die Beziehung auf ein gemeinsames Drittes. Ich möchte diesen Vorgang *Unifizierung* heißen; er ist offenbar der Verdichtung durch Zusammendrängung in die nämlichen Worte analog. So werden die zwei Hälften des menschlichen Lebens durch eine zwischen ihnen entdeckte gegenseitige Beziehung beschrieben; in der ersten wünscht man die zweite herbei, in der zweiten die erste zurück. Es sind, genauer gesagt, zwei sehr ähnliche Beziehungen zueinander, die zur Darstellung gewählt wurden. Der Ähnlichkeit der Beziehungen entspricht dann die Ähnlichkeit der Worte, welche uns eben an die mehrfache Verwendung des nämlichen Materials mahnen konnte (herbeiwünschen – zurückwünschen). In dem Witz von Lichtenberg sind der Januar und die ihm gegenübergestellten Monate durch eine wiederum modifizierte Beziehung zu etwas Drittem charakterisiert; dies sind die Glückwünsche, die man in dem einen Monat empfängt und die sich in den anderen nicht erfüllen. Der Unterschied 66 von der mehrfachen Verwendung des gleichen Materials, die sich ja dem Doppelsinn annähert, ist hier recht deutlich [Fußnote].

Ein schönes Beispiel von Unifizierungswitz, das der Erläuterung nicht bedarf, ist folgendes:

Der französische Odendichter J. B. Rousseau schrieb eine Ode an die Nachwelt (*à la postérité*); Voltaire fand, daß der Wert des Gedichtes dasselbe keineswegs berechtige, auf die Nachwelt zu kommen, und sagte witzig: »*Dieses Gedicht wird nicht an seine Adresse gelangen.*« (Nach K. Fischer).

Das letzte Beispiel kann uns darauf aufmerksam machen, daß es wesentlich die Unifizierung ist, welche den sogenannt schlagfertigen Witzen zugrunde liegt. Die Schlagfertigkeit besteht ja im Eingehen der Abwehr auf die Aggression, im »Umkehren des Spießes«, im 67 »Bezahlen mit gleicher Münze«, also in Herstellung einer unerwarteten Einheit zwischen Angriff und Gegenangriff.

Z. B.: Bäcker zum Wirt, der einen schwärenden Finger hat: »*Der ist dir wohl in dein Bier hineingekommen?*« Wirt: »*Das nicht, aber es ist mir eine von deinen Semmeln unter den Nagel geraten.*« (Nach Überhorst, *Das Komische*, Bd. 2, 1900.)

Serenissimus macht eine Reise durch seine Staaten und bemerkt in der Menge einen Mann, der seiner eigenen hohen Person auffällig ähnlich sieht. Er winkt ihn heran, um ihn zu fragen: »*Hat Seine Mutter wohl einmal in der Residenz gedient?*« – »Nein, Durchlaucht«, lautet die Antwort, »*aber mein Vater.*«

Herzog Karl von Württemberg trifft auf einem seiner Spazierritte von ungefähr einen Färber, der mit seiner Hantierung beschäftigt ist. »*Kann Er meinen Schimmel blau färben?*« ruft ihm der Herzog zu und erhält die Antwort zurück: »*Jawohl*, Durchlaucht, *wenn er das Sieden vertragen kann!*«

Bei dieser ausgezeichneten »Retourkutsche« – die eine unsinnige Anfrage mit einer ebenso unmöglichen Bedingung beantwortet – wirkt noch ein anderes technisches Moment mit, das ausgeblieben wäre, wenn die Antwort des Färbers gelautet hätte: »Nein, Durchlaucht; ich fürchte, der Schimmel wird das Sieden nicht vertragen.«
Der Unifizierung steht noch ein anderes, ganz besonders interessantes technisches Mittel zu Gebote, die Anreihung durch das Bindewort *und*. Solche Anreihung bedeutet Zusammenhang; wir verstehen sie nicht anders. Wenn z. B. Heine in der *Harzreise* von der Stadt Göttingen erzählt: »*Im allgemeinen werden die Bewohner Göttingens eingeteilt in Studenten, Professoren, Philister und Vieh*«, so verstehen wir diese Zusammenstellung genau in dem Sinne, der durch den Zusatz Heines noch unterstrichen wird: »welche vier Stände doch nichts weniger als scharf geschieden sind.« Oder, wenn er von der Schule spricht, wo er »*soviel Latein, Prügel und Geographie*« ausstehen mußte, so will diese Anreihung, die durch die Mittelstellung der Prügel zwischen den beiden Lehrgegenständen überdeutlich wird, uns sagen, daß wir die durch die Prügel unverkennbar bezeichnete Auffassung des Schulknaben gewiß auch auf Latein und Geographie ausdehnen sollen.
Bei Lipps finden wir unter den Beispielen von »witziger Aufzählung« (»Koordination«) als nächst verwandt dem Heineschen »Studenten, Professoren, Philister und Vieh« den Vers:
»*Mit einer Gabel und mit Müh'*
zog ihn die Mutter aus der Brüh'«;
als 68 ob die Mühe ein Instrument wäre wie die Gabel, setzt Lipps erläuternd hinzu. Wir empfangen aber den Eindruck, als sei dieser Vers gar nicht witzig, allerdings sehr komisch, während die Heinesche Anreihung ein unzweifelhafter Witz ist. Vielleicht werden wir uns später an diese Beispiele erinnern, wenn wir dem Problem des Verhältnisses von Komik und Witz nicht mehr auszuweichen brauchen.

Am Beispiel vom Herzog und vom Färber haben wir bemerkt, daß es ein Witz durch Unifizierung bliebe, wenn der Färber antworten würde: *Nein*, ich fürchte, der Schimmel wird das Sieden nicht vertragen. Seine Antwort lautete aber: *Ja*, Durchlaucht, wenn er das Sieden vertragen kann. In der Ersetzung des eigentlich hingehörigen »Nein« durch ein »Ja« liegt ein neues technisches Mittel des Witzes, dessen Verwendung wir an anderen Beispielen verfolgen wollen.
Ein dem eben erwähnten bei K. Fischer benachbarter Witz ist einfacher: Friedrich der Große hört von einem Prediger in Schlesien, der im Rufe steht, mit Geistern zu verkehren; er läßt den Mann kommen und empfängt ihn mit der Frage: »*Er kann Geister beschwören?*« Die Antwort war: »*Zu Befehl, Majestät, aber sie kommen nicht.*« Hier ist es nun ganz augenfällig, daß das Mittel des Witzes in nichts anderem bestand als in der Ersetzung des einzig möglichen »Nein« durch sein Gegenteil. Um diese Ersetzung durchzuführen, mußte an das »Ja« ein »aber« geknüpft werden, so daß »ja« und »aber« dem Sinne von »nein« gleichkommen.
Diese *Darstellung durchs Gegenteil*, wie wir sie nennen wollen, dient der Witzarbeit in verschiedenen Ausführungen. In folgenden zwei Beispielen tritt sie fast rein hervor: Heine: »*Diese Frau glich in vielen Punkten der Venus von Melos: sie ist auch außerordentlich alt, hat ebenfalls keine Zähne und auf der gelblichen Oberfläche ihres Körpers einige weiße Flecken.*«
Eine Darstellung der Häßlichkeit vermittels ihrer Übereinstimmungen mit dem Schönsten; diese Übereinstimmungen können freilich nur in doppelsinnig ausgedrückten Eigenschaften oder in Nebensachen bestehen. Letzteres trifft für das zweite Beispiel zu:
Lichtenberg: ›Der große Geist‹.
»*Er hatte die Eigenschaften der größten Männer in sich vereinigt, er trug den Kopf schief wie Alexander, hatte immer etwas in den Haaren* 69 *zu nesteln wie Cäsar, konnte Kaffee trinken wie Leibniz, und wenn er einmal recht in seinem Lehnstuhl saß, so vergaß er Essen und Trinken darüber wie Newton, und man mußte ihn wie diesen wecken; seine Perücke trug er wie Dr. Johnson, und ein Hosenknopf stand ihm immer offen wie dem Cervantes.*«
Ein besonders schönes Beispiel von Darstellung durch das Gegenteil, in welchem auf die Verwendung doppelsinniger Worte gänzlich verzichtet ist, hat J. v. Falke von einer Reise nach Irland heimgebracht. Schauplatz ein Wachsfigurenkabinett, sagen wir Madame Tussaud. Auch hier ein Führer, der eine Gesellschaft von alt und jung von Figur zu Figur mit seinen Erläuterungen begleitet. »*This is the Duke of Wellington and his horse*«, worauf ein junges Fräulein die Frage stellt: »*Which is the Duke of Wellington and which is his horse?*« »*Just, as you like, my pretty child*«, lautet die Antwort, »*you pay the money and you have the choice.*« (Welches ist der Herzog von W. und welches ist sein Pferd? – Wie es Ihnen beliebt, mein schönes Kind, Sie zahlen Ihr Geld und Sie haben die Wahl.) (1897, S. 271.)
Die Reduktion dieses irischen Witzes würde lauten: Unverschämt, was diese Wachsfigurenleute dem Publikum zu bieten wagen! Pferd und Reiter sind nicht auseinanderzukennen. (Scherzhafte Übertreibung.) Und dafür zahlt man sein gutes Geld! Diese entrüstete Äußerung wird nun dramatisiert, in einem kleinen Vorfall begründet, an Stelle des Publikums im allgemeinen tritt eine einzelne Dame, die Reiterfigur wird individuell, bestimmt, es muß der in Irland so überaus populäre Herzog von Wellington sein. Die Unverschämtheit des Besitzers oder Führers aber, der den Leuten das Geld aus der Tasche zieht und ihnen nichts dafür bietet, wird durch das Gegenteil dargestellt, durch eine Rede, in welcher er sich als gewissenhaften Geschäftsmann herausstreicht, dem nichts mehr am Herzen liegt als die Achtung der Rechte, die das Publikum durch die Zahlung erworben hat. Nun merkt man auch, daß die Technik dieses Witzes keine ganz einfache ist. Indem ein Weg gefunden wurde, den Schwindler seine Gewissenhaftigkeit beteuern zu lassen, ist der Witz ein Fall von Darstellung durchs Gegenteil; indem er dies aber bei einem Anlaß tut, wo man ganz anderes von ihm verlangt, so daß er mit geschäftlicher Solidität antwortet, wo man Ähnlichkeit der

Figuren von ihm erwartet, ist es ein Beispiel von Verschiebung. Die Technik des Witzes liegt in der Kombination der beiden Mittel.
Von diesem Beispiel ist es nicht weit zu einer kleinen Gruppe, die man 70 als Überbietungswitze benennen könnte. In ihnen wird das »*Ja*«, welches in der Reduktion am Platze wäre, durch ein »*Nein*« ersetzt, das aber mit einem noch verstärkten »*Ja*« infolge seines Inhalts gleichwertig ist, und ebenso im umgekehrten Falle. Der Widerspruch steht an Stelle einer Bestätigung mit Überbietung; so z. B. das Epigramm von Lessing:
»Die gute Galathee! Man sagt, sie schwärz' ihr Haar;
Da doch ihr Haar schon schwarz, als sie es kaufte, war.«
Oder die boshafte Scheinverteidigung der Schulweisheit durch Lichtenberg:
»*Es gibt mehr Dinge im Himmel und auf Erden, als Eure Schulweisheit sich träumen läßt*«, hatte Prinz Hamlet verächtlich gesagt. Lichtenberg weiß, daß diese Verurteilung lange nicht scharf genug ist, indem sie nicht alles verwertet, was man gegen die Schulweisheit einwenden kann. Er fügt also das noch Fehlende hinzu: »*Aber es gibt auch vieles in der Schulweisheit, das sich weder im Himmel noch auf Erden findet.*« Seine Darstellung hebt zwar hervor, wodurch uns die Schulweisheit für den von Hamlet gerügten Mangel entschädigt, aber in dieser Entschädigung liegt ein zweiter und noch größerer Vorwurf.
Durchsichtiger noch, weil frei von jeder Spur von Verschiebung, sind zwei Judenwitze, allerdings von grobem Kaliber.
Zwei Juden sprechen über das Baden. »*Ich nehme jedes Jahr ein Bad*«, sagt der eine, »*ob ich es nötig habe oder nicht.*«
Es ist klar, daß er sich durch solche prahlerische Versicherung seiner Reinlichkeit erst recht der Unreinlichkeit überführt.
Ein Jude bemerkt Speisereste am Bart des anderen. »*Ich kann dir sagen, was du gestern gegessen hast.*« – »*Nun, sag'.*« – »*Also Linsen.*« – »*Gefehlt, vorgestern!*«
Ein prächtiger Überbietungswitz, der leicht auf Darstellung durchs Gegenteil zurückzuführen ist, ist auch folgender: Der König besucht in seiner Herablassung die chirurgische Klinik und trifft den Professor bei der Vornahme der Amputation eines Beines, deren einzelne Stadien er nun mit lauten Äußerungen seines königlichen Wohlgefallens begleitet. »*Bravo, bravo, mein lieber Geheimrat.*« Nach vollendeter Operation tritt der Professor an ihn heran und fragt, sich tief verneigend: »*Befehlen Majestät auch das andere Bein?*«
71 Was der Professor sich während des königlichen Beifalls gedacht haben mag, das ließ sich gewiß nicht unverändert aussprechen: »Das muß ja den Eindruck machen, als nehme ich dem armen Teufel das kranke Bein ab im königlichen Auftrag und nur wegen des königlichen Wohlgefallens. Ich habe doch wirklich andere Gründe für diese Operation.« Aber dann geht er vor den König hin und sagt: »Ich habe keine anderen Gründe für eine Operation als Ew. Majestät Auftrag. Der mir gespendete Beifall hat mich so beseligt, daß ich nur Ew. Majestät Befehl erwarte, um auch das gesunde Bein zu amputieren.« Es gelingt ihm so, sich verständlich zu machen, indem er das Gegenteil von dem aussagt, was er sich denkt und bei sich behalten muß. Dieses Gegenteil ist eine unglaubwürdige Überbietung.
Die Darstellung durchs Gegenteil ist, wie wir an diesen Beispielen sehen, ein häufig gebrauchtes und kräftig wirkendes Mittel der Witztechnik. Aber wir dürfen auch etwas anderes nicht übersehen, daß diese Technik keineswegs dem Witz allein eigen ist. Wenn Marcus Antonius, nachdem er in langer Rede auf dem Forum die Stimmung der Zuhörer um Cäsars Leichnam umgemodelt, endlich wieder einmal die Worte hinwirft:
»Denn Brutus ist ein *ehrenwerter* Mann ...«,
so weiß er, daß das Volk ihm nun den wahren Sinn seiner Worte entgegenschreien wird:
»Sie sind *Verräter:* ehrenwerte Männer!«
Oder wenn der *Simplizissimus* eine Sammlung unerhörter Brutalitäten und Zynismen als Äußerungen von »*Gemütsmenschen*« überschreibt, so ist das auch eine Darstellung durchs Gegenteil. Diese heißt man aber »Ironie«, nicht mehr Witz. Der Ironie ist gar keine andere Technik als die der Darstellung durchs Gegenteil eigentümlich. Überdies liest und hört man vom *ironischen Witz.* Es ist also nicht mehr zu bezweifeln, daß die Technik allein nicht hinreicht, den Witz zu charakterisieren. Es muß noch etwas anderes hinzukommen, das wir bis jetzt nicht aufgefunden haben. Anderseits steht aber noch immer unwidersprochen da, daß mit der Rückbildung der Technik der Witz beseitigt ist. Vorläufig mag es uns schwerfallen, die beiden festen Punkte, die wir für die Aufklärung des Witzes gewonnen haben, miteinander vereint zu denken.

---

72 Wenn die Darstellung durchs Gegenteil zu den technischen Mitteln des Witzes gehört, so wird in uns die Erwartung rege, daß der Witz auch von deren Gegenteil, der Darstellung durch *Ähnliches* und Verwandtes, Gebrauch machen könne. Die Fortsetzung unserer Untersuchung kann uns in der Tat belehren, daß dies die Technik einer neuen, ganz besonders umfangreichen Gruppe von Gedankenwitzen ist. Wir beschreiben die Eigenart dieser Technik weit treffender, wenn wir anstatt Darstellung durch »Verwandtes« setzen: durch *Zusammengehöriges* oder *Zusammenhängendes.* Wir wollen sogar mit letzterem Charakter den Anfang machen und ihn sofort durch ein Beispiel erläutern.
Eine amerikanische Anekdote erzählt: Zwei wenig skrupulösen Geschäftsleuten war es gelungen, sich durch eine Reihe recht gewagter Unternehmungen ein großes Vermögen zu erwerben, und nun ging ihr Bemühen dahin, sich der guten Gesellschaft aufzudrängen. Unter anderen erschien es ihnen als ein zweckmäßiges Mittel, sich von dem vornehmsten und teuersten Maler der Stadt, dessen Bilder als Ereignisse betrachtet wurden, malen zu lassen. Auf

einer großen Soiree wurden die kostbaren Bilder zuerst gezeigt, und die beiden Hausherren führten selbst den einflußreichsten Kunstkenner und Kritiker zur Wand des Salons, auf welcher die beiden Porträts nebeneinander aufgehängt waren, um ihm sein bewunderndes Urteil zu entlocken. Der sah die Bilder lange Zeit an, schüttelte dann den Kopf, als ob er etwas vermissen würde, und fragte bloß, auf den freien Raum zwischen beiden Bildern deutend: »*And where is the Saviour?*« (Und wo bleibt der Heiland? Oder: Ich vermisse da das Bild des Heilands.)
Der Sinn dieser Rede ist klar. Es handelt sich wieder um die Darstellung von etwas, was direkt nicht ausgedrückt werden kann. Auf welchem Wege kommt diese »*indirekte Darstellung*« zustande? Durch eine Reihe leicht sich einstellender Assoziationen und Schlüsse verfolgen wir den Weg von der Darstellung des Witzes an nach rückwärts. Die Frage: Wo ist der Heiland, das Bild des Heilands? läßt uns erraten, daß der Redner durch den Anblick der beiden Bilder an einen ähnlichen, ihm wie uns vertrauten Anblick gemahnt worden ist, welcher aber als hier fehlendes Element das Bild des Erlösers in der Mitte zwischen zwei anderen Bildern zeigte. Es gibt nur einen solchen Fall: Christus 73 hängend zwischen den beiden Schächern. Das Fehlende wird vom Witz hervorgehoben, die Ähnlichkeit haftet an den im Witz übergangenen Bildern rechts und links vom Heiland. Sie kann nur darin bestehen, daß auch die im Salon aufgehängten die Bilder von Schächern sind. Was der Kritiker sagen wollte und nicht sagen konnte, war also: Ihr seid ein paar Halunken; ausführlicher: Was kümmern mich eure Bilder? Ihr seid ein paar Halunken, das weiß ich. Und er hat es schließlich über einige Assoziationen und Schlußfolgerungen auf einem Wege gesagt, den wir als den der *Anspielung* bezeichnen.
Wir erinnern uns sofort, daß wir der Anspielung bereits begegnet sind. Beim Doppelsinn nämlich; wenn von den zwei Bedeutungen, die in demselben Wort ihren Ausdruck finden, die eine als die häufigere und gebräuchlichere so sehr im Vordergrunde steht, daß sie uns an erster Stelle einfallen muß, während die andere als die entlegenere zurücksteht, so wollten wir diesen Fall als *Doppelsinn mit Anspielung* bezeichnen. Bei einer ganzen Reihe der bisher untersuchten Beispiele hatten wir angemerkt, daß deren Technik keine einfache sei, und erkennen nun die Anspielung als deren komplizierendes Moment. (Z. B. vgl. etwa den Umordnungswitz von der Frau, die sich etwas zurückgelegt und dabei viel verdient hat, oder den Widersinnswitz bei der Gratulation zum jüngsten Kind, es sei merkwürdig, was Menschenhände alles vermögen, S. 58.)
In der amerikanischen Anekdote haben wir nun die Anspielung frei vom Doppelsinn vor uns und finden als ihren Charakter die Ersetzung durch etwas im Denkzusammenhange Verbundenes. Es ist leicht zu erraten, daß der verwertbare Zusammenhang von mehr als einer Art sein kann. Um uns nicht in der Fülle zu verlieren, werden wir nur die ausgeprägtesten Variationen und diese nur an wenigen Beispielen erörtern.
Der zur Ersetzung verwendete Zusammenhang kann ein bloßer *Anklang* sein, so daß diese Unterart dem Kalauer beim Wortwitz analog wird. Es ist aber nicht der Anklang zweier Worte aneinander, sondern ganzer Sätze, charakteristischer Wortverbindungen u. dgl.
Z. B. Lichtenberg hat den Spruch geprägt: »*Neue Bäder heilen gut*«, der uns sofort an das Sprichwort erinnert: *Neue Besen kehren gut*, mit dem er die ersten anderthalb Worte, das letzte und die ganze Struktur des Satzes gemeinsam hat. Er ist auch sicherlich im Kopfe des witzigen Denkers als Nachbildung des bekannten Sprichwortes entstanden. Der Spruch Lichtenbergs wird so zur Anspielung auf das Sprichwort. Mittels 74 dieser Anspielung wird uns etwas angedeutet, was nicht geradeheraus gesagt wird, daß an der Wirkung von Bädern auch noch anderes beteiligt ist als das in seinen Eigenschaften sich gleichbleibende Thermalwasser.
Ähnlich ist ein anderer Scherz oder Witz von Lichtenberg technisch aufzulösen: *Ein Mädchen, kaum zwölf Moden alt.* Das klingt an die Zeitbestimmung »*zwölf Monden*« (i. e. Monate) an und war vielleicht ursprünglich ein Schreibfehler für letzteren, in der Poesie zulässigen Ausdruck. Aber es hat einen guten Sinn, die wechselnde Mode anstatt des wechselnden Mondes zur Altersbestimmung für ein weibliches Wesen zu verwenden.
Der Zusammenhang kann in der Gleichheit bis auf eine einzige *leichte Modifikation* bestehen. Diese Technik läuft also wiederum einer Worttechnik parallel. Beide Arten von Witzen rufen fast den gleichen Eindruck hervor, doch sind sie nach den Vorgängen bei der Witzarbeit besser voneinander zu trennen.
Als Beispiel eines solchen Wortwitzes oder Kalauers: Die große, aber nicht nur durch den Umfang ihrer Stimme berühmte Sängerin Marie Wilt erfuhr die Kränkung, daß man den Titel eines aus dem bekannten Roman von J. Verne gezogenen Theaterstückes zu einer Anspielung auf ihre Mißgestalt verwendete: »*Die Reise um die Wilt in 80 Tagen.*«
Oder: »*Jede Klafter eine Königin*«, eine Modifikation des bekannten Shakespeareschen »*Jeder Zoll ein König*« und eine Anspielung auf dieses Zitat, auf eine Vornehme und überlebensgroße Dame bezogen. Es wäre wirklich nicht viel Ernsthaftes dagegen zu sagen, wenn jemand diesen Witz vielmehr zu den Verdichtungen mit Modifikationen als Ersatzbildung (S. 28) stellen würde. (Vgl. *tête-à-bête.*)
Von einer hochstrebenden, aber in der Verfolgung ihrer Ziele eigensinnigen Person sagte ein Freund: »*Er hat ein Ideal vor dem Kopf.*« »*Ein Brett vor dem Kopf haben*« ist die geläufige Redensart, auf welche diese Modifikation anspielt und deren Sinn sie für sich selbst in Anspruch nimmt. Auch hier kann man die Technik als Verdichtung mit Modifikation beschreiben.
Fast ununterscheidbar werden Anspielung durch Modifikation und Verdichtung mit Ersatzbildung, wenn sich die Modifikation auf die Veränderung von Buchstaben einschränkt, z. B. Di*ch*teritis. Die Anspielung auf die böse Seuche der Di*ph*theritis stellt auch das Dichten Unberufener als gemeingefährlich hin.
75 Die Negationspartikeln ermöglichen sehr schöne Anspielungen mit geringen Abänderungskosten:

»Mein *Un*glaubensgenosse Spinoza«, sagt Heine. »Wir von Gottes *Ungnaden* Taglöhner, Leibeigene, Neger, Fronknechte« usw. ... beginnt bei Lichtenberg ein nicht weiter ausgeführtes Manifest dieser Unglücklichen, die jedenfalls auf solche Titulatur mehr Anrecht haben als Könige und Fürstlichkeiten auf die unmodifizierte.
Eine Form der Anspielung ist schließlich auch die *Auslassung*, der Verdichtung ohne Ersatzbildung vergleichbar. Eigentlich wird bei jeder Anspielung etwas ausgelassen, nämlich die zur Anspielung hinführenden Gedankenwege. Es kommt nur darauf an, ob die Lücke das Augenfälligere ist oder der die Lücke teilweise ausfüllende Ersatz in dem Wortlaut der Anspielung. So kämen wir über eine Reihe von Beispielen von der krassen Auslassung zur eigentlichen Anspielung zurück.
Auslassung ohne Ersatz findet sich in folgendem Beispiel: In Wien lebt ein geistreicher und kampflustiger Schriftsteller, der sich durch die Schärfe seiner Invektive wiederholt körperliche Mißhandlungen von seiten der Angegriffenen zugezogen hat. Als einmal eine neue Missetat eines seiner habituellen Gegner beredet wurde, äußerte ein dritter: *Wenn der X das hört, bekommt er wieder eine Ohrfeige.* Zur Technik dieses Witzes gehört zunächst die Verblüffung über den scheinbaren Widersinn, denn eine Ohrfeige bekommen, leuchtet uns als unmittelbare Folge davon, daß man etwas gehört hat, keineswegs ein. Der Widersinn vergeht, wenn man in die Lücke einsetzt: *dann schreibt er einen so bissigen Artikel gegen den Betreffenden, daß* usw. Anspielung durch Auslassung und Widersinn sind also die technischen Mittel dieses Witzes.
Heine: »*Er lobt sich so stark, daß die Räucherkerzchen im Preise steigen.*« Diese Lücke ist leicht auszufüllen. Das Ausgelassene ist durch eine Folgerung ersetzt, die nun als Anspielung auf dasselbe zurückleitet. Eigenlob stinkt.
Nun wieder einmal die beiden Juden vor dem Badehause!
»*Schon wieder ein Jahr vergangen!*« seufzt der eine.
Diese Beispiele lassen wohl keinen Zweifel bestehen, daß die Auslassung zur Anspielung gehört.
Eine immer noch auffällige Lücke findet sich in nachstehendem Beispiel, 76 das doch ein echter und richtiger Anspielungswitz ist. Nach einem Künstlerfest in Wien wurde ein Scherzbuch herausgegeben, in welchem unter anderen folgender, höchst merkwürdiger Sinnspruch verzeichnet stand:
»*Eine Frau ist wie ein Regenschirm. Man nimmt sich dann doch einen Komfortabel.*«
Ein Regenschirm schützt nicht genug vor dem Regen. Das »dann doch« kann nur heißen: wenn es tüchtig regnet, und ein Komfortabel ist ein öffentliches Fuhrwerk. Da wir es aber hier mit der Form des Gleichnisses zu tun haben, wollen wir die eingehendere Untersuchung dieses Witzes auf einen späteren Moment verschieben.
Ein wahres Wespennest der stachligsten Anspielungen enthalten Heines ›Bäder von Lucca‹, die von dieser Form des Witzes die kunstvollste Verwendung zu polemischen Zwecken (gegen den Grafen Platen) machen. Lange zuvor, ehe der Leser diese Verwendung ahnen kann, wird einem gewissen Thema, das sich zur direkten Darstellung besonders schlecht eignet, durch Anspielungen aus dem mannigfaltigsten Material präludiert, z. B. in den Wortverdrehungen des Hirsch-Hyacinth: »Sie sind zu korpulent und ich bin zu mager, Sie haben viel Einbildung und ich habe desto mehr Geschäftssinn, ich bin ein Praktikus und Sie sind ein *Diarrhetikus*, kurz und gut, Sie sind ganz mein *Antipodex*.« – »Venus *Urinia*« – die dicke Gudel vom *Dreckwall* in Hamburg – u. dgl., dann nehmen die Begebenheiten, von denen der Dichter erzählt, eine Wendung, die zunächst nur von dem unartigen Mutwillen des Dichters zu zeugen scheint, bald aber ihre symbolische Beziehung zur polemischen Absicht enthüllt und sich somit gleichfalls als Anspielung kundgibt. Endlich bricht der Angriff auf Platen los, und nun sprudeln und quellen die Anspielungen auf das bereits bekanntgewordene Thema der Männerliebe des Grafen aus jedem der Sätze, die Heine gegen das Talent und den Charakter seines Gegners richtet, z. B.:
»Wenn auch die Musen ihm nicht hold sind, so hat er doch den Genius 77 der Sprache in seiner Gewalt, oder vielmehr er weiß ihm Gewalt anzutun; denn die freie Liebe dieses Genius fehlt ihm, er muß auch diesem Jungen beharrlich nachlaufen, und er weiß nur die äußeren Formen zu erfassen, die trotz ihrer schönen Rundung sich nie edel aussprechen.«
»Es geht ihm dann wie dem Vogel Strauß, der sich hinlänglich verborgen glaubt, wenn er den Kopf in den Sand gesteckt, so daß nur der Steiß sichtbar wird. Unser erlauchter Vogel hätte besser getan, wenn er den Steiß in den Sand versteckt und uns den Kopf gezeigt hätte.«

Die Anspielung ist vielleicht das gebräuchlichste und am leichtesten zu handhabende Mittel des Witzes und liegt den meisten der kurzlebigen Witzproduktionen zugrunde, die wir in unsere Unterhaltung einzuflechten gewöhnt sind und welche eine Ablösung von diesem Mutterboden und selbständige Konservierung nicht vertragen. Gerade bei ihr werden wir aber von neuem an jenes Verhältnis gemahnt, das begonnen hat, uns an der Schätzung der Witztechnik irrezumachen. Auch die Anspielung ist nicht etwa an sich witzig, es gibt korrekt gebildete Anspielungen, die auf diesen Charakter keinen Anspruch haben. Witzig ist nur die »witzige« Anspielung, so daß das Kennzeichen des Witzes, das wir bis in die Technik verfolgt haben, uns dort wieder entschwindet.
Ich habe die Anspielung gelegentlich als »*indirekte Darstellung*« bezeichnet und werde nun darauf aufmerksam, daß man sehr wohl die verschiedenen Arten der Anspielung mit der Darstellung durch das Gegenteil und mit den noch zu erwähnenden Techniken zu einer einzigen großen Gruppe vereinigen kann, für welche »*indirekte Darstellung*« der umfassendste Name wäre. *Denkfehler – Unifizierung – indirekte Darstellung* heißen also die Gesichtspunkte, unter welche sich die uns bekanntgewordenen Techniken des Gedankenwitzes bringen ließen.
Bei fortgesetzter Untersuchung unseres Materials glauben wir nun eine neue Unterart der indirekten Darstellung zu erkennen, die sich scharf charakterisieren, aber nur durch wenige Beispiele belegen läßt. Es ist dies die Darstellung

durch ein Kleines oder *Kleinstes*, welche die Aufgabe löst, einen ganzen Charakter durch ein winziges Detail zum vollen Ausdruck zu bringen. Die Anreihung dieser Gruppe an die Anspielung wird durch die Erwägung ermöglicht, daß ja diese Winzigkeit mit 78 dem Darzustellenden in Zusammenhang steht, sich als Folgerung aus ihm ableiten läßt, z. B.: Ein galizischer Jude fährt in der Eisenbahn und hat es sich recht bequem gemacht, den Rock aufgeknöpft, die Füße auf die Bank gelegt. Da steigt ein modern gekleideter Herr ein. Sofort nimmt sich der Jude zusammen, setzt sich in bescheidene Positur. Der Fremde blättert in einem Buch, rechnet, besinnt sich und richtet plötzlich an den Juden die Frage: »Ich bitte Sie, wann haben wir Jomkipur?« (Versöhnungstag.) »*Aesoi*«, sagt der Jude und legt die Füße wieder auf die Bank, ehe er die Antwort gibt.
Es wird nicht abzuweisen sein, daß diese Darstellung durch ein Kleines an die Tendenz zur Ersparnis anknüpft, welche wir nach der Erforschung der Wortwitztechnik als das letzte Gemeinsame übrigbehalten haben.
Ein ganz ähnliches Beispiel ist folgendes:
Der Arzt, der gebeten worden ist, der Frau Baronin bei ihrer Entbindung beizustehen, erklärt den Moment für noch nicht gekommen und schlägt dem Baron unterdes eine Kartenpartie im Nebenzimmer vor. Nach einer Weile dringt der Wehruf der Frau Baronin an das Ohr der beiden Männer. »*Ah mon Dieu, que je souffre!*« Der Gemahl springt auf, aber der Arzt wehrt ab: »Es ist nichts, spielen wir weiter.« Eine Weile später hört man die Kreißende wieder: »*Mein Gott, mein Gott, was für Schmerzen!*« – »Wollen Sie nicht hineingehen, Herr Professor?« fragt der Baron. – »Nein, nein, es ist noch nicht Zeit.« – Endlich hört man aus dem Nebenzimmer ein unverkennbares: »*Ai, waih, waih*« geschrien; da wirft der Arzt die Karten weg und sagt: »Es ist Zeit.«
Wie der Schmerz durch alle Schichtungen der Erziehung die ursprüngliche Natur durchbrechen läßt, und wie eine wichtige Entscheidung mit Recht von einer scheinbar belanglosen Äußerung abhängig gemacht wird, das zeigt beides dieser gute Witz an dem Beispiel der schrittweisen Veränderung der Klagerufe bei der gebärenden vornehmen Frau.

Eine andere Art der indirekten Darstellung, deren sich der Witz bedient, das *Gleichnis*, haben wir uns so lange aufgespart, weil dessen Beurteilung auf neue Schwierigkeiten stößt, oder Schwierigkeiten, die sich schon bei anderen Gelegenheiten ergeben haben, besonders deutlich erkennen läßt. Wir haben schon vorhin eingestanden, daß wir bei 79 manchen zur Untersuchung vorliegenden Beispielen ein Schwanken, ob sie überhaupt den Witzen zuzurechnen seien, nicht zu bannen vermögen, und haben in dieser Unsicherheit eine bedenkliche Erschütterung der Grundlagen unserer Untersuchung erkannt. Bei keinem anderen Material empfinde ich aber diese Unsicherheit stärker und häufiger als bei den Gleichniswitzen. Die Empfindung, welche mir – und wahrscheinlich einer großen Anzahl anderer unter den nämlichen Bedingungen wie mir – zu sagen pflegt: Dies ist ein Witz, dies darf man für einen Witz ausgeben, noch ehe der verborgene wesentliche Charakter des Witzes entdeckt ist; diese Empfindung läßt mich bei den witzigen Vergleichen am ehesten im Stiche. Wenn ich den Vergleich zuerst ohne Bedenken für einen Witz erklärt habe, so glaube ich einen Augenblick später zu bemerken, daß das Vergnügen, das er mir bereitet, von anderer Qualität ist, als welches ich einem Witz zu verdanken pflege, und der Umstand, daß die witzigen Vergleiche nur sehr selten das explosionsartige Lachen hervorzurufen vermögen, durch welches sich ein guter Witz bezeugt, macht es mir unmöglich, mich dem Zweifel wie sonst zu entziehen, indem ich mich auf die besten und effektvollsten Beispiele der Gattung einschränke.
Daß es ausgezeichnet schöne und wirksame Beispiele von Gleichnissen gibt, die uns den Eindruck des Witzes keineswegs machen, ist leicht zu zeigen. Der schöne Vergleich der durchgehenden Zärtlichkeit in Ottiliens Tagebuch mit dem roten Faden der englischen Marine (s. S. 26 Anm. 7) ist ein solcher; auch ein anderes, das zu bewundern ich noch nicht müde geworden bin und dessen Eindruck ich nicht überwunden habe, kann ich mir nicht versagen, im gleichen Sinne anzuführen. Es ist das Gleichnis, mit welchem Ferd. Lassalle eine seiner berühmten Verteidigungsreden (›Die Wissenschaft und die Arbeiter‹) geschlossen hat: »Ein Mann, welcher, wie ich Ihnen dies erklärt habe, sein Leben dem Wahlspruch gewidmet hat ›Die Wissenschaft und die Arbeiter‹, dem würde auch eine Verurteilung, die er auf seinem Wege findet, keinen anderen Eindruck machen können, *als etwa das Springen einer Retorte dem in seine wissenschaftlichen Experimente vertieften Chemiker. Mit einem leisen Stirnrunzeln über den Widerstand der Materie setzt er, sowie die Störung beseitigt ist, ruhig seine Forschungen und Arbeiten fort.*«
Eine reiche Auswahl von treffenden und witzigen Gleichnissen findet man in den Schriften Lichtenbergs (2. Bd. der Göttinger Ausgabe, 1853); von dort will ich auch das Material für unsere Untersuchung entnehmen.
80 »*Es ist fast unmöglich, die Fackel der Wahrheit durch ein Gedränge zu tragen, ohne jemandem den Bart zu sengen.*«
Das erscheint wohl witzig, aber bei näherem Zusehen merkt man, daß die witzige Wirkung nicht vom Vergleich selbst, sondern von einer Nebeneigenschaft desselben ausgeht. Die »Fackel der Wahrheit« ist eigentlich kein neuer Vergleich, sondern ein längst gebräuchlicher und zur fixierten Phrase herabgesunken, wie es immer zutrifft, wenn ein Vergleich Glück hat und vom Sprachgebrauch akzeptiert wird. Während wir in der Redensart »die Fackel der Wahrheit« den Vergleich kaum mehr bemerken, wird ihm bei Lichtenberg die ursprüngliche Vollkraft wiedergegeben, da nun auf dem Vergleich weitergebaut, eine Folgerung aus ihm gezogen wird. Solches *Vollnehmen abgeblaßter* Redensarten ist uns aber als Technik des Witzes bereits bekannt, es findet eine Stelle bei der mehrfachen Verwendung des nämlichen Materials (s. S. 36 f.). Es könnte sehr wohl sein, daß der witzige Eindruck des Lichtenbergschen Satzes nur von der Anlehnung an diese Witztechnik herrührt.
Dieselbe Beurteilung wird gewiß auch für einen anderen witzigen Vergleich desselben Autors gelten können: »*Ein großes Licht* war der Mann eben nicht, aber ein großer *Leuchter* ... Er war Professor der Philosophie.«

Einen Gelehrten ein großes Licht, ein *lumen mundi* zu heißen, ist längst kein wirksamer Vergleich mehr, mag er ursprünglich als Witz gewirkt haben oder nicht. Aber man frischt den Vergleich auf, man gibt ihm seine Vollkraft wieder, indem man eine Modifikation aus ihm ableitet und solcherart einen zweiten, neuen Vergleich aus ihm gewinnt. Die Art, wie der zweite Vergleich entstanden ist, scheint die Bedingung des Witzes zu enthalten, nicht die beiden Vergleiche selbst. Es wäre dies ein Fall der nämlichen Witztechnik wie im Beispiele von der Fackel.
Aus einem anderen, aber ähnlich zu beurteilenden Grunde erscheint folgender Vergleich als witzig:
»Ich sehe die *Rezensionen* als eine Art von *Kinderkrankheit* an, die die neugeborenen Bücher mehr oder weniger befällt. Man hat Exempel, daß die gesündesten daran sterben und die schwächlichen oft durchkommen. Manche bekommen sie gar nicht. Man hat oft versucht, ihnen durch *Amulette* von *Vorrede* und *Dedikation* vorzubeugen oder sie gar durch *eigene Urteile zu makulieren*; es hilft aber nicht immer.«
Der Vergleich der Rezensionen mit den Kinderkrankheiten ist zuerst nur auf das Befallenwerden, kurz nachdem sie das Licht der Welt erblickt haben, gegründet. Ob er soweit witzig ist, getraue ich mich nicht 81 zu entscheiden. Aber dann wird er fortgeführt: es ergibt sich, daß die weiteren Schicksale der neuen Bücher innerhalb des Rahmens des nämlichen Gleichnisses oder durch angelehnte Gleichnisse dargestellt werden können. Solche Fortsetzung einer Vergleichung ist unzweifelhaft witzig, aber wir wissen bereits, dank welcher Technik sie so erscheint; es ist ein Fall von *Unifizierung*, Herstellung eines ungeahnten Zusammenhanges. Der Charakter der Unifizierung wird aber dadurch nicht geändert, daß dieselbe hier in der Anreihung an ein erstes Gleichnis besteht.
Bei einer Reihe anderer Vergleichungen ist man versucht, den unleugbar vorliegenden witzigen Eindruck auf ein anderes Moment zu schieben, welches wiederum mit der Natur des Gleichnisses an sich nichts zu tun hat. Es sind dies Vergleichungen, die eine auffällige Zusammenstellung, oft eine absurd klingende Vereinigung enthalten oder sich durch eine solche als Ergebnis des Vergleiches ersetzen. Die Mehrzahl der Lichtenbergschen Beispiele gehören dieser Gruppe an.
»Es ist schade, daß man bei Schriftstellern die *gelehrten Eingeweide* nicht sehen kann, um zu erforschen, was sie gegessen haben.« »Die gelehrten Eingeweide«, das ist eine verblüffende, eigentlich absurde Attribuierung, die sich erst durch die Vergleichung aufklärt. Wie wäre es, wenn der witzige Eindruck dieses Vergleiches ganz und voll auf den verblüffenden Charakter dieser Zusammenstellung zurückginge? Dies entspräche einem der uns gut bekannten Mittel des Witzes, der Darstellung durch *Widersinn*.
Lichtenberg hat dieselbe Vergleichung der Aufnahme von Lese- und Lernstoff mit der Aufnahme von physischer Nahrung auch zu einem anderen Witz verwendet:
»Er hielt sehr viel vom *Lernen auf der Stube* und war also gänzlich für *gelehrte Stallfütterung*.«
Die nämliche absurde oder mindestens auffällige Attribuierung, welche, wie wir zu merken beginnen, der eigentliche Träger des Witzes ist, zeigen andere Gleichnisse desselben Autors:
»Das ist die *Wetterseite meiner moralischen Konstitution*, da kann ich etwas aushalten.«
»Jeder Mensch hat auch seine *moralische Backside*, die er nicht *ohne Not* zeigt und die er so lange als möglich mit den *Hosen des guten Anstandes* zudeckt.«
Die »moralische Backside«, das ist die auffällige Attribuierung, die als Resultat einer Vergleichung dasteht. Dazu kommt aber eine 82 Fortführung des Vergleiches mit einem regelrechten Wortspiel (»Not«) und einer zweiten noch ungewöhnlicheren Zusammenstellung (»Die Hosen des guten Anstandes«), die vielleicht selbst an sich witzig ist, denn die Hosen werden dadurch, daß sie die Hosen des guten Anstandes sind, selbst gleichsam witzig. Es darf uns dann nicht wundernehmen, wenn wir vom Ganzen den Eindruck eines sehr witzigen Vergleiches empfangen; wir beginnen zu merken, daß wir ganz allgemein dazu neigen, einen Charakter, welcher nur an einem Teil des Ganzen haftet, in unserer Schätzung auf dieses Ganze auszudehnen. Die »Hosen des guten Anstandes« erinnern übrigens an einen ähnlichen verblüffenden Vers von Heine:
»... Bis mir endlich,
endlich alle Knöpfe rissen,
an der Hose der Geduld.«
Es ist unverkennbar, daß diese beiden letzten Vergleichungen einen Charakter an sich tragen, den man nicht an allen guten, d. h. zutreffenden Gleichnissen wiederfinden kann. Sie sind in hohem Grade »*herabziehend*«, könnte man sagen, sie stellen ein Ding hoher Kategorie, ein Abstraktum (hier: den guten Anstand, die Geduld) mit einem Ding sehr konkreter Natur und selbst niedriger Art (der Hose) zusammen. Ob diese Eigentümlichkeit etwas mit dem Witz zu schaffen hat, werden wir noch in einem anderen Zusammenhange in Erwägung ziehen müssen. Versuchen wir hier ein anderes Beispiel, in dem dieser herabziehende Charakter ganz besonders deutlich ist, zu analysieren. Der Kommis Weinberl in Nestroys Posse *Einen Jux will er sich machen*, der sich ausmalt, wie er einmal als solider alter Handelsherr seiner Jugendtage gedenken wird, sagt: »Wenn so im traulichen Gespräch *das Eis aufg'hackt wird vor dem Magazin der Erinnerung, wann die G'wölbtür der Vorzeit wieder aufg'sperrt und die Pudel der Phantasie voll ang'raumt wird mit Waren von ehemals* ...« Das sind sicherlich Vergleichungen von abstrakten mit sehr gewöhnlichen konkreten Dingen, aber der Witz hängt – ausschließlich oder nur zum Teile – an dem Umstand, daß ein Kommis sich dieser Vergleichungen bedient, die aus dem Bereiche seiner alltäglichen Tätigkeit genommen sind. Das Abstrakte aber in Beziehung zu diesem Gewöhnlichen, des sein Leben sonst voll ist, zu bringen, ist ein Akt von *Unifizierung*.
Kehren wir zu den Lichtenbergschen Vergleichen zurück.
83 »*Die Bewegungsgründe* [Fußnote], w*oraus man etwas tut, könnten so wie die 32 Winde geordnet und ihre Namen auf eine ähnliche Art formiert werden, z. B. Brot-Brot-Ruhm oder Ruhm-Ruhm-Brot*.«

Wie so häufig bei den Lichtenbergschen Witzen, ist auch hier der Eindruck des Treffenden, Geistreichen, Scharfsinnigen so vorherrschend, daß unser Urteil über den Charakter des Witzigen hiedurch irregeführt wird. Wenn in einem solchen Ausspruch etwas Witz sich dem ausgezeichneten Sinn beimengt, werden wir wahrscheinlich verleitet, das Ganze für einen vortrefflichen Witz zu erklären. Ich möchte vielmehr die Behauptung wagen, daß alles, was hieran wirklich witzig ist, aus dem Befremden über die sonderbare Kombination »Brot-Brot-Ruhm« hervorgeht. Also als Witz eine Darstellung durch Widersinn.
Die sonderbare Zusammenstellung oder absurde Attribuierung kann als Ergebnis eines Vergleiches für sich allein hingestellt werden:
Lichtenberg: *Eine zweischläfrige Frau – Ein einschläfriger Kirchenstuhl.* Hinter beiden steckt der Vergleich mit einem Bett, bei beiden wirkt außer der Verblüffung noch das technische Moment der *Anspielung* mit, das eine Mal an die einschläfernde Wirkung von Predigten, das andere Mal an das nie zu erschöpfende Thema der geschlechtlichen Beziehungen.
Haben wir bisher gefunden, daß eine Vergleichung, so oft sie uns witzig erschien, diesen Eindruck der Beimengung einer der uns bekannten Witztechniken verdankte, so scheinen einige andere Beispiele endlich dafür zu zeugen, daß ein Vergleich auch an und für sich witzig sein kann. Lichtenbergs Charakteristik gewisser Oden:
»Sie sind das in der Poesie, was Jakob Böhmes unsterbliche Werke in Prosa sind, *eine Art von Pickenick, wobei der Verfasser die Worte und der Leser den Sinn stellen.*«
»Wenn er *philosophiert*, so wirft er gewöhnlich *ein angenehmes Mondlicht* über die Gegenstände, das im ganzen gefällt, aber nicht einen einzigen Gegenstand deutlich zeigt.«
Oder Heine: »*Ihr Gesicht glich einem Codex palimpsestus, wo unter der neuschwarzen Mönchsschrift eines Kirchenvatertextes die halb erloschenen Verse eines altgriechischen Liebesdichters hervorlauschen.*«
84 Oder die fortgesetzte Vergleichung mit stark herabsetzender Tendenz in den ›Bädern von Lucca‹:
»Der *katholische Pfaffe* treibt es mehr wie ein Kommis, der in einer *großen Handlung* angestellt ist; die Kirche, das große Haus, dessen Chef der Papst ist, gibt ihm bestimmte Beschäftigung und dafür ein bestimmtes Salär; er arbeitet lässig, wie jeder, der nicht für eigene Rechnung arbeitet und viele Kollegen hat und im großen Geschäftstreiben leicht unbemerkt bleibt – nur der Kredit des Hauses liegt ihm am Herzen, und noch mehr dessen Erhaltung, da er bei einem etwaigen Bankerott seinen Lebensunterhalt verlöre. Der *protestantische Pfaffe* hingegen ist überall selbst Prinzipal und treibt die Religionsgeschäfte für eigene Rechnung. Er treibt keinen Großhandel wie sein katholischer Gewerbegenosse, sondern nur einen *Kleinhandel*; und da er demselben allein vorstehen muß, darf er nicht lässig sein, er muß seine *Glaubensartikel* den Leuten anrühmen, die Artikel seiner Konkurrenten herabsetzen, und als echter Kleinhändler steht er in seiner Ausschnittbude, voll von Gewerbsneid gegen alle großen Häuser, absonderlich gegen das große Haus in Rom, das viele tausend Buchhalter und Packknechte besoldet und seine Faktoreien hat in allen vier Weltteilen.«
Angesichts dieser wie vieler anderer Beispiele können wir doch nicht mehr in Abrede stellen, daß ein Vergleich auch an sich witzig sein mag, ohne daß dieser Eindruck auf eine Komplikation mit einer der bekannten Witztechniken zu beziehen wäre. Es entgeht uns aber dann völlig, wodurch der witzige Charakter des Gleichnisses bestimmt ist, da er gewiß nicht am Gleichnis als Ausdrucksform des Gedankens oder an der Operation des Vergleichens haftet. Wir können nicht anders als das Gleichnis unter die Arten der »indirekten Darstellung« aufnehmen, deren sich die Witztechnik bedient, und müssen das Problem unerledigt lassen, das uns beim Gleichnis weit deutlicher als bei den früher behandelten Mitteln des Witzes entgegengetreten ist. Es muß wohl auch seinen besonderen Grund haben, wenn uns die Entscheidung, ob etwas ein Witz ist oder nicht, beim Gleichnis mehr Schwierigkeiten bereitet als bei anderen Ausdrucksformen.

Einen Grund aber, uns zu beklagen, daß diese erste Untersuchung ergebnislos verlaufen sei, bietet uns auch diese Lücke in unserem Verständnis nicht. Bei dem intimen Zusammenhang, den wir den verschiedenen 85 Eigenschaften des Witzes zuzuschreiben bereit sein mußten, wäre es unvorsichtig gewesen zu erwarten, wir könnten eine Seite des Problems voll aufklären, ehe wir noch einen Blick auf die anderen geworfen haben. Wir werden das Problem nun wohl an anderer Stelle angreifen müssen.
Sind wir sicher, daß keine der möglichen Techniken des Witzes unserer Untersuchung entgangen ist? Das wohl nicht, aber wir können uns bei fortgesetzter Prüfung an neuem Material überzeugen, daß wir die häufigsten und wichtigsten technischen Mittel der Witzarbeit kennengelernt haben, zum mindesten so viel, als zur Schöpfung eines Urteils über die Natur dieses psychischen Vorganges erfordert wird. Ein solches Urteil steht gegenwärtig noch aus; hingegen sind wir in den Besitz einer wichtigen Anzeige gelangt, von welcher Richtung wir eine weitere Aufklärung des Problems zu erwarten haben. Die interessanten Vorgänge der Verdichtung mit Ersatzbildung, die wir als den Kern der Technik des Wortwitzes erkannt haben, wiesen uns auf die Traumbildung hin, in deren Mechanismus die nämlichen psychischen Vorgänge aufgedeckt worden sind. Eben dahin weisen aber auch die Techniken des Gedankenwitzes, die Verschiebung, die Denkfehler, der Widersinn, die indirekte Darstellung, die Darstellung durchs Gegenteil, die samt und sonders in der Technik der Traumarbeit wiederkehren. Der Verschiebung verdankt der Traum das befremdende Ansehen, das uns abhält, in ihm die Fortsetzung unserer Wachgedanken zu erkennen; die Verwendung von Widersinn und Absurdität im Traum hat ihn die Würde eines psychischen Produkts gekostet und hat die Autoren verleitet, Zerfall der geistigen Tätigkeiten, Sistierung von Kritik, Moral und Logik als Bedingungen der Traumbildung anzunehmen. Die Darstellung durchs Gegenteil ist im Traum so gebräuchlich, daß selbst die

populären, gänzlich irregehenden Traumdeutungsbücher mit ihr zu rechnen pflegen; die indirekte Darstellung, der Ersatz des Traumgedankens durch eine Anspielung, ein Kleines, eine dem Gleichnis analoge Symbolik, ist gerade das, was die Ausdrucksweise des Traumes von der unseres wachen Denkens unterscheidet [Fußnote]. Eine so weitgehende Übereinstimmung wie die zwischen den Mitteln der Witzarbeit und denen der Traumarbeit wird kaum eine zufällige sein können. Diese Übereinstimmung ausführlich nachzuweisen und ihrer Begründung nachzuspüren wird eine unserer späteren Aufgaben werden.

III
Die Tendenzen des Witzes
Als ich zu Ende des vorigen Abschnittes den Heineschen Vergleich des katholischen Priesters mit einem Angestellten einer Großhandlung und des protestantischen mit einem selbständigen Kleinhändler niederschrieb, verspürte ich eine Hemmung, die mich bestimmen wollte, dieses Gleichnis nicht zu verwenden. Ich sagte mir, daß sich unter meinen Lesern wahrscheinlich einige befinden würden, denen nicht nur die Religion, sondern auch deren Regie und Personal ehrwürdig sind; diese Leser würden sich nur über den Vergleich entrüsten und in einen Affektzustand geraten, der ihnen jedes Interesse für die Unterscheidung raubt, ob das Gleichnis an sich oder nur infolge irgendwelcher Zutaten witzig erscheint. Bei anderen Gleichnissen, z. B. dem benachbarten von dem angenehmen Mondlicht, welches eine gewisse Philosophie auf die Gegenstände wirft, wäre eine solche für unsere Untersuchung störende Beeinflussung eines Teiles der Leser nicht zu besorgen. Der frommgläubigste Mann bliebe in der Verfassung, sich ein Urteil über unser Problem zu bilden.
Es ist leicht, den Charakter des Witzes zu erraten, mit welchem die Verschiedenheit der Reaktion auf den Witz beim Hörer zusammenhängt. Der Witz ist das eine Mal Selbstzweck und dient keiner besonderen Absicht, das andere Mal stellt er sich in den Dienst einer solchen Absicht; er wird *tendenziös*. Nur derjenige Witz, welcher eine Tendenz hat, läuft Gefahr, auf Personen zu stoßen, die ihn nicht anhören wollen.
Der nichttendenziöse Witz ist von Th. Vischer als »*abstrakter*« Witz bezeichnet worden; ich ziehe es vor, ihn »*harmlosen*« Witz zu nennen.
Da wir vorhin den Witz nach dem Material, an dem seine Technik angreift, in Wort- und Gedankenwitz unterschieden haben, obliegt es uns, die Beziehung dieser Einteilung zur neu vorgebrachten zu untersuchen. Wort- und Gedankenwitz einerseits, abstrakter und tendenziöser Witz anderseits stehen nun in keiner Relation der Beeinflussung zueinander; es sind zwei voneinander völlig unabhängige Einteilungen der witzigen Produktionen. Vielleicht könnte jemand den Eindruck empfangen haben, als seien die harmlosen Witze vorwiegend Wortwitze, während die kompliziertere Technik des Gedankenwitzes meist von starken 87 Tendenzen in Dienst genommen wird; allein es gibt harmlose Witze, die mit Wortspiel und Gleichklang arbeiten, und ebenso harmlose, die sich aller Mittel des Gedankenwitzes bedienen. Nicht minder leicht zu zeigen ist, daß der tendenziöse Witz der Technik nach nichts anderes als ein Wortwitz zu sein braucht. So z. B. sind Witze, die mit Eigennamen »spielen«, häufig von beleidigender, verletzender Tendenz, sie gehören selbstredend zu den Wortwitzen. Die harmlosesten aller Witze sind aber auch wieder Wortwitze, z. B. die neuerdings beliebt gewordenen Schüttelreime, in denen die mehrfache Verwendung desselben Materials mit einer ganz eigentümlichen Modifikation die Technik darstellt:
»Und weil er Geld in *M*enge *h*atte,
lag stets er in der *H*änge*m*atte.«
Es wird hoffentlich niemand in Abrede stellen, daß das Wohlgefallen an dieser Art von sonst anspruchslosen Reimen das nämliche ist, an dem wir den Witz erkennen.
Gute Beispiele von abstrakten oder harmlosen Gedankenwitzen findet man reichlich unter den Lichtenbergschen Vergleichungen, von denen wir einige bereits kennengelernt haben. Ich füge einige weitere hinzu:
»*Sie hatten ein Oktavbändchen nach Göttingen geschickt und an Leib und Seele einen Quartanten wieder bekommen.*«
»*Um dieses Gebäude gehörig aufzuführen, muß vor allen Dingen ein guter Grund gelegt werden, und da weiß ich keinen festeren, als wenn man über jede Schicht pro gleich eine Schicht kontra aufträgt.*«
»*Einer zeugt den Gedanken, der andere hebt ihn aus der Taufe, der dritte zeugt Kinder mit ihm, der vierte besucht ihn auf dem Sterbebette und der fünfte begräbt ihn.*« (Gleichnis mit Unifizierung.)
»*Er glaubte nicht allein keine Gespenster, sondern er fürchtete sich nicht einmal davor.*« Der Witz liegt hier ausschließlich an der widersinnigen Darstellung, die das gewöhnlich für geringer Geschätzte in den Komparativ setzt, das für bedeutsamer Gehaltene zum Positiv nimmt. Mit Verzicht auf diese witzige Einkleidung hieße es: es ist viel leichter, sich mit dem Verstand über die Gespensterfurcht hinwegzusetzen, als sich ihrer bei vorkommender Gelegenheit zu erwehren. Dies ist gar nicht mehr witzig, wohl aber eine richtige und noch zu wenig gewürdigte psychologische Erkenntnis, die nämliche, der Lessing in den bekannten Worten Ausdruck gibt:
»Es sind nicht alle frei, die ihrer Ketten spotten.«
88 Ich kann die Gelegenheit, die sich hier bietet, ergreifen, um ein immerhin mögliches Mißverständnis wegzuräumen. »Harmloser« oder »abstrakter« Witz soll nämlich keineswegs gleichbedeutend sein mit »gehaltlosem« Witz, sondern eben nur den Gegensatz zu den später zu besprechenden »tendenziösen« Witzen bezeichnen. Wie obiges Beispiel zeigt, kann ein harmloser, d. i. tendenzloser Witz auch sehr gehaltvoll sein, etwas Wertvolles aussagen. Der Gehalt eines Witzes ist aber vom Witz unabhängig und ist der Gehalt des Gedankens, der hier durch eine besondere Veranstaltung witzig ausgedrückt wird. Freilich so wie die Uhrmacher ein besonders gutes Werk auch mit einem kostbaren Gehäuse auszustatten pflegen, mag es auch beim Witz vorkommen, daß die besten Witzleistungen gerade zur Einkleidung der gehaltvollsten Gedanken benützt werden.
Wenn wir nun scharf auf die Unterscheidung von Gedankengehalt und witziger Einkleidung beim Gedankenwitz achten, so gelangen wir zu einer Einsicht, welche uns viel Unsicherheit in unserem Urteil über Witze aufzuklären vermag. Es stellt sich nämlich, was doch überraschend ist, heraus, daß wir unser Wohlgefallen an einem Witz nach dem summierten Eindruck von Gehalt und Witzleistung abgeben und uns durch den einen Faktor über das Ausmaß des anderen geradezu täuschen lassen. Erst die Reduktion des Witzes klärt uns die Urteilstäuschung auf.

Das nämliche trifft übrigens auch beim Wortwitz zu. Wenn wir hören: »Die Erfahrung besteht darin, daß man erfährt, was man nicht wünscht erfahren zu haben« – so sind wir verblüfft, glauben eine neue Wahrheit zu vernehmen, und es dauert eine Weile, bis wir in dieser Verkleidung die Plattheit: »Durch Schaden wird man klug« (K. Fischer) erkennen. Die treffliche Witzleistung, die »Erfahrung« nahezu allein durch die Anwendung des Wortes »erfahren« zu definieren, täuscht uns so, daß wir den Gehalt des Satzes überschätzen. Ebenso ergeht es uns bei dem Lichtenbergschen Unifizierungswitz vom »Januarius« (S. 65), der uns weiter nichts zu sagen hat, als was wir längst wissen, daß Neujahrswünsche so selten in Erfüllung gehen wie andere Wünsche, und in vielen ähnlichen Fällen.
Das Gegenteilige erfahren wir bei anderen Witzen, in denen offenbar das Treffende und Richtige des Gedankens uns gefangennimmt, so daß wir den Satz einen glänzenden Witz heißen, während nur der Gedanke glänzend, die Witzleistung oft schwächlich ist. Gerade bei den Lichtenbergschen Witzen ist der Gedankenkern häufig weit wertvoller als die 89 Witzeinkleidung, auf welche wir dann die Schätzung vom ersteren her unberechtigterweise ausdehnen. So ist z. B. die Bemerkung über die »Fackel der Wahrheit« (S. 80) ein kaum witziger Vergleich, aber sie ist so treffend, daß wir den Satz als einen besonders witzigen hervorheben möchten.
Die Lichtenbergschen Witze sind vor allem durch ihren Gedankeninhalt und ihre Treffsicherheit hervorragend. Goethe hat mit Recht von diesem Autor gesagt, daß seine witzigen und scherzhaften Einfälle geradezu Probleme verbergen, richtiger: an die Lösung von Problemen streifen. Wenn er z. B. als witzigen Einfall aufzeichnet: »Er las immer *Agamemnon* anstatt *angenommen*, so sehr hatte er den Homer gelesen« (technisch): Dummheit + Wortgleichklang, so hat er damit nichts weniger als das Geheimnis des Verlesens selbst aufgedeckt [Fußnote].
Ähnlich ist der Witz, dessen Technik (S. 59) uns wohl recht unbefriedigend erschienen ist:
»*Er wunderte sich, daß den Katzen gerade an der Stelle zwei Löcher in den Pelz geschnitten wären, wo sie die Augen hätten.*« Die Dummheit, die hier zur Schau getragen wird, ist nur eine scheinbare; in Wirklichkeit steckt hinter dieser einfältigen Bemerkung das große Problem der Teleologie im tierischen Aufbau; es ist gar nicht so selbstverständlich, daß die Lidspalte sich dort öffnet, wo die Hornhaut freiliegt, bis die Entwicklungsgeschichte uns dieses Zusammentreffen aufklärt.
Wir wollen es im Gedächtnis behalten, daß wir von einem witzigen Satz einen Gesamteindruck empfangen, in dem wir den Anteil des Gedankeninhalts von dem Anteil der Witzarbeit nicht zu sondern vermögen; vielleicht findet sich später hiezu eine noch bedeutsamere Parallele.

Für unsere theoretische Aufklärung über das Wesen des Witzes müssen uns die harmlosen Witze wertvoller sein als die tendenziösen, die gehaltlosen wertvoller als die tiefsinnigen. Harmlose und gehaltlose Wortspiele etwa werden uns das Problem des Witzes in seiner reinsten Form entgegenbringen, weil wir bei ihnen der Gefahr der Verwirrung durch 90 die Tendenz und der Urteilstäuschung durch den guten Sinn entgehen. An solchem Material kann unsere Erkenntnis einen neuen Fortschritt machen.
Ich wähle ein möglichst harmloses Beispiel von Wortwitz:
Ein Mädchen, welches während seiner Toilette die Ankündigung eines Besuches erhält, klagt: »Ach wie schade, gerade wenn man am *anziehendsten* ist, darf man sich nicht sehen lassen.« [Fußnote]
Da mir aber Bedenken aufsteigen, ob ich diesen Witz für einen tendenzlosen auszugeben das Recht habe, ersetze ich ihn durch einen anderen, herzlich einfältigen, der von solcher Einwendung frei sein dürfte.
In einem Hause, wo ich zu Gast geladen bin, wird zum Schluß der Mahlzeit die *Roulard* genannte Mehlspeise gereicht, deren Herstellung einiges Geschick bei der Köchin voraussetzt. »Zu Hause gemacht?« fragt darum einer der Gäste, und der Hausherr antwortet: »Ja, gewiß, ein *Home-Roulard*« (Home Rule).
Wir wollen diesmal nicht die Technik des Witzes untersuchen, sondern gedenken unsere Aufmerksamkeit einem anderen, dem wichtigsten Momente zwar, zuzuwenden. Das Anhören dieses improvisierten Witzes bereitete den Anwesenden ein – von mir klar erinnertes – Vergnügen und machte uns lachen. In diesem wie in ungezählten anderen Fällen kann die Lustempfindung des Hörers nicht von der Tendenz und nicht vom Gedankeninhalt des Witzes herrühren; es bleibt nichts übrig, als diese Lustempfindung mit der Technik des Witzes in Zusammenhang zu bringen. Die von uns vorhin beschriebenen technischen Mittel des Witzes – die Verdichtung, Verschiebung, indirekte Darstellung usw. – haben also das Vermögen, beim Hörer eine Lustempfindung hervorzurufen, wenngleich wir noch gar nicht einsehen können, wie ihnen dies Vermögen zukommen mag. Auf so leichte Art gewinnen wir den zweiten Satz zur Aufklärung des Witzes; der erste lautete (S. 21), daß der Charakter des Witzes an der Ausdrucksform hängt. Besinnen wir uns noch, daß der zweite Satz uns eigentlich nichts Neues gelehrt hat. Er isoliert nur, was bereits in einer früher von uns gemachten Erfahrung enthalten war. Wir erinnern ja, wenn es gelang, den Witz zu reduzieren, d. h. mit sorgfältiger Erhaltung des Sinnes dessen Ausdruck durch einen anderen zu ersetzen, so war damit nicht nur der Witzcharakter, sondern auch der Lacheffekt, also das Vergnügen am Witze, aufgehoben.
91 Wir können hier nicht weitergehen, ohne uns vorerst mit unseren philosophischen Autoritäten auseinanderzusetzen.
Die Philosophen, welche den Witz dem Komischen zurechnen und das Komische selbst in der Ästhetik abhandeln, charakterisieren das ästhetische Vorstellen durch die Bedingung, daß wir dabei nichts von und mit den Dingen wollen, die Dinge nicht brauchen, um eines unserer großen Lebensbedürfnisse zu befriedigen, sondern uns mit der Betrachtung derselben und dem Genuß der Vorstellung begnügen. »Dieser Genuß, diese Vorstellungsart ist die rein ästhetische, die nur in sich beruht, nur in sich ihren Zweck hat und keine anderen Lebenszwecke erfüllt« (K. Fischer).

Wir setzen uns nun kaum in Widerspruch mit diesen Worten K. Fischers, übersetzen vielleicht nur seinen Gedanken in unsere Ausdrucksweise, wenn wir hervorheben, daß die witzige Tätigkeit doch keine zweck- oder ziellose genannt werden darf, da sie sich unverkennbar das Ziel gesteckt hat, Lust beim Hörer hervorzurufen. Ich zweifle, ob wir irgend etwas zu unternehmen imstande sind, wobei eine Absicht nicht in Betracht kommt. Wenn wir unseren seelischen Apparat gerade nicht zur Erfüllung einer der unentbehrlichen Befriedigungen brauchen, lassen wir ihn selbst auf Lust arbeiten, suchen wir Lust aus seiner eigenen Tätigkeit zu ziehen. Ich vermute, daß dies überhaupt die Bedingung ist, der alles ästhetische Vorstellen unterliegt, aber ich verstehe zu wenig von der Ästhetik, um diesen Satz durchführen zu wollen; vom Witz jedoch kann ich auf Grund der beiden vorhin gewonnenen Einsichten behaupten, daß er eine Tätigkeit ist, welche darauf abzielt, Lust aus den seelischen Vorgängen – intellektuellen oder anderen – zu gewinnen. Es gibt gewiß noch andere Tätigkeiten, die dasselbe bezwecken. Vielleicht unterscheiden sie sich darin, aus welchem Gebiete seelischer Tätigkeit sie Lust schöpfen wollen, vielleicht durch die Methode, deren sie sich dabei bedienen. Wir können das gegenwärtig nicht entscheiden; wir halten aber daran fest, daß nun die Witztechnik und die sie teilweise beherrschende ersparende Tendenz (S. 43 ff.) in Beziehung gebracht sind zur Erzeugung von Lust. Ehe wir aber darangehen, das Rätsel, wie die technischen Mittel der Witzarbeit Lust beim Hörer erregen können, zu lösen, wollen wir uns erinnern, daß wir zum Zwecke der Vereinfachung und besseren Durchsichtigkeit die tendenziösen Witze ganz zur Seite geschoben haben. Wir müssen doch aufzuklären suchen, welches die Tendenzen des Witzes sind und in welcher Weise er diesen Tendenzen dient.

92 Wir werden vor allem durch eine Beobachtung gemahnt, den tendenziösen Witz bei der Untersuchung nach der Herkunft der Lust am Witze nicht beiseite zu lassen. Die Lustwirkung des harmlosen Witzes ist zumeist eine mäßige; ein deutliches Wohlgefallen, ein leichtes Lächeln ist zumeist alles, was er beim Hörer zu erreichen vermag, und von diesem Effekt ist etwa noch ein Teil auf Rechnung seines Gedankeninhalts zu setzen, wie wir an geeigneten Beispielen (S. 89) bemerkt haben. Fast niemals erzielt der tendenzlose Witz jene plötzlichen Ausbrüche von Gelächter, die den tendenziösen so unwiderstehlich machen. Da die Technik bei beiden die nämliche sein kann, darf in uns die Vermutung rege werden, daß der tendenziöse Witz kraft seiner Tendenz über Quellen der Lust verfügen müsse, zu denen der harmlose Witz keinen Zugang hat.

Die Tendenzen des Witzes sind nun leicht zu übersehen. Wo der Witz nicht Selbstzweck, d. h. harmlos ist, stellt er sich in den Dienst von nur zwei Tendenzen, die selbst eine Vereinigung unter einen Gesichtspunkt zulassen; er ist entweder *feindseliger* Witz (der zur Aggression, Satire, Abwehr dient) oder *obszöner* Witz (welcher der Entblößung dient). Von vornherein ist wieder zu bemerken, daß die technische Art des Witzes – ob Wort- oder Gedankenwitz – keine Relation zu diesen beiden Tendenzen hat.

Weitläufiger ist es nun, darzulegen, auf welche Weise der Witz diesen Tendenzen dient. Ich möchte bei dieser Untersuchung nicht den feindseligen, sondern den entblößenden Witz voranstellen. Dieser ist zwar weit seltener einer Untersuchung gewürdigt worden, als hätte sich hier eine Abneigung vom Stofflichen aufs Sachliche übertragen, allein wir wollen uns hiedurch nicht beirren lassen, da wir alsbald auf einen Grenzfall des Witzes stoßen werden, der uns Aufklärung über mehr als einen dunklen Punkt zu bringen verspricht.

Man weiß, was unter der »Zote« verstanden wird: Die beabsichtigte Hervorhebung sexueller Tatsachen und Verhältnisse durch die Rede. Indes diese Definition ist nicht stichhaltiger als andere Definitionen. Ein Vortrag über die Anatomie der Sexualorgane oder über die Physiologie der Zeugung braucht trotz dieser Definition nicht einen einzigen Berührungspunkt mit der Zote gemein zu haben. Es gehört noch dazu, daß die Zote an eine bestimmte Person gerichtet werde, von der man sexuell erregt wird und die durch das Anhören der Zote von der Erregung des Redenden Kenntnis bekommen und dadurch selbst sexuell erregt werden soll. Anstatt dieser Erregung mag sie auch in Scham oder 93 Verlegenheit gebracht werden, was nur eine Reaktion gegen ihre Erregung und auf diesem Umwege ein Eingeständnis derselben bedeutet. Die Zote ist also ursprünglich an das Weib gerichtet und einem Verführungsversuch gleichzusetzen. Wenn sich dann ein Mann in Männergesellschaft mit dem Erzählen oder Anhören von Zoten vergnügt, so ist die ursprüngliche Situation, die infolge sozialer Hemmnisse nicht verwirklicht werden kann, dabei mit vorgestellt. Wer über die gehörte Zote lacht, lacht wie ein Zuschauer bei einer sexuellen Aggression.

Das Sexuelle, welches den Inhalt der Zote bildet, umfaßt mehr als das bei beiden Geschlechtern Besondere, nämlich noch überdies das beiden Geschlechtern Gemeinsame, auf das die Scham sich erstreckt, also das Exkrementelle in seinem ganzen Umfang. Dies ist aber der Umfang, den das Sexuelle im Kindesalter hat, wo für die Vorstellung gleichsam eine Kloake existiert, innerhalb deren Sexuelles und Exkrementelles schlecht oder gar nicht gesondert werden [Fußnote]. Überall im Gedankenbereich der Neurosenpsychologie schließt das Sexuelle noch das Exkrementelle ein, wird es im alten, infantilen Sinne verstanden.

Die Zote ist wie eine Entblößung der sexuell differenten Person, an die sie gerichtet ist. Durch das Aussprechen der obszönen Worte zwingt sie die angegriffene Person zur Vorstellung des betreffenden Körperteiles oder der Verrichtung und zeigt ihr, daß der Angreifer selbst sich solches vorstellt. Es ist nicht zu bezweifeln, daß die Lust, das Sexuelle entblößt zu sehen, das ursprüngliche Motiv der Zote ist.

Es kann der Klärung nur förderlich sein, wenn wir hier bis auf die Fundamente zurückgehen. Die Neigung, das Geschlechtsbesondere entblößt zu schauen, ist eine der ursprünglichen Komponenten unserer Libido. Sie ist selbst vielleicht bereits eine Ersetzung, geht auf eine als primär zu supponierende Lust, das Sexuelle zu berühren, zurück. Wie so häufig, hat das Schauen das Tasten auch hier abgelöst [Fußnote]. Die Schau- oder Tastlibido ist bei jedermann in zweifacher Art, aktiv und passiv, männlich und weiblich, vorhanden, und bildet sich je nach dem

Überwiegen des Geschlechtscharakters nach der einen oder der anderen Richtung überwiegend aus. Bei jungen Kindern kann man die Neigung zur Selbstentblößung leicht beobachten. Wo der Keim dieser Neigung nicht das gewöhnliche Schicksal der Überlagerung und Unterdrückung erfährt, da entwickelt er sich zu der als Exhibitionsdrang bekannten 94 Perversion erwachsener Männer. Beim Weibe wird die passive Exhibitionsneigung fast regelmäßig durch die großartige Reaktionsleistung der sexuellen Schamhaftigkeit überlagert, aber nicht ohne daß ihr in der Kleidung ein Ausfallspförtchen gespart bliebe. Wie dehnbar und nach Konvention und Umständen variabel dann das der Frau als erlaubt verbliebene Maß von Exhibition ist, brauche ich nur anzudeuten.
Beim Manne bleibt ein hoher Grad dieser Strebung als Teilstück der Libido bestehen und dient zur Einleitung des Geschlechtsaktes. Wenn diese Strebung sich bei der ersten Annäherung an das Weib geltend macht, muß sie sich aus zwei Motiven der Rede bedienen. Erstens um sich dem Weibe anzuzeigen, und zweitens weil die Erweckung der Vorstellung durch die Rede das Weib selbst in die korrespondierende Erregung versetzen und die Neigung zur passiven Exhibition bei ihr erwecken kann. Diese werbende Rede ist noch nicht die Zote, geht aber in sie über. Wo nämlich die Bereitschaft des Weibes sich rasch einstellt, da ist die obszöne Rede kurzlebig, sie weicht alsbald der sexuellen Handlung. Anders, wenn auf die rasche Bereitschaft des Weibes nicht zu rechnen ist, sondern an deren Statt die Abwehrreaktionen desselben auftreten. Dann wird die sexuell erregende Rede als Zote Selbstzweck; da die sexuelle Aggression in ihrem Fortschreiten bis zum Akt aufgehalten ist, verweilt sie bei der Hervorrufung der Erregung und zieht Lust aus den Anzeichen derselben beim Weibe. Die Aggression ändert dabei wohl auch ihren Charakter in dem nämlichen Sinne wie jede libidinöse Regung, der sich ein Hindernis entgegenstellt; sie wird direkt feindselig, grausam, ruft also die sadistische Komponente des Geschlechtstriebes gegen das Hindernis zur Hilfe.
Die Unnachgiebigkeit des Weibes ist also die nächste Bedingung für die Ausbildung der Zote, allerdings eine solche, die bloß einen Aufschub zu bedeuten scheint und weitere Bemühung nicht aussichtslos erscheinen läßt. Der ideale Fall eines derartigen Widerstandes beim Weibe ergibt sich bei der gleichzeitigen Anwesenheit eines anderen Mannes, eines Dritten, denn dann ist das sofortige Nachgeben des Weibes so gut wie ausgeschlossen. Dieser Dritte gelangt bald zur größten Bedeutung für die Entwicklung der Zote; zunächst ist aber von der Anwesenheit des Weibes nicht abzusehen. Beim Landvolk oder im Wirtshaus des kleinen Mannes kann man beobachten, daß erst das Hinzutreten der Kellnerin oder der Wirtin die Zote zum Vorschein bringt; auf höherer sozialer Stufe erst tritt das Gegenteil ein, macht die Anwesenheit eines weiblichen Wesens der Zote ein Ende; die Männer sparen sich diese Art der 95 Unterhaltung, die ursprünglich ein sich schämendes Weib voraussetzt, auf, bis sie allein »unter sich« sind. So wird allmählich anstatt des Weibes der Zuschauer, jetzt Zuhörer, die Instanz, für welche die Zote bestimmt ist, und diese nähert sich durch solche Wandlung bereits dem Charakter des Witzes.
Unsere Aufmerksamkeit kann von dieser Stelle an von zwei Momenten in Anspruch genommen werden, von der Rolle des Dritten, des Zuhörers, und von den inhaltlichen Bedingungen der Zote selbst.
Der tendenziöse Witz braucht im allgemeinen drei Personen, außer der, die den Witz macht, eine zweite, die zum Objekt der feindseligen oder sexuellen Aggression genommen wird, und eine dritte, an der sich die Absicht des Witzes, Lust zu erzeugen, erfüllt. Die tiefere Begründung für diese Verhältnisse werden wir später aufzusuchen haben, vorläufig halten wir uns an die Tatsache, die sich ja darin bekundet, daß nicht, wer den Witz macht, ihn auch belacht, also dessen Lustwirkung genießt, sondern der untätige Zuhörer. In der nämlichen Relation befinden sich die drei Personen bei der Zote. Man kann den Hergang so beschreiben: Der libidinöse Impuls des Ersten entfaltet, sowie er die Befriedigung durch das Weib gehemmt findet, eine gegen diese zweite Person feindselige Tendenz und ruft die ursprünglich störende dritte Person zum Bundesgenossen auf. Durch die zotige Rede des Ersten wird das Weib vor diesem Dritten entblößt, der nun als Zuhörer – durch die mühelose Befriedigung seiner eigenen Libido – bestochen wird.
Es ist merkwürdig, daß solcher Zotenverkehr beim gemeinen Volke so überaus beliebt und eine nie fehlende Betätigung heiterer Stimmung ist. Beachtenswert ist aber auch, daß bei diesem komplizierten Vorgang, der so viele Charaktere des tendenziösen Witzes an sich trägt, an die Zote selbst keiner der formellen Ansprüche, welche den Witz kennzeichnen, gestellt wird. Die unverhüllte Nudität auszusprechen bereitet dem Ersten Vergnügen und macht den Dritten lachen.
Erst wenn wir zu feiner gebildeter Gesellschaft aufsteigen, tritt die formelle Witzbedingung hinzu. Die Zote wird witzig und wird nur geduldet, wenn sie witzig ist. Das technische Mittel, dessen sie sich zumeist bedient, ist die Anspielung, d. h. die Ersetzung durch ein Kleines, ein im entfernten Zusammenhang Befindliches, welches der Hörer in seinem Vorstellen zur vollen und direkten Obszönität rekonstruiert. Je größer das Mißverhältnis zwischen dem in der Zote direkt Gegebenen und dem von ihr im Hörer mit Notwendigkeit Angeregten ist, desto feiner wird der Witz, desto höher darf er sich dann auch in die gute 96 Gesellschaft hinaufwagen. Außer der groben und der feinen Anspielung stehen der witzigen Zote, wie leicht an Beispielen gezeigt werden kann, alle anderen Mittel des Wort- und Gedankenwitzes zur Verfügung.
Hier wird endlich greifbar, was der Witz im Dienste seiner Tendenz leistet. Er ermöglicht die Befriedigung eines Triebes (des lüsternen und feindseligen) gegen ein im Wege stehendes Hindernis, er umgeht dieses Hindernis und schöpft somit Lust aus einer durch das Hindernis unzugänglich gewordenen Lustquelle. Das im Wege stehende Hindernis ist eigentlich nichts anderes als die der höheren Bildungs- und Gesellschaftsstufe entsprechend gesteigerte Unfähigkeit des Weibes, das unverhüllte Sexuelle zu ertragen. Das in der Ausgangssituation als anwesend gedachte Weib wird eben weiterhin als anwesend beibehalten, oder ihr Einfluß wirkt auch in ihrer Abwesenheit auf die

Männer einschüchternd fort. Man kann beobachten, wie Männer höherer Stände durch die Gesellschaft niedrigstehender Mädchen sofort veranlaßt werden, die witzige Zote in die einfache zurücksinken zu lassen.
Die Macht, welche dem Weibe und in geringerem Maße auch dem Manne den Genuß der unverhüllten Obszönität erschwert oder unmöglich macht, heißen wir die »Verdrängung« und erkennen in ihr denselben psychischen Vorgang, der in ernsten Krankheitsfällen ganze Komplexe von Regungen mitsamt deren Abkömmlingen vom Bewußtsein fernehält und sich als ein Hauptfaktor der Verursachung bei den sogenannten Psychoneurosen herausgestellt hat. Wir gestehen der Kultur und höheren Erziehung einen großen Einfluß auf die Ausbildung der Verdrängung zu und nehmen an, daß unter diesen Bedingungen eine Veränderung der psychischen Organisation zustande kommt, die auch als ererbte Anlage mitgebracht werden kann, derzufolge sonst angenehm Empfundenes nun als unannehmbar erscheint und mit allen psychischen Kräften abgelehnt wird. Durch die Verdrängungsarbeit der Kultur gehen primäre, jetzt aber von der Zensur in uns verworfene Genußmöglichkeiten verloren. Der Psyche des Menschen wird aber alles Verzichten so sehr schwer, und so finden wir, daß der tendenziöse Witz ein Mittel abgibt, den Verzicht rückgängig zu machen, das Verlorene wiederzugewinnen. Wenn wir über einen feinen obszönen Witz lachen, so lachen wir über das nämliche, was den Bauer bei einer groben Zote lachen macht; die Lust stammt in beiden Fällen aus der nämlichen Quelle; über die grobe Zote zu lachen, brächten wir aber nicht zustande, wir würden uns schämen, oder sie erschiene uns ekelhaft; wir können erst lachen, wenn uns der Witz seine Hilfe geliehen hat.
97 Es scheint sich uns also zu bestätigen, was wir eingangs vermutet haben, daß der tendenziöse Witz über andere Quellen der Lust verfügt als der harmlose, bei dem alle Lust irgendwie an die Technik geknüpft ist. Wir können auch von neuem hervorheben, daß wir beim tendenziösen Witz außerstande sind, durch unsere Empfindung zu unterscheiden, welcher Anteil der Lust aus den Quellen der Technik, welcher aus denen der Tendenz herrührt. Wir wissen also strenggenommen nicht, worüber wir lachen. Bei allen obszönen Witzen unterliegen wir grellen Urteilstäuschungen über die »Güte« des Witzes, soweit dieselbe von formalen Bedingungen abhängt; die Technik dieser Witze ist oft recht ärmlich, ihr Lacherfolg ein ungeheurer.

Wir wollen nun untersuchen, ob die Rolle des Witzes im Dienst der *feindseligen* Tendenz die nämliche ist.
Von vornherein stoßen wir hier auf dieselben Bedingungen. Die feindseligen Impulse gegen unsere Nebenmenschen unterliegen seit unserer individuellen Kindheit wie seit den Kinderzeiten menschlicher Kultur den nämlichen Einschränkungen, der nämlichen fortschreitenden Verdrängung wie unsere sexuellen Strebungen. Wir haben es noch nicht so weit gebracht, daß wir unsere Feinde zu lieben vermöchten oder ihnen nach dem Backenstreich auf die rechte Backe die linke hinhielten; auch tragen alle Moralvorschriften der Beschränkung im tätigen Haß noch heute die deutlichsten Anzeichen an sich, daß sie ursprünglich für eine kleine Gemeinschaft von Stammesgenossen gelten sollten. So wie wir uns alle als Angehörige eines Volkes fühlen dürfen, gestatten wir uns, von den meisten dieser Beschränkungen gegen ein fremdes Volk abzusehen. Aber innerhalb unseres eigenen Kreises haben wir doch Fortschritte in der Beherrschung feindseliger Regungen gemacht; wie es Lichtenberg drastisch ausdrückt: Wo man jetzt sagt: Entschuldigen Sie, da schlug man einem früher ums Ohr. Die gewalttätige Feindseligkeit, vom Gesetz verboten, ist durch die Invektive in Worten abgelöst worden, und die bessere Kenntnis der Verkettung menschlicher Regungen raubt uns durch ihr konsequentes »*Tont comprendre c'est tout pardonner*« immer mehr von der Fähigkeit, uns gegen den Nebenmenschen, der uns in den Weg getreten ist, zu erzürnen. Mit kräftigen Anlagen zur Feindschaft noch als Kinder begabt, lehrt uns später die höhere persönliche Kultur, daß es unwürdig ist, Schimpfwörter zu gebrauchen, und selbst, 98 wo der Kampf an sich erlaubt geblieben ist, hat die Anzahl der Dinge, die als Mittel im Kampfe nicht verwendet werden dürfen, außerordentlich zugenommen. Seitdem wir auf den Ausdruck der Feindseligkeit durch die Tat verzichten mußten – durch den leidenschaftslosen Dritten daran gehindert, in dessen Interesse die Bewahrung der persönlichen Sicherheit liegt –, haben wir ganz ähnlich wie bei der sexuellen Aggression eine neue Technik der Schmähung ausgebildet, die auf die Anwerbung dieses Dritten gegen unseren Feind abzielt. Indem wir den Feind klein, niedrig, verächtlich, komisch machen, schaffen wir uns auf einem Umwege den Genuß seiner Überwindung, den uns der Dritte, der keine Mühe aufgewendet hat, durch sein Lachen bezeugt.
Wir sind nun auf die Rolle des Witzes bei der feindseligen Aggression vorbereitet. Der Witz wird uns gestatten, Lächerliches am Feind zu verwerten, das wir entgegenstehender Hindernisse wegen nicht laut oder nicht bewußt vorbringen durften, wird also wiederum *Einschränkungen umgehen und unzugänglich gewordene Lustquellen eröffnen*. Er wird ferner den Hörer durch seinen Lustgewinn bestechen, ohne strengste Prüfung unsere Partei zu nehmen, wie wir selbst andere Male, vom harmlosen Witz bestochen, den Gehalt des witzig ausgedrückten Satzes zu überschätzen pflegten. »Die Lacher auf seine Seite ziehen«, sagt mit vollkommen zutreffendem Ausdruck unsere Sprache.
Man fasse z. B. die über den vorigen Abschnitt zerstreuten Witze des Herrn N. ins Auge. Es sind sämtlich Schmähungen. Es ist, als wollte Herr N. laut schreien: Aber der Ackerbauminister ist ja selber ein Ochs! Laßt mich in Ruhe mit dem ***; der platzt ja vor Eitelkeit! Etwas Langweiligeres als die Aufsätze dieses Historikers über Napoleon in Österreich habe ich überhaupt noch nicht gelesen! Aber der Hochstand seiner Persönlichkeit macht es ihm unmöglich, diese seine Urteile in dieser Form von sich zu geben. Sie nehmen darum den Witz zur Hilfe, welcher ihnen eine Aufnahme beim Hörer sichert, die sie trotz ihres etwaigen Wahrheitsgehalts in unwitziger Form niemals gefunden hätten. Einer dieser Witze ist besonders lehrreich, der vom »roten Fadian«, vielleicht der überwältigendste von allen. Was nötigt uns daran zum Lachen und lenkt unser Interesse von der Frage, ob dem armen Schriftsteller Unrecht geschehen ist oder nicht, so vollständig ab? Gewiß die witzige Form, der Witz also; aber über was lachen wir dabei? Ohne Zweifel über die Person selbst, die uns als »roter Fadian« vorgeführt wird, und insbesondere über ihre

Rothaarigkeit. Körperliche Gebrechen zu verlachen hat sich der Gebildete abgewöhnt, 99 auch zählt für ihn die Rothaarigkeit nicht zu den lachenswürdigen Körperfehlern. Wohl aber gilt sie dafür beim Schulknaben und beim gemeinen Volk, ja auch noch auf der Bildungsstufe gewisser kommunaler und parlamentarischer Vertreter. Und nun hat dieser Witz des Herrn N. es auf die kunstvollste Weise ermöglicht, daß wir, erwachsene und feinfühlige Leute, über die roten Haare des Historikers X. lachen wie die Schulknaben. Es lag dies gewiß nicht in der Absicht des Herrn N.; aber es ist sehr zweifelhaft, ob jemand, der seinen Witz walten läßt, dessen genaue Absicht kennen muß. War in diesen Fällen das Hindernis für die Aggression, welches der Witz umgehen half, ein innerliches – die ästhetische Auflehnung gegen die Schmähung –, so kann es andere Male rein äußerlicher Natur sein. So in dem Falle, wenn Serenissimus den Fremden, dessen Ähnlichkeit mit seiner eigenen Person ihm auffällt, fragt: War Seine Mutter einmal in der Residenz? und die schlagfertige Antwort darauf lautet: Nein, aber mein Vater. Der Gefragte möchte gewiß den Frechen niederschlagen, der es wagt, durch solche Anspielung dem Andenken der geliebten Mutter Schmach anzutun; aber dieser Freche ist Serenissimus, den man nicht niederschlagen, nicht einmal beleidigen darf, wenn man diese Rache nicht mit seiner ganzen Existenz erkaufen will. Es hieße also die Beleidigung schweigend herunterwürgen; aber zum Glück zeigt der Witz den Weg, sie ungefährdet zu vergelten, indem man mit dem technischen Mittel der Unifizierung die Anspielung aufnimmt und gegen den Angreifer wendet. Der Eindruck des Witzigen wird hier so sehr von der Tendenz bestimmt, daß wir angesichts der witzigen Entgegnung zu vergessen neigen, daß die Frage des Angreifers selbst durch Anspielung witzig ist.

Die Verhinderung der Schmähung oder beleidigenden Entgegnung durch äußere Umstände ist ein so häufiger Fall, daß der tendenziöse Witz mit ganz besonderer Vorliebe zur Ermöglichung der Aggression oder der Kritik gegen Höhergestellte, die Autorität in Anspruch nehmen, verwendet wird. Der Witz stellt dann eine Auflehnung gegen solche Autorität, eine Befreiung von dem Drucke derselben dar. In diesem Moment liegt ja auch der Reiz der Karikatur, über welche wir selbst dann lachen, wenn sie schlecht geraten ist, bloß weil wir ihr die Auflehnung gegen die Autorität als Verdienst anrechnen.

Wenn wir im Auge behalten, daß der tendenziöse Witz sich so sehr zum Angriff auf Großes, Würdiges und Mächtiges eignet, das durch innerliche Hemmungen oder äußerliche Umstände gegen direkte 100 Herabsetzung geschützt ist, so werden wir zu einer besonderen Auffassung gewisser Gruppen von Witzen gedrängt, die sich mit minderwertigen und ohnmächtigen Personen abzugeben scheinen. Ich meine die Heiratsvermittlergeschichten, von denen wir einzelne bei der Untersuchung der mannigfaltigen Techniken des Gedankenwitzes kennengelernt haben. In einigen derselben, z. B. in den Beispielen »Taub ist sie auch« und »Wer borgt denn den Leuten was!« ist der Vermittler als ein unvorsichtiger und gedankenloser Mensch verlacht worden, der dadurch komisch wird, daß ihm die Wahrheit gleichsam automatisch entwischt. Aber reimt sich einerseits das, was wir von der Natur des tendenziösen Witzes erfahren haben, und anderseits die Größe unseres Wohlgefallens an diesen Geschichten mit der Armseligkeit der Personen zusammen, über die der Witz zu lachen scheint? Sind das des Witzes würdige Gegner? Geht es nicht vielmehr so zu, daß der Witz die Vermittler nur vorschiebt, um etwas Bedeutsameres zu treffen, daß er, wie das Sprichwort sagt, auf den Sack schlägt, während er den Esel meint? Diese Auffassung ist wirklich nicht abzuweisen.

Die obige Deutung der Vermittlergeschichten läßt eine Fortsetzung zu. Es ist wahr, daß ich auf dieselbe nicht einzugehen brauche, daß ich mich begnügen kann, in diesen Geschichten »Schwanke« zu sehen und ihnen den Charakter des Witzes abzusprechen. Eine solche subjektive Bedingtheit des Witzes besteht also auch; wir sind jetzt auf sie aufmerksam geworden und werden sie späterhin untersuchen müssen. Sie besagt, daß nur das ein Witz ist, was ich als einen Witz gelten lasse. Was für mich ein Witz ist, kann für einen anderen bloß eine komische Geschichte sein. Gestattet aber ein Witz diesen Zweifel, so kann es nur daher rühren, daß er eine Schauseite, eine – in unseren Fällen komische – Fassade hat, an welcher sich der Blick des einen ersättigt, während ein anderer versuchen kann, hinter dieselbe zu spähen. Der Verdacht darf auch rege werden, daß diese Fassade dazu bestimmt ist, den prüfenden Blick zu blenden, daß solche Geschichten also etwas zu verbergen haben.

Jedenfalls, wenn unsere Vermittlergeschichten Witze sind, so sind sie um so bessere Witze, weil sie dank ihrer Fassade imstande sind zu verbergen, nicht nur, was sie zu sagen haben, sondern auch, daß sie etwas – Verbotenes – zu sagen haben. Die Fortsetzung der Deutung aber, welche dies Verborgene aufdeckt und diese Geschichten mit komischer Fassade als tendenziöse Witze entlarvt, wäre folgende: Jeder, der sich die Wahrheit so in einem unbewachten Moment entschlüpfen läßt, ist 101 eigentlich froh darüber, daß er der Verstellung ledig wird. Das ist eine richtige und tiefreichende psychologische Einsicht. Ohne solche innerliche Zustimmung läßt sich niemand von dem Automatismus, der hier die Wahrheit an den Tag bringt, übermannen [Fußnote]. Hiemit wandelt sich aber die lächerliche Person des Schadchen in eine bedauernswert sympathische. Wie selig muß der Mann sein, die Last der Verstellung endlich abwerfen zu können, wenn er sofort die erste Gelegenheit benützt, um das letzte Stück der Wahrheit herauszuschreien! Sowie er merkt, daß die Sache verloren ist, daß die Braut dem jungen Manne nicht gefällt, verrät er gern, daß sie noch einen versteckten Fehler hat, der jenem nicht aufgefallen ist, oder er bedient sich des Anlasses, ein für ein Detail entscheidendes Argument anzuführen, um dabei den Leuten, in deren Dienst er arbeitet, seine Verachtung auszudrücken: Ich bitt' Sie, wer borgt denn den Leuten was! Die ganze Lächerlichkeit fällt nun auf die in der Geschichte nur gestreiften Eltern, die solchen Schwindel für gestattet halten, um nur ihre Töchter an den Mann zu bringen, auf die Erbärmlichkeit der Mädchen, die sich unter solchen Veranstaltungen verheiraten lassen, auf die Unwürdigkeit der Ehen, die nach solchen Einleitungen geschlossen werden. Der Vermittler ist der richtige Mann, der solche Kritik zum Ausdruck bringen darf, denn er weiß am meisten von diesen Mißbräuchen, er

darf sie aber nicht laut verkünden, denn er ist ein armer Mann, der gerade nur von deren Ausnützung leben kann. In einem ähnlichen Konflikt befindet sich aber auch der Volksgeist, der diese und ähnliche Geschichten geschaffen hat; denn er weiß, die Heiligkeit der geschlossenen Ehen leidet arg durch den Hinweis auf die Vorgänge bei der Eheschließung.
Erinnern wir uns auch der Bemerkung bei der Untersuchung der Witztechnik, daß Widersinn im Witz häufig Spott und Kritik in dem Gedanken hinter dem Witz ersetze, worin es die Witzarbeit übrigens der Traumarbeit gleichtut; wir finden diesen Sachverhalt hier von neuem bestätigt. Daß Spott und Kritik nicht der Person des Vermittlers gelten, der in den vorigen Beispielen nur als der Prügelknabe des Witzes auftritt, wird durch eine andere Reihe von Witzen erwiesen, in denen der Vermittler ganz im Gegenteile als überlegene Person gezeichnet ist, deren Dialektik sich jeder Schwierigkeit gewachsen erweist. Es sind Geschichten mit logischer anstatt der komischen Fassade, 102 sophistische Gedankenwitze. In einer derselben (S. 61 f.) weiß der Vermittler den Fehler der Braut, daß sie hinkt, hinwegzudisputieren. Es sei wenigstens eine »fertige Sache«, eine andere Frau mit geraden Gliedern sei hingegen in beständiger Gefahr, hinzufallen und sich ein Bein zu brechen, und dann kämen die Krankheit, die Schmerzen, die Behandlungskosten, die man sich bei der bereits Hinkenden erspare. Oder in einer anderen Geschichte weiß er eine ganze Reihe von Ausstellungen des Bewerbers an der Braut, jede einzeln mit guten Argumenten, zurückzuweisen, um ihm dann bei der letzten, unbeschönbaren, entgegenzuhalten: Was wollen Sie, gar kein' Fehler soll sie haben?, als ob von den früheren Einwendungen nicht doch ein notwendiger Rest übriggeblieben wäre. Es ist nicht schwer, bei beiden Beispielen die schwache Stelle in der Argumentation nachzuweisen; wir haben dies auch bei der Untersuchung der Technik getan. Aber nun interessiert uns etwas anderes. Wenn der Rede des Vermittlers so starker logischer Schein geliehen wird, der sich bei sorgfältiger Prüfung als Schein zu erkennen gibt, so ist die Wahrheit dahinter, daß der Witz dem Vermittler recht gibt; der Gedanke getraut sich nicht, ihm ernsthaft recht zu geben, ersetzt diesen Ernst durch den Schein, den der Witz vorbringt, aber der Scherz verrät hier wie so häufig den Ernst. Wir werden nicht irregehen, wenn wir von all den Geschichten mit logischer Fassade annehmen, daß sie das wirklich meinen, was sie mit absichtlich fehlerhafter Begründung behaupten. Erst diese Verwendung des Sophismas zur versteckten Darstellung der Wahrheit verleiht ihm den Charakter des Witzes, der also hauptsächlich von der Tendenz abhängt. Was in beiden Geschichten angedeutet werden soll, ist nämlich, daß der Bewerber sich wirklich lächerlich macht, wenn er die einzelnen Vorzüge der Braut so sorgsam zusammensucht, die doch alle hinfällig sind, und wenn er dabei vergißt, daß er vorbereitet sein muß, ein Menschenkind mit unvermeidlichen Fehlern zu seinem Weibe zu machen, während doch die einzige Eigenschaft, welche die Ehe mit der mehr oder minder mangelhaften Persönlichkeit der Frau erträglich machen würde, die gegenseitige Zuneigung und Bereitwilligkeit zur liebevollen Anpassung wäre, von der bei dem ganzen Handel nicht die Rede ist.
Die in diesen Beispielen enthaltene Verspottung des Ehewerbers, bei welcher nun der Vermittler ganz passend die Rolle des Überlegenen spielt, wird in anderen Geschichten weit deutlicher zum Ausdruck gebracht. Je deutlicher diese Geschichten sind, desto weniger von Witztechnik enthalten sie; sie sind gleichsam nur Grenzfälle des Witzes, mit 103 dessen Technik sie nur mehr die Fassadenbildung gemeinsam haben. Infolge der gleichen Tendenz und des Versteckens derselben hinter der Fassade kommt ihnen aber die volle Wirkung des Witzes zu. Die Armut an technischen Mitteln läßt außerdem verstehen, daß viele Witze dieser Art das komische Element des Jargons, das ähnlich der Witztechnik wirkt, nicht ohne starke Einbuße entbehren können.
Eine solche Geschichte, die bei aller Kraft des tendenziösen Witzes nichts mehr von dessen Technik erkennen läßt, ist die folgende: Der Vermittler fragt: »Was verlangen Sie von Ihrer Braut?« – Antwort: »Schön muß sie sein, reich muß sie sein und gebildet.« – »Gut«, sagt der Vermittler, »aber daraus mach' ich drei Partien.« Hier wird der Verweis dem Manne direkt erteilt, nicht mehr in der Einkleidung eines Witzes.
In den bisherigen Beispielen richtete sich die verhüllte Aggression noch gegen Personen, in den Vermittlerwitzen gegen alle Parteien, die an dem Handel der Eheschließung beteiligt sind: Braut, Bräutigam und deren Eltern. Die Angriffsobjekte des Witzes können aber ebensowohl Institutionen sein, Personen, insoferne sie Träger derselben sind, Satzungen der Moral oder der Religion, Lebensanschauungen, die ein solches Ansehen genießen, daß der Einspruch gegen sie nicht anders als in der Maske eines Witzes, und zwar eines durch seine Fassade gedeckten Witzes auftreten kann. Mögen der Themata wenige sein, auf die dieser tendenziöse Witz abzielt, seine Formen und Einkleidungen sind äußerst mannigfaltig. Ich glaube, wir tun recht, diese Gattung von tendenziösem Witz durch einen besonderen Namen auszuzeichnen. Welcher Name der geeignete ist, wird sich ergeben, nachdem wir einige Beispiele dieser Gattung gedeutet haben.
Ich erinnere an die beiden Geschichten vom verarmten Gourmand, der bei »Lachs mit Mayonnaise« betroffen wird, und vom trunksüchtigen Lehrer, die wir als sophistische Verschiebungswitze kennengelernt haben, und führe deren Deutung fort. Wir haben seitdem gehört, daß, wenn der Schein der Logik an die Fassade einer Geschichte geheftet ist, der Gedanke wohl im Ernst sagen möchte: Der Mann hat recht, des entgegenstehenden Widerspruches wegen aber sich nicht getraut, dem Manne anders recht zu geben als in einem Punkte, in dem sein Unrecht leicht nachzuweisen ist. Die gewählte »Pointe« ist das richtige Kompromiß zwischen seinem Recht und seinem Unrecht, was freilich keine Entscheidung ist, aber wohl dem Konflikt in uns selbst entspricht. Die beiden Geschichten sind einfach epikureisch, sie sagen: Ja, der Mann hat recht, es gibt nichts Höheres als den Genuß, und es ist 104 ziemlich gleichgültig, auf welche Art man sich ihn verschafft. Das klingt furchtbar unmoralisch und ist wohl auch nicht viel besser, aber im Grunde ist es nichts anderes als das »*Carpe diem*« des Poeten, der sich auf die Unsicherheit des Lebens und auf die Unfruchtbarkeit der tugendhaften Entsagung beruft. Wenn die Idee, daß der Mann im Witz von »Lachs

mit Mayonnaise« recht haben soll, auf uns so abstoßend wirkt, so rührt dies nur von der Illustration der Wahrheit an einem Genuß niedrigster Art, der uns sehr entbehrlich scheint, her. In Wirklichkeit hat jeder von uns Stunden und Zeiten gehabt, in denen er dieser Lebensphilosophie ihr Recht zugestanden und der Morallehre vorgehalten hat, daß sie nur zu fordern verstand, ohne zu entschädigen. Seitdem die Anweisung auf das Jenseits, in dem sich alle Entsagung durch Befriedigung lohnen soll, von uns nicht mehr geglaubt wird – es gibt übrigens sehr wenig Fromme, wenn man die Entsagung zum Kennzeichen des Glaubens macht –, seitdem wird das »*Carpe diem*« zur ernsten Mahnung. Ich will die Befriedigung gern aufschieben, aber weiß ich denn, ob ich morgen noch dasein werde? »*Di doman' non c'è certezza.*« [Fußnote]
Ich will gern auf alle von der Gesellschaft verpönten Wege der Befriedigung verzichten, aber bin ich sicher, daß mir die Gesellschaft diese Entsagung lohnen wird, indem sie mir – wenn auch mit einem gewissen Aufschub – einen der erlaubten Wege öffnet? Es läßt sich laut sagen, was diese Witze flüstern, daß die Wünsche und Begierden des Menschen ein Recht haben, sich vernehmbar zu machen neben der anspruchsvollen und rücksichtslosen Moral, und es ist in unseren Tagen in nachdrücklichen und packenden Sätzen gesagt worden, daß diese Moral nur die eigennützige Vorschrift der wenigen Reichen und Mächtigen ist, welche jederzeit ohne Aufschub ihre Wünsche befriedigen können. Solange die Heilkunst es nicht weitergebracht hat, unser Leben zu sichern, und solange die sozialen Einrichtungen nicht mehr dazu tun, es erfreulicher zu gestalten, so lange kann die Stimme in uns, die sich gegen die Moralanforderungen auflehnt, nicht erstickt werden. Jeder ehrliche Mensch wird wenigstens bei sich dieses Zugeständnis endlich machen. Die Entscheidung in diesem Konflikt ist erst auf dem Umwege über eine neue Einsicht möglich. Man muß sein Leben so an das anderer knüpfen, sich so innig mit anderen identifizieren können, daß die Verkürzung der 105 eigenen Lebensdauer überwindbar wird, und man darf die Forderungen der eigenen Bedürfnisse nicht unrechtmäßig erfüllen, sondern muß sie unerfüllt lassen, weil nur der Fortbestand so vieler unerfüllter Forderungen die Macht entwickeln kann, die gesellschaftliche Ordnung abzuändern. Aber nicht alle persönlichen Bedürfnisse lassen sich in solcher Art verschieben und auf andere übertragen, und eine allgemein- und endgültige Lösung des Konflikts gibt es nicht.
Wir wissen nun, wie wir Witze wie die letztgedeuteten zu benennen haben; es sind *zynische* Witze, was sie verhüllen, sind *Zynismen*.
Unter den Institutionen, die der zynische Witz anzugreifen pflegt, ist keine wichtiger, eindringlicher durch Moralvorschriften geschützt, aber dennoch zum Angriff einladender als das Institut der Ehe, dem also auch die meisten zynischen Witze gelten. Kein Anspruch ist ja persönlicher als der auf sexuelle Freiheit, und nirgends hat die Kultur eine stärkere Unterdrückung zu üben versucht als auf dem Gebiete der Sexualität. Für unsere Absichten mag ein einziges Beispiel genügen, die auf S. 76 erwähnte »Eintragung in das Stammbuch des Prinzen Karneval«: »Eine Frau ist wie ein Regenschirm – man nimmt sich dann doch einen Komfortabel.«
Die komplizierte Technik dieses Beispiels haben wir bereits erörtert: ein verblüffender, anscheinend unmöglicher Vergleich, der aber, wie wir jetzt sehen, an sich nicht witzig ist, ferner eine Anspielung (Komfortabel = öffentliches Fuhrwerk) und als stärkstes technisches Mittel eine die Unverständlichkeit erhöhende Auslassung. Die Vergleichung wäre in folgender Art auszuführen: Man heiratet, um sich gegen die Anfechtungen der Sinnlichkeit zu sichern, und dann stellt sich doch heraus, daß die Ehe keine Befriedigung eines etwas stärkeren Bedürfnisses gestattet, geradeso wie man einen Regenschirm mitnimmt, um sich gegen den Regen zu schützen, und dann im Regen doch naß wird. In beiden Fällen muß man sich um stärkeren Schutz umsehen, hier öffentliches Fuhrwerk, dort für Geld zugängliche Frauen nehmen. Jetzt ist der Witz fast völlig durch Zynismus ersetzt. Daß die Ehe nicht die Veranstaltung ist, die Sexualität des Mannes zu befriedigen, getraut man sich nicht laut und öffentlich zu sagen, wenn man nicht etwa von der Wahrheitsliebe und dem Reformeifer eines Christian v. Ehrenfels [Fußnote] dazu gedrängt wird. 106 Die Stärke dieses Witzes liegt nun darin, daß er es doch – auf allerlei Umwegen – gesagt hat.
Ein für den tendenziösen Witz besonders günstiger Fall wird hergestellt, wenn die beabsichtigte Kritik der Auflehnung sich gegen die eigene Person richtet, vorsichtiger ausgedrückt, eine Person, an der die eigene Anteil hat, eine Sammelperson also, das eigene Volk zum Beispiel. Diese Bedingung der Selbstkritik mag uns erklären, daß gerade auf dem Boden des jüdischen Volkslebens eine Anzahl der trefflichsten Witze erwachsen sind, von denen wir ja hier reichliche Proben gegeben haben. Es sind Geschichten, die von Juden geschaffen und gegen jüdische Eigentümlichkeiten gerichtet sind. Die Witze, die von Fremden über Juden gemacht werden, sind zu allermeist brutale Schwänke, in denen der Witz durch die Tatsache erspart wird, daß der Jude den Fremden als komische Figur gilt. Auch die Judenwitze, die von Juden herrühren, geben dies zu, aber sie kennen ihre wirklichen Fehler wie deren Zusammenhang mit ihren Vorzügen, und der Anteil der eigenen Person an dem zu Tadelnden schafft die sonst schwierig herzustellende subjektive Bedingung der Witzarbeit. Ich weiß übrigens nicht, ob es sonst noch häufig vorkommt, daß sich ein Volk in solchem Ausmaß über sein eigenes Wesen lustig macht.
Als Beispiel hiefür kann ich auf die S. 78 erwähnte Geschichte hinweisen, wie ein Jude in der Eisenbahn sofort alle Dezenz des Betragens aufgibt, nachdem er den Ankömmling im Coupé als Glaubensgenossen erkannt hat. Wir haben diesen Witz als Beleg für die Veranschaulichung durch ein Detail, Darstellung durch ein Kleinstes, kennengelernt; er soll die demokratische Denkungsart der Juden schildern, die keinen Unterschied von Herren und Knechten anerkennt, aber leider auch Disziplin und Zusammenwirken stört. Eine andere, besonders interessante Reihe von Witzen schildert die Beziehungen der armen und der reichen Juden zueinander; ihre Helden sind der »Schnorrer« und der mildtätige Hausherr oder der Baron. Der Schnorrer, der alle Sonntage in demselben Haus als Gast zugelassen wird, erscheint eines Tages in Begleitung eines unbekannten jungen Mannes, der Miene macht, sich

mit zu Tische zu setzen. Wer ist das? fragt der Hausherr und erhält die Antwort: Das ist mein Schwiegersohn seit voriger Woche; ich hab' ihm die Kost versprochen das erste Jahr. Die Tendenz dieser Geschichten ist stets die nämliche; sie wird in folgender am deutlichsten hervortreten: Der Schnorrer bettelt beim Baron um das Geld für eine Badereise nach Ostende; der Arzt hat ihm wegen seiner Beschwerden ein Seebad 107 empfohlen. Der Baron findet, Ostende sei ein besonders kostspieliger Aufenthalt; ein wohlfeilerer würde es auch tun. Aber der Schnorrer lehnt den Vorschlag mit den Worten ab: Herr Baron, für meine Gesundheit ist mir nichts zu teuer. Das ist ein prächtiger Verschiebungswitz, den wir als Muster für seine Gattung hätten nehmen können. Der Baron will offenbar sein Geld ersparen, der Schnorrer antwortet aber, als sei das Geld des Barons sein eigenes, das er dann allerdings minder hochschätzen darf als seine Gesundheit. Man wird hier aufgefordert, über die Frechheit des Anspruchs zu lachen, aber diese Witze sind ausnahmsweise nicht mit einer das Verständnis irreführenden Fassade ausgestattet. Die Wahrheit dahinter ist, daß der Schnorrer, der das Geld des Reichen in Gedanken wie eigenes behandelt, nach den heiligen Vorschriften der Juden wirklich fast das Recht zu dieser Verwechslung hat. Natürlich richtet sich die Auflehnung, die diesen Witz geschaffen hat, gegen das selbst den Frommen schwer bedrückende Gesetz.
Eine andere Geschichte erzählt: Ein Schnorrer begegnet auf der Treppe des Reichen einem Genossen im Gewerbe, der ihm abrät, seinen Weg fortzusetzen. »Geh heute nicht hinauf, der Baron ist heute schlecht aufgelegt, er gibt niemand mehr als einen Gulden.« – »Ich werde doch hinaufgehen«, sagt der erste Schnorrer. »Warum soll ich ihm den einen Gulden schenken? Schenkt er mir 'was?«
Dieser Witz bedient sich der Technik des Widersinnes, indem er den Schnorrer in demselben Moment behaupten läßt, der Baron schenke ihm nichts, in dem er sich anschickt, um das Geschenk zu betteln. Aber der Widersinn ist nur ein scheinbarer; es ist beinahe richtig, daß ihm der Reiche nichts schenkt, da er durch das Gesetz verpflichtet ist, ihm Almosen zu geben, und ihm, strenge genommen, dankbar sein muß, daß er ihm die Gelegenheit zum Wohltun verschafft. Die gemeine, bürgerliche Auffassung des Almosens liegt hier mit der religiösen im Streit; sie revoltiert offen gegen die religiöse in der Geschichte vom Baron, der, durch die Leidenserzählung des Schnorrers tief ergriffen, seinen Dienern schellt: Werfts ihn hinaus; er bricht mir das Herz! Diese offene Darlegung der Tendenz stellt wieder einen Grenzfall des Witzes her. Von der nicht mehr witzigen Klage: »Es ist wirklich kein Vorzug, ein Reicher unter Juden zu sein. Das fremde Elend läßt einen nicht zum Genuß 108 des eigenen Glückes kommen«, entfernen sich diese letzten Geschichten fast nur durch die Veranschaulichung in einer einzelnen Situation.
Von einem tief pessimistischen Zynismus zeugen andere Geschichten, die technisch wiederum Grenzfälle des Witzes darstellen, wie die nachstehende: Ein Schwerhöriger konsultiert den Arzt, der die richtige Diagnose macht, der Patient trinke wahrscheinlich zu viel Branntwein und sei darum taub. Er rät ihm davon ab, der Schwerhörige verspricht, den Rat zu beherzigen. Nach einer Weile trifft ihn der Arzt auf der Straße und fragt ihn laut, wie es ihm gehe. Ich danke, ist die Antwort. Sie brauchen nicht so zu schreien, Herr Doktor, ich habe das Trinken aufgegeben und hör' wieder gut. Nach einer weiteren Weile wiederholt sich die Begegnung. Der Doktor fragt mit gewöhnlicher Stimme nach seinem Befinden, merkt aber, daß er nicht verstanden wird. Wie? Was? – Mir scheint, Sie trinken wieder Branntwein, schreit ihm der Doktor ins Ohr, und darum hören Sie wieder nichts. Sie können recht haben, antwortet der Schwerhörige. Ich hab' wieder angefangen zu trinken Branntwein, aber ich will Ihnen sagen: warum. Solange ich nicht getrunken hab', hab' ich gehört; aber alles, was ich gehört, war nicht so gut wie der Branntwein. – Technisch ist dieser Witz nichts anderes als eine Veranschaulichung; der Jargon, die Künste der Erzählung müssen dazu dienen, das Lachen zu erwecken, aber dahinter lauert die traurige Frage: Hat der Mann mit seiner Wahl nicht recht?
Es ist das mannigfaltige hoffnungslose Elend des Juden, auf welches diese pessimistischen Geschichten anspielen, die ich dieses Zuammenhanges wegen dem tendenziösen Witz anreihen muß.
Andere in ähnlichem Sinne zynische Witze, und zwar nicht nur Judengeschichten, greifen religiöse Dogmen und den Gottesglauben selber an. Die Geschichte vom »Kück des Rabbi«, deren Technik in dem Denkfehler der Gleichstellung von Phantasie und Wirklichkeit bestand (auch die Auffassung als Verschiebung wäre haltbar), ist ein solcher zynischer oder kritischer Witz, der sich gegen die Wundertäter und gewiß auch gegen den Wunderglauben richtet. Einen direkt blasphemischen Witz soll Heine in der Situation des Sterbenden gemacht haben. Als der freundliche Priester ihn auf Gottes Gnade verwies und ihm Hoffnung machte, daß er bei Gott Vergebung für seine Sünden finden werde, soll er geantwortet haben: *Bien sûr, qu'il me pardonnera; c'est son métier.* Das ist ein herabsetzender Vergleich, technisch etwa nur vom Werte einer Anspielung, denn ein *métier*, Geschäft oder Beruf, hat etwa ein Handwerker oder ein Arzt, und zwar hat er nur ein einziges 109 *métier.* Die Stärke des Witzes liegt aber in seiner Tendenz. Er soll nichts anderes sagen als: Gewiß wird er mir verzeihen, dazu ist er ja da, zu keinem anderen Zweck habe ich ihn mir angeschafft (wie man sich seinen Arzt, seinen Advokaten hält). Und so regt sich noch in dem machtlos daliegenden Sterbenden das Bewußtsein, daß er sich Gott erschaffen und ihn mit Macht ausgestattet hat, um sich seiner bei Gelegenheit zu bedienen. Das vermeintliche Geschöpf gibt sich noch kurz vor seiner Vernichtung als den Schöpfer zu erkennen.

Zu den bisher behandelten Gattungen des tendenziösen Witzes,
dem entblößenden oder obszönen,
dem aggressiven (feindseligen),
dem zynischen (kritischen, blasphemischen),
möchte ich als vierte und seltenste eine neue anreihen, deren Charakter durch ein gutes Beispiel erläutert werden soll.

Zwei Juden treffen sich im Eisenbahnwagen einer galizischen Station. »Wohin fahrst du?« fragt der eine. »Nach Krakau«, ist die Antwort. »Sieh' her, was du für Lügner bist«, braust der andere auf. »Wenn du sagst, du fahrst nach Krakau, willst du doch, daß ich glauben soll, du fahrst nach Lemberg. Nun weiß ich aber, daß du wirklich fahrst nach Krakau. Also warum lügst du?«

Diese kostbare Geschichte, die den Eindruck übergroßer Spitzfindigkeit macht, wirkt offenbar durch die Technik des Widersinnes. Der Zweite soll sich Lüge vorwerfen lassen, weil er mitgeteilt, er fahre nach Krakau, was in Wahrheit sein Reiseziel ist! Dieses starke technische Mittel – der Widersinn – ist aber hier mit einer anderen Technik gepaart, der Darstellung durch das Gegenteil, denn nach der unwidersprochenen Behauptung des Ersten lügt der andere, wenn er die Wahrheit sagt, und sagt die Wahrheit mit einer Lüge. Der ernstere Gehalt dieses Witzes ist aber die Frage nach den Bedingungen der Wahrheit; der Witz deutet wiederum auf ein Problem und nützt die Unsicherheit eines unserer gebräuchlichsten Begriffe aus. Ist es Wahrheit, wenn man die Dinge so beschreibt, wie sie sind, und sich nicht darum kümmert, wie der Hörer das Gesagte auffassen wird? Oder ist dies nur jesuitische Wahrheit, und besteht die echte Wahrhaftigkeit nicht viel mehr darin, auf den Zuhörer Rücksicht zu nehmen und ihm ein getreues Abbild seines eigenen Wissens zu vermitteln? Ich halte Witze dieser Art für genug verschieden von den 110 anderen, um ihnen eine besondere Stellung anzuweisen. Was sie angreifen, ist nicht eine Person oder eine Institution, sondern die Sicherheit unserer Erkenntnis selbst, eines unserer spekulativen Güter. Der Name »*skeptische*« Witze würde also für sie der entsprechende sein.

Wir haben im Verlaufe unserer Erörterungen über die Tendenzen des Witzes vielleicht mancherlei Aufklärungen gewonnen und gewiß reichliche Anregungen zu weiteren Untersuchungen gefunden; aber die Ergebnisse dieses Abschnittes setzen sich mit denen des vorigen zu einem schwierigen Problem zusammen. Wenn es richtig ist, daß die Lust, die der Witz bringt, einerseits an der Technik, anderseits an der Tendenz haftet, unter welchem gemeinsamen Gesichtspunkt lassen sich etwa diese zwei so verschiedenen Lustquellen des Witzes vereinen?

B. Synthetischer Teil

IV

Der Lustmechanismus und die Psychogenese des Witzes

Aus welchen Quellen die eigentümliche Lust fließt, welche uns der Witz bereitet, das stellen wir nun als gesicherte Erkenntnis voran. Wir wissen, daß wir der Täuschung unterliegen können, unser Wohlgefallen am Gedankeninhalt des Satzes mit der eigentlichen Witzeslust zu verwechseln, daß aber diese selbst wesentlich zwei Quellen hat, die Technik und die Tendenzen des Witzes. Was wir nun erfahren möchten, ist, auf welche Weise sich die Lust aus diesen Quellen ergibt, der Mechanismus dieser Lustwirkung.

Es scheint uns, daß sich die gesuchte Aufklärung beim tendenziösen Witz viel leichter ergibt als beim harmlosen. Mit ersterem werden wir also beginnen.

Die Lust beim tendenziösen Witz ergibt sich daraus, daß eine Tendenz befriedigt wird, deren Befriedigung sonst unterblieben wäre. Daß solche Befriedigung eine Lustquelle ist, bedarf keiner weiteren Ausführung. Aber die Art, wie der Witz die Befriedigung herbeiführt, ist an besondere Bedingungen geknüpft, aus denen vielleicht weiterer Aufschluß zu gewinnen ist. Es sind hier zwei Fälle zu unterscheiden. Der einfachere Fall ist, daß der Befriedigung der Tendenz ein äußeres Hindernis im Wege steht, welches durch den Witz umgangen wird. So fanden wir es z. B. in der Antwort, die Serenissimus auf die Frage erhält, ob die Mutter des Angesprochenen je in der Residenz gelebt habe, oder in der Äußerung des Kunstkennerns, dem die zwei reichen Gauner ihre Porträts zeigen: *And where is the Saviour?* Die Tendenz geht in dem einen Fall dahin, einen Schimpf mit Gleichem zu erwidern, im anderen, eine Beschimpfung an Stelle des geforderten Gutachtens von sich zu geben; was ihr entgegensteht, sind rein äußerliche Momente, die Machtverhältnisse der Personen, die von der Beschimpfung betroffen 112 werden. Es mag uns immerhin auffallen, daß diese und analoge Witze tendenziöser Natur, so sehr sie uns auch befriedigen, doch nicht imstande sind, einen starken Lacheffekt hervorzubringen.

Anders, wenn nicht äußere Momente, sondern ein innerliches Hindernis der direkten Verwirklichung der Tendenz im Wege steht, wenn eine innere Regung sich der Tendenz entgegenstellt. Diese Bedingung wäre nach unserer Voraussetzung etwa in den aggressiven Witzen des Herrn N. verwirklicht, in dessen Person eine starke Neigung zur Invektive durch hochentwickelte ästhetische Kultur in Schach gehalten wird. Mit Hilfe des Witzes wird der innere Widerstand für diesen speziellen Fall überwunden, die Hemmung aufgehoben. Dadurch wird wie im Falle des äußeren Hindernisses die Befriedigung der Tendenz ermöglicht, eine Unterdrückung und die mit ihr verbundene »psychische Stauung« vermieden; der Mechanismus der Lustentwicklung wäre insoweit für beide Fälle der nämliche. Wir verspüren an dieser Stelle allerdings die Neigung, in die Unterschiede der psychologischen Situation für den Fall des äußeren und des inneren Hindernisses tiefer einzugehen, da uns die Möglichkeit vorschwebt, aus der Aufhebung des inneren Hindernisses könne sich ein ungleich höherer Beitrag zur Lust ergeben. Aber ich schlage vor, hier genügsam zu bleiben und uns vorläufig mit der einen Feststellung zu bescheiden, welche bei dem für uns Wesentlichen verbleibt. Die Fälle des äußerlichen und des inneren Hindernisses unterscheiden sich nur darin, daß hier eine bereits bestehende Hemmung aufgehoben, dort die Herstellung einer neuen vermieden wird. Wir nehmen dann die Spekulation nicht zu sehr in Anspruch, wenn wir behaupten, daß zur Herstellung wie zur Erhaltung einer psychischen Hemmung ein »psychischer Aufwand« erfordert wird. Ergibt sich nun, daß in beiden Fällen der Verwendung des tendenziösen Witzes Lust erzielt wird, so liegt es nahe anzunehmen, *daß solcher Lustgewinn dem ersparten psychischen Aufwand entspreche.*

Somit wären wir wiederum auf das Prinzip der *Ersparung* gestoßen, dem wir zuerst bei der Technik des Wortwitzes begegnet sind. Während wir aber zunächst die Ersparung in dem Gebrauch von möglichst wenig oder möglichst den gleichen Worten zu finden glaubten, ahnt uns hier der weit umfassendere Sinn einer Ersparung an psychischem Aufwand überhaupt, und wir müssen es für möglich halten, durch 113 nähere Bestimmung des noch sehr unklaren Begriffes »psychischer Aufwand« dem Wesen des Witzes näherzukommen.
Eine gewisse Unklarheit, die wir bei der Behandlung des Lustmechanismus beim tendenziösen Witze nicht überwinden konnten, nehmen wir als billige Strafe dafür, daß wir versucht haben, das Kompliziertere vor dem Einfacheren, den tendenziösen Witz vor dem harmlosen aufzuklären. Wir merken uns, daß »*Ersparung an Hemmungs- oder Unterdrückungsaufwand*« das Geheimnis der Lustwirkung des tendenziösen Witzes zu sein schien, und wenden uns dem Mechanismus der Lust beim harmlosen Witze zu.
Aus geeigneten Beispielen harmlosen Witzes, bei denen keine Störung unseres Urteils durch Inhalt oder Tendenz zu befürchten stand, mußten wir den Schluß ziehen, daß die Techniken des Witzes selbst Lustquellen sind, und wollen nun prüfen, ob sich diese Lust etwa auf Ersparung an psychischem Aufwand zurückführen lasse. In einer Gruppe dieser Witze (den Wortspielen) bestand die Technik darin, unsere psychische Einstellung auf den Wortklang anstatt auf den Sinn des Wortes zu richten, die (akustische) Wortvorstellung selbst an Stelle ihrer durch Relationen zu den Dingvorstellungen gegebenen Bedeutung treten zu lassen. Wir dürfen wirklich vermuten, daß damit eine große Erleichterung der psychischen Arbeit gegeben ist und daß wir uns bei der ernsthaften Verwendung der Worte durch eine gewisse Anstrengung von diesem bequemen Verfahren abhalten müssen. Wir können beobachten, daß krankhafte Zustände der Denktätigkeit, in denen die Möglichkeit, psychischen Aufwand auf eine Stelle zu konzentrieren, wahrscheinlich eingeschränkt ist, tatsächlich die Wortklangvorstellung solcher Art gegen die Wortbedeutung in den Vordergrund rücken lassen und daß solche Kranke in ihren Reden nach den »äußeren« anstatt nach den »inneren« Assoziationen der Wortvorstellung, wie die Formel lautet, fortschreiten. Auch beim Kinde, welches ja die Worte noch als Dinge zu behandeln gewohnt ist, bemerken wir die Neigung, hinter gleichem oder ähnlichem Wortlaut gleichen Sinn zu suchen, die zur Quelle vieler von 114 den Erwachsenen belachter Irrtümer wird. Wenn es uns dann im Witz ein unverkennbares Vergnügen bereitet, durch den Gebrauch des nämlichen Wortes oder eines ihm ähnlichen aus dem einen Vorstellungskreis in einen anderen, entfernten zu gelangen (wie bei *Home-Roulard* aus dem der Küche in den der Politik), so ist dies Vergnügen wohl mit Recht auf die Ersparung an psychischem Aufwand zurückzuführen. Die Witzeslust aus solchem »Kurzschluß« scheint auch um so größer zu sein, je fremder die beiden durch das gleiche Wort in Verbindung gebrachten Vorstellungskreise einander sind, je weiter ab sie voneinander liegen, je größer also die Ersparung an Gedankenweg durch das technische Mittel des Witzes ausfällt. Merken wir übrigens an, daß sich der Witz hier eines Mittels der Verknüpfung bedient, welches vom ernsthaften Denken verworfen und sorgfältig vermieden wird [Fußnote].
Eine zweite Gruppe technischer Mittel des Witzes – Unifizierung, Gleichklang, mehrfache Verwendung, Modifikation bekannter Redensarten, Anspielung auf Zitate – läßt als gemeinsamen Charakter herausheben, daß jedesmal etwas Bekanntes wiedergefunden wird, wo man anstatt dessen etwas Neues hätte erwarten können. Dieses Wiederfinden des Bekannten ist lustvoll, und es kann uns wiederum nicht schwerfallen, solche Lust als Ersparungslust zu erkennen, auf die Ersparung an psychischem Aufwand zu beziehen.
115 Daß das Wiederfinden des Bekannten, das »Wiedererkennen« lustvoll ist, scheint allgemein zugestanden zu werden. Groos [Fußnote] sagt (S. 153): »Das Wiedererkennen ist nun überall, wo es nicht allzusehr mechanisiert ist (wie etwa beim Ankleiden, wo ...), mit Lustgefühlen verbunden. Schon die bloße Qualität der Bekanntheit ist leicht von jenem sanften Behagen begleitet, das Faust erfüllt, wie er nach einer unheimlichen Begegnung wieder in sein Studierzimmer tritt ...« »Wenn so der Akt des Wiedererkennens lusterregend ist, so werden wir erwarten dürfen, daß der Mensch darauf verfällt, diese Fähigkeit um ihrer selbst willen zu üben, also spielend mit ihr zu experimentieren. In der Tat hat Aristoteles in der Freude am Wiedererkennen die Grundlage des Kunstgenusses erblickt, und es läßt sich nicht leugnen, daß dieses Prinzip nicht übersehen werden darf, wenn es auch keine so weittragende Bedeutung hat, wie Aristoteles annimmt.«
Groos erörtert dann die Spiele, deren Charakter darin besteht, die Freude am Wiedererkennen dadurch zu steigern, daß man demselben Hindernisse in den Weg legt, also eine »psychische Stauung« herbeiführt, die mit dem Akt des Erkennens beseitigt ist. Sein Erklärungsversuch verläßt aber die Annahme, daß das Erkennen an sich lustvoll sei, indem er das Vergnügen am Erkennen mit Berufung auf diese Spiele auf die *Freude* an der *Macht*, an der Überwindung einer Schwierigkeit zurückführt. Ich halte dieses letztere Moment für sekundär und sehe keinen Anlaß, von der einfacheren Auffassung abzuweichen, daß das Erkennen an sich, d. h. durch Erleichterung des psychischen Aufwands, lustvoll ist und daß die auf diese Lust gegründeten Spiele sich eben nur des Stauungsmechanismus bedienen, um deren Betrag in die Höhe zu treiben.
Daß Reim, Alliteration, Refrain und andere Formen der Wiederholung ähnlicher Wortklänge in der Dichtung die nämliche Lustquelle, das Wiederfinden des Bekannten, ausnützen, ist gleichfalls allgemein anerkannt. Ein »Machtgefühl« spielt bei diesen Techniken, die mit der »mehrfachen Verwendung« beim Witze so große Übereinstimmung zeigen, keine ersichtliche Rolle.
Bei den nahen Beziehungen zwischen Erkennen und Erinnern ist die Annahme nicht mehr gewagt, daß es auch eine Erinnerungslust gebe, d. h. daß der Akt des Erinnerns an sich von einem Lustgefühl ähnlicher Herkunft begleitet sei. Groos scheint einer solchen Annahme nicht 116 abgeneigt zu sein, aber er leitet die Erinnerungslust wiederum vom

»Machtgefühl« ab, in dem er den Hauptgrund des Genusses bei fast allen Spielen – wie ich meine, mit Unrecht – sucht.
Auf dem »Wiederfinden des Bekannten« beruht auch die Verwendung eines anderen technischen Hilfsmittels des Witzes, von dem bisher noch nicht die Rede war. Ich meine das Moment der *Aktualität*, das bei sehr vielen Witzen eine ausgiebige Lustquelle darstellt und einige Eigentümlichkeiten in der Lebensgeschichte der Witze erklärt. Es gibt Witze, die von dieser Bedingung vollkommen frei sind, und in einer Abhandlung über den Witz sind wir genötigt, uns fast ausschließlich solcher Beispiele zu bedienen. Wir können aber nicht vergessen, daß wir vielleicht noch stärker als über solche perennierende Witze über andere gelacht haben, deren Verwendung uns jetzt schwerfällt, weil sie lange Kommentare erfordern und auch mit deren Nachhilfe die einstige Wirkung nicht erreichen würden. Diese letzteren Witze enthielten nun Anspielungen auf Personen und Begebenheiten, die zur Zeit »aktuell« waren, das allgemeine Interesse wachgerufen hatten und noch in Spannung erhielten. Nach dem Erlöschen dieses Interesses, nach der Erledigung der betreffenden Affaire hatten auch diese Witze einen Teil ihrer Lustwirkung, und zwar einen recht beträchtlichen Teil, eingebüßt. So z. B. erscheint mir der Witz, den mein freundlicher Gastgeber machte, als er die herumgereichte Mehlspeise einen »*Home-Roulard*« nannte, heute lange nicht so gut wie damals, als *Home Rule* eine ständige Rubrik in den politischen Nachrichten unserer Zeitungen war. Versuche ich jetzt das Verdienst dieses Witzes durch die Beschreibung zu würdigen, daß uns das eine Wort mit Ersparung eines großen Denkumweges aus dem Vorstellungskreis der Küche in den so fernliegenden der Politik führe, so hätte ich diese Beschreibung damals abändern müssen, »daß uns dieses Wort aus dem Vorstellungskreis der Küche in den ihm selbst so fernliegenden Kreis der Politik führe, der aber unseres lebhaften Interesses sicher sei, weil er uns eigentlich unausgesetzt beschäftige«. Ein anderer Witz: »Dieses Mädchen erinnert mich an Dreyfus; die Armee glaubt nicht an ihre Unschuld« ist heute, trotzdem alle seine technischen Mittel unverändert geblieben sein müssen, gleichfalls verblaßt. Die Verblüffung durch den Vergleich und die Zweideutigkeit des Wortes »Unschuld« können es nicht wettmachen, daß die Anspielung, die damals an eine mit frischer Erregung besetzte Angelegenheit rührte, heute an ein erledigtes Interesse erinnert. Ein noch aktueller Witz wie z. B. folgender: Kronprinzessin Louise hatte sich an das Krematorium in 117 Gotha mit der Anfrage gewendet, was eine Verbrennung koste. Die Verwaltung gab ihr die Antwort: »Sonst 5000 Mark, ihr werde man aber nur 3000 Mark berechnen, da sie schon einmal durchgebrannt sei«; ein solcher Witz erscheint heute unwiderstehlich; in einiger Zeit wird er in unserer Schätzung sehr erheblich gesunken sein, und noch eine Weile später, wenn man ihn nicht erzählen kann, ohne in einem Kommentar hinzuzusetzen, wer die Prinzessin Louise war und wie ihr »Durchgebranntsein« gemeint ist, wird er trotz des guten Wortspiels wirkungslos bleiben.
Eine große Zahl der im Umlauf befindlichen Witze gelangt so zu einer gewissen Lebensdauer, eigentlich zu einem Lebenslauf, der sich aus einer Blütezeit und einer Verfallszeit zusammensetzt und in völliger Vergessenheit endigt. Das Bedürfnis der Menschen, Lust aus ihren Denkvorgängen zu gewinnen, schafft dann immer neue Witze unter Anlehnung an die neuen Interessen des Tages. Die Lebenskraft der aktuellen Witze ist keine ihnen eigene, sie wird auf dem Wege der Anspielung jenen anderen Interessen entlehnt, deren Ablauf auch das Schicksal des Witzes bestimmt. Das Moment der Aktualität, welches als eine vergängliche Lustquelle zwar, aber als besonders ergiebige zu den eigenen des Witzes hinzutritt, kann nicht einfach dem Wiederfinden des Bekannten gleichgesetzt werden. Es handelt sich vielmehr um eine besondere Qualifikation des Bekannten, dem die Eigenschaft des Frischen, Rezenten, nicht vom Vergessen Berührten zukommen muß. Auch bei der Traumbildung begegnet man einer besonderen Bevorzugung des Rezenten und kann sich der Vermutung nicht erwehren, daß die Assoziation mit dem Rezenten durch eine eigenartige Lustprämie belohnt, also erleichtert wird.
Die Unifizierung, die ja nur die Wiederholung auf dem Gebiete des Gedankenzusammenhanges anstatt des Materials ist, hat bei G. Th. Fechner eine besondere Anerkennung als Lustquelle des Witzes gefunden. Fechner äußert (*Vorschule der Ästhetik*, Bd. 1, XVII): »Meines Erachtens spielt in dem Felde, was wir hier vor Augen haben, das Prinzip der einheitlichen Verknüpfung des Mannigfaltigen die Hauptrolle, bedarf aber noch unterstützender Nebenbedingungen, um 118 das Vergnügen, was die hieher gehörigen Fälle gewähren können, mit seinem eigentümlichen Charakter über die Schwelle zu treiben.« [Fußnote]
In allen diesen Fällen von Wiederholung des nämlichen Zusammenhanges oder des nämlichen Materials von Worten, von Wiederfinden des Bekannten und Rezenten, die dabei verspürte Lust von der Ersparung an psychischem Aufwand abzuleiten, kann uns wohl nicht verwehrt werden, wenn dieser Gesichtspunkt sich fruchtbar zur Aufklärung von Einzelheiten und zur Gewinnung neuer Allgemeinheiten erweist. Wir wissen, daß wir noch die Art, wie die Ersparung zustande kommt, und den Sinn des Ausdrucks »psychischer Aufwand« deutlich zu machen haben.
Die dritte Gruppe der Techniken des Witzes – zumeist des Gedankenwitzes –, welche die Denkfehler, Verschiebungen, den Widersinn, die Darstellung durch das Gegenteil u. a. umfaßt, mag für den ersten Anschein ein besonderes Gepräge tragen und keine Verwandtschaft mit den Techniken des Wiederfindens des Bekannten oder des Ersatzes der Gegenstandsassoziationen durch die Wortassoziationen verraten; es ist nichtsdestoweniger gerade hier sehr leicht, den Gesichtspunkt der Ersparung oder Erleichterung des psychischen Aufwandes zur Geltung zu bringen.
Daß es leichter und bequemer ist, von einem eingeschlagenen Gedankenweg abzuweichen als ihn festzuhalten, Unterschiedenes zusammenzuwerfen als es in Gegensatz zu bringen, und gar besonders bequem, von der Logik verworfene Schlußweisen gelten zu lassen, endlich bei der Zusammenfügung von Worten oder Gedanken von der

Bedingung abzusehen, daß sie auch einen Sinn ergeben sollen: dies ist allerdings nicht zweifelhaft, und gerade dies tun die in Rede stehenden Techniken des Witzes. Befremden wird aber die Aufstellung erregen, daß solches Tun der Witzarbeit eine Quelle der Lust eröffnet, da wir gegen alle derartigen Minderleistungen der Denktätigkeit außerhalb des Witzes nur unlustige Abwehrgefühle verspüren können.
Die »Lust am Unsinn«, wie wir abkürzend sagen können, ist im ernsthaften Leben allerdings bis zum Verschwinden verdeckt. Um sie nachzuweisen, müssen wir auf zwei Fälle eingehen, in denen sie noch sichtbar ist und wieder sichtbar wird, auf das Verhalten des lernenden Kindes und das des Erwachsenen in toxisch veränderter Stimmung.
In der Zeit, da das Kind den Wortschatz seiner Muttersprache handhaben lernt, bereitet es ihm ein offenbares Vergnügen, mit diesem Material »spielend zu experimentieren« (Groos), und es fügt die Worte, ohne sich an die Sinnbedingung zu binden, zusammen, um den Lusteffekt des Rhythmus oder des Reimes mit ihnen zu erzielen. Dieses Vergnügen wird ihm allmählich verwehrt, bis ihm nur die sinnreichen Wortverbindungen als gestattete erübrigen. Noch in spätere Jahre ragen dann die Bestrebungen, sich über die erlernten Einschränkungen im Gebrauche der Worte hinauszusetzen, indem man dieselben durch bestimmte Anhängsel verunstaltet, ihre Formen durch gewisse Veranstaltungen verändert (Reduplikationen, Zittersprache) oder sich sogar für den Gebrauch unter den Gespielen eine eigene Sprache zurechtmacht, Bemühungen, welche dann bei den Geisteskranken gewisser Kategorien wieder auftauchen.
Ich meine, welches immer das Motiv war, dem das Kind folgte, als es mit solchen Spielen begann, in weiterer Entwicklung gibt es sich ihnen mit dem Bewußtsein, daß sie unsinnig sind, hin und findet das Vergnügen in diesem Reiz des von der Vernunft Verbotenen. Es benützt nun das Spiel dazu, sich dem Drucke der kritischen Vernunft zu entziehen. Weit gewaltiger sind aber die Einschränkungen, die bei der Erziehung zum richtigen Denken und zur Sonderung des in der Realität Wahren vom Falschen Platz greifen müssen, und darum ist die Auflehnung gegen den Denk- und Realitätszwang eine tiefgreifende und lang anhaltende; selbst die Phänomene der Phantasiebetätigung fallen unter diesen Gesichtspunkt. Die Macht der Kritik ist in dem späteren Abschnitt der Kindheit und in der über die Pubertät hinausreichenden Periode des Lernens meist so sehr gewachsen, daß die Lust am »befreiten Unsinn« sich nur selten direkt zu äußern wagt. Man getraut sich nicht, Widersinn auszusprechen; aber die für den Buben charakteristische Neigung zu widersinnigem, zweckwidrigem Tun scheint mir ein direkter Abkömmling der Lust am Unsinn zu sein. In pathologischen Fällen sieht man leicht diese Neigung so weit gesteigert, daß sie wieder die Reden und Antworten des Schülers beherrscht; bei einigen in Neurose verfallenen Gymnasiasten konnte ich mich überzeugen, daß die unbewußt wirkende Lust an dem von ihnen produzierten Unsinn an ihren Fehlleistungen nicht minderen Anteil hatte als ihre wirkliche Unwissenheit.
Der Student gibt es dann nicht auf, gegen den Denk- und Realitätszwang zu demonstrieren, dessen Herrschaft er doch immer unduldsamer und uneingeschränkter werden verspürt. Ein guter Teil des 120 studentischen Ulks gehört dieser Reaktion an. Der Mensch ist eben ein »unermüdlicher Lustsucher« – ich weiß nicht mehr, bei welchem Autor ich diesen glücklichen Ausdruck gefunden habe – und jeder Verzicht auf eine einmal genossene Lust wird ihm sehr schwer. Mit dem heiteren Unsinn des Bierschwefels versucht der Student, sich die Lust aus der Freiheit des Denkens zu retten, die ihm durch die Schulung des Kollegs immer mehr verlorengeht. Ja noch viel später, wenn er als gereifter Mann mit anderen auf dem wissenschaftlichen Kongresse zusammengetroffen ist und sich wieder als Lernender gefühlt hat, muß nach Schluß der Sitzung die Kneipzeitung, welche die neugewonnenen Einsichten ins Unsinnige verzerrt, ihm für die neuzugewachsene Denkhemmung Entschädigung bieten.
»Bierschwefel« und »Kneipzeitung« legen in ihrem Namen Zeugnis dafür ab, daß die Kritik, welche die Lust am Unsinn verdrängt hat, bereits so stark geworden ist, daß sie ohne toxische Hilfsmittel auch nicht zeitweilig beiseite geschoben werden kann. Die Veränderung der Stimmungslage ist das Wertvollste, was der Alkohol dem Menschen leistet, und weshalb dieses »Gift« nicht für jeden gleich entbehrlich ist. Die heitere Stimmung, ob nun endogen entstanden oder toxisch erzeugt, setzt die hemmenden Kräfte, die Kritik unter ihnen, herab und macht damit Lustquellen wieder zugänglich, auf denen die Unterdrückung lastete. Es ist überaus lehrreich zu sehen, wie die Anforderungen an den Witz mit einer Hebung der Stimmungslage sinken. Die Stimmung ersetzt eben den Witz, wie der Witz sich bemühen muß, die Stimmung zu ersetzen, in welcher sich sonst gehemmte Genußmöglichkeiten, unter ihnen die Lust am Unsinn, geltend machen.
»Mit wenig Witz und viel Behagen.«
Unter dem Einfluß des Alkohols wird der Erwachsene wieder zum Kinde, dem die freie Verfügung über seinen Gedankenablauf ohne Einhaltung des logischen Zwanges Lust bereitet.
Wir hoffen nun auch dargetan zu haben, daß die Widersinnstechniken des Witzes einer Lustquelle entsprechen. Daß diese Lust aus Ersparung an psychischem Aufwand, Erleichterung vom Zwange der Kritik, hervorgeht, brauchen wir nur zu wiederholen.

Bei einem nochmaligen Rückblick auf die in drei Gruppen gesonderten Techniken des Witzes bemerken wir, daß die erste und dritte dieser 121 Gruppen, die Ersetzung der Dingassoziationen durch die Wortassoziationen und die Verwendung des Widersinns als Wiederherstellungen alter Freiheiten und als Entlastungen von dem Zwang der intellektuellen Erziehung zusammengefaßt werden können; es sind psychische Erleichterungen, die man in einen gewissen Gegensatz zur Ersparung bringen kann, welche die Technik in der zweiten Gruppe ausmacht.
Erleichterung des schon bestehenden und Ersparung an erst aufzubietendem psychischen Aufwand, auf diese beiden Prinzipien führt sich also alle Technik des Witzes und somit alle Lust aus diesen Techniken zurück. Die beiden Arten

der Technik und der Lustgewinnung fallen übrigens – im großen und ganzen wenigstens – mit der Scheidung des Witzes in Wort- und Gedankenwitz zusammen.

Die vorstehenden Erörterungen haben uns unversehens zur Einsicht in eine Entwicklungsgeschichte oder Psychogenese des Witzes geführt, welcher wir nun nähertreten wollen. Wir haben Vorstufen des Witzes kennengelernt, deren Entwicklung bis zum tendenziösen Witz wahrscheinlich neue Beziehungen zwischen den verschiedenen Charakteren des Witzes aufdecken kann. Vor allem Witz gibt es etwas, was wir als *Spiel* oder »*Scherz*« bezeichnen können. Das Spiel – verbleiben wir bei diesem Namen – tritt beim Kinde auf, während es Worte verwenden und Gedanken aneinanderfügen lernt. Dieses Spiel folgt wahrscheinlich einem der Triebe, welche das Kind zur Übung seiner Fähigkeiten nötigen (Groos); es stößt dabei auf Lustwirkungen, die sich aus der Wiederholung des Ähnlichen, aus dem Wiederfinden des Bekannten, dem Gleichklang usw. ergeben und als unvermutete Ersparungen an psychischem Aufwand erklären. Es ist nicht zu verwundern, daß diese Lusteffekte das Kind zur Pflege des Spieles antreiben und es veranlassen, dasselbe ohne Rücksicht auf die Bedeutung der Worte und den Zusammenhang der Sätze fortzusetzen. *Spiel* mit Worten und Gedanken, motiviert durch gewisse Lusteffekte der Ersparung, wäre also die erste Vorstufe des Witzes.

122 Diesem Spiel macht die Erstarkung eines Moments ein Ende, das als Kritik oder Vernünftigkeit bezeichnet zu werden verdient. Das Spiel wird nun als sinnlos oder direkt widersinnig verworfen; es wird infolge der Kritik unmöglich. Es ist nun auch ausgeschlossen, anders als zufallsweise aus jenen Quellen des Wiederfindens des Bekannten usw. Lust zu beziehen, es sei denn, daß den Heranwachsenden eine lustvolle Stimmung befalle, welche der Heiterkeit des Kindes ähnlich die kritische Hemmung aufhebt. In diesem Falle allein wird das alte Spiel der Lustgewinnung wieder ermöglicht, aber auf diesen Fall mag der Mensch nicht warten und auf die ihm vertraute Lust nicht verzichten. Er sucht also nach Mitteln, welche ihn von der lustvollen Stimmung unabhängig machen; die weitere Entwicklung zum Witze wird von den beiden Bestrebungen, die Kritik zu vermeiden und die Stimmung zu ersetzen, regiert.

Damit setzt die zweite Vorstufe des Witzes ein, der *Scherz*. Es gilt nun den Lustgewinn des Spieles durchzusetzen und dabei doch den Einspruch der Kritik, der das Lustgefühl nicht aufkommen ließe, zum Schweigen zu bringen. Zu diesem Ziele führt nur ein einziger Weg. Die sinnlose Zusammenstellung von Worten oder die widersinnige Anreihung von Gedanken muß doch einen Sinn haben. Die ganze Kunst der Witzarbeit wird aufgeboten, um solche Worte und solche Gedankenkonstellationen aufzufinden, bei denen diese Bedingung erfüllt ist. Alle technischen Mittel des Witzes finden hier bereits, beim Scherz, Verwendung, auch trifft der Sprachgebrauch zwischen Scherz und Witz keine konsequente Unterscheidung. Was den Scherz vom Witz unterscheidet, ist, daß der Sinn des der Kritik entzogenen Satzes kein wertvoller, kein neuer oder auch nur guter zu sein braucht; es muß sich eben nur so sagen lassen, wenngleich es ungebräuchlich, überflüssig, nutzlos ist, es so zu sagen. Beim Scherz steht die Befriedigung, das von der Kritik Verbotene ermöglicht zu haben, im Vordergrunde.

Ein bloßer Scherz ist es z. B., wenn Schleiermacher die Eifersucht definiert als die Leidenschaft, die mit Eifer sucht, was Leiden schafft. Ein Scherz ist es, wenn der Professor Kästner, der im 18. Jahrhundert in Göttingen Physik lehrte – und Witze machte –, einen Studenten namens *Kriegk* bei der Inskription nach seinem Alter fragte und auf die Antwort, er sei dreißig Jahre alt, meinte: Ei, so habe ich ja die Ehre, den 30jährigen Krieg zu sehen [Fußnote]. Mit einem Scherz antwortete 123 Meister Rokitansky auf die Frage, welchen Berufen sich seine vier Söhne zugewendet hätten: »Zwei heilen und zwei heulen« (zwei Ärzte und zwei Sänger). Die Auskunft war richtig und darum nicht weiter angreifbar; aber sie fügte nichts hinzu, was nicht in dem in Klammern stehenden Ausdruck enthalten gewesen wäre. Es ist unverkennbar, daß die Antwort die andere Form nur wegen der Lust angenommen hat, welche sich aus der Unifizierung und aus dem Gleichklang der beiden Worte ableitet.

Ich meine, wir sehen nun endlich klar. Es hat uns in der Bewertung der Techniken des Witzes immer gestört, daß diese nicht dem Witz allein zu eigen sind, und doch schien das Wesen des Witzes an ihnen zu hängen, da mit ihrer Beseitigung durch die Reduktion Witzcharakter und Witzeslust verloren waren. Nun merken wir, was wir als die Techniken des Witzes beschrieben haben – und in gewissem Sinne fortfahren müssen so zu nennen –, das sind vielmehr die Quellen, aus denen der Witz die Lust bezieht, und wir finden es nicht befremdend, daß andere Verfahren zum nämlichen Zweck aus den gleichen Quellen schöpfen. Die dem Witze eigentümliche und ihm allein zukommende Technik besteht aber in seinem Verfahren, die Anwendung dieser lustbereitenden Mittel gegen den Einspruch der Kritik sicherzustellen, welcher die Lust aufheben würde. Wir können von diesem Verfahren wenig Allgemeines aussagen; die Witzarbeit äußert sich, wie schon erwähnt, in der Auswahl eines solchen Wortmaterials und solcher Denksituationen, welche es gestatten, daß das alte Spiel mit Worten und Gedanken die Prüfung der Kritik bestehe, und zu diesem Zwecke müssen alle Eigentümlichkeiten des Wortschatzes und alle Konstellationen des Gedankenzusammenhanges auf das geschickteste ausgenützt werden. Vielleicht werden wir späterhin noch in die Lage kommen, die Witzarbeit durch eine bestimmte Eigenschaft zu charakterisieren; vorläufig bleibt es unerklärt, wie die dem Witze ersprießliche Auswahl getroffen werden kann. Die Tendenz und Leistung des Witzes, die lustbereitenden Wort- und Gedankenverbindungen vor der Kritik zu schützen, stellt sich aber schon beim Scherz als sein wesentliches Merkmal heraus. Von Anfang an besteht seine Leistung darin, innere Hemmungen aufzuheben und durch sie unzugänglich gewordene Lustquellen ergiebig zu machen, und wir werden finden, daß er diesem Charakter durch seine ganze Entwicklung treu bleibt.

124 Wir sind nun auch in der Lage, dem Moment des »Sinnes im Unsinn« (vgl. Einleitung, S. 16), welchem von den Autoren eine so große Bedeutung zur Kennzeichnung des Witzes und zur Aufklärung der Lustwirkung beigemessen wird, seine richtige Stellung anzuweisen. Die zwei festen Punkte in der Bedingtheit des Witzes, seine Tendenz, das lustvolle Spiel durchzusetzen, und seine Bemühung, es vor der Kritik der Vernunft zu schützen, erklären ohne weiteres, warum der einzelne Witz, wenn er für die eine Ansicht unsinnig erscheint, für eine andere sinnvoll oder wenigstens zulässig erscheinen muß. Wie er dies macht, das bleibt die Sache der Witzarbeit; wo es ihm nicht gelungen ist, wird er eben als »Unsinn« verworfen. Wir haben es aber auch nicht nötig, die Lustwirkung des Witzes aus dem Widerstreit der Gefühle abzuleiten, die aus dem Sinn und gleichzeitigen Unsinn des Witzes, sei es direkt, sei es auf dem Wege der »Verblüffung und Erleuchtung«, hervorgehen. Ebensowenig besteht für uns eine Nötigung, der Frage näherzutreten, wieso Lust aus der Abwechslung des Für-sinnlos-Haltens und Für-sinnreich-Erkennens des Witzes hervorgehen könne. Die Psychogenese des Witzes hat uns belehrt, daß die Lust des Witzes aus dem Spiel mit Worten oder aus der Entfesselung des Unsinns stammt und daß der Sinn des Witzes nur dazu bestimmt ist, diese Lust gegen die Aufhebung durch die Kritik zu schützen.

Somit wäre das Problem des wesentlichen Charakters des Witzes bereits am Scherz erklärt. Wir dürfen uns der weiteren Entwicklung des Scherzes bis zu ihrer Höhe im tendenziösen Witz zuwenden. Der Scherz stellt noch die Tendenz voran, uns Vergnügen zu bereiten, und begnügt sich damit, daß seine Aussage nicht unsinnig oder völlig gehaltlos erscheine. Wenn diese Aussage selbst eine gehalt- und wertvolle ist, wandelt sich der Scherz zum *Witz*. Ein Gedanke, der unseres Interesses würdig gewesen wäre, auch in schlichtester Form ausgedrückt, ist nun in eine Form gekleidet, die an und für sich unser Wohlgefallen erregen muß [Fußnote]. Gewiß 125 ist eine solche Vergesellschaftung nicht ohne Absicht zustande gekommen, müssen wir denken und werden uns bemühen, die der Bildung des Witzes zugrundeliegende Absicht zu erraten. Eine bereits früher, wie beiläufig gemachte Beobachtung wird uns auf die Spur führen. Wir haben oben bemerkt, daß ein guter Witz uns sozusagen einen Gesamteindruck von Wohlgefallen macht, ohne daß wir imstande wären, unmittelbar zu unterscheiden, welcher Anteil der Lust von der witzigen Form, welcher von dem trefflichen Gedankeninhalt herrührt (S. 89). Wir täuschen uns beständig über diese Aufteilung, überschätzen das eine Mal die Güte des Witzes infolge unserer Bewunderung für den in ihm enthaltenen Gedanken, bald umgekehrt den Wert des Gedankens wegen des Vergnügens, das uns die witzige Einkleidung bereitet. Wir wissen nicht, was uns Vergnügen macht und worüber wir lachen. Diese als tatsächlich anzunehmende Unsicherheit unseres Urteils mag das Motiv für die Bildung des Witzes im eigentlichen Sinne abgegeben haben. Der Gedanke sucht die Witzverkleidung, weil er durch sie sich unserer Aufmerksamkeit empfiehlt, uns bedeutsamer, wertvoller erscheinen kann, vor allem aber, weil dieses Kleid unsere Kritik besticht und verwirrt. Wir haben die Neigung, dem Gedanken zugute zu schreiben, was uns an der witzigen Form gefallen hat, sind auch nicht mehr geneigt, etwas unrichtig zu finden, was uns Vergnügen bereitet hat, um uns so die Quelle einer Lust zu verschütten. Hat der Witz uns zum Lachen gebracht, so ist übrigens die für die Kritik ungünstigste Disposition in uns hergestellt, denn dann ist uns von einem Punkte aus jene Stimmung aufgezwungen worden, der bereits das Spiel genügt hat und die zu ersetzen der Witz mit allen Mitteln bemüht war. Wenngleich wir vorhin festgesetzt haben, daß solcher Witz als harmloser, noch nicht tendenziöser, zu bezeichnen sei, werden wir doch nicht verkennen dürfen, daß strenggenommen nur der Scherz tendenzlos ist, d. h. allein der Absicht, Lust zu erzeugen, dient. Der Witz – mag der in ihm enthaltene Gedanke auch tendenzlos sein, also bloß theoretischem Denkinteresse dienen – ist eigentlich nie tendenzlos; er verfolgt die zweite Absicht, den Gedanken durch Vergrößerung zu fördern und ihn gegen die Kritik zu sichern. Er äußert hier wiederum seine ursprüngliche Natur, indem er sich einer hemmenden und einschränkenden Macht, nun dem kritischen Urteil, entgegenstellt.

Diese erste, über die Lusterzeugung hinausgehende Verwendung des Witzes weist den weiteren den Weg. Der Witz ist nun als ein psychischer Machtfaktor erkannt, dessen Gewicht den Ausschlag geben kann, wenn 126 es in diese oder jene Waagschale fällt. Die großen Tendenzen und Triebe des Seelenlebens nehmen ihn für ihre Zwecke in Dienst. Der ursprünglich tendenzlose Witz, der als ein Spiel begann, kommt *sekundär* in Beziehung zu Tendenzen, denen sich nichts, was im Seelenleben gebildet wird, auf die Dauer entziehen kann. Wir wissen bereits, was er im Dienste der entblößenden, feindseligen, zynischen, skeptischen Tendenz zu leisten vermag. Beim obszönen Witz, welcher aus der Zote hervorgegangen ist, macht er aus dem ursprünglich die sexuelle Situation störenden Dritten einen Bundesgenossen, vor dem das Weib sich schämen muß, indem er ihn durch Mitteilung seines Lustgewinns besticht. Bei der aggressiven Tendenz verwandelt er den anfänglich indifferenten Zuhörer durch das nämliche Mittel in einen Mithasser oder Mitverächter und schafft dem Feind ein Heer von Gegnern, wo erst nur ein einziger war. Im ersten Falle überwindet er die Hemmungen der Scham und der Wohlanständigkeit durch die Lustprämie, die er bietet; im zweiten aber wirft er wiederum das kritische Urteil um, welches sonst den Streitfall geprüft hätte. Im dritten und vierten Falle, im Dienste der zynischen und skeptischen Tendenz erschüttert er den Respekt vor Institutionen und Wahrheiten, an die der Hörer geglaubt hat, einerseits indem er das Argument verstärkt, anderseits aber, indem er eine neue Art des Angriffs pflegt. Wo das Argument die Kritik des Hörers auf seine Seite zu ziehen sucht, ist der Witz bestrebt, diese Kritik zur Seite zu drängen. Es ist kein Zweifel, daß der Witz den psychologisch wirksameren Weg gewählt hat.

Bei dieser Übersicht über die Leistungen des tendenziösen Witzes hat sich uns in den Vordergrund gedrängt, was leichter zu sehen ist, die Wirkung des Witzes auf den, der ihn hört. Für das Verständnis bedeutsamer sind die Leistungen, die der Witz im Seelenleben desjenigen vollbringt, der ihn macht, oder, wie man einzig richtig sagen sollte, dem er einfällt. Wir haben schon einmal den Vorsatz gefaßt – und finden hier Anlaß, ihn zu erneuern –, daß

wir die psychischen Vorgänge des Witzes mit Rücksicht auf ihre Verteilung auf zwei Personen studieren wollen. Vorläufig wollen wir der Vermutung Ausdruck geben, daß der durch den Witz angeregte psychische Vorgang beim Hörer den beim Schöpfer des Witzes in den meisten Fällen nachbildet. Dem äußerlichen Hindernis, welches beim Hörer überwunden werden soll, entspricht eine innere Hemmung beim Witzigen. Zum mindesten ist beim letzteren die Erwartung des äußerlichen Hindernisses als hemmende Vorstellung vorhanden. In einzelnen Fällen ist das innerliche Hindernis, das durch den 127 tendenziösen Witz überwunden wird, evident; von den Witzen des Herrn N. (S. 98 f.) dürfen wir z. B. annehmen, daß sie nicht nur den Hörern den Genuß der Aggression durch Injurien, sondern vor allem ihm die Produktion derselben ermöglichen. Unter den Arten der innerlichen Hemmung oder Unterdrückung wird eine unseres besonderen Interesses würdig sein, weil sie die weitestgehende ist; sie wird mit dem Namen der »Verdrängung« bezeichnet und an ihrer Leistung erkannt, daß sie die ihr verfallenen Regungen sowie deren Abkömmlinge vom Bewußtwerden ausschließt. Wir werden hören, daß der tendenziöse Witz selbst aus solchen der Verdrängung unterliegenden Quellen Lust zu entbinden vermag. Läßt sich in solcher Art, wie oben angedeutet wurde, die Überwindung äußerer Hindernisse auf die innerer Hemmungen und Verdrängungen zurückführen, so darf man sagen, daß der tendenziöse Witz den Hauptcharakter der Witzarbeit, Lust frei zu machen durch Beseitigung von Hemmungen, am deutlichsten von allen Entwicklungsstufen des Witzes erweist. Er verstärkt die Tendenzen, in deren Dienst er sich stellt, indem er ihnen Hilfen aus unterdrückt gehaltenen Regungen zuführt, oder er stellt sich überhaupt in den Dienst unterdrückter Tendenzen.

Man kann gern zugeben, daß dies die Leistungen des tendenziösen Witzes sind, und wird sich doch besinnen müssen, daß man nicht versteht, auf welche Weise ihm diese Leistungen gelingen können. Seine Macht besteht in dem Lustgewinn, den er aus den Quellen des Spielens mit Worten und des befreiten Unsinnes zieht, und wenn man nach den Eindrücken urteilen soll, die man von den tendenzlosen Scherzen empfangen hat, kann man den Betrag dieser Lust unmöglich für so groß halten, daß man ihr die Kraft zur Aufhebung eingewurzelter Hemmungen und Verdrängungen zutrauen könnte. Es liegt hier in der Tat keine einfache Kraftwirkung, sondern ein verwickelteres Auslösungsverhältnis vor. Anstatt den weiten Umweg darzulegen, auf dem ich zur Einsicht in dieses Verhältnis gelangt bin, werde ich es auf kurzem, synthetischem Wege darzustellen versuchen.

G. Th. Fechner hat in seiner *Vorschule der Ästhetik* (Bd. 1, Kapitel V) das »Prinzip der ästhetischen Hilfe oder Steigerung« aufgestellt, das er in folgenden Worten ausführt: *»Aus dem widerspruchslosen Zusammentreffen von Lustbedingungen, die für sich wenig leisten, geht ein größeres, oft viel größeres Lustresultat hervor, als dem Lustwerte der einzelnen Bedingungen für sich entspricht, ein größeres, als daß es als Summe der Einzelwirkungen erklärt werden könnte; ja es kann selbst durch ein* 128 *Zusammentreffen dieser Art ein positives Lustergebnis erzielt, die Schwelle der Lust überstiegen werden, wo die einzelnen Faktoren zu schwach dazu sind; nur daß sie vergleichungsweise mit anderen einen Vorteil der Wohlgefälligkeit spürbar werden lassen müssen.«* [Fußnote] Ich meine, das Thema des Witzes gibt uns nicht viel Gelegenheit, die Richtigkeit dieses Prinzips, der sich an vielen anderen künstlerischen Bildungen erweisen läßt, zu bestätigen. Am Witz haben wir etwas anderes gelernt, was wenigstens in die Nähe dieses Prinzips gehört, daß wir beim Zusammenwirken mehrerer lusterzeugender Faktoren nicht imstande sind, jedem derselben den ihm am Ergebnis wirklich zukommenden Anteil zuzuweisen (siehe S. 89). Man kann aber die in dem Prinzip der Hilfe angenommene Situation variieren und für diese neuen Bedingungen eine Reihe von Fragestellungen erzielen, die der Beantwortung würdig wären. Was geschieht allgemein, wenn in einer Konstellation Lustbedingungen mit Unlustbedingungen zusammentreffen? Wovon hängt dann das Ergebnis und das Vorzeichen desselben ab? Der Fall des tendenziösen Witzes ist ein spezieller unter diesen Möglichkeiten. Es ist eine Regung oder Strebung vorhanden, welche Lust aus einer bestimmten Quelle entbinden wollte und bei ungehindertem Gewähren auch entbinden würde, außerdem besteht eine andere Strebung, welche dieser Lustentwicklung entgegenwirkt, sie also hemmt oder unterdrückt. Die unterdrückende Strömung muß, wie der Erfolg zeigt, um ein Gewisses stärker sein als die unterdrückte, die darum doch nicht aufgehoben ist.

Nun trete eine zweite Strebung hinzu, die aus dem nämlichen Vorgang Lust entbinden würde, wenn auch von anderen Quellen her, die also der unterdrückten gleichsinnig wirkt. Welches kann in solchem Falle der Erfolg sein? Ein Beispiel wird uns besser orientieren, als diese Schematisierung es könnte. Es bestehe die Strebung, eine gewisse Person zu beschimpfen; dieser stehe aber das Anstandsgefühl, die ästhetische Kultur, so sehr im Wege, daß das Schimpfen unterbleiben muß; könnte es z. B. infolge einer veränderten Affektlage oder Stimmung durchbrechen, so würde dieser Durchbruch der schimpfenden Tendenz nachträglich mit Unlust empfunden werden. Das Schimpfen unterbleibt also. Es biete sich aber die Möglichkeit, aus dem Material der zur Beschimpfung dienenden Worte und Gedanken einen guten Witz zu ziehen, also Lust aus anderen Quellen zu entbinden, denen die nämliche Unterdrückung nicht im Wege steht. Doch müßte diese zweite Lustentwicklung unterbleiben, 129 wenn nicht das Schimpfen zugelassen würde; sowie letzteres aber zugelassen wird, ist mit ihm noch die neue Lustentbindung verbunden. Die Erfahrung am tendenziösen Witze zeigt, daß unter solchen Umständen die unterdrückte Tendenz durch die Hilfe der Witzeslust die Stärke bekommen kann, die sonst stärkere Hemmung zu überwinden. Es wird geschimpft, weil damit der Witz ermöglicht ist. Aber das erzielte Wohlgefallen ist nicht nur das vom Witz erzeugte; es ist unvergleichlich größer, um so viel größer als die Witzeslust, daß wir annehmen müssen, es sei der vorhin unterdrückten Tendenz gelungen, sich etwa ganz ohne Abzug durchzusetzen. Unter diesen Verhältnissen wird beim tendenziösen Witz am ausgiebigsten gelacht.

Vielleicht werden wir durch die Untersuchung der Bedingungen des Lachens dazu kommen, uns eine anschaulichere Vorstellung von dem Vorgang der Hilfe des Witzes gegen die Unterdrückung zu bilden. Wir sehen aber auch jetzt, daß der Fall des tendenziösen Witzes ein Spezialfall des Prinzips der Hilfe ist. Eine Möglichkeit der Lustentwicklung

tritt zu einer Situation hinzu, in welcher eine andere Lustmöglichkeit verhindert ist, so daß diese für sich allein keine Lust ergeben würde; das Ergebnis ist eine Lustentwicklung, die weit größer ist als die der hinzugetretenen Möglichkeit. Letztere hat gleichsam als *Verlockungsprämie* gewirkt; mit Hilfe eines dargebotenen kleinen Betrages von Lust ist ein sehr großer, sonst schwer zu erreichender gewonnen worden. Ich habe guten Grund zu vermuten, daß dieses Prinzip einer Einrichtung entspricht, die sich auf vielen, fern voneinander gelegenen Gebieten des Seelenlebens bewährt, und halte es für zweckmäßig, die zur Auslösung der großen Lustentbindung dienende Lust als *Vorlust* und das Prinzip als *Vorlustprinzip* zu bezeichnen.
Wir können nun die Formel für die Wirkungsweise des tendenziösen Witzes aussprechen: Er stellt sich in den Dienst von Tendenzen, um vermittels der Witzeslust als Vorlust durch die Aufhebung von Unterdrückungen und Verdrängungen neue Lust zu erzeugen. Wenn wir nun seine Entwicklung überschauen, dürfen wir sagen, daß der Witz seinem Wesen von Anfang an bis zu seiner Vollendung treu geblieben ist. Er beginnt als ein Spiel, um Lust aus der freien Verwendung von Worten und 130 Gedanken zu ziehen. Sowie das Erstarken der Vernunft ihm dieses Spiel mit Worten als sinnlos und mit Gedanken als unsinnig verwehrt, wandelt er sich zum Scherz, um diese Lustquellen festhalten und aus der Befreiung des Unsinns neue Lust gewinnen zu können. Als eigentlicher, noch tendenzloser, Witz leiht er dann Gedanken seine Hilfe und stärkt sie gegen die Anfechtung des kritischen Urteils, wobei ihm das Prinzip der Verwechslung der Lustquellen dienlich ist, und endlich tritt er großen, mit der Unterdrückung kämpfenden Tendenzen bei, um nach dem Prinzip der Vorlust innere Hemmungen aufzuheben. Die Vernunft – das kritische Urteil – die Unterdrückung, dies sind die Mächte, die er der Reihe nach bekämpft; die ursprünglichen Wortlustquellen hält er fest und eröffnet sich von der Stufe des Scherzes an neue Lustquellen durch die Aufhebung von Hemmungen. Die Lust, die er erzeugt, sei es nun Spiellust oder Aufhebungslust, können wir alle Male von Ersparung an psychischem Aufwand ableiten, falls solche Auffassung nicht dem Wesen der Lust widerspricht und sich noch anderweitig fruchtbar erweist [Fußnote].

V

Die Motive des Witzes

Der Witz als sozialer Vorgang

Von Motiven des Witzes zu reden schiene überflüssig, da die Absicht, Lust zu gewinnen, als genügendes Motiv der Witzarbeit anerkannt werden muß. Es ist aber einerseits nicht ausgeschlossen, daß nicht noch andere Motive sich an der Produktion des Witzes beteiligen, und anderseits muß mit Hinblick auf gewisse bekannte Erfahrungen das Thema der subjektiven Bedingtheit des Witzes überhaupt aufgestellt werden. Zwei Tatsachen fordern vor allem dazu auf. Obwohl die Witzarbeit ein vortrefflicher Weg ist, um aus den psychischen Vorgängen Lust zu gewinnen, so sieht man doch, daß nicht alle Menschen in gleicher Weise fähig sind, sich dieses Mittels zu bedienen. Die Witzarbeit steht nicht allen zu Gebote, und in ausgiebigem Maße überhaupt nur wenigen Personen, von denen man in auszeichnender Weise aussagt, sie haben Witz. »Witz« erscheint hier als eine besondere Fähigkeit etwa im Range der alten »Seelenvermögen«, und diese erweist sich in ihrem Auftreten als ziemlich unabhängig von den anderen: Intelligenz, Phantasie, Gedächtnis usw. Bei den witzigen Köpfen sind also besondere Anlagen oder psychische Bedingungen vorauszusetzen, welche die Witzarbeit gestatten oder begünstigen.
Ich fürchte, daß wir es in der Ergründung dieses Themas nicht besonders weit bringen werden. Es gelingt uns nur hie und da, von dem Verständnis eines einzelnen Witzes aus zur Kenntnis der subjektiven Bedingungen in der Seele dessen, der den Witz gemacht hat, vorzudringen. Ganz zufällig trifft es sich, daß gerade das Beispiel von Witz, an welchem wir unsere Untersuchungen über die Witztechnik begonnen haben, uns auch einen Einblick in die subjektive Bedingtheit des Witzes gestattet. Ich meine den Witz von Heine, der auch bei Heymans und Lipps Aufmerksamkeit gefunden hat:
». . . Ich saß neben Salomon Rothschild, und er behandelte mich ganz wie seinesgleichen, ganz famillionär.« (›Bäder von Lucca‹.)
Dieses Wort hat Heine einer komischen Person in den Mund gelegt, dem Hirsch-Hyacinth, Kollekteur, Operateur und Taxator aus Hamburg, Kammerdiener bei dem vornehmen Baron Cristoforo Gumpelino 133 (vormals Gumpel). Der Dichter empfindet offenbar großes Wohlgefallen an diesem seinem Geschöpf, denn er läßt Hirsch-Hyacinth das große Wort führen und ihn die amüsantesten und freimütigsten Äußerungen vorbringen; er leiht ihm geradezu die praktische Weisheit eines Sancho Pansa. Man muß bedauern, daß Heine, der dramatischer Gestaltung, wie es scheint, nicht zuneigte, die köstliche Figur so bald wieder fallenließ. An nicht wenigen Stellen will es uns scheinen, als spräche aus Hirsch-Hyacinth der Dichter selbst hinter einer dünnen Maske, und bald erlangen wir die Gewißheit, daß diese Person nur eine Selbstparodie des Dichters ist. Hirsch berichtet über die Gründe, weshalb er seinen früheren Namen abgelegt und sich jetzt Hyacinth heiße. »Dazu habe ich noch den Vorteil«, setzt er fort, »daß schon ein H. auf meinem Petschaft steht und ich mir kein neues stechen zu lassen brauche.« Dieselbe Ersparnis hatte aber Heine selbst, als er bei seiner Taufe seinen Vornamen »Harry« gegen »Heinrich« eintauschte. Nun muß jeder, dem des Dichters Lebensgeschichte bekannt ist, sich erinnern, daß Heine in Hamburg, wohin auch die Person des Hirsch-Hyacinth weist, einen Onkel des gleichen Namens besaß, der als der reiche Mann in der Familie die größte Rolle in seinem Leben spielte. Der Onkel hieß auch – Salomon, ganz wie der alte Rothschild, der den armen Hirsch so famillionär aufgenommen. Was im Munde des Hirsch-Hyacinth ein bloßer Scherz schien, zeigt bald einen Hintergrund ernsthafter Bitterkeit, wenn wir es dem Neffen Harry-Heinrich zuschieben. Er gehörte doch zur Familie, ja wir wissen, es war sein heißer Wunsch, eine Tochter dieses Onkels zu heiraten, aber die Cousine wies ihn ab, und der Onkel behandelte ihn immer etwas »famillionär«, als armen Verwandten. Die reichen Vettern in

Hamburg nahmen ihn nie als voll; ich erinnere mich der Erzählung einer eigenen alten Tante, die durch Heirat in die Familie Heine gekommen war, daß sie eines Tages als schöne junge Frau einen Sitznachbar an der Familientafel fand, der ihr unappetitlich schien und gegen den die anderen sich geringschätzig benahmen. Sie fühlte sich nicht veranlaßt, herablassender gegen ihn zu sein; erst viele Jahre später erkannte sie, daß der nachlässige und vernachlässigte Vetter der Dichter Heinrich Heine gewesen war. Wie sehr Heine unter dieser Ablehnung seiner reichen Verwandten in seiner Jugendzeit und später gelitten, dürfte aus manchen Zeugnissen bekannt sein. Auf dem Boden solcher subjektiven Ergriffenheit ist dann der Witz »famillionär« erwachsen.

Auch bei manchen anderen Witzen des großen Spötters könnte man 134 ähnliche subjektive Bedingungen vermuten, aber ich weiß kein Beispiel mehr, an dem man solche in ähnlich überzeugender Weise klarlegen könnte; und es ist darum mißlich, über die Natur dieser persönlichen Bedingungen etwas Genaueres aussagen zu wollen; auch wird man ja von vornherein nicht geneigt sein, für jeden Witz ähnlich komplizierte Entstehungsbedingungen in Anspruch zu nehmen. An den witzigen Produktionen anderer berühmter Männer wird uns die gesuchte Einsicht eben nicht leichter zugänglich; man bekommt etwa den Eindruck, daß die subjektiven Bedingungen der Witzarbeit denen der neurotischen Erkrankung oft nicht fernliegen, wenn man z. B. über Lichtenberg erfährt, daß er ein schwer hypochondrischer, mit allerlei Sonderbarkeiten behafteter Mensch war. Die größte Mehrzahl der Witze, besonders der immer neu bei den Anlässen des Tages produzierten, ist anonym in Umlauf; man könnte neugierig fragen, was für Leute es sind, auf die solche Produktion sich zurückführt. Hat man als Arzt die Gelegenheit, eine der Personen kennenzulernen, die, obwohl sonst nicht hervorragend, doch in ihrem Kreise als Witzbolde und Urheber vieler gangbarer Witze bekannt sind, so kann man von der Entdeckung überrascht werden, daß dieser witzige Kopf eine zwiespältige und zu nervösen Erkrankungen disponierte Persönlichkeit ist. Die Unzulänglichkeit der Dokumente wird uns aber sicherlich abhalten, eine solche psychoneurotische Konstitution als regelmäßige oder notwendige subjektive Bedingung der Witzbildung aufzustellen.

Einen durchsichtigeren Fall ergeben wiederum die Judenwitze, die, wie schon erwähnt, durchweg von Juden selbst gemacht worden sind, während die Judengeschichten anderer Herkunft sich fast nie über das Niveau des komischen Schwankes oder der brutalen Verhöhnung erheben (S. 106). Die Bedingung der Selbstbeteiligung scheint sich hier wie bei Heines Witz »famillionär« herauszustellen und deren Bedeutung darin zu liegen, daß der Person die Kritik oder Aggression direkt erschwert und nur auf Umwegen ermöglicht wird.

Andere subjektive Bedingungen oder Begünstigungen der Witzarbeit sind weniger in Dunkel gehüllt. Die Triebfeder der Produktion harmloser Witze ist nicht selten der ehrgeizige Drang, seinen Geist zu zeigen, sich darzustellen, ein der Exhibition auf sexuellem Gebiete gleichzusetzender Trieb. Das Vorhandensein zahlreicher gehemmter Triebe, deren Unterdrückung einen gewissen Grad von Labilität bewahrt hat, wird für die Produktion des tendenziösen Witzes die günstigste Disposition ergeben. So können insbesondere einzelne Komponenten der sexuellen 135 Konstitution eines Menschen als Motive der Witzbildung auftreten. Eine ganze Reihe von obszönen Witzen läßt den Schluß auf eine versteckte Exhibitionsneigung ihrer Urheber zu; die tendenziösen Witze der Aggression gelingen denen am besten, in deren Sexualität eine mächtige sadistische Komponente, im Leben mehr oder weniger gehemmt, nachweisbar ist.

Die zweite Tatsache, die zur Untersuchung der subjektiven Bedingtheit des Witzes auffordert, ist die allgemein bekannte Erfahrung, daß niemand sich begnügen kann, einen Witz für sich allein gemacht zu haben. Mit der Witzarbeit ist der Drang zur Mitteilung des Witzes unabtrennbar verbunden; ja dieser Drang ist so stark, daß er sich oft genug mit Hinwegsetzung über wichtige Bedenken verwirklicht. Auch beim Komischen gewährt die Mitteilung an eine andere Person Genuß; aber sie ist nicht gebieterisch, man kann das Komische, wo man darauf stößt, allein genießen. Den Witz hingegen ist man mitzuteilen genötigt; der psychische Vorgang der Witzbildung scheint mit dem Einfallen des Witzes nicht abgeschlossen, es bleibt etwas übrig, das durch die Mitteilung des Einfalls den unbekannten Vorgang der Witzbildung zum Abschlusse bringen will.

Wir können zunächst nicht erraten, wodurch der Trieb zur Mitteilung des Witzes begründet sein mag. Aber wir bemerken am Witz eine andere Eigentümlichkeit, die ihn wiederum vom Komischen unterscheidet. Wenn mir das Komische begegnet, so kann ich selbst herzlich darüber lachen; es freut mich allerdings auch, wenn ich durch die Mitteilung desselben einen anderen zum Lachen bringe. Über den Witz, der mir eingefallen ist, den ich gemacht habe, kann ich nicht selbst lachen, trotz des unverkennbaren Wohlgefallens, das ich am Witz empfinde. Es ist möglich, daß mein Bedürfnis nach Mitteilung des Witzes an einen anderen mit diesem mir selbst versagten, beim anderen aber manifesten Lacheffekt des Witzes irgendwie zusammenhängt.

Warum lache ich nun nicht über meinen eigenen Witz? Und welches ist dabei die Rolle des anderen?

Wenden wir uns zuerst der letzteren Frage zu. Beim Komischen kommen im allgemeinen zwei Personen in Betracht, außer meinem Ich die Person, an der ich das Komische finde; wenn mir Gegenstände komisch erscheinen, geschieht dies durch eine in unserem Vorstellungsleben nicht seltene Art von Personifizierung. Mit diesen beiden Personen, dem Ich und der Objektperson, begnügt sich der komische Vorgang; eine dritte Person kann hinzukommen, wird aber nicht erfordert. Der Witz als ein 136 Spiel mit den eigenen Worten und Gedanken entbehrt zunächst einer Objektperson, aber schon auf der Vorstufe des Scherzes verlangt er, wenn es ihm gelungen ist, Spiel und Unsinn gegen die Einrede der Vernunft sicherzustellen, nach einer anderen Person, welcher er sein Ergebnis mitteilen kann. Diese zweite Person beim Witze entspricht aber nicht der Objektperson, sondern der dritten Person, dem anderen bei der Komik. Es scheint, daß beim Scherz der anderen Person die Entscheidung übertragen wird, ob die Witzarbeit ihre Aufgabe erfüllt hat, als ob das Ich sich seines Urteils darüber nicht sicher wüßte. Auch der harmlose, den

Gedanken verstärkende Witz bedarf des anderen, um zu erproben, ob er seine Absicht erreicht hat. Begibt sich der Witz in den Dienst entblößender oder feindseliger Tendenzen, so kann er als psychischer Vorgang zwischen drei Personen beschrieben werden, welche die nämlichen sind wie bei der Komik, aber die Rolle der dritten Person ist eine andere dabei; der psychische Vorgang des Witzes vollendet sich zwischen der ersten, dem Ich, und der dritten, der fremden Person, nicht wie beim Komischen zwischen dem Ich und der Objektperson.
Auch bei der dritten Person des Witzes stößt der Witz auf subjektive Bedingungen, die das Ziel der Lusterregung unerreichbar machen können. Wie Shakespeare mahnt (*Love's Labour's Lost*, V. Akt, 2. Szene):
›*A jest's prosperity lies in the ear*
of him that hears it, never in the tongue
of him that makes it ...‹
Wen eine an ernste Gedanken geknüpfte Stimmung beherrscht, der ist ungeeignet, dem Scherz zu bestätigen, daß es ihm geglückt ist, die Wortlust zu retten. Er muß selbst in heiterer oder wenigstens in indifferenter Stimmungslage sein, um für den Scherz die dritte Person abzugeben. Dasselbe Hindernis setzt sich für den harmlosen und für den tendenziösen Witz fort; bei letzterem tritt aber als neues Hindernis der Gegensatz zur Tendenz auf, welcher der Witz dienen will. Die Bereitschaft, über einen ausgezeichneten obszönen Witz zu lachen, kann sich nicht einstellen, wenn die Entblößung eine hochgehaltene Angehörige der dritten Person betrifft; in einer Versammlung von Pfarrern und Pastoren dürfte niemand wagen, die Heineschen Vergleiche katholischer und protestantischer Pfaffen mit Kleinhändlern und Angestellten einer Großhandlung vorzubringen, und vor einem Parterre von ergebenen Freunden meines Gegners würden die witzigsten Invektiven, die ich gegen ihn vorbringen kann, nicht als Witze, sondern als 137 Invektiven zur Geltung kommen, Entrüstung und nicht Lust bei den Hörern erzeugen. Ein Grad von Geneigtheit oder eine gewisse Indifferenz, die Abwesenheit aller Momente, welche starke, der Tendenz gegnerische Gefühle hervorrufen können, ist unerläßliche Bedingung, wenn die dritte Person zur Vollendung des Witzvorganges mitwirken soll.
Wo solche Hindernisse für die Wirkung des Witzes entfallen, da tritt das Phänomen auf, dem nun unsere Untersuchung gilt, daß die Lust, welche der Witz bereitet hat, sich an der dritten Person deutlicher erweist als an dem Urheber des Witzes. Wir müssen uns begnügen zu sagen: deutlicher, wo wir geneigt wären zu fragen, ob die Lust des Hörers nicht intensiver ist als die des Witzbildners, weil uns, wie begreiflich, die Mittel zur Abmessung und Vergleichung fehlen. Wir sehen aber, daß der Hörer seine Lust durch explosives Lachen bezeugt, nachdem die erste Person den Witz meist mit ernsthaft gespannter Miene vorgebracht hat. Wenn ich einen Witz weitererzähle, den ich selbst gehört habe, muß ich, um seine Wirkung nicht zu verderben, mich bei der Erzählung genauso benehmen wie jener, der ihn gemacht hat. Es ist nun die Frage, ob wir aus dieser Bedingtheit des Lachens über den Witz Rückschlüsse auf den psychischen Vorgang bei der Witzbildung ziehen können.
Es kann nun nicht unsere Absicht sein, hier alles in Betracht zu ziehen, was über die Natur des Lachens behauptet und veröffentlicht worden ist. Von solchem Vorhaben mag uns der Satz abschrecken, den Dugas, ein Schüler Ribots, an die Spitze seines Buches *La Psychologie du rire* (1902, S. 1) gestellt hat. »*Il n'est pas de fait plus banal et plus étudié que le rire; il n'en est pas qui ait eu le don d'exciter davantage la curiosité du vulgaire et celle des philosophes; il n'en est pas sur lequel on ait recueilli plus d'observations et bâti plus de théories, et avec cela il n'en est pas qui demeure plus inexpliqué. On serait tenté de dire avec les sceptiques qu'il faut être content de rire et de ne pas chercher à savoir pourquoi on rit, d'autant que peut-être la réflexion tue le rire, et qu'il serait alors contradictoire qu'elle en découvrit les causes.*« Hingegen werden wir es uns nicht entgehen lassen, eine Ansicht über den Mechanismus des Lachens für unsere Zwecke zu verwerten, die sich in unseren eigenen Gedankenkreis vortrefflich einfügt. Ich meine den Erklärungsversuch von H. Spencer in seinem Aufsatze ›The Physiology of Laughter‹ [Fußnote].
138 Nach Spencer ist das Lachen ein Phänomen der Abfuhr seelischer Erregung und ein Beweis dafür, daß die psychische Verwendung dieser Erregung plötzlich auf ein Hindernis gestoßen ist. Die psychologische Situation, die in Lachen ausläuft, schildert er in den folgenden Worten: »*Laughter naturally results only when consciousness is unawares transferred front great things to small – only when there is what we may call a descending incongruity.*« [Fußnote]
In ganz ähnlichem Sinne bezeichnen französische Autoren (Dugas) das Lachen als eine »*détente*«, eine Erscheinung der Entspannung, und auch die Formel A. Bains: »*Laughter a release from constraint*« scheint mir von der Auffassung Spencers weit weniger abzustehen, als manche Autoren uns glauben machen wollen.
Wir empfinden allerdings das Bedürfnis, den Gedanken Spencers zu modifizieren und die in ihm enthaltenen Vorstellungen zum Teil bestimmter zu fassen, zum Teil abzuändern. Wir würden sagen, das Lachen entstehe, wenn ein früher zur Besetzung gewisser psychischer Wege verwendeter Betrag von psychischer Energie unverwendbar geworden ist, so daß er freie Abfuhr erfahren kann. Wir sind uns klar darüber, welchen »übeln Schein« wir bei solcher Aufstellung auf uns laden, aber wir wagen es, aus der Schrift von Lipps über *Komik und Humor*, aus welcher Aufklärung über mehr als nur über Komik und Humor zu holen ist, zu unserer Deckung den trefflichen Satz zu zitieren: »Schließlich führen psychologische Einzelprobleme immer ziemlich tief in die Psychologie hinein, so daß im Grunde kein psychologisches Problem isoliert sich behandeln läßt« (Lipps, 1898, S. 71). Die Begriffe 139 »psychische Energie«, »Abfuhr« und die Behandlung der psychischen Energie als einer Quantität sind mir zur Denkgewohnheit geworden, seitdem ich begonnen habe, mir die Tatsachen der Psychopathologie philosophisch zurechtzulegen, und bereits in meiner *Traumdeutung* (1900 *a*) habe ich gleichsinnig mit Lipps die an sich unbewußten psychischen Vorgänge, und nicht die Bewußtseinsinhalte als das »eigentlich psychisch Wirkungsfähige« hinzustellen versucht [Fußnote]. Nur wenn ich von der »Besetzung psychischer Wege« rede, scheine ich mich von den bei Lipps

gebräuchlichen Gleichnissen zu entfernen. Die Erfahrungen über die Verschiebbarkeit der psychischen Energie längs gewisser Assoziationsbahnen und über die fast unverwüstliche Erhaltung der Spuren psychischer Vorgänge haben es mir in der Tat nahegelegt, eine solche Verbildlichung für das Unbekannte zu versuchen. Um dem Mißverständnis auszuweichen, muß ich hinzufügen, daß ich keinen Versuch mache, Zellen und Fasern oder die heute ihre Stelle einnehmenden Neuronsysteme als diese psychischen Wege zu proklamieren, wenngleich solche Wege in noch nicht angebbarer Weise durch organische Elemente des Nervensystems darstellbar sein müßten.
Beim Lachen sind also nach unserer Annahme die Bedingungen dafür gegeben, daß eine bisher zur Besetzung verwendete Summe psychischer Energie der freien Abfuhr unterliege, und da zwar nicht jedes Lachen, aber doch gewiß das Lachen über den Witz ein Anzeichen von Lust ist, werden wir geneigt sein, diese Lust auf die Aufhebung der bisherigen Besetzung zu beziehen. Wenn wir sehen, daß der Hörer des Witzes lacht, der Schöpfer desselben nicht lachen kann, darf uns dies soviel besagen als, daß beim Hörer ein Besetzungsaufwand aufgehoben und abgeführt wird, während sich bei der Witzbildung entweder in der Aufhebung oder in der Abfuhrmöglichkeit Hemmnisse ergeben. Den psychischen Vorgang beim Hörer, bei der dritten Person des Witzes, kann 140 man kaum treffender charakterisieren, als wenn man hervorhebt, daß er die Lust des Witzes mit sehr geringem eigenem Aufwand erkauft. Sie wird ihm sozusagen geschenkt. Die Worte des Witzes, die er hört, lassen in ihm notwendig jene Vorstellung oder Gedankenverbindung entstehen, deren Bildung auch bei ihm so große innere Hindernisse entgegenstanden. Er hätte eigene Bemühung anwenden müssen, um sie spontan als erste Person zustande zu bringen, mindestens so viel psychischen Aufwand daransetzen müssen, als der Stärke der Hemmung, Unterdrückung oder Verdrängung derselben entspricht. Diesen psychischen Aufwand hat er sich erspart; nach unseren früheren Erörterungen (vgl. S. 112) würden wir sagen, seine Lust entspreche dieser Ersparung. Nach unserer Einsicht in den Mechanismus des Lachens werden wir vielmehr sagen, die zur Hemmung verwendete Besetzungsenergie sei nun durch die Herstellung der verpönten Vorstellung auf dem Wege der Gehörswahrnehmung plötzlich überflüssig geworden, aufgehoben und darum zur Abfuhr durch das Lachen bereit. Im wesentlichen laufen beide Darstellungen auf das gleiche hinaus, denn der ersparte Aufwand entspricht genau der überflüssig gewordenen Hemmung. Anschaulicher ist aber die letztere Darstellung, denn sie gestattet uns zu sagen, der Hörer des Witzes lache mit dem Betrag von psychischer Energie, der durch die Aufhebung der Hemmungsbesetzung frei geworden ist; er lache diesen Betrag gleichsam ab.
Wenn die Person, bei der der Witz sich bildet, nicht lachen kann, so deute dies, sagten wir eben, auf eine Abweichung vom Vorgang bei der dritten Person, der entweder die Aufhebung der Hemmungsbesetzung oder die Abfuhrmöglichkeit derselben betrifft. Aber der erstere der beiden Fälle ist unzutreffend, wie wir sofort einsehen müssen. Die Hemmungsbesetzung muß auch bei der ersten Person aufgehoben worden sein, sonst wäre kein Witz geworden, dessen Bildung ja einen solchen Widerstand zu überwinden hatte. Auch wäre es unmöglich, daß die erste Person die Witzeslust empfände, die wir ja von der Aufhebung der Hemmung ableiten mußten. Es erübrigt also nur der andere Fall, daß die erste Person nicht lachen kann, obwohl sie Lust empfindet, weil die Abfuhrmöglichkeit gestört ist. Eine solche Störung in der Ermöglichung der Abfuhr, welche fürs Lachen Bedingung ist, kann sich daraus ergeben, daß die frei gewordene Besetzungsenergie sofort einer anderen endopsychischen Verwendung zugeführt wird. Es ist gut, daß wir auf diese Möglichkeit aufmerksam geworden sind; wir werden ihr alsbald weiteres Interesse zuwenden. Bei der ersten Person des Witzes kann aber eine 141 andere Bedingung, die zum gleichen Ergebnis führt, verwirklicht sein. Es ist vielleicht überhaupt kein äußerungsfähiger Betrag von Energie frei geworden, trotz der erfolgten Aufhebung der Hemmungsbesetzung. Bei der ersten Person des Witzes geht ja die Witzarbeit vor sich, die einem gewissen Betrag von neuem psychischen Aufwand entsprechen muß. Die erste Person bringt also die Kraft selbst auf, welche die Hemmung aufhebt; daraus resultiert für sie sicherlich ein Lustgewinn, im Falle des tendenziösen Witzes sogar ein sehr erheblicher, da die durch die Witzarbeit gewonnene Vorlust selbst die weitere Hemmungsaufhebung übernimmt, aber der Aufwand der Witzarbeit zieht sich in jedem Falle von dem Gewinn bei der Aufhebung der Hemmung ab, der nämliche Aufwand, welcher beim Hörer des Witzes entfällt. Zur Unterstützung des Obenstehenden kann man noch anführen, daß der Witz auch bei der dritten Person seinen Lacheffekt einbüßt, sobald derselben ein Aufwand von Denkarbeit zugemutet wird. Die Anspielungen des Witzes müssen augenfällige sein, die Auslassungen sich leicht ergänzen; mit der Erweckung des bewußten Denkinteresses ist in der Regel die Wirkung des Witzes unmöglich gemacht. Hierin liegt ein wichtiger Unterschied von Witz und Rätsel. Vielleicht, daß die psychische Konstellation während der Witzarbeit der freien Abfuhr des Gewonnenen überhaupt nicht günstig ist. Wir sind hier wohl nicht in der Lage, tiefere Einsicht zu gewinnen; wir haben den einen Teil unseres Problems, warum die dritte Person lacht, besser aufklären können als dessen anderen Teil, warum die erste Person nicht lacht.
Immerhin sind wir nun, wenn wir diese Anschauungen über die Bedingungen des Lachens und über den psychischen Vorgang bei der dritten Person festhalten, in die Lage versetzt, uns eine ganze Reihe von Eigentümlichkeiten, die vom Witze bekannt, aber nicht verstanden worden sind, befriedigend aufzuklären. Wenn bei der dritten Person ein der Abfuhr fähiger Betrag von Besetzungsenergie frei gemacht werden soll, so sind mehrere Bedingungen zu erfüllen oder als Begünstigungen erwünscht. 1) Es muß gesichert sein, daß die dritte Person diesen Besetzungsaufwand wirklich macht. 2) Es muß verhütet werden, daß derselbe, wenn frei geworden, eine andere psychische Verwendung finde, anstatt sich zur motorischen Abfuhr zu bieten. 3) Es kann nur von Vorteil sein, wenn die frei zu machende Besetzung bei der dritten Person zuvor noch verstärkt, in die Höhe getrieben wird. Allen diesen Absichten dienen gewisse Mittel der Witzarbeit, die wir etwa als sekundäre oder Hilfstechniken zusammenfassen können.

142 [1] Die erste dieser Bedingungen legt eine der Eignungen der dritten Person als Hörer des Witzes fest. Sie muß durchaus so viel psychische Übereinstimmung mit der ersten Person besitzen, daß sie über die nämlichen inneren Hemmungen verfügt, welche die Witzarbeit bei der ersten überwunden hat. Wer auf Zoten eingestellt ist, der wird von geistreichen entblößenden Witzen keine Lust ableiten können; die Aggressionen des Herrn N. werden bei Ungebildeten, die gewohnt sind, ihrer Schimpflust freien Lauf zu lassen, kein Verständnis finden. Jeder Witz verlangt so sein eigenes Publikum, und über die gleichen Witze zu lachen ist ein Beweis weitgehender psychischer Übereinstimmung. Wir sind hier übrigens an einem Punkte angelangt, der uns gestattet, den Vorgang bei der dritten Person noch genauer zu erraten. Dieselbe muß die nämliche Hemmung, welche der Witz bei der ersten Person überwunden hat, gewohnheitsmäßig in sich herstellen können, so daß in ihr, sobald sie den Witz hört, die Bereitschaft zu dieser Hemmung zwangsartig oder automatisch erwacht. Diese Hemmungsbereitschaft, die ich als einen wirklichen Aufwand analog einer Mobilmachung im Armeewesen fassen muß, wird gleichzeitig als überflüssig oder als verspätet erkannt und somit *in statu nascendi* durch Lachen abgeführt [Fußnote].
[2] Die zweite Bedingung für die Herstellung der freien Abfuhr, daß eine andersartige Verwendung der frei gewordenen Energie hintangehalten werde, erscheint als die weitaus wichtigere. Sie gibt die theoretische Aufklärung für die Unsicherheit der Witzwirkung, wenn bei dem Hörer durch den im Witze ausgedrückten Gedanken stark erregende Vorstellungen wachgerufen werden, wobei es dann von der Übereinstimmung oder dem Widerspruch zwischen den Tendenzen des Witzes und der den Hörer beherrschenden Gedankenreihe abhängt, ob dem Witzvorgang die Aufmerksamkeit belassen oder entzogen wird. Von noch größerem theoretischen Interesse sind aber eine Reihe von Hilfstechniken des Witzes, welche offenbar der Absicht dienen, die Aufmerksamkeit des Hörers überhaupt vom Witzvorgang abzuziehen, den letzteren automatisch verlaufen zu lassen. Ich sage absichtlich: automatisch und nicht: unbewußt, weil letztere Bezeichnung irreführend wäre. Es handelt sich hier nur darum, die Mehrbesetzung der Aufmerksamkeit von dem psychischen Vorgang beim Anhören des Witzes fernzuhalten, und die Brauchbarkeit dieser Hilfstechniken läßt uns mit Recht vermuten, daß gerade die Aufmerksamkeitsbesetzung an der Überwachung 143 und Neuverwendung von frei gewordener Besetzungsenergie einen großen Anteil hat.
Es scheint überhaupt nicht leicht zu sein, die endopsychische Verwendung entbehrlich gewordener Besetzungen zu vermeiden, denn wir sind ja bei unseren Denkvorgängen beständig in der Übung, solche Besetzungen von einem Weg auf den anderen zu verschieben, ohne von deren Energie etwas durch Abfuhr zu verlieren. Der Witz bedient sich hiezu folgender Mittel. Erstens strebt er einen möglichst kurzen Ausdruck an, um der Aufmerksamkeit weniger Angriffspunkte zu bieten. Zweitens hält er die Bedingung der leichten Verständlichkeit ein (vgl. oben); sowie er Denkarbeit in Anspruch nehmen, eine Auswahl unter verschiedenen Gedankenwegen erfordern würde, müßte er die Wirkung nicht nur durch den unvermeidlichen Denkaufwand, sondern auch durch die Erweckung der Aufmerksamkeit gefährden. Außerdem aber bedient er sich des Kunstgriffs, die Aufmerksamkeit abzulenken, indem er ihr im Ausdruck des Witzes etwas darbietet, was sie fesselt, so daß sich unterdes die Befreiung der Hemmungsbesetzung und deren Abfuhr ungestört durch sie vollziehen kann. Bereits die Auslassungen im Wortlaut des Witzes erfüllen diese Absicht; sie regen zur Ausfüllung der Lücken an und bringen es auf diese Weise zustande, den Witzvorgang von der Aufmerksamkeit zu befreien. Hier wird gleichsam die Technik des Rätsels, welches die Aufmerksamkeit anzieht, in den Dienst der Witzarbeit gestellt. Noch viel wirksamer sind die Fassadenbildungen, die wir zumal bei manchen Gruppen von tendenziösen Witzen gefunden haben (vgl. S. 100 ff.). Die syllogistischen Fassaden erfüllen den Zweck, die Aufmerksamkeit durch eine ihr gestellte Aufgabe festzuhalten, in ausgezeichneter Weise. Während wir nachzudenken beginnen, worin wohl diese Antwort gefehlt haben mag, lachen wir bereits; unsere Aufmerksamkeit ist überrumpelt worden, die Abfuhr der frei gewordenen Hemmungsbesetzung ist vollzogen. Das nämliche gilt für die Witze mit komischer Fassade, bei denen die Komik der Witztechnik Hilfsdienste leistet. Eine komische Fassade fördert die Wirkung des Witzes auf mehr als eine Weise, sie ermöglicht nicht nur den Automatismus des Witzvorganges durch die Fesselung der Aufmerksamkeit, sondern erleichtert auch die Abfuhr vom Witz her, indem sie eine Abfuhr vom Komischen her vorausschickt. Die Komik wirkt hier ganz wie eine bestechende Vorlust, und so mögen wir es verstehen, daß manche Witze auf die durch die sonstigen Mittel des Witzes hergestellte Vorlust ganz zu verzichten vermögen und sich nur des Komischen als Vorlust 144 bedienen. Unter den eigentlichen Techniken des Witzes sind es insbesondere die Verschiebung und die Darstellung durch Absurdes, welche außer ihrer sonstigen Eignung auch die für den automatischen Ablauf des Witzvorganges wünschenswerte Ablenkung der Aufmerksamkeit entfalten [Fußnote].
Wir ahnen bereits und werden es späterhin noch besser einsehen können, daß wir mit der Bedingung der Ablenkung der Aufmerksamkeit keinen unwesentlichen Zug des psychischen Vorganges beim Hörer des Witzes aufgedeckt haben. Im Zusammenhange mit diesem können wir noch anderes verstehen. Erstens, wie es kommt, daß wir beim Witz fast niemals wissen, worüber wir lachen, obwohl wir es durch eine analytische Untersuchung feststellen können. Dieses Lachen ist eben das Ergebnis eines automatischen Vorganges, der erst durch die Fernhaltung unserer bewußten Aufmerksamkeit ermöglicht wurde. Zweitens gewinnen wir das Verständnis für die Eigentümlichkeit des Witzes, seine volle 145 Wirkung auf den Hörer nur zu äußern, wenn er ihm neu ist, ihm als Überraschung entgegentritt. Diese Eigenschaft des Witzes, die seine Kurzlebigkeit bedingt und zur Produktion immer neuer Witze auffordert, leitet sich offenbar davon ab, daß es im Wesen einer Überraschung oder Überrumpelung liegt, kein zweites Mal zu gelingen. Bei einer Wiederholung des Witzes wird die Aufmerksamkeit durch die aufsteigende Erinnerung an das erste Mal geleitet. Von hier aus eröffnet sich dann das Verständnis für den Drang, den gehörten Witz anderen, die ihn noch nicht kennen, zu erzählen. Wahrscheinlich holt man sich ein Stück der infolge

mangelnder Neuheit entfallenden Genußmöglichkeit aus dem Eindruck wieder, den der Witz auf den Neuling macht. Und ein analoges Motiv mag den Schöpfer des Witzes getrieben haben, ihn überhaupt dem anderen mitzuteilen.
[3] Als Begünstigungen, wenn auch nicht mehr als Bedingungen, des Witzvorganges führe ich zu dritt jene technischen Hilfsmittel der Witzarbeit an, welche dazu bestimmt sind, den zur Abfuhr gelangenden Betrag zu erhöhen, und die auf solche Art die Wirkung des Witzes steigern. Dieselben steigern zwar zumeist auch die dem Witz zugewandte Aufmerksamkeit, machen aber deren Einfluß wieder unschädlich, indem sie die Aufmerksamkeit gleichzeitig fesseln und in ihrer Beweglichkeit hemmen. Alles, was Interesse und Verblüffung hervorruft, wirkt nach diesen beiden Richtungen, also vor allem das Unsinnige, ebenso der Gegensatz, der »Vorstellungskontrast«, den manche Autoren zum wesentlichen Charakter des Witzes machen wollten, in dem ich aber nichts anderes als ein Verstärkungsmittel zur Wirkung desselben erblicken kann. Alles Verblüffende ruft beim Hörer jenen Zustand der Energieverteilung hervor, den Lipps als »psychische Stauung« bezeichnet hat, und er hat wohl auch recht anzunehmen, daß die »Entladung« um so stärker ausfällt, je höher die vorherige Stauung war. Die Darstellung von Lipps bezieht sich zwar nicht ausdrücklich auf den Witz, sondern auf das Komische überhaupt; aber es kann uns sehr wahrscheinlich vorkommen, daß die Abfuhr beim Witze, welche eine Hemmungsbesetzung entladet, in gleicher Weise durch die Stauung in die Höhe gebracht wird.
Es leuchtet uns nun ein, daß die Technik des Witzes überhaupt von zweierlei Tendenzen bestimmt wird, solchen, welche die Bildung des Witzes bei der ersten Person ermöglichen, und anderen, welche dem Witz eine möglichst große Lustwirkung bei der dritten Person gewährleisten sollen. Die janusartige Doppelgesichtigkeit des Witzes, welche 146 dessen ursprünglichen Lustgewinn gegen die Anfechtung der kritischen Vernünftigkeit sicherstellt, und der Vorlustmechanismus gehören der ersteren Tendenz an; die weitere Komplikation der Technik durch die in diesem Abschnitt ausgeführten Bedingungen ergibt sich aus der Rücksicht auf die dritte Person des Witzes. Der Witz ist so ein an sich doppelzüngiger Schelm, der gleichzeitig zweien Herren dient. Alles, was auf Lustgewinnung abzielt, ist beim Witz auf die dritte Person berechnet, als ob innere, nicht zu überwindende Hindernisse bei der ersten Person einer solchen im Wege stünden. Man bekommt so den vollen Eindruck von der Unentbehrlichkeit dieser dritten Person für die Vollendung des Witzvorganges. Während wir aber ziemlich guten Einblick in die Natur dieses Vorganges bei der dritten Person gewinnen konnten, verspüren wir, daß der entsprechende Vorgang bei der ersten Person uns noch durch ein Dunkel verhüllt wird. Von den beiden Fragen: Warum können wir über den selbstgemachten Witz nicht lachen? und: Warum sind wir getrieben, den eigenen Witz dem anderen zu erzählen? hat sich die erste bisher unserer Beantwortung entzogen. Wir können nur vermuten, daß zwischen den beiden aufzuklärenden Tatsachen ein inniger Zusammenhang besteht, daß wir *darum* genötigt sind, unseren Witz dem anderen mitzuteilen, *weil* wir selbst über ihn nicht zu lachen vermögen. Aus unseren Einsichten in die Bedingungen der Lustgewinnung und -abfuhr bei der dritten Person können wir für die erste den Rückschluß ziehen, daß bei ihr die Bedingungen für die Abfuhr fehlen, die für die Lustgewinnung etwa erst unvollständig erfüllt sind. Es ist dann nicht abzuweisen, daß wir unsere Lust ergänzen, indem wir das uns unmögliche Lachen auf dem Umweg über den Eindruck der zum Lachen gebrachten Person erreichen. Wir lachen so gleichsam »*par ricochet*«, wie Dugas es ausdrückt. Das Lachen gehört zu den im hohen Grade ansteckenden Äußerungen psychischer Zustände; wenn ich den anderen durch die Mitteilung meines Witzes zum Lachen bringe, bediene ich mich seiner eigentlich, um mein eigenes Lachen zu erwecken, und man kann wirklich beobachten, daß, wer zuerst mit ernster Miene den Witz erzählt hat, dann in das Gelächter des anderen mit einer gemäßigten Lache einstimmt. Die Mitteilung meines Witzes an den anderen dürfte also mehreren Absichten dienen, erstens mir die objektive Gewißheit von dem Gelingen der Witzarbeit zu geben, zweitens meine eigene Lust durch die Rückwirkung von diesem anderen auf mich zu ergänzen, drittens – bei der Wiederholung eines nicht selbstproduzierten Witzes – der Lusteinbuße durch Wegfall der Neuheit abzuhelfen.
147 Am Ende dieser Erörterungen über die psychischen Vorgänge des Witzes, insofern sie sich zwischen zwei Personen abspielen, können wir einen Rückblick auf das Moment der Ersparung werfen, welches uns für bedeutsam für die psychologische Auffassung des Witzes seit der ersten Aufklärung über die Technik desselben vorschwebt. Von der nächstliegenden, aber auch einfältigsten Auffassung dieser Ersparung, es handle sich bei ihr um die Vermeidung von psychischem Aufwand überhaupt, wie ihn die möglichste Einschränkung im Gebrauche von Worten und in der Herstellung von Gedankenzusammenhängen mit sich brächte, sind wir längst abgekommen. Wir sagten uns schon damals: Knapp, lakonisch, ist noch nicht witzig. Die Kürze des Witzes ist eine besondere, eben die »witzige« Kürze. Der ursprüngliche Lustgewinn, den das Spiel mit Worten und Gedanken brachte, rührte allerdings von bloßer Ersparnis an Aufwand her, aber mit der Entwicklung des Spieles zum Witze mußte auch die Spartendenz ihre Ziele verlegen, denn gegen den riesigen Aufwand unserer Denktätigkeit käme, was durch Gebrauch der nämlichen Worte oder Vermeidung einer neuen Gedankenfügung erspart würde, sicherlich nicht in Betracht. Wir dürfen uns wohl den Vergleich der psychischen Ökonomie mit einem Geschäftsbetrieb gestatten. Solange in diesem der Umsatz sehr klein ist, kommt es allerdings darauf an, daß im ganzen wenig verbraucht, die Kosten der Regie aufs äußerste eingeschränkt werden. Die Sparsamkeit geht noch auf die absolute Höhe des Aufwandes. Späterhin, wenn sich der Betrieb vergrößert hat, tritt die Bedeutung der Regiekosten zurück; es liegt nichts mehr daran, zu welcher Höhe sich der Betrag des Aufwandes erhebt, wenn nur Umsatz und Ertrag groß genug gesteigert werden können. Zurückhaltung im Aufwande für den Geschäftsbetrieb wäre kleinlich, ja direkt verlustbringend. Dennoch wäre es unrichtig anzunehmen, bei dem absolut großen Aufwande gäbe es keinen Raum mehr für die Spartendenz. Der zur Ersparung neigende Sinn des Chefs wird sich nun der Sparsamkeit im einzelnen zuwenden und sich befriedigt

fühlen, wenn dieselbe Veranstaltung nun mit geringeren Kosten besorgt werden kann, die vorher größere Kosten zu verursachen pflegte, so gering auch die Ersparnis im Verhältnis zur Höhe des Gesamtaufwandes erscheinen mag. In ganz analoger Weise bleibt auch in unserem komplizierten psychischen Betrieb die detaillierte Ersparung eine Quelle der Lust, wie alltägliche Vorkommnisse uns zeigen können. Wer früher in seinem Zimmer eine Gaslampe brennen hatte und sich nun auf elektrisches Licht eingerichtet hat, der wird eine ganze Zeitlang ein deutliches Lustgefühl 148 verspüren, wenn er den elektrischen Hahn umlegt, so lange nämlich, als in jenem Moment die Erinnerung in ihm lebendig wird an die komplizierten Verrichtungen, die zur Entzündung der Gaslampe erforderlich waren. Ebenso werden die im Vergleich zum psychischen Gesamtaufwand geringfügigen Ersparungen an psychischem Hemmungsaufwand, die der Witz zustande bringt, eine Quelle der Lust für uns bleiben, weil durch sie ein einzelner Aufwand erspart wird, den wir zu machen gewohnt sind und den wir auch diesmal zu machen schon in Bereitschaft waren. Das Moment, daß der Aufwand ein erwarteter, vorbereiteter ist, tritt unverkennbar in den Vordergrund.
Eine lokalisierte Ersparung, wie die eben betrachtete, wird nicht verfehlen, uns momentane Lust zu bereiten, aber eine dauernde Erleichterung wird durch sie nicht herbeigeführt, solange das hier Ersparte an anderer Stelle zur Verwendung kommen kann. Erst wenn diese anderweitige Verfügung vermieden werden kann, wandelt sich die spezielle Ersparung wieder in eine allgemeine Erleichterung des psychischen Aufwandes um. So tritt für uns mit besserer Einsicht in die psychischen Vorgänge des Witzes das Moment der Erleichterung an die Stelle der Ersparung. Erstere ergibt offenbar das größere Lustgefühl. Der Vorgang bei der ersten Person des Witzes erzeugt Lust durch Aufhebung von Hemmung, Verringerung des lokalen Aufwandes; er scheint nun nicht eher zur Ruhe zu kommen, als bis er durch die Vermittlung der eingeschobenen dritten Person die allgemeine Erleichterung durch die Abfuhr erzielt hat.

C. Theoretischer Teil

VI

Die Beziehung des Witzes zum Traum und zum Unbewußten

Zu Ende des Abschnittes, der sich mit der Aufdeckung der Witztechnik beschäftigte, haben wir (S. 85) ausgesprochen, daß die Vorgänge der Verdichtung mit und ohne Ersatzbildung, der Verschiebung, der Darstellung durch Widersinn, durch das Gegenteil, der indirekten Darstellung u. a., welche wir an der Herstellung des Witzes beteiligt fanden, eine sehr weitgehende Übereinstimmung mit den Vorgängen der »Traumarbeit« zeigen, und haben uns vorbehalten, einerseits diese Ähnlichkeiten sorgfältiger zu studieren, anderseits das Gemeinsame von Witz und Traum, welches sich solcherart anzudeuten scheint, zu erforschen. Die Ausführung dieser Vergleichung wäre uns sehr erleichtert, wenn wir das eine der Verglichenen – die »Traumarbeit« – als bekannt annehmen dürften. Wir tun aber wahrscheinlich besser daran, diese Annahme nicht zu machen; ich habe den Eindruck empfangen, als ob meine im Jahre 1900 veröffentlichte *Traumdeutung* mehr »Verblüffung« als »Erleuchtung« bei den Fachgenossen hervorgerufen hätte, und weiß, daß weitere Leserkreise sich damit begnügt haben, den Inhalt des Buches auf ein Schlagwort (»Wunscherfüllung«) zu reduzieren, das sich leicht behalten und bequem mißbrauchen läßt.
In der fortgesetzten Beschäftigung mit den dort behandelten Problemen, zu der mir meine ärztliche Tätigkeit als Psychotherapeut reichlich Anlaß gibt, bin ich aber auf nichts gestoßen, was eine Veränderung oder Verbesserung meiner Gedankengänge von mir gefordert hätte, und kann darum in Ruhe abwarten, bis das Verständnis der Leser mir nachgekommen ist oder bis eine einsichtige Kritik mir die Grundirrtümer meiner Auffassung nachgewiesen hat. Zum Zwecke der Vergleichung mit dem Witze werde ich hier das Notwendigste über den Traum und die Traumarbeit in gedrängter Kürze wiederholen.
Wir kennen den Traum aus der uns meist fragmentarisch scheinenden 150 Erinnerung, die sich nach dem Erwachen an ihn einstellt. Er ist dann ein Gefüge von meist visuellen (aber auch andersartigen) Sinneseindrücken, die uns ein Erleben vorgetäuscht haben und unter welche Denkvorgänge (das »Wissen« im Traum) und Affektäußerungen gemengt sein mögen. Was wir so als Traum erinnern, das heiße ich den »*manifesten Trauminhalt*«. Derselbe ist häufig völlig absurd und verworren, andere Male nur das eine oder das andere; aber auch wenn er ganz kohärent ist wie in manchen Angstträumen, steht er unserem Seelenleben als etwas Fremdes gegenüber, von dessen Herkunft man sich keine Rechenschaft zu geben vermag. Die Aufklärung für diese Charaktere des Traumes wurde bisher in ihm selbst gesucht, indem man dieselben als Anzeichen einer unordentlichen, dissoziierten und sozusagen »verschlafenen« Tätigkeit der nervösen Elemente ansah.
Dagegen habe ich gezeigt, daß der so sonderbare »manifeste« Trauminhalt regelmäßig verständlich gemacht werden kann als die verstümmelte und abgeänderte Umschrift gewisser korrekter psychischer Bildungen, die den Namen »*latente Traumgedanken*« verdienen. Man verschafft sich die Kenntnis derselben, indem man den manifesten Trauminhalt ohne Rücksicht auf seinen etwaigen scheinbaren Sinn in seine Bestandteile zerlegt und dann die Assoziationsfäden verfolgt, die von jedem der nun isolierten Elemente ausgehen. Diese verflechten sich miteinander und leiten endlich zu einem Gefüge von Gedanken, welche nicht nur völlig korrekt sind, sondern auch leicht in den uns bekannten Zusammenhang unserer seelischen Vorgänge eingereiht werden. Auf dem Wege dieser »Analyse« hat der Trauminhalt all seine uns befremdenden Sonderbarkeiten abgestreift; wenn uns aber die Analyse gelingen soll, müssen wir während derselben die kritischen Einwendungen, die sich unausgesetzt gegen die Reproduktion der einzelnen vermittelnden Assoziationen erheben, standhaft zurückweisen.
Aus der Vergleichung des erinnerten manifesten Trauminhalts mit den so gefundenen latenten Traumgedanken ergibt sich der Begriff der »Traumarbeit«. Als Traumarbeit wird die ganze Summe der umwandelnden Vorgänge zu

bezeichnen sein, welche die latenten Traumgedanken in den manifesten Traum überführt haben. An der Traumarbeit haftet nun das Befremden, welches vorhin der Traum in uns erregt hatte.
Die Leistung der Traumarbeit kann aber folgender Art beschrieben werden: Ein meist sehr kompliziertes Gefüge von Gedanken, welches während des Tages aufgebaut worden ist und nicht zur Erledigung 151 geführt wurde – ein Tagesrest –, hält auch während der Nacht den von ihm in Anspruch genommenen Energiebetrag – das Interesse – fest und droht eine Störung des Schlafes. Dieser Tagesrest wird durch die Traumarbeit in einen Traum verwandelt und für den Schlaf unschädlich gemacht. Um der Traumarbeit einen Angriffspunkt zu bieten, muß der Tagesrest wunschbildungsfähig sein, eine nicht eben schwer zu erfüllende Bedingung. Der aus den Traumgedanken hervorgehende Wunsch bildet die Vorstufe und später den Kern des Traumes. Die aus den Analysen stammende Erfahrung – nicht die Theorie des Traumes – sagt uns, daß beim Kinde ein beliebiger vom Wachleben erübrigter Wunsch hinreicht, einen Traum hervorzurufen, der dann zusammenhängend und sinnreich, meist aber kurz ausfällt und leicht als »Wunscherfüllung« erkannt wird. Beim Erwachsenen scheint es allgemeingültige Bedingung für den traumschaffenden Wunsch, daß er dem bewußten Denken fremd, also ein verdrängter Wunsch sei, oder doch, daß er dem Bewußtsein unbekannte Verstärkungen haben könne. Ohne Annahme des Unbewußten in dem oben dargelegten Sinne wüßte ich die Theorie des Traumes nicht weiter zu entwickeln und das Erfahrungsmaterial der Traumanalysen nicht zu deuten. Die Einwirkung dieses unbewußten Wunsches auf das bewußtseinskorrekte Material der Traumgedanken ergibt nun den Traum. Letzteres wird dabei gleichsam ins Unbewußte herabgezogen, genauer gesagt, einer Behandlung ausgesetzt, wie sie auf der Stufe der unbewußten Denkvorgänge vorkömmlich und für diese Stufe charakteristisch ist. Wir kennen die Charaktere des unbewußten Denkens und dessen Unterschiede vom bewußtseinsfähigen »vorbewußten« bisher nur aus den Ergebnissen eben der »Traumarbeit«.
Eine neuartige, nicht einfache und den Denkgewohnheiten widersprechende Lehre kann bei gedrängter Darstellung an Klarheit kaum gewinnen. Ich kann mit diesen Auseinandersetzungen also nichts anderes bezwecken, als auf die ausführlichere Behandlung des Unbewußten in meiner *Traumdeutung* und auf die mir höchst bedeutungsvoll erscheinenden Arbeiten von Lipps zu verweisen. Ich weiß, daß wer im Banne einer guten philosophischen Schulbildung steht oder entfernt von einem sogenannten philosophischen System abhängt, der Annahme des »Unbewußt Psychischen« in Lipps' und meinem Sinne widerstrebt und dessen Unmöglichkeit am liebsten aus der Definition des Psychischen beweisen möchte. Aber Definitionen sind konventionell und lassen sich abändern. Ich habe häufig die Erfahrung gemacht, daß Personen, welche das Unbewußte als absurd oder unmöglich bestreiten, ihre Eindrücke 152 nicht an den Quellen geholt hatten, aus denen wenigstens für mich die Nötigung zur Anerkennung desselben geflossen ist. Diese Gegner des Unbewußten hatten nie den Effekt einer posthypnotischen Suggestion mit angesehen, und was ich ihnen als Probe aus meinen Analysen bei nicht hypnotisierten Neurotikern mitteilte, versetzte sie in das größte Erstaunen. Sie hatten nie den Gedanken realisiert, daß das Unbewußte etwas ist, was man wirklich nicht weiß, während man durch zwingende Schlüsse genötigt wird, es zu ergänzen, sondern etwas Bewußtseinsfähiges darunter verstanden, an was man gerade nicht gedacht hatte, was nicht im »Blickpunkt der Aufmerksamkeit« stand. Sie hatten auch nie versucht, sich von der Existenz solcher unbewußter Gedanken in ihrem eigenen Seelenleben durch eine Analyse eines eigenen Traumes zu überzeugen, und wenn ich eine solche mit ihnen versuchte, konnten sie ihre eigenen Einfälle nur mit Verwunderung und Verwirrtheit aufnehmen. Ich habe auch den Eindruck bekommen, daß der Annahme des »Unbewußten« wesentlich Affektwiderstände im Wege stehen, darin begründet, daß niemand sein Unbewußtes kennenlernen will, wo es dann am bequemsten ist, dessen Möglichkeit überhaupt zu leugnen.
Die Traumarbeit also, zu der ich nach dieser Abschweifung zurückkehre, setzt das in den Optativ gebrachte Gedankenmaterial einer ganz eigentümlichen Bearbeitung aus. Zunächst macht sie den Schritt vom Optativ zum Präsens, ersetzt das: »O möchte doch« – durch ein: Es ist. Dies »Es ist« ist zur halluzinatorischen Darstellung bestimmt, was ich als die »Regression« der Traumarbeit bezeichnet habe; der Weg von den Gedanken zu den Wahrnehmungsbildern, oder wenn man mit Bezug auf die noch unbekannte – nicht anatomisch zu verstehende – Topik des seelischen Apparats sprechen will, von der Gegend der Denkbildungen zu der der sinnlichen Wahrnehmungen. Auf diesem Wege, welcher der Entwicklungsrichtung der seelischen Komplikationen entgegengesetzt ist, gewinnen die Traumgedanken Anschaulichkeit; es stellt sich schließlich eine plastische Situation heraus als Kern des manifesten »Traumbildes«. Um solche sinnliche Darstellbarkeit zu erreichen, haben die Traumgedanken eingreifende Umgestaltungen ihres Ausdrucks erfahren müssen. Aber während der Rückverwandlung der Gedanken in Sinnesbilder treten noch weitere Veränderungen an ihnen auf, die zum Teil als notwendige begreiflich, zum anderen Teil überraschend sind. Als notwendigen Nebenerfolg der Regression begreift man, daß fast alle Relationen innerhalb der Gedanken, welche dieselben gegliedert haben, für den manifesten Traum verlorengehen. Die Traumarbeit übernimmt 153 sozusagen nur das Rohmaterial der Vorstellungen zur Darstellung, nicht auch die Denkbeziehungen, die sie gegeneinander einhielten, oder sie wahrt sich wenigstens die Freiheit, von diesen letzteren abzusehen. Hingegen können wir ein anderes Stück der Traumarbeit nicht von der Regression, der Rückverwandlung in Sinnesbilder, ableiten, gerade jenes, welches uns für die Analogie mit der Witzbildung bedeutsam ist. Das Material der Traumgedanken erfährt während der Traumarbeit eine ganz außerordentliche Zusammendrängung oder *Verdichtung*. Ausgangspunkte derselben sind die Gemeinsamkeiten, die sich zufällig oder dem Inhalt gemäß innerhalb der Traumgedanken vorfinden; da dieselben für eine ausgiebige Verdichtung in der Regel nicht hinreichen, werden in der Traumarbeit neue, künstliche und flüchtige, Gemeinsamkeiten geschaffen, und zu diesem Zwecke werden mit Vorliebe selbst Worte benützt, in deren Laut verschiedene Bedeutungen

zusammentreffen. Die neugeschaffenen Verdichtungsgemeinsamen gehen wie Repräsentanten der Traumgedanken in den manifesten Trauminhalt ein, so daß ein Element des Traumes einem Knoten- und Kreuzungspunkt für die Traumgedanken entspricht und mit Rücksicht auf die letzteren ganz allgemein »überdeterminiert« genannt werden muß. Die Tatsache der Verdichtung ist dasjenige Stück der Traumarbeit, welches sich am leichtesten erkennen läßt; es genügt, den aufgeschriebenen Wortlaut eines Traumes mit der Niederschrift der durch Analyse gewonnenen Traumgedanken zu vergleichen, um sich von der Ausgiebigkeit der Traumverdichtung einen guten Eindruck zu holen.

Minder bequem ist es, sich von der zweiten großen Veränderung, welche durch die Traumarbeit an den Traumgedanken bewirkt wird, zu überzeugen, von jenem Vorgang, den ich die Traum*verschiebung* genannt habe. Dieselbe äußert sich darin, daß im manifesten Traum zentral steht und mit großer sinnlicher Intensität auftritt, was in den Traumgedanken peripherisch lag und nebensächlich war; und ebenso umgekehrt. Der Traum erscheint dadurch gegen die Traumgedanken verschoben, und gerade durch diese Verschiebung wird erreicht, daß er dem wachen Seelenleben fremd und unverständlich entgegentritt. Damit solche Verschiebung zustande kam, mußte es möglich sein, daß die Besetzungsenergie von den wichtigen Vorstellungen ungehemmt auf die unwichtigen übergehe, was im normalen bewußtseinsfähigen Denken nur den Eindruck eines »Denkfehlers« hervorrufen kann.

Umwandlung zur Darstellungsfähigkeit, Verdichtung und Verschiebung sind die drei großen Leistungen, die wir der Traumarbeit zuschreiben 154 dürfen. Eine vierte, in der *Traumdeutung* vielleicht zu kurz gewürdigte, kommt für unsere Zwecke hier nicht in Betracht. Bei einer konsequenten Ausführung der Ideen von der »Topik des seelischen Apparats« und der »Regression« – und nur eine solche würde diese Arbeitshypothesen wertvoll machen – müßte man zu bestimmen versuchen, an welchen Stationen der Regression die verschiedenen Umwandlungen der Traumgedanken vor sich gehen. Dieser Versuch ist noch nicht ernsthaft unternommen worden; es läßt sich aber wenigstens von der Verschiebung mit Sicherheit angeben, daß sie an dem Gedankenmaterial erfolgen muß, während es sich auf der Stufe der unbewußten Vorgänge befindet. Die Verdichtung wird man sich wahrscheinlich als einen über den ganzen Verlauf sich erstreckenden Vorgang bis zum Anlangen in der Wahrnehmungsregion vorzustellen haben, im allgemeinen aber sich mit der Annahme einer gleichzeitig erfolgenden Wirkung aller bei der Traumbildung beteiligten Kräfte begnügen. Bei der Zurückhaltung, die man verständigerweise in der Behandlung solcher Probleme bewahren muß, und mit Rücksicht auf die hier nicht zu erörternden prinzipiellen Bedenken solcher Fragestellung, möchte ich mich etwa der Aufstellung getrauen, daß der den Traum vorbereitende Vorgang der Traumarbeit in die Region des Unbewußten zu verlegen ist. Im ganzen wären also bei der Traumbildung, grob genommen, drei Stadien zu unterscheiden: erstens die Versetzung der vorbewußten Tagesreste ins Unbewußte, woran die Bedingungen des Schlafzustandes mitbeteiligt sein müßten, sodann die eigentliche Traumarbeit im Unbewußten, und drittens die Regression des so bearbeiteten Traummaterials auf die Wahrnehmung, als welche der Traum bewußt wird.

Als Kräfte, welche bei der Traumbildung beteiligt sind, lassen sich erkennen: Der Wunsch zu schlafen, die den Tagesresten nach der Erniedrigung durch den Schlafzustand noch verbliebene Energiebesetzung, die psychische Energie des traumbildenden unbewußten Wunsches und die widerstrebende Kraft der im Wachleben herrschenden, während des Schlafes nicht völlig aufgehobenen »Zensur«. Aufgabe der Traumbildung ist es vor allem, die Hemmung der Zensur zu überwinden, und gerade diese Aufgabe wird durch die Verschiebungen der psychischen Energie innerhalb des Materials der Traumgedanken gelöst.

155 Nun erinnern wir uns, welchen Anlaß wir hatten, bei der Untersuchung des Witzes an den Traum zu denken. Wir fanden, daß Charakter und Wirkung des Witzes an gewisse Ausdrucksformen, technische Mittel, gebunden sind, unter denen die verschiedenen Arten der Verdichtung, Verschiebung und indirekten Darstellung am auffälligsten sind. Vorgänge, die zu den nämlichen Ergebnissen, Verdichtung, Verschiebung und indirekter Darstellung, führen, sind uns aber als Eigentümlichkeiten der Traumarbeit bekannt geworden. Wird uns durch diese Übereinstimmung nicht der Schluß nahegelegt, daß Witzarbeit und Traumarbeit in wenigstens einem wesentlichen Punkte identisch sein müssen? Die Traumarbeit liegt, wie ich meine, in ihren wichtigsten Charakteren entschleiert vor uns; von den psychischen Vorgängen beim Witze ist uns gerade jenes Stück verhüllt, welches wir der Traumarbeit vergleichen dürfen, der Vorgang der Witzbildung bei der ersten Person. Sollen wir nicht der Versuchung nachgeben, diesen Vorgang nach der Analogie der Traumbildung zu konstruieren? Einige der Züge des Traumes sind dem Witze so fremd, daß wir auch das ihnen entsprechende Stück der Traumarbeit nicht auf die Witzbildung übertragen dürfen. Die Regression des Gedankenganges zur Wahrnehmung fällt für den Witz sicherlich weg; die beiden anderen Stadien der Traumbildung aber, das Herabsinken eines vorbewußten Gedankens zum Unbewußten und die unbewußte Bearbeitung würden uns, wenn wir sie für die Witzbildung supponieren, gerade das Ergebnis liefern, das wir am Witze beobachten können. Entschließen wir uns also zur Annahme, daß dies der Hergang der Witzbildung bei der ersten Person ist. *Ein vorbewußter Gedanke wird für einen Moment der unbewußten Bearbeitung überlassen und deren Ergebnis alsbald von der bewußten Wahrnehmung erfaßt.*

Ehe wir aber diese Aufstellung im einzelnen prüfen, wollen wir eines Einwandes gedenken, welcher unserer Voraussetzung bedrohlich werden kann. Wir gehen von der Tatsache aus, daß die Techniken des Witzes auf dieselben Vorgänge hindeuten, welche uns als Eigentümlichkeiten der Traumarbeit bekannt sind. Nun ist es leicht dawider zu sagen, daß wir die Techniken des Witzes nicht als Verdichtung, Verschiebung usw. beschrieben hätten und nicht zu so weitgehenden Übereinstimmungen in den Darstellungsmitteln von Witz und Traum gelangt wären, wenn nicht die vorherige Kenntnis der Traumarbeit unsere Auffassung für die Witztechnik bestochen hätte, so daß wir im Grunde am Witz nur die Erwartungen bestätigt finden, mit denen wir vom Traum her an ihn herangetreten

sind. Eine solche Genese der Übereinstimmung 156 wäre keine sichere Gewähr für ihren Bestand außerhalb unseres Vorurteils. Die Gesichtspunkte der Verdichtung, Verschiebung, indirekten Darstellung sind auch wirklich von keinem anderen Autor für die Ausdrucksformen des Witzes geltend gemacht worden. Das wäre ein möglicher Einwand, aber darum noch kein berechtigter. Es kann ebensowohl sein, daß die Schärfung unserer Auffassung durch die Kenntnis der Traumarbeit unentbehrlich wäre, um die reale Übereinstimmung zu erkennen. Die Entscheidung wird doch nur davon abhängen, ob die prüfende Kritik solche Auffassung der Witztechnik an den einzelnen Beispielen als eine aufgezwungene nachweisen kann, zu deren Gunsten andere näherliegende und tiefer reichende Auffassungen unterdrückt worden sind, oder ob sie zugeben muß, daß die Erwartungen vom Traum her sich am Witz wirklich bestätigen lassen. Ich bin der Meinung, daß wir solche Kritik nicht zu fürchten haben und daß unser Reduktionsverfahren (s. S. 26) uns verläßlich angezeigt hat, in welchen Ausdrucksformen die Techniken des Witzes zu suchen waren. Daß wir diesen Techniken Namen gegeben hatten, welche das Ergebnis der Übereinstimmung von Witztechnik und Traumarbeit bereits antizipierten, dies war unser gutes Recht, eigentlich nichts anderes als eine leicht zu rechtfertigende Vereinfachung.

Ein anderer Einwand träfe unsere Sache nicht so schwer, wäre aber auch nicht so gründlich zu widerlegen. Man könnte meinen, daß die zu unseren Absichten so gut stimmenden Techniken des Witzes zwar Anerkennung verdienen, aber doch nicht alle möglichen oder in der Praxis verwendeten Techniken des Witzes wären. Wir hätten eben, von dem Vorbild der Traumarbeit beeinflußt, nur die zu ihr passenden Witztechniken herausgesucht, während andere, von uns übersehene, eine solche Übereinstimmung als nicht allgemein vorhanden erwiesen hätten. Ich getraue mich nun wirklich nicht der Behauptung, daß es mir gelungen ist, alle in Umlauf befindlichen Witze in bezug auf ihre Technik aufzuklären, und lasse darum die Möglichkeit offen, daß meine Aufzählung der Witztechniken manche Unvollständigkeit erkennen lassen wird, aber ich habe keine Art der Technik, die mir durchsichtig wurde, absichtlich von der Erörterung ausgeschlossen und kann die Behauptung vertreten, daß die häufigsten, wichtigsten, am meisten charakteristischen technischen Mittel des Witzes sich meiner Aufmerksamkeit nicht entzogen haben.

Der Witz besitzt noch einen anderen Charakter, welcher sich unserer vom Traum herstammenden Auffassung der Witzarbeit befriedigend 157 fügt. Man sagt zwar, daß man den Witz »macht«, aber man verspürt, daß man sich dabei anders benimmt, als wenn man ein Urteil fällt, einen Einwand macht. Der Witz hat in ganz hervorragender Weise den Charakter eines ungewollten »Einfalls«. Man weiß nicht etwa einen Moment vorher, welchen Witz man machen wird, den man dann nur in Worte zu kleiden braucht. Man verspürt vielmehr etwas Undefinierbares, das ich am ehesten einer Absenz, einem plötzlichen Auslassen der intellektuellen Spannung vergleichen möchte, und dann ist der Witz mit einem Schlage da, meist gleichzeitig mit seiner Einkleidung. Manche der Mittel des Witzes finden auch außerhalb desselben im Gedankenausdruck Verwendung, z. B. das Gleichnis und die Anspielung. Ich kann eine Anspielung absichtlich machen wollen. Dabei habe ich zuerst den direkten Ausdruck meines Gedankens im Sinne (im inneren Hören), ich hemme mich in der Äußerung desselben durch ein der Situation entsprechendes Bedenken, nehme mir beinahe vor, den direkten Ausdruck durch eine Form des indirekten Ausdrucks zu ersetzen und bringe dann eine Anspielung hervor; aber die so entstandene, unter meiner fortlaufenden Kontrolle gebildete Anspielung ist niemals witzig, so brauchbar sie auch sonst sein mag; die witzige Anspielung hingegen erscheint, ohne daß ich diese vorbereitenden Stadien in meinem Denken verfolgen konnte. Ich will nicht zu viel Wert auf dies Verhalten legen; es ist kaum entscheidend, aber es stimmt doch gut zu unserer Annahme, daß man bei der Witzbildung einen Gedankengang für einen Moment fallenläßt, der dann plötzlich als Witz aus dem Unbewußten auftaucht.

Witze zeigen auch assoziativ ein besonderes Benehmen. Sie stehen unserem Gedächtnis häufig nicht zur Verfügung, wenn wir sie wollen, stellen sich dafür andere Male wie ungewollt ein, und zwar an Stellen unseres Gedankenganges, wo wir ihre Einflechtung nicht verstehen. Es sind dies wiederum nur kleine Züge, aber immerhin Hinweise auf ihre Abkunft aus dem Unbewußten.

Suchen wir nun die Charaktere des Witzes zusammen, die sich auf seine Bildung im Unbewußten beziehen lassen. Da ist vor allem die eigentümliche Kürze des Witzes, ein zwar nicht unerläßliches, aber ungemein bezeichnendes Merkmal desselben. Als wir ihr zuerst begegneten, waren wir geneigt, einen Ausdruck sparender Tendenzen in ihr zu sehen, entwerteten aber diese Auffassung selbst durch naheliegende Einwendungen. Sie erscheint uns jetzt vielmehr als ein Zeichen der unbewußten Bearbeitung, welche der Witzgedanke erfahren hat. Das ihr beim Traum Entsprechende, die Verdichtung, können wir nämlich mit 158 keinem anderen Moment als mit der Lokalisation im Unbewußten zusammenbringen und müssen annehmen, daß im unbewußten Denkvorgang die im Vorbewußten fehlenden Bedingungen für solche Verdichtungen gegeben sind [Fußnote]. Es steht zu erwarten, daß beim Verdichtungsvorgang einige der ihm unterworfenen Elemente verlorengehen, während andere, welche deren Besetzungsenergie übernehmen, durch die Verdichtung erstarken oder überstark aufgebaut werden. Die Kürze des Witzes wäre also wie die des Traumes eine notwendige Begleiterscheinung der in beiden vorkommenden Verdichtungen, beide Male ein Ergebnis des Verdichtungsvorganges. Dieser Herkunft verdankte auch die Kürze des Witzes ihren besonderen, nicht weiter angebbaren, aber der Empfindung auffälligen Charakter.

Wir haben vorhin (S. 118) das eine Ergebnis der Verdichtung, die mehrfache Verwendung desselben Materials, das Wortspiel, den Gleichklang, als lokalisierte Ersparung aufgefaßt und die Lust, die der (harmlose) Witz schafft, aus solcher Ersparung abgeleitet; späterhin haben wir die ursprüngliche Absicht des Witzes darin gefunden, derartigen Lustgewinn an Worten zu machen, was ihm auf der Stufe des Spieles unverwehrt war, im Verlaufe der intellektuellen Entwicklung aber durch die vernünftige Kritik eingedämmt wurde. Nun haben wir uns zu der Annahme entschlossen, daß derartige Verdichtungen, wie sie der Technik des Witzes dienen, automatisch, ohne besondere

Absicht, während des Denkvorganges im Unbewußten entstehen. Liegen da nicht zwei verschiedene Auffassungen derselben Tatsache vor, die miteinander unverträglich scheinen? Ich glaube nicht; es sind allerdings zwei verschiedene Auffassungen, und sie verlangen miteinander in Einklang gebracht zu werden, aber sie widersprechen einander nicht. Die eine ist bloß der anderen fremd, und wenn wir eine Beziehung zwischen ihnen hergestellt haben, werden wir wahrscheinlich um ein Stück Erkenntnis weitergekommen sein. Daß solche Verdichtungen Quellen von Lustgewinn sind, verträgt sich sehr wohl mit der Voraussetzung, daß sie im Unbewußten leicht die Bedingungen zu ihrer Entstehung finden; wir sehen im Gegenteile die Motivierung für das Eintauchen ins Unbewußte 159 in dem Umstande, daß dort die lustbringende Verdichtung, welcher der Witz bedarf, sich leicht ergibt. Auch zwei andere Momente, welche für die erste Betrachtung einander völlig fremd scheinen und wie durch einen unerwünschten Zufall zusammentreffen, werden sich bei tieferem Eingehen als innig verknüpft, ja wesenseinig erkennen lassen. Ich meine die beiden Aufstellungen, daß der Witz einerseits während seiner Entwicklung auf der Stufe des Spieles, also im Kindesalter der Vernunft, solche lustbringende Verdichtungen hervorbringen konnte und daß er anderseits auf höheren Stufen dieselbe Leistung durch das Eintauchen des Gedankens ins Unbewußte vollbringt. Das Infantile ist nämlich die Quelle des Unbewußten, die unbewußten Denkvorgänge sind keine anderen, als welche im frühen Kindesalter einzig und allein hergestellt werden. Der Gedanke, der zum Zwecke der Witzbildung ins Unbewußte eintaucht, sucht dort nur die alte Heimstätte des einstigen Spieles mit Worten auf. Das Denken wird für einen Moment auf die kindliche Stufe zurückversetzt, um so der kindlichen Lustquelle wieder habhaft zu werden. Wüßte man es nicht bereits aus der Erforschung der Neurosenpsychologie, so müßte man beim Witz auf die Ahnung geraten, daß die sonderbare unbewußte Bearbeitung nichts anderes als der infantile Typus der Denkarbeit ist. Es ist bloß nicht sehr leicht, dieses infantile Denken mit seinen im Unbewußten des Erwachsenen erhaltenen Eigentümlichkeiten beim Kinde zu erhaschen, weil es meist sozusagen *in statu nascendi* korrigiert wird. In einer Reihe von Fällen gelingt es aber doch, und dann lachen wir jedesmal über die »Kinderdummheit«. Jede Aufdeckung eines solchen Unbewußten wirkt auf uns überhaupt als »komisch« [Fußnote].

Leichter zu fassen sind die Charaktere dieser unbewußten Denkvorgänge in den Äußerungen der Kranken bei manchen psychischen Störungen. Es ist sehr wahrscheinlich, daß wir nach des alten Griesinger Vermutung imstande wären, die Delirien der Geisteskranken zu verstehen und als Mitteilungen zu verwerten, wenn wir nicht die Anforderungen des bewußten Denkens an sie stellen, sondern sie mit unserer 160 Deutungskunst behandeln würden wie etwa die Träume [Fußnote]. Auch für den Traum haben wir ja seinerzeit die »Rückkehr des Seelenlebens auf den embryonalen Standpunkt« zur Geltung gebracht [Fußnote].

Wir haben an den Verdichtungsvorgängen die Bedeutung der Analogie von Witz und Traum so eingehend erörtert, daß wir uns im folgenden kürzer fassen dürfen. Wir wissen, daß die Verschiebungen bei der Traumarbeit auf die Einwirkung der Zensur des bewußten Denkens hindeuten, und werden demgemäß, wenn wir der Verschiebung unter den Techniken des Witzes begegnen, geneigt sein anzunehmen, daß auch bei der Witzbildung eine hemmende Macht eine Rolle spielt. Wir wissen auch bereits, daß dies ganz allgemein der Fall ist; das Bestreben des Witzes, die alte Lust am Unsinn oder die alte Wortlust zu gewinnen, findet bei normaler Stimmung an dem Einspruch der kritischen Vernunft eine Hemmung, die für jeden Einzelfall überwunden werden muß. Aber in der Art und Weise, wie die Witzarbeit diese Aufgabe löst, zeigt sich ein durchgreifender Unterschied zwischen dem Witz und dem Traum. In der Traumarbeit geschieht die Lösung dieser Aufgabe regelmäßig durch Verschiebungen, durch die Auswahl von Vorstellungen, welche weit genug entfernt von den beanstandeten sind, um Durchlaß bei der Zensur zu finden, und doch Abkömmlinge dieser sind, deren psychische Besetzung sie durch volle Übertragung auf sich übernommen haben. Die Verschiebungen fehlen darum bei keinem Traum und sind weit umfassender; nicht nur die Ablenkungen vom Gedankengang, sondern auch alle Arten der indirekten Darstellung sind zu den Verschiebungen zu rechnen, insbesondere der Ersatz eines bedeutsamen, aber anstößigen Elements durch ein indifferentes, aber der Zensur harmlos erscheinendes, welches wie eine entfernteste Anspielung an das erstere steht, der Ersatz durch eine Symbolik, ein Gleichnis, ein Kleines. Es ist nicht abzuweisen, daß Stücke dieser indirekten Darstellung bereits in den vorbewußten Gedanken des Traumes zustande kommen, so z. B. die symbolische und die Gleichnisdarstellung, weil sonst der Gedanke es überhaupt nicht zur Stufe des vorbewußten Ausdrucks gebracht hätte. Indirekte Darstellungen dieser Art und Anspielungen, deren Beziehung 161 zum Eigentlichen leicht auffindbar ist, sind ja zulässige und vielgebrauchte Ausdrucksmittel auch in unserem bewußten Denken. Die Traumarbeit übertreibt aber die Anwendung dieser Mittel der indirekten Darstellung ins Schrankenlose. Jede Art von Zusammenhang wird unter dem Drucke der Zensur zum Ersatz durch Anspielung gut genug, die Verschiebung von einem Element her ist auf jedes andere gestattet. Ganz besonders auffällig und für die Traumarbeit charakteristisch ist die Ersetzung der inneren Assoziationen (Ähnlichkeit, Kausalzusammenhang usw.) durch die sogenannten äußeren (Gleichzeitigkeit, Kontiguität im Raum, Gleichklang).

Alle diese Verschiebungsmittel kommen auch als Techniken des Witzes vor, aber wenn sie vorkommen, halten sie zumeist die Grenzen ein, die ihrer Anwendung im bewußten Denken gezogen sind, und sie können überhaupt fehlen, obwohl ja auch der Witz regelmäßig eine Hemmungsaufgabe zu erledigen hat. Man versteht dies Zurücktreten der Verschiebungen bei der Witzarbeit, wenn man sich erinnert, daß dem Witz ganz allgemein eine andere Technik zu Gebote steht, mit welcher er sich der Hemmung erwehrt, ja daß wir nichts gefunden haben, was charakteristischer für ihn wäre als gerade diese Technik. Der Witz schafft nämlich nicht Kompromisse wie der Traum, er weicht der Hemmung nicht aus, sondern er besteht darauf, das Spiel mit dem Wort oder dem Unsinn unverändert zu erhalten, beschränkt sich aber auf die Auswahl von Fällen, in denen dieses Spiel oder dieser Unsinn

doch gleichzeitig zulässig (Scherz) oder sinnreich (Witz) erscheinen kann, dank der Vieldeutigkeit der Worte und der Mannigfaltigkeit der Denkrelationen. Nichts scheidet den Witz besser von allen anderen psychischen Bildungen als diese seine Doppelseitigkeit und Doppelzüngigkeit, und wenigstens von dieser Seite haben sich die Autoren durch die Betonung des »Sinnes im Unsinn« der Erkenntnis des Witzes am meisten genähert.
Bei der ausnahmslosen Vorherrschaft dieser dem Witz besonderen Technik zur Überwindung seiner Hemmungen könnte man es überflüssig finden, daß er sich überhaupt noch in einzelnen Fällen der Verschiebungstechnik bedient, allein einerseits bleiben gewisse Arten dieser Technik als Ziele und Lustquellen für den Witz wertvoll, wie z. B. die eigentliche Verschiebung (Gedankenablenkung), die ja die Natur des Unsinns teilt, anderseits darf man nicht vergessen, daß die höchste Stufe des Witzes, der tendenziöse Witz, häufig zweierlei Hemmungen zu überwinden hat, die ihm selbst und die seiner Tendenz 162 entgegenstehenden (S. 96), und daß die Anspielungen und Verschiebungen ihm die letztere Aufgabe zu ermöglichen geeignet sind.
Die reichliche und zügellose Anwendung der indirekten Darstellung, der Verschiebungen und insbesondere Anspielungen in der Traumarbeit hat eine Folge, die ich nicht ihrer eigenen Bedeutung wegen erwähne, sondern weil sie der subjektive Anlaß für mich wurde, mich mit dem Problem des Witzes zu beschäftigen. Wenn man einem Unkundigen oder Ungewöhnten eine Traumanalyse mitteilt, in welcher also die sonderbaren, dem Wachdenken anstößigen Wege der Anspielungen und Verschiebungen dargelegt werden, deren sich die Traumarbeit bedient hat, so unterliegt der Leser einem ihm unbehaglichen Eindruck, erklärt diese Deutungen für »witzig«, erblickt aber in ihnen offenbar nicht gelungene Witze, sondern gezwungene und irgendwie gegen die Regeln des Witzes verstoßende. Dieser Eindruck ist nun leicht aufzuklären: er rührt daher, daß die Traumarbeit mit denselben Mitteln arbeitet wie der Witz, aber in der Anwendung derselben die Grenzen überschreitet, welche der Witz einhält. Wir werden auch alsbald hören, daß der Witz infolge der Rolle der dritten Person an eine gewisse Bedingung gebunden ist, welche den Traum nicht berührt.

Ein gewisses Interesse nehmen unter den Techniken, die Witz und Traum gemeinsam sind, die Darstellung durch das Gegenteil und die Verwendung des Widersinnes in Anspruch. Die erstere gehört zu den kräftig wirkenden Mitteln des Witzes, wie wir unter anderen an den Beispielen von »Überbietungswitz« ersehen konnten (S. 70 f.). Die Darstellung durchs Gegenteil vermochte sich übrigens der bewußten Aufmerksamkeit nicht wie die meisten anderen Witztechniken zu entziehen; wer den Mechanismus der Witzarbeit bei sich möglichst absichtlich in Tätigkeit zu bringen sucht, der habituelle Witzling, pflegt bald herauszufinden, daß man auf eine Behauptung am leichtesten mit einem Witz erwidert, wenn man deren Gegenteil festhält und es dem Einfall überläßt, den gegen dies Gegenteil zu befürchtenden Einspruch durch eine Umdeutung zu beseitigen. Vielleicht verdankt die Darstellung durchs Gegenteil solche Bevorzugung dem Umstände, daß sie den Kern einer anderen lustbringenden Ausdrucksweise des Gedankens bildet, für deren Verständnis wir das Unbewußte nicht zu bemühen brauchen. Ich meine 163 die *Ironie*, die sich dem Witze sehr annähert und zu den Unterarten der Komik gerechnet wird. Ihr Wesen besteht darin, das Gegenteil von dem, was man dem anderen mitzuteilen beabsichtigt, auszusagen, diesem aber den Widerspruch dadurch zu ersparen, daß man im Tonfall, in den begleitenden Gesten, in kleinen stilistischen Anzeichen – wenn es sich um schriftliche Darstellung handelt – zu verstehen gibt, man meine selbst das Gegenteil seiner Aussage. Die Ironie ist nur dort anwendbar, wo der andere das Gegenteil zu hören vorbereitet ist, so daß seine Neigung zum Widerspruch nicht ausbleiben kann. Infolge dieser Bedingtheit ist die Ironie der Gefahr, nicht verstanden zu werden, besonders leicht ausgesetzt. Sie bringt der sie anwendenden Person den Vorteil, daß sie die Schwierigkeiten direkter Äußerungen, z. B. bei Invektiven, leicht umgehen läßt; bei dem Hörer erzeugt sie komische Lust, wahrscheinlich, indem sie ihn zu einem Widerspruchsaufwand bewegt, der sofort als überflüssig erkannt wird. Ein solcher Vergleich des Witzes mit einer ihm nahestehenden Gattung des Komischen mag uns in der Annahme bestärken, daß die Beziehung zum Unbewußten das dem Witz Besondere ist, das ihn vielleicht auch von der Komik scheidet [Fußnote].
In der Traumarbeit fällt der Darstellung durchs Gegenteil eine noch weit größere Rolle zu als beim Witz. Der Traum liebt es nicht nur, zwei Gegensätze durch ein und dasselbe Mischgebilde darzustellen; er verwandelt auch so häufig ein Ding aus den Traumgedanken in sein Gegenteil, daß hieraus der Deutungsarbeit eine große Schwierigkeit erwächst. »Man weiß zunächst von keinem eines Gegenteils fähigen Elemente, ob es in den Traumgedanken positiv oder negativ enthalten ist.« [Fußnote]
Ich muß hervorheben, daß diese Tatsache noch keineswegs Verständnis gefunden hat. Sie scheint aber einen wichtigen Charakter des unbewußten Denkens anzudeuten, dem aller Wahrscheinlichkeit nach ein dem »Urteilen« vergleichbarer Vorgang abgeht. An Stelle der Urteilsverwerfung findet man im Unbewußten die »Verdrängung«. Die Verdrängung kann wohl richtig als die Zwischenstufe zwischen dem Abwehrreflex und der Verurteilung beschrieben werden [Fußnote].
164 Der Unsinn, die Absurdität, die so häufig im Traum vorkommt und ihm soviel unverdiente Verachtung zugezogen hat, ist doch niemals zufällig durch die Zusammenwürfelung von Vorstellungselementen entstanden, sondern jedesmal als von der Traumarbeit absichtlich zugelassen nachzuweisen und zur Darstellung von erbitterter Kritik und verächtlichem Widerspruch innerhalb der Traumgedanken bestimmt. Die Absurdität des Trauminhalts ersetzt also das Urteil: Es ist ein Unsinn, in den Traumgedanken. Ich habe in meiner *Traumdeutung* großen Nachdruck auf diesen Nachweis gelegt, weil ich den Irrtum, der Traum sei überhaupt kein psychisches Phänomen, der den Weg zur Erkenntnis des Unbewußten versperrt, auf diese Weise am eindringlichsten zu bekämpfen gedachte. Wir haben nun erfahren (bei der Auflösung gewisser tendenziöser Witze, S. 56 ff.), daß der Unsinn im Witze den gleichen

Zwecken der Darstellung dienstbar gemacht wird. Wir wissen auch, daß eine unsinnige Fassade des Witzes ganz besonders geeignet ist, den psychischen Aufwand bei dem Hörer zu steigern und somit auch den zur Abfuhr durch Lachen frei werdenden Betrag zu erhöhen. Außerdem aber wollen wir nicht daran vergessen, daß der Unsinn im Witz Selbstzweck ist, da die Absicht, die alte Lust am Unsinn wiederzugewinnen, zu den Motiven der Witzarbeit gehört. Es gibt andere Wege, um den Unsinn wiederzugewinnen und Lust aus ihm zu ziehen; Karikatur, Übertreibung, Parodie und Travestie bedienen sich derselben und schaffen so den »komischen Unsinn«. Unterwerfen wir diese Ausdrucksformen einer ähnlichen Analyse, wie wir sie am Witz geübt haben, so werden wir finden, daß sich bei ihnen allen kein Anlaß ergibt, unbewußte Vorgänge in unserem Sinne zur Erklärung heranzuziehen. Wir verstehen nun auch, warum der Charakter des »Witzigen« zur Karikatur, Übertreibung, Parodie als Zutat hinzukommen kann; es ist die Verschiedenheit des »psychischen Schauplatzes«, die dies ermöglicht [Fußnote].

Ich meine, die Verlegung der Witzarbeit in das System des Unbewußten ist uns um ein ganzes Stück wertvoller geworden, seitdem sie uns das Verständnis für die Tatsache eröffnet hat, daß die Techniken, an denen 165 der Witz doch haftet, anderseits nicht sein ausschließliches Gut sind. Manche Zweifel, die wir während unserer anfänglichen Untersuchung dieser Techniken fürs nächste zurückstellen mußten, finden nun ihre bequeme Lösung. Um so mehr verdient unsere Würdigung ein Bedenken, welches uns sagen möchte, daß die unleugbar vorhandene Beziehung des Witzes zum Unbewußten nur für gewisse Kategorien des tendenziösen Witzes richtig ist, während wir bereit sind, dieselbe auf alle Arten und Entwicklungsstufen des Witzes auszudehnen. Wir dürfen uns der Prüfung dieses Einwandes nicht entziehen.

Der sichere Fall der Witzbildung im Unbewußten ist anzunehmen, wenn es sich um Witze im Dienste unbewußter oder durchs Unbewußte verstärkter Tendenzen handelt, also bei den meisten »zynischen« Witzen. Dann zieht nämlich die unbewußte Tendenz den vorbewußten Gedanken zu sich herab ins Unbewußte, um ihn dort umzuformen, ein Vorgang, zu welchem das Studium der Neurosenpsychologie zahlreiche Analogien kennen gelehrt hat. Bei den tendenziösen Witzen anderer Art, beim harmlosen Witz und beim Scherz scheint aber diese herabziehende Kraft wegzufallen, steht also die Beziehung des Witzes zum Unbewußten in Frage.

Fassen wir aber nun den Fall des witzigen Ausdrucks eines an sich nicht wertlosen, im Zusammenhange der Denkvorgänge auftauchenden Gedankens ins Auge. Um diesen Gedanken zum Witz werden zu lassen, bedarf es offenbar einer Auswahl unter den möglichen Ausdrucksformen, damit gerade jene gefunden werde, welche den Wortlustgewinn mit sich bringt. Wir wissen aus unserer Selbstbeobachtung, daß nicht die bewußte Aufmerksamkeit diese Auswahl trifft; es wird derselben aber gewiß zugute kommen, wenn die Besetzung des vorbewußten Gedankens zur unbewußten erniedrigt wird, denn im Unbewußten werden die vom Wort ausgehenden Verbindungswege, wie wir aus der Traumarbeit erfahren haben, den Sachverbindungen gleichartig behandelt. Die unbewußte Besetzung bietet der Auswahl des Ausdrucks die weitaus günstigeren Bedingungen. Wir können übrigens ohne weiteres annehmen, daß die Ausdrucksmöglichkeit, welche den Wortlustgewinn enthält, in ähnlicher Weise herabziehend auf die noch schwankende Fassung des vorbewußten Gedankens wirkt wie im ersteren Falle die unbewußte Tendenz. Für den simpleren Fall des Scherzes dürfen wir uns vorstellen, daß eine allzeit lauernde Absicht, den Wortlustgewinn zu erreichen, sich 166 des Anlasses, der gerade im Vorbewußten gegeben ist, bemächtigt, um wiederum nach dem bekannten Schema den Besetzungsvorgang ins Unbewußte zu ziehen.

Ich wünschte gern, daß es mir möglich wäre, diesen einen entscheidenden Punkt in meiner Auffassung des Witzes einerseits klarer darzulegen, anderseits mit zwingenden Argumenten zu verstärken. Aber es handelt sich hier in Wahrheit nicht um ein zweifaches, sondern um ein und das nämliche Mißlingen. Ich kann eine klarere Darstellung nicht geben, weil ich keine weiteren Beweise für meine Auffassung habe. Dieselbe ist mir aus dem Studium der Technik und aus dem Vergleich mit der Traumarbeit erwachsen, und zwar nur von dieser einen Seite her; ich kann dann finden, daß sie den Eigentümlichkeiten des Witzes im ganzen vortrefflich angepaßt ist. Diese Auffassung ist nun eine erschlossene; gelangt man mit solchem Schluß nicht auf ein bekanntes, sondern vielmehr auf ein fremdes, dem Denken neuartiges Gebiet, so nennt man den Schluß eine »Hypothese« und läßt mit Recht die Beziehung der Hypothese zu dem Material, aus dem sie erschlossen ist, nicht als »Beweis« gelten. Als »bewiesen« gilt diese erst dann, wenn man auch auf anderem Wege zu ihr gelangen, sie als den Knotenpunkt auch anderer Zusammenhänge aufzeigen kann. Solcher Beweis ist aber bei unserer kaum erst beginnenden Kenntnis der unbewußten Vorgänge nicht zu haben. In der Erkenntnis, daß wir auf einem überhaupt noch nicht betretenen Boden stehen, begnügen wir uns also damit, von unserem Standpunkt der Beobachtung ein einziges, schmales und schwankes Brett ins Unergründete hinauszuschieben.

Wir werden nicht viel auf dieser Grundlage aufbauen. Bringen wir die verschiedenen Stufen des Witzes in Beziehung zu den für sie günstigen seelischen Dispositionen, so können wir etwa sagen: Der *Scherz* entspringt aus der heiteren Stimmung, der eine Neigung zur Herabminderung der seelischen Besetzungen eigentümlich scheint. Er bedient sich bereits aller charakteristischen Techniken des Witzes und erfüllt bereits die Grundbedingung desselben durch die Auswahl eines solchen Wortmaterials oder einer solchen Gedankenverknüpfung, wie sie sowohl den Anforderungen der Lustgewinnung als auch denen der verständigen Kritik genügen. Wir werden schließen, daß das Herabsinken der Gedankenbesetzung zur unbewußten Stufe, durch die heitere Stimmung erleichtert, schon beim Scherz zutreffe. Für den *harmlosen*, aber mit dem Ausdruck eines wertvollen Gedankens verknüpften *Witz* fällt diese Förderung durch die Stimmung weg; wir bedürfen hier der Annahme einer 167 besonderen *persönlichen Eignung*, die in der Leichtigkeit zum Ausdruck kommt, mit welcher die vorbewußte Besetzung fallengelassen und für einen Moment mit der unbewußten

vertauscht wird. Eine stets lauernde Tendenz, den ursprünglichen Lustgewinn des Witzes zu erneuern, wirkt hiebei herabziehend auf den noch schwankenden vorbewußten Ausdruck des Gedankens. In heiterer Stimmung sind wohl die meisten Menschen fähig, Scherze zu produzieren; die Eignung zum Witz ist nur bei wenigen Personen unabhängig von der Stimmung vorhanden. Endlich wirkt als kräftigste Anregung zur Witzarbeit das Vorhandensein starker, bis ins Unbewußte reichender Tendenzen, die eine besondere Eignung zur witzigen Produktion darstellen und uns erklären mögen, daß die subjektiven Bedingungen des Witzes so häufig bei neurotischen Personen erfüllt sind. Unter dem Einfluß starker Tendenzen kann auch der sonst Ungeeignete witzig werden.
Mit diesem letzten Beitrag, der wenn auch hypothetisch gebliebenen Aufklärung der Witzarbeit bei der ersten Person, ist aber unser Interesse am Witz strenggenommen erledigt. Es erübrigt uns etwa noch eine kurze Vergleichung des Witzes mit dem besser bekannten Traum, der wir die Erwartung vorausschicken werden, daß zwei so verschiedenartige seelische Leistungen neben der einen bereits gewürdigten Übereinstimmung nur noch Unterschiede erkennen lassen dürften. Der wichtigste Unterschied liegt in ihrem sozialen Verhalten. Der Traum ist ein vollkommen asoziales seelisches Produkt; er hat einem anderen nichts mitzuteilen; innerhalb einer Person als Kompromiß der in ihr ringenden seelischen Kräfte entstanden, bleibt er dieser Person selbst unverständlich und ist darum für eine andere völlig uninteressant. Nicht nur daß er keinen Wert auf Verständlichkeit zu legen braucht, er muß sich sogar hüten verstanden zu werden, da er sonst zerstört würde; er kann nur in der Vermummung bestehen. Er darf sich darum ungehindert des Mechanismus, der die unbewußten Denkvorgänge beherrscht, bis zu einer nicht mehr redressierbaren Entstellung bedienen. Der Witz dagegen ist die sozialste aller auf Lustgewinn zielenden seelischen Leistungen. Er benötigt oftmals dreier Personen und verlangt seine Vollendung durch die Teilnahme eines anderen an dem von ihm angeregten seelischen Vorgange. Er muß sich also an die Bedingung der Verständlichkeit binden, darf die im Unbewußten mögliche Entstellung durch Verdichtung und Verschiebung in keinem weiteren Ausmaße in Anspruch nehmen, als soweit dieselbe durch das Verständnis der dritten Person redressierbar ist. Im übrigen sind die beiden, Witz und Traum, auf ganz 168 verschiedenen Gebieten des Seelenlebens erwachsen und an weit voneinander entlegenen Stellen des psychologischen Systems unterzubringen. Der Traum ist immer noch ein, wiewohl unkenntlich gemachter, Wunsch; der Witz ist ein entwickeltes Spiel. Der Traum behält trotz all seiner praktischen Nichtigkeit die Beziehung zu den großen Interessen des Lebens bei; er sucht die Bedürfnisse auf dem regressiven Umwege der Halluzination zu erfüllen, und er verdankt seine Zulassung dem einzig während des Nachtzustandes regen Bedürfnis zu schlafen. Der Witz hingegen sucht einen kleinen Lustgewinn aus der bloßen, bedürfnisfreien Tätigkeit unseres seelischen Apparats zu ziehen, später einen solchen als Nebengewinn während der Tätigkeit desselben zu erhaschen, und gelangt so *sekundär* zu nicht unwichtigen, der Außenwelt zugewendeten Funktionen. Der Traum dient vorwiegend der Unlustersparnis, der Witz dem Lusterwerb; in diesen beiden Zielen treffen aber alle unsere seelischen Tätigkeiten zusammen.

VII

Der Witz und die Arten des Komischen

Wir haben uns den Problemen des Komischen auf eine ungewöhnliche Weise genähert. Es schien uns, daß der Witz, der sonst als eine Unterart der Komik betrachtet wird, genug der Eigentümlichkeiten biete, um direkt in Angriff genommen zu werden, und so sind wir seiner Beziehung zu der umfassenderen Kategorie des Komischen, solange es uns möglich war, ausgewichen, nicht ohne unterwegs einige fürs Komische verwertbare Hinweise aufzugreifen. Wir haben ohne Schwierigkeiten gefunden, daß das Komische sich sozial anders verhält als der Witz. Es kann sich mit nur zwei Personen begnügen, der einen, die das Komische findet, und der zweiten, an der es gefunden wird. Die dritte Person, der das Komische mitgeteilt wird, verstärkt den komischen Vorgang, fügt aber nichts Neues zu ihm hinzu. Beim Witz ist diese dritte Person zur Vollendung des lustbringenden Vorganges unentbehrlich; dagegen kann die zweite wegfallen, wo es sich nicht um tendenziösen, aggressiven Witz handelt. Der Witz wird gemacht, die Komik wird gefunden, und zwar zu allererst an Personen, erst in weiterer Übertragung auch an Objekten, Situationen u. dgl. Vom Witz wissen wir, daß nicht fremde Personen, sondern die eigenen Denkvorgänge die Quellen der zu fördernden Lust in sich bergen. Wir haben ferner gehört, daß der Witz gelegentlich unzugänglich gewordene Quellen der Komik wieder zu eröffnen weiß und daß das Komische häufig dem Witz als Fassade dient und ihm die sonst durch die bekannte Technik herzustellende Vorlust ersetzt (S. 143). Es deutet dies alles gerade nicht auf sehr einfache Beziehungen zwischen Witz und Komik hin. Anderseits haben sich die Probleme des Komischen als so komplizierte erwiesen, allen Lösungsbestrebungen der Philosophen bisher so erfolgreich getrotzt, daß wir die Erwartung nicht aufrechterhalten können, wir würden ihrer gleichsam durch einen Handstreich Meister werden, wenn wir von der Seite des Witzes her an sie herankommen. Auch brachten wir für die Erforschung des Witzes ein Instrument mit, welches anderen noch nicht gedient hatte, die Kenntnis der Traumarbeit; zur Erkenntnis des Komischen steht uns kein ähnlicher Vorteil zu Gebote, und wir dürfen daher 170 gewärtig sein, daß wir vom Wesen der Komik nichts anderes erkennen werden, als was sich uns bereits im Witz gezeigt hat, insofern derselbe dem Komischen zugehört und gewisse Züge desselben unverändert oder modifiziert in seinem eigenen Wesen führt.

Diejenige Gattung des Komischen, welche dem Witze am nächsten steht, ist das *Naive*. Das Naive wird wie das Komische im allgemeinen gefunden, nicht wie der Witz gemacht, und zwar kann das Naive überhaupt nicht gemacht werden, während beim rein Komischen auch ein Komischmachen, ein Hervorrufen der Komik in Betracht kommt. Das Naive muß sich ohne unser Dazutun ergeben an den Reden und Handlungen anderer Personen, die an der Stelle der *zweiten* Person beim Komischen oder beim Witze stehen. Das Naive entsteht, wenn sich jemand über eine

Hemmung voll hinaussetzt, weil eine solche bei ihm nicht vorhanden ist, wenn er sie also mühelos zu überwinden scheint. Bedingung für die Wirkung des Naiven ist, daß uns bekannt sei, er besitze diese Hemmung nicht, sonst heißen wir ihn nicht naiv, sondern frech, lachen nicht über ihn, sondern sind über ihn entrüstet. Die Wirkung des Naiven ist unwiderstehlich und scheint dem Verständnis einfach. Ein von uns gewohnheitsmäßig gemachter Hemmungsaufwand wird durch das Anhören der naiven Rede plötzlich unverwendbar und durch Lachen abgeführt; eine Ablenkung der Aufmerksamkeit braucht es dabei nicht, wahrscheinlich weil die Aufhebung der Hemmung direkt und nicht durch Vermittlung einer angeregten Operation erfolgt. Wir verhalten uns dabei analog der dritten Person des Witzes, welcher die Hemmungsersparung ohne eigene Bemühung geschenkt wird.
Nach den Einblicken in die Genese der Hemmungen, welche wir bei der Verfolgung der Entwicklung vom Spiel zum Witz gewonnen haben, wird es uns nicht wundern, daß das Naive zu allermeist am Kind gefunden wird, in weiterer Übertragung dann beim ungebildeten Erwachsenen, den wir als kindlich betreffs seiner intellektuellen Ausbildung auffassen können. Zum Vergleiche mit dem Witze bieten sich naive Reden natürlich besser als naive Handlungen, da Reden und nicht Handlungen die gewöhnlichen Äußerungsformen des Witzes sind. Es ist nun bezeichnend, daß man naive Reden wie die der Kinder ohne Zwang auch als »naive Witze« benennen kann. Die Übereinstimmung und die Begründung der Verschiedenheit zwischen Witz und Naivität wird uns an einigen Beispielen leicht ersichtlich werden.
Ein 3½jähriges Mädchen warnt seinen Bruder: »Du, iß nicht soviel von dieser Speise, sonst wirst du krank werden und mußt Bubizin nehmen.« »Bubizin?« fragt die Mutter, »was ist denn das?« »Wie ich krank war«, rechtfertigt sich das Kind, »habe ich ja auch Medizin nehmen müssen.« Das Kind ist der Meinung, daß das vom Arzt verschriebene Mittel Mädi-zin heißt, wenn es für das Mädi bestimmt ist, und schließt, daß es Bubi-zin heißen wird, wenn das Bubi es nehmen soll. Dies ist nun gemacht wie ein Wortwitz, der mit der Technik des Gleichklangs arbeitet, und könnte sich ja auch als wirklicher Witz zugetragen haben, in welchem Falle wir ihm halb widerwillig ein Lächeln geschenkt hätten. Als Beispiel einer Naivität scheint es uns ganz ausgezeichnet und macht uns laut lachen. Was stellt aber hier den Unterschied zwischen dem Witz und dem Naiven her? Offenbar nicht der Wortlaut oder die Technik, die für beide Möglichkeiten die gleichen sind, sondern ein für den ersten Anblick von beiden recht fernab liegendes Moment. Es handelt sich nur darum, ob wir annehmen, daß der Sprecher einen Witz beabsichtigt habe oder daß er – das Kind – im guten Glauben auf Grund seiner unkorrigierten Unwissenheit einen ernsthaften Schluß habe ziehen wollen. Nur der letztere Fall ist einer der Naivität. Auf ein solches Sichhineinversetzen der anderen Person in den psychischen Vorgang bei der produzierenden Person werden wir hier zuerst aufmerksam gemacht.
Die Untersuchung eines zweiten Beispieles wird diese Auffassung bestätigen. Ein Geschwisterpaar, ein 12jähriges Mädchen und ein 10jähriger Knabe, führen ein von ihnen selbst komponiertes Theaterstück vor einem Parterre von Onkeln und Tanten auf. Die Szene stellt eine Hütte am Meeresstrande dar. Im ersten Akt klagen die beiden Dichter-Schauspieler, ein armer Fischer und sein braves Weib, über die harten Zeiten und den schlechten Erwerb. Der Mann beschließt, auf seinem Boot über das weite Meer zu fahren, um anderswo den Reichtum zu suchen, und nach einem zärtlichen Abschied der beiden wird der Vorhang zugezogen. Der zweite Akt spielt einige Jahre später. Der Fischer ist als reicher Mann mit einem großen Geldbeutel zurückgekehrt und erzählt der Frau, die er vor der Hütte wartend antrifft, wie schön es ihm draußen geglückt ist. Die Frau unterbricht ihn stolz: Ich war aber auch nicht faul unterdessen, und öffnet seinen Blicken die Hütte, auf deren Boden man zwölf große Puppen als Kinder schlafen sieht ... An dieser Stelle des Schauspieles wurden die Darsteller durch ein sturmartiges Lachen der Zuschauer unterbrochen, welches sie sich nicht erklären konnten. Sie starrten verdutzt auf die lieben Verwandten hin, die sich soweit anständig benommen und gespannt zugehört hatten. Die Voraussetzung, unter der 172 dieses Lachen sich erklärt, ist die Annahme der Zuschauer, daß die jungen Dichter noch nichts von den Bedingungen der Entstehung der Kinder wissen und darum glauben können, eine Frau würde sich der in längerer Abwesenheit des Mannes geborenen Nachkommenschaft rühmen und ein Mann sich mit ihr freuen dürfen. Was die Dichter auf Grund solcher Unwissenheit produzierten, kann man aber als Unsinn, als Absurdität bezeichnen.
Ein drittes Beispiel wird uns eine noch andere Technik, die wir beim Witze kennengelernt haben, im Dienste des Naiven zeigen. Für ein kleines Mädchen wird eine »Französin« als Gouvernante aufgenommen, deren Person aber nicht ihren Beifall findet. Kaum daß die neu Engagierte sich entfernt hat, läßt die Kleine ihre Kritik verlauten: »Das soll eine Französin sein! Vielleicht heißt sie sich so, weil sie einmal bei einem Franzosen gelegen ist!« Dies könnte ein sogar erträglicher Witz sein – Doppelsinn mit Zweideutigkeit oder zweideutiger Anspielung, wenn das Kind von der Möglichkeit des Doppelsinnes eine Ahnung gehabt hätte. In Wirklichkeit hatte sie nur eine oft gehörte scherzhafte Behauptung der Unechtheit auf die ihr unsympathische Fremde übertragen. (»Das soll echtes Gold sein? Das ist vielleicht einmal bei Gold gelegen!«) Wegen dieser Unkenntnis des Kindes, die den psychischen Vorgang bei den verstehenden Zuhörern so gründlich abändert, wird seine Rede eine naive. Infolge dieser Bedingung gibt es aber auch ein mißverständlich Naives; man kann beim Kind eine Unwissenheit annehmen, die nicht mehr besteht, und Kinder pflegen sich häufig naiv zu stellen, um sich einer Freiheit zu bedienen, die ihnen sonst nicht zugestanden würde.
An diesen Beispielen kann man die Stellung des Naiven zwischen dem Witz und dem Komischen erläutern. Mit dem Witz stimmt das Naive (der Rede) im Wortlaut und im Inhalt überein, es bringt einen Wortmißbrauch, einen Unsinn oder eine Zote zustande. Aber der psychische Vorgang in der ersten produzierenden Person, der uns beim Witze so viel des Interessanten und Rätselhaften bot, entfällt hier völlig. Die naive Person vermeint sich ihrer Ausdrucksmittel und Denkwege in normaler und einfacher Weise bedient zu haben und weiß nichts von einer Nebenabsicht; sie zieht

aus der Produktion des Naiven auch keinen Lustgewinn. Alle Charaktere des Naiven bestehen nur in der Auffassung der anhörenden Person, die mit der dritten Person des Witzes zusammenfällt. Die produzierende Person erzeugt ferner das Naive mühelos; die komplizierte Technik, die beim Witz dazu bestimmt ist, die Hemmung durch die verständige Kritik zu lähmen, entfällt bei ihr, weil 173 sie diese Hemmung noch nicht besitzt, so daß sie Unsinn und Zote unmittelbar und ohne Kompromiß von sich geben kann. Insofern ist das Naive der Grenzfall des Witzes, der sich herausstellt, wenn man in der Formel der Witzbildung die Größe dieser Zensur auf Null heruntersetzt.

War es für die Wirksamkeit des Witzes Bedingung, daß beide Personen unter ungefähr gleichen Hemmungen oder inneren Widerständen stehen, so läßt sich also als Bedingung des Naiven erkennen, daß die eine Person Hemmungen besitze, deren die andere entbehrt. Bei der mit Hemmungen versehenen Person liegt die Auffassung des Naiven, ausschließlich bei ihr kommt der Lustgewinn, den das Naive bringt, zustande, und wir sind nahe daran zu erraten, daß diese Lust durch Hemmungsaufhebung entsteht. Da die Lust des Witzes der nämlichen Herkunft ist – ein Kern von Wort- und Unsinnslust und eine Hülle von Aufhebungs- und Erleichterungslust –, so begründet diese ähnliche Beziehung zur Hemmung die innere Verwandtschaft des Naiven mit dem Witze. Bei beiden entsteht die Lust durch Aufhebung von innerer Hemmung. Der psychische Vorgang bei der rezeptiven Person (mit der beim Naiven unser Ich regelmäßig zusammenfällt, während wir uns beim Witz auch an die Stelle der produktiven setzen können) ist aber im Falle des Naiven um soviel komplizierter, als der bei der produktiven Person im Vergleich mit dem Witze vereinfacht ist. Auf die rezeptive Person muß das gehörte Naive einerseits wirken wie ein Witz, wofür gerade unsere Beispiele Zeugnis ablegen können, denn ihr ist wie beim Witz die Aufhebung der Zensur durch die bloße Mühe des Anhörens ermöglicht worden. Aber nur ein Teil der Lust, die das Naive schafft, läßt diese Erklärung zu, ja selbst dieser wäre in anderen Fällen des Naiven, z. B. beim Anhören von naiven Zoten gefährdet. Man könnte auf eine naive Zote ohne weiteres mit der nämlichen Entrüstung reagieren, die sich etwa gegen die wirkliche Zote erhebt, wenn nicht ein anderes Moment uns diese Entrüstung ersparen und gleichzeitig den bedeutsameren Anteil der Lust am Naiven liefern würde.

Dieses andere Moment ist uns durch die vorhin erwähnte Bedingung gegeben, daß uns, um das Naive anzuerkennen, das Fehlen der inneren Hemmung bei der produzierenden Person bekannt sein müsse. Nur wenn dies gesichert ist, lachen wir, anstatt uns zu entrüsten. Wir ziehen also den psychischen Zustand der produzierenden Person in Betracht, versetzen uns in denselben, suchen ihn zu verstehen, indem wir ihn mit dem unserigen vergleichen. Aus solchem Sichhineinversetzen 174 und Vergleichen resultiert eine Ersparung von Aufwand, die wir durch Lachen abführen.

Man könnte die einfachere Darstellung bevorzugen, durch die Überlegung, daß die Person keine Hemmung zu überwinden brauchte, werde unsere Entrüstung überflüssig; das Lachen geschehe also auf Kosten der ersparten Entrüstung. Um diese im allgemeinen irreführende Auffassung fernzuhalten, will ich zwei Fälle schärfer sondern, die ich in obiger Darstellung vereinigt hatte. Das Naive, das vor uns hintritt, kann entweder von der Natur des Witzes sein wie in unseren Beispielen, oder von der Natur der Zote, des Anstößigen überhaupt, was dann besonders zutreffen wird, wenn es sich nicht als Rede, sondern als Handlung äußert. Dieser letztere Fall ist wirklich irreführend; man könnte für ihn annehmen, die Lust entstehe aus der ersparten und umgewandelten Entrüstung. Aber der erstere Fall ist der aufklärende. Die naive Rede, z. B. vom Bubizin, kann an sich wirken wie ein geringer Witz und zur Entrüstung keinen Anlaß geben; es ist dies gewiß der seltenere, aber der reinere und bei weitem lehrreichere Fall. Soweit wir nun daran denken, daß das Kind die Silben »Medi« in »Medizin« ernsthaft und ohne Nebenabsicht für identisch mit seinem eigenen Namen »Mädi« gehalten hat, erfährt die Lust am Gehörten eine Steigerung, die nichts mehr mit der Witzeslust zu tun hat. Wir betrachten jetzt das Gesagte von zweierlei Standpunkten, einmal so, wie es sich beim Kind ergeben hat, und dann so, wie sich es für uns ergeben würde, finden bei diesem Vergleich, daß das Kind eine Identität gefunden, eine Schranke überwunden hat, die für uns besteht, und dann geht es etwa so weiter, als ob wir uns sagen würden: Wenn du das Gehörte verstehen willst, kannst du dir den Aufwand für die Einhaltung dieser Schranke ersparen. Der bei solchem Vergleich frei gewordene Aufwand ist die Quelle der Lust am Naiven und wird durch Lachen abgeführt; es ist allerdings der nämliche, den wir sonst in Entrüstung verwandelt hätten, wenn das Verständnis der produzierenden Person und hier auch die Natur des Gesagten eine solche nicht ausschlössen. Nehmen wir aber den Fall des naiven Witzes als vorbildlich für den anderen Fall des naiv Anstößigen, so sehen wir, daß auch hier die Ersparung an Hemmung direkt aus der Vergleichung hervorgehen kann, daß wir nicht notwendig haben, eine beginnende und dann erstickte Entrüstung anzunehmen, und daß die letztere nur einer anderweitigen Verwendung des frei gewordenen Aufwandes entspricht, gegen welche beim Witze komplizierte Schutzeinrichtungen erforderlich waren.

175 Dieser Vergleich, diese Ersparung an Aufwand beim Sichhineinversetzen in den seelischen Vorgang der produzierenden Person, können für das Naive nur dann eine Bedeutung beanspruchen, wenn sie nicht ihm allein zukommen. In der Tat entsteht bei uns die Vermutung, daß dieser dem Witz völlig fremde Mechanismus ein Stück, vielleicht das wesentliche Stück des psychischen Vorganges beim Komischen ist. Von dieser Seite – es ist gewiß die wichtigste Ansicht des Naiven – stellt sich das Naive also als eine Art des Komischen dar. Was bei unseren Beispielen von naiven Reden zur Witzeslust dazukommt, ist »komische« Lust. Von dieser wären wir geneigt ganz allgemein anzunehmen, daß sie durch ersparten Aufwand bei Vergleichung der Äußerungen eines anderen mit den unserigen entstehe. Da wir aber hier vor weit ausgreifenden Anschauungen stehen, wollen wir vorerst die Würdigung des Naiven abschließen. Das Naive wäre also eine Art des Komischen, insofern seine Lust aus der Aufwanddifferenz

entspringt, die sich beim Verstehenwollen des anderen ergibt, und es näherte sich dem Witz durch die Bedingung, daß der bei der Vergleichung ersparte Aufwand ein Hemmungsaufwand sein muß [Fußnote].
Stellen wir noch rasch einige Übereinstimmungen und Unterscheidungen fest zwischen den Begriffen, zu denen wir zuletzt gelangt sind, und jenen, die seit langem in der Psychologie der Komik genannt werden. Das Sichhineinversetzen, Verstehenwollen ist offenbar nichts anderes als das »komische Leihen«, das seit Jean Paul in der Analyse des Komischen eine Rolle spielt; das »Vergleichen« des seelischen Vorganges beim anderen mit dem eigenen entspricht dem »psychologischen Kontrast«, für den wir hier endlich eine Stelle finden, nachdem wir beim Witze mit ihm nichts anzufangen wußten. In der Erklärung der komischen Lust weichen wir aber von vielen Autoren ab, bei denen die Lust durch das Hin- und Herschwanken der Aufmerksamkeit zwischen den kontrastierenden Vorstellungen entstehen soll. Wir wüßten einen solchen Mechanismus der Lust nicht zu begreifen, wir weisen darauf hin, daß bei der Vergleichung der Kontraste sich eine Aufwanddifferenz herausstellt, welche, wenn sie keine andere Verwendung erfährt, abfuhrfähig und dadurch Lustquelle wird [Fußnote].
176 An das Problem des Komischen selbst wagen wir uns nur mit Bangen heran. Es wäre vermessen zu erwarten, daß unsere Bemühungen etwas Entscheidendes zu dessen Lösung beitragen könnten, nachdem die Arbeiten einer großen Reihe von ausgezeichneten Denkern eine allseitig befriedigende Aufklärung nicht ergeben haben. Wir beabsichtigen wirklich nichts anderes als jene Gesichtspunkte, die sich uns als wertvoll für den Witz erwiesen haben, eine Strecke weit ins Gebiet des Komischen zu verfolgen.
Das Komische ergibt sich zunächst als ein unbeabsichtigter Fund aus den sozialen Beziehungen der Menschen. Es wird an Personen gefunden, und zwar an deren Bewegungen, Formen, Handlungen und Charakterzügen, wahrscheinlich ursprünglich nur an den körperlichen, später auch an den seelischen Eigenschaften derselben, beziehungsweise an deren Äußerungen. Durch eine sehr gebräuchliche Art von Personifizierung werden dann auch Tiere und unbelebte Objekte komisch. Das Komische ist indes der Ablösung von den Personen fähig, indem die Bedingung erkannt wird, unter welcher eine Person komisch erscheint. So entsteht das Komische der Situation, und mit solcher Erkenntnis ist die Möglichkeit vorhanden, eine Person nach Belieben komisch zu machen, indem man sie in Situationen versetzt, in denen ihrem Tun diese Bedingungen des Komischen anhängen. Die Entdeckung, daß man es in seiner Macht hat, einen anderen komisch zu machen, eröffnet den Zugang zu ungeahntem Gewinn an komischer Lust und gibt einer hochausgebildeten Technik den Ursprung. Man kann auch sich selbst ebensowohl komisch machen wie andere. Die Mittel, die zum Komischmachen dienen, sind: die Versetzung in komische Situationen, die Nachahmung, Verkleidung, Entlarvung, Karikatur, Parodie und Travestie u. a. Wie selbstverständlich, können diese Techniken in den Dienst feindseliger und aggressiver Tendenzen treten. Man kann eine Person komisch machen, um sie verächtlich werden zu lassen, um ihr den Anspruch auf Würde und Autorität zu benehmen. Aber selbst wenn solche Absicht dem Komischmachen regelmäßig zugrunde läge, brauchte dies nicht der Sinn des spontan Komischen zu sein.
Aus dieser ungeordneten Übersicht über das Vorkommen des Komischen ersehen wir bereits, daß ihm ein sehr ausgedehntes Ursprungsgebiet 177 zugesprochen werden muß und daß so spezialisierte Bedingungen, wie z. B. beim Naiven, beim Komischen nicht zu erwarten sind. Um der für das Komische gültigen Bedingung auf die Spur zu kommen, ist die Wahl eines Ausgangsfalles das Bedeutsamste; wir wählen die Komik der Bewegungen, weil wir uns erinnern, daß die primitivste Bühnendarstellung, die der Pantomime, sich dieses Mittels bedient, um uns lachen zu machen. Die Antwort, warum wir über die Bewegungen der Clowns lachen, würde lauten, weil sie uns übermäßig und unzweckmäßig erscheinen. Wir lachen über einen allzu großen Aufwand. Suchen wir die Bedingung außerhalb der künstlich gemachten Komik, also dort, wo sie sich unabsichtlich finden läßt. Die Bewegungen des Kindes erscheinen uns nicht komisch, obwohl das Kind zappelt und springt. Komisch ist es dagegen, wenn das Kind beim Schreibenlernen die herausgestreckte Zunge die Bewegungen des Federstiels mitmachen läßt; wir sehen in diesen Mitbewegungen einen überflüssigen Bewegungsaufwand, den wir uns bei der gleichen Tätigkeit ersparen würden. In gleicher Weise sind uns andere Mitbewegungen oder auch bloß übermäßig gesteigerte Ausdrucksbewegungen komisch auch bei Erwachsenen. So sind ganz reine Fälle dieser Art von Komik die Bewegungen, die der Kegelschieber ausführt, nachdem er die Kugel entlassen hat, solange er ihren Lauf verfolgt, als könnte er diesen noch nachträglich regulieren; so sind alle Grimassen komisch, welche den normalen Ausdruck der Gemütsbewegungen übertreiben, auch dann, wenn sie unwillkürlich erfolgen wie bei an Veitstanz (Chorea St. Viti) leidenden Personen; so werden die leidenschaftlichen Bewegungen eines modernen Dirigenten jedem Unmusikalischen komisch erscheinen, der ihre Notwendigkeit nicht zu verstehen weiß. Ja, von dieser Komik der Bewegungen zweigt das Komische der Körperformen und Gesichtszüge ab, indem diese aufgefaßt werden, als seien sie das Ergebnis einer zu weit getriebenen und zwecklosen Bewegung. Aufgerissene Augen, eine hakenförmig zum Mund abgebogene Nase, abstehende Ohren, ein Buckel, all dergleichen wirkt wahrscheinlich nur komisch, insofern die Bewegungen vorgestellt werden, die zum Zustandekommen dieser Züge notwendig wären, wobei Nase, Ohren und andere Körperteile der Vorstellung beweglicher gelten, als sie es in Wirklichkeit sind. Es ist ohne Zweifel komisch, wenn jemand »mit den Ohren wackeln« kann, und es wäre ganz gewiß noch komischer, wenn er die Nase heben oder senken könnte. Ein gutes Stück der komischen Wirkung, welche die Tiere auf uns äußern, kommt von der Wahrnehmung solcher Bewegungen an ihnen, die wir nicht nachahmen können.
178 Auf welche Weise gelangen wir aber zum Lachen, wenn wir die Bewegungen eines anderen als übermäßig und unzweckmäßig erkannt haben? Auf dem Wege der Vergleichung, meine ich, zwischen der am anderen beobachteten Bewegung und jener, die ich selbst an ihrer Statt ausgeführt hätte. Die beiden Verglichenen müssen natürlich auf

gleiches Maß gesetzt werden, und dieses Maß ist mein mit der Vorstellung der Bewegung in dem einen wie im anderen Falle verbundener Innervationsaufwand. Diese Behauptung bedarf der Erläuterung und weiterer Ausführung.
Was wir hier in Beziehung zueinander setzen, ist einerseits der psychische Aufwand bei einem gewissen Vorstellen und anderseits der Inhalt dieses Vorgestellten. Unsere Behauptung geht dahin, daß der erstere nicht allgemein und prinzipiell unabhängig sei vom letzteren, vom Vorstellungsinhalt, insbesondere daß die Vorstellung eines Großen einen Mehraufwand gegen die eines Kleinen erfordere. Solange es sich nur um die Vorstellung verschieden großer Bewegungen handelt, dürfte uns die theoretische Begründung unseres Satzes und sein Erweis durch die Beobachtung keine Schwierigkeiten bereiten. Es wird sich zeigen, daß in diesem Falle eine Eigenschaft der Vorstellung tatsächlich mit einer Eigenschaft des Vorgestellten zusammenfällt, obwohl die Psychologie uns sonst vor solcher Verwechslung warnt.
Die Vorstellung von einer bestimmt großen Bewegung habe ich erworben, indem ich diese Bewegung ausführte oder nachahmte, und bei dieser Aktion habe ich in meinen Innervationsempfindungen ein Maß für diese Bewegung kennengelernt [Fußnote].
Wenn ich nun eine ähnliche, mehr oder minder große Bewegung bei einem anderen wahrnehme, wird der sicherste Weg zum Verständnis – zur Apperzeption – derselben sein, daß ich sie nachahmend ausführe, und dann kann ich durch den Vergleich entscheiden, bei welcher Bewegung mein Aufwand größer war. Ein solcher Drang zur Nachahmung tritt gewiß beim Wahrnehmen von Bewegungen auf. In Wirklichkeit aber führe ich die Nachahmung nicht durch, so wenig wie ich noch buchstabiere, wenn ich durch das Buchstabieren das Lesen erlernt habe. An 179 Stelle der Nachahmung der Bewegung durch meine Muskeln setze ich das Vorstellen derselben vermittels meiner Erinnerungsspuren an die Aufwände bei ähnlichen Bewegungen. Das Vorstellen oder »Denken« unterscheidet sich vom Handeln oder Ausführen vor allem dadurch, daß es sehr viel geringere Besetzungsenergien in Verschiebung bringt und den Hauptaufwand vom Abfluß zurückhält. Auf welche Weise wird aber das quantitative Moment – das mehr oder minder Große – der wahrgenommenen Bewegung in der Vorstellung zum Ausdruck gebracht? Und wenn eine Darstellung der Quantität in der aus Qualitäten zusammengesetzten Vorstellung wegfällt, wie kann ich dann die Vorstellungen verschieden großer Bewegungen unterscheiden, den Vergleich anstellen, auf den es hier ankommt? Hier weist uns die Physiologie den Weg, indem sie uns lehrt, daß auch während des Vorstellens Innervationen zu den Muskeln ablaufen, die freilich nur einem bescheidenen Aufwand entsprechen. Es liegt aber jetzt sehr nahe anzunehmen, daß dieser das Vorstellen begleitende Innervationsaufwand zur Darstellung des quantitativen Faktors der Vorstellung verwendet wird, daß er größer ist, wenn eine große Bewegung vorgestellt wird, als wenn es sich um eine kleine handelt. Die Vorstellung der größeren Bewegung wäre also hier wirklich die größere, d. h. von größerem Aufwand begleitete Vorstellung.
Die Beobachtung zeigt nun unmittelbar, daß die Menschen gewöhnt sind, das Groß und Klein in ihren Vorstellungsinhalten durch mannigfachen Aufwand in einer Art von *Vorstellungsmimik* zum Ausdruck zu bringen. Wenn ein Kind oder ein Mann aus dem Volke oder ein Angehöriger gewisser Rassen etwas mitteilt oder schildert, so kann man leicht sehen, daß er sich nicht damit begnügt, seine Vorstellung durch die Wahl klarer Worte dem Hörer deutlich zu machen, sondern daß er auch den Inhalt derselben in seinen Ausdrucksbewegungen darstellt; er verbindet die mimische mit der wörtlichen Darstellung. Er bezeichnet zumal die Quantitäten und Intensitäten. »Ein hoher Berg«, dabei hebt er die Hand über seinen Kopf; »ein kleiner Zwerg«, dabei hält er sie nahe an den Boden. Er mag es sich abgewöhnt haben, mit den Händen zu malen, 180 so wird er es darum doch mit der Stimme tun, und wenn er sich auch darin beherrscht, so mag man wetten, daß er bei der Schilderung von etwas Großem die Augen aufreißt und bei der Darstellung von etwas Kleinem die Augen zusammendrückt. Es sind nicht seine Affekte, die er so äußert, sondern wirklich der Inhalt des von ihm Vorgestellten.
Soll man nun annehmen, daß dies Bedürfnis nach Mimik erst durch die Anforderung der Mitteilung geweckt wird, während doch ein gutes Stück dieser Darstellungsweise der Aufmerksamkeit des Hörers überhaupt entgeht? Ich glaube vielmehr, daß diese Mimik, wenn auch minder lebhaft, abgesehen von jeder Mitteilung besteht, daß sie auch zustande kommt, wenn die Person für sich allein vorstellt, etwas anschaulich denkt; daß diese Person dann das Groß und Klein an ihrem Körper ebenso wie während der Rede zum Ausdruck bringt, durch veränderte Innervation an ihren Gesichtszügen und Sinnesorganen wenigstens. Ja, ich kann mir denken, daß die dem Inhalt des Vorgestellten konsensuelle Körperinnervation der Beginn und Ursprung der Mimik zu Mitteilungszwecken war; sie brauchte ja nur gesteigert, dem anderen auffällig gemacht zu werden, um dieser Absicht dienen zu können. Wenn ich so die Ansicht vertrete, daß zu dem »Ausdruck der Gemütsbewegungen«, der als körperliche Nebenwirkung seelischer Vorgänge bekannt ist, dieser »Ausdruck des Vorstellungsinhalts« hinzugefügt werden sollte, so ist mir gewiß klar, daß meine auf die Kategorie des Großen und Kleinen bezüglichen Bemerkungen das Thema nicht erschöpfen. Ich wüßte selbst noch mancherlei dazuzutun, noch ehe man zu den Spannungsphänomenen gelangt, durch welche eine Person die Sammlung ihrer Aufmerksamkeit und das Niveau der Abstraktion, auf dem ihr Denken eben verweilt, körperlich anzeigt. Ich halte den Gegenstand für recht bedeutsam und glaube, daß die Verfolgung der Vorstellungsmimik auf anderen Gebieten der Ästhetik ähnlich nützlich sein dürfte wie hier für das Verständnis des Komischen.
Um nun zur Komik der Bewegung zurückzukehren, wiederhole ich, daß mit der Wahrnehmung einer bestimmten Bewegung der Impuls zu ihrer Vorstellung durch einen gewissen Aufwand gegeben sein wird. Ich mache also beim »Verstehenwollen«, bei der Apperzeption dieser Bewegung einen gewissen Aufwand, verhalte mich bei diesem Stück des seelischen Vorganges ganz so, als ob ich mich an die Stelle der beobachteten Person versetzte. Wahrscheinlich

gleichzeitig fasse ich aber das Ziel dieser Bewegung ins Auge und kann durch frühere Erfahrung das Maß von Aufwand abschätzen, welches zur Erreichung dieses Zieles erforderlich ist. 181 Ich sehe dabei von der beobachteten Person ab und benehme mich so, als ob ich selbst das Ziel der Bewegung erreichen wollte. Diese beiden Vorstellungsmöglichkeiten kommen auf einen Vergleich der beobachteten mit meiner eigenen Bewegung hinaus. Bei einer übermäßigen und unzweckmäßigen Bewegung des anderen wird mein Mehraufwand fürs Verständnis *in statu nascendi*, gleichsam in der Mobilmachung gehemmt, als überflüssig erklärt und ist für weitere Verwendung, eventuell für die Abfuhr durch Lachen frei. Dieser Art wäre, wenn andere günstige Bedingungen hinzutreten, die Entstehung der Lust an der komischen Bewegung, ein bei der Vergleichung mit der eigenen Bewegung als Überschuß unverwendbar gewordener Innervationsaufwand.

Wir merken nun, daß wir unsere Erörterungen nach zwei verschiedenen Richtungen fortzusetzen haben, erstens um die Bedingungen für die Abfuhr des Überschusses festzustellen, zweitens um zu prüfen, ob die anderen Fälle des Komischen sich ähnlich fassen lassen wie das Komische der Bewegung.

Wir wenden uns der letzteren Aufgabe zuerst zu und ziehen nach dem Komischen der Bewegung und Handlung das Komische in Betracht, das an den geistigen Leistungen und Charakterzügen des anderen gefunden wird.

Wir können den komischen Unsinn, wie er von unwissenden Kandidaten im Examen produziert wird, zum Muster der Gattung nehmen; schwieriger ist es wohl, von den Charakterzügen ein einfaches Beispiel zu geben. Es darf uns nicht irremachen, daß Unsinn und Dummheit, die so häufig komisch wirken, doch nicht in allen Fällen als komisch empfunden werden, ebenso wie die nämlichen Charaktere, über die wir das eine Mal als komisch lachen, andere Male uns als verächtlich oder hassenswert erscheinen können. Diese Tatsache, der Rechnung zu tragen wir nicht vergessen dürfen, deutet doch nur darauf hin, daß für die komische Wirkung noch andere Verhältnisse als die der uns bekannten Vergleichung in Betracht kommen, Bedingungen, denen wir in anderem Zusammenhange nachspüren können.

Das Komische, das an geistigen und seelischen Eigenschaften eines anderen gefunden wird, ist offenbar wiederum Ergebnis einer Vergleichung zwischen ihm und meinem Ich, aber merkwürdigerweise einer Vergleichung, die zumeist das entgegengesetzte Resultat geliefert hat wie im Falle der komischen Bewegung oder Handlung. In diesem letzteren Falle war es komisch, wenn der andere sich mehr Aufwand auferlegt 182 hatte, als ich zu gebrauchen glaubte; im Falle der seelischen Leistung wird es hingegen komisch, wenn der andere sich Aufwand erspart hat, den ich für unerläßlich halte, denn Unsinn und Dummheit sind ja Minderleistungen. Im ersteren Falle lache ich, weil er es sich zu schwer, im letzteren, weil er es sich zu leicht gemacht hat. Es kommt also scheinbar für die komische Wirkung nur auf die Differenz zwischen den beiden Besetzungsaufwänden – dem der »Einfühlung« und dem des Ichs – an und nicht darauf, zu wessen Gunsten diese Differenz aussagt. Diese unser Urteil zunächst verwirrende Sonderbarkeit schwindet aber, wenn man in Erwägung zieht, daß es in der Richtung unserer persönlichen Entwicklung zu einer höheren Kulturstufe liegt, unsere Muskelarbeit einzuschränken und unsere Gedankenarbeit zu steigern. Durch Erhöhung unseres Denkaufwandes erzielen wir eine Verringerung unseres Bewegungsaufwandes für die nämliche Leistung, von welchem Kulturerfolg ja unsere Maschinen Zeugnis ablegen [Fußnote].

Es fügt sich also einem einheitlichen Verständnis, wenn derjenige uns komisch erscheint, der für seine körperlichen Leistungen zu viel und für seine seelischen Leistungen zu wenig Aufwand im Vergleich mit uns treibt, und es ist nicht abzuweisen, daß unser Lachen in diesen beiden Fällen der Ausdruck der lustvoll empfundenen Überlegenheit ist, die wir uns ihm gegenüber zusprechen. Wenn das Verhältnis sich in beiden Fällen umkehrt, der somatische Aufwand des anderen geringer und sein seelischer größer gefunden wird als der unserige, dann lachen wir nicht mehr, dann staunen und bewundern wir [Fußnote].

Der hier erörterte Ursprung der komischen Lust aus der Vergleichung der anderen Person mit dem eigenen Ich – aus der Differenz zwischen dem Einfühlungsaufwand und dem eigenen – ist wahrscheinlich der genetisch bedeutsamste. Sicher steht aber, daß er nicht der einzige geblieben ist. Wir haben irgend einmal gelernt, von solcher Vergleichung zwischen dem anderen und dem Ich abzusehen und die lustbringende Differenz uns von nur einer Seite her zu holen, sei es von der Einfühlung her, sei es aus den Vorgängen im eigenen Ich, womit der Beweis erbracht ist, daß das Gefühl der Überlegenheit keine wesentliche Beziehung zur komischen Lust hat. Eine Vergleichung ist für die Entstehung 183 dieser Lust unentbehrlich; wir finden, daß diese Vergleichung statthat zwischen zwei rasch aufeinanderfolgenden und auf dieselbe Leistung bezüglichen Besetzungsaufwänden, die wir entweder auf dem Wege der Einfühlung in den anderen bei uns herstellen oder ohne solche Beziehung in unseren eigenen seelischen Vorgängen finden. Der erste Fall, bei dem die andere Person also noch eine Rolle spielt, nur nicht ihr Vergleich mit unserem Ich, ergibt sich, wenn die lustbringende Differenz der Besetzungsaufwände hergestellt wird durch äußere Einflüsse, die wir als »Situation« zusammenfassen können, weshalb diese Art Komik auch *Situationskomik* genannt wird. Die Eigenschaften der Person, welche das Komische liefert, kommen dabei nicht hauptsächlich in Betracht; wir lachen, auch wenn wir uns sagen müssen, daß wir in derselben Situation das nämliche hätten tun müssen. Wir ziehen hier die Komik aus dem Verhältnis des Menschen zur oft übermächtigen Außenwelt, als welche sich für die seelischen Vorgänge im Menschen auch die Konventionen und Notwendigkeiten der Gesellschaft, ja selbst seine eigenen leiblichen Bedürfnisse darstellen. Ein typischer Fall der letzten Art ist es, wenn jemand in einer Tätigkeit, die seine seelischen Kräfte in Anspruch nimmt, plötzlich gestört wird durch einen Schmerz oder ein exkrementelles Bedürfnis. Der Gegensatz, welcher uns bei der Einfühlung die komische Differenz liefert, ist der zwischen dem hohen Interesse vor der Störung und dem minimalen, welches er nach Eintritt der Störung noch für seine seelische Tätigkeit übrig hat. Die Person, die uns diese Differenz liefert, wird uns wiederum als eine

unterlegene komisch; sie ist aber nur unterlegen im Vergleiche mit ihrem früheren Ich und nicht im Vergleiche zu uns, da wir wissen, daß wir uns im gleichen Falle nicht anders benehmen könnten. Es ist aber bemerkenswert, daß wir dieses Unterliegen des Menschen nur im Falle der Einfühlung, also beim anderen komisch finden können, während wir selbst im Falle solcher und ähnlicher Verlegenheiten uns nur peinlicher Gefühle bewußt würden. Wahrscheinlich ermöglicht uns erst dieses Fernhalten des Peinlichen von unserer Person, die aus der Vergleichung der wechselnden Besetzungen sich ergebende Differenz als eine lustvolle zu genießen.

Die andere Quelle des Komischen, die wir in unseren eigenen Besetzungswandlungen finden, liegt in unseren Beziehungen zum Zukünftigen, welches wir gewohnt sind, durch unsere Erwartungsvorstellungen zu antizipieren. Ich nehme an, daß ein quantitativ bestimmter Aufwand unserer jedesmaligen Erwartungsvorstellung zugrunde liegt, der sich also im Falle der Enttäuschung um eine bestimmte Differenz 184 vermindert, und berufe mich hier wiederum auf die vorhin gemachten Bemerkungen über »Vorstellungsmimik«. Es scheint mir aber leichter, den wirklich mobil gemachten Besetzungsaufwand für die Fälle der Erwartung zu erweisen. Es ist für eine Reihe von Fällen ganz offenkundig, daß motorische Vorbereitungen den Ausdruck der Erwartung bilden, zunächst für alle Fälle, in denen das erwartete Ereignis Ansprüche an meine Motilität stellt, und diese Vorbereitungen sind ohne weiteres quantitativ bestimmbar. Wenn ich einen Ball aufzufangen erwarte, der mir zugeworfen wird, so versetze ich meinen Körper in Spannungen, die ihn befähigen sollen, dem Anprall des Balls standzuhalten, und die überschüssigen Bewegungen, die ich mache, wenn sich der aufgefangene Ball als zu leicht erweist, machen mich den Zuschauern komisch. Ich habe mich durch die Erwartung zu einem übermäßigen Bewegungsaufwand verführen lassen. Desgleichen, wenn ich z. B. eine für schwer gehaltene Frucht aus einem Korb hebe, die aber zu meiner Täuschung hohl, aus Wachs nachgeahmt ist. Meine Hand verrät durch ihr Emporschnellen, daß ich eine für den Zweck übergroße Innervation vorbereitet hatte, und ich werde dafür verlacht. Ja es gibt wenigstens einen Fall, in welchem der Erwartungsaufwand durch das physiologische Experiment am Tier unmittelbar meßbar aufgezeigt werden kann. In den Pawlowschen Versuchen über Speichelsekretionen werden Hunden, denen eine Speichelfistel angelegt worden ist, verschiedene Nahrungsmittel vorgezeigt, und die abgesonderten Mengen Speichel schwanken dann, je nachdem die Versuchsbedingungen die Erwartungen des Hundes, mit dem Vorgezeigten gefüttert zu werden, bestärkt oder getäuscht haben.

Auch wo das Erwartete bloß Ansprüche an meine Sinnesorgane und nicht an meine Motilität stellt, darf ich annehmen, daß die Erwartung sich in einer gewissen motorischen Verausgabung zur Spannung der Sinne, zur Abhaltung anderer nicht erwarteter Eindrücke äußert, und darf überhaupt die Einstellung der Aufmerksamkeit als eine motorische Leistung, die einem gewissen Aufwand gleichkommt, auffassen. Ich darf ferner voraussetzen, daß die vorbereitende Tätigkeit der Erwartung nicht unabhängig sein wird von der Größe des erwarteten Eindrucks, sondern daß ich das Groß oder Klein derselben mimisch durch einen größeren oder kleineren Vorbereitungsaufwand darstellen werde wie im Falle der Mitteilung und im Falle des Denkens ohne zu erwarten. Der Erwartungsaufwand wird sich allerdings aus mehreren Komponenten zusammensetzen, und auch für meine Enttäuschung wird verschiedenes in Betracht kommen, nicht nur ob das Eingetroffene sinnlich größer 185 oder kleiner ist als das Erwartete, sondern auch, ob es des großen Interesses würdig ist, welches ich für die Erwartung aufgeboten hatte. Ich werde auf diese Weise etwa dazu angeleitet, außer dem Aufwand für die Darstellung von Groß und Klein (der Vorstellungsmimik), den Aufwand für die Spannung der Aufmerksamkeit (Erwartungsaufwand) und bei anderen Fällen überdies den Abstraktionsaufwand in Betracht zu ziehen. Aber diese anderen Arten von Aufwand lassen sich leicht auf den für Groß und Klein zurückführen, da ja das Interessantere, das Erhabenere und selbst das Abstraktere nur besonders qualifizierte Spezialfälle des Größeren sind. Nehmen wir hinzu, daß nach Lipps u. a. der *quantitative* – und nicht der qualitative – Kontrast in erster Linie als Quelle der komischen Lust angesehen wird, so werden wir im ganzen damit zufrieden sein, daß wir das Komische der Bewegung zum Ausgangspunkt unserer Untersuchung gewählt haben.

In Ausführung des Kantschen Satzes, »das Komische sei eine in nichts zergangene Erwartung«, hat Lipps in seinem hier wiederholt zitierten Buche den Versuch gemacht, die komische Lust ganz allgemein aus der Erwartung abzuleiten. Trotz der vielen lehrreichen und wertvollen Ergebnisse, welche dieser Versuch zutage gefördert hat, möchte ich aber der von anderen Autoren geäußerten Kritik beipflichten, daß Lipps das Ursprungsgebiet des Komischen um vieles zu eng gefaßt hat und dessen Phänomene seiner Formel nicht ohne großen Zwang unterwerfen konnte.

Die Menschen haben sich nicht damit begnügt, das Komische zu genießen, wo sie im Erleben darauf stoßen, sondern danach gestrebt, es absichtlich herzustellen, und man erfährt mehr vom Wesen des Komischen, wenn man die Mittel studiert, welche zum Komischmachen dienen. Man kann vor allem das Komische an seiner eigenen Person zur Erheiterung anderer hervorrufen, z. B. indem man sich ungeschickt oder dumm stellt. Man erzeugt dann die Komik genauso, als ob man es wirklich wäre, indem man die Bedingung der Vergleichung, die zur Aufwanddifferenz führt, erfüllt; man macht sich selbst aber nicht lächerlich oder verächtlich dadurch, sondern kann unter Umständen sogar Bewunderung erzielen. Das Gefühl der Überlegenheit kommt beim anderen nicht zustande, 186 wenn er weiß, daß man sich bloß verstellt hat, und dies gibt einen guten neuerlichen Beweis für die prinzipielle Unabhängigkeit der Komik vom Überlegenheitsgefühl.

Als Mittel, einen anderen komisch zu machen, dient vor allem die Versetzung in Situationen, in denen man infolge der menschlichen Abhängigkeit von äußeren Verhältnissen, insbesondere sozialen Momenten, komisch wird, ohne

Rücksicht auf die persönlichen Eigenschaften des Betroffenen, also die Ausnützung der Situationskomik. Diese Versetzung in eine komische Situation mag eine reale sein (*a practical joke*), indem man jemandem ein Bein stellt, so daß er wie ein Ungeschickter hinfällt, ihn dumm erscheinen läßt, dadurch daß man seine Gläubigkeit ausnützt, ihm etwas Unsinniges einzureden sucht u. dgl., oder sie kann durch Rede oder Spiel fingiert werden. Es ist ein gutes Hilfsmittel der Aggression, in deren Dienst sich das Komischmachen zu stellen pflegt, daß die komische Lust unabhängig ist von der Realität der komischen Situation; so daß jeder eigentlich wehrlos dem Komischgemachtwerden ausgesetzt ist.

Es gibt aber noch andere Mittel zum Komischmachen, die eine besondere Würdigung verdienen und zum Teil auch neue Ursprünge der komischen Lust aufzeigen. Hieher gehört z. B. die *Nachahmung*, die dem Hörer eine ganz außerordentliche Lust gewährt und ihren Gegenstand komisch macht, auch wenn sie sich von der karikierenden Übertreibung noch fernhält. Es ist viel leichter, die komische Wirkung der *Karikatur* als die der bloßen Nachahmung zu ergründen. Karikatur, Parodie und Travestie, sowie deren praktisches Gegenstück: die Entlarvung, richten sich gegen Personen und Objekte, die Autorität und Respekt beanspruchen, in irgendeinem Sinne *erhaben* sind. Es sind Verfahren zur Herabsetzung, wie der glückliche Ausdruck der deutschen Sprache besagt [Fußnote]. Das Erhabene ist ein Großes im übertragenen, im psychischen Sinne, und ich möchte die Annahme machen oder vielmehr erneuern, daß dasselbe wie das somatisch Große durch einen Mehraufwand dargestellt wird. Es gehört wenig Beobachtung dazu, um festzustellen, daß ich, wenn ich vom Erhabenen rede, meine Stimme anders innerviere, andere Mienen mache und meine ganze Körperhaltung gleichsam in Einklang mit der Würde dessen zu bringen suche, was ich vorstelle. Ich lege mir einen feierlichen Zwang auf, nicht viel anders, als 187 wenn ich mich in die Gegenwart einer erhabenen Persönlichkeit, eines Monarchen, eines Fürsten der Wissenschaft begeben soll. Ich werde kaum irregehen, wenn ich annehme, daß diese andere Innervation der Vorstellungsmimik einem Mehraufwand entspricht. Den dritten Fall eines solchen Mehraufwandes finde ich wohl, wenn ich mich in abstrakten Gedankengängen anstatt in den gewohnten konkreten und plastischen Vorstellungen ergehe. Wenn nun die besprochenen Verfahren zur Herabsetzung des Erhabenen mich dieses wie ein Gewöhnliches vorstellen lassen, bei dem ich mich nicht zusammennehmen muß, in dessen idealer Gegenwart ich es mir »kommod« machen kann, wie die militärische Formel lautet, ersparen sie mir den Mehraufwand des feierlichen Zwanges, und der Vergleich dieser durch die Einfühlung angeregten Vorstellungsweise mit der bisher gewohnten, die sich gleichzeitig herzustellen sucht, schafft wiederum die Aufwanddifferenz, die durch Lachen abgeführt werden kann.

Die *Karikatur* stellt die Herabsetzung bekanntlich her, indem sie aus dem Gesamtausdrucke des erhabenen Objekts einen einzelnen an sich komischen Zug heraushebt, welcher übersehen werden mußte, solange er nur im Gesamtbilde wahrnehmbar war. Durch dessen Isolierung kann nun ein komischer Effekt erzielt werden, der sich auf das Ganze in unserer Erinnerung erstreckt. Bedingung ist dabei, daß nicht die Anwesenheit des Erhabenen selbst uns in der Disposition der Ehrerbietung festhalte. Wo ein solcher übersehener komischer Zug in Wirklichkeit fehlt, da schafft ihn die Karikatur unbedenklich durch die Übertreibung eines an sich nicht komischen. Es ist wiederum kennzeichnend für den Ursprung der komischen Lust, daß der Effekt der Karikatur durch solche Verfälschung der Wirklichkeit nicht wesentlich beeinträchtigt wird.

Parodie und *Travestie* erreichen die Herabsetzung des Erhabenen auf andere Weise, indem sie die Einheitlichkeit zwischen den uns bekannten Charakteren von Personen und deren Reden und Handlungen zerstören, entweder die erhabenen Personen oder deren Äußerungen durch niedrige ersetzen. Darin unterscheiden sie sich von der Karikatur, nicht aber durch den Mechanismus der Produktion von komischer Lust. Der nämliche Mechanismus gilt auch noch für die *Entlarvung*, die nur dort in Betracht kommt, wo jemand Würde und Autorität durch einen Trug an sich gerissen hat, die ihm in der Wirklichkeit abgenommen werden 188 müssen. Den komischen Effekt der Entlarvung haben wir durch einige Beispiele beim Witze kennengelernt, z. B. in jener Geschichte von der vornehmen Dame, die in den ersten Geburtswehen: *Ah, mon dieu* ruft, welcher der Arzt aber nicht eher Beistand leisten will, als bis sie: Ai, waih geschrien hat. Nachdem wir nun die Charaktere des Komischen kennengelernt haben, können wir nicht mehr bestreiten, daß diese Geschichte eigentlich ein Beispiel von komischer Entlarvung ist und keinen berechtigten Anspruch hat, ein Witz geheißen zu werden. An den Witz erinnert sie bloß durch die Inszenierung, durch das technische Mittel der »Darstellung durch ein Kleinstes«, hier also den Schrei, der zur Indikationsstellung ausreichend gefunden wird. Es bleibt indes bestehen, daß unser Sprachgefühl, wenn wir es zur Entscheidung anrufen, sich nicht dagegen sträubt, eine solche Geschichte einen Witz zu heißen. Wir mögen die Erklärung hiefür in der Überlegung finden, daß der Sprachgebrauch nicht von der wissenschaftlichen Einsicht in das Wesen des Witzes ausgeht, welche wir uns in dieser mühseligen Untersuchung erworben haben. Da es zu den Leistungen des Witzes gehört, verdeckte Quellen der komischen Lust wieder zugänglich zu machen (S. 98), kann in lockerer Analogie jeder Kunstgriff, der nicht offenkundige Komik an den Tag bringt, ein Witz genannt werden. Dies letztere trifft aber vorzugsweise für die Entlarvung zu, wie auch sonst für andere Methoden des Komischmachens [Fußnote].

Zur »*Entlarvung*« kann man auch jene uns schon bekannten Verfahren zum Komischmachen rechnen, welche die Würde des einzelnen Menschen herabsetzen, indem sie auf seine allgemeinmenschliche Gebrechlichkeit, besonders aber auf die Abhängigkeit seiner seelischen Leistungen von körperlichen Bedürfnissen aufmerksam machen. Die Entlarvung wird dann gleichbedeutend mit der Mahnung: Dieser und jener gleich einem Halbgott Bewunderte ist doch auch nur ein Mensch wie ich und du. Ferner gehören alle Bemühungen hieher, hinter dem Reichtum und der scheinbaren Freiheit der psychischen Leistungen den monotonen psychischen Automatismus bloßzulegen. Wir

haben Beispiele von solchen »Entlarvungen« bei den Heiratsvermittlerwitzen kennengelernt und wohl damals den Zweifel gefühlt, ob wir diese Geschichten mit Recht zu den Witzen rechnen. Wir können nun mit größerer Sicherheit entscheiden, daß die Anekdote von dem Echo, 189 welches alle Behauptungen des Heiratsvermittlers bekräftigt und zuletzt auch dessen Zugeständnis, die Braut habe einen Höcker, mit dem Ausrufe verstärkt: Aber, was für einen Höcker! im wesentlichen eine komische Geschichte ist, ein Beispiel von Entlarvung des psychischen Automatismus. Die komische Geschichte dient aber hier doch nur als Fassade; für jedermann, der auf den verborgenen Sinn der Heiratsvermittleranekdoten achten will, bleibt das Ganze ein vortrefflich inszenierter Witz. Wer nicht soweit eindringt, bleibt bei der komischen Geschichte stehen. Ähnliches gilt für den anderen Witz vom Heiratsvermittler, der, um einen Einwand zu widerlegen, schließlich durch den Ausruf: »Aber ich bitte Sie, wer wird denn solchen Leuten etwas leihen!« die Wahrheit zugesteht; eine komische Entlarvung als Fassade für einen Witz. Doch ist der Charakter des Witzes hier weit unverkennbarer, denn die Rede des Vermittlers ist gleichzeitig eine Darstellung durchs Gegenteil. Indem er beweisen will, daß die Leute reich sind, beweist er zugleich, daß sie nicht reich, sondern sehr arm sind. Witz und Komik kombinieren sich hier und lehren uns, daß die nämliche Aussage zugleich witzig und komisch sein kann.

Wir ergreifen gern die Gelegenheit, von der Komik der Entlarvung auf den Witz zurückzugehen, da ja die Klärung des Verhältnisses zwischen Witz und Komik, nicht die Wesensbestimmung des Komischen unsere eigentliche Aufgabe ist. Wir reihen darum dem Falle der Aufdeckung des psychischen Automatismus, für den uns das Gefühl, ob etwas komisch oder witzig sei, im Stiche gelassen hat, einen anderen an, in dem gleichfalls Witz und Komik sich miteinander verwirren, den Fall der Unsinnswitze. Unsere Untersuchung wird uns aber schließlich zeigen, daß für diesen zweiten Fall das Zusammentreffen von Witz und Komik theoretisch ableitbar ist.

Wir haben bei der Erörterung der Witztechniken gefunden, daß das Gewährenlassen solcher Denkweisen, wie sie im Unbewußten üblich sind und die im Bewußten nur als »Denkfehler« beurteilt werden können, das technische Mittel sehr vieler Witze ist, an deren Witzcharakter wir dann doch wieder zweifeln konnten, so daß wir geneigt waren, sie einfach als komische Geschichten zu klassifizieren. Wir konnten zu keiner Entscheidung über unseren Zweifel gelangen, weil uns zunächst der wesentliche Charakter des Witzes nicht bekannt war. Später fanden wir diesen, durch die Analogie mit der Traumarbeit geleitet, in der Kompromißleistung der Witzarbeit zwischen den Anforderungen der vernünftigen Kritik und dem Trieb, auf die alte Wort- und 190 Unsinnslust nicht zu verzichten. Was so als Kompromiß zustande kam, wenn der vorbewußte Ansatz des Gedankens für einen Moment der unbewußten Bearbeitung überlassen wurde, genügte in allen Fällen beiderlei Ansprüchen, präsentierte sich aber der Kritik in verschiedenen Formen und mußte sich verschiedene Beurteilungen von ihr gefallen lassen. Es war dem Witz das eine Mal gelungen, sich die Form eines bedeutungslosen, aber immerhin zulässigen Satzes zu erschleichen, das andere Mal sich im Ausdruck eines wertvollen Gedankens einzuschmuggeln; im Grenzfalle der Kompromißleistung aber hatte er auf die Befriedigung der Kritik verzichtet und war, trotzend auf die Lustquellen, über die er verfügte, als barer Unsinn vor ihr erschienen, hatte sich nicht gescheut, ihren Widerspruch wachzurufen, weil er darauf rechnen konnte, daß der Hörer die Verunstaltung seines Ausdrucks durch die unbewußte Bearbeitung redressieren und ihm so seinen Sinn wiedergeben würde.

In welchem Falle wird nun der Witz vor der Kritik als Unsinn erscheinen? Besonders dann, wenn er sich jener Denkweisen bedient, die im Unbewußten üblich, im bewußten Denken verpönt sind, also der Denkfehler. Gewisse der Denkweisen des Unbewußten sind nämlich auch für das Bewußte erhalten geblieben, z. B. manche Arten der indirekten Darstellung, die Anspielung usw., wenngleich deren bewußter Gebrauch größeren Beschränkungen unterliegt. Mit diesen Techniken wird der Witz bei der Kritik keinen oder geringen Anstoß erregen; dieser Erfolg tritt erst ein, wenn er sich auch jener Mittel als Technik bedient, von denen das bewußte Denken nichts mehr wissen will. Der Witz kann den Anstoß immer noch vermeiden, wenn er den angewandten Denkfehler verhüllt, ihn mit einem Schein von Logik verkleidet wie in der Geschichte von Torte und Likör, Lachs mit Mayonnaise und ähnlichen. Bringt er den Denkfehler aber unverhüllt, so ist der Einspruch der Kritik gewiß.

In diesem Falle kommt dem Witz nun etwas anderes zugute. Die Denkfehler, die er als Denkweisen des Unbewußten für seine Technik benützt, erscheinen der Kritik – wenn auch nicht regelmäßig so – als komisch. Das bewußte Gewährenlassen der unbewußten und als fehlerhaft verworfenen Denkweisen ist ein Mittel zur Erzeugung der komischen Lust, und dies ist leicht zu verstehen, denn zur Herstellung der vorbewußten Besetzung bedarf es gewiß eines größeren Aufwandes als zum Gewährenlassen der unbewußten. Indem wir beim Anhören des wie im Unbewußten gebildeten Gedankens diesen mit seiner Korrektur vergleichen, ergibt sich für uns die Aufwanddifferenz, aus welcher die 191 komische Lust hervorgeht. Ein Witz, der sich solcher Denkfehler als Technik bedient und darum unsinnig erscheint, kann also gleichzeitig komisch wirken. Kommen wir dem Witze nicht auf die Spur, so erübrigt uns wiederum nur die komische Geschichte, der Schwank.

Die Geschichte vom geborgten Kessel, der bei der Zurückstellung ein Loch hatte, wobei sich der Entlehner verantwortete, erstens habe er überhaupt keinen Kessel geborgt, zweitens sei dieser schon bei der Entlehnung durchlöchert gewesen, und drittens habe er ihn unversehrt, ohne Loch, zurückgestellt (S. 61), ist ein vortreffliches Beispiel einer rein komischen Wirkung durch Gewährenlassen unbewußter Denkweise. Gerade dieses Einanderaufheben von mehreren Gedanken, von denen jeder für sich gut motiviert ist, fällt im Unbewußten weg. Der Traum, an dem ja die Denkweisen des Unbewußten manifest werden, kennt dementsprechend auch kein Entweder-Oder [Fußnote], nur ein gleichzeitiges Nebeneinander. In jenem Traumbeispiel meiner *Traumdeutung*, das ich trotz seiner Komplikation zum Muster für die Deutungsarbeit gewählt habe [Fußnote], suche ich mich von dem

Vorwurf zu entlasten, daß ich die Schmerzen einer Patientin nicht durch psychische Kur zum Verschwinden gebracht habe. Meine Begründungen lauten: 1. sie sei selbst an ihrem Kranksein schuld, weil sie meine Lösung nicht annehmen wolle, 2. ihre Schmerzen seien organischer Herkunft, gehen mich also gar nichts an, 3. ihre Schmerzen hängen mit ihrer Witwenschaft zusammen, an der ich ja nicht schuld bin, 4. ihre Schmerzen rühren von einer Injektion mit verunreinigter Spritze her, die ihr ein anderer gegeben hat. Alle diese Gründe stehen nun so nebeneinander, als schlösse nicht der eine den anderen aus. Ich müßte für das »Und« des Traumes ein »Entweder-Oder« einsetzen, um dem Vorwurf des Unsinns zu entgehen.
Eine ähnliche komische Geschichte wäre die, daß sich in einem ungarischen Dorf der Schmied ein todwürdiges Verbrechen habe zuschulden kommen lassen, der Bürgermeister aber habe beschlossen, zur Sühne nicht den Schmied, sondern einen Schneider aufhängen zu lassen, denn es wären zwei Schneider im Dorfe ansässig, aber kein anderer Schmied, und Sühne müßte sein. Eine solche Verschiebung von der Person des Schuldigen auf einen anderen widerspricht natürlich allen Gesetzen bewußter 192 Logik, keineswegs aber der Denkweise des Unbewußten. Ich stehe nicht an, diese Geschichte komisch zu heißen, und doch habe ich die vom Kessel unter den Witzen angeführt. Ich gebe nun zu, daß auch letztere viel richtiger als »komisch« denn als witzig zu bezeichnen ist. Ich verstehe aber nun, wie es zugeht, daß mein sonst so sicheres Gefühl mich im Zweifel lassen kann, ob diese Geschichte komisch oder witzig ist. Es ist dies der Fall, in dem ich nach dem Gefühl die Entscheidung nicht treffen kann, wenn nämlich die Komik durch Aufdeckung der dem Unbewußten ausschließlich eigenen Denkweisen entsteht. Eine derartige Geschichte kann komisch und witzig zugleich sein; sie wird mir aber den Eindruck des Witzigen machen, auch wenn sie bloß komisch ist, weil die Verwendung der Denkfehler des Unbewußten mich an den Witz mahnt, ebenso wie vorhin (S. 188) die Veranstaltungen zur Aufdeckung verborgener Komik.
Ich muß Wert darauf legen, diesen heikelsten Punkt meiner Auseinandersetzungen, das Verhältnis des Witzes zur Komik, klarzustellen, und will darum das Gesagte durch einige negative Sätze ergänzen. Zunächst kann ich darauf aufmerksam machen, daß der hier behandelte Fall des Zusammentreffens von Witz und Komik mit dem vorigen (S. 188) nicht identisch ist. Es ist dies zwar eine feinere Unterscheidung, aber sie ist mit Sicherheit zu machen. Im vorigen Falle rührte die Komik von der Aufdeckung des psychischen Automatismus her. Dieser ist nun keineswegs dem Unbewußten allein eigentümlich und spielt auch keine auffällige Rolle unter den Techniken des Witzes. Die Entlarvung tritt nur zufällig zum Witze in Beziehung, indem sie einer anderen Technik des Witzes, z. B. der Darstellung durch das Gegenteil dient. Im Falle des Gewährenlassens unbewußter Denkweisen ist aber das Zusammentreffen von Witz und Komik ein notwendiges, weil dasselbe Mittel, das bei der ersten Person des Witzes zur Technik der Lustentbindung verwendet wird, seiner Natur nach bei der dritten Person komische Lust erzeugt. Man könnte in die Versuchung geraten, diesen letzten Fall zu verallgemeinern, und die Beziehung des Witzes zur Komik darin suchen, daß die Wirkung des Witzes auf die dritte Person nach dem Mechanismus der komischen Lust erfolgt. Aber davon ist keine Rede, die Berührung mit dem Komischen trifft keineswegs für alle oder auch nur die meisten Witze zu; in den meisten Fällen sind Witz und Komik vielmehr reinlich zu scheiden. So oft es dem Witz gelingt, dem Anschein des Unsinnigen zu entgehen, also bei den meisten Doppelsinn- und 193 Anspielungswitzen, ist von einer dem Komischen ähnlichen Wirkung beim Hörer nichts zu entdecken. Man mache die Probe an den früher mitgeteilten Beispielen oder an einigen neuen, die ich anführen kann.
Glückwunschtelegramm zum 70. Geburtstag eines Spielers: »*Trente et quarante*.« (Zerteilung mit Anspielung.)
Hevesi beschreibt einmal den Prozeß der Tabakfabrikation: »Die hellgelben Blätter ... wurden da in eine *Beize getunkt* und in dieser *Tunke gebeizt*.« (Mehrfache Verwendung des nämlichen Materials.)
Madame de Maintenon wurde Mme. de *Maintenant* genannt. (Namensmodifikation.)
Prof. Kästner sagt zu einem Prinzen, der sich während einer Demonstration vor das Fernrohr gestellt: »Mein Prinz, ich weiß wohl, daß Sie *durchlauchtig* sind, aber Sie sind nicht durchsichtig.«
Graf Andrássy wurde der *Minister des schönen Äußeren* genannt.
Man könnte ferner glauben, daß wenigstens alle Witze mit Unsinnsfassade komisch erscheinen und so wirken müssen. Allein ich erinnere hier daran, daß solche Witze sehr oft eine andere Wirkung auf den Hörer haben, Verblüffung und Neigung zur Ablehnung hervorrufen (s. S. 130, Anm. 43). Es kommt also offenbar darauf an, ob der Unsinn des Witzes als komischer oder als gemeiner, barer Unsinn erscheint, wofür wir die Bedingung noch nicht erforscht haben. Wir verbleiben demnach bei dem Schlusse, daß der Witz seiner Natur nach vom Komischen zu sondern ist und nur einerseits in gewissen speziellen Fällen, anderseits in der Tendenz, Lust aus intellektuellen Quellen zu gewinnen, mit ihm zusammentrifft.
Während dieser Untersuchungen über die Beziehungen von Witz und Komik enthüllt sich uns nun jener Unterschied, den wir als den bedeutsamsten betonen müssen und der gleichzeitig auf einen psychologischen Hauptcharakter der Komik hinweist. Die Quelle der Lust des Witzes mußten wir in das Unbewußte verlegen; keine Veranlassung zur gleichen Lokalisation ist für das Komische erfindlich. Vielmehr deuten alle Analysen, die wir bisher angestellt haben, darauf hin, daß die Quelle der komischen Lust die Vergleichung zweier Aufwände ist, die wir beide dem Vorbewußten zuordnen müssen. Witz und Komik unterscheiden sich vor allem in der psychischen Lokalisation; *der Witz ist sozusagen der Beitrag zur Komik aus dem Bereich des Unbewußten.*

---

194 Wir brauchen uns nicht zu beschuldigen, daß wir uns in eine Abschweifung eingelassen haben, da ja das Verhältnis des Witzes zur Komik der Anlaß ist, welcher uns zur Untersuchung des Komischen gedrängt hat. Es ist aber wohl an der Zeit, daß wir zu unserem dermaligen Thema zurückkehren, zur Behandlung der Mittel, welche dem

Komischmachen dienen. Wir haben die Erörterung der Karikatur und der Entlarvung vorausgeschickt, weil wir aus ihnen beiden einige Anknüpfungen für die Analyse der Komik der *Nachahmung* entnehmen können. Die Nachahmung ist wohl zumeist mit Karikatur, Übertreibung einiger sonst nicht auffälliger Züge versetzt und trägt auch den Charakter der Herabsetzung an sich. Doch scheint ihr Wesen hiemit nicht erschöpft; es ist unleugbar, daß sie an sich eine außerordentlich ergiebige Quelle der komischen Lust darstellt, indem wir gerade über die Treue der Nachahmung besonders lachen. Es ist nicht leicht, hiefür eine befriedigende Aufklärung zu geben, wenn man sich nicht der Ansicht von Bergson (1900) anschließen will, durch welche die Komik der Nachahmung nahe an die durch Aufdeckung des psychischen Automatismus herangerückt wird. Bergson meint, daß alles dasjenige komisch wirkt, was bei einer lebenden Person an einen unbelebten Mechanismus denken läßt. Seine Formel hiefür lautet: *Mécanisation de la vie.* Er erklärt die Komik der Nachahmung, indem er an ein Problem anknüpft, welches Pascal in seinen *Pensées* aufgestellt, warum man bei der Vergleichung zweier ähnlicher Gesichter lache, von denen keines an sich komisch wirke. »Das Lebende soll sich nach unserer Erwartung niemals völlig ähnlich wiederholen. Wo wir solche Wiederholung finden, vermuten wir jedesmal einen Mechanismus, der hinter diesem Lebenden steckt.« Wenn man zwei Gesichter von zu weitgehender Ähnlichkeit sieht, denkt man an zwei Abdrücke aus derselben Form oder an ein ähnliches Verfahren der mechanischen Herstellung. Kurz, die Ursache des Lachens wäre in diesen Fällen die Abweichung des Lebenden gegen das Leblose hin; wir können sagen, die Degradierung des Lebenden zum Leblosen (loc. cit.). Wenn wir diese einschmeichelnden Ausführungen Bergsons gelten lassen, fällt es uns übrigens nicht schwer, seine Ansicht unserer eigenen Formel zu unterwerfen. Durch die Erfahrung belehrt, daß jedes Lebende ein anderes ist und eine Art von Aufwand von unserem Verständnis fordert, finden wir uns enttäuscht, wenn wir infolge vollkommener Übereinstimmung oder täuschender Nachahmung 195 keines neuen Aufwandes bedürfen. Wir sind aber enttäuscht im Sinne der Erleichterung, und der überflüssig gewordene Erwartungsaufwand wird durch Lachen abgeführt. Die nämliche Formel würde auch alle bei Bergson gewürdigten Fälle der komischen Erstarrung (*raideur*), der professionellen Gewohnheiten, fixen Ideen und bei jedem Anlaß wiederholten Redensarten decken. Alle diese Fälle würden auf den Vergleich des Erwartungsaufwandes mit dem zum Verständnis des sich gleich Gebliebenen erforderlichen ausgehen, wobei die größere Erwartung sich auf die Beobachtung der individuellen Mannigfaltigkeit und Plastizität des Lebenden stützt. Bei der Nachahmung wäre also nicht die Situations-, sondern die Erwartungskomik die Quelle der komischen Lust.

Da wir die komische Lust allgemein von einer Vergleichung ableiten, obliegt es uns, auch das Komische des Vergleichs selbst zu untersuchen, welcher ja gleichfalls als Mittel zum Komischmachen dient. Unser Interesse für diese Frage wird eine Steigerung erfahren, wenn wir uns erinnern, daß uns oft auch im Falle des Gleichnisses das »Gefühl«, ob etwas ein Witz oder bloß komisch zu nennen sei, im Stiche zu lassen pflegt (s. S. 78 f.).

Das Thema verdiente freilich mehr Sorgfalt, als wir ihm von unserem Interesse her zuteil werden lassen können. Die Haupteigenschaft, nach welcher wir beim Gleichnis fragen, ist, ob dasselbe treffend ist, d. h. ob es auf eine wirklich vorhandene Übereinstimmung zweier verschiedener Objekte aufmerksam macht. Die ursprüngliche Lust am Wiederfinden des Gleichen (Groos, 1899, S. 153) ist nicht das einzige Motiv, welches den Gebrauch der Vergleichung begünstigt; es kommt hinzu, daß das Gleichnis einer Verwendung fähig ist, welche eine Erleichterung der intellektuellen Arbeit mit sich bringt, wenn man nämlich, wie zumeist üblich, das Unbekanntere mit dem Bekannteren, das Abstrakte mit dem Konkreten vergleicht und durch diesen Vergleich das Fremdere und Schwierigere erläutert. Mit jeder solchen Vergleichung, speziell des Abstrakten mit dem Sachlichen, ist eine gewisse Herabsetzung und eine gewisse Ersparung an Abstraktionsaufwand (im Sinne einer Vorstellungsmimik) verbunden, doch reicht dieselbe natürlich nicht hin, um den Charakter des Komischen deutlich hervortreten zu lassen. Dieser taucht nicht plötzlich, sondern allmählich aus der Erleichterungslust der Vergleichung auf; es gibt reichlich Fälle, die bloß ans Komische streifen, bei denen man zweifeln könnte, ob sie den komischen Charakter zeigen. Unzweifelhaft komisch wird die 196 Vergleichung, wenn der Niveauunterschied des Abstraktionsaufwandes zwischen beiden Verglichenen sich steigert, wenn etwas Ernstes und Fremdes, insbesondere intellektueller oder moralischer Natur, in den Vergleich mit etwas Banalem und Niedrigem gezogen wird. Die vorherige Erleichterungslust und der Beitrag aus den Bedingungen der Vorstellungsmimik mögen etwa den allmählichen, durch quantitative Verhältnisse bestimmten Übergang des allgemein Lustvollen in das Komische bei der Vergleichung erklären. Ich gehe wohl Mißverständnissen aus dem Wege, indem ich hervorhebe, daß ich die komische Lust beim Gleichnis nicht aus dem Kontrast der beiden Verglichenen, sondern aus der Differenz der beiden Abstraktionsaufwände ableite. Das schwer zu fassende Fremde, Abstrakte, eigentlich intellektuell Erhabene wird nun durch die behauptete Übereinstimmung mit einem vertrauten Niedrigen, bei dessen Vorstellung jeder Abstraktionsaufwand wegfällt, selbst als etwas ebenso Niedriges entlarvt. Die Komik der Vergleichung reduziert sich also auf einen Fall von Degradierung.

Der Vergleich kann nun, wie wir früher gesehen haben, witzig sein ohne die Spur von komischer Beimengung, dann nämlich, wenn er gerade der Herabsetzung ausweicht. So ist der Vergleich der Wahrheit mit einer Fackel, die man nicht durch ein Gedränge tragen kann, ohne jemandem den Bart zu versengen, rein witzig, weil er eine erloschene Redensart (»Die Fackel der Wahrheit«) vollwertig nimmt, und gar nicht komisch, weil die Fackel als Objekt einer gewissen Vornehmheit, obwohl sie ein konkreter Gegenstand ist, nicht entbehrt. Ein Vergleich kann aber leicht ebensowohl witzig sein als auch komisch, und zwar das eine unabhängig vom anderen, indem die Vergleichung ein Behelf für gewisse Techniken des Witzes, z. B. die Unifizierung oder die Anspielung wird. So ist der Nestroysche Vergleich der Erinnerung mit einem »Magazin« (S. 82) gleichzeitig komisch und witzig, ersteres wegen der außerordentlichen Herabsetzung, die sich der psychologische Begriff im Vergleich mit einem »Magazin« gefallen

lassen muß, das andere aber, weil der, welcher den Vergleich gebraucht, ein Kommis ist, in dieser Vergleichung also eine ganz unerwartete Unifizierung zwischen der Psychologie und seiner Berufstätigkeit herstellt. Die Heinesche Zeile »Bis mir endlich alle Knöpfe rissen an der Hose der Geduld« erscheint zunächst bloß als ein ausgezeichnetes Beispiel eines komisch erniedrigenden Vergleichs; bei näherer Überlegung muß man ihr aber auch den Charakter des Witzigen zugestehen, da der Vergleich als Mittel der Anspielung ins Bereich des Obszönen einschlägt und 197 es so zustande bringt, die Lust am Obszönen frei zu machen. Aus dem nämlichen Material entsteht für uns durch ein freilich nicht ganz zufälliges Zusammentreffen gleichzeitig komischer und witziger Lustgewinn; mögen die Bedingungen des einen auch die Entstehung des anderen fördern, für das »Gefühl«, welches uns angeben soll, ob hier Witz oder Komik vorliegt, ist solche Vereinigung ein verwirrender Einfluß, und erst eine von der Lustdisposition unabhängig gewordene aufmerksame Untersuchung kann die Entscheidung bringen.
So verlockend es wäre, diesen intimeren Bedingtheiten des komischen Lustgewinnes nachzuspüren, so muß doch der Autor sich vorhalten, daß weder seine Vorbildung noch sein täglicher Beruf ihn berechtigen, seine Untersuchungen weit hinaus über die Sphäre des Witzes zu erstrecken, und darf eingestehen, daß gerade das Thema der komischen Vergleichung ihm seine Inkompetenz fühlbar macht.
Wir lassen uns also gern daran mahnen, daß viele Autoren die scharfe begriffliche und sachliche Scheidung zwischen Witz und Komik nicht anerkennen, zu der wir uns veranlaßt sahen, und daß diese den Witz einfach als das »Komische der Rede« oder »der Worte« hinstellen. Zur Prüfung dieser Ansicht wollen wir uns je ein Beispiel von absichtlicher und von unfreiwilliger Komik der Rede für den Vergleich mit dem Witze auswählen. Wir haben bereits an einer früheren Stelle bemerkt, daß wir uns sehr wohl imstande glauben, komische Rede von witziger Rede zu unterscheiden.
»Mit einer Gabel und mit Müh'
zog ihn die Mutter aus der Brüh'«
ist bloß komisch; Heines Satz von den vier Kasten der Bevölkerung Göttingens
Professoren, Studenten, Philister und Vieh
ist aber exquisit witzig.
Für die absichtliche Komik der Rede nehme ich Stettenheims »Wippchen« als Muster. Man nennt Stettenheim witzig, weil er in besonderem Grade die Geschicklichkeit besitzt, das Komische hervorzurufen. Der Witz, den man »hat«, im Gegensatz zu dem, den man »macht«, ist in der Tat durch diese Fähigkeit zutreffend bestimmt. Es ist unleugbar, daß die Briefe des Bernauer Korrespondenten Wippchen auch 198 witzig sind, insoferne sie reichlich Witze jeder Art, darunter ernsthaft gelungene (»festlich entkleidet« von einer Parade bei Wilden) eingestreut enthalten; was diesen Produktionen aber ihren eigentümlichen Charakter verleiht, sind nicht diese vereinzelten Witze, sondern das in ihnen fast überreichlich quellende Komische der Rede. »Wippchen« ist gewiß eine ursprünglich satirisch gemeinte Figur, eine Modifikation des G. Freytagschen Schmock, einer jener Ungebildeten, die mit dem Bildungsschatz der Nation Handel und Mißbrauch treiben, aber das Behagen an den bei ihrer Darstellung erzielten komischen Effekten hat beim Autor offenbar die satirische Tendenz allmählich in den Hintergrund gedrängt. Die Produktionen Wippchens sind zum großen Teil »komischer Unsinn«; der durch Häufung solcher Leistungen erzielten Luststimmung hat sich der Autor – übrigens mit Recht – bedient, um neben durchaus Zulässigem allerlei Abgeschmacktes vorzubringen, was für sich allein nicht zu vertragen wäre. Der Unsinn Wippchens erscheint nun als ein spezifischer infolge einer besonderen Technik. Faßt man diese »Witze« näher ins Auge, so fallen einige Gattungen besonders auf, die der ganzen Produktion ihr Gepräge geben. Wippchen bedient sich vorwiegend der Zusammensetzungen (Verschmelzungen), der Modifikationen bekannter Redensarten und Zitate und der Ersetzungen einzelner banaler Elemente in diesen durch meist anspruchsvollere, höherwertige Ausdrucksmittel. Das geht allerdings nahe an die Techniken des Witzes heran.
Verschmelzungen sind z. B. (aus der Vorrede und den ersten Seiten der ganzen Reihe ausgesucht):
»Die Türkei hat Geld wie Heu am Meere«; was aus den beiden Redensarten:
»Geld wie Heu«
»Geld wie Sand am Meere«
zusammengeflickt ist. Oder: »Ich bin nichts mehr als eine entlaubte Säule, die von entschwundener Pracht zeugt«, verdichtet aus »entlaubter Stamm« und »eine Säule, die usw.« Oder: »Wo ist der Ariadnefaden, der aus der Skylla dieses Augiasstalles herausleitet?«, wozu drei griechische Sagen je ein Element beigesteuert haben.
Die Modifikationen und Ersetzungen kann man ohne viel Zwang zusammenfassen; ihr Charakter ergibt sich aus nachstehenden, Wippchen 199 eigentümlichen Beispielen, in denen regelmäßig ein anderer, geläufiger, meist banaler, zum Gemeinplatz herabgesunkener Wortlaut durchschimmert:
»Mir Papier und Tinte höher zu hängen.« Man sagt: einem den Brotkorb höher hängen bildlich für: einen unter erschwerende Bedingungen versetzen. Warum sollte man dieses Bild also nicht auf anderes Material erstrecken dürfen?
»Schlachten, in denen die Russen einmal den Kürzeren, einmal den Längeren ziehen.« Nur die erstere Redensart ist bekanntlich im Gebrauche; nach der Ableitung derselben wäre es sogar nicht unsinnig, auch die andere in Aufnahme zu bringen.
»Schon früh regte sich in mir der Pegasus.« Mit dem Rückersatz »der Dichter« ist dies eine durch häufigen Gebrauch bereits entwertete selbstbiographische Wendung. »Pegasus« eignet sich zwar nicht zum Ersatz für »Dichter«, steht aber in Gedankenrelation zu ihm und ist ein hochklingendes Wort.

»So durchlebte ich dornenvolle Kinderschuhe.« Durchaus ein Bildnis anstatt eines einfachen Wortes. »Die Kinderschuhe austreten« ist eines der Bilder, die mit dem Begriff Kindheit zusammenhängen.
Aus der Fülle anderer Produktionen Wippchens kann man manche als Beispiele reiner Komik hervorheben, z. B. als komische Enttäuschung: Stundenlang wogte das Gefecht, endlich blieb es unentschieden, oder als komische Entlarvung (der Unwissenheit): Klio, die Meduse der Geschichte; Zitate wie: *Habent sua fata morgana.* Unser Interesse wecken aber eher die Verschmelzungen und Modifikationen, weil sie bekannte Techniken des Witzes wiederbringen. Man vergleiche z. B. zu den Modifikationen Witze wie: Er hat eine große Zukunft hinter sich – Er hat ein Ideal vor dem Kopf – die Lichtenbergschen Modifikationswitze: Neue Bäder heilen gut u. dgl. Sind die Produktionen Wippchens mit der gleichen Technik nun Witze zu heißen, oder wodurch unterscheiden sie sich von solchen?
Es ist gewiß nicht schwierig, darauf zu antworten. Erinnern wir uns daran, daß der Witz dem Hörer ein Doppelgesicht zeigt, ihn zu zwei verschiedenen Auffassungen zwingt. Bei den Unsinnswitzen, wie die letzterwähnten, lautet die eine Auffassung, die nur den Wortlaut 200 berücksichtigt, er sei ein Unsinn; die andere, die den Andeutungen folgend beim Hörer den Weg durch das Unbewußte zurücklegt, findet den ausgezeichneten Sinn. Bei den witzähnlichen Produktionen Wippchens ist das eine der Angesichte des Witzes leer, wie verkümmert; ein Januskopf, aber nur ein Angesicht ausgebildet. Man gerät auf nichts, wenn man sich von der Technik ins Unbewußte verlocken läßt. Aus den Verschmelzungen wird man zu keinem Fall geführt, in dem die beiden Verschmolzenen wirklich einen neuen Sinn ergeben; diese fallen bei einem Versuch der Analyse gänzlich auseinander. Die Modifikationen und Ersetzungen führen wie beim Witz auf einen gebräuchlichen und bekannten Wortlaut, aber die Modifikation oder Ersetzung sagt selbst nichts anderes und in der Regel auch nichts Mögliches oder Brauchbares. Es bleibt also für diese »Witze« nur die eine Auffassung als Unsinn übrig. Man kann nun nach Belieben darüber entscheiden, ob man solche Produktionen, die sich von einem der wesentlichsten Charaktere des Witzes frei gemacht haben, »schlechte« Witze oder überhaupt nicht Witze heißen will.
Unzweifelhaft machen solche verkümmerte Witze einen komischen Effekt, den wir uns auf mehr als eine Weise zurechtlegen können. Entweder entsteht die Komik aus der Aufdeckung der Denkweisen des Unbewußten wie in früher betrachteten Fällen, oder es ist der Vergleich mit dem vollkommenen Witz, aus dem die Lust hervorgeht. Es hindert uns nichts anzunehmen, daß beiderlei Entstehungsweisen der komischen Lust hier zusammentreffen. Es ist nicht abzuweisen, daß gerade die unzulängliche Anlehnung an den Witz den Unsinn hier zu einem komischen Unsinn macht.
Es gibt nämlich andere leicht zu durchschauende Fälle, in denen solche Unzulänglichkeit durch den Vergleich mit dem zu Leistenden den Unsinn unwiderstehlich komisch werden läßt. Das Gegenstück des Witzes, das Rätsel, kann uns hiefür vielleicht bessere Beispiele als der Witz selbst geben. Eine Scherzfrage lautet z. B.: Was ist das: Es hängt an der Wand und man kann sich an ihm die Hände abtrocknen? Es wäre ein dummes Rätsel, wenn die Antwort lauten würde: Ein Handtuch. Diese Antwort wird vielmehr zurückgewiesen. – Nein, ein Hering. – Aber um Gottes willen, heißt dann der entsetzte Einwand, ein Hering hängt doch nicht an der Wand. – Du kannst ihn ja hinhängen. – Aber wer wird sich denn an einem Hering die Hände abtrocknen? – Nun, sagt die beschwichtigende Antwort, du mußt ja nicht. – Diese durch zwei typische Verschiebungen gegebene 201 Aufklärung zeigt, wieviel dieser Frage zu einem wirklichen Rätsel fehlt, und wegen dieser absoluten Unzulänglichkeit erscheint sie anstatt bloß unsinnig dumm – unwiderstehlich komisch. Auf solche Weise, durch Nichteinhaltung wesentlicher Bedingungen können also Witz, Rätsel und anderes, die an sich komische Lust nicht ergeben, zu Quellen komischer Lust gemacht werden.
Noch geringere Schwierigkeiten bereitet dem Verständnis der Fall der unfreiwilligen Komik der Rede, den wir etwa in den Gedichten der Friederike Kempner (1891) in uns beliebender Häufigkeit verwirklicht finden können.
Gegen die Vivisektion.

Ein unbekanntes Band der Seelen kettet
Den Menschen an das arme Tier.
Das Tier hat einen Willen – ergo Seele –
Wenn auch 'ne kleinere als wir.

Oder ein Gespräch zwischen zärtlichen Ehegatten:
Der Kontrast.

»Wie glücklich bin ich«, ruft sie leise,
»Auch ich«, sagt lauter ihr Gemahl,
»Es macht mich deine Art und Weise
Sehr stolz auf meine gute Wahl!«

Hier ist nun nichts, was an den Witz erinnert. Ohne Zweifel ist es aber die Unzulänglichkeit dieser »Dichtungen«, die sie komisch macht, die ganz außerordentliche Plumpheit ihrer Ausdrucksweise, die an die alltäglichsten oder dem Zeitungsstil entnommenen Redensarten gebunden ist, die einfältige Beschränktheit ihrer Gedanken, das Fehlen jeder Spur von poetischer Denk- oder Redensweise. Bei alledem ist es nicht selbstverständlich, daß wir die Gedichte der Kempner komisch finden; viele ähnliche Produktionen finden wir bloß herzlich schlecht, belachen sie nicht, sondern ärgern uns über sie. Gerade die Größe des Abstandes von unseren Anforderungen an ein Gedicht drängt aber zur komischen Auffassung; wo diese Differenz geringer ausfiele, wären wir eher zur Kritik als zum Lachen geneigt.
Ferner wird die komische Wirkung bei den Gedichten der Kempner durch andere Nebenumstände gesichert, durch die unverkennbare gute Absicht der Verfasserin und durch eine gewisse, unseren Spott oder unseren Ärger

entwaffnende Gefühlsinnigkeit, die wir hinter ihren hilflosen Phrasen verspüren. Wir werden hier an ein Problem gemahnt, dessen Würdigung wir uns aufgeschoben haben. Die 202 Aufwanddifferenz ist gewiß die Grundbedingung der komischen Lust, aber die Beobachtung zeigt, daß aus solcher Differenz nicht jedesmal Lust hervorgeht. Welche Bedingungen müssen hinzukommen oder welche Störungen hintangehalten werden, damit die komische Lust sich aus der Aufwanddifferenz wirklich ergeben könne? Ehe wir uns aber der Beantwortung dieser Frage zuwenden, wollen wir als Abschluß der vorigen Erörterungen feststellen, daß das Komische der Rede nicht zusammenfällt mit dem Witz, der Witz also etwas anderes sein muß als das Komische der Rede.

Im Begriffe, nun an die Beantwortung der letztgestellten Frage, nach den Bedingungen der Entstehung komischer Lust aus der Aufwanddifferenz heranzutreten, dürfen wir uns eine Erleichterung gestatten, die uns selbst nicht anders als zur Lust gereichen kann. Die genaue Beantwortung dieser Frage wäre identisch mit einer erschöpfenden Darstellung der Natur des Komischen, zu der wir uns weder die Fähigkeit noch die Befugnis zusprechen können. Wir werden uns wiederum damit begnügen, das Problem des Komischen nur so weit zu beleuchten, bis es sich deutlich von dem des Witzes abhebt.

Allen Theorien des Komischen ist von ihren Kritikern der Einwurf gemacht worden, daß ihre Definition das für die Komik Wesentliche übersieht. Das Komische beruht auf einem Vorstellungskontrast; ja, insofern dieser Kontrast komisch und nicht anders wirkt. Das Gefühl der Komik rührt vom Zergehen einer Erwartung her; ja, wenn diese Enttäuschung nicht gerade peinlich ist. Die Einwürfe sind ohne Zweifel berechtigt, aber man überschätzt sie, wenn man aus ihnen schließt, daß das wesentliche Kennzeichen des Komischen bisher der Auffassung entschlüpft ist. Was die Allgemeingültigkeit jener Definitionen beeinträchtigt, sind Bedingungen, die für die Entstehung der komischen Lust unerläßlich sind, ohne daß man das Wesen der Komik in ihnen suchen müßte. Die Abweisung der Einwendungen und die Aufklärung der Widersprüche gegen die Definitionen des Komischen wird uns allerdings erst leicht, wenn wir die komische Lust aus der Vergleichsdifferenz zweier Aufwände hervorgehen lassen. Die komische Lust und der Effekt, an dem sie erkannt wird, das Lachen, können erst dann entstehen, wenn diese Differenz unverwendbar und abfuhrfähig wird. Wir gewinnen keinen Lusteffekt, sondern höchstens ein flüchtiges Lustgefühl, an dem 203 der komische Charakter nicht hervortritt, wenn die Differenz, sobald sie erkannt wird, eine andere Verwendung erfährt. Wie beim Witz besondere Veranstaltungen getroffen sein müssen, um die anderweitige Verwendung des als überflüssig erkannten Aufwandes zu verhüten, so kann auch die komische Lust nur unter Verhältnissen entstehen, welche diese letztere Bedingung erfüllen. Die Fälle, in denen in unserem Vorstellungsleben solche Aufwanddifferenzen entstehen, sind daher ungemein zahlreich; die Fälle, in denen das Komische aus ihnen hervorgeht, vergleichsweise recht selten.

Zwei Bemerkungen drängen sich dem Beobachter auf, der die Bedingungen für die Entstehung des Komischen aus der Aufwanddifferenz auch nur flüchtig überblickt, erstens daß es Fälle gibt, in denen sich die Komik regelmäßig und wie notwendig einstellt, und im Gegensatze zu ihnen andere, in denen dies durchaus von den Bedingungen des Falles und dem Standpunkt des Beobachters abhängig erscheint; zweitens aber, daß ungewöhnlich große Differenzen sehr häufig ungünstige Bedingungen durchbrechen, so daß das komische Gefühl diesen zum Trotz entsteht. Man könnte mit Bezug auf den ersten Punkt zwei Klassen aufstellen, die des unabweisbar Komischen und die des gelegentlich Komischen, obwohl man von vornherein darauf verzichten müßte, in der ersten Klasse die Unabweisbarkeit des Komischen frei von Ausnahmen zu finden. Es wäre verlockend, den für beide Klassen maßgebenden Bedingungen nachzugehen.

Wesentlich für die zweite Klasse gelten die Bedingungen, von denen man einen Teil als die »Isolierung« des komischen Falles zusammengefaßt hat. Eine nähere Zerlegung macht etwa folgende Verhältnisse kenntlich:

a) Die günstigste Bedingung für die Entstehung der komischen Lust ergibt die allgemein heitere Stimmung, in welcher man »zum Lachen aufgelegt« ist. Bei toxischer Heiterstimmung erscheint fast alles komisch, wahrscheinlich durch Vergleich mit dem Aufwande in normaler Verfassung. Witz, Komik und alle ähnlichen Methoden des Lustgewinnes aus seelischer Tätigkeit sind ja weiter nichts als Wege, um diese heitere Stimmung – Euphorie –, wenn sie nicht als allgemeine Disposition der Psyche vorhanden ist, von einem einzelnen Punkte aus wiederzugewinnen.

b) Ähnlich begünstigend wirkt die Erwartung des Komischen, die Einstellung auf die komische Lust. Daher reichen bei der Absicht, komisch 204 zu machen, wenn sie vom anderen geteilt wird, Differenzen von so geringer Höhe aus, daß sie wahrscheinlich übersehen worden wären, wenn sie sich im absichtslosen Erleben ereignet hätten. Wer eine komische Lektüre vornimmt oder zu einer Posse ins Theater geht, dankt es dieser Absicht, daß er dann über Dinge lacht, die in seinem gewöhnlichen Leben kaum einen Fall des Komischen für ihn ergeben hätten. Er lacht zuletzt bei der Erinnerung gelacht zu haben, bei der Erwartung zu lachen, wenn er den komischen Darsteller erst auftreten sieht, ehe dieser den Versuch unternehmen konnte, ihn zum Lachen zu bringen. Man gesteht darum auch zu, daß man sich nachträglich schämt, worüber man im Theater lachen konnte.

c) Ungünstige Bedingungen für die Komik ergeben sich aus der Art der seelischen Tätigkeit, welche das Individuum im Moment beschäftigt. Vorstellungs- oder Denkarbeit, welche ernste Ziele verfolgt, stört die Abfuhrfähigkeit der Besetzungen, deren sie ja für ihre Verschiebungen bedarf, so daß nur unerwartet große Aufwanddifferenzen zur komischen Lust durchbrechen können. Der Komik ungünstig sind ganz besonders alle Weisen des Denkvorganges, die sich vom Anschaulichen weit genug entfernen, um die Vorstellungsmimik aufhören zu lassen; bei abstraktem Nachdenken ist für die Komik überhaupt kein Raum mehr, außer wenn diese Denkweise plötzlich unterbrochen wird.

d) Die Gelegenheit zur Entbindung komischer Lust schwindet auch, wenn die Aufmerksamkeit gerade auf die Vergleichung eingestellt ist, aus welcher die Komik hervorgehen kann. Unter solchen Umständen verliert seine komische Kraft, was sonst am sichersten komisch wirkt. Eine Bewegung oder eine geistige Leistung kann nicht komisch für den werden, dessen Interesse eben darauf gerichtet ist, sie mit einem ihm klar vorschwebenden Maße zu vergleichen. So findet der Prüfer den Unsinn nicht komisch, den der Examinierte in seiner Unwissenheit produziert; er ärgert sich über ihn, während die Kollegen des Geprüften, die sich weit mehr dafür interessieren, welches Geschick dieser haben wird, als wieviel er weiß, denselben Unsinn herzlich belachen. Der Turn- oder Tanzlehrer hat nur selten ein Auge für das Komische der Bewegungen bei seinen Schülern, und dem Prediger entgeht durchaus das Komische an den Charakterfehlern der Menschen, das der Lustspieldichter so wirksam herauszufinden weiß. Der komische Prozeß verträgt nicht die Überbesetzung durch die Aufmerksamkeit, er muß durchaus unbeachtet vor sich gehen können, übrigens darin dem Witze ganz ähnlich. Es widerspräche aber der Nomenklatur der 205 »Bewußtseinsvorgänge«, deren ich mich in der *Traumdeutung* mit gutem Grunde bedient habe, wollte man ihn einen notwendigerweise unbewußten nennen. Er gehört vielmehr dem Vorbewußten an, und man kann für solche Vorgänge, die sich im Vorbewußten abspielen und der Aufmerksamkeitsbesetzung, mit welcher Bewußtsein verbunden ist, entbehren, passend den Namen »automatische« verwenden. Der Prozeß der Vergleichung der Aufwände muß automatisch bleiben, wenn er komische Lust erzeugen soll.
e) Es ist überaus störend für die Komik, wenn der Fall, aus dem sie entstehen soll, gleichzeitig zu starker Affektentbindung Anlaß gibt. Die Abfuhr der wirksamen Differenz ist dann in der Regel ausgeschlossen. Affekte, Disposition und Einstellung des Individuums im jeweiligen Falle lassen es verständlich werden, daß das Komische mit dem Standpunkt der einzelnen Person auftaucht oder schwindet, daß es ein absolut Komisches nur in Ausnahmsfällen gibt. Die Abhängigkeit oder Relativität des Komischen ist darum weit größer als die des Witzes, der sich niemals ergibt, der regelmäßig gemacht wird und bei dessen Herstellung bereits auf die Bedingungen, unter denen er Annahme findet, geachtet werden kann. Die Affektentwicklung ist aber die intensivste unter den die Komik störenden Bedingungen und wird in dieser Bedeutung von keiner Seite verkannt [Fußnote]. Man sagt darum, das komische Gefühl käme am ehesten in halbwegs indifferenten Fällen ohne stärkere Gefühls- oder Interessenbeteiligung zustande. Doch kann man gerade in Fällen mit Affektentbindung eine besonders starke Aufwanddifferenz den Automatismus der Abfuhr herstellen sehen. Wenn der Oberst Butler die Mahnungen Octavios »*bitter lachend*« mit dem Ausruf beantwortet:
»Dank vom Haus Österreich!«,
so hat seine Erbitterung das Lachen nicht verhindert, welches der Erinnerung an die Enttäuschung gilt, die er erfahren zu haben glaubt, und anderseits kann die Größe dieser Enttäuschung vom Dichter nicht eindrucksvoller geschildert werden, als indem er sie fähig zeigt, mitten im Sturm der entfesselten Affekte ein Lachen zu erzwingen. Ich würde meinen, daß diese Erklärung für alle Fälle anwendbar ist, in denen das Lachen bei anderen als lustvollen Gelegenheiten und mit intensiven peinlichen oder gespannten Affekten gemeinsam vorkommt.
206 *f)* Wenn wir noch hinzufügen, daß die Entwicklung der komischen Lust durch jede andere lustvolle Zutat zum Falle wie durch eine Art von Kontaktwirkung gefördert werden kann (nach Art des Vorlustprinzips beim tendenziösen Witze), so haben wir die Bedingungen der komischen Lust gewiß nicht vollständig, aber doch für unsere Absicht hinreichend erörtert. Wir sehen dann, daß diesen Bedingungen sowie der Inkonstanz und Abhängigkeit des komischen Effekts keine andere Annahme so leicht genügt wie die Ableitung der komischen Lust von der Abfuhr einer Differenz, welche unter den wechselndsten Verhältnissen einer anderen Verwendung als der Abfuhr unterliegen kann.

Eine eingehendere Würdigung verdiente noch das Komische des Sexuellen und Obszönen, das wir hier aber nur mit wenigen Bemerkungen streifen wollen. Den Ausgangspunkt würde auch hier die Entblößung bilden. Eine zufällige Entblößung wirkt auf uns komisch, weil wir die Leichtigkeit, mit welcher wir den Anblick genießen, mit dem großen Aufwand vergleichen, der sonst zur Erreichung dieses Zieles erforderlich wäre. Der Fall nähert sich so dem des Naiv-Komischen, ist aber einfacher als dieser. Jede Entblößung, zu deren Zuschauer – oder Zuhörer im Falle der Zote – wir von Seite eines Dritten gemacht werden, gilt gleich einem Komischmachen der entblößten Person. Wir haben gehört, daß es Aufgabe des Witzes wird, die Zote zu ersetzen und so eine verlorengegangene Quelle komischer Lust wieder zu eröffnen. Hingegen ist das Belauschen einer Entblößung für den Lauschenden kein Fall von Komik, weil die eigene Anstrengung dabei die Bedingung der komischen Lust aufhebt; es bleibt hier nur die sexuelle Lust am Erschauten übrig. In der Erzählung des Lauschers an einen anderen wird die belauschte Person wiederum komisch, weil der Gesichtspunkt vorwiegt, daß sie den Aufwand unterlassen hat, der zur Verhüllung ihres Geheimen am Platze gewesen wäre. Sonst ergeben sich aus dem Bereiche des Sexuellen und Obszönen die reichlichsten Gelegenheiten zum Gewinne komischer Lust neben der lustvollen sexuellen Erregtheit, insofern der Mensch in seiner Abhängigkeit von körperlichen Bedürfnissen gezeigt (Herabsetzung) oder hinter dem Anspruch der seelischen Liebe die leibliche Anforderung aufgedeckt werden kann (Entlarvung).

---

207 Eine Aufforderung, auch das Verständnis des Komischen in seiner Psychogenese zu suchen, hat sich überraschenderweise aus dem schönen und lebensfrischen Buche von Bergson (*Le rire*) ergeben. Bergson, dessen Formeln zur Erfassung des komischen Charakters uns bereits bekanntgeworden sind – »*mécanisation de la vie*«, »*substitution quelconque de l'artificiel au naturel*« – gerät durch naheliegende Gedankenverbindung vom Automatismus auf

den Automaten und sucht eine Reihe von komischen Effekten auf die verblaßte Erinnerung an ein Kinderspielzeug zurückzuführen. In diesem Zusammenhange erhebt er sich einmal zu einem Standpunkt, den er allerdings bald wieder verläßt; er sucht das Komische von der Nachwirkung der Kinderfreuden abzuleiten. »*Peut-être même devrions-nous pousser la simplification plus loin encore, remonter à nos souvenirs les plus anciens, chercher dans les jeux qui amusèrent l'enfant la première ébauche des combinaisons qui font rire l'homme ... Trop souvent surtout nous méconnaissons ce qu'il y a d'encore enfantin, pour ainsi dire, dans la plupart de nos émotions joyeuses*« (1900, S. 68 ff.). Da wir nun den Witz bis auf ein durch die verständige Kritik versagtes Kinderspiel mit Worten und Gedanken zurückverfolgt haben, muß es uns verlocken, auch diesen von Bergson vermuteten infantilen Wurzeln des Komischen nachzuspüren.

Wirklich stoßen wir auf eine ganze Reihe von Beziehungen, die uns vielversprechend erscheinen, wenn wir das Verhältnis der Komik zum Kinde untersuchen. Das Kind selbst erscheint uns keineswegs komisch, obwohl sein Wesen alle die Bedingungen erfüllt, die beim Vergleiche mit dem unserigen eine komische Differenz ergeben: den übermäßigen Bewegungs- wie den geringen geistigen Aufwand, die Beherrschung der seelischen Leistungen durch die körperlichen Funktionen und andere Züge. Das Kind wirkt auf uns nur dann komisch, wenn es sich nicht als Kind, sondern als ernsthafter Erwachsener gebärdet, und dann in der gleichen Weise wie andere sich verkleidende Personen; solange es aber das Wesen des Kindes beibehält, bereitet uns seine Wahrnehmung eine reine, vielleicht ans Komische anklingende Lust. Wir heißen es naiv, insofern es uns seine Hemmungslosigkeit zeigt, und naiv-komisch jene seiner Äußerungen, die wir bei einem anderen als obszön oder als witzig beurteilt hätten.

Anderseits geht dem Kinde das Gefühl für Komik ab. Dieser Satz scheint 208 nicht mehr zu besagen, als daß das komische Gefühl sich erst im Laufe der seelischen Entwicklung irgend einmal einstellt wie so manches andere, und das wäre nun keineswegs merkwürdig, zumal da man zugestehen muß, daß es in Jahren, die man dem Kindesalter zurechnen muß, bereits deutlich hervortritt. Aber es läßt sich doch zeigen, daß die Behauptung, dem Kinde fehle das Gefühl des Komischen, mehr enthält als eine Selbstverständlichkeit. Zunächst wird es leicht einzusehen, daß es nicht anders sein kann, wenn unsere Auffassung richtig ist, welche das komische Gefühl von einer beim Verstehen des anderen sich ergebenden Aufwanddifferenz ableitet. Wählen wir wiederum das Komische der Bewegung als Beispiel. Der Vergleich, der die Differenz liefert, lautet in bewußte Formeln gebracht: So macht es der, und: So würde ich es machen, so habe ich es gemacht. Dem Kinde fehlt aber der im zweiten Satze enthaltene Maßstab, es versteht einfach durch Nachahmung, es macht es ebenso. Die Erziehung des Kindes beschenkt dasselbe mit dem Standard: So sollst du es machen; bedient es sich desselben nun bei der Vergleichung, so liegt ihm der Schluß nahe: Der hat es nicht recht gemacht, und: Ich kann es besser. In diesem Falle lacht es den anderen aus, es verlacht ihn im Gefühle seiner Überlegenheit. Es steht nichts im Wege, auch dieses Lachen von der Aufwanddifferenz abzuleiten, aber nach der Analogie mit den bei uns sich ereignenden Fällen von Verlachen dürfen wir schließen, daß beim Überlegenheitslachen des Kindes das komische Gefühl nicht verspürt wird. Es ist ein Lachen reiner Lust. Wo bei uns das Urteil der eigenen Überlegenheit sich deutlich einstellt, da lächeln wir bloß anstatt zu lachen, oder wenn wir lachen, können wir dies Bewußtwerden unserer Überlegenheit doch vom Komischen, das uns lachen macht, deutlich unterscheiden.

Es ist wahrscheinlich richtig zu sagen, das Kind lache aus reiner Lust unter verschiedenen Umständen, die wir als »komisch« empfinden und nicht zu motivieren verstehen, während die Motive des Kindes klare und angebbare sind. Wenn z. B. jemand auf der Straße ausgleitet und hinfällt, so lachen wir, weil dieser Eindruck – unbekannt warum – komisch ist. Das Kind lacht im gleichen Falle aus Überlegenheitsgefühl oder aus Schadenfreude: Du bist gefallen, und ich nicht. Gewisse Lustmotive des Kindes scheinen uns Erwachsenen verlorenzugehen, dafür verspüren wir unter den gleichen Bedingungen das »komische« Gefühl als Ersatz für das Verlorene.

Dürfte man verallgemeinern, so erschiene es recht verlockend, den gesuchten spezifischen Charakter des Komischen in die Erweckung des 209 Infantilen zu verlegen, das Komische als das wiedergewonnene »verlorene Kinderlachen« zu erfassen. Man könnte dann sagen, ich lache jedesmal über eine Aufwanddifferenz zwischen dem anderen und mir, wenn ich in dem anderen das Kind wiederfinde. Oder genauer ausgedrückt, der vollständige Vergleich, der zum Komischen führt, würde lauten:

So macht es der – Ich mache es anders –

Der macht es so, wie ich es als Kind gemacht habe.

Dieses Lachen gälte also jedesmal dem Vergleich zwischen dem Ich des Erwachsenen und dem Ich als Kind. Selbst die Ungleichsinnigkeit der komischen Differenz, daß mir bald das Mehr, bald das Minder des Aufwandes komisch erscheint, würde mit der infantilen Bedingung stimmen; das Komische ist dabei tatsächlich stets auf der Seite des Infantilen.

Es widerspricht dem nicht, daß das Kind selbst als Objekt der Vergleichung mir keinen komischen, sondern einen rein lustvollen Eindruck macht; auch nicht, daß dieser Vergleich mit dem Infantilen nur dann komisch wirkt, wenn eine andere Verwendung der Differenz vermieden wird. Denn dabei kommen die Bedingungen der Abfuhr in Betracht. Alles was einen psychischen Vorgang in einen Zusammenhang einschließt, wirkt der Abfuhr der überschüssigen Besetzung entgegen und führt diese einer anderen Verwendung zu; was einen psychischen Akt isoliert, begünstigt die Abfuhr. Die bewußte Einstellung auf das Kind als Vergleichsperson macht daher die Abfuhr unmöglich, die zur komischen Lust erforderlich ist; nur bei vorbewußter Besetzung ergibt sich eine ähnliche Annäherung an die Isolierung, wie wir sie übrigens auch den seelischen Vorgängen im Kinde zuschreiben dürfen. Der Zusatz zum Vergleiche: So hab' ich es als Kind auch gemacht, von dem die komische Wirkung ausginge, käme

also für mittlere Differenzen erst dann in Betracht, wenn kein anderer Zusammenhang sich des frei gewordenen Überschusses bemächtigen könnte.
Verweilen wir noch bei dem Versuch, das Wesen des Komischen in der vorbewußten Anknüpfung an das Infantile zu finden, so müssen wir einen Schritt über Bergson hinaus tun und zugeben, daß der das Komische ergebende Vergleich nicht etwa alte Kinderlust und Kinderspiel erwecken müsse, sondern daß es hinreiche, wenn er an kindliches Wesen überhaupt, vielleicht selbst an Kinderleid rühre. Wir entfernen uns hierin von Bergson, bleiben aber im Einklang mit uns selbst, wenn wir die komische Lust nicht auf erinnerte Lust, sondern immer wieder auf einen 210 Vergleich beziehen. Vielleicht daß die Fälle der ersteren Art das regelmäßig und unwiderstehlich Komische einigermaßen decken. Ziehen wir hier das vorhin angeführte Schema der komischen Möglichkeiten heran. Wir sagten, die komische Differenz würde gefunden entweder

a) durch einen Vergleich zwischen dem anderen und dem Ich,

oder *b)* durch einen Vergleich ganz innerhalb des anderen,

oder *c)* durch einen Vergleich ganz innerhalb des Ichs.

Im ersteren Falle erschiene der andere mir als Kind, im zweiten ließe er sich selbst zum Kind herab, im dritten fände ich das Kind in mir selbst.
[*a*] Zum ersten Falle gehören das Komische der Bewegung und der Formen, der geistigen Leistung und des Charakters; das entsprechende Infantile wären der Bewegungsdrang und die geistige und sittliche Minderentwicklung des Kindes, so daß etwa der Dumme mir komisch würde, insofern er mich an ein faules, der Böse, insofern er an ein schlimmes Kind mahnt. Von einer dem Erwachsenen verlorengegangenen Kinderlust könnte man nur das eine Mal reden, wo die dem Kind eigene Bewegungsfreudigkeit in Betracht kommt.
[*b*] Der zweite Fall, bei welchem die Komik ganz auf »Einfühlung« beruht, umfaßt die zahlreichsten Möglichkeiten, die Komik der Situation, der Übertreibung (Karikatur), der Nachahmung, der Herabsetzung und der Entlarvung. Es ist derjenige Fall, dem die Einführung des infantilen Gesichtspunktes am meisten zustatten kommt. Denn die Situationskomik gründet sich zumeist auf Verlegenheiten, in denen wir die Hilflosigkeit des Kindes wiederfinden; die ärgste dieser Verlegenheiten, die Störung anderer Leistungen durch die gebieterischen Anforderungen der natürlichen Bedürfnisse, entspricht der dem Kinde noch mangelnden Beherrschung der leiblichen Funktionen. Wo die Situationskomik durch Wiederholungen wirkt, stützt sie sich auf die dem Kinde eigentümliche Lust an fortgesetzter Wiederholung (Fragen, Geschichten erzählen), durch die es dem Erwachsenen zur Plage wird. Die Übertreibung, welche auch dem Erwachsenen noch Lust bereitet, insofern sie eine Rechtfertigung vor dessen Kritik zu finden weiß, hängt mit der eigentümlichen Maßlosigkeit des Kindes, mit dessen Unkenntnis aller quantitativen Beziehungen zusammen, die es ja später kennenlernt als die qualitativen. Maßhalten, Ermäßigung auch der erlaubten Regungen ist eine späte Frucht der Erziehung und wird durch gegenseitige Hemmung der in einen Zusammenhang aufgenommenen seelischen Tätigkeiten gewonnen. Wo dieser Zusammenhang geschwächt 211 wird, im Unbewußten des Traumes, beim Monoideismus der Psychoneurosen, tritt die Unmäßigkeit des Kindes wieder hervor.
Die Komik der Nachahmung hatte unserem Verständnis relativ große Schwierigkeiten bereitet, solange wir das infantile Moment dabei außer acht ließen. Die Nachahmung ist aber die beste Kunst des Kindes und das treibende Motiv der meisten seiner Spiele. Der Ehrgeiz des Kindes zielt weit weniger auf die Auszeichnung unter seinesgleichen als auf die Nachahmung der Großen. Von dem Verhältnis des Kindes zu den Erwachsenen hängt auch die Komik der Herabsetzung ab, der die Herablassung des Erwachsenen im Kinderleben entspricht. Wenig anderes kann dem Kinde größere Lust bereiten, als wenn der Große sich zu ihm herabläßt, auf seine drückende Überlegenheit verzichtet und wie seinesgleichen mit ihm spielt. Die Erleichterung, die dem Kinde reine Lust schafft, wird beim Erwachsenen als Herabsetzung zu einem Mittel des Komischmachens und zu einer Quelle komischer Lust. Von der Entlarvung wissen wir, daß sie auf die Herabsetzung zurückgeht.
[*c*] Am meisten stößt auf Schwierigkeiten die infantile Begründung des dritten Falles, der Komik der Erwartung, was wohl erklärt, daß jene Autoren, welche diesen Fall in ihrer Auffassung des Komischen vorangestellt haben, keinen Anlaß fanden, das infantile Moment für die Komik in Betracht zu ziehen. Das Komische der Erwartung liegt dem Kinde wohl am fernsten, die Fähigkeit, dieses zu erfassen, tritt bei ihm am spätesten auf. Das Kind wird in den meisten derartigen Fällen, die dem Erwachsenen komisch dünken, wahrscheinlich nur Enttäuschung empfinden. Man könnte aber an die Erwartungsseligkeit und Leichtgläubigkeit des Kindes anknüpfen, um zu verstehen, daß man sich »als Kind« komisch vorkommt, wenn man der komischen Enttäuschung unterliegt.

Ergäbe sich nun auch aus dem Vorstehenden eine gewisse Wahrscheinlichkeit für eine Übersetzung des komischen Gefühls, die etwa lauten könnte: Komisch ist das, was sich für den Erwachsenen nicht schickt, so fühle ich mich doch, vermöge meiner ganzen Stellung zum komischen Problem, nicht kühn genug, diesen letzten Satz mit ähnlichem Ernst wie die vorhin aufgestellten zu verteidigen. Ich mag nicht entscheiden, ob die Herabsetzung zum Kinde nur ein Spezialfall der komischen Herabsetzung ist oder ob alle Komik im Grunde auf einer Herabsetzung zum Kinde beruht [Fußnote].

---

212 Eine Untersuchung, die das Komische noch so flüchtig behandelt, wäre in arger Weise unvollständig, wenn sie nicht wenigstens einige Bemerkungen für den *Humor* übrig hätte. Die Wesensverwandtschaft zwischen beiden ist so

wenig zweifelhaft, daß ein Erklärungsversuch des Komischen mindestens eine Komponente zum Verständnis des Humors abgeben muß. Soviel des Treffenden und Erhebenden auch zur Wertschätzung des Humors vorgebracht worden ist, der, selbst eine der höchsten psychischen Leistungen, auch die besondere Gunst der Denker genießt, so können wir doch dem Versuche nicht ausweichen, sein Wesen durch eine Annäherung an die Formeln für den Witz und für das Komische auszudrücken.

Wir haben gehört, daß die Entbindung peinlicher Affekte das stärkste Hindernis der komischen Wirkung ist. Sowie die zwecklose Bewegung Schaden stiftet, die Dummheit zum Unheil führt, die Enttäuschung Schmerz bereitet, ist es mit der Möglichkeit eines komischen Effekts zu Ende, für den wenigstens, der sich solcher Unlust nicht erwehren kann, selbst von ihr betroffen wird oder an ihr Anteil nehmen muß, während der Unbeteiligte durch sein Verhalten bezeugt, daß in der Situation des betreffenden Falles alles enthalten ist, was für eine komische Wirkung erfordert wird. Der Humor ist nun ein Mittel, um die Lust trotz der sie störenden peinlichen Affekte zu gewinnen; er tritt für diese Affektentwicklung ein, setzt sich an die Stelle derselben. Seine Bedingung ist gegeben, wenn eine Situation vorliegt, in welcher wir unseren Gewohnheiten gemäß versucht sind, peinlichen Affekt zu entbinden, und wenn nun Motive auf uns einwirken, um diesen Affekt *in statu nascendi* zu unterdrücken. In den eben angeführten Fällen könnte also die vom Schaden, Schmerz usw. betroffene Person humoristische Lust gewinnen, während die unbeteiligte aus komischer Lust lacht. Die Lust des Humors entsteht dann, wir können nicht anders sagen, auf Kosten dieser unterbliebenen Affektentbindung, sie geht aus *erspartem Affektaufwand* hervor.

Der Humor ist die genügsamste unter den Arten des Komischen; sein Vorgang vollendet sich bereits in einer einzigen Person, die Teilnahme einer anderen fügt nichts Neues zu ihm hinzu. Ich kann den Genuß der 213 in mir entstandenen humoristischen Lust für mich behalten, ohne mich zur Mitteilung gedrängt zu fühlen. Es ist nicht leicht zu sagen, was bei der Erzeugung der humoristischen Lust in der einen Person vorgeht; man gewinnt aber eine gewisse Einsicht, wenn man die Fälle des mitgeteilten oder nachgefühlten Humors untersucht, in denen ich durch das Verständnis der humoristischen Person zur gleichen Lust wie sie gelange. Der gröbste Fall des Humors, der sogenannte Galgenhumor, mag uns darüber belehren. Der Spitzbube, der am Montag zur Exekution geführt wird, äußert: »Na, diese Woche fängt gut an.« Das ist eigentlich ein Witz, denn die Bemerkung ist an sich ganz zutreffend, anderseits in ganz unsinniger Weise deplaciert, da es weitere Ereignisse in dieser Woche für ihn nicht geben wird. Es gehört aber Humor dazu, einen solchen Witz zu machen, d. h. über alles hinwegzusehen, was diesen Wochenbeginn vor anderen auszeichnet, den Unterschied zu leugnen, aus dem sich Motive zu ganz besonderen Gefühlsregungen ergeben könnten. Derselbe Fall, wenn er sich auf dem Wege zur Hinrichtung ein Halstuch für seinen bloßen Hals ausbittet, um sich nicht zu verkühlen, eine Vorsicht, die sonst ganz lobenswert wäre, bei dem nahe bevorstehenden Schicksal dieses Halses aber ungeheuer überflüssig und gleichgültig ist. Man muß sagen, es steckt etwas wie Seelengröße in dieser *blague*, in solchem Festhalten seines gewohnten Wesens und Abwenden von dem, was dieses Wesen umwerfen und zur Verzweiflung treiben sollte. Diese Art von Großartigkeit des Humors tritt dann unverkennbar in Fällen hervor, in denen unsere Bewunderung keine Hemmung an den Umständen der humoristischen Person findet.

In Victor Hugos *Hernani* ist der Bandit, der sich in eine Verschwörung gegen seinen König, Karl I. von Spanien und Karl V. als deutscher Kaiser, eingelassen hat, in die Hände dieses seines großmächtigen Feindes gefallen; er sieht sein Schicksal als überführter Hochverräter voraus, sein Kopf wird fallen. Aber diese Voraussicht hält ihn nicht ab, sich als erbberechtigten Grande von Spanien zu erkennen zu geben und zu erklären, daß er auf kein Vorrecht eines solchen zu verzichten gedenke. Ein Grande von Spanien durfte in Gegenwart seines königlichen Herrn sein Haupt bedecken. Nun gut:

»*Nos têtes ont le droit*
De tomber couvertes devant de toi.«

214 Dies ist großartiger Humor, und wenn wir als Hörer dabei nicht lachen, so geschieht es, weil unsere Bewunderung die humoristische Lust deckt. Im Falle des Spitzbuben, der sich auf dem Wege zum Galgen nicht verkühlen will, lachen wir aus vollem Halse. Die Situation, die den Delinquenten zur Verzweiflung treiben sollte, könnte bei uns intensives Mitleid erregen; aber dies Mitleid wird gehemmt, weil wir verstehen, daß er, der näher Betroffene, sich aus der Situation nichts macht. Infolge dieses Verständnisses wird der Aufwand zum Mitleid, der schon in uns bereit war, unverwendbar, und wir lachen ihn ab. Die Gleichgültigkeit des Spitzbuben, von der wir aber merken, daß sie ihn einen großen Aufwand von psychischer Arbeit gekostet hat, steckt uns gleichsam an. Erspartes Mitleid ist eine der häufigsten Quellen der humoristischen Lust. Der Humor Mark Twains arbeitet gewöhnlich mit diesem Mechanismus. Wenn er uns aus dem Leben seines Bruders erzählt, wie dieser als Angestellter einer großen Wegbauunternehmung durch die vorzeitige Explosion einer Mine in die Luft zu fliegen kam, um weit entfernt von seinem Arbeitsorte wieder zur Erde zu kommen, so werden unvermeidlich Regungen des Mitgefühls für den Verunglückten in uns wach; wir möchten fragen, ob ihm bei seinem Unfall kein Schaden geschehen ist; aber die Fortsetzung der Geschichte, daß dem Bruder ein halber Tag Arbeitslohn abgezogen wurde »wegen Entfernung vom Arbeitsorte«, lenkt uns vollständig vom Mitleid ab und macht uns beinahe ebenso hartherzig wie jene Unternehmer, ebenso gleichgültig gegen die etwaige Gesundheitsschädigung des Bruders. Ein andermal legt uns Mark Twain seinen Stammbaum vor, den er etwa bis auf einen Gefährten des Kolumbus zurückführt. Nachdem uns aber der Charakter dieses Ahnen geschildert wurde, dessen ganzes Gepäck aus mehreren Wäschestücken besteht, von denen jedes eine andere Marke trägt, können wir nicht anders als auf Kosten der ersparten Pietät lachen, in welche wir uns zu Beginn dieser Familiengeschichte zu versetzen gedachten. Der Mechanismus der humoristischen

Lust wird dabei nicht durch unser Wissen gestört, daß diese Ahnengeschichte eine fingierte ist und daß diese Fiktion der satirischen Tendenz dient, die Schönfärberei, die sich in solchen Mitteilungen anderer kundgibt, bloßzustellen; er ist ebenso unabhängig von der Realitätsbedingung wie im Falle des Komischmachens. Eine andere Geschichte von Mark Twain, die berichtet, wie sein Bruder sich ein unterirdisches Quartier herstellte, in das er Bett, Tisch und Lampe brachte und das als Dach ein großes, in der Mitte durchlöchertes Stück Segeltuch bekam, wie aber in der Nacht, nachdem 215 die Stube fertig geworden, eine heimgetriebene Kuh durch die Öffnung der Decke auf den Tisch herabfiel und die Lampe auslöschte, wie der Bruder geduldig mithalf, das Tier hinaufzubefördern und die Einrichtung wiederherzustellen, wie er das gleiche tat, als sich die gleiche Störung in der nächsten Nacht wiederholte und dann jede weitere Nacht; eine solche Geschichte wird durch ihre Wiederholung komisch. Mark Twain beschließt sie aber mit der Mitteilung, der Bruder habe endlich in der 46. Nacht, als wiederum die Kuh herabfiel, bemerkt: Die Sache fange an, monoton zu werden, und da können wir unsere humoristische Lust nicht zurückhalten, denn wir hätten längst zu hören erwartet, wie sich der Bruder über dies hartnäckige Malheur – geärgert. Den kleinen Humor, den wir etwa selbst in unserem Leben aufbringen, produzieren wir in der Regel auf Kosten des Ärgers, anstatt uns zu ärgern [Fußnote].

Die Arten des Humors sind außerordentlich mannigfach je nach der Natur der Gefühlserregung, die zugunsten des Humors erspart wird: 216 Mitleid, Ärger, Schmerz, Rührung usw. Die Reihe derselben erscheint auch unabgeschlossen, weil das Reich des Humors immer weitere Ausdehnung erfährt, wenn es dem Künstler oder Schriftsteller gelingt, bisher noch unbezwungene Gefühlsregungen humoristisch zu bändigen, sie durch ähnliche Kunstgriffe wie in den vorigen Beispielen zur Quelle humoristischer Lust zu machen. Die Künstler des *Simplizissimus* z. B. haben Erstaunliches darin geleistet, den Humor auf Kosten von Grausen und Ekel zu gewinnen. Die Erscheinungsformen des Humors werden übrigens durch zwei Eigentümlichkeiten bestimmt, die mit den Bedingungen seiner Entstehung zusammenhängen. Der Humor kann erstens mit dem Witz oder einer anderen Art des Komischen verschmolzen auftreten, wobei ihm die Aufgabe zufällt, eine in der Situation enthaltene Möglichkeit von Affektentwicklung, die ein Hindernis für die Lustwirkung wäre, zu beseitigen. Er kann zweitens diese Affektentwicklung gänzlich aufheben oder bloß partiell, was sogar der häufigere Fall ist, weil die leichtere Leistung, und die verschiedenen Formen des »gebrochenen« [Fußnote] Humors, den Humor, der unter Tränen lächelt, ergibt. Er entzieht dem Affekt einen Teil seiner Energie und gibt ihm dafür den humoristischen Beiklang.

Die durch Nachfühlen gewonnene humoristische Lust entspringt, wie man an obigen Beispielen merken konnte, einer besonderen, der Verschiebung vergleichbaren Technik, durch welche die bereitgehaltene Affektentbindung enttäuscht und die Besetzung auf anderes, nicht selten Nebensächliches gelenkt wird. Für das Verständnis des Vorganges, durch welchen in der humoristischen Person selbst die Verschiebung von der Affektentwicklung weg vor sich geht, ist aber hiemit nichts gewonnen. Wir sehen, daß der Empfänger den Schöpfer des Humors in seinen seelischen Vorgängen nachahmt, erfahren dabei aber nichts über die Kräfte, welche diesen Vorgang bei letzterem ermöglichen.

Man kann nur sagen, wenn es jemandem gelingt, sich z. B. über einen schmerzlichen Affekt hinwegzusetzen, indem er sich die Größe der Weltinteressen als Gegensatz zur eigenen Kleinheit vorhält, so sehen wir darin keine Leistung des Humors, sondern des philosophischen Denkens und haben auch keinen Lustgewinn, wenn wir uns in seinen Gedankengang hineinversetzen. Die humoristische Verschiebung ist also in der Beleuchtung der bewußten Aufmerksamkeit ebenso unmöglich wie 217 die komische Vergleichung; sie ist wie diese an die Bedingung, vorbewußt oder automatisch zu bleiben, gebunden.

Zu einigem Aufschluß über die humoristische Verschiebung gelangt man, wenn man sie im Lichte eines Abwehrvorganges betrachtet. Die Abwehrvorgänge sind die psychischen Korrelate des Fluchtreflexes und verfolgen die Aufgabe, die Entstehung von Unlust aus inneren Quellen zu verhüten; in der Erfüllung dieser Aufgabe dienen sie dem seelischen Geschehen als eine automatische Regulierung, die sich schließlich allerdings als schädlich herausstellt und darum der Beherrschung durch das bewußte Denken unterworfen werden muß. Eine bestimmte Art dieser Abwehr, die mißglückte Verdrängung, habe ich als den wirkenden Mechanismus für die Entstehung der Psychoneurosen nachgewiesen. Der Humor kann nun als die höchststehende dieser Abwehrleistungen aufgefaßt werden. Er verschmäht es, den mit dem peinlichen Affekt verknüpften Vorstellungsinhalt der bewußten Aufmerksamkeit zu entziehen, wie es die Verdrängung tut, und überwindet somit den Abwehrautomatismus; er bringt dies zustande, indem er die Mittel findet, der bereitgehaltenen Unlustentbindung ihre Energie zu entziehen und diese durch Abfuhr in Lust zu verwandeln. Es ist selbst denkbar, daß wiederum der Zusammenhang mit dem Infantilen ihm die Mittel zu dieser Leistung zur Verfügung stellt. Im Kinderleben allein hat es intensive peinliche Affekte gegeben, über welche der Erwachsene heute lächeln würde, wie er als Humorist über seine gegenwärtigen peinlichen Affekte lacht. Die Erhebung seines Ichs, von welcher die humoristische Verschiebung Zeugnis ablegt – deren Übersetzung doch lauten würde: Ich bin zu groß(artig), als daß diese Anlässe mich peinlich berühren sollten –, könnte er wohl aus der Vergleichung seines gegenwärtigen Ichs mit seinem kindlichen entnehmen. Einigermaßen unterstützt wird diese Auffassung durch die Rolle, die dem Infantilen bei den neurotischen Verdrängungsvorgängen zufällt.

Im ganzen steht der Humor dem Komischen näher als dem Witz. Er hat mit jenem auch die psychische Lokalisation im Vorbewußten gemeinsam, während der Witz, wie wir annehmen mußten, als Kompromiß zwischen Unbewußtem und Vorbewußtem gebildet wird. Dafür hat er keinen Anteil an einem eigentümlichen Charakter, in welchem Witz und Komik sich treffen, den wir vielleicht bisher nicht scharf genug hervorgehoben haben. Es ist Bedingung für die

Entstehung des Komischen, daß wir veranlaßt werden, *gleichzeitig oder in rascher Aufeinanderfolge* für die nämliche Vorstellungsleistung zweierlei 218 verschiedene Vorstellungsweisen anzuwenden, zwischen denen dann die »Vergleichung« statthat und die komische Differenz sich ergibt. Solche Aufwanddifferenzen entstehen zwischen dem Fremden und dem Eigenen, dem Gewohnten und dem Veränderten, dem Erwarteten und dem Eingetroffenen [Fußnote].

Beim Witz kommt die Differenz zwischen zwei sich gleichzeitig ergebenden Auffassungsweisen, die mit verschiedenem Aufwand arbeiten, für den Vorgang beim Witzhörer in Betracht. Die eine dieser beiden Auffassungen macht, den im Witze enthaltenen Andeutungen folgend, den Weg des Gedankens durch das Unbewußte nach, die andere verbleibt an der Oberfläche und stellt den Witz wie einen sonstigen aus dem Vorbewußten bewußt gewordenen Wortlaut vor. Es wäre vielleicht keine unberechtigte Darstellung, wenn man die Lust des angehörten Witzes aus der Differenz dieser beiden Vorstellungsweisen ableiten würde [Fußnote].

Wir sagen hier vom Witze das nämliche aus, was wir als seine Janusköpfigkeit beschrieben haben, solange uns die Beziehung zwischen Witz und Komik noch unerledigt erschien [Fußnote].

Beim Humor verwischt sich der hier in den Vordergrund gerückte Charakter. Wir verspüren zwar die humoristische Lust, wo eine Gefühlsregung vermieden wird, die wir als eine der Situation gewohnheitsmäßig zugeordnete erwartet hätten, und insofern fällt auch der Humor unter den erweiterten Begriff der Erwartungskomik. Aber es handelt 219 sich beim Humor nicht mehr um zwei verschiedene Vorstellungsweisen desselben Inhalts; daß die Situation durch die zu vermeidende Gefühlserregung mit Unlustcharakter beherrscht wird, macht der Vergleichbarkeit mit dem Charakter beim Komischen und beim Witze ein Ende. Die humoristische Verschiebung ist eigentlich ein Fall jener andersartigen Verwendung eines frei gewordenen Aufwandes, der sich als so gefährlich für die komische Wirkung herausgestellt hat.

Wir stehen nun am Ende unserer Aufgabe, nachdem wir den Mechanismus der humoristischen Lust auf eine analoge Formel zurückgeführt haben wie für die komische Lust und den Witz. Die Lust des Witzes schien uns aus *erspartem Hemmungsaufwand* hervorzugehen, die der Komik aus *erspartem Vorstellungs*(Besetzungs)*aufwand* und die des Humors aus *erspartem Gefühlsaufwand*. In allen drei Arbeitsweisen unseres seelischen Apparats stammt die Lust von einer Ersparung; alle drei kommen darin überein, daß sie Methoden darstellen, um aus der seelischen Tätigkeit eine Lust wiederzugewinnen, welche eigentlich erst durch die Entwicklung dieser Tätigkeit verlorengegangen ist. Denn die Euphorie, welche wir auf diesen Wegen zu erreichen streben, ist nichts anderes als die Stimmung einer Lebenszeit, in welcher wir unsere psychische Arbeit überhaupt mit geringem Aufwand zu bestreiten pflegten, die Stimmung unserer Kindheit, in der wir das Komische nicht kannten, des Witzes nicht fähig waren und den Humor nicht brauchten, um uns im Leben glücklich zu fühlen.

Bibliographie der Schriften Freuds

G. W. = S. Freud, *Gesammelte Werke* (18 Bände und ein unnumerierter Nachtragsband), Bände 1–17 London, 1940–52, Band 18 Frankfurt am Main, 1968, Nachtragsband Frankfurt am Main, 1987. Die ganze Edition seit 1960 bei S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main.

Studienausgabe = S. Freud, *Studienausgabe* (10 Bände und ein unnumerierter Ergänzungsband), S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1969–75.

Die in runde Klammern gesetzten Zahlen am Ende bibliographischer Eintragungen geben die Seite(n) des vorliegenden Textes an, wo auf das betreffende Werk hingewiesen wird.

(1900 *a*)
Die Traumdeutung, Wien. *G. W.* Bd. 2–3; *Studienausgabe*, Bd. 2. (31, 85, 117, 139, 149–54, 160, 162–64, 179, 191)

(1901 *b*)
Zur Psychopathologie des Alltagslebens, Berlin, 1904. *G. W.*, Bd. 4. (89, 101)

(1905 *d*)
Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, Wien. *G. W.*, Bd. 5, S. 29; *Studienausgabe*, Bd. 5, S. 37. (93, 129)

(1908 *d*)
›Die »kulturelle« Sexualmoral und die moderne Nervosität‹, *G. W.*, Bd. 7, S. 143; *Studienausgabe*, Bd. 9, S. 9. (105)

(1908 *e*)
›Der Dichter und das Phantasieren‹, *G. W.*, Bd. 7, S. 213; *Studienausgabe*, Bd. 10, S. 169. (129)

(1909 *b*)
›Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben‹, *G. W.*, Bd. 7, S. 243; *Studienausgabe*, Bd. 8, S. 9. (113)

(1909 *c*)
›Der Familienroman der Neurotiker‹, *G. W.*, Bd. 7, S. 227; *Studienausgabe*, Bd. 4, S. 222. (75)

(1909 *d*)
›Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose‹, *G. W.*, Bd. 7, S. 381; *Studienausgabe*, Bd. 7, S. 31. (75, 77)

(1910 *e*)
»Über den Gegensinn der Urworte«, *G. W.*, Bd. 8, S. 214; *Studienausgabe*, Bd. 4, S. 227. (163–64)

(1911 *b*)
›Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens‹, *G. W.*, Bd. 8, S. 230; *Studienausgabe*, Bd. 3, S. 13. (179)

(1915 *e*)
›Das Unbewußte‹, *G. W.*, Bd. 10, S. 264; *Studienausgabe*, Bd. 3, S. 119. (113, 154)

(1916-17)
Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, Wien. *G. W.*, Bd. 11; *Studienausgabe*, Bd. 1, S. 33. (89, 144, 191)

(1919 *h*)
›Das Unheimliche‹, *G. W.*, Bd. 12, S. 229; *Studienausgabe*, Bd. 4, S. 241. (121)

(1920 *g*)
Jenseits des Lustprinzips, Wien. *G. W.*, Bd. 13, S. 3; *Studienausgabe*, Bd. 3, S. 213. (121)

(1921 *c*)
Massenpsychologie und Ich-Analyse, Wien. *G. W.*, Bd. 13, S. 73; *Studienausgabe*, Bd. 9, S. 61. (144)

(1923 *b*)
Das Ich und das Es, Wien. *G. W.*, Bd. 13, S. 237; *Studienausgabe*, Bd. 3, S. 273. (191)

(1925 *h*)
›Die Verneinung‹, *G. W.*, Bd. 14, S. 11; *Studienausgabe*, Bd. 3, S. 371. (164)

(1927 *d*)
›Der Humor‹, *G. W.,* Bd. 14, S. 383; *Studienausgabe*, Bd. 4, S. 275. (213, 219)

(1933 *a*)
Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, Wien. *G. W.*, Bd. 15; *Studienausgabe*, Bd. 1, S. 447. (179)

(1933 *b*)
Warum Krieg?, Paris. *G. W.*, Bd. 16, S. 13; *Studienausgabe*, Bd. 9, S. 271. (83)

(1942 *a*)
›Psychopathische Personen auf der Bühne‹, *G. W.*, Nachtr., S. 655; *Studienausgabe*, Bd. 10, S. 161. (129)

Table des séances